LA VIE PARISIENNE AU XIXe SIECLE

PARIS

de 1800 à 1900



**

1830 — 1870

LIBRAIRIE PLON RUE GARANCIÈRE 8 PARIS



PARIS

DE 1800 A 1900

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 423.

LA VIE PARISIENNE A TRAVERS LE XIX[e] SIÈCLE

PARIS DE 1800 A 1900

D'APRÈS LES ESTAMPES ET LES MÉMOIRES DU TEMPS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

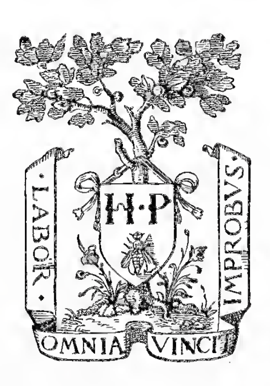
CHARLES SIMOND

Ouvrage illustré de 4,000 gravures reproduites en fac-similé, d'après les documents des bibliothèques publiques, musées, collections particulières.

TOME II

1830 — 1870

LA MONARCHIE DE JUILLET
LA SECONDE RÉPUBLIQUE. — LE SECOND EMPIRE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

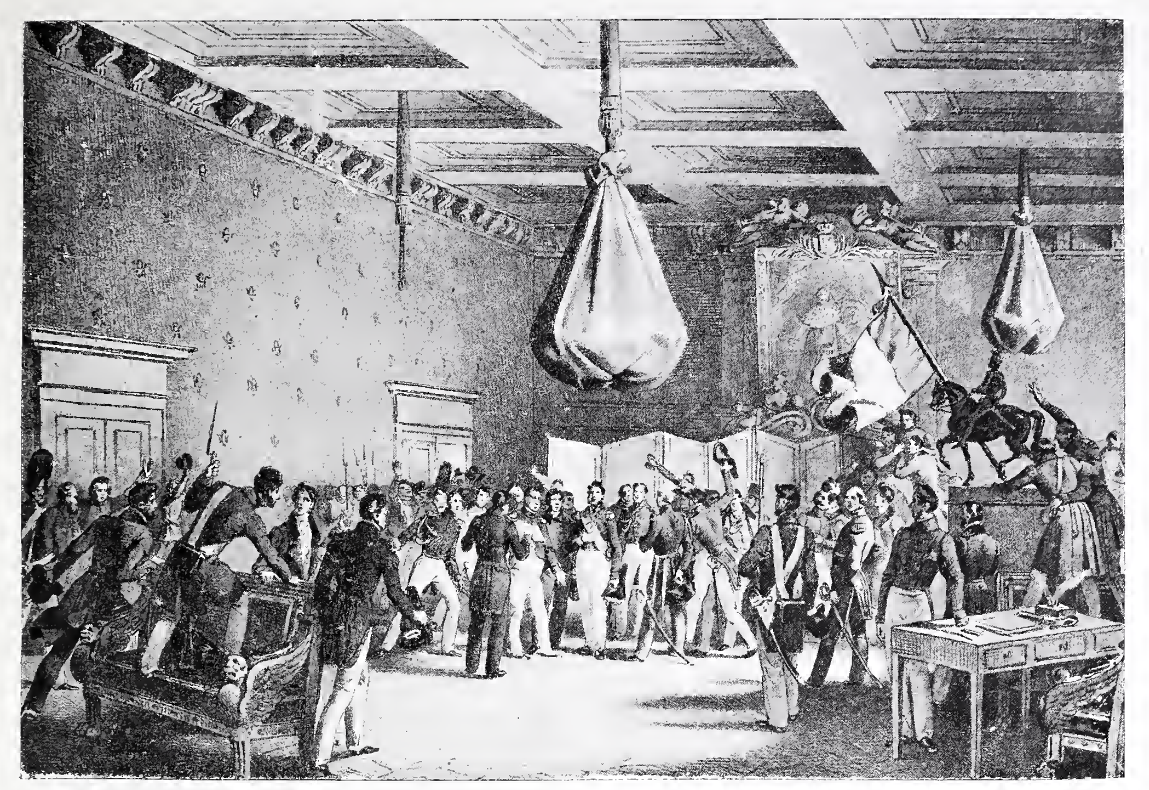
PLON-NOURRIT ET C[IE], IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1900

LA MONARCHIE DE JUILLET

1830-1848



LECTURE DE L'ADRESSE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS A LOUIS-PHILIPPE DANS LA SALLE DU TRÔNE A L'HÔTEL-DE-VILLE, LE 31 JUILLET 1830.
Gravé par PETIT, d'après le dessin de BLANC. — (Collection G. Hartmann.)

PARIS DE 1800 A 1900

CINQUIÈME ÉPOQUE

LA MONARCHIE DE JUILLET

1830-1848

I. — PARIS ADMINISTRATIF.

Le 29 juillet 1830, Évariste Dumoulin, rédacteur du *Constitutionnel*, qui s'était promu lui-même commandant de l'Hôtel-de-Ville de Paris, après la fuite de Chabrol devant l'insurrection maîtresse, rencontra par hasard le comte Alexandre de Laborde, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en quête d'une place dans la victoire, et le nomma préfet de la Seine, au roulement du tambour. Le lendemain, un acte de la commission municipale provisoirement au pouvoir, ratifia ce choix et donna en même temps le poste de préfet de police au député de l'opposition libérale François-Nicolas Bavoux dont la notoriété datait de son cours tumultueux à la faculté de Droit, en 1818, sur la mort civile des émigrés. Les deux préfets résignèrent leurs fontions simultanément au bout de trois semaines, le premier pour devenir général de la garde nationale et aide de camp de Louis-Philippe, le second pour reprendre à la Chambre l'attitude agressive qu'il avait eue sous la Restauration.

L'effervescence des esprits était telle alors dans la capitale que le gouvernement ne pouvait songer à lui donner de simples administrateurs. Les ouvriers parisiens, qui, suivant le mot de Guizot, avaient déposé les armes sans retrouver leurs travaux, étaient menaçants pour le nouveau régime. Attroupés sur la place de Grève et sur les quais, ils formaient des clubs en plein air où tous ceux qui man-

quaient d'ouvrage venaient faire entendre leurs griefs, ceux-ci réclamant l'expulsion des étrangers qu'ils accusaient de les évincer dans les ateliers communaux de terrassement, ceux-là parlant déjà des revendications sociales. D'autres, un peu mieux partagés, qui travaillaient à la réfection du pavé de la ville, aux talus du Champ-de-Mars, aux fossés des Champs-Élysées, à l'achèvement ou à la restauration des monuments, grâce au crédit de 1,400,000 francs voté par les Chambres, ne se trouvaient pas satisfaits et exigeaient l'augmentation des salaires, la diminution des heures de travail, surtout l'abolition des machines, qu'ils considéraient comme une concurrence odieusement déloyale à la main-d'œuvre. A ces manifestants se joignaient les jeunes gens des écoles, futurs avocats et magistrats, ou députés en herbe, qui portaient en triomphe au Panthéon les bustes de Ney, de Manuel, de Foy, ou prononçaient sur les places publiques l'éloge funèbre des quatre sergents de la Rochelle. Enfin les jacobins, meneurs des sociétés secrètes et principalement des *Amis du peuple*, qui avaient leur siège au manège Pellier, dans la rue Montmartre, poussaient au renversement du trône des d'Orléans, avant même que la nouvelle royauté s'y fût assise définitivement, et proclamaient dans leurs réunions la république, en préparant des démonstrations si violentes que l'autorité dut fermer leur salle.

Il fallait pour contenir cette agitation, qu'augmentait encore le procès des ministres de Charles X, des hommes énergiques à la tête des deux préfectures, sachant à la fois et suivant les circonstances endiguer les courants populaires, leur résister ou les diriger et, le cas échéant, ne pas céder au gouvernement et au Parlement, peu favorables l'un et l'autre à la milice urbaine, dont La Fayette avait le commandement et que Paris, jaloux de cette prérogative, regardait comme la garantie de ses libertés.

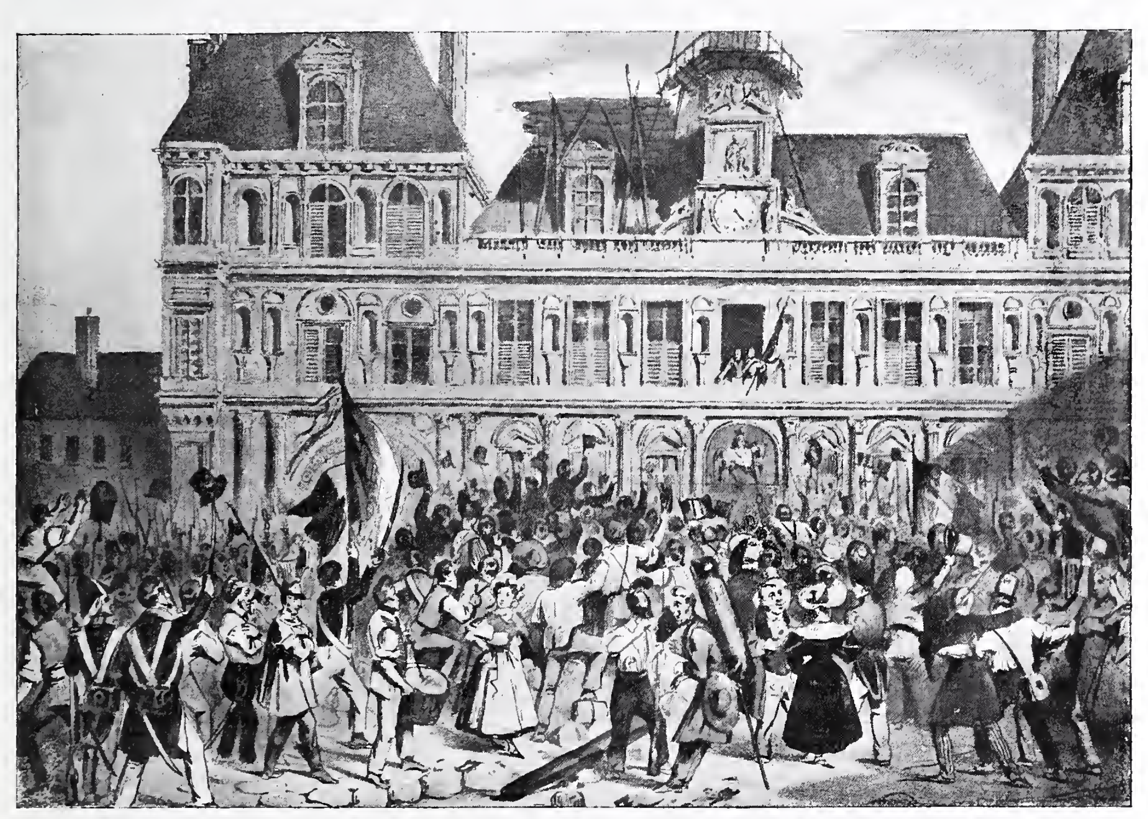
Ni Odilon-Barrot, qui succéda au comte de Laborde, ni Girod (de l'Ain) qui remplaça Bavoux, ne furent capables de répondre aux besoins de la situation. Leur passé politique les rendait d'ailleurs peu sympathiques aux masses, qui ne voyaient en eux que des ambitions naissantes ou déjà parvenues. La tâche qu'ils assumèrent était, au reste, ingrate. Ils ne pouvaient se dissimuler en effet qu'ils ne remplissaient qu'un rôle de passage où tout devait être écueil pour eux. Odilon-Barrot avait des intentions sincères et des inspirations louables, mais, de l'aveu même de ses amis, il était peu versé dans la science des affaires administra-



MÉDAILLE FRAPPÉE A L'OCCASION DES JOURNÉES DE JUILLET 1830.

(Musée de la Monnaie.)

tives et peu entendu à leur pratique; en outre la raideur de son maintien, sa figure sombre, son air légèrement dédaigneux n'étaient pas faits pour rapprocher de lui ses subordonnés. Ceux-ci, accoutumés, comme on l'est dans toute bureaucratie, à lire dans l'âme de leur chef supérieur et à deviner sa pensée intime sous le masque, ne se trompaient point à sa froideur apparente. Elle n'était, ils en avaient la certitude, que timidité : le préfet de la Seine, novice dans l'administration, tremblait, au fond, d'en diriger à contresens le fonctionnement et, malgré sa loyauté et sa fermeté, vacillait entre ses devoirs et ses désirs d'agir selon ses convictions. Fils d'un conventionnel qui vota contre la mort de Louis XVI, il avait, en entrant dans la vie politique, à vingt-trois ans, accepté, en 1814, la Restauration qui lui semblait alors mieux appelée que l'Empire à instaurer une ère de liberté. Déçu dans cette espérance, il s'était bientôt rallié à l'opposition, et quelques-uns de ses plaidoyers pour les inculpés poursuivis par la Terreur Blanche l'avaient, de bonne heure, rendu célèbre. Protégé par Laffitte, qui l'avait fait nommer secrétaire adjoint de la commission municipale, aux journées de juillet, il s'était assuré la reconnaissance de Louis-Philippe, en sauvant le fils de ce prince, le duc de Chartres; c'est lui qui prononça ces mots, devenus termes de ralliement, « le duc d'Orléans est la meilleure des républiques » et fit adopter la lieutenance générale comme la mesure la plus habile à suivre. Son dévouement à la nouvelle cause ne l'avait pas fait démériter aux yeux des légitimistes, puisqu'il fut un des quatre commissaires choisis par Charles X à Rambouillet pour l'accompagner jusqu'à Cherbourg où le roi exilé, avant de s'embarquer, et la Dauphine lui témoignèrent leur reconnaissance des égards dont ils avaient été l'objet de sa part. Son entrée à l'Hôtel-de-Ville avait d'abord été accueillie par de chaleureux bravos. On savait qu'il y était appuyé par les hommes populaires, Dupont de l'Eure, Lafayette, qui le couvraient de leur personne; mais il avait des ennemis dans l'entourage de Louis-Philippe, qui le comparait volontiers à Pétion, en faisant allusion aux allocutions du nouveau préfet de la Seine, semblables à celles du maire de Paris. Les doctrinaires, Guizot, de Broglie, et avec eux Molé, Casimir-Périer, Dupin, Bignon, lui firent une guerre sans trève qui l'obligea



LE PEUPLE VAINQUEUR.
Dernière journée des Trois Glorieuses.
D'après une estampe du temps. — (Collection G. Hartmann.)

finalement à démissionner le 21 février 1831, après environ six mois de combat incessants avec la minorité républicaine et la majorité tique l'ayant absorbé complètement, il eut pour successeur le comte Taillepied de Bondy, un vieillard qui, jadis en 1810, avait dirigé

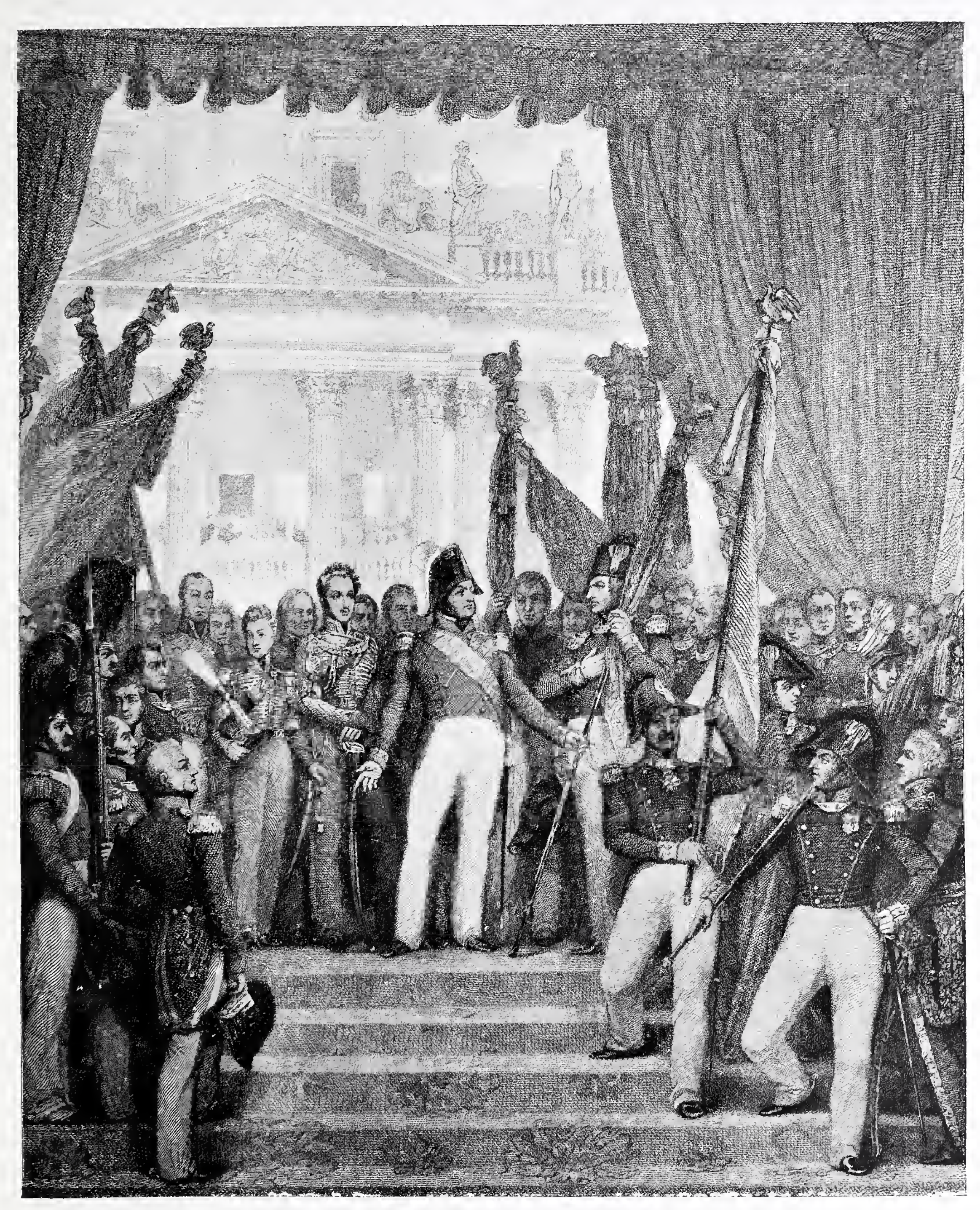


LECTURE DE L'ADRESSE DANS LA SALLE DU TRÔNE DE L'HOTEL DE VILLE.
(D'après un tableau du Musée Carnavalet.)

officielle. La gauche modérée, se groupant en opposition dynastique, le fit entrer aussitôt à la Chambre, où elle le prit pour chef.

A l'Hôtel-de-Ville où il n'avait pas eu le temps de faire de l'administration, la poli- avec capacité les affaires de la ville de Lyon, où il fit désécher les marais de Perrache pour les remplacer par un des plus beaux quartiers. Napoléon, se souvenant de ces travaux et croyant avoir en lui un auxiliaire

dévoué à l'empire, lui avait confié la préfecture de la Seine pendant les Cent-Jours. Et comme dynastie, intronisée par Louis-Philippe. De même qu'Odilon Barrot n'avait pu prévenir



LA DISTRIBUTION DES DRAPEAUX A LA GARDE NATIONALE.
(D'après un tableau du Musée Carnavalet.)

bien d'autres, M. de Bondy avait renié l'aigle à sa chute pour saluer les lys refleurissants. Cette conversion lui valut la faveur de Louis XVIII, puis de Charles X, ce qui ne l'empêcha point de faire sa cour à la nouvelle le sac de Saint-Germain l'Auxerrois, qui fut une des causes directes de sa défaite à la Préfecture dans ses conflits avec le ministère, de même Bondy fut impuissant à réprimer l'insurrection allumée à propos des funérailles



ODILON BARROT.
Préfet de la Seine en 1830.
D'après un portrait de famille. — (Cabinet des estampes.)

de Lamarque : il s'était complètement effacé, laissant la foule insurgée entrer à l'Hôtel de Ville où elle avait conduit triomphalement Lafayette, pendant que le préfet de Police, Gisquet, s'efforçait, en usant d'initiative, de maîtriser l'émeute. Celle-ci vaincue, Bondy, demeuré neutre pendant les sanglantes journées de juin et les luttes terribles du cloître Saint-Merri, n'intervint pas davantage pour réfréner les représailles exercées contre Paris, qu'il avait sous sa tutelle. Il n'éleva aucune protestation lorsque Gisquet, son collègue dans l'administration de la ville, ordonna dix-huit cents arrestations sur les plus vagues soupçons et voulut contraindre les médecins et chirurgiens à dénoncer les blessés qu'ils avaient secourus.

Le comte de Bondy était avant tout un homme pacifique, qui n'aimait pas à se déranger dans sa quiétude, et, lorsqu'il croyait celle-ci assurée, se persuadait que celle de la Ville, dont il avait charge, devait l'être également.

Cette quiétude, tenace, sourde aux désordres de la rue et indifférente même à la caricature, se prolongea pendant plus de deux ans jusqu'au 22 juin 1833. Ce jour-là, le comte Taillepied de Bondy quitta paisiblement son fauteuil de préfet de la Seine pour aller continuer sa sommolence dans son fauteuil de pair de France qu'il devait au roi, en récompense de ses vertus administratives.

Jusqu'alors Paris n'avait eu, sous la monarchie de Juillet, que des préfets politiques, et la gestion de ses intérêts s'en était ressentie. Il était temps de prendre une autre orientation. Ce fut l'avis de M. de Rambuteau, qui vint occuper la place du comte de Bondy et, grâce à une régularité indémentie, à une activité sans relâche dans tous les services, fit revivre les temps heureux de Chabrol de Volvic.

Secondé par des secrétaires généraux hommes d'esprit et de cœur (Laurent de Jussieu qui resta en fonctions jusqu'au 9 décembre 1845 et Parran qui fut l'auxiliaire du préfet jusqu'au 24 février 1848), le comte Claude-Philibert-Barthelot de Rambuteau a laissé des souvenirs d'habileté et de sagesse administratives qui subsisteront toujours. Il joignait la haute intelligence à l'exquise urbanité, et en se tenant constamment en dehors des questions de la politique, il dicta l'exemple à tous ceux qu'il eut pour successeurs. Par sa naissance (il était issu d'une ancienne famille d'épée originaire de Bourgogne) par ses al-



COMTE DE RAMBUTEAU.
Préfet de la Seine de 1833 à 1848.
D'après le portrait peint par A. Scheffer.
(Cabinet des estampes.)

liances (il avait épousé la fille de M. de Narbonne, l'ancien ministre de la Guerre), par ses titres personnels (il avait reçu de Napoléon la couronne de comte en 1810, après avoir été nommé chambellan de l'empire), par son expérience (il avait successivement dirigé les préfectures du Simplon en 1813, de la Loire en 1814, de l'Allier, de l'Aude, de Tarn-et-Garonne en 1815), par son contact avec les hommes de gouvernement (il avait siégé comme député en 1815, en 1827, en 1830 et 1831), le nouvel administrateur de la capitale était plus que personne digne de l'estime de tous et il s'appliqua sans cesse à la mériter de plus en plus. Comme Frochot et Chabrol, mais avec plus d'indépendance qu'eux, il donna une grande impulsion aux travaux d'embellissement et d'assainissement de Paris; il fit commencer les boulevards extérieurs, transformer le quartier des Champs-Élysées et l'ouest de la ville en y autorisant la construction des grands hôtels particuliers, s'occupa de la restauration des monuments publics, et sutout de l'Hôtel-de-Ville, de la Sainte-Chapelle, de la Madeleine et du Collège de France.

Pour réaliser ce plan, il lui fallait non seulement des qualités personnelles, mais le concours d'employés distingués; il les trouva dans Bouhin, Laurent, Allard, qui gérèrent les finances de la ville, dans Varcollier père, qui apporta dans l'ensemble de l'administration sa connaissance expérimentée des hommes et des règlements et y joignit son bon sens; dans les architectes, Godde et Lesueur qui prirent la direction générale des nouveaux édifices à élever et exécutèrent entre autres ceux du nouvel Hôtel-de-Ville, enfin dans l'ingénieur Trémisot, qui entreprit les grands travaux d'établissement des égouts et de la distribution des eaux dans les divers quartiers de Paris.

M. de Rambuteau comprit tout d'abord que l'organisation municipale de Paris, créée par l'Empire et conservée par la Restauration, ne s'accordait plus avec les idées qui avaient le dessus depuis la révolution de Juillet. L'opinion publique se refusait à laisser, comme l'avait voulu Napoléon, comme l'avaient jugé bon Louis XVIII et Charles X, l'administration tout entière de la capitale dans la main du pouvoir exécutif. Ce régime, contraire à l'autonomie de la grande cité et à l'expansion même de la vie parisienne, appelait une réforme. Le préfet de la Seine la provoqua et l'obtint. La loi du 20 avril 1834 fit cesser une situation inconciliable avec le fonctionnement d'un organisme administratif qui réclamait, en faveur de ceux chargés d'y veiller, des droits d'initiative jus-

Mme MALIBRAN.
D'après un portrait de famille. — (Collection Charles Simond.)



ROSSINI.
D'après un portrait de 1830. — (Musée Carnavalet.)

teau, faisait un tableau exact des difficultés qu'aurait à résoudre la nouvelle assemblée municipale. Il constatait que si l'administration du comte de Chabrol n'avait pas été inhabile, les troubles politiques avaient tari les sources des revenus, pendant que la nécessité de continuer les grandes opérations commencées par Napoléon Ier obéraient la Ville. Ensuite, durant la période de 1830 à 1832, les événements et les conditions économiques, l'arrêt des affaires industrielles et commerciales : épuisement des capitaux, gène et misère presque générale, luttes civiles, etc, avaient mis les finances municipales en mauvaise posture. Au 1er janvier 1833, la réserve de la caisse municipale n'était que de 200.000 francs, et la Ville avait des engagements à échéances échelonnées pour plus de 20 millions ; de plus elle devait faire face à de nouvelles acquisitions exigeant au moins 15 millions. Il n'y avait qu'un emprunt municipal qui pût combler le vide, mais les négociations poursuivies à cet effet pour trouver adjudicataire avaient pris plus d'une année, la caisse des Dépôts et Consignations, la Banque de France ne se pressant pas d'accepter le peu d'avantages qu'il était possible de leur faire. Enfin l'emprunt de 40 millions fut réalisé, et les

qu'alors systématiquement déniés et interdits aux magistrats municipaux. Paris fut dès ce moment admis à vivre de son existence propre, à se développer sans avoir à attendre le bon vouloir du gouvernement.

La nouvelle loi était ainsi conçue :

1° Le conseil général de la Seine se compose de quarante-quatre membres dont trente-six pour les arrondissements de Sceaux et de Saint-Denis.

2° Les élections de ces conseillers sont faites par les électeurs politiques auxquels sont adjointes certaines catégories de citoyens, magistrats, professeurs, notaires, etc.

3° Trente-six membres de ce conseil général forment le conseil municipal de Paris.

4° Il y a un maire et deux adjoints pour chacun des arrondissements ; ils sont choisis par le roi sur une liste de douze candidats nommés par les électeurs de chaque arrondissement.

Il importait d'autant plus de donner de nouveaux ressorts au mécanisme municipal de Paris que la situation budgétaire de la Ville périclitait et que le premier tiers du XIXe siècle avait légué à l'administration future un passif d'une quarantaine de millions. Le *Rapport au Conseil municipal*, présenté le 26 décembre 1834 par le comte de Rambu-



Mlle TAGLIONI.
D'après un portrait de l'époque. — (Cabinet des estampes.)



VICTOR HUGO DANS SA JEUNESSE.
D'après un document de l'époque. — (Bibliothèque Nationale.)

935.261, et, dès 1846, il montait à 1.053.897.

Paris pouvait commencer à rêver de plans gigantesques. Si le comte de Rambuteau ne les exécuta point, c'est qu'il voulait marcher avec prudence, mais il les conçut certainement, et la rue qui porte encore aujourd'hui son nom, et qui dessina une des premières nouvelles artères sillonnant le centre du commerce parisien, atteste tout ce qu'il aurait fait si les temps l'avaient permis.

II. — La société parisienne.

Deux traits principaux dessinent le Parisien sous Louis-Philippe : il flâne et s'enrichit. L'âme de Paris est actionnée en cette période de dix-huit ans par deux pôles également magnétiques : les plaisirs et les affaires.

Paris flâne et muse parce qu'en dépit du bouillonnement des cerveaux et des émeutes

déficits des exercices 1830 et 1831 purent d'abord être comblés. Cette élasticité budgétaire permit au comte de Rambuteau de régler de même les déficits des exercices 1832, 1833, et de doter les exercices suivants d'un fonds de réserve pour dépenses imprévues. Ce fonds de réserve était déjà, en 1835, d'un million et demi. Le préfet dut, pour obtenir ce résultat, déployer beaucoup d'énergie; les revenus ordinaires de la ville suivirent un mouvement progressivement ascendant, grâce à l'établissement des nouvelles taxes d'octroi dont le tarif fut remanié. Une autre source de l'élévation des revenus ordinaires se rencontra dans l'accroissement incessant de la population de la capitale et dans l'essor donné aux affaires commerciales et industrielles par la création du réseau des chemins de fer dont Paris fut le centre. Le chiffre des habitants qui était de 785.862 en 1831 passa en 1841 à



ALEXANDRE DUMAS PÈRE, DANS SA JEUNESSE.
D'après un document de l'époque. — (Bibliothèque Nationale.)



COMME QUOI LE SOLEIL DE JUILLET BATTIT EN COMBAT SINGULIER LE CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE.

Caricature de 1830. — (Musée Carnavalet.)

sur émeutes — qui ne sont que le spectacle de la rue en des scènes heurtées, violentes fréquemment, auxquelles s'accoutume son tempérament toujours frondeur, — il sait que cette vie nouvelle créée par le régime de juillet est en définitive pour lui la plus douce, la plus pacifique qu'il ait jamais connue. Car ce sont, malgré tant d'orages, des années de paix celles où le souverain, un débonnaire au vrai, se promène dans sa capitale en simple bourgeois, un chapeau gris sur la tête, un parapluie sous le bras, souriant aux quelques insurgés de la veille ou du lendemain qui passent en hurlant la *Marseillaise*. Ce sont des années de repos celles où l'on pense, travaille et produit de hautes œuvres d'intelligence ou d'art comme font Hugo, Musset, Lamartine, Michelet, George Sand, Balzac, Delacroix, Decamps, Pradier, Rude, tant d'autres dont le génie est admiré par l'Europe.

Sans doute tel ministre met un frein aux audaces de la presse, tel autre supprime le droit d'association ou conteste le droit de réunion; sans doute la paix n'a pas toujours l'attitude calme de la force sûre d'elle-même, et, suivant l'expression d'un historien, la liberté, encore couchée dans le lit de l'empire, voudrait dormir mieux; mais en somme paix et liberté vivent en une entente durable sous un gouvernement que ses adversaires ne renverseront que le jour où il interdira à Paris les banquets.

En attendant, tout le monde s'accommode à peu près de ce juste milieu, d'autant plus facilement que la flânerie n'en éprouve pas d'ennuis réels : les mains croisées derrière le dos, comme son roi, le Parisien peut suivre d'un regard tranquille tout ce qui sollicite sa curiosité, l'étalage d'un magasin somptueux, innovation du commerce; une lithographie que signe Grandville ou Daumier; une caricature qui va conduire Philippon en correctionnelle; une construction qui commence à obliger le boulevard à s'aligner au cordeau; une toilette nouvelle que la grisette porte déjà aussi élégamment que la grande dame; un nouveau genre de véhicules; un nouveau journal que l'on crie.

Mais Paris ne fait pas que flâner. Le conseil de Guizot n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Petit ou grand, chacun fait la chasse à la fortune dont la conquête est le souci constant. Il est peu de gens qui ne la poursuivent dans l'une ou l'autre arène où l'on espère la saisir : politique, littérature, industrie. Et le nombre est assez grand de ceux qui réussissent dans ce que Paris, qui jusqu'en 1848 parle encore français, appellera cinquante ans plus tard le *struggle for life*.

CHARLES SIMOND.



ARRIVÉE DU DUC D'ORLÉANS SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE.
D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

1830

Les trois journées de Juillet avaient sonné la dernière heure de la monarchie absolue. Avec le premier jour d'août commença le régime constitutionnel. Dans Paris, tout enfiévré encore de la lutte, les vainqueurs se laissaient aller à un débordement d'enthousiasme, et, pendant ce temps, une royauté nouvelle s'élaborait à leur insu.

Le 1er août, le duc d'Orléans, nommé lieutenant général du royaume, faisait paraître deux ordonnances : l'une rétablissant la cocarde tricolore, l'autre convoquant les Chambres pour le surlendemain 3. Mais ses amis et ses conseillers politiques le pressaient vivement d'accepter la couronne car Charles X, n'ayant pas encore abdiqué, se maintenait à Rambouillet, entouré des derniers régiments de la Garde qui lui étaient demeurés fidèles. Pour mettre fin à cette situation, l'expédition la plus étrange fut organisée. Le mardi 3 août, jour même où les Chambres devaient se réunir pour la première fois, Paris présentait un aspect extraordinaire. Les rues, barrées encore par des débris de barricades, voyaient passer un cortège bizarre de piétons, de cavaliers, de voitures se dirigeant vers Rambouillet. Les fiacres. les cabriolets, les voitures publiques ou particulières avaient été mis à réquisition et suivaient l'avenue des Champs-Élysées, emportant pêle-mêle étudiants, ouvriers, gardes nationaux et élèves des Écoles, sous le commandement du général Pajol, assisté comme aide de camp d'un jeune élève de l'École polytechnique, devenu célèbre depuis et qui s'appelait Charras.

VIVE LA CHARTE! OU LE SALUT DU GAMIN DE PARIS.
D'après une estampe de 1830.
(Musée Carnavalet.)

Le 4 août, la Chambre des pairs et la Chambre des députés s'assemblaient pour se constituer définitivement. Le président de la Chambre des pairs, chancelier de France, M. Pastoret, ayant donné sa démission de ses deux charges, était remplacé par M. Pasquier. Le 5, la Chambre des députés avait terminé la vérification de ses pouvoirs et, dès le vendredi 6, un de ses membres, M. de Salverte, déposait sur le bureau une proposition de mise en accusation contre les ministres de Charles X qui avaient signé les Ordonnances. C'est la procédure de cette instance et le rè-



DÉPART POUR RAMBOUILLET (3 AOUT 1830.)
Lithographie de Gihaut frères, d'après un dessin de H. Bellangé.
(Collection G. Hartmann.)

glement des incidents qui s'y rattachaient, qui constitue l'histoire politique de la seconde moitié de 1830.

Le samedi 7, la Chambre des députés, par 219 voix contre 33, déclarait le trône vacant; le même jour, à neuf heures du soir, la Chambre des pairs adoptait la même proposition par 89 voix contre 10 et 14 bulletins blancs. Le lundi 9, Louis-Philippe prêtait, devant la Chambre des pairs, serment de fidélité à la Charte constitutionnelle et était proclamé roi des Français. Ce même jour, Paris apprenait la nouvelle de l'arrestation, à Tours, des anciens ministres de Charles X, MM. de Peyronnet, de Chantelauze et de Guernon-Ranville. Le 15, M. de Polignac était lui-même arrêté à Granville, au moment où il se disposait à gagner Jersey.

Mais, si grande que fut l'émotion causée par ces nouvelles, elle se dissipa devant l'annonce de la mort tragique et mystérieuse constatée au château de Saint-Leu dans la matinée du 25 août. Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, fut trouvé pendu à l'espagnolette de la fenêtre de sa chambre, à l'aide de deux mouchoirs qui entouraient le cou sans le serrer; les pieds touchaient à terre et les genoux étaient ployés. La position paraissait se prêter assez peu à l'hypothèse d'un suicide et on murmura tous bas le mot de crime. Une information judiciaire fut même ouverte par le juge d'instruction de Pontoise. Mais elle n'aboutit qu'à la confirmation de la première version, sans pouvoir détruire cependant la croyance de nombreuses personnes que Mme de Feuchères, légataire, dans un premier testament, pour une somme de 70 millions, ramenée à 12 millions dans un autre testament d'août 1829, avait sa part de responsabilité dans cette mort si inexplicable. Les obsèques du prince de Condé eurent lieu le 4 septembre. Les coins du drap mortuaire étaient tenus par le chancelier Pasquier, le président de la Chambre des députés M. Laffite, M. le maréchal Mac Donald et le comte de la Villegontier. Le duc d'Orléans conduisait le deuil avec ses trois frères, le duc de Nemours, le prince de Joinville et le duc d'Aumale. Le testament du prince de Condé, attaqué par le prince de Rohan, fut confirmé par la cour royale de Paris



RETOUR DE RAMBOUILLET.
Lithographie de GIHAUT frères, d'après un dessin de H. BELLANGÉ. — (Collection G. Hartmann.)

et un recours en cassation n'eut pas d'issue plus heureuse.

Cependant, la Chambre des députés était officiellement saisie, le 22 septembre, du rapport de M. Bérenger concluant à la mise en accusation, par devant la Chambre des pairs, des anciens ministres de Charles X qui avaient apposé leurs signatures au bas des Ordonnances de Juillet. La discussion s'ouvrit le 27; elle aboutit au renvoi devant la Cour des pairs de M. de Polignac, par 244 voix contre 47; M. de Peyronnet eut en sa faveur 54 voix; M. de Chantelauze, 75; M. de Guernon-Ranville, 74; M. d'Hennessey, 66; M. Capelle, 61; M. de Montbel, 69.

Ce fut, dans tout Paris, une énorme agitation. Dès le 17 octobre, des groupes se formaient, notamment aux environs du Palais-Royal et réclamaient à grands cris la mort des ministres. Des placards étaient affichés dans les rues fréquentées. Un homme, qui avait osé arracher un de ces placards dans le Jardin du Luxembourg, était poursuivi par la foule et n'avait plus que le temps de se jeter dans une maison, où la garde nationale devait venir le délivrer. Une colonne de manifestants parvenait même jusqu'à Vincennes, dont le donjon servait de prison aux accusés et sommait le général Daumesnil de livrer ses prisonniers. Le général s'y refusa avec énergie, mais consentit à donner un tambour qui ramena la troupe jusqu'à la place du Château d'Eau.

Le procès commença le mercredi 15 décembre. Il sembla, à partir de ce moment, que la vie de Paris ne pouvait se passer du Luxembourg. Dès le matin, la rue de Tournon et la rue de Vaugirard étaient envahies par une foule compacte dont les cris ne trahissaient que trop les véritables sentiments. Plus les débats avançaient, plus s'accentuait l'évidente hostilité du peuple. Enfin, le 21 décembre, l'arrêt fut rendu. Mais on avait pris la précaution fort utile de faire déjà reconduire à Vincennes M. de Polignac et ses coaccusés. Le prince de Polignac était condamné à la prison perpétuelle, substituée à la déportation, et frappé de mort civile. Les trois autres étaient condamnés à la détention perpétuelle sans mort civile.

Il est impossible de dépeindre la stupeur et le désappointement de la garde nationale et du peuple de Paris, en apprenant que le prince de Polignac avait la vie sauve. On crut à une réédition des journées de Juillet, et il y eut, les 22 et 24 décembre, de véritables

émeutes, que la garde nationale réprima bien à contre-cœur.

L'année se termina par la démission du général de Lafayette, commandant en chef des gardes nationales du royaume, que remplaça le comte de Lobau. A cette époque, déjà, les partis respectaient ce qu'on a appelé depuis la Trève des Confiseurs.

La vie littéraire et artistique de la seconde moitié de 1830 est fort remplie. Victor Hugo y écrivit *Notre-Dame de Paris*, dont le titre primitif était : *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre* et qui, commencée le 5 septembre, fut terminé avec l'année. L'opéra jouait la *Bayadère*, opéra-ballet en deux actes, paroles de Scribe, musique d'Auber. Le 2 octobre, le Théâtre-Italien ouvrait ses portes avec *Le dernier jour de Pompéï*, de Pacini, où débutait Mlle Néric-Lalande et, le 7 novembre, *Le mariage secret*, où débutait le célèbre Lablache. A l'Odéon, Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo, donnait, le 19 novembre, *Yseult Raimbault*, drame en quatre actes et en vers. Harel quittait la direction de l'Odéon pour celle de la Porte Saint-Martin.

Les prix du Concours Général, dont la distribution avait été ajournée, étaient solennellement remis aux lauréats, le 24 août. Le lendemain 25, l'Académie française suivait cet exemple et décernait le prix de 8,000 francs à Jean-Baptiste Say, pour son *Cours complet d'économie politique*.

La vie mondaine reprenait son essor, avec le rétablissement de la monarchie. Tout Paris se rendait, le 12 septembre, aux courses du Champ-de-Mars, où *Dubica*, à lord Seymour, enlevait le prix du duc d'Orléans, un vase de 1,000 francs et 2,000 francs en espèces. Quant au prix du Roi, où la coupe valait 1,500 fr., mais où il n'y avait que 800 francs d'argent, il revenait à *Sylvio*, le cheval du comte d'Orsay.

Une étrange manifestation eut lieu le 21 septembre. Elle avait été organisée par les loges maçonniques de Paris, en commémoration de l'exécution des quatre sergents de la Rochelle. Une estrade, dressée sur la place de Grève à la place même où la guillotine avait fait son œuvre sinistre, soutenait un registre sur lequel on signait une pétition en faveur de l'abolition de la peine de mort.

Cependant, les procès de presse reparaissaient. La *Société des Amis du peuple* était poursuivie pour réunions prohibées et son président Hubert était condamné à trois mois de prison et 300 francs d'amende. Même condamnation pour le secrétaire, Thierry (2 octobre). Le 23 novembre, c'était Brion, le gérant de la *Quotidienne*, qui se voyait infliger six mois de prison et 1,000 francs d'amende pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement.

La seconde moitié de 1830 vit mourir le célèbre pamphlétaire Martainville (27 août), le peintre Robert Lefèvre (30 octobre), le violoniste Rodal (25 novembre), le compositeur Catel (30 novembre). Benjamin Constant mourait le 8 décembre, et Mme de Genlis expirait en même temps que l'année, le 31 décembre 1830.

L'aspect de la rue se ressentait naturellement des graves événements qui venaient de s'accomplir. Aux vitrines des marchands d'estampes, les passants allaient voir les caricatures répandues à profusion contre Charles X, ses ministres et sa cour ; on colportait en même temps les pamphlets les plus audacieux sur la naissance du duc de Bordeaux et la malignité publique laissait volontiers entendre que le roi Louis-Philippe n'y était pas étranger. Cependant, la caricature ne l'épargnait pas lui-même, caricature royaliste ou caricature républicaine. Les plus célèbres étaient le *Corbleu, général !* l'*Ordre le plus parlant* et *la Charte est une vérité*.

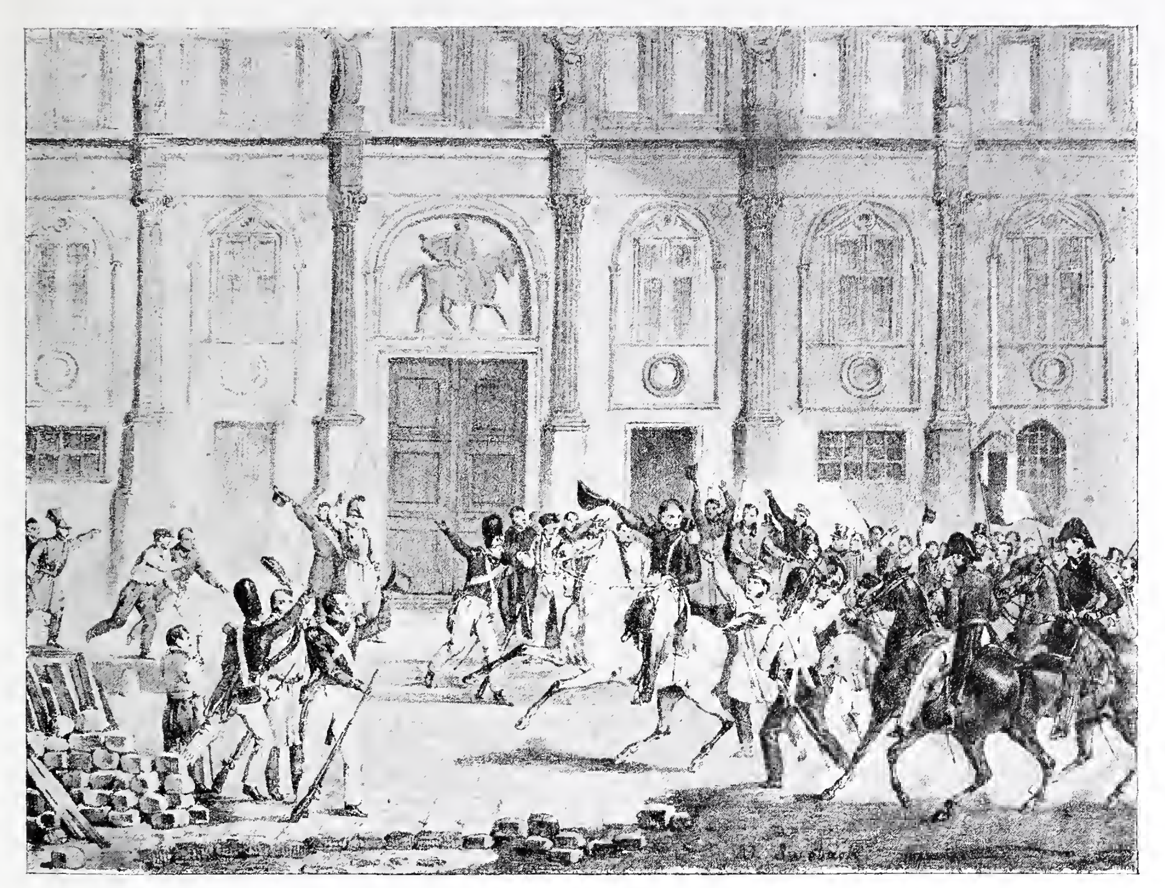
Les abonnés et le public de l'Opéra suivaient avec une attention extrême les expériences d'éclairage de Locatelle, qui installait ses *astro-lampes*, dont chacune, avec son réflecteur, avait une intensité égale à dix quinquets de l'Opéra.

Le pont de Grève s'appelait le pont d'Arcole, du nom d'un insurgé qui y avait été tué aux journées de Juillet. Le pont du Jardin du Roi redevenait le pont d'Austerlitz. La rue Charles X se changeait en rue Lafayette et la rue de Lappe, en rue Louis-Philippe. Le Panthéon était rendu à sa destination primitive; la bibliothèque de Monsieur prenait le nom de Bibliothèque de l'Arsenal et faisait retour à l'Etat.

On ouvrait les rues de la Bourse, de la Grande Chaumière, Navarin. D'anciens élèves de l'École polytechnique fondaient l'Association polytechnique et les Batignolles étaient érigées par décret en commune, dont le premier maire était M. Jacques.

Charles Philippon fondait la *Caricature*. Et les critiques déclaraient n'attendre pas grand'-chose des deux lauréats de l'Académie des Beaux-Arts, qui étaient, pour le 1er grand prix de peinture, Emile Signol, élève de Gros, et, pour le 1er grand prix de composition musicale, un jeune élève de Lesueur et Reicha, qui s'appelait Hector Berlioz.

Georges Lefèvre.



LAFAYETTE A L'HOTEL-DE-VILLE.

D'après une estampe de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS

L'Avènement de Louis Philippe.

... L'insurrection avait triomphé. Paris offrait un admirable tableau : Le volcan fumait encore, la lave bouillonnait dans ses flancs à demi fermés....

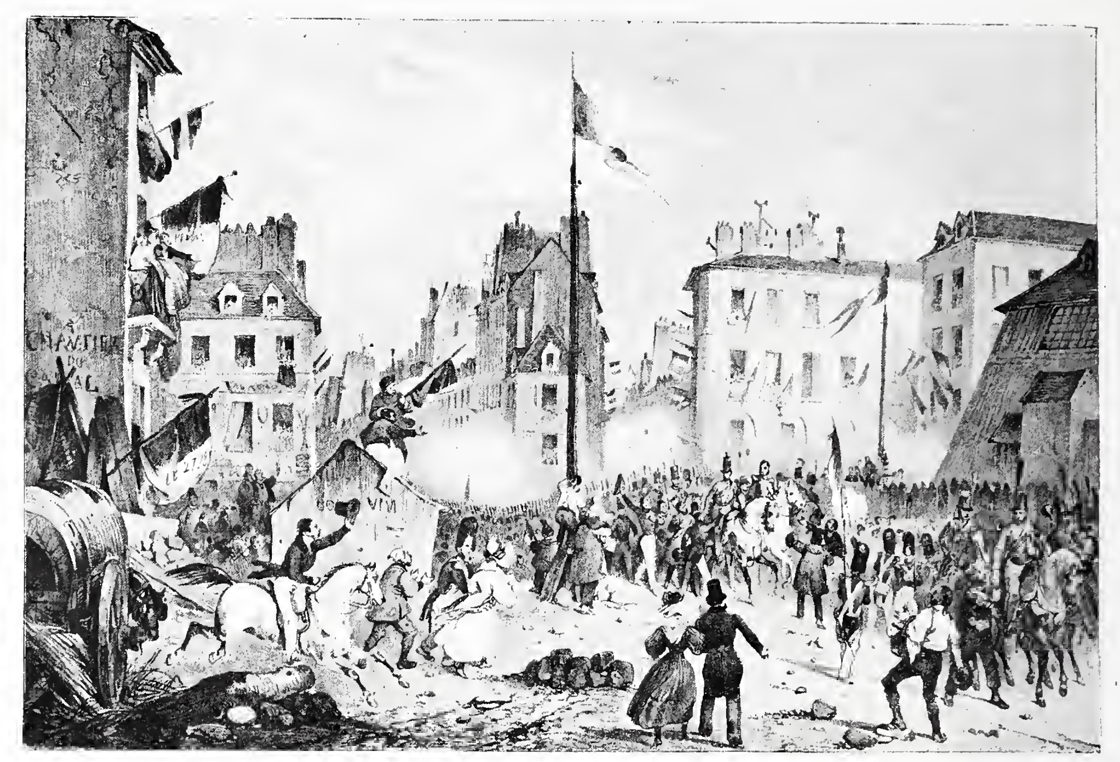
A sa surface tout était déjà tranquille et assuré : la colère de ce peuple était déjà apaisée, comme celle du lion, que la fuite de l'ennemi satisfait. Ses foudres étaient tombées : l'orage avait cessé.

Alors dans chaque rue, à chaque porte, sur le seuil de toutes les maisons où le sang avait coulé, on voyait les femmes accourir, se presser, secourir à l'envi ceux des combattants que la mitraille de la garde ou les balles des insurgés avaient renversés. Les corps des victimes étaient religieusement ensevelis. A la fontaine des Innocents, au pied du Louvre, on creusait « aux héros morts pour la patrie » des tombes chargées de lauriers : les mères, les épouses, les sœurs venaient mêler leurs pleurs et leurs joies sous les cyprès (1).

Un soleil radieux éclairait la victoire. Par droit de conquête, par respect pour lui-même, le peuple avait mis des sentinelles de sûreté aux galeries du Louvre, aux appartements des Tuileries. Ici le mobilier avait été saccagé par des bandits fourvoyés sur ses pas, les caves avaient été livrées à quelques pillards altérés. Mais il menaçait de sa justice quiconque toucherait aux richesses de ce palais pris d'assaut. Les plus pauvres apportaient à l'Hôtel-de-Ville l'or qu'ils ramassaient sous leurs pieds.

Le peuple faisait ainsi la police de la ville qui était sa police; il y établissait sans violence son

(1) Le nombre des victimes des journées de Juillet a été porté à 2,000 morts et 7,000 blessés dans les rangs du peuple, et à 800 morts et 1,200 blessés dans les troupes royales. Des calculs plus exacts réduisent la perte de la garnison à 300 soldats tués et 578 blessés. D'après ces mêmes calculs, les insurgés n'auraient perdu que 788 hommes, mais près de 6,000 auraient été blessés.



ENTRÉE DU DUC DE CHARTRES DANS PARIS. — PLACE DE LA BASTILLE.
(4 août 1830.)
Lithographie de Petit, d'après un dessin de V. Adam. — (Collection G. Hartmann.)

autorité toute-puissante et sa paisible souveraineté; partout l'ordre s'organisait à sa voix. Il occupait les postes, les barrières, il montait la garde au Trésor, à la Bourse, à la Banque, autour des monuments, des dépôts publics et des palais désertés. Au milieu des acclamations d'une multitude enivrée, il promenait ses drapeaux vainqueurs d'un bout à l'autre de la cité. Ici les jeunes capitaines des écoles qu'il avait éprouvés au feu marchaient à sa tête; là il les portait en triomphe à travers la foule qui battait des mains : ses patrouilles disciplinées, ses bataillons rangés parcouraient les places et les rues proclamant à la fois sa domination et celle des lois.

A la nouvelle de la marche de Lafayette vers l'Hôtel-de-Ville, le général Dubourg s'était senti détrôné. Il ne lui restait de son règne de trois heures que l'honneur d'avoir devancé tous ceux qui se pressaient pour lui succéder, et de s'être montré comme un drapeau aux insurgés au moment où il fallait plus que du courage pour se dévouer. Il avait dit aux envoyés de Lafayette : « Personne ne prenait la tête de la colonne, je l'ai prise. Fils de la liberté, j'obéis à ma mère, et je suis prêt à remettre l'Hôtel-de-Ville. » En effet à l'arrivée de Lafayette, il descendait dignement du trône où il était monté avec résolution, et se mit aux ordres du général.

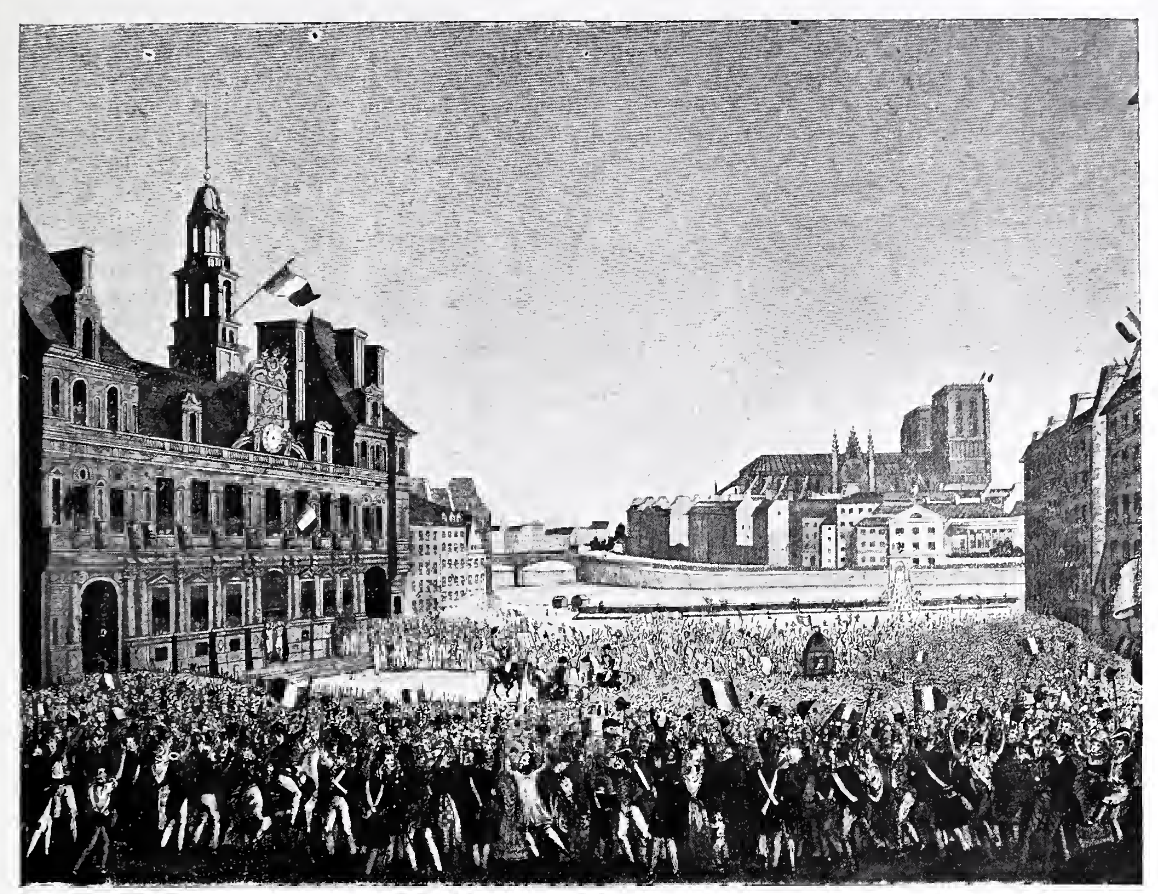
Le peuple avait vaincu; qu'allait-on faire de sa victoire ?

En voyant le drapeau tricolore flotter aux fronts des palais et des monuments nationaux les uns pensaient à la République, les autres à l'Empire, ceux-ci au duc d'Orléans.

Dans la rue, sur la place de Grève, on criait *Vive l'Empereur!* A l'Hôtel de Ville, on parlait pour la République. Chez M. Laffitte on travaillait pour le duc d'Orléans. Là les cris, là les paroles, ici l'action.

Quelques tentatives avaient été faites pour Napoléon II, non par ceux qui devaient leur fortune à son père, mais par de vieux soldats, des officiers subalternes, de pauvres généraux dont la mémoire n'était point ingrate, dont le cœur encore chaud restait fidèle au culte des souvenirs impériaux. Ils cherchèrent à ranimer ces souvenirs les plus populaires, les plus glorieux qu'ils se figuraient pouvoir être invoqués. La République, qui gardait rancune à l'Empereur et prétendait à l'Empire, se hâta d'étouffer leur voix. Un ancien officier d'ordonnance de Napoléon préparait une manifestation dans le but de faire proclamer l'enfant de Schœnbrünn sur toutes les places publiques; il annonçait son projet à l'Hôtel-de-Ville quand il s'y vit saisi à l'improviste et claquemuré dans un coin par ordre de Lafayette. Tout fut fini pour la dynastie napoléonienne. Mais la république n'en devait point hériter; c'était le jour d'une autre dynastie.

On poussait au duc d'Orléans. On le séparait des Bourbons ; on lui offrait leur couronne. On passait pour lui le Rubicon, mais il ne l'avait point passé; tout ce qui se faisait alors en sa faveur se faisait à son insu; ceux qui lui desti-



ARRIVÉE DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS A L'HOTEL DE VILLE.

D'après une estampe du temps. — (Dessin de Manski, gravure de Crépin.)

(Collection G. Hartmann.)

naient un trône ne doutaient pas qu'il ne s'en crût digne, mais ils ne savaient encore s'il oserait y monter. Les uns s'inquiétaient des conditions qu'il mettrait peut-être à son acceptation, les autres songeaient aux obligations qu'il fallait lui prescrire. Il y avait un pacte à signer : il fallait débattre et traiter directement cette solennelle question. Mais comment y parvenir?

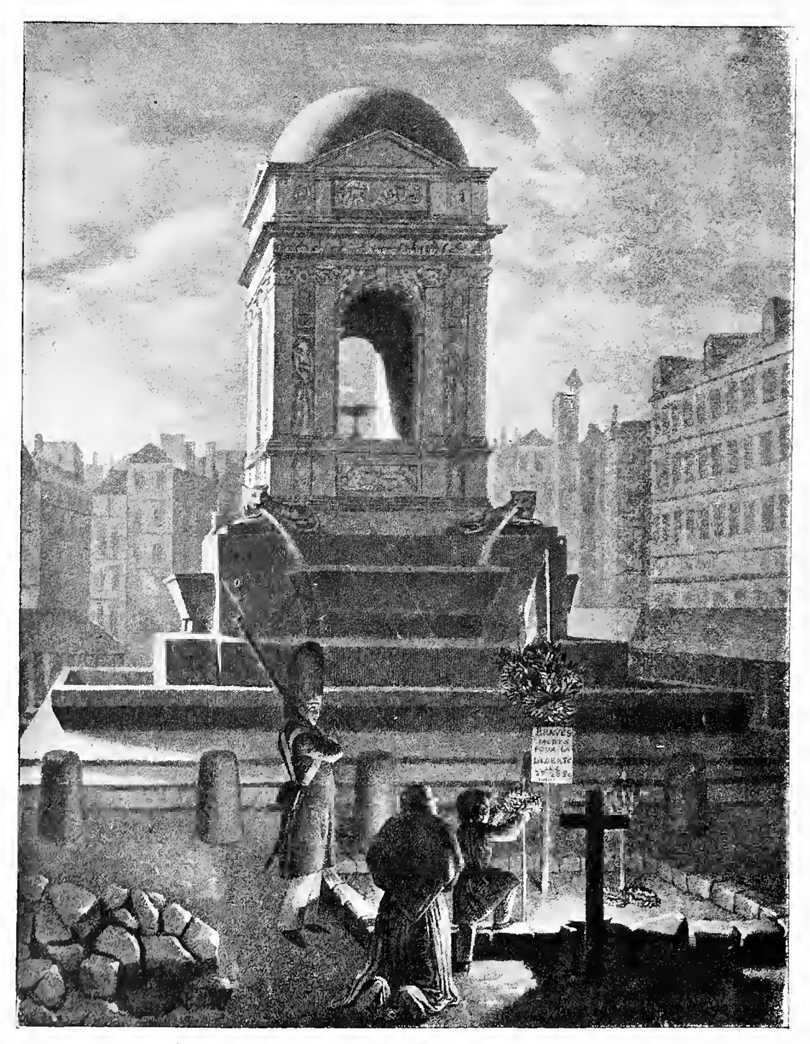
Le prince, qui avait à redouter à la fois les gendarmes de Charles X, l'improbation de la France et de l'Europe, si la France et l'Europe prenaient parti pour la légitimité, éprouvait le besoin de se recueillir, de s'isoler de sa famille même pour ces profondes méditations. Il voulait consulter et se consulter. A cette heure, dit-on, un émissaire mystérieux l'engageait au nom de M. de Talleyrand à ne pas accepter l'honneur trop dangereux ou trop prématuré de la royauté. En fait de changement de dynastie, M. de Talleyrand passait pour un oracle qu'il était sage d'écouter.

M. Thiers dont la visite avait un autre but, s'était inutilement présenté au château de Neuilly, porteur officiel d'un billet de M. Laffitte et d'un mot discrètement remis par le général Sébastiani; il n'arriva pas jusqu'au prince; mais la duchesse d'Orléans reçut son message. Madame Adélaïde, s'armant d'une résolution virile, offrit de se rendre au milieu des Parisiens et d'y compromettre ainsi sa famille, et même imprudemment peut-être, la tête du frère qu'elle aimait autant qu'elle aimait son pays. M. Thiers revint vers M. Laffitte, avec la confiance que ces paroles pouvaient inspirer à leurs projets. Dans cet instant M. Dupin faisait aussi le voyage de Neuilly. Chez le duc d'Orléans, il plaidait la cause de l'orléanisme en homme qui attachait au succès le salut de son pays; il emportait des espérances ; il comptait bien les changer en réalité et gagner facilement à son parti la majorité de ses collègues alors réunis au Palais-Bourbon.

Une partie des hésitations du duc d'Orléans avaient cessé, il lui restait encore des scrupules; l'exacte connaissance de la situation pouvait seule l'éclairer. Il fallait donc venir sur le théâtre des événements; mais pour plus de sûreté, il fallait encore y paraître conduit par une crainte plus forte que sa volonté.

Des amis d'un dévouement éprouvé le décident et l'entraînent; il se détermine enfin à quitter sa retraite. Paré des couleurs nationales par la main de Madame Adélaïde, il entre au milieu de la nuit dans Paris.

Arrivé au Palais-Royal, le prince envoie complimenter le général Lafayette à l'Hôtel de Ville.



SÉPULTURE DES BRAVES. — MARCHÉ DES INNOCENTS.

D'après une lithographie de Delaporte, successeur de Langlumé.

(Dessin de N.-H. Jacob.) — (Collection G. Hartmann.)

Pendant le combat du 28 juillet 1830, le jeune Sébira planta le drapeau tricolore sur la fontaine des Innocents. Une balle lui coupa les jambes. 72 combattants périrent ici, près de l'entrée du Marché, du côté de la rue de la Tonnelle. Ils y furent inhumés et en 1841, on transporta leurs restes à la Colonne.

Il demande une entrevue à M. Laffitte, qu'il laisse pénétré de la loyauté et de la liberté de ses sentiments. Il reçoit la visite de M. Mauguin, accouru pour le prévenir des dangers dont le menacent les républicains, qui ne veulent point croire sur parole à ses vertus patriotiques. Il mande le duc de Mortemart et le conjure de déclarer à Charles X « qu'il se fera mettre en pièces plûtôt que de toucher à sa couronne » M. de Mortemart se rassurait dans ses paroles. Mais le duc d'Orléans n'était plus maître d'accomplir une résolution si sincèrement exprimée; il devait céder aux sollicitations pressantes, aux irrésistibles arguments des hommes dont l'impatience et la crainte sacrifiaient le monarque vaincu au salut de la monarchie. Jadis républicain, le duc d'Orléans allait être fait roi pour tuer la République. Déjà les douze députés chargés de lui offrir la lieutenance générale du royaume frappaient à sa porte et demandaient réponse à leur suppliante adresse. Pouvait-il leur résister et fermer son cœur et ses yeux devant les dangers de la patrie? Dans la soirée, des jeunes gens de l'Hôtel-de-Ville, d'intrépides combattants de juillet, des membres exaltés de la société des Amis de la Vérité, loge maçonnique qui conservait les vraies et énergiques traditions du carbonarisme, avaient failli proclamer la République. Ils animaient les vieux sentiments de Lafayette : s'ils ne pouvaient le gagner à leur cause, ces Brutus étaient capables de l'immoler et de trouver un autre chef; quatre d'entre eux l'avaient juré. Il fallait couper court à leurs projets insensés; il fallait prendre les rênes de l'État avant qu'elles ne tombassent aux folles mains qui prétendaient s'en emparer. Pour éviter 93, il fallait que la France eût sa révolution de 1688, et que Louis-Philippe la préservât des jacobins én la délivrant des Stuarts.

Il avait demandé une heure pour s'entendre avec ses conseillers, semblant, en si grave circonstance, ne vouloir s'en rapporter qu'à la sagesse de ses amis et à leur dévouement éclairé pour la patrie. Au bou d'un instant il rentra tenant à la main une proclamation. premier acte de son adhésion à la victoire populaire. Il annonçait « qu'à la voix des députés de la France, il venait remplir les fonctions de lieutenant général du royaume et partager les dangers parisiens, portant avec orgueil ces couleurs nationales qu'ils avaient reprises et que lui-même avait longtemps portées. » Cependant l'opposition de la rue ne respecte rien, elle ne reconnaît ni le parlement qui délibère, ni les droits qu'il s'attribue, ni ceux qu'il a conférés. La proclamation du lieutenant général, qu'aucun pouvoir révolutionnaire n'a contresignée, est déchirée aux quatre coins de la Grève. L'émotion de la place pénètre dans l'Hôtel-de-Ville. L'opposition grandit; on croit la gagner de vitesse et lui imposer silence en disposant de la couronne au

Palais-Bourbon. Le duc d'Orléans sent qu'elle n'est pas là : c'est à l'Hôtel-de-Ville qu'il doit la trouver.

Il s'arme de résolution. Il va se montrer, se mêler au peuple; il va s'emparer de Lafayette, hommages avec la proclamation qui répond à la sienne, et qu'ils adressent aux Français. C'est Dieu qui les amène; c'est un coup de fortune que la présence de ces représentants de la France autour du chef qu'ils viennent de lui donner. Le



AUX BRAVES MORTS POUR LA DÉFENSE DE LA LIBERTÉ.
(29 juillet 1830.)
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

se mettre sous l'égide du général populaire dont il fait pressentir l'accueil et les bienveillantes intentions. La démarche est périlleuse, le péril ne l'arrêtera pas. Il faut de la présence d'esprit, de la témérité, il en aura. Il est seul, sans gardes, presque sans aides de camp; seul il partira.

Dans cette instant on le prévient que la réunion des députés à levé sa séance. Ses membres sont en marche vers son palais. Tous lui apportent leurs prince les reçoit avec effusion; ses gestes expressifs, sa voix émue témoignent de la reconnaissance pour la confiance que le pays met en lui. Il s'en montrera digne, il ne trompera pas les espérances de la patrie; il le jure ici, il est prêt à le répéter à l'Hôtel de Ville, en présence des amis les plus jaloux des franchises nationales, en face des hommes qui ont le plus glorieusement combattu pour la liberté. Les députés sont émus

comme le prince lui-même; il les entraîne sur ses pas: ils forment sa garde et son escorte jusqu'à la Grève. Ils le conduisent à travers le peuple, qui, le voyant passer au milieu d'eux, écarte les barricades pour le laisser passer, et commence à crier *vive le duc d'Orléans!* en serrant la main au prince-citoyen.

Les acclamations de la foule annoncent l'arrivée du cortège et couvrent la voix des mécontents et les protestations des républicains. La commission municipale, Lafayette, son état-major, vont à sa rencontre sur le perron de l'Hôtel-de-Ville et lui ouvrent les portes du Palais. Le prince monte le grand escalier appuyé sur le bras du général en chef. On s'arrête dans la salle de Henri IV. La proclamation des députés qui fonde une dynastie et qui promet des garanties nouvelles aux vieilles libertés du pays, est relue avec solennité. Louis-Philippe, la main sur le cœur, confirme les promesses de cette proclamation. Tels sont les serments de l'Hôtel-de-Ville, voilà le programme auquel Lafayette va se fier. Maître de la révolution, il la couronne; il s'avance vers le balcon de la grande salle; il présente le drapeau tricolore et le duc d'Orléans au peuple de la Grève. Le peuple fait retentir la place de ses applaudissements. Louis-Philippe était roi.

DULAURE.

(*Histoire de la Révolution de 1830.*)



AUX CITOYENS MORTS POUR LA DÉFENSE DE LA LIBERTÉ.
(30 juillet 1830.)
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

La mort du Prince de Condé.

« ... Vous avez vu dans les journaux, la mort du pauvre duc de Bourbon. On a mis officiellement qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante : le fait est qu'il s'est pendu. Voici quelques détails que le Roi a contés :

« Le duc de Bourbon avait, au moment de l'avènement du Roi, écrit une lettre amicale dans laquelle il reconnaissait de tout son cœur son pouvoir. Ce pauvre prince avait pris une horreur extraordinaire pour l'émigration, et il ne demandait qu'à finir ses jours en paix à Saint-Leu, où il chassait et jouait au whist. Les ultras ont été exaspérés de cette lettre : tous l'obsédaient et lui répétaient sans cesse qu'il devait suivre le roi Charles X. Il paraît que, la veille au soir de sa mort, M. de Cossé était venu et l'avait accablé de reproches en lui disant, entre autres choses, qu'il avait sali ses cheveux blancs.

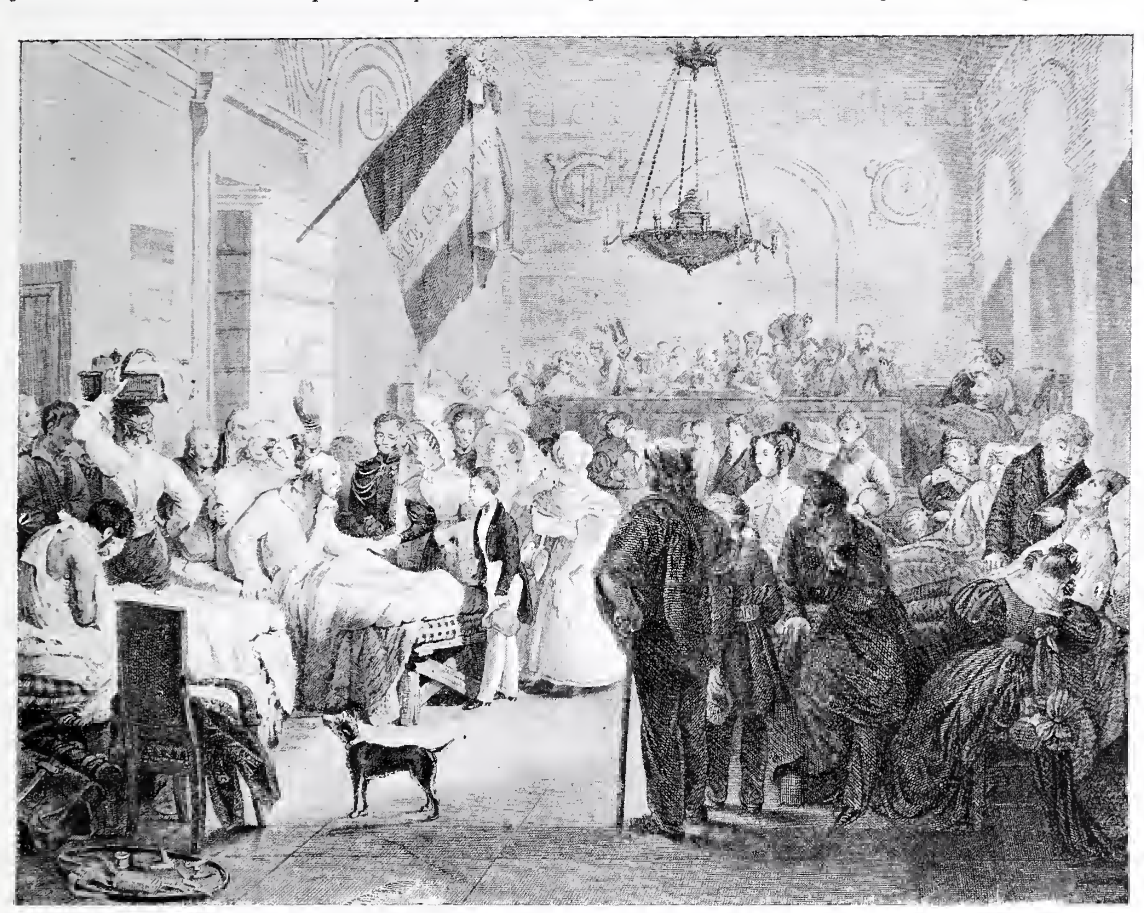
M. le duc de Bourbon avait l'habitude de se coucher seul et de s'enfermer chaque soir. Il sonnait, le matin, et on n'entrait pas chez lui avant ce moment. Après deux heures et demie d'attente, le matin, les valets de chambre, inquiets, furent chez Mme de Feuchères pour lui demander ce qu'ils devaient faire. Celle-ci, inquiète à son tour et n'entendant aucune espèce de bruit, ordonna d'enfoncer la porte. Alors on vit ce malheureux

homme pendu par deux mouchoirs qu'il avait attachés au bout de l'espagnolette d'une haute fenêtre. Pour y atteindre, il était monté sur une chaise, et cet affreux suicide s'est apparemment consommé avec si peu d'efforts que le poids de ses genoux a suffi. Le bout de ses pieds était encore resté appuyé sur le bord de la chaise. Aussitôt on fut prévenir le Roi, qui envoya à Saint-Leu MM. Pasquier et de Sémonville, qui envoyèrent chercher le procureur du Roi. Vers le milieu du jour on crut un moment que cela pouvait être un assassinat domestique, mais une lettre de lui, dechirée en petits morceaux dans la cheminée, apprit que la persécution des ultras et les outrages de M. de Cossé l'avaient conduit à cette fatale résolution. Il laisse sa fortune qui, s'élève à 1,500,000 francs de rente, à M. le duc d'Aumale, son filleul, à la condition qu'il prendra le nom et les armes des Condé, ce qui, certes, est plus un engagement qu'une charge. Il laisse à Mme de Feuchères, Saint-Leu et la forêt de Chantilly, Écouen et la forêt d'Écouen, deux millions en portefeuille et je ne sais quoi encore, ce qui finit par lui constituer une fortune immense.

(*Extrait d'une lettre de Mme de Castellane, 30 août 1830.*)

Funérailles du Prince de Condé.

... Le duc d'Orléans devait conduire le deuil et arriva à l'heure indiquée avec ses trois frères, le duc de Nemours, le prince de Joinville et le duc d'Aumale. Mais M. Laffitte, qui devait, comme président de la Chambre des députés, porter un des coins du drap mortuaire, non seulement se fit attendre longtemps, mais n'arriva pas. Il n'avait envoyé aucun avertissement et n'a, je crois, jamais fait aucune excuse pour le sans-gêne avec lequel il s'était soustrait à une fatigante corvée. Le déjeuner qui précéda la cérémonie fut court et silencieux. Je me trouvai placé auprès de M. le duc d'Orléans, qui, voyant que M. Laffitte n'arrivait décidement pas, me consulta sur la personne qui pourrait le remplacer. Je lui indiquai le duc de Montmorency, qui était venu comme parent, et que toutes les convenances appelaient à cet honneur. Le prince alla au duc de Montmorency, qui n'hésita pas à accepter l'invitation. En passant dans le salon voisin, la première personne qui frappa mes regards fut le prince de Rohan. Il venait d'entrer; on ne l'avait pas vu jusqu'alors. Il était beaucoup plus proche parent que le duc de Montmorency, et aurait dû être choisi avant lui.



SA MAJESTÉ LA REINE DES FRANÇAIS VISITANT LES BLESSÉS DE JUILLET A L'AMBULANCE DE LA BOURSE.

(25 août 1830)

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

On en avertit le duc d'Orléans, qui vint me confier son embarras Je lui dis qu'il ne pouvait retirer au duc de Montmorency l'honneur qu'il venait de lui faire, qu'il devait, pour tout arranger, prendre la peine de dire lui-même au prince de Rohan que son choix serait certainement tombé sur lui s'il était arrivé plus tôt. Cette démarche, faite de fort bonne grâce, parut satisfaire M. de Rohan ; je crois cependant que l'humeur que lui avait causé la préférence accordée au duc de Montmorency n'a pas été étrangère à la violente hostilité qu'il a montrée depuis. Le convoi s'était mis en marche pour sortir du château et gagner l'église de Saint-Leu. Il fut sées par la mort du dernier des Condé! Dans le village, il y avait un grand concours d'habitants du pays ; leur affliction était touchante. Depuis de bien longues années, ils avaient été comblés des bienfaits de la famille.

L'église de Saint-Leu est basse et petite ; le catafalque en occupait la meilleure partie. La chaleur était étouffante, l'air raréfié par les nombreux cierges. La place d'honneur que j'occupais auprès du catafalque, entre deux candélabres chargés de lampes, me causa un grand malaise. Cette église de village, cette cérémonie si modeste étaient peu dignes du dernier des Condé : mais les circons-



LES FUNÉRAILLES DE BENJAMIN CONSTANT.

D'après une estampe de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

impossible de n'être pas frappé de la douleur, je dirai même pour quelques-uns, du désespoir des vieux serviteurs du prince. Rien de plus patriarcal que le gouvernement intérieur des grandes maisons des princes de la maison de Bourbon et surtout de celle des Condé. Il n'était pas rare que certaines familles fussent dans la maison depuis sept ou huit générations ; on y naissait, on y vivait, on y mourait. Les gages, les appointements, n'étaient pas considérables ; mais on y était soutenu, secouru, soi et le siens pendant toute la vie. L'émigration de 1790 avait un moment dispersé cette troupe fidèle ; à la Restauration, chacun, petit et grand, était revenu en toute confiance reprendre son poste comme on rentre chez soi. Toutes ces paisibles existences étaient bouleverstances étaient telles qu'on devait s'estimer heureux d'avoir pu éviter un plus grand théâtre, un plus somptueux spectacle. Une grande partie du clergé était dispersée (l'archevêque de Paris se tenait encore caché). On n'avait pas à redouter les difficultés que la rigueur des lois ecclésiastiques pouvait soulever devant les circonstances de la mort, circonstances si hautement reprouvées par la religion catholique. Il valait mieux avoir affaire au curé du village dont les dispositions n'étaient pas douteuses. Tout se passa avec simplicité et avec une grande convenance.

Outre les officiers de la maison du prince, le cortège se composait des officiers envoyés par le Roi, des princes de sa famille, de quelques amis, parmi lesquels je remarquai M. de Vétrolles, qui,

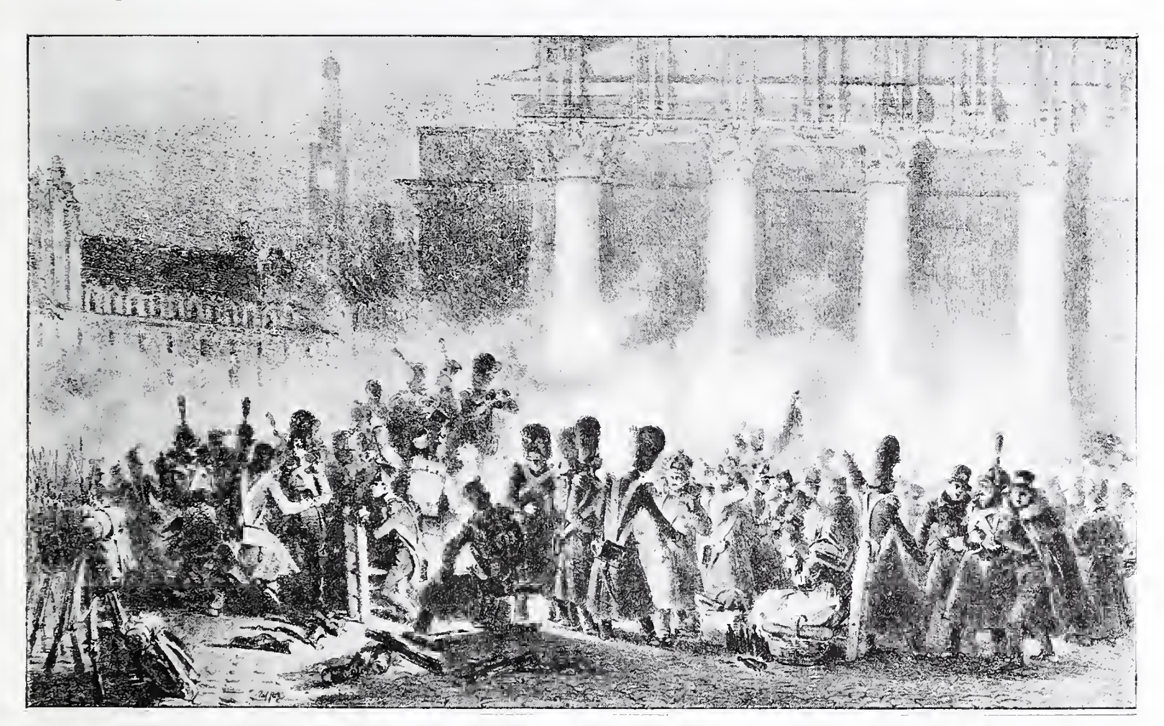
dans les derniers temps, voyait souvent le prince et était de la société assez intime de Mme de Feuchères. A la sortie de l'église de Saint-Leu, nous nous dirigeâmes sur Saint-Denis; le corps devait y être déposé dans le caveau où tous les siens avaient reposé, où il allait rejoindre son père, mais où il ne devait pas retrouver son fils! Il avait demandé dans son testament à être inhumé à Vincennes auprès de lui. On avait pensé que, pour le moment du moins, l'exécution de cette volonté était impossible. Le cortège, composé de nombreuses voitures à six et à quatre chevaux, fut escorté par la garde nationale; la haie des deux côtés du corbillard fut formée pendant le reste de la route par des pompiers. Étrange escorte pour un Condé! Ce ne fut qu'aux portes de Saint-Denis que nous vîmes enfin les uniformes de l'armée française.

Deux escadrons de hussards et de cuirassiers entourèrent le cercueil. Le temps, qui avait été assez beau pendant toute la nuit, se gâta, le ciel s'obscurcit; lorsque nous descendîmes de voiture à la porte de l'abbaye, nous fûmes assaillis par un torrent de pluie qui causa un grand désordre et ajouta une tristesse nouvelle aux lugubres impressions qui pesaient sur nous. Un aumônier prononça un discours fort convenable dans lequel on remarqua cette phrase : « Il est innocent de sa mort devant Dieu. » Voulait-il dire par là que le prince ne s'était pas suicidé, ou que dans le trouble de son esprit, il avait, en se tuant, agi inconsciemment? Beaucoup ont adopté le premier sens; pour moi, je suis convaincu que ce prêtre consciencieux a voulu expliquer pourquoi, malgré la doctrine de l'Église sur le suicide, on n'avait pas voulu refuser les prières et le service religieux.

J'ai suivi le cercueil dans le caveau jusqu'à la table de marbre, sur laquelle il fut déposé. Là encore je trouvai le douloureux contraste entre les grands souvenirs du passé et les déceptions du présent. Les caveaux de cette église dont le roi Dagobert a jeté les premiers fondements, où il fut enterré en 638, ces voûtes sous lesquelles tant de princes, tant de héros, Duguesclin, Turenne, ont reposé jusqu'au jour où les fureurs révolutionnaires vinrent les en arracher, n'avaient plus l'aspect religieux que donne le temps. Pour effacer la trace des dévastations sacrilèges, il a fallu reconstruire, reparer; on trouve à peine quelques traces laissées par la fumée des torches sur les pierres blanches et polies.

Ce fut donc avec un sentiment de soulagement que, débarrassé enfin de mon rôle officiel, je m'éloignai de la foule peu recueillie qui était venue là chercher un spectacle.

(*Mémoires du* Chancelier Pasquier.)



VUE DE LA PLACE DU PANTHÉON PENDANT LA NUIT DU 21 AU 22 DÉCEMBRE 1830.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Enterrement de Benjamin Constant.

(12 décembre 1830.)

L'enterrement de M. Benjamin Constant a eu lieu. Les élèves des Écoles de droit, de médecine, des arts et métiers, du commerce, y assistaient avec des drapeaux; il y avait de forts détachements de toutes les légions de la garde nationale. Des jeunes gens ont voulu d'abord porter le cercueil; ils l'ont trouvé trop lourd. Il était trop long pour le placer sur le char; il a fallu, devant la municipalité du 1er arrondisse-

ment, employer la hache pour le faire rentrer.

Le char a été tiré à bras d'hommes. Le poêle a été tenu jusqu'à la rue de Richelieu par le général La Fayette, MM. Laffitte président du conseil des ministres, Casimir-Perier, président de la chambre des députés, Odilon Barrot, préfet de la Seine; de la rue Richelieu à la rue du Temple, par MM. Saglio, député du Bas-Rhin, Carcelles, député de Paris, Girod de l'Ain, conseiller d'État, et le préfet de police Treilhard; de la rue du Temple au temple protestant par un étudiant en droit, un étudiant en médecine, un élève de l'École des beaux-arts et un ouvrier; du temple protestant au cimetière, par un élève de l'École Polytechnique, un employé de commerce, un Alsacien et un ouvrier.

Deux voitures du Roi suivaient : sur l'une était un petit écusson de ses armes avec trois fleurs de lis imperceptibles; le peuple les regardait de travers, malgré les immenses drapeaux tricolores qui leur servaient de supports. La voiture de M. le duc d'Orléans venait après, avec une couronne et un chiffre.

(Boni de Castellane.)

Le Palais royal en 1830.

Dès son arrivée à Paris, c'est toujours vers le Palais-Royal qu'un étranger dirige ses pas, et rarement le premier aspect intérieur de ce monument répond à son imagination. Un franc Provençal m'avoua qu'il s'était attendu à voir des colonnades gigantesques de marbre blanc, couronnant des terrasses où l'on parvenait par des escaliers de cent pieds d'élévation. Il y avait loin de cette féerie à l'ignoble et mesquine cour qui se montre d'abord. Tout particulier qui a cent mille francs de rentes, peut en avoir une pareille en son hôtel. Mais pénétrez plus avant, et jetez un regard en arrière. Ce corps de logis ne manque pas d'une certaine magnificence; voyez ensuite devant vous ; ne serez-vous pas charmé du coup-d'œil que présentent ces portiques d'une élégante légèreté, qui, à travers plusieurs percées, laissent apercevoir le jardin, la gerbe lumineuse qui s'élève au centre du bassin, les longues files d'arcades qui dessinent une enceinte quadrangulaire. Cette perspective est enchanteresse, et tout cet ensemble n'est pas moins digne du temple de l'industrie que de la demeure d'un



MÉLÉAGRE REPRENANT LES ARMES.

Prix de Rome de 1830. — Premier grand prix de peinture.

Tableau de Signol. — (École des Beaux-Arts.)



LA MODE EN 1830.

Chapeau de crêpe de pavots. Robe de jaconas garnie de volants brodés. Écharpe de gaze terminée par des nœuds de rubans.

(D'après *le Costume parisien* de 1830.)

grand prince. Je vous représente le Palais-Royal, non tel qu'il est, mais tel qu'il sera bientôt. S. A. R. le duc d'Orléans, dont il est l'apanage, en fait continuer avec activité les constructions, suspendues depuis près d'un demi-siècle. Les galeries de bois, si hideuses, si ignobles, si obscures en tout temps, quadruple rangée de cabanons, entre lesquels circulait chaque soir la vie du monde entier, ont enfin disparu.

Les tailleurs abondent au Palais-Royal. Berchut, ou plutôt Lafite, son successeur est à leur tête; chez lui tout se vend au poids de l'or, et l'on n'est pas mieux habillé qu'ailleurs. Les redingottes, les habits, les gilets tout faits sont étalés avec une incroyable adresse. La coupe et l'étoffe en sont variées, afin de s'accommoder à toutes les fantaisies. On peut en cinq minutes être vêtu de la tête aux pieds; mais ce n'est pas parmi les tailleurs du Palais qu'il faut chercher les oracles de la mode.

Le Palais-Royal est l'endroit de Paris où il y a le plus de restaurateurs; on peut y dîner à tout prix, comme aussi s'y faire servir ce qu'il y a de plus recherché dans la cuisine de tous les pays. A deux francs par tête, on fait un repas suffisant chez Urbain ou Richard; mais si l'on n'est pas réduit à la dure nécessité de faire des économies, on ne peut opter qu'entre Véry, Véfour et les Frères-Provençaux. Ces derniers vivent un peu sur leur vieille renommée: cependant il est juste de dire qu'ils possèdent le caveau le plus riche, qui existe peut-être dans le monde entier.

Les limonadiers, dont l'office est de satisfaire la sensualité, en offrant du café, des sorbets et des liqueurs agréables, tiennent aussi des restaurants. C'est principalement chez eux que se font les fins déjeuners.

Aux deux extrémités du Palais-Royal, des marchandes de comestibles étalent, à l'envi l'une de l'autre, tout ce que les quatre parties du monde peuvent offrir de plus friand à l'appétit de la haute propriété. On trouve chez Mme Chevet les monstres de la mer, les oiseaux et le gibier à poil, enfin tout ce qu'il y a de plus rare et de meilleur.

Il faut que les habitants du Palais-Royal soient gens pourvus de la meilleure santé possible, car j'y ai cherché vainement une pharmacie. Les médecins, néanmoins, y abondent, en la compagnie des charlatans, des pédicures et des dentistes. Parmi ces derniers, je citerai Désirabode, dont l'enseigne est faite toute entière avec des dents et des débris de mâchoires humaines.

J'ai remarqué que parmi la foule des négociants de tous genres qui habitent le Palais-Royal on ne trouve qu'un seul marchand de papier à écrire, encore est-ce un débitant de tabac, à l'enseigne *de la grosse pipe*.

(L.-R. Lanfranchi.. — *Voyage à Paris*).



LA MODE EN 1830.

Capote de gaze de paille ornée d'un voile de blonde. Redingote de mousseline ornée de grecques brodées.

(D'après *le Costume parisien* de 1830.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1830

(Août à décembre.)

Août.

1. — Charles X nomme Louis-Philippe, lieutenant général du royaume. Celui-ci convoque les chambres pour le 3 août.

2. — **Abdication de Charles X et du dauphin** (en faveur du duc de Bordeaux) adressée au duc d'Orléans. On chante dans les théâtres **la Parisienne** de Casimir Delavigne.

3. — Ouverture de la session législative. Marche des Parisiens sur Rambouillet d'où s'éloignent Charles X et sa famille.

7. — Les chambres adoptent quelques modifications à la Charte et décernent la couronne au duc d'Orléans. Les députés se rendent au Palais-Royal.

9. — **Séance solennelle** des deux Chambres **au Palais-Bourbon; le duc d'Orléans accepte la couronne.**

14. — **La Charte** paraît **au Moniteur. Banquet offert à Lafayette** à l'Hôtel-de-ville.

25. — Distribution des **prix à l'Académie française** : prix de 8.000 francs à J.-B. Say pour son « Cours complet d'économie politique »

27. — **Suicide du duc de Bourbon**, à Saint-Leu.

29. — Revue de la Garde nationale passée au Champ-de-Mars par Louis-Philippe.

Septembre.

4. — Obsèques du duc de Bourbon à Saint-Denis.

12. — **Courses de chevaux** au Champ-de-Mars. Prix du duc d'Orléans (vase de 1.000 fr. et 2,000 fr. en argent), gagné par Dubica de lord Seymour. — Prix du Roi (vase de 1,500 fr., coupe de 800 fr. et 3,700 fr. en argent), gagné par Sylvio du comte d'Orsay.

13. — Au Théâtre-Français, une ode contre les soldats suisses, lue en scène, est sifflée par le public.

21. — Place de Grève, **manifestation des loges maçonniques** en commémoration de l'exécution des quatre sergents de la Rochelle. Sur une estrade placée là où avait été dressée la guillotine, est signée une pétition pour l'abolition de la peine de mort.

27. — La Chambre vote la mise en accusation des derniers ministres de Charles X.

Octobre.

2. — **Procès de la société des Amis du Peuple** pour réunions prohibées et placards séditieux. Condamnation du président Hubert (à 3 mois d'emprisonnement et 300 francs d'amende) et du secrétaire Thierry (à 3 mois d'emprisonnement et 100 francs d'amende).

18. — **Un rassemblement** parti du Palais-Royal **se dirige** aux cris de « Mort aux Ministres! » **sur Vincennes** où il arrive à 10 heures du soir. Devant l'attitude résolue du général Daumesnil, les émeutiers rebroussent chemin.

26. — Acquittement de Mira (fils de l'acteur Brunet) qui avait tué en duel Dovalle, rédacteur en chef de l'*Écho des Salons*.

31. — Distribution des **prix de l'Académie des Beaux-Arts.** Premier grand prix de peinture : Émile Signol, élève de Gros. — Premier grand prix de composition musicale : H. Berlioz, élève de Lesueur et Reicha.

Novembre.

4. — 1er numéro du journal *la Caricature* fondée par Charles Philippon.

23. — Condamnation de Brian, gérant de la *Quotidienne*, à 6 mois de prison et 1.000 francs d'amende, pour un article de ce journal excitant à la haine et au mépris du gouvernement.

Décembre.

12. — **Funérailles solennelles de Benjamin Constant.** Les ministres, le conseil d'État, trente mille gardes nationaux, un grand nombre de députés et d'étudiants escortent le convoi.



COMTE DE BOURMONT.
Maréchal de France
(1773-1846.)



MARIE-LÆTITIA RAMOLINO.
Mère de Napoléon
(1750-1835).



CABET.
Publiciste (1777-1853.)



HORACE VERNET.
Peintre (1789-1863.)



Mme V. HUGO.
(1802-1868.)



INGRES.
Peintre (1781-1867.)

15. — **Procès des derniers ministres de Charles X.**

21. — **Arrêt de la Cour des Pairs.** Troubles dans Paris. Un rassemblement se porte vers le Louvre où se trouvait l'artillerie de la Garde nationale qu'on croyait disposée à appuyer un mouvement populaire contre les ministres de Charles X, dont la condamnation paraissait insuffisante.

22. — Un drapeau noir flotte sur le Panthéon. La **défection des étudiants,** gagnés par les promesses du gouvernement, paralyse l'émeute.

23. — Visite du roi au faubourg Saint-Antoine.

25. — A la suite d'un vote de la Chambre qui diminue ses pouvoirs, **Lafayette donne sa démission de commandant de la Garde nationale,**

Monuments et fondations.

Construction du **Théâtre Saint-Marcel.**

Le pont de la Grève reçoit (28 juillet) le nom du **pont d'Arcole** (le jeune Arcole avait été tué sur ce pont). — Le pont du Jardin du Roi redevient **pont d'Austerlitz.** La rue Charles X devient **rue Lafayette,** la rue Cerutti, **rue Laffite** et la rue de Lappe, **rue Louis-Philippe.** — l'**Élysée** rentre dans le domaine de l'État. — Le **Panthéon** est rendu à sa destination primitive de lieu de sépulture pour les grands hommes. **Rétablissement de l'École normale.** — L'École royale de chant et de déclamation redevient **Conservatoire de musique.** — La Bibliothèque de Monsieur fait retour à l'État et reprend son nom de **Bibliothèque de l'Arsenal.**

Ouverture (août) de l'**hospice Saint-Michel** à Saint-Mandé (pour 15 septuagénaires pauvres).

Ouverture des **rues de la Bourse, de la Grande Chaumière, de Navarin.**

Daunou est réintégré dans ses fonctions de Garde général des Archives. — Fondations de la **Société géologique,** — de la **Société libre des Beaux-Arts** (18 octobre), — de l'**Association polytechnique** (par d'anciens élèves de l'École polytechnique).

Décret (10 février) érigeant **les Batignolles** en commune (le premier maire fut M. Jaique).

La vie de la rue.

Les vitrines des marchands d'estampes se remplissent de **caricatures** contre Charles X, sa cour et ses ministres. — On colporte des **pamphlets** sur la naissance du duc de Bordeaux. — Le *Théâtre des Acrobates* (boulevard du Temple) devient **Théâtre de Mlle Saqui** et obtient l'autorisation de jouer des drames et des comédies.

La vie littéraire.

Ch. Nodier. *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.* — **Stendhal.** *Le Rouge et le Noir.* — **Balzac.** *La Peau de chagrin.* — **Henry Monnier.** *Scènes populaires dessinées à la plume.* — **Lamartine.** *Harmonies poétiques et religieuses.* — **Sainte-Beuve.** *Les Consolations.* — **Mme Desbordes-Valmore.** *Poésies.* — **Th. Gautier.** *Poésies.* — **A. de Musset.** *Contes d'Espagne et d'Italie.*

Andrieux succède à Auger comme secrétaire perpétuel de l'Académie française. — Élection de **Viennet** à l'Académie française, — de **Jaubert** à l'Académie des Inscriptions.

Le théâtre (Débuts et premières).

Théâtre-Italien. — 2 octobre. Ouverture avec *l'Ultimo giorno di Pompéi,* de Pacini. — **Début de Mlle Néri Lalande.** — 7 novembre. **Début de Lablache** dans *Il Matrimonio Segreto.*

Les morts de l'année.

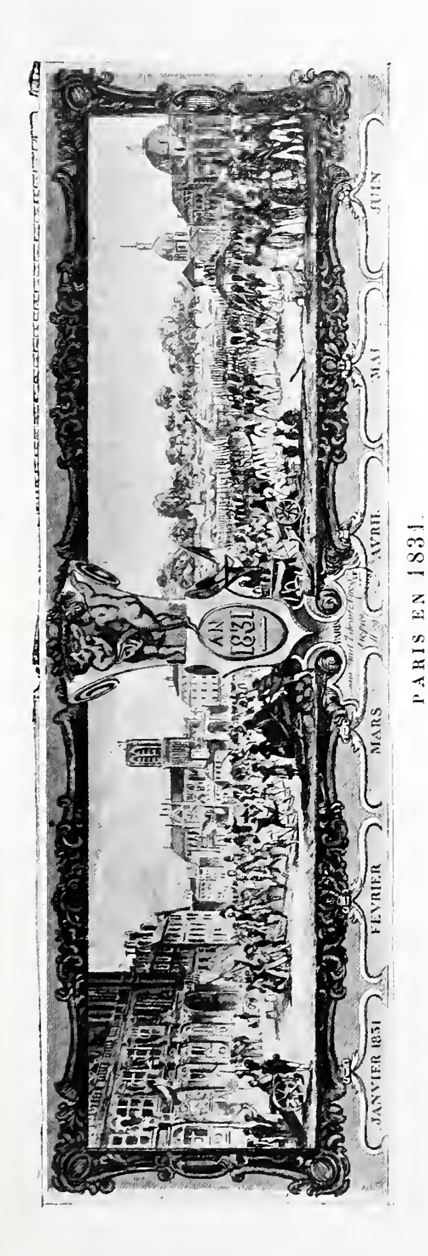
Le journaliste **Martainville** (27 août). — Le peintre **Robert-Lefèvre** (3 octobre). — Le violoniste **Rode** (25 novembre). — Le compositeur **Catel** (30 novembre). — **Benjamin Constant** (8 décembre). — **Mme de Genlis** (31 décembre).



HUMANITÉ DES PARISIENS APRÈS LA VICTOIRE. — LES BLESSÉS SOIGNÉS PAR LE PEUPLE.

D'après une estampe de la fin de 1830. — (Musée Carnavalet.)

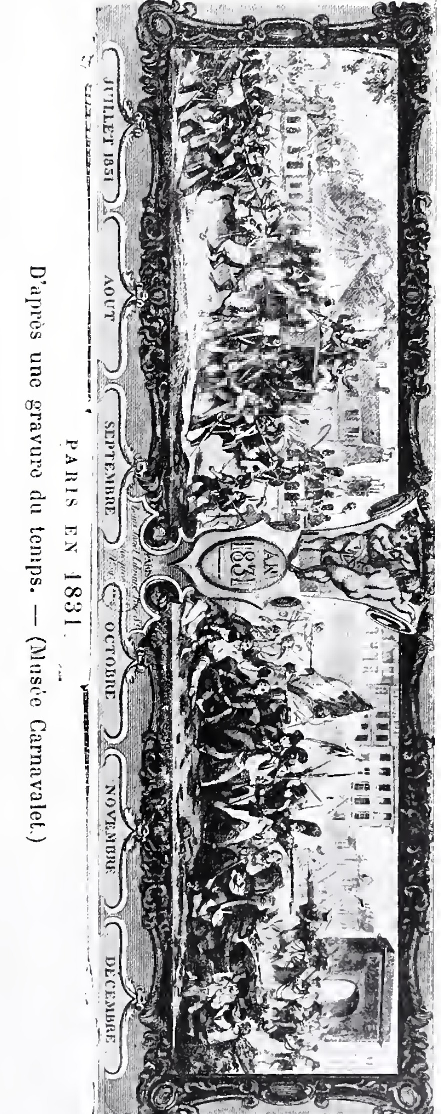
1831



PARIS EN 1831.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

Une odeur de poudre flotte sur les rues de Paris... Les « trois glorieuses » ont mis les esprits en goût de révolutions; le volcan populaire mal éteint sursaute et menace, mais ses menaces s'envolent en fumée. Quels événements sortiront de ces foyers d'agitation, de ces sociétés plus ou moins occultes où les têtes s'échauffent, où les éloquentes tirades semblent préparer de nouvelles batailles? A l'*Association des Écoles*, Eugène Lhéritier et Marc Dufraisse réclament la destruction de l'Université, au Quartier Latin, l'étudiant Sambuc inspire la *Société de l'Ordre et du Progrès*, qui ne tend à rien moins qu'à donner au peuple toutes les prérogatives de sa souveraineté.



PARIS EN 1831.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)



LA GRANDE ALLÉE DES TUILERIES EN 1830.
Lithographie de LEMERCIER, d'après l'original de V. ADAM. — (Collection G. Hartmann.)

Moins ambitieuse, la *Société constitutionnelle héréditaire* de M. Cauchois-Lemaire se contenterait, pour commencer, de la suppression des monopoles, de la réforme électorale, de l'abolition de la pairie héréditaire. Elle obtiendra une satisfaction partielle quant à ce dernier *desideratum*. Sur le tronc vermoulu de la pairie aristocratique on greffera des rameaux pleins de jeune vigueur; le poète, l'artiste, le savant jouiront des privilèges de la noblesse; à la condition cependant d'avoir reçu l'estampille de l'Institut. Pour s'asseoir à côté de M. Viennet le grand Corneille aurait dû au préalable s'assurer d'un fauteuil à l'Académie; quant à Molière, les portes de la Chambre haute lui seraient à jamais restées fermées. L'esprit républicain couve dans les clubs : la société *Aide-toi* où pérorent André Marchais, Garnier-Pagès et les *Amis du Peuple* qui vient d'absorber la *Loge des Amis de la Vérité*.

Des discours on en arrive aisément aux petites émeutes, parodies des Révolutions. En plein Carnaval, à l'anniversaire de la mort du duc de Berry, l'église Saint-Germain-l'Auxerrois est envahie et dégradée; les deux préfets, MM. Odilon-Barrot et Baude, sont même accusés de complicité avec les fauteurs de ces troubles.

Puis c'est le procès des 19 citoyens arrêtés à la suite des bagarres de décembre. Trois mille personnes accourent aux abords du Palais de Justice saluer les accusés, au nombre desquels Godefroy Cavaignac et Trélat. A l'audience G. Cavaignac confesse sa foi républicaine et le médecin Trélat évoque le tableau des misères du peuple dont il est tous les jours le témoin. Tous les accusés sont acquittés; à la sortie, la voiture de Trélat est traînée par les citoyens, sous une pluie de fleurs.

Autres mécontents, ces décorés du 13 décembre 1830 qui ne veulent ni recevoir leur médaille sous prétexte qu'elle porte la légende : » *Donnée par le Roi* », ni prêter serment de fidélité. Le passage du Saumon devient une nouvelle *Salle du Jeu de Paume*, l'on chante la *Marseillaise* sur les boulevards et le peuple occupe la place Vendôme... Pour disperser la foule le maréchal Lobau emploie une arme peu dangereuse qui inspirera quelques jours après, cette boutade à un humoriste : « Le 11 septembre on fera jouer les eaux du Parc de Versailles pour don Pedro et le dey d'Alger. Louis-Philippe traite ces messieurs, comme Lobau les patriotes. » Encore sous le coup des orages d'hier, l'aiguille politique a du mal à retrouver son orientation... L'arrogance de M. Casimir-Perier dissout la chambre; on voit rentrer avec plaisir dans la nouvelle assemblée MM. François Arago, l'illustre savant, Thiers et Odilon

Barrot. Soudain une immense douleur s'abat sur Paris. Varsovie a capitulé, et cette nouvelle est reçue comme celle d'un désastre national. « La population, et ce sera dans les siècles à venir l'éternel honneur de ce pays, la population s'en va par les rues, consternée, silencieuse, et comme affaissée sous le poids d'une irréparable humiliation » (1).

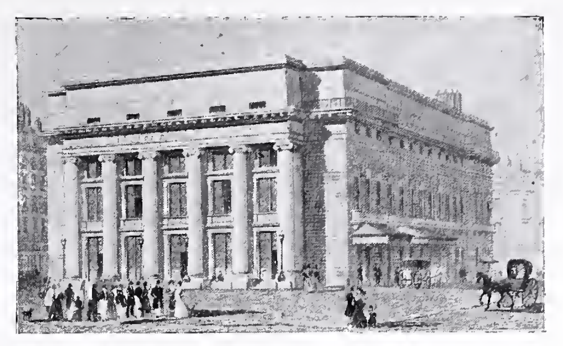
Némésis lance le cri de l'indignation générale :

« Noble cœur! Varsovie! Elle est morte pour nous,
Morte un fusil en main, sans fléchir les genoux
Morte en nous maudissant à son heure dernière,
Morte en baignant de pleurs l'aigle de sa bannière,
Sans avoir entendu notre cri de pitié.
Sans un mot de la France, un adieu d'amitié!
Cachons-nous! cachons-nous! nous sommes des infâmes.

Que tardons-nous? Prenons la quenouille des femmes.
Jetons bas nos fusils, nos guerriers oripeaux,
Nos plumets citadins, nos ceintures de peaux.
Le courage à nos cœurs ne vient que par saccades,
Ne parlons plus de gloire et de nos barricades;
Que le teint de la honte embrase notre front,...
Vous voulez voir venir les Russes... ils viendront!

On pille des boutiques d'armuriers, on ébauche des barricades, on n'attend qu'un mot pour recommencer l'épopée de l'an II; hélas! au lieu de ce mot de générosité et peut être de folie, voici que le maréchal Sébastiani laisse tomber la phrase tristement célèbre : « *L'ordre règne à Varsovie.* » Les luttes de MM. Mauguin et Casimir-Perier détournent un instant les esprits des préoccupations de la politique extérieure, puis les futilités ont bientôt raison des ardeurs les plus enthousiastes...

(1) Louis Blanc, *Histoire de Dix Ans.*



LE THÉATRE ITALIEN EN 1830. — FAÇADE DU SUD.
Gravure anglaise de J. TINGLE.
D'après le dessin original de T.-T. BURY.
(Collection G. Hartmann.)



LE THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE EN 1830.
Gravure anglaise de PENNER, JEARS.
D'après l'original de J. NASH. — (Collection G. Hartmann.)

Les beaux jours de la Grande Révolution, ne renaîtront plus. Ne vient-on pas d'enterrer le conventionnel Grégoire, dont les jeunes gens des écoles ont traîné le char mortuaire au cimetière Montparnasse? Un autre favori du public est mort aussi : Nourrit le père; le fils est de plus en plus adulé du public surtout à la veille de sa création de *Robert le Diable* de M. Meyerbeer.

La première représentation est un triomphe, bien qu'elle se passe sous les pires auspices.

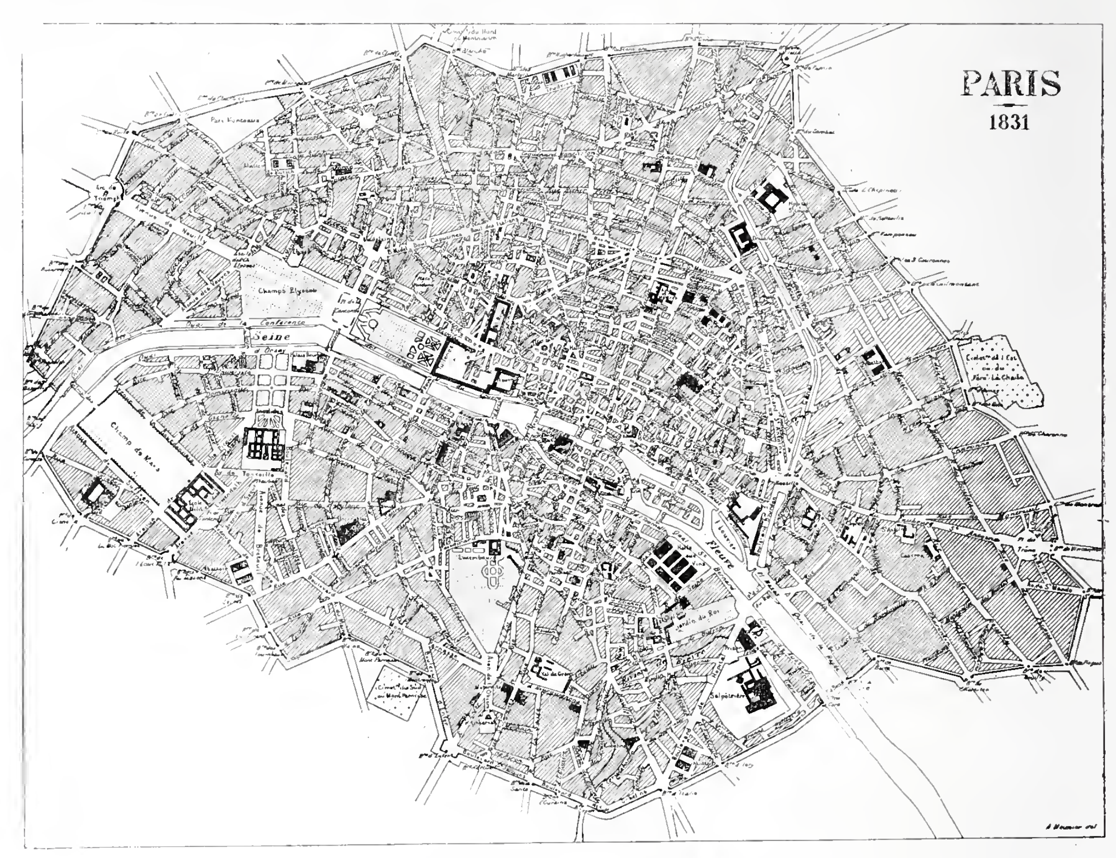
On a remarqué tout d'abord la rareté des toilettes; la salle s'est « embourgeoisée. » Sur la scène, un arbre d'une forêt chargé de lumières s'abat et manque d'écraser Mme Dorus; puis c'est un nuage qui tombe du cinquième ciel aux pieds de la diva adorée du public, la danseuse Taglioni; Nourrit enfin se dérobe et disparaît accidentellement dans une trappe. On frémit à la pensée qu'il vient de faire une chute de soixante pieds, Mlle Mars elle-même s'évanouit... Nourrit reparaît sain et sauf, et *Robert le Diable* est classé chef-d'œuvre.

Bien que l'Opéra-Comique ait, en cette année, fermé deux fois ses portes, la production dramatique n'a jamais été aussi abondante. On joue 272 pièces, 175 seulement avaient vu le feu de la rampe en 1830.

Sur ce nombre, comme œuvres littéraires, on ne relève guère qu'*Antony* et, une pièce classique, ô stupéfaction! *Charles VII* de M. Alexandre Dumas. Napoléon inspire quelques œuvres théâtrales, il a même les hon-

neurs d'une lecture académique avec le « *Bonaparte en Égypte* » de M. Parseval-Grandmaison.

Après *Notre-Dame de Paris* et les *Feuilles d'Automne*, Victor Hugo, à qui Sainte-Beuve a consacré une étude dans la « *Revue des Deux Mondes* » que Buloz vient de fonder, Victor Hugo entre dans une gloire incontestée. *Marie* de Brizeux, les « *Iambes* » de Barbier, *Barnave* de Jules Janin, les *Contes philosophiques* de Jules Janin aussi deviennent le régal des lecteurs délicats.



PLAN DE PARIS EN 1831.

Dressé par A. MEUNIER d'après les documents de l'époque. — (Collection Charles Simond.)

Chateaubriand et Lamartine se taisent ou plutôt ils préparent des brochures politiques.

Il arrive même à celui-ci une petite mésaventure qui le rend furieux.

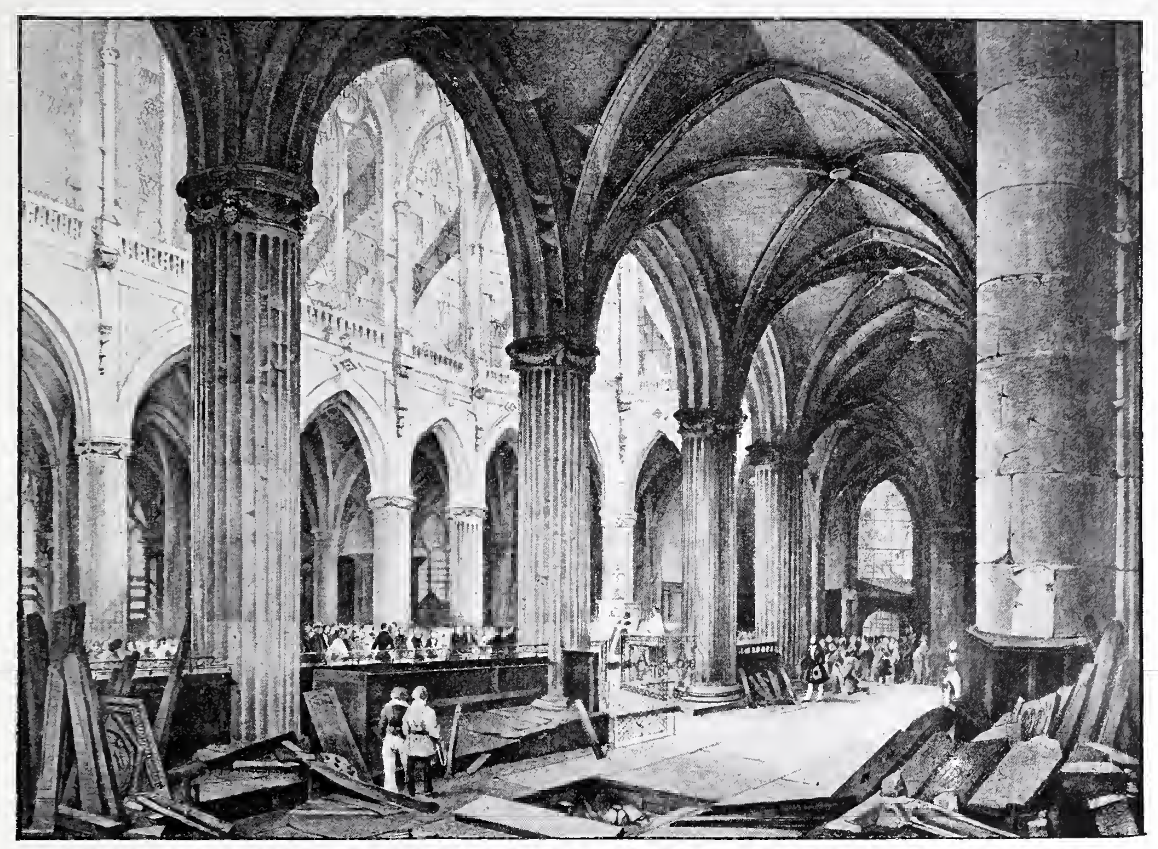
Le « *Mercure de Saint-Étienne* » dans une série de poésies dédiées à M. de Chateaubriand a inséré une pièce signée A. de L... Le « *Journal des Débats* » et tous les journaux ministériels la reproduisent sous la signature Alphonse de Lamartine... L'animosité que le poète des *Méditations* nourrissait contre l'auteur du *Génie du Christianisme* serait-elle dissipée? Lamartine proteste, se démène... et annonce son intention d'entreprendre un voyage en Orient...

Lamennais va partir lui aussi; il a cessé la publication de l'*Avenir* et il doit aller à Rome avec ses collaborateurs pour convertir le Pape à ses idées...

Quelle fermentation dans les cerveaux pendant cette année, terne en apparence! Rue Taitbout et rue Monsigny ne relève-t-on pas sans connaissance des derviches d'un nouveau genre : les disciples de Bazar et du père Enfantin succombant de fatigue et d'inanition après des journées et des nuits de discussions ininterrompues?

Une perte irréparable signale la fin de l'an 1831 : d'audacieux cambrioleurs volent au *Cabinet des médailles* de la Bibliothèque nationale une collection estimée à plus de 500,000 francs d'or, et dont la valeur historique est inappréciable.

Paul GABILLARD.



VUE DE L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS APRÈS LE SAC.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Sac de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le 23 avril 1831, les nommés Valérius, Durouchoux, Guirel, Boblet et Balthazar, comparurent devant la cour d'assises du département de la Seine, présidence de M. Dupuy.

Voici les faits qui donnèrent lieu à l'accusation portée contre eux :

Le curé de Saint-Roch fut prié, dès le 4 février, de célébrer, le 14 du même mois, un service funèbre pour la mémoire du duc de Berry. Il y consentit, et renvoya la personne qui sollicitait cette cérémonie à M. Ledoux, prêtre directeur des convois.

On fit prix pour un service de première classe, mais sans armoiries ni décorations.

Dès le 12, *la Quotidienne* annonça le service; mais par suite d'une conférence que le curé de Saint-Roch eut avec le ministre des Cultes, il fut arrêté que ce service n'aurait pas lieu.

L'accusé Valérius, dont la maison était signalée comme un point de réunion pour les ennemis du gouvernement actuel, s'adressa de son côté à M. Magnien, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Un service fut arrêté, malgré les observations de quelques ecclésiastiques présents à cette demande.

Valérius courut aussitôt solliciter une annonce de la *Gazette de France*, qui, le soir même, publia l'article suivant :

« Nous croyons devoir prévenir le grand nom-
« bre de personnes qui devaient se rendre demain
« à Saint-Roch, que le service funèbre pour la
« mort de S. A. M. le duc de Berry n'aura pas lieu
« dans cette église, mais à celle de Saint-Germain-
« l'Auxerrois. »

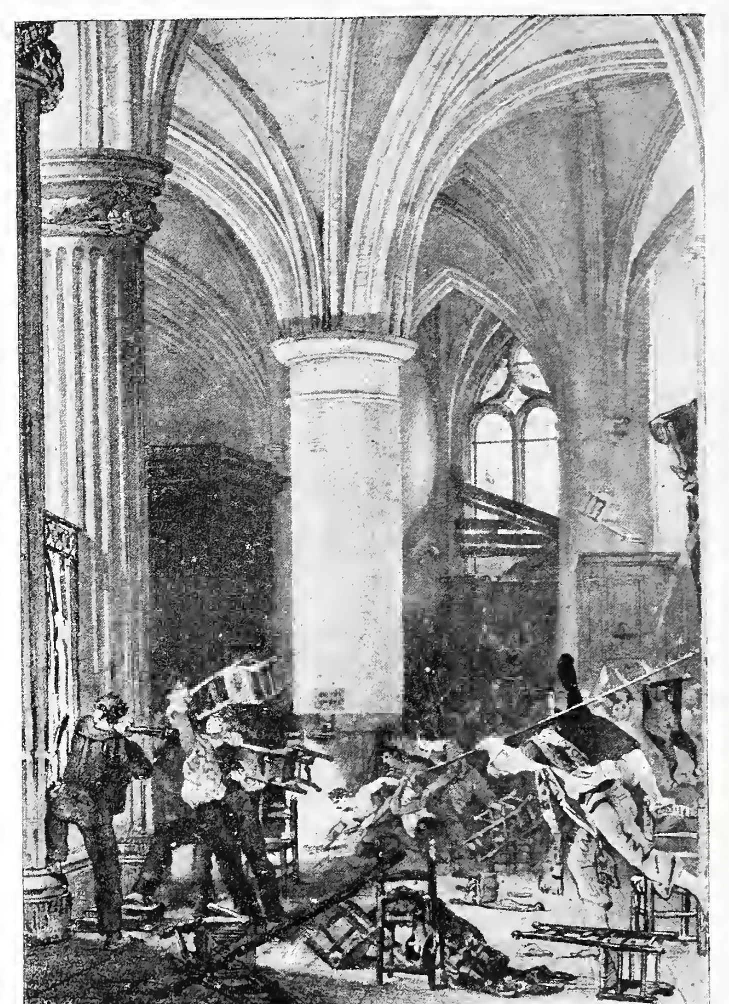
A Saint-Roch, le curé avait fait, dès le dimanche, apposer une affiche ainsi conçue :

« Le service annoncé par les journaux ne pou-
« vant avoir lieu, les vrais fidèles pourront y
« suppléer en assistant avec les mêmes inten-
« tions aux messes qui seront dites dans la ma-
« tinée. »

Au bas de cette affiche on ajouta avec un crayon que le service aurait lieu à Saint-Germain-l'Auxerrois; et le lendemain matin, deux hommes placés à l'entrée de Saint-Roch, disaient aux personnes qui arrivaient que le service était transporté à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ainsi toutes les précautions étaient prises pour faire affluer dans cette dernière église tous ceux que les annonces des jours précédents avaient pu attirer à Saint-Roch.

Ce n'est pas tout : le 14 février, vers neuf heures du matin, un inconnu remit à un charbonnier nommé Delort, un certain nombre de lettres pour qu'il les distribuât à ses camarades sur le port. Ces lettres contenaient l'invitation aux charbonniers d'assister au service funèbre, et l'on y qualifiait le duc de Bordeaux de Henri V.

Enfin l'heure de la cérémonie arrive; parmi le grand nombre de personnes qui y assistent, on remarque des élèves de l'école de Saint-Cyr, en uniforme. Valérius, Durouchoux et Boblet sont en uniforme de garde national. Chacun d'eux a un crêpe au bras, mais pas un des trois n'a de cocarde à son bonnet.



PILLAGE ET SAC DE L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

La dame Valérius, accompagnée de son mari, la veuve Genneval, accompagnée de Boblet, et la dame Gelin, accompagnée par Maigret, élève de Saint-Cyr, firent une quête. On annonçait que c'était pour une pauvre famille qu'elle se faisait; mais le bruit circulait que c'était pour les blessés de la Garde royale : on entendit même quelqu'un dire, en donnant dix francs : voilà pour la garde de Charles X, ils ne sont pas tous morts.

Un catafalque sans insigne s'élevait au milieu de l'église. Valérius emprunta à un assistant une croix de Saint-Louis ou de la Légion d'Honneur, qu'il attacha au drap mortuaire, une autre croix y fut également attachée. Guinel plaça sur le catafalque, pendant la cérémonie, une couronne d'immortelle jaune et noire. Le curé officia, et après l'absoute se retira avec son clergé dans la sacristie. Il était alors midi et demi. La plupart des assistants s'étaient retirés, ceux qui étaient restés circulaient autour du catafalque, en jetant de l'eau bénite, lorsque Balthazar, élève de Saint-Cyr, monta sur une chaise et attacha avec son épinglette, au catafalque, une lithographie représentant le duc de Bordeaux. Un des spectateurs, Legrain, le tirant par le bras, lui fit mettre pied à terre; mais le jeune homme dit qu'ayant consulté plusieurs personnes de la société, elles l'avaient autorisé à faire ce qu'il faisait. Lorsqu'il eut attaché ce portrait, il s'écria : *le voilà toujours; qu'on vienne l'arracher maintenant!*

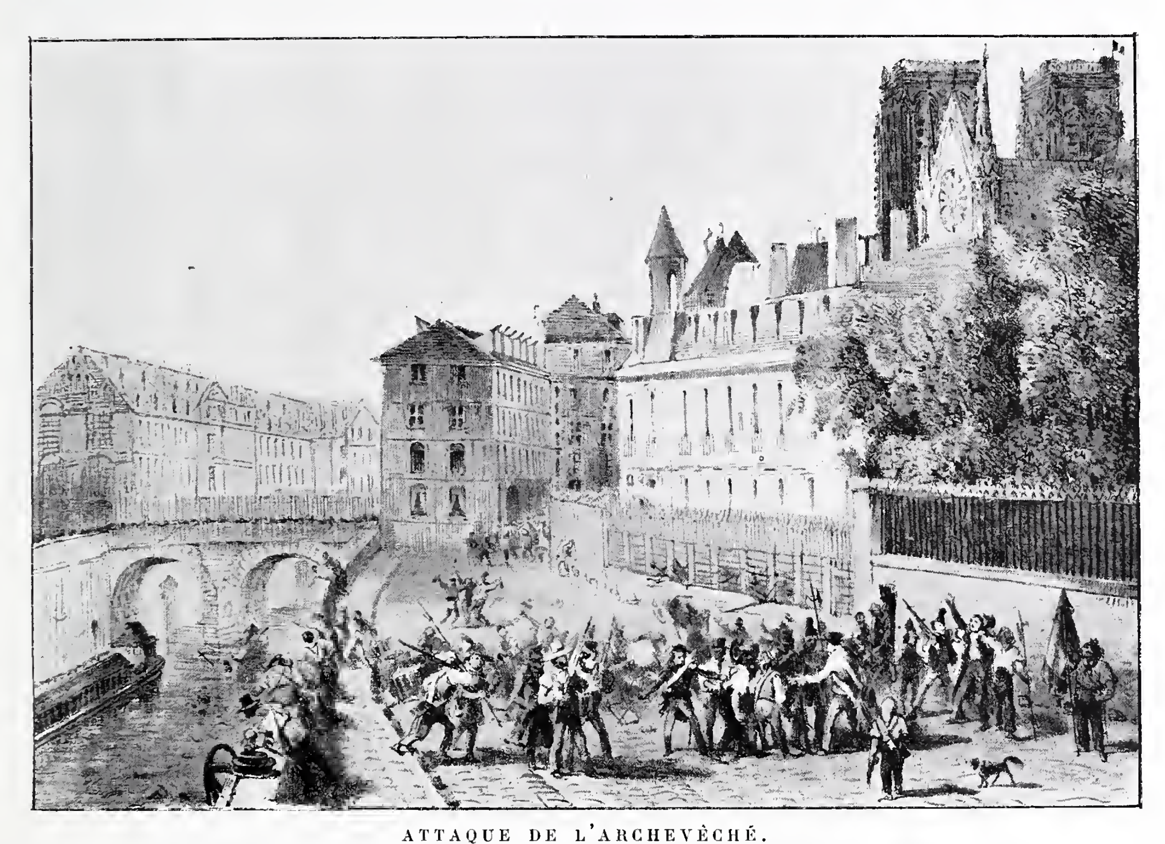
Le suisse de la paroisse s'empressa d'aller avertir le curé. Celui-ci revint, monta sur une chaise et détacha la lithographie, en disant d'un air mécontent : *c'est très inconvenant!* Il remit la lithographie à Valérius qui l'accompagnait, et se retira dans la sacristie. Valérius remit le portrait à Balthazar, le reconduisit, et un moment après revint dire qu'il avait favorisé son évasion.

Quand le curé eut ôté le portrait, la couronne fut retirée et partagée entre plusieurs personnes. Une femme exprima toute l'importance qu'elle attachait à posséder un de ces débris, en disant : *qu'elle y tenait parce que ces fleurs avaient servi à couronner l'image du noble Henri V.*

Les bruits les plus irritants ne tardèrent pas à se propager au dehors. Selon la rumeur publique, ce n'était pas seulement un portrait qui avait été

exposé; on avait promené un buste avec des drapeaux blancs; on avait béni et couronné l'image de Henri V. Ces récits exaspérèrent les esprits et l'indignation publique éclata tout-à-coup avec une terrible énergie. En un instant l'église fut envahie par le peuple qui renversa les cierges, les chaises, le catafalque, brisa les vitraux et ne parlait de rien moins que de démolir l'édifice.

L'effervescence populaire s'accroissait à chaque instant; les groupes devenaient de plus en plus nombreux. On demandait à grands cris le renversement de la croix placée au faîte de l'église et sur laquelle on appercevait des fleurs de lys. Alors, M. Cadet de Gassicourt, maire de cet arrondissement, pour éviter les désordres dont la menace était imminente, fit lui-même monter des ouvriers sur le toit, et par son ordre la croix et les fleurs de lys furent renversées aux applaudissements de la multitude.



ATTAQUE DE L'ARCHEVÊCHÉ.

D'après une gravure du temps. — (Collection Hennin.)

Cependant les gardes nationaux de la neuvième légion, de service au poste des Tuileries, avaient été témoins d'une partie de la cérémonie; ils avaient entendu des hommes qui paraissaient d'anciens officiers dire en sortant : *ce n'est pas tout de prier, il faut agir*. Ils avaient raconté à leurs camarades ce qu'ils avaient vu. Colombel, sergent, et dix brigadiers, se rendirent d'eux-mêmes à l'église. Alors la foule assiégeait la porte de la sacristie, qui n'était défendue que par un sergent de la garde nationale, et dans laquelle s'étaient réfugiés les quêteuses, Valérius, Durouchoux et Boblet. Les gardes nationaux du poste des Tuileries y pénétrèrent. Colombel demanda à Valérius s'il servait deux rois. Il répondit qu'il avait des obligations au duc de Berry et à sa famille, et qu'il était pour la légitimité : suivant un témoin, il aurait dit même *qu'il servait Henri V*. De son côté, la femme Valérius s'écria : « A la vie, à la mort pour la légitimité, quand il faudrait porter ma tête sur un échafaud! Il faut vaincre ou mourir; il ne suffit pas de prier! » Colombel, dans son indignation, voulut arracher les épaulettes de Valérius, mais il fut retenu par un officier de la dixième légion.

Le commissaire de police du quartier arriva vers une heure et demie; il fit fermer les portes de l'église, prit connaissance de ce qui s'était passé, et fit conduire à son bureau Valérius, Boblet et Durouchoux, qui furent escortés par les gardes nationaux; ceux-ci les protégèrent contre l'exaspération du peuple.

L'indignation publique ne s'apaisait point, et il était facile de prévoir que ses effets se prolongeraient encore le lendemain. C'est ce qui arriva. Jamais la ville de Paris n'avait offert un pareil spectacle; jamais contraste plus extraordinaire n'avait frappé les yeux et les esprits. Sur les boulevards, où les voitures de masques circulaient au milieu d'une affluence immense de promeneurs, on se livrait aux plaisirs du carnaval, favorisé par un ciel de printemps; et au même instant, dans les divers quartiers de Paris, tous les tambours

de la garde nationale, battant le rappel, annonçaient que l'ordre public était menacé.

Vers sept heures du matin, un commissaire de police, accompagné de plusieurs agents, se transporta au presbytère de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois pour y faire une perquisition; pendant qu'il se livrait à cette opération, deux cents individus environ pénétraient de force dans l'église, et enlevaient les chandeliers, les croix et tous les objets du culte, ainsi qu'une somme d'argent qui était déposée dans une armoire.

Le tout fut porté au Louvre et mis à la disposition de l'autorité.

Quelques bataillons de la garde nationale vinrent occuper la place Saint-Germain-l'Auxerrois, furent arrachées de fond en comble: la toiture même fut fortement attaquée.

La croix dorée, de quatorze pieds de haut, qui était placée au faîte de la cathédrale de Paris, fut retirée par ordre du vicaire de l'arrondissement.

La foule s'était portée dès le matin chez Valérius qui occupait une boutique de bandagiste, dans la rue Coq-Saint-Honoré, n° 7, et en avait brisé les carreaux à coup de pierres. Mais bientôt un peloton de la garde nationale vint y stationner et l'on écrivit sur la porte : *corps-de-garde*. On préserva ainsi la boutique du pillage.

B. de Saint-Edme.

(*Répertoire général des causes célèbres.*)



PILLAGE DE L'ARCHEVÊCHÉ.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

et toutes les rues adjacentes. L'ordre se rétablit sur ce point. Le peuple, poussant des cris de vengeance, se porta d'un autre côté. Le palais archiépiscopal devint bientôt le théâtre de désastres très graves.

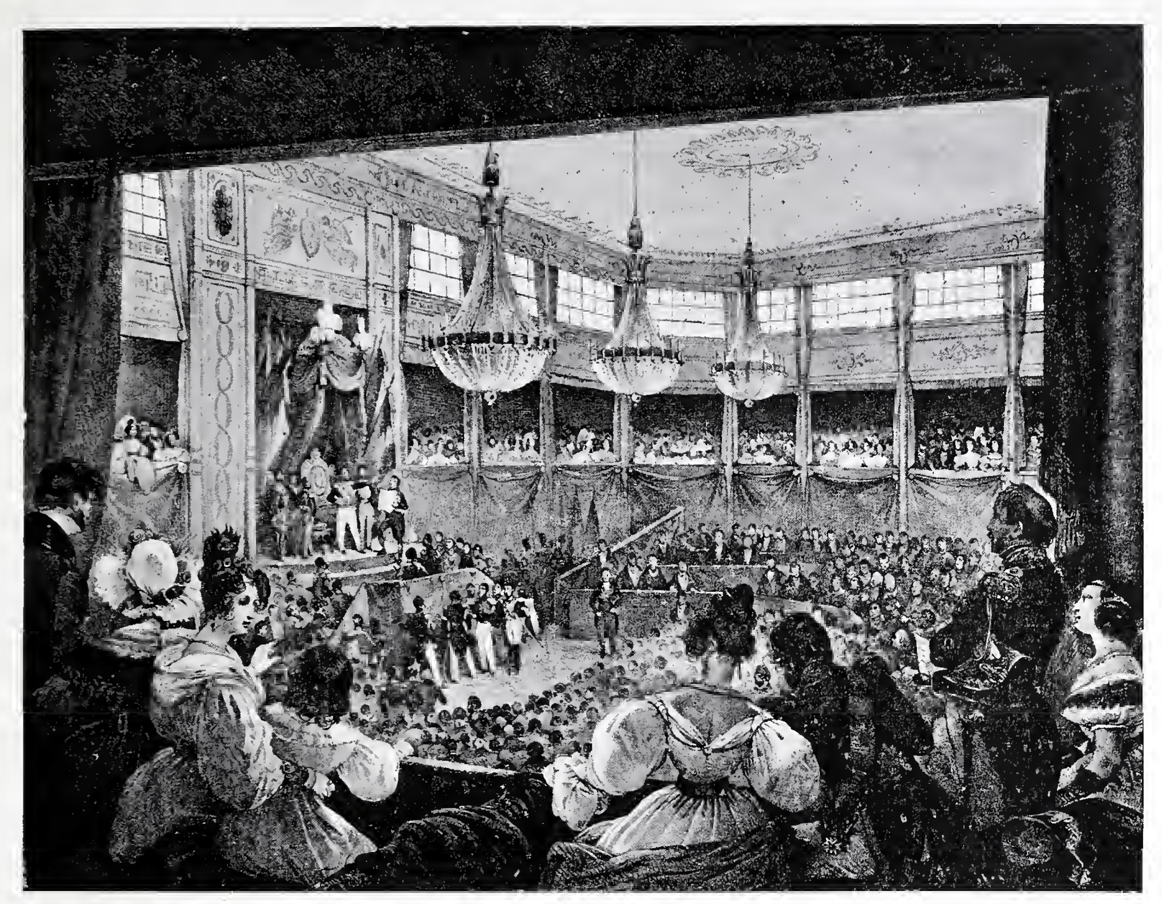
A huit heures et demie les appartements de l'archevêché furent envahis par un rassemblement considérable, qui brisa la bibliothèque, les tables, les fauteuils, les chaises, les tableaux, enfin tout ce qui tomba sous sa main, et qui jeta ces débris dans la Seine. La surface des eaux en fut un instant couverte. On voyait les mariniers sillonner la rivière dans de nombreux batelets, afin de repêcher tout ce qu'ils pouvaient, et chacun d'eux, après avoir ainsi complété son chargement, venait former un petit dépôt sur la rive gauche.

On ne se borna pas à ces dégâts intérieurs : les grilles qui entouraient le palais archiépiscopal

Le premier concert de Paganini à Paris.

(9 mars.)

C'est le 9 mars 1831 que Paganini se fit entendre pour la première fois à Paris dans la salle de l'Opéra. Ceux qui ont assisté à cette solennité musicale en conserveront toujours le souvenir. L'élite de l'aristocratie, la fleur du dilettantisme, tous les artistes, tous les dandys, toutes les femmes à la mode, tous les étrangers de distinction, s'étaient donné rendez-vous à l'Académie royale de musique; toutes les physionomies exprimaient d'avance les émotions les plus vives; mais la plus animée, la plus joyeuse, la plus rayonnante de toutes, c'était celle de M. Véron, l'habile directeur, qui savait profiter avec tant d'intelligence et d'à-propos de sa bonne fortune.



LECTURE A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DE L'ADRESSE AU ROI.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

Le public déjà commençait à manifester hautement son impatience, quand tout à coup la toile se leva, et le célèbre violoniste parut. Aux premiers sons de l'instrument, le silence devint si profond que l'oreille la plus subtile et la plus exercée aurait pu saisir le moindre bruit, la plus légère respiration dans cette vaste salle. En voyant cette prodigieuse agilité, ces tours de force inimitables, les rapides évolutions de cet archet qu'un pouvoir magique semblait diriger, les spectateurs furent tout d'abord frappés d'étonnement et en quelque sorte de vertige. Mais leur stupéfaction devenait de l'enthousiasme à mesure que le grand artiste faisait briller les trésors de ses mélancoliques inspirations. C'était vraiment la révélation d'un monde nouveau; c'était l'art dans ses manifestations les plus variées, les plus saisissantes.

Ironique et railleur comme le Don Juan de Byron, capricieux et fantasque comme une hallucination d'Hoffmann, mélancolique et rêveur comme une méditation de Lamartine, ardent et fougueux comme une imprécation de Dante, doux et tendre comme une mélodie de Schubert, le violon de Paganini rit, soupire, menace, blasphème et prie tour à tour. Il exprime toutes les émotions du cœur, tous les bruits de la nature, tous les incidents de la vie; il a des accents, des effets, des combinaisons dramatiques d'une prodigieuse variété; il exerce une puissance de fascination que ne posséda jamais la voix humaine la plus souple et la plus sympathique.

Tel se montre Paganini dès sa première apparition parmi nous.

Son succès dépassa toutes les prévisions. Il serait impossible de décrire l'enthousiasme dont l'auditoire fut saisi en écoutant cet homme extraordinaire. Cet enthousiasme alla jusqu'au délire, à la frénésie. Après lui avoir prodigué des applaudissements pendant et après chaque morceau, l'assemblée le rappela pour lui témoigner par des acclamations unanimes et répétées l'admiration qu'il inspirait.

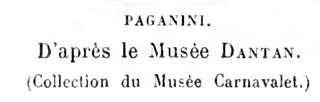
Marie et Léon Escudier.

(*Vie anecdotique de Paganini.*)

Les rues de Paris en 1831.

Il est dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamie; puis il existe des rues nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis de jeunes rues sur la moralité desquelles le public ne s'est pas encore formé d'opinion; puis des rues assassines, des rues plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles, des rues estimables, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues

ouvrières, travailleuses, mercantiles. Enfin, les rues de Paris ont des qualités humaines, et nous impriment, par leur physionomie, certaines idées contre lesquelles nous sommes sans défense Il y a des rues de mauvaise compagnie où vous ne voudriez pas demeurer, et des rues où vous placeriez volontiers votre séjour. Quelques rues, ainsi que la rue Montmartre. ont une belle tête et finissent en queue de poisson. La rue de la Paix est une large rue, une grande rue ; mais elle ne réveille aucune des pensées gracieusement nobles qui surprennent une âme impressible au milieu de la rue Royale, et elle manque certainement de la majesté qui règne dans la place Vendôme. Si vous vous promenez dans les rues de l'île Saint-Louis, ne demandez raison de la tristesse nerveuse qui s'empare de vous, qu'à la solitude, à l'air morne des maisons et des grands hôtels déserts. Cette île, le cadavre des fermiers généraux, est comme la Venise de Paris. La place de la Bourse est babillarde, active, affairée; elle n'est belle que par un clair de lune, à deux heures du matin : le jour, c'est un abrégé de Paris; pendant la nuit, c'est comme une rêverie de la Grèce. La rue Traversière-Saint-Honoré n'est-elle pas une rue infâme? Il y a là de méchantes petites maisons à deux croisées, où, d'étage en étage, se trouvent des vies de crimes, de la misère. Les rues étroites exposées au nord, où le soleil ne vient que trois ou quatre fois dans l'année, sont des rues assassines qui tuent impunément; la justice aujourd'hui ne s'en mêle pas; mais autrefois le Parlement eût peut-être mandé le lieutenant de police pour le vitupérer *à ces causes,* et aurait au moins rendu quelque arrêt contre la rue, comme jadis il en porta contre les perruques du chapitre de Beauvais.



PAGANINI.
D'après le Musée DANTAN.
(Collection du Musée Carnavalet.)

Cependant, M. Benoiston de Châteauneuf a prouvé que la mortalité de ces rues était du double supérieure à celles des autres. Pour résumer ces idées par un exemple, la rue Fromenteau n'est-elle pas tout à la fois meurtrière et de mauvaise vie? Ces observations, incompréhensibles au-delà de Paris, seront sans doute saisies par ces hommes d'étude et de pensée, de poésie et de plaisir, qui savent récolter, en flânant dans Paris, la masse de jouissances flottantes, à toute heure, entre ses murailles; par ceux pour lesquels Paris est le plus délicieux des monstres : là, jolie femme ; plus loin, vieux et pauvre ; ici, tout neuf comme la monnaie d'un nouveau règne ; dans ce coin, élégant comme une femme à la mode. Monstre complet d'ailleurs ! Ses greniers, espèce de tête pleine de science et de génie ; ses premiers étages, estomacs heureux : ses boutiques, véritables pieds ; de là, partent tous les trotteurs, tous les affairés. Eh ! quelle vie toujours active a le monstre? A peine le dernier frétillement des dernières voitures de bal cesse-t-il au cœur, que déjà ses bras se remuent aux barrières, et il se secoue lentement. Toutes les portes baillent, tournent sur leurs gonds, comme les membranes d'un grand homard, invisiblement manœuvrées par trente mille hommes ou femmes, dont chacune ou chacun vit dans six pieds carrés, y possède une cuisine, un atelier, un lit, des enfants, un jardin, n'y voit pas clair, et doit tout voir. Insensiblement les articulations craquent, le mouvement se communique, la rue parle. A midi, tout est vivant, les cheminées fument, le monstre mange ; puis il rugit, puis ses mille pattes s'agitent. Beau spectacle ! Mais, ô Paris ! qui n'a pas admiré tes sombres paysages, tes échappées de lumière, tes culs-de-sac profonds et silencieux ; qui n'a pas entendu tes murmures, entre minuit et deux heures du matin, ne connait encore rien de ta vraie poésie, ni de tes bizarres et larges contrastes. Il est un petit nombre d'amateurs, de ceux qui ne marchent jamais en écervelés, qui dégustent leur Paris, qui en possèdent si bien la physionomie qu'ils y voient une verrue, un bouton, une rougeur. Pour les autres, Paris est toujours cette monstrueuse merveille, étonnant assemblage de mouvements, de machines et de pensées, la ville aux cent mille romans, la tête du monde.

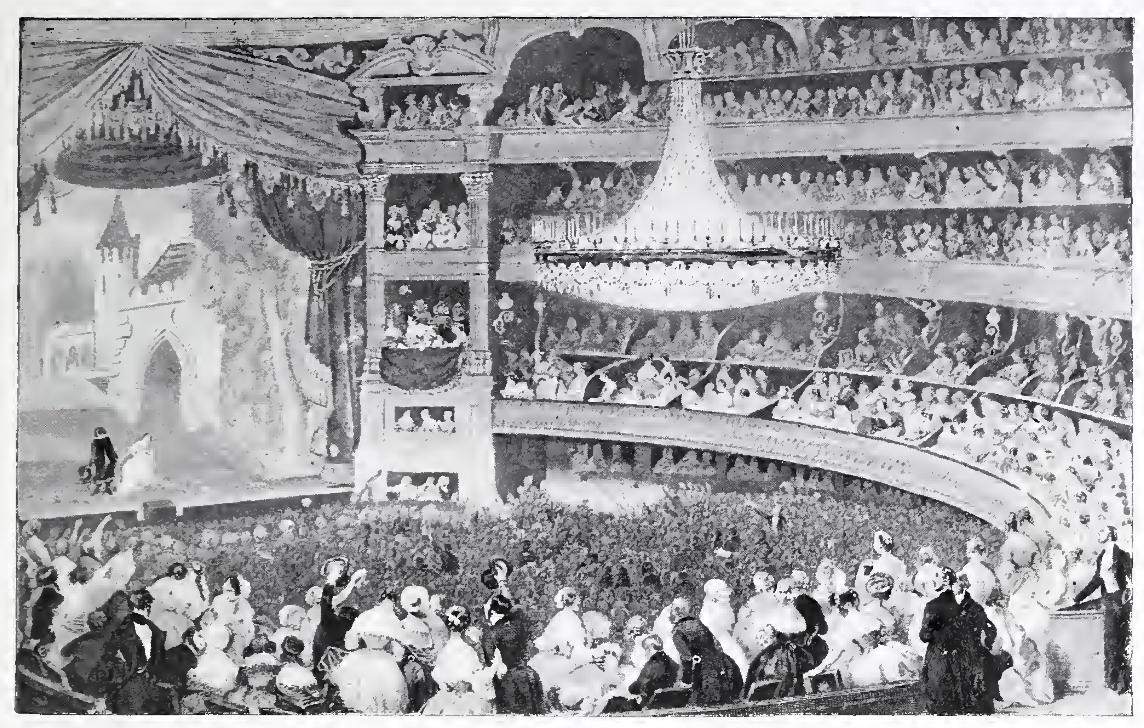
H. DE BALZAC.
(Histoire des Treize.)

La première de Robert le Diable.

(21 novembre.)

Jamais, non, jamais on ne saura ce que les répétitions de *Robert le Diable* ont coûté d'insomnies, de terreurs, de défiances, de travail, de désespoir même à Meyerbeer. Qu'il ne soit pas mort à la peine, voilà ce qui m'étonne. Il avait l'œil à tout, il pensait à tout, il surveillait tout : poëme, musique, mise en scène, décorations, costume, *chant* et *danse*.

Le rôle de Bertram avait été écrit pour M. Dabadie, gros et gras chanteur, sur qui la vogue s'égara un instant, vers les derniers jours de la Restauration. Avec sa figure patriarcale, sa démarche bourgeoise et sa voix blonde, cet estimable père de famille devait représenter le terrible et satanique Bertram : encore un peu, et Bertram tombait dans le Cassandre. Le vertueux M. Dabadie eut le rôle à sa disposition, il le répéta même



LA SALLE DU THÉATRE ITALIEN.

Gravure anglaise de C. MOTTRAIN, d'après l'original d'Eugène LAMI.

(Collection G. Hartmann.)

plusieurs fois, et personne ne criait au sacrilège, au meurtre. Seul, en silence, Meyerbeer avait vu le ridicule, le danger. Sans rien dire, il trouva le temps de transposer le rôle pour Levasseur, qui y fut admirable. Le jour où le rôle passa de M. Dabadie à M. Levasseur, chacun prétendit être de moitié dans ce coup d'État : M. Véron en revendiqua l'honneur...

Pendant ce prodigieux enfantement de *Robert le Diable*, Meyerbeer ne s'égara qu'une seule fois : un instant il songea à la grosse madame Devriens, pour le rôle d'Alice, pour ce rôle où Mademoiselle Dorus, innocemment peut-être, est restée bien au-dessus de toutes les chanteuses qui l'ont abordé, sans en excepter même mademoiselle Falcon.

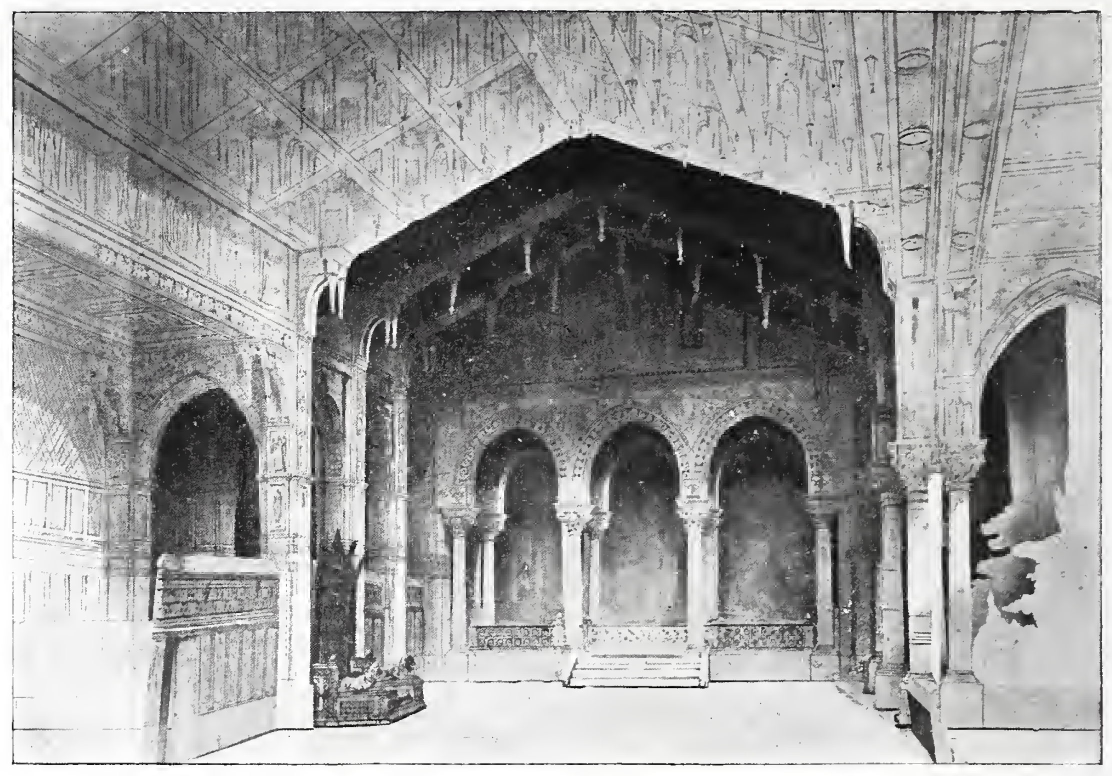
Il s'attache aux petites faiblesses d'un homme comme Meyerbeer un intérêt vraiment historique, surtout quand ces faiblesses proviennent d'un vice si rare chez les auteurs, illustres ou non, d'une modestie exagérée. Quelques jours avant la première représentation, on répétait généralement *Robert le Diable*. A l'aspect de l'admirable décoration du troisième acte, dans le cloître de Sainte-Rosalie, décoration dont, par parenthèse, l'idee et l'exécution appartiennent à M. Duponchel, en voyant ces nonnes fantastiques qui sortent de leurs tombeaux, en voyant le prodigieux



OH! CES CHAPEAUX!

Lithographie de LANGLUMÉ.

D'après l'original de Ch. PHILIPPON. — (Collection Philippon.)



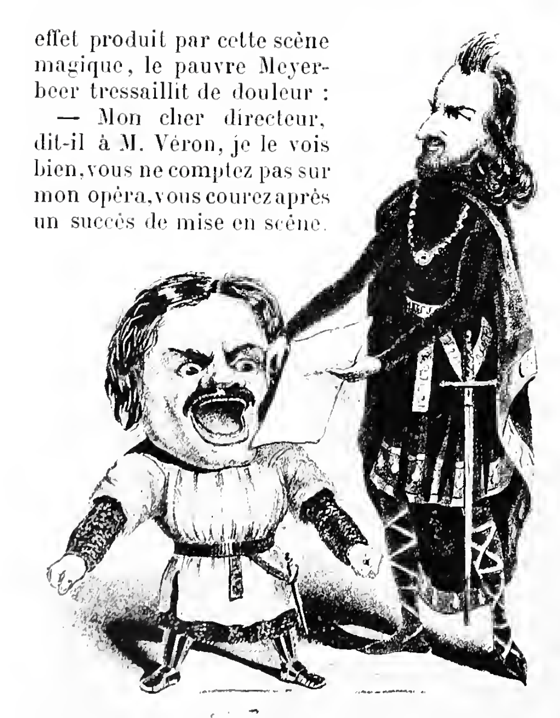
DÉCOR DU 3e ACTE DE ROBERT-LE-DIABLE. — LE CLOÎTRE DE SAINTE-ROSALIE.

D'après la maquette originale de DUPONCHEL. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Robert-le-Diable fut représenté le 21 novembre 1831 à l'Académie royale de musique. Ce fut un triomphe pour Meyerbeer. La maquette du décor (reproduite ici pour la première fois), passe pour un chef-d'œuvre.

effet produit par cette scène magique, le pauvre Meyerbeer tressaillit de douleur :

— Mon cher directeur, dit-il à M. Véron, je le vois bien, vous ne comptez pas sur mon opéra, vous courez après un succès de mise en scène.



ROBERT LE DIABLE.

D'après une caricature de l'époque.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

— Attendez le quatrième acte, répondit le directeur.

Le quatrième acte arrive, la toile se lève, Meyerbeer aperçoit Isabelle endormie dans un petit salon qu'on eût dit emprunté au théâtre du Gymnase. Il avait rêvé pour la princesse de Sicile de vastes et grandioses appartements, quelque chose d'éblouissant.

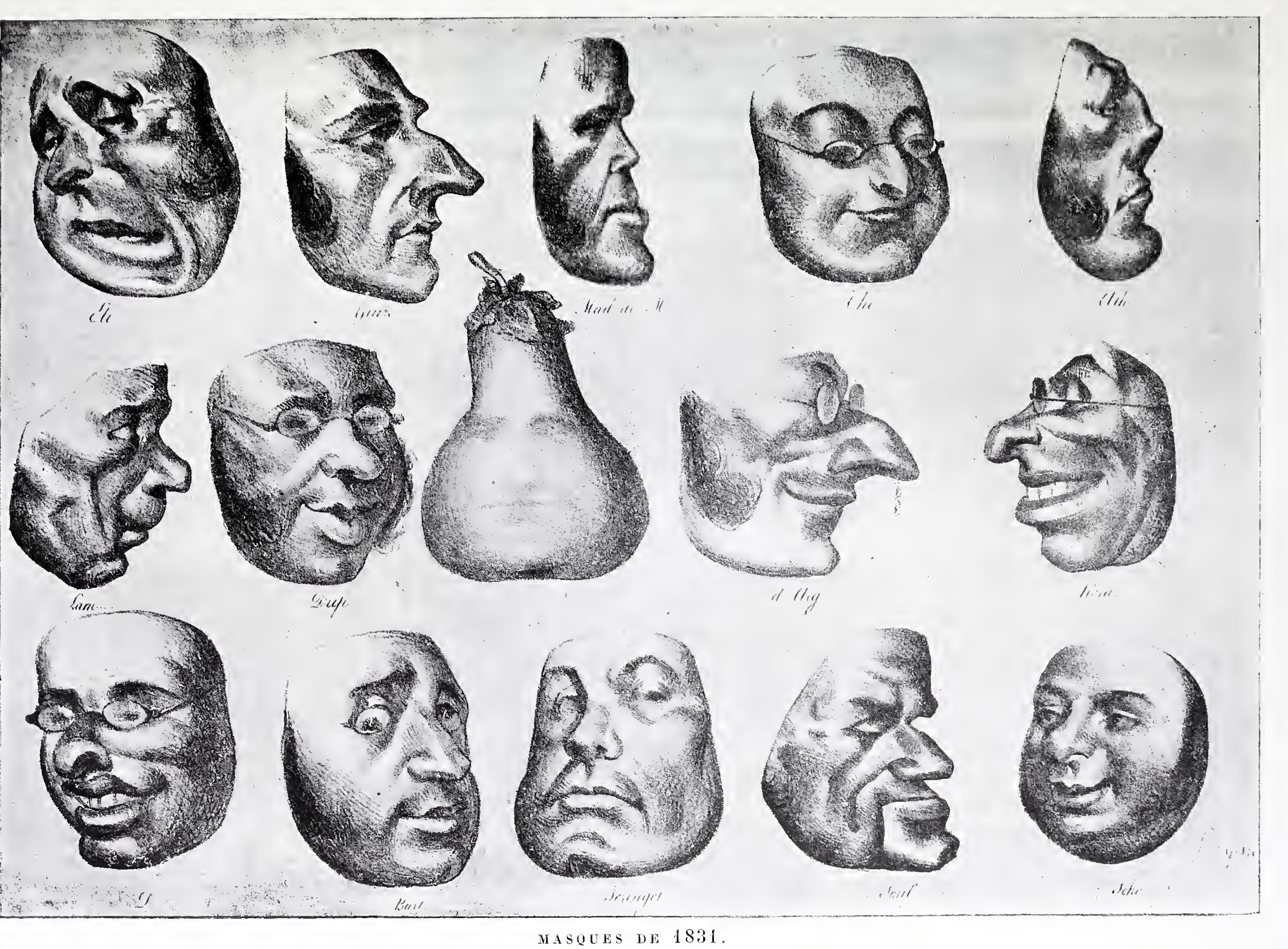
— Décidément, s'écria-t-il amèrement, vous ne croyez pas à ma partition, vous n'avez donc pas osé faire la dépense d'une décoration !

Rien ne put rassurer l'illustre et désolé maëstro ; M. Gouin déploya vainement toute l'éloquence que le ciel lui avait octroyée. Le maëstro s'en alla la mort dans le cœur.

Le jour, le grand jour de la première représentation, malgré les applaudissements frénétiques de la salle électrisée, Meyerbeer refusait presque de croire à son triomphe, tant il était encore impressionné par les accidents sinistres qui signalèrent cette représentation.

Au second acte, un *portant* chargé de lampes se brisa sur la scène ; au troisième acte, la toile qui se lève sur le cloître de Sainte-Rosalie faillit écraser mademoiselle Taglioni ; enfin, au dernier acte, Nourrit disparut avec Levasseur dans la trappe qui ne devait engloutir que Bertram.

Malgré ces accidents de mauvais augure, chanté par madame Damoreau, mademoiselle Dorus, Nourrit et Levasseur, *Robert le Diable* souleva



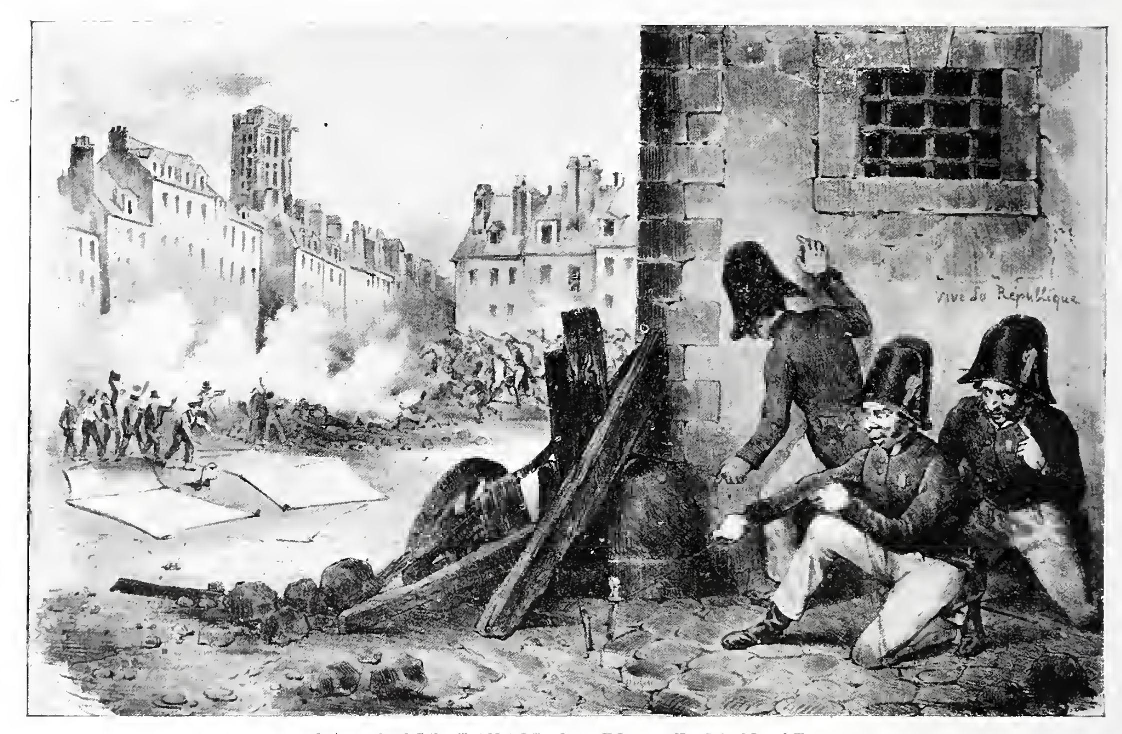
MASQUES DE 1831.

(Lithographie de **Delaporte**. — D'après *la Caricature*.) (Collection Philippon.)

des transports frénétiques, et Meyerbeer, ramené sur la scène, fut salué de mille cris enthousiastes. L'ovation terminée, il prit le bras de M. Gouin, et il voulut l'entraîner, comme à l'ordinaire, vers l'hôtel qu'il habitait; pour la première fois, M. Gouin résista à son illustre ami.

— Voilà trois mois, lui dit-il, que je n'ai dormi, voilà trois mois que, jour et nuit, nous causons, nous devisons de *Robert le Diable; que diable! Robert le Diable* vient de triompher sur toute la ligne, allez-vous coucher et laissez-moi en faire autant.

Charles de Boigne. *(Petits mémoires de l'Opéra.)*



LA POLICE TENAIT LE FIL DU COMPLOT.

Caricature de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

Les discours du Roi.

Le roi Louis-Philippe, il y a quelque temps, parlait, dans tous ses discours, de Jemmapes et de Valmy. On a fait là-dessus les couplets suivants :

Fidèle au drapeau de Jemmnapes,
Fidèle au drapeau de Valmy,
J'aime les couleurs de Jemmapes,
J'aime les couleurs de Valmy.
Vous vous battiez à Jemmapes,
Vous vous battiez à Valmy.
Moi, je me battis à Jemmapes,
Et je me battis à Valmy.
Je ne reçus, quoique à Jemmapes
Je fusse, tout comme à Valmy,
Aucune blessure à Jemmapes,
Aucune blessure à Valmy.
C'était en hiver à Jemmapes,
C'était en automne à Valmy.
J'eus pour général à Jemmapes,
J'eus pour général à Valmy,
Dumouriez, vainqueur de Jemmapes,
Kellermann, vainqueur de Valmy.
Si nos ennemis de Jemmapes,
Si nos ennemis de Valmy
Nous attaquaient comme à Jemmapes,
Nous attaquaient comme à Valmy,
Je me battrais comme à Jemmapes,
Je me battrais comme à Valmy.
La nuit, je rêve de Jemmapes,
La nuit je rêve de Valmy;
Le jour, je parle de Jemmapes,
Le jour, je parle de Valmy.
Peut-on trop rappeler Jemmapes,
Peut-on trop rappeler Valmy,
Aux fils des héros de Jemmapes,
Aux fils des héros de Valmy?
Fier de Valmy, fier de Jemmapes,
Fier de Jemmapes, de Valmy,
Si la France oubliait Jemmapes,
Si la France oubliait Valmy,
On ne dirait pas à Jemmapes,
On ne dirait pas à Valmy
Que je n'ai rien dit, à Jemmapes,
Que je n'ai rien dit, à Valmy.

(*Journal du maréchal de Castellane*. — 1831).

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1831

Janvier.

6. — Ordonnance relative à l'administration de la loterie.

14. — Dissolution de la Société formée sous Louis XIII pour l'exploitation dans l'île des Cygnes de la *cuisson des abatis*. La propriété des actions de la Société rapporte aux intéressés d'après l'acte de liquidation : à M. Bazin de Sainte-Honorine, 8 sous. — M. Jaillet, 4 sous. — M. Paul Morellet, 4 sous. — M. François Morellet, 2 sous. — M. Bourboulon, 2 sous.

22. — **Bal à l'Opéra** au profit des pauvres (Recette : 137,475 francs).

23. — Ouverture de l'**Église catholique française**, dirigée par l'abbé Châtel.

30. — A l'Académie des Beaux-Arts, **élection de Paër**, à la place de Catel.

31. — Acquittement des abbés de **Lamennais** et **Lacordaire**, traduits devant la Cour d'assises « pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement », dans deux articles de l'*Avenir*.

Février.

11. — **Alexandre Dumas** envoie au roi sa démission de bibliothécaire adjoint du Palais-Royal.

12. — **Condamnation à mort** par la Cour d'assise de Versailles, **de Robert Saint Clair**, complice de Daumas-Dupin dans l'assassinat des époux Prudhomme à Attainville.

14. — A l'occasion d'un service pour l'anniversaire de la mort du duc de Berry, **troubles à Paris. Dévastation de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché.** Manifestation hostile devant la maison de M. Dupin, rue Coq-Héron.

15. — Pillage de l'Église Bonne-Nouvelle, par un groupe d'émeutiers.

17. — Enlèvement des **fleurs de lis**, placées au plafond de la Chambre des députés. — Réception au Palais Royal des députés belges, qui venaient offrir la couronne de Belgique au duc de Nemours.

21. — **M. Vivien**, procureur général à Amiens, est nommé **préfet de police.**

Mars.

9. — **Premier concert de Paganini**, à l'Opéra. Les places les moins chères coûtaient vingt francs. Immense succès.

13. — **Ministère Casimir-Perier** (Intérieur) : Sébastiani (Affaires Étrangères), Barthe (Justice), baron Louis (Finances), Montalivet (Instruction publique), d'Argout (Commerce), de Rigny (Marine), Soult (Guerre).

14. — Formation à Paris d'une **association dite nationale** « pour assurer l'indépendance du pays et l'expulsion perpétuelle de la branche aînée des Bourbons. »

22. — Loi réorganisant la **Garde nationale.**

Avril.

3. — Ordonnance pour le rétablissement de la **statue de Napoléon** sur la colonne Vendôme.

10. — **Loi sur les attroupements.**

15. — Acquittement de Guinard, Cavaignac, Danton, Garnier frères, etc., accusés de complot contre la Sûreté de l'État et de tentatives d'établissement de la République en France. **Troubles à Paris.** Manifestations en faveur des acquittés

16. — Rassemblements sur la place du Châtelet, porte Saint-Martin, porte Saint-Denis. Dans la soirée, les ponts et les quais sont balayés par la troupe.

17. — Revue passée par le roi au Champ-de-Mars.

19. — Vote de la **nouvelle loi électorale** (200 fr. de contributions directes et 25 ans pour être électeur, 100 francs pour les membres ou correspondants de l'Institut et les officiers).

20. — **Clôture de la session** législative.

24. — Acquittement de Valérius, bandagiste, Quinel, épicier, Boblet, marchand d'estampes, etc., prévenus de complot contre la Sûreté du gouvernement (affaires de Saint-Germain-l'Auxerrois).



J.-J. BARRE.
Graveur général des monnaies (1793-1855.)



DUVERT.
Vaudevilliste (1795-1876.)



LOUIS HERSENT.
Peintre (1777-1860.)



LABLACHE.
Chanteur (1794-1858.)



DUC DE BROGLIE.
Homme d'État (1785-1870.)



XAVIER DE MAISTRE.
Écrivain (1764-1852.)

30. — Ordonnance sur la **croix de juillet** (étoile à trois branches, au centre 27, 28 et 29 juillet, et pour légende : donné par le roi des Français, au revers : le coq gaulois, avec cette légende : Patrie et Liberté, ruban moiré, bleu d'azur). — Séance annuelle des quatre Académies.

Mai.

1. — Célébration de **la fête du Roi.**

5. — Manifestation bonapartiste devant la colonne Vendôme. — A l'Académie française, réception de Victor Cousin et Viennet.

9. — **Banquet aux Vendanges de Bourgogne**, faubourg du Temple, pour célébrer l'acquittement de Guinard, Cavaignac, etc., Evariste Gallois, se lève, un couteau à la main, et dit : *A Louis-Philippe!* Ce singulier toast jette un froid. — A l'Académie des Sciences, Elie de Beaumont donne lecture de lettres écrites de l'Inde par Victor Jacquemont.

13. — Ordonnance portant que les croix de Juillet seront remises dans les mairies ou des registres recevront le serment des décorés.

31. — **Dissolution de la Chambre des députés.**

Juin.

9. — **Exécution** de **Robert Saint-Clair**, sur la place de Grève.

14. — A la suite d'une discussion entre un bijoutier du faubourg Saint-Denis et un colporteur de chansons, manifestation contre la Garde nationale.

15. — **Acquittement d'Evariste Gallois**, traduit devant les tribunaux pour son toast du 9 mai. — Troubles à Paris. Le poste Bonne-Nouvelle est menacé. La troupe fait évacuer les boulevards et les rues adjacentes.

27. — **Séance annuelle à l'Académie des Sciences.** (Prix de 6,000 francs à M. Courtoix, pour sa découverte de l'iode. — Eloges de Volta par Arago, du chimiste Vauquelin par Cuvier).

Juillet.

14. — **Anniversaire de la Bastille.** Des émeutiers qui essaient de planter des arbres de la Liberté sur les places de Grève, de la Bastille et de la Concorde sont dispersés par la troupe.

23. — **Ouverture de la session législative.**

27. — Vingt et un coups de canon annoncent le commencement de la **fête commémorative.** A onze heures, pose (par le roi) de la première pierre de la colonne de Juillet, élevée en l'honneur des victimes des trois journées. Hymne (paroles de Victor Hugo, musique d'Herold) exécutée au Panthéon.

28. — Fête populaire.

29. — Fête militaire. Revue de la garnison. La nouvelle (fausse) d'une grande victoire des Polonais, excite le plus vif enthousiasme.

Août.

1. — Girod (de l'Ain) est élu président de la Chambre des députés (un des bulletins par une allusion injurieuse à la mauvaise situation financière de Laffitte est ainsi formulé : *M. Lafaillite*).

4. — Affichage à la Bourse d'un supplément du *Moniteur* annonçant l'intervention de la France dans la guerre entre la Hollande et la Belgique.

13. — Distribution des **prix de l'Académie des Beaux-Arts.** (Composition musicale : mention honorable à Ambroise Thomas, élève de Lesueur et de Barbereau).

16. — Distribution des **prix du Concours général.**

24. — **Diner du dey d'Alger chez Casimir-Perier.** (Il avait envoyé dans la matinée à l'hôtel du ministère, son cuisinier pour lui préparer deux poules au riz).

Septembre.

3. — A l'Académie des Beaux-Arts, 1er grand prix

de gravure en médailles : E.-A. Oudiné, élève de Galle et Petitot.

16. — **Troubles** provoqués par la nouvelle de la prise de Varsovie.

17. — Casimir-Perier et Sébastiani sont insultés par la foule.

18 et (**19**). — Répression des troubles par la troupe et la garde nationale.

29. — La Chambre des pairs confirme le jugement du tribunal correctionnel qut condamnait **Montalembert, Lacordaire** et **de Coux** pour ouverture illégale d'un établissement d'instruction.

Octobre.

18. — Loi sur la **réforme de la Pairie** dont l'hérédité est abolie.

22. — Des affiches placées à cinq heures à la porte du Théâtre des Nouveautés annoncent l'interdiction du « Procès d'un maréchal de France ». Cette mesure provoque une émeute sur la place de la Bourse.

24. — **Troubles au Théâtre des Nouveautés.** Le public réclame la pièce interdite. On est obligé, pour le calmer, de jouer la Marseillaise.

30. — Condamnation d'**Armand Marrast** à six mois d'emprisonnement et 3,000 francs d'amende pour avoir accusé dans un article de la *Tribune*, Casimir-Perier et Soult d'avoir reçu chacun un pot-de-vin d'un million pour faciliter un marché de fusils et de draps.

Novembre.

19. — Ordonnance créant 36 pairs à vie (Cuvier, Drouot, Mathieu Dumas, etc.) — Condamnation de **Philippon** à six mois d'emprisonnement et 2,000 francs d'amende pour avoir représenté dans son journal « la Caricature », Louis-Philippe sous la forme d'une poire.

26. — **Gisquet** est nommé **préfet de police**, à la place de M. Vivien.

Décembre.

13. — **Duel entre MM. Mauguin et Viennet**, membres de la Chambre des députés.

23. — Abrogation de la loi qui imposait un deuil officiel et des cérémonies expiatoires pour l'anniversaire du 21 janvier 1793.

24. — La Cour de cassation condamne à être garde national **Bazard** qui en qualité de « grand prêtre de la religion saint-simonienne » voulait bénéficier de l'exemption accordée aux ministres des Cultes.

Monuments et Fondations.

L'ancien cimetière de Montmartre (au Nord du Calvaire) est fermé (1er janvier). — Commencement de la construction de la **colonne de Juillet**. — Achèvement des travaux d'agrandissement de **Sainte Pélagie** qui devient par arrêté du 15 janvier, prison politique. — Transfert des femmes détenues de la prison des Madelonnettes à Saint-Lazare. — **Les Madelonnettes** deviennent la prison des jeunes détenus qui étaient à Sainte-Pélagie.

Ouverture de la **rue Vavin**. — La rue des Morts (ainsi nommée parce qu'elle conduisait au Père-Lachaise), reçoit le nom de **rue des Écluses Saint-Martin**.

Création de trois chaires (archéologie, économie politique, histoire des législations comparées) au **Collège de France**. Ordonnance (4 avril) qui fixe au 1er mai (Saint-Philippe) la **Séance publique annuelle des quatre Académies** et au 9 août (anniversaire du serment de la Charte) la **Séance publique annuelle de l'Académie française**.

La vie de la rue.

Suppression des panoramas qui se trouvaient, boulevard Montmartre, de chaque côté du passage des Panoramas. — Fin de la vogue des Panoramas. — Fondation du *Café des Trois Journées*, boulevard du Temple.

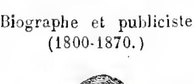
Les Beaux-Arts.

Salon de 1831. (*Cromwell découvrant le cadavre de Charles Ier*, par Paul Delaroche. — *Les Moissonneurs dans les Marais Pontins*, par Léopold Robert. — *Une barricade de la Révolution de Juillet*, par Delacroix. — *Faust, Marguerite*, par Ary Scheffer. — Miniatures de Mlle de Mirbel. — *Les Trois Grâces*, par Pradier. — *Spartacus*, par Foyatier. — *Tigre dévorant un crocodile*, par Barye.)


ARMAND MARRAST.
Publiciste (1781-1852.)


LOUIS DESNOYERS.
Écrivain
(1806-1868.)


COMTE DE LALORDE.
Littérateur
(1775-1842.)



CERMAIN SARRUT.
Biographe et publiciste
(1800-1870.)


BAOUR-LORMIAN.
Poète
(1770-1854.)


HIPPOLYTE COCNIARD.
Auteur dramatique
(1807-1882.)

La vie littéraire.

Chateaubriand. *Etudes historiques.* — **Charles Nodier.** *Souvenirs sur la Révolution et l'Empire.* — **Stendhal.** *Le Rouge et le Noir.* — **Balzac.** *La Peau de Chagrin.* — **Henry Monnier.** *Scènes populaires dessinées à la plume.* — **George Sand** (Jules Sandeau et George Sand). *Rose et Blanche* (leur premier ouvrage). — **Victor Hugo.** *Notre-Dame de Paris.* — *Les Feuilles d'Automne.* — **Georges Farcy.** *Reliquiæ.*

Fondation du **Journal des connaissances utiles** par Emile de Girardin.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 23 avril. *Charlotte Corday*, drame, 5 actes en prose, par Regnier Destourbet (chute). — 28 novembre. *Pierre III*, drame, 5 actes en vers, par Escousse (chute). — 10 décembre. Représentation au bénéfice de Monrose.

Opéra. — 6 avril. *Euryanthe*, opéra, 3 actes, paroles de Castil-Blaze, musique de Weber (succès médiocre). — On trouve la partition *trop germanique*) — 1er juin. **Véron** prend la direction de l'Opéra. — 20 juin. *Le Philtre*, opéra, 2 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber (succès). — 26 septembre. **Début de Dérivis fils**, basse-taille, dans le *Siège de Corinthe*. — 21 novembre. *Robert le Diable*, opéra, 5 actes, paroles de Scribe et Germain Delavigne, musique de Meyerbeer.

Opéra-Comique. — 7 mai. *Le Morceau d'Ensemble*, 1 acte, paroles de Carmouche et de Courcy, musique d'A. Adam (succès). — 3 mai. — *Zampa* ou *la Fiancée de Marbre*, opéra, 3 actes, paroles de Melesville, musique d'Hérold (grand succès).

Théâtre Italien. — 7 mars. *Faust*, opéra, 3 actes, par Mlle Bertin (succès médiocre). — 1er septembre. *Anna Bolena*, de Donizetti (succès). — 28 octobre. *La Sonnambula*, de Bellini (succès).

Odéon. — 2 janvier. *Napoléon Bonaparte ou trente ans de l'histoire de France*, drame en 20 tableaux, par A. Dumas. — 21 juin. *Le Maréchal d'Ancre*, tragédie, 5 actes, en prose, par A. de Vigny (succès d'estime). — 20 octobre. *Charles VII chez ses grands vassaux*, drame, 5 actes en vers (demi succès).

Vaudeville. — 5 juillet. **Début d'Henry Monnier** dans *La famille improvisée*.

Porte Saint-Martin. — 3 mai. *Antony*, drame, 5 actes, en prose, par A. Dumas (grand succès. Bocage Antony, Mme Dorval, Adèle d'Hervey). — 25 juin. *Farruch le Maure*, drame, 3 actes, en vers, par Escousse (succès). — 11 août. *Marion Delorme*, 5 actes, en vers, par Victor Hugo (succès d'estime). — 10 décembre. *Richard d'Arlington*, drame, 3 actes en prose, par A. Dumas et Dinaux.

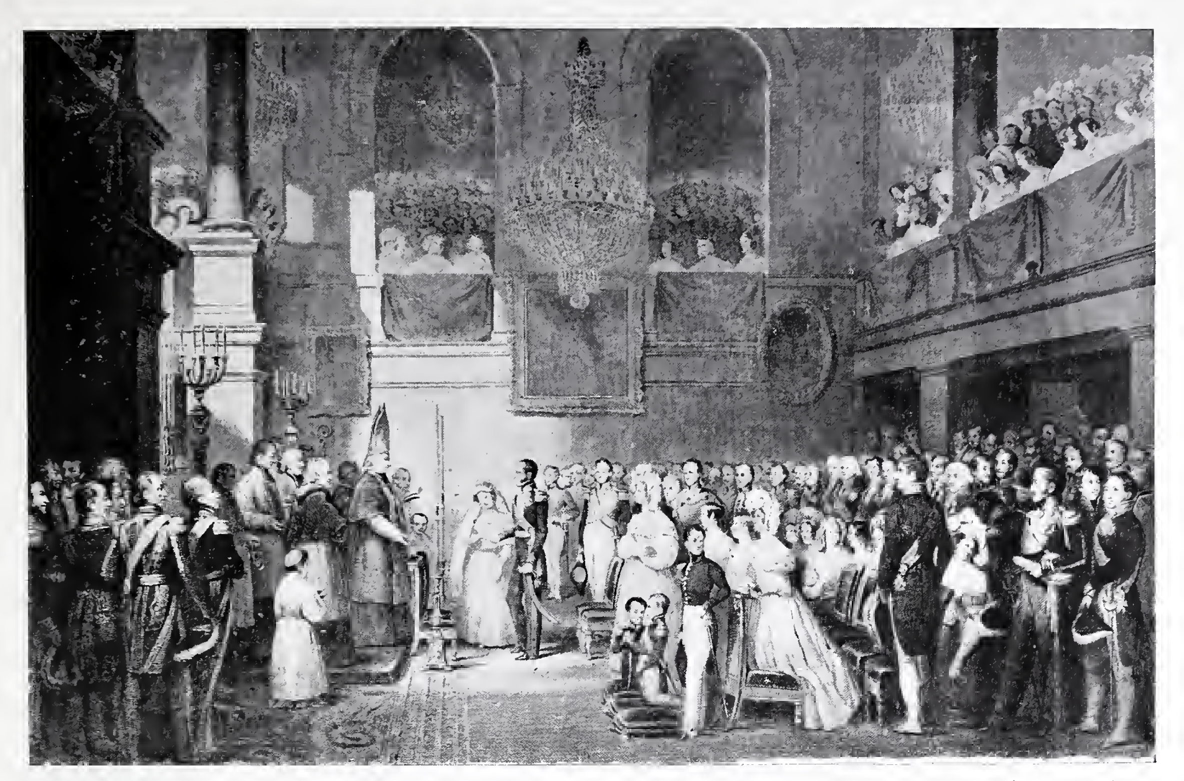
Palais-Royal. — 6 juin. Ouverture. *Ils n'ouvriront pas!* prologue de Melesville, Brazier et Boyard : *l'Audience du prince*, comédie, en 1 acte, (direction Dormeuil et Poirson-Monnier).

Folies Dramatiques. — 22 janvier. Ouverture (direction Léopold auquel succède bientôt Monnier).

Nouveau Théâtre Molière. — 9 juin. Ouverture.

Les morts de l'année.

Le botaniste **Auber Dupetit-Thouars** (6 avril). — **L'abbé Grégoire**, ancien conventionnel (28 mai). — Le sculpteur **Cartelier** (15 juin). — **Sébastien Erard**, facteur de pianos (5 août). — Le baron **Sané**, de l'Académie des Sciences (22 août). — **Pierre Bouillon**, peintre et graveur (15 septembre). — Le jurisconsulte **Delvincourt** (23 octobre). — **Mme Delille**, veuve du poète (novembre). — Le graveur **Jean Jacques Avril** (3 décembre). — L'avocat **Delacroix-Frainville** (29 décembre).



MARIAGE DU ROI DES BELGES AVEC S. A. R. LA PRINCESSE D'ORLÉANS (LOUISE) AU PALAIS DE COMPIÈGNE LE 19 AOUT 1832.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

1832

Le choléra, les émeutes, un attentat à la vie du roi, telles sont les sinistres étapes qui partagent 1832. Intrus jusqu'alors ignoré, le choléra tue un portier de la rue des Lombards, le 19 février; c'est la première victime. Le fléau bien vite grandit, épouvante, affole Paris : 503 cas le 5 avril, 707 le 8, 1,020 le 12. Aux hôpitaux insuffisants, des ambulances improvisées viennent en aide; l'Opéra-Comique, salle Ventadour, où le drame de *Thérésa* d'Alex. Dumas, du reste, n'a pu longtemps rappeler la foule, reçoit des cholériques. Ces morts presque subites, ces agonies affreuses ne sauraient, dit-on, être l'effet d'une loi naturelle : on empoisonne le peuple, tandis que de bonne eau-de-vie on grise les soldats. Un homme est-il surpris vidant une bouteille dans le ruisseau, c'est un empoisonneur. On l'entoure, on le massacre; cela se passe en Place de Grève. Les pharmaciens complices font de leurs boutiques des officines meurtrières; quelques pharmacies sont saccagées. Les malades passent en des civières; on les suit, on les regarde, écartant les rideaux qui auraient dû protéger l'horreur de leurs mystérieuses tortures. Le préfet de la Seine avait assuré la propreté des rues et régularisé l'enlèvement des sanies parisiennes; les chiffonniers sont en pleine révolte et jettent bas les tombereaux. Le fléau cependant est terriblement égalitaire; il dévaste tout un côté de la rue de la Mortellerie (aujourd'hui de l'Hôtel-de-Ville), épargnant l'autre côté, et là sa rage s'est appesantie sur de pauvres gens; mais il visite impartialement les grands de la terre. Il tue, après quarante jours de souffrances, Casimir-Perier que glorifient des obsèques nationales; il s'attaque à un autre ministre, le comte d'Argout, dont le nez majuscule inspire de faciles railleries.

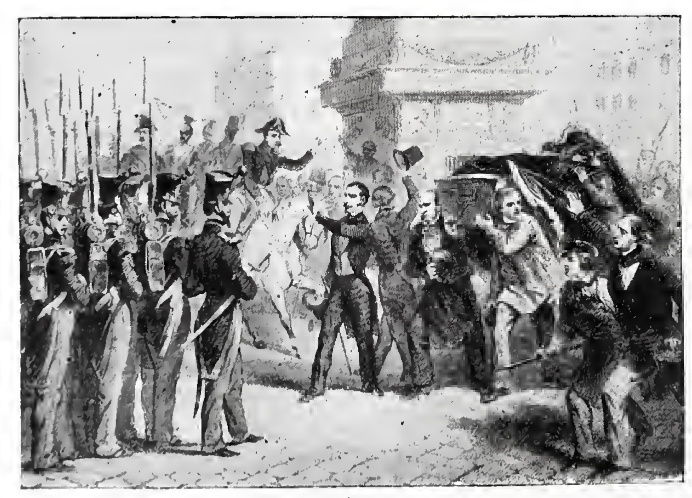
Les médecins, dévoués mais déconcertés, ne savent quels remèdes employer : au lit de d'Argout, ils se sont bruyamment querellés, se traitant, comme au temps de Molière, d'ânes et d'assassins, et l'illustre Broussais en était. D'Argout a pris le parti de guérir tout seul. Le roi, les princes visitent les cholériques; Paganini, à l'Opéra, fait chanter son violon à

2,000 RUSSES TUÉS... 8,000 PRISONNIERS... 25 PIÈCES DE CANON... LA LITHUANIE INSURGÉE!

S... nom! mère Doucet, une bouteille à 15 pour la Pologne. C'est l'aristocrate qui régale, vous y ferez crédit, pas vrai? Il est un peu gêné pour le moment.

D'après une gravure du temps faisant allusion aux événements de Pologne. — (Musée Carnavalet.)

leur bénéfice. Un cas bizarre de guérison est celui d'une femme qui, déjà moribonde et prise par erreur pour une autre femme morte en la même maison, s'est tout à coup réveillée et ressaisie au contact des mains qui prenaient sa mesure pour lui faire un cercueil; son émoi est tel qu'elle en saute du lit, et pour ne plus s'y remettre.



CONVOI DU GÉNÉRAL LAMARQUE.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

Le 5 juin, le général Lamarque, mort lui aussi du choléra, traîne derrière son corbillard des amis connus et surtout inconnus. Lamarque déchaîne une insurrection. Les cris de *Vive la République!* ameutent et bientôt ensanglantent Paris. Le passage du Saumon est occupé sans trop de dommage; mais il faut une bataille pour forcer le cloître Saint-Merri. La conspiration dite des Tours Notre-Dame, — car le signal du soulèvement devait être donné par le tocsin, — n'était qu'un jeu d'en-

MESSIEURS, L'AUTEUR DE LA PIÈCE QUE NOUS AVONS EU L'HONNEUR DE JOUER DEVANT VOUS, DÉSIRE GARDER L'ANONYME.

D'après la *Caricature*. — (Collection Philippon.)

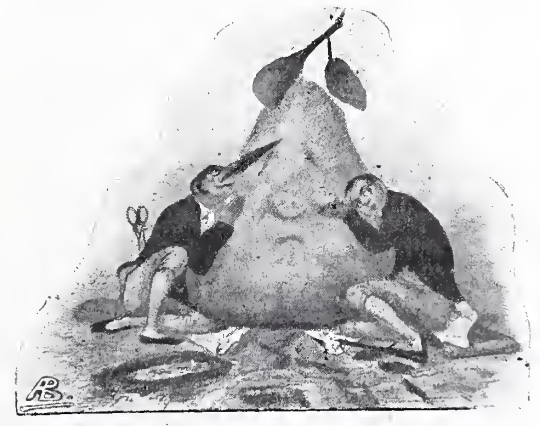
fants auprès de ces journées terribles. Les prisons se remplissent, et le choléra les visite. Sainte-Pélagie manque de disparaître en un incendie que les détenus pour dettes s'empressent à étouffer. Au reste ils seront, cette année même, transférés en leur résidence nouvelle qui s'achève, rue de Clichy.

Des rêveurs, qui furent aussi des voyants et des précurseurs, les Saints-Simoniens, plus que jamais font parler d'eux. Ils sont à Ménilmontant, prêchant de la parole et de l'exemple. Ils mangent la soupe avec les maçons du quartier; c'est une leçon d'égalité; ils revêtent un costume bizarre, et le gilet ne peut être boutonné que par derrière et avec l'assistance d'un camarade : c'est une leçon de fraternelle solidarité. Ils chantent des hymnes que compose Félicien David. La justice les épie; les voilà traduits en cour d'assises, sous la bizarre prévention d'outrage à la morale publique. Leur Père suprême, Enfantin, y recueille un an de prison. Toute cette fermentation d'idées nouvelles et de confuses aspirations trouble bien des esprits. Deux jeunes poètes, Aug. Lebras, Victor Escousse, déjà connus, applaudis, se tuent, désespérant de la vie, celui-ci à dix-sept ans, celui-là à vingt ans :

« Ils sont partis en se donnant la main »,

gémit tristement Béranger.

Jamais les partis politiques ne se sont plus



LES FAVORIS DE LA POIRE.
Lithog. de BECQUET. (*Caricature.*) — (Coll. Philippon.)



UN BAL CHEZ LES SAINT-SIMONIENS.

La femme est libre.

D'après une lithographie de Bénard. — (Collection G. Hartmann.)

« .. Et ce jour-là il y avait une grande foule dans le temple... le Père Suprême monte sur un tabouret et dit : Mes enfants, la galopade étant une danse qui tient de la chahut et du cancan, dorénavant on ne la dansera plus dans notre temple... et chacun d'admirer la sagesse du Père Suprême. »

furieusement déchaînés contre le gouvernement et le roi. Un pistolet a vainement visé Louis-Philippe au pont Royal, mais plus sûrement l'atteignent les articles de presse, les parodies injurieuses. Aux pages de *la Caricature* le roi devient un fruit de dessert; et Philippon esquisse pour la place de la Concorde, un projet de monument *expiatoire*. Cependant la monarchie de juillet s'impose et s'affermit. Louis-Philippe signe, au palais des Tuileries, un contrat qui fait de sa fille la reine d'un peuple libre, les Belges; et ses deux fils aînés vont, dans les tranchées d'Anvers, compléter leur éducation de soldat, essayer une revanche de Waterloo.

1832, qui si tragiquement promène le drame aux rues de Paris, plus innocemment l'applaudit sur le théâtre. Le *Louis XI* de Casimir Delavigne est du 9 février, et Ligier y trouve la consécration suprême de son talent. La Porte Saint-Martin érige, et pour longtemps, le monument de *La Tour de Nesles*. Gaillardet, Alexandre Dumas s'en disputent la paternité, et cela ne se fait que pour un enfant glorieux. Le *Périnet Leclerc*, d'Anicet Bourgeois et Lockroy, est un digne pendant à *la Tour de Nesles*. La superbe Georges, coutumière de jouer avec les couronnes, est sacrée deux fois reine en cette même année, tour à tour Marguerite de Bourgogne et Isabeau de Bavière.

La Pologne est de mode; aussi le Cirque olympique fait-il chevaucher ses héroïques *Polonais*. Ancelot, Scribe, inlassables, ne se laissent pas oublier. L'Odéon exhibe un éléphant savant, dans *Dick-Bajoli*, et ce n'est pas très littéraire. Nul doute cependant que ce pachyderme ne soit mieux vu du gouvernement que le drame de Félix Pyat : *Une révolution d'autrefois*, où l'empereur Claude dissimule mal un roi Louis-Philippe odieusement caricaturé. La pièce est bientôt interdite.

Un théâtre nouveau emprunte les ruines de la vieille église de Saint-Benoît; et quelques ogives, conservées encore, encadrent les magnificences profanes de son foyer. C'est le théâtre du Panthéon. A la salle Taitbout, en sa *Magie égyptienne*, Bosco de Turin escamote un succès que bientôt consacrent la venue et les applaudissements des jeunes princes.

L. Augé de Lassus.



DESCENTE DANS LES ATELIERS DE LA PRESSE.
D'après une caricature de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Suicide d'Escousse et de Lebras.

(18 février.)

M. Victor Escousse, auteur de *Farruck le Maure*, pièce jouée avec succès au théâtre de la Porte Saint-Martin, et M. Auguste Lebras, son ami et son collaborateur dans des ouvrages de moindre importance, viennent de mettre fin à leurs jours en s'asphyxiant ensemble. On attribue cette cause de désespoir au chagrin que leur avait fait éprouver la chute de leur dernier ouvrage ; c'était un mélodrame intitulé : *Raymond*, joué il y a trois semaines, au théâtre de la Gaîté. Des éloges exagérés avaient enivré l'imagination du jeune auteur de *Farruck le Maure* : mais ses rêves de gloire et de bonheur ne se réalisèrent pas, et il ne put se faire à l'idée de cette médiocrité de fortune, de cette médiocrité de renommée à laquelle il se croyait désormais condamné.

Ayant résolu de mourir, il fit les préparatifs de son suicide avec un flegme qui fait peur. Depuis trois jours, craignant qu'on n'entrât chez lui en son absence, il avait retiré de chez la portière une clef qu'il avait l'habitude d'y déposer; les instruments de sa mort étaient préparés; i craignait que leur vue n'éveillât des soupçons. Jeudi matin, de compagnie avec M. Lebras, il se rendit chez une marchande de fruits, où il acheta un boisseau de charbon. Cette marchande a dit que, s'étant tourné vers son ami, il lui avait demandé : *Pensez-vous que nous en aurons assez comme cela?* La fille de la portière apporta le charbon, qu'on lui fit déposer dans l'antichambre, et les deux amis se séparèrent. Le soir de ce même jour, M. Escousse écrivit à M. Lebras : « Je t'attends à onze heures et demie; le rideau sera levé, arrive afin que nous précipitions le dénouement. »

M. Auguste Lebras arriva à l'heure indiquée. Du charbon était allumé. Ils fermèrent avec des journaux les fentes de la porte et des fenêtres.

On a trouvé sur une table la note suivante écrite de la main d'Escousse :

« Je désire que les journaux qui annonceront ma mort ajoutent cette déclaration à l'article :

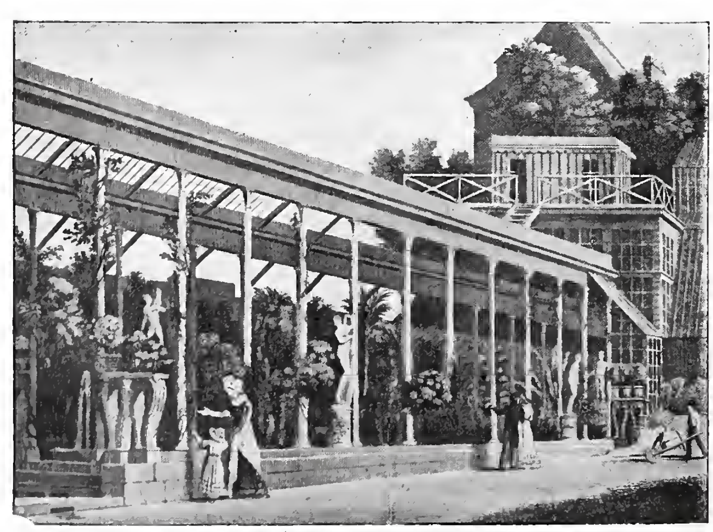
RÉPONSE DE NICOLAS A L'INTERVENTION DE LA FRANCE.
(Collection de *la Caricature*.)

LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, PLACE DE LA BOURSE, EN 1832.
(Collection G. Hartmann.)

« *Escousse s'est tué, parce qu'il ne se sentait pas à sa place ici-bas, parce que la force lui manquait à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière, parce que l'amour de la gloire ne dominait pas assez son âme, si âme il y a.*

« *Je désire que l'épigraphe de mon livre soit :*

« Adieu trop inféconde terre
Fléaux humains, soleil glacé;
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu j'aurai passé.



SERRE ORNÉE DE LA FOLIE BOURSAULT.
D'après une gravure de Dubau. — (Collection G. Hartmann.)

Adieu, palmes immortelles,
Vrai songe d'une âme de feu;
L'air manquait, j'ai fermé les ailes,
Adieu! »

A minuit, une artiste de la Porte Saint-Martin rentrant chez elle, entendit des râlements de mort qui l'effrayèrent. Comme son appartement n'est séparé de celui de M. Escousse que par une cloison de bois, elle appela : il n'y eut pas de réponse.

L'actrice court chez M. Escousse le père, le réveille, l'amène effrayé dans son appartement et l'on écoute à la porte. En entendant ces deux respirations mourantes qui correspondaient l'une à l'autre, le père se prit à sourire; et regardant la jeune femme qui l'avait inutilement dérangé, à laquelle il soupçonnait peut-être un sentiment de jalousie : « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, pourquoi il a refusé d'ouvrir? »

Le lendemain, quand le père, inquiet de ne pas voir paraître son fils, eut été de nouveau frapper chez lui, qu'il eut couru aux bains, où M. Escousse allait quelquefois dans la matinée, il revint à cette porte fatale, la fit enfoncer, et trouva les réchauds, la terrine qui avait contenu le charbon con-



OPÉRA LEPELLETIER (ANCIEN HOTEL CHOISEUL.)

Le Foyer des artistes.

D'après l'original de E. LAMI. — (Collection G. Hartmann.)

sumé, les deux cadavres qui se tenaient la main!

(Annuaire historique de Lesur.)

Le Choléra à Paris.

Nous touchions à la fin de mars 1832. Nous allions bientôt revoir les feuilles et ne plus entendre les discussions.

C'était par une de ces belles mais perfides journées de printemps, où les rayons précoces d'un ardent soleil font bouillonner trop tôt notre sang, et nous livrent, tout palpitants de cette chaleur nouvelle, au refroidissement du soir; temps fécond en rhumes, catarrhes, esquinancies et transpirations rentrées. De plus, c'était quelque chose comme une fête; car nous avions encore conservé du carême le jour qui en suspend les austérités. Toute la population se répandait avec empressement sur les boulevards, avide de voir, ou plutôt d'avoir vu un de ces travestissements séculaires dont les enfants saluent l'apparition par le vieux cri du carnaval. Il y avait partout de la gaieté, de l'encombrement, de la poussière et nulle part de la garde municipale, parce que la police ne reconnaît pas la mi-carême, et que, pour cette fois-là, chacun peut se divertir à ses risques et périls. Au milieu de cette foule joyeuse, allaient et revenaient sans cesse trente ou quarante masques heureux d'être regardés, de se voir montrer au doigt, et semant sur leur passage des propos grivois qu'on leur avait vendus tout faits. Le ciel était beau, mais il soufflait un âpre vent du nord, un vent à flétrir tout à coup sur leurs branches les fleurs naissantes de l'amandier. C'est alors, c'est au milieu d'une multitude épanouie, c'est parmi les rires, les gais discours et les folies bruyantes, qu'une affreuse nouvelle circule parmi les groupes. Heureusement elle venait du *Moniteur;* elle arrivait avec un caractère officieux, et l'on avait devant soi quelque temps pour en douter.

Comment pouvait-il se faire en effet que le choléra morbus, — car c'était lui dont on avait proclamé l'arrivée, — le choléra — dont les derniers actes étaient datés de Londres, du lieu où se tient la Conférence, — fût venu tout d'un coup s'asseoir à Paris, sans se faire reconnaître à la douane de Calais, sans être annoncé par le télégraphe? Ce n'est pas, on le sait, avec cette soudaineté que nous parviennent du même pays les ratifications si souvent promises. Le choléra devait avertir le public de sa marche, il était obligé de fournir régulièrement ses étapes, il n'avait pas le droit d'être à Paris. Ainsi parlaient avec une feinte assurance les gens positifs; et cependant comme le gouvernement affirmait qu'il avait pris toutes les mesures contre le fléau, les gens positifs mouraient de peur.

Les femmes surtout avaient pris l'épouvante, mauvais signe pour le courage des hommes; car, où serait la force de supporter les maux physiques si elle ne nous venait pas des femmes, de leur exemple, de leurs soins, de leur dévouement? Aussi était-ce pitié de voir ces lèvres, d'où coulent avec tant de charme les paroles de consolation et d'espérance, glacées par la crainte et fanées par le camphre; ces figures pâles et convulsives, ces



NOUVEAU BAL D'IDALIE.

Passage de l'Opéra.

(Collection G. Hartmann.)

Les galeries et passages de l'Opéra sur les boulevards furent construits de 1822 à 1823. On y transféra sous Louis-Philippe le Bal d'Idalie qui occupait anciennement le Jardin Marbeuf aux Champs-Élysées.

yeux éteints et hagards, ces fronts, hier unis et lisses comme le blanc ivoire, qui se ridaient à pomper le poison volatil d'un sel ou d'une essence; de ne plus respirer, auprès d'une femme jolie, au lieu de son haleine embaumée et de sa chevelure odorante, qu'une maussade exhalaison de pharmacie. Enfin ce fut une grande affaire que la réforme subite de la cuisine. Il n'était si chétif estomac habitué au régime débilitant, qui ne voulût se corroborer et s'affermir par des viandes succulentes; pas de toux qui refusât les toniques; pas de poitrine délicate qui craignît les stimulants; pendant que les mets proscrits, les aliments frappés d'interdiction, restaient honteusement dans la boutique, et servaient tout au plus à maintenir en bonne santé ceux qui ne pouvaient pas les vendre.

Cependant l'épidémie poursuivait sans pitié sa récolte de morts; et l'on eût dit vraiment qu'il y avait dans la puissance inconnue qui dirigeait ses coups quelque chose d'intelligent et de moqueur, tant elle se montrait prompte à renverser toutes les assertions de la science, à démentir toutes ses prédictions, à nous ôter l'une après l'autre toutes nos espérances, tant elle semblait trouver un malin plaisir à ne pas se laisser comprendre.

Et les jours se passaient bien longs, bien tristes; les nuits sans rêves et sans sommeil. Le matin, on déployait en tremblant les journaux; ce n'était plus pourtant la politique qu'on y cherchait, les émeutes, les débats de la tribune, les nouvelles télégraphiques, les résultats si lents de la diplomatie. Une nouvelle insurrection, s'il en restait à faire une quelque part, n'aurait pas même trouvé de sympathie. Ce qu'on voulait, c'était le chiffre des morts, le chiffre terrible qui augmentait sans cesse. Et pourtant les journaux mentaient; soyons justes, ils ont menti quelquefois à moins bonne intention. Tels qu'ils étaient, le cœur manquait en les lisant. Qu'aurait-ce donc été si des registres mieux tenus, si un renfort d'employés établis à temps, si des communications plus complètes avaient pu fournir à chaque jour sa triste vérité?

Mais c'était dans les rues surtout, qu'il y avait besoin de précautions pour ne pas se heurter contre une cause d'émotion trop vive. Ce n'est pas que le nombre des allants et venants y manquât, que la circulation fût de beaucoup diminuée; les marchands vous diront seulement avec de longues doléances, et en vous montrant d'immenses lacunes dans leurs registres, que tout le monde y marchait inquiet, affairé, préoccupé, sans curiosité, sans caprices. Ce qu'il y avait à craindre était la rencontre des cercueils, accident journalier et vulgaire, pour lequel nous avons ordinairement peu d'attention, à moins qu'il ne s'y joigne le cortège obligé d'un dignitaire ou l'escorte guerrière d'un soldat citoyen, mais qui nous frappait alors comme une menace. Les mairies surtout étaient un voisinage dangereux; car c'est là que se trouve le vestiaire de la mort, et vous risquiez à chaque instant d'avoir derrière vous un homme noir qui portait sur son épaule la der-



MAISON DE DAVID D'ANGERS.

(Collection G. Hartmann.)

Le pavillon où est mort en 1856 l'illustre sculpteur était situé au nº 24 de la rue d'Assas.

FAUT AVOUER QUE L' GOUVERNEMENT A UNE BIEN DROLE DE TÊTE!

Caricature de l'époque. — (Collection Philippon.)

nière emplette du riche, la dernière aumône du pauvre, un habillement à votre taille. Puis c'était le corbillard qu'on paye, celui dont l'administration est toujours fournie, conduisant avec quelques restes de solennité la dépouille privilégiée d'un contribuable; le char gratuit, qu'on reconnaît de loin à l'air ennuyé du cocher qui n'attend pas de pourboire, et où les morts entassés, gerbés l'un sur l'autre comme des futailles, perdus sous leur commune enveloppe de sapin, trompaient quelquefois la douleur fidèle des survivants; enfin, les voitures d'emprunt, les larges tapissières voilées d'une sombre toile, ces omnibus funéraires, inconnus jusqu'ici de la population et qui transportaient vers le logis d'où l'on ne sort plus, leurs mystérieux déménagements. Parfois aussi, vous pouviez voir arriver un groupe d'hommes aux membres robustes, à la poitrine large, au front sillonné par la fatigue, au costume simple et grossier, qui, las d'attendre le chariot municipal, l'ensevelisseur officiel et le deuil authentique, avaient chargé sur leurs bras le corps d'un ami, couvert, pour tout ornement funèbre, du drap blanc enlevé à sa couche; spectacle touchant en vérité, devant lequel il fallait s'arrêter avec respect, et qui pouvait bien être une contravention; matière de poésie et de procès-verbal.

Malgré toutes ces tristes pensées, ces récits désolants, ces funestes rencontres, rien n'était suspendu dans le mouvement des affaires, et l'on affichait même chaque matin les plaisirs du jour. Les marchands ouvraient leurs boutiques; les restaurateurs tenaient leurs fourneaux allumés; les cafés se contentaient d'ajouter le tilleul et la menthe à leurs préparations habituelles; les



SAUTEZ GRENOUILLES!... SAUTEZ DANS LA FANGE!!

D'après une lithographie de DELAPORTE.

(Collection Philippon.)

fiacres roulaient; les bourgeois montaient leur garde: les journaux se remplissaient de discussions et de nouvelles; la justice poursuivait son cours: le jury prononçait sur les conspirations et les offenses; la Bourse avait ses mouvements de hausse et de baisse; la politique, ses espérances et ses mécomptes. L'émeute aussi s'était montrée un instant dans les premiers jours de l'épidémie, comme pour lui faire accueil. Paris semblait n'avoir perdu qu'une seule de ses habitudes, celle du mariage; nul n'était assez sûr de sa vie pour la lier à celle d'un autre. Du reste, toutes les industries allaient leur train comme pour ne pas se désaccoutumer de produire; je crois même, sans pouvoir l'assurer, qu'il sortit un roman de l'atelier. Mais un courage que l'on doit admirer, ce fut celui des théâtres déjà si languissants, si malheureux, si délaissés, aux jours où l'on avait encore un peu de joie et de loisir. Les théâtres ouvraient leurs portes tous les soirs, et là, devant un simulacre de public, plus attentif peut-être à sa digestion qu'aux jeux de la scène, il fallait que de pauvres comédiens, inquiets eux-mêmes de leurs entrailles, ou frappés dans leurs affections, vinssent débiter leur rôle, grimacer la gaieté, ou feindre un autre trouble que celui dont ils étaient émus.

A. Bazin. (*Le choléra morbus à Paris.*)

La mort de Cuvier.

(13 mai.)

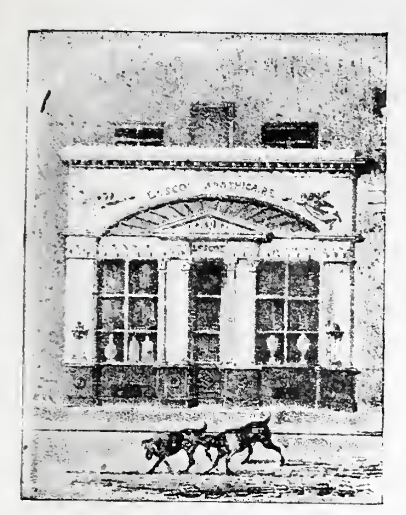
Le mardi 8 du mois de mai, Cuvier rouvrit, au Collège de France, le cours que depuis trois ans il avait commencé et poursuivi avec tant de succès sur l'histoire des sciences naturelles. Les assistants à cette dernière leçon d'un si grand maître en ont conservé une impression qui ne pourrait être bien rendue que par quelqu'un de ceux qui l'ont ressentie, et dont je ne saurais être qu'un écho très affaibli. Il fut, à la fin de cette séance, atteint des premiers symptômes de la maladie qui devait, en moins de huit jours, le conduire au tombeau. Ils ne l'empêchèrent pas de présider encore le lendemain le comité de l'intérieur. Mais bientôt une paralysie, dont les cas se présentent bien rarement, s'empara successivement en lui de ceux des nerfs qui, dans l'organisation du corps humain, sont destinés à opérer les mouvements que commande la volonté; elle respecta ceux dans lesquels repose la sensibilité : ainsi les membres atteints devinrent bientôt complètement inertes, et cependant restèrent sensibles. M. Cuvier avait, fort peu de temps auparavant, lu à l'Académie des Sciences un mémoire



THÉSÉE RECONNU PAR SON PÈRE.

Grand prix de peinture de 1832. — Prix de Rome. — Tableau de H. Flandrin.

(École des Beaux-Arts.)



LE VIEUX PARIS.

Pharmacie, rue de Grammont, nº 14.

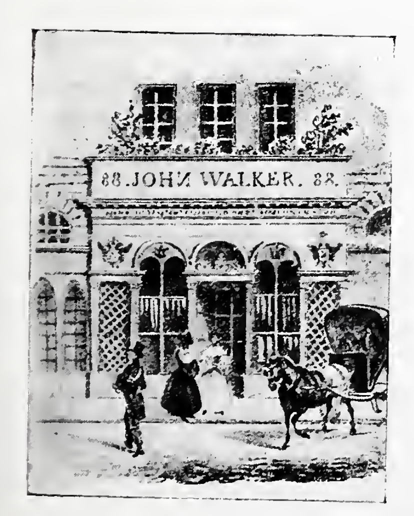
(Collection G. Hartmann.)



LE VIEUX PARIS.

Confiserie, rue de Richelieu, nº 92.

(Collection G. Hartmann.)



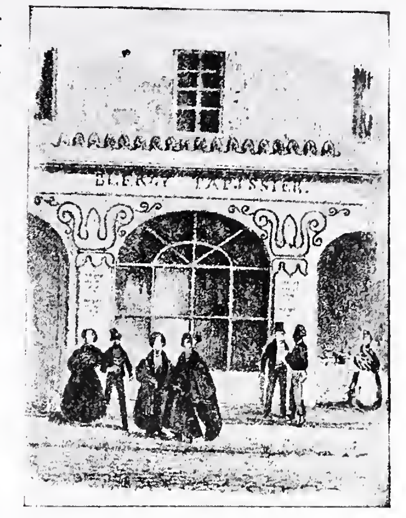
LE VIEUX PARIS.

Ganterie, rue de Richelieu, nº 88.

(Collection G. Hartmann.)

envoyé par un anatomiste italien, sur l'existence de cette affection peu connue du système nerveux. On peut croire que les excès de travail auxquels il s'était livré dans les derniers temps contribuèrent à la développer en lui. Tous les secours de l'art, qui lui furent prodigués par les hommes les plus habiles, restèrent impuissants ; et bientôt il n'y eut plus moyen pour personne, pas même pour lui, et pour lui peut-être moins que pour tout autre, de se faire illusion sur la nécessité de sa fin très prochaine.

Tout le monde sait avec quel courage, avec quelle sérénité il la vit approcher. Les soins dont il fut entouré, et qui ne se relâchèrent pas une minute, le touchaient profondément, et il ne cessait de témoigner combien il y était sensible ; mais ils ne pouvaient relever sa confiance, et ils n'amollissaient point son courage. Il se laissa approcher, jusqu'à son dernier moment, par tous ceux dont les rapports avec lui avaient eu quelque intimité, et c'est ainsi que je me suis trouvé un des derniers témoins de son existence. Quatre heures avant sa mort, j'étais dans ce mémorable cabinet où les plus belles heures de sa vie se sont écoulées, et où je l'ai vu environné de tant d'hommages, jouissant de tant de succès si purs, si mérités ; il s'y était fait transporter, il voulait sans doute que son dernier soupir y fût exhalé. Sa figure était calme, reposée, et jamais sa noble et puissante tête ne me parut plus belle et plus digne d'être admirée : aucune altération trop sensible, trop douloureuse à observer, ne s'y faisait encore apercevoir ; seulement un peu d'affaissement et quelque peine à la soutenir. Je tenais sa main qu'il m'avait tendue, en me disant d'une voix difficilement articulée, car le larynx avait été une des premières parties attaquées : « Vous le voyez, il y a « loin de l'homme de mardi « (nous nous étions rencontrés « ce jour-là) à l'homme du di- « manche : et tant de choses « cependant qui me restaient à « faire, trois ouvrages impor- « tants à mettre au jour, les



LE VIEUX PARIS.

Tapisserie, rue de Richelieu, nº 32.

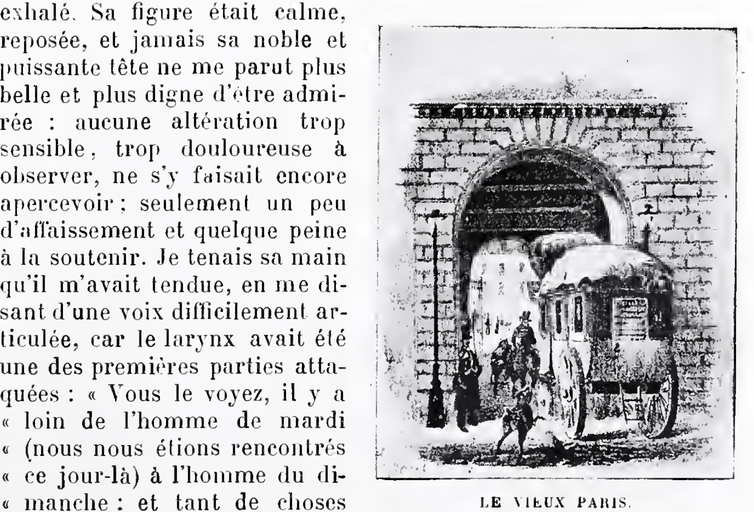
(Collection G. Hartmann.)



LE VIEUX PARIS.

Droguerie-parfumerie, rue de Richelieu, nº 50.

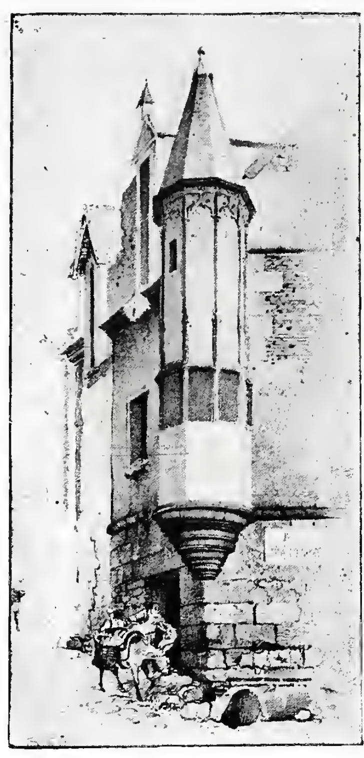
(Collection G. Hartmann.)



LE VIEUX PARIS.

Bureau des messageries générales, côté de la rue Grenelle.

(Collection G. Hartmann.)



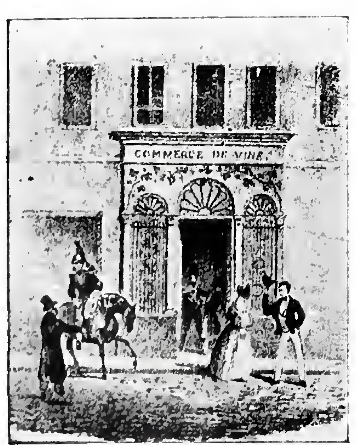
LE VIEUX PARIS.
Tourelle, rue Jean-Tison.
(Collection G. Hartmann.)

« matériaux « préparés, « tout était « disposé dans « ma tête, il « ne me res- « tait plus « qu'à écrire. » Comme je m'efforçais de trouver quelques mots pour lui exprimer l'intérêt général dont il était l'objet : « J'aime à le croire, reprit-il ; il y a longtemps que je travaille à m'en rendre digne ». On voit que ses dernières pensées furent encore tournées vers l'avenir et la gloire : noble besoin d'immortalité, précieux instinct de celle qu'il est allé chercher. A neuf heures du soir de ce dimanche 13 mai, il avait cessé de vivre, n'étant âgé que de soixante-deux ans, et appartenant à une famille de centenaires.

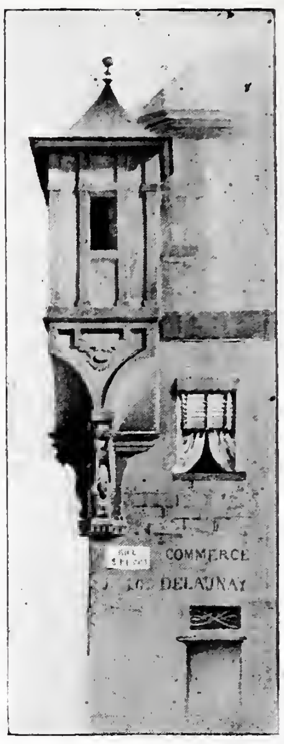
Pasquier. *(Éloge historique de G. Cuvier.)*

L'émeute des 5 et 6 Juin.

Le général Lamarque venait de succomber à l'épidémie régnante. L'armée perdait en lui un de ses meilleurs capitaines, la liberté un de ses défenseurs les plus courageux, la tribune un de ses plus brillants orateurs. Membre de l'opposition il n'avait cessé de combattre la conduite du ministère, et le dernier acte de sa carrière parlementaire avait été de signer d'une main mourante le *compte rendu*. Ainsi, indépendamment des nombreux citoyens qui ne songeraient qu'à rendre un dernier hommage à l'honorable général, son convoi devait encore réunir la foule de ceux qui avaient l'intention d'opposer une manifestation politique à celle du convoi de M. Perier, et de protester contre le système du 13 mars par leur présence aux obsèques de l'un de ses plus constants adversaires.



LE VIEUX PARIS.
Marchand de vins, r. de Richelieu.
(Collection G. Hartmann.)



LE VIEUX PARIS.
Tourelle, rue Saint-Benoist.
(Collection G. Hartmann.)

Le 5, vers dix heures du matin, les différentes parties du cortège se formèrent dans tous les quartiers environnant la maison mortuaire, rue du faubourg Saint-Honoré. On y remarquait des membres des deux Chambres, des généraux, des gardes nationaux de la ville et de la banlieue, au nombre de dix mille environ, en grande tenue ; des artilleurs de la garde nationale de Paris, les écoles et les députations de citoyens des diverses industries, les décorés de juillet, les étrangers et les réfugiés polonais. Après les troupes de toutes armes que l'administration avait commandées pour le convoi du général, marchaient les teinturiers et les imprimeurs avec des bannières portant des inscriptions en l'honneur du défunt. Les couleurs nationales de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Pologne, flottaient au milieu des groupes de réfugiés de ces diverses nations. Partout où l'on apercevait l'uniforme polonais, il était salué avec enthousiasme et admiration par l'innombrable population qui se pressait sur les côtés des boulevards, aux balcons, aux fenêtres, sur les terrasses et les estrades.

Tandis que la plus grande partie de cette vaste multi-

LE VIEUX PARIS.
Bureau des messageries générales, rue Saint-Honoré.
(Collection G. Hartmann.)



C'EST MON CHEF!
Caricature et scènes parisiennes de Pigal.
D'après une lithographie de Langlumé. — (Collection Raoul Deberdt.)

tude conservait une attitude calme et de recueillement convenable à la circonstance, une foule de jeunes gens, dans un état d'exaltation difficile à décrire, poussaient des clameurs huyantes, criant *vive la République! à bas Philippe! plus de Bourbons!* et troublaient à chaque instant la marche du cortège par leur turbulence. De là des désordres graves qui commencèrent dès la place de la Concorde, où plusieurs sergents de ville, dont la présence était un objet d'irritation, furent maltraités et obligés de se réfugier dans les Tuileries. A la hauteur de la place Vendôme, le convoi fut détourné de force pour que le cercueil pût faire le tour de la colonne. Ici on s'étonna de voir le poste de l'état-major rentrer dans le corps de garde au lieu de rendre les honneurs militaires au cortège, et ce ne fut qu'après une contestation assez vive que les soldats se rangèrent en bataille devant l'illustre mort. A ce point du boulevard où aboutit la rue de Grammont, un ex-pair de France (M. de Fitz-James) était placé au balcon d'une maison; il refusa obstinément de se découvrir, malgré les invitations de la foule. Alors des débris de chaises et des pierres furent lancés contre la maison dont les vitres volèrent en éclats. Dans le reste du trajet, plusieurs rixes eurent encore lieu avec des sergents de ville qui gardaient le chapeau sur leur tête.

Arrivé au bas du pont d'Austerlitz, sur la rive droite de la Seine, le char funèbre s'arrêta devant une estrade tendue en noir, ornée de drapeaux réunis en trophées et destinée à servir de tribune aux orateurs. A peine les discours étaient-ils terminés, que la confusion et le désordre se mirent dans tous les rangs. Le corps devait être placé sur une voiture, d'après les dernières volontés du général et transporté immédiatement à Saint-Sever, dans le département des Landes; mais une foule de jeunes gens manifesta, par les exclamations les plus virulentes, l'intention de le porter au Panthéon. En cet instant parut un individu à cheval, entouré d'une ceinture rouge et promenant, au milieu de la multitude stupéfaite, un drapeau rouge avec cette inscription : *la liberté ou la mort!* Un second drapeau de la même couleur et surmonté d'un bonnet rouge, avait été déployé sur un autre point. A cette vue, des cris de *Vive la République! A bas Louis-Philippe!* retentirent avec une nouvelle force. Un fiacre fut dételé, et le général Lafayette forcé, bien plutôt qu'invité, d'y monter pour être ramené ainsi jusqu'à son domicile.

Cependant, le groupe qui avait voulu conduire le corbillard au Panthéon avait été arrêté par la garde municipale qui s'opposa au passage, rue Buffon et rue Poliveau, et assura le départ des



C'EST MON INFÉRIEUR!
Caricature et scènes parisiennes de Pigal.
D'après une lithographie de Langlumé. — (Collection Raoul Deberdt.)



LA MODE EN 1832.
Robe d'organdi brodée en laine.
Coiffure de Mme Laurent, rue Laffitte.
(D'après *le Costume parisien* de 1832.)

restes du général Lamarque. Mais, d'un autre côté, la voiture dans laquelle on traînait le général Lafayette avait été rencontrée par deux escadrons de dragons, à la hauteur de la caserne de Sully : ils furent accueillis par des coups de feu; car un grand nombre de jeunes gens avaient apparu tout à coup ayant des armes à la main. Dès ce moment, la révolte fut ouvertement déclarée. La lutte ne tarda pas à s'engager de toutes parts. Les dragons, qui déjà comptaient plusieurs blessés, firent une décharge et balayèrent la rue de l'Arsenal. Les insurgés n'en continuèrent pas moins le feu par les fenêtres du pavillon de Sully, du grenier d'Abondance et derrière les palissades.

ULYSSE TENCÉ.

La première représentation du « Roi s'amuse ».

(22 novembre.)

Le *Roi s'amuse*, joué au Théâtre-Français le 22 novembre 1832, avait pour principaux interprètes : Perrier (François Ier), Ligier (Triboulet), Joanny (M. de Saint-Vallier), Beauvalet (le spadassin Saltabadil), Samson (Clément Marot), Mlle Anaïs (Blanche), Mlle Dupont (Maguelone). Tout était arrangé pour enlever, selon la tactique familière à l'auteur, un succès enthousiaste et délirant. Dès avant le lever du rideau, les cohortes des admirateurs barbus, des séides de tous crins, traduisaient leurs dispositions par des cris préventifs, et demandaient des académiciens à dévorer. Il fallait que la pièce offrît terriblement prise pour que l'opinion défavorable osât se manifester devant de tels champions. Au moins, dans les deux premiers actes, à travers bien des ronces et bien des épines, s'épanouissaient quelques beautés élevées, la scène de M. de Saint-Vallier, le monologue de Triboulet; mais quand la frénésie des applaudissements n'eut plus ces justifications, quand l'ouvrage se mit à renchérir sur les torts d'*Hernani*, et n'en reproduisit plus les mérites, lorsque vint surtout le quatrième acte, lorsque s'entassèrent l'une sur l'autre des énormités de faits impossibles, — le public indépendant se révolta, des protestations vigoureuses éclatèrent. En vain, les frénétiques amis vociférèrent les cris peu polis de : *A bas les stupides! A bas les brutes!* les sifflets prirent le dessus, et la soirée se termina par une chute bien caractérisée.

Le lendemain, dès dix heures et demie du matin, une injonction ministérielle ordonna au Théâtre-Français de suspendre la représentation du *Roi s'amuse*. Le jour suivant, 24 novembre, la suspension devint une défense définitive.

THÉODORE MURET.
(*L'histoire par le théâtre.*)



LA MODE EN 1832.
Habit à l'anglaise. Gilet de velours broché d'or.
Gilet de dessous en cachemire et pardessus
orné de glandes et olives.
(D'après le *Journal des Dames* de 1832.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1832

Janvier.

4. — **Complot dit des tours de Notre-Dame.** Considère, Brandt, Migne, etc. s'introduisent dans les tours de Notre-Dame, pour y sonner les cloches et donner le signal de l'émeute aux autres conjurés. Ils sont arrêtés par des soldats de la ligne au moment où ils essayent d'incendier l'église.

9. — Panique à la Bourse provoquée par la faillite et la disparition de Kessner, caissier central du trésor.

11. — Bal aux Tuileries. On remarque que les princesses de la famille royale ne craignent pas de danser avec de simples gardes nationaux.

16. — Moreau de Jonnès lit à l'Académie des Sciences un rapport d'où il résulte que la France est le pays d'Europe dont la **population** augmente le moins.

22. — Fermeture par l'autorité **du temple saint-simonien** de la rue Taitbout.

Février.

2. — Complot légitimiste **de la rue des Prouvaires.** Trois groupes de conjurés se rassemblent, dans la nuit du 1er au 2, place de l'Observatoire, place de la Bastille et rue des Prouvaires, pour se rejoindre au Louvre, pénétrer dans les Tuileries, s'emparer de la famille royale et proclamer Henri V. A deux heures du matin, les chefs du complot sont arrêtés dans une maison de la rue des Prouvaires.

18. — Suicide de Victor Escousse et d'Auguste Lebras à la suite de déboires littéraires.

24. — Duel au bois de Vincennes, entre M. Hesse, aide de camp de Wellington, et le comte de Léon, fils naturel de Napoléon. M. Hesse est tué.

Mars.

2. — Loi fixant **la liste civile** (12 millions).

15. — Élection de **Jay** à l'Académie française.

21. — Condamnation de Considère et Brandt, impliqués dans l'affaire des tours de Notre-Dame, à cinq ans d'emprisonnemeot, de Deganne à deux ans d'emprisonnement. Les accusés quittent la salle d'audience en criant : « Vive la République! Vive Napoléon II ! »

22. — 1re journée du Choléra (1er cas officiellement constaté rue Mazarine).

Avril.

1 (2 et 3). — **Émeute des chiffonniers** provoquée par l'enlèvement des immondices, que l'autorité avait ordonné pour assainir la ville.

5. — Le *Constitutionnel* publie avec de grands éloges la **proclamation du pharmacien Cadet-Gassicourt,** maire du IVe arrondissement, qui déclare à propos du choléra attribué par l'ignorance populaire à l'empoisonnement des eaux que « s'il est des empoisonneurs, ce ne peuvent être que les incendiaires de la Restauration, les alliés des chouans, des assassins de l'ouest et du midi ».

21. — Clôture de la session législative.

29. — A l'Académie des Inscriptions, élection d'**Eugène Burnouf.**

Mai.

16. — Funérailles de Cuvier.

18. — Rue Montmartre, n° 177, assassinat de M. Desgranges, ancien proviseur, de sa femme et de leur fils adoptif.

25. — Le duc d'Orléans quitte Paris pour aller visiter les départements méridionaux.

29. — Arrivée du roi des Belges, Léopold Ier, à Compiègne.

Juin.

1. — Départ du roi des Belges. — Élection du peintre Blondel à l'Académie des Beaux-Arts.

5 (et 6). — Les **funérailles du général Lamarque** servent de prétexte à une émeute républicaine et bonapartiste. Des barricades s'élèvent dans tous les quartiers. Plusieurs postes sont enlevés. La troupe rétablit l'ordre après deux journées de lutte.

6. — Paris est mis en **état de siège.** — Licenciement de l'École polytechnique et de l'école d'Alfort.

15. — Condamnation à mort de **Benoît** qui avait assassiné sa mère et le jeune Formage.

21. — Élection de Dupin aîné à l'Académie française.

29. — Levée de l'état de siège.



GÉNÉRAL EXELMANS.

(1775-1852.)



DUC DECAZES.

Homme politique (1780-1861.)



DUPUYTREN.

Médecin (1777-1835.)



GARNIER-PAGÈS AINÉ.

Homme politique (1803-1878.)

PH. DE GIRARD.

Inventeur (1775-1845.)





VIENNET.

Poète (1777-1858.)

Juillet.

12. — Distribution des **grands prix de musique** à l'Académie des Beaux-Arts (1er grand prix : Ambroise Thomas, élève de Lesueur et Reicha).

28. — Sur le quai de la Cité, rixe sanglante entre des sergents de ville et des jeunes gens qui chantaient *la Marseillaise.*

30. — Célébration de **l'anniversaire des journées de Juillet.** (16 jeunes filles, appartenant à des familles de combattants sont mariées aux frais de la ville et reçoivent une dot de 3,000 francs).

Août.

6. — A l'Académie des Sciences, **élection de Dumas,** professeur de chimie au Jardin des Plantes.

8. — Séance annuelle de l'Académie française. — L'emprunt de 150 millions (autorisé le 7 juillet) est adjugé à une compagnie, à la tête de laquelle sont les banquiers Rothschild, au prix de 98,50 pour 5 francs de rente.

9. — Célébration à Compiègne du **mariage de la princesse Marie-Louise d'Orléans,** fille de Louis-Philippe, **avec Léopold Ier, roi des Belges.** (Celui-ci étant protestant, l'archevêque de Paris s'était opposé à la célébration du mariage à Notre-Dame.)

20. — Distribution des **prix du Concours général** (prix d'honneur de philosophie : Félix Ravaisson). Les élèves du Lycée de Versailles n'avaient pas pris part au concours à cause du choléra.

28. — Procès des Saint-Simoniens. Enfantin, Michel Chevalier, et Duverger sont condamnés à un an de prison et 100 francs d'amende, Rodrigue et Barrault à 50 francs d'amende, pour avoir formé une association interdite par la loi et publié des écrits ou prononcé des discours outrageants pour la morale publique. Un arrêt ordonne en outre la dissolution de la Société Saint-Simonienne.

30. — Réception de Dupin aîné à l'Académie française. — **Exécution de l'assassin Benoît** à la barrière Saint-Jacques. — Empoisonnement du garçon de recette Ramus par le sergent de ville Regey qui jette le cadavre dans la Seine.

Septembre.

21. — Condamnation à un mois de prison et 100 fr. d'amende de Jean-Baptiste Peyron qui avait arboré aux funérailles du général Lamarque, un drapeau rouge qui portait cette inscription : *La liberté ou la mort!*

25. — Les journaux cessent de publier des bulletins du choléra.

Octobre.

11. — Nouveau ministère : Soult (Guerre et présidence du Conseil), de Broglie (Affaires Étrangères), Humann (Finances), Thiers (Intérieur), Guizot (Instruction publique), Rigny (Marine). — Promotion de pairs (Cousin-Thénard, Félix-Faure, ancien député, maréchal Gérard, maréchal Grouchy, Montlosier, Rœderer, Sylvestre de Sacy, Villemain, etc.).

13. — Distribution des **grands prix de l'Académie des Beaux-Arts** : Peinture, 1er grand prix : J. H. Flandrin, élève de Ingres. — Architecture, 1er grand prix : J. A. Leveil.

29. — Élection de Double à l'Académie des Sciences (il se présentait contre Broussais dont l'échec excita une surprise générale).

31. — Dernière journée du **procès des émeutiers des 5 et 6 juin.** Jeanne est condamnée à la déportation, Rojon à dix ans de travaux forcés, Rossignol à huit ans de réclusion, Vigouroux à six ans de réclusion, Fourcade à six ans de prison (le nombre des accusés s'élevait à vingt-deux).

Novembre.

3. — **Élection de Paul Delaroche** à l'Académie des Beaux-Arts.

19 — Ouverture de la session législative de 1832, au Palais-Bourbon. — A l'entrée du Pont-Royal, en face de la rue du Bac, un coup de pistolet est tiré à Louis-Philippe. (Ce pseudo attentat n'était d'après les journaux de l'opposition qu'une manœuvre de la police).

22. — **Désordres au Théâtre-Français** pendant la représentation du *Roi s'amuse* de Victor Hugo.

24. — Interdiction du *Roi s'amuse.*

Décembre.

12. — Le Moniteur annonce que la **souscription nationale en faveur des veuves, orphelins et blessés de Juillet** s'élève à 4,009,139 francs.

15. — **Mérimée** est nommé maître des requêtes au Conseil d'État.

17. — Adoption par la Chambre des députés d'une loi accordant des pensions aux **vainqueurs de la Bastille.**

19. — **Procès de Victor Hugo** contre le Théâtre Français à qui il réclame 25,000 francs comme indemnité de l'interdiction du *Roi s'amuse.* Il est débouté de sa demande.

24. — Inauguration des travaux de forage du **puits artésien de Grenelle.**

29. — **L'Académie des Sciences morales et politiques** se complète en élisant Edward aîné, Broussais, Mignet, Villermé, Droz, Charles Comte et le comte Siméon.

31. — Le comte d'Argout est nommé ministre de l'Intérieur, à la place de Thiers, nommé ministre du Commerce et des Travaux publics.

Monuments et fondations.

Achèvement des travaux d'agrandissement de **Saint-Lazare.** — Achèvement de la reconstruction du **Palais-Bourbon.** — Travaux de forage du **puits artésien de Grenelle** commencés. — Nouvel **égout de la rue Saint-Denis** (on découvre en ouvrant la tranchée deux anciennes voies : une du règne de Philippe-Auguste, l'autre romaine).

Ouverture des **rues Chauveau-Lagarde, Laferrière.** — La **rue basse Porte Saint-Denis** est réunie au boulevard Bonne-Nouvelle.

Réorganisation de l'École polytechnique. — Fondation de la Société Entomologique. — Ordonnance (14 novembre) qui reconstitue à la **Bibliothèque nationale,** quatre départements : Imprimés, Manuscrits, Monnaies et médailles, Estampes et cartes. — Arrêt (15 novembre) qui dissout la **brigade de sûreté** (elle est reconstituée le même jour sur une nouvelle base). — Ordonnance (23 janvier) du préfet de la Seine transférant le **lieu d'exécution des condamnés à mort** de la place de Grève à la barrière Saint-Jacques. — Ordonnance (7 octobre) fixant à 8,000 francs le traitement du **bourreau de Paris.**

Population.

Décès : 45,675. — Naissances : 26,304, parmi lesquelles 9,262 hors mariage. — 1 cinquième de la population est né dans les hôpitaux, 1 tiers y est mort.

Beaux-Arts.

Ordonnance qui attribue au **Conservatoire de musique** un exemplaire de **dépôt légal** de toutes les publications musicales.



SAINT-MARC GIRARDIN.
Publiciste et homme politique (1801-1878.)



CHARLES PHILIPPON.
Caricaturiste (1806-1862.)



FRÉDÉRIC BASTIAT.
Économiste (1801-1850.)



DUPATY.
Poète (1775-1850.)



CORMENIN.
Publiciste (1788-1868.)



BUCHEZ.
Philosophe et homme politique (1796-1865.)

La vie littéraire.

Victor Hugo. *Les Feuilles d'Automne.* — **Barthélemy.** *Némésis.* — **Auguste Barbier.** *Iambes.* — **A. de Vigny.** *Les consultations du docteur Noir. Stello.* — **Ch. Nodier.** *La Fée aux Miettes.* — **Balzac.** *Les Contes drôlatiques* (1832-37). — **George Sand.** *Indiana, Valentine.* — **Alphonse Karr.** *Sous les Tilleuls.*

Commencement de la publication du « Livre des cent et un » chez Ladvocat, — du « Dictionnaire de la Conversation » (1832-1840).

Fondation de la **librairie Gaume,** place Saint-Sulpice.

Théâtre (DÉBUTS ET PREMIÈRES).

Théâtre-Français. — 9 février. *Louis XI,* tragédie par Casimir Delavigne (succès). — 11 septembre. *Clotilde,* drame, 5 actes en prose, par F. Soulié et A. Bossange (succès). — 22 novembre. *Le Roi s'amuse,* drame, 5 actes en vers, par Victor Hugo (interdit le 24).

Opéra. — 12 mars. *La Sylphide,* ballet de Taglioni, musique de Schneitzhoeffer (succès). — 20 juillet. **Début de Mlle Falcon,** élève de Nourrit, dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable* (grand succès).

Opéra-Comique. — 6 février. *Térésa,* drame historique, 5 actes en prose, par A. Dumas (succès). — 24 septembre. Réouverture de l'Opéra-Comique, dans la salle des Nouveautés, place de la Bourse. — 17 septembre. *La médecine sans médecin,* 1 acte, paroles de Scribe et Bayard, musique d'Hérold (succès). — 12 décembre. *Le Pré aux Clercs,* 3 actes, paroles de Planard, musique d'Hérold (grand succès).

Théâtre Italien. — 2 février. *Il Pirata,* opéra de Bellini (succès). — 6 octobre. **Début du baryton Tamburini,** dans le rôle de Dandini de la *Cenerentola* (grand succès). — 13 octobre. **Début de Juliette Grisi,** dans *Semiramide.*

Odéon. — 1er mars. *Une Révolution d'autrefois,* comédie, 3 actes en prose, par Théo (Théodore Burette) et Félix Pyat (succès, mais les allusions politiques font interdire la pièce à la 2e représentation). — 25 octobre. Réouverture de l'Odéon (qui avait été obligé de fermer pour cause d'absence de recettes).

Vaudeville. — 9 avril. *Un Duel sous Richelieu,* drame, 5 actes en prose, par Lockroy et Badon (succès).

Porte Saint-Martin. — 29 mai. *La Tour de Nesle,* drame, 5 actes en prose, par A. Dumas et F. Gaillardet (grand succès). — **Harel** succède comme directeur à François Crosnier.

Théâtre du Panthéon (installé dans une vieille église qui dépendait du cloître Saint Benoît) sous la direction Eric Bernard. — 18 mars. Ouverture. *Un Panorama,* 4 actes, par Sauvage.

Les morts de l'année.

Victor Escousse, auteur dramatique, mort à 19 ans (17 février). — **Auguste Lebras,** auteur dramatique, mort à 17 ans (17 février). — L'archéologue **Champollion** (4 mars). — **De Martignac,** ancien ministre (3 avril). — **Musset-Pathay,** littérateur (8 avril). — Le peintre miniaturiste **Augustin** (13 avril). — Le chimiste **Laugier** (19 avril). — Le peintre **Lethière** (22 avril). — Le librettiste **Balochi** (25 avril). — **Barré,** auteur dramatique (4 mai). — **Cuvier** (13 mai). — **Casimir-Perier,** ancien ministre (16 mai). — **Piis,** littérateur (22 mai). — L'ancien constituant **Bergasse** (27 mai). — **Colnet,** littérateur (30 mai). — **Le général Lamarque** (1er juin). — L'orientaliste **Abel Rémusat** (3 juin). — L'acteur **Garcia** (10 juin). — Le médecin **Portal** (23 juillet). — **Chaptal** (29 juillet). — **Le général Daumesnil** (17 août). — Le peintre **Meynier** (7 septembre). — **Lemaire,** doyen de la Faculté des lettres (3 octobre). — L'économiste **J.-B. Say** (14 novembre). — **Charles de Lameth,** ancien membre de la Constituante (28 décembre).



PROJET POUR LE COURONNEMENT DE L'ARC DE L'ÉTOILE.

(Collection G. Hartmann.)

Ce projet, intitulé « L'aigle vainqueur du monde », fut présenté au ministre de l'Intérieur en 1833 par C. Farcy. Il se distingue par le faîte du monument qui est un aigle perché, les ailes éployées, sur le globe terrestre. Cette lithographie fut exécutée par Thierry frères, successeurs d'Engelmann, d'après un tracé fait à l'aide de « l'agathographe » de M. Simyan.

1833

A l'étudier d'abord au point de vue politique, l'année 1833 est dominée par deux faits: une légende démolie, une légende restaurée.

Le 11 mai, le *Moniteur* annonce officiellement l'accouchement de la duchesse de Berry, prisonnière à Blaye. La mère du duc de Bordeaux, la femme héroïque et aventureuse que les royalistes entouraient d'un véritable culte, n'est plus que *l'épouse en légitime mariage du comte Hector Lucchesi-Palli, des princes de Campo-Formio, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, domicilié, à Palerme.*

Le 21 juillet, la nouvelle statue de Napoléon, fondue par Crozatier, est posée sur la colonne Vendôme. Pour flatter le chauvinisme parisien, Louis-Philippe fournit aux bonapartistes des armes dont ils ne tarderont pas à se servir contre lui.

Le gouvernement peut se montrer imprudent: tout semble le favoriser. Paris, qui l'avait accueilli sans trop d'enthousiasme, se console des libertés qu'on lui refuse par la prospérité qu'on lui donne à la place. L'émeute se recueille. Le commerce reprend, et, pour le rendre moins chanceux, on construit dans la rue de Clichy une prison spéciale pour les débiteurs qui s'obstinent à ne pas payer leurs créanciers. Les transactions se multiplient. Un journaliste apprend à ses lecteurs que chaque jour 58.000 lettres ou dépêches en moyenne sont distribuées à Paris, et ce chiffre provoque l'enthousiasme.

La noblesse, ou du moins une partie de la noblesse, se rallie en fondant sous le patronage des ducs d'Orléans et de Nemours le Jockey-Club, qui s'installe à l'angle du boulevard Montmartre et de la rue Grange-Batelière.

Les religions dissidentes, qui faisaient de l'opposition à leur manière, voient leur influence décroître. Le père Enfantin et ses principaux disciples sont enfermés à Sainte-Pélagie, et ils n'en sortiront que pour aller chercher, vêtus de blanc, la Femme Libre, la Femme Messie, là où ils ont le moins de chances de la trouver, à Constantinople. L'abbé Châtel loge un culte démodé dans le bazar de la rue Saint-Honoré, mais il oublie



UNE VISITE DOMICILIAIRE CHEZ UN SUSPECT SOUPÇONNÉ DE COMPLOT CONTRE L'ÉTAT.
Lithographie pour l'Association mensuelle, d'après une composition de GRANDVILLE et JULIEN.
(Collection G. Hartmann.)

de payer son terme et, au risque d'être excommunié, un propriétaire intraitable expulse l'*Église française*.

Enfin, un homme de valeur dont tout le monde apprécie le mérite et prévoit les services, M. de Rambuteau, est nommé préfet de la Seine. A lui aussi la reconnaissance publique devra une colonne, plusieurs colonnes.

Pour distraire les Parisiens et les détourner de sujets plus dangereux, un grand événement se prépare : l'arrivée de l'Obélisque, dont Paris s'occupe pendant cinq ou six mois. Où va-t-on le placer ? On ne le sait pas exactement. Ingénieurs, architectes et archéologues — sans compter les journalistes — multiplient les projets. Il y en a cinquante au Salon de 1833. On propose comme emplacement le Champ-de-Mars, l'esplanade des Invalides, la barrière du Trône, la place de la Bastille, etc., etc. Dans un mémoire adressé au ministre des Travaux Publics, un anonyme demande qu'on transporte le précieux monolithe sur le terre-plein du Pont-Neuf, d'où la statue d'Henri IV sera enlevée pour remplacer au milieu de la place Dauphine la fontaine Desaix. Il oublie de dire où il transfèrera la fontaine, mais, pour que la place de la Concorde n'ait pas trop à se plaindre de ce nouvel arrangement, il y fait installer le Château-d'Eau du boulevard Saint-Martin. On voit que rien n'est plus simple. L'architecte Dedeban, auteur de trente projets relatifs à la place de la Concorde, en exile l'Obélisque mais lui substitue une colonne dont le piédestal formera une fontaine. Sur cette colonne sera placée, à chaque changement de règne, la statue du souverain en cours et les Parisiens pour savoir par qui ils sont gouvernés n'auront qu'à aller se promener devant le garde meuble.

Quoique l'opposition le voie d'un mauvais œil, l Obélisque passionne le public infiniment plus que l'Hôtel de Cluny où Alexandre du Sommerard installe sa merveilleuse collection et dans lequel Albert Lenoir — dont l'Institut a couronné le projet exposé au Louvre — propose de créer, en le réunissant au Palais des Thermes, « un musée historique et chronologique de la Ville de Paris. »

Les Parisiens, que l'art ennuie et que le bruit amuse, n'éprouvent pas le besoin d'un nouveau musée. N'ont-ils pas la rue, avec son incessant changement de spectacles, et les concerts, et les panoramas, et les exhibitions

sensationnelles? Ils défilent, avec une curiosité naïve, devant les Indiens Charruas du boulevard Bonne-Nouvelle, qui ne sont peut-être ni Charruas ni Indiens, mais qu'on admire tout de même.

Au concert Montesquieu, les musiciens russes ont presque autant de succès, quoique la Russie ne soit pas encore à la mode. Orgue vivant dont les tuyaux seraient formés par des hommes, ces vingt-deux musiciens, qui n'ont d'autres instruments qu'une trompe ou un roseau, donnent chacun une note et n'en peuvent donner qu'une.

Le *Diorama de la Forêt Noire*, par Daguerre, le *Panorama voyageur*, de M. Mezzara, rue de Provence, attirent beaucoup de monde mais moins cependant que le *Panorama d'Alger* du colonel Langlois, dans lequel on aperçoit des canonniers faisant le service de leurs pièces, le dey debout sur la terrasse de son palais et une chambre turque copiée exactement sur celle d'un riche Algérien. Daguerre, aigri par le succès de son rival, songe, assure-t-on, à quitter la France et à profiter des offres que lui fait l'étranger.



HONORÉ DE BALZAC.
D'après une lithographie de 1833.
(Cabinet des estampes.)

Tandis qu'un public populaire, peu raffiné dans ses goûts, se presse au *Concert des Mille Colonnes*, que le père Constant vient de faire bâtir en face du Théâtre Montparnasse, rue de la Gaieté, la bonne société se donne rendez-vous, pendant l'été à Frascati, et pendant l'hiver aux concerts des Champs-Élysées, où Musard dirige un orchestre de soixante artistes. « La promenade y est fort agréable, affirme un chroniqueur du temps, car on y rencontre de fort jolies femmes. »

C'est là qu'elles montrent leurs nouvelles toilettes : les coiffures *frangées à l'algérienne*, les robes de couleur sombre, *vert russe, cul de bouteille, pur éthiopien* ou *noir Marengo*. Les hommes — ceux du moins qui soutiennent le gouvernement — portent le toupet comme le roi. Quelques-uns, à l'imitation des Saint-Simoniens, arborent de longues chevelures avec la raie dessinée sur le côté. La barbe commence à devenir sé-

ALPHONSE DE LAMARTINE.
D'après la lithographie de DÉVÉRIA.
Bibliothèque nationale. — (Cabinet des estampes.)



VUE DU LOUVRE, PRISE DU PONT-NEUF EN 1833.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

ditieuse. Dans le costume, mêmes contrastes. Si l'aristocrate conserve l'habit à larges basques, *à la française*, la bourgeoisie s'enveloppe dans la redingote *à la propriétaire*, à jupe courte et à larges revers. Les pantalons à sous-pieds ne sont adoptés que par les élégants.

Pas de livres, en 1833, qui soient des événements, qui tiennent une place dans la vie parisienne. La correspondance de Victor Jacquemont n'intéresse qu'une élite, et le roman de George Sand, *Lélia*, est trop « subversif » pour qu'on puisse en parler dans les salons. Michelet publie, sans éclat, le premier volume de son *Histoire de France*, tandis qu'Édouard Charton et Lachevardière fondent très modestement un journal illustré qui jouira bientôt d'une vogue extrardinaire, le *Magasin pittoresque*.



MUSARD.
D'après l'original de DANTAN.
(Musée Carnavalet.)

Au théâtre, le chef-d'œuvre de l'année — de cette année qui vit les premières de *Lucrèce Borgia* et de *Marie Tudor* — c'est *Bertrand et Raton* ou *l'Art de conspirer*, comédie de *Monsieur* Scribe jouée au Théâtre-Français, le 12 novembre, et dans laquelle la plupart des hommes qui étaient au pouvoir purent facilement se reconnaître.

Le *Sophiste*, de La Verpillière, n'a de remarquable que son histoire à laquelle tout Paris s'intéressa au moins pendant un mois. Cette pièce, d'abord intitulée *le Sage soi-disant*, a été reçue en 1817. A la fin de l'année 1832, le Tribunal de Commerce a condamné la Comédie-Française à la jouer dans le délai de trois mois. Enfin, quinze ans après sa réception, elle est représentée, le 22 janvier 1833... par autorité de justice. Le drame romantique vient à peine de naître, la tragédie agonise, mais dans le cours de cette année, sur une scène infime, au théâtre Molière, rue Saint-Martin, dirigé par le professeur Saint-Aulaire, qui a loué la salle pour ses élèves, débute — au moment où Mlle Duchesnois prend sa retraite — une actrice de treize ans qui sera la plus grande du siècle. Elle est laide et peu gracieuse avec son visage sombre, anguleux et son corps d'une excessive maigreur. Elle prononce mal le français qu'elle connaît à peine. Elle n'est encore qu'Élisa Félix mais elle deviendra Rachel.

Henri D'ALMERAS.



LA PROSPÉRITÉ DU COMMERCE VERS 1833.
VENTE SUR LA PLACE DU CHATELET DES OBJETS SAISIS PAR AUTORITÉ DE JUSTICE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

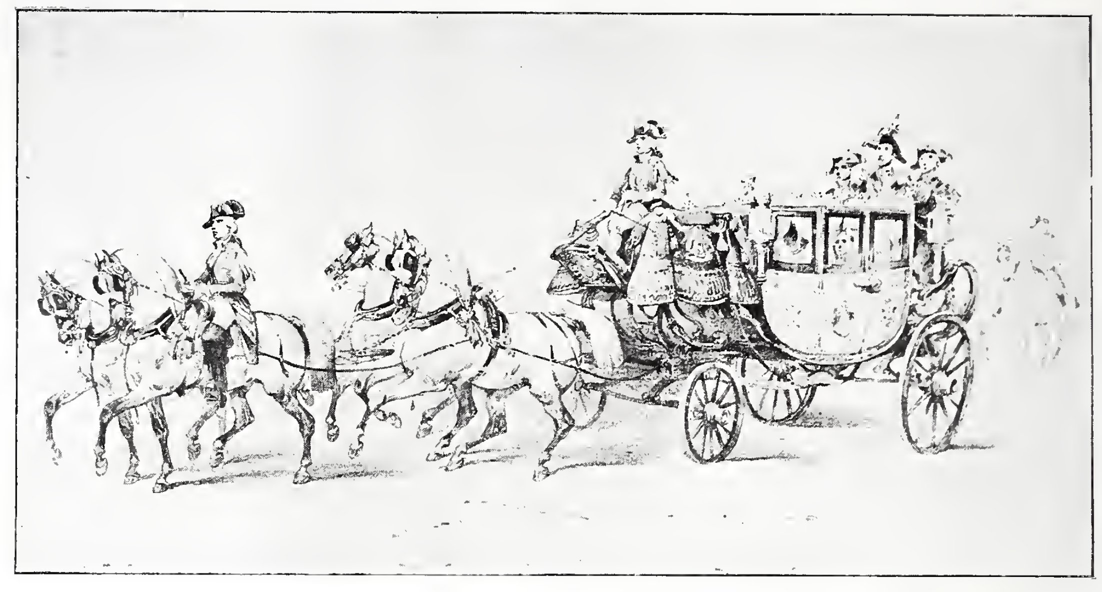
LES ÉCHOS DE PARIS

Pose de la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme

La nouvelle statue devait être livrée par M. Crozatier, fondeur, faubourg du Roule, et à ses frais, au pied de la colonne. Un fardier, attelé seulement de quatre chevaux, en a opéré le transport. La figure était debout, retenue par de fortes cordes, à peu près comme les caisses d'orangers sont transportées chaque année de la serre dans le Jardin des Tuileries. Pour éviter la pente trop rapide du faubourg, la voiture a remonté la barrière du Roule, a suivi le boulevard extérieur, la barrière de l'Étoile, l'avenue de Neuilly, la place de la Révolution, les rues de Rivoli et de Castiglione. Ce trajet n'a duré que cinq quarts d'heure. Partie de la fonderie hier à quatre heures moins un quart, la voiture est arrivée à cinq heures précises à la colonne.

Un plancher en pente avait été pratiqué sur la place Vendôme pour qu'on pût arriver à la hauteur des marches, en passant par la porte, et sans être obligé d'abattre un côté de la grille d'enceinte. Déposée à la naissance de cette pente, la statue a été poussée sur des rouleaux jusqu'au-dessous du câble qui devait la hisser, et qui descendait du sommet de la colonne. Il a fallu plus de trois heures pour cette opération ; c'était à peu près le temps que l'architecte avait calculé.

On sait qu'un échafaudage a été élevé au-dessus de la lanterne de la colonne. Là se trouve un plancher de 40 pieds carrés environ. Un autre plancher moins large a été établi aussi sur le tailloir du chapiteau, pour y placer des ouvriers qui pussent éloigner la figure, au moment de son passage, et prévenir ainsi un frottement dangereux. L'architecte, M. Lepère, auquel on doit la construction de ce beau monument, et, ce qui est également digne d'éloge, tous les procédés ingénieux qu'il a fallu inventer pour cette construction,



VOITURE DE LA COUR.

D'après un dessin de VICTOR ADAM. — (Musée Carnavalet.)

M. Lepère, disons-nous, a combiné le système de charpente de son échafaudage de manière à trouver le centre de la colonne pour point d'appui, et pour contre-poids, la calotte de bronze qui pèse 34 milliers.

Tout ayant été prévu, et la machine ayant été faite sur un poids triple de celui de la statue, on a placé, vers les neuf heures et demie, le crochet du moufle, pendant à l'extrémité de la double corde, au haut de l'armature préservative en fer, dont on a garni la figure sous son enveloppe de toile. Aussitôt les ouvriers se sont mis à l'œuvre; ils étaient au nombre de seize environ, tant pour mouiller le câble et diriger les cordages, que pour faire mouvoir le double moulinet du treuil sur lequel venait se rouler la corde à mesure que la statue s'éloignait de terre. C'est du côté de l'ouest, en face de la chancellerie, que la figure a été montée. L'appareil dont on s'est servi est fort simple, il consiste en une chèvre-chariot, glissant dans une rainure de fer ménagée sur les deux pièces principales du plancher supérieur. Cette machine s'avançait presque à l'extrémité du plancher, où une ouverture carrée avait été pratiquée pour le passage de la statue. Trois heures ont été employées pour faire traverser à ce poids énorme (il est de 4 milliers environ) un espace d'à peu près 176 pieds. L'ascension était à peine sensible; il fallait cesser de regarder pendant quelques instants et prendre un point de remarque pour juger des progrès, lorsqu'on reportait de nouveau les yeux sur cette masse. D'autres ouvriers étaient sur la place, et retenaient la figure, avec des cordes, dans un angle plus ou moins allongé, pour qu'elle n'éprouvât pas de trop fortes oscillations. Lorsque la statue est parvenue au-dessus du niveau du plancher, et qu'elle s'est trouvée suspendue entre les deux montants de la chèvre, les deux poulies se joignant presque, alors on a débarrassé le plancher, on a fait couler le chariot avec facilité,

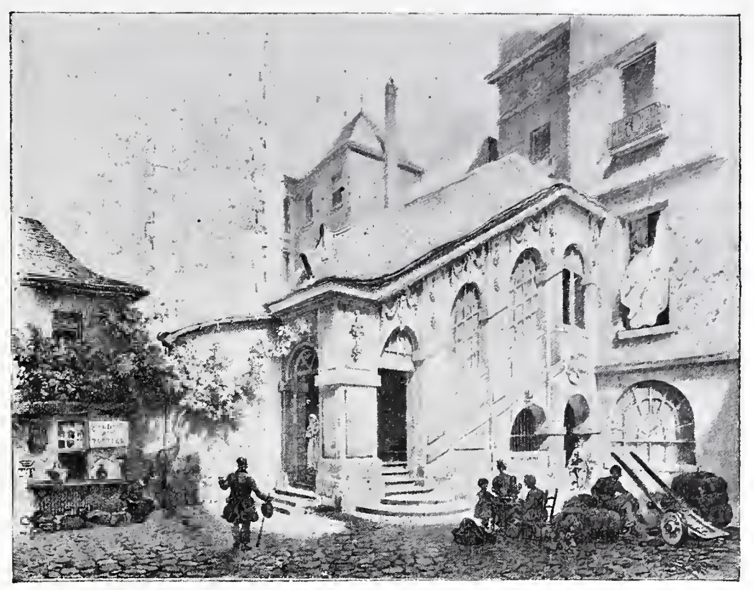


LA CHAPELLE DU PÈRE LACHAISE.

Le cimetière du Père Lachaise fut établi en 1804 par la Ville de Paris sur l'emplacement occupé au XVe siècle par la Folie Regnault, maison de campagne appartenant à un grand épicier qui la vendit en 1626 aux Jésuites. Ceux-ci lui donnèrent le nom de Mont-Louis. Elle fut habitée et embellie par le fameux Père Lachaise, confesseur de Louis XIV. En 1763, la propriété fut revendue par la Compagnie de Jésus. La chapelle est de construction toute moderne.

et la plinthe de la figure est venue s'ajuster sur la place qu'on lui avait préparée. A midi et demi tout était terminé. La statue a été fixée au moyen de boulons en cuivre, qui sont scellés dans la colonne et rivés sur la plinthe.

ULYSSE TENCÉ.



ESCALIER DE L'ANCIEN TRIBUNAL DE COMMERCE, RUE DU CLOITRE SAINT-MERRI.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Les démolitions autour de l'église Saint-Merri commencèrent en 1833 lorsque M. de Rambuteau succéda comme préfet de la Seine au comte de Bondy. Elles servirent aux divers agrandissements de l'Hôtel de Ville. L'escalier de l'ancien tribunal de commerce, qui se trouvait alors rue du Cloître-Saint-Merri, disparut dans ces travaux.

Un procès-verbal de duel en 1833.

(14 juin.)

Les attaques directes de M. le colonel Briqueville contre le maréchal Soult, ministre de la guerre, dans son discours du jeudi 13 juin, à la Chambre des députés, ayant rendu indispensable pour M. le marquis de Dalmatie le besoin d'une satisfaction, une rencontre a eu lieu ce matin au bois de Boulogne entre ces honorables adversaires, qui ont choisi l'épée pour arme, et ont commencé un combat qui a duré plus de dix minutes. M. de Dalmatie ayant, dans un mouvement, rencontré une pierre, est tombé à la renverse. M. Briqueville s'est alors empressé de lui tendre la main et de le replacer sur le bon terrain. Le combat a recommencé. Cette fois, l'épée de M. Briqueville s'étant, après une assez longue lutte, engagée dans celle de M. de Dalmatie, s'est échappée de ses mains. Il s'est avancé droit sur son adversaire, qui lui remit son arme avec empressement. Après un repos que nécessitait une attaque aussi vive, le combat reprit de nouveau. Les adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre, et arrivèrent bientôt à se saisir corps à corps. Dans cette situation, les témoins, qui étaient d'une part, pour M. le marquis de Dalmatie, M. le maréchal Clauzel et le général Jacqueminot; d'autre part, M. le général Exelmans et M. César Bacot, député, se jetèrent entre eux, et déclarèrent qu'en gens d'honneur ils ne devaient pas permettre la continuation d'un engagement aussi opiniâtre. Les deux combattants se sont soumis à cette décision, et se sont séparés, se donnant réciproquement les marques d'une franche et loyale estime.

« Maréchal CLAUZEL, C. BACOT, JACQUEMINOT, EXELMANS,

« Paris, 14 juin 1833. »

(*Note publiée dans les journaux le 15 juin.*)



STATUE DE NAPOLÉON PAR SEURRE.
Posée sur la colonne de la place Vendôme.
D'après une gravure du temps. — (Collection Hennin.)

La descente de la Courtille.

Le café Hainsselin, au coin du faubourg du Temple, était déjà plein de gens qu'à leur mine fraîche et reposée je jugeai



PORTAIL DE SAINT-ÉTIENNE DU MONT ET CLOCHER DE L'ANCIENNE ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

L'église Saint-Étienne du Mont portait déjà ce nom en 1221, et en juillet de cette année, elle fut frappée par le tonnerre. Le pape Honorius III en permit la reconstruction en 1222 sur de plus grandes proportions, mais à la condition de l'assujettir entièrement à l'importante église Sainte-Geneviève, sa voisine. L'église vassale n'avait pas même le droit d'avoir une porte particulière. Cette permission ne lui fut accordée qu'en 1517, époque où on la reconstruisit presque entièrement. Marguerite de Valois, posa en 1610 la première pierre de la nouvelle façade. L'église Saint-Étienne du Mont fut, depuis lors, intérieurement embellie d'époque en époque.

avoir tranquillement passé la nuit dans leur lit. Ils venaient là pour assister à cette fameuse descente de la Courtille dont tout le monde parle à Paris et que trop peu de personnes voient, parce que, pour la voir, il faut se lever matin et n'avoir peur ni de la boue, ni des voitures, ni des injures. A la petite pointe du jour, je fis marché avec un cocher de citadine qui consentit fort généreusement à se mettre, lui et ses deux bêtes, à ma disposition pour la matinée *au prix ordinaire;* chose qui m'émerveille et que je donne ici comme un titre de plus à la préférence que les citadines méritent d'obtenir sur toutes les autres voitures de l'espèce des fiacres. Je montai sur le siège à côté de ce brave homme, afin de ne rien perdre de ce que je voulais voir, et nous partîmes pour la barrière, au petit pas, car la file se formait déjà.

Nous passâmes la barrière et je fis arrêter au *Grand Saint-Martin*, la plus illustre maison de la Courtille, tenue par un membre de cette famille qui a su rendre son nom aussi populaire que celui de Ramponneau, la famille Dénoyez.

J'avais avec moi deux Parisiens, bons bourgeois, gardes nationaux et pères de famille, plus deux jeunes gens venus exprès de province pour voir le Carnaval de 1833.

Lorsque nous nous présentâmes, tous cinq, pour passer entre deux barrières dressées dans la salle basse, comme celles que l'on voit devant les théâtres à l'heure de la queue, nous fûmes surpris de nous sentir arrêtés par un obstacle dont nous ne pouvions juger la nature à cause de la foule qui nous avait précédés. C'étaient trois garçons marchands de vin, attachés à l'établissement, qui, les mains jointes, opposaient l'inébranlable rempart de leurs bras aux secousses que nous donnions, secousses terribles, à notre avis. J'avisai à ma droite, une grosse jeune femme, à la mine réjouie, qui faisait faction, elle quatrième, devant un immense comptoir couvert de grands plats non encore dégarnis de gibelottes, de matelottes, de volailles rôties, gigots, longes de veau, haricots, etc., de quoi donner à manger à tout un régiment; et je lui demandai, comme elle me riait au nez sans façon, pourquoi nous ne passions pas.

— On n'entre pas, dit-elle, sans prendre quelque chose.

— Ah?

— Pardi ! si nous laissions faire ces farauds de Paris, ils nous empliraient tout là-haut sans payer. Ça serait du propre!

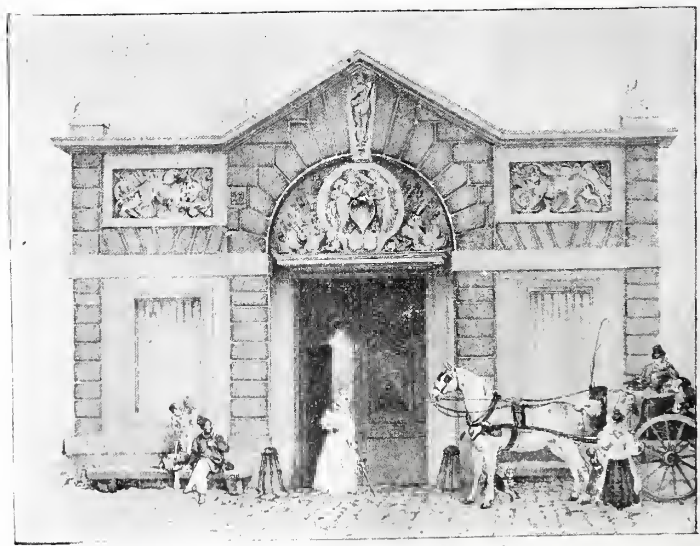
— C'est juste, répondis-je, eh bien, qu'est-ce qu'il faut prendre?

— Combien que vous êtes de votre société?

— Cinq.

— Cinq? Ça fait cinq litres.

— Alors, nous allons vous payer cinq litres.



PORTE DE L'HÔTEL DE Mme DE SÉVIGNÉ DANS L'ANCIENNE RUE SAINTE-CATHERINE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Mais nous vous demanderons la permission de ne pas les boire, vu que nous ne saurions guère comment emporter cinq bouteilles là-haut, à travers tant de monde.

— Ah! que vous êtes donc embêtants avec votre maladresse, allez! Voyons, payez-en trois et que ça finisse!

— Combien, trois litres?

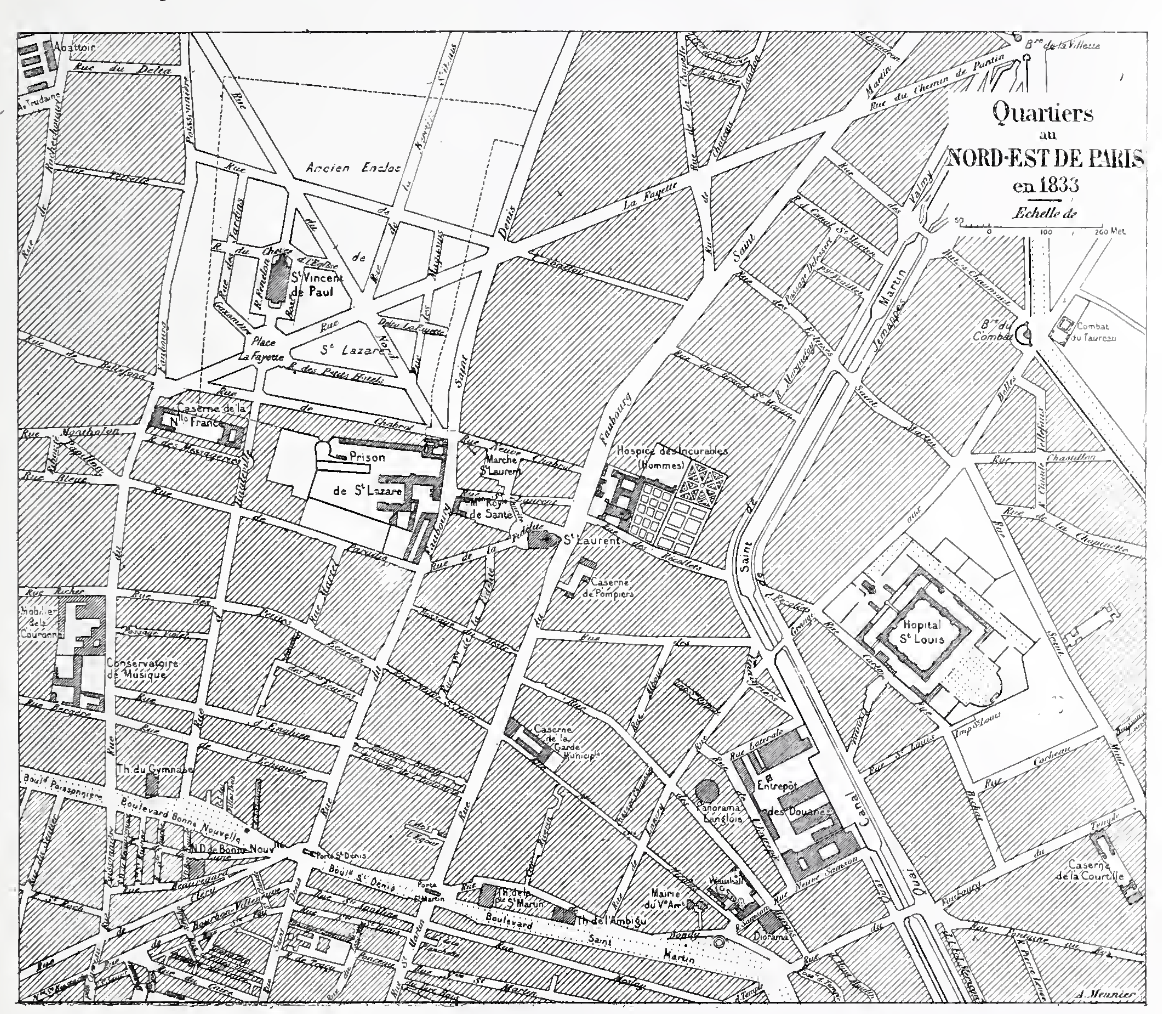
— Trente sous.

— Les voilà.

— Laissez passer cinq bourgeois!

Ah! de quel poids énorme je me sentis soulagé en passant de cet horrible foyer d'infections à l'air pur et vif, quoique mouillé, de la rue! Comme je cherchai ma citadine n° 18, pour y grimper et me rejucher à côté de mon honnête cocher! C'était bien autre chose que le Cirque-Olympique, ce que je venais de voir.

La voilà enfin, cette descente de la Courtille! Elle vient! elle vient, avec toutes ses folies, avec son infini cortège de masques pâles et bleus de la nuit, avec ses deux mille voitures à la file, avec



PLAN DES QUARTIERS DU NORD-EST DE PARIS EN 1833.
Dressé par A. Meunier, d'après les documents de l'époque. — (Collection Charles Simond.)

Depuis le dimanche précédent, le salon n'avait cessé d'être plein jour et nuit. En conséquence, c'étaient les mêmes nappes sur la table, nappes souillées de toute espèce de souillures; c'étaient les débris d'os et de sauces renversées, de verres et de bouteilles brisés, amoncelés depuis trois jours et trois nuits sur le pavé. Au comptoir de ce salon, une vieille femme, type de l'amabilité physionomique, qui semblait vivre là dans son élément, sur les nerfs et les poumons de laquelle cette hideuse atmosphère de vins et de viandes échauffés, de transpirations putrides, d'émanations nauséabondes, paraissait n'avoir aucune action.

ses cent mille spectateurs qui la regardent ébahis et riants, en faisant la tortue de leurs parapluies qui dégouttent les uns sur les autres! Voici la voiture de lord Seymour; la voici, cette belle voiture, avec ses six chevaux anglais aux crins nattés par la pluie, avec ses trois piqueurs en habit de chasse, qui sonnent de superbes fanfares! Derrière elle, voyez cette diligence, la même qui a servi à MM. Franconi frères pour jouer *la Diligence attaquée*, ou *l'Auberge des Cévennes*; quatre chevaux la traînent, quatre chevaux dressés, que vous avez admirés cent fois dans l'arène du Cirque. Tout est comédien là, tout est acteur: voi-



LES PARISIENNES.
La confidence.
D'après une lithographie en couleurs de SCHEFFER.
(Collection Raoul Deberdt.)

ture, chevaux, postillons et voyageurs. Sur l'impériale, il y a douze musiciens qui jouent l'ouverture de *Guillaume Tell*. Voyez plus loin cet homme à cheval, en costume du moyen-âge, une aumonière de velours à la ceinture ; il s'arrête et jette à la multitude émerveillée des poignées de pièces de cinq francs; c'est un illustre étranger qui demeure sur la place Vendôme; lord Seymour et lui ont les plus beaux chevaux de Paris. Voilà encore une grande et riche voiture qui vient : dans celle-là, il n'y a que des dames; moins généreuses mais plus galantes que le cavalier du moyen-âge, elles jettent à la foule des paquets de dragées... Bien! bien! baissez-vous, foulez-vous, traînez-vous dans la boue pour les ramasser! voilà justement ce que voulaient ces dames. Descendez encore. Voyez-vous un homme tout blanc des pieds à la tête, avec ce grand sac debout à côté de lui? C'est un meunier, son plaisir est de lancer des poignées de farine dans toutes les voitures qui passent. Ce n'est point le masque le moins facétieux de la bande. Entendez-vous le succès de ses malices? Entendez-vous comme on éclate de rire, comme on bat des mains? Bon! voilà un passant qui se fâche contre lui. Il sortait d'un bal paré, en bas de soie, en gilet de satin, en cravate blanche, en claque, ... que diable venait-il faire à la Courtille? regardez comme la foule maligne épouse sa querelle; suivez de l'œil son claque qui saute, vole et disparaît..... Maintenant, c'est lui que l'on saisit, que l'on bouscule, que l'on déchire..... Ils vont le tuer, Dieu me pardonne!... non. Le voilà qui remonte en cabriolet, tête nue, le pauvre homme! et qui passe. C'était la première fois qu'il venait!

Arrêtons-nous un peu. Les voitures ne vont plus.

Il y a encombrement. S'il vous plaît, nous allons descendre. Aussi bien, nous sommes aux *Vendanges de Bourgogne*. C'est ici qu'on a donné le banquet des sept-cents, l'un des préludes de la révolution de juillet. C'est ici que toute la garde nationale de Paris s'est réjouie de sa renaissance après les trois jours. C'est ici que les deux tiers des mariages parisiens se donnent rendez-vous au sortir de la mairie.

LES PARISIENNES.
Paresseuse!
D'après une lithographie en couleurs de SCHEFFER.
(Collection Raoul Deberdt.)

Entrons..... Que signifie ce vacarme? Il n'y a point de joie dans ces cris! Ces bouteilles, ces plats qui se brisent n'accompagnent point de refrains à boire!... On se bat là-haut!... on se tue, vraiment!... Qu'en dites-vous, M. Charlier?

— C'est une société qui s'amuse, répond le tranquille maître des *Vendanges*. Oh! je n'ai pas de crainte. Les gaillards paieront bien. Ils peuvent casser hardiment!

Heureux homme! Il en a vu bien d'autres. Toutes ces émotions-là sont usées pour lui. Il laisse faire maintenant et n'interpose son autorité de propriétaire que si la mine des tapageurs prévient mal en faveur de leur bourse.

Quant à nous qui sommes assez simples pour nous inquiéter de ce carnage de vaisselle, allons voir.

C'est une troupe de corsaires, de galants corsaires à l'écharpe de soie,

au pantalon rayé d'or. Ce sont des espagnoles, avec leurs yeux noirs, leurs basquines et leurs poignards. Qu'est ceci? Sous votre rouge et vos mouches, je vous reconnais, messieurs! vous êtes du grand monde, et du plus grand! Bravo! Voilà les beaux jours du Carnaval revenus! voilà mon vieux carnaval du XVIII[e] siècle! voilà nos grands seigneurs en goguette! car ce sont des seigneurs que vous voyez là; lord Seymour, dont tout à l'heure je vous montrais la voiture magnifiquement attelée, avec ses piqueurs et leurs fanfares; derrière lui, ce jeune homme si pâle, si fatigué, qui le retient et l'empêche de briser une porte, c'est le fils d'un pair de France; plus loin, cet homme à la physionomie si peu d'accord avec la scène terrible qui se passe, est un député; les autres sont barons, comtes, et même marquis. M. Charlier avait raison: ils paieront bien!

AUGUSTE LUCHET.



LES PARISIENS.

— Parlons peu z'et parlons bien!

D'après les scènes parisiennes de PIGAL. — (Collection Raoul Deberdt.)

La nouvelle prison pour dettes de la rue de Clichy.

Venez visiter avec moi la nouvelle prison pour dettes de la rue de Clichy; ou plutôt, restez à la porte du guichet, et contentez-vous de me suivre des yeux à travers la grille,... car un créancier ne franchit jamais impunément le seuil de cette porte, et lorsque par aventure, il se hasarde à pénétrer dans cette enceinte, le hourra général qui s'élève à sa vue, est le bruyant signal du bain qu'on lui prépare; ce bain qui attend, à la fontaine de la cour, tout créancier qui ose franchir les limites du parloir, il faut bon gré, mal gré, qu'il le prenne. C'est le seul à compte qu'il est permis de lui donner.

A Paris donc, dans le plus riche quartier de la capitale, et sur l'emplacement de l'ancien hôtel Gaillard, s'élève, rue de Clichy, moyennant les huit cent mille francs qu'il a coûtés, le nouvel *hôtel garni* dont la révolution de Juillet a mis les prisonniers pour dettes en possession, à la fin de 1833.

Cette prison est partagée en deux quartiers distincts: — *Quartier des hommes*, — *Quartier des femmes*.

Le quartier des femmes se compose de 18 chambres à cheminées, fort claires, fort propres, fort bien chauffées; plus, d'une salle de bains, d'un lavoir, d'un parloir, d'un préau et d'une travée au-dessus de la chapelle des hommes. C'est le seul point de rapprochement qu'on permet à ceux-ci d'avoir avec leurs voisines.

Le quartier des hommes se compose du bâtiment principal que précède le bâtiment d'administration, précédé lui-même d'une grande cour d'entrée: c'est dans cette cour qu'on descend les nouveaux arrivants, et par cette cour qu'on les introduit au greffe pour y recevoir leur billet de logis.

Un élégant et spacieux escalier conduit aux trois étages du bâtiment principal. Chaque étage contient une double rangée de cellules particu-



LES PARISIENS.

— Parbleu! J'arrive à propos.

D'après un dessin de PIGAL. — (Collection Raoul Deberdt.)



COMMENT ON S'ABONNE AU « CONSTITUTIONNEL ».
D'après une caricature de l'époque.
(Collection G. Hartmann.)

lières que partage un large et long corridor. Chaque cellule est pourvue d'une petite armoire, d'un porte-manteau et d'un lit en fer. Chacune d'elles est éclairée par une fenêtre dont la vue embrasse les jardins de Tivoli ou les hauteurs de la capitale. Des conduits de chaleur les échauffent toutes pendant l'hiver. Une salle d'infirmerie de 30 lits, qui n'est jamais occupée par des malades, supplée, au besoin, à l'insuffisance des cellules. Une pharmacie, un chauffoir, et une cour à part dépendent de cette salle.

Au rez-de-chaussée et dans toute la longueur du bâtiment, règne une vaste galerie vitrée, bordée de cellules, et soutenue par une ligne de colonnes d'ordre... parisien. Cette galerie est parquetée et chauffée, comme le reste de l'établissement, par les bouches du calorifère placé dans les caves; elle sert de promenoir d'hiver aux détenus. Au bout de la galerie, sont établis une cantine pour la petite propriété, un restaurant pour l'aristocratie, et un café pour tout le monde.

Dans le monde, le condamné par corps traîne l'existence la plus lourde, la plus douloureuse, la plus misérable. Ce cruel *par corps* qui menace à chaque instant de l'atteindre, est pour lui l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête par un fil toujours prêt à se casser. Semblable à ces tristes oiseaux de la nuit qui rentrent dans leurs trous dès que le soleil se lève, et qui n'en sortent plus qu'après que le soleil est couché, le condamné par corps ne peut jouir sans danger de la clarté du jour. La loi ne protège sa liberté que depuis la venue du soir jusqu'à la naissance du matin.

En prison, ces cruelles terreurs ne viennent plus l'assiéger, l'espérance dans son cœur a fait place à la crainte, et lorsqu'il pense à son créancier, cette pensée maintenant implique celle de délivrance et non plus celle d'emprisonnement forcé. Et puis, rue de Clichy, le régime intérieur de la maison ne lui permet-il pas de se procurer toutes les jouissances de la vie libre? S'il est riche, — car on peut être riche dans une prison pour dettes. — il retrouve dans sa cellule toutes les habitudes luxueuses de son hôtel. S'il est seulement dans l'aisance, un restaurant à la carte lui fournit, à peu de frais, un excellent dîner.

S'il est tout à fait pauvre, la cantine lui fournit de quoi vivre à meilleurs frais encore, et les 30 francs qu'il reçoit maintenant, par mois, de son créancier, suffisent pour payer, avec sa nourriture, la location des effets de *pistole*. — Du reste, si la *pitance* de l'administration lui manque, les dons de la *charité* et les secours de ses compagnons de captivité, plus riches que lui, ne lui manquent pas.

Riches ou pauvres, tous, soumis aux règles uniformes d'une loi commune, ont droit de prendre



COMMENT ON SE DÉSABONNE.
D'après une caricature de l'époque.
(Collection G. Hartmann.)



LA MODE EN 1833
Capeline de velours ornée d'oiseaux de paradis.
Robe en satin broché.
(D'après *le Costume parisien* de 1833.)

part aux rafraîchissements du café, aux joies bruyantes des jeux de la cour, aux plaisirs recueillis du cabinet de lecture. Tous peuvent, à l'aide d'un commissionnaire ou d'une *petite poste* placée dans l'intérieur de l'établissement, correspondre avec leurs amis du dehors, sans contrôle aucun de la part de l'administration. Tous reçoivent des visitants et des visitantes qui les viennent voir, les consolations de l'amour ou celles de l'amitié. Tous, enfin, peuvent vivre en famille, et embrasser, chaque jour, leurs femmes, leurs mères, leurs enfants. Le soir, seulement, il faut se séparer, mais la nuit qui reste est une nuit de sommeil, et le bonjour du lendemain n'en a que plus de délices.

Telle est la vie captive que mènent à Paris le prince et le prolétaire, le valet et le marquis, le général et le soldat, le pair de France et le marchand, l'écrivain et l'artisan, et les *tutti quanti* de tout rang, de toute profession, de toute nation, de toute fortune, de tout sexe, de tout âge, que la contrainte par corps déporte, chaque année, dans la *république des dettes*.

MOREAU CHRISTOPHE.
(*De l'État actuel des prisons en France.*)

Les combats d'animaux à la barrière du Combat.

Le quartier du Combat rappelle un spectacle hideux qui faisait les délices d'une partie du peuple parisien. Dans une arène entourée d'un amphithéâtre de planches, il venait assister à de sanglantes batailles entre des taureaux et des chiens. Jules Janin a décrit cette « enceinte pauvre et délabrée, avec des grosses portes grossières et une vaste cour garnie de molosses jeunes et vieux, les yeux rouges, la bouche écumante, de cette écume blanchâtre qui descend lentement à travers les lèvres livides ».

Les luttes à mort n'avaient lieu que les jours de grande fête; ces solennités se terminaient ordinairement par un feu d'artifice; plus tard, après l'invention des aérostats, on faisait partir un ballon avec un chien dans la nacelle. On faisait battre aussi des chiens contre des sangliers, contre des loups, etc. Un jour que le directeur de ce spectacle avait annoncé un combat à mort entre un tigre et un verrat, les pratiques, affriandées par l'originalité du fait, remplirent le théâtre jusqu'aux combles et l'on fit sortir un verrat d'une hutte où étaient enfermés une douzaine de ses congénères destinés aux représentations suivantes. En entrant dans l'arène, le paisible compagnon de Saint-Antoine, ne fit même pas attention à l'adversaire qui l'y attendait, et s'était mis à fouiller le sol, quand, d'un bond, la bête féroce se trouve près de lui, d'un coup de griffe appliqué sur les reins, l'étend par terre, puis l'entame à belles dents. Mais dom Pourceau, comme dit La Fontaine, n'est pas d'humeur à se laisser faire sans rien dire, aussi se met-il à pousser des cris de détresse, et à



LA MODE EN 1833.
Habit à basques et revers très larges.
Gilet et pantalon de piqué. Pantalon de casimir.
(D'après *le Costume parisien* de 1833.)

brailler de telle sorte que ses compagnons, exaspérés, s'insurgent dans la cabane, en brisent la porte, se précipitent sur le tigre et le forcent à la fuite : mais ceux-ci le poursuivent avec des grognements furieux, ne lui laissent aucun répit, et finissent par le mettre en pièces. Impossible de peindre cette scène inattendue, les applaudissements de la foule qui réclama le même spectacle pour le lendemain ; mais le directeur, qui ne savait pas que le dénouement dût lui coûter si cher, se garda bien d'acquiescer à la *demande générale du public*. D'autres fois, c'était une bataille entre des chiens et un âne auquel on avait attaché un singe sur le dos, lutte désespérée où le pauvre baudet, avant de mourir sous les morsures de ses adversaires, avait à endurer les blessures faites par le quadrumane aux abois, pour se cramponner après lui. Souvent encore, c'était une lutte entre chiens, avec des paris engagés pour l'un ou l'autre des combattants ; mais presque toujours, quand ceux-ci avaient fini, les parieurs se prenaient de mots et s'empoignaient à leur tour. Un médecin, le Dr Aussandon (qui a compté bien des amis parmi les gens de lettres et les artistes, et qui leur était dévoué, rentrait ou sortait souvent pendant la nuit : charitable et désintéressé, il allait soigner de pauvres hères dans des quartiers déserts, où il avait eu à déployer sa force herculéenne contre des bandits : il prit pour compagnon de voyage un bouledogue magnifique qu'il accoutuma aux dangers en le lançant contre les animaux du Combat. Un jour, toute une meute harcelait un ours énorme nommé Martin, comme tous les ours en captivité ; le bouledogue d'Aussandon, excité par les aboiements, par les hourras, par les acclamations des garçons bouchers, fins connaisseurs, veut mordre le museau du terrible carnassier : celui-ci le saisit au passage avec ses griffes acérées et approche de sa gueule béante le chien qui se tord dans les convulsions d'une résistance désespérée.



LA MODE EN 1833.

Robe avec pèlerine de mousseline. Cravate, sac et ombrelle en gros de Naples recouverts de dentelle noire.

(D'après *le Costume parisien* de 1833.)

Alors, chose inouïe ! dont on a longtemps causé dans les faubourgs, un homme culbute ses voisins, escalade les banquettes, saute par-dessus la balustrade et va droit à l'ours !

C'est Aussandon qui vient au secours de son chien.

L'ours laisse tomber sa proie ; Aussandon a atteint le but qu'il se proposait : il bat en retraite : mais la monstrueuse bête le poursuit, se dresse sur son séant, étend ses deux pattes velues et serre contre sa poitrine l'imprudent agresseur.

Celui-ci sent la respiration lui manquer et des ongles terribles entrer dans sa chair : par un effort herculéen, il se retourne, enfonce le pouce dans l'orbite de l'ours et lui arrache l'œil droit.

L'homme et la bête tombèrent côte à côte.

Quand nous demandions à Aussandon des détails sur ce duel étrange, il disait avec un frémissement involontaire : « Ne me parlez pas de ça ». Après avoir langui deux ans, il se rétablit, mais il ne recouvra qu'en partie sa force prodigieuse. Accablé d'infirmités prématurées, il s'y déroba par le suicide.

Une des réformes du règne de Louis-Philippe, en 1833, fut la suppression du Combat (1).

Émile DE LABÉDOLLIÈRE.

(*Le Nouveau Paris*.)

(1) Le « Combat » ou « Combat du taureau », dit Dulaure, dans son *Histoire de Paris*, était situé sur la route de Pantin, hors de la barrière Saint-Martin. Il s'ouvrit au public, pour la première fois, le 16 avril 1781 ; « ce spectacle était digne des bouchers ; la police affecta de le prohiber d'abord ; elle le toléra ensuite. On y voyait des femmes d'un certain rang, à l'exemple des dames romaines, prendre plaisir à voir couler le sang, à voir le taureau mis à mort par la fureur des chiens ». — (DULAURE, t. VIII, p. 403.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1833.

Janvier.

7. — Condamnation du vicomte **Sosthène de la Rochefoucauld**, à 3 mois de prison et 100 francs d'amende pour la publication d'une brochure injurieuse contre le roi.
10. — **Jour le plus froid de l'année** (8° 1/2).
26. — **Abolition du deuil anniversaire du 21 janvier.** — Condamnation à mort de l'ex-sergent de ville Regey, assassin du garçon de recette Ramus.
30. — Élection de **Benjamin Guérard**, à l'Académie des Inscriptions, à la place d'Abel Rémusat.

Février.

2. — **Duel entre Armand Carrel**, rédacteur en chef du *National*, **et M. Roux-Laborie fils.** Armand Carrel est grièvement blessé au ventre.
23. — Ordonnance constituant le corps royal **d'état-major.**
27. — Acquittement de **Chateaubriand**, accusé d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement pour sa brochure : « Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry. »

Mars.

1. — **Sylvestre de Sacy** est élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, en remplacement de Dacier.
2. — **Exécution de Regey** à la barrière Saint-Jacques.
6. — Révocation de **M. Baude**, conseiller d'État, et de M. **Dubois**, inspecteur général de l'Instruction publique (à cause de leurs opinions politiques qui n'étaient pas celles du gouvernement).
17. — Bal donné dans les salons de Morel, boulevard des Amandiers, par les **Saint-Simoniens**, au profit de la mission d'Orient (chargée d'aller à la recherche de la femme Messie).
18. — Élection de **Libri** à l'Académie des Sciences. — Acquittement de l'étudiant en droit, Louis Bergeron, accusé de l'attentat du 19 novembre 1832 contre le roi.

Avril.

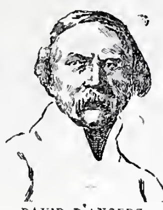
6. — Élection de **Jouffroy** à l'Académie des Sciences morales et politiques.
16. — **Armand Marrast**, rédacteur en chef de la *Tribune*, et Lionne, directeur gérant, accusés d'attaques dans leur journal contre les députés, comparaissent devant la Chambre constituée en tribunal. Lionne est condamné à 3 ans de prison et 1,000 francs d'amende.
22. — Rapport du colonel Lamy à la Chambre des députés sur la nécessité de fortifier Paris.
24. — Loi ouvrant un crédit de 72,500 francs pour achat par l'État de la **Bibliothèque de Cuvier** et accordant à sa veuve une pension de 6,000 francs.
25. — **Clôture de la session législative de 1832.**
26. — **Ouverture de la session de 1833.**

Mai.

2. — **Séance publique annuelle des cinq Académies.** (Communication de Raoul Rochette sur la grande mosaïque découverte à Pompéï.)
11. — Le *Moniteur* annonce l'accouchement de la duchesse de Berry, mariée secrètement au comte Lucchesi-Palli.
23. — **Arnault** est élu secrétaire perpétuel de l'Académie française en remplacement d'Andrieux.

Juin.

1. — La Chambre des députés refuse de porter de 1,500 francs à 6,000 francs la pension de la veuve du général **Daumesnil.**
14. — **Duel entre le colonel Briqueville**, député, et le fils du **maréchal Soult**, ministre de la Guerre.
16. — En présence de plusieurs membres de l'Institut et de la Société royale d'agriculture, **expérience d'une nouvelle charrue** (la charrue Grangé à la ferme de Rouvray, dans la commune de Pantin).
20. — **Élection de Thiers à l'Académie française**, en remplacement d'Andrieux.
22. — **Le comte de Rambuteau**, député, est nommé **préfet de la Seine.**
26. — **Clôture de la session législative de 1833.**
28. — Loi (Guizot) réorganisant **l'enseignement primaire.**
29. — **Jour le plus chaud de l'année** (29° 1/2).


DAVID D'ANGERS.
Peintre
(1789-1856.)


DUCHATEL.
Homme politique
(1803-1864.)


BARYE.
Sculpteur (1795-1875.)


DAUZATS.
Peintre (1804-1868.)


AUG. THIERRY.
Historien (1795-1856.)


F.-V. RASPAIL.
Chimiste (1794-1878.)

Juillet.

21. — La nouvelle **statue de Napoléon** (par Seurre, avec la redingote et le petit chapeau), est **placée sur la colonne de Vendôme** (l'ancienne statue avait été fondue pour faire la statue d'Henri IV, au Pont-Neuf).
28. — **Inauguration de la statue de la place Vendôme.** — Des indulgences sont accordées par le pape Grégoire XVI aux personnes qui visiteront, après avoir communié, **le calvaire de Montmartre.**
30. — Rapport à l'Académie des Sciences sur deux enfants du sexe féminin accollés par la partie antérieure du corps et dont l'un était acéphale. Le rapporteur examine entre autres questions, si ces deux corps ont chacun une âme. (Cet enfant double mourut, âgé de plus d'un an, le 12 août.)

Août.

9. — Condamnation à 10 ans de travaux forcés de **Gillard**, prétendu complice de Lemoine, assassin de la femme de chambre de Mme Dupuytren (quelques années après, le roi fit grâce à Gillard que sa condamnation avait rendu à peu près fou).
12. — **Flourens** est élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.
15. — **Condamnation** aux travaux forcés à perpétuité de **Robert et Bastien** qui avaient assassiné en 1821 la veuve Honet, belle-mère du premier,
19. — Distribution des **prix du Concours général**, sous la présidence de Guizot.
26. — Départ du roi pour la Normandie.
31. — Élection du peintre **Drolling** à l'Académie des Beaux-Arts.

Septembre.

2. — Mémoire de **Moreau de Jonnès** à l'Académie des Sciences sur le degré de mortalité dans les divers pays d'Europe. (En France : en 1776, 1 sur 25 1/2 — de 1825 à 1827, 1 sur 39 1/2.)
12. — Retour du roi à Saint-Cloud.
26. — Acquittement de Lionne, gérant de la *Tribune*, et de Paulin, gérant du *National*, accusés d'avoir publié dans leurs journaux des protestations contre les forts détachés.

Octobre.

12. — Distribution des **grands prix de l'Académie des Beaux-Arts** (1er grand prix de sculpture : P. Ch. Simard, élève de Pradier. — 1er grand prix d'architecture : M. V. Baltard, élève de son père. — 2e grand prix de composition musicale : M. A. C. Lecarpentier, élève de Lesueur).
24. — **Élection de Charles Nodier à l'Académie française** (il fut élu au troisième tour contre de Salvandy et Firmin Didot).

Novembre.

9. — Ouverture des **Concerts Montesquieu.** Succès de curiosité de 22 **musiciens russes** qui se ser-

vent d'instruments nouveaux « des cors dont la forme ressemble à celle des trompes avec lesquelles les bergers suisses rappellent les bestiaux. Ces cors ont depuis cinq pouces jusqu'à huit pieds de long pour parcourir depuis les sous aigus jusqu'aux plus graves ». Exécution de l'ouverture du **Calife de Bagdad** et des variations de Kosloff.

Décembre.

11. — 1re journée du **procès** de 27 membres **de la Société des Droits de l'homme** (parmi lesquels le capitaine Kersausie, Raspail et quatre élèves de l'École polytechnique), accusés d'avoir préparé pour le 28 juillet un mouvement insurrectionnel.

21. — Acquittement des 27 membres de la Société des *Droits de l'homme*. (Sur réquisitoire de l'avocat général, la Cour, après les débats, suspend trois des avocats : M. Dupont, pendant un an, M. Pinart et M. Michel, pendant six mois.)

23. — Arrivée de l'**obélisque de Louqsor** à Paris. — Ouverture de la session législative de 1834.

26. — **Réception de Charles Nodier** à l'Académie française (Éloge de Laya. — Réponse de Jouy).

Monuments et Fondations.

Construction du **pont Louis-Philippe** (1833-34).

Loi (27 juin) qui ouvre un **crédit de** 17,240,000 fr. pour l'achèvement de l'arc de triomphe de l'Étoile (2,070,000 fr.), de la Madeleine, du Panthéon, de l'église de Saint-Denis, du Muséum d'histoire naturelle, de l'école des Beaux-Arts, de l'hôtel du quai d'Orsay, de la colonne de la Bastille, du Palais-Bourbon, de l'Institut des sourds-muets, du Collège de France, pour le pont de la Concorde et le placement de l'obélisque.

Alexandre du Sommerard achète l'**hôtel de Cluny** pour y installer ses collections.

Achèvement de la **nouvelle prison pour dettes rue de Clichy**

Ouverture des **rues Rodier, Turgot, du pont Louis-Philippe.**

Fondation de l'**Institut historique** (24 décembre), — de la **Société de l'histoire de France**. — Création de l'**institution Lorcol**, rue Sainte-Geneviève.

M. Lavocat est nommé administrateur de la **manufacture des Gobelins.**

La vie de la rue.

Panorama d'Alger, par Langlois, rue des Marais du Temple, 40. — **Diorama** (vue de la Forêt Noire.)

Exposition au boulevard Bonne-Nouvelle de deux **Indiens Charruas.**

Élysée Montmartre, barrière des Martyrs (bal public). Le Cirque Olympique devient *Théâtre National*.

Construction par l'architecte Duquesney du *Concert des Mille Colonnes*, rue de la Gaîté. — Ouverture d'une *Taverne* (la première) au quartier Latin.

Le musicien allemand **Joseph Werner** qui imite sans instrument les cris et les chants des oiseaux, les aboiements des chiens, etc. et joue plusieurs morceaux.

Suppression des combats d'animaux à la barrière du Combat.

Beaux-Arts.

Salon de 1833. — 2,753 tableaux, 253 morceaux de sculpture (*Singe occupé à peindre*, par Decamps. — *Scène de la Saint-Barthélemy*, par Robert-Fleury. — *Paysage de Granville*, par Rousseau. — *Portrait de Bertin l'aîné*, par Ingres. — *Miniatures* de Mme Mirbel. — *Pêcheur napolitain*, par Rude. — Gravure du tableau de *Daphnis et Chloé* de Gérard, par Richomme. Gravure du *Cromwell* de Paul Delaroche par Henriquel Dupont).

Industrie.

Nombreuses **grèves** à Paris pendant les derniers mois de l'année.

La vie littéraire.

Balzac. *Le Médecin de campagne*. — **George Sand**. *Lélia*. — **E. Quinet**. *Ahasverus*. — **H. de Latouche**. *La Vallée aux loups*. — **Lamennais**, *Paroles d'un croyant*. — **Mérimée**. *Mosaïque*. — **Petrus Borel**. *Champavert*. — **Arnault**. *Souvenir d'un Sexagénaire*. — **Victor Jacquemont**. *Correspondance*. — **Michelet**. Premier volume de *l'Histoire de France*. — **Théophile Gautier**. *Les Jeunes France*. — *Albertus ou l'âme et le péché*. — **A. de Musset**. *Un spectacle dans un fauteuil*. — **A. Barbier**. *Il Pianto*. — **Arvers**. *Mes Heures perdues*.

Prix annuel de 1,000 francs **fondé par le baron Gobert** pour le « morceau le plus éloquent d'Histoire de France ».

Fondation au Palais-Royal de la **librairie de Garnier frères** (Auguste et Hippolyte, anciens commis-libraires).



AUGUSTE COMTE.
Mathématicien (1798-1857.)



MÉRY.
Littérateur (1798-1866.)



HEIM.
Peintre (1785-1865.)



JEAN REBOUL.
Poète (1796-1864.)



VIVIEN.
Homme politique (1799-1854.)



HENRIQUEL DUPONT.
Graveur (1797-1892.)

Le théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 22 janvier. *Le Sophiste*, 3 actes en vers, par le baron de Laverpillière (pièce reçue en 1819, jouée aussi mal que possible par autorité de justice et qui n'eut aucun succès). — 9 février. Représentation au bénéfice de **Mlle Duchesnois** qui paraît pour la dernière fois sur la scène. — 18 mai. *Les Enfants d'Edouard*, drame, 3 actes en vers, par Casimir Delavigne (grand succès). — 9 novembre. *Bertrand et Raton* ou *l'Art de conspirer*, comédie, 5 actes en prose, par Scribe (succès).

Opéra. — 27 février. *Gustave* ou *le Bal masqué*, opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber (grand succès). — 30 mai. Représentation au bénéfice de **Mme Dorval**. — 22 juillet. *Ali Baba* ou *les Quarante voleurs*, opéra en 3 actes, paroles de Scribe, musique de Cherubini (succès d'estime). — 4 décembre. *La Révolte au Sérail*, ballet en 3 actes, par Taglioni, musique de Théodore Labarre, décors de Ciceri, Léger, Feuchères et Despléchin (grand succès).

Opéra-Comique. — 4 mars. *Les Souvenirs de Lafleur*, 1 acte, paroles de Carmouche, musique d'Halévy (succès). — 16 mai. *Ludovic*, drame lyrique en 2 actes, paroles de Saint-Georges, musique d'Hérold et d'Halévy (succès). — 18 septembre. *Le Proscrit* ou *le Tribunal Invisible*, 3 actes, paroles de Xavier et Carmouche, musique d'Adam (succès).

Théâtre-Italien. — 10 janvier. *I Capuletti e I Montecchi* (Les Capulets et les Montaigus), opéra en 3 actes, paroles de Romani, musique de Bellini (succès). — 1er octobre. Réouverture. Début du chanteur russe **Ivanoff** et de **Mlle Schultz**, chanteuse suédoise. — 8 octobre. Début de **Mlle Ungher**, dans le rôle d'*Imogène* du *Pirate*. — 17 décembre. *Gianni di Calais*, opéra semi-seria en 3 actes, par Donizetti (succès).

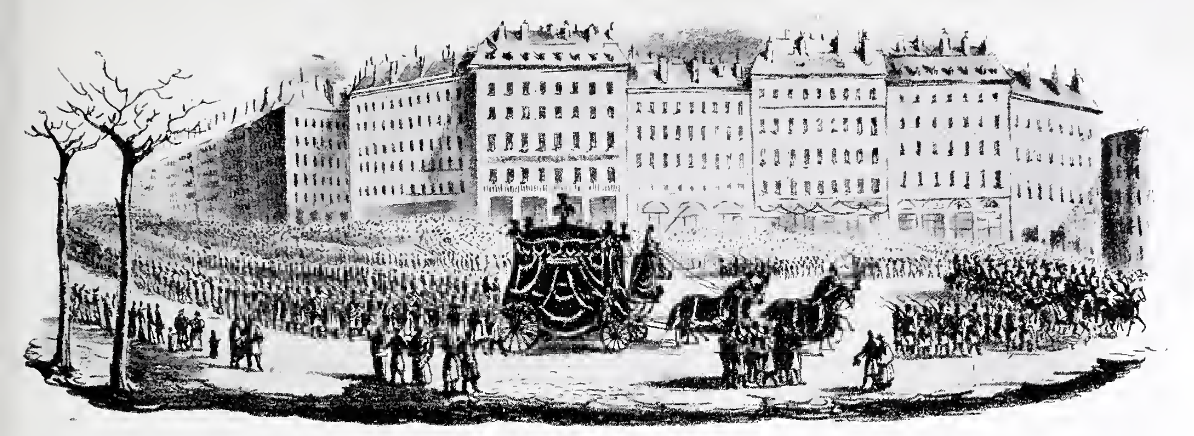
Palais-Royal. — 6 avril. Début d'**Alcide Tousez** dans *Maclou* ou *le Valet de ferme*, comédie de Dumersan, Brazier et Dartois. — 11 avril. *Sophie Arnould*, vaudeville en 3 actes, par Leuven, Forges et Dumanoir (succès).

Porte Saint-Martin. — 2 février. *Lucrèce Borgia*, drame, 5 actes en prose par Victor Hugo (succès). — 6 août. *La Chambre ardente*, drame, 5 actes en prose, par Bayard et Melesville (succès). — 7 novembre. *Marie Tudor*, drame en trois journées et quatre parties, par Victor Hugo (succès médiocre). — 28 décembre. *Angèle*, drame, 5 actes en prose, par A. Dumas (succès).

Théâtre Molière.—Début de Rachel à treize ans.

Les morts de l'année.

Le mathématicien **Legendre** (9 janvier). — Le compositeur **Hérold**, mort à 39 ans (18 janvier). — **Dacier**, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions (4 février). — Le naturaliste **Latreille** (6 février). — Le baron **Ternaux**, manufacturier, ancien député de Paris (2 avril). — L'helléniste **Coray** (7 avril). — **Andrieux**, secrétaire perpétuel de l'Académie française (11 mai). — L'architecte **Labarre** (20 mai). — **Le général Savary, duc de Rovigo** (2 juin). — Le peintre **Guérin** (16 juillet). — **Mlle Bourgoin**, actrice du Théâtre-Français (11 août). — **Evariste Dumoulin**, littérateur (4 septembre). — **Merlin de Thionville**, ancien membre de la Convention (14 septembre). — **Victor Ducange**, auteur dramatique (25 octobre). — Le botaniste **Desfontaines** (15 novembre). — **Le maréchal Jourdan** (23 novembre). — Le chirurgien **Boyer** (25 novembre).



CONVOI DE DULONG, DÉPUTÉ DE L'EURE, LE 29 JANVIER 1834.
D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

1834

L'année 1834 s'ouvrit sous de sanglantes auspices. Un député, qui par la droiture et l'affabilité de son caractère s'était concilié d'universelles sympathies, un ancien magistrat que son genre d'éducation avait mal préparé aux incidents à main armée qui occupent une place si importante dans la procédure parlementaire, fut tué en duel par le général Bugeaud. Le coup de pistolet qui avait donné la mort à l'infortuné Dulong, dans une allée du Bois de Boulogne, n'était que l'avant-coureur d'une série d'émeutes.

D'ailleurs l'anarchie existait déjà depuis plusieurs mois sur les voies publiques de la capitale. Les quartiers du centre étaient devenus inhabitables. Des milliers de crieurs de profession faisaient subir aux étrangers et aux promeneurs inoffensifs le supplice d'un vacarme ininterrompu : Demandez *les Crimes de la Police! à la Potence les Sergents de la Ville!* Demandez la *Proclamation aux Ouvriers coalisés!* Ces titres indiquaient suffisamment le caractère des pamphlets qui se vendaient librement dans les rues de Paris.

Pour des hommes qui ont fait une révolution c'est toujours une épreuve délicate de demander aux Chambres des lois qui restreignent les libertés publiques.

Le duc de Broglie, qui avait fondé, sous la Restauration, une société pour la défense de la liberté de la Presse; M. Barthe, qui avait prêté sur des poignards les serments



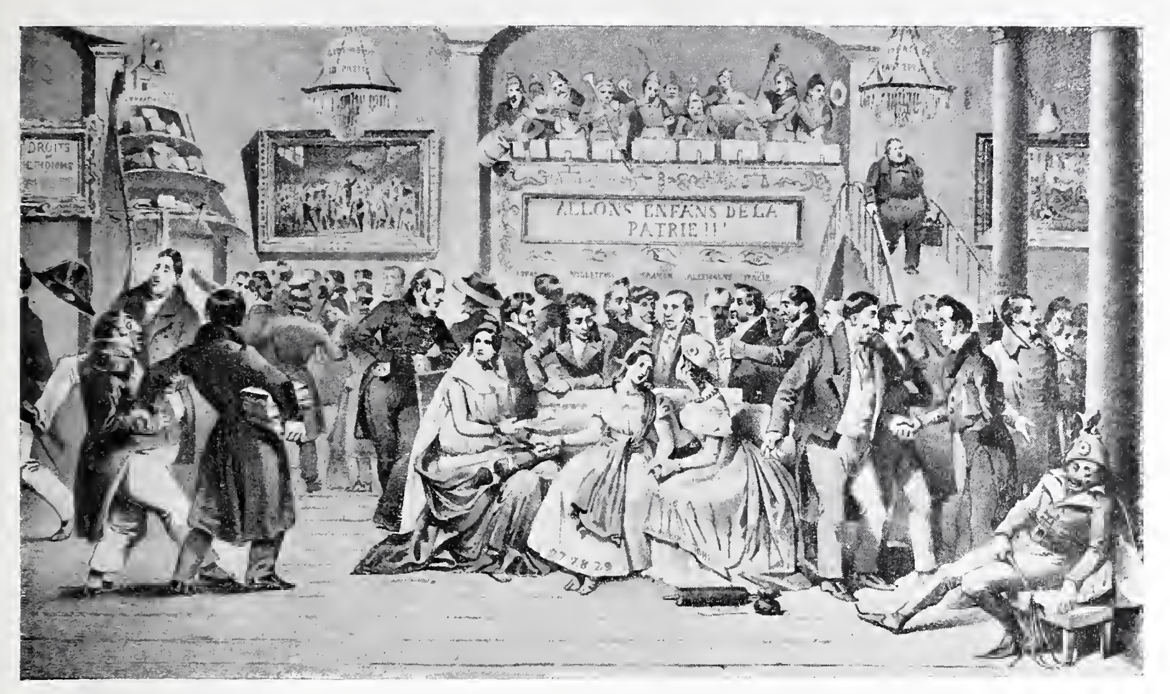
BÉRANGER.
D'après un portrait de 1833.
Bibliothèque nationale. — (Cabinet des estampes.)



PALAIS-ROYAL, CONSTRUCTION DE LA NOUVELLE GALERIE D'ORLÉANS.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

exigés par les mystérieux statuts de la secte des *carbonari;* M. Guizot, qui, pendant le règne de Charles X, avait été un des membres les plus influents de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, se voyaient condamnés par la fatalité de leur situation à défendre un projet de loi qui soumettait au régime de l'autorisation préalable toutes les associations de plus de vingt personnes, sans faire aucune exception même en faveur des sociétés scientifiques ou littéraires les plus discrètes et les plus inoffensives. A peine la loi était-elle votée que des émeutes éclatèrent sur divers points du territoire avec une simultanéité qui indiquait une direction centrale et une puissante organisation. A Vienne, à Grenoble, à Châlons, à Auxerre, à Arbois, à Saint-Étienne, à Marseille, à Lunéville, les désordres furent facilement réprimés, mais à Lyon la bataille fut rude. Une insurrection formidable, qui avait son origine dans une crise industrielle exploitée par une conspiration politique, ne succomba qu'après une résistance acharnée pendant cinq jours.

A Paris, M. Thiers, qui était ministre de l'Intérieur, n'hésita pas à frapper la rebellion à la tête. Cent cinquante des chefs de la *Société des Droits de l'Homme* furent arrêtés en une nuit. Il est vrai que le plus dangereux de tous, M. de Kersausie, un gentilhomme breton neveu de La Tour d'Auvergne, avait échappé aux recherches de la police; mais le lendemain les agents se précipitèrent sur lui au moment où il passait en revue ses séides qu'il avait invités à se rendre par petits groupes sur les boulevards. Cet ancien officier, qui avait fait ses preuves de capacité et de courage pendant qu'il était sous les drapeaux, mettait au service du parti révolutionnaire un incontestable talent d'organisateur. Parmi les membres les plus exaltés des sociétés secrètes il avait recruté douze cents conspirateurs émérites qui n'avaient pas de lieu de réunion, n'étaient unis par aucun lien apparent, s'abstenaient de toute communication par écrit pouvant tomber entre les mains de la police et ne recevaient de mot d'ordre que du maître. Arrêté pendant qu'il prenait ses dispositions pour l'émeute de la nuit suivante, le capitaine de Kersausie eut beau s'écrier : « à moi les républicains! » son appel resta sans écho dans la foule et il fut conduit à la Conciergerie. Les barricades qui s'élevèrent pendant la nuit suivante dans le quartier des Halles furent facilement enlevées le lendemain par la troupe, et l'insurrection du 14 avril 1834



SOIRÉE RÉPUBLICAINE DONNÉE DANS LES SALONS DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.
D'après une caricature du temps. — (Musée Carnavalet.)

n'eût laissé aucune trace dans l'histoire si elle n'avait pas rappelé le souvenir des scènes sanglantes de la rue Transnonain. Un capitaine blessé que des soldats transportaient sur un brancard fut mortellement atteint par plusieurs coups de feu tirés des fenêtres d'une maison. La troupe enfonça les portes, se répandit dans les escaliers et les appartements et sans distinction d'âge ni de sexe engloba dans une exécution en masse toutes les personnes qui lui tombèrent sous la main. A un assassinat c'était répondre par un massacre. Les sentiments d'humanité qui ont tant de peine à trouver place dans la guerre étrangère sont inconnus dans la guerre civile.



DELAVIGNE.
D'après un portrait de 1834.
Bibliothèque nationale. — (Cabinet des estampes.)

L'ordre matériel était rétabli, mais la paix ne régnait pas dans les esprits et les passions politiques restaient encore si violemment surexcitées plus d'un mois après les émeutes de Lyon et de Paris que la mort de La Fayette ne produisit aucune sensation dans la capitale pas plus que dans les départements. L'ancien « héros des deux mondes », l'homme qui avait au cours de sa longue carrière goûté à diverses reprises les enivrements d'une popularité sans rivale peut-être dans l'histoire eut de belles funérailles officielles. Après la fin du service religieux qui fut célébré à l'église de l'Assomption, une délégation



VUE DU PONT DU CARROUSEL ET DE LA GRANDE GALERIE DU LOUVRE, PRISE DU PALAIS DE L'INSTITUT.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

des réfugiés polonais obtint l'honneur de porter jusqu'au char funèbre le cercueil « du vétéran de la liberté ». Ensuite le corps fut inhumé au cimetière de Picpus, où reposaient les victimes de la Révolution. La troupe rendit les honneurs militaires, et tout fut dit. Les tentatives faites par quelques jeunes gens des écoles pour provoquer sur le trajet du cortège une émeute semblable à celle qui avait ensanglanté les funérailles du général Lamarque ne produisirent aucun effet. Malgré sa probité, son désintéressement, sa fidélité aux principes de sa jeunesse, La Fayette, dont la candeur politique avait été exploitée tour à tour par les intrigants de tous les partis, était trop usé pendant les derniers mois de sa vie pour pouvoir susciter une insurrection sur le passage de son cercueil.

Tandis que le ministère se désagrégeait et se reconstituait tour à tour, tantôt miné par des intrigues intérieures et tantôt battu en brèche par des manœuvres de couloirs, les procès politiques se succédaient à de courts intervalles et, suivant la coutume admise dans les débats de ce genre, c'étaient les accusés qui se transformaient en accusateurs. Acquitté au mois d'août pour un article qu'il avait publié dans *le National*, Armand Carrel alla plaider, au mois de décembre suivant, pour le gérant de ce journal traduit à la barre de la chambre des Pairs et ne craignit pas de dire devant les juges du maréchal Ney que la condamnation du brave des braves avait été « un abominable assassinat ».

Ce déchaînement des passions politiques ne nuisait pas à l'éclosion des chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art. Une merveilleuse floraison de l'esprit français s'épanouissait sur un terrain ensanglanté par les émeutes et miné par les conspirations. Au salon de 1834, Rude exposait son *Mercure*, Delacroix ses *Femmes d'Alger* et Ingres son *Martyre de saint Symphorien* qui souleva des critiques aussi violentes qu'injustifiées. En même temps Victor Hugo publiait *Claude Gueux*, Henri Heine les *Tableaux de Voyage*, Augustin Thierry *Dix ans d'Études historiques*, et Balzac *Eugénie Grandet*.

G. Labadie-Lagrave.



LE PALAIS DE JUSTICE EN 1834.
Vue prise sur le boulevard du Palais, d'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

L'Exposition de l'Industrie.

(1er mai.)

L'OUVERTURE de l'Exposition eut lieu le 1er mai. Louis-Philippe entouré de toute sa famille, y assista. Il consacra dans cette première visite cinq heures entières à parcourir les diverses galeries : à celui-ci il donnait des encouragements et même des avis bienveillants, à celui-là il prodiguait des éloges sans restriction ; il eut des à-propos heureux, et se montra tout à la fois affable et familier ; la reine ainsi que ses enfants ne négligeaient rien de leur côté pour plaire aux exposants.

Ceux-ci répondirent à toutes ses marques de sympathie par des acclamations fréquentes ; on les voyait quitter leurs vitrines avec empressement pour se presser sur les pas du roi et de sa famille, et leur faire cortège ; chacun d'eux écoutait avec attention ce que disait Louis-Philippe ou quelque membre de sa famille, et chaque mot, chaque phrase, se trouvaient immédiatement répétés de bouche en bouche parmi la foule qui suivait, et y excitaient la plus grande satisfaction.

Cette première visite fut suivie de diverses autres, qui fournirent à Louis-Philippe l'occasion de faire preuve de ses connaissances variées, soit dans les arts, soit dans la mécanique ; il avait grand soin, au milieu de ses digressions, de faire remarquer que les progrès qu'on admirait étaient le résultat de la paix qu'il avait su nous conserver.

L'Exposition terminée, les jugements du jury central accomplis, il restait à distribuer les récompenses. On choisit le 14 juillet, jour anniversaire de la prise de la Bastille, pour cette cérémonie. Elle eut lieu aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux, où se trouvaient réunis tous les exposants qui devaient être nommés, et commença à deux heures environ. Le baron Thénard, homme illustre par ses vastes connaissances, adressa au roi un très bon discours :

« Si l'on considère, disait-il en terminant les « progrès de l'industrie depuis quarante ans, « l'on verra que presque insensible pendant la « guerre, ils ont été immenses pendant la paix. « Grâces vous soient donc rendues, Sire ; en conser- « vant la paix avec honneur, vous avez plus fait



Mme DORVAL, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.
D'après un portrait de l'époque (*Monde dramatique*).

« pour la France qu'en gagnant des « batailles et conquérant des provin- « ces. C'est surtout dans les sept années « qui viennent de s'écouler, que l'in- « dustrie française s'est avancée à « grands pas; nos usines se sont multi- « pliées, nos machines se sont perfec- « tionnées, notre fabrication, en s'amé- « liorant, s'est faite à plus bas prix : « nos relations se sont étendues : des « arts nouveaux même ont pris nais- « sance. Aussi l'Exposition de 1834 « l'emporte-t-elle de beaucoup sur celles « qui l'ont précédée, et laissera-t-elle de « profondes traces, de longs et féconds « souvenirs dans les esprits. »

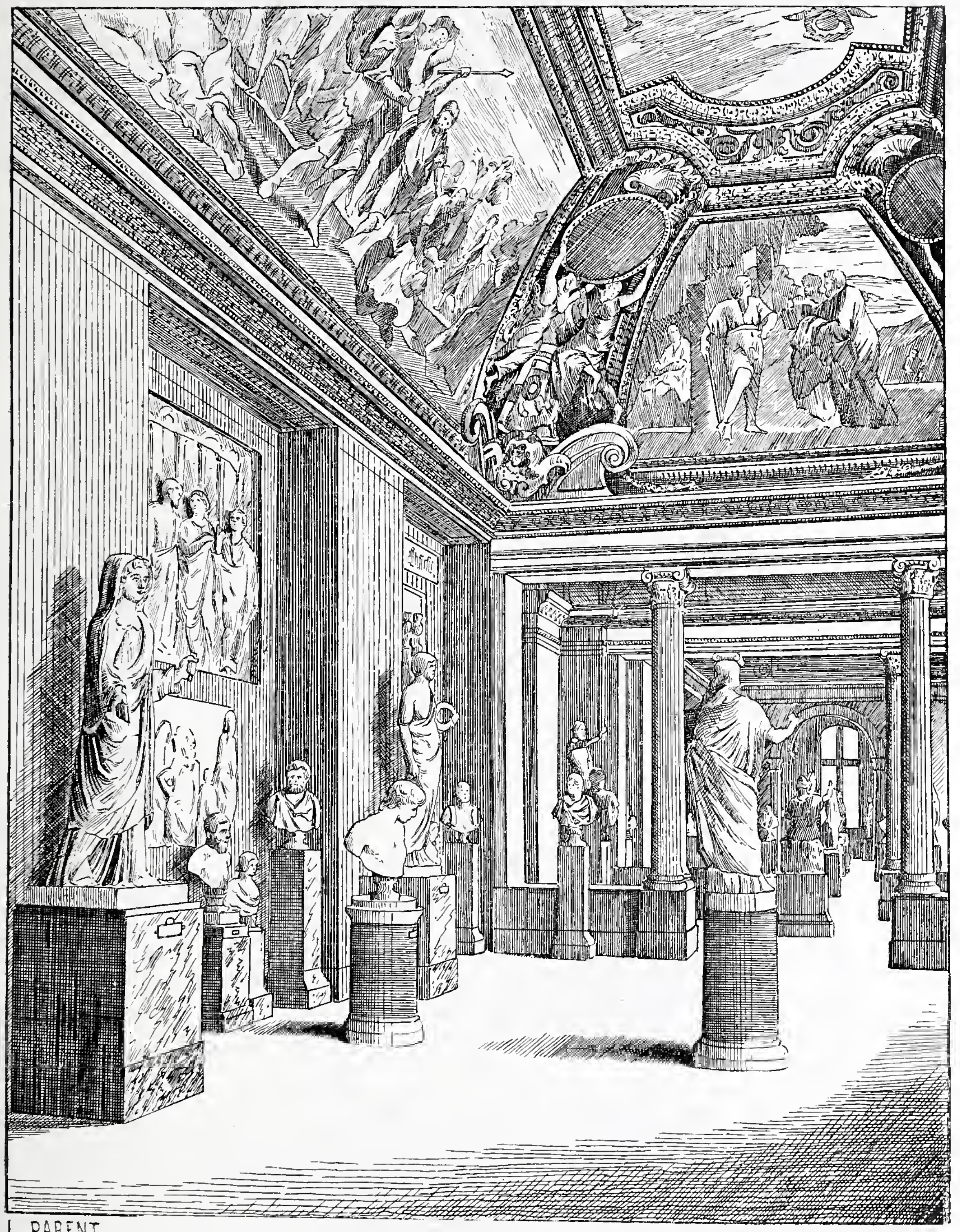
Le roi répondit longuement au président du jury, et sa réponse fut très convenable :

« J'ai la confiance, dit-il, que l'Expo- « sition prochaine surpassera autant « celle de 1834, que l'Exposition de 1834 « a surpassé toutes celles qui l'ont « précédée. Par là, nous arriverons en « même temps à améliorer le sort des « ouvriers, nous arriverons à leur faire « comprendre ce qu'il est si nécessaire « de leur démontrer, que c'est seulement « par la réduction du prix des mar- « chandises, qui augmentent d'une ma- « niére si heureuse la richesse « publique, en augmentant la « rapidité de la circulation, du « numéraire, qu'ils peuvent es- « pérer de voir accroître leur « bien-être et de ne jamais « manquer de trouver dans leur « travail les moyens de satisfaire « à tous leurs besoins. »

Et quand il eut terminé son discours, M. Duchâtel, ministre du commerce, procéda à l'appel des personnes désignées pour recevoir des récompenses. Chaque fabricant appelé était présenté au roi, qui, en lui remettant la récompense décernée, manquait rarement d'y joindre quelques paroles d'encouragement. La décoration de la Légion d'honneur fut accordée à vingt-huit exposants qui y avaient tous véritablement droit, et parmi lesquels se trouvaient des représentants de toutes les industries : ainsi, M. Pierre Érard, facteur de pianos et de harpes, figurait à côté de M. Fouquet-Lemaître, filateur de coton à Bolbec; M. Cané, mécanicien auprès de M. Chenavard, fabricant de tapis et de meubles. MM. Hartmann, filateurs de coton; Kœchlin, fabricant de toiles peintes ; Sallandrouze,



FANNY ESSLER, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
D'après un portrait de l'époque (*Monde dramatique*).



LES SALLES DU LOUVRE.

La Salle des Saisons, dessin de Parent.

Cette salle est comprise dans les constructions faites pour Catherine de Médicis. Elle servit successivement, sous Louis XV, de salle d'audience pour le ministre de la guerre et pour le président du Grand Conseil. La Société royale de médecine, fondée par arrêt du 29 avril 1776, y tenait séance le mardi et le vendredi. Le 18 brumaire an X, le musée des antiques, installé dans ces appartements, fut livré au public.

fabricant de tapis, étaient au nombre des décorés, ainsi que M. Thomire père, fabricant de bronzes.

Parmi les exposants décorés, on doit citer deux hommes célèbres dans l'industrie par leurs inventions : le premier était : M. Grangé, agriculteur, qui avait exposé la charrue qui a pris son nom, et le second, M. Guimet, inventeur du bleu d'outremer factice.

F. Rittiez.
(Histoire du règne de Louis-Philippe Ier.)

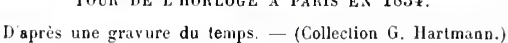
La Première de Robert Macaire.

(14 juin.)

Cette suite de l'*Auberge des Adrets*, qui portait pour titre le nom rayonnant du héros, fut jouée aux Folies-Dramatiques, le 14 juin 1834. Les trois auteurs s'effacèrent pour la mettre sous le nom de Frédérick Lemaître, qui, par sa verve audacieuse, y avait apporté sa large part de collaboration. Dans *Robert Macaire*, le fameux bandit ne se bornait plus aux exploits vulgaires du métier. Il agrandissait sa sphère, il jetait bas ses haillons, il devenait industriel de plus haute volée. On s'occupait alors beaucoup d'entreprises en commandite, mines de charbon, asphaltes, bitumes, et autres affaires où toutes les séductions de l'annonce faisaient miroiter de magiques dividendes et conviaient capitalistes et capitaux. Il y eut bien par ci, par là, quelques procès peu édifiants, quelques condamnations correctionnelles; mais les hommes de paille n'étaient pas inventés à autre fin, et les exploiteurs en chef, une fois le tour fait, en étaient quittes pour passer à d'autres exercices.

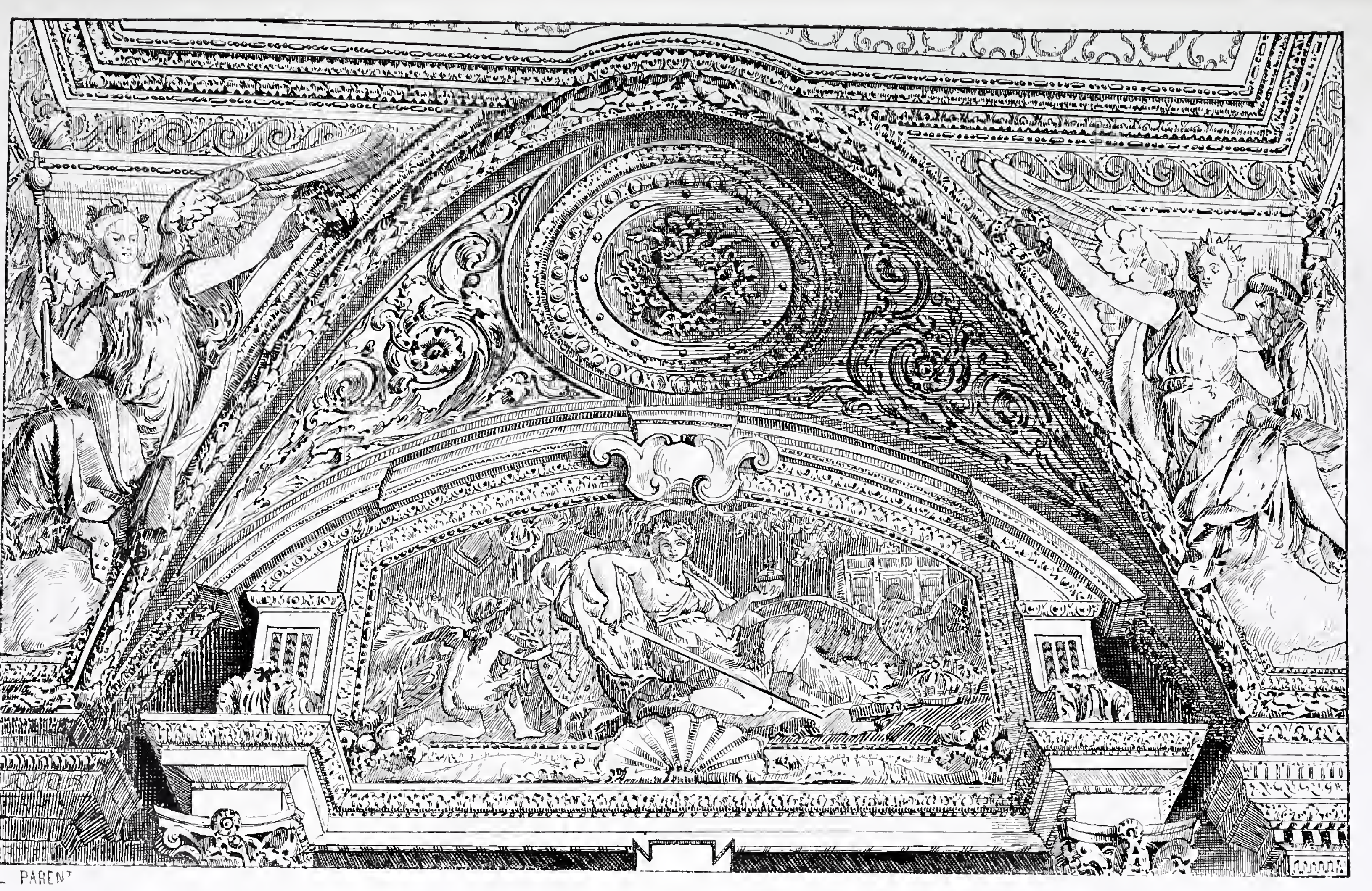
Voilà le cercle où la nouvelle Iliade dramatique de Robert Macaire lui faisait déployer son habileté transcendante et la sublime largeur de ses maximes. De voleur de rang subalterne, il s'élevait au rang d'escroc, mais d'escroc bien mis : il montait en position et en grade. A côté de Bertram, toujours le compère fidèle, l'acolyte obligé de Robert Macaire, on voyait là un nouveau personnage, le baron de Normspire, un ancien général à la tête respectable, à la parole grave, décoré des ordres les plus variés. Robert Macaire a épousé la fille de ce vieux brave, la sensible Eloa, doux nom emprunté d'une séraphique héroïne d'Alfred de Vigny, dans le poème d'*Eloa ou la sœur des Anges*. Robert Macaire joue aux cartes avec son beau-père : il s'aperçoit du bonheur constant de celui-ci pour tourner le roi, et c'est là qu'il lui adresse cette célèbre apostrophe : « Beau-père, vous n'êtes qu'un vieux blagueur ! » Une autre création de cette pièce, ce fut M. Gogo, l'actionnaire-type, le modèle des pigeons ou des dindons à plumer. Elle n'était que trop bien prise dans la réalité, cette scène d'assemblée d'actionnaires, où Robert Macaire, gérant de l'entreprise, expose pathétiquement la situation de la caisse, termine par un appel de fonds, et déploie une telle éloquence que ses auditeurs enthousiastes veulent faire un mauvais parti à un impertinent qui parle de se rebiffer. A la fin de cette pièce, les gendarmes, ces anciens ennemis de Robert Macaire, veulent encore une fois l'arrêter dans le cours de ses hauts faits; mais il prend son vol en ballon, toujours avec Bertram, son inséparable, et les grosses bottes de la force publique, de nouveau mystifiées, sont réduites à rester à terre.





TOUR DE L'HORLOGE A PARIS EN 1834.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



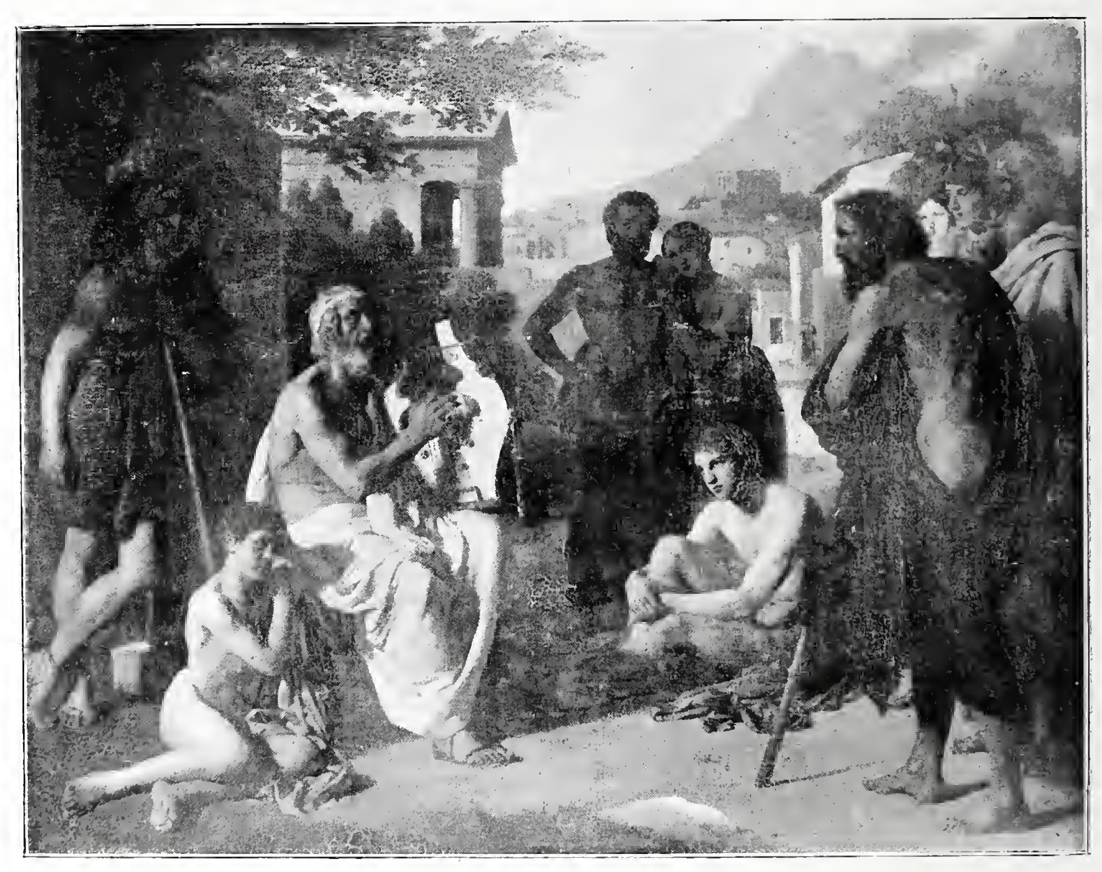
LES SALLES DU LOUVRE.

Plafond de la salle d'Auguste, dessin de Parent.

La salle d'Auguste, commencée sous Catherine de Médicis sur l'emplacement d'une maison dite de l'Engin, fut terminée sous Henri II. Elle a fait partie des appartements d'Anne d'Autriche. Du vivant de cette princesse elle fut divisée en plusieurs pièces; l'une d'elles, ornée de glaces, de marbres rares, de statues, contenait notamment la célèbre *Diane à la biche* ou *Diane chasseresse*.

Robert Macaire obtint un succès qui fit affluer, dans la modeste salle des Folies-Dramatiques, l'habit aussi bien que la blouse. La popularité du fameux coquin fut immense. Le dessinateur Daumier publia cette spirituelle collection d'esquisses de mœurs intitulées *les Cent et un Robert Macaire*, où l'escroc classique multipliait dans le monde les applications et les victoires de son talent. La caricature politique ne négligea pas non plus de le montrer à l'œuvre. Enfin, Robert Macaire fut le personnage symbolique de l'époque, et plana sur ses contemporains.

THÉODORE MURET.
(*L'Histoire par le Théâtre.*)



HOMÈRE CHANTANT SES POÉSIES.
Prix de Rome de 1834. Premier grand prix de peinture. Tableau de JOURDY.
(École des Beaux-Arts.)

Un Steeple-Chase en 1834.

Une quantité considérable de curieux s'était donné rendez-vous dans la vallée de la Bièvre près de la Souy, pour assister à un spectacle assez rare en France, et qui ne manque jamais d'y exciter beaucoup d'intérêt ; il s'agissait d'une *chasse au clocher*. On sait que les Anglais donnent le nom de *Steeple-Chase* à une course en ligne droite à travers la campagne, dans laquelle les coureurs doivent franchir tous les obstacles qui se présentent devant eux, en se dirigeant vers un point très apparent du pays, tel qu'un clocher, un arbre ou le sommet d'une colline qui a été désigné pour but. Quelquefois dans un pays très coupé, la ligne à parcourir est indiquée aux *gentlemen jockeys* par de petits drapeaux placés de distance en distance.

Six chevaux se présentèrent sur le pré de départ : *Guitare*, jument grise à M. le duc d'Orléans, montée par M. Carrey ; *Heamington*, cheval bai-brun à M. W. Wilkinson, monté par lui-même ; *Napoléon*, cheval bai-brun à M. Gould, monté par M. Allouard ; *Sidney*, cheval alezan à M. Charles Laffitte, monté par lui-même ; *Sir Bob*, cheval gris à M. de Normandie, monté par lui-même ; *Mayfly*, jument grise à M. de Vaublanc, montée par lui-même.

La distance à parcourir était d'environ une lieue sur des prairies fort humides et souvent marécageuses ; la première partie du terrain offrait de sérieuses difficultés aux chevaux et aux cavaliers, les haies et les clôtures à franchir étant nombreuses, solides, et n'ayant pas moins de 4 à 5 pieds de hauteur, après quoi les prairies ne présentaient plus d'obstacles, si ce n'est quelques palis ou pieux de clôture moins élevés et quelques fossés assez larges. Mais à environ 500 pas de l'arrivée, les chevaux devaient franchir une

DÉCOR DE « DON JUAN » 3ᵉ ACTE.

D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

palissade très haute, parcourir une pelouse unie jusqu'à l'enclos marqué pour le but, enclos dans lequel on ne pouvait enfin pénétrer que par-dessus un petit mur avec un ruisseau devant. Le cheval qui aurait le premier sauté ce dernier obstacle, était vainqueur.



COSTUME DE DON JUAN.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Les chevaux devaient porter 144 livres, payer 250 fr. d'entrée, et le dernier arrivé rembourser au second sa mise.

Aucun cheval n'était le *favori*; l'on craignait que *Mayfly*, jument très fougueuse, ne s'emportât; *Sidney*, cheval de pur sang, fils de *Nicolo* et d'*Olivera*, s'était montré dans la saison des chasses un excellent sauteur, et quelques amateurs croyaient en lui. Un parti de dix contre un avait été proposé avant la course en faveur de *Guitare;* mais les accidents arrivés à M. Carrey ôtèrent à cette jument tout moyen de prouver sa vitesse.

A trois heures précises et à un signal donné, les six chevaux montés par leurs jockeys, en capes et en vestes de soie de couleurs différentes, s'élancèrent, et, à une centaine de pas environ, sautèrent tous à la fois la première haie : M. de Normandie prit alors la tête, et franchit avec beaucoup de détermination les cinq haies suivantes; son cheval vola pour ainsi dire sur la dernière qui avait près de six pieds de haut.

Au second palis, *Guitare*, en sautant, toucha, et fit la culbute sur M. Carrey qui resta étourdi pendant quelques instants de sa chute. *Mayfly* s'abattit aussi à cette haie, et M. de Vaublanc, n'ayant pas lâché les rênes, fut traîné une trentaine de pas, mais il parvint à remonter presque aussitôt. Cette jument, très ardente, est fille de *Canon Ball;* elle n'hésita pas un instant dans toute la course, et prit tous ses sauts admirablement.

Au troisième palis, *Sydney* refusa obstinément,



LEVASSEUR, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

D'après un buste en terre cuite de DANTAN jeune. — (Musée Carnavalet.)

qui arrivèrent au pavé de Souy à Bièvres, en sautant une porte très difficile et qu'il fallait prendre de biais. Les autres chevaux la refusèrent, à l'exception de *Mayfly* qui la passa en en ébréchant un peu le dessus. *Sir Bob* resta embarrassé et comme à cheval sur la porte, après de longs efforts de son cavalier pour la lui faire sauter. M. de Normandie perdit en cet endroit un temps précieux, qu'il lui fut impossible de regagner. *Napoléon* et *Heamington*, qui étaient alors devant, furent retardés à un petit champ dont leurs chevaux refusèrent d'abord de franchir les clôtures, ce qui permit à *Mayfly* de les rejoindre et de les dépasser. Cette jument prit alors la tête et la garda jusqu'à environ un demi-mille du but, où elle fut rejointe par *Napoléon* qui la devança, et qui aurait probablement été vainqueur, s'il n'avait pas refusé la dernière palissade. M. de Vaublanc reprit dès lors son avantage, sauta le palis et le mur, et gagna aisément M. Allouard qui arrivait en second, et M. Wilkinson qui se trouvait en troisième, malgré une chute terrible dans un bourbier. M. Carrey tomba trois fois et fit fausse route un instant.

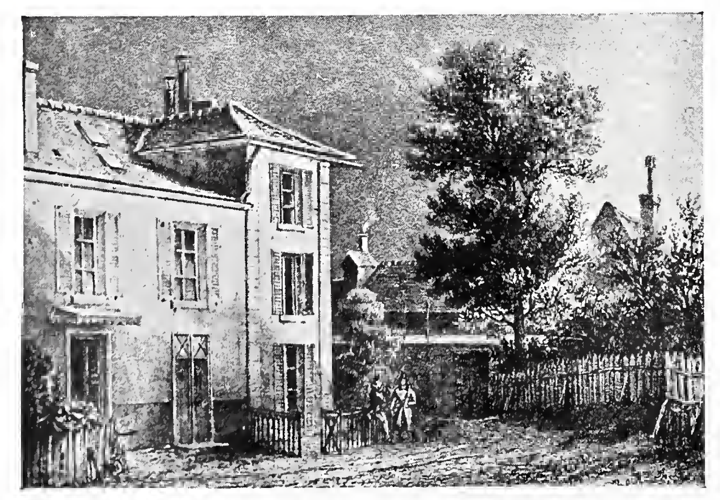
Le juge ne *plaça* que les trois premiers chevaux. *Guitare* arriva le quatrième, *Sir Bob* le cinquième et *Sydney* le sixième.

Le 1er de Carabiniers avait dirigé de ce côté une promenade militaire, et l'aspect de ce beau régiment contribuait encore à embellir la fête, qu'un temps magnifique a favorisée.

et ôta ainsi à son cavalier toute chance de succès. MM. Allouard et Wilkinson furent les premiers

MM. les ducs d'Orléans et de Nemours étaient présents; toutes les populations des environs s'étaient rendues sur les lieux et semblaient prendre autant d'intérêt que de plaisir à ce spectacle vraiment curieux, et surtout très fertile en émotions diverses.

(*Annuaire de Lesur*).



MAISON DU CHANSONNIER BÉRANGER, RUE DES MARTYRS.

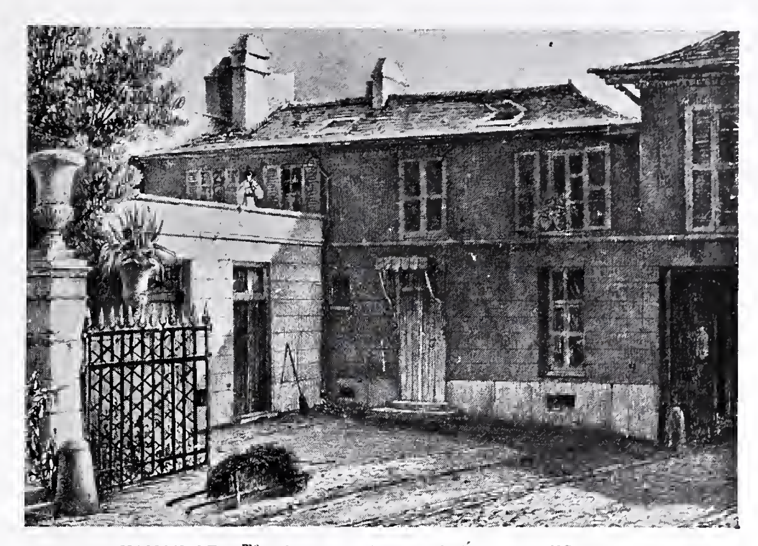
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Les conducteurs de coucou du faubourg Saint-Antoine.

De quelque côté que vous débouchiez sur le faubourg Saint-Antoine, soit par l'emplacement des anciens jardins Beau-

marchais, soit par le boulevard théâtral ou l'ancien terrain des Tournelles, tenez-vous pour assurés d'aviser au pied du futur monument des trois jours et de l'éléphant, juste à l'angle d'intersection que forment en se coudoyant les deux longues rues de Charenton et de Saint-Antoine, un noyau d'hommes en vieux carriks jaunes et râpés, en bonnets de loutre pour la plupart, et ayant un fouet à la main; sorte de rassemblement criard qui va, vient, crépite, se dissout et se groupe en une minute; émeute permanente et journalière qui ne donne pas d'ombrage à la police, mais des coups de poing à tout venant, et qu'un Anglais prendrait de loin pour un meeting, ou un camp de boxeurs émérites!...

— C'est tout simplement la station des conducteurs de coucou.



MAISON DE M[me] DORVAL, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Cette maison, située au n° 44 de la rue Saint-Lazare, se trouvait à deux portes de celle où Alexandre Dumas père donna son fameux bal le 30 mars 1833.

Dès que vous faites apparition à la frontière la plus reculée de la place, ces honorables physionomistes devinent à votre marcher, à vos souliers qui reluisent, à la façon dont est brossé votre chapeau, que vous allez, comme disent emphatiquement les Parisiens, *à la campagne*. Vous comprenez qu'on n'a pas exercé vingt ans de stage véhiculaire, pour n'être pas aussi habile qu'une marchande d'herbes athénienne.

A ces causes, vous voyez sur-le-champ, et comme au flair seul, toute la bande se ruer à votre rencontre, ainsi qu'une meute de bassets après un lièvre. Qui, vous empoigne par le bras gauche, au risque de vous le disloquer, en criant : « A Charenton, monsieur ! » qui, par le droit : « A Alfort, monsieur ! » qui, par le pan de votre habit : « A Conflans ! » Bref, vous devez vous estimer fort heureux d'en être quitte pour commander le lendemain une redingote neuve à votre tailleur; car, je vous le dis en vérité : — le cocher des Champs-Élysées est civil comme un vendeur de contremarques et patient comme un pêcheur à la ligne : il se contente de vous guetter après avoir jeté son hameçon, et il jouerait volontiers de la flûte pour attirer les brochets; mais au faubourg Saint-Antoine on vit encore dans l'état de nature. Ce n'est point un jeu au plus fin, mais au plus fort, chose qui, au bout du compte, est bien encore un tantinet aux bords de la Seine l'*ultima ratio rerum*, la meilleure raison de toutes.

ACHILLE JUBINAL.



ADOLPHE NOURRIT, DE L'ACADÉMIE DE MUSIQUE.

D'après un buste en terre cuite de DANTAN jeune. — (Musée Carnavalet.)



LES TRIBULATIONS DES OMNIBUS.

Hé... hé... cocher... arrêtez!.. arrêtez donc!

D'après une caricature de GRANVILLE. — (*Musée du Rire.*)

Une visite à la Morgue.

Y a-t-il dans un langage quelconque un mot qui fasse naître autant de sensation d'horreur que le nom de la *Morgue*! La haine, la vengeance et le meurtre sont terribles; mais la Morgue les surpasse tous par le pouvoir qu'elle possède de présenter à l'esprit en une seule syllabe tout ce qu'ont de plus effrayant le crime, la misère, le désespoir et la mort.

C'est à l'horrible Morgue que sont transportés tous les morts inconnus qui se découvrent dans Paris ou les environs... je partage, à ce que je crois, avec la plupart des personnes un désir extrême de voir tout ce qui se rattache directement ou indirectement aux sujets ou aux événements qui m'ont intéressée; mais, chose étrange à dire! l'influence de ce sentiment n'est jamais aussi forte que quand il se mêle à ce spectacle quelque chose d'horrible: c'est ce désir qui m'a, dans cette occasion, engagée à visiter cet asile de la mort, cet humble et solitaire toit placé au centre même de cette ville de Paris, si vivante, si riante.

Quelque triste, quelque morne que soit une visite faite à un tombeau, elle ne saurait se comparer pour l'horreur à la sensation que l'on éprouve en passant le seuil de ce charnier.

Un tombeau nous porte à la contemplation du sort commun, inévitable, de tous les hommes; mais ce lieu, où se rassemblent le péché et la mort, fait naître en nous des pensées qui rappellent tous ce qui outrage le plus cruellement la nature et viole le sanctuaire de la vie, animé par le souffle de Dieu. Mais j'étais fermement décidée à la visiter, et j'ai accompli mon dessein.

La Morgue est un petit édifice bas, carré, soigneusement blanchi, et situé sur le quai de la Cité. Il est ouvert au public, et l'on frémit en songeant combien de cœurs y ont pénétré pleins d'inquiétude et en sont ressortis livrés au désespoir.

En y entrant, je me trouvai dans un vestibule peu élevé et qui ne renfermait aucun objet quelconque. Si je ne me trompe, il y a une salle de chaque côté: mais ce fut dans celle qui est à gauche que l'on me fit entrer, en même temps qu'une douzaine environ d'autres personnes. Je ne me rappelle pas précisément de quelle manière je parvins à l'endroit où les corps étaient visibles, mais je sais que je me trouvai placée devant une grande fenêtre (il y en avait trois), au travers des carreaux de laquelle je vis de tout près une rangée de brancards s'abaissant vers les spectateurs dans un angle qui permettait de voir distinctement la physionomie et tout le corps des personnes qui y étaient étendues. De cette manière, je vis les



LES TRIBULATIONS DES OMNIBUS.

..... Complet!!!

D'après une caricature de GRANVILLE. — (*Musée du Rire.*)



ODRY, DU THÉATRE DES VARIÉTÉS.

D'après une lithographie de l'époque. — (Collection du *Musée dramatique.*)

corps de quatre personnes rangées devant moi; mais leur aspect n'avait rien qui ressemblât à la mort. Ils n'étaient pas non plus enflés ni défigurés, mais seulement décolorés au point de leur donner exactement l'apparence du bronze.

Deux d'entre les quatre avaient évidemment été assassinés, car leurs têtes et leurs cous portaient des marques effrayantes de la violence dont ils avaient été les victimes.

Le troisième était un très jeune garçon dont la mort avait probablement été accidentelle; tandis que le quatrième paraissait, à n'en pouvoir douter, avoir commis un suicide. Jusque dans la mort, ses traits offraient l'expression du désespoir qui seul pouvait l'avoir poussé à un pareil acte.

Il était midi passé quand nous entrâmes à la Morgue; mais aucun de ces corps n'avait encore été réclamé ou reconnu.

Mme TROLLOPE.

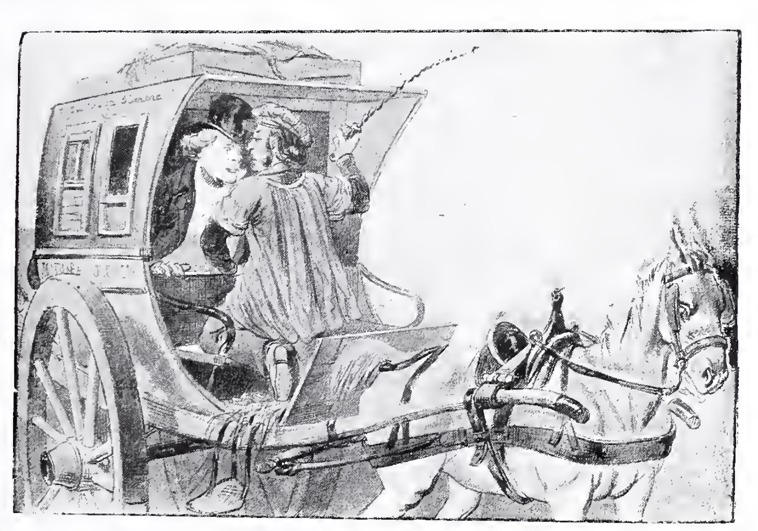
Un café de Vaudevillistes en 1833.

Ce café est toujours plein autant qu'une patache de comédiens ambulants; tous les oiseaux de passage de la littérature, tous les écrivains percheurs s'abattent là : ils n'ont pas de résidence ailleurs qu'à la table de marbre : ils demeurent tous au café, les uns en face du comptoir, les autres près du poêle ou bien à côté de la fenêtre : ils vous donnent leur adresse si vous n'êtes ni bottier ni tailleur; ils mangent là, ils travaillent là, ils dorment là; c'est leur domicile; c'est aussi leur bourse de commerce, où l'on cote le cours des théâtres, où la matière à vaudeville est offerte, marchandée et payée : on y trouve des vendeurs de plans, pour un poulet truffé ou pour une limonade, selon que l'intérêt dramatique monte ou descend. Car aujourd'hui les pièces ont leurs entrepreneurs, leurs coupons, leurs actionnaires anonymes ou commanditaires; il y a des maisons de confiance, des compagnies avec leur raison sociale, des fournisseurs qui étalent sur la rue : l'esprit est à prix fixe.

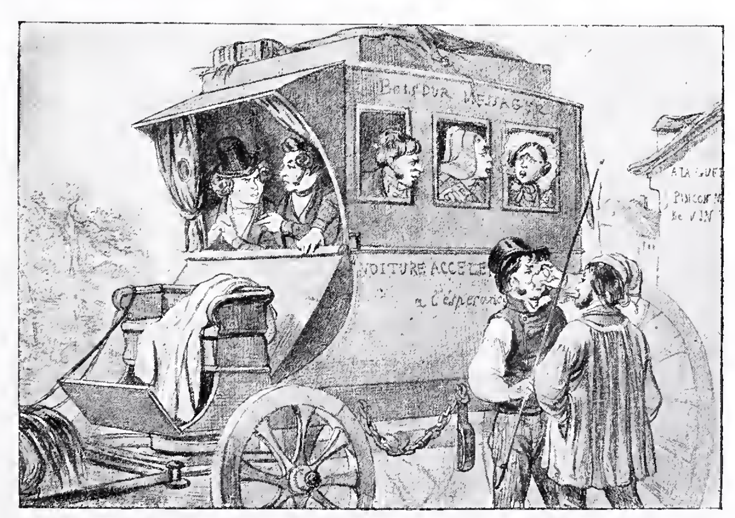
Ceux qui font le bruit et remuent la salle sont les simples amateurs, grands colporteurs de nouvelles,



LES PLAISIRS DU MARDI GRAS.
Ohé! ohé! ohé. — Ohé! ohé! ohé.
D'après un dessin de VICTOR ADAM. — (Collection G. Hartmann.)



LE COUCOU.
D'après un dessin de PRUCHE. — (*Musée du Rire.*)



LA DILIGENCE ACCÉLÉRÉE.
D'après un dessin de GRANVILLE. — (*Musée du Rire.*)

qui connaissent les gloires de l'endroit par leur nom, et les garçons par leurs prénoms, qui croient gagner beaucoup en se frottant toujours aux gens d'esprit, qui ne se lavent pas la main le jour qu'ils leur ont donné la main.

Les amateurs mettent le bois dans le poèle et servent là de boute-en-train; ils jettent leurs paroles à la tête de qui veut les ramasser : car tous les auteurs chargés de la gaîté publique sont mornes et sérieux comme des prêtres musulmans. Ils ne savent que rire... Ils ne répondent tout juste que pour prouver qu'ils ne sont pas sourds. D'ailleurs, brefs, laconiques et serrés autant qu'une lettre de change ou un mot d'ordre. Il faut les voir s'observer entre eux et se craindre : ils ne font jamais rire les autres gratis; ce serait autant de dépensé; perte pour soi et gain pour autrui.

L'esprit! la gaîté! c'est leur métier, leur pain, leur fortune! Donc rien de plus stérile que leur conversation ou leurs lettres ordinaires. Ils ont une peine incroyable à parler ou à écrire quand ça ne rapporte pas: les pâtissiers ne consomment pas leurs brioches; et je ne connais qu'un bouffon de théâtre qui soit plus triste qu'un vaudevilliste.

Les Grisettes de Paris.

La grisette n'est pas même vêtue de gris. Sa robe est rose l'été, bleue l'hiver. L'été, c'est de la percaline; l'hiver, du mérinos.

La grisette n'est plus exclusivement une femme dite du peuple. Il y a des grisettes qui sortent de bon lieu. Elles l'assurent du moins. Je ne sais à quoi cela tient, peut-être à la lecture des romans, mais d'habitude, si la grisette est née en province, elle a failli épouser le fils du sous-préfet de sa petite ville, le fils du maire de son village, quelquefois le maire lui-même. Si Paris fut son berceau, elle eut pour père un vieux capitaine en retraite; ses bans ont été publiés à la mairie du onzième arrondissement; son futur était sous-lieutenant ou auteur de mélodrames : malheureusement le mariage a manqué. On reconnaît une grisette à sa démarche, au travail qui l'occupe, à son âge, et enfin à sa mise. J'entends parler surtout de sa coiffure. La grisette marche de l'orteil, se dandine sur ses hanches, rentre l'estomac, baisse les yeux, vacille légèrement de la tête, et applique tous ses soins à ne pas tacher de boue ses fins bas blancs.

Elle travaille chez elle, loge en boutique ou va en ville.

Elle est brunisseuse, brocheuse, plieuse de journaux, chamoiseuse, chamarreuse, blanchisseuse, gantière, passementière, teinturière, tapissière, mercière, bimbelotière, culottière, giletière, lingère, fleuriste; elle confectionne des casquettes, coud les coiffes de chapeau, colorie les pains à cacheter et les étiquettes du marchand d'eau de Cologne; brode en or, en argent, en soie; elle manie l'aiguille, les ciseaux, le poinçon, la lime, le battoir, le gravoir, le pinceau, la pierre sanguine, et dans une foule de travaux obscurs que les gens du monde ne connaissent pas même de nom, la pauvre grisette use péniblement sa jeunesse à gagner trente sous par jour, 547 fr. 50 centimes par an. Avec laquelle somme de cinq cent quarante-sept francs dix sous, il lui faut payer, si, par fortune, elle est dans ses meubles : son loyer, sa nourriture, son entretien, y compris chandelles, charbon, falourdes, eau, pommade, intérêts du mont-de-piété, cirage, et, les jours de promenade, pour régaler les petites amies, la bière ou le coco.

Ernest Desprez (*Le livre des Cent et un.*)

LA MODE EN 1834.

Chapeau en paille de riz. Robe en mousseline doublée en gros de Naples.

(D'après *le Journal des Dames* de 1834.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1834

Janvier.

20. — Élection de **Brongniart** à l'Académie des Sciences.

24. — Mlle Michelot, choriste de l'Opéra, se jette d'un cinquième étage et se tue.

29. — **Duel** au bois de Boulogne, dans la matinée, **entre le général Bugeaud et Dulong**, à la suite d'une discussion à la Chambre des députés. Dulong est tué d'un coup de pistolet au front.

Février.

5. — Lecture à la Chambre des députés de la lettre de démission de Dupont de l'Eure, parent et ami de Dulong.

14. — **Orfila** est nommé **doyen de l'École de Médecine de Paris.**

16. — **Loi sur les crieurs publics** (de brochures et de journaux). Ils ne peuvent plus exercer leur profession sans une autorisation préalable (et révocable) de l'autorité municipale.

18. — Loi qui accorde, à titre de récompense nationale, à la veuve du maréchal Jourdan une pension de 12,000 francs et à la veuve du général Decaen une pension de 3,000 francs.

21 (**22** et **23**). — **Troubles à Paris**, provoqués par l'exécution de la loi sur les crieurs publics.

28. — Condamnation du député **Cabet** à 2 ans de prison et 4,000 francs d'amende pour attaques contre le roi publiées dans le journal *le Populaire*. Désordres pendant l'audience.

Mars.

13. — M. **Viennet** défend à la Chambre des députés la loi contre les associations « pour museler, dit-il, le tigre de l'anarchie ».

16. — **Élection de Poncelet** à l'Académie des Sciences.

25. — Adoption par la Chambre des députés de la **loi contre les associations**.

Avril.

1. — **Steeple-Chase** à Jouy en Josas, dans la vallée de la Bièvre. Le prix est gagné par *Mayfly*, jument de M. de Vaublanc.

4. — **Nouveau ministère** : Persil (Justice), Thiers (Intérieur), Duchâtel (Commerce), de Rigny (Marine). — Le comte d'Argout est nommé gouverneur de la Banque de France.

9. — La cour fait défense au sieur Bastide, accusé pour affaire de presse, de se défendre en vers. — On apprend à Paris par le télégraphe les nouvelles de l'insurrection de Lyon.

12. — Dans la soirée, rassemblements rues J.-J. Rousseau et Saint-Martin, facilement dispersés par la police.

13. — **Rassemblements armés** à la porte Saint-Denis, place de la Bastille, dans le quartier des Halles, au faubourg Saint-Jacques. Barricades. Engagements sur plusieurs points avec la troupe et la police. Le capitaine de **Kersausie** est arrêté près de la porte Saint-Martin.

14. — **Échauffourée près du cloître Saint-Merry.** Égorgement par des soldats du 35e de ligne, des habitants d'une maison de la **rue Transnonain** (no 12). — La Chambre des députés vote des remerciements à l'armée et à la garde nationale.

16. — Loi relative à l'avancement des élèves de l'**École Saint-Cyr** et de l'**École polytechnique.**

20. — **Loi sur l'organisation municipale de Paris.**

23. — Vote d'un crédit extraordinaire de 400,000 fr. pour les blessés et les familles de ceux qui avaient péri, en défendant « l'ordre public et les lois ».

Mai.

1. — **Séance annuelle des cinq Académies.** M. Arnault lit quelques fables « accueillies par les murmures flatteurs et la gaité de l'auditoire » — Ouverture en présence du roi, de la huitième **exposition de l'Industrie.**



FÉLICIEN DAVID.
Compositeur
(1810-1876.)



LEPÈRE.
Architecte (1762-1844.)



DECAMPS.
Peintre (1803-1860.)



DAUMIER.
Dessinateur (1808-1879.)



VITET.
Écrivain (1802-1873.)



ACHILLE DE VAULABELLE.
Historien
(1799-1879.)

17. — Loi modifiant l'organisation de la **Banque de France,** (dont l'encaisse est fixée à 10 millions).

22. — **Funérailles du général Lafayette.** Le corps est enseveli au cimetière de Picpus. Une manifestation des Écoles est réprimée par la police.

24. — **Clôture de la session législative de 1834.**

Juin.

14. — **Désordres au Théâtre des Folies Dramatiques** pour la première représentation de *Robert Macaire.*

21. — **Élections législatives.** A Paris, 12 collèges (général Jacqueminot, Lefèbvre, Odier, Ganneron, Thiers, François Delessert, Paturle, Delaborde, de Schonen, Charles Dupin, Démonts, Panis).

30. — Séance de l'Academie des Sciences (Biot lit une communication *sur quelques déterminations d'astronomie ancienne*).

Juillet.

12. — Suicide d'un enfant de 14 ans, rue des Mathurins Saint-Jacques.

14. — **Distribution des récompenses de l'exposition** de l'Industrie, aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux. (Parmi les lauréats : Sallands, Lamornaix, Cavé, Lerebours, Charles Chevallier. — La croix de la légion d'honneur est accordée à Pierre Erard, facteur de pianos, Grangé, inventeur de la charrue de ce nom, Guimet, inventeur du bleu d'outre-mer factice, etc.)

25. — **Séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions.** Distribution des prix. Éloge de Dacier et d'Abel Rémusat par Sylvestre de Sacy.

31. — **Ouverture de la session législative de 1835.**

Août.

7. — **Dupin aîné** est nommé **président de la Chambre des députés.**

9. — **Séance publique annuelle de l'Académie française.** (Un concours avait été ouvert pour l'éloge de Montyon, le prix est accordé à M. Léon Feugère.)

18. — Distribution des **prix du Concours général,** sous la présidence de Guizot. Prix de rhétorique, Jacquinet. Le jeune Levesque, élève de 3e au collège Rollin, obtient 5 prix et plusieurs accessits).

23. — Acquittement d'**Armand Carrel**, qui avait publié le 1er août dans *le National* un compte-rendu de la séance Royale du 31 juillet jugé injurieux pour la personne royale.

Septembre.

7. — Un habitant de Montmartre vend dans la rue pendant toute la journée de la corde qui avait servi, assurait-il, à un marchand de vin qui s'était pendu quelques jours auparavant au cimetière du Père-Lachaise. Il fait ainsi une recette de quarante francs.

15. — **Courses de chevaux** au Champ-de-Mars. Prix remporté par le cheval de Rieussec, *Félix*, qui franchit la distance de 4,000 mètres en 4 minutes 50 secondes.

Octobre.

2. — Chateaubriand fait représenter, au Théâtre d Versailles, *Moïse*, tragédie en 5 actes et en vers. Cette représentation, où se rendaient avec empressement les notabilités du parti légitimiste, est transformée en une manifestation politique.

11. — Séance publique annuelle de l'**Académie des Beaux-Arts. Distribution des grands prix** (1er grand prix de peinture : Paul Jourdy, élève de Lethière et d'Ingres. — 1er grand prix de composition musicale : Antoine Elwart, élève de Lesueur et de Fétis).

30. — **Inauguration**, en présence du roi, **du Pont du Carrousel.**

Novembre.

10. — Nomination d'un ministère provisoire (qui vécut huit jours).

18. — **Nouveau ministère** : vice-amiral de Rigny (Affaires Étrangères), Mortier, duc de Trévise (Guerre), Duchâtel (Commerce), Humann (Finances), Thiers (Intérieur), Guizot (Instruction publique).

24. — **L'amiral Duperré** est nommé **ministre de la Marine.**

26. — Publication du rapport de la commission (Chevalier, Millot, Parent-Duchâtelet, Petit, etc.), chargée d'examiner la marche et les effets du choléra (de 1832) dans le département de la Seine. (Il résulte de ce rapport que la mortalité à Paris a été de 18,402 personnes, c'est-à-dire de 23 pour 1000 habitants).

27.—Élection de **Scribe à l'Académie française.**

Décembre.

8. — **Séance publique annuelle de l'Académie des Sciences.** Distribution des prix. Grand prix des sciences mathématiques à M Sturm pour un Mémoire sur la résolution des Equations numériques; prix de mécanique à Grangé, l'inventeur de la nouvelle charrue; prix de 8,000 francs à Salmon pour ses procédés de fabrication du noir animal.

11. — **Villemain** est élu **secrétaire perpétuel de l'Académie française**

13. — Réception de **Thiers à l'Académie française**.

14. — Assassinat de la veuve Chardon et de son fils rue Saint-Martin, passage du Cheval rouge, par **Lacenaire** et **Avril**.

16. — Dans sa défense du gérant du *National*, devant la cour de Paris, Armand Carrel déclare que la mort du maréchal Ney a été « un abominable assassinat ». Il est appuyé par le général Exelmans aux applaudissements des tribunes.

27. — Vingt-neuf **condamnés politiques** sont **graciés**

31. — Tentative d'assassinat, rue Montorgueil, 66, sur le garçon de recette Genevey, par Lacenaire et Avril.

Monuments et Fondations.

Achèvement du **Pont du Carrousel.** — Reconstruction de la salle des cours du **Collège de France.** — Un crédit de 120,000 francs est ouvert (24 mai) pour l'achèvement des bâtiments de l'**École de Médecine.** — Loi (31 mai) relative aux travaux d'embellissements des **Champs-Elysées** et de la **place de la Concorde.** — Ratification par la chambre des députés (5 avril) de l'échange de la partie non apanagée du **Palais-Royal**, appartenant à la princesse Adélaïde d'Orléans, contre d'autres biens faisant partie de l'apanage d'Orléans (forêts de Bruandan et de Brion dans le Loir-et-Cher).

Établissement du **Marché aux Fleurs** de la place de la Madeleine.

Ouverture de la **rue Moufle** (ancien maire du VIIIe arrondissement).

Les Enfants trouvés et les Orphelins sont réunis dans l'**hospice des Enfants Assistés**, rue d'Enfer.

Reconstitution du Caveau par Albert Montémont. — Fondation des **courses de Chantilly** sous le patronage des ducs d'Orléans et de Nemours. — Création (24 août) d'une **chaire de droit constitutionnel français** à l'École de Droit. — Fondation de la **Société française d'Archéologie.**

Statistique des principales bibliothèques : Royale (600,000 volumes, 80,000 manuscrits), — Mazarine (90,000 volumes, 3,437 manuscrits), — de l'Arsenal (170,000 volumes, 6,000 manuscrits), — Sainte-Geneviève (156,000 volumes, 3,500 manuscrits).

La vie de la rue.

Diorama, derrière le Château d'eau (vallée de Goldau, bassin central du commerce à Gand).

Il *auxhall-Trianon d'été et d'hiver*, boulevard Saint-Martin (bal). — *Pompéïa*, passage de l'Opéra (bal).

Beaux-Arts.

Salon de 1834. — 1,956 tableaux, 189 sculptures. (Grand nombre de tableaux de batailles pour le musée de Versailles. — *Le martyre de saint Symphorien*, par Ingres. — *L'exécution de Jane Gray*, par Paul Delaroche. — *Femmes d'Alger dans leur appartement*, par Delacroix. — *Le Retour de l'île d'Elbe*, par Bellangé — *Le Satyre et la Bacchante*, par Pradier. — Buste de Cuvier, par Pradier. — *Mercure*, par Rude.)

Meyerbeer est élu membre associé de l'Académie des Beaux-Arts.


ISABEY.
Peintre (1767-1855.)


TH. GAUTIER.
Poète, romancier (1811-1872.)


SAINTE-BEUVE.
Littérateur (1804-1869.)


FROMENTHAL HALÉVY.
Compositeur (1799-1862.)


ADOLPHE EMPIS.
Littérateur (1795-1868.)


HENRI HEINE.
Poète (1799-1856.)

Industrie.

Exposition des produits de l'Industrie française en 1834 (4 grands pavillons sur la place de la Concorde, chacun de 220 pieds de long sur 150 de large). — Châles de l'Inde. — Chapeau imperméable avec lequel on peut jouer plusieurs morceaux, comme avec une musette, chronomètres de M. Motel, vitraux, meubles de Hittorff, violons de Mirecourt à 30 francs la douzaine, sels de quinine de Levaillant.

La vie littéraire.

Béranger. *Œuvres complètes.* — **Victor Hugo.** *Claude Gueux.* — **Balzac.** *Eugénie Grandet.* — **George Sand.** *Jacques.* — **A. Thierry.** *Dix ans d'études historiques.* — **Henri Heine.** *Reisebilder.* (*Tableaux de voyage.*)

Nouveau tableau de Paris au XIXe siècle) (Monographies par différents auteurs).

Fondation de la **librairie Henri Léon Curmer.**

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 4 mars. **Début de Mlle Plessy** dans *la Fille d'honneur.* — 21 avril. *Une Liaison*, comédie, 5 actes en prose, par Mazères et Empis. **Début de Mme Dorval.** — 20 mai. *Une Aventure sous Charles IX*, comédie, 3 actes en prose, par Frédéric Soulié et Badon. — 6 novembre. *Lord Byron à Venise*, drame, 3 actes en prose, par Ancelot (chute).

Opéra. — 15 janvier. **Début des danseurs espagnols** dans *la Muette de Portici.* — 15 septembre. *La Tempête* ou *l'île des Génies*, ballet féerie en 2 actes, livret d'Adolphe Nourrit, danses de Coralli, musique de Schneitsœffer. **Début de Fanny Essler**, dans le rôle de la *Fée Alcine* (grand succès).

Opéra-Comique. — 24 mai. Réouverture avec *Lestocq*, opéra en 4 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber (succès). — 23 juillet. *Un Caprice de Femme* 1 acte, paroles de Lesguillon, musique de Paër (succès). — 25 septembre. *Le Châlet*, 1 acte, paroles de Scribe et Mélesville, musique d'Adam (grand succès).

Théâtre Italien. — 2 octobre. Réouverture avec *la Gazza Ladra.* — 25 novembre. *Ernani*, 3 actes, paroles de Rossi, musique de Gabussi (chute). — 11 décembre. **Début de Mlle Brambilla** dans le rôle *d'Arsace* de *Semiramide.*

Porte Saint-Martin. — 22 février. *Le Brigand et le Philosophe*, drame en 7 tableaux, en prose, par Luchet et Félix Pyat. — 2 juin. *Catherine Howard*, drame historique, 5 actes en prose par A. Dumas (chute). — 4 novembre. *Le Mari de la Favorite*, comédie, 5 actes en prose par Saintine et Masson.

Folies Dramatiques. — 14 juin. *Robert Macaire* ou *la Suite de l'Auberge des Adrets*, par Frédérick Lemaître (grand succès).

Théâtre-Nautique. Salle Ventadour. — 10 juin. Ouvertures avec deux ballets-pantomimes, *les Ondines* et *Guillaume Tell*, 4 actes, par Henri (Bonnachon). Le théâtre fut obligé de fermer au mois de décembre.

Les morts de l'année.

Jean Debry, ancien conventionnel (6 janvier). — **Hachette**, professeur à la Faculté des Sciences (16 janvier). — **Dulong**, député de l'Eure (30 janvier). — **Riboutté**, auteur dramatique (22 février). — **Mme Simons Candeille**, femme de lettres (février). — Le jurisconsulte **Delamalle** (22 avril). — **Le général Lafayette** (20 mai). — Le musicien **Choron** 29 mai). — **De Champagny**, ancien ministre (3 juillet). — Le comte **Cornudet** (13 septembre). — Le sculpteur **Marin** (18 septembre). — **Boïeldieu** (8 octobre). — **Saint-Prix**, ancien acteur du Théâtre-Français (28 octobre). — Le comte **Benoist**, ancien ministre (30 novembre). — **Dugas-Montbel**, membre de l'Académie des Inscriptions (30 novembre). — Le poète **Parseval de Grandmaison** (7 décembre).



ATTENTAT DU 28 JUILLET 1835.
Explosion de la machine infernale de Fieschi.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

1835

En 1835, le double courant, qui, au lendemain de la Révolution de juillet, entraînait l'opinion publique, est plus rapide que jamais. Les esprits subissent toujours l'impression troublante de ce chauvinisme particulier que notre fin de siècle a dénommé *napoléonite;* et chaque soir la foule se presse au Cirque-Olympique pour acclamer un acteur dont les traits, l'attitude et surtout le petit chapeau rappellent le martyr, déjà légendaire, de Sainte-Hélène. Par contre, cette même foule se désaffectionne, jusqu'au mépris et jusqu'à la haine, d'un gouvernement qui oublia tant de promesses et déçut tant d'espérances. A vrai dire, la presse de l'opposition entretient savamment l'irritation populaire; les organes légitimistes par fidélité au régime déchu, les journaux républicains dans l'espoir d'une prochaine revanche.

L'apparente faiblesse de la monarchie bourgeoise et l'instabilité de ses combinaisons ministérielles autorisent en effet toutes les audaces. Le cabinet, reconstitué avec le maréchal Mortier, existe à peine, que l'insuffisance politique du vieux soldat condamne celui-ci à la retraite. Guizot prétend se retirer si le duc de Broglie ne rentre au ministère. Et le gendre de Mme de Staël, nommé président du Conseil, avec le portefeuille des affaires étrangères, exige, à son tour, le maintien de Thiers, le *leader* du centre gauche, et de Guizot, le représentant du centre droit, pour ne pas diviser les forces conservatrices.

Mais tous ces jeux du parlementarisme ne peuvent distraire l'opinion publique du procès politique qui se prépare.

L'insurrection lyonnaise et l'affaire de la rue Transnonain auxquelles la *Société des Droits de l'homme* avait pris une part si active, les multiples échauffourées qui avaient bouleversé toute la France en 1834, peuplaient les prisons de détenus, que le gouvernement, s'autorisant d'une connexité imaginaire, renvoie, le 6 février 1835, devant la chambre des Pairs, constituée en Haute Cour de Justice. Celle-ci se déclare compétente, malgré les protestations de plusieurs de ses membres, et fixe au 5 mai l'ouverture d'un procès resté

célèbre sous le nom de *Procès des accusés d'Avril*.

La fièvre de la politique n'exclut pas chez le Parisien la fièvre de plaisir. Au Théâtre Italien, les dilettanti applaudissent Rubini, Tamburini, Lablache et la Grisi dans *les Puritains*, le chant du Cygne de Bellini. Le succès de *la Juive* à l'Opéra est encore plus retentissant. Nourrit et Mlle Falcon vont *alle stelle;* et « les loges, écrit un contemporain, sont retenues pour les douze premières. » A la Comédie-Française, *Chatterton*, d'Alfred de Vigny, met en relief le talent vigoureux et pathétique de Mme Dorval, que vient encore accentuer le mélodrame, un peu vulgaire, d'*Angelo ;* Victor Hugo, toujours lyrique, signale, en parlant de son œuvre : « la foule immense et émerveillée qu'éblouit chaque soir le choc étincelant des deux sublimes actrices (Mlle Mars et Mme Dorval). »

















FIESCHI ET SES COMPLICES.
D'après les portraits authentiques. — (Musée Carnavalet.)











Comme d'habitude, les modes nouvelles, très élégantes pour les hommes et presque ridicules pour les femmes, font leur première apparition à l'Exposition des Beaux-Arts ouverte dans les salles du Louvre. Amateurs et connaisseurs s'y rendent à l'envi pour admirer ou discuter la *Mort du duc de Guise* de Paul Delaroche, la *Françoise de Rimini* de Scheffer, la *Rebecca* d'Horace Vernet, les marines de Gudin et Poitevin, les portraits de Couder et de Mme Haudebourg-Lescot.

La même affluence se remarque aux séances de la Haute Cour qui tient ses assises dans la nouvelle salle du Luxembourg. Est-il en effet spectacle plus passionnant que celui de ces cent vingt accusés, prévenus de complot contre la sûreté de l'État et protestant avec la dernière énergie contre un tribunal qui veut leur imposer des avocats d'office ? Les uns réclament tumultueusement des défenseurs empruntés à l'élite de l'opposition, les autres refusent de comparaître devant leurs juges ; certains sont expulsés pour leurs violences. L'évasion de Marrast, Godefroy Cavaignac, Guinard et de vingt-cinq de leurs coac-

cusés déchaîne de nouvelles tempêtes. Ces débats se termineront, à quelques mois de là, par de sévères condamnations.



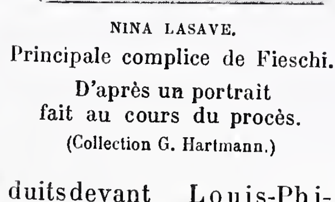
UN DES PRINCIPAUX COMPLICES DE FIESCHI.
D'après un dessin fait au cours du procès.
(Collect. G. Hartmann.)

La plupart des journaux parisiens ont fait campagne de leur côté contre le gouvernement. Presque tous sont traduits devant la cour d'assises. Le *Charivari*, la *Tribune* et combien d'autres sont frappés de peines atteignant jusqu'à cinq ans de prison et dix mille francs d'amende.

Pour rendre à cette monarchie si ardemment combattue un prestige qui s'en va, le ministère prépare de grandes fêtes à l'occasion des journées de juillet. Mais, le 28, pendant une revue de la garde nationale, au moment où Louis-Philippe arrive au boulevard du Temple, éclate une machine infernale qui jonche le sol de victimes autour du roi miraculeusement



UN DES PRINCIPAUX COMPLICES DE FIESCHI.
D'après un dessin fait au cours du procès.
(Collect. G. Hartmann.)



NINA LASAVE.
Principale complice de Fieschi.
D'après un portrait fait au cours du procès.
(Collection G. Hartmann.)

Morey.

PRINCIPAL COMPLICE DE FIESCHI.
D'après un dessin fait au cours du procès.
(Collection G. Hartmann.)

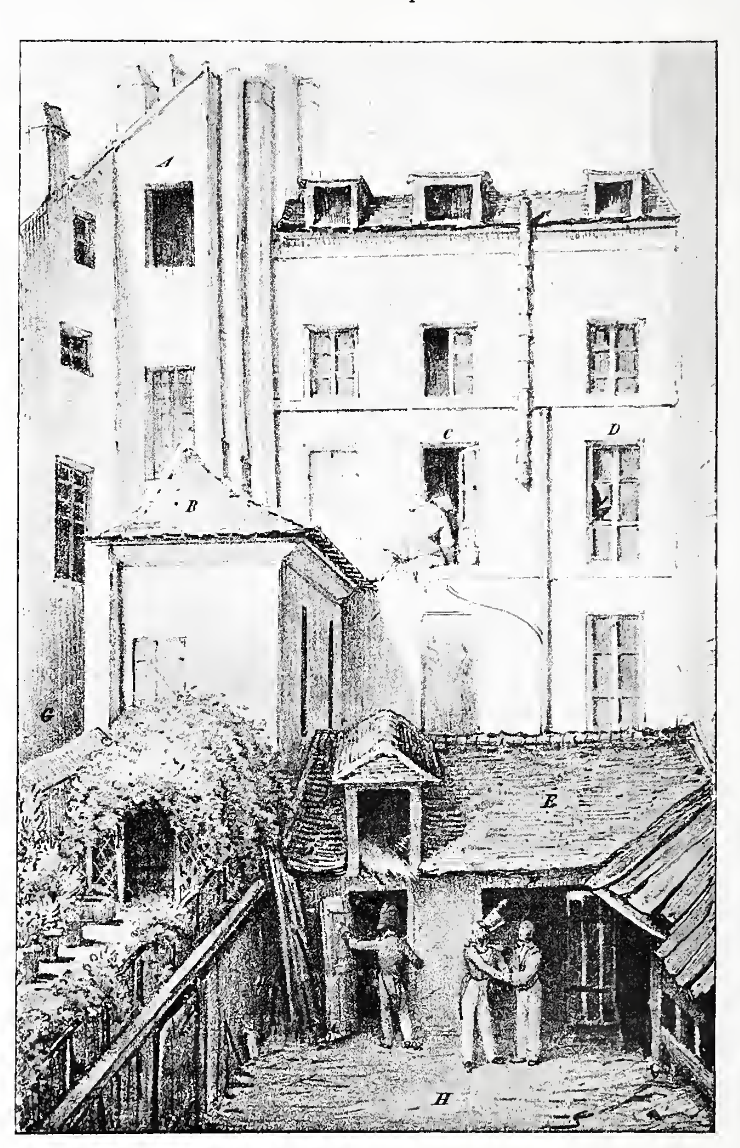


UN DES PRINCIPAUX COMPLICES DE FIESCHI.
D'après un dessin fait au cours du procès.
(Collection G. Hartmann.)

préservé. Le deuil est général, les fêtes sont contremandées; Paris et la province envoient des adresses au Prince; et les caricatures traditionnelles contre le roi bourgeois disparaissent de l'étalage des marchands d'estampes. Le 5 août, quatorze cercueils entrent à l'église des Invalides, le premier, celui d'un maréchal de France, le second celui d'une jeune fille de quinze ans. Cependant la police est sur la piste des assassins. Déjà Fieschi a été saisi, blessé, sur le théâtre même du crime. L'épicier Pépin et Morey iront bientôt le rejoindre; et leur procès sera instruit pour la fin de l'année.

D'autres causes célèbres sollicitent la curiosité publique. L'officier La Roncière, victime des hallucinations d'une névrosée, n'obtiendra que dans un avenir très éloigné une secrète réhabilitation. Par contre, une juste condamnation frappe le misérable Lacenaire, cet assassin-voleur à qui ses prétentions, mal justifiées, de poète romantique, ont fait une sorte d'auréole. D'ailleurs le prétoire de la cour d'assises est toujours le rendez-vous des mondaines et des oisifs en quête d'émotions malsaines. Pendant la suspension d'audience, entre la flûte de champagne et la brioche, on échange les nouvelles du jour. C'est le suicide de l'illustre baron Gros après celui de Léopold Robert, la mort du vieux Pigault-Lebrun puis du jeune Bellini, des hommes politiques Lainé et Rœderer. Une élégante porte aux nues le talent d'un virtuose de douze ans, César-Auguste Franck, premier grand-prix du Conservatoire de Liège; sa voisine lit avec émotion une page du *Voyage en Orient* de Lamartine. Des industriels causent affaires : l'un d'eux a vu circuler sur les boulevards la nouvelle voiture à vapeur de M. d'Asda, accompagné d'un chroniqueur du *Journal de Paris;* un autre communique le décret autorisant M. Pereire à construire à ses risques et périls le chemin de fer de Paris à Saint-Germain. — Et les futures lignes de Paris à Orléans, Tours, au Havre? demande un spéculateur. Vers la fin de l'automne, l'Opéra-Comique donne l'*Éclair*, nouveau succès pour Halévy; à la Comédie Française on applaudit le *Don Juan d'Autriche*, au Gymnase Gouffé arrache des larmes aux spectateurs dans *Pauvre Jacques*. 1835 se termine au milieu des plaisirs et des fêtes, mais l'avenir apparaît chargé de nuages.

Paul d'Estrée.



VUE DE LA MAISON DE FIESCHI.

Vue prise de la cour, rue des Fossés-du-Temple.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



CIRQUE OLYMPIQUE.
Gravé par H. BERTEROUD, d'après Alphonse TESTARD.
(Collection G. Hartmann.)

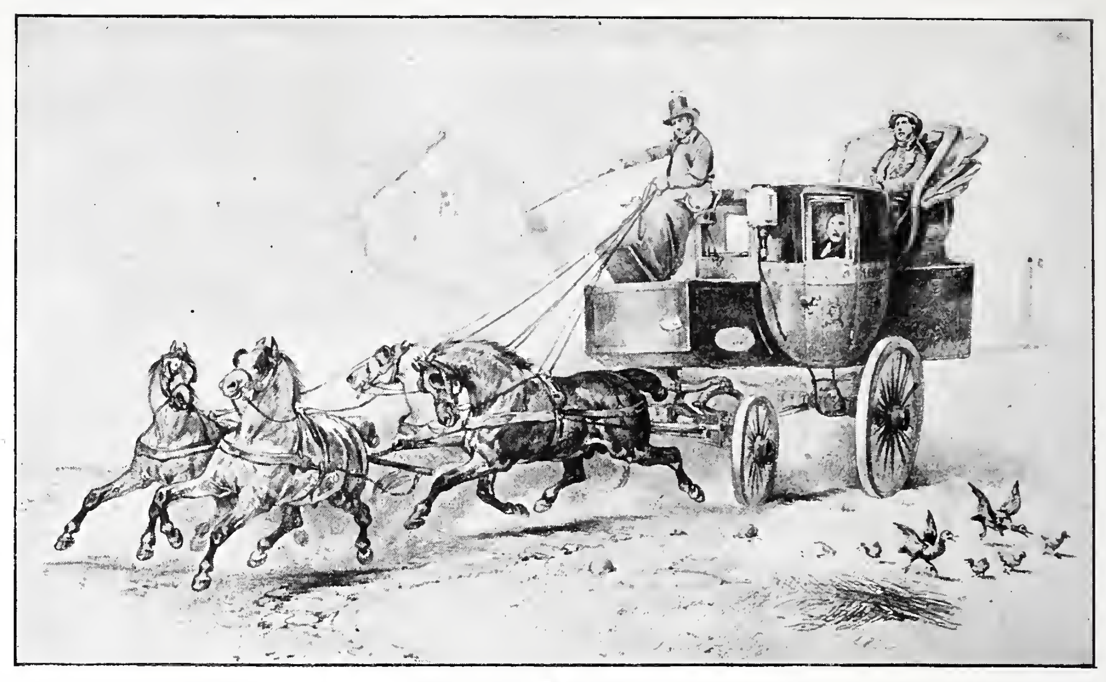
LES ÉCHOS DE PARIS

LA COLONNE VENDÔME SURMONTÉE DE LA STATUE DE NAPOLÉON, PAR SEURRE.
D'après une gravure de l'époque.
(Collection G. Hartmann.)

Une évasion à Sainte-Pélagie.

(12 juillet.)

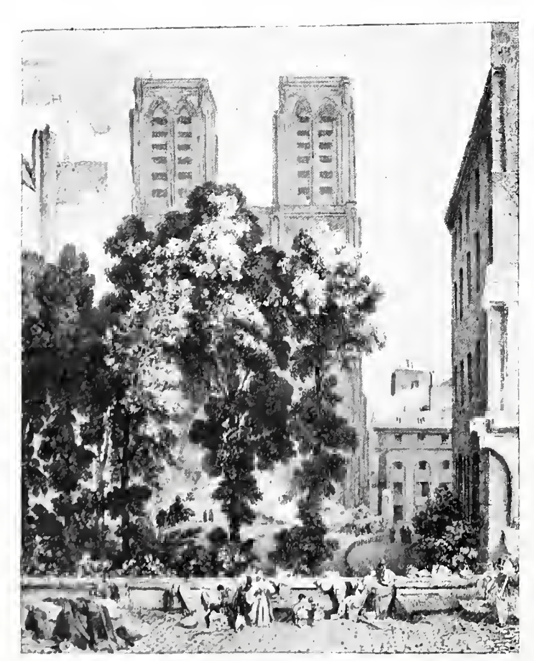
Le 11, sur les conclusions de M. Martin (du Nord), la pairie avait prononcé dans le procès d'avril, un arrêt de disjonction entre les accusés rebelles et les accusés dociles, arrêt énergiquement blâmé par quelques-uns des membres de la Haute Cour, et qui entraîna la retraite de MM. Molé, Crillon et d'Aulx; les prévenus avaient déclaré, de leur côté, que si on continuait à les contraindre d'assister aux séances, ils feraient tant de bruit qu'ils rendraient désormais impossible la marche du procès; on était donc bien loin de s'attendre à leur évasion; elle s'opéra par un immense travail d'excavation : les murs d'une cave furent descellés de manière à laisser passer un homme, et puis, par un travail de taupe, un conduit fut ouvert passant sous le mur de ronde et allant s'ouvrir dans le jardin voisin de M. Vatrin, partisan très dévoué du gouvernement. La maison de M. Vatrin était située entre ce jardin et une cour sortant sur la rue Copeau; dans la journée du 12, les complices du dehors eurent chacun leur mot d'ordre; le directeur de la prison, dont il importait de mettre la défiance en défaut, reçut de nombreuses demandes d'autorisation de visites pour la semaine; Marrast se fit ordonner un bain pour la soirée; à l'entrée de la nuit tout était prêt; une somme fut mise à la disposition des détenus pour pourvoir à leurs besoins après



NOUVELLE MALLE-POSTE.

D'après un dessin de Victor Adam. — (Musée Carnavalet.)

l'évasion. A l'heure dite, et à un signal convenu, Barbès, donnant le bras à une dame, s'acheminait vers la maison de M. Vatrin, où il importait de prendre position sous un prétexte quelconque; — huit heures sonnèrent à l'horloge de la prison: aussitôt les meneurs appellent leurs codétenus qui n'étaient pas dans le secret, et leur offrent simultanément la liberté et de l'argent; la plupart



LES TOURS DE NOTRE-DAME ET LES JARDINS DE L'HOTEL-DIEU EN 1835.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

acceptèrent, quelques-uns refusèrent, mais tous gardèrent le silence; bientôt le caveau est encombré; Guinard et Crevat ont donné les derniers signaux, ils ont rejoint leurs camarades, la porte est refermée sur eux; pendant ce temps, Landolphe, Rozières, Villain, Fournier, ont percé la croûte qui fermait encore la sortie du souterrain. — En un instant, vingt-sept prisonniers étaient libres et réunis dans le jardin de M. Vatrin. — Étienne Arago entretenait de futiles paroles le portier de la maison, veillant à ce que la porte restât entre-bâillée; Barbès et la dame qui l'accompagne sont introduits dans la maison, sous prétexte d'écrire à M. Vatrin qui est absent; Madame Vatrin les reçoit, et au même instant, la porte qui donne sur le jardin était violemment enfoncée; un mot apprend à Madame Vatrin quels sont ces visiteurs inattendus, en même temps Barbès s'élance sur le domestique et le tient en respect; traverser la maison, franchir la cour, se disperser, disparaître, fut pour les évadés l'affaire de quelques minutes. Au premier éveil donné dans la prison, la stupeur fut grande. — La police extérieure n'avait rien soupçonné, rien vu: « il était minuit, dit M. Gisquet dans son récit, lorsque le directeur de Sainte-Pélagie accourt auprès de moi dans un état de trouble et de confusion facile à comprendre; il vient m'annoncer l'évasion de vingt-huit des principaux accusés de Paris, au nombre desquels figuraient Marrast, Cavaignac, Vignerte, Landolphe, Napoléon Lebon, Deleute, Lecomte, Berryer, Fontaine, Guinard, Pichonnier, Crevat, Delacquis, Cahuzac et Caillet.

« Une exclamation rassura le pauvre directeur, car je m'écriai: Tant mieux! la république abandonne le champ de bataille, elle déserte! sa cause

est donc perdue, puisque les généraux prennent la fuite ; cela vaut cent fois mieux qu'une condamnation, car une condamnation eût reporté l'intérêt sur eux et leur eût conservé l'affection, le dévouement de leurs partisans. Ces chefs remuants étaient dangereux même en prison. Désormais, errants et fugitifs, ils ne sont plus à craindre. »

Cette opinion de M. Gisquet avait été celle de quinze codétenus, entre autres Kersausie, Beaumont, Sauriac, Hubin de Guer, etc., qui avaient pensé que l'évasion facilitait l'issue du procès ; les journaux l'apprécièrent à divers points de vue, mais il y eut d'abord quasi-unanimité pour supposer que la police l'avait favorisée, facilitée, ou du moins laissé s'organiser. « Il n'en était rien, dit M. Gisquet, l'administration a tout ignoré, mais si le projet fût arrivé à ma connaissance avant son exécution, j'aurais été d'avis de n'y mettre aucun obstacle, aimant mieux entendre quelques quolibets contre la négligence de la police, que de priver le gouvernement et le pays de l'heureuse influence qu'une telle action devait nécessairement produire. »

Dès le 14, les évadés firent paraître une déclaration ainsi conçue :

« Les prévenus d'avril, soussignés, comptables « envers l'opinion publique de tous leurs actes, « croient devoir faire cette déclaration :

« Distraits de leurs juges naturels, ils ont espéré « longtemps que la discussion politique transpor- « tée devant la Cour des pairs serait une occasion « solennelle de répandre leurs idées et de frapper « au front leurs ennemis.

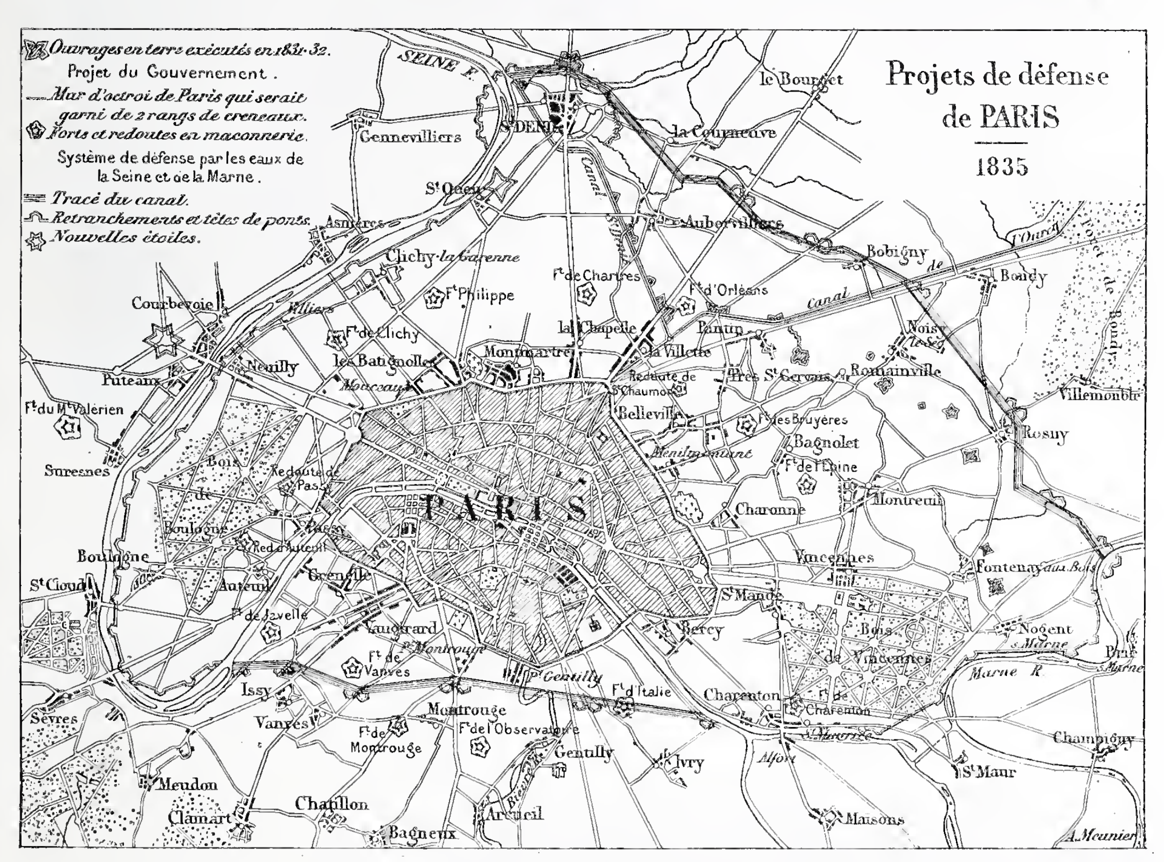
« Déchus de cette première espérance, ils ont « pensé que les violences dont on les avait mena- « cés viendraient les mettre à même de témoigner « de l'énergie de leurs résolutions.

« Aujourd'hui, tout est changé, l'aristocratie a « reculé devant des débats sérieux, le tribunal ini- « que renonce à engager une lutte matérielle ; les « causes sont disjointes, notre procès ajourné, et « une prévention de quinze mois va se prolonger « encore. Jamais on n'afficha plus le mépris de tout « sentiment de justice ; jamais on ne se joua avec « plus d'impudeur de toute liberté.

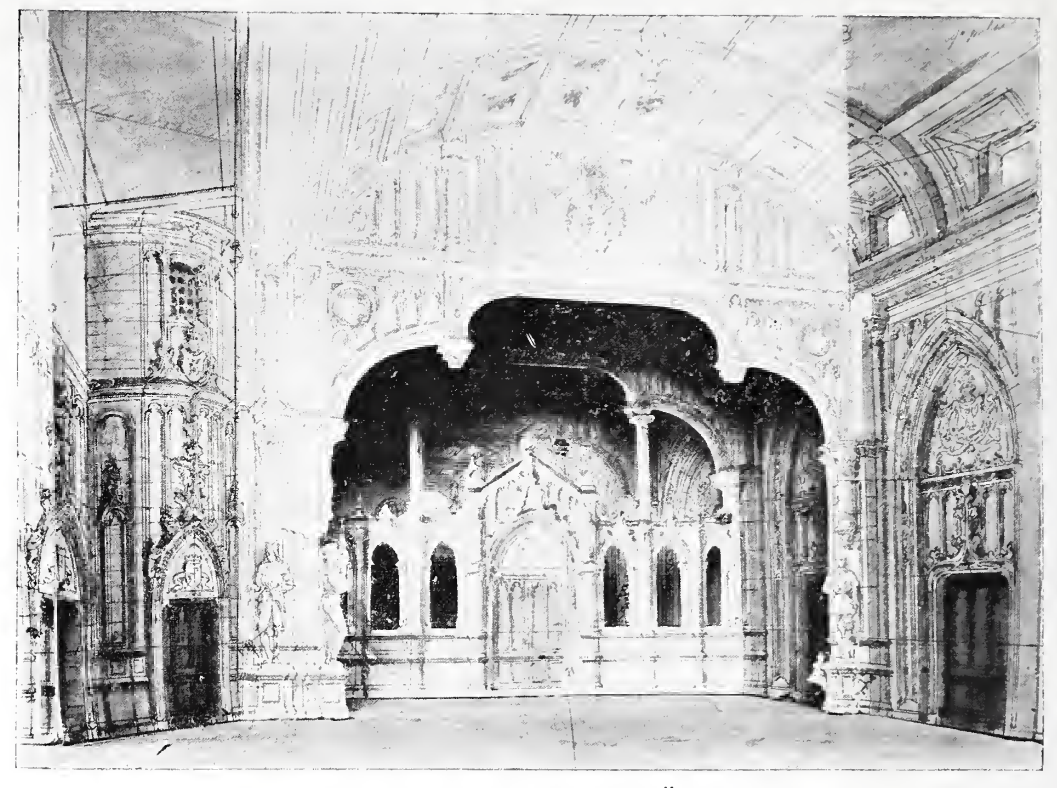
« Maîtres depuis longtemps de tous les moyens « de prendre la nôtre, nous avons refusé jusqu'à « présent d'en user. Le dernier arrêt de la cour « des pairs nous a donné le signal, nous par- « tons !

« Nous partons, sans crainte qu'on se méprenne « sur cet acte ; le pays sait bien que nous nous « porterons partout où nous appellera l'intérêt de « notre cause, même en prison, dès que nos meil- « leurs amis, ces otages de Lyon, de Lunéville, de « Saint-Étienne, et nos camarades de Paris nous « y appelleront.

« Il est temps enfin que dans ce pays où l'on « professe si souvent la résistance à la violation « de tous les droits, des hommes de cœur rendent



PROJETS DE DÉFENSE DE PARIS EN 1835.
Plan dressé d'après les documents du temps, par A. Meunier. — (Collection Charles Simond.)



DÉCOR DE " LA JUIVE ".

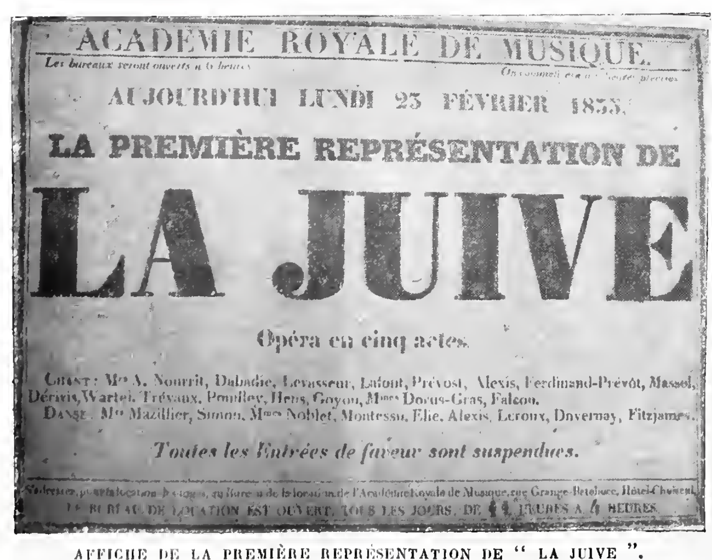
D'après la maquette de Rubé et Chaperon. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

« l'oppression vaine et ridicule en s'y dérobant à « leurs risques et périls.

« Sainte-Pélagie, 12 juillet 1835.

« *Signé :* Granger, Imbert, Crevat,
« Guinard, Marrast, Rosières,
« Fouet, Pichonnier, Cavaignac,
« Vignerte, Lebon. »

Germain Sarrut. (*Histoire de France.*)



AFFICHE DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE " LA JUIVE ".

(Bibliothèque de l'Opéra.)

Attentat de Fieschi.

(28 juillet.)

On touchait à l'époque des anniversaires de juillet, que le gouvernement de Louis-Philippe célébrait chaque année avec solennité ; la Cour des pairs, vu ces anniversaires, annonça une nouvelle suspension de séances.

En ce moment des bruits de complot, d'attentat contre la personne du roi circulaient tant à Paris qu'au dehors ; on assurait que les anniversaires de juillet ne se passeraient pas sans quelque grand événement. La police recevait des avis alarmants, mais se perdait en vaines conjectures ; on lui dénonçait un attentat sans lui en indiquer la source : elle s'agitait dans le vide. Elle était bien en face d'un complot redoutable, mais ce complot était resserré dans une étroite complicité, qui reliait ensemble trois ou quatre hommes au plus ; ils laissaient échapper quelques confidences, elles ne portaient pas sur la machination criminelle qu'ils ourdissaient dans l'ombre contre la vie du roi et qui fut mise en grand péril en même temps qu'elle oc-

casionna la mort de plusieurs victimes. Cette machination fut principalement l'œuvre de deux hommes également obscurs, mais d'âge, de mœurs et de caractères bien différents : le premier, nommé Fieschi, était né en Corse, et avait, au moment du crime, quarante-six ans; le second, nommé Morey, était Français et âgé de soixante-trois ans.

Fieschi était débauché, vaniteux, vivant d'expédients et au besoin d'escroquerie; il n'avait aucune conviction politique, mais se mêlait aux partis par esprit d'intrigue. Il ne manquait ni d'astuce, ni d'audace. Il s'était engagé en 1808 dans un bataillon qui allait en Toscane, au service de la grande-duchesse Elisa Napoléon ; plus tard, il fut incorporé dans la légion corse et fit, avec ce corps, la campagne de Russie; son corps fut licencié à Ancone en 1814. En 1815, on voit Fieschi compromis dans l'entreprise tentée par Murat pour reconquérir son trône. Remis en liberté, il revient en Corse, où il commet divers vols et des faux. Le 28 août 1816, il est condamné par la cour d'assises de la Corse à dix ans de reclusion et à l'exposition. L'arrêt fut exécuté et Fieschi fut transféré dans la maison de reclusion d'Embrun pour y subir sa peine. Il sortit de prison en 1826. En septembre 1830, il se rend à Paris, se fait passer pour condamné politique et parvient à se faire incorporer dans la 3e compagnie de sous-officiers sédentaires. En 1831, à l'aide de faux certificats constatant qu'il était condamné politique, il obtient une pension de 350 francs. Fieschi se lie avec le commandant Hennox, propriétaire du journal *la Révolution*, organe des intérêts de la famille Bonaparte. Bientôt il abandonne les bonapartistes pour offrir ses services à la police et se fait remarquer par un zèle sans bornes.



Mlle CORNÉLIE FALCON, DE L'ACADÉMIE DE MUSIQUE.
Rôle de RACHEL dans *la Juive*.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

En 1834, étant employé comme chef d'atelier à des travaux du canal d'Arcueil, il en fut renvoyé pour cause d'infidélité, et, à cette même époque, l'autorité commença à avoir des soupçons relativement aux certificats qui avaient servi à lui faire accorder une pension comme condamné politique, et sa pension fut supprimée. Fieschi se trouva en proie à la misère, et c'est alors qu'on le trouve lié avec Morey, qui le recueille, le secourt dans son dénuement et l'empêche littéralement de souffrir de la faim. Morey est un ouvrier sobre et intelligent; sa vie est sans tache : il a servi dix ans comme ouvrier dans le train d'artillerie de l'armée et dans un régiment de hussards ; en 1816, à l'époque de la réaction royaliste, il fut poursuivi pour avoir tué un soldat autrichien faisant partie de l'armée d'occupation, mais acquitté par la cour d'assises de la Côte-d'Or, comme n'ayant donné la mort que pour sa légitime défense. En juillet 1830, Morey combat contre les troupes royales et reçoit la décoration de juillet. A partir de ce moment, on le trouve mêlé aux sociétés républicaines; en 1834, il fait partie de l'une des sections des *Droits de l'homme*. Fieschi et Morey se connurent dans le cours de l'année



COSTUME DU CARDINAL DANS " LA JUIVE ".
(Bibliothèque de l'Opéra.)



COSTUME D'ÉLÉAZAR DANS " LA JUIVE ".
(Bibliothèque de l'Opéra.)

1831. Vers le milieu de l'année 1834, leur liaison devient fort étroite, et pendant tout le procès d'avril, ils ont ensemble des rapports fréquents. et Morey s'occupe activement de trouver à Fieschi des moyens d'existence; il parvient même à le placer dans une librairie.

Morey, ennemi implacable du roi, parlait souvent à Fieschi de son projet d'attenter à ses jours ; il avait même songé à louer une maison aux environs du Palais-Bourbon pour la miner et la faire sauter au moment où Louis-Philippe se rendrait à la Chambre des Députés : c'était là comme une réminiscence de la conspiration des Poudres en Angleterre. Néanmoins, rien n'est arrêté, il flotte de projets en projets. Mais bientôt Fieschi fait cesser ces indécisions, il lui parle d'une machine au moyen de laquelle on pourrait assurément tuer le roi. Elle consistait à unir ensemble, étroitement, comme des tuyaux d'orgue, un certain nombre de canons de fusils, et à les adapter de telle sorte qu'ils pussent être ajustés avec certitude ; quant à leur explosion, elle devait être simultanée et d'un effet aussi sûr que terrible, et porter la mort à certaine distance. Morey n'a pas l'argent nécessaire pour acheter les canons de fusil, il conduit alors Fieschi chez un marchand épicier, avec lequel il a des relations politiques, et nommé Pepin. Pepin ne met pas moins d'empressement que Morey à accueillir le projet de tuer le roi avec la machine dont on lui fournit le détail. Voilà les hommes qui sont seuls initiés au complot, et qui vont le mener à la fin. Le 8 mars, Pepin fournit à Fieschi une somme de 130 francs ; on s'en sert pour louer et meubler un petit appartement sur le boulevard du Temple, au n° 50, en face le Jardin Turc. Fieschi, en le louant, prend le nom de Gérard, et Morey s'annonce pour son oncle. Vers la fin du mois de juin, la machine était prête, et l'occasion d'en faire usage approchait. Le roi devait passer une grande revue de la garde nationale et de l'armée, le 28 juillet; Morey, Fieschi et Pepin sont prêts pour l'attentat. Ils ont fait quelques confidences à des gens d'action du parti républicain et du parti légitimiste, et ces gens se rendent au jour de la revue, par groupes, sur le boulevard du Temple, s'attendant à un événement, mais ne sachant où il devait être, ni comment il devait se produire.



LE PUITS DE CHAMPVERT (AMBIGU-COMIQUE).
Décor du 2e acte. Scène II.
(D'après une gravure du *Monde dramatique*.)

La police, de son côté, est tout entière sur pied. Dès dix heures du matin, la Garde nationale et la troupe de ligne viennent prendre position sur les boulevards, à partir de la Madeleine jusqu'à la Bastille. La population se groupe en masses compactes derrière les rangs; à midi, le roi monte à cheval, accompagné de ses fils et d'un nombreux état-major; il parcourt les rangs des troupes au milieu des fanfares et des acclamations. A une heure il est sur le boulevard du Temple, le cortège arrive en face du n° 50. Là, dans une petite chambre de cette maison étaient Morey et Fieschi; la machine infernale se trouvait braquée et prête à jouer, une jalousie la cachait aux regards. Tout à coup une explosion se fait entendre, qui est suivie de cris lamentables, et plus de quarante personnes sont tuées ou blessées : c'est la machine Fieschi qui a fait ce ravage.

Le roi n'est pas atteint, mais un grand vide s'est fait autour de lui sur la chaussée du boulevard.

Le maréchal, duc de Trévise, six généraux, deux colonels, neuf officiers et grenadiers ou autres, faisant partie de la garde nationale, de simples spectateurs, au nombre de vingt et un sont frappés plus ou moins grièvement; sur ces quarante victimes, onze tombent sans vie: sept autres n'ont survécu que quelques jours. Le roi lui-même a eu le front effleuré par un projectile, son cheval a été blessé. Louis-Philippe reste calme, rassure du geste et de la parole les gardes nationaux qui l'entourent; puis, quand la première émotion fut un peu calmée, il se tourna vers son état-major : « Messieurs, dit-il, continuons, » et la revue s'acheva au milieu de cris innombrables de joie, de colère et de vengeance.

A peine était-elle achevée qu'un orage terrible éclata sur la capitale, et des torrents de pluie eurent bientôt lavé cette terre imprégnée du sang versé par le fanatisme politique.

F. Rittiez.

(*Histoire du règne de Louis-Philippe.*)

Quelques célébrités dans leur intérieur.

M. Guilbert de Pixérécourt est un de ces hommes de grande habileté qui savent se créer une position avantageuse et s'y maintenir longtemps. Il a fait fortune avec le mélodrame comme M. Scribe avec le vaudeville, dont il s'est conquis le monopole et la couronne.

M. de Pixérécourt habite un bel appartement dans le quartier du Temple. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, un peu gros, spirituel, et d'une instruction qui va jusqu'à l'érudition. Sa bibliothèque, riche et nombreuse, contient les éditions les plus rares et les plus splendides, si bien que l'odeur qui domine chez l'auteur de *Calas* est le parfum incisif du cuir de Russie. M. de Pixérécourt aime les livres rares, comme M. Marty, le populaire M. Marty, aime les phrases mélodramatiquement ronflantes de M. de Pixérécourt.



Mlle WILLMEN.
Rôle de Ruben dans *la Vallée aux Fleurs* (Palais-Royal).
(D'après une gravure du *Monde dramatique.*)

Maintenant, entrons par la rue Larochefoucauld, dans cette nouvelle Athènes, séjour de tant d'artistes célèbres, et où se trouve rassemblée une partie de la jeunesse littéraire et artistique. Là demeurent madame Haudebourg-Lescot, dont la maison rappelle une villa romaine; Henri Monnier, madame la duchesse d'Abrantès, Desbœufs, M. le marquis de Custines, Picot, Lepaulle et bien d'autres ; à chaque pas c'est un atelier, à chaque pas c'est un nom célèbre.

Entrez donc dans cette longue cour, laissez à droite la porte grillée qui conduit chez Pernet le dentiste... Voici un jardin délicieux et une fontaine de marbre d'où s'épanchent, avec un doux murmure, les filets brillants d'une eau limpide. Ne vous arrêtez point, car un péristyle de marbre ouvre sa double porte devant vous, et mademoiselle Mars vous attend dans un cabinet vitré qui rappelle les féeries d'Orient. On retrouve dans cet hôtel la grâce, le goût exquis et le tact irréprochable de l'artiste célèbre. Il n'y a rien ni de trop, ni de trop peu, un artiste n'aurait pas

mieux fait, une noble dame du faubourg Saint-Germain n'aurait pas mieux fait.

A côté, demeura, jusqu'au 8 janvier de cette année 1835, date de sa mort, Mlle Duchesnois, qui a si cruellement expié, dans l'oubli et dans la douleur, tout ce que sa vie avait eu de gloire et de culte.

Les deux autres habitants de ce square sont Paul Delaroche et Horace Vernet.

La maison de ces deux grands peintres est d'une élégance tout artistique, et leurs ateliers, surtout celui de Paul Delaroche, sont des sanctuaires où l'on n'admet qu'un petit nombre d'élus fiers de cette faveur.

Et maintenant, quittez la nouvelle Athènes, traversez la rue de la Bruyère, où demeurait Arnault, l'auteur de *Germanicus*, dernier athlète de quelque valeur qui ait combattu pour l'école classique : arrivez dans la rue des Martyrs, et pénétrez au fond de la cour d'une maison d'apparence élégante. A gauche se trouve un petit escalier qui conduit à une antichambre obscure, puis de là dans un atelier immense. Vous êtes chez Gustave Lepaulle.



Mlle DEJAZET.
Dans *les Chansons de Désaugiers* (Palais-Royal).
(D'après une gravure du *Monde dramatique*.)

Cet atelier est une arche où se trouvent rassemblées, non toutes les créatures de la terre, mais, je crois, toutes les créations de l'art. Voici des vingtaines de modèles de navire, depuis la chaloupe jusqu'au glorieux trois-mâts ; des oiseaux empaillés sont suspendus au plafond par une soie imperceptible, des études de genres différents se croisent et se heurtent, plaçant un paysage près d'un nègre, et des chiens à côté d'un magistrat empêtré dans sa toge écarlate.

Une Contemporaine (*Mercure de France*).

Lacenaire en prison.

La Fosse aux lions, à la Force, est une cour peu étendue, encaissée entre quatre murailles très élevées, et qui justifie assez bien son nom. — Au sommet de l'un des angles qui correspond aux autres cours, s'élève une pile carrée en maçonnerie, qu'on nomme *as de carreau*, et qui a pour but d'empêcher que les détenus ne s'évadent en gravissant l'angle à l'aide des coudes et des talons, comme cela se pratiquait communément dans les lieux de détention.

Ici règne la fleur de la haute-pègre, les *escarpes* émérites et *les habits noirs*, désignations indiquant les malfaiteurs bien vêtus. Mais quel que soit leur costume, il est un signe commun à tous : c'est ce teint terreux qui trahit un séjour prolongé dans les prisons, et le stigmate que l'habitude d'une pensée criminelle inspire à leur physionomie.

Tandis que, tout ahuri du changement, je me livrais à ces observations, un de ces hommes

s'approche de moi. Sa taille est médiocre; vêtu d'une redingote, portant moustaches et collier de barbe brune, la tête volumineuse, le nez pointu, l'œil cave, cet individu, qui paraissait avoir d'assez bonnes façons, m'adresse la parole d'un ton poli :

— Ne me reconnaissez-vous pas, Monsieur?

— Ma foi, non!

— Nous nous sommes pourtant rencontrés plus d'une fois au café de l'Ambigu et au bureau de la *Tribune des Prolétaires* (1).

Il me semblait effectivement avoir vu quelque part cette figure.

— Comment vous trouvez-vous ici? reprend-il, sans doute pour *opinion?*

— Évidemment.

Je lui raconte mon aventure, et termine en exprimant mon indignation de me voir confondu avec des forçats.

La conversation allait ainsi depuis une demi-heure lorsque tombe à nos pieds un projectile assez bizarre, présentant l'aspect d'un morceau de mastic grisâtre.

— Ah! s'écrie-t-on, un postillon!

Un détenu s'empresse de le ramasser : c'était une boulette de pâte, faite de mie de pain; elle contenait un billet.

Un groupe se forme, on ouvre et on lit : puis au bout de quelques minutes de délibération, je vois qu'on colle le papier à la muraille et que des regards menaçants sont lancés du côté où j'étais.

— Qu'est-ce donc? demande mon homme interrogeant.

— Je ne sais; allons voir.

Et m'approchant de la muraille, je lis :

« Avril, descendu de Bicêtre sur les confessions de La-

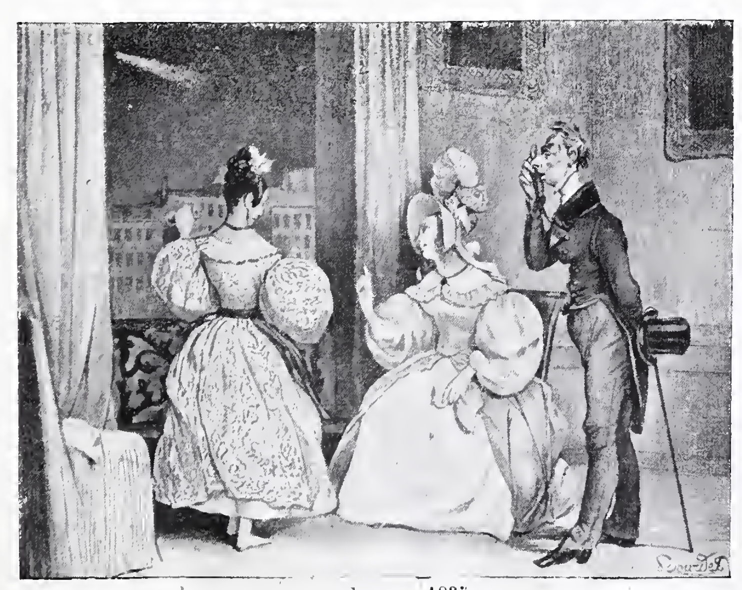
(1) Journal démocratique en 1835.



LE DÉMON DE LA NUIT.
(D'après le *Monde dramatique*.)



L'ÎLE DES PIRATES (BALLET-PANTOMIME).
(D'après la maquette de CAMBON-SÉCHAM, FEUCHÈRES, DIÉTERBE.)



LA COMÈTE EN 1835.
Caricature du temps. — (Musée Carnavalet.)

cenaire, en avertit les amis. » (Textuel.)

Ces mots étaient inintelligibles pour moi ; mon compagnon paraît les comprendre mieux, car il pâlit, et à l'aspect de l'effet qu'ils ont produit sur les autres il gagne du côté du guichet. — On lui barre le passage, et d'un violent coup de poing il est terrassé. J'avais ouï dire déjà que, dans les prisons, les politiques étaient en butte aux mauvais traitements des voleurs, naturellement plus nombreux. Je crois devoir m'interposer. Le malheureux crie au secours ; un pavé le frappe à la tête. Il s'évanouit, moi je reçois un coup de couteau. Les gardiens accourent, on nous met à l'infirmerie.

Une fois pansé, le blessé revient à lui : à ce moment, je l'entends appeler par son nom. Qu'on juge, s'il est possible, de ma stupéfaction ! l'écrivain-moraliste, l'homme bien élevé avec qui je m'étais entretenu, à qui, Dieu me pardonne ! je crois que j'avais donné la main, c'était le sanglant Lacenaire, le complice d'Avril !



LA MODE EN 1835.

Coiffure ornée de rubans. Robe de mousseline anglaise brodée de soie.

(D'après *le Voleur* de 1835.)



LA MODE EN 1835.

Bonnet en tulle grec. Robe de chambre en mousseline de laine.

(D'après *le Journal des Dames* de 1835.)

Me voyant anéanti, confondu, il reprend la parole, et me dit avec un sourire que je n'oublierai jamais :

— Je gage que vous m'avez pris pour un journaliste inculpé d'un délit de presse ?

J'hésitais à répondre.

— C'est peut-être vrai, répliquai-je avec amertume ; mais vous avez omis de me dire qu'à la Force, on peut, sous des apparences honnêtes, rencontrer des assassins.

— Ah ! s'écria-t-il, en jetant le masque, c'est Avril qui me vaut ça. Je ne pensais qu'à l'envoyer pourrir au bagne ; mais, à présent, sa tête tombera, et la mienne aussi. Tant mieux, après tout !

A. Chenu.

(*Les Malfaîteurs.*)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1835

Janvier.

22. — A la Chambre des députés, le **duc de Fitz James**, connu par ses opinions légitimistes, est admis à prêter le serment d'usage. Au moment où il s'engage à servir fidèlement la forme de gouvernement établie, tous les députés — et lui-même, ne peuvent s'empêcher de rire. — A la Chambre des Pairs, vote d'un crédi pour la construction d'une salle d'audience où seraient jugés les **accusés d'avril**.

29. — Les journaux publient une statistique d'où il résulte que le chiffre des **billets faux** mis en circulation depuis 22 ans n'a pas dépassé 80,000 francs.

Février.

19. — **Élection de Salvandy** à l'Académie française.

20. — Démission de Mortier, duc de Trévise, ministre de la guerre. Crise ministérielle.

21. — **Incendie du Théâtre de la Gaîté**, pendant une répétition générale, vers midi, par suite de l'imprudence d'un machiniste qui avait jeté des pincées de lycopode sur un flambeau d'étoupe *pour simuler un incendie.*

28. — Discussion à la Chambre des députés d'une **pétition contre le duel.** (Malgré les conclusions de la commission, Lamartine obtient le renvoi au garde des sceaux.)

Mars.

8. — **Fieschi**, sous le nom de Gérard, loue au n° 50 du boulevard du Temple, vis-à-vis le Jardin Turc, un petit appartement pour y installer sa machine infernale.

12. — **Replâtrage ministériel** après une crise de trois semaines. L'ancien ministère est presque entièrement rétabli, mais le duc de Broglie remplace de Rigny aux affaires étrangères avec la présidence du conseil. Le ministère de la guerre sera donné le 30 avril au général Maison.

14. — Élection du sculpteur **Petitot** à l'Académie des Beaux-Arts.

23. — Dans la nuit du 23 au 24, à l'hôtel de l'Amirauté, rue Neuve Saint-Augustin, **suicide** passionnel **du** chirurgien de marine **Bancal et de la dame Priolland** née Zélie Trousset. Celle-ci meurt après avoir bu de l'acétate de morphine et reçu trois coups de lancette aux jambes et à l'artère du bras gauche et cinq coups de bistouri dans la poitrine. Bancal ne réussit pas à se tuer et on le trouve dans la matinée baigné dans son sang, mais vivant.

Avril.

6. — A l'Académie des sciences, élection du médecin **Breschet** à la place de Dupuytren (Breschet obtient 41 voix, Lisfranc, 4, Velpeau, 3).

24. — Rue Richelieu, n° 92, **assassinat de la dame Ferrand** par l'ouvrier tapissier Lhuissier. Le cadavre, coupé en deux morceaux et jeté dans la Seine, fut trouvé le lendemain près du pont de la Concorde, un peu au-dessous de l'Entrepôt.

25. — **Séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques.** Médaille d'or accordée à Félix Ravaisson pour un mémoire sur la philosophie d'Aristote.

Mai.

2. — **Séance publique annuelle des cinq Académies**, sous la présidence du baron Gros.

5. — Commencement des débats du **procès des accusés d'avril** à la Cour des Pairs.

14. — Quai Pelletier, n° 38, suicide passionnel de Deschazaux, commis négociant, et de Rosine Michaux, lingère.

22. — A la sortie de la séance de la Cour des Pairs, discussions violentes accompagnées de scènes de pugilat entre des membres du centre et un groupe de journalistes. Plusieurs journalistes sont arrêtés et relâchés presque aussitôt. Un journal d'opposition, *le Réformateur*, publie le lendemain un violent article intitulé : « Assommeurs législatifs. »



EUGÈNE GIRAUD.
Peintre et graveur
(1806-1880.)



H. PASSY.
Économiste (1793-1880.)



M. BÉRENGER.
Jurisconsulte
(1785-1866.)



GUSTAVE DE BEAUMONT.
Littérateur (1802-1866.)



F. HAMELIN.
Amiral (1796-1864.)



P. LACHAMBAUDIE.
Poète-fabuliste
(1806-1872.)

23. — A l'Académie des Beaux-Arts, élection du musicien **Reicha**, à la place de Boïeldieu (il obtient au 3e tour 20 voix et son principal concurrent, Halévy, 16 voix).

Juin.

2. — La Chambre des députés vote un crédit de 200,000 francs pour compléter la somme consacrée par la ville de Paris à l'anniversaire de la révolution de juillet.

22. — A l'Académie des sciences, lecture d'un mémoire du médecin Becquerel *sur la mesure de la chaleur dans l'intérieur des organes.*

26. — **Suicide du peintre Gros.** Il se jette dans la Seine où on retrouve le même jour son cadavre. — Loi ouvrant un crédit supplémentaire de 1,200,000 francs pour les dépenses secrètes de la police.

29. — **Condamnation** à dix années de réclusion **d'Émile de La Roncière**, lieutenant de lanciers, accusé de violences et de blessures graves sur la personne de la fille du général de Morell commandant de l'École de Saumur. (On découvrit plus tard qu'il était innocent.)

Juillet.

1. — **Premier numéro de la Presse**, fondée par Émile de Girardin, **et du Siècle**, fondé par Dutacq.

9. — Loi autorisant l'établissement d'un **chemin de fer de Paris à Saint-Germain.**

12. — **Vingt-huit détenus**, impliqués dans le procès d'avril (Vilain, Fournier, Guinard, Imbert, Cavaignac, Marrast, Hubert, etc.), **s'évadent** de la prison de **Sainte-Pélagie** par un souterrain creusé par eux dans une cave et communiquant avec un jardin voisin de la prison.

22. — Adjudication des travaux de restauration du Pont-Neuf.

25. — **Acquittement du chirurgien de marine Bancal**, accusé d'avoir tué la dame Priolland.

28. — **Attentat de Fieschi.** Pendant la revue passée par le roi, une machine infernale placée dans une maison du boulevard du Temple, vis-à-vis le Jardin Turc, tue 18 personnes parmi lesquelles une jeune fille de seize ans, le maréchal Mortier, etc. Arrestation de Fieschi.

29. — Ordonnance royale portant que les fêtes de juillet seront interrompues.

30. — **Réouverture des Chambres.**

31. — **Arrestation de Morey**, complice de Fieschi. Relâché faute de preuves, il est repris quelques jours après.

Août.

5. — **Funérailles** solennelles, aux Invalides, **des victimes de l'attentat de Fieschi.** 14 chars funèbres, le premier d'une jeune fille de seize ans, le dernier du maréchal Mortier.

8. — A l'Académie des Beaux-Arts, **élection d'Abel de Pujol**, à la place de Gros.

13. — Arrêt de la Cour des Pairs condamnant 50 accusés du procès d'avril.

17. — Distribution des **prix du Concours général.**

27. — **Séance publique annuelle de l'Académie française.** Prix de 8000 francs à M. Aimé Martin pour son livre *De l'Education des mères de familles.*

28. — **Arrestation de Pepin**, complice de Fieschi. Il s'évade le lendemain.

Septembre.

9. — **Loi de septembre** restreignant la liberté de la presse, de l'imprimerie et du théâtre.

11. — **Clôture de la session législative** de 1835. — Essai de la **voiture à vapeur** de M. Dietz. En remorquant une diligence de 32 places, elle fait

en une heure et quart le trajet de Paris à Versailles.

12. — **Le comte de Rambuteau** est nommé pair de France.

22. — **Nouvelle arrestation de Pépin** dans une ferme de Lagny où il s'était réfugié.

Octobre.

9. — **Assassinat de** l'ouvrier armurier **Cazes,** sur la route de Neuilly, par un employé des postes.

10. — **Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts,** sous la présidence du graveur Richomme. Distribution des prix. Le second grand prix de peinture (il n'y eut pas de premier prix cette année) est donné à un lauréat de 18 ans : Roulin, élève de Colin et Ingres.

12. — A l'Académie des sciences, rapport sur la **solidification du gaz acide carbonique.**

28. — Condamnation de Simon, gérant du **Charivari,** à 2 mois d'emprisonnement et 5,000 francs d'amende pour l'article publié dans ce journal le 27 juillet.

Novembre.

2. — A l'Académie des sciences, mémoire de M. Firmin Demonferrand, professeur de mathématiques au collège de Versailles, sur *les lois de la mortalité de la population en France.*

12. — Commencement des débuts du **procès Lacenaire,** François et Avril.

14. — **Condamnation de Lacenaire** et **Avril** à la peine de mort, de **François aux** travaux forcés à perpétuité.

Décembre.

1. — A la **vente de Gros,** le chapeau porté par Napoléon pendant la campagne de 1807, mis à prix à 500 francs, est adjugé pour 1,950 francs au docteur Delacroix. En apprenant que l'acquéreur est un français, le public manifeste le plus vif enthousiasme.

21. — **Élection d'Élie de Beaumont** à l'Académie des sciences.

28. — Séance publique annuelle de l'Académie des sciences. Prix de 3,000 francs à **Gannal** pour son procédé d'embaumement au moyen d'injections d'acétate d'alumine. Prix de 3.000 francs à **Amoros** pour ses machines destinées à l'étude de la gymnastique.

29. — **Ouverture de la session législative de 1836.**

Monuments et Fondations.

Commencement des travaux de restauration du **Pont-Neuf.** — Construction du **Pont de Bercy** (pont suspendu de 3 travées). — **Reconstruction** (en fer) du **Théâtre de la Gaîté.**

Assainissement de la Morgue. Un réservoir est placé dans l'intérieur du bâtiment de manière à faire couler constamment de l'eau dans les salles destinées à recevoir les cadavres.

Ouverture de la **rue de Hambourg** — des **passages Chausson et Josset.**

Loi ouvrant un crédit pour divers monuments de Paris.

Ouverture de l'**hospice Devillas** dans l'hôtel laissé par un ancien négociant, rue du Regard, avec le capital nécessaire pour l'entretien de 20 septuagénaires atteints d'infirmités incurables.

La vie de la rue.

Les frères Siamois.

Statistique des omnibus (novembre).—378 voitures. — 100,000 voyageurs par jour — recette moyenne : 30,000 francs par jour. Les journaux constatent la transformation de la rue de Paris par l'abondance des véhicules.

Beaux-Arts.

Salon de 1835. — 2,174 tableaux, 155 sculptures (*Funérailles de Marceau,* par Bouchot. *Mort de Léonard de Vinci,* par Gigoux. — *Assassinat du duc de Guise,* par Delaroche. — *Dante et Virgile rencontrant les ombres de Françoise de Rimini et de Paolo,* par Ary Scheffer. — *Portrait de Jules Janin,* par Schopin. — *Eliézer et Rebecca,* par Horace Vernet. — Paysages de Brascassat, Jules Dupré, Marilhat. — La *Leda* d'Etex. — Figurines de Dantan aîné).

Ordonnance royale (31 août) portant **création d'une commission** spéciale des **Théâtres et du Conservatoire de musique.**


CH. DE RÉMUSAT.
Écrivain et homme politique (1797-1875.)


LAKANAL.
Ancien conventionnel et savant (1762-1846.)


DOMINIQUE LARREY.
Chirurgien militaire (1766-1842.)


PHILARÈTE CHASLES.
Littérateur (1799-1873.)


BECQUEREL.
Physicien (1788-1878.)


COUDER.
Peintre (1790-1873.)

La vie littéraire.

Lamartine : *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient.* — **Victor Hugo** : *Les Chants du Crépuscule.* — **Balzac** : *Le Père Goriot.* — **Alfred de Vigny** : *Servitude et grandeur militaire.* — **Henri Heine** : *De l'Allemagne.* — **Théophile Gautier** : *Mademoiselle de Maupin.*

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 12 février. *Chatterton,* drame, 3 actes en prose, par A. de Vigny. — 16 mars. *Richelieu* ou *la Journée des Dupes,* comédie, 5 actes en vers, par Népomucène Lemercier (chute). — 28 avril. *Angelo, tyran de Padoue,* drame, par Victor Hugo (demi-succès). — 14 septembre. *Lavater,* drame, 5 actes en prose, par Rochefort et Brissot. — 17 octobre. *Don Juan d'Autriche* ou *la Vocation,* drame, 5 actes en prose, par Casimir Delavigne (succès). — **Début de Mme Volnys** (Léontine Fay).

Opéra. — 23 février. *La Juive,* 5 actes, paroles de Scribe, musique d'Halévy (grand succès). — 8 avril. Représentation au bénéfice de Mlle Taglioni.

Opéra-Comique. — 28 février. *La Marquise,* opéra-comique en 1 acte, paroles de Saint-Georges et Leuven, musique d'Adam. — **Début d'Anaïs Fargueil** dans le rôle de la Marquise. — 23 mars. *Le Cheval de bronze,* 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber (succès). — 16 décembre. *L'Eclair,* 3 actes, paroles de Saint-Georges et Planard, musique d'Halévy.

Théâtre-Italien. — 24 janvier. *Les Puritains,* musique de Bellini (succès). — 12 mars. *Marino Faliero,* 3 actes, musique de Donizetti (succès). — 8 décembre. *Norma,* 2 actes, par Bellini (succès).

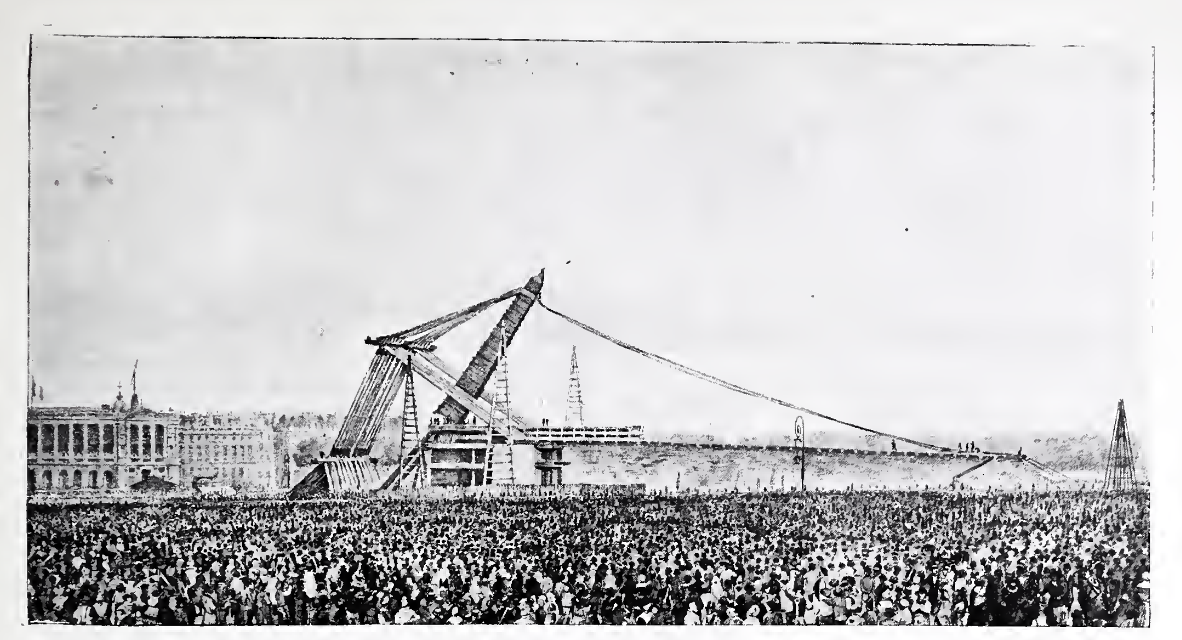
Porte Saint-Martin. — 27 juillet. *La Berline de l'Emigré,* drame, 5 actes en prose, par Mélesville et Daubigny (succès).

Théâtre de la Gaîté. — Incendie le 21 janvier pendant la répétition générale de *Bijou* ou *l'Enfant de Paris.* — 19 novembre. Ouverture de la nouvelle salle, reconstruite sur le même emplacement et avec la même direction (Bernard-Léon.)

Théâtre de la Porte Saint-Antoine. — Construit au coin du boulevard Beaumarchais et de la rue du Pas de la Mule. — Ouverture le 3 décembre, avec *La Résurrection de Saint-Antoine,* vaudeville de Brazier, Théaulon et de Villeneuve (cette salle deviendra, de faillite en faillite, le *Théâtre Beaumarchais*).

Les morts de l'année.

Élisa Mercœur, femme de lettres (6 janvier). — **Mlle Duchesnois,** actrice du Théâtre-Français (8 janvier). — **Armand Séguin,** munitionnaire (23 janvier). — Le peintre **Lafont** (28 janvier). — L'ancien préfet de police **Mangin** (2 février). — Le chirurgien **Dupuytren** (8 février). — Le comte **Alexis de Noailles,** ancien ministre (14 mai). — Le pasteur **Gœpp,** président du consistoire de Paris (21 juin). — Le comte **Beugnot** (24 juin). — Le peintre **Gros** (26 juin). — Le romancier **Pigault-Lebrun** (24 juillet). — Le maréchal **Mortier,** duc de Trévise (28 juillet). — **Caussin de Perceval,** membre de l'Académie des Inscriptions (29 juillet). — L'historien **Dulaure** (18 août). — Le journaliste **Duvicquet** (29 août). — L'abbé **Nicolle,** ancien recteur de l'Académie de Paris (2 septembre). — Le compositeur **Bellini** (23 septembre). — Le vice amiral **de Rigny** (7 novembre). — **Meynier dit Saint-Fal,** du Théâtre-Français (21 novembre). — **Deleuze,** bibliothécaire du Jardin des Plantes (novembre). — **Baptiste aîné,** acteur du Théâtre-Français (30 novembre). — **Lainé,** ancien président de la Chambre des députés (17 décembre). — Le comte **Rœderer,** ancien constituant (18 décembre).



ÉRECTION DE L'OBÉLISQUE DE LUXOR.
Lithographie de Kœppélin, d'après le dessin de Th. Jung.
(Collection G. Hartmann.)

1836

Le 1er janvier 1836, à peine les derniers éclats de l'éloquence officielle se sont-ils assourdis, le roi Louis-Philippe, souffrant, s'est retiré; quelques groupes de chambellans et de hauts personnages se sont formés dans le grand salon des Tuileries; on se repose, dans une demi-intimité, des fatigues données par plusieurs heures de pompe et d'apparat, et l'on cause un peu librement des événements de la journée; c'est un assaut d'ironie et de malice; sur le point de se séparer, on se résume : « Bref, dit quelqu'un, on a tiré vingt harangues à bout portant sur le roi, qui heureusement n'en est pas mort! » Et ce mot, tout en traduisant avec justesse les péripéties d'une journée, est empreint d'une sanglante actualité, que chacun comprend, et qui éteint les rires. Le récent attentat de Fieschi, dont le procès est prochain, est encore dans toutes les mémoires, et chaque jour l'on a à craindre pour la vie du roi; souvent les balles le croisent à son passage et l'on s'est plu à remarquer que la Providence l'en préserve. La personne du roi est sympathique; et peut-être sa simplicité et sa bonhomie contribuent-elles à recouvrir de mépris les tentatives faites contre sa vie.

A côté de ces assassins comme Fieschi et Alibaud qui indignent le peuple, il en est un autre qui, en ce moment, passionne et intéresse; depuis plusieurs semaines, il est condamné à mort; pendant son procès, il a étonné les juges et l'auditoire par sa faconde et son audace; il s'est conquis des admirateurs, il a même rencontré des partisans. Depuis sa condamnation, il exerce à distance une fascination irrésistible : des femmes ont sollicité l'honneur de lui être présentées; des artistes ont demandé à fixer ses traits pour la postérité; des statuaires ont voulu faire son buste; des éditeurs lui ont commandé ses *Mémoires* et des écrivains ont transformé sa cellule en un cénacle littéraire. Quel prestige est donc le sien? A-t-il apporté dans son forfait un tel courage, un tel raffinement qu'il doive en rejaillir sur lui un peu d'indulgence? Non. Son crime est banal : il a tué une vieille femme et lui a volé quelques billets de cent francs. Alors il y a un secret? Cet homme s'appelle Lacenaire — non pas! — M. Lacenaire. Car il n'est pas un assassin vulgaire : il s'est présenté devant ses juges vêtu d'une redingote bleue, qui, par sa coupe impeccable, a rendu jaloux les plus élégants; il s'est défendu avec chaleur; il a soutenu le droit au crime; il a lancé dans le prétoire étonné certains préceptes d'une philosophie nihiliste et sentimentale; il a enfin harangué

les jurés en vers et mesdames de la haute société ont vu là des circonstances atténuantes; elles se sont engouées pour ce beau parleur; il n'est plus de nuit où la place Saint-Jacques ne se couvre d'équipages brillants, de dandys, de mondaines en toilette de bal. C'est à un tel point qu'il a fallu songer à déplacer le lieu de l'exécution; le bruit s'en est répandu et maintenant la place Saint-Jacques et la place de la Roquette — deux faubourgs éloignés et mal fréquentés — se disputent une si belle société. L'*Aigle de la Sellette*, le « chef-d'œuvre » du poète est dans toutes les mains et toutes les bouches fredonnent ses derniers couplets :

En expirant le cygne chan-
[te encore!
Je ne regrette de la vie
Que quelques jours de mon
[printemps
Et quelques baisers d'une
[amie
Qui m'ont charmé jusqu'à
[vingt ans!

Vanité de la Gloire! La défaillance de Lacenaire au pied de l'échafand suffit pour arrêter ce bel élan, et l'édition posthume de ses *Mémoires* ne rencontre qu'indifférence et dédain. Paris court à d'autres distractions; le caprice tourne et porte son ombre sur M. Scribe. Il n'est bruit partout que de sa verve, son esprit, son talent; et l'Académie lui ouvre ses portes et la presse est heureuse de constater qu'elle a, pour la circonstance, caché ses rides sous un peu de poudre de riz. Puissance de l'illusion! M. Villemain descend des hauteurs abruptes de la philosophie pour recevoir le vaudevilliste. Un public d'opéra-comique, élégant, gai, étonné, applaudit au combat, où, à force de subtilité et de recherches, le rire bat la sagesse. Ce jour-là, le monde se convainc de l'existence de M. Scribe, jusqu'alors considéré comme un auteur fictif, inventé par les directeurs de théâtre pour faire ample recette; il semble qu'ayant *vu* M. Scribe, l'esprit soit devenu palpable, et l'on oublie les tristes débats où la chambre des pairs s'épuise pour pleurer avec M. de Lamartine sur les malheurs et les fautes et les regrets de Jocelyn; avec MM. Scribe et Meyerbeer sur la fatalité qui poursuit les Huguenots; avec M. Casimir Delavigne sur le sort d'une famille au temps de Luther.



LOUIS ALIBAUD.

D'après une gravure du temps.

(Collection G. Hartmann.)

Né à Nîmes en 1810, il entra au service où il obtint le grade de fourrier, puis revint à Paris dans le dessein d'assassiner Louis-Philippe. L'attentat, commis le 25 juin 1836, échoua. Alibaud, condamné à mort, fut exécuté le 11 juillet de la même année.

Mais les larmes se sèchent; les échos résonnent d'une épopée lointaine; le soleil de la légende projette sur Paris une ombre, indécise d'abord; peu à peu la silhouette se profile : voici le petit chapeau, la large redingote grise, les bottes noires à éperons d'or; la forme se dessine et Napoléon le Grand, le conquérant du monde, le vaincu du Hasard, apparaît; il tend sur la ville son épée, d'où jaillissent des rayons, et semble demander réparation : alors J.-J. Granville lui offre les *Chansons* de Béranger; M. Edgar Quinet lui dédie son poème, *Napoléon;* M. Horace Vernet lui montre, dans un coin du Louvre, sur la cimaise, trois tableaux : *Iéna, Friedland, Wagram;* M. Bellangé lui indique, non loin, le *Passage du Mincio en* 1800 et le *Combat de Landsberg;* M. Charlet, la pipe aux lèvres, dans l'attitude d'un grenadier de la garde, se contente de suivre le regard de l'Empereur, qui déjà s'est arrêté sur une grande et superbe toile représentant une colonne de blessés pendant la campagne de Russie; cependant M. de Talleyrand court se mettre sous la protection du roi; et M. de Chateaubriand, la mine insolente, montre de loin un formidable manuscrit où l'Empereur peut lire : MÉMOIRES. Il sourit, et d'un geste



VUE PERSPECTIVE DE L'OBÉLISQUE SUR LA PLACE DE LA CONCORDE.
Gravé par THIERRY, d'après un dessin de DE SAINSON.
(Collection G. Hartmann.)

indique, là-bas, à l'autre bout de Paris, un monument surmonté d'un aigle et dédié :

AUX ARMÉES FRANÇAISES

Sur les flancs, d'innombrables mots se détachent : ce sont les noms des victoires de la République et de l'Empire, les noms des généraux qui les ont organisées, les noms des corps d'armée qui les ont remportées. Demain tout cela sera officiellement consacré.

Et le lendemain la foule se porte à la barrière de l'Étoile; des craintes, très justifiées d'ailleurs, exigent qu'une revue annoncée pour ce jour-là soit presque au dernier moment décommandée; la cérémonie est donc privée de la présence du roi; ses ministres ont mission de le représenter; la fête dès lors gardera tout son prestige. L'assistance est variée; de vieux soldats de l'Empire côtoient les officiers de la garde nationale et semblent n'avoir pas pour eux une estime sans bornes. Cela vient de ce que ces derniers s'obstinent à garder le silence, alors que les grognards s'égosillent au contraire à acclamer le *Petit Tondu;* ils expriment leur enthousiasme d'une manière fort bruyante et l'on commence à les regarder de travers : ils s'en soucient peu; ils en ont vu bien d'autres! « Vive l'Empereur! Vive l'Empereur! » Jamais ils n'ont tant proféré ce cri, même au jour des plus glorieux triomphes, des plus amples distributions de croix. Aujourd'hui ce cri est devenu séditieux et ce n'est que par une bienveillante tolérance que ces derniers acteurs du grand drame peuvent acclamer leur idole. Et le soir, c'est des festins sans nombre et surtout sans mesure où l'on boit à la santé du *Tondu*, tandis que, dans les Champs-Élysées, sur la place de l'Étoile, la foule, de nouveau, se presse pour jouir du coup d'œil féerique des illuminations et des feux d'artifice...

A peine s'est dissipée la fumée des coups de canon. à peine s'est reposée la poussière de la fête, voici d'autres événements qui attirent Paris : c'est la première représentation du *Postillon de Longjumeau*, où la verve des librettistes et la science du musicien A. Adam, se disputent l'admiration du public; c'est l'érection de l'Obélisque de Luxor sur la place de la Concorde, où la curiosité attire seule une foule indifférente aux prouesses de M. Lebas, un ingénieur très distingué, assure-t-on; c'est la réception de M. Emm. Dupaty à l'Académie française, où un auditoire surexcité conspue presque M. Alexandre Duval qui décerne, des deux mains, des couronnes de lauriers au classicisme et réserve ses foudres au romantisme et aux novateurs littéraires;

c'est la première représentation, à l'Académie royale de musique, de la *Esméralda*, « drame en quatre actes, paroles de M. Victor Hugo et musique de Mlle Bertin » ; c'est encore à l'Académie française la réception de M. Guizot, qui prononce un discours politique et qui se trouve enseveli sous les éloges innombrables que lui prodigue M. de Ségur; l'assistance est belle et nombreuse; tout le monde politique et littéraire est là; cependant l'absence de MM. Thiers et de Talleyrand fait sensation; c'est enfin — l'avant-dernier jour de l'an — la première représentation au Théâtre-Français de *Le Maréchal de l'Empire*, comédie appréciée de M. Merville... Et cependant les querelles politiques — nombreuses et vives — laissent indifférents les Parisiens. La rupture de Thiers et Guizot ne soulève pas les passions; seule, la bonne société s'alarme de ce que les deux augures se sont séparés avec éclat. La mort de Charles X à Goritz ne parvient même pas à raviver les disputes de 1830 : Louis-Napoléon, dont l'équipée à Strasbourg a donné des surprises et des craintes obtient un petit succès de curiosité; le duel tragique où succombe Armand Carrel acquiert à celui-ci des sympathies enthousiastes et posthumes. Mais c'est plutôt le peuple qui se livre à ces démonstrations. La « bonne compagnie » les trouve de mauvais goût pendant qu'elle discute sur la réduction du 5 0/0 et inaugure le chemin de fer de Paris à Versailles, avec toujours un doute sur le succès d'une entreprise si insolite.

Le temps manque, au milieu de toutes ces occupations, pour rendre visite aux modistes, couturières, tailleurs? Du tout! Les Parisiens trouvent toujours le moyen de s'occuper de fanfreluches et de toilettes... Les cachemires d'Hénault sont d'un choix parfait; Delisle n'admet pas d'étoffes inférieures; Gagelin se pique d'être l'oracle du goût; Laferrière est connaisseur et ne veut offrir à sa clientèle que des objets d'un fini rare; Brousse ne plaisante pas plus qu'Altesse, et l'un et l'autre se targuent d'être cités au nombre des fournisseurs modèles de la *fashion* française : il est donc aussi inutile de chercher ailleurs des étoffes et des confections que de vouloir trouver un chapeau mal fait, un turban sans élégance chez Mme Lejay, chez Baudrau, chez Mme Leufle-Dubois, ou une paire de bottines déplaisante chez Amick.

OBÉLISQUE DE LUXE-NEZ.
Pyramide musicale du juste-milieu.
Extrait du journal *La Caricature*. — (Collection Philippon.)

A certaines heures du jour et de la nuit, la *Porte Chinoise* où J.-H. Houssaye innove les *five o'clock* présente l'aspect d'une salle de spectacle, et Terrier, le confiseur, vient, dit-on, y recruter sa clientèle...

C'est l'année 1836. Si l'Histoire avait à lui donner un nom, elle pourrait hardiment tracer à son frontispice le mot : FRIVOLITÉ.

Jacques de Nouvion.



ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.
Lithographie de A. Appert, d'après le dessin de Lassus. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Le journal d'un Suicidé.

(LE TOURNEUR DÉAL.)

« J'ai pensé qu'il serait utile de faire connaître, dans l'intérêt de la science, quels étaient les effets du charbon sur l'homme. Je suppose aussi que c'est une expérience qui n'a pas encore été faite. D'ailleurs je veux prouver que ma mort est un acte de ma propre volonté, exécuté de sang-froid et non dans un moment de folie. »

Un peu plus loin il poursuit ainsi son journal :

« J'ai été dérangé plusieurs fois. Au diable les importuns, ils ne peuvent pas même laisser mourir les gens tranquillement. C'est égal, j'allume mes fourneaux, je place sur ma table ma lampe et ma chandelle, ainsi que ma montre, et je commence aussitôt la cérémonie. Il est dix heures quinze minutes. Les charbons s'allument difficilement; j'ai cependant mis sur chacun des fourneaux un tuyau qui doit aider l'action du feu.

« *A dix heures vingt minutes.* — Les tuyaux tombent. Je les relève : cela ne va pas à mon idée. Ils retombent encore : je les replace de nouveau : cela va mieux. Le pouls est calme et ne bat pas plus vite qu'à l'ordinaire.

« *Dix heures trente minutes.* — Une vapeur épaisse se répand peu à peu dans la chambre. Ma chandelle paraît prête à s'éteindre; la lampe va mieux. Je commence à avoir un violent mal de tête, mes yeux se remplissent de larmes. Je ressens un malaise général, j'éprouve quelque soulagement à me boucher le nez avec un mouchoir. Le pouls est agité.

« *Dix heures quarante minutes.* — Ma chandelle est eteinte; la lampe brûle. Les tempes me battent comme si les veines voulaient se rompre. J'ai envie de dormir. Je souffre horriblement de l'estomac. Le pouls donne quatre-vingt pulsasions à la minute.

« *Dix heures cinquante minutes.* — J'étouffe. Des idées étranges se présentent à mon esprit. Je puis à peine respirer. Je n'irai pas loin. J'ai des symptômes de folie.

(Ici, il confond l'heure avec les minutes).

« *Dix heures soixante minutes.* — Je ne puis presque plus écrire; ma vue se trouble. Ma lampe s'éteint. Je ne croyais pas qu'on dût autant souffrir pour mourir.



LE DÉPART (1792), PAR RUDE.



LE TRIOMPHE (1810), PAR CORTOT.



LA RÉSISTANCE (1814), PAR ÉTEX.



LA PAIX (1815), PAR ÉTEX.

LES BAS-RELIEFS DE L'ARC DE TRIOMPHE.

D'après les photographies prises sur place. — (Clichés Rousset.)

« *Dix heures soixante-deux minutes...* » Ici sont quelques caractères illisibles que Déal avait essayé de tracer, et il est probable qu'au moment où disparaissait la dernière lueur qu'a jetée sa lampe, la vie de cet infortuné s'éteignait également.

(Extrait des journaux du temps).

L'exécution d'Alibaud.

(Lundi 11 juillet.)

M. l'abbé Grivel, aumônier du Luxembourg, s'était présenté au condamné le 9 juillet vers quatre heures du soir. Après

l'avoir accueilli assez froidement, Alibaud s'est déterminé à se confesser. Il l'a rappelé près de lui par une lettre dans la journée du dimanche. Le vénérable ecclésiastique n'a quitté Alibaud que le soir. Il est revenu à trois heures du matin, Alibaud était endormi. A son réveil, Alibaud lui a dit : « Vous venez m'annoncer ma mort. — C'est pour cinq heures a répondu M. l'abbé Grivel. »

Au moment de la fatale toilette, Alibaud demanda à fumer et à boire. Il craignait qu'on n'eût glissé dans son verre quelque drogue narcotique pour lui ôter l'apparence du courage. Le respectable prêtre eut soin de le détromper. Alibaud l'a embrassé plusieurs fois en lui disant qu'il le priait, s'il passait dans le pays de ses parents, de leur déclarer qu'il mourait pour la liberté.

« Oui, a-t-il dit en se tournant vers d'autres personnes, je meurs pour la République; je répète que je n'avais point de complices; je démens tout ce que le procureur général a débité sur ma vie privée, mes habitudes et mes mœurs, je suis aussi pur que Brutus et Sand; comme eux j'ai voulu la liberté de mon pays. » Avant de descendre pour la toilette, il a fait ses adieux aux employés de la prison et en a embrassé plusieurs.

Aux termes de la loi et de l'arrêt, Alibaud, condamné au supplice du parricide, a été mis en chemise; mais on lui a laissé son pantalon retenu par une cravate de soie noire en guise de bretelles; on lui a fait ôter ses souliers, on a retiré ses chaussettes qu'il portait, puis on a coupé les sous-pieds du pantalon, afin qu'il eût les pieds nus, conformément à l'arrêt de la cour des Pairs; néanmoins, on lui a laissé remettre ses souliers en pantoufles.

A ce moment il redemanda sa pipe, et pria un sergent de ville de la lui bourrer; on ne put accéder à son désir, attendu les suites qu'on allait donner à sa toilette. Effectivement, on se mit à lui couper sa chemise et à lui envelopper la tête d'un voile noir, assez transparent d'ailleurs, et qu'on lui lia derrière la tête et au cou. On termina en lui attachant autour des reins une espèce de peignoir en forme de chemise, et on lui jeta sa redingote sur les épaules.

On l'a fait ensuite monter dans une voiture fermée où il était accompagné de M. l'abbé Grivel, de deux exécuteurs et de deux gardes municipaux.

Le funèbre cortège a suivi l'avenue de l'Observatoire et le boulevard intérieur jusqu'au lieu fixé pour l'exécution. Des troupes étaient stationnées sur tous les points de la route pour faire refluer les curieux. Dès trois heures du matin, l'échafaud était dressé sur la place Saint-Jacques.



EXÉCUTION DE FIESCHI, PÉPIN ET MOREY.

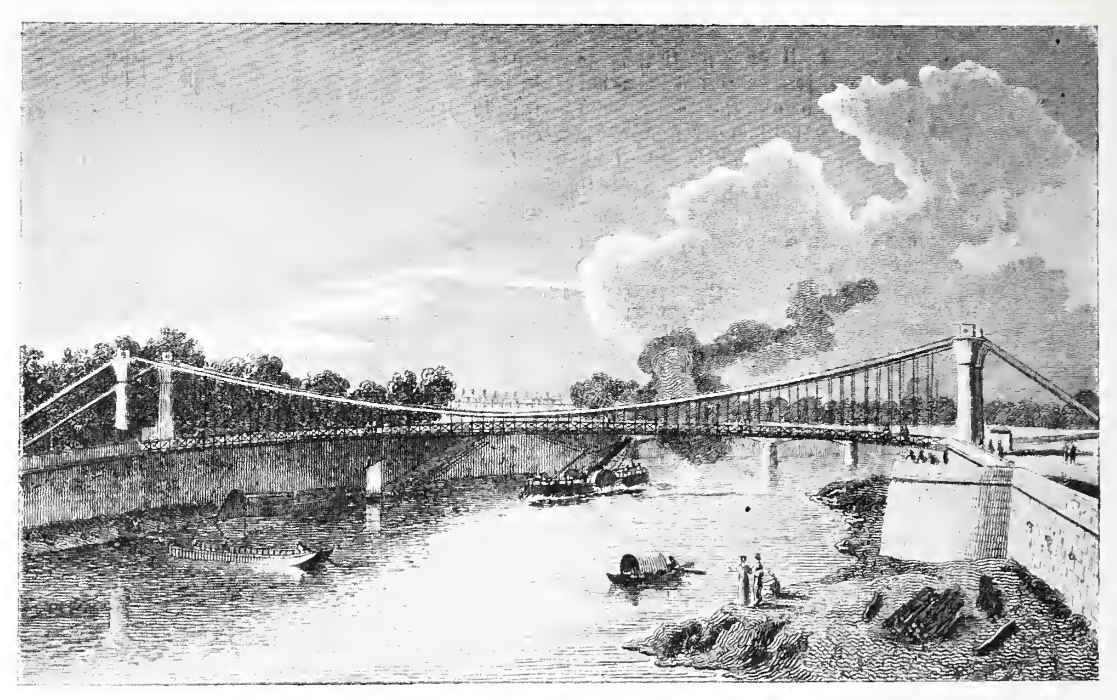
(19 février 1836.)

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Cinquante personnes, au plus, se trouvaient alors rassemblées sur ce point avec les troupes qui occupaient la place.

A cinq heures, Alibaud y a été amené par un peloton de gendarmerie.

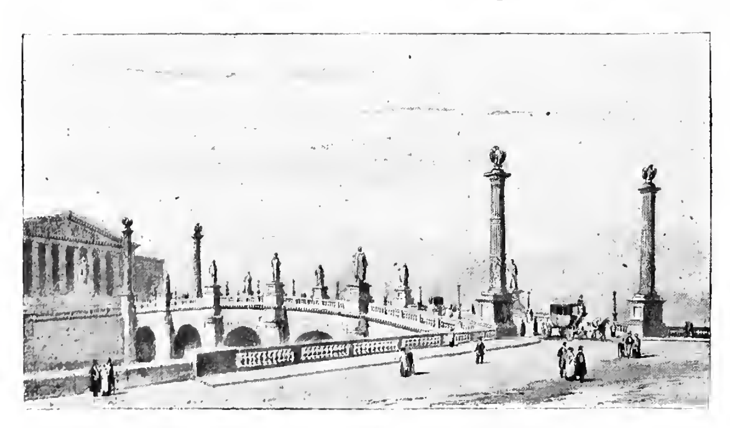
Son calme ne s'est point un moment démenti pendant les préparatifs, et on ne lui a entendu prononcer que ces paroles : *Faut-il donc tant de cérémonie pour conduire un homme à l'échafaud ?*



VUE DE LA SEINE ET DU PONT SUSPENDU EN FACE LES INVALIDES.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Arrivé au pied de l'échafaud, il en a monté les marches d'un pas ferme. M. Sajou, huissier de la Cour des Pairs, lui a lu, au bas de l'échafaud, son jugement, auquel il a prêté beaucoup d'attention et lorsqu'on lui a ôté le voile noir, il a dit, en élevant la voix et d'un ton assuré : *Je meurs pour la liberté, pour le peuple et pour l'extinction de la monarchie !* Puis, se tournant vers les gardes qui entouraient l'échafaud, il leur dit : *Adieu mes camarades!*



PROJET DE DÉCORATION DU PONT DE LA CONCORDE, PAR LABROUSTE.

D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

Quelques centaines de personnes au plus se trouvaient aux principales avenues, en arrière des troupes. Les spectateurs ne paraissaient apporter que de la curiosité et de l'indifférence.

Cette scène, semblable à toutes les exécutions ordinaires, n'avait rien de l'intérêt dramatique qui semblait agiter la foule immense accourue à l'exécution de Fieschi.

Avant sept heures, l'échafaud était enlevé, toutes les traces de ce sanglant spectacle avaient disparu; c'est alors que l'on a vu arriver par centaines des spectateurs qui étaient loin de s'attendre à une exécution aussi matinale.

(*Journal des Débats.*)

Lacenaire et la Phrénologie.

Nous avons eu occasion d'examiner les têtes des deux suppliciés Lacenaire et Avril; la figure d'Avril n'a d'autre expression que celle d'une stupide férocité. En somme, c'est un crâne-type de voleur et d'assassin. Les phrénologistes ne manqueront pas de s'emparer de cette circonstance; mais la tête de Lacenaire est là pour leur donner un nouveau démenti.

En effet, Lacenaire, dont la froide cruauté, dont l'impassibilité au milieu des circonstances les plus effrayantes, vient d'épouvanter la France entière, Lacenaire est *phrénologiquement* un saint homme, muni de toutes les qualités d'un homme bon, doux, sensible, religieux, ayant en horreur l'injustice, le vol, et à cent mille lieues de l'assas-

sinat. Voilà au moins ce que la phrénologie nous apprendrait, si les faits n'étaient là. C'est ainsi qu'il y a un développement marqué de toutes les parties antérieures et supérieures du crâne, aplatissement remarquable des parties latérales, et surtout de celles où correspondent, dit-on, le vol et le meurtre. Les organes de la bonté et surtout de la théosophie sont remarquables par leur développement.

Gazette médicale (1836).



BATEAU-LAVOIR SUR LA SEINE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Un bal d'enfant chez Mme Orfila.

(Mardi-gras.)

Les bals, les concerts et les fêtes de tout genre se succèdent avec une telle rapidité, que le carême semble faire partie du carnaval. — Les fortunes et les santés se prêtent merveilleusement à toutes les dépenses, à toutes les fatigues que cette joyeuse vie entraîne à sa suite.



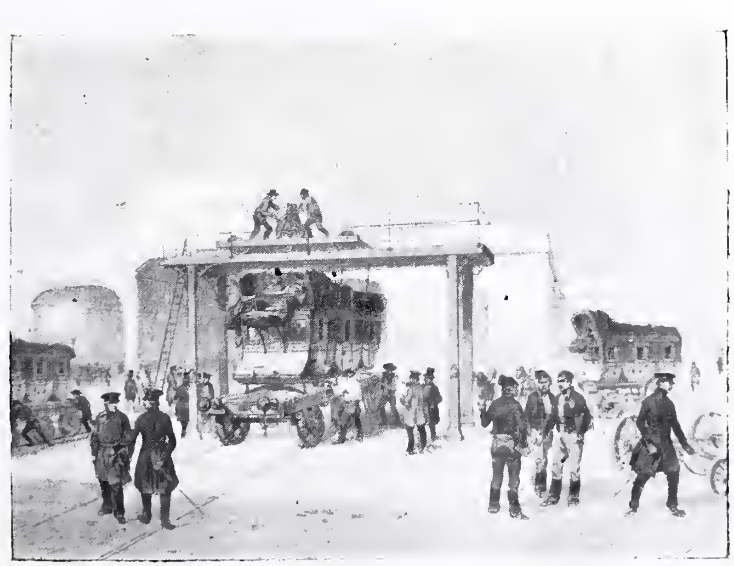
VUE DU CORPS LÉGISLATIF EN 1836.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.

Parmi les nombreuses fêtes qui se sont succédé depuis deux mois, j'en ai remarqué deux tout à fait dissemblables : le bal d'enfants donné le mardi-gras chez Mme Orfila, et la comédie à l'hôtel Castellane. Et pour procéder par ordre de date, je commencerai par le bal d'enfants.

La foule s'attroupait dès sept heures devant l'École-de-Médecine, où des lampions et des voitures annonçaient un bal ; mais cette foule souriait à chaque nouvel arrivant, rien en elle n'excitait la moquerie, l'envie, et ce rire de pitié dont le peuple est si prodigue envers le riche ; c'est que cette joyeuse troupe de danseurs se composait d'enfants (les plus âgés pouvaient avoir quatorze ans, les plus jeunes quatre ans).

A sept heures et demie, les quadrilles s'étaient formés au milieu des rires et des chutes ; car près de grandes personnes, de petits danseurs prenaient place, et, peu d'aplomb sur leurs jambes, ils trébuchaient au moindre choc. — Une grâce naïve ; une gaîté sans lisière présidaient à cette fête, et jetaient sur chaque contredanse un charme inexprimable.

On distinguait, au milieu de ces jolies figures d'enfants, le filleul de l'empereur du Brésil, le neveu du duc de Talleyrand, jeune homme de quatorze ans, remarquable par sa beauté et par son costume écossais ; les deux enfants de M. Philippe Dupin, la fille de M. Berville, le fils et la fille du duc Decazes, l'un en Figaro, l'autre en Napolitaine ; les deux enfants de M. Mélesville, la fille de l'architecte du Luxembourg, et la fille de madame



FORMATION DU TRAIN DES MESSAGERIES A LA GARE DE PARIS.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Mélanie Waldor, jolie blonde, travestie en Écossaise. Walter Scott l'eût embrassée sur les deux joues.

Parmi les plus petits personnages de ce bal, le fils de M. Crémieux, joli enfant de quatre ans, vêtu en pâtissier, et offrant ses bonbons à la ronde, m'aurait rendu gourmand, si je ne l'étais déjà.

Mesdames Dupin, du Bignan, duchesse Decazes, de Spare, Mélanie Waldor, Rondonneau, Ségalas, assistaient à cette jolie fête, où l'on remarquait, outre plusieurs artistes et médecins distingués, MM. Berville, Crémieux, Philippe Dupin, le duc Decazes, Paganel, Mélesville, etc.

Le fils de M. Orfila, en jeune seigneur espagnol de onze à douze ans, se faisait admirer par sa jolie figure, son esprit et la grâce avec laquelle il faisait les honneurs de sa soirée; car c'était lui qui la donnait.

Toutes les invitations avaient été écrites en son nom.

Ce que cette joyeuse assemblée a consommé de glaces, de sorbets, de punch, de gâteaux et de sirops, est presque inimaginable. Dieu sait comment quelques-uns des consommateurs auront achevé la nuit!

Je citerai parmi les plus gracieuses danseuses de galop Mademoiselle Dupin, et je rendrai mal l'effet qu'a produit cette pétulante danse, que l'on a voulu en vain, cet hiver, exiler des grands bals; les plus petits enfants s'en étaient mêlés: chaque danseur emportait sa danseuse de salon en salon, avec la rapidité de l'éclair; la poudre des marquis et des marquises flottait confondue aux basquines, aux plumets, aux longs voiles, et toutes ces petites jambes, courant si rapides sur le parquet, qu'on ne pouvait y arrêter le regard, donnaient une espèce de vertige. On ne comprenait pas comment ce tourbillon vivant pouvait, sans perdre haleine, tourner sur lui-même aussi longtemps.



MOÏSE FRAPPANT LE ROCHER.

Prix de Rome. — Premier grand prix de 1836. — (Tableau de BLANCHARD.)

(École des Beaux-Arts.)

A minuit et demi, madame Orfila a donné le signal de la retraite, la musique s'est tue et les danses ont cessé, au grand regret de la plupart des enfants que le plaisir tenait éveillés.

Ce bal, si différent de ceux où l'ennui, la malice et le cérémonial se glissent presque toujours, est de fondation chez le savant doyen de l'École-de-Médecine; il revient tous les ans au même jour, et M. et madame Orfila le regardent avec raison comme la plus douce et la plus riante de toutes leurs fêtes.

(*L'Impartial.*)

L'érection de l'obélisque de Luxor.

(25 octobre.)

Le 25 octobre 1836, dès le matin, plus de deux cent mille spectateurs répandus sur la place de la Concorde, à toutes les issues sur les terrasses des Tuileries, dans l'avenue des Champs-Élysées, attendaient avec une avide curiosité, l'érection de l'obélisque. Depuis huit jours elle était annoncée, et il semblait que toute la population parisienne voulût assister au dernier acte du drame commencé. trois ans auparavant. sur les ruines de la Thébaïde.

Ce drame pouvait ne pas être exempt d'une terrible péripétie, car un ordre mal compris, un amarrage mal fait, une pièce de bois viciée, un boulon tordu ou cassé, un frottement ou une résistance mal appréciés, enfin mille accidents imprévus pouvaient amener une castrophe épouvantable; l'obélisque brisé, des millions perdus et plus de cent ouvriers infailliblement écrasés par la chute de l'appareil. Telles étaient les conséquences qu'aurait eues l'insuccès de cette opération. C'était assez sans doute pour inquiéter l'esprit le plus ferme et malgré la sécurité que m'inspiraient les moyens d'exécution, j'avoue que je ne pouvais, sans une sorte d'anxiété, penser à la grave responsabilité qui pesait sur moi.



KEAN, DRAME D'ALEXANDRE DUMAS, ACTE IV.
Théâtre des Variétés. — (Collection *du Monde dramatique*.)

Le temps était sombre, mais sans apparence de pluie: c'était là un point capital.

Avant de procéder à la grande manœuvre, on plaça dans une cavité placée au centre de l'acrotère, une boite de cèdre contenant des monnaies d'or et d'argent ayant cours, plus deux médailles à l'effigie du roi, et portant cette inscription : « Sous le règne de Louis-Philippe Ier, roi des Français. M. de Gasparin étant ministre de l'intérieur, l'obélisque de Luxor a été élevé sur un piédestal le 25 octobre 1836, par les soins de M. Apollinaire Lebas, ingénieur de la marine.

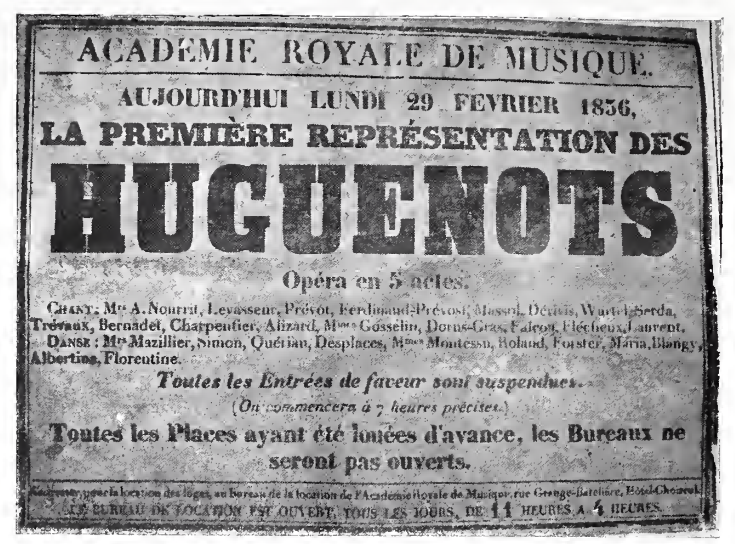


LE DRAME INCARNÉ.
Caricature de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

A onze heures et demie, les artilleurs commencent leur marche circulaire et cadencée; alors la pointe de l'aiguille quitte le ber (appareil employé pour le lancement d'un navire et mis ici à profit pour la manœuvre), s'élève progressivement et décrit un grand arc ascendant, tandis que le chevalet, de vertical qu'il était, s'incline peu à peu et décrit un arc contraire à celui de l'obélisque. Le tourillon de la base roule sur lui-même d'une façon presque imperceptible, en faisant jaillir le suif, et même la sciure de bois, à travers ses gerçures, tant est grande la compression qu'il éprouve dans son encastrement.

A midi, le roi, la reine et la famille royale se montrent à l'hôtel du ministère de la marine et viennent se placer au balcon, qui avait été richement décoré et disposé pour les recevoir; des vivats saluent l'arrivée de leurs Majestés.

Pendant cet intervalle, le monolithe avait parcouru un arc d'environ 38°. Monté sur l'acrotère,



AFFICHE DE LA PREMIÈRE DES HUGUENOTS.
Bibliothèque de l'Opéra. — (Musée Carnavalet.)

d'où je pouvais suivre de l'œil toutes les manœuvres, j'éprouvais, depuis quelques secondes, un mouvement de trépidation que j'attribuai d'abord à une illusion causée par le déplacement des objets environnants; mais, à cet instant précis, le mouvement vibratoire devient assez prononcé pour me donner la certitude qu'il était produit par l'ébranlement du bloc sur lequel j'étais placé. Cette découverte n'était rien moins que rassurante, lorsqu'un craquement, causé par le resserrement du bois, se fit entendre. Aussitôt je donnai le signal d'arrêter, afin de chercher la cause de ce bruit et d'examiner une à une toutes les parties du point d'appui : « Rien n'a bougé, s'écrie M. Lepage, inspecteur des travaux; vous pouvez continuer. » Tout était en effet en bon ordre, seulement la compression se manifestait sur toutes les surfaces en contact; si le point fixe avait cédé, l'obélisque, le chevalet, la moitié du piédestal et tout le système auraient été lancés avec violence du côté de la Madeleine; et l'imagination se figure facilement l'épouvantable catastrophe qui en fût résultée pour tous les travailleurs qui prenaient part à l'opération. Quoi qu'il en soit, malgré cet avertissement, malgré cette suspension subite et inattendue de la manœuvre, nulle appréhension ne parut éveillée chez les ouvriers : « Les bois se sont assurés, disaient les charpentiers, mais voilà tout. » L'ordre, l'harmonie, l'attention la plus soutenue continuèrent de présider à l'opération.

Elle fut achevée en moins de trois heures, et cette énorme masse, haute de 22 mètres 83 centimètres, et pesant 250,000 kilogrammes, se plaça lentement et sans secousses sur son piédestal de granit.

Ph. Lebas.
(Rapport de l'érection de l'Obélisque.)

ADOLPHE LAFERRIÈRE.
Dans le 4e acte de *Pauvre Mère*.
(Collection du *Monde dramatique*.)

La première des Huguenots.

Le premier ouvrage qu'ait donné M. Duponchel est l'opéra des *Huguenots* (le 29 février 1836). Avant d'arriver à la scène, à leur destination, les *Huguenots* eurent à subir quelques accidents, quelques retards en route.

Désireux de tenir un second *Robert le Diable*, mais connaissant les sages et modestes lenteurs de Meyerbeer, M. Véron conclut un traité avec lui. Par ce traité, le maëstro s'engageait à livrer son opéra, les *Huguenots*, au jour fixé, et si à cette date il n'avait pas livré son œuvre, il payerait un dédit de 30,000 francs.

De son côté, le directeur s'engageait à faire représenter dans un délai convenu l'ouvrage qui lui aurait été livré.

Au jour fixé, les *Huguenots* n'étaient pas prêts, mais le dédit l'était; Meyerbeer s'exécuta et paya les 30,000 francs, qu'il eût été à coup sûr plus généreux et plus adroit de ne pas accepter.

Je ne m'explique pas bien cet acte de rigueur de M. Véron, rigueur qui n'était pas dans ses habitudes. Certes, il était dans son droit. Mais je suppose que le jour où M. Véron céda à la tentation de toucher et de garder ces 30,000 francs, il

songeait à prendre sa retraite, et il se préoccupait fort peu de mécontenter Meyerbeer. M. Duponchel avait été étranger à ce petit coup d'État; il faillit en porter la peine.

Meyerbeer, nous l'avons déjà dit, était le plus désintéressé des hommes. Mais le procédé l'avait blessé. Tant que M. Véron serait resté à l'Opéra, les *Huguenots* n'y seraient jamais rentrés. Tout innocent, tout son ami qu'il fût, M. Duponchel ne triompha pas sans peine de sa légitime rancune; enfin le maëstro se laissa fléchir; il rendit les *Huguenots* à M. Duponchel, et il trouva moyen de prouver que, dans tous ces débats, ce qui l'avait le moins touché, c'était la question d'argent.

Le dédit payé par Meyerbeer était de 30,000 fr.; M. Duponchel voulait les lui rendre, Meyerbeer n'en accepta que 20,000. M. Véron n'ayant en réalité encaissé que 20,000 francs, M. Duponchel ne devait rendre que l'argent encaissé par M. Véron. Mais qu'étaient donc devenus les autres 10,000 fr.? Les autres 10,000 fr. avaient été remis à M. Scribe, l'auteur des paroles et l'un des signataires du traité, où sa position n'était pas trop mauvaise. En aucun cas, M. Scribe ne pouvait perdre, il ne pouvait que gagner. Mais ce qui est bon à prendre est bon à garder. M. Scribe ne rendit pas les 10,000 francs de son collaborateur Meyerbeer, ce qui ne l'empêcha pas de réclamer à M. Duponchel la prime d'usage, 1,000 francs par acte : *ci*, cinq actes, *ci*, 5,000 fr. ; si bien qu'avant même la première représentation, M. Scribe avait déjà touché 15,000 francs. Ce n'était pas maladroit.



LA MODE EN 1836.
Chapeau en paille d'Italie orné de maïs. Redingote en mousseline anglaise. Mantelet en poult de soie.
(D'après *le Voleur* de 1836.)



LA MODE EN 1836.
Chapeau en sparterie brodée. Redingote en poult de soie brodée. Mantelet en satin bordé de chenille.
(D'après *le Voleur* de 1836.)

Les *Huguenots* étaient destinés à mettre en relief la générosité de Meyerbeer. La scène du quatrième acte entre *Raoul* et *Valentine* avait été écrite par M. Scribe dans ce style poétique dont un de ses couplets est resté le type :

Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer.

Meyerbeer s'inquiéta de cette poésie un peu trop burlesque; il demanda quelques variantes.

M. Scribe refusa toute espèce de changement. Trop bon juge pour revenir sur son opinion mais trop poli pour insister, Meyerbeer pria un vrai poëte de venir au secours de Raoul et de Valentine, condamnés aux vers de M. Scribe. M. Émile Deschamps eut pitié de leur triste sort, et il reprit la grande scène du quatrième acte.

Meyerbeer voulait et ne savait comment reconnaître cet acte de courtoisie. Il eut l'idée délicate d'attribuer à Émile Deschamps, sur sa propre part, une part d'auteur. Les *Huguenots* se montrèrent les dignes frères de *Robert le Diable*.

L'enthousiasme se partagea entre Nourrit-*Raoul* et mademoiselle Falcon-*Valentine*. Une jeune fille, Maria Flécheux, chargée du rôle du page, fit preuve d'une voix magnifique et de jambes à la Quasimodo. Pauvre Maria Flécheux! Elle n'a pas vécu longtemps; elle est morte toute jeune, non pas à la peine, non pas victime de la musique de Meyerbeer, comme on a osé l'imprimer sérieusement : elle est morte de la poitrine, de cette terrible maladie qui n'a besoin de personne pour accomplir son œuvre de destruction.

C. DE BOIGNE.

(*Petits mémoires de l'Opéra.*)



LA MODE EN 1836.
Coiffure de A. Normandin. Robe en satin d'Orient.
Plumes de chez Chazot.
(D'après *le Voleur* de 1836.)

Les Frères Siamois.

Chang-Eng sont nés, dit-on, de pauvres pêcheurs, et jusqu'à l'âge de quinze ans, ils ont gagné leur vie en vendant des poissons et des coquillages. Leur mère avait eu déjà d'autres enfants bien conformés, et en mettant au monde ces deux jumeaux accouplés, elle n'éprouva aucun accident. Ils sont unis, comme l'on sait, par la partie antérieure de la poitrine, au moyen d'un prolongement d'une espèce de bande charnue de la grandeur de la main. Ce prolongement est, à ce qu'il paraît, formé à l'intérieur, aux dépens du *sternum* de l'un et de l'autre côté. Ce moyen d'union, d'abord souple et flexible à la naissance de ces deux enfants, leur permettait de se tourner en tous sens, et l'on prétend même qu'ils sont venus au monde tête-bêche, ou la tête de l'un entre les pieds de l'autre; ils étaient néanmoins accolés presque face à face : mais à force de tirer chacun de leur côté, ils ont allongé le lien commun, de sorte qu'ils sont maintenant placés côte à côte, deux bras en avant et deux bras en arrière, à peu près comme des écoliers qui marchent bras dessus, bras dessous, une main appuyée sur l'épaule l'un de l'autre; l'un des deux a donc son bras droit libre, et l'autre son bras gauche : les deux bras situés en arrière peuvent néanmoins être ramenés en avant, et les deux frères peuvent même se retourner, faire volte-face, de façon que Chang se trouve à gauche et Eng à droite; mais cette position est gênante, et ils reviennent bientôt dans la situation contraire qui leur est habituelle.

Les jumeaux siamois sont âgés de vingt-cinq ans; leur taille est d'environ cinq pieds; l'un des deux, Eng, est un peu moins grand et moins fort que l'autre; leur teint est olivâtre; leurs yeux petits et relevés en dehors à la chinoise; leurs cheveux sont du plus beau noir d'ébène; ils les portent courts sur le front, mais en arrière ils en forment de longues tresses dont ils s'entourent la tête comme d'une couronne. Vêtus à l'européenne, ils portent de petites vestes ouvertes, et l'on ne voit de leur corps que le prolongement qui les tient unis ; une petite ouverture de la chemise suffit à cette partie commune qui forme un *trait d'union* entre les deux frères. Cette partie est extrêmement solide : lorsqu'on la touche à son milieu, les deux jumeaux éprouvent à la fois la sensation du toucher ; mais si l'on s'éloigne à droite ou à gauche, celui de ce côté ressent seul le contact, comme si l'on touchait toute autre partie de son corps.

Chang-Eng marchent comme un seul homme ; ils s'asseyent, ils se lèvent, ils courent, ils chassent, avec la même agilité, la même spontanéité dans leurs mouvements que si une seule volonté présidait à tous les actes de leur vie.

(*Journal des Débats.*)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1836

Janvier.

8. — Arrestation au Théâtre-Italien de Dechantienne, dit le Belge, un des plus habiles filous de Paris.

9. — Exécution de Lacenaire et Avril, à neuf heures du matin, à la barrière Saint-Jacques.

28. — Réception de **Scribe à l'Académie française.**

30. — A la Cour des Pairs, **première journée du procès de Fieschi.**

Février.

4. — Le maréchal Gérard est nommé **grand chancelier de la Légion d'honneur.**

15. — Condamnation de Fieschi, Pépin et Morey à la peine de mort, de Boireau à 20 ans de détention. Acquittement de Bescher.

18. — A l'Académie française élection de **Dupaty** au 5e tour de scrutin. (Au 1er tour il avait eu 12 voix, Victor Hugo, 9.)

19. — Exécution de Fieschi, Pépin et Morey à 8 heures du matin, à la barrière Saint-Jacques. Dans la crainte d'une émeute, six mille hommes environ sont sous les armes.

22. — Nouveau ministère : Thiers (présidence du conseil et affaires étrangères), Sauzet (justice), Montalivet (intérieur), Passy (commerce et travaux publics), Pelet de la Lozère (instruction publique), maréchal Maison (guerre), amiral Duperré (marine), d'Argout (finances).

25. — Le baron **Davillier** est nommé **gouverneur de la Banque de France.**

Mars.

1er. — Ouverture du salon de peinture.

11. — Élection de **Burnouf** à l'Académie des inscriptions.

Avril.

8. — Condamnation de Charles Chaveau à 10 ans de détention, d'Huillery et Hubert à 5 ans de prison, de Gabriel Chaveau à 4 ans de prison et de Husson à 3 ans de prison. (Affaire dite du complot de Neuilly.)

21. — Réception de **Salvandy à l'Académie française.**

25. — Rue de la Verrerie, 56, suicide du tourneur Déal. Il laisse une sorte de journal dans lequel il analyse les diverses phases de son agonie.

28. — Élection de **Guizot à l'Académie française**, en remplacement de Destutt de Tracy.

Mai.

3. — Séance annuelle des cinq Académies. Charles Dupin lit un mémoire sur l'influence des périodes de disette et d'abondance sur la population de la France.

8. — La **crue de la Seine** atteint ce jour-là son maximum (5m62 au-dessus du zéro de l'échelle du pont de la Tournelle).

15. — Éclipse de soleil, dans l'après-midi, de 2 h. 6 m. à 3 h. 33. Grande affluence de curieux sur les boulevards.

21. — Loi prohibant les loteries.

Juin.

2. — Saisie par la police, rue Dauphine, 22-24, d'un dépôt de poudre. Arrestation de plusieurs membres de la **Société des Familles** qui étaient occupés dans ce local à fabriquer des balles et des cartouches.

25. — Attentat contre le roi. Sous le guichet des Tuileries, à 6 h. 1/2 de l'après-midi, **Alibaud** tire dans la voiture où se trouvait Louis-Philippe avec la reine et Mme Adélaïde un coup de canne-fusil qui n'atteint personne Alibaud immédiatement arrêté est reconnu par l'armurier Devismes qui se trouvait dans la foule.

Juillet.

2. — Élection d'**Halévy à l'Académie des Beaux-Arts.**



LACORDAIRE.

Prédicateur (1802-1861.)



KLAGMANN.

Sculpteur (1810-1867.)



MICHEL HESSE.

Peintre (1795-1869.)



CIVIALE.

Médecin (1792-1867.)



JULES SANDEAU.

Romancier (1811-1883.)



JALEY.

Sculpteur (1802-1866.)

9. — Condamnation d'Alibaud par la Cour des Pairs à la peine de mort.

11. — Exécution d'Alibaud, à 5 heures du matin, à la barrière Saint-Jacques.

22. — A la suite d'une polémique de presse, **duel** au pistolet, dans le bois de Vincennes, près de Saint-Mandé, à sept heures du matin, **entre Armand Carrel et Émile de Girardin.** Émile de Girardin est blessé légèrement à la cuisse. Armand Carrel, touché au flanc droit, meurt le 24.

25. — Funérailles d'Armand Carrel, dans le cimetière de Saint-Mandé.

29. — A sept heures du matin, **inauguration** par le président du conseil (Thiers) **de l'Arc de Triomphe de l'Étoile**. (L'inauguration n'avait pas été faite par le roi, afin d'éviter des protestations des gouvernements étrangers.)

Août.

2. — Procès de 43 membres de la *Société des Familles* devant le tribunal correctionnel. **Blanqui**, Beaufour, Lisbonne, sont condamnés à 2 ans de prison, **Barbès** et Lamieusens à 1 an.

11. — Séance annuelle à l'Académie française.

16. — Distribution des **prix du concours général.** (Prix d'honneur de rhétorique : Eugène Despois, du collège Saint-Louis.)

Septembre.

6. — Nouveau ministère : Molé (présidence du conseil et affaires étrangères.) — Persil (justice et cultes) — De Gasparin (intérieur). — Duchâtel (finances). — Martin du Nord (commerce et travaux publics). Guizot (instruction publique). — Général Bernard (guerre). — Amiral Rosamel (marine).

Gabriel Delessert est nommé **préfet de police.**

Octobre.

3. — A l'Académie des sciences, **expériences sur l'acide carbonique solide.** Chaque académicien reçoit un morceau « d'air solidifié » fabriqué par M. Thilorier dans un cabinet de physique voisin de la salle des séances.

8. — Séance publique annuelle de l'**Académie des Beaux-Arts.** Distribution des **grands prix :** 1er grand prix de peinture : Blanchard et Ferréol Papety, élève de Cogniet. — 1er grand prix de sculpture : Jean Bonnassieux, élève de Dumont. — 1er grand prix de composition musicale : Xavier Boisselot, élève de Lesueur et de Fétis.

25. — Érection de l'obélisque de Luxor. A 3 heures 12 minutes, il est placé sur sa base. Le soir, illumination de la place de la Concorde. (Les dépenses de transport et d'érection s'élèvent à 1,350,000 francs.)

Novembre.

10. — Réception de **Dupaty** à l'Académie française. (Éloge de Lainé.)

13. — Le *Moniteur* annonce que **Napoléon-Louis Bonaparte** a été extrait de la maison d'arrêt de Strasbourg, où il était détenu, pour être transporté aux États-Unis sur un bâtiment de l'État.

26. — Élection de **Fauriel** à l'Académie des inscriptions, à la place de Petit-Radel.

Décembre.

3. — Condamnation à six mois de prison (pour association non autorisée et port illégal du costume ecclésiastique) de Jean-Jacques Pillot, fondateur de l'église française unitaire et ministre chrétien au Pecq.

9. — Ordonnance supprimant la chaîne des forçats et la remplaçant par le transport « dans des voitures fermées et par des moyens accélérés ».

15. — Consécration par l'archevêque de Paris, en présence du nonce du pape, **de l'église Notre-Dame de Lorette.** Le comte de Chabrol, sous lequel l'édifice avait été commencé, et le comte de Rambuteau, sous lequel il avait été terminé, assistent

à la cérémonie. — Crue de la Seine. L'eau s'élève à 7 mètres 20. Le magasin des vivres militaires, quai Debilly, le palais de justice, le Jardin des Plantes, sont inondés.

22. — Réception de **Guizot à l'Académie française.**

27. — Attentat contre le roi. Au moment où il se rendait en voiture à la Chambre des députés pour ouvrir la session, avec le duc d'Orléans, le duc de Nemours et le prince de Joinville, **Meunier** tire sur lui, à l'entrée du Pont Royal, un coup de pistolet qui ne l'atteint pas.

29. — Élection de **Mignet à l'Académie française.**

31. — Élection du peintre **Picot** à l'Académie des Beaux-Arts. — A minuit **fermeture de toutes les salles de jeu du Palais-Royal** (qui perdra désormais presque toute son importance comme centre des plaisirs).

Monuments et Fondations.

La ville de Paris vote 5,500,000 francs pour l'achèvement de l'**Hôtel de Ville.** — La **Tour Saint-Jacques** est rachetée (27 avril) aux héritiers Dubois pour 205,100 francs.

Achèvement de l'**Arc de triomphe de l'Étoile.** — Construction du **Pont de Constantine** (1836-38). — La construction des **fontaines de la place de la Concorde** est commencée. — Construction de l'**hospice Brézin** ou de la Reconnaissance, à Garches. (Brézin, ancien maître de forges, avait laissé des fonds pour construire un hospice, appelé par lui de la Reconnaissance, et où devaient être reçus d'anciens ouvriers du fer qui étaient, disait-il, les artisans de sa fortune.) — Achèvement du **nouveau Bicêtre.** — Construction du **dépôt des condamnés,** place de la Roquette. — Les Jeunes Détenus sont transférés (11 septembre) des **Madelonnettes** (qui deviennent succursale de la Force) à la **Petite Roquette.** — Inauguration de l'**Hôpital du Midi** (28 janvier). — Travaux dans les **catacombes de Montmartre** pour prévenir les éboulements. — En creusant les fondements de la nouvelle façade du Luxembourg, on découvre des tuiles romaines, des fragments de vases antiques et un vase d'argent rempli de monnaies.

Ouverture des rues Newton, Pauquet, de Villejust, de Trévise (sur l'emplacement de l'hôtel du maréchal Mortier, duc de Trévise). — La **rue Jacob** est formée de la réunion du « chemin aux Clercs » et de la rue du Colombier.

Arrêté réglementant le **service intérieur de la Morgue** (1er janvier). — **Éclairage de Paris** (le 1er janvier). — 5,339 réverbères ou lanternes contenant 12,643 becs de lumière auxquels il faut ajouter 11 becs de lumière d'après le système Bordier-Marcet et 205 becs de gaz. Du 15 juin au 4 juillet, allumage de 9 h. 5 m. du soir à 2 h. 1/2 du matin; — du 4 au 27 décembre, de 4 h. 46 m. du soir à 7 h. 3/4 du matin. — Dans le courant de l'année, essai rue Saint-Honoré et dans quelques autres rues d'un **nouveau mode d'éclairage au gaz** (lanternes carrées supportées par un tube conducteur du gaz et fixées à la distance de 2 pieds de la muraille et à la hauteur du 1er étage des maisons).

Recette de l'octroi en 1836 : 26,631,730.

Population de Paris.

909,000 habitants (de la Seine : 1,106,891).

La vie de la rue.

Création des **Urbaines,** voitures bourgeoises sous remises, avec cochers en livrée. 2 francs par heure et 0,30 de supplément pour un groom.

Les huit musiciens bohémiens. — Le nain illyrien, **Mathias Gulla,** âgé de 22 ans et haut de 3 pieds. — Exhibition de **Nina Lassave,** maîtresse de Fieschi, au café de la Renaissance. (Prix d'entrée : 1 franc. Un bureau de location est ouvert à la porte du café.)

Ouverture de la **salle Musard** (bals et concerts).

Beaux-Arts.

Salon de 1836. 1,856 tableaux, 136 sculptures, 1,070 exposants parmi lesquels 157 femmes. (*Pêcheurs des environs de Venise,* par Léopold Robert. — *Bataille de Fontenoy,* par Horace Vernet. — *Vue de Naples,* par Gudin. — *Vénus et l'Amour,* par Pradier. — *Sainte-Geneviève,* par Etex.)

Création de deux **nouvelles classes au Conservatoire de musique** (Samson et Michelot, professeurs). — **Concerts du Conservatoire :** 24 janvier. — 7 et 21 février. — 6 et 20 mars. — 1er, 10 et 24 avril.



LÉON GOZLAN.

Romancier (1803-1866.)



MICHEL CHEVALIER.

Économiste 1806-1879.)



ORTOLAN.

Jurisconsulte (1802-1873.)



L. REYBAUD.

Littérateur (1799-1879.)



TH. JOUFFROY.

Philosophe (1796-1842.)



PAULIN PARIS.

Littérateur (1800-1881.)

La vie littéraire.

Chateaubriand : *Traduction du Paradis perdu de Milton.* — **Victor Hugo :** *Notre-Dame de Paris.* — **A. de Vigny :** *Stello* ou *les Diables bleus.* — **Lamartine :** *Jocelyn.* — **Balzac :** *Le Lys dans la vallée.* — **Théophile Gautier :** *Les Grotesques.* — **Brizeux :** *Marie.* — **Saintine :** *Picciola.* — **Théophile Ferrières :** *Les Contes de Samuel Bach.* — **Dezobry :** *Rome au siècle d'Auguste.*

Mémoires de Lucien Bonaparte.

Fondation de la librairie Dubochet. — **Gustave Barba** succède à son père comme libraire.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 19 avril. *Une Famille au temps de Luther,* tragédie, 1 acte en vers, par Casimir Delavigne (succès). — 10 septembre. *Le Boudoir,* comédie, 1 acte en prose, par Lurine et Solar.

Opéra. — **Duponchel** succède à Louis Véron comme directeur. — 29 février. *Les Huguenots,* 5 actes, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer (grand succès). — 1er mai. **Début de Mlle Nau,** dans *le Comte Ory.* — 21 septembre. *La Fille du Danube,* ballet-pantomime en 2 actes, par Taglioni, musique d'Adam (grand succès). — 14 novembre. *La Esméralda,* 4 actes, paroles de Victor Hugo, musique de Louise Berlin (chute).

Opéra-Comique. — 23 janvier. *Actéon,* 1 acte, paroles de Scribe, musique d'Auber. **Début de Mme Cinti-Damoreau.** — 9 avril. *Les Chaperons Blancs,* 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber (chute). — 1er octobre. *Le Mauvais Œil,* 1 acte, paroles de Scribe et Lemoine, musique de Loïsa Puget (succès). — 13 octobre. *Le Postillon de Longjumeau,* 3 actes, paroles de Leuven et Brunswick, musique d'Adam (succès). — 21 décembre. *L'Ambassadrice,* 3 actes, paroles de Scribe et Saint-Georges, musique d'Auber (grand succès).

Théâtre Italien. — 22 avril. *I Briganti,* opera-seria en 3 actes, paroles de Crescini, musique de Mercadante (succès).

Porte Saint-Martin. — 2 mars. *Les Sept Infans de Lara,* drame, 6 actes en prose, par Félicien Mallefille (demi-succès). — 30 avril. *Don Juan de Maraña* ou *la Chute d'un Ange,* drame fantastique, 5 actes et 7 tableaux, en prose et en vers, par A. Dumas (chute).

Recette des théâtres de 1830 : 3,910,123 (la recette la plus forte qui ait été faite depuis trente ans).

Les morts de l'année.

Le peintre **Henry Thomas** (7 janvier). — **Destutt de Tracy,** membre de l'Académie française (9 mars). — **La comtesse de Souza,** femme de lettres (16 avril). — Le pasteur **Jean Monod** (23 avril). — Le musicien **Reicha** (29 mai). — **André-Marie Ampère,** physicien (10 juin). — **Siéyès,** ancien membre du Directoire (20 juin). — **Rouget de l'Isle,** l'auteur de la Marseillaise (27 juin). — **Petit-Radel,** membre de l'Académie des inscriptions (27 juin). — L'archéologue **Lechevalier** (2 juillet). — Le journaliste **Armand Carrel** (24 juillet). — **Navier,** professeur à l'École polytechnique (22 août). — Le baron **Fain,** auteur d'ouvrages historiques (14 septembre). — Le botaniste **Antoine Laurent de Jussieu** (15 septembre). — **Raynouard,** auteur dramatique (27 octobre). — **Debrieu,** auteur dramatique (4 novembre). — Le peintre **Carle Vernet** (27 novembre). — **Pierre-Simon Girard,** membre de l'Académie des sciences (30 novembre).



PROJET DE COURONNEMENT DE L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque historique de la Ville de Paris.)

1837

A première vue, 1837 ressemble à ces personnes discrètes qui passent dans la vie avec plus de considération que d'éclat et qu'on enterre sans que le quartier se mette aux fenêtres. Mais il faut se défier des apparences. Les existences effacées



PROJET DE COURONNEMENT DE L'ARC DE L'ÉTOILE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

cachent quelquefois un acte héroïque ou un sombre drame, et certaines années qui semblent vides sont grosses de conséquences qu'on n'aperçoit que beaucoup plus tard. C'est précisément le cas de 1837.

J'y relève dans la vie de Paris, pour le mettre à la place d'honneur, un petit événement qui a amusé les contemporains, mais qui a toute la portée d'un grand fait social : l'inauguration du chemin de fer de Paris à Saint-Germain (26 août). C'est le premier chemin de fer qu'on ouvre à Paris. Oh! combien modeste encore à ses débuts, cette invention qui va changer la face de la terre! Quelques personnes graves et compétentes d'alors secouent la tête en le voyant et prononcent que c'est un joujou qui n'a pas d'avenir. M. Thiers, dont la lucidité est ce jour-là en défaut, déclare qu'on pourra s'en servir pour les petites distances. Pour les grandes, vivent les diligences! La foule, qui n'est ni grave ni compétente, a un instinct plus sûr que tous ces raisonneurs écoutés avec déférence dans les salons bourgeois. La gare est étroite, les wagons incommodes; n'importe. Grisettes et étudiants s'en vont sur le nouveau véhicule danser à la fête des Loges, dans la forêt de Saint-Germain, sous l'ombrage du chêne légendaire de Diane de Poitiers. Le prix du voyage est minime : on a bien su le relever depuis! Je me rappelle, dans mon enfance, avoir encore vu affiché à demeure sur les murs de Saint-Germain le premier tarif dû à la munificence, ou mieux à l'habileté de la Compagnie. 0,75 centimes de Paris à Saint-Germain. Quel rêve! Il est vrai que la voie n'escaladait pas alors les hauteurs où l'on répare depuis tant d'années le château de François Ier : elle s'arrêtait, avant le pont du Pecq, en bas de la rampe, si odieuse aujourd'hui aux cyclistes poussifs. On en était quitte

pour grimper en chantant jusqu'à la ville, C'était nouveau, une sorte de lune de miel, et on trouvait tout beau. On est devenu depuis plus exigeant.

A la distance où nous sommes, tout pâlit auprès de cette entrée modeste mais capitale du chemin de fer dans la vie parisienne : mais les contemporains ont d'autres lunettes que ceux qui les suivent, et Paris, en 1837, a son attention attirée par d'autres événements dont l'intérêt lui semble plus immédiat. Je ne parle pas du ministère *Molé*, dont la fiancé d'ailleurs, le duc d'Orléans, la couvre de sa propre popularité : on l'aime pour sa jeunesse, son activité, la nuance de libéralisme dont il se teinte volontiers. Les partisans de la dynastie ont un véritable culte pour lui parce qu'il est le fils du roi; les libéraux comptent sur son règne pour les réformes que Louis-Philippe ajourne toujours; les soldats l'aiment parce qu'il est brave et qu'il ne boude pas au feu. Comment ce couple royal, si jeune et si charmant, ne serait-il pas heureux? Tout semble conspirer pour lui.



VUE DU PONT DES ARTS ET DU QUAI CONTI EN 1837.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

constitution fait enrager Guizot et Thiers qui n'en font pas partie (15 avril 1837) : mais le monde des Tuileries est en fête, et Paris s'associe sincèrement à cette joie officielle. Louis-Philippe marie son fils aîné, le duc d'Orléans, à la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin et, comme un bon papa bourgeois qui veut donner du lustre à sa maison, il sort de son économie habituelle pour faire grandement les choses. La jeune princesse est Allemande, et ceux que les souvenirs du premier empire agitent encore n'ont pu retenir une légère grimace; mais sa grâce, sa beauté et surtout son esprit mesuré et ferme, auront vite fait de dissiper ces premières préventions. Son La princesse Hélène est arrivée le 29 mai, à sept heures du soir, au palais de Fontainebleau où a lieu le lendemain le mariage civil. Mais les grandes fêtes sont réservées à Paris. Le 4 juin, les nouveaux époux font leur entrée dans la capitale par la barrière de l'Étoile. Foule énorme : acclamations enthousiastes, banquet officiel de deux cents couverts, le soir, aux Tuileries. Le mois entier est plein de cérémonies et de galas. La part du peuple lui est faite, le 14, au Champ de Mars, où on donne en plein air une pièce militaire dans le goût de celles que le public parisien aimait tant autrefois : coups de fusil, coups de canon, bombardements, explosions, les

ennemis partout battus et le drapeau tricolore flottant glorieusement sur des murs en ruines. On a choisi cette année-là, pour sujet, le seul grand exploit militaire que la dynastie de Juillet ait encore à son actif : l'*Attaque de la citadelle d'Anvers*. Pensez s'il y a du monde! Il y en a même trop : il se produit à la fin des bousculades et vingt-deux cadavres sont transportés à la Morgue. Ce dénouement tragique rappelle aux vieillards les accidents qui marquèrent les fêtes du mariage de Louis XVI et aussi du mariage de Napoléon Ier. Y a-t-il là une indication des malheurs qui vont fondre à bref délai sur les heureux époux?

Mais, à ce moment-là, les remarques chagrines disparaissent dans l'allégresse générale. La ville de Paris offre, le 19, une fête magnifique (banquet, concert et bal), à laquelle assistent, sans parler des hommes, quantité négligeable, au moins quinze cents dames. Quelle corbeille de fleurs! Mais le vrai triomphe de la bourgeoisie commerçante et industrielle, alors le plus ferme appui du trône, c'est le bal donné à l'Opéra par la garde nationale parisienne. Il faudrait avoir la plume de Balzac, alors en plein travail de production, pour décrire les passementiers de la rue Saint-Denis et les parfumeurs de la rue Saint-Honoré, en grand uniforme, crevant d'aise sous le harnais militaire, et agitant avec enthousiasme et attendrissement leurs shakos d'ordonnance sur le passage du roi bourgeois, leur roi à eux, de son aimable épouse et de leur ribambelle d'enfants. N'en rions pas trop d'ailleurs : ces braves gens étaient des gens braves, après tout, et plus de deux mille de leurs pareils, quelques années auparavant, étaient restés sur les barricades en défendant la dynastie. Cela valait bien la croix d'honneur que le roi leur distribuait libéralement chaque année.



VUE PERSPECTIVE DE PARIS, PRISE DU PONT NEUF EN 1837.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Plus l'on regarde Louis-Philippe de près, plus l'on s'assure que ce monarque, qui avait la sagesse de ne pas cacher une épée dans le fourreau de son parapluie, fut après tout un homme judicieux, sensé, constamment occupé du bonheur des siens — qui l'en blâmerait? — mais aussi des véritables intérêts et de la grandeur de la France. Il profita du mariage de son fils pour inaugurer une œuvre qui lui était personnelle et à laquelle il consacrait le meilleur de son activité et de son

argent. Je veux parler du musée de Versailles. Mon Dieu, je sais bien tout ce qu'on peut dire contre le goût plutôt suspect qui a présidé à cette installation, le massacre des boiseries et des délicates peintures du dix-huitième siècle, la transformation des appartements devenus méconnaissables même à l'œil de leur père Louis XIV, s'il revenait d'aventure au monde, l'histoire de France mise en images à l'usage des caravanes d'Anglais seuls capables d'arpenter les kilomètres de tableaux qui s'y déroulent, et bien d'autres choses encore. Mais tout en reconnaissant que les fabricants de cadres ont plus gagné que l'art lui-même à cette création, il faut reconnaître que l'idée était bonne, qu'elle a été inspirée à Louis-Philippe par un sentiment national dont on ne peut suspecter la sincérité, et qu'en consacrant le vieux palais de nos rois, si digne à tous égards d'être sauvé, à toutes les gloires de la France, il a réussi à le préserver des égarements toujours possibles d'une révolution. Le service est grand, et le roi avait raison d'être fier en se promenant avec ses invités dans ces salles nouvellement restaurées qu'il avait connues tout jeune, au temps de leur splendeur, et qui évoquaient pour lui de si mélancoliques souvenirs.



TOUR DE L'HÔTEL DE CLUNY, RUE DES MATHURINS SAINT-JACQUES.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

A part les grandissimes noces du duc d'Orléans qui eurent un si douloureux lendemain, les plaisirs de Paris en 1837 suivent leur cours habituel et plutôt monotone. Les théâtres offrent à leur public ce qu'on appelle un bon ordinaire. A l'Opéra, une étoile de première grandeur se couche : c'est le ténor Nourrit; une étoile de première grandeur se lève : c'est le ténor Duprez. Mais, là comme au Théâtre-Français, rien qui réveille l'attention un peu somnolente des habitués. L'Opéra-Comique est plus heureux avec le *Domino Noir*, musique légère, bien faite pour les oreilles françaises et dont les airs sont en un instant sur toutes les lèvres :

> Ah! quelle nuit!
> Au moindre bruit, etc.

La première représentation de *Lucia di Lammermoor* au Théâtre Italien est à peu près de la même époque (décembre 1837). Donizetti fait fureur et les âmes sensibles s'émeuvent aux malheurs d'Edgar de Ravenswood interprétés par une musique qui paraît alors si jeune, si fraîche, si originale!

Et c'est ainsi que nous nous acheminons vers la fin de l'année 1837. Mais, à mesure que se rapproche la clôture, le monde du plaisir à Paris s'agite et devient fébrile. Femmes élégantes et dépensières, viveurs déjà pourvus d'un conseil judiciaire, banquiers véreux, commis infidèles, cerveaux brûlés, esprits mal équilibrés, tout ce qui vit du jeu et par le jeu, s'apprêtent au coup terrible qui va les frapper. Les maisons de jeu publiques qui existent encore à Paris doivent être toutes fermées le 31 décembre. L'anxiété du public spécial qui s'intéresse à la question grandit.

On assiège le Palais-Royal; Frascati, rue Richelieu, ne désemplit pas. A un empressement aussi noble, les croupiers sourient avec mélancolie. Ils ont la physionomie accablée d'un conducteur de patache devant le chemin de fer qui va lui enlever son gagne-pain. Mais la locomotive n'a pas tué les cochers et les croupiers ont encore de dignes descendants qui ne meurent pas de faim. Le 31 décembre est venu : la foule est plus nombreuse encore dans les enfers qui vont fermer; l'or et les billets s'accumulent sur les tables. On joue avec fureur, on ponte avec frénésie. Les heures se précipitent : elles sont toujours rapides au jeu : cette nuit-là elles sont ailées. Voici la douzième et dernière. Rien ne va plus : l'heure sonne. Les maisons de jeu ont vécu et avec elles disparaît l'année 1837.

Charles NORMAND.

VUE DE PARIS, PRISE DU PONT D'AUSTERLITZ EN 1837.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS



BARRIÈRE DE LA CUNETTE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



VUE DE LA POMPE A FEU DU GROS-CAILLOU.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Les débuts de Duprez.

(17 avril).

Des exclamations de plaisir et de surprise, dit un savant musicien (M. Berlioz), ont accueilli au premier acte la phrase du duo : *O Mathilde, idole de mon âme!* et, dès ce moment, le succès de Duprez a été décidé. Ce n'était pourtant qu'un prélude des émotions que l'artiste devait exciter avant la fin de la soirée. On a admiré dans ce passage la sensibilité et la méthode unies à un organe d'une douceur enchanteresse; restaient à connaître les accents dramatiques, les cris de la passion. Le trio du second acte est venu, et nous avons entendu avec une surprise presque égale à celle de l'auditoire qui du reste ne connaissait pas encore Duprez, l'audacieux artiste, chanter à *voix de poitrine*, en accentuant chaque syllabe. les *si* naturels aigus de l'andante *O ciel! ô ciel! je ne te verrai plus!* avec une force de vibration, un accent de douleur déchirante et une beauté de sons dont rien jusqu'à présent ne nous avait donné une idée. Un silence de stupeur régnait dans la salle, toutes les respirations étaient suspendues, l'étonnement et l'admiration se confondaient dans un sentiment presque semblable à la crainte; et, dans le fait, on pouvait en avoir pour la fin de cette période inouïe. Mais quand elle s'est terminée



LE PONT NEUF A 4 HEURES DU SOIR.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

triomphante, on juge des transports qui ont éclaté à la dernière mesure.

Attendez, nous voilà au troisième acte. Arnold vient revoir la chaumière de son père; son cœur rempli d'un amour sans espoir, de projets de vengeance; tous ses sens, agités par les scènes de sang et de carnage toujours présentes à sa pensée, succombent accablés sous le poids du plus désolant contraste. Son père est mort. La chaumière est déserte. Tout est calme et silencieux. C'est la paix. C'est la tombe. Et le sein sur lequel il lui serait si doux, en un pareil moment, de répandre les larmes de la piété filiale, ce cœur auprès duquel seul le sien pourrait battre avec moins de douleur, l'infini l'en sépare. — Mathilde ne sera jamais à lui. — La situation est poétique et dignement rendue par le compositeur. C'est à coup sûr une des plus belles pages de Rossini. Ici le chanteur s'est élevé à une hauteur à laquelle, nous-mêmes qui le connaissions, ne l'eussions jamais cru capable d'atteindre : il a été sublime. Après le thème, dit avec une sorte d'accablement triste parfaitement naturel et dramatique, ces notes frémissantes du trio sont revenues pour la phrase : « *J'appelle, il n'entend plus ma voix* », et sa douleur a été si noble, si vraie, qu'en vérité, sans exagération aucune, une bonne moitié de l'assemblée n'a pu retenir ses larmes. Alors de ces deux mille poitrines haletantes s'est élevée une de ces acclamations que l'artiste entend deux ou trois fois dans sa vie, et qui suffisent à faire oublier bien des peines, à payer de longs et rudes travaux.



LA GENDARMERIE EN 1837.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. de Nouvion.)

Avant de laisser commencer l'*allegro*, l'*andante* a été redemandé et répété avec la même supériorité et le même effet. Pour la *stretta* fougueuse et véhémente qui lui succède, on n'en a entendu que le thème; car à la rentrée : *Suivez-moi!* à ce prodigieux *grup-*



VUES DES PALAIS D'ORSAY ET BOURBON.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

petto enharmonique, jeté, toujours en voix de poitrine, du *sol dièze* sur le *sol naturel*, par l'infatigable chanteur, des cris que rien n'a pu contenir ont couvert, presque jusqu'à la fin de la scène, les chœurs, l'orchestre et Duprez lui-même, qu'on ne pouvait plus écouter.

BERLIOZ.

Le mariage du duc d'Orléans

(30 Mai)

Le roi et la famille royale ont déjeuné à dix heures et demie. La princesse Hélène était restée dans ses appartements. Après le déjeuner, LL. MM. se sont rendues chez elle, et l'ont conduite dans l'appartement qu'elle doit occuper comme duchesse d'Orléans. Là, le prince royal lui a offert la corbeille de mariage préparée pour elle, ainsi que tous les objets composant le royal trousseau de la mariée. S. A. R. a paru non moins frappée de tant de magnificence que touchée de l'attention délicate qui avait présidé à ces choix si élégants, si riches et si variés; et elle a témoigné sa gratitude d'épouse et sa joie de jeune fille avec une franchise et une vivacité pleine de grâce.

Après cette visite, LL. MM. et LL. AA. RR. ont assisté, du haut de l'escalier du Cheval Blanc, au départ pour la promenade des dames invitées. Il y avait douze calèches attelées de six chevaux, et un grand nombre de chevaux de selle. M. le duc de Nemours, M. le prince de Joinville et M. le duc d'Aumale ont fait cette course à cheval.

A trois heures et demie, les hôtes du roi ont été admis à voir à leur tour la corbeille et le trousseau de la princesse Hélène. Une foule s'y est portée. Trois salles étaient remplies d'objets divers, du plus ingénieux choix ou du plus admirable travail, tous, excepté deux châles de cachemire envoyés par la reine d'Angleterre et un magnifique tissu, don de la reine des Belges, tous produits exclusifs de l'industrie française, qui ne s'est jamais montrée mieux inspirée et plus habile. Dans la première des salles d'exposition, on voyait une toilette avec sa garniture en vermeil et en émail; dans la seconde, la bijouterie, les éventails, les bronzes, une garniture de bureau de Fossin, un assortiment de châles, la robe de mariage; dans la troisième, les robes au nombre de vingt-quatre, les étoffes de soie, les chapeaux, les broderies. Ce qui attirait surtout les regards, c'était une parure en rubis d'une magnificence extraordinaire, et dont le prix est disait-on, de 120,000 fr. C'est le cadeau du prince royal à la princesse Hélène. Le cadeau du roi est une rivière en brillants, celui de la reine un diadème, celui de S. A. R. madame Adélaïde, une paire de bracelets; le tout d'une richesse et d'un goût remarquables. Quant à la corbeille, ce chef-d'œuvre de l'art a été exécuté sur les dessins de M. Questel, dans les ateliers de M. Denière. Les incrustations sont de M. Aucoc. Parmi les éventails, on recherchait avec empressement ceux dont les dessins sont dus au pinceau si habile, si spirituel et si fin de MM. Roqueplan et Clément Boulanger, et les sculptures en ivoire au ciseau des meilleurs ouvriers de Dieppe, d'après les dessins de M. Janet. Aucune description ne peut donner une idée de ce merveilleux travail, dont

la difficulté égalait la perfection qu'il a atteinte. Il y a telles de ces petites figures, si miraculeusement créées par le talent de l'artiste, qui sont des modèles véritables de grâce, d'élégance et de tous les mérites qui appartiennent à la grande sculpture; seulement il faut les étudier avec la loupe. Une autre perfection, dans un genre différent, ce sont les broderies de douze mouchoirs, qui font partie du trousseau de la princesse. Ces broderies ont coûté 18.000 francs. C'est beaucoup d'argent pour des mouchoirs; ce n'est pas trop pour l'admirable industrie du dessinateur, non plus que pour le travail des fées qui ont jeté tant de perles, tant de fleurs, tant de caprices légers, tant d'ingénieux emblèmes, tant de chiffres sur ces merveilleux tissus!

Le roi et la famille royale se sont mis à table à six heures, dans le même ordre que la veille, la princesse Hélène entre S. M. et M. le duc d'Orléans; la famille royale a dîné seule. Le banquet de la galerie de Diane était présidé par M. le général Athalin, aide de camp du roi, et par madame la marquise de Dolomieu, dame d'honneur de la reine, madame de Werther et madame Le Hon étaient à la droite et à la gauche du général; M. Molé et M. de Werther auprès de madame de Dolomieu; la table était de deux cent vingt couverts.

Après le dîner, la famille royale s'était retirée dans le salon de la reine, en attendant l'heure des cérémonies, dont les apprêts mettaient déjà tout en mouvement dans le château. Un éclairage universel inondait de lumière les galeries, les salles, les vestibules, les escaliers ; la chapelle de la Sainte-Trinité allumait ses cierges, se parait de fleurs, suspendait ses lustres étincelants; elle était toute chamarrée d'or et enveloppée de velours comme dans un manteau royal, ses tribunes garnies de spectateurs impatients et silencieux, ses voûtes catholiques étalant les belles peintures de Fréminet, souvenir de la pieuse munificence d'un roi converti. Dans la galerie de Henri II, même mouvement, même éclat, même attente. Une nuit avait suffi pour ajouter au système d'éclairage essayé la veille, un perfectionnement inattendu, et les vivantes figures du Primatice étincelaient dans des flots d'or et semblaient s'agiter au sein de cette magnifique lumière.

MAISON DU XVIe SIÈCLE, RUE SAINT-DENIS.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

A huit heures trois quarts, le roi, conduisant par le bras la princesse Hélène, a paru, suivi de toute la famille royale. Le cortège de S. M. s'est dirigé vers la galerie de Henri II, où devait être célébré le mariage civil, dans l'ordre suivant : la maison des princes, celle du roi, le roi, le roi des Belges, la famille royale, les dames de la reine et des princesses, la maison du roi des Belges et celle de la grande-duchesse douairière, les témoins du prince royal et ceux de la princesse Hélène, les ministres, les maréchaux, les pairs, les députés, le corps municipal, les généraux, tous les invités à différents titres.

Arrivée dans la galerie de Henri II, la famille royale s'est placée en demi-cercle entre la grande cheminée du fond et la table, qui avait été disposée pour la cérémonie; M. le duc d'Orléans et la princesse Hélène, au milieu de l'hémicycle;

à leur droite, le roi et la reine des Français, le roi des Belges, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier; à leur gauche, la grande-duchesse, la reine des Belges, la princesse Marie, la princesse Clémentine et madame la princesse Adélaïde; de l'autre côté de la table, les ministres, le chancelier de France, le duc de Cazes, M. Cauchy, archiviste de la chambre des Pairs; à droite et à gauche du roi, dans le second hémicycle formé par la table, les témoins du mariage.



LE SACRIFICE DE NOÉ.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture de 1837. — (Tableau de M. MURAT.)

(École des Beaux-Arts.)

La maison du roi, celle des princes, étaient également placées derrière la famille royale; les dames en face, derrière le chancelier.

M. le chancelier a lu, au milieu d'un religieux silence, et d'un ton grave et solennel, l'acte civil du mariage de LL. AA. RR. Ensuite il a demandé à M. le duc d'Orléans s'il reconnaissait prendre pour épouse Hélène-Louise-Élisabeth de Mecklembourg-Schwerin, princesse de Mecklembourg ?

A cette question, le prince, s'étant tourné respectueusement du côté du roi, son père, et ayant obtenu son assentiment, a répondu d'une voix ferme : « Oui, Monsieur ».

La princesse a également répondu, mais d'une voix très émue : « Oui, Monsieur » à la demande du chancelier, après s'être inclinée du côté de la grande-duchesse de Mecklembourg-Schwerin, en signe de déférence filiale.

Alors, il a été procédé à la signature de l'acte. Les deux époux, LL. MM., LL. AA. RR. et les seize témoins se sont successivement passé la plume; puis, après cette scène d'un éclat si imposant, les augustes conjoints et la famille royale ont quitté la salle au milieu d'une émotion plus douce à éprouver que facile à décrire.

La célébration religieuse du mariage selon le rite catholique a eu lieu immédiatement après dans la grande chapelle Henri IV, et a duré une demi-heure. M. l'évêque de Meaux a officié, assisté de M. l'évêque de Maroc *in partibus*. Il a adressé à LL. AA. RR. un discours d'une touchante simplicité, et l'auguste cérémonie s'est terminée par la signature de l'acte religieux sur les registres diocésains.

Le royal cortège s'est ensuite dirigé, en traversant la galerie de *François Ier*, l'escalier d'*Alexandre*, et le vestibule de la *Porte Dorée*, dans la salle de *Louis-Philippe*, située au rez-de-chaussée sous la galerie de Henri II, et l'une des plus brillantes créations du goût si ingénieux et si royal qui a présidé à la restauration du château. C'est



FRÉDÉRIC LEMAITRE ET SERRE, DANS L'AUBERGE DES ADRETS.
D'après une lithographie de GIRAUD. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

dans cette salle qu'avait été élevé un autel pour la célébration du mariage selon le rite luthérien de la Confession d'Augsbourg; et tout le monde a été frappé, en y entrant, de la pensée judicieuse qui avait fait choisir et préparer pour une des plus austères cérémonies du culte protestant une pièce d'une décoration si noblement simple et d'un goût si sévère.

M. Cuvier, pasteur de l'église réformée, a parlé à deux reprises, et nous ne craignons pas de dire qu'il est parvenu plus qu'il n'a voulu à s'élever, dans la seconde partie de son discours, à une rare éloquence. Après avoir dit au prince royal : « Louis-Ferdinand-Philippe d'Orléans, vous déclarez prendre pour épouse Hélène-Louise-Élisabeth de Mecklembourg ? » et avoir fait une question pareille à la princesse, le pasteur a étendu les mains sur la tête de LL. AA. RR., et les a unis en mariage en ajoutant ces paroles : « Ce que Dieu a joint, que l'homme ne le sépare pas ! » Ensuite, l'acte religieux a été signé par les époux, par la famille royale et par les témoins dans l'ordre qui avait été suivi depuis le commencement de ces longues et imposantes cérémonies.

Il était onze heures. Le roi, après avoir gracieusement salué l'assistance et remercié avec effusion les témoins de son fils, s'est retiré dans les appartements de la reine, suivi de M. le duc et de madame la duchesse d'Orléans, de S. M. le roi des Belges, de S. M. la reine et de toute la famille royale.

(Journal des Débats.)



ROBERT MACAIRE COMMIS-VOYAGEUR.

Comment, diable, M. Dumont! Un homme connu comme vous doit avoir les *Connaissances utiles!*... Il faut que je vous abonne. — Non, non, c'est inutile je n'en veux pas. — Vous avez bien raison, mais je vous vendrai une bonne pièce de Bordeaux. — Non, non c'est un vin trop froid; je ne l'aime pas. — Vous avez ma foi bien raison, n'en parlons plus..... Je vous inscris seulement pour les *Connaissances utiles* et pour une pièce de Bordeaux. (Les ROBERT-MACAIRE de DAUMIER.)

La catastrophe du Champ-de-Mars.

(15 juin.)

La fête militaire qui devait avoir lieu au Champ-de-Mars avait attiré une foule immense. On n'évalue pas à moins de deux cent mille le nombre de personnes qui se trouvaient réunies dans l'enceinte du Champs-de-Mars, à neuf heures et demi du soir, c'est-à-dire au moment où la fête a commencé.

Des précautions avaient été prises tant par l'autorité militaire que par la police, afin que l'attaque simulée de la citadelle d'Anvers n'entraînât aucun danger pour les spectateurs. Un espace considérable avait été réservé dans le milieu de l'enceinte pour le jeu de l'artillerie et des pièces d'artifice.

En effet, cette petite guerre, qui n'a pas duré moins de trois quarts d'heure, s'est terminée sans

que l'on ait eut à regretter le moindre accident.

Mais bientôt après, des cris sinistres partis de différents points ont annoncé les malheurs dont nous avons à rendre compte. A peine les dernières pièces d'artifice étaient-elles éteintes, que la foule, par un mouvement général, s'est précipitée par les issues.

Le flot de cette immense population, quelle que fut l'ardeur de chacun pour sortir plus tôt, se trouvait encore à l'aise, tant qu'il avait à se mouvoir dans l'étendue du Champ-de-Mars; mais à mesure que l'on s'approchait des portes, la masse devenait plus compacte, et au passage des grilles un assez grand nombre de personnes ont été étouffées et foulées aux pieds.

C'est à la grille qui est vis-à-vis de la rue Saint-Dominique, et surtout à celle qui est près de l'École Militaire et en face de l'avenue de Lamothe-Picquet, qu'il y a eu le plus de victimes.

La plupart des morts et des blessés ont été portés inmédiatement à l'hopital militaire du Gros-Caillou, où ont été aussi transférés dans la nuit ceux qui avaient été provisoirement déposés à l'École militaire.

Vingt-trois personnes dont onze du sexe masculin et douze du sexe féminin, ont été asphyxiées; douze blessés, dont un grièvement, ont été transportés à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, où les soins les plus touchants et les plus actifs leur ont été prodigués.

Les cadavres ont été déposés à l'amphitéâtre, et nous n'avons pas besoin de dire de quelles scènes douloureuses ce lieu a été témoin, lorsque chacun, passant en revue ces tristes débris, y reconnaissait celui dont l'absence l'avait si vivement alarmé.

La plupart des victimes appartenaient à la classe ouvrière. Trois personnes de la même famille, le père, homme de trente-six à quarante ans, son fils et son neveu avaient succombé à côté les uns des autres. Parmi les hommes morts, il y en avait beaucoup de jeunes. Les femmes, au contraire, à l'exception de deux, étaient assez âgées.

On a remarqué parmi les victimes un jeune collégien qui avait été séparé du professeur qui l'accompagnait, et la femme d'un riche négociant récemment retiré; elle portait sur elle beaucoup de bijoux, dont plusieurs d'un grand prix et que l'on a évalués à plus de mille écus. Aucun de ces bijoux ne manquait lorsque son mari est venu la réclamer.

Il paraît que le bruit s'est répandu dans quelques quartiers de Paris, que plusieurs individus pressés par la foule avaient eu la barbarie de se faire jour à coups de couteau. Nous sommes heureux d'avoir à démentir un tel bruit. Il est constaté que les morts ont toutes eu lieu par asphyxie; aucun des cadavres ne portait les traces de blessures faites avec une arme; quelques-uns d'entre eux étaient seulement abîmés de contusions causées par le piétinement de la foule qui avait passé sur eux.

(*Journaux du soir*).



FRÉDÉRIC LEMAITRE.
D'après le portrait de 1837. — (*Monde dramatique.*)

La fête donnée par la ville de Paris.

(19 juin.)

Il faut d'abord connaître les lieux consacrés à la fête pour en saisir l'ensemble et les détails. Dans l'Hôtel de Ville existe une salle de bal



FRÉDÉRIC LEMAITRE DANS RUY BLAS.
D'après une caricature du temps.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

immense qui a cent pieds de long, soixante de large et trente-sept de hauteur : elle est, sur deux côtés, garnie de gradins sur lesquels six cents femmes peuvent s'asseoir à la fois. Au fond est un orchestre qu'entoure un vaste amphithéâtre; sur un des côtés sont un dais, une estrade, un trône, destinés à la famille royale. De cette salle, par quatre portiques qui traversent d'élégants salons, on aperçoit la salle élevée sur la cour ; puis une nouvelle galerie s'ouvre sur la salle du trône, qu'on pourrait, avec plus de raison que jamais, appeler la salle de Henri II.

C'est là qu'était dressée la table du banquet royal; tout ce que la ville de Paris compte de citoyens élevés par ses suffrages aux fonctions municipales et d'hommes éminent placés par leurs services à la tête des premiers corps de l'Etat attendaient les augustes convives dans les appartements intérieurs du préfet.

La famille royale est arrivée à six heures.

La table, où l'on comptait cent quatre-vingt-deux couverts, était disposée en fer à cheval. A droite et en retour, était M. le chancelier, le président du conseil et les ministres; à gauche, en retour, tous les maréchaux de France et le président de la Chambre des Députés ; puis, indistinctement, les officiers de la maison du roi, les généraux commandant de la division et de la place, les secrétaires généraux de préfecture, les membres du conseil municipal, le doyen du conseil de préfecture, les sous-préfets et les colonels de la Garde nationale. En dedans de la table, en face de la famille royale, étaient assis les deux préfets, le général Jacqueminot, Mme de Rambuteau, Mme Delessert, et les quatre dames qui avaient été comme elles au devant de la princesse. A la fin du banquet, le roi s'est levé, et le plus grand silence s'est fait dans la salle. Le roi a rappelé que Paris était sa ville natale, qu'à ce titre comme à tant d'autres, elle lui avait toujours été bien chère, et qu'il éprouvait le plus vif bonheur à se retrouver dans cette salle même où le 30 juillet 1830 la France avait, avec lui, repris l'étendard aux trois couleurs.

« Je bois, a dit le roi en s'inclinant, à la prospérité de la ville de Paris. »



DUPREZ, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
D'après un portrait du temps. — (*Musée dramatique.*)
(Bibliothèque nationale.)

Des acclamations, des transports d'enthousiasme ont accueilli les paroles de S. M.

Après le repas, qui a duré une heure, le roi a reçu le corps diplomatique dans la salle de la Rotonde. Cette salle doit son nom au demi-cercle dont elle est séparée par quatre colonnes. Dans la partie sphérique était établi, sur des gradins, un orchestre de quarante musiciens : Duprez, Levasseur, Mlle Falcon, Mme Dorus-Gras, placés entre les colonnes comme sur une espèce de scène, ont admirablement chanté une cantate de M. Scribe et de M. Auber.

Un passage sur Versailles, des vers adressés à la reine, à la duchesse d'Orléans, ont été vivement sentis.

Après l'exécution de ce charmant morceau, M. de Rambuteau a présenté M. Scribe et M. Aubert à Mme la duchesse d'Orléans, qui les a remerciés tous deux avec ce tour d'esprit aimable et fin dont la délicatesse ajoute tant de prix aux éloges.

Toute la famille royale s'est dirigée alors vers la salle du bal, où l'ont saluée les cris de *vive le roi !* mille fois répétés. Du haut de l'estrade qui lui était destinée, S. M., les princesses et les princes ont pu jouir du plus ravissant coup d'œil.

Dans cette salle immense dont les colonnes étaient drapées d'étoffe d'or, dont les panneaux étaient chargés de riches peintures ou de glaces disposées avec goût, à l'éblouissante clarté de vingt candélabres et de cinquante lustres, suspendus aux plafonds dorés par des écharpes de soie bleue et de fleurs, six cents femmes se trouvaient seules assises sur six rangs. Toutes se levèrent et saluèrent à la fois, à l'entrée de la famille royale. Elle prit place et le bal a commencé.

Le roi, la reine, les princesses, ont descendu dans la salle, en ont fait le tour, et se sont arrêtés souvent pour adresser aux dames des paroles remplies de bienveillance et d'affabilité.

Le roi est passé dans la salle de Henri II, déjà débarrassée des préparatifs du banquet, puis est rentré dans les appartements particuliers, où de nouvelles émotions attendaient madame la duchesse d'Orléans; émotion de plaisir lorsque, dans un joli boudoir, tendu de mousseline doublée de rose, elle aperçut la riche, l'élégante psyché en malachite que lui offre la ville de Paris; émotion douce encore, mais mêlée d'un vif sentiment de sensibilité, quand d'une fenêtre ouverte tout à coup, ses regards ont retrouvé, dans un délicieux diorama, les environs, le palais, les jardins, les antiques ombrages, les eaux, les cascades de Ludwigsburg, sa première patrie, la demeure de ses pères, le séjour de sa jeunesse.



Mme DAMOREAU-CINTI DU THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.
D'après un portrait du temps. — (*Musée dramatique.*)
(Bibliothèque nationale.)

Le bal s'est ouvert successivement dans la salle de la cour et dans la salle de Henri II où d'excellents orchestres attendaient le signal. A onze heures, la famille royale s'est retirée, accompagnée par les deux préfets et le corps municipal. A minuit, l'Hôtel de Ville a pris un nouvel aspect, offert un nouveau coup d'œil.

En descendant par des escaliers qu'embaumaient les fleurs les plus rares, on découvrait à perte de vue, sous la salle de la cour, sous la salle du bal, dans la salle Saint-Jean, une suite de galeries, de colonnes de portiques d'ordres, de styles différents, tous ornés de fleurs ou rehaussés d'or, tous resplendissant de lumière. Une innombrable quantité de tables y étaient dressées avec élégance, servies avec recherche, et quatorze cents personnes y prirent place à la fois, à minuit.

(*Journal des Débats.*)

L'inauguration du Musée de Versailles.

Le jour où l'œuvre fut avancée pour qu'il pût la produire devant le public, le 10 juin 1837, le roi appela et promena lui-même tout un peuple d'invités dans ce palais conservé à l'honneur de l'ancienne France et transformé à la convenance de la France nouvelle. Ce jour-là fut



LA MODE EN 1837.
Coiffure de chez Leconte. Robe en mousseline brochée.
(D'après *le Voleur* de 1837.)

spectacle du château, tout récemment restaurée, était resplendissante de couleurs et de lumière; le roi avait voulu que le chef-d'œuvre de Molière, le *Misanthrope*, y fut représenté sans aucune altération et sans que rien y manquât. Pas un vers ne fut omis; l'ameublement de la scène était bien du dix-septième siècle, des costumes fidèles et préparés pour ce jour-là avaient été donnés aux acteurs; tout le matériel de ces représentations, dans la salle et sur le théâtre, était excellent, et probablement bien meilleur qu'il n'avait jamais été sous les yeux de Louis XIV et pour les soirs de Molière.

Mais la représentation même fut médiocre et froide, par défaut de vérité encore plus que de talent. Les manières étaient en désaccord avec les habits et l'accent avec les paroles. Mlle Mars joua en coquette et non en contemporaine de Mme de Montespan.

GUIZOT.

certainement pour lui l'un des plus animés et des plus agréables de sa vie, si pleine et si variée. Je garde encore l'impression qui me saisit à l'aspect de cette foule empressée, curieuse et qui se précipitait un peu confusément de salle en salle à la suite du roi : c'était la France nouvelle, la France mêlée, bourgeoise, démocratique, envahissant le palais de Louis XIV, pairs, députés, guerriers, magistrats, administrateurs, savants, lettrés, artistes : invasion pacifique, mais souveraine, conquérants un peu étonnés au milieu de leur conquête et assez mal dressés à en jouir, mais bien assurés et bien résolus de la garder. Les représentants de l'ancienne société française, les héritiers de ses grands noms et de ses brillants souvenirs ne manquaient point dans cette foule; mais ils y déployaient plus d'aisance qu'ils n'y conservaient d'importance.

La fête dramatique qui termina la journée eut aussi ses contrastes. L'ancienne salle de



LA MODE EN 1837.
Capote ouatée en satin. Manteau de velours doublé d'hermine.
(D'après *le Voleur* de 1837.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1837

Janvier.

25. — **Condamnation de Lepestre-Dubocage** à 5 ans de prison, de Castaud à 2 ans, de Dubos à 1 an (pour complot contre le gouvernement et rébellion contre les agents).

27. — Mise en faillite du sieur Cochet « entrepreneur de succès dramatiques ».

Février.

19. — **Arrestation de** l'ouvrier mécanicien **Champion** chez lequel on découvre une machine infernale qu'il avait fabriquée pour tuer le roi sur la route de Neuilly. (Champion s'étrangle le lendemain dans sa prison.)

25. — Il résulte d'une statistique publiée ce jour-là dans plusieurs journaux que le nombre des victimes de la grippe ou **influenza** à Paris du 1er au 15 février a atteint 1,649. (Le chiffre de mortalité le plus élevé est celui du 11 février : 154 morts.) — A l'Académie des beaux-arts, élection du peintre **Schnetz** à la place du baron Gérard.

Mars.

10. — Quai de Jemmapes, nº 144, suicide d'un vieillard de 80 ans à la fin d'un repas qu'il avait donné pour le jour de sa fête.

29. — Malgré une protestation de l'archevêque de Paris (datée du 4 mars), la Chambre des députés adopte le projet de loi relatif à la cession à la ville de Paris du terrain occupé par **l'ancien archevêché** (dont on voulait faire une promenade publique).

Avril.

5 — A la Cour des Pairs, commencement des débats du **procès Meunier**, qui avait attenté à la vie du roi.

14. — **Guigniaut**, professeur à la Faculté des lettres, est élu membre de l'Académie des inscriptions.

15. — **Nouveau ministère : Molé** (présidence du conseil et affaires étrangères). — Barthe (justice). — Montalivet (intérieur). — Lacave-Laplagne (finances). — Martin du Nord (commerce, agriculture et travaux publics). — De Salvandy (instruction publique). — Général Bernard (guerre). — Vice-amiral Rosamel (marine).

19. — Exposition dans une chapelle ardente, à l'hospice des Incurables, du corps d'une femme morte à 102 ans. La foule accourt en si grand nombre que la police est obligée d'intervenir.

25. — **Condamnation de Meunier** à la peine de mort. Acquittement de ses prétendus complices, Charles-Alexandre Lavaux et Lacaze. (Meunier bénéficia d'une réduction de peine et fut déporté aux États-Unis, où il reçut de l'argent de la famille royale.)

Mai.

2. — **Séance publique** annuelle **des cinq académies,** sous la présidence de Jay.

6. — **Élection de Mignet** à l'Académie des sciences morales et politiques.

8. — Ordonnance accordant **amnistie** pleine et entière à tous les individus détenus dans les prisons de l'État pour délits politiques.

25. — **Réception de Mignet** à l'Académie française. (Éloge de Raynouard.)

27. — Le baron **Pasquier**, président de la Chambre des Pairs, est nommé **chancelier de France.**

29. — A sept heures du soir, **arrivée de la princesse Hélène** de Mecklembourg-Schwerin au palais de Fontainebleau.

30. — Dans la matinée les dames invitées au mariage sont admises à voir la corbeille et le trousseau de la princesse Hélène. On remarque surtout deux châles de cachemire offerts par la reine d'Angleterre et un tissu de dentelle offert par la reine des Belges. — A huit heures et demie, **mariage civil de la princesse Hélène et du duc d'Orléans.** Le chancelier Pasquier exerce les fonctions d'officier de l'état civil, le duc Decazes celles de greffier.



ÉLIE DE BEAUMONT.
Géologue
(1798-1876.)



D. NISARD.
Littérateur (1806-1888.)



SÉNART.
Homme politique.
(1800-1885.)



EGGER.
Helléniste (1813-1885.)



CH. LUCAS.
Économiste (1803-1889.)

LOUISE COLET.
Femme de lettres
(1808-1876.)

Juin.

2. — Élection de **Paulin Paris** à l'Académie des inscriptions.

4. — A trois heures et demie, **entrée de la princesse Hélène à Paris** par la barrière de l'Étoile. Le soir, aux Tuileries, banquet de 200 couverts.

7. — **Chute de la foudre sur le clocher de la basilique de Saint-Denis.**

10. — **Inauguration du Musée de Versailles** par le roi. — Banquet de 1,500 couverts dans la grande galerie de Louis XIV et les salons de Mars, d'Apollon, etc.

11. — Revue passée par le roi à Versailles.

14. — Distribution de secours et de livrets de caisse d'épargne aux indigents. Le soir, au Champ de Mars, **attaque simulée de la citadelle d'Anvers,** exécutée par la troupe de ligne avec 24 pièces d'artillerie. La fête terminée, la foule se précipite vers les grilles et **plusieurs personnes sont étouffées.** 22 cadavres sont transportés à la Morgue parmi lesquels celui d'un homme dont les poches contenaient 12 montres et un poignard.

19. — **Fête offerte par la ville de Paris au duc d'Orléans** et à la princesse Hélène. Banquet à l'Hôtel de Ville dans la salle Henri II. Le roi boit « à la prospérité de Paris ». Concert (cantate de Scribe, musique d'Auber). Bal auquel sont invitées 1,500 dames. Dans une des salles est exposée la psyché en malachite offerte par la ville de Paris à la princesse Hélène. La fête se termine par un diorama qui représente le palais et les jardins de Ludwigslust, résidence de la famille de Mecklembourg-Schwerin.

22. — **Bal donné à l'Opéra,** par la garde nationale parisienne, à l'occasion du mariage royal. (Pendant le concert qui précède le bal, cantate de Dupaty, chantée par Duprez.)

Juillet.

4. — **1er essai des voitures cellulaires** pour le transport de prisonniers de Paris à Gaillon.

17. — Élection du physicien **Pouillet** à l'Académie des sciences.

24. — Présentation à l'Académie des sciences d'un hydrocéphale de neuf à dix ans dont la tête, dit un journal du temps, a au moins le volume d'une citrouille.

Août.

4. — Séance publique annelle de l'Académie des inscriptions. (Prix de Numismatique à M. de Saulcy, capitaine d'artillerie.)

9. — **Séance publique annuelle de l'Académie française.** (Médaille à Saintine pour son roman *Picciola.* — Prix de poésie à Boulay-Paty pour son poëme sur l'*Arc de Triomphe de l'Étoile.* — Médaille de 2000 francs à l'adjudant Martinel qui s'était distingué par son courage dans la soirée du 14 juin.

16. — Distribution des **prix du concours général.** Le roi et la famille royale y assistent. Le duc d'Aumale obtient un premier prix d'histoire et le duc de Montpensier un premier prix d'histoire naturelle.

21. — Séance publique annuelle de l'Académie des sciences. (Éloge de Carnot, par Arago.)

26. — Ouverture du **chemin de fer de Paris à Saint-Germain.** (La gare se trouvait dans la rue de Londres, le voyage durait trente minutes.)

Septembre.

11. — 2e séance publique annuelle de l'Académie des sciences.

22. — A Vincennes, **expériences de la Société des Naufrages** sur les bombes-amarres, proposées comme moyen de sauvetage.

23. — Expériences de **décors de théâtres incombustibles,** peints d'après le procédé Durios. Exposés, dans la cour de la Préfecture de police, à un

feu « vif et continu » en présence du préfet de police et d'une commission de savants et d'artistes, ces décors s'obstinent à ne pas brûler.

Octobre.

7. — Séance publique annuelle de **l'Académie des beaux-arts**. Distribution des **grands prix**. (1er grand prix de peinture : Jean Murat, élève de Regnault et de Blondel.)

14. — Ordonnance déclarant la Chambre des députés dissoute.

17. — Au château de Trianon, à neuf heures, célébration du **mariage de la princesse Marie d'Orléans**, fille de Louis-Philippe, avec le duc Alexandre de Würtemb rg.

Novembre.

4. — **Élections législatives**. Élus à Paris (général Jacqueminot. — Lefèbvre. — Legentil. — Ganneron. — Salverte. — Arago. — Moreau. — Beudin. — Locquet. — Jussieu. — Demonts. — Cochin. — Garnon. — Gisquet).

18. — Élection du compositeur **Caraffa** à l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Lesueur.

Décembre.

5. — **Funérailles** solennelles **du général Damrémont**, tué au siège de Constantine. Le corps est transporté aux Invalides.

18. — **Ouverture** par le roi **de la session législative** de 1838.

27. — Séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques. (Prix du concours de 1837 obtenu par Barthélemy Saint-Hilaire pour son ouvrage sur *l'Organum d'Aristote*. Éloge de Rœderer, par Mignet.)

31. — A minuit précis, **fermeture de toutes les maisons de jeu de Paris**. En sortant du no 113, où il venait de perdre une assez grosse somme un ouvrier se tue. A Frascati, rue de Richelieu, l'encombrement est tel qu'à dix heures on est obligé de fermer les portes donnant sur la rue.

Monuments et Fondations.

Achèvement de la **prison de la Roquette**, — du **fronton du Panthéon**.

Les statues érigées en 1828 sur le pont de la Concorde sont enlevées et placées dans la cour d'honneur du château de Versailles.

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois est rendue au culte. — Inauguration de la **mairie de Montmartre** (3 mai).

Construction de la **cité Gaillard**. — L'avenue des Veuves devient **Avenue Matignon**.

Création d'une **chaire d'histoire naturelle des corps organisés** au Collège de France (8 décembre). — d'une **chaire de législation pénale comparée** à la Faculté de droit (12 décembre).

Fondation de la **Société des auteurs et compositeurs dramatiques** (18 décembre).

La vie de la rue.

Types parisiens : Miette, qui vend sur le Pont Neuf la poudre persane. — Le guitariste et chanteur ambulant **Émile Farde**, auteur d'une complainte qui fit grand bruit sur le mariage du duc d'Orléans. — **Émile Tellé**, le ténor du trottoir. — Cette année meurt **Julien Dubort** dit Mort au Vin, célèbre par son formidable appétit. (Il avait des dents tellement fortes qu'elles broyaient les matières les plus dures. On prétendait qu'il avait parié de manger en deux jours un poêle en faïence et qu'il avait gagné son pari.)

Beaux-Arts.

Salon de 1837. 1,865 tableaux, 131 sculptures (*Sainte-Cécile*, par Delaroche. — *Le Décaméron de Boccace*, par Winterhalter. — *Saint-Jérôme en prière*, par Corot. — *Bataille de Wagram*, par Bellangé. — *Salmacis*, par Bosio. — *Talma*, par David. — *Jeune fille napolitaine*, par Dantan aîné.)

Invention de la chromolithographie, par Engelmann. **Concerts du Conservatoire** : 13 et 29 janvier. — 19 février. — 5 et 19 mars. — 24 mars. — 2, 16 et 23 avril.



DUVERT.
Auteur dramatique (1795-1876.)



ORFILA.
Médecin (1787-1853.)



TASSAERT.
Peintre (1800-1874.)



GAVARNI.
Dessinateur (1804-1866.)



Mme ADÉLAIDE.
Sœur de Louis-Philippe (1777-1847.)



A. DUMAS PÈRE.
(Romancier 1808-1870.)

La vie littéraire.

Charles Nodier : *Inès de las Sierras*. — **Georges Sand** : *Lettres d'un Voyageur*, — *Mauprat*. — **Lamennais** : *Le Livre du peuple*. — **Frédéric Soulié** : *Mémoires du Diable* (le plus grand succès littéraire de l'année). — **Victor Hugo** : *Les Voix Intérieures*. — **Sainte-Beuve** : *Pensées d'août*.

Dodecaton ou le Livre des Douze (nouvelles de G. Sand. — Mérimée. — Loève Veimars. — Gozlan. — Souvestre. — A. de Musset. — A. Dumas. — Janin. — Stendhal. — Romieu. — Cavé).

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 19 janvier. *La Camaraderie ou la Courte Echelle*, comédie, 5 actes en prose, par Scribe (succès). — 15 mai. *Les Droits de la Femme*, 1 acte en vers, par Th. Muret (succès). — 8 août. *Le Château de ma nièce*, comédie, 1 acte en prose, par Mme Ancelot (chute). — 26 décembre. *Caligula*, tragédie, par A. Dumas (cette pièce annoncée avec fracas n'eut que vingt représentations).

Opéra. — 3 mars. *Stradella*, opéra en 5 actes, paroles d'Émile Deschamps et Émilien Piccini, musique de Niedermeyer (succès d'estime). — 1er avril. **Retraite de Nourrit**. — 17 avril. **Début du ténor Duprez** dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell* (grand succès). — 23 juin. **Début d'Alizard** dans le rôle de Saint-Bris des *Huguenots*. — 5 juillet. *Les Mohicans*, ballet pantomime en 2 actes de Guerra, musique d'Adam (chute).

Opéra-Comique. — 23 juin. *L'An Mille*, 1 acte, paroles de Mélesville et Foucher, musique de Grisar. — 23 août. *La Double Echelle*, 1 acte, paroles de Planard, musique d'Ambroise Thomas (succès). — 31 novembre. *Piquillo*, 3 actes, paroles d'A. Dumas, musique de Monpou (succès). — 2 décembre. *Le Domino Noir*, 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber (grand succès).

Théâtre Italien. — 12 décembre. *Lucie de Lamermoor*, opera-seria en 3 actes, paroles de Cammarona, musique de Donizetti (succès). — **Début de Mme Persiani.**

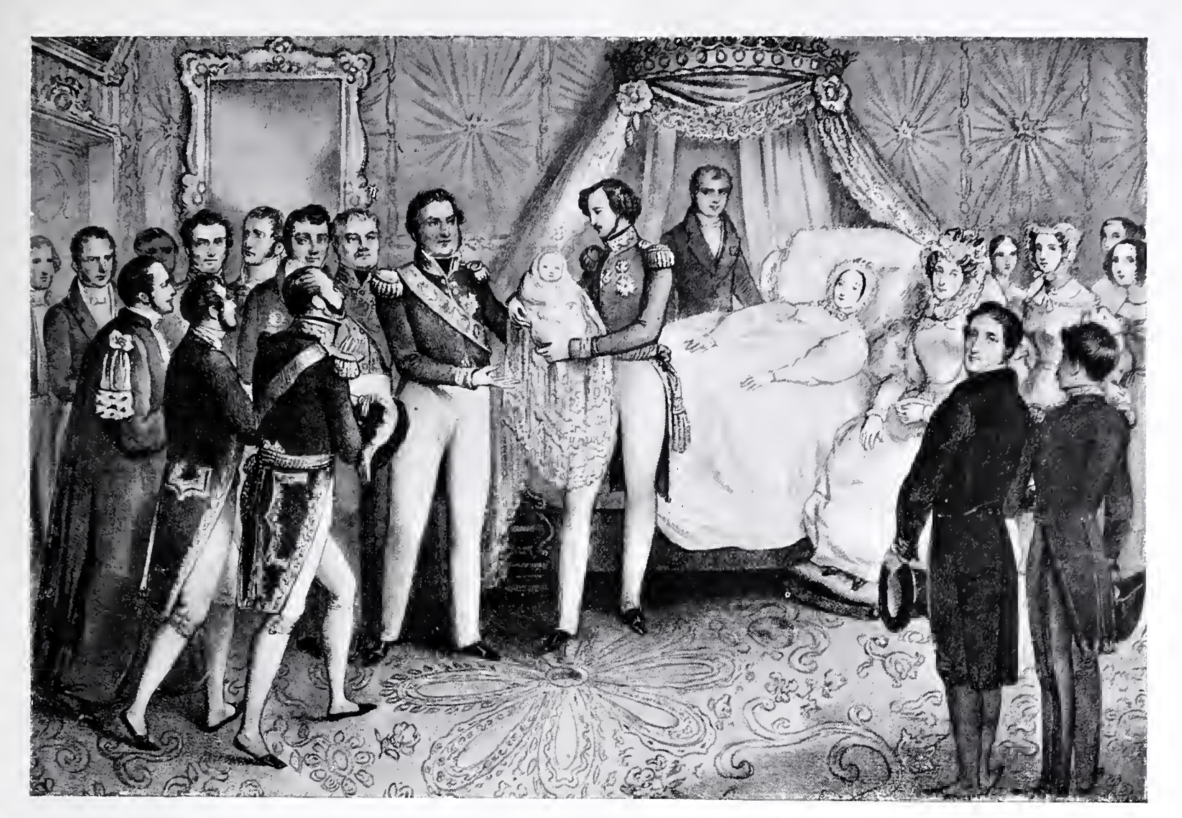
Odéon. — 1er décembre. Réouverture avec *Cinna et Tartufe*.

Gymnase. — 24 avril. **Début de Rachel** dans le rôle de Marie de *la Vendéenne*.

Palais Royal. — 1er janvier. *L'année 1836 sur la sellette*, revue de fin d'année par Théaulon, Bayard et de Courcy. — 3 juillet. *Bobèche et Galimafré*, parade en trois tableaux des frères Cogniard. — 4 novembre. *Le Café des Comédiens*, par les frères Cogniard.

Les morts de l'année.

Le peintre **François Gérard** (11 janvier). — **Amar**, conservateur de la Bibliothèque Mazarine (25 janvier). — Le chirurgien **Desgenettes** (3 février). — **Van Praët**, conservateur à la Bibliothèque Royale (5 février). — **Louis Bœrne**, littérateur allemand (12 février). — **Molard**, membre de l'Académie des sciences (13 février). — **L'abbé de Pradt** (18 mars). — Le médecin **Antoine Dubois** (30 mars). — **Charles Comte**, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques (12 avril). — Le médecin **Deyeux** (27 avril). — Le député **Félix Bodin** (7 mai). — **Rousseau**, un des maires de Paris, pair de France (3 juillet). — L'historien **Charles Botta** (7 août). — Le philosophe **Laromiguière** (12 août). — Le baron **Louis**, ancien ministre des finances (26 août). — Le musicien **Lesueur** (6 octobre). — Le philosophe **Charles Fourier** (10 octobre). — **Cochin**, ancien maire du XIIe arrondissement (12 octobre). — Le général **Mathieu Dumas** (16 octobre). — **La comtesse de Beaufort d'Hautpoul**, femmes de lettres (20 octobre). — Le médecin **Alibert** (4 novembre). — Le peintre **Alfred Johannot** (7 décembre). — Le comte **Reinhard**, membre de l'Académie des inscriptions (25 décembre).



NAISSANCE DE LOUIS-PHILIPPE-ALBERT, COMTE DE PARIS.

(24 août 1838.)

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

1838

1838 s'annonce, pour Paris, comme une année maudite. L'hiver est rude; la Seine gèle et l'on craint une débâcle violente. La charité publique, les collèges royaux mêmes ont beau multiplier les collectes; malgré cet élan, la population nécessiteuse souffre. Les incendies augmentent dans une proportion inquiétante. Le 19 janvier, le Théâtre Italien brûle sans faire d'autre victime que Severini qui, en voulant s'accrocher à un balcon, manque son coup et tombe broyé sur le pavé.

Cette série noire n'assombrit guère l'éclat des réunions mondaines. Si l'on ressent le malheur public, c'est une émotion à fleur de peau et comme le délicat frisson que Chopin, jouant un nocturne aux soirées des Tuileries, fait courir dans l'élégante assistance. Si l'on s'apitoie sur les pauvres genst, c'es comme l'on donne, à la Comédie, une larme vite refoulée à la mort de Dona Sol que Mme Dorval incarne avec tant de fierté et de passion et qui fait courir la foule comme aux journées héroïques de 1830.

Partout, concerts et bals rivalisent de splendeurs : faubourg Saint-Honoré, Comte exhibe sur un théâtricule son singe incomparable : à la rotonde du Vauxhall, les concerts du Ménestrel, à la salle Ventadour, les auditions de Lafont et Herz, ou celles de Pleyel, rue Cadet, satisfont un public plus exclusivement mélomane.

Et c'est aussi le magnifique carnaval à la Cour, ces Bals de la Reine où les uniformes étrangers, Highlanders au tartan bariolé et à la toque de plumes d'aigle, Hongrois chamarrés de broderies d'or et de turquoises, jettent des notes rutilantes parmi la blancheur des robes pompadour et des longs burnous soyeux. Un peu amortis par l'étrangeté de ces contrastes, l'habit bleu barbeau et le chapeau à plumes de M. Dupin, président de la Chambre, passeraient presque inaperçus sans l'indiscrétion coutumière des gazettes.

Peu s'en est fallu d'ailleurs que la question du costume de cérémonie ne devînt pour les députés, une cocasse réalité; Lamartine, rap-



BAPTÊME DU COMTE DE PARIS.
(25 août 1838.)
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

porteur, oppose victorieuse mentle frac à l'habit brodé avec parements et collet de velours.

Sans doute, le romantisme triomphant en impose à la bourgeoisie censitaire et suffit à rendre compte de ce goût bizarre, mais bien français, du panache; une broderie, une plaque dorée impliquent de lointains rapports avec le pourpoint de Didier ou l'oripeau de César de Bazan. A la scène, comme dans la vie, prédomine cette recherche outrancière du coloris; et 1838 peut compter comme l'épanouissement du maître incontesté de l'École, de Victor Hugo dramaturge.

Au Théâtre-Français, *Marion Delorme* fait salle comble; et les meilleurs juges estiment, sept ans déjà passés, que « ce rude monument de marbre est tout neuf, alors que les jolis petits cartonnages de M. Scribe sont déjà bons à jeter à la friperie » : — Pour la réouverture de la Renaissance, si attendue, Frédérick-Lemaître prête aux révoltes, aux accents de passion refoulée de Ruy-Blas, une allure vraiment lyrique. — Même l'Opéra affectionne la formule du protagoniste romantique : *Guido et Ginevra* de Scribe et Halévy est machiné avec tous les trucs d'un *Hernani* inférieur. Et l'orchestre de Berlioz, dans *Benvenuto Cellini,* dit la mélancolie passionnée d'une âme d'élite.

Au Salon que, par nonchalance ou dilettantisme, on affecte de trouver mauvais, l'attention s'arrête aux virtuoses de la palette. Voici la *Médée* de Delacroix, corps convulsé, disgracieux, négligemment dessiné, mais peint avec une richesse incomparable et qui exprime l'ardeur charnelle de la magicienne; puis de vastes scènes historiques *Antoine et Cléopâtre après Actium*, de Gigoux, le *Passage du Rhin à Kehl*, de Charlet, et, plus modeste, mais avec un sentiment exquis de la nature, le *Silène* de Corot.

A-t-on vraiment changé de domaine en nommant Théophile Gautier à la suite de ces maîtres; et sa *Comédie de la Mort* est-elle autre chose que la transposition littéraire d'une fresque où se déroulent de bizarres lamentations, chants de mort et d'amour; et tel de ses tercets n'évoque-t-il pas le travail du statuaire fouillant le bloc?

Patient architecte, avec mes mains pensives,
Sur mes piliers trapus inclinant des ogives,
Je faisais sous l'Église un Temple souverain.

VUE DU PONT-ROYAL.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

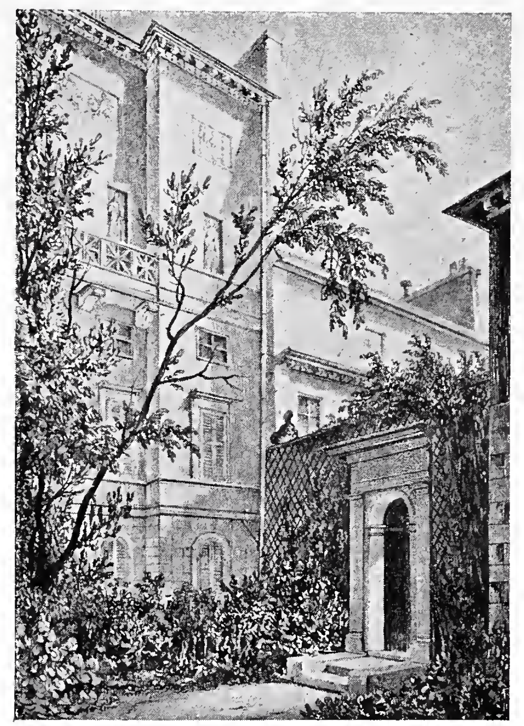


LA FONTAINE SAINT-MICHEL ET LA RUE DE LA HARPE EN 1838.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

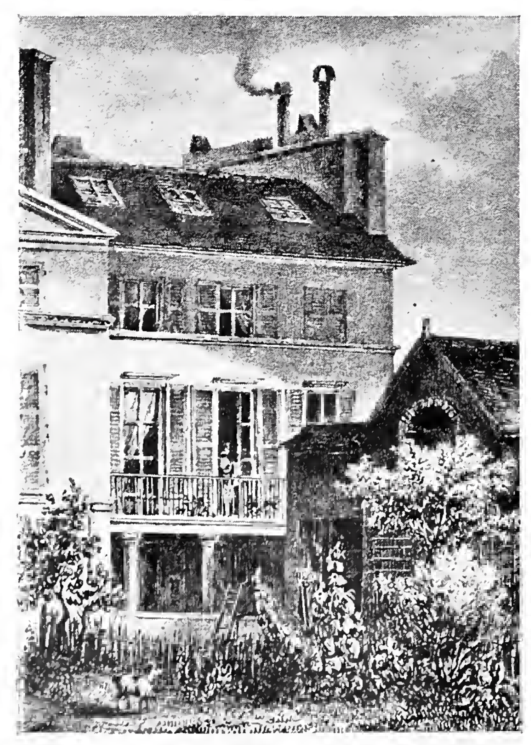
Ainsi l'art classique semble mis partout hors de lutte. Mais la tradition veille; et, par ses partisans, se conserve le souvenir des chefs-d'œuvre alors un peu méconnus. Prenant occasion d'un projet de fontaine à l'angle des rues Traversière et Richelieu, le comédien Régnier réclame à cet endroit un monument pour Molière. Des listes de souscription circulent; une représentation à bénéfice s'organise; et cette réparation tardive atteste que Paris, si ses préférences actuelles l'inclinent vers un idéal différent, n'a point cependant perdu le sens de la gaîté ni la mémoire de celui qui, en faisant rire, fait aussi songer.

L'atout inespéré pour la tragédie classique, c'est la révélation de Rachel « pauvre enfant frêle et pâle » qui s'impose à l'admiration d'un Jules Janin comme à enthousiasme du plus naïf des spectateurs. Elle est Émilie, Camille ou Roxane avec la même soudaineté d'inspiration. Une inspirée, voilà le mot qui revient sous la plume des critiques; et l'on ne s'étonne guère que, sous le charme de ses attitudes, ils prêtent peu d'attention aux danses frénétiques des Bayadères de Pondichéry.

Les femmes à la mode s'engouent de Ra-



MAISON D'HORACE VERNET ET PAUL DELAROCHE, RUE SAINT-LAZARE, 56.
D'après une gravure du temps.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



MAISON D'HONORÉ DE BALZAC, RUE CASSINI, N° 1.
D'après une gravure du temps.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

chel. Ces petites reines de l'âge romantique ont des trésors d'élégance raffinée et de compréhensions exquises. Sous le chapeau de paille de riz découvrant les cheveux retroussés à la chinoise, sous le canezou à longues manches, elles sont de fraîches et pimpantes intellectuelles, avides de boire la rosée du ciel; pour elles, le positif de la vie en est devenu l'accessoire. Point de cercle ou elles ne soient admises: aux Athénées, au Bois, où elles ont pris l'habitude de monter à cheval, aux concerts des Champs-Élysées, aux tableaux vivants de l'Opéra où la danseuse Fanny Elssler ressuscite les toiles de Gérard et de Gros, on les rencontre à toute heure, parlant chiffons, théâtre et peinture.

Comme les gens du monde, le bon peuple parisien a sa part de plaisirs et de spectacles, moins raffinés, moins soumis aux caprices insaisissables de la mode: fêtes nocturnes pour l'anniversaire des journées de 1830 ou pour la naissance du comte de Paris, fils du duc d'Orléans; revues de la garde nationale; funérailles de Talleyrand à l'Assomption ou du maréchal Lobau aux Invalides.

Ces cérémonies ont, pour le gouvernement, l'inconvénient de réveiller les souvenirs révolutionnaires et d'alimenter les sourdes colères de la nation contre un régime trop pacifique.

A défaut de conquêtes, la monarchie de Juillet donne le bien-être, une vie générale plus active et plus douce, grâce à la mise en pratique des inventions modernes. Le chemin de fer de Paris à Saint-Germain offre, au bout de la première année, de si avantageux résultats que l'on commence la construction de la ligne d'Orléans, boulevard de l'Hôpital. La première locomotive française est mise en service entre Paris et Saint-Cloud. L'emploi du bitume, après expérience aux Champs-Élysées et dans la cour du Louvre, se généralise dans les quartiers du centre. On achève la décoration intérieure de la Madeleine; on enlève les échafaudages aux statues de la Concorde; le Luxembourg est pourvu d'une nouvelle entrée, rue de Vaugirard.

L'activité de Rambuteau édicte sans repos; alignement des rues, tarif des coupés et cabriolets, vitesse des omnibus. Le plus piquant, c'est que lui-même contrevient à ses ordonnances. En décembre 1838, les sergents de ville arrêtent une calèche lancée au galop et verbalisent contre... M. le préfet de la Seine, victime du zèle intempestif de son personnel.

F. Évrard.



VUE PERSPECTIVE DU PONT LOUIS-PHILIPPE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Le pont Louis-Philippe, complètement achevé en 1838, joignit les îles Saint-Louis, de la Cité et le Port au Blé. Il se composa de deux piles percées d'arcades et de deux travées suspendues en câbles de fils de fer. Ces travées donnèrent lieu plus tard à des reconstructions.

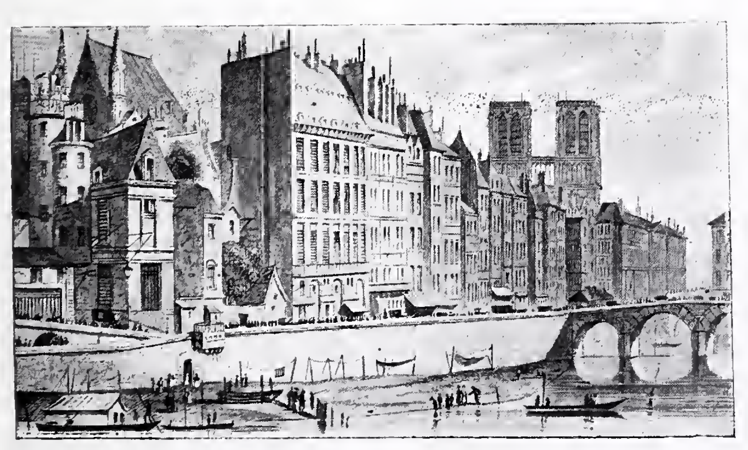
LES ÉCHOS DE PARIS

Le cabaret de la mère Saguet et la société des Frileux.

De l'autre côté de la chaussée du Maine, au pied du Moulin de Beurre, était jadis le cabaret de la mère Saguet. Des littérateurs, des artistes, des chansonniers, des membres du Caveau, s'y réunirent longtemps. Ils avaient plus ou moins d'esprit; ils chantaient d'une voix plus ou moins juste, mais tous vidaient sans broncher les litres et les bouteilles.

Charlet en était le doyen et il y avait conduit son élève Portelet, dont la constitution ne résista pas à ce régime.

Raffet y crayonna ses premières esquisses populaires; Thiers et Mignet y parurent. Édouard Donné y chantait, avec accompagnement de guitare, des parodies de romances et Achard des chansonnettes comiques, et ils étaient vivement applaudis par Billioux le gastronome, et par Davignon, le plus fameux des peintres de lettres et d'attributs qu'on ait connu depuis l'invention des enseignes.



LE QUAI DES ORFÈVRES EN 1838.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Que de chansons sont écloses dans ce bouge! Entonnées par des voix dont la multiplicité des rasades avait altéré la sonorité, elles avaient, par compensation, l'inestimable saveur de ces œuvres spontanées qui jaillissent du vin, qui voltigent autour des tables rougies, de ces œuvres enfin qui sentent leur fruit, qui ont un goût de terroir.

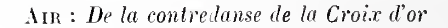
En voulez-vous une preuve? Écoutez!



LA DILIGENCE « L'ACCÉLÉRÉE ».
D'après un dessin original de Victor Adam. — (Collection G. Hartmann.)

LE COUP DE PICTON

Nota. — Le Dictionnaire des Sciences naturelles de M. d'Avignon dit que le mâle de la Piquette est le *Piqueton*. Ce n'est que par suite d'une profonde corruption de langage, que les ivrognes et les poètes disent *Picton*.



Air : *De la contredanse de la Croix d'or*

Un coup d'picton !
Moi j'm'en fiche,
Il faut que j'liche
Un coup d'picton.
J'aime mieux l'huil' que l'coton !

Picton, liqueur charmante,
Nectar des malheureux,
Tu vaux bien qu'on te chante
A la face des cieux.
Point d'chagrins domestiques
Qu'on ne fasse finir,
Point d'enn'mis politiques
Que n'puisse réunir...
Un coup d'picton, etc.

Riches, au sein des fêtes
D'où le plaisir a fui,
Oh! que vous êtes bêtes
De payer cher l'ennui!
Un coup d'picton réveille
Le pauvre en son chemin
Et lui cache la veille
Les pein's du lendemain...
Un coup d'picton, etc.

Je ne puis vous le taire,
J'suis pris d'un mal subit;
Déjà ma voix s'altère,
Au milieu d'mon récit :
Je n'fais pas la bégueule,
Vrai, je m'sens défaillir ;
Si vous m'rinciez la gueule
Ça m'ferait bien du plaisir..
Un coup d'picton, etc.



LA POMPE A FEU DU PONT NOTRE-DAME.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Ce vieux soldat naguère
Illustra son pays,
Mais les ans et la guerre
N'en ont fait qu'un débris ;
Qui le rend plus loquace,
Qui le rend radieux,
Qui rajeunit sa face,
Qui le rend amoureux ?
Un coup d'picton, etc.

Nos chambres discoureuses
N'offrent à tous les yeux
Que discussions creuses

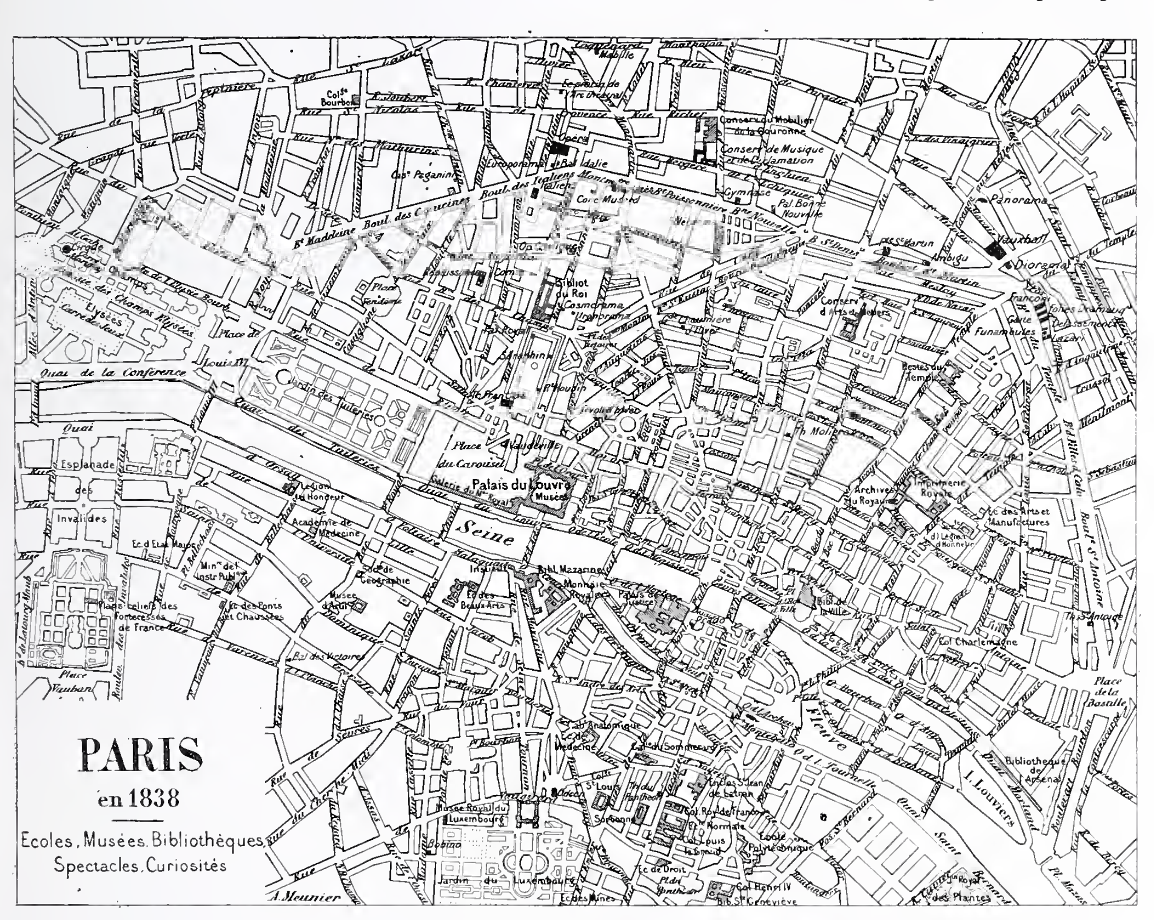
Un coup de picton;
J'aime mieux l'huil' que l'coton.

Par J.-V.-B. Dorilas.

Poitrinaire, et par conséquent, membre de la Société de tempérance de Paris et banlieue.

Les habitués de la mère Saguet composaient la Société des Joyeux ; l'hiver, ils rentraient dans Paris, et constituaient alors la Société des Frileux, dont nous reproduisons textuellement les statuts :

« La Société des Frileux a pour but principal



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER, D'APRÈS LES DOCUMENTS DU TEMPS.
(Collection Charles Simond.)

Et des estomacs creux;
Qu'on m'donn' la présidence,
Moi qui sais tout oser,
J'ouvre chaque séance
En venant proposer...
Un coup d'picton, etc.

La chanson, camarades,
Que j'viens de composer,
Est comme ces plant's malades
Qu'il faut bien arroser :
Pour me tirer d'affaire,
A l'av'nir, s'il vous plaît,
Vous mettrez dans vot' verre,
Entre chaque couplet,

Un coup d'picton !
Moi j'm'en fiche,
Il faut que j'liche

de continuer, pendant l'hiver seulement, la réunion des *Joyeux*.

« Son siège est établi chez M. Guignet, marchand de vin-traiteur, rue de Sèvres, n° 59, au coin de la rue Saint-Placide.

« Le premier mardi de chaque mois, du 1er novembre au 1er mai, les Frileux sont convoqués pour un banquet lyrique dont le prix est invariablement fixé à 4 fr. 25 cent. (café compris). A six heures précises, à table. Puis, ouverture des chants, et continuation d'iceux jusqu'à extinction des poumons naturels.

« Il est expressément défendu, quels que soient d'ailleurs son mérite et son auteur, de chanter plus de *deux fois* la même chanson durant chaque session des Frileux.



LA DERNIÈRE DESCENTE DE LA COURTILLE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

« Surtout point de politique, parce que c'est embêtant.

« Pour entretenir leur douce et franche confraternité, les Frileux ont leurs petites soirées les mardi, vendredi et samedi. A sept heures, le vin sur table et le piquet à quatre. — Un sou la marque. — Qui touche mouille. — Les non-joueurs payent autant que ceux qui ont pris le plus de marques.

« A dix heures un quart, on arrête les frais des opérations de la Société, toutes expressément au comptant.

« En résumé, premier mardi, banquet. Mardi, vendredi et samedi, soirées amicales, gaies et pas cher !

« Et voilà ! ! ! »

Les Joyeux et les Frileux n'admettaient pas les premiers venus dans leurs rangs. Pour recevoir l'honneur d'une invitation, il fallait être connu pour un convive spirituel et amusant. Ce n'était qu'à bon escient que le président envoyait une lettre dont voici le modèle :



ASSOCIATION DE ROBERT MACAIRE ET DE BERTRAND POUR FONDER UNE BANQUE.

D'après l'original de DAUMIER.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

SOCIÉTÉ DES FRILEUX

CABINET DE M. LE PRÉSIDENT (CONFIDENTIELLE) — N°

Celui qui néglige de répondre aux invitations pour les Banquets n'a point de couvert mis.

(BRILLAT-SAVARIN.)

« 3 Novembre 1838.

« Mon cher Camarade,

« Je vous remets ci-joint un exemplaire de la charte constitutive de la Société des Frileux, qui vous compterait avec bien du plaisir au nombre de ses membres ou de ses visiteurs, comme vous voudrez.

« Notre but est bien simple ; se réunir entre bons camarades qui s'estiment et se conviennent pour passer en jouant à petit jeu, en causant et en chantant, et tout cela à peu de frais, les longues soirées d'hiver dont nous sommes menacés.

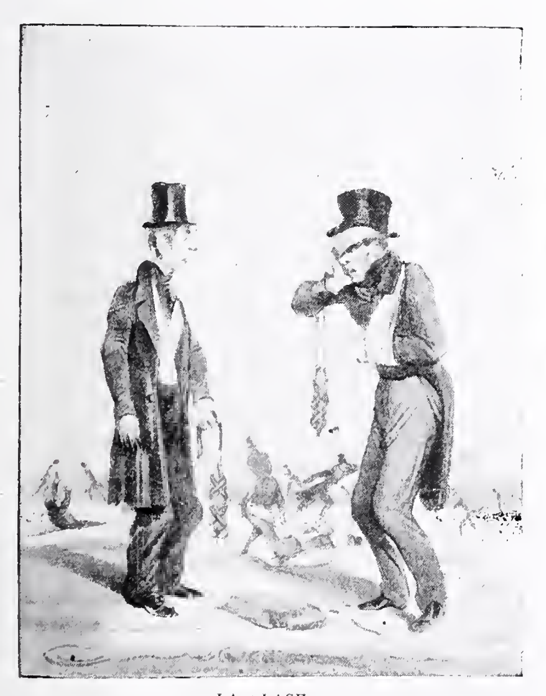
« Remarquez bien qu'il y a parmi nous entière liberté : venir aux banquets n'oblige pas à venir aux soirées (et viça versez.) Mais comme nous serons chez nous, dans une salle à nous, nous ne voulons pas admettre le *premier venu*, et nous

avons préalablement besoin de l'adhésion des amis que nous consultons.

« Je viens vous demander la vôtre, monsieur et



LA PLUIE.
D'après l'original de DAUMIER.
(Collection G. Hartmann.)



LA GLACE.
D'après l'original de DAUMIER.
(Collection G. Hartmann.)

cher camarade, parce que votre caractère sympathise avec le nôtre, et que la Société trouverait en vous un bon et loyal vivant.

« Veuillez donc me faire connaître vos intentions à ce sujet, et si nous pouvons compter sur vous pour le banquet d'inauguration de la Société des *Frileux*, qui aura lieu mardi prochain, 6 novembre, chez Guignet, rue de



LE FEU.
D'après l'original de DAUMIER.
(Collection G. Hartmann.)



LES ROBERT MACAIRE.
A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère.
D'après l'original de DAUMIER.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Sèvres, n° 59, au coin de celle Saint-Placide.

« Je vous prie aussi de garder *pour vous seul* la présente lettre et le badinage qui l'accompagne. Nous ne cherchons point de prosélytes en dehors

de ceux à qui elle sera adressée. Je vous dirai, quand nous nous verrons, les autres petites raisons de localités qui me font désirer que notre fondation ne soit connue que de nous. Je réclame à cette occasion votre délicate discrétion.

« A vous bien dévoué.

« J.-B. Billioux.

« (*franco*) chez M. Guignet, rue de Sèvres. 59. »

La Bédollière. (*Le nouveau Paris.*)

Rachel.

Toute la presse parisienne s'est émue aux débuts de Mademoiselle Rachel au Théâtre-Français; des éloges unanimes ont salué les éclatants triomphes de cette jeune fille de seize ans, qui, sans l'aide d'aucune intrigue et sans l'appui d'aucune protection, est venue, sans se douter elle-même de sa rude tâche, ressusciter la tragédie de Corneille et de Racine. Mais ce que le feuilleton n'a point dit, c'est l'intrépide volonté avec laquelle cette frêle jeune fille a conquis sa place de tragédienne à la Comédie-Française. Mademoiselle Rachel, qui donne au Théâtre-Français ses meilleures recettes, et qui gagne pour elle-même 20.000 fr. par an, n'était encore, il y a trois ans, qu'une malheureuse enfant presque abandonnée, et qui ne se doutait guère du sort brillant qui l'attendait sur la scène. Mademoiselle Rachel est née de parents obscurs, et, nous pouvons le dire sans que sa jeune gloire s'en fâche ou s'en tourmente, de parents misérables. Dès son plus jeune âge, la vie lui fut bien dure, et comme tout lui manquait dans sa famille, pain et vêtements, il fallut qu'elle avisât à se nourrir et se vêtir comme elle le pourrait. La pauvre enfant n'avait encore que sept ans, lorsqu'elle se mit à courir les rues en bohémienne, faisant métier de quelques chansons qu'elle avait apprises et qu'elle répétait devant les cafés et sur les places publiques. Toutes les journées n'étaient pas heureuses; et souvent, après qu'elle avait chanté du matin au soir, l'infortunée rentrait au logis tout en larmes et à demi mourante de besoin.

Un jour d'hiver que, transie de froid, elle chantait ses chansons sur le boulevard, Choron, celui-là même qui fut le maître de Duprez, vint à passer. Les sons purs de cette petite voix lui parurent remarquables: il écouta quelques instants, et quand Rachel, sa chanson finie, vint lui tendre la main, demandant, avec une moue bien suppliante, *un petit sou, s'il vous plaît:* « Qui t'a appris à chanter? lui dit Charon. — Personne, Monsieur. — Mais ces airs-là, où les as-tu entendus? — Je n'en sais rien : les chansons qu'on chante dans les rues, je les écoute et je les chante à mon tour. » Et comme la pauvre petite tremblait de tous ses membres exposés nus à la neige et au vent : « Tu as froid? lui dit-il. — Oui, Monsieur, j'ai froid et faim. — Eh bien! si tu veux venir avec moi, je te donnerai tout ce qu'il te faudra. — M'empêcherez-vous de chanter? lui dit-elle d'un air inquiet. — Au contraire, mon enfant, je l'apprendrai de nouvelles chansons. Tu aimes donc bien la musique? — Oui, Monsieur. — Donne-moi la main et viens. » Et les voilà partis tous les deux, Choron et la petite mendiante, vers la rue Monsigny, dans cette école d'où sont sortis tant de bons maîtres. Là, Rachel trouva, comme on pense, une autre vie; que de douceurs qu'elle n'a jamais espérées! que de bons soins et quelle aisance! mais ce qui la rendait plus heureuse que tout le reste, c'étaient les leçons de musique que lui donnait



LEPEINTRE JEUNE, DU VAUDEVILLE.

D'après un portrait. — (Collection du *Monde dramatique.*)

Choron. Ses progrès étaient rapides; déjà son goût se formait, sa voix prenait de l'éclat et Choron disait d'elle à tous ceux qui le visitaient : Vous verrez que cette petite fille fera merveille un jour. »

Choron mourut, au grand regret de tous les amis de l'art et de Rachel surtout qui venait de perdre, la pauvre enfant! tous ses moyens d'existence et qui voyait tous ses beaux rêves s'évanouir. L'école du maître fut fermée.

Voilà donc Rachel sans ressources, obligée de revenir à son industrie première, et d'aller, vagabonde et bohémienne comme autrefois, tendre la main aux passants et vivre dans la rue de l'aumône et de la pitié des gens.

Rachel n'était déjà plus une enfant : c'était une fille svelte, d'une belle taille et d'un beau maintien.

Sa fierté se révolta à l'idée de mendier. Elle avait entendu dire chez Choron qu'un ancien acteur, M. M..., donnait des leçons de déclamation. La passion de Rachel c'est le théâtre : elle se rendit donc chez M. M....., et le pria de lui donner des leçons. Celui-ci l'accueillit avec bonté, et lui fit apprendre quelques rôles. Mais bientôt le professeur se changea en amoureux; un beau matin, l'élève, au lieu d'une leçon de comédie, reçut une déclaration d'amour. Ce n'était point cela que Rachel était venue chercher, et d'ailleurs elle était si jeune encore, et lui déjà si vieux.

Elle repoussa, toute indignée, la proposition qui lui était faite et s'en alla, les larmes aux yeux, mais toujours pleine de cœur et de courage, implorer un maître moins amoureux, M. Saint-Aulaire, qui, lui aussi, tenait une école de déclamation. M. Saint-Aulaire soupçonna les qualités de Rachel, la prit en affection, et comme elle était arrivée chez lui pauvrement habillée, il lui donna d'abord des bas et des vêtements. Ensuite, il la fit jouer dans ses exercices. Rachel avait à la fois bon cœur et bon goût. En même temps qu'elle était reconnaissante des bontés de Saint-Aulaire, elle comprenait quelle autre aspiration il fallait à sa jeune âme d'artiste.



FANNY ELSSLER.

D'après le plâtre de BARRE.

(Collection du *Monde dramatique*.)

Sentant que ces moyens manquaient d'aise et de liberté dans la baraque de Saint-Aulaire, Rachel demanda qu'on la fît débuter au Conservatoire. Elle avait bien joué quelquefois au théâtre Castellane; mais qu'est-ce qu'un théâtre où la comédie se joue en famille et dont le parterre est tout composé de petites-maîtresses? Saint-Aulaire produisit donc son élève devant le classique aréopage du Conservatoire, au milieu duquel siégeait l'acteur Samson : Rachel récita plusieurs tirades. On jugea que cette fille ne scandait pas mal les vers, qu'elle pouvait jouer les confidentes, si le goût lui venait et surtout le soupçon des convenances dramatiques. Ces messieurs trouvaient qu'elle abîmait la tragédie en récitant les vers avec tant de hardiesse et de liberté. Il fut donc décidé à l'unanimité et séance tenante que Rachel jouerait le rôle de Flipote dans *Tartufe*, que les élèves du Conservatoire devaient représenter. La malheureuse enfant se désolait... jouer Flipote, elle qui rêvait les rôles de Chimène et d'Émilie, recevoir le soufflet de madame Pernelle, elle qui souhaitait d'être



RUY BLAS. — Ve ACTE (THÉATRE DE LA RENAISSANCE.)
(Collection du *Monde dramatique.*)

l'amante de Rodrigue, de Cinna et de tous ces grands héros de la tragédie classique. Le rouge lui monta au visage et, toute honteuse et désespérée, elle se mit à pleurer.

Heureusement pour elle qu'il s'était trouvé là un spectateur désintéressé, homme de plus de goût qu'on ne pense, et puisqu'il faut le nommer, Monval, régisseur du théâtre du Gymnase; Monval avait remarqué qu'il y avait au moins quelque talent chez cette enfant, et qu'elle était à la hauteur d'autres rôles que celui de Flipote. Comme il était chargé par M. Poirson, son directeur, de recruter des sujets à bon marché, il vit son affaire dans mademoiselle Rachel, et lui offrit un engagement de trois ans, au taux de quelques écus. Rachel accepta de grand cœur les propositions que lui faisait Monval.

LÉON ACHARD.
Acteur et chanteur comique.
D'après un portrait du temps.
(Collection du
Monde dramatique.)
Achard, né en 1808, mort en 1856, mit à la mode la chansonnette comique. C'était le plus Joyeux des Frileux.

Elle aurait voulu, c'est vrai, mieux que des rôles de vaudeville, mais avant tout, son désir, c'était un théâtre et un public, et elle signa au plus vite l'engagement.

Les journaux apprirent à cette époque qu'une jeune fille du nom de Rachel avait débuté dans *la Vendéenne* au théâtre du Gymnase. On ne prit point garde à la débutante qui passa inaperçue et fut vite oubliée. C'est alors que M. Poirson, qui avait mieux auguré des débuts de sa pensionnaire, vint la trouver et lui dit avec une générosité qui lui fait honneur : « Mon enfant, je vous crois du talent, et vous en avez, soyez-en sûre; vous n'êtes pas à votre place sur mes planches. J'ai fait avec vous un engagement tout à mon avantage, qu'il soit rompu. Je me charge de vous faire entrer aux Français : et jusqu'à l'époque de vos débuts à ce théâtre, je vous paierai vos appointements. »

Mademoiselle Rachel reprit courage. M. Poirson l'adressa à l'acteur Samson, le même qui, quelques mois auparavant, l'avait jugée capable de jouer Flipote.

Quel dut être le repentir de M. Samson, homme d'esprit après tout, quand, interrogeant de plus près le talent de mademoiselle Rachel, il reconnut que la jeune fille avait en elle de précieuses dispositions pour la tragédie!

« Non, ce n'est point Flipote que vous jouerez,



LA MODE EN 1838.
Chapeau à la Paméla. Robe en mousseline. Guêtres en satin turc.
(D'après *le Voleur* de 1838.)

L'incendie du Théâtre Italien.

Le Théâtre Italien avait donné une représentation à succès, composée de *Don Juan*. Le spectacle était depuis longtemps terminé, tous les spectateurs, les artistes et une partie des employés étaient sortis du théâtre, lorsqu'à minuit trois quarts précis, le pompier de garde entendit comme un craquement sourd et prolongé dans la direction de la scène. Étonné, il cherche à connaître la cause de ce bruit ; il traverse plusieurs pièces, parcourt quelques galeries et ne découvre rien. Enfin, il arrive aux magasins des décorations, et il lui semble que c'est de là que proviennent les craquements. En effet, à peine a-t-il ouvert la porte qu'au milieu d'un nuage de fumée qui l'environne il voit des flammes serpenter en grondant autour des toiles et des solives des décors. Il appelle à grands cris les employés du théâtre et les quatre

mon enfant, lui dit-il ; vos rôles seront Camille, Émilie, Hermione. Mais, d'abord, il vous faut apprendre le français, que vous ne savez guère. » En trois mois, mademoiselle Rachel apprit sa langue et fit ensuite ses débuts. Vous savez quels triomphes elle a remportés.

Mademoiselle Rachel n'a que seize ans, et déjà c'est un talent de premier ordre. Sa figure, d'une beauté fort ordinaire, excite le regard du spectateur par la passion qu'elle respire et surtout qu'elle communique. Son talent n'a rien d'emprunté, et c'est une nouveauté que sa manière de jouer la tragédie.

Déjà cette jeune fille a soulevé bien des jalousies dans les coulisses de la Comédie-Française, et elle est plus haïe par nos comédiennes, jeunes ou vieilles, que ne l'a jamais été et ne le sera jamais tête couronnée.

E. P.

(*Journaux de Paris*).



LA MODE EN 1838.
Chapeau en satin. Burnous el-Rebia.
(D'après *le Voleur* de 1838.)

camarades qui étaient de service avec lui; ils coururent aux réservoirs, impossible d'en tirer une goutte d'eau : les conduits et les colonnes de chute étaient interceptés par la glace.

La compagnie des sapeurs-pompiers casernée rue de la Paix arriva promptement sur les lieux ; mais l'incendie avait déjà pris un grand développement et se ruait avec furie dans toutes les parties de la salle. Le capitaine Renaudin pénétra au plus fort du feu avec quelques intrépides sapeurs: ses dispositions furent prises avec promptitude et sang froid; une seconde compagnie de pompiers arriva quelques instants après. M. le colonel Paulin, commandant le corps des pompiers, fut bientôt sur le théâtre du sinistre et commanda les manœuvres.

On s'occupait activement de sauver le mobilier et les marchandises qui garnissaient les magasins du boulevard adossés au théâtre. On jetait par les fenêtres des matelas, des meubles, du linge, des livres que l'on entassait pêle-mêle sur la chaussée. Le pavé était jonché de feuilles de papier; c'étaient les partitions de musique du magasin de Paccini. A deux heures le feu était dans toute son intensité : l'intérieur du théâtre n'était plus qu'un volcan. Les planchers craquaient de toutes parts. Malgré toute l'activité et le zèle des sapeurs-pompiers, il devenait impossible de sauver le théâtre, il fallait songer à préserver les maisons voisines qui recevaient une pluie de débris enflammés que le vent portait jusque sur la toiture de la salle de l'Opéra.

L'eau manquait, car l'on eut bientôt épuisé le réservoir des Bains chinois, et il fallait aller remplir les tonneaux à la pompe de la rue Grange-Batelière; on forma une double chaine, l'une pour passer les seaux à incendie, et l'autre pour transporter les effets que l'on arrachait aux flammes.

M. de Rambuteau, préfet de la Seine, et M. le lieutenant-général Darriule, encourageaient les travailleurs par leur présence.

Malheureusement on a eu plus d'un malheur à déplorer. Un sapeur-pompier a eu la cuisse cassée ; deux autres sont restés longtemps ensevelis sous les décombres: on les a retirés asphyxiés, des soins actifs les ont rappelés à la vie. Deux autres sapeurs de la 2[e] compagnie ont été grièvement blessés et transportés à l'hôpital.

Malgré la confusion et le désordre inséparables d'un pareil événement au milieu de la nuit, on n'aurait donc eu, chose inouïe, à déplorer la mort de personne, sans le fatal égarement qui s'empara subitement du principal directeur, M. Severini, et qui le fit se jeter d'une hauteur de 15 pieds sur les blocs de pierres qui bordent le théâtre et sur les pavés, où il se fracassa la colonne vertébrale.

On dit que le mobilier du théâtre n'était assuré que pour une valeur de trois cent mille francs.

Enfin le jour parut. C'est alors qu'on put apprécier la gravité du sinistre. L'intérieur du théâtre, les loges, la scène, les toiles, tout avait été la proie des flammes qui s'attaquaient en ce moment avec énergie aux poutres et aux œuvres vives de l'édifice. Le toit était en partie abîmé; des escaliers, minés par les flammes, s'écroulaient avec fracas; une fumée épaisse sortait du sommet du théâtre, des croisées, privées de presque toutes leurs vitres. En un mot, l'ensemble de ce spectacle était une image de ruine et de désolation.

(*Le Voleur, 1838.*)



LA MODE EN 1838.

Grande redingote mérinos bleu. Gilet croisé en cachemire, pantalon en velours blanc à côtes. Redingote habillée, pantalon en piqué blanc. Habit mélangé, gilet fantaisie. Habit à la française, pantalon gris.

(D'après *le « Journal des Dames »* de 1838.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1838

Janvier.

1er. — Rue des Petites-Écuries, 41, assassinat d'Hermance Decreus, femme de chambre de Mme Widmer, par l'ancien cafetier Victor Jadin.

8. — Élection d'**Alexis de Tocqueville** à l'Académie des sciences morales et politiques.

17. — **Incendie du Théâtre-Italien**, vers une heure du matin. Le feu est allumé par un tuyau de calorifère. Severini, administrateur du théâtre, saute par une fenêtre et se tue.

28. — L'acte de fondation de la **Société des gens de Lettres** est passé chez Me Maréchal, notaire.

Février.

3. — La Chambre rejette la proposition du député Jobart qui réclamait pour les députés un costume de cérémonie (habit noir et épée au côté).

10. — Laffitte est élu député de Paris (VIe arrondissement) à la place d'Arago qui opte pour Perpignan.

23 (et 24). — A l'Hôtel des commissaires-priseurs, place de la Bourse, vente des autographes et manuscrits laissés par **Rouget de l'Isle**.

Mars.

14. — Rue de l'Arbre sec, 17, tentative d'assassinat sur l'herboriste Vaillant par le pharmacien Charles Charault (qui fut condamné à 12 ans de travaux forcés).

21. — Place de la Concorde, en présence du préfet de la Seine, expérience **d'éclairage au gaz portatif comprimé**. Deux colonnes placées en face de la rue Royale projettent une lumière que l'on trouve beaucoup plus vive que celle qui est donnée par les autres systèmes.

25. — Élection de **Michelet** à l'Académie des sciences morales et politiques.

28. — La Chambre des députés vote une **pension** de 3000 francs **à la veuve du général Daumesnil**, ancien gouverneur de Vincennes.

Avril.

12. — Élection du peintre **Langlois** à l'Académie des beaux-arts. (Delacroix obtient 3 voix au second tour.)

21. — La Chambre des députés prend en considération une pétition émanant du consistoire qui demande l'établissement à Paris d'une faculté de théologie protestante.

22. — **L'envoyé d'Abd-el-Kader**, Mouloud ben Arrach, présente au roi, dans le salon de la Paix, aux Tuileries, les cadeaux de l'émir.

25. — Mouloud ben Arrach dîne aux Tuileries.

26. — Inauguration à l'Hôtel-Dieu de la **statue de Montyon** (par Bosio).

Mai.

2. — **Séance publique annuelle des cinq Académies** (le prix Volney est donné à Richard Lepsius, secrétaire à l'Académie archéologique de Rome).

16. — Louis-Philippe va voir le **prince de Talleyrand** qui se confesse le même jour à l'abbé Dupanloup, signe une déclaration de fidélité au pape et meurt le lendemain en état de grâce.

19. — Élection de **de Clarac** à l'Académie des beaux-arts.

26. — **Condamnation** (pour complot contre le gouvernement) **d'Hubert** à la déportation, de **Laure Grouvelle** et Steuble à 5 ans d'emprisonnement, de Vincent Giraud à 3 ans d'emprisonnement, d'Aunat à 5 ans de prison.

29. — A l'Académie des sciences, mémoire du baron Heurteloup sur **le fusil à percussion et la poudre fulminante**.

Juin.

4. — Élection de **Blanqui**, directeur de l'École spéciale du commerce, à l'Académie des sciences morales et politiques.

12. — **Tentative de vol chez Mlle Mars**, rue Saint-Lazare, 58, par Garcin, qui avait servi chez elle. Garcin est arrêté et dénonce ses complices, qui sont arrêtés le lendemain.

16. — La Chambre des députés accepte l'offre faite par Chouquet, Lebobe et Cie d'exécuter un **chemin de fer de Paris à Rouen**, avec embranchement jusqu'à Elbeuf et Louviers. Cette ligne ne devra être exploitée, pendant 28 ans, par aucune autre compagnie.

19. — Loi qui accorde une pension de cent mille francs à la comtesse de Lipona (Caroline Bonaparte), veuve de Murat.

Juillet.

11. — La Cour des pairs condamne **Armand Laity**, ex-lieutenant de pontonniers, à 5 ans de détention et 1000 francs d'amende pour publication d'une brochure hostile au gouvernement. — Avenue de Saint-Ouen, 17, assassinat de la veuve Mayer, par l'ouvrier ébéniste Chrétien.

12. — **Clôture de la session législative de 1838.**

18. — **Incendie du Théâtre du Vaudeville**, à 3 heures du matin (le feu avait pris dans les combles — tous les décors furent brûlés).

21. — Exécution de Jadin, assassin d'Hermance Decreus.

30. — A Neuilly, **accouchement de la princesse Marie d'Orléans**, duchesse de Wurtemberg « M. Moreau, accoucheur, a reçu le prince. »

Août.

8. — A l'Académie des sciences, communication d'Arago sur le **puits artésien de Grenelle**.

10. — **Séance publique annuelle de l'Académie française**. Distribution des prix. (Médaille de 3000 francs au chevalier Artaud pour sa *Vie de Pie VII* — prix d'éloquence partagé entre MM. Faugères et Dupré-Lassale.) — **Séance de magnétisme animal chez M. Pigeaire**, rue de l'Université, 98. Mlle Pigeaire, le visage couvert d'un masque de taffetas, lit sans difficulté dans un livre présenté par les assistants et joue deux parties d'écarté.

21. — **Distribution des prix du concours général**. (Le jeune Albert de Broglie obtient deux prix en rhétorique. — On fait une ovation au duc d'Aumale deux fois couronné.)

24. — Ordonnance sur l'organisation de la **garde municipale** de Paris. — A deux heures trois quarts de l'après-midi, aux Tuileries, **naissance de Louis-Philippe-Albert, comte de Paris**. La nouvelle est annoncée, par une lettre du roi, au conseil municipal spécialement convoqué.

Septembre.

8. — Distribution des **grands prix de gravure** en taille-douce à l'Académie des beaux-arts. (Premier grand prix : Pollet, élève de Richomme et Delaroche.)

22. — Distribution des **grands prix d'architecture** à l'Académie des beaux-arts. (Premier grand prix : élève de Delanoy et Guenepin.)

29. — Distribution des **grands prix de peinture** à l'Académie des beaux-arts. (Premier grand prix : Auguste Pils, élève de Picot.)

Octobre.

5. — **Le général Jacqueminot** est réélu **député de Paris**. (Ier arrondissement.)

15. — Inauguration de la **salle des concerts Saint-Honoré** ou salle Valentino. (Ouverture d'*Iphigénie en Aulide* et de *Guillaume Tell*. *Symphonie en si bémol* de Beethoven.)

30. — Séance publique annuelle de l'Académie des sciences.

Novembre.

4. — **Élection de Milne-Edwards** à l'Académie des sciences.



ABD-EL-KADER.
Émir arabe
(1807-1883.)



PATIN.
Littérateur (1790-1876.)



RICORD.
Chirurgien français
(1800-1890.)



MAINDRON.
Sculpteur (1801-1874.)



CUVILLIER-FLEURY.
Publiciste
(1802-1887.)



DU SOMMERARD.
Archéologue
(1779-1882.)

6. — Banquet amical de la **Société des Frileux**, chez le restaurateur Guignet, rue de Sèvres. Ce banquet fit événement.

23. — Acquittement, devant le deuxième conseil de guerre, du soldat Mathieu Belalbre qui, étant de faction aux Tuileries, à la grille qui donne sur la ru de Rivoli, avait tué, le 14, un autre soldat, Michel Fohn, qui essayait de passer malgré lui.

Décembre.

4. — A l'Académie des sciences, M. Valenciennes dépose sur le bureau un fémur de rhinocéros, trouvé dans les fondations que l'on creusait alors pour les travaux de l'hôtel de ville.

8. — Condamnation de Garcin, accusé de tentative de vol chez Mlle Mars, à 8 ans de réclusion. Ses complices sont condamnés, Noël à 12 ans de travaux forcés, Gervais et Lezen à 6 ans de réclusion.

10. — **Funérailles du maréchal Lobau.** Il est enseveli aux Invalides.

17. — **Ouverture par le roi de la session législative de 1839.**

Monuments et fondations.

Achèvement de la façade de **l'École polytechnique** (sur la rue Descartes). Nombreuses **statues** placées à **l'Hôtel de Ville**. — Construction de **trottoirs en asphalte sur les nouveaux boulevards** depuis la rue du Petit Vaugirard jusqu'à la rue de Sèvres. — **L'Église Saint-Roch** est ornée d'une grille extérieure en fer.

Découverte à Notre-Dame de peintures qui avaient été recouvertes d'un badigeon. — Démolition dans la rue de la Tixeranderie de la **maison de Scarron.**

Les **Madelonnettes** sont constituées en maison d'arrêt (1er janvier). — Loi (19 mars) autorisant la cession gratuite à la ville de Paris d'avenues et de places dépendant de l'Hôtel des Invalides et de l'École militaire.

Ouverture des **rues Guy de La Brosse, Lavoisier, de Jussieu, de Nemours, Rumford.** — La rue de la Vieille Draperie devient **rue de Constantine**; la rue de Seine devient **rue Cuvier**; la rue aux Moines de Longpont devient **rue Jacques de la Brosse**; la rue « entre Saint-Gervais et Saint-Jean » reçoit le nom de **rue de François Miron.**

Fondation de la **Société de l'École des Chartes.**

Le directeur de **Sainte-Barbe**, Adolphe de Lanneau, remet la direction du collège à une société d'anciens barbistes qui s'étaient réunis dans le but d'acheter les bâtiments de Sainte-Barbe pour y fonder une maison d'éducation.

Michelet est nommé **professeur d'histoire au Collège de France.**

La vie de la rue.

Panorama de la Moskowa. — **Navalorama**, tableaux maritimes mobiles par Gamin, allée Gabrielle, 6, Champs-Élysées.

Création, par Carnaud, du **Bal de la Chartreuse**, sur l'emplacement d'un ancien couvent. — L'administration du **Cirque National** fait élever un amphithéâtre aux Champs-Élysées, carré Marigny. — Ouverture du **Café de l'Olympe**, près des boulevards. — **Casino-Paganini.** — **Concerts de la salle Saint-Honoré.**

La suppression des salles de jeu publiques amène la création d'un grand nombre de tripots clandestins.

Cette année a lieu la **dernière descente de la Courtille.** — Pendant tout le mois de juin, grande affluence de visiteurs dans les ateliers de Daldringen et Mathey, rue du Colisée, 12, pour y voir les **voitures de cérémonie** commandées par le maréchal Soult (pour le couronnement de la reine Victoria). **Les cinq danseuses indiennes** arrivent à Pari au mois d'août.

Beaux-Arts.

Salon de 1838. 1807 tableaux, 120 morceaux de sculpture (*Daniel dans la fosse aux lions*, par Ziégler. — *Médée*, par Delacroix. — *Clotilde pleurant ses petits-fils*, par Devéria. — *Passage du Rhin*, par Charlet. — *Vallée de Narni*, par Cabat. — *Vierge*, par Pradier. — *Statue de Louis-Philippe*, par Dumont. — *Buste de Dupin*, par Rude. — *Caïn maudit*, par Jouffroy).

Ouverture de la **galerie des peintres espagnols**, au Musée du Louvre. Statuette d'une des cinq bayadères, *Amany*, par Barre fils.

Acquisitions du Musée d'Artillerie (épée damasquinée d'or d'Henri IV — casque de Bajazet — les deux pièces de canon qui ouvrirent la brèche à la prise de Constantine).

Concerts du Conservatoire. — Publication posthume du *Manuel de musique* de Choron, terminé par Lafage.



CLAPISSON.
Musicien (1808-1866.)



A. DE MUSSET.
Poète (1810-1857.)



VALETTE.
Jurisconsulte (1805-1878.)



F. LIOUVILLE.
Jurisconsulte (1803-1860.)



FAUSTIN-HÉLIE.
Jurisconsulte (1799-1884.)



LAFON.
Tragédien (1775-1846.)

La vie littéraire.

Lamartine : *La Chute d'un Ange.* — **Théophile Gautier** : *Fortunio.* — *La Comédie de la Mort.* — **Hégésippe Moreau** : *Le Myosotis.* — **Ch. de Bernard** : *Gerfaut.*

Fondation de la Société des gens de Lettres.

L'éditeur Gervais Charpentier, ancien commis voyageur de Ladvocat, fonde la **Bibliothèque Charpentier** (volumes in-12 à 3 fr. 50).

Le théâtre (Débuts et premières).

Théâtre-Français. — 12 mars. *Marion Delorme*, drame en vers, 5 actes, par Victor Hugo (succès médiocre). — 11 juin. *Louise de Lignerolles*, drame en prose, 5 actes, par Ernest Goubaux et Legouvé (succès). — 24 septembre. **Début de Rachel** dans le rôle de Camille d'*Horace* (grand succès). — 1er novembre. *Maria de Padilla*, tragédie, par Ancelot. — 1er décembre. *La Popularité*, par Casimir Delavigne (succès).

Opéra. — 7 mars. *Guido et Ginevra*, opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique d'Halévy (succès). — 15 septembre. *Benvenuto Cellini*, opéra en 2 actes, paroles de L. de Wailly et Auguste Barbier, musique de Berlioz (succès d'estime). — 1er décembre. **Début du ténor Mario** (grand succès). — 24 décembre, Représentation au bénéfice de la veuve de Lafont.

Opéra-Comique. — 16 février. **Début du ténor Roger**, dans le rôle de Georges de *l'Eclair*. — 6 avril. *Le Perruquier de la Régence*, opéra en 3 actes, paroles de Planard et Dupont, musique d'Ambroise Thomas (succès). — 5 novembre. *Le Brasseur de Preston*, opéra en 3 actes, paroles de Leuven et Brunswick, musique d'Adam (succès).

Théâtre Italien. — 16 janvier. **Incendie.** — 28 mars. *La Parisina*, opéra en 3 actes, paroles de Romani, musique de Donizetti (succès). — 4 octobre. Ouverture dans la salle de l'Odéon.

Vaudeville. — Brûlé le 18 juillet, s'installe d'abord dans une salle de café-concert, boulevard Bonne-Nouvelle, puis dans l'ancienne salle des Nouveautés.

Renaissance. — 10 novembre. Ouverture dans la salle Ventadour. — *Ruy Blas*, drame en vers, 5 actes par Victor Hugo (succès).

Variétés. — 25 janvier. *Les Saltimbanques*, par Dumersan et Varin (grand succès d'Odry dans le rôle de Bilboquet).

Théâtre Saint-Marcel. — Rue Pascal. — Direction Perrin et Charlet. — Ouverture le 22 décembre. *Le Bureau de placement*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Aug. Jouhaud et Aug. Royer.

Les morts de l'année.

Severini, administrateur du Théâtre Italien (15 janvier). — Le violoniste **Libon** (12 février). — Le peintre **Thévenin** (23 février). — **Silvestre de Sacy** (février). — Le peintre **Castellan** (4 avril). — Le médecin **Salmade** (10 avril). — **Le prince de Talleyrand** (20 mai). — Le comédien **Potier** (mai). — **La duchesse d'Abrantès** (8 juin). — Le sculpteur **Ramey** (9 juin). — Le médecin **Itard** (7 juillet). — **Dulong**, membre de l'Académie des sciences (juillet). — **Lafont**, acteur de l'Opéra (16 août). — **Le maréchal Lobau** (29 novembre). — **Le duc de Choiseul**, gouverneur du Louvre (2 décembre). — **Hégésippe Moreau**, le poète du *Myosotis* (20 décembre). — Le peintre **Langlois** (décembre).



LES DIMANCHES PARISIENS EN 1839.

D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

1839

Deux faits contradictoires se détachent sur le fond grisâtre de cette triste année 1839.

Au seuil du faubourg Saint-Antoine, sur l'emplacement de l'ancienne Bastille, s'élèvent quatre tambours en fonte superposés sur lesquels s'élancera bientôt la colonne érigée en l'honneur des victimes de Juillet. C'est la glorification des luttes révolutionnaires, c'est la reconnaissance par la Couronne des droits du peuple à l'insurrection et aux coups d'Etat.

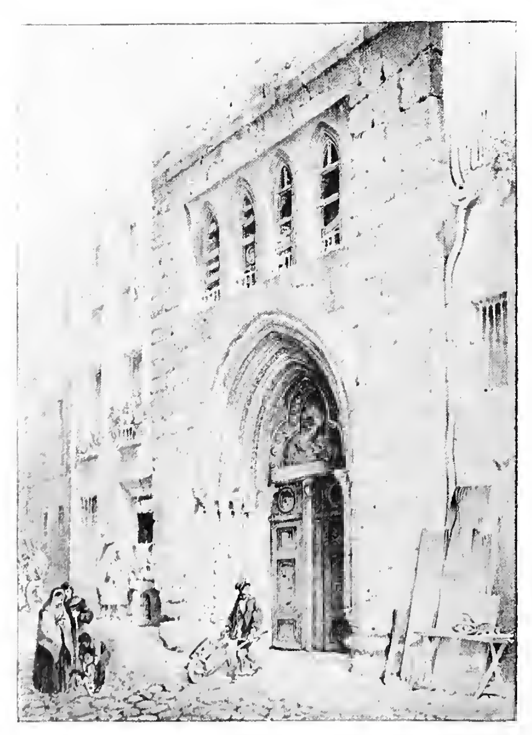
Et cependant cette même année est remplie du procès des conspirateurs du 12 mai : Barbès, Blanqui, Martin Bernard, dont le crime trouve une excuse dans l'arbitraire avec lequel le roi mal inspiré a dissous la Chambre hostile à ses volontés. Aux réceptions officielles du premier de l'an, le Parisien, toujours malicieux, a admiré l'habileté du président Dupin sauvegardant dans son discours les droits des députés, sans manquer au respect dû à la personne royale. Critique énergique mais d'une irréprochable correction, son « appel à la *sincère* pratique des institutions constitutionnelles » n'est pas entendu, et le roi, imitant les fautes de Charles X, prononce, le 3 février, la dissolution de la Chambre. Paris se ressent des malaises de la politique; le commerce languit, la vie mondaine est suspendue. Au reste, la Cour est en deuil et les salons sont déserts. En vain, pour secouer un peu la torpeur universelle, la Renaissance annonce six bals masqués avec quadrilles dont les motifs seraient empruntés aux compositions de Roqueplan, de Gavarni, de Boulanger. La haute société, la bourgeoisie de plus en plus puissante sont absorbées par la lutte électorale et la *saison* se traîne dans une ruineuse langueur. L'émeute avortée du 12 mai, où quelques défenseurs de l'ordre trouvent la mort, achève d'ébranler la confiance des bons citoyens. On a remarqué que, pendant que les conjurés se précipitaient sur le Palais de Justice et l'Hôtel de Ville, M. de Rambuteau assistait tranquillement aux courses du Champ de Mars!

Protestation navrante contre les appétits d'une médiocrité sans idéal, chaque jour grandissante, un jeune poète, Hégésippe Moreau, est mort à l'hôpital, délivré des atroces souffrances d'une vie sans sourire. Les lettres regrettent la sollicitude d'un Louis XVIII ou d'un Charles X. Au reste, comme le commerce et l'industrie, les arts semblent en



LA GRANDE GALERIE DU LOUVRE.

D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)



ANCIEN PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-AUX-BOEUFS, RUE SAINT-PIERRE-AUX-BOEUFS.

D'après une gravure du temps.

(Collection G. Hartmann.)

léthargie. Nul chef-d'œuvre au théâtre : le public préfère se porter au spectacle nouveau des singes et des chiens savants du Cirque Olympique. Pourtant Rachel reparaît sur la scène du Théâtre-Français et l'on constate avec joie que sa voix n'a rien perdu de son ampleur ni de son pathétique. Le Théâtre-Italien, qui fait connaître l'*Elisir d'Amore* de Donizetti, engage la merveilleuse Pauline Garcia; mais les lauriers de la scène lyrique sont pour Auber dont la dernière œuvre, le *Lac des fées*, obtient un succès immérité.

Le romantisme, malgré tant de triomphes, ne s'est pas encore imposé : la candidature de Victor Hugo à l'Académie est très combattue et le poète lui-même la retire devant celle de Berryer. Le Salon suscite de violentes polémiques. Devant *Cléopâtre se préparant à la mort* et *Hamlet contemplant le crâne d'Yorick*, la critique se demande si Delacroix est « le plus grand peintre de son temps ou simplement un fou ». En revanche, on admire les envois de Scheffer : *Marguerite, Mignon*, le *Roi de Thulé;* d'Horace Vernet : *Sortie de la garnison arabe;* de Decamps : les *Singes experts*, *Samson combattant les Philistins*, un *Café de l'Asie Mineure*, les *Cavaliers turcs*, une *Rue d'un village des Etats romains*, les

Bourreaux à la porte d'un cachot; et de Flandrin : *Jésus et les petits enfants*.

Un petit recueil de poésies, sans prétention : *Pauvres fleurs*, de Mme Desbordes-Valmore, conquiert les cœurs sensibles par sa grâce touchante et sa sincérité. A côté de Hugo et de Lamartine accaparé par la politique, un géant se lève : Balzac qui vient d'être élu président de la Société des gens de lettres. En cette qualité, l'auteur de cette œuvre récente : *Un grand homme de province à Paris*, soulève contre lui les clameurs des libraires sérieux de la capitale. N'a-t-il pas été dire à Rouen « qu'il ne connaissait à Paris que deux libraires qui n'avaient pas fait faillite et encore que l'un d'eux était en liquidation judiciaire » ? En gens graves, ainsi qu'il sied à leur dignité, les éditeurs des ouvrages d'histoire, de théologie, de jurisprudence et d'économie politique ont relevé cette boutade avec indignation. La *Société des gens de lettres* prospère et lance une œuvre collective sous le titre de *Babel*. Sainte-Beuve, qui vient de donner les *Nouveaux Portraits littéraires*, s'insurge contre le mercantilisme introduit par cette association et par son président dans la littérature. Les érudits et les lettrés apprennent avec satisfaction la nomination d'Edgar Quinet à une chaire de littérature de la faculté de Lyon. Le jeune professeur, avec son nouvel ouvrage : *Allemagne et Italie*, attire sur son nom l'attention de tous les penseurs. L'art fait une perte cruelle dans la triste fin d'Adolphe Nourrit. Le pauvre grand artiste n'a pu survivre au déclin de son étoile, et le peuple le pleure sincèrement, car il se souvient de sa bonté et de son empressement à prêter son concours à toutes les fêtes de bienfaisance.

TOURELLE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

De grands travaux sont entrepris. La « Madeleine » est presque achevée, le pont de la Concorde reçoit une décoration nouvelle, l'Ecole des Beaux-Arts est terminée; dans l'hôtel de Soubise on ajoute une aile pour fournir aux Archives un nouveau corps de logis; on agrandit également l'Hôtel de Ville, on embellit les Champs-Élysées, on isole et restaure le Palais de Justice, on élargit la rue Saint-Jacques; une nouvelle salle est ouverte au Collège de France; et l'on parle d'en créer également une nouvelle à l'Institut pour les séances hebdomadaires et de percer les arcades des pavillons qui font saillie sur le pont pour faciliter la circulation des passants; le Conseil d'Etat s'installe à la Cour des Comptes et l'on s'occupe à réunir dans les bâtiments de l'ancienne abbaye Saint-Martin une mairie et le Conservatoire des Arts et Métiers. On projette de créer devant l'église Sainte-Geneviève la mairie du Ve arrondissement, sur le modèle des bâtiments de l'Ecole de Droit.

Mais il est deux faits, à coup sûr les plus importants de l'année, les plus féconds en résultats; deux faits qui marquent une date inoubliable dans l'histoire de la civilisation.

L'ÉGLISE ET LA PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS EN 1839.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Le 2 août, on inaugure la ligne de chemin de fer de Paris à Versailles, rive droite.

Pour apprécier l'importance de cet événement, il faut se rappeler la défiance avec laquelle la nouvelle invention a été accueillie; quels obstacles elle a dû surmonter avant que notre pays routinier se décidât à tenter un premier essai. N'a-t-on pas entendu un homme d'Etat, pourtant remarquable par la lucidité et la souplesse de son intelligence et par son sens pratique, proclamer que la locomotion à vapeur sombrerait dans l'insuccès ou serait la cause d'une ruine générale? La vision prophétique d'un poète avait été plus près de la réalité que les calculs de l'homme pratique, et cependant — ô honte! — les conducteurs de la première locomotive qui s'ébranle de la première gare de Paris sont assaillis à coups de pierre par la foule!

Une autre invention, bafouée aussi, — naturellement! — devait avoir les conséquences les plus imprévues. Le directeur du fameux Diorama, Daguerre vient de découvrir, en collaboration avec Niepce, le moyen de reproduire par la lumière les formes des hommes et des choses. Avec quelles substances chimiques? C'est encore le secret des inventeurs, secret que l'Académie des sciences s'avoue impuissante à pénétrer.

Et maintenant convenons loyalement que nous avions été injuste envers cette année 1839. L'année qui vit s'élancer dans l'espace la première locomotive parisienne; l'année où Daguerre et Niepce présentèrent au monde savant les premières épreuves photographiques, cette année-là apparaîtra à la postérité une année féconde et lumineuse, malgré le rôle effacé qu'elle a joué sur le théâtre des événements politiques.

Paul Gabillard.

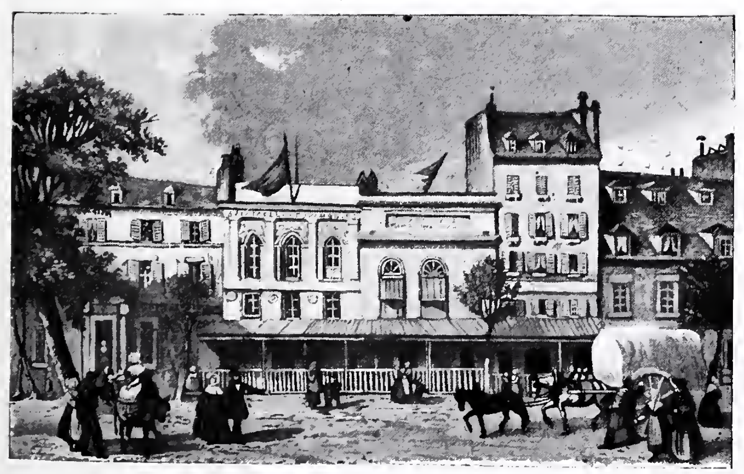


LE NOUVEL OMNIBUS EN 1839.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Le jour de l'an en 1839.

Tout Paris à mis sa robe de fête. Les trottoirs sont encombrés. Le vieillard vient d'endosser son habit de noce, le jeune homme a bouclé avec plus de soin que de coutume ses longs cheveux qui descendent sur le collet de son frac, — car il est en frac aujourd'hui, le jeune ouvrier surtout; l'élégant véritable, le fashionable pur sang, le cavalier des salons et du premier étage n'aborde le frac qu'à la dernière extrémité — la grisette s'est parée de son bonnet le plus rose et de sa robe la plus fraîche, l'indolente grande dame se fait traîner dans son carosse pompeux; à côté de ces riches équipages, de ces pelisses où se cachent les *automédons* parisiens, de ces chevaux fringants, altiers, à la narine hautaine, voyez ces humbles cabriolets, ces coupés qui s'appellent modestement *lutéciennes*, c'est-à-dire *crottées*, ces lourds omnibus!... Mais tout ce monde-là, ce monde des cabriolets, des coupés, des omnibus — et celui-là bien plus que l'autre, dont l'or et la livrée reluisent si coquettement au soleil — remarquez comme il a l'air joyeux, la joue en fleur, l'œil animé, la bouche souriante! On cause, on s'agite, on se pousse, on se précipite.



THÉATRE DES FUNAMBULES, SAQUI ET LAZARY.
Gravé par H. Berthoud, d'après A. Testard.
(Collection G. Hartmann.)



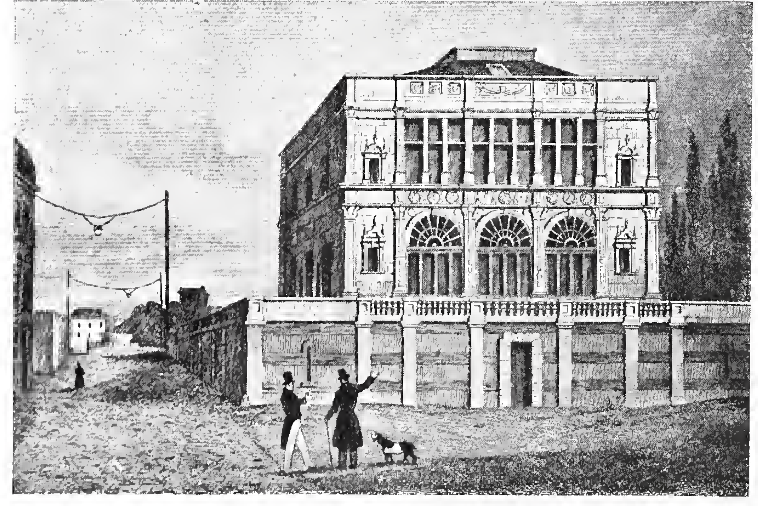
CAMION DES « MESSAGERIES ».

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Quel brouhaha! quel *tohu bohu!* comme tout le monde a hâte d'arriver! Mais où donc est-ce qu'ils vont, où donc ont-ils si peur de venir trop tard? Et moi qui suis si calme et si tranquille! Qu'est-ce donc qui vient d'avoir lieu?

L'année vient de naître, c'est le premier de l'an, le grand jour des étrennes, des vœux sincères et des vœux obligés, des petites hypocrisies intéressées et des épanchements du cœur. Jour immense de joie, de délire et, plus souvent, d'ennui! Oh! les grands-parents! Oh! les oncles! Oh! les tantes! Oh! les vieux cousins goutteux. Oh! les cousines qui ont passé soixante ans et dont la femme de chambre en a quarante! Et notez bien que plus d'une visite oubliée, d'un cadeau négligé, a fait manquer un héritage.

Il faut le dire, puisque c'est la vérité : je n'ai jamais été plus heureux que ce jour-là. J'étais bien orgueilleux aussi. C'est que je me sentais planer au dessus de cette foule. Moi et moi seul, peut-être, je n'avais personne à étrenner. J'avais attendu avec quelques amis le coup solennel de minuit, le coup de minuit avait fait sortir de je ne sais quels recoins — comme si le marteau de la pendule avait eu les vertus d'une baguette de magicien — toutes sortes de charmantes merveilles, tirées à coup sûr des boudoirs, où le créateur d'un paradis de frivolités adorable, inoui étale avec profusion toutes les séductions du luxe et toutes les féeries de la grâce et du bon goût; j'avais obtenu la faveur d'attacher un ruban d'or au cou d'une colombe; et maintenant — lendemain de ce bonheur! j'étais si heureux, j'étais si content de moi, j'étais encore si rempli du plaisir de la veille, et puis



MAISON DE FRANÇOIS Ier.

(Collection G. Hartmann.)

Cette maison, située autrefois à Moret près de Fontainebleau, fut transportée pièce par pièce à Paris dans le nouveau quartier des Champs-Elysées en 1826 et reconstruite sur un nouveau plan.



LES FIACRES EN 1839.
D'après un dessin original de V. Adam. — (Collection G. Hartmann.)

j'étais bien fier de ma liberté. La population de *Paris,* c'était ma troupe à moi, mes comédiens; moi, les bras croisés, j'aimais à la voir courir, suer, se heurter, chargée de paquets, de fleurs, d'albums, de vers, de bonbons, de Keepsakes, que sais-je? et ce spectacle me présentait le drame le plus animé, le plus turbulent, le plus fou, le plus varié du monde, et tout cela je le contemplais dans le repos le plus imposant et la plus nonchalante oisiveté — vive les flâneurs! — et je n'avais dans l'âme que des vœux pour vous, mes bons amis de là-bas, que je n'oublierai jamais; pour vous autres, qui m'avez déjà un peu perdu de vue, hélas! et aussi pour vous, qui ne cognez plus à ma porte, ouverte à toute heure, et qui me préférez, à l'heure qu'il est, un as de pique ou une queue de billard. Cela ne fera pas pourtant que je ne vous aime beaucoup toujours, et que je cesse jamais de dire au bon Dieu, comme aujourd'hui : — Laissez-les être heureux longtemps, mon Dieu, et faites qu'ils me retrouvent quand ils auront besoin de moi!

J. Kneppelhout.
(*Souvenir d'un voyage à Paris*).

L'émeute du 12 mai.

Les bandes armées sortirent des quartiers où elles venaient de se former par la rue des Arcis, et débouchèrent sur les quais. Une partie du rassemblement se porta sur le poste du Palais-de-Justice, en passant le pont Notre-Dame et en descendant le quai aux Fleurs. Une autre partie pour seconder ce mouvement, suivit les quais de la rive droite, et vint attaquer le poste établi sur la place du Châtelet.

Les factieux se présentèrent devant le poste du Palais-de Justice : à leur tête était un homme de haute taille, ayant une longue barbe et des moustaches, vêtu d'une redingote courte, de couleur sombre, boutonnée jusqu'en haut : il était armé d'un fusil à deux coups. L'officier qui commandait le poste, le lieutenant Drouineau, avait été prévenu qu'il allait être attaqué ; mais il n'avait



ADOLPHE NOURRIT.
(ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.)
Né en 1802, mort en 1839.
D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

pas tenu compte de cet avis, que lui semblait démentir le calme profond qu'il voyait régner autour de lui; et ce fut seulement quand l'attroupement armé parut aux yeux du factionnaire que les soldats reçurent l'ordre de prendre leurs armes et de se ranger en bataille devant le poste : leurs fusils n'étaient point chargés. L'officier fait quelques pas vers les factieux : le chef de ceux-ci lui intime l'ordre de rendre ses armes. La réponse ne pouvait être douteuse : *Plutôt mourir!* s'écrie le brave, auquel on ne craint pas d'adresser une proposition déshonorante. Aussitôt celui qui l'avait faite abaisse son fusil, tire successivement les deux coups presque à bout portant, et l'officier qui, animé d'une confiance généreuse, s'était porté au-devant des agresseurs, tombe sans vie auprès de son assassin. Au même instant l'attroupement fait feu sur le poste; quatre hommes, et parmi eux le sergent, sont frappés mortellement. Cinq autres sont atteints de blessures plus ou moins graves. Privé de ses chefs, et ne pouvant répondre coup pour coup à cette charge meurtrière, le reste se disperse. Aussitôt le poste est envahi; on s'empare des armes.

Cette attaque avait eu pour but de faciliter celle de la Préfecture de police, dont les bâtiments sont contigus au Palais-de-Justice et dont l'entrée principale est ouverte sur la rue de Jérusalem. Bientôt les insurgés paraissent sur le quai des Orfèvres : quelques coups de fusil sont dirigés par eux contre l'hôtel de la Préfecture : mais des gardes municipaux et des sergents de ville placés, soit dans la cour, soit aux fenêtres des appartements, les accueillent par une fusillade si vive qu'ils n'essayent même pas d'entrer dans la rue de Jérusalem, et se dispersent en fuyant dans toutes les directions. C'est à ce moment à peu près que furent arrêtés, sur le pont Saint-Michel, les nommés Roudil et Guilbert qui, armés l'un d'un fusil de chasse, l'autre d'un fusil de munition, faisaient partie d'une troupe qui tirait, soit sur le quai des Orfèvres, soit sur le quai des Augustins, et protégeait ainsi l'attaque de la Préfecture d'abord, ensuite la retraite des assaillants. Tous deux furent arrêtés et désarmés par des citoyens qui les avaient vus faire usage des fusils trouvés entre leurs mains. Pendant le mouvement qui portait les insurgés sur la Préfecture, un détachement de la garde municipale à cheval accourait par le quai des Augustins. Le feu des agresseurs se tourna bientôt dans cette direction, et une de leurs balles alla frapper, au coin de la rue Dauphine, un jeune



LA COUPE DE JOSEPH.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture de 1839. — (Tableau de HÉBERT.)

(École des Beaux-Arts.)

SALLE DE BAL DU CHATEAU-ROUGE. — RUE NEUVE CLIGNANCOURT-MONTMARTRE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

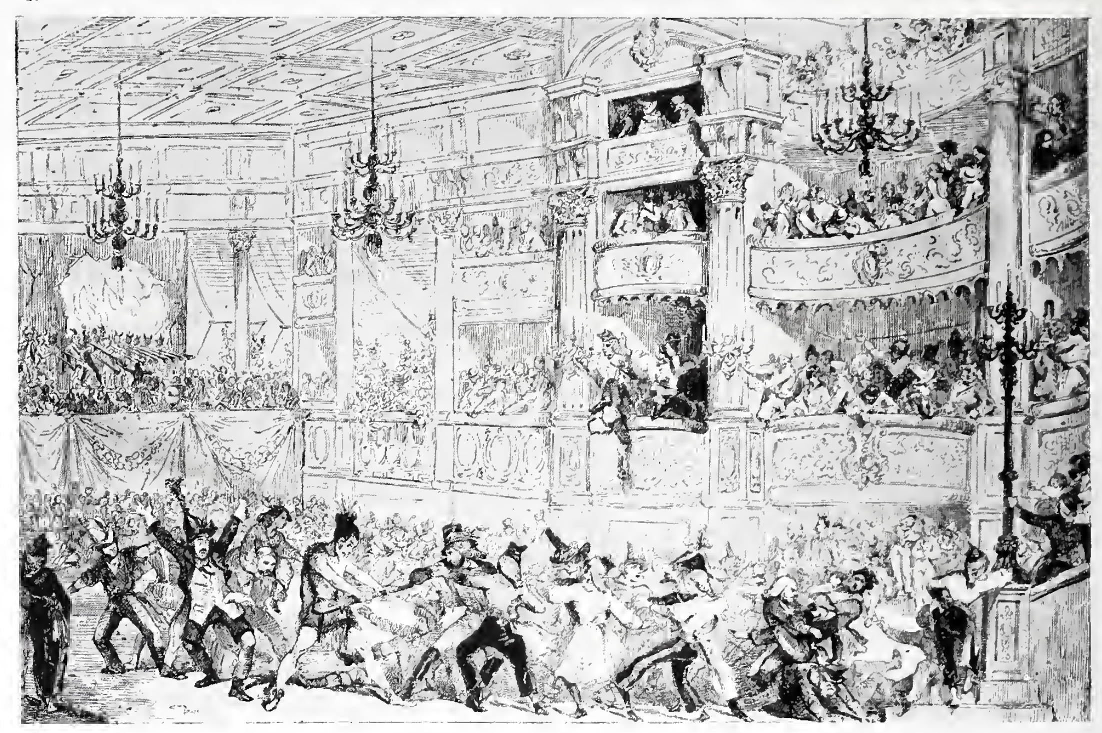
homme que le bruit inattendu de ce combat avait amené à la fenêtre d'une chambre où il travaillait. Ce déplorable accident n'est pas le seul de ce genre qui, dans le cours de ces tristes journées, ait porté le deuil au sein des familles les plus paisibles.

Repoussés de la Préfecture de police, les chefs de la sédition voyaient échouer, dans une des parties les plus importantes, le plan qu'ils avaient formé. L'attaque qu'ils avaient tentée, à peu près dans le même moment, sur le poste du Châtelet, n'avait pas eu plus de succès. Ils remontèrent alors vers l'Hôtel-de-Ville, où le poste n'était occupé que par les officiers de service, sept ou huit gardes nationaux et le tambour. Aucune résistance ne put leur être opposée; ils s'emparèrent du corps de garde et des armes; puis, du haut des degrés qui dominent la place, un de leurs chefs, le nommé Barbès, lut une proclamation qui n'était autre, peut-être, qu'un ordre du jour, et qui, dans tous les cas, nécessairement inspirée par les mêmes passions, n'exprimait que des provocations et des menaces.

De l'Hôtel-de-Ville, dans lequel ils ne pénétrèrent pas, et où ils laissèrent seulement une garde extérieure, les factieux se dirigèrent sur le poste établi au marché Saint-Jean. Douze hommes de la troupe de ligne le gardaient sous les ordres d'un sergent. Entourés de toutes parts dans un espace resserré et où ils ont été abordés à l'improviste, les soldats ont cependant pris leurs armes qu'ils n'ont point eu le temps de charger et se sont rangés en bataille devant leur corps de garde. On les somme de livrer leurs fusils, et en même temps on s'approche pour s'en saisir. Le sergent commande avec fermeté de croiser la baïonnette. Au même instant, une décharge faite à bout portant renverse sept de ces douze hommes; quatre d'entre eux étaient frappés à mort. Si ceux qui survivent ont échappé à la fureur des assassins, ils doivent en rendre grâce à quelques citoyens courageux, qui, indignés de cet horrible massacre, les ont arrachés à une mort certaine. C'est là qu'on a vu,



LE BAL MABILLE EN 1839.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



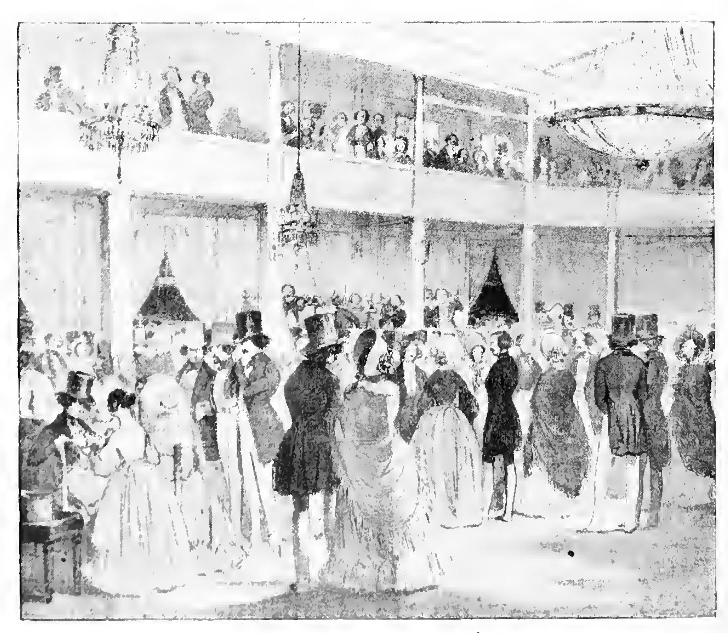
LES BALS MASQUÉS DE LA RENAISSANCE. — LE GALOP INFERNAL DU JUGEMENT DERNIER.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

faut-il le dire, l'un des factieux achever d'un coup de hache un soldat expirant.

Pendant que toutes ces différentes attaques se combinaient entre elles avec des succès divers, un système de barricades avait été établi dans la rue Planche-Mibray, soit à l'endroit où elle débouche sur le quai, soit au carrefour qu'elle forme avec la rue des Arcis et les rues de la Vannerie et Saint-Jacques-de-la-Boucherie, soit enfin à son intersection avec la rue de la Tannerie. Ce poste formait pour les insurgés un point de jonction entre les deux positions de l'Hôtel-de-Ville et de la Préfecture de Police; il assurait leur communication par le pont Notre-Dame et les quais, et si les attaques du poste du Châtelet et de la Préfecture de police avaient réussi comme celles du Palais-de-Justice, de l'Hôtel-de-Ville et du marché Saint-Jean, les barricades de la rue Planche-Mibray auraient complété la ligne derrière laquelle l'insurrection espérait se développer et sur laquelle elle comptait ensuite s'appuyer pour marcher à des entreprises plus hardies et plus décisives encore. Déconcertée dans quelques-unes de ses espérances, elle ne se découragea pas, et, par des attaques dirigées contre les mairies des 6e et 7e arrondissements, elle tenta non seulement le pillage des armes qui pouvaient y être déposées, mais encore la conquête des quartiers où elle prétendait établir son principal foyer.

Mais si, par la rapidité de leurs premiers mouvements, les conspirateurs avaient pu surprendre et tuer des soldats qui ne s'atten-



SALLE DU RANELAGH EN 1839.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

daient pas à cette guerre imprévue, ce coupable et honteux succès ne devait pas être de longue durée. Déjà le rappel convoquait la garde nationale; la garnison prenait les armes, et bientôt la lutte changea de face; la force publique s'arma et reprit son empire. Le poste du Palais de Justice fut immédiatement réoccupé par la garde municipale. Un détachement de la même garde alla reprendre le poste de l'Hôtel-de-Ville. Chemin faisant, ce détachement dégagea le poste du Châtelet, de telle sorte qu'après une heure à peine, l'insurrection perdit toutes les positions qu'elle avait enlevées par surprise, et qu'elle ne put prolonger quelques moments encore sa résistance qu'en cachant derrière ses barricades les misères de son infériorité numérique.



— JE VOUS AI FAIT MAL, PEUT-ÊTRE?
— NON, MADAME, AU CONTRAIRE.
D'après un dessin de SCHEFFER. — (Collection Raoul Deberdt.)

Les quartiers Saint-Denis et Saint-Martin devaient être le point central de l'insurrection. Ce fut avec un esprit d'ensemble effrayant que les factieux vinrent s'y concentrer dans une sorte d'enceinte fortifiée. Il y eut en même temps cela de remarquable que, presque partout, les mouvements eurent lieu à la même heure.

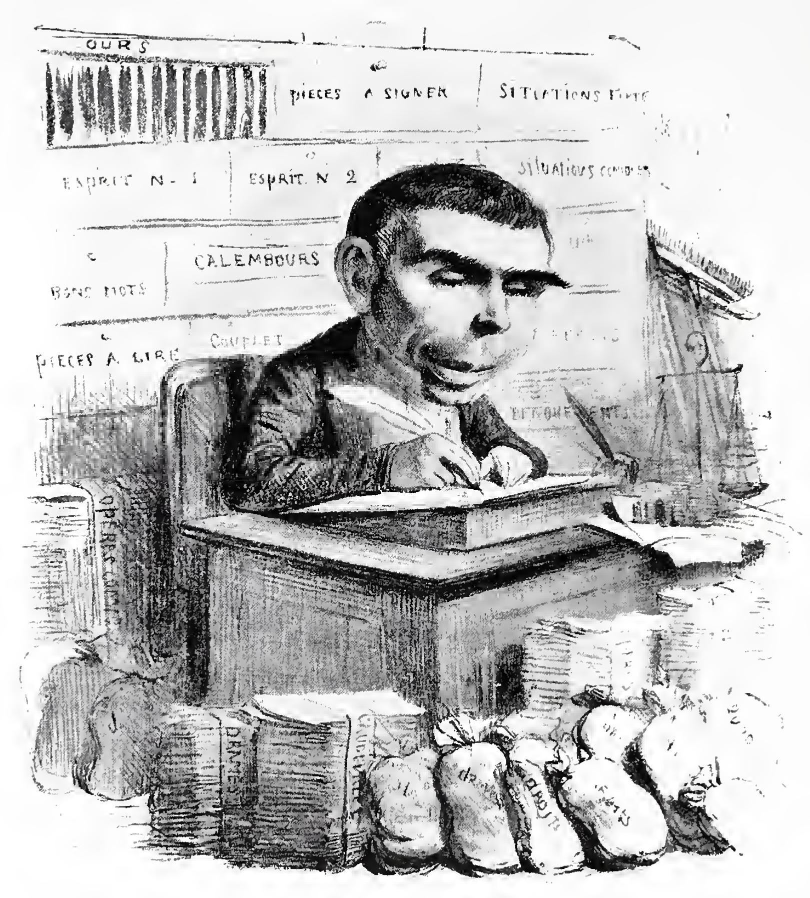
Les premières lignes de l'enceinte furent placées sur le marché des Innocents. Des barricades commençant à la rue du Coq, et s'échelonnant jusqu'à l'extrémité de la rue Saint-Honoré, allaient rejoindre ce marché; d'autres, en assez grand nombre, étaient établies sur ce point pour en défendre l'approche, et se liaient, par les rues Aubry-le-Boucher, Saint-Méry et Bar-du-Bec, à l'occupation du marché Saint-Jean; de telle sorte que ces barricades offraient une ligne continue, dont le point de départ touchait presque au Palais-Royal, et remontait jusqu'à la hauteur de la Place Royale.

Cette ligne s'appuyait, à sa gauche, sur la rue Montmartre, où l'on arrivait par une série de barricades établies sur la rue Saint-Denis, sur les rues qui rejoignent les divers marchés, et sur la rue de la Fromagerie, vis-à-vis la rue Montorgueil, la rue Montmartre et la pointe Saint-Eustache; elle s'étendait jusqu'à la barricade établie rue Pavée, et, par le passage du Grand Cerf, venait prendre son point de communication avec la rue Saint-Denis, presque vis-à-vis la rue Grenéta.

La ligne opposée dépassait la mairie du 6e arrondissement, et avait précisément un point d'appui redoutable sur la rue Grenéta, où plus tard s'est engagée en effet, l'attaque la plus vive et la plus meurtrière. Par la rue Royale-Saint-Martin, où une barricade était placée, elle arrivait à la rotonde du Temple; de là, elle s'étendait jusqu'au commencement de la rue Saint-Louis par un en-



LA FIN DE DÉCEMBRE.
D'après un dessin de SCHEFFER. — (Collection Raoul Deberdt.)



M. SCRIBE FAIT SES COMPTES D'AUTEUR.
Caricature de l'époque. — (Collection Raoul Deberdt.)



AURERIEZ-VOUS DE L'HUILE DE COTERETS?
D'après un dessin de Scheffer. — (Collection Raoul Deberdt.)

semble de barricades liées les unes aux autres, et qui avaient été établies au milieu de tout le quartier qui se trouve compris entre les rues du Temple, Sainte-Avoye, d'un côté, et la rue Saint-Louis de l'autre. Par là on parvenait à fermer l'enceinte à la hauteur de la place Royale, que l'attaque de l'Hôtel-de-Ville et du marché Saint-Jean, et l'établissement de la première ligne de barricades parallèle à la Seine avaient pour but d'atteindre.

On avait enfin ménagé un moyen de communication au sein même de ces dispositions de défense par de nombreux passages qui coupent ces divers quartiers.

A l'aide des passages du Grand-Cerf, Bourg-l'Abbé, Saucède, Molière, Beaufort, et de la Réunion, on pouvait arriver presque sans obstacle, du quartier Montmartre au Marais.

Des troubles sans gravité eurent lieu aussi aux environs de la rue Ménilmontant.

Le quartier Montmartre fut sillonné en tous sens par les factieux. A la nuit tombante, une de ces bandes tira, mais sans l'atteindre, sur un officier d'ordonnance qui débouchait dans la rue Saint-Eustache par la rue Bourbon-Villeneuve.

Dans le même quartier, rue du Cadran, les factieux se réunirent, entre quatre et cinq heures, au nombre de six ou sept; ils chargèrent leurs armes, se donnèrent un numéro particulier et marchèrent à la révolte.

D'autres bandes se répandirent quelques instants après dans les rues Feydeau et Richelieu.

C'est en entrant dans cette dernière rue que M. le lieutenant-colonel Pellion fut atteint dans les reins de deux coups de feu.

La force armée garda ses positions pendant la nuit, et le 13, à la pointe du jour, la tranquillité régnait dans Paris.

(Extrait de l'acte d'accusation.)

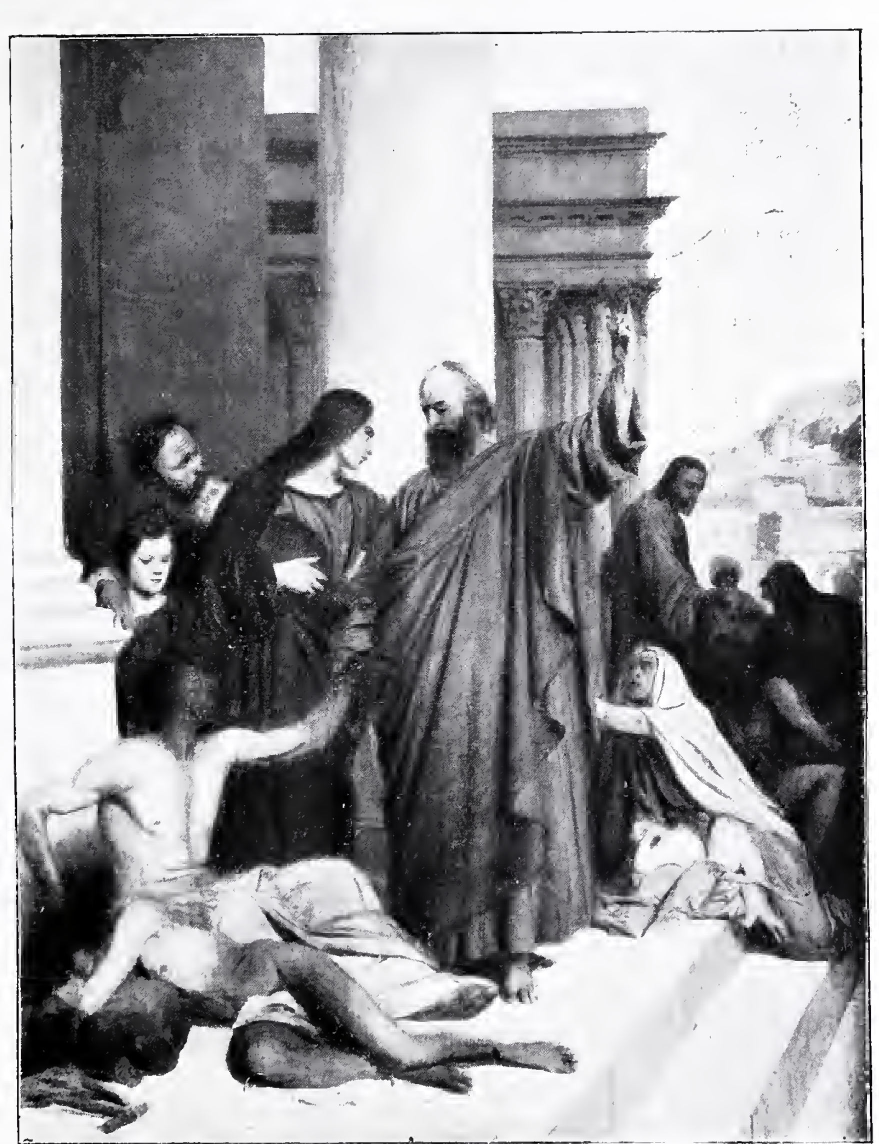
La Daguerréotypie à l'Académie des sciences.

C'est lundi dernier que l'Académie des sciences, par l'organe de M. Arago, a rendu public le procédé de M. Daguerre; aussi dès le matin, la foule impatiente et considérable se pressait-elle dans les tribunes et dans les couloirs de l'Institut ; on attendait avec curiosité, avec une sorte de crainte et de joie le moment d'être initié à ce secret qui devait enrichir l'art et surtout la science d'une merveilleuse découverte. Un silence profond a régné pendant tout le temps que M. Arago parlait, et retiré chez soi, chacun a voulu faire un essai; là, il y a eu déception, car cet admirable procédé n'est point aussi simple qu'on a voulu le dire; nous qui, en rendant toute justice possible aux belles inventions, ne voulons point nous faire illusion sur leur résultat, nous sommes heureux d'annoncer que le daguerréotype n'est point, comme on pouvait le craindre, une mécanique seulement, c'est une magnifique invention qui ne peut servir, qui ne peut aider que les hommes ayant quelques notions de l'art, de la physique et de la chimie; c'est un admirable auxiliaire au talent, et ce n'est point ce qu'on pourrait appeler vulgairement un guide-âne, c'est pourquoi nous disons actuellement : l'invention de M. Daguerre est admirable! elle inscrit son nom sur les fastes de l'histoire artielle. Nous nous croyons obligés de faire ce préambule, pour convaincre les incrédules qui craignaient que le daguerréotype ne fût du nombre des inventions telles que celles du physionotype, du diagraphe du pantographe et autres.

En attendant que nous revenions sur les procédés de M. Daguerre, nous donnerons, d'après un journal, une analyse du rapport de M. Arago.

Voici la description faite par l'éminent académicien.

Depuis longtemps on s'était aperçu que la lumière avait une action sur les couleurs; il suffisait d'observer que les étoffes soumises à son action changent de nuances; mais la science en était restée là, lorsqu'en 1566, on trouva une mine d'argent particulière à laquelle on donna le nom d'argent corné. Cet argent avait la propriété de noircir quand il était exposé à lumière.



SAINT PIERRE GUÉRIT UN BOITEUX.
Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture en 1838.
Tableau de Pils. — (École des Beaux-Arts.)

La science photographique en était là, lorsqu'on découvrit que cet argent corné (chlorure d'argent) ne noircissait pas sous l'influence de tous les rayons. Ainsi le rayon rouge ne le faisait presque pas changer, tandis que le rayon violet était celui qui avait l'action la plus énergique.

Jean-Baptiste Porta inventa ensuite la chambre noire, et dès lors on fit des efforts nombreux pour parvenir à fixer les jolies miniatures qu'on voyait

sur l'écran de cette chambre, car tous regrettaient de les voir s'enfuir aussi facilement.

Pour ne pas entrer dans de trop longs détails, nous ne mentionnerons pas tous les efforts infructueux que l'on a tentés, et nous arriverons sur-le-champ à l'invention de Niepce qui a précédé celle de M. Daguerre, et qui l'a conduit au résultat merveilleux qu'il obtient.

M. Niepce, après une foule de tâtonnements, se servait de plaques d'argent, qu'il enduisait avec du bitume de Judée dissous dans l'huile de lavande; le tout était recouvert par un vernis. En chauffant ces plaques, l'huile disparaissait, et il restait une poudre blanchâtre adhérente à la plaque. Cette plaque, ainsi préparée, était la feuille qui, placée au foyer de la chambre obscure, recevait les dessins. Lorsqu'on retirait cette plaque, les images étaient à peine sensibles. M. Niepce chercha alors un nouveau moyen pour faire ressortir ces dessins, faiblement accusés par la première opération. Pour cela, il trempa ses plaques, une fois retirées du foyer de la chambre noire dans un mélange d'huile de lavande et d'huile de pétrole. Enfin, après cette dernière opération, ses images étaient visibles comme celles de nos gravures ordinaires. Il ne restait plus qu'à les laver avec de l'eau distillée, pour que ces dessins devinssent inattaquables.



LA MODE EN 1839.
Robe en velours. Coiffure de chez Normandin, Passage Choiseul.
(D'après *le Voleur* de 1839.)

Cependant, comme le bitume de Judée est plutôt cendré que blanc, M. Niepce dût chercher encore un moyen d'augmenter les ombres en noircissant plus encore les hachures; pour cela, il se servait d'un nouveau mélange de sulfure de potasse et d'iode. Mais il ne réussissait pas comme il l'aurait désiré, car l'iode se répandait partout, et rendait les images plus confuses.

Mais l'inconvénient le plus réel de ce procédé, c'est évidemment le peu de sensibilité de l'enduit, car il fallait quelquefois trois jours avant que la lumière eût une action assez prononcée. Aussi M. Niepce ne pensait-il utiliser son procédé que pour reproduire les gravures, car les gravures ne changent pas à mesure que le soleil monte ou descend.

De son côté, M. Daguerre s'occupait du même sujet (et l'Académie a déjà eu connaissance de ces premiers essais), lorsqu'il s'associa à M. Niepce, et lui apporta tout aussitôt une amélioration importante.

L'enduit de M. Niepce s'étendait par tamponnement, et par conséquent n'était pas d'une épaisseur très régulière, et qui plus est d'un blanc irréprochable. M. Daguerre proposa donc de se servir du résidu que l'on obtient de l'huile de lavande en la distillant, et, pour la rendre liquide et plus régulièrement applicable, il la fit dissoudre dans de l'éther.

Ainsi on avait un enduit uniforme et plus blanc, mais malgré cela l'image n'était pas visible d'abord; il fallait encore la placer sur un vase contenant une huile essentielle quelconque, et alors les dessins ressortaient convenablement.

Ce n'était pas tout ce que M. Daguerre voulait; les teintes n'étaient point assez fondues, et d'ailleurs cette matière n'était pas plus sensible que celle de M. Niepce; il fallait toujours trois jours pour obtenir des dessins. Enfin on obtint le procédé actuel pour lequel le gouvernement vient d'accorder à M. Daguerre une récompense nationale.

Il y a des précautions indispensables à prendre pour que le procédé réussisse; mais nous n'entrerons pas ici dans des détails, qui nous entraîneraient trop loin. (*Journal des Artistes.*)

(1) Le secret de Daguerre était dans l'*enduit* (vapeur d'iode) auquel il exposait sa plaque *décapée;* il la plaçait ensuite dans la chambre obscure, puis l'exposait, dans un appareil *ad hoc*, à la vapeur de mercure. Sur la plaque chauffée les dessins ressortaient comme par enchantement.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1839

Janvier.

15. — A l'Hôtel des Commissaires-priseurs, place de la Bourse, 2, vente d'une importante collection de tableaux des écoles flamande et hollandaise.

27. — **Funérailles, à Dreux, de la princesse Marie d'Orléans,** duchesse de Wurtemberg, fille de Louis-Philippe.

31. — Élection du chimiste **Boussingault** à l'Académie des sciences.

Février.

2. — **Dissolution de la Chambre des députés** et convocation des collèges électoraux (pour le 2 mars).

6 — Publication du **rapport** annuel **sur la situation de la Banque de France.**

Mars.

2. — **Élections législatives.** Élus à Paris : général Jacqueminot, Lefèbvre, Legentil, Gauneron, Salverte, Carnot, Moreau, Beudin, Gales, Jussieu, Vavin, Cochin, Garnon, Las Cases père.

5. — A l'Académie des sciences, le médecin Breschet fait une communication sur une **nouvelle méthode de rhinoplastie.** Il présente un homme qui a été pourvu avec un morceau de la peau de son front « d'un des plus beaux nez qu'on ait encore vus en ce genre. »

8. — **Incendie du Diorama.**

19. — **Condamnation à mort de Lesage et Soufflard,** qui avaient assassiné le 5 juin 1838, la femme Renault.

25. — Élection de **Barthélemy Saint-Hilaire** à l'Académie des sciences morales et politiques.

31. — **Nouveau ministère : de Gasparin** (intérieur). — Girod de l'Ain (justice). — De Montebello (affaires étrangères). — Général Despans-Cubières (guerre). — Tupinier (marine). — Gautier (finances). — Parant (instruction publique).

Avril.

3. — Adoption dans la séance de ce jour du règlement de la **Société des gens de lettres.**

4. — **Ouverture de la session législative de 1839.**

Mai.

1er. — **Ouverture de l'exposition des produits industriels,** au grand carré des Champs-Élysées.

2. — **Séance publique annuelle des cinq Académies,** sous la présidence de Chevreul.

12. — **Nouveau ministère : Soult** (affaires étrangères et présidence du conseil) Teste (justice). — Général Schneider (guerre). — Amiral Duperré (marine). — Cunin-Gridaine (commerce). — Duchâtel (intérieur). — Dufaure (travaux publics). — Villemain (instruction publique). — H. Passy (finances).

12 (et 13). — **Troubles à Paris.** Le 12, vers midi, des membres de la Société des Saisons, conduits par Barbès, Blanqui et Martin Bernard, s'emparent, après avoir blessé ou tué plusieurs personnes, des postes du Châtelet, du Palais de Justice et de l'Hôtel de Ville. Ils attaquent ensuite la Préfecture de police. Des barricades s'élèvent dans les quartiers Saint-Martin et Saint-Denis. Dans la soirée du 12 et la journée du 13, l'émeute est réprimée par la troupe et la garde nationale.

14. — **Sauzet** est élu **président de la Chambre des députés,** à la place de H. Passy. — Le bruit s'étant répandu que 8 cadavres ont été transportés à la Morgue, dont 7 de jeunes gens de 18 à 20 ans, grande affluence de curieux toute la journée.



MARTIN BERNARD.
Homme politique (1808-1883.)



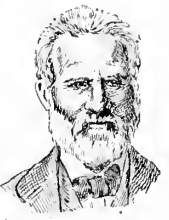
JULES JANIN.
Littérateur (1804-1874.)

LOUIS BLANC.
Historien (1814-1884.)



AUDRY DE PUYRAVAULT.
Homme politique (1783-1854.)





BLANQUI.
Économiste (1798-1854.)

DESGOFFE.
Peintre (1807-1887.)

(Parmi ces cadavres se trouvent celui de Jean Fournier, ouvrier couvreur, qui avait arboré, en 1830, sur les tours de Notre-Dame, le premier drapeau tricolore qui ait flotté sur Paris.)

19. — **Le duc de Reggio** est nommé **grand chancelier de la Légion d'honneur,** en remplacement du maréchal Gérard. — Élection de Berger de Xivrey à l'Académie des inscriptions.

29. — Adoption par la Chambre des députés de la **nouvelle loi sur la propriété littéraire.**

30. — **Séance annuelle de l'Académie française.** Distribution des prix. (Prix de poésie à Mme Louise Collet, pour son poème sur le *Musée de Versailles.* — Prix de 6000 francs à Mme Necker de Saussure pour son *Etude de la vie des femmes.*)

Juin.

16. — Élection de **Spontini** à l'Académie des beaux-arts, à la place de Paër.

27. — A la Cour des pairs, **ouverture du procès de l'attentat des 12 et 13 mai.**

28. — Adoption par la Chambre des députés de la proposition de M. Chapuys pour la translation des victimes de la Révolution de 1830 sous la colonne de Juillet.

Juillet.

8. — Adoption par la Chambre des députés d'un projet de loi réclamant un prêt de 5 millions pour terminer le **chemin de fer de Paris à Versailles** (rive gauche).

18. — Loi ouvrant un crédit extraordinaire pour l'augmentation de la garde municipale de Paris.

20. — Proposition de M. Gauguier contre le cumul du traitement de fonctionnaire avec celui de député.

24. — Au cimetière de Saint-Mandé, **inauguration de la statue d'Armand Carrel** (par David).

28. — **Distribution des prix de l'exposition de l'Industrie.**

Août.

2. — Le **chemin de fer de Paris à Versailles** (rive droite) est **ouvert aux voyageurs.** — Séance annuelle de l'Académie des inscriptions (prix pour le concours de l'année à Egger, professeur au collège Charlemagne).

7. — Loi accordant des pensions à MM. **Daguerre** et **Niepce fils** pour la cession faite par eux du procédé servant à fixer les images de la chambre obscure.

19. — Distribution des **prix du concours général** (le duc d'Aumale, élève de rhétorique, obtient le 2e prix d'histoire et le 2e prix de discours français).

20. — **A l'Académie des sciences, communication d'Arago sur le Daguerréotype.**

31. — Aux Vendanges de Bourgogne, **dîner annuel des élèves de David.** M. Debret offre à chaque convive une épreuve-lithographie d'après un croquis original du peintre. « M. Rouillard met sous les yeux de l'assemblée de charmantes petites épreuves obtenues sur papier par un procédé tout différent de celui de Daguerre. »

Septembre.

1er. — **Courses** de chevaux d'automne **au Champ de Mars.**

7 (11 et 14). — **Expériences du Daguerréotype** faites par Daguerre au palais du quai d'Orsay.

Octobre.

22. — **Aurore boréale** visible à Paris.

28. — Séance de l'Académie des sciences. (Rapport de M. Peltier sur une trombe qui avait dévasté au mois

de juin les communes de Fontenay-les-Louvres et de Châtenay.)

Novembre.

8. — **Obsèques du lieutenant général Bernard,** aide-de-camp du roi. (Le corps est inhumé au cimetière Montmartre.)

11. — Vente à l'hôtel des commissaires-priseurs, place de la Bourse, de la **collection de tableaux de M. Munié.**

17. — Séance publique annuelle du **Conservatoire de Musique,** dans la salle des Menus plaisirs. **Distribution des prix.** (1er grand prix de composition musicale : Charles-François **Gounod,** élève de Paër et Lesueur. — 2e grand prix : François-Emmanuel-Joseph **Bazin,** élève de Berton.)

Décembre.

8 (et 9). — Exposition à l'Hôtel des commissaires-priseurs, des tableaux et dessins du peintre Mallebranche.

15. — Élection de **Vitet et d'Eyriés** à l'Académie des inscriptions.

24. — Ouverture par le préfet de la Seine dans une des salles du tribunal de commerce de l'assemblée des notables appelée à pourvoir au remplacement partiel des membres de la chambre de commerce (le préfet de la Seine prononce un discours très important sur les progrès et les embellissements de Paris).

29. — **Obsèques de l'amiral Truguet,** à Saint-Philippe de Roule.

31. — Dépêche télégraphique annonçant la défaite d'Abd-el-Kader, près de la Chiffa. — **Élection de Dumont** à l'Académie des beaux-arts.

Monuments et Fondations.

Construction de la **fontaine Cuvier.** — L'ancien **portail de l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs** est placé sur la façade de l'église Saint-Séverin. — Érection de la **Tour du Télégraphe** au ministère de l'Intérieur ; — des quatre statues de la fontaine Louvois. — Les statues qui décoraient **le portail de Notre-Dame** sont retrouvées au Marché de la Santé (où elles servaient de bornes) et replacées dans leurs niches. — Ouverture des **nouvelles galeries de botanique et de minéralogie au Jardin des Plantes.**

Formation de la **place du collège Louis-le-Grand.**

Ouverture des **rues : — Montyon — Neuve des Poirées — de la Goutte d'Or — Desbrosses — Greffulhe — de Parme — Jean Goujon.**

Loi relative à l'**agrandissement du Palais de Justice** (24 juillet). — Loi autorisant la reconstruction de la **salle Favart** (7 août).

Inauguration au Père Lachaise du **buste de l'acteur Potier,** par Dantan jeune. — Un **monument est élevé à Florian,** à Sceaux.

Fondation de la **Société ethnologique** — de la **Société des artistes dramatiques** (15 avril).

La vie de la rue.

Panorama de l'Incendie de Moscou, par Langlois. — **Navaloroma** de Gamain (prise du fort de Saint-Jean d'Ulloa).

Réouverture (22 septembre) des **bals Montesquieu,** dans le bazar Montesquieu. Au coin de la rue Laffitte et du boulevard des Italiens, sur l'emplacement de l'ancien hôtel Cerutti, construction de la **Maison Dorée.**

Les Chanteurs Montagnards.

Beaux-Arts.

Salon de 1839. 2141 tableaux, 130 sculptures (*Hamlet*, par Delacroix. — *Tableaux du siège de Constantine*, par Horace Vernet. — *Faust apercevant Marguerite pour la première fois*, par Ary Scheffer. — *Psyché conduite à l'Amour*, par Eugène Devéria. — *La Poste restante*, par Biard. — *Les Experts*, par Decamps. — *Portrait de George Sand*, par Auguste Charpentier. — *Grenadier blessé*, par Bellangé. — *La Velléda* de Maindron).


MILNE-EDWARDS.
Zoologiste (1800-1886.)


MICHELET.
Historien (1798-1874.)


B. ÉMÉRIC-DAVID.
Archéologue (1755-1839.)


EDG. QUINET.
Écrivain et homme politique (1803-1875.)


HIPP. CARNOT.
Homme politique (1801-1888.)


E. GIGOUX.
Peintre (1806-1899.)

Concerts du Conservatoire : 13 et 27 janvier. — 10 et 24 février. — 10, 24, 29 et 31 mars. — 7 et 21 avril.

Halévy est nommé **professeur de composition au Conservatoire** à la place de Paër.

Industrie.

9e **exposition des produits industriels,** au grand carré des Champs-Élysées (3,381 exposants — plus de la moitié appartenaient au département de la Seine — produits exposés dans quatre salles. — 805 médailles décernées. — Cylindres graveurs de Grimpré. — Pianos d'Érard. — Chronomètres de Bréguet. — Cachemires d'Hindelang. — Mousselines de Tarare).

La vie littéraire.

Lamartine : *Recueillements poétiques.* — **A. Lacaussade :** *Les Salaziennes*, poésies. — **Stendhal.** *L'Abbesse de Castro.* — *La Chartreuse de Parme.* — **George Sand :** *Spiridion.*

Alphonse Karr commence la publication des *Guêpes ;* **Daumier :** *Les Cent et un Robert Macaire* (texte de Charles Philippon).

Le **Musée pour rire** commence à paraître cette année.

Le théâtre (Débuts et premières).

Théâtre-Français. — 26 octobre. **Début de Mlle Doze** dans Agnès de l'*Ecole des Femmes* et Angélique de l'*Epreuve Nouvelles.*

La Course au clocher, comédie en 3 actes par F. Arvers (on écrit encore Arwers). — Mlle de Belle-Isle par Alexandre Dumas. — *Il faut que jeunesse se passe* par Rougemont. — *Laurent de Médicis* tragédie en 3 actes par L. Bertrand. — *Un cas de conscience*, comédie en 3 actes par Charles Lafont.

Opéra. — 4 février. *La Gypsy*, ballet en 3 actes, par Saint-Georges et Mazillier, musique de Benoist, A. Thomas et Marliani (grand succès). — 1er avril. *Le Lac des Fées*, opéra en 5 actes, paroles de Scribe et Mélesville, musique d'Auber (succès). — 29 mai. **Début de Mlle Nathan.** — 14 septembre. *La Vendetta*, opéra en 3 actes, paroles de Léon et Adolphe, musique de Henri de Ruolz (succès).

Opéra-Comique. — 2 septembre. *Le Schériff*, opéra en 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Halévy (succès). — 20 septembre. *La Reine d'un Jour*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe et Saint-Georges, musique d'Adam (succès). — **Début de Masset** dans le rôle de *Marcel.* — 9 décembre. *Éva*, drame lyrique en 2 actes, paroles de Leuven et Brunswick, musique de Girard et Coppola. **Début de Mme Eugénie Garcia** dans le rôle d'*Éva.*

Théâtre Italien. — 1er janvier. *Robert Devereux, comte d'Essex*, 3 actes, paroles de Cammarano, musique de Donizetti. — 17 janvier. *L'Elisire d'Amore*, opéra-comique, 2 actes, paroles de Romani, musique de Donizetti (succès). — 7 octobre. **Début de Mlle Pauline Garcia,** dans *Otello.*

Vaudeville. — S'installe le 16 janvier dans une salle appelée le Café-Spectacle, boulevard Bonne-Nouvelle (direction Étienne Arago et Dutacq).

Palais-Royal. — *Rothomago*, par Cogniard frères. — *Les premières armes de Richelieu* par Bayard et Dumanoir.

Renaissance. — 11 octobre. **Début de Mlle Bathilde Figeac.**

Théâtre Montparnasse. — **Début de Barré.**

Les morts de l'année.

Le peintre **Franquelin** (5 janvier). — **Le général Lallemand** (11 mars). — **Éméric-David,** membre de l'Académie des beaux-arts (4 avril). — **Le marquis de Sémonville,** pair de France (12 avril). — **Le contre-amiral Hamelin** (25 avril). — Le musicien **Paër** (5 mai). — **Maret, duc de Bassano** (14 mai). — L'archéologue **Alexandre Lenoir** (12 juin). — **Adolphe Nourrit,** de l'Académie de musique (7 août). — L'écrivain **Michaud** (1er octobre). — **Le général Bernard,** ancien ministre de la guerre (5 novembre). — Le banquier **Hagermann** (5 novembre). — **L'amiral Truguet** (27 décembre).



DÉBARQUEMENT A COURBEVOIE DES RESTES DE NAPOLÉON Ier.
(15 décembre 1840.)
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

1840

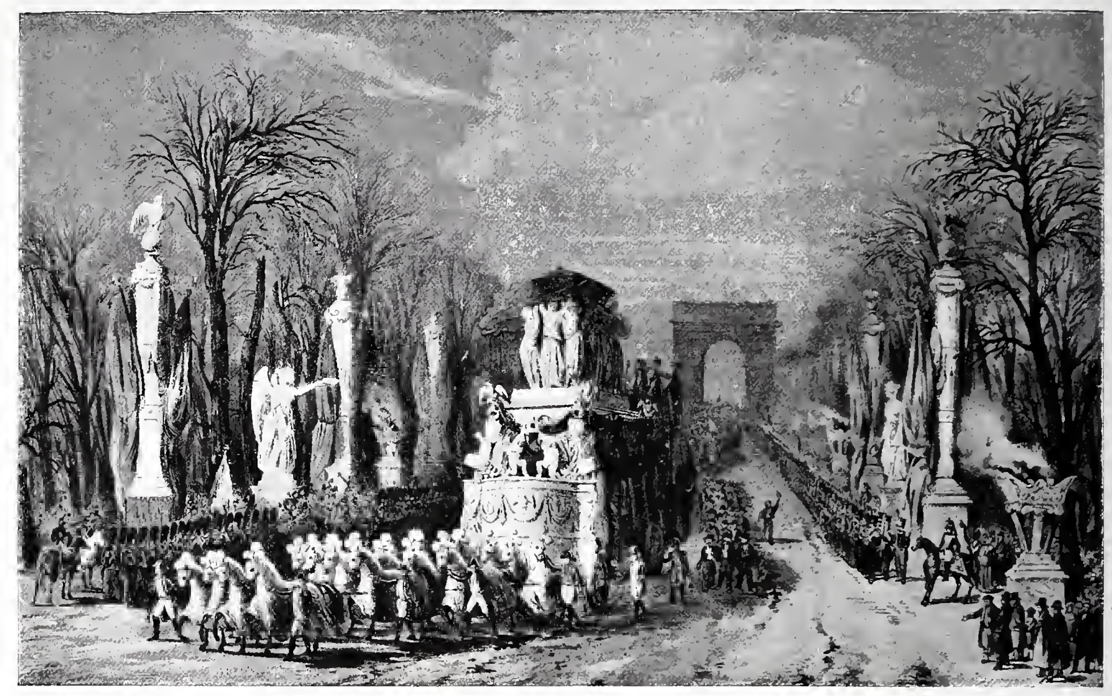
Y a-t-il encore, au début de 1840, un Parisien, un combattant de Juillet assez attardé pour venir chanter spontanément sous les murs des Tuileries, comme jadis devant le balcon du Palais-Royal :

> Soldat du drapeau tricolore,
> D'Orléans, toi qui l'as porté,
> Ton sang se mêlerait encore
> A celui qu'il nous a coûté!

En tout cas s'il y en a un, c'est un naïf. La chanson a vieilli et plus encore les sentiments qui l'avaient inspirée. Le divorce entre la dynastie et l'âme parisienne est bien près d'être tout à fait consommé. 1840 en marque le dernier et irréparable déchirement. Quelle année orageuse et que de souplesse, de sang-froid, d'astuce, il faudra à ce vieux pilote de Louis-Philippe pour doubler ce nouveau cap des tempêtes! Les esprits sont troublés; le patriotisme se réveille et se hérisse; à l'atelier, dans la boutique, dans les rues étroites et sombres du vieux Paris, les discussions sont chaudes, pressantes, tumultueuses. Le soir, dans sa mansarde, l'ouvrier parisien — un type qui disparaîtra, celui-là — tire de sa cachette le vieux fusil à pierre avec lequel il a combattu à Saint-Merry et le nettoie avec attendrissement, pendant qu'en bas, sur le pavé retentissant, les gardes nationaux qui font patrouille relèvent leur tête coiffée du bonnet à poil comme pour humer une odeur lointaine de poudre, et marquent fièrement le pas avant d'aller retrouver leur corps de garde et leur bonnet de coton.

> En avant, marchons
> Contre leurs canons.

Mais le roi Louis-Philippe n'a qu'une envie médiocre de marcher. C'est la question d'Egypte qui sépare le roi de son peuple. Il s'agit de savoir si on soutiendra le pacha d'Egypte, *Méhémet-Ali*, contre son suzerain le padischah, et surtout contre l'éternel ennemi de la France, contre l'Anglais qui tire les fils de cette haute marionnette turque. Méhémet-Ali est le lion du jour à Paris; son portrait est dans toutes les vitrines, son nom sur toutes les bouches, son culte dans tous les cœurs. A cet emballement vous avez reconnu notre cher et vieux



LES FUNÉRAILLES DE NAPOLÉON Ier. — PASSAGE DU CORTÈGE DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

Paris, si prompt à dresser des idoles qu'il renversera le lendemain. Mais au fond l'instinct populaire a raison. Qu'importent le nom et le personnage qu'on glorifie! Ce Méhémet-Ali n'est qu'un Oriental sensuel et sanguinaire qui a tout juste la valeur d'une étiquette : ce qu'il y a derrière lui, ce qui est véritablement en jeu dans toute cette affaire, c'est l'influence française en Orient, c'est notre suprématie en Europe. Le petit Thiers, comme on l'appelle toujours, qui a constitué le 1er mars un cabinet dont il est le président, n'est pas éloigné de partager cette opinion : il vibre avec la foule. Louis-Philippe est plus froid et se réserve. Pendant plusieurs semaines on vit dans une attente pénible. On sent obscurément qu'il se prépare une péripétie décisive : mais laquelle?

Tout à coup, le 19 juillet, arrive à Paris, la nouvelle que les quatre grandes puissances, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, ont signé à Londres, le 15 du même mois, un traité qui règle la question d'Orient sans nous consulter. Dans le concert européen on nous a fait jouer le rôle de parent pauvre : on nous a tout simplement laissés à la porte. Il n'y a pas d'amour de la paix qui tienne devant de pareils outrages. Le Paris des grands jours révolutionnaires se retrouve. C'est un torrent de fureur et d'enthousiasme auquel le roi lui-même se laisse un instant entraîner. Les journées anniversaires de la révolution de Juillet font descendre dans la rue tout un peuple houleux et menaçant. Si *la Parisienne* a vécu, *la Marseillaise* est immortelle, et ses terribles accents, comme au temps où Louis-Philippe était jacobin, montent vers les Tuileries. Le 27, devant une foule énorme, le roi paraît au balcon de son palais. S'il ne chante plus lui-même *la Marseillaise*, il se découvre encore devant elle. Le 28, on inaugure le monument élevé à la mémoire des vainqueurs de Juillet sur la place de la Bastille. Le 29, on appelle sous les drapeaux les classes des trois dernières années. La guerre est dans l'air : les vieux soldats racontent en pleurant la honte de Waterloo; les conscrits jurent de les venger. La tache imprimée au front de la France va être enfin lavée.

La question d'Egypte est déjà bien loin : celle du Rhin allemand a pris sa place; quoi qu'on fasse, c'est toujours là qu'en revient la politique française. Par-dessus le fleuve convoité, Berlin et Paris se renvoient leurs provocations, leurs injures et leurs chansons.

L'Allemand Becker chante et ses compatriotes répètent avec leur forte conviction germanique :

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que ses flots tran-



LES FUNÉRAILLES DE NAPOLÉON Ier. — PASSAGE DU CORTÈGE DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

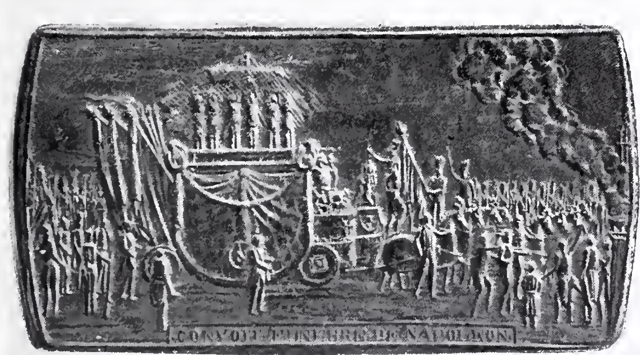
quilles porteront leur robe verte; » et Alfred de Musset lui répond en gavroche spirituel et héroïque :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand;
Son sein porte une plaie ouverte
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.
Nous l'avons eu, votre Rhin allemand!

Louis-Philippe met résolument le pied sur le feu de paille avant qu'il fût devenu un incendie. Il ne fait pas la guerre à quatre puissances à la fois. Mais, par une étrange contradiction qui n'est pas aussi habile qu'il le croyait, tout en pratiquant une politique ultra-pacifique, il s'attache à réveiller dans le cœur des Parisiens et des Français les vieux souvenirs de gloire qui y dorment depuis le premier empire. Il croit soutenir sa dynastie en s'annexant Napoléon Ier : il ne fait que montrer plus fortement par la comparaison ce qu'elle a d'un peu plat et d'un peu vulgaire dans sa tranquillité bourgeoise. Napoléon Ier, mort à Sainte-Hélène en 1821, y était resté : on résolut de le faire revenir. C'était combler les vœux des patriotes qui demandaient depuis longtemps pour le grand empereur son retour à Paris, sur les bords de la Seine, comme il l'avait demandé lui-même expressément dans ses dernières volontés.

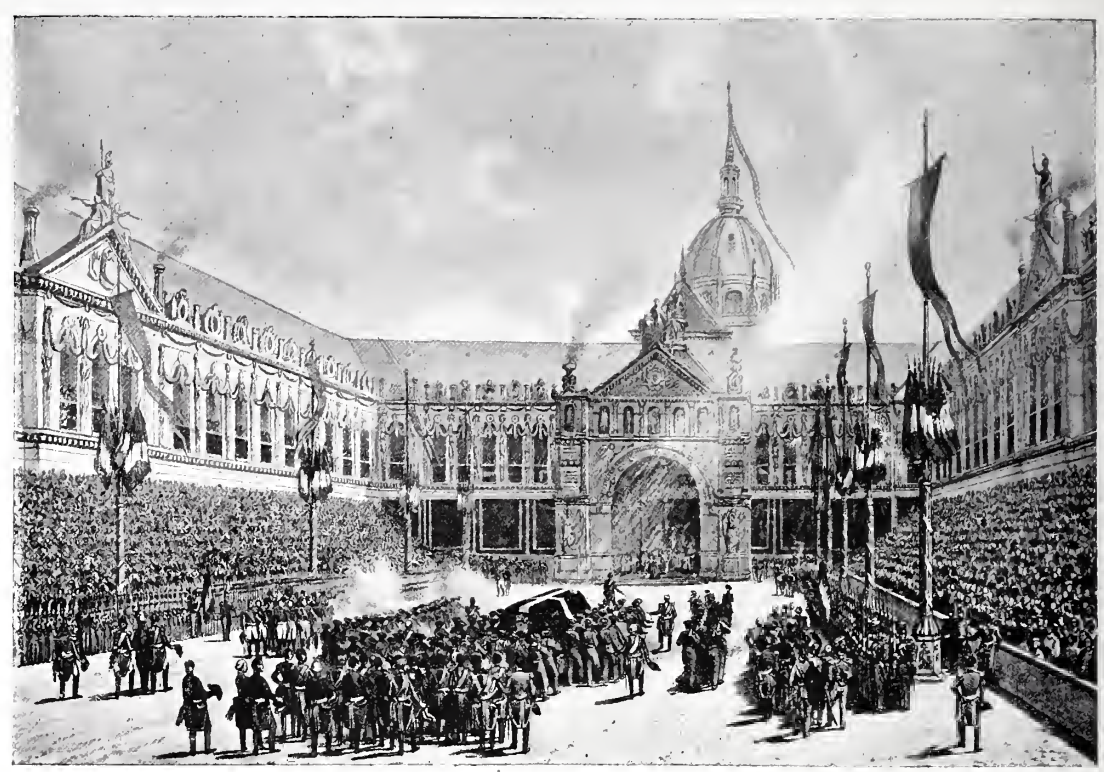
Sire, vous reviendrez dans votre capitale
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans [fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche [triomphale,
En habit d'empereur.

Mais c'était en même temps réveiller les espérances d'une dynastie déchue, jeter de nouveau aux masses un nom flamboyant qu'on eût dû tenir dans l'ombre, provoquer des rapprochements fâcheux, cette année-là surtout, entre



LA LÉGENDE NAPOLÉONIENNE DANS L'INDUSTRIE PARISIENNE. COUVERCLE DE TABATIÈRE.

D'après un document du temps. — (Collection Paul Le Roux.)



LES FUNÉRAILLES DE NAPOLÉON Ier. — LE CLERGÉ REÇOIT LES RESTES DE NAPOLÉON DANS LA COUR D'HONNEUR DE L'HÔTEL DES INVALIDES.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

les pacifiques reculades de Louis-Philippe et la cravache avec laquelle Napoléon Ier fouaillait autrefois les chiens hurlants de l'Europe.



ESPLANADE DES INVALIDES.

Funérailles de l'Empereur.

Estrade Supplémentaire de la rue S^t. Dominique, Côté du Gros-Caillou.

Une Personne.

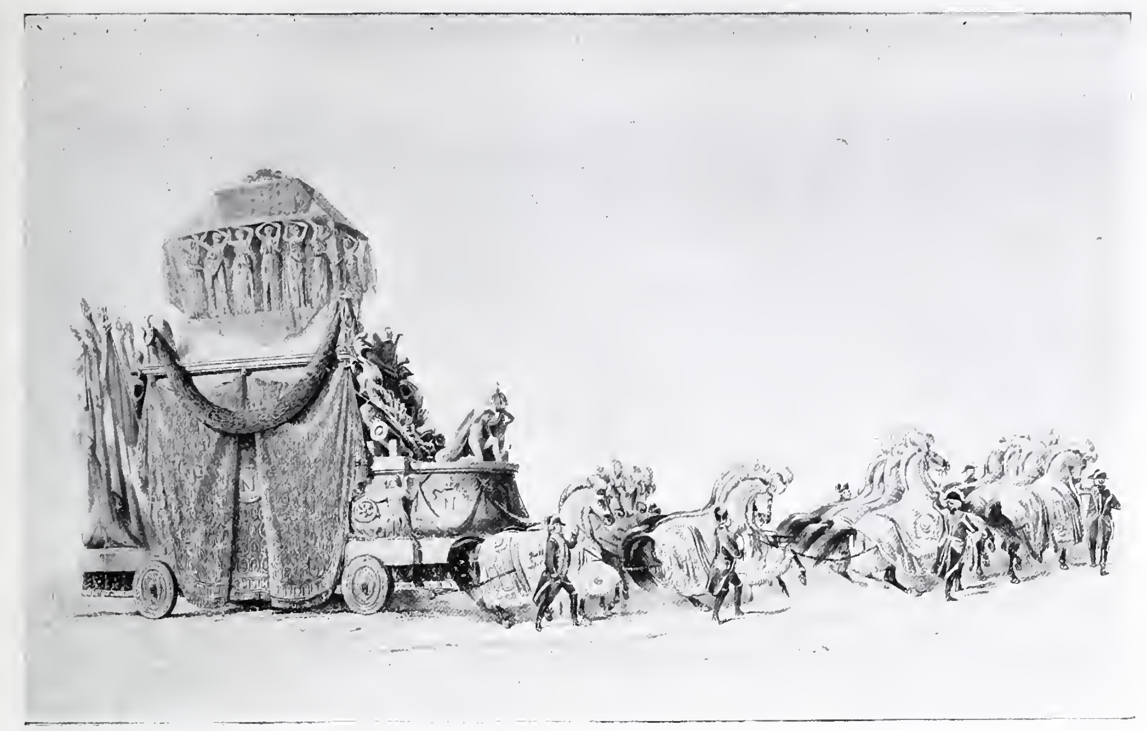
FAC-SIMILÉ D'UNE CARTE D'INVITATION.

(Musée Carnavalet.)

On le fit cependant et les « cendres », comme on disait bizarrement à cette époque pour un corps qui cependant n'avait jamais été incinéré, revinrent à Paris sous la haute et respectueuse direction du prince de Joinville. Ce fut une journée inoubliable de toutes les façons que celle du 15 décembre 1840. Il faisait un froid terrible : les quais, l'Esplanade des Invalides étaient noirs de monde, et tout ce peuple, saisi d'une inexprimable émotion à la vue du grand empereur qui rentrait triomphalement au milieu de sa nation, ne semblait pas sentir les âpres morsures de l'hiver. Il y eut pourtant de nombreux accidents : plus d'un de ceux qui avaient fait cortège à l'*Ancien*, revenu enfin chez lui, s'alita pour ne plus se relever.

Ciel glacé! soleil pur! Oh! brille dans l'histoire,
Du funèbre triomphe impérial flambeau.
Que le peuple à jamais te garde en sa mémoire,
Jour beau comme la gloire,
Froid comme le tombeau.

Cette même année-là, avant d'avoir enfermé l'oncle aux Invalides, Louis-Philippe avait mis le neveu en cage à Ham. Tout semblait donc sourire à la dynastie de Juillet : elle avait accaparé la gloire du grand homme et mis son héritier à l'abri. Mais ce n'était qu'une apparence. L'idée mystérieuse faisait son chemin dans le peuple, et las d'un repos qui n'était pas sans charmes, mais qu'ils n'ont apprécié que trop tard, les Français soupiraient après les gloires étincelantes de l'épopée impériale. Charles NORMAND.



LE CHAR FUNÈBRE DE NAPOLÉON.
D'après un dessin d'après nature. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

LES ÉCHOS DE PARIS

L'enfant de la Villette.

(17 mars.)

Le 17 mars de l'année 1840, une foule énorme se pressait aux abords de la Morgue. Il était midi et, deux heures à peine auparavant, avait été apporté, sur une civière, le corps d'un enfant. Déjà, de la cité et de tous les quartiers environnants, une vive curiosité, mêlée d'une pitié profonde, attirait sur le quai du Marché-Neuf des flots de visiteurs.

C'est que cet enfant, disait-on, avait été assassiné dans les circonstances les plus mystérieuses et les plus horribles.

Au jour naissant, des maraîchers qui se dirigeaient par un chemin vicinal vers la rue de Flandre, à l'extrémité de la commune de la Villette, avaient aperçu dans un fossé boueux, destiné à recevoir les eaux de la commune, le corps d'un enfant paraissant âgé de dix ans environs. La tête du petit cadavre était presque séparée du tronc par une section profonde; l'occiput et les tempes étaient à demi enfoncés.

On courut avertir M. Moulion, commissaire de police, qui fit relever le corps et commença une enquête sommaire. Bientôt arriva M. le substitut du procureur du roi, Croissant, et un rapide examen conduisit ces magistrats à des remarques étranges, à des soupçons plus étranges encore.

L'enfant assassiné avait une douce et jolie figure, une peu hâlée par le soleil; ses membres étaient délicats mais bien conformés. Il était revêtu d'un costume propre et presque neuf, qui semblait indiquer le fils d'ouvriers aisés : une blouse de coton brune à raies noires, un gilet de tricot de laine, un pantalon brun.

Dans le fossé, près la tête, on ramassa une petite calotte grecque à fond rouge. Au col, entre le gilet et la chemise, était suspendue par un cordon en caoutchouc une petite médaille, en argent, de la Vierge. Dans une carnassière d'enfant, attachée sur l'épaule par une courroie, on trouva une toupie.

La blouse était flottante et la ceinture de cuir verni qui la serrait à la taille avait été détachée avant le meurtre.

En haut du fossé, sur l'étroit sentier qui bordait les terres labourées, on remarqua une mare de sang. C'était donc là qu'avait été commis le crime. De l'autre côté du fossé, on vit qu'une charrette avait passé et stationné juste en face de l'endroit ou avait été jeté le cadavre : au sil-

lage irrégulier des roues, aux traces plus profondes en cet endroit des fers du cheval, à des marques de piétinements multipliés, on conjectura que les assassins avaient amené là leur victime vivante et l'y avaient égorgée. Leur audace avait de quoi étonner; car l'endroit choisi pour le meurtre était entièrement découvert et situé à une petite portée de fusil de la grande route d'Allemagne, toujours fréquentée, même la nuit.

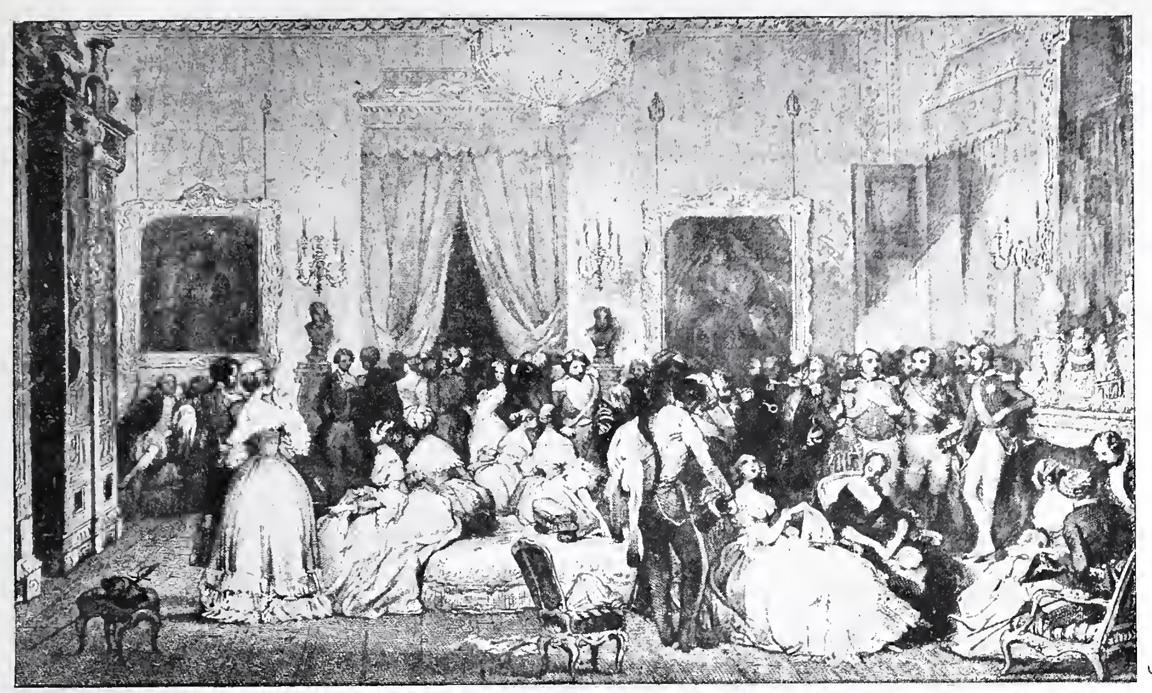
On transporta le cadavre dans une des salles du bâtiment d'octroi; des habitants de la commune que la nouvelle du crime attirait de tous côtés, aucun ne le reconnut.



LES FUNÉRAILLES DE NAPOLÉON Ier. — INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DES INVALIDES PENDANT LA CÉRÉMONIE RELIGIEUSE.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

A dix heures, on apportait le corps à la Morgue



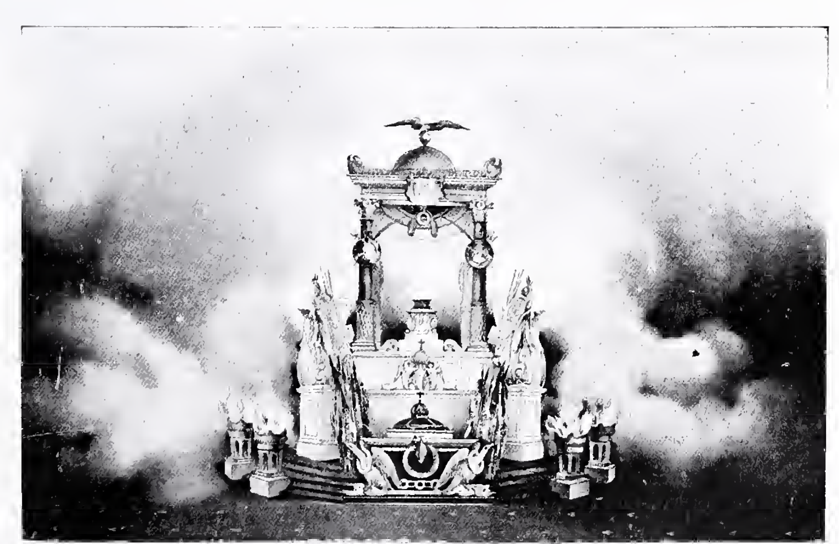
UNE SOIRÉE CHEZ S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS EN 1840.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

et l'instruction chercha, par tous ses puissants moyens de police, à pénétrer ce sanglant mystère.

Ordre fut envoyé à toutes les brigades de gendarmerie, dans un rayon de cent vingt kilomètres autour de Paris, de répandre la nouvelle du crime et de s'enquérir d'un enfant disparu. Des médecins furent appelés pour constater l'état du cadavre et en faire l'autopsie. De leur procès-verbal il résulta que l'enfant avait dû être frappé inopinément, alors qu'il s'était assis sur le revers du fossé. Le premier coup qui lui avait été porté par un instrument piquant et contondant à la fois, avait été terrible ; l'arme avait brisé l'occiput et pénétré jusqu'à la cervelle ; le malheureux petit, cependant, avait eu la force de se relever ; mais alors, il avait été renversé par un second coup vigoureusement asséné dans la direction de la tempe. Puis, on lui avait coupé la gorge avec un rasoir, ou avec un couteau des mieux affilés. La mort paraissait remonter à huit ou dix heures avant la découverte du cadavre.

Pendant le reste de la journée du 17 et pendant toute celle du 18, le flot des curieux ne cessa de remplir la salle dans laquelle, à travers le vitrage, on apercevait le corps de l'enfant, couché sur la sombre dalle. *L'enfant de la Villette*, c'était le seul nom qu'on pût donner à la mystérieuse victime de ce crime atroce, enveloppé de ténèbres ; ces traits délicats, cette innocence endormie dans la mort, frappaient vivement les imaginations et remuaient tous les cœurs. Dans Paris, hors de Paris, on ne parlait que de l'*Enfant de la Villette* ; et cependant aucun indice ne venait soulever un coin de ce mystère : personne ne savait d'enfant disparu : personne ne trahissait, à la vue de ces



DÉCORATION DE L'AUTEL DE LA CHAPELLE DES INVALIDES PENDANT LA CÉRÉMONIE RELIGIEUSE DU 15 DÉCEMBRE.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

restes inanimés, une de ces surprises dont la manifestation involontaire est constamment épiée par des agents mêlés à la foule.

Alors on recourut à une mesure inouïe dans les fastes de la Morgue.

On raconte que Pierre le Grand, visitant le cabinet du célèbre anatomiste hollandais, Ruysch, y admira le corps d'un enfant préparé avec un art si parfait, que la mollesse des tissus, la fraîcheur de la peau, l'expression même des traits, y faisaient l'illusion de la vie. Cette perfection des sait que les règlements de la Morgue ne permettent l'exposition du corps que pendant trois jours; cette limite, suffisante d'ordinaire pour la reconnaissance, est d'ailleurs impérieusement commandée par les progrès rapides de la décomposition.

M. Gannal fut appelé et, bien que les mutilations du meurtre et de l'autopsie ajoutassent aux difficultés de sa tâche, il réussit à préparer le petit cadavre de façon à lui rendre toute l'illusion de la vie, en assurant sa conservation pendant



CAÏUS GRACCHUS CITÉ DEVANT LE SÉNAT.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture de 1840. — (Tableau de Brisset.)

(École des Beaux-Arts.)

procédés d'embaumement, qu'on attribue à Ruysch ou à Swammerdam, sur la foi d'anecdotes suspectes, un savant industriel français, M. Gannal, venait d'y atteindre.

Mis sur la voie de cette belle découverte par le zoologiste M. Strauss-Turckheim, M. Gannal avait trouvé le moyen de préserver des cadavres entiers de la décomposition, en injectant une solution de sel alumineux par l'une des carotides.

On avait récemment admiré, à l'exposition de 1839, la momie d'une petite fille embaumée par ce procédé, et dont les traits vermeils présentaient l'apparence du sommeil.

Le 19 mars, on résolut de conserver de cette façon le corps de l'Enfant de la Villette; car on tout le temps nécessaire à la découverte des meurtriers.

L'Enfant de la Villette fut ensuite revêtu de ses habits, et placé, non plus sur la dalle lugubre, mais sur un petit lit blanc élevé sur une estrade.

Dans cet état, les membres mollement arrangés sur la couchette, les joues rehaussées d'une couche légère de vermillon, il semblait s'être endormi en jouant (1).

A. Fouquier (*Causes célèbres*).

(1) L'auteur du crime était l'instituteur Eliçabide, déjà coupable de plusieurs assassinats. Ce monomane tuait « pour rendre, disait-il, ses victimes heureuses en mettant fin aux maux de leur existence ».

Duprez et la reprise des Martyrs.

Paris, 25 avril 1840.

« J'ai été voir les *Martyrs*; j'en suis revenu avec une impression pénible sur le mauvais goût du public, ou plutôt des claqueurs d'office, qui n'applaudissent que les choses qui, en justice rigoureuse, devraient être sifflées. Les cris, les hurlements, les fioritures les plus ridicules dans des situations touchantes des points d'orgue, pris à Rubini, à Tambourini (*sic*) et répétés à satiété, sont les seules répliques des chevaliers du lustre.

« Duprez, qui est tout-puissant, n'a pas le courage d'être franchement bon. Il est trompé par cette race inintelligente, il ambitionne son approbation, il redouble ses cris, ses mouvements soi-disant tragiques; il a l'air de vouloir surpasser les héros de la Porte-Saint-Martin. On l'écrase d'applaudissements quand, au lieu de paraître un chrétien résigné, il ressemble à un échappé de Charenton. On le redemande après le troisième acte. Il en est, sûrement, enchanté. Il ne sait pas que pour mériter de semblables ovations, il perdra sa superbe voix, qui déjà se fatigue, et qu'il mourra à la peine; ou bien qu'il éprouvera le plus grand des malheurs pour un artiste, celui de survivre à son talent.

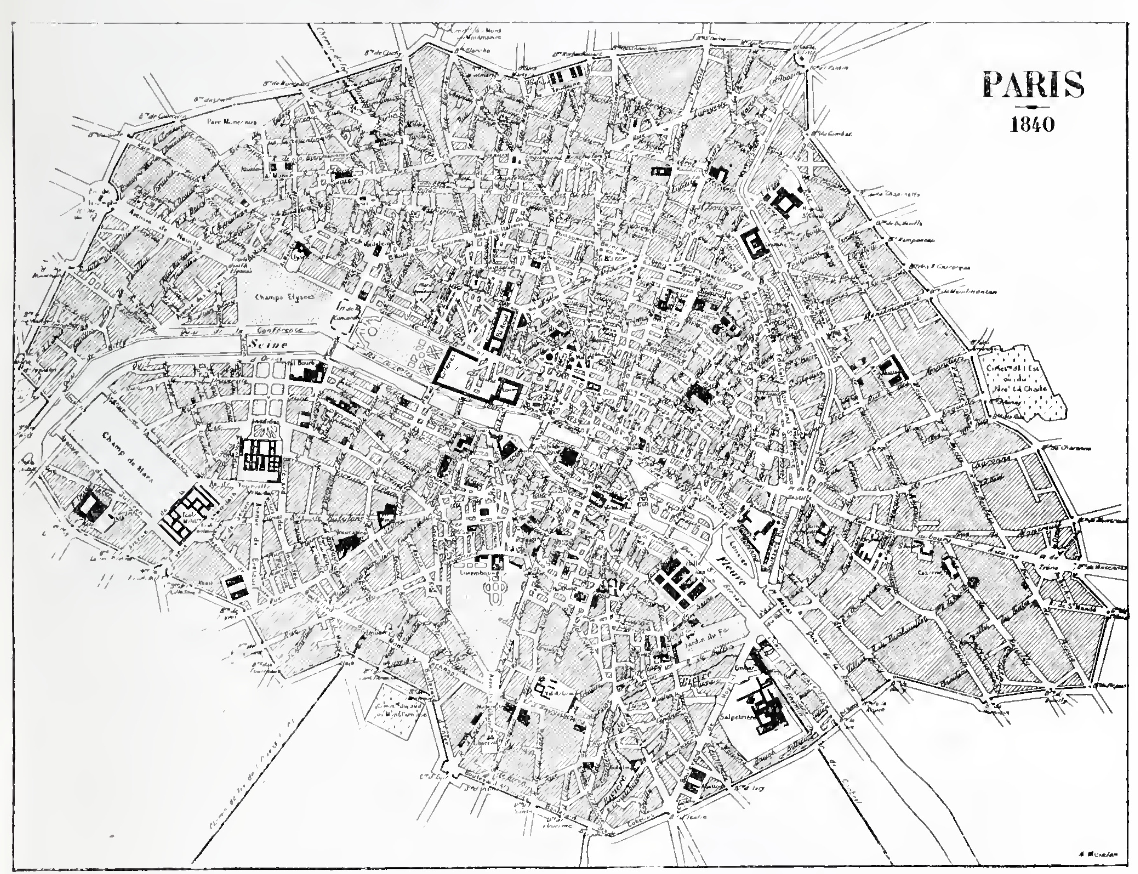
« C'est la faute du public, c'est la faute du goût qui devient, tous les jours, plus rare. Je vous en dirais bien la cause, mais ce serait trop long, et je réserve cela pour la première fois que j'aurai le plaisir de vous voir et de causer avec vous des arts que nous aimons tant.

« Elleviou ».

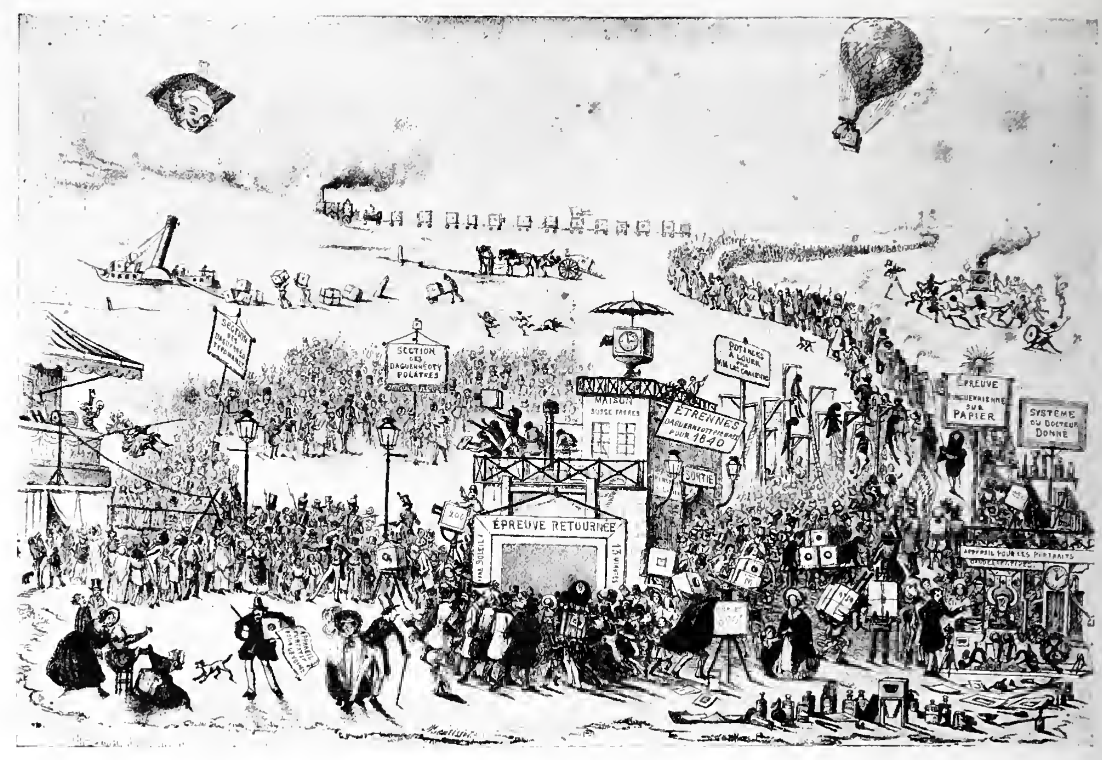
Le Mapah.

Un monsieur, auquel ses parents ont probablement négligé de donner un état, s'est récemment établi Dieu. — Il prétend que le véritable Dieu doit être à la fois homme et femme; — c'est-à-dire, *père* et *mère*, et il s'intitule *Mapah*, nom formé des premières syllabes des deux mots *maman* et *papa*. Il y a deux ans, les femmes libres adressèrent à la Chambre des députés une pétition tendant à ce que le roi Louis-Philippe fût appelé à l'avenir roi des Français et des Françaises. — On prononça l'ordre du jour, parce qu'on objecta que les Françaises étaient comprises dans les Francais, — et que rien n'empêcherait, si on accédait à cette première demande, d'être bientôt obligé d'appeler le roi, — roi des Français, des Françaises et des chapeliers, etc, etc. Le Mapah a accompli ce vœu des femmes libres.

Je n'ai jamais vu ce nouveau Dieu; — mais il m'a parlé comme l'autre parla à saint Jean dans le désert. — La parole du Mapah — coûte trois



PARIS EN 1840.
Plan dressé par A. Meunier, d'après les documents du temps. — (Collection Charles Simond.)



LA DAGUERRÉOTYPOMANIE.
Caricature de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)



PROJET D'INHUMATION DES RESTES DE NAPOLÉON.
D'après un dessin du temps. — (Musée Carnavalet.)

sous de port. — Il m'a envoyé quatre pages sur Napoléon et sur Waterloo; — je pense que Dieu parlait hébreu à son peuple, — le langage du Mapah est de l'hébreu pour moi. Il a écrit également à M. V. Hugo, — et lui a proposé d'être Sous-Dieu, ou Saint-Esprit, — M. Hugo a refusé. — Il paraît qu'il aime mieux être académicien. On ne saurait trop porter à la connaissance du public de semblables traits de désintéressement.

Le Mapah date *ses évangiles* de *son grabat*, décidément le métier est mauvais, le royaume des dieux n'est pas de ce monde, — et j'admire peut-être trop le désintéressement de M. Hugo.

Le Dieu, m'a-t-on assuré, daigne se manifester dans divers estamniets, — où il fait la Pâque et communie sous les espèces des échaudés et de la bière; sa foudre se compose d'un rotin, et il s'encense lui-même au moyen d'une pipe culottée. — Il rencontra un jour, dans un café, M. *Jules Sandeau*, auquel il dit : — levez-vous et suivez-moi. — M. Sandeau se leva et s'en alla aussi vite qu'il put aller.

ALPHONSE KARR (*Les Guêpes*).

Funérailles de Napoléon.

(15 décembre.)

J'AI entendu battre le rappel dans les rues depuis six heures et demie du matin. Je sors à onze heures. Les rues sont désertes, les boutiques fermées; à peine voit-on passer une vieille femme çà et là. On sent que Paris tout entier s'est versé d'un seul côté de la ville comme



LA LÉGENDE NAPOLÉONIENNE DANS L'INDUSTRIE PARISIENNE.
PORTE-CIGARE A L'EFFIGIE DU MAMELUK.
(Collection Paul Le Roux.)

un liquide dans un vase qui penche. Il fait très froid ; un beau soleil, de légères brumes au ciel. Les ruisseaux sont gelés. — Rue Saint-André-des-Arcs, le mouvement fébrile de la fête commence à se faire sentir. — Oui, c'est une fête; la fête d'un cercueil exilé qui revient en triomphe. A l'angle de la rue de Grenelle et de la rue du Bac, les gardes municipaux arrêtent les voitures. Je passe outre sur la place des Invalides, je montre mon billet pour la première estrade à gauche, et je franchis la haie. La décoration de la place, bien et mal. Il paraît qu'on n'a pas eu le temps d'achever l'ornementation de la grande entrée de l'hôtel. Une rangée de mâts tout nus et tout secs se dressent au-dessus des canons, et, à distance, ressemblent à ces allumettes que les petits enfants piquent dans du sable. Au fond, le dôme, avec son pavillon et son crêpe, glacé de reflets métalliques, estompé par la brume sur le ciel lumineux, fait une figure sombre et splendide.

Il est midi.

Le canon de l'Hôtel tire de quart d'heure en quart d'heure. La foule piétine et bat la semelle. Un crieur erre dans l'estrade vendant des complaintes à un sou et des relations de la cérémonie. J'achète deux de ces papiers.

Tous les yeux sont fixés sur l'angle du quai d'Orsay, par où doit déboucher le cortège. Tout à coup, les gardes nationaux courent aux armes, la haie se forme, le cortège approche.

Il est midi et demi.

A l'extrémité de l'Esplanade, vers la rivière, une double rangée de grenadiers à cheval, à buffleteries jaunes, débouchent gravement. C'est la gendarmerie de la Seine. C'est la tête du cortège. En ce moment le soleil fait son devoir et apparaît magnifiquement. Nous sommes dans le mois d'Austerlitz.

Le cortège, mêlé de généraux et de maréchaux, est d'un admirable aspect. La garde nationale à cheval paraît. Brouhaha dans la foule. Elle est en assez bon ordre pourtant, mais c'est une troupe sans gloire, et cela fait un trou dans un pareil cortège. On rit. J'entends ce dialogue : — Tiens, ce gros colonel ! comme il tient drôlement son sabre ! — Qu'est-ce que c'est que ça ? — C'est Montalivet.

De temps en temps le cortège s'arrête, puis il reprend sa marche. L'attention redouble. Voici la voiture noire à frise d'argent de l'aumônier de la



LE MAPAH.
D'après une caricature de l'époque.
(Collection G. de Nouvion.)



LA COLONNE DE JUILLET SUR LA PLACE DE LA BASTILLE.
Dessiné d'après nature et lithographie par Ph. Benoist. — (Collection G. Hartmann.)

Belle Poule, au fond de laquelle on entrevoit le prêtre en deuil; puis le grand carrosse de velours noir à panneaux glaces de la commission de Sainte-Hélène, quatre chevaux à chacun de ces deux carrosses. Tout à coup le canon éclate à la fois à trois points différents de l'horizon. Ce triple bruit simultané enferme l'oreille dans une sorte de triangle formidable et superbe. Des tambours éloignés battent aux champs.

Le char de l'empereur apparaît.

Le soleil, voilé jusqu'à ce moment, apparaît en même temps. L'effet est prodigieux. Le char avance lentement. On commence à en distinguer la forme. Voici les chevaux de selle des maréchaux et des généraux qui tiennent le cordon du poêle impérial. Voici les quatre-vingt-six sous-officiers légionnaires portant les bannières des quatre-vingt-six départements. Rien de plus beau que ce carré, au-dessous duquel frissonne une forêt de drapeaux. On croirait voir marcher un champ de dahlias gigantesques.

Voici un cheval blanc couvert de la tête aux pieds d'un crêpe violet, accompagné d'un chambellan bleu ciel brodé d'argent et conduit par deux valets de pied vêtus de vert et galonnés d'or. C'est la livrée de l'empereur. Frémissement dans la foule : — *C'est le cheval de bataille de Napoléon!* — La plupart le croyaient fortement — Pour peu que le cheval eût servi deux ans à l'empereur, il aurait trente ans, ce qui est un bel âge de cheval.

Ce coursier de paille porte sur son dos la vraie selle de Bonaparte à Marengo. Une selle de velours cramoisi à double galon d'or — assez usée (1).

THÉATRE DU LUXEMBOURG.
Gravé par Berthaud, d'après une aquarelle de Testard.
(Collection G. Hartmann.)

(1) Le mors et les étriers étaient en vermeil et ciselés; l'œil des étriers était surmonté de deux aigles qui avaient été ajoutés sous l'empire. Le cheval était recouvert d'un crêpe violet semé d'abeilles d'or.

Après le cheval viennent en lignes sévères et pressées les cinq cents marins de la *Belle-Poule*, jeunes visages pour la plupart, en tenue de combat, la hache d'abordage à la main et le sabre au côté.

Le char est maintenant très près. Arrivée en face de moi, je ne sais quel obstacle momentané se présente, le char s'arrête. — Je puis le regarder à mon aise. — L'ensemble a de la grandeur.

C'est une énorme masse dorée entièrement, dont les étages vont pyramidant au-dessus des quatre grosses roues dorées qui le portent. Le vrai cercueil est invisible.

On l'a déposé dans la cave du soubassement, ce qui diminue l'émotion. C'est là le grave défaut de ce char. Il cache ce qu'on voudrait voir, ce que la France a réclamé, ce que le peuple attend,



COSTUME DE DON ALPHONSE DANS
" LA FAVORITE. "
D'après une maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

ce que tous les yeux cherchent, le cercueil de Napoléon.

Deux immenses faisceaux de drapeaux pris sur toutes les nations de l'Europe se balancent avec une emphase magnifique à l'avant et à l'arrière du char.

Rien de plus surprenant et de plus superbe que l'attelage de seize chevaux qui le traînent. Des valets de pied à la livrée impériale conduisent cette cavalcade formidable.

Le char, soit dit en passant, n'aurait dû avoir que huit chevaux. Huit chevaux, c'est un nombre symbolique qui a un sens dans le cérémonial. Sept chevaux, neuf chevaux, c'est un roulier; seize chevaux, c'est un fardier; huit chevaux, c'est un empereur.

Les spectateurs des estrades n'ont cessé de battre la semelle qu'au moment où le char cata-



COSTUME DE LÉONOR DANS
" LA FAVORITE. "
D'après une maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

falque a passé devant eux. Alors seulement les pieds font silence. On sent qu'une grande pensée traverse cette foule.

— Le char n'entre pas dans la cour des Invalides, la grille posée par Louis XIV serait trop basse. Il se détourne à droite; on voit les marins entrer dans le soubassement et ressortir avec le cercueil, puis disparaître sous le porche élevé à l'entrée du palais. Ils sont dans la cour.

C'est fini pour les spectateurs du dehors. Il est



COSTUME DE DON BALTHAZAR DANS
" LA FAVORITE. "
D'après une maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

trois heures. Une salve d'artillerie annonce que la cérémonie vient de s'achever aux Invalides. Je rencontre B... Il en sort. La vue du cercueil a produit une émotion inexprimable. Les paroles dites ont été simples et grandes. M. le prince de Joinville a dit au roi : *Sire, je vous présente le corps de l'empereur Napoléon.* Le roi a répondu : *Je le reçois au nom de la France.* — Puis il a dit à Bertrand : *Général, déposez sur le cercueil la glorieuse épée de l'empereur*, et à Gourgaud : *Général, déposez sur le cercueil le chapeau de l'Empereur.*



LA MODE EN 1840.
Robe en soie glacée et chinée. Écharpe en soie écossaise. Chapeau de poult de soie orné de crêpe et de giroflées. Châle en gros de Naples. Ombrelle cozal.

(D'après *le Voleur* de 1840.)

Le *Requiem*, de Mozart, a fait peu d'effet. Belle musique, déjà ridée. Hélas! la musique se ride!

Le cortège a été beau, mais trop exclusivement militaire, suffisant pour Bonaparte, non pour Napoléon. Tous les corps de l'Etat eussent dû y figurer, au moins par députation.

Il semblait que le pouvoir eût eu de l'humeur. Le prince de Joinville s'en est plaint tout haut et a dit :

« Dans cette affaire, tout ce qui vient du peuple est grand, tout ce qui vient du gouvernement est petit. »

VICTOR HUGO.

(*Choses vues.*)

La confection du cercueil de Napoléon.

Le « Tombeau de l'Empereur » aux Invalides est la grande attraction des provinciaux de passage à Paris : on raconte que cinq enveloppes successives constituent le cercueil. Le public pourra dorénavant satisfaire en partie sa curiosité, car on vient de placer dans la salle spéciale où se trouvent déjà les moulages du masque et de la main de Napoléon I[er], une petite réduction du cercueil de l'empereur; — ce modèle a toute une petite histoire particulièrement touchante.

Après Waterloo, un brave officier de la Grande Armée, Edouard Le Marchand, admirateur enthousiate de Napoléon, n'avait pu se résigner à servir les Bourbons. Il démissionna et, gardant en toute liberté le culte de son empereur, il alla s'installer au faubourg Saint-Antoine, où la fabrique de meubles dont il prit la direction ne tarda pas à devenir très prospère. Quand, en 1840, la France voulut avoir les cendres de Napoléon et lui prépara de splendides funérailles, le gouvernement de Louis-Philippe pensa au fidèle soldat de Napoléon pour lui faire une commande qui lui devait être particulièrement chère — celle d'un cercueil destiné à ramener les « cendres » du prisonnier de Sainte-Hélène.

Edouard Le Marchand se mit à l'œuvre avec amour; il construisit en ébène un véritable meuble d'art qui devait constituer l'enveloppe extérieure du cercueil de l'empereur.

En bonne place de larges lettres de cuivre doré inscrivaient ce nom : « Napoléon ».

A cette époque, Victor Hugo demeurait dans le voisinage de la Bastille : comme tout le monde, il vint voir le cercueil de l'empereur.

— Qu'est-ce que cela, s'écria-t-il, en apercevant l'inscription; du cuivre doré pour Napoléon! Des lettres d'or, des lettres d'or, ce n'est pas de trop pour lui!

On déféra à ses vœux et le cercueil fut embarqué pour Sainte-Hélène. De la pièce d'ébène qui lui avait servi, Edouard Le Marchand utilisa les restes pour construire quelques petites réductions du modèle du cercueil de l'empereur (1).

(1) Une de ces réductions, offerte par M. Paul Robiquet à M. Félix Faure, a été installée au musée d'artillerie, dans la salle réservée aux reliques napoléoniennes.

(*Anonyme.*)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1840

Janvier.

9. — **Obsèques de Mgr l'archevêque de Paris**. L'inhumation a lieu en l'église Notre-Dame.

11. — Discussion à la Chambre des députés, à l'occasion d'un projet d'alliance avec la Russie.

12. — **Manifestation des gardes nationaux.** 300 d'entre eux se réunissent en armes et, sous la conduite de plusieurs de leurs officiers, se rendent en corps chez les députés qui avaient le plus manifesté leur sympathie pour la réforme, par leur coopération à en propager l'esprit.

17. — Les officiers qui avaient pris part à la manifestation du 12 sont traduits devant le conseil de préfecture et condamnés à des peines disciplinaires.

31. — **Condamnation de Blanqui** (Louis-Auguste) à la peine de mort; de Guignot et d'Élie chacun quinze ans de détention, de Bonnefaid, de Hendrick, Herbulet, Vallière, Godard, Dubrowidien, chacun à dix ans de détention, et des autres accusés à des peines variant de cinq à trois ans et à la surveillance durant leur vie de la haute police.

Février.

6. — Adoption par la Chambre des députés d'un projet de loi accordant un crédit extraordinaire de cent mille francs pour l'érection d'un **monument à Molière**. — La Chambre des députés repousse la proposition Gauguier qui tendait à interdire le cumul des fonctions salariées et du traitement des députés. — Discussion et adoption par la Chambre des députés et la Chambre des pairs de la résolution relative à la Légion d'honneur. — Rejet de la loi de dotation de M. le duc de Nemours.

18. — **Obsèques du maréchal Maison.**

20. — La Chambre rejette à la majorité de 26 voix (226 boules noires) « **la loi de famille** » (dotation du duc de Nemours pour les frais de son mariage avec la princesse Victoire de Saxe-Cobourg-Gotha). — Chute du ministère Soult.

22. — Adoption par la Chambre des députés du projet de loi accordant à la veuve du colonel Combes une pension de 2000 francs (loi du 18 mars). — Jugement et **condamnation de Lober**, prévenu d'une triple tentative d'assassinat sur des commerçants de la rue du 29 juillet.

Mars.

1er. — Formation du **ministère Thiers**, Rémusat, Vivien, Victor Cousin, Cubières, Roussin.

4. — Adoption par la Chambre des députés de la loi prorogeant jusqu'au 1er février 1852 le **monopole**, au profit de l'État, de la vente et de la fabrication **du tabac**.

17. — Exposition à la Morgue du cadavre **de l'enfant de la Villette**, assassiné par Eliçabide.

30. — Élection à l'Académie des sciences de M. Robert, en remplacement de Prony, décédé.

Avril.

9. — **Le maréchal Gérard** est nommé commandant supérieur des gardes nationales de Paris et du département de la Seine.

17. — Discussion à la Chambre des pairs du projet et de la loi sur les **fonds secrets**.

19. — Loi ouvrant un crédit de 800,000 francs pour l'exécution des peintures et sculptures du Palais de la Chambre des pairs.

26. — Arrivée à Saint-Cloud de la princesse Victoire que son fiancé le duc de Nemours avait été recevoir à Péronne.

27. — **Mariage du duc de Nemours** et de la princesse Victoire de Saxe-Cobourg-Gotha. — Ordonnance d'amnistie en faveur de tous les condamnés pour crimes et délits politiques.

Mai.

2. — Séance publique annuelle des cinq Académies.

9. — **Élection académique**. M. le comte de Montalivet est nommé membre de l'Académie des beaux arts.

12. — Adoption par la Chambre des députés d'un **projet de loi** accordant un crédit d'un million **pour le transfert des restes de Napoléon**. Le rapporteur, le maréchal Clauzel, demandait 2 millions, que le gouvernement refuse. (Quelques jours après, plusieurs journaux ouvrent une souscription.)

16. — Inauguration de la **nouvelle salle de l'Opéra-Comique**, place Favart, construite par Charpentier.

26. — **Mgr Affre**, coadjuteur de l'archevêque de Strasbourg, est nommé **archevêque de Paris**.



R. P. RAVIGNAN.
Prédicateur (179?-1858.)



GABRIEL LAMÉ.
Mathématicien
(1795-1870.)



J.-V. SCHNETZ.
Peintre (1787-1870.)



TH. L. AUZOUX.
Anatomiste (1797-1880.)



BARON DE LAOOUCETTE.
Archéologue
(1792-1848.)



CICERI.
Peintre décorateur
(1782-1868.)

Juin.

1er. — *Le Courrier Français* et *le Siècle* publient une lettre d'Odilon Barrot et de Thiers qui désapprouvent la souscription ouverte par les journaux, le mois précédent, pour les honneurs à rendre à la mémoire de Napoléon, attendu que le gouvernement a les moyens de satisfaire pleinement aux vœux du pays (Plusieurs personnes entre autres Joseph Bonaparte, avaient donné pour cette souscription un million.) La souscription fut arrêtée par cette lettre d'Odilon Barrot.

4. — Remise solennelle par le maréchal Bertrand des **armes de Napoléon** à Louis-Philippe. (Cette remise excite les protestations de Joseph Bonaparte et de Louis Napoléon.)

11. — A l'Académie française, séance publique et distribution des prix. (Prix de 10,000 francs accordé à M. Augustin Thierry.)

10. — Loi accordant un crédit d'un million pour la translation des restes de Napoléon.

13. — Adoption par la Chambre des députés du projet de loi relatif au **chemin de fer de Paris à Rouen**.

14. — **Revue de la garde nationale** passée au Carrousel par le roi. Les cris de : Vive la Réforme! se mêlent aux cris de : Vive le roi!

16. — Ordonnance royale prorogeant jusqu'au 31 décembre 1843 l'autorisation et le privilège de la Banque de Rouen.

30. — Loi prorogeant jusqu'au 31 décembre 1867 le **privilège de la Banque de France**.

Juillet.

2. — Académie des scienes, séance annuelle, élections académiques.

7. — Nouvelle de la **mort de Lucien Bonaparte**, frère ainé de Napoléon, décédé à Viterbe (Italie), à l'âge de soixante-six ans.

14. — Publication de la liste des 504 citoyens morts ou blessés mortellement dans les journées des 27, 28, 29 juillet 1830, en combattant pour la défense des lois et des libertés publiques.

15. — Clôture de la session législative de 1840.

19. — Arrivée à Paris de la dépêche de Guizot en Angleterre, annonçant le **traité du 15 juillet**.

27. — Anniversaire de la Révolution de 1830. Le roi parait au balcon des Tuileries. Il est salué par des acclamations très vives. Un orchestre exécute *la Marseillaise* aux applaudissements de la foule.

28. — Inauguration du **monument** élevé à la mémoire des combattants **de Juillet** sur la place de la Bastille. On y transfère les 50 cercueils exposés dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et contenant les restes des victimes de 1830.

29. — Ordonnance relative à l'**appel des soldats** de la classe de 1836 à 1839.

Août.

6. — **Sacre de Mgr Affre** dans l'église Notre-Dame.

8. — Le directeur de **Sainte-Barbe, M. Labrouste**, pose la première pierre du nouvel établissement.

17. — Distribution des prix du concours général. — (Prix d'honneur de rhétorique décerné à Rigault du

collège Royal de Versailles; prix d'honneur de philosophie décerné à Gérard du collège Bourbon; prix d'honneur de mathématiques décerné à Berthonnien des Prots, élève du collège Louis le Grand.

22. — Académie des inscriptions et belles-lettres. — Distribution de prix fondés par le baron Gobert.

30. — 1er banquet rèformiste, à 2 heures, chez le sieur Gay à Châtillon.

Septembre.

1er. — Académie des sciences, séance annuelle.

4. — Émeute ouvrière dans le quartier des Quinze-Vingt entre les sergents de ville et les ouvriers. Deux sergents de ville sont tués. Pillage de la fabrique d'armes de Pillet.

7. — La troupe disperse les attroupements d'ouvriers.

10. — Le lieutenant général Dode de la Brunêne est nommé directeur général des travaux et fortification à exécuter autour de Paris. — Inauguration du **chemin de fer de Paris à Versailles** (rive gauche).

16. — Les travaux des fortifications sont commencés.

18. — Inauguration du **chemin de fer de Paris à Corbeil.**

28. — Le procès devant la Cour des pairs des **conjurès de Boulogne**. (Louis-Napoléon et ses complices.)

Octobre.

6. — Condamnation de Louis-Napoléon pour l'attentat de Boulogne à la détention perpétuelle dans une forteresse. Ses complices au nombre de 14 sont condamnés à des peines variant de la déportation à 2 ans de prison. — Vers minuit, Louis-Napoléon est transféré de la Conciergerie à la forteresse d'Ham.

7. — Funérailles du marèchal Macdonald duc de Tarente.

15. — Attentat de Darmès. A 5 heures et demi du soir, au moment où le roi revenant de Saint-Cloud avec la reine et Mme Adélaïde, passait sur le quai des Tuileries, Marius Darmès, frotteur à Paris, tire dans la voiture royale un coup de carabine qui heureusement n'atteint personne. Il est immédiatement arrêté.

21. — Le général Sébastiani est nommé maréchal de France.

29. — Chute du ministère Thiers. Nouveau ministère: Soult (guerre, président du conseil). — Martin du Nord (intérieur). — Guizot (affaires étrangères). — Duperré (marine). — Duchâtel (intérieur). — Cunin-Gridaine (commerce). — Teste (travaux publics). — Humann (finances). — Villemain (instruction publique).

Novembre.

3. — Plus de 30,000 personnes se sont rendues au cimetière de l'Est à l'occasion de la fête des Morts.

5. — Ouverture de la session législative de 1841.

9. — Manifeste du 2e fils du duc d'Orléans Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'Orléans. — Par ordonnance du roi en date du 1er novembre, M. Mahul, préfet de Vaucluse, est nommé directeur de la police général du Royaume.

10. — Naissance de Robert duc de Chartres, Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'Orléans, au château des Tuileries à midi et demi. Inauguration à Notre-Dame de Lorette du *Baptistère* dont les peintures avaient été confiées à M. Adolphe Roger.

15. — Baptême de Mgr le duc de Chartres dans la chapelle du Palais des Tuileries par Mgr l'archevêque de Paris. LL. AA. RR. le duc de Nemours et Mme Adélaïde tiennent le royal enfant sur les fonds baptismaux.

Décembre.

14. — Le bateau « *La Dorade* » sur lequel avait été placé le cercueil de Napoléon, vient s'amarrer au quai de Courbevoie.

15. — Translation des restes de Napoléon aux Invalides. — Honneurs funèbres rendus à la dépouille mortelle de Napoléon.

26. — Cour d'assises, **affaire Lamennais,** délit de presse. La Cour condamne Lamennais à un an de prison et 2000 francs d'amende, et acquitte Pagnerre, éditeur de Lamennais. (Les brochures: *le Livre du peuple* et *les Paroles d'un croyant* sont saisies et détruites.)

29. — Adoption par la Chambre des députés de la **loi sur le travail des enfants.**



MEYERBEER.
Compositeur
(1794-1864.)



JEAN ALAUX.
Peintre (1786-1864.)



A. CAUSSIN DE PERCEVAL.
Orientaliste
(1795-1871.)



JOSEPH NAUDET.
Historien (1786-1878.)



GUÉRARD.
Archéologue
(1797-1854.)



BELMONTET.
Poète (1799-1879.)

Le théâtre. (Débuts et premières.)

Opéra. — 6 janvier. *Le Drapier,* opéra en 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Halévy (succès de Mario et de Levasseur). — 6 février. Représentation au bénéfice de Fanny Elssler. — 10 avril. *Les Martyrs,* opéra en 4 actes, paroles de Scribe et Nourrit, musique de Donizetti (d'après le Polyeucte de Corneille). — 7 octobre. *Loyse de Montfort,* cantate, parole d'Émile Deschamps et Émilien Paccini, musique de Bazin (succès). Cet intermède lyrique, œuvre de concours, valut à Bazin le grand prix de Rome. — 2 décembre. *La Favorite,* opéra en 4 actes, paroles d'Alphonse Royer et Gustave Vaëz, musique de Donizetti (grand succès). — Débuts de la basse **Baroilhet.**

Théâtre-Français. — 17 février. *La Calomnie,* 5 actes en prose, par Scribe. — 4 mars. *Cosima,* drame en 5 actes, de George Sand (chute). — 23 novembre. *Le Verre d'eau,* par Scribe (grand succès).

Opéra-Comique. — 11 fevrier. *La fille du Régiment,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Bayard et Saint-Georges, musique de Donizetti (demi-succès). — 2 mars. *Carline,* 3 actes, paroles de Leuven et Brunswick, musique d'Ambroise Thomas. — Débuts de **Mme Henri Potier.** — 28 avril. *La Perruche,* 1 acte, musique de Clapisson, paroles de Dupin et Dumanoir (succès). — 16 mai. Ouverture de la **nouvelle salle Favart.** — 18 mai. *Zanetta,* 3 actes, paroles de Scribe et Saint-Georges, musique d'Auber (succès). — 7 juin. *Le Cent-Suisse,* 1 acte, parole de Duport et Monnais, musique de Ney, prince de Moskowa.

Théâtre Italien. — 27 octobre. *Lucrezia Borgia,* opéra en 3 actes, livret de Félix Romani, musique de Donizetti (succès). Victor Hugo, réclame son droit de propriété littéraire devant les tribunaux et gagne son procès. Second début de Mario.

Variétés. — 17 février. *Le Chevalier de Saint-Georges,* comédie en 3 actes, par Roger de Beauvoir et Mélesville.

Porte-Saint-Martin. — 1er mars. *Vautrin,* drame en 5 actes, par Balzac (la pièce est interdite à la 2e représentation). La censure donne pour cause l'immoralité. — 7 décembre. Réouverture (direction des frères Cognard).

Renaissance. — 30 mars. *La Fille du Cid,* tragédie en 3 actes, par Casimir Delavigne.

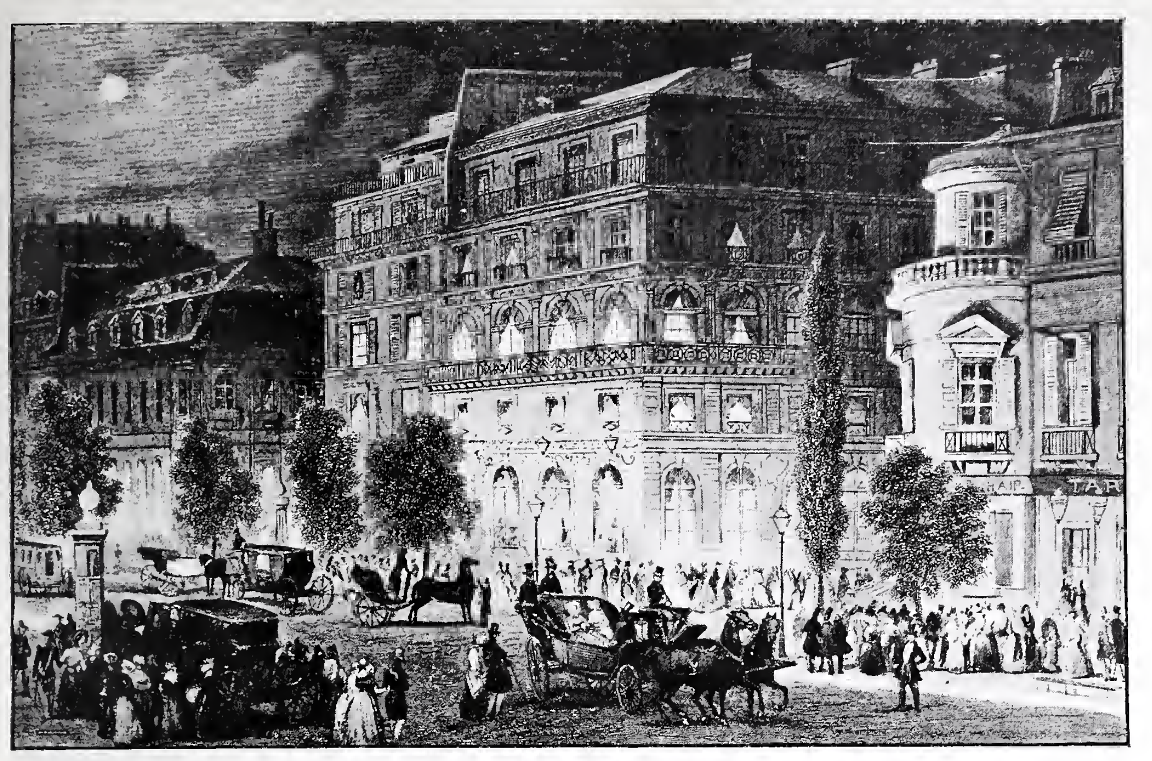
Ambigu. — 7 novembre. *Lazare le pâtre,* 4 actes, par Bouchardy.

Les livres de l'année.

Victor Hugo : *Les Rayons et les Ombres.* — **A. de Musset** : *Poésies complètes.* — **Sainte-Beuve** : *Port-Royal.* — **Augustin Thierry** : *Récits des Temps mérovingiens.* — **Ozanam** : *Dante et la philosophie catholique au* XIIIe *siècle; Les Français peints par eux-mêmes.* — Fondation de *la Revue Parisienne,* par **Balzac.** Cette revue n'eut que trois numéros.

Les morts de l'année.

Le médecin **Richerand** (23 janvier). — **Boulay de la Meurthe,** ancien ministre (4 février). — Le maréchal **Maison** (13 février). — Le peintre **Vandaël** (20 mars). — L'actrice **Gavaudan** (mai). — La maréchale **Bessières** (2 juin). — Le littérateur **Népomucène Lemercier** (8 juin). — Le peintre **Redouté** (20 juin). — Le pédagogue **Jacotot** (1er août). — **Sanson,** ancien exécuteur des hautes œuvres (22 août). — Le marquis de **Pastoret,** ancien garde des sceaux (29 septembre). — Le médecin **Landri-Beauvais** (26 décembre).



PARIS LA NUIT. — LES BOULEVARDS.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

1841

A première vue, lorsqu'on la considère dans ses grandes lignes d'ensemble, l'année 1841 est de celles dont on dit communément que, n'ayant pas d'histoire, elles sont heureuses. A la regarder de plus près, on constate vite que ce silence dont elle paraît s'envelopper ne couvre qu'orages et tempêtes. Dès le 16 janvier, à propos de l'envoi du général de la Maisonfort en disgrâce à Saint-Lô et de son remplacement au commandement de la subdivision de Versailles par une créature du ministère, il y a des symptômes d'irritation. Et Castellane, qui est une espèce de Saint-Simon de l'époque, n'hésite pas à dire : « Le favoritisme perdra, je le crains bien, le pays. »

La grande affaire du jour est la question des fortifications de Paris. Les avis sont très partagés à cet égard. Le roi tient à une mesure qui lui paraît une garantie de sa sécurité personnelle. En dehors de la Cour, l'idée déplaît. Les députés ont, il est vrai, voté le projet, mais la majorité de la Chambre des pairs y est opposée. Les partisans de la loi opposent à leurs adversaires le suprême argument du patriotisme qu'en pareille circonstance on invoque toujours. Le duc d'Orléans est très actif pour faire triompher la cause chère à son père : il fouette les indécis. Le roi lui-même prêche les autres. Le ministre des finances, M. Humann, qui ne veut pas de cette « folie », menace de jeter son portefeuille à la tête des votants. D'autres crient qu'on veut faire de Paris un nid de fricoteurs après une déroute, et que l'enceinte fortifiée ne servira qu'à parquer les soldats qui ne voudront pas se battre. Mais le ministre de la guerre, Soult, plus cassant que jamais, déclare que la loi passera, sans amendements, tout d'un bloc, parce qu'il l'exige.

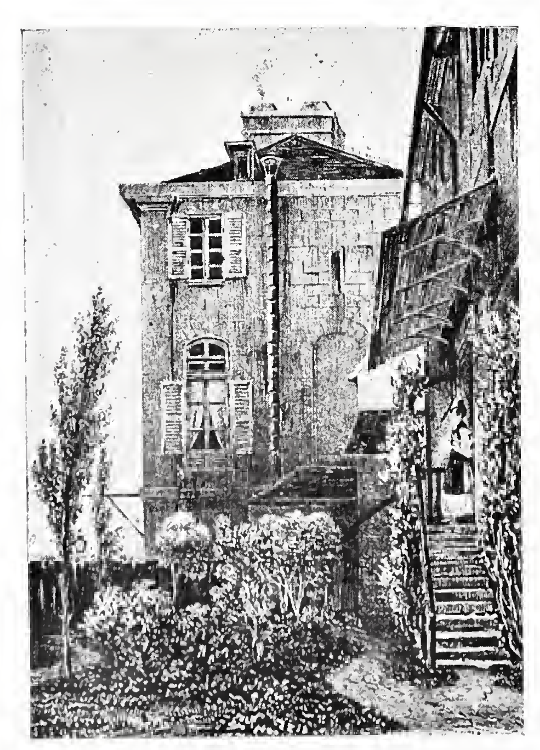
Soult mène du reste le Parlement à la Louis XIV, et sa sévérité envers l'armée est telle qu'il fait consigner à sa porte quiconque des officiers ne se présente pas en uniforme, pendant qu'il défend toute conversation entre les fonctionnaires de son ministère, inspecteurs généraux, chefs de division, chefs de bureau. Le rappel du maréchal Valée, gouverneur général d'Algérie, témoigne visi-



LES VOITURES A PARIS.

Voiture de la Compagnie des Dames Blanches.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



MAISON HABITÉE PAR CHARLES NODIER A L'ARSENAL.

Lithographie de 1841.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

blement de l'attitude dictatoriale du ministre; ce qui n'empêche point les indépendants, comme Changarnier, d'exprimer ouvertement leur pensée en des termes acerbes.

L'âme de toute l'intrigue des fortifications — le mot intrigue est employé couramment — c'est M. Thiers, — Mirabeau-mouche — qui est féru de son plan et répond aux critiques, qu'ayant pour lui Vauban et Napoléon, il se passe des autres opinions. La presse satirique s'égaie des prétentions de l'auteur de l'*Histoire du Consulat* au génie militaire. On rit aussi dans les salons de ses besicles grossissantes qui lui font voir partout des carlistes, ennemis du régime de Juillet, — dont il est l'ange gardien, — demi-carliste, quart de carliste, jusque dans la peau de M. Pasquier.

Paris, à vrai dire, ne s'intéresse point à cette querelle de murs à bâtir. Il danse chez le préfet de la Seine, comte de Rambuteau, qui reçoit magnifiquement en ses meubles neufs dont on conte le luxe. On y parle beaucoup d'une invention qui vient d'être brevetée et dont l'auteur est un membre de l'aristocratie, le comte de Ruolz, chimiste, musicien, inspecteur général des chemins de fer, et électricien à ses heures. C'est à lui



UNE SOIRÉE CHEZ NODIER EN 1841.

(Collection Charles Simond.)

Chopin. Baron Taylor. Marie Nodier. Deveria. P. Borel.
A. de Musset. Ampère fils. Delph. Gay. G. Planche. G. de Nerval. A. Dumas. Béranger. Pradier. Ancelot.
Sophie Gay. Mme V. Hugo. Mme Ancelot. C. Delavigne. Nanteuil. Delacroix.
Boulanger. Nodier. Vigny. A. Blot. Tony Johannot.
V. Hugo. Ém. Deschamps.
Senancourt. Beyle.
Balzac.
A. Deschamps.

que l'on doit l'argenture et la dorure par la pile voltaïque et, grâce à ce procédé, il n'y aura bientôt plus si petit ménage bourgeois qui ne puisse se payer ces couverts imitant l'argenterie et rivaliser avec la vaisselle plate des riches. Le bal de l'Opéra n'est pas moins animé que les fêtes de l'Hôtel de Ville, et l'on y remarque l'abandon de plus en plus marqué du domino noir remplacé par le costume de caractère. Il y a réception à la Cour où les dîners de cinquante à soixante couverts se succèdent d'assez près, mais l'entretien y est monotone : ce sont toujours les fortifications qui en font les frais.

Heureusement la politique est bannie des soirées données par le comte Jules de Castellane, mais l'effervescence des esprits s'y alimente des rivalités suscitées par l'académie littéraire des femmes, dont il s'agit d'élire la présidente. Le parti de Mme Gay et de ses filles comptait bien sur la victoire. Celle-ci leur échappe, les cervelles féminines s'échauffent et le moderne Richelieu ne parvient à les calmer qu'en renonçant à son dessein irréalisable de mettre d'accord quarante immortelles. Aussitôt, pour ne pas désarmer, elles commencent la guerre des manches à gigots contre les manches plates, des gants courts contre les gants longs, des bras nus contre les bras couverts. Les bras nus, les gants courts, les manches courtes et plates avec quelques bouillons l'emportent, mais la grippe châtie les imprudentes victorieuses. Celles qu'épargne cette influenza se retrouvent aux concerts de la baronne de Pontalba, qui fait l'enchantement de ses invitées en applaudissant avec elles Grisi, Dorus, Lablache, Tamburini, Rubini.

A la fin de mars, les Parisiens vont à l'abattoir de Grenelle voir jaillir l'eau du puits, et c'est une déception; l'eau n'est pas moins trouble que la politique, son jaillissement égale à peine un jet d'eau de jardin; on avait promis merveille de ce puits qui manque de parole à la capitale et on n'a plus que la ressource de le chansonner.

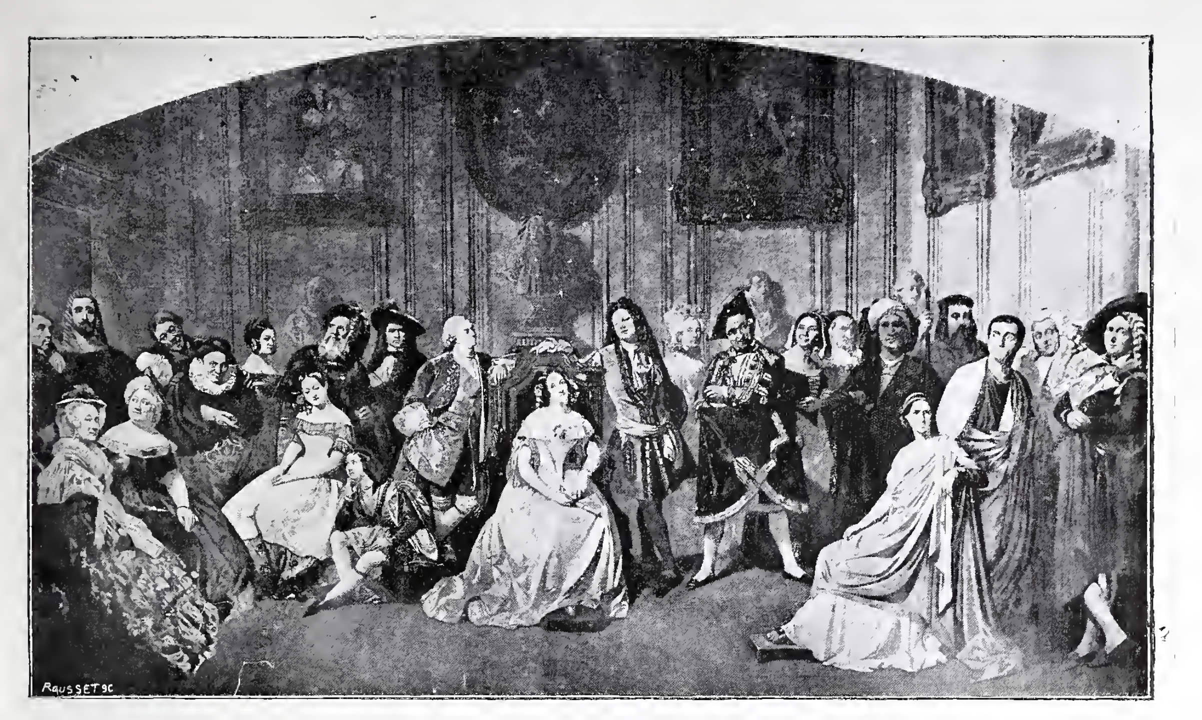
Mais voici que s'ouvre à la Chambre des pairs la discussion sur les fortifications. Paris ne songe plus au puits de Grenelle et court aux flots d'éloquence du maréchal Soult. Quelle éloquence, bon Dieu! Saint-Amand-la-Bastide, berceau du ministre dont Changarnier ridiculisait naguère la malheureuse passion pour les harangues grotesques, pourrait seul peut-être comprendre quelque chose à ce langage albigeois que personne n'entend et ne saisit. Mais qu'importe le langage? la loi sera votée, elle l'est, et M. Thiers en jubile encore plus que le maréchal. Cependant l'ouvrier parisien, lui, ne s'y trompe guère. Il sait que les forts ne sont qu'un nouvel embastillement de la capitale, et les estampes populaires, qui sont ses interprètes, le disent. Tenir Paris en respect, le bombarder au besoin, telle était bien la pensée des auteurs de la loi, et le roi, d'accord avec eux, s'imaginait fermement que, de cette manière, il n'avait pas à craindre le sort de Charles X.

Le peuple attendait son heure. Les républicains lui rappelaient d'ailleurs fréquemment qu'elle ne pourrait manquer de sonner. Il commençait à lire attentivement, avidement même les écrits faits pour lui : *le Passé et l'Avenir du Peuple* de Lamennais; la *Revue indépendante* de Pierre Leroux, George Sand et Viardot; *l'Atelier*, *l'Union*, *la Fraternité*, *la Ruche populaire*, organes des doctrines socialistes, et, avec plus de méthode scientifique, l'*Organisation du travail* de Louis Blanc.

Aussi bien les préoccupations des ouvriers étaient graves, leurs souffrances réelles. On prétendait en haut lieu y remédier par une loi sur le travail des enfants dans les manufactures, surtout par une aggravation des impôts, ce qui fit éclater les troubles de Toulouse. L'irritation sourde fomentée et entretenue par les sociétés secrètes grossissait partout les rangs de la démocratie. Les grèves se multipliaient, en dépit de l'interdiction du droit d'association. L'ouvrier affirmait déjà son intention de briser ce que les doctrinaires appelaient le frein nécessaire; il était le plus faible, il savait que la bourgeoisie haïssait le prolétariat et ne ferait rien pour lui; que chaque fois qu'il se révolterait contre l'iniquité sociale, on réprimerait par de cruelles représailles ses tentatives d'émeutes. Et il en faisait l'expérience quand il voyait les condamnés politiques traités de la même manière que les forçats et rivés à la même chaîne. Alors il cédait aux excitations, il parlait avec les écrivains démagogues de l'exploitation de l'homme par l'homme, et lorsqu'il se trouvait parmi les siens un exalté comme Quénisset, l'ouvrier scieur de long, qui tira sur le duc d'Aumale, il l'escortait jusqu'à l'échafaud comme il eût fait pour un martyr. Plus d'un, en relisant le Théâtre de Victor Hugo, publié cette année-là en édition complète par Charpentier, répétait en frémissant les paroles de Saint-Vallier :

Sire, le sang n'est pas une bonne rosée;
Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée.

A. DE LARGILLIÈRE.



LES SOCIÉTAIRES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN 1841.
D'après le tableau de GEFFROY. — (Collection Roche.)

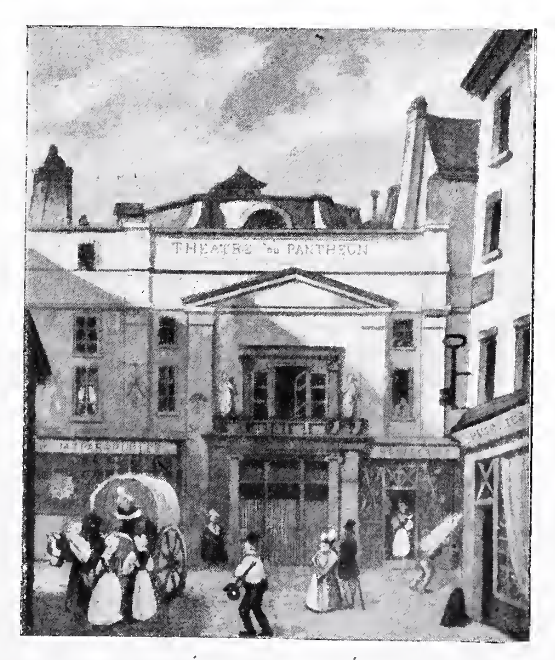
LES ÉCHOS DE PARIS

L'Organisation de la Société des Saisons.

L'ORGANISATION de la société des *Saisons* fut à peu de chose près la même que l'organisation des *Familles :* six membres, sous les ordres d'un septième, formaient une *semaine;* quatre *semaines*, commandées par un *Juillet*, composaient un *mois;* trois *mois* obéissaient à un chef de *saison* nommé *Printemps;* quatre *saisons* à un agent révolutionnaire; la force d'un bataillon se trouvait être de 336 hommes. Quant aux agents révolutionnaires qui devaient être les lieutenants directs du comité, ils n'étaient, comme dans les *Familles*, que le comité lui-même.

Le même mystère enveloppa les actes de l'association; toutefois, il y eut plusieurs changements; le système d'isolement qu'on avait pratiqué dans les *Familles* fut abandonné et fit place à des réunions indéterminées, soit de *semaines*, soit de *mois*, soit de *saisons*. Ces réunions étaient visitées par des chefs de différents grades, qui donnaient des ordres, faisaient des communications et cherchaient toujours à exalter les esprits par des allocutions révolutionnaires. Mais tout cela ne pouvait se faire sur la voie publique, et comme les affiliés et leurs chefs n'avaient pas de logements suffisants pour les réunions, la plupart durent avoir lieu chez des marchands de vins.

Ces réunions étaient compromettantes, et la police, qui devait cependant en être avertie, n'y opposait pas d'obstacles sérieux; on avait inter-



THÉATRE DU PANTHÉON.
Gravé par H. BERTHOUD d'après une aquarelle de TESTARD.
(Collection G. Hartmann.)



TOUR DU XIVe SIÈCLE, RUE DU PETIT-LION-SAINT-SAUVEUR.

D'après une lithographie. — (Collection G. Hartmann.)

Suivant Dulaure, cette tour, que d'aucuns prétendent avoir appartenu à l'enceinte de Philippe-Auguste, serait de date plus récente et faisait partie des bâtiments de l'hôtel de Bourgogne.

dit toute discussion dans le sein de la Société.

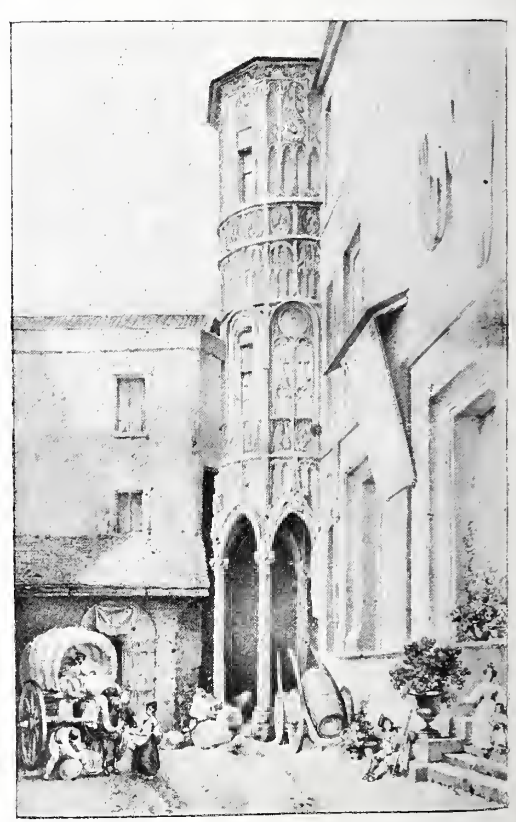
Outre les réunions partielles, il y avait dans les *saisons*, des revues générales passées par les agents révolutionnaires. Voici comment on procédait pour ces revues : on choisissait quelque rue longue et parsemée d'aboutissants, par exemple la rue Saint-Honoré; les hommes étaient disséminés sur toute la longueur dans les rues latérales; les chefs seulement se tenaient au bord de la ligne principale, attendant l'agent révolutionnaire; celui-ci, dès qu'il était arrivé, et à l'heure indiquée, commençait son inspection, et à chaque coin, jusqu'au bout de la rue visitait une série de chefs qui lui rendaient compte de l'effectif de leurs hommes et du nombre des manquants; comme le formulaire de réception enjoignait à chaque membre d'être toujours prêt à l'avertissement, qu'il serait appelé au combat sans avis préalable, les *Saisons* pouvaient croire à chaque convocation qu'il s'agissait de prendre les armes; ensuite, le comité pouvait, par le dénombrement qui se faisait dans les rues, savoir approximativement le nombre des combattants sur lequel il pouvait compter, et juger du zèle de chacun.

Dans le formulaire, on donne au récipiendaire l'avis de se pourvoir d'armes de munitions; on lui annonce qu'on lui délivrera un numéro d'ordre dans l'association, ainsi que l'existence d'un comité qui la dirige, mais qu'il ne connaîtra qu'au moment de prendre les armes: on l'engage ensuite à répandre les principes de l'association, et à lui présenter des citoyens dévoués.

Dans la Société des *Saisons*, on retrouve à peu près la même tactique que dans la Société d'Action organisée en 1834, par le capitaine Kersausie; les dénominations sont changées, mais, on se voit, on s'assemble, on passe des revues, en un mot, on suit les mêmes errements.

Le formulaire faisait remarquer que l'état social étant grangrené, il aurait besoin de remèdes héroïques et par suite d'un pouvoir révolutionnaire, qui pût mettre le peuple à même d'exercer ses droits. Voici maintenant en quels termes le récipiendaire était interpellé au moment où il allait prêter serment : « Nous, Républicains, « notre nom même est proscrit, nous n'avons que « notre courage et notre bon droit. Toi, qui viens « pour te joindre à nous, réfléchis, il en est temps, « sur tous les dangers auxquels tu te voues, la « perte de la liberté, la mort peut-être, es-tu « décidé à la braver! »

Après la réponse du récipiendaire qui était toujours affirmative, il jurait de ne jamais révéler



TOURELLE D'UNE MAISON DE LA RUE BOURDONNAIS.

D'après une lithographie. — (Collection G. Hartmann.)

Cette tourelle, qui faisait sans doute partie de l'hôtel de la Trémoille, remonte, suivant Dulaure, à l'époque où se construisit le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois et l'église de Saint-Étienne du Mont, quand les architectes, appelés alors maîtres des œuvres, introduisirent dans la construction des ornements délicats et élégants.

LE RESTAURANT DE LA MAISON D'OR.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

En 1839, la maison de l'Italien Cérutti, à l'angle du boulevard et de la rue Laffitte (ancienne rue d'Artois), fut démolie et remplacée par le splendide immeuble qui fit, pendant plusieurs années, l'admiration des badauds, à cause de son luxe de sculptures et de dorures. — (A. Lepage.)

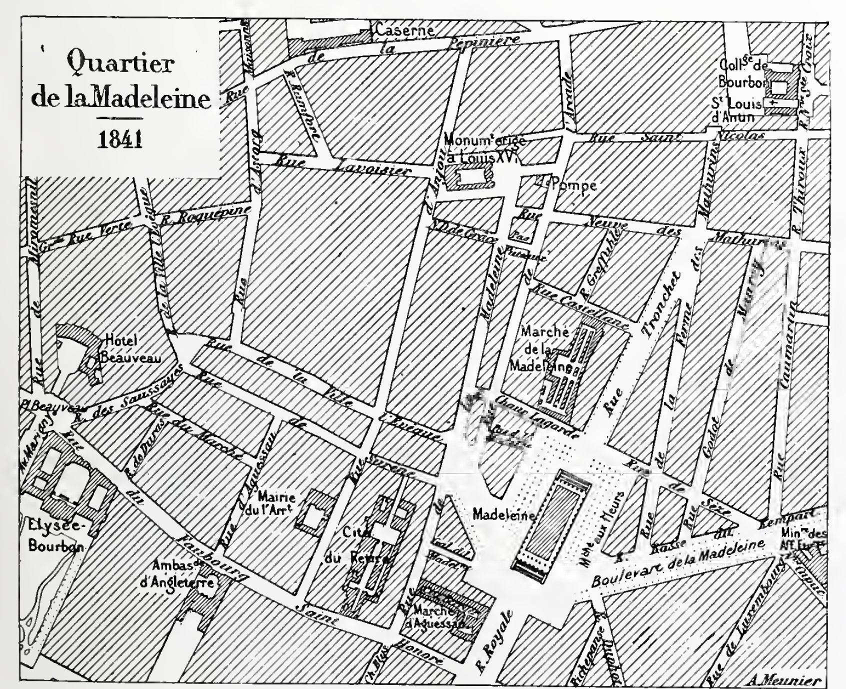
les secrets de la Société, sous peine d'être considéré comme un traître, et de donner sa vie, de monter même sur l'échafaud, si ce sacrifice était nécessaire pour amener le règne de la souveraineté du peuple et de l'égalité.

F. Rittiez.

Le Mariage de Jules Janin.

(15 octobre.)

Il y a peu de jours, le 15 courant, une nombreuse et très honorable réunion, l'élite de la diplomatie, de la magistrature, de la littérature et des arts, se rendait avec empressement chez le beau-père de M. Jules Janin, M. Huet, ancien avocat à la cour de cassation, pour apposer une signature amie au contrat de mariage du célèbre et spirituel critique. Napoléon faisait faire antichambre à une cohue de rois; dans ce salon, on coudoyait une cohue de



PARIS EN 1841. — LE QUARTIER DE LA MADELEINE.

Plan dressé d'après les documents par A. Meunier.

(Collection Charles Simond.)



DÉCOR DU 1er ACTE DE FREISCHÜTZ.

D'après la maquette originale de DARAN. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Depuis près de dix-neuf ans on avait tenté plusieurs fois, mais en vain, de monter le *Freischütz* de Weber. Castil-Blaze en avait donné une adaptation sous le titre de *Robin des Bois*; d'autres avaient essayé, mais, jusqu'en 1841, l'œuvre de Weber, même mutilée, n'étant pas encore connue du public. Émilien Paccini en fit une très bonne traduction et Hector Berlioz fut chargé d'écrire les récitatifs, mais à la représentation le *Freischütz* fut misérablement tronqué dans la crainte que le spectateur ne dépassât minuit.

(*Un Anglais à Paris.*)

célébrités de tous genres. C'étaient MM. Villemain, Thiers, Teste, Odilon Barrot, comte Demidoff, Ingres, Spontini, etc., les notabilités du journalisme et de vieux professeurs du Lycée impérial (collège Louis-le-Grand), et d'anciens camarades qui n'étaient pas les moins bien accueillis. Parmi ces dignes professeurs dont nous gardons tous un souvenir si cher, à côté de M. Constant Dutos, poëte distingué et récent traducteur de Properce, nous regrettions de ne pas voir le vénérable père Goffoux, le traducteur latin du classique *Robinson Crusoé*, et qui habite paisiblement aux environs d'Avranches. Un personnage surtout manquait à cette cérémonie et son absence dut plus d'une fois tristement préoccuper Janin : c'était l'absence d'un ami, d'un protecteur, d'un père, de M. Bertin l'aîné, qui jadis tendit au jeune littérateur sa main secourable, et dont la perte vient d'inspirer à Janin ces pages d'adieux touchants où se peint toute la bonté de son cœur.

Là, tous ses amis se félicitaient de l'être, et personne ne consentait à lui rester étranger. Un vieux président disait : « Je le connaissais déjà sans le

COSTUME DE SAMIEL DANS FREISCHÜTZ.
D'après le dessin original.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



COSTUME DE KOUNO DANS FREISCHÜTZ.
D'après le dessin original.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

DÉCOR DU 1er ACTE DE LA REINE DE CHYPRE.

D'après la maquette originale de LAVASTRE et CARPEZAT. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

La *Reine de Chypre*, musique d'Halévy et paroles de Saint-Georges, fut donnée à l'Académie royale de musique le 22 décembre 1841.

connaitre ; il m'a aidé, avec ses notes, à rédiger un arrêt, lorsque, un beau jour, son relieur prétendait à la modeste somme de 1.400 fr. — En effet, reprit quelqu'un, Janin rend comme vous des arrêts ;



COSTUME DE MOCENIGO DANS LA REINE DE CHYPRE.

D'après le dessin original.

(Bibliothèque de l'Opéra.)



COSTUME DE LA REINE DANS LA REINE DE CHYPRE.

D'après le dessin original.

(Bibliothèque de l'Opéra.)



COSTUME DE CATARINA (Mme STOLTZ) DANS LA REINE DE CHYPRE.

D'après le dessin original.

(Bibliothèque de l'Opéra.)

vous êtes confrères; seulement ce n'est pas à la même chambre. »

Tous étaient tellement convaincus du bonheur réservé au fiancé, que la sécurité se lisait sur les riants visages, plus encore qu'elle ne se formulait en vœux à peu près inutiles. Janin est un excellent garçon qui ne demande qu'à être heureux et à rendre heureux ; il n'a qu'à se laisser vivre. Une jeune femme, gracieuse et belle, de l'affection et de la fortune, voilà ce qui l'attend au gîte, dont il ne s'arrachera sans doute que pour mener sa femme visiter son fameux château des environs de Florence; car, ainsi que l'a dit Janin lui-même, aux premiers jours de rumeur, d'indécision et de perplexité, *château il y a*. Tout est donc pour le mieux, et notre ami le feuilletoniste, malicieux, mais toujours bienveillant au fond, va se trouver si heureux, qu'il tournera à l'optimisme, nous le craignons fort, et finira par épouser aussi le vaudeville ; quand nous en serons certain, nous nous mettrons à cultiver aussi ce *genre de littérature*, avec l'espoir d'avoir un jour Janin pour collaborateur. Pourquoi pas ? M. Victor Hugo lui-même est véhémentement soupçonné d'avoir au moins prémédité le crime.



COSTUME DE LUSIGNAN DANS LA REINE DE CHYPRE.

D'après le dessin original.

(Bibliothèque de l'Opéra.)

Un seul point nous inquiète : la transition de la vie de garçon à celle d'homme marié ; Janin la franchira sans effort, sans crainte. Pourvu que, durant la matinée, on lui laisse la libre jouissance de son bruyant cabinet, où les vives causeries se croisent à tout instant, pendant que le feuilletoniste dicte ou ne dicte point (car Janin dicte presque toujours à présent, par commisération pour les pauvres compositeurs et pour lui-même qui ne sait guère se déchiffrer); moyennant cette légère concession, tout l'homme appartiendra aisément à sa nouvelle famille. — Et pourtant, il reste encore à traiter un point délicat. Le fameux bonnet de coton, aussi fameux que le château en Italie; cette coiffure patriarcale et toute de bonhomie, était, durant quinze heures sur vingt-quatre, tellement adhérente à son chef, tellement enracinée à sa chevelure épaisse et confondue avec elle, que, s'il faut renoncer à ce complément matutinal de sa tête, Janin cherchera longtemps sa tête en l'air tant qu'elle ne sera pas abritée selon l'antique usage. Une proscription sera-t-elle prononcée ? et, à notre sens, cette proscription paraît légitime et de bon goût; nous craignons que, muni d'un bonnet furtif, il ne revienne en cachette à son souverain bonheur, dont on aura exigé le sacrifice : voilà la seule anxiété que notre ami nous cause. S'il nous consulte là-dessus, si les circonstances deviennent critiques à ce point, nous lui dirons nettement notre pensée. C'est là une de ces questions sur lesquelles l'obéissance est le premier des devoirs, et où il ne reste d'es-



COSTUME DE GÉRARD DE COUCY (DUPREZ) DANS LA REINE DE CHYPRE.

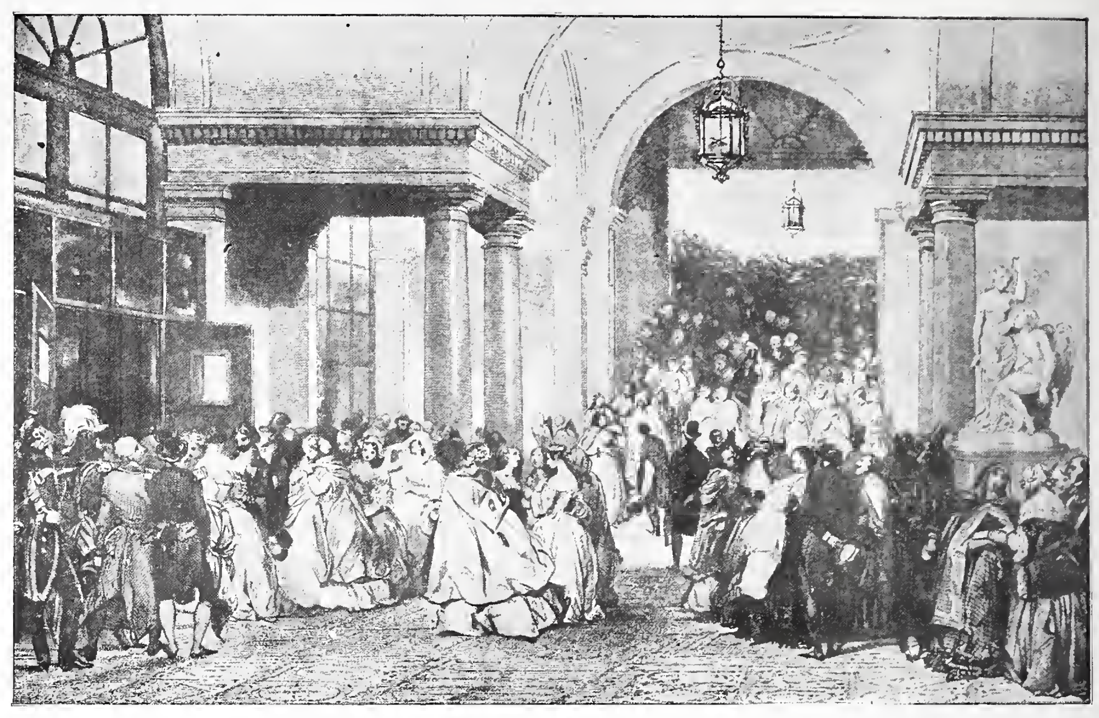
D'après le dessin original.

(Bibliothèque de l'Opéra.)



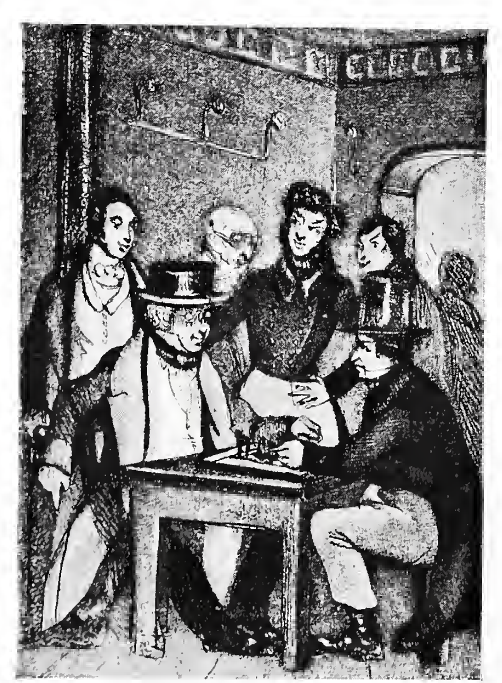
LA FAMILLE ROYALE.

D'après une gravure populaire du temps. — (Collection G. Hartmann.)



PARIS LA NUIT. — LA SORTIE DU BAL.
D'après une lithographie du temps. — (Collection G. Hartmann.)

poir au patient que dans la clémence d'un arbitre suprême. Heureux enfant gâté de la vie privée



LES JOUEURS D'ÉCHECS DU CAFÉ DE LA RÉGENCE.
D'après une lithographie de 1841.
(Collection G. Hartmann.)

La *Régence*, dont la réputation date de loin et qui eut pour clients célèbres Deschapelles, La Bourdonnais, Philidor, Saint-Amand, Bonaparte, comptait parmi ses fidèles, en 1841, Alfred de Musset.

comme de la littérature! Le lendemain, samedi, la bénédiction nuptiale a été reçue dans l'église de Saint-Sulpice, en présence de la plus brillante assemblée. Janin avait écrit à M. le duc Decazes : « M. le duc, vous êtes le roi légitime du faubourg Saint-Germain; je suis donc votre sujet, et à ce titre j'invoque vos bénédictions, etc., etc., » et M. Decazes s'est rendu à la cérémonie.

Fr. G. (*Le Voleur*, 20 octobre 1841).

La Direction du Vaudeville en 1841.

MM. E. Arago et Dutacq sentirent qu'ils étaient débordés par le genre larmoyant: ils quittèrent la dictature et remirent la direction du Vaudeville à M. Trubert : il fallait un homme de lettres!... ce fut un marchand de rubans qui l'obtint!!! Figaro, où es-tu!

Connaissez-vous M. Trubert? — C'est un monsieur qui s'était imaginé que l'on pouvait conduire un théâtre comme une boutique de la rue Saint-Denis; et pour obtenir les bonnes grâces de quelques jolies actrices, il quitta ses rubans et son comptoir, puis, secouant la poussière de ses soies, il vint trôner sur le fauteuil où tant de gens d'esprit étaient venus s'asseoir.

Les directeurs se suivent, ils ne se ressemblent pas.

Nous possédons un autographe du directeur qui fut appelé, moyennant quelques billets de banque, à juger les œuvres des littérateurs.

Voici la copie de cette pièce curieuse, écrite

tout entière par le prédécesseur de M. Ancelot, l'académicien :

THÉATRE DU VAUDEVILLE
ORQUESTE
DEUX PLASSE !

Un philosophe a dit : Le style, c'est l'homme !... Qu'aurait-il dit de M. Trubert?

Avec un pareil directeur, le Vaudeville vit évanouir ses beaux jours et sa prospérité ; les recettes étaient minces, la caisse fut bientôt vide, et M. Trubert s'associa un homme plus capable de diriger le contentieux ; un ancien directeur de l'Ambigu vint apporter de quoi payer les artistes pendant quelques mois ; mais la crise recommença et les deux associés cessèrent d'être d'accord... Quand il n'y a plus de foin dans le rate..... non... quand il n'y a plus d'argent dans la caisse, les directeurs se battent.

L'associé de M. Trubert menait cavalièrement ses pensionnaires. Quand ils lui réclamaient leurs appointements, s'il n'avait pas d'argent, il s'élançait sur eux dans les coulisses, et mettant habit bas, les manches retroussées, menaçait de les rosser. Le pauvre Vaudeville était aux mains de ces deux messieurs en l'an de grâce 1841, alors qu'il abandonna sa petite salle provisoire pour aller prendre possession de celle que l'Opéra-Comique abandonnait.

Les procès hâtaient la ruine du théâtre, et celle de M. Trubert, qui plaidait avec tout le monde ; le tribunal de commerce était établi en permanence pour faire droit aux mille réclamants qui citaient devant lui le directeur du théâtre de la Bourse. Heureusement il n'y avait que la place à traverser et, pour répondre à l'appel, M. Trubert ne faisait qu'un saut !

Arnal a eu vingt procès avec son directeur, et peu s'en est fallu qu'il n'en gagnât vingt et un, dit un écrivain de beaucoup d'esprit ; on assure, ajoute-t-il, qu'Arnal répétait naguère avec un poignard dans sa manche, pour chatouiller les côtes de M. Trubert, si celui-ci faisait mine de vouloir lui apprendre son métier !... — Voyez-vous M. Trubert apprenant à Arnal, le comédien exceptionnel, l'auteur de tant de spirituelles poésies, comment il faut dire telle ou telle phrase ! — A qui diable Grosjean veut-il en remontrer ?

La catastrophe était imminente, elle arriva. Le théâtre du Vaudeville ferma ses portes, et le pauvre enfant de Momus s'enfuit, épouvanté par un mot qu'il n'avait jamais entendu résonner à son oreille : Faillite !... Et Paris fut encore veuf de son théâtre chéri : les grelots et le tambourin furent mis à l'encan ! Et M. Trubert, qui avait fermé les portes du Vaudeville à son pensionnaire Ballard, qui les enfonça à grands coups d'huissier, M. Trubert retourna à ses moutons, c'est-à-dire à ses rubans.

(Les Mystères des Théâtres de Paris)

LA MODE EN 1841.
Robe de satin d'Afrique garnie de volants en point d'Alençon.
Robe en velours, écharpe en point d'Alençon.
Coiffure Cérès.
(D'après *le Voleur* de 1841.)

Le Quartier Latin en 1841.

La jeunesse du Quartier Latin avait alors un goût prononcé pour la vie de bohême. Elle préférait le théâtre Bobino à la Comédie-Française, la Grande-Chaumière ou plus simplement la Chaumière, à la salle de bal la plus brillante. Une flânerie lui plaisait plus dans les jardins du Luxembourg qu'une promenade en voiture au bois de Boulogne. Elle aimait mieux un dîner de trois francs chez Magny, rue Contrescarpe-Dauphine, ou même à vingt-deux sous chez Viot ou chez Bléry, que le plus somptueux repas au café Riche ou au café de Paris. Elle aurait donné le plus fin régal au café Anglais pour les petits pains beurrés et le bol de lait de la boulangerie Cretaine, rue Dauphine.

Au Quartier Latin, tout homme portant un vêtement de drap et surtout un chapeau de soie



LA MODE EN 1841.
Robe en taffetas d'Italie ornée de brandebourgs et de boutons de jais.
(D'après *le Voleur* de 1841.)

che par quinzaine, pourvu toutefois qu'on vînt les chercher le matin et qu'on les ramenât le soir. Cette règle s'appliquait à tous, aux écoliers de neuf ans comme à ceux de dix-huit.

Les cinq francs, à offrir aux *étudiantes*, sortaient rarement de la poche de leurs admirateurs. C'était alors une somme importante pour la jeunesse du Quartier Latin. Bien peu d'entre eux touchaient plus de deux cents francs par mois, beaucoup avaient moins encore. Ceux qui recevaient cinq cents francs — il n'y en avait peut-être pas quarante sur la totalité des étudiants — étaient à peine considérés comme appartenant à la corporation fraternelle. On les appelait *ultrapontins* pour les distinguer de ceux qui d'un bout à l'autre, ne passaient jamais les ponts, si ce n'est pour aller au théâtre, car il n'y avait pas grand'chose à voir à l'Odéon dont, après le départ de Harel pour la Porte-Saint-Martin, la gloire était éclipsée.

(*Un Anglais à Paris*, tr. J. Hercé.)

était traité de bourgeois. Au reste on n'y voyait guère de coiffure de ce genre, même pendant le jour, si ce n'est sur la tête des professeurs, ou encore le jeudi, jour de sortie des collégiens.

Le collégien d'alors avait un chapeau de haute forme, comme les étudiants anglais, une sorte d'habit de quaker à col relevé, une cravate blanche, un gilet et des pantalons bleu-foncé; des souliers découverts, laissant voir les bas de coton bleu. En été, quelques-uns, ceux en particulier du collège Rollin, portaient un gilet et des pantalons d'étoffe brune plus légère. Toute la semaine ils étaient du prisonniers dans les murs collège et pendant leur promenade du jeudi, c'étaient encore des prisonniers faisant de l'exercice sous la surveillance de leurs geôliers. Ceux qui avaient à Paris des parents ou des amis pouvaient sortir un diman-



LA MODE EN 1841.
Chapeau de Maurice Beauvais. Écharpe en velours doublée de satin. Robe en gros de Naples. Burnous en cachemire.
(D'après *le Voleur* de 1841.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1841

Janvier.

2. — Le général de Maisonfort est nommé commandant de la subdivision militaire de Versailles.

4. — **Lamennais** se constitue prisonnier **à Sainte-Pélagie** en exécution de l'arrêt qui le condamne à un an de prison et mille francs d'amende. — **Jules Janin** est autorisé à porter la décoration du Nicham-Iftikar.

5. — **Dîner chez Martin du Nord,** ministre des cultes.

6.—Mort du baron Bignon, ancien ministre de l'Empire.

7. — A l'Académie française, élection de **Victor Hugo** à la place de Népomucène Lemercier et du comte de Saint-Aulaire à la place du marquis de Pastoret.

9 (*janvier*). — Tout Paris s'émeut de la disgrâce du général de la Maisonfort déplacé à Saint-Lô, et remplacé par un officier général qu'on ne désigne que sous le nom de l'intrigant.

21. — A la Chambre des députés, **discours de Lamartine contre le projet de fortifications de Paris.** Ce discours fit sensation.

Février.

1. — **Adoption** par la Chambre des députés **du projet de loi sur les fortifications de Paris.**

4. — Arrestation de M. Lubis, rédacteur en chef de *la France,* et de M. de Montour, gérant responsable, pour publication de lettres faussement attribuées à Louis-Philippe.

6. — A midi, **translation du cercueil de Napoléon** du chœur de l'église des Invalides **dans la chapelle Saint-Jérôme,** en présence du maréchal Moncey, gouverneur des Invalides.

7. — **Visite de Mgr Donnet,** archevêque de Bordeaux, **au dépôt** des condamnés **de la Roquette.**

12. — Élection de **Villemain,** à l'Académie des inscriptions.

13. — Fête donnée à l'Hôtel de Ville par le comte de Rambuteau.

25. — Élection d'**Ancelot,** à l'Académie française, à la place de M. de Bonald.

27. — A deux heures vingt minutes, **l'eau jaillit pour la première fois du puits de Grenelle** (la profondeur atteint plus de 560 mètres).

Mars.

1. — Mort de Victor Beausoleil, duc de Bellune.

6. — A 11 heures du matin, dans la cour des Tuileries, **Louis-Philippe se fait daguerréotyper** « la face tournée du côté du soleil et les deux bras croisés sur la poitrine ». L'opération dure 3 minutes et demie. — Le fils du maréchal Ney siège pour la première fois à la Cour des pairs.

11. — **Le duc d'Aumale,** nommé lieutenant-colonel du 24e de ligne, en garnison à Alger, **quitte Paris pour aller rejoindre son régiment.** La veille et l'avant-veille il avait réuni dans deux banquets ses anciens professeurs et ses anciens condisciples du collège Henri IV.

15. — **Ouverture du Salon.**

22. — Loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Cette loi est accueillie médiocrement par les ouvriers. Lundi gras. Bal à l'Opéra; grande animation. Apparition dee costumes de caractère.

Avril.

3. — Loi affectant une somme de 140 millions aux travaux de fortification de Paris.

10. — Élection du comte d'Houdetot à l'Académie des beaux-arts.

18. — 1er concert de Teresa Milanolo.

24. — Acquittement de M. de Montour, gérant de *la France.*

Mai.

1. — **Distribution des drapeaux aux nouveaux régiments** d'infanterie et de cavalerie.



J.-B. BUGNET.
Jurisconsulte
(1794-1866.)



J. RENOUVIER.
Archéologue
(1804-1860.)



P.-S. SÉGALAS.
Médecin (1792-1875.)



X. SAINTINE.
Romancier (1798-1865)



ÉM. SIGNOL.
Peintre (1804-1890.)



AMIRAL HUGON.
(1787-1865.)

2. — A Notre-Dame, à 11 heures du matin, baptême du comte de Paris en présence du roi et de la famille royale. Réjouissances publiques.

3. — **Séance publique annuelle des cinq Académies.** — Loi sur les expropriations en France.

7. — Le général Rostolan passe à Vincennes la revue de dix bataillons de chasseurs à pied qu'il a formés au champ de Saint-Omer sous la direction du duc d'Orléans.

13. — **Ouverture des courses de Chantilly.**

14. — Élection de **Natalis de Wailly** à l'Académie des inscriptions.

26. — 38°8 (la température la plus élevée qu'il y ait eu le 26 mai depuis un siècle).

29. — **Arrêt de la Cour des pairs condamnant Darmès** (attentat contre le roi) **à la peine de mort.** Acquittement de Duclos et Considère.

31. — **Exécution de Darmès** à 7 heures du matin. (Le roi fit envoyer à sa mère un secours de 1,200 francs.)

Juin.

3. — Réception de **Victor Hugo à l'Académie française.** (Éloge de Népomucène Lemercier.) — Mort du duc de Doudeauville (La Rochefoucauld).

15. — Loi ouvrant un crédit pour l'achèvement de **l'hôtel du quai d'Orsay.**

25. — **Clôture de la session législative de 1841.** — **Obsèques de Garnier-Pagès** (plus de dix mille personnes suivent son cercueil).

28. — Mort du duc de Praslin. Il était d'une avarice sordide et laissa tomber en ruines le château de Fouquet à Vaux-Praslin. Il n'allait jamais en fiacre, parce que c'était trop cher et prenait dans les omnibus les places les moins coûteuses. On raconte qu'il débattit lui-même le prix de son enterrement avec les pompes funèbres. On disait de lui, à la Chambre des députés, que M. Villemain et lui se disputaient le prix de la saleté.

Juillet.

4. — Obsèques du duc de Choiseul-Praslin.

13. — **Chasse à courre dans la forêt de Fontainebleau** en l'honneur des ducs d'Orléans et de Nemours.

14. — Réception d'**Ancelot** à l'Académie française. (Éloge de Bonald.)

27. — Bataille dans les carrières de Montmartre entre les enfants de Montmartre et ceux de Clignancourt. Prise et destruction complète d'une baraque de plâtrier.

Août.

4 (et 5). — **Distribution des prix du Conservatoire de musique.**

16. — Distribution des **prix du concours général.** (Prix d'honneur de Rhétorique : Moncourt.)

21. — **Inauguration de la statue de Broussais** au Val-de-Grâce.

Septembre.

13. — Dans la matinée, entrée du 17e léger précédé par son colonel, le duc d'Aumale. A une heure, au moment où le régiment arrivait à la hauteur de la rue Traversière, dans le faubourg Saint-Antoine, un **coup de feu** est **tiré par Quenisset,** dit Papard, **sur le duc d'Aumale** qui n'est pas atteint. Quenisset est immédiatement arrêté. — Le soir, banquet offert à Neuilly au 17e léger et au duc d'Aumale par six mille officiers ou soldats d Afrique. Le roi y assiste. (Quenisset était un ancien soldat du 15e léger, condamné en 1835 pour rébellion à 5 ans de fers, et qui était en 1841 scieur de long à Paris.)

18. — Ordonnance relative à un **emprunt de 150 millions** contre des rentes 3 0/0 (cet emprunt fut négocié par la maison Rothschild).

22. — **Boissel** est élu **député de Paris** en remplacement de Cochin, décédé.

25. — Distribution des prix de **l'Académie des Beaux-Arts.** (Peinture, 1er second grand prix : Charles-François Jalabert, de Nîmes, élève de Delaroche.)

Octobre.

4. — Découverte d'un procédé pour la dorure et l'argenture métallique par le comte de Ruolz, Parisien.
5. — L'auteur dramatique **Aude** meurt, dans la misère et complètement oublié, à Montmartre.
15. — Célébration du **mariage de Jules Janin** avec Mlle Huet.
31. — L'éditeur de musique Troupenas fait exécuter dans les salons de M. Herz le **Stabat de Rossini.** Il est chanté par Mme Garcia-Viardot (soprano), Mme Eugénie Garcia (contralto), M. Alexis Dupont (ténor) et M. Géraldy (basse).

Novembre.

1er. — **1er numéro de** *la Patrie*.
3. — Distribution des prix à la **Faculté de médecine** sous la présidence du doyen Orfila. (Médaille d'argent à Ambroise-Auguste Tardieu.)

Décembre.

3. — A la Cour des pairs, **commencement** des débats **du procès Quenisset** (attentat du 13 septembre).
23. — **Condamnation de Quenisset**, dit Papart, de Brazier, dit Just, et de Colombier, **à la peine de mort.** — Élection du **comte de Tocqueville** à l'Académie française.
27. — **Ouverture de la session législative de 1842.**

Monuments et fondations.

Construction de la **prison de Mazas** (1841-1850). — Restauration du **Palais des Thermes.**

Fondation de la **place des Hirondelles** (ainsi nommée à cause des omnibus dits hirondelles qui y stationnaient).

Construction de la **cité du Wauxhall** sur l'emplacement de l'ancien Wauxhall.

Ouverture de la **rue Moncey.** — La rue des Prêtres devient **rue Charlemagne.**

Fermeture du tour des Enfants Trouvés (le chiffre des enfants morts-nés jetés dans la Seine augmente des 4 cinquièmes).

Sommes données aux hôpitaux en 1841 : 146,500 en capital, 640 francs en rente, une maison évaluée à 32,324 francs, ce qui représente en tout un capital de 191,624 francs, la rente calculée à 5 0/0.

La poste de 1841 : Distribution de 20,000 lettres venant de Paris, 35,000 venant de province, et 20,000 dépêches envoyées des départements.

L'archevêque de Paris achète l'église des Carmes, rue de Vaugirard et y fonde l'**École des Hautes Études ecclésiastiques. — L'abbé Gratry** devient **directeur du collège Stanislas.**

Population.

875,495 habitants, sur une superficie de 342 kilomètres carrés. (Recensement de 1841.)

La vie de la rue.

Le Café Valois, au Palais-Royal, ferme ses portes. Il se produit cette année une crise sur les cafés et beaucoup sont obligés de fermer. Plus de 3,000 garçons limonadiers sont ainsi jetés sur le pavé.

Ouverture de la Maison Dorée, sur l'emplacement de l'ancien hôtel Cérutti, au coin de la rue Laffitte et du boulevard des Italiens.

Exposition d'une copie de Notre-Dame réduite au centième et exécutée en ardoise par un ouvrier de la place Maubert.

Beaux-Arts.

Salon de 1841 : 2,042 tableaux, 89 sculptures. (*Prise du Téniah de Mouzaïa*, par Bellangé. — *Paysages suisses*, par Calame.)

Concerts au Conservatoire : 10 et 24 janvier. 7 et 21 février. — 7 et 21 mars. — 4, 9, 11 et 18 avril.

Programme du 1er concert spirituel (9 avril). — Symphonie d'Haydn. — Air de *Don Juan* de Mozart, chanté par Mme Dorus-Gras. — Air de *la Norma* et ouverture du *Freyschütz*, arrangée pour piano et exécutées par Léopold de Meyer. — *Le Christ au mont des Oliviers*, oratorio de Beethoven. Solos chantés par Mme Dorus-Gras, MM. Marie et Alizard. — Symphonie en ut mineur de Beethoven.



ABBÉ BERTHEUX.



ALEX. LOUIS.
Médecin (1787-1872.)



GÉNÉRAL PONCELET.
Mathématicien
(1788-1872.)



J.-B.-S. DE PONGERVILLE.
Poète
(1792-1870.)



GUÉNEAU DE MUSSY.
Médecin
(1780-1857.)



J.-E.-T. DUCOS.
Homme d'État
(1801-1385.)

La vie littéraire.

Victor Hugo : *Discours de réception à l'Académie française avec la réponse de M. de Salvandy.* — **Mérimée :** *Colomba. — Essai sur la guerre sociale.*

Galerie des artistes dramatiques de Paris. Portraits en pied (80) dessinés d'après nature, par Al. Lacauchie et accompagnés d'autant de portraits littéraires. Paris, Marchand, 1841.

L'éditeur Guillaumin fonde le *Journal des Économistes.*

Pagès de l'Ariège, député de l'opposition, ancien rédacteur du *Constitutionnel*, du *Courrier Français* et du *Temps*, **fonde** *la Patrie* dont A. Lireux prend la direction littéraire. (Principaux collaborateurs : Balzac, Eugène Sue, Théophile Gautier, Altaroche, Roger de Beauvoir, Chaudesaigues, Xavier Eyma, Adolphe Adam.)

Louis Blanc : *L'Organisation du travail.* Fondation de la *Revue indépendante* rédigée par Pierre Leroux, George Sand et Louis Viardot.

Théâtre. (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 15 avril. **Retraite de Mlle Mars.** — 25 mai. Modifications administratives par un traité de M. de Rémusat. — 7 juin. **Début de Mlle Émilie Guyon** dans le rôle de Dona Sol d'*Hernani*. — 29 novembre. *Une Chaîne*, comédie en 5 actes, par Scribe (succès).

Opéra. — 4 janvier. **Début de Mlle Catinka Heinefetter** dans *la Juive*. — 21 mars. *Freyschutz*, opéra de Weber en 3 actes, traduit et adapté par E. Pacini et H. Berlioz (chute). — 28 juin. *Gizelle* ou *les Willis*, ballet en 2 actes de Théophile Gautier, de Saint-Georges et Coralli, musique d'Adam (succès). — 4 octobre. **Début du ténor Poultier** dans *Guillaume Tell*. — 22 décembre. *La Reine de Chypre*, opéra en 5 actes, paroles de Saint-Georges, musique d'Halévy. — 96.060 fr. 5 centimes de mise en scène (succès).

Opéra-Comique. — mars. *Les Diamants de la Couronne*, paroles de Scribe et de Saint-Georges, musique d'Auber (succès). — Le ténor Mario quitte l'Opéra pour entrer à l'Opéra-Comique.

Théâtre Italien. — 2 octobre. **Réouverture dans la salle Ventadour.**

Odéon. — 15 juillet. **D'Épagny** devient directeur. — 28 octobre. Réouverture avec un prologue en vers de Dumersan et Dupin, l'*Actionnaire*, et *Mathieu Luc*, drame en 5 actes, de Cordelier Delanoue.

Vaudeville. — **Trubert** devient directeur. — **Début de Félix.**

Palais-Royal. — 29 janvier. *Mademoiselle Montausier*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Bayard et Gabriel (succès). — 18 mai. **Début de Ravel** dans *les Secondes Noces* de Mélesville et Carmouche.

Ambigu. — 4 mai. **Réouverture** (direction Antony Béraud).

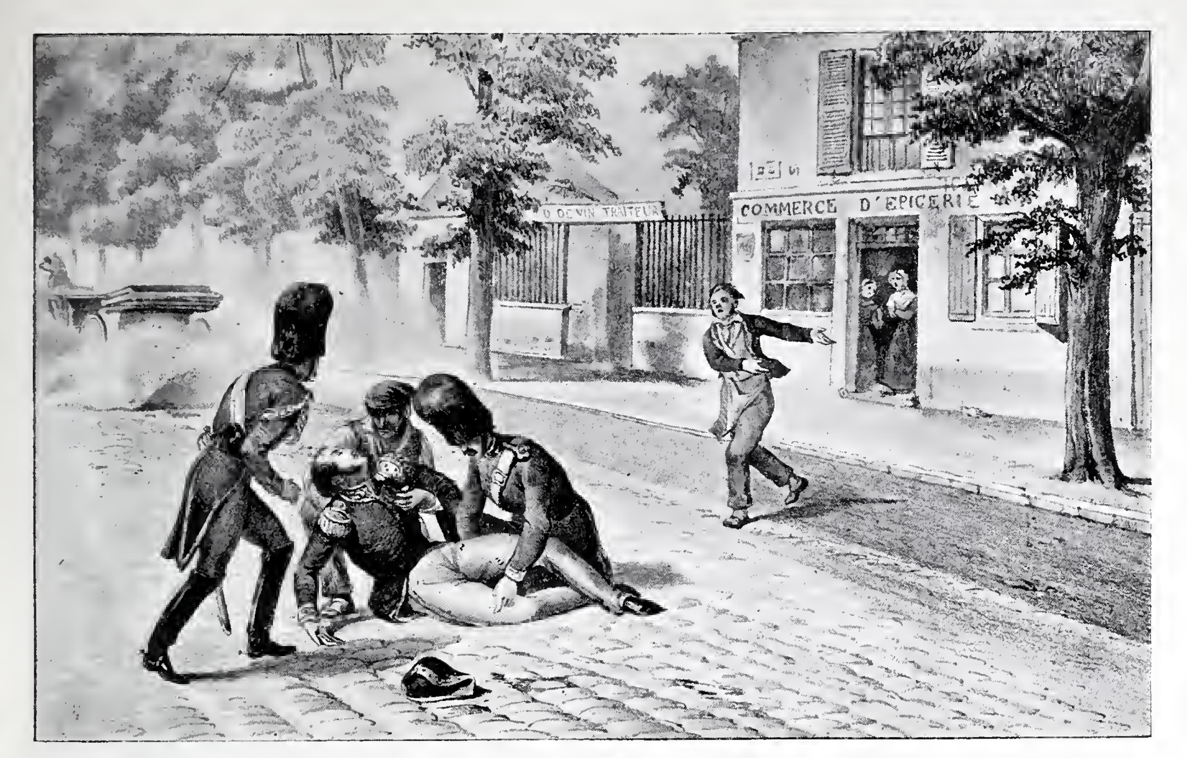
Renaissance. — Ferme cette année.

Délassements Comiques. — Construits sur l'emplacement du Théâtre de Mme Saqui (privilège accordé à **Ferdinand Laloue** et **Edmond Truquery**).

Cirque Olympique. — *Murat*, pièce militaire et napoléonienne (grand succès).

Les morts de l'année.

Chauveau-Lagarde, conseiller à la Cour de cassation (24 février). — **Le maréchal Victor,** duc de Bellune (2 mars). — Le comte **Alexandre de La Rochefoucauld** (3 mars). — **Vieih-Boisjolin,** littérateur (7 avril). — L'ancien conventionnel **Charles-François Oudot** (24 avril). — **Vincent,** bibliothécaire de Sainte-Geneviève (1er mai). — Le député **Garnier-Pagès** (24 juin). — **Bertin,** rédacteur en chef du *Journal des Débats* (14 septembre). — **Honoré V, prince de Monaco** (2 octobre). — **Aude,** auteur dramatique (5 octobre). — **Audouin,** membre de l'Académie des sciences (12 novembre). — **Picot,** homme de lettres (17 décembre). — **M. de Frayssinous,** ancien grand maître de l'Université (12 décembre).



S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS EST RELEVÉ MOURANT APRÈS SA CHUTE DE VOITURE.

D'après une lithographie de 1842. — (Musée Carnavalet.)

Le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans, se rendant à Neuilly pour embrasser sa famille avant son départ pour Saint-Omer, était arrivé à la porte Maillot près du chemin de la Révolte, quand ses chevaux prirent le mors aux dents. Il fut précipité sur le pavé et resta étendu sans connaissance. On le transporta dans la maison d'un épicier, en face de laquelle avait eu lieu l'accident.

1842

L'ANNÉE 1842 n'a laissé aucun grand souvenir dans l'histoire; elle fut une année de deuil doublement assombrie par la catastrophe du chemin de fer de Versailles et par la mort du duc d'Orléans. L'épouvantable accident qui, près de la station de Bellevue, avait coûté la vie à une centaine de personnes causa dans Paris une sensation d'autant plus douloureuse qu'un excès de prévoyance de la part de l'administration n'avait pas peu contribué à aggraver le désastre. Sous prétexte que le devoir le plus essentiel des compagnies est de protéger les gens contre leur propre imprudence, les premiers wagons employés sur les lignes françaises ne pouvaient pas s'ouvrir du dedans, de sorte que le feu ayant été communiqué aux voitures par la chaudière d'une locomotive dont l'essieu s'était brisé, le train, encombré ce jour-là plus que de coutume, car c'était la fête du roi et les grandes eaux avaient joué à Versailles, devint tout entier la proie des flammes et les voyageurs furent brûlés vifs. L'amiral Dumont d'Urville, qui avait fait deux fois le tour du monde et était revenu sain et sauf de ses dangereuses excursions à travers les îles de l'Océanie où il avait retrouvé les débris du naufrage de La Pérouse, fut la plus illustre des victimes de cette catastrophe. Le chiffre des morts ne fut jamais rigoureusement connu et l'imagination populaire donna libre cours à ses exagérations, mais le premier mouvement de stupeur une fois passé, le terrible accident de la ligne de Versailles ne produisit aucune réaction, même passagère, contre l'engouement qu'excitaient alors les mêmes chemins de fer. Ce désastre n'exerça aucune influence sur le sort du projet de loi qui était soumis depuis quelques jours aux délibérations de la Chambre des députés, lorsque la population parisienne, émue et recueillie assistait aux funérailles des victimes. Après plusieurs années de tâtonnements et d'expériences qui n'avaient pas toutes été heureuses, le gouvernement et les deux Assemblées avaient enfin réussi à se



MORT DU DUC D'ORLÉANS.

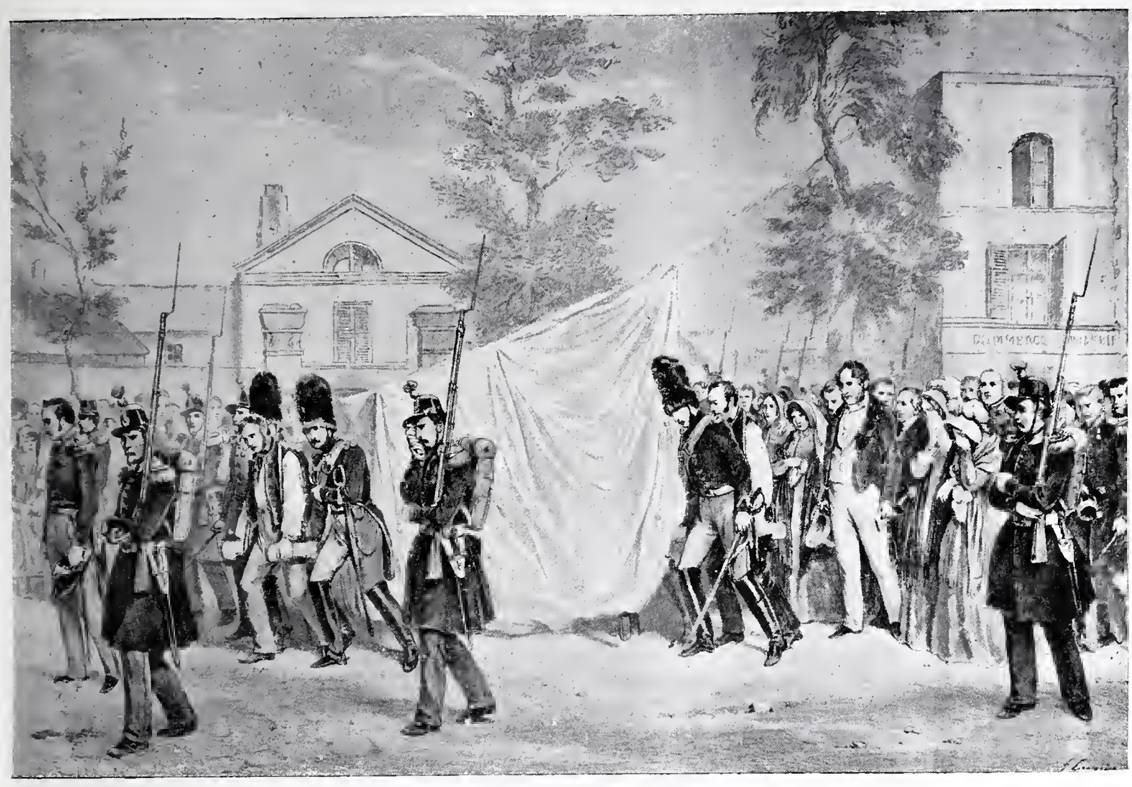
D'après une lithographie de 1842. — (Musée Carnavalet.)

A la nouvelle de l'accident, le roi, la reine, les princes, les médecins, le clergé accoururent en toute hâte. Tous les secours furent vains. Le mourant ne reconnut même pas sa mère. Des spasmes nerveux le prirent. Il expira après une agonie de près de trois heures.

mettre d'accord sur les grands principes qui devaient présider à la construction du réseau des chemins de fer français. La loi de 1842 décida la création de six grandes lignes qui mettraient Paris en communication avec la Belgique, le littoral de la Manche, l'Allemagne, la Méditerranée, l'Espagne et le littoral de l'Océan. La ligne de Bordeaux à Cette, qui devait unir les deux mers, fut également prévue dans le programme des grands travaux publics dont l'exécution allait désormais se poursuivre avec infiniment plus d'activité et de méthode que par le passé. La loi dont le ministère présidé par M. Guizot avait pris l'initiative, et dont le rapporteur fut M. Dufaure, n'a pas seulement fixé le tracé des principales lignes du réseau français; elle a en outre réparti d'une façon équitable les frais de construction entre l'industrie privée, l'État et les départements. Les événements ont justifié l'œuvre des législateurs de 1842 qui est restée la charte des chemins de fer.

A peine l'émotion produite par l'accident du chemin de fer de Versailles commençait-elle à se dissiper qu'une nouvelle catastrophe, dont les conséquences politiques devaient être incalculables, jetait le deuil dans la famille royale et faisait passer dans l'âme de la France ce frisson d'inquiétude dont ne peut se défendre un peuple qui n'a plus confiance dans l'avenir de ses institutions.

Le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans, fils aîné du roi, était parti des Tuileries pour se rendre à Neuilly dans une calèche attelée à la Daumont, lorsqu'en arrivant à la hauteur de la Porte Maillot, les chevaux s'emportèrent. Le prince sauta de voiture et fit une chute si malheureuse qu'il mourut après une agonie de quelques heures. La population parisienne, sans distinction de classes, profondément émue de cette catastrophe si soudaine et si imprévue, n'écouta que les généreuses impulsions de son cœur. Les colères et les rancunes des partis firent trêve autour d'un cercueil. Il n'y eut qu'une voix, même parmi les adversaires les plus déterminés de la monarchie de Juillet, pour rendre hommage à un prince qui avait pu avoir des adversaires politiques mais n'avait jamais eu un seul ennemi personnel. Courageux sur le champ de bataille, sachant se faire aimer de l'officier et du soldat, affable, spirituel, plein de tact, passé maître dans l'art



LA FAMILLE ROYALE RAMENANT A NEUILLY LE CORPS DU DUC D'ORLÉANS.
D'après une lithographie de 1842. — (Musée Carnavalet.)

d'apprivoiser la race irritable et susceptible des écrivains et des artistes à force de bonhomie diplomatique et de familiarité savamment calculée, très instruit et l'intelligence largement ouverte aux idées de son temps, le duc d'Orléans réunissait toutes les qualités qui rendent populaire l'héritier d'une couronne. Toutefois, les respectueux témoignages de sympathie que les habitants de la capitale prodiguèrent à Louis-Philippe sur le passage du lugubre cortège qui devait tant de fois se mettre en mouvement pour se rendre en premier lieu de la maison Cordier au château de Neuilly, ensuite aux Tuileries et à Notre-Dame, et enfin à Dreux, s'adressaient bien plutôt au père de famille inconsolable de la mort de son fils qu'au souverain dont la dynastie venait de perdre son gage le plus efficace de stabilité et d'avenir. Le roi et son gouvernement étaient impopulaires, et c'est surtout à partir de 1842 que les germes du mécontentement universel, qui devaient six années plus tard se traduire par la révolution de 1848, commencèrent à se manifester au grand jour.

L'ère des insurrections paraissait définitivement close et l'ordre le plus parfait régnait dans la rue, les finances étaient bien administrées, l'agriculture et l'industrie étaient prospères, les travaux publics recevaient une impulsion vigoureuse, la construction du réseau des chemins de fer ouvrait à la fortune privée et publique des perspectives d'accroissement indéfini; au dehors, l'amiral Dupetit-Thouars prenait possession des îles Marquises et la guerre d'Afrique, après avoir passé par de fréquentes alternatives de revers et de succès entrait enfin dans une phase entièrement favorable. Abd-el-Kader, vaincu dans le combat du col de Kerbous, était atteint dans son prestige, et un grand nombre de tribus faisaient leur soumission. Il semblait que la France aurait dû être satisfaite de son gouvernement et pourtant la monarchie de Juillet perdait chaque jour du terrain.

Aux élections législatives, qui eurent lieu quatre jours avant la mort du duc d'Orléans, la ville de Paris, dans dix collèges sur douze, donna la victoire aux candidats de l'opposition. MM. Carnot et Marie, qui ne dissimulaient ni l'un ni l'autre des opinions républicaines très accentuées, étaient au nombre des élus.

Les succès que les adversaires de la dynastie avaient obtenus dans la capitale étaient un symptôme d'autant plus grave qu'à Paris les influences légitimistes ou religieuses ne se faisaient guère sentir dans des collèges électoraux presque en totalité recrutés dans

la haute bourgeoisie, c'est-à-dire dans la classe qui avait fait à son profit exclusif la révolution de 1830 et avait un intérêt évident au maintien des institutions.

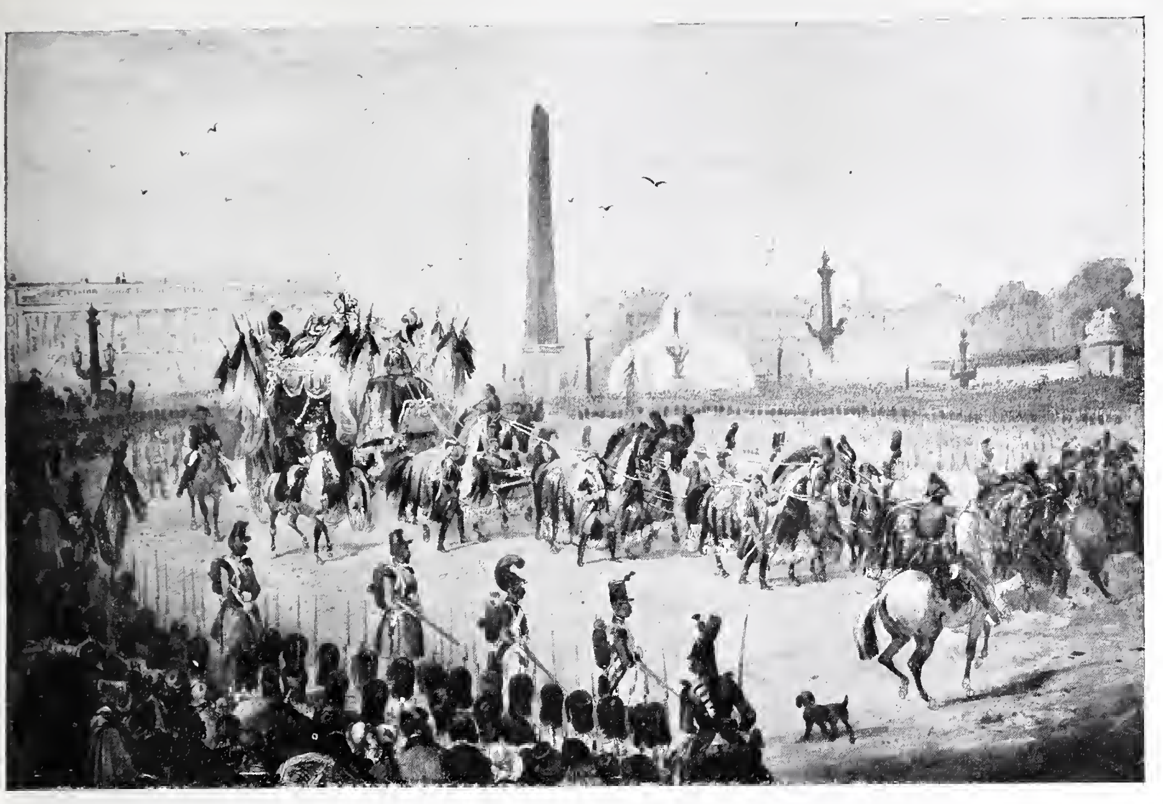
Les orageuses discussions qui s'étaient élevées dans les deux Chambres au début de la session de 1842 au sujet du droit de visite avaient mis à nu les véritables causes de l'impopularité du gouvernement. La France se sentait humiliée dans son amour-propre national par l'injustifiable condescendance du cabinet Guizot à l'égard de l'Angleterre. Les hommes d'Etat anglais, passés maîtres dans l'art d'exploiter au profit des intérêts particuliers de leur pays les sentiments généreux des autres nations, essayaient de profiter de l'horreur que la traite des nègres inspirait à tous les peuples civilisés pour confisquer en faveur du pavillon britannique la police de toutes les mers du globe. Soit pour donner satisfaction à un instinct de philanthropie, soit pour témoigner leur reconnaissance envers le gouvernement anglais, qui avait facilité de tout son pouvoir les premières relations de la monarchie de Juillet avec une Europe défiante et prête à prendre les armes, les ministres de 1831 et de 1833 avaient signé des traités qui donnaient à la marine militaire de la Grande-Bretagne le droit de visiter les navires de commerce français afin de rechercher s'ils ne transportaient pas une cargaison de chair humaine destinée à être vendue en Amérique. Comme le droit de visite était réciproque et que les abus de la traite avaient profondément indigné l'opinion publique. aucune protestation bien vive ne s'éleva en France contre les deux traités à l'époque où ils furent conclus. Mais, une dizaine d'années plus tard, les événements d'Égypte et de Syrie, l'exclusion de la France du concert européen, les discours outrageants que prononçait lord Palmerston, réveillèrent le sentiment national qui s'était laissé endormir par les formules humanitaires dont la diplomatie anglaise savait jouer avec une habileté magistrale et lorsque M. Guizot essaya de renouveler et d'aggraver les traités de 1831 et de 1833, il se vit arrêté par un vote de la Chambre et par une explosion de la colère publique.

S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Ferdinand-Philippe-Joseph-Charles-Henri, fils aîné de Louis-Philippe, né à Palerme le 3 septembre 1810, avait reçu en 1830 le titre de duc d'Orléans. Marié à la princesse Hélène de Mecklembourg, il laissa deux fils, le comte de Paris et le duc de Chartres.

Cette malheureuse année 1842 fut de toutes façons stérile. Elle n'a laissé dans l'histoire des Beaux-Arts et de la littérature aucune trace durable. Le salon de peinture et de sculpture fut un des plus médiocres du siècle, et *Ursule Mirouet* et *le Rhin* n'ajoutèrent rien à la gloire de Balzac et de Victor Hugo.

G. Labadie-Lagrave.



TRANSLATION DES RESTES MORTELS DE S. A. R. MGR LE DUC D'ORLÉANS.
Le cortège passe sur la place de la Concorde.
D'après une lithographie de 1842. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

La Catastrophe du chemin de fer de Versailles.

(8 Mai).

Un épouvantable accident a coûté aujourd'hui la vie à une foule de personnes et porté le deuil et l'épouvante dans Paris et dans toute la France.

Les convois allant tous les dimanches de Paris à Versailles et *vice versa*, stationnent à Sèvres, Bellevue, Meudon et Clamart. Par extraordinaire, on avait supprimé, dimanche dernier, les stations de 4 heures 1/2, 5 heures 1/2 et 6 heures 1/2, à cause du nombre considérable de voyageurs qui, ce jour-là, étaient allés voir jouer les grandes eaux. A cinq heures et demie, un convoi direct composé de quinze wagons ou diligences, se dirigeant sur Paris et ayant à sa tête deux remorqueurs, le *Mathieu-Murray* et l'*Éclair*, a traversé la station de Bellevue. A peine avait-il parcouru un espace de deux minutes, que l'essieu du *Mathieu-Murray* a cassé avec violence. Le second remorqueur, entravé dans son essor, s'est précipité sur le premier, et a successivement entraîné dans sa chute quatre wagons, qui, agglomérés les uns sur les autres, s'élevaient à une hauteur d'un premier étage de maison. Quelques personnes qui se trouvaient là par hasard ont appelé du secours; les gardes de la station sont arrivés; les cris, les gémissements partaient de tous côtés. Les portières étaient fermées, impossible de les ouvrir. Un des conducteurs avait déjà disparu, et le second, renversé, n'était guère en état de délivrer les voyageurs. M. Tartel, chef de la station de Bellevue, est arrivé au plus vite, et a ouvert les portières du premier wagon; mais il était trop tard. Le feu avait déjà gagné la matière combustible des wagons placés comme en autodafé sur les machines, et il était presque impossible de porter aucun secours à ceux qui s'y trouvaient enfermés. Oh! alors, a commencé le spectacle le plus cruel qui ait eu lieu de mémoire humaine.

Cent cinquante individus, hommes, femmes, vieillards, enfants, entassés les uns sur les autres et emprisonnés au milieu des flammes, se sont mis à pousser d'horribles cris. Tout était impuissant pour les enlever à la mort. On voyait des

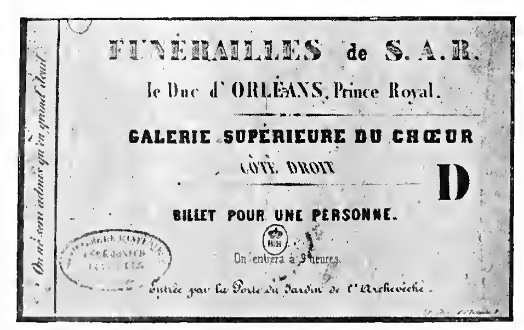


ARRIVÉE DU CORTÈGE SUR LA PLACE DU PARVIS NOTRE-DAME.

D'après une lithographie de 1842. — (Musée Carnavalet.)

Six chevaux entièrement cachés sous de longs camails dans le style du moyen-âge traînaient la voiture contenant un prie-Dieu sur lequel était une urne renfermant le cœur du prince. Deux ecclésiastiques en prières étaient préposés à la garde de ce précieux dépôt devant lequel la foule se dé ouvrait et s'inclinait silencieuse.

têtes et des bras qui se dressaient pour arriver jusqu'à vous; le feu gagnait aussitôt; têtes et bras, tout cela disparaissait avec une effroyable vitesse. Le feu avait pris si violemment au zinc



FUNÉRAILLES de S. A. R.
le Duc d'ORLÉANS, Prince Royal.
GALERIE SUPÉRIEURE DU CHŒUR
CÔTÉ DROIT
D
BILLET POUR UNE PERSONNE.
On entrera à 9 heures.
Entrée par la Porte du Jardin de l'Archevêché.
On n'est admis qu'en grand deuil.

BILLET D'ENTRÉE A NOTRE-DAME POUR LES FUNÉRAILLES.

(Bibliothéque nationale.)

que rien ne pouvait l'éteindre. En quelques minutes, toute la population de Bellevue, de Meudon et de Sèvres était debout. Les flammes grandissaient toujours; on retirait bien, çà et là, en s'exposant à être brûlé, quelques corps mutilés; mais on ne pouvait pas avancer; on était forcé de regarder devant soi et de voir, sans pouvoir l'arrêter, le feu anéantir dans sa soif dévorante les corps qui se penchaient, se dressaient, retombaient dans tous les sens pour échapper aux fureurs de l'incendie.

Tout ce qui a pu être sauvé, on l'a sauvé; et dans cette lutte d'hommes mourants et d'hommes qui s'exposaient à mourir, il y a eu des prodiges de courage et de dévouement. Oh! quel atroce spectacle! Là, sur un wagon, nous avons vu une femme qui n'avait pas plus de vingt ans, seule, les jambes prises dans les roues, sangloter, pleurer, appeler, crier, se frapper le visage, mais en vain; la flamme a saisi son corps et a réduit en cendres cette pauvre créature; personne n'a pu la sauver. Au-dessous, nous avons vu une mère avec un très jeune enfant dans les bras; on lui a tendu une corde pour l'enlever, mais elle a refusé de se séparer de son enfant, et dans un clin d'œil ils ont disparu au milieu d'un nuage de fumée noire. Plus loin, c'était un vieux soldat qui avait une décoration sur la poitrine: il se frappait la tête en appelant son fils; celui-là pouvait se sauver, et il ne l'a pas voulu; il s'est jeté dans les charbons ardents, et un instant après on a vu le fils vivant appeler par des cris épouvantables son père brûlé.

Pendant que les premiers wagons se fondaient sur le charbon et réduisaient à leur tour en cen-

TRANSLATION DES RESTES MORTELS DE S. A. R. MGR LE DUC D'ORLÉANS.

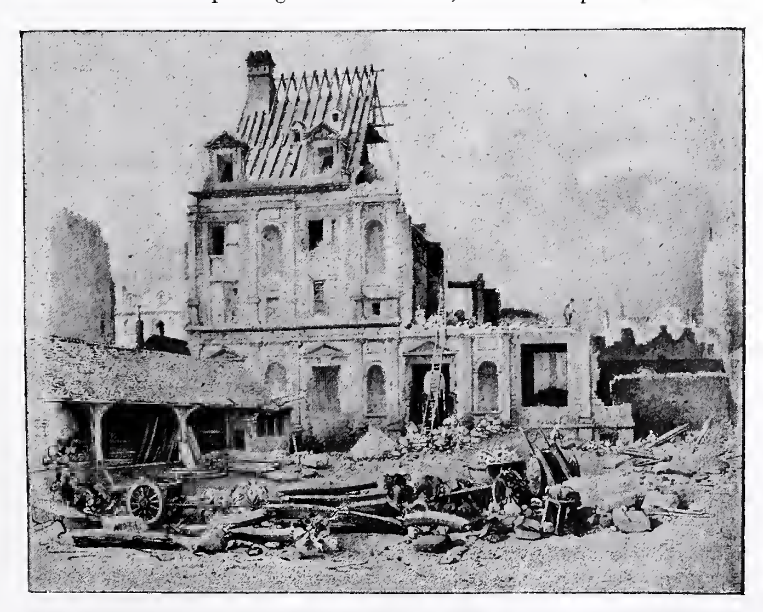
Entrée du cortége dans la cathédrale.

D'après une lithographie de 1842. — (Collection G. Hartmann.)

dres environ cent personnes qui se trouvaient emprisonnées dans leur sein, d'autres scènes non moins affreuses se passaient à quelques pas de là : on retirait des hommes et des femmes qui avaient les jambes cassées, la tête meurtrie, la figure méconnaissable, le corps défoncé, les bras fracassés, le sang ruisselait partout; on avait apporté des matelas, des draps, du linge de toute espèce, et dans tous les chemins on transportait les victimes de ce désastre épouvantable.

Toutes les maisons de Bellevue et de Sèvres se sont ouvertes pour recevoir les blessés, au nombre d'environ 175.

Sur deux chauffeurs et deux machinistes, un seul a été retrouvé; M. George, leur chef, qui se tenait sur le *Mathieu-Murray* a disparu aussi; il laisse cinq enfants. M. H. de Milhau, inspecteur, qui était sur la seconde machine, a été jeté sur le champ voisin; il a eu un bras et une jambe cassés. La cabane du cantonnier a été presque détruite; au moment de la catastrophe, il s'y trouvait un vieillard de 80 ans, qui n'a pas reçu une seule égratignure. Parmi les victimes que regrette la France, il faut compter M. Dumont



DÉMOLITION DE L'HÔTEL DE LONGUEVILLE.

D'après une lithographie. — (Collection Destailleurs.)

L'hôtel de Longueville était situé rue Saint-Thomas du Louvre qui avait pour tenants et aboutissants la place du Palais-Royal et la galerie du Louvre. Cet hôtel appelé d'abord d'Alençon, fut construit vers 1250 par Alphonse frère de Saint-Louis sur un terrain que lui vendit un certain Edmond de Poulie, qui donna son nom à la rue des Poulies, maintenant démolie.



CATAFALQUE ROYAL ÉRIGÉ DANS L'ÉGLISE NOTRE-DAME POUR LES FUNÉRAILLES DE S. A. R. MGR LE DUC D'ORLÉANS.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

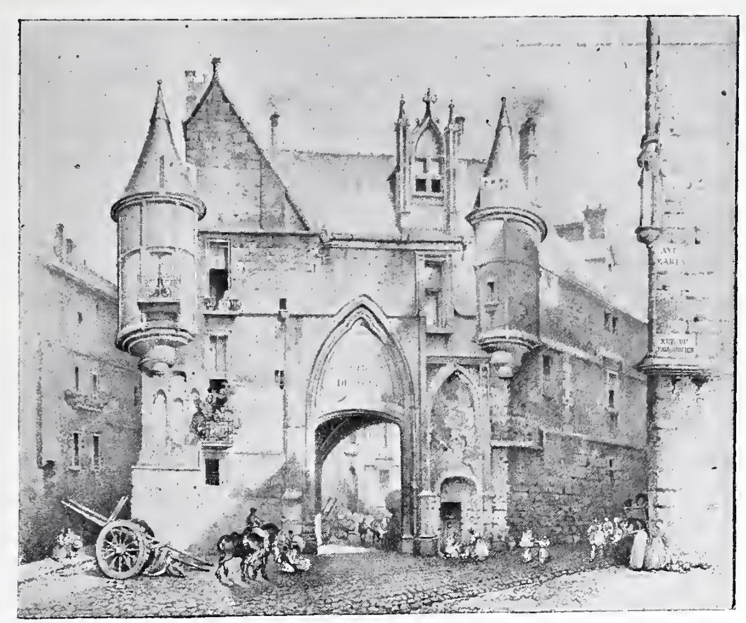
d'Urville. Son corps, calciné par le feu, n'avait pas été reconnu dans les premiers moments; mais un examen plus attentif à fait reconnaître la tête, dont le menton avait une configuration remarquable et les sinus frontaux un grand développement.

Il ne restait pas de traces de vêtements, ni par conséquent de papiers qui pussent aider à la reconnaissance.

M. Dumont d'Urville, qui avait commandé deux expéditions de circumnavigation et affronté tant de dangers dans ses voyages, et pendant une carrière de plus de trente-cinq années, n'était âgé que de 51 ans et quelques mois. Il était contre-amiral depuis le 31 décembre 1840. Sa femme et son fils, jeune philologue de la plus belle espérance, ont trouvé la mort à ses côtés.

Le nombre des morts était porté à plus de cinquante.

(Annuaire historique de Lesur, 1842.)



L'HÔTEL DE SENS EN 1842.

D'après une lithographie. — (Musée Carnavalet.)

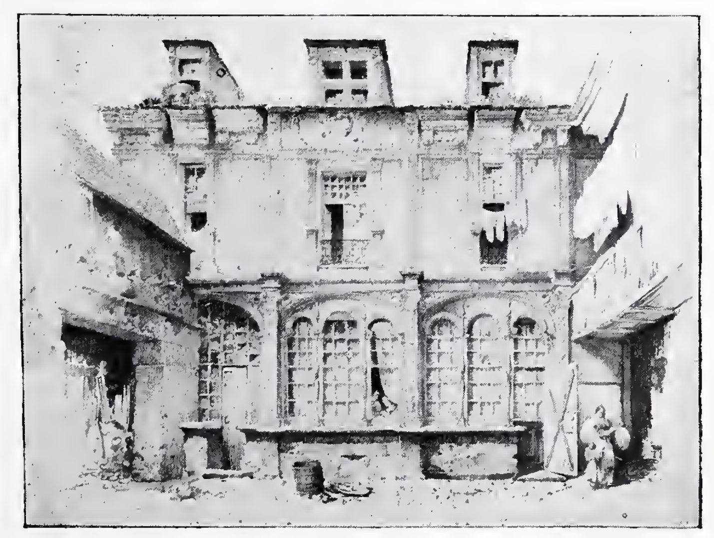
Situé au coin des rues de l'Hôtel de Ville, de l'Etoile, des Barres et du Figuier, cet hôtel fut construit au commencement du XIVe siècle par l'archevêque de Sens, Tristan de Salazar. Jusqu'en 1622 il fut habité par les métropolitains de Sens pendant leur séjour à Paris.

La Mort du duc d'Orléans.

(13 Juillet).

Dans la fatale matinée du 13, M. de Cambise étant venu prendre les ordres du Prince, celui-ci lui demanda s'il y avait au château quelque voiture dont il pût disposer: « Il n'y a, répondit l'écuyer, qu'une grosse et lourde berline et *le duc;* mais si Votre Altesse avait l'intention de sortir en uniforme, je ferais venir une calèche des remises du Roule ou de Monceau. — C'est inutile, reprit M. le duc d'Orléans, il est probable que je ne sortirai point; s'il en est autrement, d'ailleurs, *le duc* sera toujours là sous ma main. » — Il causa ensuite pendant quelques instants avec M. de Cambise, en lui laissant voir le véritable plaisir qu'il éprouvait de son départ pour le camp; puis, dans sa rieuse humeur, il saisit des journaux placés sous sa main, en forma des projectiles, et les lançant à son écuyer, il le poursuivit ainsi jusqu'à la sortie de ses appartements.

Dès que M. de Cambise se fut éloigné, Son Altesse Royale voulut qu'on lui coupât les cheveux. Son valet de chambre était en train d'achever l'opération, lorsque survint M. Gairard qui, après avoir été le professeur du Prince royal, était devenu l'un de ses amis les plus dévoués. Le duc d'Orléans le reçut avec cette bonhomie charmante qui le rendait si cher à ceux qui vivaient dans son intimité. Tout-à-coup, cédant à une idée folle : « Je veux, mon cher maître, dit-il à M. Gairard, que vous vous fassiez beau aujourd'hui, allons, débarrassez-vous de ces incultes cheveux et que les ciseaux en fassent justice. » A ces mots, l'attirant à lui, il le contraignit, avec la plus joyeuse insistance, à prendre sa place sur le fauteuil qu'il venait de quitter. Se prêtant de la meilleure grâce du monde à cette fantaisie, M. Gai-



COUR ET FAÇADE D'UNE MAISON RUE SAINT-PAUL.

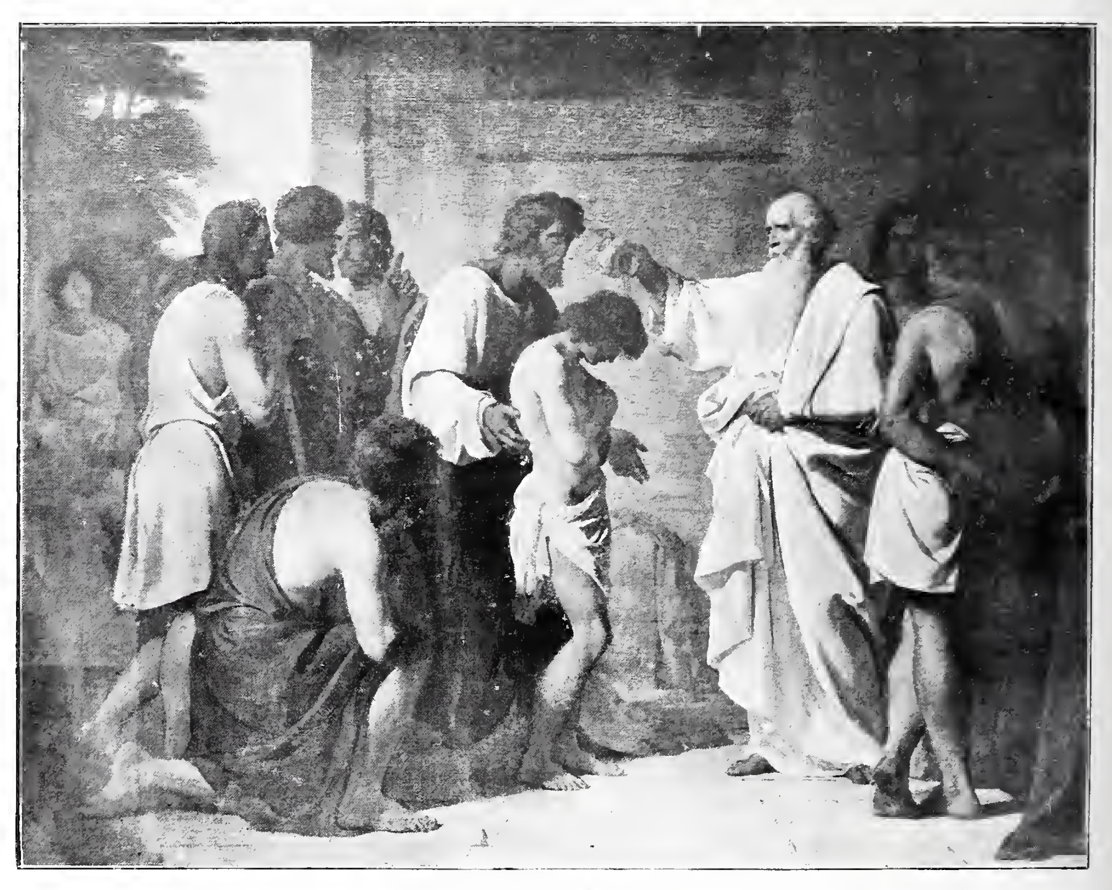
D'après une lithographie de 1842. — (Musée Carnavalet.)

L'hôtel Saint-Paul, antique résidence royale, construite sous Charles V, alors dauphin, en 1360, comprenait un très grand nombre de bâtiments dont on commença la démolition partielle sous Charles VII. François Ier y fit percer plusieurs rues où s'élevèrent des maisons : celle qui est reproduite ici était encore intacte en 1842.

rard, qui n'est pas seulement un homme de science, mais encore un homme de gracieuse humeur, se laissa faire, à la grande satisfaction de son ancien élève qui riait aux éclats, tandis que les cheveux du professeur tombaient sous les impitoyables ciseaux.

Bientôt après, on servit le déjeuner; le Prince ne cessa de rire et de plaisanter comme aux plus heureux jours de son adolescence; jamais il n'avait montré plus d'enjouement. Cependant, après avoir laissé à sa gaîté un libre cours, il

On était parvenu à la hauteur de la porte Maillot. En cet endroit de la route, une roue s'engagea dans un trou profond que dérobait aux yeux une poussière epaisse; un choc violent et soudain fut imprimé au cabriolet. A cette secousse se joignit un bruit pareil à celui de la détonation d'une arme à feu. Ce bruit fut produit par quelque piéce de fer que renfermait vraisemblablement le coffre placé à l'avant de la voiture. — A cette secousse, à ce bruit, l'épouvante des chevaux fut telle, que leur guide n'en fut plus le maître.



SAMUEL SACRANT DAVID.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture de 1842. — (Tableau de BIENNOURY.)

(École des Beaux-Arts.)

donna encore quelques ordres relatifs à son voyage; puis il se revêtit de son uniforme, et pensant qu'il avait au moins une heure à lui, il voulut la consacrer tout entière à sa sœur; il fit donc demander sa petite voiture, jusqu'à laquelle M. Gairard l'accompagna, et disant adieu à celui-ci, il se mit en chemin pour Neuilly.

Arrivée au Rond-Point des Champs-Élysées, Son Altesse Royale s'aperçut que les chevaux, attelés de trop court, montraient de l'impatience et de l'inquiétude; elle fit signe de la main au postillon d'essayer de les calmer (le porteur surtout, par de brusques soubresauts et par d'incessantes ruades, manifestait son irritation); mais ils dévoraient l'espace avec une effrayante rapidité...

Cependant, par un dernier effort, il les fit tourner à droite, vers le chemin de la Révolte, se flattant, par ce mouvement, d'en venir plus aisément à bout. Poussés par un instinct secret, reconnaissant aussitôt la route, par eux souvent parcourue, ils s'y jetèrent avec une affreuse impétuosité. Le groom, en cet instant, sauta à terre pour courir à la tête des chevaux, mais, perdant l'équilibre, il roula dans la poussière, et quand il se releva, plein d'épouvante, il aperçut Monseigneur le duc d'Orléans étendu sans mouvement sur la route.

Plusieurs personnes étaient immédiatement accourues pour porter secours à Son Altesse Royale: c'étaient le sieur Charles, garde national,



LES PARISIENS DE PARIS EN 1842.

(D'après les originaux de la Bibliothèque nationale, cabinet des estampes.)

Eugène Cavaignac. Mérimée.
Biot. Godefroy Cavaignac.
George Sand.
H. Vernet. F. Halévy. J.-Ch. Brunet. Flocon.
Général Forey.
Boissonnade. A. Barbier. Ed. Laboulaye. Ant.-Aug. Renouard.
J.-B.-A. Lassus. Decamps.
Al. de Tocqueville. Quatremère de Quincy. Mme Vigée Lebrun. Ad. Adam. Eug. Sue.
Berton. Eug. Burnouf. Letronne. Scribe.
A. Cauchy. L. Poinsot. Corot. Gavarni. V. Leclerc.

deux gendarmes, et le sieur Cordier, dans la maison duquel fut transporté le malheureux Prince, respirant à peine...

Cependant, dès le matin, le Roi avait chargé ses aides de camp de donner des ordres pour que deux voitures fussent tenues prêtes à onze heures et demie. Sa Majesté se proposait de venir aux Tuileries présider le conseil des Ministres.

L'heure du départ approchant, le Roi en alla avertir la Reine et Madame Adélaïde, qui, dans le grand salon du château, où elles se tiennent d'habitude, étaient alors occupées à des travaux à l'aiguille. Elles se levèrent aussitôt, plièrent leurs broderies qu'elles emportèrent avec elles, et suivirent Sa Majesté. que précédait l'aide de camp de service, M. le lieutenant général Gourgaud.

Celui-ci entrait dans la salle de billard, lorsqu'un valet de chambre vint l'avertir que le commissaire de police demandait à lui parler sur-le-champ. Le général hâta le pas, et trouva sous le vestibule le commisssaire qui l'y attendait. « Un malheur, lui dit ce dernier, vient d'arriver à Son Altesse Royale; elle est tombée de sa voiture et s'est cassé l'épaule; on l'a transportée à Sablonville. »

L'aide de camp retourna précipitamment sur ses pas et courut vers le Roi. « Sire, lui dit-il, que Votre Majesté veuille s'arrêter un moment. » Quelque effort que fit le général Gourgaud pour cacher son trouble, le Roi en parut frappé. — « Qu'est-ce? reprit-il, qu'est-ce, mon cher général? » Celui-ci fit en peu de mots le récit de l'événement dont il venait d'être instruit.



BOUFFÉ DES VARIÉTÉS

Dans le rôle de GRANDET (*La Fille de l'Avare*).

(D'après *le Monde dramatique*.)

La Fille de l'Avare, représentée pour la première fois en 1835 avec succès, resta au répertoire, grâce au talent de Bouffé, né en 1800 à Paris, mort en 1888. Cet auteur fut un des premiers comiques de son temps.



MARIO DE CANDIA DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

(Collection *du Monde dramatique*.)

Né en 1810 (ou en 1808) à Cagliari, le marquis Giuseppe Mario di Candia, célèbre ténor, remporta des triomphes à Londres, Paris, Saint-Pétersbourg et en Amérique. Il mourut à Rome en 1883.

Quoique les paroles échangées entre Sa Majesté et son aide de camp eussent été prononcées à mi-voix et que la Reine n'en eût pu saisir le sens, elle s'était soudain avancée vers eux, et sous l'empire d'un affreux saisissement. « Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle, un grand malheur est sans doute arrivé à l'un de mes enfants? Qu'on ne me cache rien, je veux tout savoir; parlez, parlez. »

« Il n'y a aucun danger, Madame, reprit M. Gourgaud; que Votre Majesté se rassure: Monseigneur le duc d'Orléans est tombé de sa voiture et s'est démis l'épaule. — Où est-il, où est-il? dit la pauvre mère avec une inexprimable terreur. — A Sablonville. — J'y cours. « Et à ces mots, elle partit. rapide comma l'éclair, traversa les appartements, franchit les cours où l'attendaient ses voitures et gagna la grande avenue de Neuilly.

Le Roi cependant était arrivé avec sa sœur au perron du château. Son aide de camp le supplia de monter en voiture pour rejoindre au plus vite la Reine dont les forces seraient bientôt épuisées et par la vivacité de son émotion et par la chaleur insupportable du jour. On n'atteignit Sa Majesté qu'au milieu de la longue avenue, tant sa course avait été rapide; il était temps! elle allait

tomber suffoquée! Les voitures s'arrêtèrent bientôt devant la maison de Cordier, à l'entrée de laquelle se pressait déjà une foule inquiète. Le Roi, la Reine et Madame Adélaïde se précipitèrent dans la chambre indigente et nue où sur deux chétifs matelas, qu'à la hâte on avait jetés au pied d'une huche à pain, était déposé l'héritier du trône. A la vue des augustes parents, les médecins que le premier bruit de la catastrophe avait appelés en ce lieu, sans interrompre les soins empressés qu'ils donnaient à Son Altesse Royale, s'écartèrent, et leurs Majestés et Madame, pressant le Prince entre leurs bras, le couvrirent de leurs baisers et de leurs pleurs!......

H.-L. SAZERAC.

Détails exacts sur la mort du Prince Royal, Jules Lainé, éditeur, passage Véro-Dodat (1842).

Ce que gagnaient les Actrices de l'Opéra en 1842.

Si nous sommes bien informés, c'est ainsi que se répartit le chiffre des appointements des dames de l'Opéra :

Madame Stoltz (Rosine), prima-dona, — contralto; 75,000 fr. par an, 100 fr. de feux.

Madama Dorus-Gras, prima-dona, — soprano; — 60,000 fr. par an, 80 fr. de feux.

Madame Nathon-Treillet, prima-dona, — contralto; — 20,000 fr. par an, 50 fr. de feux.

Madame Dobré, prima-dona, — soprano; — 19,000 fr. par an, 50 fr. de feux.

Madame Néquillet, prima-dona, — mezzo-soprano; 22,000 fr. par an, 40 fr. de feux.

Mademoiselle de Roissy, prima-dona; — soprano; — 15,000 fr. par an.

Madame Carlotta-Grisi, première danseuse; — 40,000 fr. par an, 60 fr. de feux.

Madame Louise Fitzjames, danseuse de caractère; — 18,000 fr. par an.

Madame Pauline Leroux, danseuse de caractère; — 12,000 fr. par an, 50 fr. de feux.

Mademoiselle Mario, première danseuse; — 25,000 fr. par an.

Mademoiselle Forster, première danseuse; — 6,000 fr. par an.

Les sœurs Desmilâtre, danseuses de deuxième ordre; — 10,000 fr. par an.

Chaque danseuse du corps de ballet a 1,500 fr.

Chaque choriste a de 1,280 à 2,500 fr. par an.

Les figurantes appelées *marcheuses*, qui ne savent ni chanter ni danser ont 900 fr. par an.

(*Salon Littéraire, 30 octobre 1842*).

Les " Mystères de Paris " d'Eugène Sue.

Du succès qui accueillit les deux ouvrages les plus connus d'Eugéène Sue, je peux parler par expérience personnelle, car j'étais assez âgé pour être entraîné par le courant et assez sot pour placer l'auteur au rang de Balzac et de



LE BAL DE LA GRANDE-CHAUMIÈRE.
Lithographie de 1842. — (Musée Carnavalet.)

Dumas, peut-être même un peu plus haut que le premier. Après tant d'années, je ne me console de mon infatuation qu'en pensant que des milliers d'esprits d'une culture intellectuelle bien supé-



LES SPÉCULATEURS MACAIRE ET BERTRAND.
Nous fondons une société au capital de 3 millions.
Notre brevet d'invention répond de tout.
Vous serez notre premier actionnaire.
D'après une caricature du temps. — (Bibliothèque nationale.)



MODES DE 1842.
Chapeau à brides. Robe à volants.
(D'après *le Cabinet de Lecture* de 1842.)

donné le droit de rester aussi longtemps qu'on le désirait, devinrent le prix d'admission pour une heure. Chaque lecteur recevait en arrivant un billet constatant l'heure de son entrée, et la rusée caissière faisait le tour toutes les dix minutes. Je peux dire sans exagération que les jours où le feuilleton manquait, il y avait comme une dépression intellectuelle dans Paris. Et après les premières semaines, cela arrivait assez fréquemment. Les Bertin étaient devenus alors tout aussi habiles que leur formidable rival, le propriétaire-éditeur du *Constitutionnel*, le fameux docteur Véron.

Le feuilleton était donc fréquemment interrompu pendant un jour ou deux, sans que les lecteurs en fussent prévenus, et à sa reprise il y avait un joli petit paragraphe destiné à rassurer « les grandes dames de par le monde » (et, ajoutons, leurs femmes de chambre) sur la santé de M. Sue, qu'on supposait avoir été trop souffrant pour travailler.

(*Un Anglais à Paris*).

rieure à la mienne avaient subi le même entraînement. Il ne faut pas supposer que la « *furore* », la rage d'engouement suscitée par les *Mystères de Paris* fût restreinte à une classe, et à la classe la moins éclairée. Quand ils paraissaient périodiquement dans les *Débats*, il fallait retenir le journal plusieurs heures d'avance, car, à moins d'être abonné, il était impossible de l'avoir dans les cabinets de lecture, où on était censé le trouver. On vous riait franchement au nez si vous vous hasardiez à le demander après avoir payé vos deux sous d'entrée. — « Monsieur plaisante. Nous en avons cinq exemplaires, que nous louons au dehors à dix sous la demi-heure : c'est le temps nécessaire pour lire le roman de M. Sue. Nous en avons un ici, et si monsieur veut prendre rang, il n'aura probablement que trois ou quatre heures à attendre. » Bientôt même, dans ces boutiques, l'ingénue de derrière le comptoir trouva un moyen plus sûr encore de tondre sa clientèle. Les cabinets de lecture changèrent leur prix, et les deux sous qui jusqu'alors avaient



MODES DE 1842.
Chapeau à brides. Robe à bordure de fourrure. Robe à volants.
(D'après *le Cabinet de Lecture* de 1842.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1842

Janvier.

8. — **Procès du Charivari** pour diffamation envers M. Hébert, procureur général à la Cour de Paris. L'imprimeur Lange-Lévy est condamné à six mois de prison et 2,000 francs d'amende, le gérant Marey à 2 ans de prison et 4,000 francs d'amende.

27. — **Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France**, compte rendu au nom du conseil général de la Banque par le comte d'Argout, gouverneur.

Février.

17. — A l'Académie française, **élection du baron Pasquier**, à la place de Mgr Frayssinous, **et de Ballanche** à la place d'Alexandre Duval. (Alfred de Vigny s'était présenté contre le baron Pasquier.)

20. — Visite du ministre des travaux publics et de M. Vatout, président du conseil des bâtiments, à la **nouvelle salle de la Chambre des pairs**.

Mars.

5. — **Obsèques de Jouffroy**, député et professeur à la Sorbonne.

11. — **Condamnation d'Auguste Luchet** (défendu par Jules Favre) à 2 ans de prison et 1,000 francs d'amende, pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement et provocation à la haine de classes, dans son roman *le Nom de Famille* (où il attribuait un rôle odieux à plusieurs familles de l'aristocratie).

23. — Loi portant concession de l'**église de la Madeleine** à la Ville de Paris.

Avril.

2. — Élection du jurisconsulte Giraud à l'Académie des sciences morales et politiques.

3. — **Assassinat du cocher** de cabriolet **Cataigue**, par Joseph Mirault, dit le grand Charles, et Victor Vallée, dit Délicat, débardeur. (Vallée fut condamné à mort le 3 octobre.)

4. — **Distribution des prix de l'École de droit.** Concours entre les licenciés, 2e prix : Colmet de Santerre.

21. — Réception du **comte de Tocqueville à l'Académie française.**

24. — **M. Lacave-Laplagne** est nommé **ministre des finances** en remplacement du M. Humann, décédé.

29. — Admission du **duc de Montpensier**, en qualité d'officier, dans le corps royal d'artillerie, par un jury d'examen réuni à Vincennes et présidé par le maréchal Soult.

Mai.

2. — **Séance publique** annuelle **des cinq académies**, sous la présidence du comte Molé. Distribution des prix. Communication de Berger de Xivrey sur a restauration de l'église Saint-Denis, par M. Debret.

8. — **Catastrophe sur le chemin de fer de Versailles** (rive gauche). A 5 heures 1/2 de l'après-midi, un peu après la station de Bellevue, l'essieu d'une des locomotives se rompt, les wagons s'amoncellent les uns sur les autres et prennent feu. Le convoi se composait de 700 personnes, plus de la moitié furent blessées ou tuées. Le nombre des victimes (parmi lesquelles Dumont d'Urville, sa femme et son fils), évalué d'après les statistiques officielles à cinquante environ, dépassa probablement la centaine.

9. — **A l'Académie des sciences, discussion sur les chemins de fer.** L'Académie blâme l'usage des doubles locomotives et celui d'enfermer les voyageurs dans les wagons.

16. — **Funérailles de Dumont d'Urville**, de sa femme et de son fils.

18. — Adoption par la Chambre des députés de la **loi dite du réseau des chemins de fer.**



DUBAN.
Architecte (1797-1870.)



H. FLANDRIN.
Peintre (1809-1864.)



GUDIN.
Peintre de marines (1802-1880.)



BERLIOZ.
Compositeur (1803-1869.)



TROYON.
Paysagiste (1810-1865.)



MATHIEU.
Astronome (1783-1875.)

Juin.

11. — Loi relative à l'établissement des grandes lignes de chemins de fer.

12. — **Dissolution de la Chambre des députés.**

Juillet.

9. — **Élections législatives.** Élus à Paris : général Jacqueminot, Lefebvre, Taillandier, Ganneron, Marie, Carnot, Moreau, Bethmont, Gallis, Jouvencel, Vavin, Boissel, Garnon, de Lasteyrie.

13. — **Mort du duc d'Orléans.** A 11 heures, il était monté en voiture pour aller à Neuilly. A la hauteur de la porte Maillot, les chevaux s'emportent. La voiture s'engage dans l'allée de la Révolte. Le duc d'Orléans saute sur la route et se brise le crâne contre le pavé. Transporté dans une maison voisine, chez l'épicier Cordier, il y meurt à 4 heures 1/2.

21. — **Députation de l'Institut au roi** à l'occasion de la mort du duc d'Orléans. L'adresse est lue par le président, Victor Hugo.

26. — **Ouverture de la session extraordinaire de** la Chambre des députés.

30. — **Translation des restes du duc d'Orléans** à Paris.

Août.

3. — **Funérailles du duc d'Orléans.** Le corps est transporté à Dreux où se trouvaient les tombeaux de la famille.

12. — **Séance annuelle de l'Académie des inscriptions.** Prix Allier d'Hauteroche accordé à M. de la Saussaye pour sa « Numismatique de la Gaule Narbonnaise.

16. — Distribution des **prix du concours général.** Éloge du duc d'Orléans par le ministre de l'instruction publique, Villemain.

18. — Chaleur excessive à Paris : le thermomètre atteint 36°7.

21. — **Pose de la première pierre de la chapelle Saint-Ferdinand**, élevée à la place où le duc d'Orléans avait rendu le dernier soupir (sur l'emplacement de la maison de l'épicier Cordier).

26. — **Installation du tribunal de commerce de la Seine.** Les juges et jurés suppléants de ce tribunal prêtent serment devant la cour royale de Paris.

Septembre.

10. — A l'Académie des beaux-arts, distribution des **grands prix de sculpture.** 1er grand prix : P.-J. Cavelier, élève de David d'Angers et de Delaroche.

16. — Distribution des **grands prix d'architecture.** 1er grand prix : P.-A. Titeux, élève de Blouet et Debret.

30. — Des prisonniers s'échappent de la **prison militaire du Cherche-Midi** par la toiture de cette prison.

Octobre.

1er. — **Séance annuelle de l'Académie des beaux-arts.** Distribution des **grands prix.** 1er grand prix de peinture : V.-F.-E. Biennoury, élève de Drolling. — Mention honorable : F.-J. Barrias, élève de Cogniet. — Composition musicale : 1er grand prix : A. Roger, élève d'Halévy et de Caraffa.

3. — A l'Académie des sciences, M. Gannal présente une tête de bélier conservée par son procédé d'embaumement et recouverte d'une couche de bronze par les procédés galvanoplastiques. — **Rentrée des classes** dans les collèges de Paris. Nombre des élèves : Louis le Grand : 1075. — Bourbon : 996. — Saint-Louis : 925. — Henri IV : 807. — Charlemagne : 768. — Stanislas : 246. — Rollin : 242.

21. — **Le maréchal Oudinot**, duc de Reggio, est nommé **gouverneur des Invalides** en remplacement de Moncey ; **le maréchal Gérard** est nommé

grand chancelier de la Légion d'honneur; le général Jacqueminot, commandant supérieur des gardes nationales du département de la Seine.

28. — **Découverte**, à 7 heures du soir, **d'une comète** télescopique par M. Laugier, astronome à l'Observatoire de Paris.

Novembre.

16. — **Inauguration** et bénédiction par l'évêque de Versailles **de la chapelle de Notre-Dame des Flammes** élevée à la mémoire des victimes de la catastrophe du 8 mai.

19. — A l'Académie des beaux-arts, élection du musicien **Onslow** à la place de Cherubini (les autres concurrents étaient Adam, Berton et Ambroise Thomas). — Dernière journée du **procès des employés supérieurs de la Ville** accusés de suppression de pièces et de corruption. Condamnation de Morin à 3 ans d'emprisonnement, de Boulet à 3 ans d emprisonnement, de Hourdequin à 4 ans d'emprisonnement.

21. — Visite des ministres Duchâtel et Teste aux nouvelles constructions de l'**asile d'aliénés de Charenton**.

24. — La commission des libraires éditeurs de Paris présente au président du conseil une **adresse contre la contrefaçon belge**.

29. — Dans son local de la rue des Saussaies, 3, séance annuelle de la société littéraire polonaise pour le 12e anniversaire de l'insurrection polonaise du 29 novembre 1830. Discours du prince Adam Czartoryski, président, sur le duc d'Orléans.

Décembre.

2. — Élection du **comte Léon de Laborde** à l'Académie des inscriptions.

4. — Distribution des prix du Conservatoire. Second prix de comédie : Got.

8. — Réception du **baron Pasquier à l'Académie française**. (Éloge de Mgr de Frayssinous.)

24. — Élection de 5 membres de la **chambre de commerce de la Seine** : Aubé, Jacques Lefebvre, Thoureau, Gaillard, Horace Say.

25. — Procès de l'administration des chemins de fer, qui avait été mise en cause par les familles des victimes de la catastrophe du 8 mai.

Monuments et Fondations.

Reconstruction du **pont de la Cité** (à la place du Pont Rouge). — La construction des **nouveaux locaux de l'École normale, rue d'Ulm**, est commencée. — Ordonnance (5 décembre) affectant l'**hôtel du Quai d'Orsay** au service de la Cour des Comptes et du Conseil d'État. — Translation provisoire de la **Bibliothèque Sainte-Geneviève** dans une partie des bâtiments de l'ancienne prison de Montaigu. Achèvement des travaux de décoration des appartements d'honneur de l'**Hôtel de Ville**. — Nouvelles plantations au **Jardin du Luxembourg**.

Adjudication (15 décembre) des **biens provenant de la succession de la baronne de Feuchères : l'hôtel de la place Vendôme** (mise à prix : 500,000 francs) est acheté par Mme Aguado.

Ouverture de la **galerie Richer** — des **rues du Centre** — **Laurent de Jussieu** — **Geoffroy-Marie**. Essai d'un **nouveau système de pavage en bois**, rue Vivienne (protestations des cochers).

Louis-Philippe fait construire au Musée de la Marine pour la locomotive minuscule offerte par W. Noris de Philadelphie, un petit railway de 90 mètres de long et de 36 centimètres de large à l'aide duquel des essais intéressants sont faits sous la direction de l'ingénieur américain.

Nouvel inventaire (le 1er avait eu lieu en 1810) **des diamants de la couronne** par MM. Bapst et Lazare : 20,900,260 francs.

Goubaux fait de la **pension Saint-Victor** une école préparatoire à l'industrie et au commerce.

La vie de la rue.

Magny, chef de cuisine chez Philippe, rue Montorgueil, achète l'établissement Parisot, rue Contrescarpe et y fonde un des meilleurs restaurants de Paris.



DESCHAMPS.

Avocat (1806-1875.)



ALPH. KARR.

Littérateur (1808-1890.)



MARÉCHAL VALÉE.

(1773-1846.)



PHILIPPE DUPIN.

Avocat (1795-1846.)



PAUL FOUCHER.

Auteur dramatique (1810-1875.)



VELPEAU.

Chirurgien (1795-1867.)

Ouverture, rue Saint-Georges, du **bal Saint-Georges**, par M. Taboureux (les propriétaires voisins et entre autres MM. Thiers et Perrée le firent fermer comme établissement insalubre). — Ouverture, rue Saint-Antoine, du **bal des Acacias** (il devint plus tard bal de la Reine Blanche, puis bal de l'Astic).

Beaux-Arts.

Salon de 1842. 1,883 tableaux, 138 sculptures (un des plus remarquables du siècle par sa médiocrité).

Portrait du duc d'Orléans, par Lépaulle.

Concerts du Conservatoire : 9 et 23 janvier; — 6 et 20 février; — 6, 21, 25 et 27 mars, et 3 et 10 avril.

Charles de Bériot est nommé **professeur de violon au Conservatoire** à la place de Baillot.

La vie littéraire.

Victor Hugo : *Le Rhin*. — **Balzac** : *Ursule Mirouet*. — *Monographie de la Presse parisienne*.

La Grande Ville, nouveau tableau de Paris, par Paul de Kock (et divers auteurs).

Le *Journal des Débats* publie **les Mystères de Paris**, d'Eugène Sue.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 21 avril. *Oscar* ou *le Mari qui trompe sa femme*, comédie en 3 actes en prose, par Scribe (succès). — 6 juin. Première célébration de l'*anniversaire de la naissance de Corneille*. — *Le Cid* et *le Menteur*. — **Rachel** est nommée sociétaire.

Opéra. — 10 avril. **Début de Mlle Morel** dans *la Juive*. — 22 juin. *Le Guerillero*, opéra en 2 actes, paroles de Théodore Anne, musique d'Ambroise Thomas. — *La Jolie Fille de Gand*, ballet en 3 actes, par Albert et de Saint-Georges, musique d'Adam (succès. 51,993 fr. 70 centimes de mise en scène). — 9 novembre. *Le Vaisseau Fantôme*, opéra en 2 actes, paroles de Paul Foucher, musique de Dietsch.

Opéra-Comique. — 13 octobre. *Le Roi d'Yvetot*, opéra-comique en 3 actes, paroles de de Leuven et Brunswick, musique d'Adam (succès).

Odéon. — 9 décembre. **Début d'Hippolyte Bonnelier**, ancien sous-préfet de Compiègne, dans le rôle d'Orosmane.

Vaudeville. — **Ancelot** devient **directeur**.

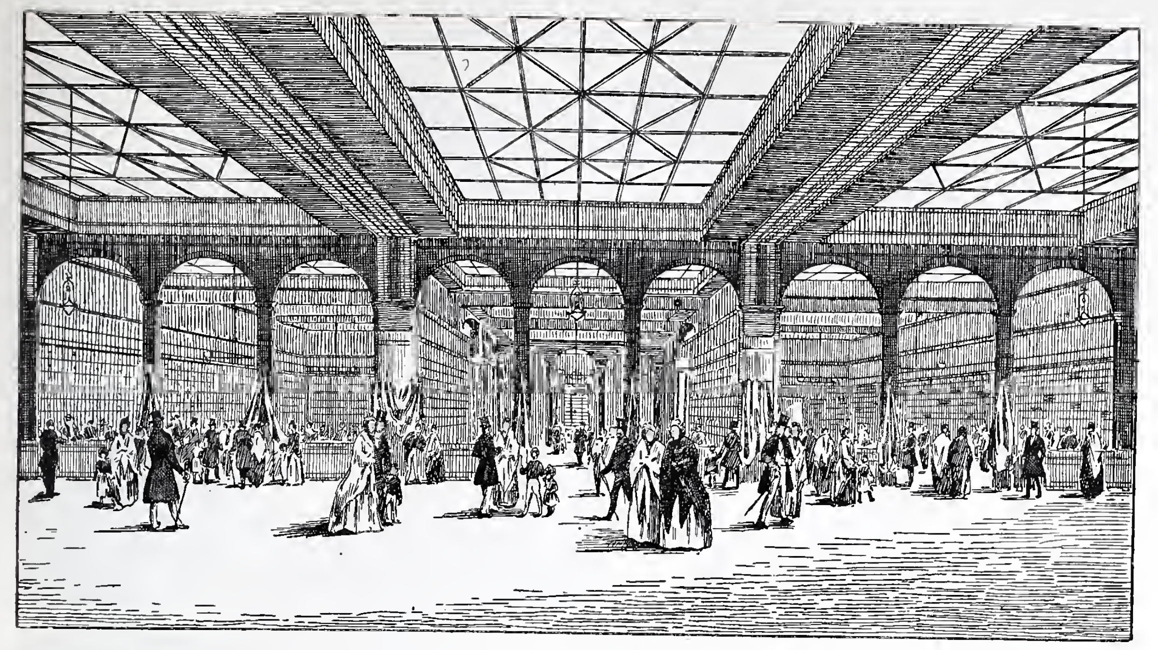
Palais-Royal. — 3 juin. *Les Deux Couronnes*, vaudeville en 3 actes, par Bayard et Dumanoir. **Début d'Anaïs Fargueil.** — 24 juillet. **Début d'Aline Duval** dans *Francine la Gantière*, de Mélesville, Carmouche et de Courcy.

Théâtre Saint-Antoine. — Prend le nom de **Théâtre Beaumarchais.**

Les morts de l'année.

Alexandre Duval, auteur dramatique (9 janvier). — **Le comte Siméon**, pair de France (19 janvier). — **L'abbé Guillon de Montléon**, conservateur de la Bibliothèque Mazarine (17 février). — **Jouffroy**, professeur à la Sorbonne (1er mars). — L'architecte **Guénepin** (5 mars). — Le musicien **Chérubini** (16 mars). — **Mme Vigée-Lebrun**, peintre (30 mars). — **Le maréchal Moncey** (20 avril). — **Le maréchal Clauzel** (21 avril). — **Bertin**, fondateur du *Journal des Débats* (24 avril). — **Bouilly**, littérateur (24 avril). — **Humann**, ministre des finances (25 avril). — **Dumont d'Urville** (8 mai). — **Le duc d'Orléans** (13 juillet). — **Du Sommerard**, fondateur du Musée de Cluny (19 août). — **Baillot**, professeur de violon au Conservatoire (15 septembre). — **Le baron de Gérando**, professeur de droit administratif à l'école de droit de Paris (12 novembre). — **Vestris**, ancien danseur de l'Opéra (6 décembre). — L'imprimeur **G.-A. Crapelet** (17 décembre).

Albertine Marat, sœur de l'Ami du Peuple, meurt cette année, rue de la Barillerie, 32.



LES MAGASINS DE « LA VILLE DE PARIS » RUE MONTMARTRE. 174 PRÈS LE BOULEVARD, INAUGURÉS EN 1843.

D'après une gravure de l'époque redessinée par L. Parent. — (Collection Charles Simond.)

Les magasins de la « Ville de Paris » furent les premiers de ce genre dans la capitale. Ils ouvrirent, comme on disait alors, une ère nouvelle.

1843



LA GARDE NATIONALE SOUS LOUIS-PHILIPPE.

Encore une heure!

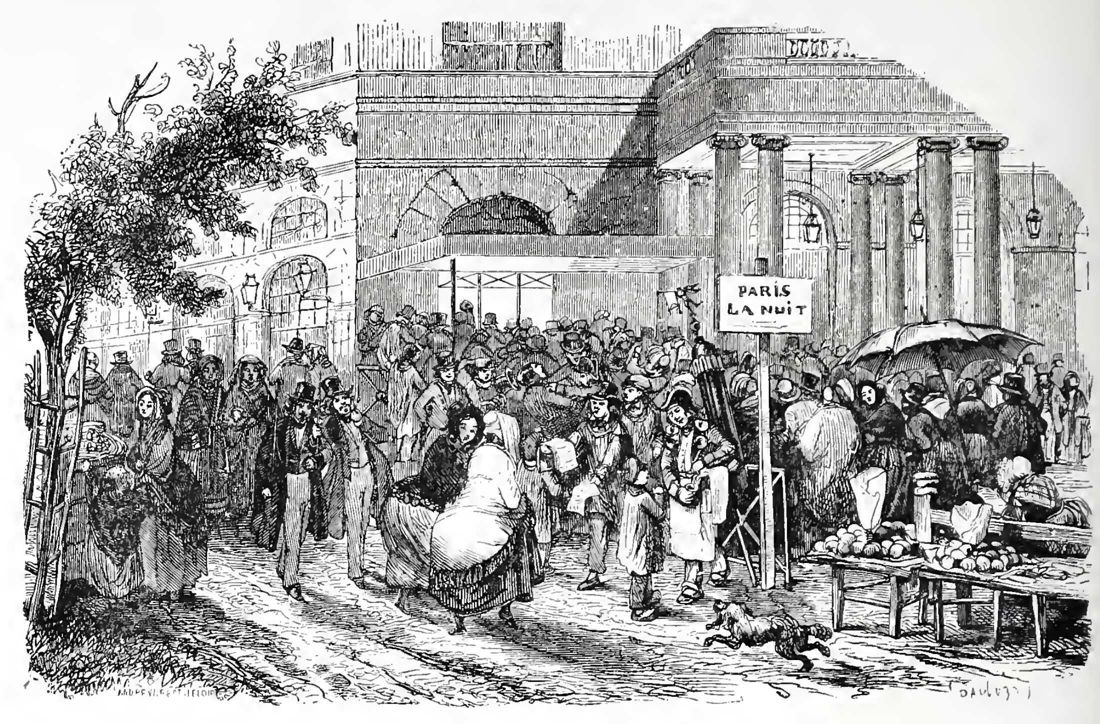
D'après une caricature de l'époque.

Bibliothèque nationale. — (Cabinet des Estampes.)

Les charges et caricatures sur la garde nationale, ses gloires, grandeurs et vicissitudes, sont en nombre incalculable à cette époque.

L'histoire, que les sculpteurs pompeux de Louis XIV aimaient à représenter burinant sur son grand-livre les exploits des Français, n'a pas eu beaucoup d'occupation en 1843. C'est une année convenable, discrète, effacée ; une année couleur feuille morte; une année chambre de malade où l'on marche avec des chaussons de lisière et d'où l'on a exclu avec soin les instruments bruyants chers aux enfants et aux peuples : clairons, trompettes, tambours, pétards, canons et le reste. Louis-Philippe, qui vieillit sensiblement, s'imagine de plus en plus que la paix est le premier des biens. Parlez pour vous bonhomme ! « La France s'ennuie », dira quelques années plus tard Lamartine qui se souvenait peut-être de 1843 ; elle ne s'est pas ennuyée depuis avec le grand poète.

La Cour d'ailleurs est triste. Le deuil cruel qui l'a frappée l'année dernière pèse encore sur elle. Le vieux roi et sa femme ne peuvent se consoler d'avoir perdu leur fils aîné, enlevé, frappé en plein épanouissement de santé et d'intelligence par un stupide accident. Sans doute les autres sont encore là, Nemours, Joinville, d'Aumale, Montpensier et en dehors de tout fétichisme monarchique, quels parents ne seraient pas fiers d'une couronne d'enfants pareils, beaux, vigoureux, intelligents? Car



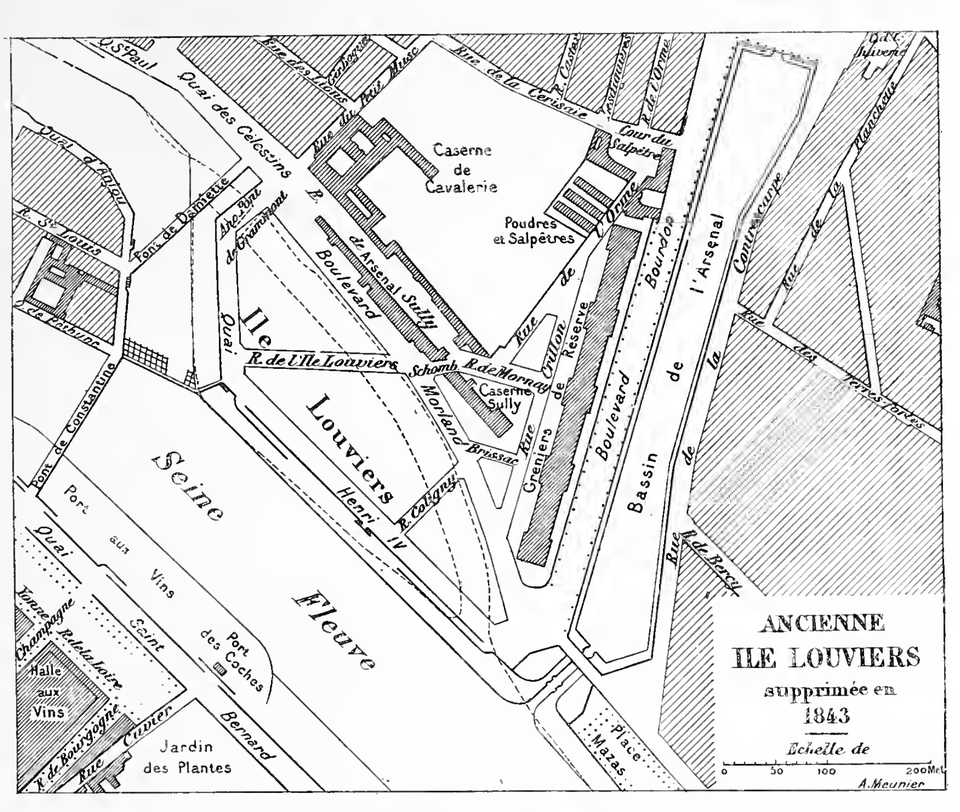
LE BOULEVARD DU CRIME.
D'après une lithographie de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

après tout, le sang des Bourbons, au moins dans la branche cadette, n'est pas aussi dégénéré qu'on veut bien le dire. Mais celui qui est mort était le premier-né, le plus aimé parce qu'il a été le plus attendu ; et on a beau être roi et reine, on pense en cette matière comme les plus simples mortels, et la mère, la mère surtout, souffre en son cœur des angoisses aussi intolérables que la fruitière ou la teinturière du coin qui n'ont que leur enfant pour toute richesse. Pour faire diversion à sa douleur, Louis-Philippe presse l'exécution du monument commémoratif de l'accident qui a coûté la vie au duc d'Orléans. C'est une chapelle expiatoire, dite chapelle Saint-Ferdinand, de proportions modestes, et construite avenue de la Révolte, à deux pas des fortifications, sur l'emplacement de l'épicerie Cordier, où était mort le duc d'Orléans. Pour le dire en passant, il est curieux que l'épicerie, symbole, pour les artistes du temps, du crétinisme bourgeois sottement infatué de lui-même, ait joué un rôle aussi capital dans l'histoire des Bourbons. Une première fois, en 1791, c'est à l'épicerie Sausse, à Varennes-en-Argonne, que la royauté française trouva sa pierre d'achoppement : « Sauvez mon mari ! » disait Marie-Antoinette en pleurs à Madame Sausse ; et celle-ci, avec le bon sens ferme des petites bourgeoises, répondait : « Écoutez donc, Madame, vous avez votre mari, mais j'ai le mien. » Les Sausse tinrent ferme et Louis XVI dut reprendre le chemin de Paris. A cinquante ans de distance, c'était aussi dans une épicerie que s'était dénoué un drame plus tragique encore que celui de Varennes. Combien de fois a-t-on répété en 1848 et plus tard : « Ah ! si le duc d'Orléans avait vécu, qui sait de quel côté auraient tourné les destinées françaises ? » Cette mort de l'héritier de tant de rois dans une épicerie vulgaire a, quand on y pense bien, une signification d'un caractère saisissant. Le monument commémoratif de la chapelle Saint-Ferdinand fut inauguré le 11 juillet 1843. On put voir à cette occasion, pour reprendre le mot fameux de Chateaubriand, tout ce que contenaient de pleurs les yeux d'une reine. La pauvre Marie-Amélie, à laquelle n'avait été épargné aucun chagrin depuis sa naissance, soit pour elle-même, soit pour les siens, y revécut les pires heures de son existence. Ce n'est pas un vain mot que de dire que le peuple entier s'associa ce jour-là à son chagrin, et plus d'un répéta, en pleurant lui-même, les beaux vers d'Alfred de Musset dans ses stances à la Malibran :

Qu'as-tu fait pour mourir, ô noble créature,
Belle image de Dieu qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain?
Ah ! qui donc frappe ainsi dans la mère nature
Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main?

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux?
Le ciel de ses élus devient-il envieux?
Ou faut-il croire, hélas! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune on est aimé des Dieux.

Mais les douleurs des rois ont un cours que la politique arrête à sa fantaisie. Il fallut sécher ses yeux pour recevoir la reine d'Angleterre au château d'Eu (2-7 septembre 1843). La jeune souveraine ne vint pas à Paris et je n'en parle ici que pour mémoire. A vrai dire, l'alliance anglaise, *l'entente cordiale*, pour employer la formule du temps, n'avait pas une bonne presse. Le French-dog n'était pas content de son ami John Bull — l'a-t-il jamais été à aucune époque de son histoire? — et il le montrait en grognant à la porte de sa niche, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre. On n'avait pas oublié l'humiliation de 1840 : le droit de visite et ses multiples incidents produisaient sur les nerfs des Français un pénible agacement — en attendant les affaires d'Océanie qui eurent lieu l'année suivante. Aussi quelle joie et quel soulagement de chanter à pleins poumons le chœur, d'ailleurs médiocre, des courtisans et des soldats dans l'opéra d'Halévy, *Charles VI*, qui fut justement représenté cette année-là!



PARIS EN 1843 D'APRÈS LES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE.
Plan dressé par A. MEUNIER. — (Collection Charles Simond.)

Non, non, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

On criait, on trépignait dans la salle, on s'embrassait comme si l'on eût remporté une nouvelle victoire de Fontenoy. Les Français s'affirmaient entre eux leur volonté indiscutable de ne pas être les esclaves du fier léopard britannique. Et le léopard souriait dans ses moustaches; car il savait bien que ce bruit, ces chansons et ces terribles serments échangés à l'Opéra avaient moins de portée qu'un de ces solides coups de poing qu'il nous assène de temps en temps.

Chez nous point,
Point de ces coups de poing
Qui sont l'honneur de l'Angleterre.

Charles VI fut le chant du cygne du simili-poète Casimir Delavigne. Il était malade depuis longtemps et on l'enterra le 12 décembre. Ce fut une perte sensible, non pour l'art qui peut à la rigueur se passer de pareils serviteurs, si honnêtes soient-ils, mais pour la bourgeoisie du temps auquel il avait juste donné le maximum d'idéal et de poésie qu'elle pût supporter, car ses *Messéniennes* avaient eu au temps jadis un formidable succès et le nom de Delavigne avait un instant balancé, presque éclipsé celui de Victor Hugo.

Casimir Delavigne avait compté aussi quelques succès honorables sur la scène dramatique; mais ses héritiers et ses rivaux les firent vite oublier. Si la comédie politique chôma un peu dans l'année 1843, le théâtre

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLEANS.

Détails exacts sur tout ce qui s'est passé sur la route et à l'arrivée du Convoi à Orléans, composé de 1500 personnes. — Brillante réception faite à S. A. R. le duc de Nemours ainsi qu'à monseigneur le duc de Montpensier. — Rapidité avec laquelle le parcours de 30 lieues a été fait. — Discours du Maire d'Orléans. — Revue passée par le Prince. — Banquet offert à LL. AA. RR., où plusieurs toasts furent portés à la gloire de la France. — Discours du duc de Nemours, et toast à la prospérité du chemin d'Orléans, à la faveur des Chemins de Fer en France. — Retour du Convoi à Paris, à 9 h. 20 m. du soir, étant éclairé par les flambeaux des cantonniers. — Les Heures de Départs. — Les Prix des Places, et les Destinations. — Autres Détails sur le Chemin de Fer de Paris à Rouen.



LES INAUGURATIONS DE CHEMINS DE FER EN 1843.

En-tête d'un placard populaire. — (Collection G. Hartmann.)

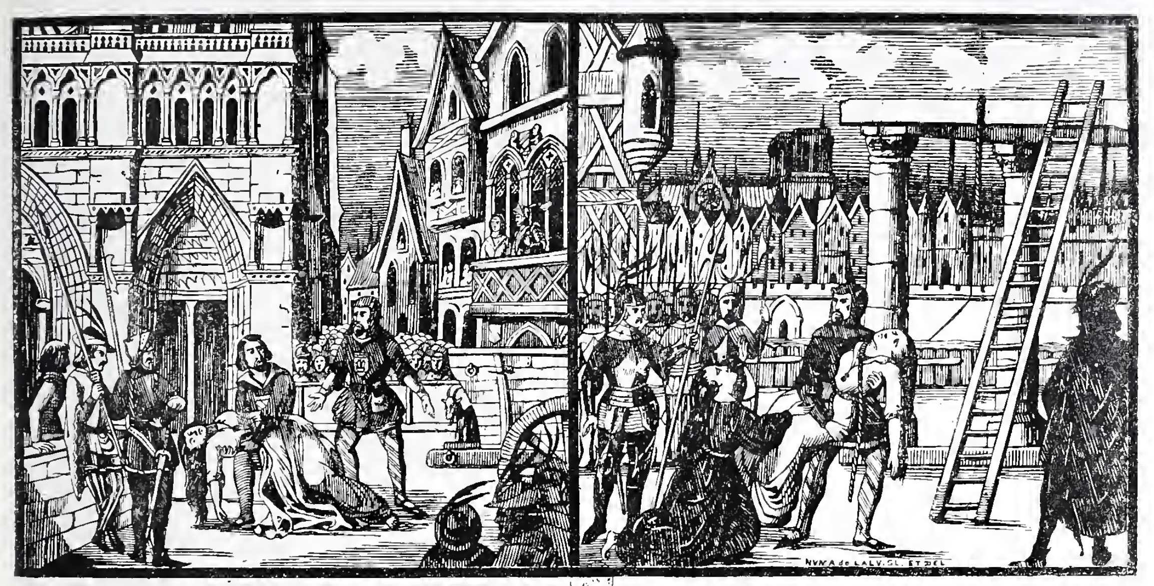
Les inaugurations de chemins de fer se succédèrent assez rapidement à cette époque. Chacune d'elles donna lieu à des placards répandus alors par milliers et aujourd'hui presque introuvables.

fut particulièrement vivant et combatif. Et après tout, quand le théâtre marche à Paris, tout marche. Les vieilles querelles des classiques et des romantiques faillirent mettre le feu aux deux Théâtres-Français à la fois. La tragédie, auguste revenante qui faisait trente-sept francs de recette les jours où le cahier des charges exigeait qu'on la jouât, vit tout à coup les banquettes s'emplir en son honneur. On se rua pour Corneille et Racine au bureau de location : le caissier de la rue Richelieu et Victor Hugo — tous deux pour des raisons différentes — faillirent en faire une maladie. C'est qu'une étoile s'était levée et avait empli de son rayonnement la scène du Théâtre-Français. Saluons : c'est *Rachel* qui paraît et, comme une magicienne antique, rend aux illustres morts du grand siècle la vie qui paraissait les avoir abandonnés. Phèdre, Monime, Roxane, toutes ces figures tragiques ou touchantes vont se lever l'une après l'autre devant un public étonné. Quelle revanche pour les vieux bonzes et les têtes à perruque qui avaient autrefois sifflé Hernani! Cette gamine aux yeux noirs ne s'était pas d'ailleurs imposée sans combat : le mercredi 27 mars 1839, jouant *Bajazet*, elle avait été interrompue deux fois par les sifflets. On la trouvait trop jeune, trop maigre, et autres sottises semblables, pour interpréter Phèdre. Elle joua cependant le rôle, le 21 janvier 1843, et y eut un foudroyant succès : personne ne lui reprocha plus sa poitrine.

Comment! les gens qu'on avait tués reparaissaient. Le théâtre romantique se devait à lui-même, par une œuvre éclatante, de les replonger dans l'ombre d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Victor Hugo donna les *Burgraves*, pièce touffue, colossale, incohérente, qui rappelle par ses entassements et ses enchevêtrements les palais hindous. Lire les *Burgraves*, tâche pénible! les écouter, tâche insupportable. Tous ces vieux rabâcheurs, Magnus, Job, Frédéric Barberousse, s'exprimant en vers grandiloquents dont quelques-uns sont superbes, ne trouvèrent pas grâce devant le public qui s'ennuya carrément et carrément aussi le fit voir. Les beaux jours du théâtre romantique étaient finis : ses truculences n'étonnaient plus personne. Mais comme ce monde est fait d'injustice et qu'il est trop simpliste, du reste, pour voir les choses autrement qu'en bloc, le romantisme, après être monté au Capitole, fut incontinent traîné aux gémonies et pendant qu'on dit de Victor Hugo, avec un sourire de pitié : « C'est un homme fini », on acclame un jeune homme, un débutant qui a la prétention de restaurer la tragédie classique : c'est *Ponsard* dont la tragédie de *Lucrèce* est portée aux nues par le clan des pompiers classiques.

Charles NORMAND.

LA ESMERALDA,
OU NOTRE-DAME DE PARIS.
ALMANACH NOUVEAU POUR L'ANNÉE 1843.



Prédictions et Pronostications pour chaque Mois de l'Année 1843.

En-tête d'un placard populaire. — (Collection G. Hartmann.)

Le succès de *Notre-Dame de Paris*, publiée en 1831, datait déjà de douze ans en 1843, mais la popularité du roman de Victor Hugo n'avait fait que croitre. On en a la preuve dans ces estampes qui traduisent l'enthousiasme général. *Esmeralda* prend place désormais dans les traditions parisiennes, et pour beaucoup de gens du peuple de Paris, la bohémienne, fille de l'imagination poétique, a vécu réellement.

LES ÉCHOS DE PARIS

La première de Don Pasquale.

Donizetti, plein d'énergie, jeune et fort de corps et d'esprit, portait dans sa physionomie les traces de la rêverie et de l'insouciance. D'un caractère très sérieux en apparence, il était plein d'humour avec ses amis. Il était fin, spirituel, railleur, lorsqu'il se livrait à la causerie familière; jamais nous n'oublierons les heures charmantes que nous avons passées en compagnie du maître pendant qu'il écrivait sa brillante partition de *Don Pasquale*. Il habitait alors dans la rue Grammont, hôtel Manchester. Durant les premiers jours, son salon était encombré de visiteurs; il dut couper court à toutes ces obsessions; il ferma sa porte, et, à part cinq ou six amis qui étaient admis dans son intimité, il ne voulut voir personne et ne s'occupa que de sa partition. Tous les matins, il livrait aux copistes un fragment de son opéra. Après treize jours de travail, la partition était terminée, et les rôles distribués. Huit jours lui suffirent pour l'orchestrer.

Les répétitions n'étaient point favorables au succès de l'ouvrage ; les musiciens de l'orchestre jouèrent la partition en entier à trois reprises, sans donner le moindre signe d'approbation. Pour tout autre compositeur que Donizetti, cet accueil glacial eût été décourageant; mais le *maestro*, qui avait passé par tant d'épreuves, ne se laissa pas un moment émouvoir par l'indifférence des artistes de l'orchestre. Cette indifférence se changea bientôt en moquerie. Leur position ne leur permettant pas d'exprimer à haute voix leur opinion sur la musique de *Don Pasquale*, quelques-uns des musiciens couvrirent de facéties leurs cahiers de musique. Entre autres caricatures que l'on pourrait au besoin retrouver dans les archives du Théâtre-Italien, l'un de ces messieurs avait représenté Donizetti ayant à la main un instrument tout autre que mélodieux, et au-dessous de la caricature on lisait ces mots :

Clyso-pompe musical a jet continu.

Le directeur était alors M. Dormoy. Il avait pour commanditaire M. Vatel, agent de change.



S. M. LOUIS-PHILIPPE Ier, ROI DES FRANÇAIS.
D'après une lithographie de l'époque. — (Musée Carnavalet.)



S. M. MARIE-AMÉLIE, REINE DES FRANÇAIS.

D'après un portrait de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)



FRÉDÉRIC CHOPIN.
Pianiste et compositeur.
Né en Pologne (1809), mort à Paris (1849), il vint se fixer à Paris en 1830 et y acquit une immense renommée.
(D'après la collection de *l'Art*.)

A la dernière répétition, l'un et l'autre furent du même avis sur le sort qui, selon eux, attendait *Don Pasquale*. Nous avons entendu M. Vatel dire à M. Dormoy « cette pièce et cette musique seraient bonnes tout au plus pour des saltimbanques. »

Donizetti n'ignorait pas les hostilités dont il était l'objet : « Ne craignez rien pour moi, nous dit-il, en sortant de la dernière répétition générale, mon ouvrage réussira ; il n'y manque qu'un morceau pour le compléter. » Il nous emmena à son hôtel, et, tirant d'un tiroir qui surmontait un vieux piano une feuille de papier de musique couverte de notes, il pria son cousin, M. Accursi, de la porter à Mario. « Il y a, ajouta-t-il, dans ce morceau, un accompagnement de tambour de basque qui doit être fait dans la coulisse : je ne vois guère que Lablache qui soit assez fort sur cet instrument; j'irai moi-même le prier d'accompagner la chanson que j'envoie à Mario. » Cette chanson était la fameuse sérénade que le public fit répéter trois fois à la première représentation.

Donizetti avait l'excellente habitude de conserver tous les morceaux et même les plus petits fragments de morceaux, rendus inutiles dans ses opéras; ces fragments ou ces morceaux étaient classés dans trois casiers, selon l'importance que le compositeur y attachait. Dans l'un se trouvaient les finales, les ritournelles trop longues; dans l'autre, des restes de pièces d'ensemble, des cabalettes tronquées; dans le troisième enfin les airs et les romances. C'est dans ce dernier tiroir qu'il avait pris la sérénade de *Don Pasquale*. Nous devons ajouter qu'en ce moment-là c'était le seul morceau qui s'y trouvât.

Le grand jour arriva. La salle du Théâtre-Italien n'avait jamais eu une réunion plus brillante du grand monde parisien. Le nom de Donizetti, rendu populaire par *Lucia* et *la Favorite*, était déjà cher au public français ; on ne pouvait croire au bruit fâcheux que les artistes de l'orchestre avaient répandu sur la médiocrité de l'œuvre qu'on allait entendre. On avait raison de se méfier d'un jugement anticipé. Le public, saisi par l'abondance des motifs qui fourmillent dans la partition de *Don Pasquale*, saisi par cet admirable quatuor, qui, à lui seul, aurait suffi à établir la réputation du maître, saisi enfin par une exécution au-dessus de tout éloge, applaudit avec enthousiasme, fit répéter quatre morceaux, et revint pendant quatorze soirées consécutives saluer de ses acclamations le chef-d'œuvre dont l'auteur de *Lucia* venait de doter la scène. *Don Pasquale* fut chanté par Mme Giulia Grisi, par MM. Mario, Lablache et Tamburini. Il fallait voir et entendre ce grand artiste, Lablache, dans cette sublime création de *Don Pasquale*. Lorsqu'il arrivait avec son visage épanoui, s'avançant timidement, d'un air svelte, et s'affaissant malgré lui sous sa corpulence gigantesque (il venait offrir sa main et son cœur à la charmante Norine), le rire éclatait dans toute la salle; et, lorsque sa voix formidable,

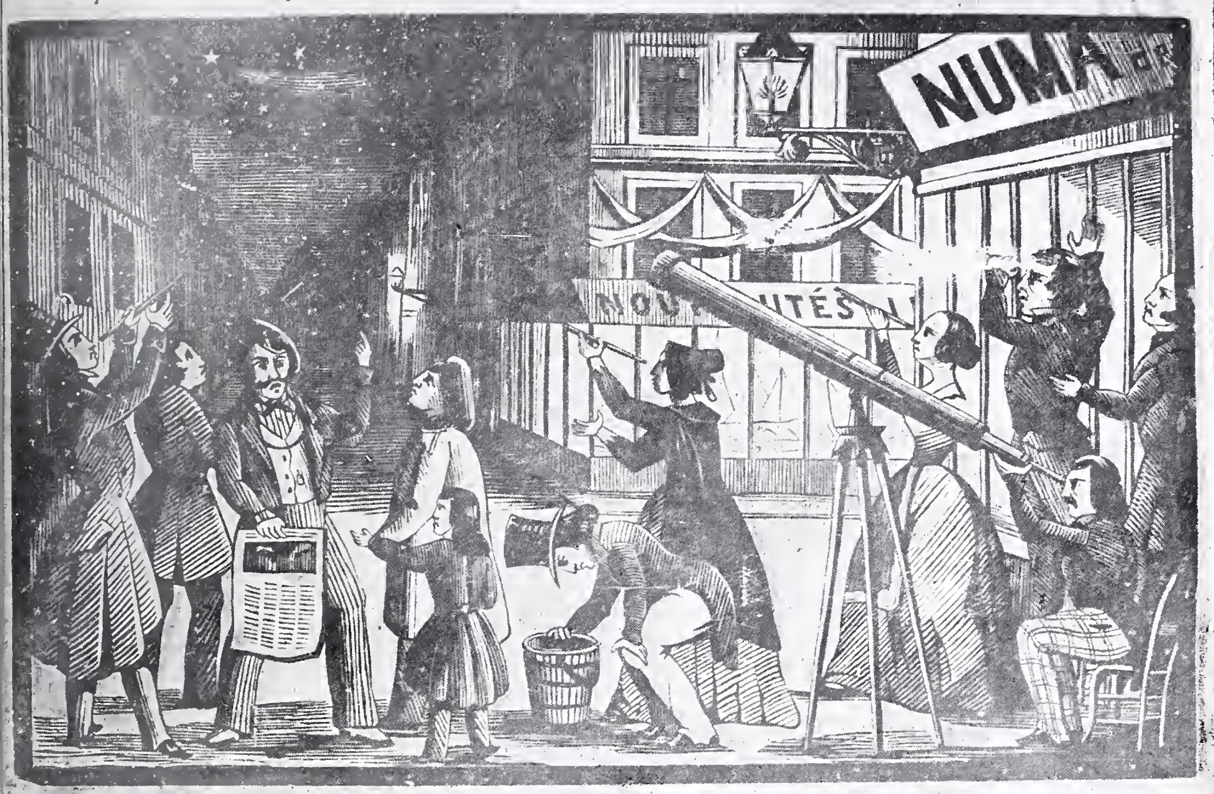


LABLACHE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
D'après le Musée Dantan.
(Musée Carnavalet.)

dominant toutes les voix et tous les instruments, tonnait dans ce fameux quatuor devenu immortel, on était entraîné par l'admiration; l'ivresse gagnait tout l'auditoire: c'était un grand triomphe pour le compositeur et pour l'artiste. Lablache, pour rendre sa physionomie et son

NOUVELLE COMETE DE 1843.

Apparition d'une Comète d'une longueur qui a plusieurs millions de lieues, et qui en parcourt plus de soixante-quinze mille à la minute. -- Détails remarquables donnés par M. Arago à l'académie des Sciences. -- Lettre adressée par le célèbre astronome Herschelle sur cet astre extraordinaire. -- Vive émotion à Paris et dans les Départements causé par ce phénomène prodigieux.



LA NOUVELLE COMÈTE.

Voici, sur l'apparition de cet astre remarquable par le développement de son appendice caudal, quelques détails succincts que vient de communiquer M. Arago à l'Académie des Sciences.

La Comète n'a été observée à Paris pour la première fois que le 17 mars au soir, en raison de l'état du ciel, peu après le coucher du soleil, vers le S.-S.-O., quoiqu'elle eût déjà été apparente à Auxonne dès le 5. Son noyau n'a été visible que le 18 et le 19 à notre Observatoire. Elle occupait alors la constellation d'Eridan.

La présence de la lune sur l'horizon n'a permis de voir l'astre que pendant assez peu de temps, et l'observation n'a pas été assez complète pour que les astronomes aient pu recueillir tous les éléments nécessaires et déterminer l'orbite.

Ce qu'elle présente de plus frappant est la longueur considérable et tout à la fois la finesse de son appendice caudal, qui se présente sous la forme d'une longue bande blanche.

Ce prolongement lumineux occupe un espace dans le ciel qui n'est pas moins de 41 à 42 degrés, quoiqu'il n'ait qu'une largeur apparente de 1° 15 à 20'. On a vu toutefois des Comètes à queues plus longues encore, mais non à queues aussi effilées.

Ce prolongement se termine d'ordinaire par deux lignes lumineuses, entre lesquelles est un espace obscur, disposition qui avait conduit à supposer que la queue des Comètes était un cône lumineux vide à l'intérieur. Dans l'astre actuel, c'est tout le contraire, la lumière est sensiblement plus intense au centre que sur les bords. Le mouvement géocentrique de l'astre est vers le nord.

M. Arago a puisé dans son immense érudition le rapprochement curieux d'un certain nombre de comètes qui se firent remarquer par l'étendue de leur appendice caudal. Nous allons en citer quelques-unes.

La Comète de 1811, dont l'année donna de si excellent vins, avait une queue d'une longueur apparente de 23 degrés.

Celle de 1744, observée par Cheseaux à Lausanne, se fit remarquer par une queue multiple, composée de six faisceaux divergents, comprenant une étendue en largeur totale de 44°, et dont quelques [illegible] une longueur absolue de 13 millions de lieues.

Celle de 1780 présentait une queue d'une longueur apparente de 60°, et dont la forme infléchie était, disent les historiens du temps, celle d'un sabre turc, disposition que présente à son extrémité la queue de la Comète actuelle, mais à un bien moindre degré.

La queue de la Comète de 1780 avait une étendue apparente de 90 et une étendue absolue de 41 millions de lieues.

Enfin la comète de 1818 se montra avec un appendice si démesurément prolongé qu'il couvrait un espace qui n'était pas moins de 104°. Sa tête était encore sous l'horizon lorsque son extrémité caudale avait déjà atteint la hauteur du Zenith.

Examinée au polariscope de M. Arago, la lumière de la nouvelle Comète, plus rougeâtre que la lumière zodiacale, ne lui a pas présenté le caractère de la lumière polarisée.

La nouvelle Comète comprend 14 degrés, elle à la forme d'un cimeterre. Les astronomes en sont fort occupés, et croient qu'elle pourrait produire quelque perturbation dans notre système planétaire.

La Comète que l'on appellera sans doute la *Comète à longue queue*, a fait son apparition à Londres. L'énorme queue de cet astre errant s'étend depuis le quadrilatère d'Orion, en ligne diagonale sous le Taureau, le Bélier et les Poissons. Elle embrasse ainsi l'espace de près de trois signes, c'est-à-dire de 80 à 90 degrés. La Comète qui, au dire de Justin, brilla dans le ciel lors de la naissance de Mithridate, n'avait pas ces dimensions. La Comète de l'an 400 n'avait 45 degrés; celle de 1456, *horrendæ magnitudines*, disent pas les historiens n'en offrait que 61.

— L'astronome Herschelle vient de publier les détails suivants qui contiennent des renseignements curieux sur la nouvelle Comète.

Une Comète d'une énorme grosseur est actuellement en marche à travers notre système, et en ce moment elle n'est pas loin de son périhélie. La queue de l'énorme Comète qui parcourt notre système planétaire est parfaitement visible. Elle s'étend en bande lumineuse depuis les étoiles Cappa et Lambda du lièvre jusque entre les étoiles Gamma et Delta de l'Eridan, et se perd de là dans les vapeurs de l'horizon. Cette Comète se prolonge entre notre globe et le soleil. La portion de sa queue actuellement visible a plus de 30 degrés de longueur. Sa tête se trouve encore au-dessous de l'horizon, ce qui laisserait supposer que cette longueur de 30 degrés est au moins doublée. Ce corps céleste, grâce à son immensité prodigieuse et inouïe, sera classé au premier rang.

Voici ce que dit la *Revue Parisienne*, du Siècle sur la Comète:

« Songez, s'écrie-t-elle de la stupéfaction qui a frappé les diverses Observatoires de l'Europe! une Comète dont l'apparition n'a pas été signalée ni par les Phéniciens, ni par les Danois ni par l'Institut de France! Encore s'il s'agissait d'un petit astre sans conséquence et de médiocre proportion: mais au contraire, la Comète imprévue est d'une dimension démesurée; jamais on n'avait vu une aussi belle queue! Imaginez-vous que cette queue, au dire des astronomes, a plusieurs millions de lieues de longueur; et cette comète qui marche toujours, fait 75.000 lieues à la minute. Tout cela ne semble-t-il pas quelques peu menaçant? Voilà déjà longtemps qu'on nous parle de la fin du monde; ces bruits pourraient bien se trouver justifiés par cette Comète gigantesque et rapide, dont la terrible queue balaie si lentement l'espace: »

La Comète n'est pas le seul phénomène céleste signalé dans ces derniers temps un journal de Boulogne rapporte qu'on a remarqué un fait vraiment merveilleux.

La planète de Vénus s'est montrée distinctement en plein Midi, visible à l'œil nu, et comme elle paraissait entourée d'une auréole, quelques personnes l'ont prise pour une Comète, mais il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien Vénus qui, par suite de certaines circonstances atmosphériques apparaissait aux regards étonnés.

La comète 1843 est visible non seulement en France, en Angleterre et en Belgique, mais même en Espagne et en Italie.

Paris s'est vivement ému de ce prodigieux phénomène; les bruits les plus étranges ont circulé: ils n'ont cependant rien de comparable aux versions qui se multiplient et parcourent les départements.

AIR: *Laissez reposer le tonnerre.*

Quel est ce prodige éclatant
Qui brille ainsi sous la céleste voûte,
Et dans son cours éblouissant
De rayons prolongés illumine sa route?
Nous annonce-t-il un malheur
Qui doit bientôt fondre sur notre tête?
Non, non: Français, n'ayez pas peur,
Venez admirer la comète.

[illegible] C'en est donc fait!
Le ciel sur nous a versé sa colère...
Tout va finir dans son projet.
De feux dévastateurs il va brûler la terre
C'est une erreur, soyons joyeux
Au lieu d'avoir l'âme triste, inquiète;
Car le bonheur luit à nos yeux
Sous la forme d'une comète.

Ces feux brillant sous l'horizon
Pour le pays sont un signe de gloire.
Choisissant la belle saison
Sur son char à grands pas s'avance la [illegible]
De beaux jours vont naître pour nous.
A nous bénir, aujourd'hui, Dieu s'apprête
Quel doux espoir! saluons tous
La naissance de la comète.

Rappelons-nous ses dons heureux,
Lorsqu'autre fois elle apparut en France.
Loin d'éprouver un sort fâcheux,
On n'eut qu'à ressentir sa propice influence
Lorsqu'à nos yeux elle brilla;
Il m'en souvient, ce fut un jour de fête.
Ce jour de fête renaîtra!
Car voici venir la comète.

Heureux présage pour nos vins!
Il couleront avec plus d'abondance.
Je vois se gonfler nos raisins
De ce jus précieux qui calme la souffrance.
Oh! quand l'automne paraîtra,
Nous en boirons, et l'âme satisfaite
Le buveur en tout lieu dira
Reviens, reviens, douce comète.

FIN.

Se vend à Paris, chez DUPONT,
Rue Contrescarpe-d'Auphine, 8.

Imp. de [illegible]

FAC-SIMILÉ DES ESTAMPES POPULAIRES.
(Collection G. Hartmann.)

costume plus pittoresques et plus réjouissants, ornait sa boutonnière d'un énorme camélia. A chaque nouvelle représentation, le marquis Aguado faisait apporter au célèbre chanteur le plus beau camélia que son jardinier avait reçu l'ordre de cueillir dans ses serres.

Ah ! il fallait voir la figure de Donizetti au sortir de cette soirée triomphale ; il était joyeux comme un enfant et ne cessait de répéter ces mots : « Vous voyez bien que l'orchestre s'est trompé. »



Ve ACTE DE GASPARDO LE PÊCHEUR.

D'après un document du temps. — (Musée Carnavalet.)

Ce drame de Bouchardy, représenté pour la première fois à l'Ambigu-Comique, fut repris avec succès en 1843.

Léon Escudier.

(*Mes Souvenirs*). Paris, Dentu, 1863.

Les Écuyers du Cirque.

Le Cirque des Champs-Élysées a dû ses succès de l'année 1843 aux trois frères Lalanne, neveux de la célèbre acrobate Mme Saqui. L'aîné de ces écuyers est un des plus hardis et des plus habiles voltigeurs, c'est le drapeau de la troupe équestre masculine. Aussi M. Dejean lui a fait une belle place au cirque et à la caisse; c'est justice.

Mais les faveurs directoriales les plus marquées ont été réservées longtemps pour une jeune et gentille écuyère, Mlle Camille Leroux; cette danseuse est pleine de grâce et fort légère; elle s'est fait applaudir dans un pas de deux intitulé l'*Écossais* et la *Sylphide*; puis au départ de Mme Lejars elle a dansé la *Séguedille*, avec une grâce qui, sans faire oublier sa devancière, lui a valu de justes applaudissements.

Après Mlle Camille Leroux, viennent se grouper M. et Mme Cinezelli, Mlle Huiné et son frère.

M. Cinezelli est un Italien dont le talent rappelle un peu trop la vieille école de voltige du temps de l'Empire. école qui n'a plus d'adeptes que dans les manèges ruraux des familles Loyal, Boutor et Fourniaire, manèges qui exploitent les fêtes d'Amiens ou de Montmartre.

Mme Cinezelli est une brune allemande qui sent un peu la même école :

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage.

M. Huiné se fait remarquer à la ville par une toilette étrange et un peu efféminée; une grosse bague qu'il porte au pouce de la main droite est l'ornement dont il semble tirer vanité.

Place, rangez-vous, *sportsmen, gentlemen riders*, amateurs des beaux yeux des gentes écuyères; vous tous qui encombrez le couloir et la barrière... Place ! un léger bruissement de grelots se fait entendre, l'air apporte jusqu'à nous quelques mots à peine articulés par une petite voix glapissante comme celle des *ténors* de la chapelle Sixtine à Rome... c'est l'enfant chéri du public des Champs-Élysées, c'est le *clown* aérien, le pitre, le *Debureau* de l'équitation, le *petit diable*, c'est Auriol ! On le voit, on est ébloui, on est étonné !... On applaudit à outrance, et l'on revient aux Champs-Élysées pour tâcher d'apercevoir le clown du cirque, au moment où il veut bien s'arrêter un peu sur terre.

Après Auriol il faut tirer l'échelle et quitter les écuyers-voltigeurs... Nous allons faire connaissance avec ce gros monsieur en habit d'écuyer-cavalcadour, culotte blanche, bottes à l'écuyère, et qui tient dans ses mains ce long fouet que l'on nomme une *chambrière*. Cet écuyer à qui tout le monde obéit dans le cirque, c'est Adolphe Franconi, le petit-fils du fondateur du Théâtre-Natio-

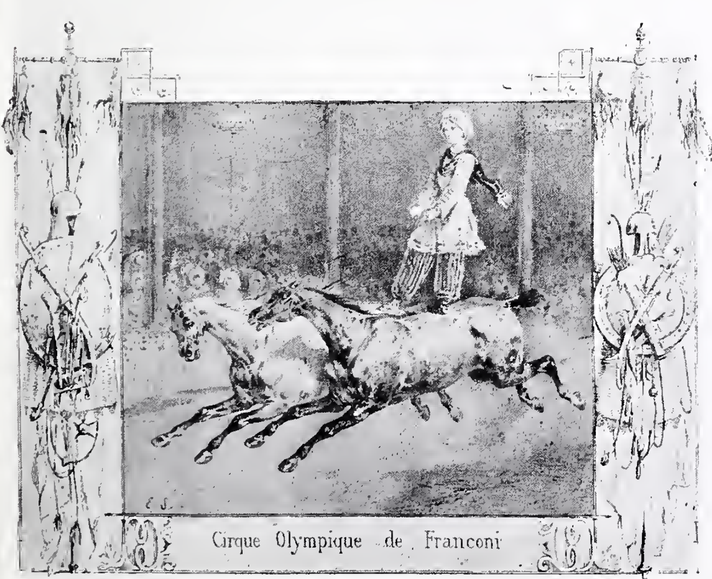
IIe ACTE DE CHARLES VI. (BAROILHET ET Mme STOLZ.)
D'après une lithographie de l'époque. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

nal, l'habile instituteur du cheval gastronome, de Bijou, de..... etc., etc., celui à qui M. Dejean a confié la direction du manège et des écuyers, ce qui n'est point une petite tâche, je vous prie de le croire.

Adolphe Franconi est l'homme le plus capable au monde de diriger comme il faut le cirque de M. Dejean.

Hors du manège, Adolphe Franconi, que tout le monde appelle monsieur Adolphe, mais que je continuerai d'appeler Adolphe Franconi, parce qu'on ne dit pas monsieur Lamartine, monsieur Horace Vernet, monsieur Victor Hugo; Adolphe Franconi est un homme plein de probité, franc, loyal, généreux, ami de tout ce que Paris renferme d'artistes de toutes classes. C'est un viveur... Mais tout le monde l'estime, tous ceux qui l'approchent l'aiment, car il est bon, il est juste, il est joyeux convive et administrateur éclairé. C'est une fortune pour le Cirque et l'un des conservateurs de celle de M. Dejean.

La famille Jolibois était presque aussi connue en France, il y a vingt-cinq ans, que la famille Franconi. Pas une grande ville qui n'ait payé son tribut aux talents de la



LES EXERCICES DU CIRQUE OLYMPIQUE.
D'après une gravure de l'époque.
(Collection G. Hartmann.)



LES TYPES DE PARIS.
Le marchand d'orviétan.
D'après la lithographie de GRANDVILLE.
(Bibliothèque de la Ville de Paris)



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
La Galette du boulevard Saint-Denis.
Les Coupe-toujours!
D'après une lithographie populaire.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

famille nomade des Jolibois, artistes s'il en fut, professeurs de haute équitation, écuyers-voltigeurs, comédiens, équilibristes, musiciens, hercules, jongleurs, professeurs de pointe et contrepointe, bâtonnistes, chacun des membres de la famille Jolibois était tout cela; hommes, femmes, enfants, tous possédaient ces talents multiples, qu'ils semblaient avoir apportés en naissant comme nous apportons le péché originel. Les Jolibois étaient le type conservé des *Gitanos* et des Bohémiens: ne restant jamais dans la même contrée, n'ayant d'attachement pour aucun pays, leur patrie était l'univers; les Jolibois formaient à eux seuls une petite peuplade, une tribu, une secte à part; réunis sans cesse en un seul faisceau, ils étaient forts entre les forts, et la tente qu'ils plantaient dans les villes ou dans les villages, dans les bois ou sur les bords d'un fleuve, était leur patrie véritable: ils étaient nés çà et là; ils n'étaient ni Français, ni Anglais, ni Autrichiens, ni Russes, c'étaient des Jolibois.

Ces écuyers cosmopolites ont donné le jour à une famille intéressante et artistique qui fit, dans ces dernières années, la gloire du cirque des Champs-Élysées, et contribua puissamment à la vogue qui attira tout le monde fashionable aux barrières du Cirque. — Paul et Pauline Cuzent, madame Lejars, madame Colombel, sont des Jolibois!... Ces deux dernières ont débuté au théâtre du Cirque sous les noms d'Antoinette et d'Armantine Jolibois.

Les Mystères des Théâtres de Paris,
par un vieux comparse.

Une Inauguration de chemin de fer de Paris à Rouen et de Paris à Orléans.

Ces deux journées du 2 et du 3 mai 1843 seront à jamais célèbres dans l'histoire de l'industrie et de la prospérité de la France. En deux fois vingt-quatre heures (la fête du Roi finissait à peine), cette ville de Paris, que l'on disait si fort en retard sur les nations voisines, devait inaugurer deux grandes lignes de chemin de fer: l'une qui s'arrête à la cathédrale d'Orléans, l'autre qui déjà traverse la capitale de la Normandie, jusqu'au jour très rapproché où cette ligne formidable ne s'arrêtera plus que sur les bords de la mer, pour ajouter un étonnement nouveau à tous les étonnements de l'Océan. Double et illustre conquête de la France sur deux points opposés de son territoire, immense progrès, présage certain pour l'avenir de cette révolution pacifique qui doit s'emparer du royaume tout entier et ne plus faire de ses diverses parties qu'un seul et même corps! Durant les deux journées de ce grand triomphe, les populations empressées ont applaudi avec les transports d'une joie complète. Elles se disaient que cette fois le grand rêve de l'industrie, du travail, d'un immense capital ajouté à la vie de chacun et de tous, se réalisait enfin au gré de toutes les espérances. En effet, jusqu'à ces journées mémorables du 2 et du 3 mai, pour ce

Paris incrédule qui veut tout voir de ses yeux, l'établissement des chemins de fer était plutôt un merveilleux jouet à l'usage des oisifs et des riches, qu'une institution sérieuse destinée à servir les intérêts les plus graves des travailleurs. Ces deux chemins qui venaient aboutir au milieu des ruines splendides et des enchantements de Versailles, cet autre sentier de la fête de chaque jour, qui jetait le voyageur tout au pied de la montagne de Saint-Germain et de ses admirables hauteurs, ne pouvaient guère contenter les vastes projets et les légitimes impatiences d'un si grand peuple. Admirables promenades, sans aucun doute, nobles distractions, riches loisirs; mais pour le plus grand bénéfice de la vie ordinaire, pour la rapidité d'une route par laquelle doit passer la fortune de la France, pour servir de but au travail, à la spéculation, à l'industrie, au commerce, à la prospérité publique, comme un moyen plus rapide d'arriver à ces heures d'un repos honorable auxquelles aspirent toutes les âmes bien faites, après les rudes labeurs, ces deux routes du luxe parisien étaient comptées pour bien peu dans les destinées à venir. Paris n'avait pas encore pris au sérieux, comme il l'a fait depuis deux jours, une institution commencée sous des auspices si frivoles; il ne comprenait pas qu'on pût dépenser tant d'argent, de persévérance et de génie, uniquement pour se promener plus à l'aise à certains dimanches de l'année et pour voir jouer les eaux du jardin du roi Louis XIV. Paris savait à peine qu'il existait en France plus d'un chemin de fer qui travaille la nuit et le jour comme un manœuvre: le chemin de Saint-Étienne à Lyon, de la ville de Nîmes à la Grand'Combe, et le chemin de l'Alsace, et celui du bassin d'Arcachon. Paris en était resté à ses deux chemins oisifs qui le menaient à Versailles, qui le promenaient à Saint-Germain

Mais cette fois, grâce aux plus nobles efforts, grâce à l'alliance la plus utile et la plus durable que l'Angleterre et la France aient jamais pu conclure, car cette alliance est fondée sur la paix, sur la confiance, sur l'estime réciproque des deux plus grands peuples du monde, la France entière n'aura plus aucun doute sur l'avenir et sur la toute-puissance de cette révolution nouvelle.

L'œuvre est admirablement commencée. Le royaume entier a compris que désormais il allait avoir sa part dans ce vaste progrès. Aussi l'annonce seule de ces deux entreprises menées à bonne fin, et en si peu de temps, a-t-elle produit dans le public cette sorte d'émotion admirable qui ressemble beaucoup à l'émotion d'une bataille gagnée, mais d'une bataille qui n'a coûté que des sueurs et pas de larmes, du travail et pas de sang. Dans ces conquêtes de l'industrie, après ces terribles combats qu'il faut livrer contre tant d'obstacles, on éprouve une émotion sans remords, tant on est sûr que la cause était juste, que le triomphe est mérité, que la victoire sera durable, éternelle.



ARNAL.

(D'après *le Monde dramatique.*)

Étienne Arnal (1794-1872) débuta aux Variétés en 1817, entra au Vaudeville en 1827, puis au Palais-Royal. Il se retira en 1863. Comédien original, il excellait dans la naïveté ahurie et dans la niaiserie excentrique.

Aussi, quand ces deux grands événements des deux chemins de fer, accomplis à travers deux provinces importantes, eurent été proclamés, ce fut parmi les hommes les plus importants de Paris et de la France à qui serait admis à l'honneur de cette double inauguration, à ce premier passage à travers ces nobles contrées, à cette halte d'une heure dans la ville de Jeanne d'Arc, après avoir quitté le matin la ville dont Geneviève est la patronne, dans la patrie de Corneille, après avoir quitté le matin même la patrie de Molière.

Jules Janin.



MODES DE 1843.
Chapeau de Mme Lejay, rue de Richelieu, 77. Robe de la maison Brunel, rue Neuve des Petits-Champs, 36.
(D'après *le Petit Courrier des Dames* de 1843.)

Le chien d'Alexandre Dumas.

Voici ce qui est arrivé à l'auteur d'*Antony*. Ces jours derniers, l'auteur d'*Angèle*, qui n'avait pas de chien pour le moment, résolut de faire l'acquisition d'un quadrupède parfaitement dressé et ayant reçu tous les éléments d'une bonne éducation; en conséquence de quoi, l'auteur de *Thérésa* se rendit au plus vite dans l'un de ces établissements approuvés par l'Université, où l'on dresse les jeunes élèves à rapporter les lièvres et ne pas trop dévorer les perdrix.

— Combien me vendez-vous ce chien courant ? dit au propriétaire l'auteur de *la Tour de Nesle* en désignant un jeune basset endormi au soleil. — 150 fr. notre bourgeois. — C'est bien cher, répliqua l'auteur de *Henri III*. — Comment, c'est cher! mais regardez-moi donc ce nez, dit l'homme aux chiens, en prenant dans ses mains la tête du basset. — M. Dumas examine le nez en question et le trouve en effet fort convenable. Cependant il hésite à donner 150 fr., et fait remarquer au professeur que le nez de son élève est d'un prix exorbitant. J'ai vu, ajoute l'auteur de *la Vénitienne*, des nez d'argent, et même des nez d'or qui ne coûtaient pas cela. — Vous n'avez pas examiné les pattes, dit le propriétaire; contemplez un peu ces pattes-là, et dites-moi franchement si vous en trouvez beaucoup de semblables. — L'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle* porte ses regards sur les pattes et la queue de l'animal, et donne enfin les 150 fr. Le lendemain, l'auteur d'*un Mariage sous Louis XV* se met en chasse. Il voit passer une perdrix, lâche ses deux coups, et la perdrix va tomber dans un étang. M. Dumas s'attendait à voir son chien se précipiter dans l'eau, la tête la première; mais au premier coup de fusil, l'animal s'amusait à faire le mort. Irrité de ce procédé, l'auteur des *Impressions* saisit la baguette de son fusil... Le chien se relève alors, prend la baguette avec ses deux pattes de derrière. M. Dumas, furieux, donne des coups de crosse au malheureux animal, qui grimpe après son maître, et s'assoit sur la tête du romancier. M. Dumas se secoue, le chien retombe à terre et se met au port d'armes. C'est alors seulement que l'auteur de *Kean* s'aperçut qu'au lieu d'un chien de chasse, il avait acheté un chien savant!

(*La Sylphide.*)



MODES DE 1843.
Chapeaux en crêpe et en paille de riz. Redingote en taffetas et robe en barége. Écharpe algérienne de Delisle.
(D'après *le Petit Courrier des Dames* de 1843.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1843

Janvier.

1er. — **Bal masqué dans la salle de l'Opéra-Comique** (150 musiciens, éclairage de 4,000 bougies).

9. — **Ouverture de la session législative de 1843.**

25. — A cause des travaux à faire dans l'église des Invalides pour le **tombeau de l'empereur,** la chapelle Saint-Jérôme est fermée au public depuis le 25 janvier.

30. — **Exécution à l'église Saint-Roch d'une messe composée et exécutée par des aveugles.** (L'auteur de cette messe était M. Gauthier, professeur à l'institution de la rue Saint-Victor.)

Février.

7. — Élection du médecin **Andral** à l'Académie des sciences. — **L'amiral Roussin** est nommé **ministre de la marine** à la place de l'amiral Duperré, démissionnaire.

9. — M. **Taillandier** est élu **député du 3e arrondissement de Paris.** — Exécution sur la place Saint-Jacques, à 8 heures du matin, du débardeur **Victor Vallée,** dit Délicat, qui avait assassiné en 1842 le cocher Cataigne.

Mars.

1er. — **Ouverture du Salon de 1843.**

8. — **Incendie du théâtre du Gymnase Enfantin,** fondé en 1832 passage de l'Opéra.

17. — Vers 7 heures du soir, **apparition d'une comète.**

28. — Le comte de Lutkiewicz est tué en duel, dans le bois de Boulogne.

Avril.

3. — A l'Académie des sciences élection de **Velpeau** (ses principaux concurrents étaient Lisfranc, Civiale et Lallemand).

4. — Adoption par la Chambre des députés d'une loi augmentant le **personnel de la cour royale de Paris.**

6. — Le général Baudrand est nommé gouverneur du comte de Paris. M. Regnier, professeur de rhétorique au collège Charlemagne est nommé « instituteur du prince ».

9. — **Le général Bugeaud** est promu **grand croix de la Légion d'honneur.**

25. — Distribution des **prix de la Faculté de droit.** Concours des docteurs : médailles d'or : Demangeat, Sapey.

Mai.

1er. — A l'occasion de la fête du roi, **Mgr Affre,** archevêque de Paris, se rend aux Tuileries. Les journaux signalent dans son discours le passage suivant : « Sire, le moment est venu de donner à la France une loi sur la liberté d'enseignement et de répondre aux espérances du clergé ».

2. — Élection du docteur **Mâlier** à l'Académie de médecine. — Séance publique annuelle des cinq académies. Prix de linguistique à Benjamin Lafaye pour son ouvrage : *Synonymes français.* On remarque parmi les œuvres envoyées au concours : *La Gagne-monopanglotte ou la langue unique et universelle,* par Paulin Gagne. — **Inauguration du chemin de fer de Paris à Orléans.**

3. — **Inauguration du chemin de fer de Paris à Rouen.**

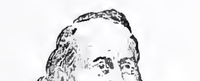
7. — Célébration du **mariage du prince de Joinville** avec dona Francesca, fille de Don Pedro et d'une sœur de l'empereur d'Autriche.

Juin.

1er. — **La Chambre des députés rejette le projet de loi sur la refonte des monnaies** et la démonétisation des pièces de 15 et 30 sous, de six liards et de dix centimes à la lettre N.



D'AVEZAC.
Géographe (1799-1875.)





ED. FRÉMY.
Chimiste (1814-1894.)



H. LUCAS.
Littérateur (1807-1878.)



F. BARROT.
Homme politique (1806-1883.)



GRANIER DE CASSAGNAC.
Homme politique (1806-1880.)



CHARLES CHRISTOFLE.
Industriel (1795-1887.)

14. — A l'Académie française, prix de 2,000 francs à Mlle Louise Bertin pour son volume de poésies : *Glanes* — prix de 1,500 francs à Mary Lafon pour son *Histoire du Midi de la France.*

17. — Élection du comte de **Rambuteau à l'Académie des beaux-arts** à la place du comte de Chabrol.

25. — **Inauguration de l'église évangélique de la Rédemption,** rue Chauchat, construite par Gan, architecte de la ville, sur une partie des bâtiments de l'ancienne halle de déchargement.

30. — A l'Académie des inscriptions, prix (concours de l'année) donné à Édouard Laboulaye.

Juillet.

1er.—Loi ouvrant un crédit de 1,500,000 francs **pour la construction du tombeau de Napoléon.**

11. — **Inauguration de la chapelle Saint-Ferdinand,** construite, avenue de la Révolte, sur l'emplacement de l'épicerie Cordier, où était mort le duc d'Orléans.

20. — **Séance publique annuelle de l'Académie française,** sous la présidence de Flourens.

21. — A l'Académie des inscriptions, le prix Gobert est décerné à M. Floquet, pour son *Histoire du Parlement de Normandie.*

24. — **Clôture de la session législative de 1843.** Le baron de Mackau est nommé ministre de la marine à la place de l'amiral Roussin, démissionnaire.

Août.

3. — **15 prisonniers,** parmi lesquels Jules Courteau, **s'évadent de la Force.** 12 sont repris dans la journée. Courteau est arrêté quelques jours après dans la rue Saint-Antoine.

12. — **Séance annuelle de l'Académie des inscriptions.** Distribution des prix.

Septembre.

1er. — Arrestation par les gendarmes de la brigade forestière, dans le bois de Boulogne, d'un ancien commis-négociant qui vivait depuis vingt jours d'herbes et de feuilles d'arbres.

10. — Grand tournoi équestre donné par le 2e régiment de carabiniers en garnison à Rambouillet.

Octobre.

10. — Orage à Paris. Le public remarque avec surprise le phénomène d'acoustique qui se produit sur le pont des Invalides. Le vent en se brisant contre les faisceaux de barres de fer qui soutiennent le pont, les faisait vibrer comme des harpes éoliennes. Le bruit qui se produit ainsi est au diapason des sons les plus graves des orgues d'église.

20. — Sur la place de la Concorde et au pavillon de Lille, essai d'éclairage électrique. Les cent lanternes de la place éclairées par le gaz sont éteintes et remplacées par un foyer électrique. On constate que ce foyer électrique donne la même lumière que vingt lanternes.

31. — Rue de Rivoli et à la hauteur de la place des Pyramides, la voiture à la Daumont du duc de Nemours heurte un cabriolet dont l'essieu était rompu et qui était abandonné en pleine chaussée.

Novembre.

10. — Un journal publie une statistique sur les députés, de laquelle il résulte que la chambre compte 275 hommes mariés, 121 veufs et 58 célibataires — que leur âge réuni s'élève à 11,997 ans — et que les fonctionnaires rétribués qui font partie de la Chambre prélèvent chaque année sur le budget une somme d'un million neuf cent trente-six mille cinq cents francs.

11. — Transfert de l'institution des Jeunes Aveugles dans son nouveau local du boulevard des Invalides.

17. — Élection de **Mérimée à l'Académie des inscriptions** en remplacement du marquis de Fortia

d'Urban. — Élection de l'astronome **Mauvais à l'Académie des sciences** (il avait pour concurrents Largeteau, Bravais, Delaunay et Leverrier).

20. — A onze heures et demie du matin, en face de la rue de la Chanvrerie, que l'on était en train de démolir pour le prolongement de la rue Rambuteau, écroulement d'une maison de la rue Mondètour. — Trois ouvriers sont tués.

28. — Rixe à Montmartre entre deux gardes nationaux. Un d'entre eux est grièvement blessé.

29. — Célébration dans l'église Saint-Roch du 13e anniversaire de l'insurrection polonaise.

Décembre.

2. — Le sieur N. entrepreneur de bâtiments est arrêté par les gardes de commerce, le jour de son mariage, chez un restaurateur de la Chaussée du Maine où allait avoir lieu le dîner de noces.

6. — Boulevard du Temple, 24, assassinat de la veuve Sénépart par Ducros, élève en pharmacie.

12. — On ramasse dans la matinée, rue Dauphine, étendu contre une borne, le corps d'un chiffonnier, Miton, qui venait de mourir de faim.

16. — M. Dumon est nommé ministre des travaux publics à la place de **M. Teste, nommé pair de France**. — Ouverture de la session législative de 1844.

20. — Obsèques de Casimir Delavigne. Le convoi part de la maison mortuaire, rue Bergère, 2. La cérémonie religieuse est célébrée à l'église Saint-Vincent-de-Paul, d'où le corps est transporté au Père Lachaise. — Discours prononcés par le comte de Montalivet, Frédéric Soulié, au nom de la commission des auteurs dramatiques, Victor Hugo, au nom de l'Académie française, Samson, au nom de la Comédie française, etc.

22. — La reine Amélie achète chez l'horloger Benoit, boulevard des Italiens, 17, une magnifique montre destinée au duc d'Aumale avant son départ pour l'Afrique.

Monuments et fondations.

Construction du **quai Henri IV** (sur une partie des terrains de l'île Louviers). La construction de **l'église Saint-Ferdinand des Ternes** est commencée, sous la direction de l'architecte Lequeux. — Le **buste du duc d'Orléans** est placé à la Chambre des députés.

Reconstruction du **grand orgue de Saint-Eustache** (six claviers, 78 registres, 6,000 tuyaux environ).

Ouverture des rues **Cochin — Antoinette — Bac d'Ivry** (plus tard Clisson). — **Lemaire** (plus tard Duperré). — **Crillon** (sur une partie de l'ancien Arsenal). — **Brissac — Bassompierre — Mornay — du Havre — de Mulhouse — de Calais — Belleville — du Géorama.** — La rue Traversière reçoit le nom de **rue de la Fontaine Molière.**

Essai à la préfecture de police d'un **mécanisme pour l'arrêt instantané des voitures.**

M. Biron est nommé **maire de Montmartre** en remplacement de M. Picard.

Fondation de la **Société centrale des Architectes.**

Nombre des médecins à Paris le 1er juillet 1843 : 1,423 (un médecin pour 590 habitants).

La vie de la rue.

Construction du **Cirque National** aux Champs-Élysées.

Géorama du géographe Ph. Sanis, construit sur les terrains du château du Petit Montrouge (reproduction de la France avec ses montagnes, ses fleuves, etc.).

Institution d'un jury au marché de Poissy pour choisir le Bœuf gras.

Beaux-Arts.

Salon de 1843. 1,597 tableaux : *Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien*, par Robert Fleury. — *Le Tintoret retraçant l'image de sa fille morte*, par Léon Cogniet. — *Jeanne d'Arc faisant son entrée à Orléans*, par Ary Scheffer. — *Cassandre*, par Pradier.



BILLAULT.
Homme d'État (1805-1861.)



PAULIN PARIS.
Littérateur (1800-1881.)



RATISBONNE.
Théologien (1802-1884.)



HAURÉAU.
Historien (1812-1892.)



LAUGIER.
Astronome (1812-1872.)



PELIGOT.
Chimiste (1811-1890.)

(On remarque un grand nombre de peintures religieuses — plus de 160 — que les journaux signalent comme une preuve des progrès du parti ultramontain.)

Concerts du Conservatoire : 14, 29 janvier. — 12, 26 mars. — 9, 14, 16 et 23 avril.

Fondation de l'**Association des Musiciens** (janvier).

Fondation par le prince de la Moskova de la **Société des concerts de musique vocale, religieuse et classique.**

La vie littéraire.

Sainte-Beuve : *Le Livre d'amour* (non mis dans le commerce). — **Méry** : *Héva*. — **L. Reybaud** : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.* — **De Custine** : *La Russie en 1839.* — **De Meneval** : *Napoléon et Marie-Louise.* — **Michelet et Quinet** : *Des Jésuites.* — **Saint-Marc-Girardin** : *Cours de littérature dramatique.*

Chants et chansons populaires de la France.

Fondation de « l'Illustration » (mars). — **Fondation de « la Démocratie pacifique »** (journal fourrieriste dirigé par Victor Considérant qui remplace *la Phalange.*)

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 21 janvier. Rachel joue pour la première fois le rôle de *Phèdre* (grand succès). — 7 mars. *Les Burgraves*, drame en 5 actes en vers, par Victor Hugo. — 25 juillet. *Les Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en 5 actes, par A. Dumas (succès). — 16 octobre. Début de **Randoux** dans Curiace des *Horaces*. — 6 novembre. *Ève*, drame, par Léon Gozlan (succès).

Opéra. — 22 février. *La Péri*, ballet en 2 actes, par Th. Gautier et Coralli, musique de Burgmuller. — 15 mars. *Charles VI*, opéra en 5 actes, par Casimir Delavigne, musique d'Halévy (succès). — 13 novembre. *Dom Sébastien*, roi de Portugal, opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique de Donizetti (chute).

Théâtre Italien. — 1er octobre. **M. Vatel prend la direction.** — 3 octobre. Début de **Ronconi** dans *Lucie de Lamermoor.*

Opéra-Comique. — 14 septembre. *Lambert Simnel*, 3 actes, paroles de Scribe et Melesville, musique d'Adam.

Odéon. — 2 mai. *Lucrèce*, tragédie en 5 actes, par Ponsard (succès). — 3 novembre. Début de **Rébecca Félix**, sœur de Rachel.

Variétés. — Nestor Roqueplan devient directeur. — 21 septembre. *Un Voyage en Espagne*, par Th. Gautier et Paul Siraudin.

Palais-Royal. — 21 mars. *Les Hures Graves*, trifouillis en vers (parodie des *Burgraves*), par Dumanoir, Siraudin et Clairville. — 10 décembre. **Début de Mlle Scriwaneck**, dans *Une invasion de Grisettes*, vaudeville en 2 actes d'Étienne Arago et Varin.

Les morts de l'année.

Le musicien **Henri Karr** (10 janvier). — **Maurice Ourry**, auteur dramatique (19 février). — Le miniaturiste **Jules Vernet** (13 mars). — L'ancien conventionnel **Bailleul** (16 mars). — Le jurisconsule **Poncelet** (24 mars). — **Biennais**, ancien orfèvre de l'empereur (26 mars). — Le mathématicien **Courtial** (2 avril). — **Valette**, directeur de la prison de la Force (6 avril). — Le mathématicien **Sylvestre François Lacroix** (26 mai). — Le sculpteur-ciseleur **Thomire** (mai). — **Charles Lassailly**, littérateur (juillet). — **Le marquis de Fortia d'Urban**, membre de l'Académie des inscriptions (4 août). — **Bosquier-Gavaudan**, ancien acteur des Variétés (5 août). — **Coriolis**, directeur des études de l'école Polytechnique (18 septembre). — **La marquise de Pastoret** (26 septembre). — **Émilie Levert**, ancienne actrice du Théâtre-Fançais. — **Feuillet**, bibliothécaire de l'Institut (5 décembre). — **Casimir Delavigne**, auteur dramatique (12 décembre). — **Génot**, régisseur général de l'Opéra-Comique (décembre). — L'agronome **Mathieu de Dombasle** (décembre).

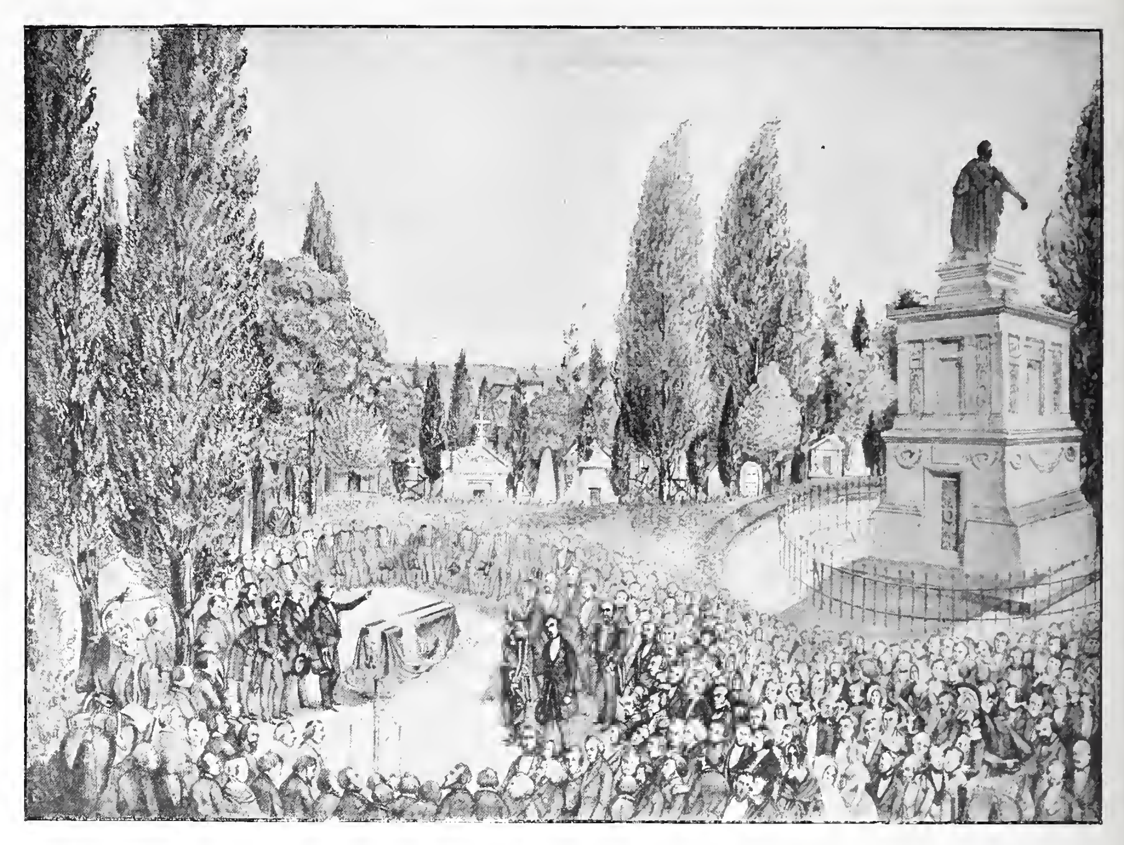


INAUGURATION DE L'EXPOSITION DE 1844.
D'après une lithographie de l'époque. — (Collection L. Parent.)

1844

Les passions politiques sont vives au commencement de 1844; le pèlerinage de Belgrave-Square, par lequel les légitimistes ont terminé l'année 1843, a ranimé les controverses des partis; l'opposition y a trouvé un nouvel élément à ses querelles: les républicains ont saisi cette occasion de déclarer une fois de plus que le gouvernement de Juillet n'est qu'un trompe-l'œil, un acheminement hypocrite vers la monarchie absolue; les légitimistes en ont profité pour annoncer que les temps d'erreur sont près de finir et que le jour de vérité va se lever bientôt. Ils représentent M. de Chateaubriand, le génial écrivain, le diplomate habile, le politicien discret, comme l'apôtre désintéressé et courageux de la bonne cause; ils proposent son exemple: comment aurait-il pu se tromper celui qui, depuis un demi-siècle, tient, par son génie, la France en haleine!... Mais si M. de Chateaubriand a acquis à la cause du duc de Bordeaux un certain nombre de prosélytes, ceux-ci ont agi inconsidérément, entraînés et captivés plutôt par l'exemple et l'apparent désintéressement d'un grand homme que par l'amour soudain d'une foi dangereuse. Et d'ailleurs l'engouement de ces néophytes d'occasion ne tarde pas à tomber: c'est quand la résistance est longue et périlleuse qu'elle est belle. Or, les députés que l'*Adresse* a flétris, n'ont pas su résister et leur protestation s'est bornée à un tour de passe-passe. Flétris aussi par la majorité du pays, — c'est-à-dire par la majorité de la Chambre, — ils ont donné leur démission et ont porté leur querelle devant leurs électeurs : ils ont été réélus — comme cela arrive toujours dans ces sortes de plébiscites restreints — et ils sont rentrés au Palais-Bourbon, plus insolents que jamais, provocants et fats.

Une belle œuvre d'humanité sollicite leurs soins : on s'est avisé de reconnaître que, si toute faute appelle une répression, la vie humaine a des droits imprescriptibles, et que souvent la répression, lorsqu'elle se traduit par un séjour prolongé dans une prison, équivaut à une condamnation à mort. « Rejeté dans une sorte de caveau, où ne pénètrent ni l'air ni la lumière, où l'humidité moisit les murs, où vivent et prospèrent les cafards et



LES OBSÈQUES DE JACQUES LAFFITTE AU PÈRE LACHAISE.
D'après une gravure de 1844. — (Musée Carnavalet.)

les miasmes de toutes races, le prisonnier s'étiole, la vie abandonne son cerveau; elle ne tarde pas, peu à peu, à délaisser l'être tout entier. La loi du talion est plus indulgente, qui dit : « œil pour œil, dent pour dent... » Il faudrait porter un peu d'air dans ces misérables foyers de pestilence; il faudrait donner une nourriture plus saine à celui que la société veut guérir ; il faudrait rendre à la prison sa véritable destination qui est, plutôt qu'un châtiment. une cure de morale. Hélas! la Chambre manque son but; des querelles de partis l'attirent; elle abandonne la cause de l'humanité et va à la discussion de la loi sur la liberté de l'enseignement. Tandis qu'elle s'épuise en grandes phrases, en lieux communs, en théories sectaires ou anarchistes, Paris, hormis le politicien, se désintéresse de son œuvre.

Les événements du dehors remettent à l'actualité certaines controverses, qui ne finiront pas de longtemps : la mort d'Hudson Lowe fait penser au déporté de Sainte-Hélène, et ses mémoires. rapprochés du *Mémorial*, ressuscitent les passions napoléoniennes et antianglaises; la mort de Joseph Bonaparte force la France à prendre une attitude, et la Cour se trouve obligée à un deuil de vingt jours. Mais Paris ne s'attarde pas à de vaines contemplations. Ses morts eux aussi ont un souvenir, et Molière se trouve bénéficier d'une statue, surmontant une fontaine. C'est un gros événement parisien : MM. de Rambuteau, préfet de la Seine; Étienne, au nom de l'Académie française, Samson, au nom de la Comédie française; Arago, président de la commission de souscription du monument, prononcent des discours et consacrent un peu tardivement le génie du comédien. Molière doit sourire de présider ainsi, en plein Paris. à la distribution des eaux : il n'a rien d'une naïade, et sa perruque artificielle ne se verdit pas de la mousse des sources ; enfin sa main ne comporte pas l'emblème de Neptune. Duquesne aussi et Jean Bart, dont les statues ornent. à tour de rôle, la cour du Louvre, doivent s'étonner de leur situation....

Cependant la mort de M. Charles Nodier désoblige les amateurs d'esprit, et l'accident du chemin de fer d'Orléans — le premier depuis la catastrophe de Meudon — inspire de nouvelles craintes aux ingénieurs. aux financiers et au simple public... L'élection de M. Saint-Marc Girardin à l'Académie française

n'est pas un prétexte aux hautes élégances, ni aux enthousiasmes littéraires : à peine est-ce un événement de salon. C'est qu'une autre élection passionne et détourne les attentions. M. Sainte-Beuve, qui a apporté, dans ses écrits, dans l'esprit de la littérature, une forme nouvelle, des théories et des passions personnelles, ne se contente pas d'être un soleil ; il est le soleil, et il faut toute la partialité, tout l'esprit de caste du corps académique pour le « mettre en ballottage » contre MM. Vatout et Alfred de Vigny. Il est vrai que le « ballottage » en cette circonstance n'est qu'une temporisation et que l'Académie est obligée de céder à l'engouement du monde, qui, au fond, est aussi le sien.

Soudain, une fièvre, qui jusque-là avait seulement couvé, latente, s'empare de Paris : l'Exposition de l'Industrie va s'ouvrir ; la province afflue dans la capitale, l'étranger se précipite vers ce centre, où bientôt les produits de l'intelligence et du travail français vont s'exhiber. L'inauguration officielle est fixée au 1er mai, mais déjà on annonce que le roi y fera une première visite le 30 avril. Le 22, le *Journal des Débats* publie un article, où il donne des renseignements anticipés sur le plan et les curiosités de l'Exposition ; dans tous les ateliers, on se hâte, on achève, on polit, on dore, on vernisse, on emballe, et de lourdes voitures sillonnent la ville, se rendant au palais des Champs-Elysées...

L'emplacement est vaste, 19,877 mètres ; des statisticiens constatent que cette superficie comprend 5,000 mètres de plus que celle occupée par l'Exposition de 1839. Le succès conserve les mêmes proportions : on a donné aux produits de la mécanique une grande importance ; les tissus, les cristaux, les porcelaines, les objets de luxe et les instruments de musique obtiennent aussi une place considérable. Et le 30 avril, tandis que le roi et les princes passent de longues heures à se faire expliquer par le menu le mécanisme de machines à imprimer, de métiers à tisser et de moteurs de toutes sortes, la reine et les princesses se rendent dans les galeries du nord et du midi où sont exposées les mille et une fanfreluches de la toilette féminine.

Dès lors, l'Exposition absorbe toute la vie de Paris : l'anniversaire du 29 Juillet passerait inaperçu, s'il n'était le prétexte à une distribution de croix et de rubans : encore, cette année-ci, les exposants sont-ils les seuls bénéficiaires des récompenses royales et l'enthousiasme est-il si ardent que quinze personnes sont étouffées dans les manifestations de la joie publique ; l'affaire Pritchard

LA FONTAINE MOLIÈRE.

D'après une lithographie de 1844. — (Bibliothèque nationale.)

La statue en bronze représentant Molière assis est de Seurre ; les muses de la comédie légère et de la comédie grave, qui accostent, à droite et à gauche, le grand socle de marbre, sont dues au ciseau de Pradier. « Malgré la beauté incontestable de ses détails et de son exécution, l'ensemble de ce monument, dit avec raison Meindre (dans son *Histoire de Paris*), n'offre pas d'intérêt, à cause de sa situation et de son entourage ; en effet il se trouve adossé, d'une façon brusque et sans motif, à des maisons privées de style entre des rues peu spacieuses, où il manque de développement. »

et les événements de Tanger, qui mettent gravement en péril maints Français, n'ont qu'une heure d'intérêt, et les Chambres clôturent leur session au milieu de l'indifférence générale.

En cette année d'extraordinaires attractions, les merveilles de l'Exposition ne suffisent pas à l'amusement des foules : Taglioni, la célèbre danseuse, de qui on a dit déjà « qu'elle n'était pas une femme mais un charme », fait sa rentrée sur la scène de l'Opéra; elle triomphe dans six représentations de *la Sylphide*, et cela n'est pas suffisant pour satisfaire tous ses admirateurs. Rachel, cependant, lui fait une terrible concurrence : elle aussi à réapparu, non pas à l'Opéra, mais au Théâtre-Français, où elle réussit à faire un succès à une pièce médiocre de M. Romand, *Catherine II*. Toutes deux — Taglioni et Rachel — sont pour les autres théâtres ce que l'éclipse qui vient d'avoir son heure de curiosité a été pour la lune... Heureusement, elles n'ont qu'un temps et la traduction d'*Antigone* par M. Vacquerie, représentée à l'Odéon, parvient à exciter l'intérêt — un intérêt momentané — qui n'a pas, pour se soutenir, les parrains du *Juif-Errant*, car — lui — fait « salle comble » à l'*Ambigu*.

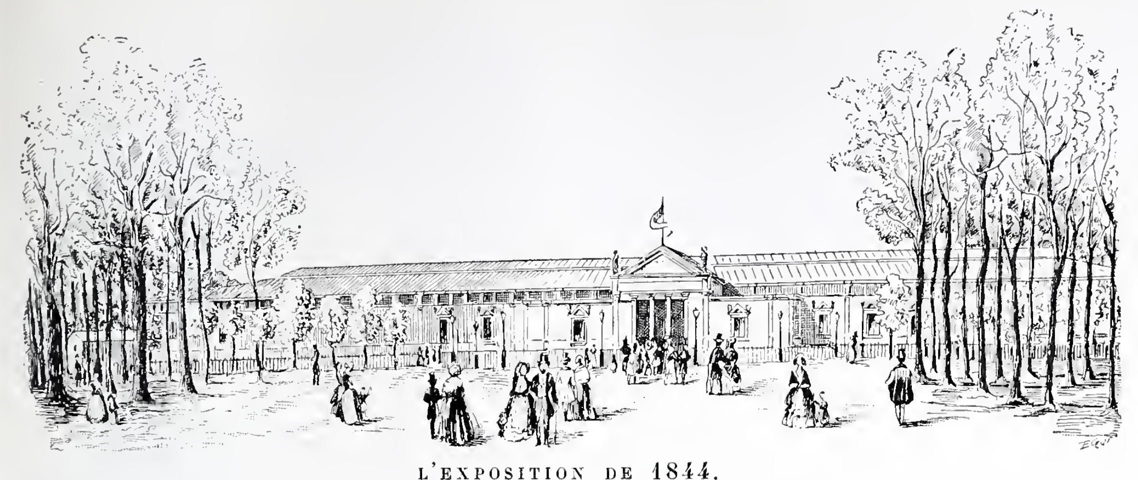


RACHEL.
D'après une lithographie de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

L'Exposition est près de fermer ses portes ; déjà l'on parle de la démolition du palais qui l'abrite et nombre de gens regrettent qu'un si beau modèle de l'architecture française ne doive avoir qu'une existence éphémère : on voudrait le conserver ; on cherche quelle destination il serait possible de lui donner et toutes les extravagances ont cours : les uns veulent en faire une promenade d'hiver, garnie, comme une vaste serre, de roses et d'aubépines forcées; au milieu des galeries s'ouvrirait une double route, et les voitures, sur deux files, dont l'une irait et l'autre viendrait, séparées des piétons par des barrières, circuleraient sans cesse, dans une atmosphère tendre et parfumée. Les autres en feraient un vaste capharnaüm, à la fois une promenade d'hiver et un lieu de réunions élégantes... Mais aucun n'est écouté et le palais disparaît. Ainsi se trouve anéanti le rêve des élégances d'avoir un lieu fermé où s'exhiber quand même, par le froid et la pluie.

Les élégances ne se taisent pas pour cela : les robes de Mme Brunel-Leymerie rappellent les magnificences de la Renaissance; on porte les manches larges ou « à crevés », les corsages ouverts et lacés sur le devant; Mme de Prévost orne ses jupes de bal avec de belles garnitures de chèvrefeuille, la dernière nouveauté de Mlle Virginie, la fleuriste de la rue de la Paix, qui, entrée d'hier dans le domaine parfumé de la mode, en est déjà l'un des oracles.

JACQUES DE NOUVION.



L'EXPOSITION DE 1844.
Entrée principale aux Champs-Élysées, Carré Marigny
D'après un croquis de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Le monument de Molière.

En 1773, Lekain proposa aux Comédiens Français de consacrer le produit d'une de leurs représentations à l'érection d'une statue au père de notre comédie. Cette représentation eut lieu, et le buste de Molière sortit du ciseau de Houdon. C'est celui que possède encore aujourd'hui le Théâtre-Français. En 1818, 1829, 1836, des propositions furent faites, des commissions s'assemblèrent, des efforts furent tentés pour donner plus d'éclat à l'hommage de Lekain. Cette fois, ce n'était plus un buste qu'on voulait placer dans un foyer du théâtre. C'était une statue qu'on voulait inaugurer sur une place publique. Faute d'ensemble dans l'élan donné, faute de persistance peut-être, ces nouveaux efforts avortèrent, et le projet du monument fut ajourné.



L'INDUSTRIE PARISIENNE A L'EXPOSITION DE 1844.
Chandelier de la maison Boisseaux Detot.
(Procédé Ruolz.)

Ce n'est qu'en 1838 qu'une circonstance imprévue, un heureux hasard, permit de reprendre avec succès le projet dont il s'agit. Une maison récemment acquise par la Ville de Paris venait d'être abattue, rue de Richelieu, précisément en face de celle où Molière est mort. Sur cet emplacement resté libre, il était question d'ériger une fontaine qui remplacerait celle de la rue Traversière, et que surmonterait une statue de nymphe. Un des sociétaires de la Comédie-Française, M. Régnier, pensa qu'au lieu de cette figure allégorique il serait mieux d'inaugurer à cette place la statue de Molière, élevée au moyen d'une souscription nationale. Ce projet avait l'avantage de présenter une certitude de réussite qu'aucun autre ne pouvait offrir. La Ville de Paris, s'associant à la souscription, se chargerait d'exécuter le monument, et par conséquent veillerait aux soins de sa conservation. Toute chance de nouveaux retards était désormais impossible. On ne ferait plus attendre Molière : le grand homme aurait sa statue. Tel était le vœu de M. Régnier.

M. Régnier écrivit, en 1838, à M. le Préfet de la Seine pour lui soumettre le projet dont il vient d'être parlé. La réponse de M. le Préfet fut communiquée par M. Régnier aux membres du comité

d'administration du Théâtre-Français, qui se portèrent souscripteurs à l'unanimité. Il fut décidé dans la même séance, que la Comédie française donnerait une représentation à bénéfice, à laquelle les autres théâtres royaux seraient appelés à concourir.

En même temps se forma un comité chargé d'organiser la souscription. Ce comité s'assembla pour la première fois au Théâtre-Français, le 25 mars 1838. M. Alexandre Duval fut élu président, M. Arago, vice-président.

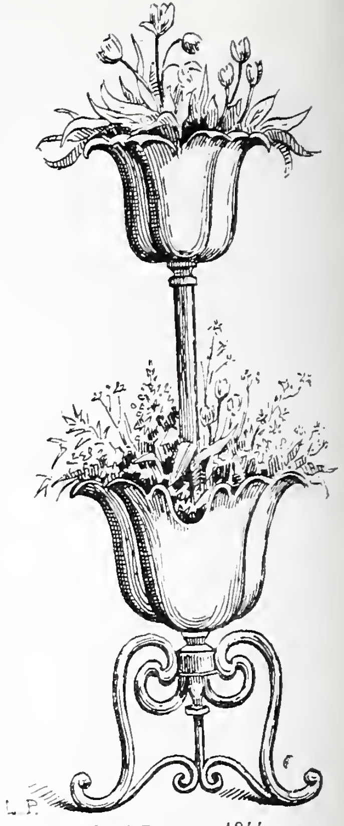
Ainsi constituée, la nouvelle commission tint ses assemblées régulières, une fois par semaine, au Théâtre-Français, et ne cessa d'aviser aux moyens d'étendre et de propager la publicité de la souscription. Les offrandes ne tardèrent pas à affluer. Une correspondance active s'organisa dans les départements, et plusieurs préfets annoncèrent la souscription de Molière dans le bulletin de leurs actes administratifs. La presse parisienne enregistra les listes des souscripteurs, et la plupart des théâtres, imitant l'exemple donné par le Théâtre-Français, offrirent avec empressement des représentations à bénéfice. L'Académie aussi — l'Académie Française s'associa au projet de la Commission, et délibéra en ces termes sur la communication qui lui fut faite du projet du monument :

« Considérant que, d'après ses usages constants, l'Académie ne fait jamais de souscription *collective*, mais que chacun de ses membres a le désir de s'associer personnellement à l'hommage si justement rendu à l'un des plus grands génies dont s'honore la France,

« Décide qu'une liste sera ouverte au secrétariat de l'Institut pour recevoir les souscriptions individuelles des membres de l'Académie Française. »

La Ville de Paris, réalisant l'espoir qu'avaient fait naître les dispositions favorables de M. le Préfet de la Seine, vint en aide à la souscription.

Des fonds avaient été votés, le 16 août 1837, pour la construction d'une fontaine à l'angle de la rue Traversière. Une délibération du Conseil municipal, en date du 21 juin 1839, appliqua cette somme (41,000 francs) à l'érection du monument consacré à Molière, et, en outre, par le même vote unanime, il fut décidé que la Ville de Paris s'inscrirait sur les listes de souscription pour une somme de 30,000 fr.

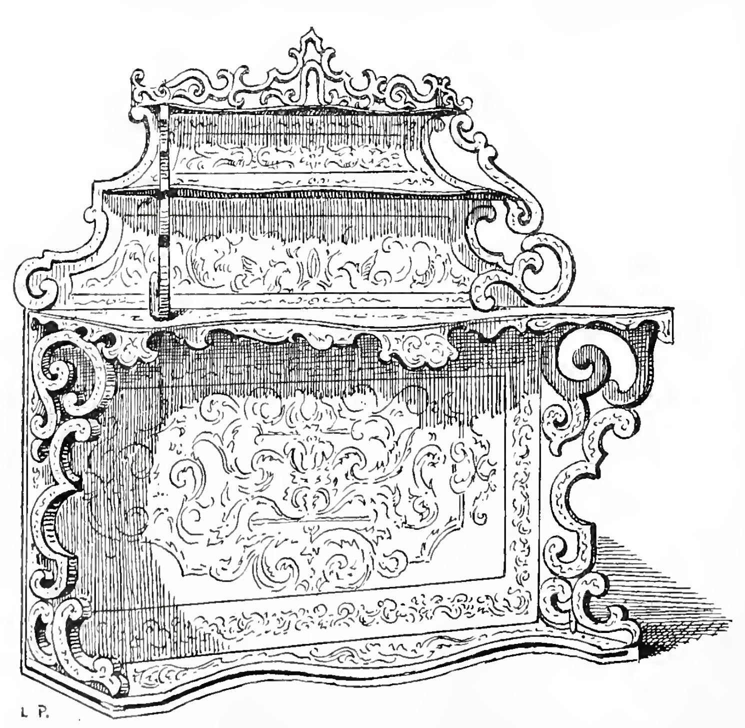


EXPOSITION DE 1844.
L'Industrie parisienne.
Jardinière de Camille Léonard.

Dès l'année précédente (11 novembre 1838), la commission, par un vote définitif, avait adopté l'emplacement de la rue Richelieu.

Réalisant aujourd'ui le montant des offrandes obtenues, elle versait une somme de 40,000 fr. dans la caisse municipale ; ce qui, avec les crédits alloués par la Ville de Paris, complétait un chiffre disponible de 111,000 fr., déjà suffisant pour permettre de commencer les travaux.

Mais la dépense présumée devait être de beaucoup supérieure à cette somme. Dans une note de son rapport, M. Boulay de la Meurthe, exprimant un vœu pressenti par tous ses collègues, avait regretté qu'une plus large place ne fût pas réservée au monument. — « *Il conviendrait*, ajoutait-il, *d'acheter la maison à laquelle il doit s'appuyer et de la démolir*. — Une partie du terrain lui serait consacrée ; le reste



L'INDUSTRIE PARISIENNE A L'EXPOSITION DE 1844.
Étagère en fer. — (Collection L. Laurent.)



L'INDUSTRIE PARISIENNE EN 1844.
Armoire en mosaïque, figurant à l'Exposition.
(Collection Martin.)

pourrait être revendu avec les conditions de construction, suivant les convenances du monument, qui serait ainsi tout à fait digne de sa destination.

Le Conseil municipal, qui avait déjà voté 71.000 fr. pour le monument de Molière, s'imposa un nouveau sacrifice; et, par une nouvelle délibération (en date du 17 janvier 1840), il autorisa M. le Préfet de la Seine à acquérir, au nom de la Ville de Paris, la maison *sise rue Richelieu*, nº 41. Dans la prévision de ce résultat, la Commission de souscription avait, dès le mois de décembre 1839, acquis conditionnellement cette même maison, dont la démolition était si désirable, et qui, en tombant, donna à Molière toute la place qui lui manquait. Presque en même temps un crédit de 100,000 fr. applicable aux frais du monument, fut demandé aux Chambres par M. le comte Duchâtel, ministre de l'Intérieur.

La Commission, forte maintenant du double et puissant concours de l'État et de la Ville de Paris, pouvait croire sa tâche terminée. En effet, aux 111,000 fr. disponibles au mois de juin de 1839, étaient venus se joindre : 1º 164,000 fr. montant de la seconde maison, rue Richelieu; 2º les 100,000 fr. alloués par l'État. Ces chiffres réunis faisaient monter la somme des voies et moyens d'exécution à 375,000 fr.

Rien ne s'opposant plus, dès lors, à ce que les travaux commençassent immédiatement, on se mit à l'œuvre, et le monument sortit de terre. Il était convenu que la portion de terrain qu'il n'occuperait pas serait vendue, avec condition pour l'acquéreur qui bâtirait sur ce terrain, demeuré libre, d'*harmoniser les nouvelles constructions avec les détails du monument, afin d'éviter la maigreur des façades latérales, et d'augmenter l'effet général.* — Mais quand on vint à énumérer, à discuter toutes ces charges, on s'aperçut qu'il serait bien difficile de veiller à leur complète exécution. Le Conseil municipal fut frappé du danger qu'il y aurait à exposer, dans l'avenir, un monument tel que celui de Molière, à l'éventualité d'un indigne voisinage, et cette Assemblée, jalouse de terminer dignement son œuvre, décida en principe et à l'unanimité que la maison attenant au monument constituerait une propriété communale.

Ainsi se trouvait garantie à toujours l'inviolabilité de cette statue consacrée à la gloire d'un grand homme.

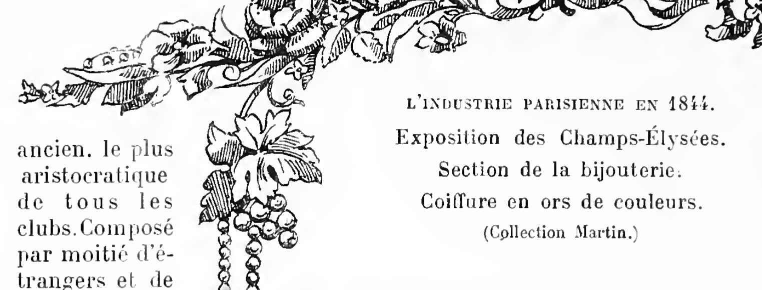
(*Notice publiée par la Commission de souscription.*)
(Paris, Perrotin, libraire, 1844.)

Le cercle de l'Union en 1844

Le 26 mai 1844, présenté par le marquis d'Hertford et le comte de Biencourt, je fus admis au cercle de l'*Union* : il était, sous la présidence du duc de Luxembourg, le plus



L'INDUSTRIE PARISIENNE EN 1844.
Chandelier Molière, figurant à l'Exposition.



L'INDUSTRIE PARISIENNE EN 1844.
Exposition des Champs-Élysées.
Section de la bijouterie.
Coiffure en ors de couleurs.
(Collection Martin.)

ancien, le plus aristocratique de tous les clubs. Composé par moitié d'étrangers et de Français, tous les membres du corps diplomatique en faisaient partie : les ambassadeurs d'Angleterre, les lords Granville, Cowley, Normanby, le chargé d'affaires de Russie, comte de Medem et plus tard l'ambassadeur comte Pahlen, le premier secrétaire Kisseleff, l'ambassadeur de Prusse, comte d'Arnim, les ministres de Suède, le prince de Ligne et le comte de Lœvenhjelm y avaient leurs habitudes.

Lord Granville, pendant dix ans habitant de Belgique et de Paris, de grande mine, de bon accueil, alliait deux traits de caractère en apparence contradictoires : la passion du whist et une vie de famille irréprochable. Il perdait de grosses sommes, et chaque nuit réveillait sa femme pour lui conter les coups les plus piquants de la partie.

Normanby, célibataire, était l'effigie déjà usée d'un homme à bonnes fortunes; jadis brillant, toujours léger; écrivain de haute noblesse, fécond en souvenirs; trop lié avec lord Palmerston pour aimer la Révolution française. Le comte de Medem, sec et fin, aimable à volonté. Kisseleff, une autre épreuve également bien réussie de l'agent politique russe. Je n'ai jamais eu avec le comte d'Arnim la moindre intimité, mais le docteur Pétroz, mon ami, lui donnait des soins. Je le vis un jour sortant de l'ambassade.

— Qu'avez-vous, cher docteur, vous semblez préoccupé ?

— Oh ! oh ! il se prépare de bien graves événements.

— Chez nous ?

— Non. Mais le comte d'Arnim m'assurait tout à l'heure que les doctrines communistes prenaient une telle extension en Allemagne, qu'avant peu d'années elles seraient celles de la majorité.

Cette curieuse appréciation est de 1844.

Le prince de Ligne, grand seigneur, avait hérité du nom d'un homme d'esprit : rien de plus méritoire que ses efforts pour être le fils de son père.

Lœvenhjelm, le doyen du corps diplomatique, ancien page de Gustave III, présent à l'assassinat du monarque, avait gardé, avec les traditions de la cour de Marie-Antoinette, le

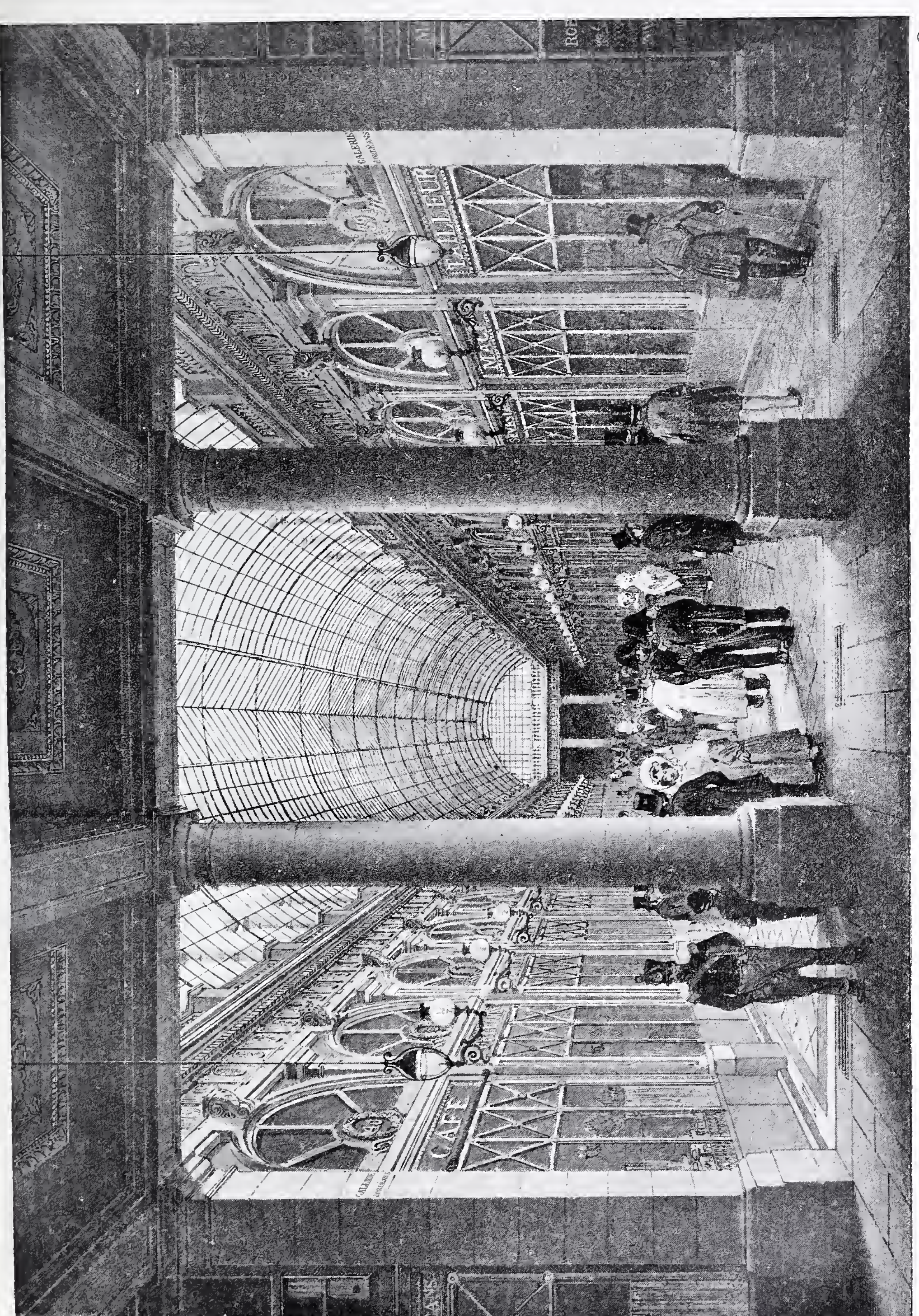


L'INDUSTRIE PARISIENNE
A L'EXPOSITION DE 1844.
Lampe en porcelaine.
(Collection Martin.)



L'INDUSTRIE PARISIENNE EN 1844.
Exposition. — Section de l'orfèvrerie.
(Brûle-parfums.)

culte de la vieille gaieté française; admirateur et ami de Virginie Déjazet. Un général russe, le avait obtenu de l'empereur Alexandre la permission de vivre et de mourir à Paris. Une perruque



LE PALAIS-ROYAL. — LA GALERIE D'ORLÉANS.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann

prince Tuffiakin, était contemporain du ministre suédois. En 1815, pour prix de ses services, il brune et frisée sur une tête caduque, un visage grotesque, un contours, une tournure rembourrée,

une démarche oblique n'avaient pas même effleuré ses prétentions; il croyait de bonne foi donner la mode et être aimé. Une fois l'an, il ouvrait ses salons, pour y voir accourir la bonne compagnie : prince, riche, et surtout étranger, on l'avait accepté.

Dans le groupe des Plutus, plusieurs, ayant des galeries de tableaux, passaient pour protéger les arts. Se disputer à des prix ridicules les toiles des maîtres morts, payer des signatures sans tenir compte ni du sujet ni de son exécution, mettre à la mode telle ou telle école secondaire à l'exclusion de toutes les autres, ce n'est pas encourager les artistes, c'est tout au plus, augmenter la bande des copistes et des contrefacteurs; c'est une manifestation du luxe, une forme de la vanité, une constatation de la richesse qui peut s'allier à l'avarice et à l'ignorance du beau, souvent un placement, quand ce n'est pas une spéculation, car, l'an dernier, un banquier en détresse acheta 50,000 fr. en vente publique, pour relever son crédit, un Berghem qu'il ne connaissait pas même de nom. Aux yeux de la foule éblouie, ce rôle de dispensateur a suffi de tout temps à excuser l'accumulation des richesses, ou à faire oublier leur origine; mais encore faudrait-il s'y préparer par l'étude, le développement du goût, le dilettantisme de l'art. Le vieux baron Pourtalès permettait aux élus de visiter sa galerie.

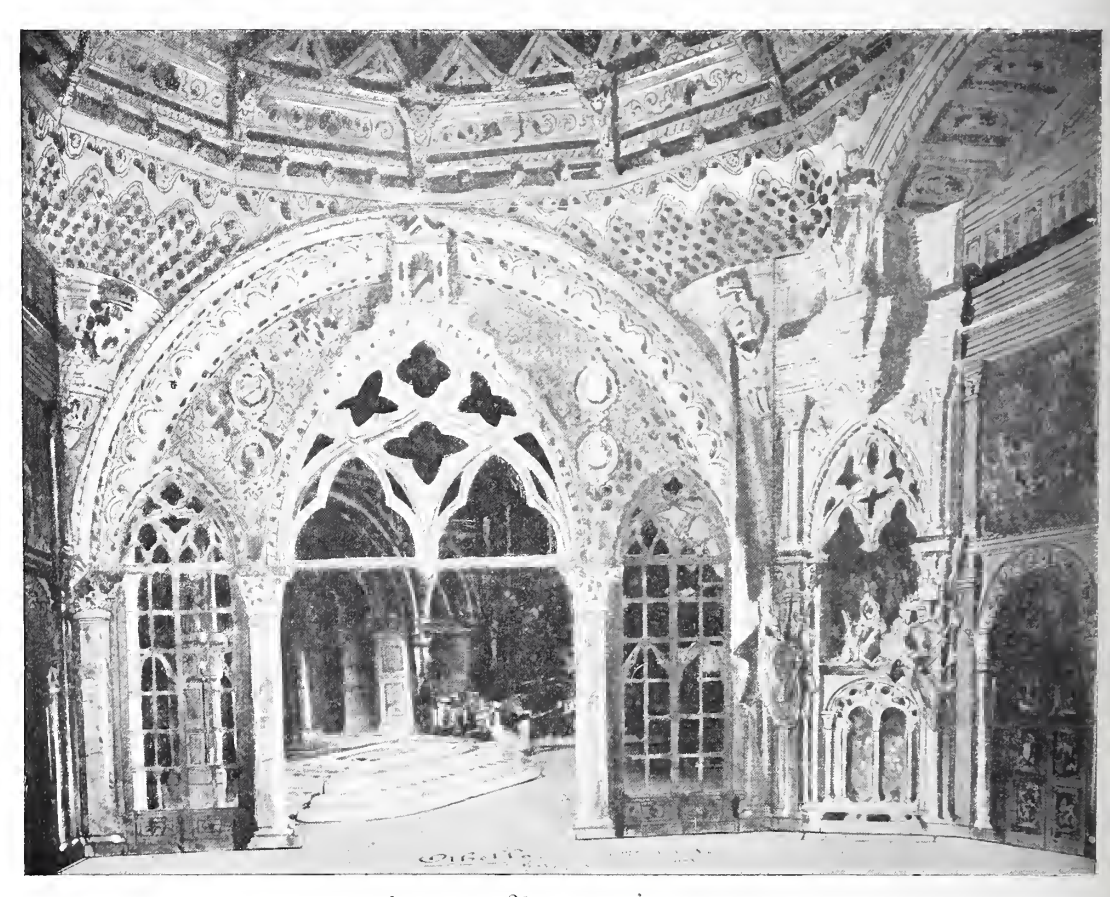
Lord Hertford avait établi la sienne à Bagatelle.

L'émigration polonaise comptait de nobles représentants. Le général Mitchielski, franc, spirituel et brave, excédé de son oisiveté, jouant sa fortune aux cartes, faute de pouvoir la risquer sur les champs de bataille, très-peu mystique pour un Polonais, avait cependant un coin réservé au merveilleux ; il s'entourait d'inventeurs chimériques, dont un lui vendit le secret de remplacer tous les tabacs avec de la sciure de bois diversement préparée.

L'esprit indépendant, la pénétration, la variété des connaissances faisaient du comte Gourieff l'homme le plus remarquable de la colonie russe.

Le prince Paul, fils aîné de madame de Liéven, très-apprécié dans les salons de Londres, dont il avait été le *lion* plusieurs saisons de suite, ne faisait à Paris que de courtes apparitions et répondait par une froideur extrême aux politesses empressées de notre ministre des affaires étrangères.

Le baron James de Rothschild était de la fondation du cercle, mais n'ayant pu réussir à faire admettre d'autres membres de sa famille, il vivait



DÉCOR DU 2e ACTE D'OTHELLO.

D'après la maquette originale d'Aimable Gardy. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

d'ordinaire au *Jockey*. C'est là que je l'entendis s'écrier, dans une discussion sur le courage :

— Eh pien, fous me croirez si vous foudrai, ché sais qu'il y a tes chours où je ne me pattrais pas.

Les Français étaient en majorité légitimistes; néanmoins le célèbre joueur de whist Des Chapelles, de première force à tous les jeux, même au billard, quoique manchot, avait été autrefois arrêté, prévenu de conspiration républicaine. Dans les papiers saisis chez lui figurait une liste des richards du club : Pourtalès, Galliera. Jean Greffulhe, etc., et à côté de chaque nom, ces mots : *citoyen inutile*.

(*Anonyme*.)



COSTUME DU « MORE » DANS OTHELLO.
D'après le dessin original.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Une aventure de Balzac.

Par l'un de ces derniers jours de pluie, M. de Balzac allait à pied dans les rues de Paris ; M. de Balzac, comme tous les grands esprits de ce temps-ci, a la plus profonde horreur pour ce meuble accidentel qu'on appelle un parapluie. Cependant, comme le ciel pleurait à chaudes larmes, et que M. de Balzac n'avait pas de voiture à sa portée, il prit le parti de se mettre à l'abri sous une porte cochère, la première venue. Tout à coup il aperçut, en levant les yeux vers la maison en face, une femme qui, de son petit doigt, tirait par intervalles le petit rideau de sa croisée pour le regarder. — Tiens, se dit le plus fécond de nos romanciers, cette femme est bien curieuse, mais elle est plus jolie encore ; il s'arrangea de son mieux en redressant son collet recroquevillé. — La figure de la croisée se montra bientôt sous son jour le plus favorable; elle était radieuse de beauté et de curiosité ; — le rideau allait et venait à tout moment, ce qui donnait beaucoup à penser à M. de Balzac. Il lui sembla même avoir déjà vu cette femme à l'Opéra, et intérieurement il se mit à remercier le ciel de cette pluie.



COSTUME DE « DESDÉMONE » DANS OTHELLO.
D'après le dessin original.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'un domestique, sortant de cette même maison, s'approche de lui avec un parapluie, et le lui présentant :

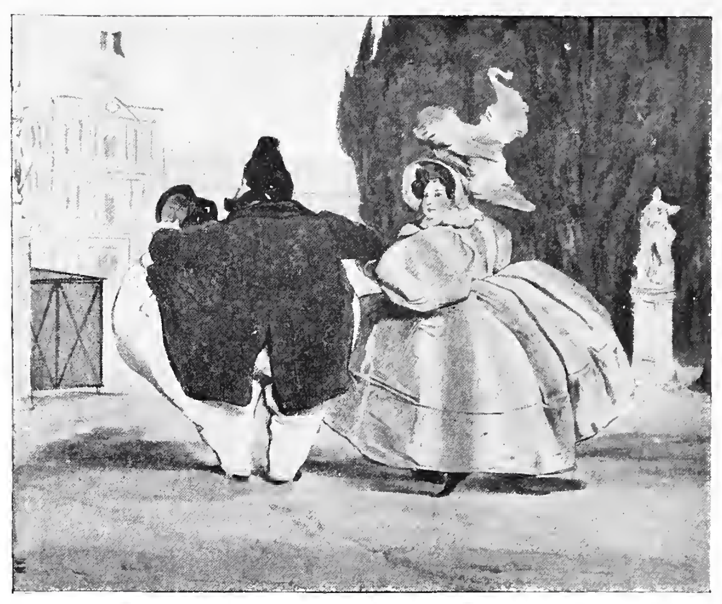
— Voici, monsieur, dit-il, un parapluie que ma maîtresse vous envoie.

Stupéfait, intrigué par ces paroles, M. de Balzac n'adressa aucune question au domestique ; il prit le parapluie, et, ôtant son chapeau, il salua fort galamment la dame qui restait toujours derrière le rideau, puis il s'éloigna avec un sourire vainqueur et satisfait.

Le lendemain de très bonne heure, M. de Balzac se lève, se parfume, se peigne de son mieux, met son habit noir, achète des gants blancs, et, prenant son parapluie, se met en route pour remercier cette charmante femme *de sa ruse* et de sa bienveillance; mais l'heure de se présenter n'ayant pas encore sonné, il pensa qu'il serait plus galant



COSTUME DE « BRABANTIO » DANS OTHELLO.
D'après le dessin original.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



UNE PROMENADE AUX TUILERIES.
M. Budget et Mlle Cassette.
Caricature de Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. — (Musée Carnavalet.)

de garder en souvenir ce parapluie tout rococo qu'il était, et d'en acheter un neuf pour présenter à la dame, comme si c'était le sien.

Midi sonne, M. de Balzac se fait annoncer, entre, et présente son parapluie, en balbutiant quelques remercîments. — La dame, — c'était bien la même, — le prend, le roule dans ses jolis doigts effilés et le met de côté sans faire semblant de s'apercevoir de cet heureux changement. — Il n'y a pas de quoi me remercier, monsieur, dit-elle, mon parapluie sera toujours à votre service. — Mais enfin, madame, dit le romancier, vous ne m'avez pas envoyé en vain ce parapluie, cela n'est guère d'usage, et à moins d'une occasion extraordinaire... La dame s'en aperçut, et, devinant son intention : — Mais certainement, monsieur, j'avais une raison pour vous envoyer mon parapluie. Tenez, ajouta-t-elle, je vous estime trop pour ne pas vous le dire; — j'attendais un ami qui devait venir ici hier justement à cette même heure où vous vous trouviez sous la porte; comme vous me gêniez, je vous ai envoyé mon parapluie pour vous faire partir tout de suite, et voilà tout.

(*Salon littéraire.*)

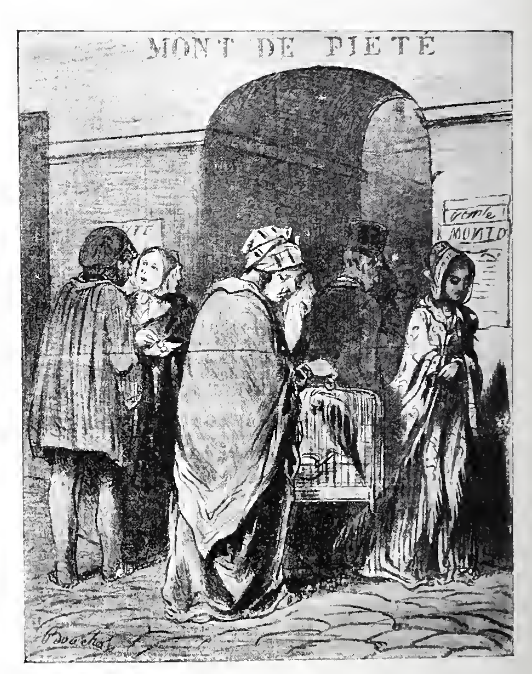
Les Pastorales Parisiennes en 1844.

MABILLE ET LE RANELAGH.

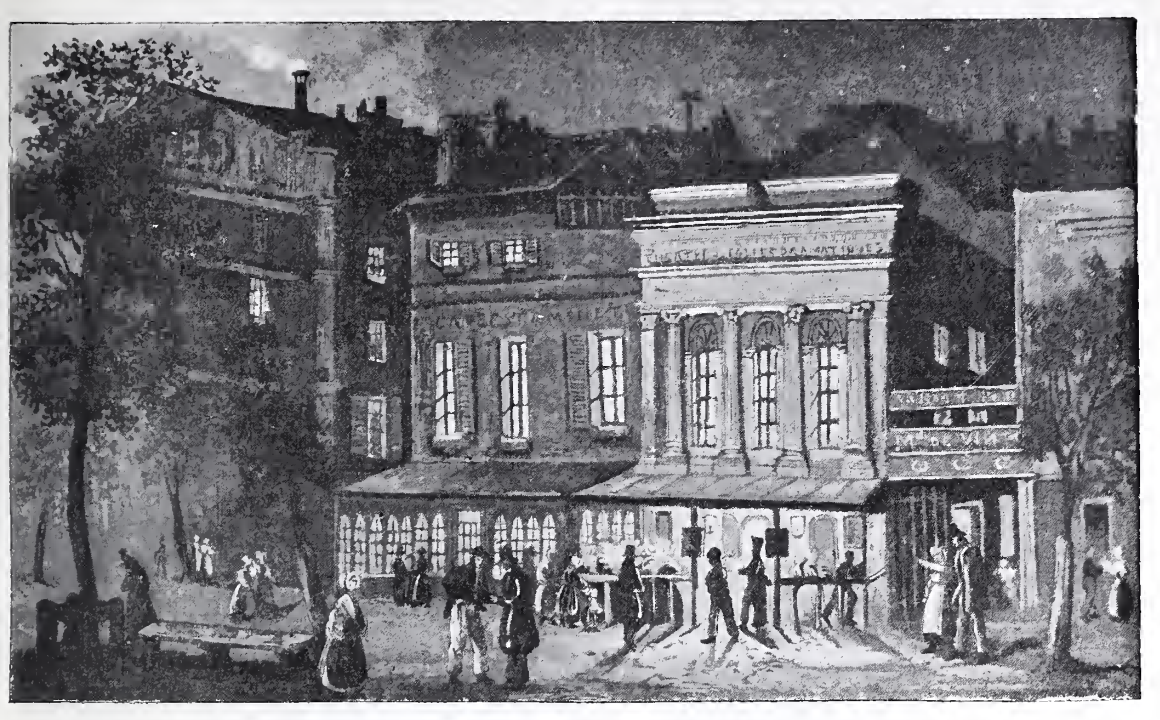
Situé dans l'allée des Veuves, le jardin Mabille doit à sa position topographique un mélange de clients et de clientes qui manquent à ses rivaux du Bois de Boulogne ou du boulevard Mont-Parnasse. Les Champs-Élysées, en effet, n'exigent pas même le brougham numéroté. Le jardin Mabille jouit d'une illustre et légitime origine. Il porte le nom de son père, nom glorieusement dansé à l'Académie royale de Musique. M. Mabille a deux enfants qui lui font honneur, son fils le danseur et son jardin.

Le samedi est le beau jour du jardin Mabille. Ces soirs-là, le prix du billet s'élève jusqu'à deux francs, et ce n'est pas trop cher. Comme toutes les allées sont peignées et sablées, comme le gaz s'échappe en mille gerbes! Aimez-vous l'oiseau de Siam, le billard indien? Préférez-vous ces chevaux de bois? La danse vous plaît-elle davantage? Vous n'avez que l'embarras du choix, et puis la lionne du lieu, la tigresse qui s'est approprié la vogue passée de *Carabine* et *Mousqueton*, la *reine Pomaré*, doit exécuter la polka! On fait cercle, on se pousse, on se coudoie, on monte sur son voisin pour voir polker la *reine Pomaré*.

Après la polka viennent les valses et les contredanses dites les *Mabilliennes*. Chacune a sa petite part de succès, mais tous les honneurs de la soirée sont pour la *reine Pomaré*. Quelques rivales anonymes voudraient en vain la détrôner. Sa royauté repose sur le talent, elle est infatigable.



LE MONT-DE-PIÉTÉ.
Entrée par la rue des Blancs-Manteaux.
D'après une lithographie de Bouchot.
(Musée Carnavalet.)
« Pauvre Jacquot, pourvu qu'ils pensent à te demander tous les matins si tu veux déjeuner! »



LE BOULEVARD LA NUIT. — THÉATRE DES FOLIES DRAMATIQUES.

D'après une lithographie de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

A onze heures, le couvre-feu sonne : Messieurs et Mesdames, allez vous en chacun chez vous, la *reine Pomaré* remet son châle et son chapeau, et abdique les applaudissements jusqu'à la semaine prochaine. Mais tout n'est pas fini : une singulière spéculation prolonge les danses sur la voie publique. La polka est chantée jusque sur les violons des aveugles, et les soirs de réception, chez Mabille, une foule d'aveugles s'échelonnent le long des Champs-Élysées, râclant sans relâche force polkas. Entraînés par le charme de la musique, les habitués de Mabille se remettent à danser de plus belle, et polkent, d'aveugle en aveugle, jusqu'à la place de la Concorde.

Avant d'être le créateur et le chef du jardin auquel il a donné son nom, M. Mabille était, sous la Restauration, grand-maître des cérémonies au Ranelagh. Le Ranelagh jouissait alors d'une haute position aristocratique. La ville et la cour s'y donnaient rendez-vous. Nous nous sommes laissé dire que plus d'une fois une auguste princesse l'avait honoré de sa présence. Depuis la révolution de juillet, sous la direction de M. Keury, le Ranelagh a toujours conservé quelques prétentions aux grandes manières. On y retrouve toutes ces dames qui brillent et éblouissent aux premières représentations et aux avant-scènes des petits théâtres, par un luxe de toilette avant tout osé et ruineux. Quant aux hommes, ce sont presque tous des lions de bonne ménagerie, des fils ou des vieillards de famille, faisant leurs premières ou leurs dernières armes à la suite de quelque beauté à ses débuts ou sur le retour. La salle de bal n'est émaillée que de comtes et de marquis. On n'y fait point de cas des simples barons et des chevaliers de la Légion d'honneur. On y coudoie des princes déchus et des princes en pleine fleur ; on y coudoie même des frères de roi. Le comte de Syracuse a un faible pour le Ranelagh. Toutes nos merveil-



LE CANARD !

Voilà le grrraand arrêt de mort qui vient d'être rendu !

La criée des journaux, d'après une lithographie de Benjamin.

(Musée Carnavalet.)

leuses raffolent de lui, elles citent ses mots, elles adorent et elles imitent son accent napolitain ; elles portent ses couleurs. Eh bien! pour lui, toutes ces adorations ne valent pas le Ranelagh. Là, il goûte une liberté de plaisir qui lui est interdite à Naples. Il peut jouer l'Aroun-al-Raschid tant qu'il veut. Il avait à peine quitté Paris depuis quelques mois, et déjà il est revenu parmi nous. Comme on s'étonnait de son prompt retour: — Que voulez-vous, répondit le prince avec esprit ou naïveté, je n'ai pu oublier le Ranelagh.

Ch. de Boigne.

(Constitutionnel.)

Le mont-de-piété en 1844.

Pendant le dernier exercice, clos au 31 mars 1844, il est entré dans les magasins du Mont-de-Piété, par engagements ou renouvellements, 1.456.018 articles sur lesquels il a été prêté 26,217,381 fr. Pendant le même exercice, il en est sorti par dégagement, renouvellement ou vente : 1,417,277 articles ayant produit 75,390,223 fr. Ce tableau présente sur celui de l'année dernière, une augmentation pour les entrées de 36,624 articles et, en sommes, de 899,247 fr.; pour les sorties, 46,081 articles, ou, en sommes, de 1,262,717 fr. Or, cette progression ascendante se maintient pour ainsi dire constamment depuis la création de l'entreprise.

Les prêts du Mont-de-Piété, ayant lieu pour l'année à 9 pour 100, se trouvent déjà à un taux double du prix actuel de l'argent, et à moitié en plus que le prix légal du prêt entre commerçants. Mais cet intérêt s'accroît singulièrement si le prêt a lieu pour un temps plus court. Au lieu de compter les intérêts par jour, comme cela se fait dans toutes les opérations de banque, le Mont-de-Piété les calcule par quinzaine. Naguère encore il les comptait par mois, ce qui est maintenu pour tout espace de temps au-dessous d'un mois; de plus, il a fixé un minimum, et ne reconnaît pas de monnaie moindre qu'une pièce de 5 centimes. Il en résulte que, d'après son tarif, c'est la même chose d'emprunter 3 fr. pour un jour ou pour 3 mois 1/2, d'emprunter pour 1 mois une somme de 3 fr. ou une de 10 fr. Or, 3 fr. à 5 centimes d'intérêt par jour, donnent au bout de l'an 18 fr. 25 : plus de 600 pour 100.

LA MODE EN 1844.
Giboun et redingote croisée.
(D'après *le Journal des Tailleurs* de 1844.)

Mais 1/5 au plus des engagements a lieu directement au Mont-de-Piété; 81 fois sur 100, l'emprunteur s'adresse aux commissionnaires. Son prêt de 3 fr. pour 1 jour se trouve alors grevé de 2 pour 100 de commission d'engagement et de 1 pour 100 de commission de dégagement, et ces Messieurs ont établi pareillement leur minimum à 5 centimes, d'où il résulte qu'il en coûte 20 centimes à celui qui emprunte par leur intermédiaire 3 fr. pour 1 jour. 3 fr. peuvent donc rapporter 6 fr. par mois, 72 fr. par an.

Le chef-lieu, rue des Blancs-Manteaux, renferme, en moyenne, des objets sur lesquels il a été prêté 19 millions, et dont la valeur réelle peut facilement s'évaluer à 30. Pour quiconque a visité ces magasins, il est évident que si jamais le feu se mettait dans les longues rues de sapins qui les composent, rues entre lesquelles un homme a peine à passer, sapins séchés depuis cinquante ans, si disons-nous, le feu s'y mettait, tout au plus devrait-on essayer de sauver les *quatre chiffres*, c'est-à-dire les objets, au nombre de 500, sur lesquels on a prêté 1.000 fr. et plus : quant à tout le reste, il faudrait le regarder brûler.

(Gazette des Tribunaux, 1844.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1844

Janvier.

15. — Inauguration de la fontaine Molière. A midi, le cortège, formé du préfet de la Seine, des députés du département, des délégués de l'Institut et de la Comédie-Française, part du Théâtre-Français et au signal donné par M. de Rambuteau, le monument est découvert. Discours prononcés par MM. de Rambuteau, Étienne, Samson et Arago. La maison de la rue Richelieu (nº 34) où est mort Molière est décorée de tentures de velours.

31. — Ordonnance autorisant les héritiers **Rougemont** de Lowenberg à ouvrir sur leur terrain une rue de 13 mètres de longueur.

Février.

8. — A l'Académie française, élection de **Saint-Marc Girardin** en remplacement de Campenon.

19. — A l'Académie des sciences, élection de l'agronome **Vilmorin** à la place de Mathieu de Dombasle.

22. — Inauguration du nouvel établissement des Jeunes Aveugles, boulevard des Invalides.

29. — Le ministre des travaux publics présente à la Chambre des députés un projet de loi sur les **chemins de fer de Paris à la frontière belge et de Paris à Boulogne.**

Mars.

9. — Condamnation à mort de l'élève en pharmacie Ducros qui avait assassiné en 1843, dans une maison du boulevard du Temple, la veuve Sénépart.

14. — Vote par la Chambre des députés d'une nouvelle **loi sur les patentes.** — A l'Académie française, élection de **Sainte-Beuve** à la place de Casimir Delavigne et de **Mérimée** à la place de Charles Nodier.

16 — Ouverture du Musée de Cluny.

Avril.

13. — M. Hocquet est **élu député du 9e collège électoral de la Seine**, en remplacement de M. Galis, démissionnaire.

17. — Vote par la Chambre des députés d'une nouvelle **loi sur les brevets d'invention.**

20. — Exécution de Ducros à la barrière Saint-Jacques.

Mai.

2. — Ouverture dans les Champs-Élysées, au carré Marigny, **de la 10e exposition des produits de l'Industrie** (3,960 exposants, 2,305 récompenses). Cette exposition dura près de deux mois. On y remarqua : un procédé pour transformer l'eau de mer en eau potable, la dorure et l'argenture des métaux par la pile voltaïque, l'invention de l'esprit de bois, le développement des fabriques de céruse et des fabriques de garance, de nouveaux procédés pour le dévidage des cocons, de remarquables progrès dans la construction des machines, etc. — Vote par la Chambre des députés d'un projet de loi pour la régularisation des abords du Panthéon et du Palais de Justice.

30. — Obsèques de Jacques Laffitte. La cérémonie religieuse a lieu à la Madeleine. Le corps est transporté au Père Lachaise.

Juin.

8. — La cour prend le deuil pour la **mort du duc d'Angoulême.**

20. — Vote par la Chambre des députés d'une **loi sur le chemin de fer de Paris à Rennes.**

24. — Le duc de Montpensier, capitaine au 4e régiment d'artillerie, est nommé **chevalier de la Légion d'honneur.**

25. — Vote par la Chambre des députés d'une **loi sur le chemin de fer de Paris à Lyon.**

Juillet.

3. — Vote par la Chambre des députés d'une **loi sur l'établissement du chemin de fer de Paris à Strasbourg.**

18. — Adoption par la Chambre des députés d'un projet de loi autorisant M. Arnout à entreprendre un **chemin de fer de Paris à Sceaux.**

19. — La Chambre des députés adopte la proposition de MM. Berville et Vivien relative aux **héritiers des auteurs dramatiques.**

29. — Dans le palais des Tuileries, **distribution par le roi des récompenses accordées pour l'exposition des produits industriels.** Discours du baron Thénard, président du jury. A six heures, banquet de 250 couverts dans la grande galerie du Louvre. Louis-Philippe porte un toast à l'exposition de 1844 et à l'industrie française. Célébration du 14e anniversaire de la révolution de juillet. A huit heures, concert aux Tuileries. A neuf heures, feu d'artifice tiré devant la Chambre des députés. Après le feu d'artifice, deux courants opposés se heurtent dans les Champs-Élysées et plusieurs personnes sont étouffées.

Août.

5. — Loi ouvrant un crédit pour l'essai d'un **chemin de fer atmosphérique. — Clôture de la session législative de 1844.**

8. — Le duc de Montpensier est nommé **chef d'escadron au 4e régiment d'artillerie.**

17. — A la suite de troubles qui s'étaient produits depuis quelques jours à l'École polytechnique, **l'École est licenciée.** 17 élèves sont renvoyés.

29. — Lettre (datée de Neuilly) **de Louis-Philippe au maréchal Bugeaud** pour le féliciter de la victoire de l'Isly (14 août).

Septembre.

12. — Départ de Louis-Philippe pour Londres, où il devait rendre la visite faite par la reine d'Angleterre. — A la **Bourse**, cours du cinq pour cent : 119,80 — du trois pour cent : 81,65 — actions de la Banque de France : 3.065.

Octobre.

1er. — Ouverture de l'école municipale François Ier.

21. — Inauguration de l'église Saint-Vincent de Paul, rue La Fayette (commencée en 1824, pour remplacer une chapelle provisoire de la rue Montholon, construite sur les plans de Lepère et continuée après lui par Hittorf).

30. — Le maréchal de camp de Rostolan, commandant la 4e brigade d'infanterie à Paris, est nommé **commandant de l'École polytechnique.**

Novembre.

14. — Dans le même arrondissement où avait été établie par M. de Pastoret la première salle d'asile, à Chaillot, un philanthrope, **M. Marbeau, fonde la première crèche qui ait existé à Paris** (la nouvelle institution, couronnée par l'Académie française, rencontre de sérieux obstacles dans les préjugés du public).

23. — Ordonnance ouvrant un crédit extraordinaire de 240,000 francs pour un essai de **télégraphie électrique.**



AMIRAL ROUSSIN.
(1718-1854.)



JEAN REYNAUD.
Philosophe (1806-1865.)



AD. GUÉROULT.
Publiciste (1810-1872.)



ED. THIERRY.
Littérateur (1813-1894.)



A. BOUCHARDAT.
Chimiste (1806-1886.)



F. RUDE.
Sculpteur (1784-1855.)

Décembre.

8. — Au Conservatoire, exécution du *Désert*, ode symphonie de **Félicien David**.

9. — Adjudication d'un **nouvel emprunt** par les frères Rothschild à 84,75 (le dernier cours était de 83,70).

26. — **Ouverture de la session législative de 1845**.

29. — A la suite d'un rapport de M. Cunin-Gridaine, ministre des travaux publics, ordonnance portant **création d'un conseil de Prudhommes à Paris**.

30. — **Villemain donne sa démission de ministre de l'Instruction publique.**

Monuments et Fondations.

Achèvement de **l'église Saint-Vincent de Paul**. — Achèvement des **fortifications de Paris**. — Construction à la Villette de **l'église Saint-Jacques et Saint-Christophe**. — Restauration de **l'église Saint-Gervais**. — Plantation d'arbres sur le **quai Morland** transformé en boulevard.

Formation de la **place Vintimille**.

Ouverture des **cités Fénelon — Vindé** — des **rues : Chanaleilles — Schomberg — de la Banque — Coligny** (sur les terrains de l'ancienne île Louviers). — **Rougemont — Jacquart — Brongniart — Paul Lelong — du Havre.**

Le nom de **rue Delambre** est donné à une partie de la rue Montyon (du boulevard d'Enfer à la rue Montparnasse) le nom de **rue Chérubini** à une partie de la rue Chabannais, le nom de **rue Jouffroy** à une partie de la rue de Poliveau et le nom de **rue des Juges Consuls** à une partie de la rue du Cloître Saint-Merry. L'avenue de l'Abattoir reçoit le nom **d'avenue Percier**. La rue de la Bourbe devient **rue de Port-Royal**, la rue Cimetière Saint-André des Arts devient **rue Suger**, la rue de Belliévre devient **rue Watt**, la rue du Marché Popincourt devient **rue Ternaux**, l'impasse Saint-Sabin devient **rue Sedaine**.

La ville de Paris fait l'acquisition du **collège Chaptal**.

Ordonnance (30 octobre) **réorganisant l'École polytechnique** (les membres de l'Académie des sciences perdent le droit de concourir à la présentation des candidats au professorat).

Recette de l'octroi en 1844 : 31,813,566 francs.

La vie de la rue.

Le mime **Debureau**, traduit en cour d'assises pour avoir tué d'un coup de parapluie un homme qui le provoquait, est acquitté.

Le mathématicien excentrique Lucas prétend avoir trouvé la quadrature du cercle (l'année 1844 joue un grand rôle dans ses élucubrations).

Beaux-Arts.

Salon de 1844 : 1,808 tableaux, 348 miniatures pastels ou aquarelles, 21 lithographies, 133 sculptures (*La Fédération*, par Couder. — *Jésus au Jardin des Olives*, par Chasseriau. — *L'Amour de l'Or*, par Couture. — *Bords du Nil*, par Marilhat. — *Novembre*, par Français. — *Temples de Pæstum*, par J. Coignet. — *Velléda*, par Maindron).

Élection d'**Adam à l'Académie des beaux-arts**.

Fondation (21 janvier) de la **Société des Artistes musiciens**.

La vie littéraire.

Mignet : *Notices et Mémoires historiques*. — **Mérimée** : *Études sur l'Histoire romaine*. — **Chateaubriand** : *Vie de Rancé*. — **Patin** : *Études sur les tragiques grecs*. — **Portalis** : *Discours, rapports et travaux sur le Code civil*.

Théophile Gautier : *Les Grotesques*. — **Alexandre Dumas** : *Les Trois Mousquetaires*. — **Albéric Second** : *Les Petits Mystères de l'Opéra*.

Musée ou Magasin Comique de Philippon (1844-1845). Texte de Bourget, P. Borel, Cham, Huart, Lorentz, Mario Saint-Hilaire et Ch. Philippon. Dessins de Cham, Daumier, Dollet, Eustache, Forest, Gavarni, Grandville, Eugène Lami, Lorentz, Platier, Trimolet, Ch. Vernier, etc. (ce recueil publié chez Aubert a une importance exceptionnelle dans l'histoire de la vie parisienne).



GILBERT DUPREZ.
Chanteur (1806-1896.)



DANTAN JEUNE.
Sculpteur (1800-1869.)



GARCIN DE TASSY.
Orientaliste (1794-1879.)



TH. COUTURE.
Peintre (1815-1879.)



AUG. MAQUET.
Romancier (1813-1888.)



F. SAUVAGE.
Mécanicien (1785-1857.)

Les sciences.

M. Selligue présente à l'Académie des sciences une **nouvelle force motrice pour les bateaux à vapeur** (expansion produite dans un mélange gazeux par inflammation). — Communication de Flourens sur **le développement des os**. — Débats sur **l'alimentation par la gélatine**.

Le théâtre (Débuts et premières).

Théâtre-Français — 3 juin. *Un Mari à la Campagne*, comédie en 3 actes en prose, par Bayard et Jules de Wailly. — *L'Héritière* ou *un Coup de partie*, drame par Empis. — 4 novembre. *Le Tisserand de Ségovie*, drame d'Alarcon, traduit par Hippolyte Lucas (succès).

Opéra. — 29 mars. *Le Lazzarone*, opéra en 2 actes, paroles de Saint-Georges, musique d'Halévy. — 2 septembre. *Othello*, opéra en 3 actes, paroles de Vaez et Royer, musique de Rossini. — 7 octobre. *Richard en Palestine*, opéra en 3 actes, paroles de Paul Foucher, musique d'Adam. — 15 novembre. **Début d'Obin**, première basse, dans *le comte Ory*.

Opéra-Comique. — 10 février. *Cagliostro*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe et Saint-Georges, musique d'Adam.

Odéon. — 30 janvier. *Karel Dujardin*, par A. de Belloy. — 12 mai. *Les Caprices de la Marquise*, comédie, par A. Houssaye. — 13 mai. *La Ciguë*, comédie en vers, par Émile Augier. — 31 novembre. *Les Nuées*, comédie d'Aristophane, traduite par Hippolyte Lucas.

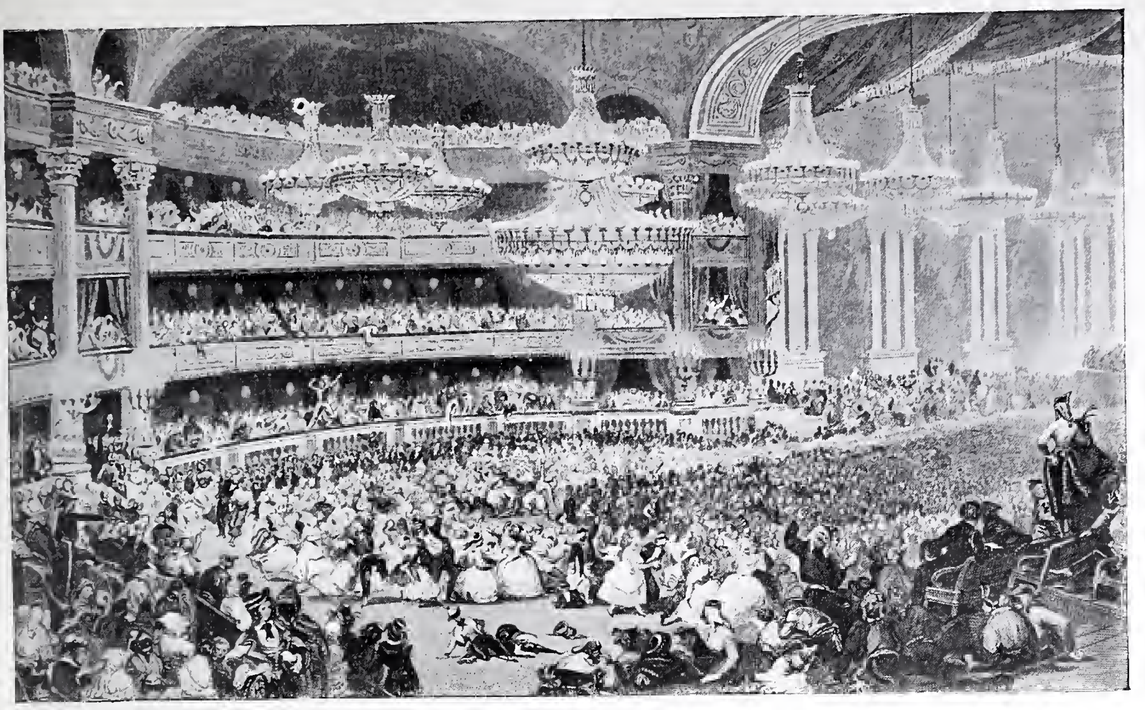
Gymnase. — 18 juin. **Lemoine-Montigny** remplace Poirson comme directeur.

Palais-Royal. — 1er mai. Dernière représentation de **Mlle Déjazet** au Palais-Royal.

Porte Saint-Martin. — Août. *Don César de Bazan*, drame en 5 actes, par Dumanoir et Dennery (succès). — novembre. *La Dame de Saint-Tropez*, drame en 5 actes, par Anicet Bourgeois et Dennery (grand succès).

Les morts de l'année.

Ducis, ancien directeur de l'Opéra-Comique (7 janvier). — **Le maréchal Drouet d'Erlon** (25 janvier). — **Charles Nodier** (27 janvier). — Le sculpteur **Jacques Edm. Dumont** (21 février). — **Le général Pajol** (20 mars). — Le peintre miniaturiste **Jacques** (mars). — Le compositeur **Henri Berton** (25 avril). — **Mme Menjaud**, ancienne actrice du Théâtre-Français (avril). — **Jean-Louis Burnouf**, professeur au collège de France (9 mai). — Le banquier **Jacques Laffitte** (26 mai). — L'ancien conventionnel **Pons de Verdun** (mai). — **Étienne Geoffroy Saint-Hilaire**, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle (20 juin). — **Fauriel**, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres (15 juillet). — L'architecte **Lepère** (16 juillet). — **Alissan de Chazet**, auteur dramatique (17 août). — Le professeur **Charles-Louis Mollevaut** (13 novembre). — Le peintre **Mauzaisse** (novembre). — Le graveur **Galle** (21 décembre). — **Auguis**, conservateur de la Bibliothèque Mazarine (21 décembre).



BAL MASQUÉ A L'OPÉRA.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

1845

Avec l'année 1845 s'accentue l'anglophilie chronique qui constitue le fin du fin de notre politique extérieure pour la monarchie de Juillet. On dirait que son principal zélateur, le premier ministre Guizot, prend à tâche de se faire pardonner les victoires de la France au Maroc. Aussi, avec l'inconscience superbe et hautaine qui le caractérise, demande-t-il aux Chambres de sanctionner par leur vote le règlement du droit de visite et de l'indemnité Pritchard, le double traité de Tahiti et du Maroc, c'est-à-dire la reculade de notre pays devant les prétentions de son orgueilleuse rivale.



LE COMPOSITEUR LISZT.

[Musée Dantan. — (Musée Carnavalet).]

La grande pensée de Guizot — la pensée du règne — c'est de produire dans des décors d'apothéose, à l'étranger, en France, à Paris, partout enfin, cette florissante lignée de jeunes princes qui semble assurer à la branche cadette des Bourbons l'éternelle possession du trône.

Leur apparition au bal des Tuileries, donné en l'honneur des chefs arabes, rappelle l'intrépidité des « fils de France » sur cette terre d'élection, dont le maréchal Bugeaud a dit, au banquet que vient de lui offrir le commerce parisien : « Dans dix ans l'Algérie se suffira à elle-même. » — Vers la fin d'avril, les ducs d'Aumale et de Nemours assistent aux courses du Champ-de-Mars, où les couleurs des Rothschild, des Morny, des Pontalba, des Lupin tiennent toujours la première place. — Le prince de Joinville reçoit la juste récompense de sa campagne au Maroc : le titre de



LES ROMANTIQUES.
VICTOR HUGO.
[Musée Dantan. — (Musée Carnavalet).]



LES ROMANTIQUES.
ALEXANDRE DUMAS.
[Musée Dantan. — (Musée Carnavalet).]

vice-amiral. — Le duc de Montpensier voyage en Grèce; et, dès son retour, comme s'il eût rapporté de ce pèlerinage au sanctuaire des lettres et des arts une ferveur plus vive pour leur culte, il fait accorder à son protégé, Alexandre Dumas, le privilège d'un nouveau théâtre, qui, après avoir porté le nom du prince, prendra celui de Théâtre-Historique. — Enfin, en novembre, *le Moniteur* enregistre, à quelques jours d'intervalle, et avec toute la solennité que comporte la circonstance, la naissance du duc de Penthièvre, fils du prince de Joinville, et celle du prince de Condé, fils du duc d'Aumale.

La vie mondaine est toujours fort animée. C'est à peine si les rigueurs du carême interrompent le cours des réceptions et des bals. Mme de Girardin, qui, sous la plume autorisée du spirituel vicomte de Launay, est l'arbitre de toutes les élégances, constate que « la Chaussée-d'Antin, peu scrupuleuse malgré le carême, danse. » En effet, la mazurka fait fureur dans les salons; et Mme de Girardin ajoute: « Le faubourg Saint-Honoré et le faubourg Saint-Germain, plus convenables, chantent éperdument. » Rachel y vient dire, la voix et les yeux mouillés de larmes, les adieux de *Virginie*, un monologue emprunté à la tragédie de Latour Saint-Ybars,



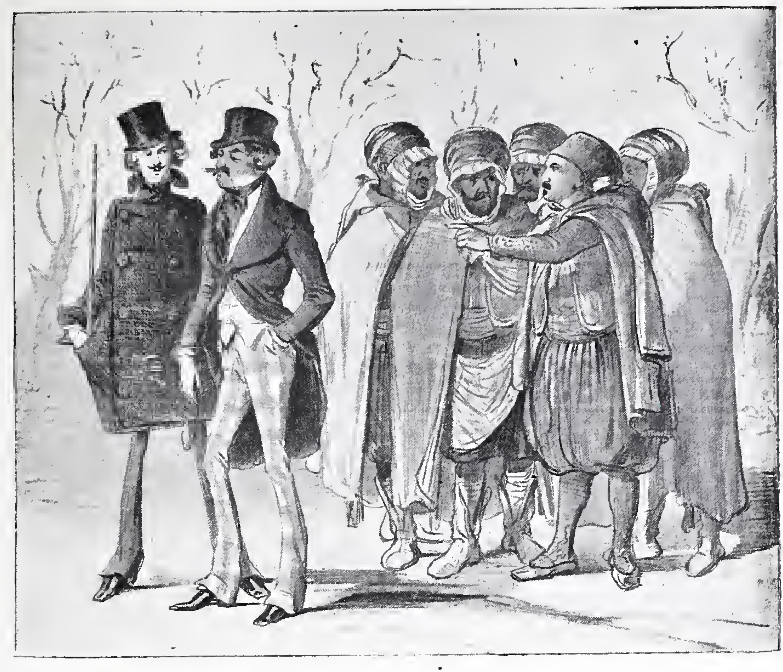
LES ROMANTIQUES.
PAUL FOUCHER.
[Musée Dantan. — (Musée Carnavalet).



LES ROMANTIQUES.
ANTÉNOR JOLY.
[Musée Dantan. — (Musée Carnavalet

ce précurseur de Ponsard.

Longchamp est bien déchu de sa grandeur première. Malgré que d'ingénieux fabricants, sacrifiant aux exigences de l'actualité, aient imaginé les pékins *Pomaré* et *Mogador*, le droguet *Smalah* et le foulard *Cardeville*, les modes de 1845 rappellent sensiblement celles de 1844. Et *le Follet*, un petit journal qui signale l'apparition d'un nouveau poète, le vicomte Henri de Bornier, fait en deux lignes l'oraison funèbre d'une promenade dont les splendeurs enfantaient jadis des volumes : « Aujourd'hui Longchamp est représenté par cent gardes municipaux, deux cents sergents de ville et quatre cents badauds. » La saison se termine par un double mariage qui fait sensation dans le monde de l'aristocratie et dans les sphères de la politique : le prince Albert de Broglie épouse Mlle Pauline de Béarn; M. d'Audiffret, fils adoptif du duc Pasquier, Mme de Fontenillat.



LES ARABES A PARIS.
(Collection *du Charivari*.)
— C'est cela qu'on appelle des Lions! Mais un de notre pays en mangerait six de cette espèce rien qu'à son déjeuner!

La mort. cette faucheuse égalitaire, a frappé, elle, dans tous les rangs de la société. Bosio, le grand statuaire, n'est plus. L'illustre inventeur, Philippe de Girard, descend dans la tombe, ignoré ou méconnu. Par contre, la foule se presse aux obsèques de Royer-Collard, le doctrinaire intransigeant. Rémusat, Blanqui et Carnot prononcent d'éloquents discours sur la tombe de l'ancien conventionnel Lakanal. Mais la mort qui remue peut-être le plus profondément la population parisienne, c'est la fin prématurée de Godefroy Cavaignac, l'audacieux conspirateur, le républicain loyal et convaincu, dont le journal *la Réforme* publie les appels révolutionnaires, en même temps que les revendications prolétariennes d'Eugène Sue et le roman socialiste de George Sand.



LA MAISON DE M. THIERS, RUE SAINT-GEORGES, EN 1845.
D'après un dessin du temps.
(Collection G. Hartmann.)

L'Académie française compte cinq immortels de plus : Mérimée, Sainte-Beuve, de Vigny, Vitet et Saint-Marc Girardin. Celui-ci a été reçu par Victor Hugo, Victor Hugo que son échec des *Burgraves* semble avoir éloigné du théâtre depuis plusieurs années, mais qu'a dû consoler sa nomination toute récente à la Chambre des Pairs. M. Thiers donne le premier volume de son *Histoire du Consulat et de l'Empire* : le dernier de l'*Histoire de la Révolution française* avait paru en 1827. Balzac, dont la librairie annonce *Modeste Mignon* et les *Petites Misères de la vie conjugale*, est décoré de la Légion d'honneur, en même temps que ses confrères A. de Musset et F. Soulié, en même temps que les musiciens Liszt et Halévy. L'*Histoire de France* de Michelet et l'*Histoire de la marine française* d'E. Sue sont en cours de publication. Victor Cousin prélude par son étude sur *Jacqueline Pascal* à ses travaux si amoureusement châtiés sur les grandes dames du grand siècle. Entre temps, M. de Salvandy, successeur de Villemain au ministère de l'Instruction publique, couronne,

à la Sorbonne, le jeune Caro, prix d'honneur de philosophie, et le lauréat de rhétorique Challemel-Lacour.

Après la mémorable création de *Marie-Jeanne* par Mme Dorval à l'Ambigu, les annales du théâtre parisien n'enregistrent que deux grands succès : celui de *la Biche au bois* à la Porte Saint-Martin, l'éblouissante féerie des frères Cogniard, et celui de la *Revue des Pommes de terre malades*, le triomphe du calembour et de la réclame dramatique, dû à la collaboration de Clairville et de Dumanoir : spectacle d'ordre inférieur, mais qui transporte le bon public, au même titre que l'*Hippodrome* ouvert le 3 juillet par Ferdinand Laloue. — Cependant les Italiens, avec Grisi, Lablache, Mario et Ronconi dans la reprise *d'I Puritani*, retrouvent leur élégante clientèle; et la nomination de l'acteur Bocage à la direction du second Théâtre Français laisse espérer des jours meilleurs pour une scène si rudement éprouvée.

Ce n'est pas que les lettres et les arts ne reçoivent de précieux encouragements. La *Lucrèce* de Ponsard, obtient le prix de dix mille francs. Louis-Philippe se fait donner une audition du *Désert* de Félicien David; et l'exécution du *Requiem* de Berlioz, au cirque des Champs-Elysées, recrute, dans l'élite de la société, les dilettantes les plus enthousiastes. Au Salon, la foule s'arrête devant les toiles de Granet, Chasseriau, Gleyre, Dubufe, Gigoux, Flandrin, et se presse autour de la *Smalah* d'Horace Vernet et des paysages de Corot, car personne « n'a plus que lui l'instinct du vrai », dit un contemporain.

Sous l'influence de ce rayonnement artistique, Paris continue à se transformer et à s'embellir. Les rues du Havre et de Rambuteau sont livrées à la circulation. De nouvelles constructions agrandissent le Palais de Justice. Aujourd'hui, c'est l'inauguration des statues de saint Louis et de Philippe-Auguste qui surmontent les deux colonnes de la place du Trône; demain, c'est la pose de la première pierre de l'hôtel des Affaires étrangères.

Paul d'Estrée.

Bonnes. Mauvaises.

Démonétisation des Pièces de SIX Liards et de DIX Centimes à la lettre N.

[Loi du 10 Juillet 1845.]

Toutes les pièces ayant la physionomie de celles figurées à gauche doivent être acceptées, parce qu'elles sont de provenance française. On peut admettre également celles dont la légende n'est pas entourée d'un cercle.

Les pièces qui se trouvent à droite proviennent soit des Colonies, soit de l'étranger et ne peuvent être reçues.

Toute pièce effacée est très-bonne, pourvu qu'elle ne soit pas écornée, rompue ou évidemment altérée.

B.R

Pièces de 10 Centimes.

Doivent être refusées celles qui sont rouges ou jaunes, celles qui, au revers, portent un Coq accompagné de BB et les pièces d'Italie qui, par suite d'un décret impérial sont considérées comme monnaie étrangère.

LA LOI MONETAIRE DE 1845.

D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)



LES VOITURES EN 1845. — LE CABRIOLET.
D'après un dessin original de VICTOR ADAM. — (Collection G. Hartmann.)

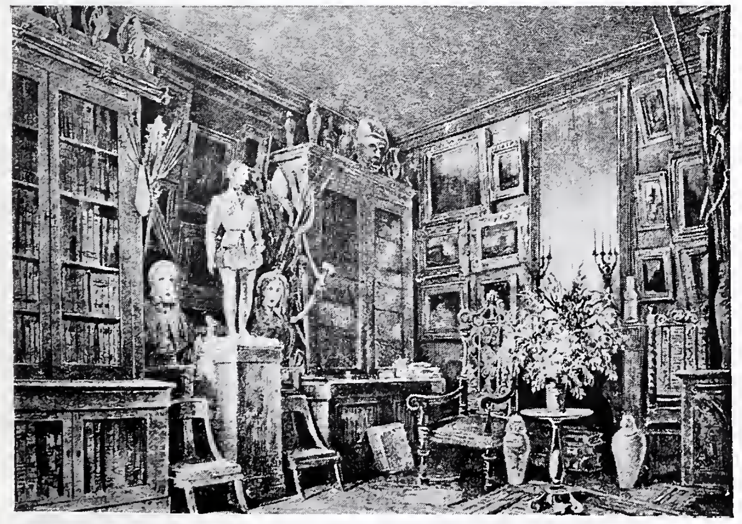
LES ÉCHOS DE PARIS

Le duel de Beauvallon-Dujarrier.

On s'accostait, le matin, à Paris, en se donnant cette triste nouvelle : et, au milieu des détails qui se croisaient, on laissait tomber des noms très connus, des noms ignorés, et aussi celui de Lola Montès qui commençait à faire parler d'elle... Écoutez!

Il y avait brillante soirée chez mademoiselle Liévenne, belle et noble jeune fille. Liévenne, statue grecque, lèvres dédaigneuses et provocatrices à la fois, enchâssant les perles les plus éblouissantes du monde, taille élégante et flexible comme un bambou, et comédienne d'assez de naturel et d'entrain pour se faire envier par les Funambules et Bobino de douloureuse mémoire. On trouvait encore là Roger de Beauvoir, esprit élevé, intelligence supérieure, joyeux comme la chanson, brave comme Bayard.

Puis encore d'Ecquevilliers, mystère pour tous et pour lui-même peut-être : puis encore Rosemond de Beauvallon, taille cinq pieds dix pouces, et quelques autres convives parmi lesquels Dujarrier, rédacteur et propriétaire de *la Presse*, que sa mauvaise étoile et sa passion d'un jour avaient attiré là, comme une victime couronnée qu'on mène à l'autel.



ATELIER ET CABINET DE TRAVAIL DU BARON TAYLOR, 31, RUE DE BONDY.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



LES MÉTIERS DE PARIS.

Ferrai...aille! Chiffons! à ven...endre.

(Musée Carnavalet.)

Le jeu avait échauffé les esprits, mais beaucoup moins que le champagne se promenant dans les cristaux à facettes, lorsqu'un gain douteux laissa quinze louis à la merci de tous les joueurs; on ne savait à qui appartenait l'enjeu, et il fut décidé que l'on compléterait la somme voulue pour un souper du lendemain aux Frères Provençaux.

Arthur Bertrand, l'un des hommes les plus brillants de cette jeunesse dorée, était de la partie, et avec lui accoururent quelques jeunes prêtresses de nos théâtres secondaires, vivant assez de la vie horizontale et se délassant des études littéraires par les fatigues des nuits les plus orageuses.

Cependant Dujarrier, combattu par un pressentiment secret, ne voulait point aller à la fête; et, pour s'excuser, il se rendit chez mademoiselle Liévenne, qu'il ne trouva pas ; mais la soubrette, confidente de sa maîtresse, lui dit combien on lui garderait rancune de son refus. Dujarrier se décida...

Lui seul était triste au milieu de la joie des convives ; il ne mangeait pas, il souriait du bout des lèvres et ne répondait que par monosyllabes glacés aux galants défis des minois féminins. Cependant vaincu par l'exemple, il se leva et laissa tomber ces paroles :

— Aux cheveux, à la cravate, au gilet de Roger de Beauvoir !

Celui-ci, piqué au jeu, rend sarcasme pour sarcasme :

— A la santé des *Mémoires de Montholon!* s'écrie-t-il; *Mémoires* que *la Presse* annonçait depuis longtemps.

On se lève de table. Une vive discussion s'engage entre Dujarrier et Roger de Beauvoir, et se termine par une provocation de duel.

Le jeu est ouvert, animé, brûlant : la banque passe aux mains de Saint-Aignan qui n'expose qu'une faible somme, Beauvallon et Dujarrier lui viennent en aide : et, à la fin de la taille, on s'aperçoit d'une erreur que Beauvallon propose de combler au prorata des mises ; Dujarrier s'y refuse. Les joueurs consultés lui donnent raison, et lui, se rappelant alors une ancienne dette de quatre-vingt-quatre louis, en offre soixante-quinze à Beauvallon qui dédaigne cet acompte. Arthur Bertrand fait le surplus, mais l'outrage est ressenti par Dujarrier qui perdait cent vingt-cinq louis, tandis que Beauvallon gagnait douze mille francs. Un cartel est proposé et accepté; celui de Roger de Beauvoir se videra plus tard. Un rendez-vous est donné pour le surlendemain... (On sait comment finit le duel. Les pressentiments de Dujarrier n'étaient que trop fondés. Il fut tué.)

Alors des bruits sinistres se répandirent, on accusa Beauvallon de félonie. L'affaire suit devant les tribunaux et la Cour d'assisses de Rouen condamna de Beauvallon et d'Equevilliers : le premier, pour s'être battu avec des pistolets essayés par lui; le second, pour avoir servi de témoin,



UNE RÉUNION DE FAMILLE OU LA LECTURE DU SOIR.

Chut!!! nous allons faire notre petite lecture secrète!!! tout le monde est couché!!! la porte est défendue!!! on ne saurait prendre trop de précautions quand on veut cacher qu'on s'intéresse à cet infernal Juif-errant!!!

Caricature de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

CHANSONS NOUVELLES
Sur la mode du jour et le costume des
BELLES FEMMES DE PARIS.



PLACARD POPULAIRE DE 1845. — (Collection G. Hartmann.)

Air du Portrait à la mode.

Chantons aujourd'hui le costume nouveau,
C'est à qui des femmes aura le plus beau,
Chacun se pique de mettre au tombeau
Toutes les anciennes méthodes :
On n'a jamais vu dans le bon vieux temps,
Adopter un goût qui fût si brillant
Comme celui des dames d'à présent,
Qui veulent se mettre à la mode.

2.

Les femmes, jadis, portaient des chignons
Poudrés, pomadés et pleins de chiffons,
Pour être à la mode et sur le bon ton :
C'était l'ancienne méthode.
Mais, aujourd'hui le sexe est différent,
Porte ses cheveux plus élégamment ;
La femme se coiffe plus richement,
Quand elle se coiffe à la mode.

3.

Pour faire toilette on prend son miroir,
On met sur sa tête un beau bonnet noir,
On peut le porter du matin au soir ;
Le bonnet noir est très commode :
Ce bonnet vous donne un grand agrément ;
Car de le blanchir vous êtes exempt,
C'est un profit tout clair au bout de l'an.
Chantons la nouvelle mode.

4.

Une jeune veuve du faubourg Montreuil,
Elle avait encore la larme à l'œil,
Se coiffe à la mode en prenant le deuil,
Pour elle rien de si commode.
Un étranger, venant de son pays,
Voyant que les bonnets noirs sont admis,
Il croit voir tout plein de veuves à Paris,
Quand les dames se coiffent à la mode.

5.

Un petit bonnet en arrière du front,
Fait paraître aux dames un regard fripon,
Cela fait plaisir à plus d'un garçon,
Ce joli regard l'accommode.
Devant le bonnet, de chaque côté,
Des rubans, des fleurs ornent la beauté ;
Rien que de la voir vous êtes enchantés :
Voilà les bonnets à la mode.

6

Sur le front des dames on voit leurs cheveux
Lissés, séparés, d'un genre gracieux,
Pour que la figure ressorte mieux,
On ajoute une autre méthode.
Cheveux tortillés qui pendent très bas,
Décorent la dame aux traits délicats,
Et laissent entrevoir des charmants appas :
Voilà les coiffures à la mode.

7.

Chapeaux de satin, chapeaux de velours,
Chapeaux à coquilles, faits pour l'amour ;
Des roses en guirlandes tout alentour,
C'est une superbe méthode ;
Chapeaux à la Turc garni d'un beau gland,
Pardessus il flotte un panache blanc :
Voilà les chapeaux à la mode.

8.

La robe en tulle garnie d'un lacet d'or.
Des manches courtes et garnies sur le bord,
En la voyant elle vous plaît d'abord,
Ce joli goût vous accommode.
Robes à la chinoise, robes à la dolman,
Et robes lacées derrière et devant,
Robes à la persienne, à la musulman :
Voilà les robes à la mode.

9

Les châles aussi sont à l'ordre du jour,
Des châles tartans, les châles à bande à jour,
Les châles carrés et brodés tout autour
Sont admis dans cette méthode ;
Capotes en crêpe et carako garnis,
Tuniques courtes et jupons tout unis.
Non, ma foi, je n'aurais jamais fini
Pour vous détailler chaque mode.

10.

Pour plaire aux dames un monsieur du bon ton
Porte un habit qui pend jusqu'aux talons :
De loin l'on dirait qu'il a des jupons,
Par cette bizarre méthode.
Un autre élégant porte dans l'hiver
Redingote courte comme un pet-en-l'air,
Il a son derrière tout à découvert,
C'est les redingotes à la mode.

11

COUPLET DU CHANTEUR.

Mesdames, lorsque j'ai fait ce tableau,
J'aurais bien voulu le faire plus beau ;
Je désirais bien que mon pinceau
Puisse vous être commode.
Pour peindre vos charmes facilement
Vous n'avez pas besoin d'habillement.
Vous plaisez toujours sans ajustements :
Vous êtes toujours à la mode. FLEURET



sachant que les armes avaient été essayées. Les débats furent orageux, il y eut du scandale et du ridicule; quelques-uns des témoins, parmi lesquels Dumas père et fils, laissèrent tomber des paroles qui devinrent proverbiales, et nous aurions ri à ce spectacle, si une fosse n'avait pas été ouverte sur un cadavre d'homme jeune et fort.

Etienne Arago.

La Fête du Roi.

Le 1[er] mai est la fête d'un roi que tout le monde aime, d'un roi qui n'a pour sceptre qu'une tige fleurie, pour couronne qu'une guirlande de roses; ce roi, qui réjouit la grande ville, qui fait sortir de leurs demeures les innombrables habitants; ce roi qui répand l'allégresse dans les campagnes et qui pare la terre de fraîcheur et de beauté, c'est le *printemps*. Depuis quinze ans, le 1[er] mai voit parmi nous se célébrer une autre fête : c'est celle de Louis-Philippe. Ce qui distingue cette dernière, ce sont les aubades de la veille, données sous les fenêtres du château des Tuileries, et le canon des Invalides qui salue toujours sur le même ton tant de grandeurs différentes : canons qui ont salué l'avènement de Louis XVI, l'avènement de la République, l'avènement du Directoire, l'avènement du Consu-



LE BOULEVARD DES ITALIENS.
(Collection *du Charivari.*)

— Quel luxe! ce doit être une princesse russe à moins que ce soit la moitié d'un quart d'agent de change!

lat, l'avènement de l'Empire, l'avènement de Louis XVIII, l'avènement de Charles X et l'avènement du roi-citoyen. On voit, aux Tuileries, le 1er mai, des hommes qui ont salué autant d'événements que le bronze du royal hôtel fondé par Louis XIV. MM. Séguier, Pasquier, Portalis, Decazes et tant d'autres, peuvent appeler le canon des Invalides leur frère en changement, leur émule en courtisanerie.

Cette année, comme depuis quinze ans, les complimenteurs-jurés de l'ordre actuel des choses, se sont traînés dans les lieux-communs et les redites banales. Comme les années précédentes, l'enthousiasme public s'est servi du silence le plus complet pour exprimer l'élan de sa joie.

Des personnes ont remarqué, avec un certain sentiment de frayeur, que, dans la journée de mercredi, pendant que les tambours et les musiques de la garde nationale donnaient l'aubade accoutumée au prince qui les a longtemps appelés ses chers camarades, un vieux corbeau s'est mis à voltiger au-dessus de la fenêtre où la cour se montrait, et l'on a observé que l'oiseau, regardé par les Romains comme de mauvais augure, après avoir tracé de son vol plusieurs cercles dans l'air, s'est abattu et s'est tenu constamment sur la corniche de la croisée où se trouvait la famille d'Orléans.

Le même oiseau a reparu pendant le concert du soir, au moment où la foule a, comme de coutume, demandé l'hymne sanglant de 1793. Quand l'orchestre a cédé à cette injonction, le corbeau a battu des ailes comme si on lui promettait encore de la mort et du sang. Il faut le dire, les musiciens ont fort écourté le chant révolutionnaire, et quand on a crié bis, ils ont passé à des airs moins expressifs, moins beaux, mais plus innocents.

Parmi cette population curieuse et affamée de spectacle, que les fêtes de tout genre amènent sur la place publique et sur les promenades où les mêmes vieux amusements lui sont offerts chaque année, on a entendu, au carré Marigny, plusieurs voix s'élever, se plaindre de ce qu'il n'y avait plus de plaisir; que les prix du mât de cocagne étaient tous immédiatement enlevés et que c'était bien moins amusant qu'alors que tout le monde ne parvenait pas si vite au terme de l'épreuve ascendante. Ce que le peuple observe du pied du mât de cocagne, nous le voyons tous les jours dans la société. Bien des hommes, faits pour rester terre-à-terre, trouvent le moyen de s'élever, parviennent au faîte, y remplissent leurs poches et s'en vont. Les lampistes qui font des lampions, les marchands qui vendent le suif, les allumeurs publics, se plaignent du refroidissement de cet enthousiasme qui chassait autrefois les ombres de la nuit par l'éclat de ses réjouissances. Aujourd'hui, lorsque revient le 1er mai, les commandes faites aux lampistes sont peu nombreuses, si peu nombreuses que nous pourrions presque nommer ceux qui les font. Ainsi, dans la maison que j'habite, et je le dis bien vite pour qu'on ne me croie pas un rallié, M. Ginain, *relieur de M. le prince de Joinville* et de son auguste père, a orné d'un rang de lampions le dessus du portail par lequel il me faut passer pour entrer chez moi. Dans la rue Neuve-des-Capucines, une maison rayonnait d'un grand éclat, c'était celle du *poêlier, du chaudronnier du roi*. Dans la rue Neuve-des-Petits-Champs,



LES QUARTIERS DE PARIS.
Le Quai de la Ferraille.
(Collection *du Charivari.*)

— Dis donc, petit, si tu veux monter là haut t'auras aussi une belle veste rouge. — C'est bien bon tout de même, mais bah! j'aime encore mieux mon dolman de toile bleue.

autre enthousiasme flamboyant! C'était celui du parfumeur de Madame la princesse de Joinville.

Vicomte Walsh.

Le Général Tom-Pouce au Théâtre du Vaudeville.

Il y aurait de charmantes pièces à faire avec les contes de Perrault; mais il faudrait pour cela des poëtes et non des vaudevillistes. Ludwig Tieck, dans son Petit Chaperon-Rouge et son Chat botté, a montré quelles ressources offraient ces délicieux récits dont ne peut se lasser l'admiration naïve de l'enfance et l'admiration raisonnée de l'homme fait. La Fontaine l'a dit et il s'y connaissait:

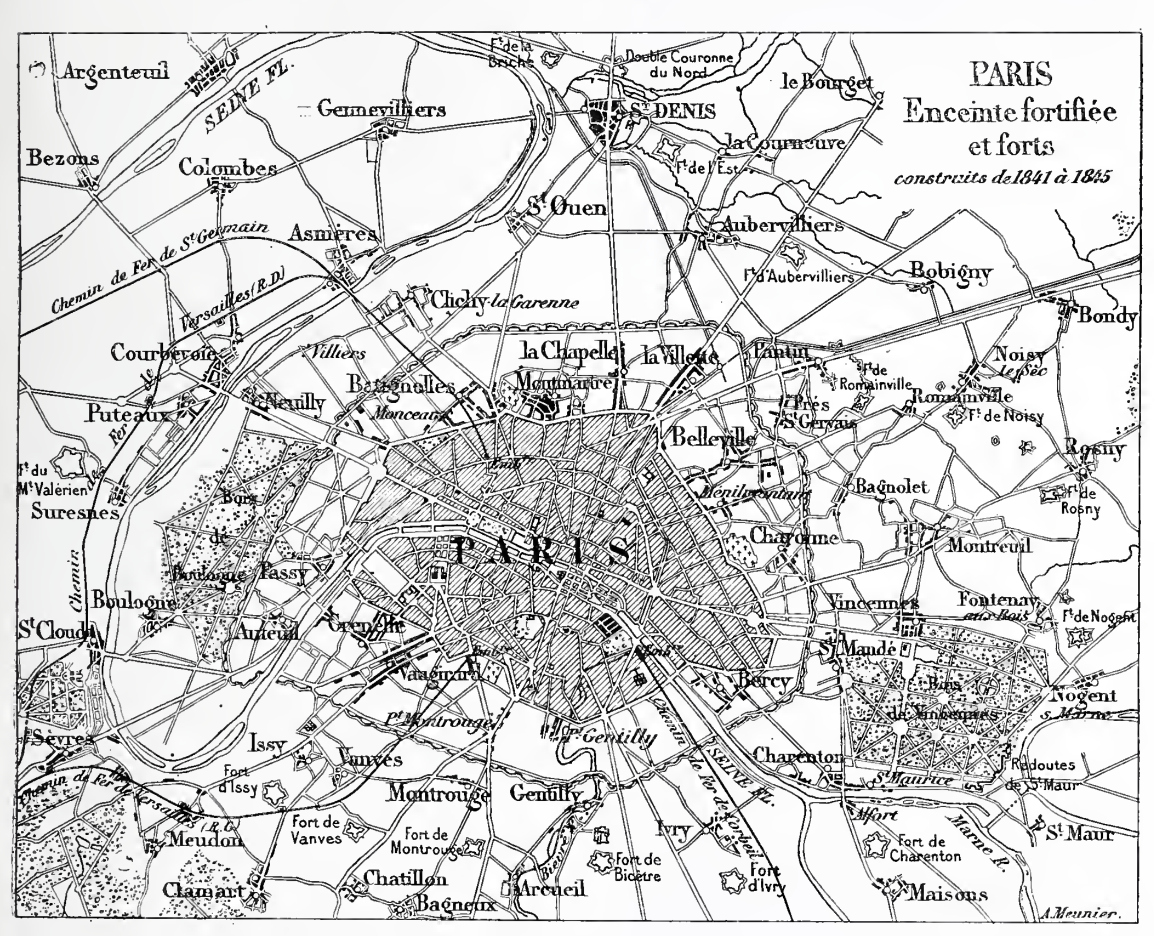
> Si *Peau d'Ane* m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Voyez le délicat! *Peau d'Ane*, c'est-à-dire le chef-d'œuvre de l'esprit humain, quelque chose d'aussi grand dans son genre que l'*Iliade* ou l'*Énéide*.

Ce que les faiseurs, quelque habiles qu'ils soient, entendent le moins, c'est le fantastique. Ils n'y comprennent rien; la logique qui leur aide à construire des armatures de pièces régulières et capables de soutenir un corps dramatique leur fait ici défaut. Le fantastique n'a pas de motifs et ne s'explique pas. Il est parce parce qu'il est; comme tout un mystère, il exige la foi.

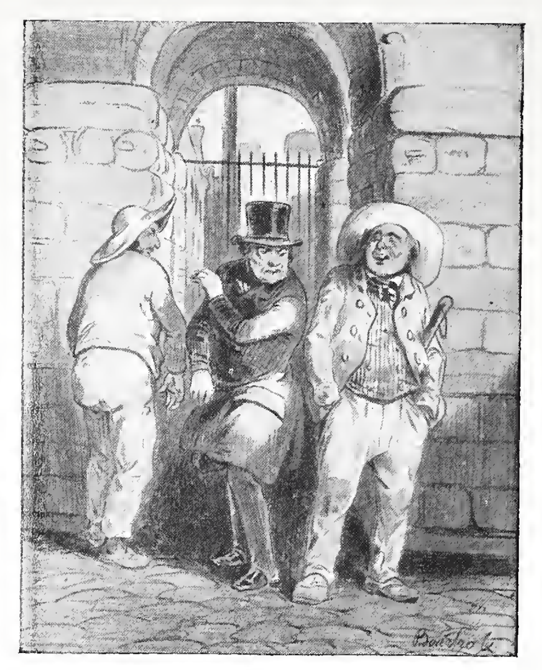
MM. Clairville et Dumanoir, gens d'esprit à coup sûr, ne croient ni à l'ogre ni aux bottes de sept lieues; ils croient peut-être au Petit-Poucet puisqu'ils ont vu Tom-Pouce, mais voilà tout; aussi leur pièce est-elle pleine d'irrévérence et d'ironies. Il y manque la conviction, la terreur et la pitié. Les sinistres paroles de l'ogre : « Je sens la chair fraîche! » L'échange des couronnes d'or et des bonnets de coton n'ont pas produit l'effet d'épouvante et d'horripilation qu'on était en droit d'en attendre, plusieurs lazzi d'un scepticisme imprudent ayant donné à comprendre aux spectateurs que l'histoire de Petit-Poucet n'est peut-être pas des plus authentiques. Mais, sans chicaner plus longtemps MM. Clairville et Dumanoir sur l'esprit incrédule et protestant qui règne dans leur pièce, arrivons au héros de la soirée, au général Tom-Pouce, qui a obtenu, nous sommes fâchés de le dire, un succès immense, colossal, pyramidal.

A propos de *Tom Puff*, des Variétés, nous avons déjà formulé notre antipathie contre les exhibi-



PARIS EN 1845.

Plan dressé par A. Meunier, d'après les documents de l'époque. — (Collection Charles Simond.)



LES QUARTIERS DE PARIS.
La Halle aux blés.
(Collection *du Charivari.*)
— Eh ben quoi! parce que je vous ai un peu frotté en passant, il n'y a pas là de quoi devenir tout rouge.

tions de monstres et de phénomènes; ces curiosités médicales ne devraient pas, à notre sens,



LES QUARTIERS DE PARIS.
La rue Mouffetard.
(Collection *du Charivari.*)
— Il n'est pas dégoûté, l' fricoteur... pus souvent qu'on lui en donnera des chats du faubourg Saint-Germain pour 12 sous. Méfie-toi, Galouzot, v'là un sergent de ville, et dans ce moment-ci la vente du gibier est interdite.

sortir des amphithéâtres et des bocaux d'apothicaires. Nous pensons que tout être où se trouve une parcelle d'âme doit être respecté. La nature se trompe quelquefois; pourquoi l'exposer à rougir de ses erreurs et de ses avortements? Que la triste mère de Tom-Pouce ait soin de sa pauvre poupée mal venue et la couche de bonne heure dans une boîte à gants garnie de coton; cela vaudra beaucoup mieux que de la faire courir sur les planches, au risque d'être écrasée par le pied d'un figurant distrait; mais nous sommes à peu près seul de notre avis. Tom-Pouce est à la mode; c'est le tigre de la saison : les femmes en raffolent; les plus jolies posent sans dégoût leur bouche en fleur contre la joue bouffie du petit monstre, qui se vante d'avoir embrassé un million de femmes, et qui ne ment pas, comme c'est l'ordinaire de tout fat. Il disparaîtra un de ces jours sous une avalanche de bouquets et de bonbons.

Nous sommes incapable, en la perturbation que le nouveau système a jeté dans nos idées de mesure, de vous dire au juste le nombre de centimètres et de millimètres dont se compose la taille de Tom-Pouce. Le fait est qu'il est vraiment microscopique et n'arrive pas au genou d'une personne médiocrement grande. Il est bien formé, sauf la tête, qu'il a trop grosse, comme un très jeune enfant. On le dit âgé de treize à quatorze ans; nous avons peine à le croire, il indique tout au plus six à sept ans. Le rôle qu'il joue n'a rien qui soit au-dessus de l'intelligence d'un bambin de cet âge. Le glorieux Fouyou, à peine sevré, se montrait déjà comédien de premier ordre. Les exercices de Tom-Pouce, dans la pièce du Vaudeville, se bornent, d'ailleurs, à fort peu de chose.

Il passe entre les jambes d'une rangée de figurants, se fait traîner dans un sabot, change les bonnets de coton de ses frères contre les couronnes d'or des jeunes ogresses, tire les bottes de sept lieues, et, pour prix de ses services, reçoit du prince Benin une boîte meublée assez semblable à celle que fit construire à Gulliver le roi de Brobdingnag, et cet équipage d'azur, prospectus à quatre poneys, que chacun a pu rencontrer rue Vivienne, sur les boulevards ou aux Champs-Élysées. — Cette chambre miniature est la plus charmante bonbonnière qu'on puisse imaginer. Rien n'y manque : le lit, le canapé, les fauteuils, la toilette, la cheminée, le tout à la proportion du héros; un vrai ménage de poupée à ressort. Une petite blanchisseuse de six à sept ans apporte le linge de Tom-Pouce; le drôle, avec l'aplomb d'un Colin d'opéra-comique ou d'un vieillard d'orchestre, la lutine et lui prend la taille un peu au-dessus de la jarretière. Les mains n'atteignent pas plus haut, et, s'il est inconvenant, ce n'est du moins pas sa faute; puis arrive un Figaro assorti qui lui fait la barbe qu'il n'a pas, avec une dextérité tout espagnole, et le remet aux mains de deux valets de chambre qui viennent de faire leurs dents. Tom-Pouce revêt un uniforme de général et sort pour passer la revue de ses troupes, car le prince Benin l'a mis à la tête de son armée; la

revue achevée, il monte dans sa voiture pour se rendre à la cour où ses devoirs l'appellent.

THÉOPHILE GAUTIER.
(*Histoire de l'Art dramatique*).

Le Général Tom-Pouce dans son intérieur.

L'APPÉTIT de Tom-Pouce est des mieux soutenus; il mange à peu près de tout, mais il affectionne le roastbeef. Le jour où nous l'avons vu, il avait déjeuné avec une tranche de jambon, deux œufs à la coque, deux grandes tasse de thé accompagnées de leurs sandwichs et quelques menues friandises. Tel avait été son ordinaire. Le général ne boit pas de vin, il n'aime pas beaucoup la bière : l'eau, le thé et le café sont les boissons qu'il préfère; il dort parfaitement et n'a jamais été malade. Levé à sept heures, il déjeune à huit; après son repas, on lui fait prendre l'air, si le temps le permet; de dix heures à midi, le général travaille avec son précepteur, il délivre de nombreux autographes, car Sa Hautesse sait parfaitement lire, et son écriture est charmante; à midi il allait, ces jours derniers, au théâtre pour répéter son rôle; de deux à quatre heures, il donne ses séances à la salle Vivienne; là il chante d'une voix nasillarde et peu mélodieuse; il change plusieurs fois de costume, puis il se promène triomphalement dans son équipage. De quatre à cinq heures, il dîne fort copieusement; de cinq à sept, il dort, puis à huit heures, il se rend au Vaudeville pour jouer sa pièce. A dix heures et demie il se couche pour recommencer le lendemain le même train de vie. Du reste, il a le caractére le plus égal qu'on puisse voir; toujours de bonne humeur, il cause volontiers et avec tout le monde.

(*Le Voleur*, 1845.)

Ouverture de l'Hippodrome.

(4 juillet).

HIER, s'est ouvert près de la barrière de l'Étoile, l'Hippodrome, par un beau soleil et une chaude et resplendissante journée. L'affluence était nombreuse; la foule assiégeait littéralement tous les abords. Dans les avenues voisines, des files d'équipages annonçaient que la *fashion* et le *sport* étaient accourus à ce spectacle.

A l'extérieur, l'Hippodrome présente un portique mauresque, d'un aspect chevaleresque, avec des pennons qui flottent au sommet de hampes élevées. Cette ordonnance toute diaprée de vives couleurs, est d'un bel effet.

Au dedans, l'espace a une étendue à laquelle on ne s'attendait pas; l'aspect en est vaste et surprenant, et l'amphithéâtre a quelque chose des dimensions antiques : une teinte blanche et bleu clair favorise l'illusion du regard et semble prolonger et grandir l'enceinte. Sur le sol, au centre, est une rotonde : puis règne circulairement entre une double haie de cordes et de poteaux, un espace comme celui des courses.

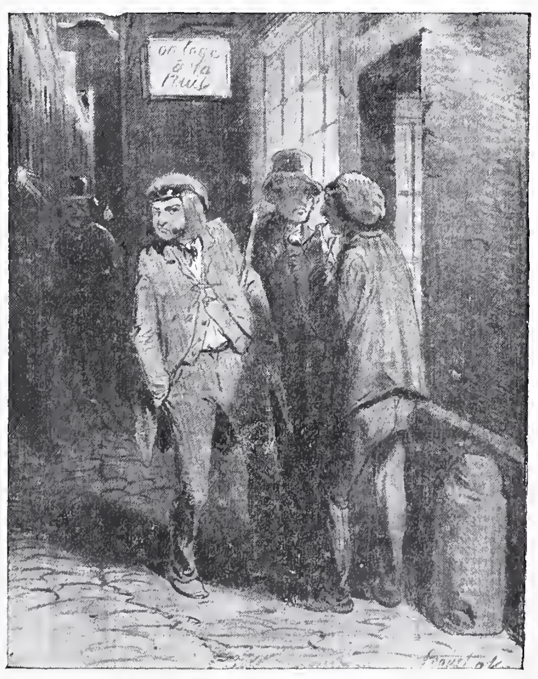


LES QUARTIERS DE PARIS.

Le Charlatan des Quais.

— Pour deux sous, tu auras une boîte de ma poudre qui guérit les maux de dents, les migraines, les coliques et tous les maux que l'homme est destiné à avoir.

(D'après un dessin du *Musée pour Rire*.)



LES QUARTIERS DE PARIS.

La rue Pierre Lescot.

(Collection *du Charivari*.)

— Comment! il n'est que minuit et demi et tu veux déjà monter te coucher... fainéant... mais c'est seulement l'heure de commencer à travailler les bons petits bourgeois qui rentrent chez eux.



DÉNOUEMENT D'UNE PANTOMIME AU THÉATRE DES FUNAMBULES.
Rôle de Gaspard Debureau.
(Collection de *l'Art*.)

Les gradins garnis de spectateurs présentaient un admirable coup d'œil.

Un cortège chevaleresque, dans le style du moyen âge, a ouvert la représentation; sous les rayons du soleil, cette promenade était étincelante de reflets et d'éclat.

Une course de *gentlewomen-jockeys* a succédé au cortège; l'affaire était sérieuse et à fond de train échevelée et ardente. Une course de jockeys, un *steeple-chase* où les amazones ont franchi des haies; des digues sur des poneys, et enfin une course de *barberi*, comme celle du *Corso* à Rome, ont complété le spectacle.

Les femmes y étaient en fort grand nombre, empressées, fraîches de toilettes, transportées, ravies et battant des mains.

Au dehors, le mouvement était considérable; la musique retentissait et attirait un grand concours de population. Le succès de cette première journée est immense.

Deux assignations se tenaient à l'entrée : l'une signifiée par les frères Séveste, propriétaires du privilège des théâtres de la banlieue, qui réclament un droit de redevance : l'autre à la requête de M. Gallois, directeur du cirque Olympique, lequel revendique M. Ferdinand Laloue, qu'il considère comme directeur de l'*hippodrome*, fonctions incompatibles avec les engagements qui l'attachent comme auteur et comme chef de la scène, au Cirque.

Laurent Franconi, le doyen des écuyers de France, a eu les honneurs de la journée, par la grâce noble et la belle élégance, de son maintien et de son équitation. Les jeunes *sportsmen*, qui se défient de sa vieillesse, saluaient surtout avec enthousiasme cet illustre vestige de la glorieuse école française. Journal *La Mode*.

Lancement du bateau à vapeur le “ Chaptal ”.

(9 décembre.)

La mise à l'eau du bâtiment à vapeur le *Chaptal*, de la force de 250 chevaux, à hélice, a eu lieu aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi, à Asnières, en présence d'une affluence considérable de personnes venues de Paris et des environs. Des tribunes particulières ornées de drapeaux tricolores avaient été dressées dans le chantier de M. Caré, en avant du bâtiment, pour les fonctionnaires publics ou les personnes privilégiées. Le *Chaptal*, qui a pu être visité avant d'être lancé par toutes les personnes qui se trouvaient dans l'enceinte, portait à ses mâts les pavillons de toutes les nations maritimes dominés par le pavillon national.

Un petit yacht également pavoisé, venu de Saint-Cloud, et réservé pour les princes, stationnait sur la Seine, en avant, à une petite distance.

A une heure et demie, les ouvriers ont commencé les préparatifs, c'est-à-dire qu'ils ont enlevé les étais qui maintenaient le bâtiment en équilibre : à deux heures précises, le signal ayant été donné, la corde qui le rete-

LES TYPES DE PARIS (ENTRE PIPELETTES).
Faute de s'entendre.
D'après un dessin original de Plattel
(Collection Raoul Deberdt.)

nait sur la eale a été eoupée : il a pris eau et a filé avee une grande vitesse jusqu'au barrage mobile qui avait été établi en avant pour ralentir sa marche, et en moins d'une minute il s'est trouvé au large; alors les ouvriers qui étaient restés en grand nombre sur le pont ont jeté l'ancre, et après lui avoir laissé filer quelques nœuds ils l'ont ramené en face des chantiers. L'opération a parfaitement réussi. La foule innombrable qui couvrait les deux rives de la Seine sur une très longue étendue a manifesté sa satisfaction par de longs et bruyants applaudissements auxquels l'équipage du bâtiment a répondu par une salve d'artillerie. Ce n'est que longtemps après que la plupart des spectateurs ont quitté les lieux pour s'en retourner chaeun chez soi.

Maintenant disons un mot sur l'ensemble de ee bâtiment. Le *Chaptal* a, eomme les bâtiments à voiles, les formes arrondies aux extrémités, et une augmentation du bau, trois mâts, hunier et perroquet. La distance qui règne entre les extrémités et les mâts d'artimon et de misaine permet de placer deux obusiers à pivot de 22 centimètres; la disposition des pistons permet en outre de mettre en batterie de chaque côté dix eanons; son gréement est à peu près le même que eelui des navires à voiles; sa longueur est d'environ 54 mètres sur 9 mètres et demi de largeur à la surfaee.



SAMSON DU THÉATRE-FRANÇAIS.

Né en 1793, il s'attacha définitivement au Théâtre-Français en 1832 et prit sa retraite en 1863. Son répertoire ne compta pas moins de 250 rôles. Il mourut à Paris-Auteuil le 30 mars 1871.

(D'après un portrait du *Monde dramatique*.)

Ce bâtiment, construit tout en fer, n'est pas moins remarquable par sa solidité que par la régularité de ses lignes; il sera pourvu d'une machine eomposée de quatre cylindres horizontaux, qui agira directement sur l'arbre de l'hélice, lequel pourra faire quatre vingts tours par minute; l'appareil, entièrement immergé sera à l'abri des projectiles; les chaudières s'élèveront au-dessus de la flottaison, mais elles pourront être garanties par le eharbon avec ehargement complet. Le nouveau système tubulaire, adopté pour ces chaudières, rendra aceessibles pour les réparations toutes les parties intérieures de l'appareil évaporatoire; l'arbre de la machine, qui aura 6 mètres et demi de longueur, sera garni de six manivelles coudées; l'hélice n'aura pas moins de 3 mètres de diamètre. La cheminée du navire se rabattra sur le pont de manière à ne pas gêner la manœuvre des voiles.

A l'arrière se trouve un puits destiné au passage de l'hélice, au moyen duquel celle-ei pourra être hissée à bord et remise à son poste avee la plus grande faeilité. Le tirant d'eau d'arrière pourra être porté à une différenee de 1 mètre 20 eentimètres, ee qui réduira à 3 mètres le tirant d'avant.

A. FOUQUIER.

Le Vestiaire et la Buvette de la Chambre des Députés.

C'est dans l'aile gauche du Palais-Bourbon, du côté de la rue de Bourgogne, que se trouve le vestiaire des souverains électifs. Sous la Restauration, les députés y déposaient aussi leur costume, qui consistait en un frac bleu, avec un collet et des parements brodés de feuilles de chêne et semés de fleurs de lis. Ce modeste costume ressemblait tant soit peu à l'uniforme des chirurgiens de l'armée, des douaniers ou des gardes-forestiers.

Un certain nombre de députés (à peu près une soixantaine), rigoureux observateurs du décorum, se croyaient obligés de s'en parer les jours de séance ordinaire; un article du règlement déclarait cette tenue de rigueur pour ceux qui voulaient monter à la tribune. Aussi arriva-t-il plus d'une fois que des membres, désireux de prendre la parole, échangeaient leur frac bourgeois contre le costume de cérémonie d'un de leurs collègues, à la porte même de la Chambre. Il est arrivé qu'un jour M. Casimir Périer, qui était de haute stature, parut à la tribune avec un uniforme dont les manches lui allaient à peu près au coude, ce qui, dans ses gestes et mouvements oratoires, lui donnait l'air d'un de ces automates aux membres raidis et comiquement uniformes.

Au pied du premier escalier du pavillon de l'Ouest, vous trouvez une petite chambre de quatre mètres de longueur sur trois de largeur, et séparée en deux par une cloison. D'un côté est la cuisine où se prépare le bouillon des législateurs, et ce n'est point par métaphore que je vous le dis, c'est à la lettre. Sur un foyer toujours brûlant, le jour des séances, se tient en permanence un grand pot en fer battu, bien luisant, évasé par le bas, et rappelant, par sa forme, les vases étrusques; il contient à peu près quatorze livres de viande. C'est dans une salle particulière, une vraie salle de festin que le bouillon est servi aux membres les plus distingués. De l'autre côté de la cuisine est le logement de la cuisinière, femme d'un garçon de salle des plus anciens et des plus zélés du palais. C'est une belle matrone, dans le costume simple, mais propre et caractéristique, du pays qui l'a vue naître. Elle ressemble ainsi à la mère nourricière de quelque prince en sevrage.

LA MODE EN 1845.

Chapeau de paille. Robe de barège. Chapeau de crêpe orné d'un esprit. Robe de soie glacée.

(D'après le *Journal des Journaux* de 1845.)

Par une longue habitude, la cuisinière a appris à régler la quantité de viande et de bouillon d'après l'ordre du jour de la Chambre. Ainsi, le jour de la réponse au discours du trône, de la discussion des fonds secrets, ou de quelque grave interpellation annoncée d'avance, le pot est plein jusqu'aux bords; les samedis ordinaires, jours des pétitions, il est à peine rempli jusqu'à moitié.

Les députés trouvent à la buvette, aux frais du budget particulier de la Chambre, des sirops de diverses espèces, un bouillon consommé, du lait naturel et des petits pains appétissants; c'est là l'ordinaire dont la questure fournit le budget de la Chambre.

La buvette tient en réserve quelques bouteilles de vin des pays bienheureux de Bourgogne et de Bordeaux.

Ajoutons que la statistique de la buvette est tout à l'honneur de la sobriété des députés. L'on consomme, terme moyen par jour, dix litres de bouillon, huit litres de lait chaud ou froid, une douzaine de bouteilles de sirop de gomme, de groseille ou d'orgeat, et quatre ou cinq bouteilles de vin.

Voyage autour de la Chambre des députés, par « un Slave ».

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1845

Janvier.

4. — Publication du **1er bulletin de la Société des Gens de Lettres.**

16. — A l'Académie française, réception de **Saint-Marc Girardin**.

21. — **Les chefs Arabes** Ali-ben-Ahmed, Boule-Khas, Ahmed-Ould-si-Mokhan, Mohammed-ben-Mokrani, Ben-Ouani, Ben-Boubi, Bel-Kharoubi et Si-Chaadli **quittent Paris**, où ils avaient été envoyés d'Algérie pour connaître la civilisation française.

Février.

1er. — **M. de Salvandy** est nommé **ministre de l'Instruction publique** à la place de Villemain.

10. — Décision du ministre de l'Intérieur interdisant d'admettre aucune troupe **d'enfants sur les théâtres de Paris** et de la France.

27. — A l'Académie française, réception de **Sainte-Beuve**. (Éloge de Casimir Delavigne). — Réponse de Victor Hugo, directeur.

Mars.

7. — Dans un diner donné aux Frères Provençaux par Mlle Lievenne, du Vaudeville, **discussion** violente **entre MM. Rosemond de Beauvallon**, rédacteur au *Globe*, **et Dujarrier**, rédacteur en chef de *la Presse*.

8.—Ledru-Rollin présente à la Chambre des députés une proposition relative à l'abolition du **cens d'éligibilité.**

10. — **Concert donné par Mlle Valérie de Rupplin** dans la salle Herz.

11. — A dix heures, au Palais de Justice, **installation du conseil des prud'hommes.** — Au bois de Boulogne, duel au pistolet entre MM. Rosemond de Beauvallon et Dujarrier. Ce dernier est tué.

17. — **Banquet offert au maréchal Bugeaud par le commerce parisien** dans la grande salle de la Bourse, sous la présidence du duc de Nemours.

18. — Adoption par la Chambre des députés d'un **nouveau règlement pour le vote.** Trois procédés étaient désormais admis : par assis et levé — par division avec une boule unique et deux urnes, noire et blanche — au scrutin secret.

Avril.

13. — **Victor Hugo** est nommé **pair de France.** — Loi portant que les restes des maréchaux Bertrand et Duroc seront réunis à ceux de l'Empereur.

27. — A midi, en présence des administrateurs des lignes télégraphiques, des administrateurs du chemin de fer, de MM. Pouillet, Regnault, Bréguet, etc., **expérience du télégraphe électrique** établi sur les côtés de la ligne de Paris à Rouen. Succès complet.

28. — **Ingres** est nommé **commandeur de la Légion d'honneur.**

Mai.

1er. — **Fête du roi.** Plusieurs journaux constatent que l'enthousiasme commence à se refroidir.

3. — — **Promotions dans la Légion d'honneur.** Grand officier : Gay-Lussac — commandeurs : Augustin Thierry, Flourens — officiers : Patin, Walckenaër, de Jussieu, Burnouf, Halévy.

12. — Adoption par la Chambre des députés d'un projet de loi sur la **démonétisation des espèces de billon** (pièces de 30 sols, de 15 sols, de six liards et de dix centimes à la lettre N).

17. — **Grève des ouvriers charpentiers** qui réclament l'interdiction du **marchandage** (travail à la tâche) et demandent que la journée de travail soit portée de 4 francs à 5 francs. Tous les travaux de charpente sont arrêtés à Paris. On emploie pour les travaux d'urgence des ouvriers militaires. Bagarres sur quelques points.



BARTH.-PR. ENFANTIN.
Saint-Simonien
(1796-1864.)



ALBERT-MARIE.
Avocat (1811-1870.)



AD. RÉGNIER.
Philologue (1804-1885.)



QUÉRARD.
Bibliographe
(1777-1865.)



CARDINAL DONNET.
(1795-1882.)



ALBÉRIC SECOND.
Romancier (1817-1890.)

Juin.

27. — Un étudiant, **Anatole Bruant**, écrit aux journaux une lettre dans laquelle il déclare nier toute parenté « avec l'imprudent auteur qui s'est paré de son nom. » Il s'agissait d'une pièce scandaleuse : *la Tour de Babel*, qui était signée du pseudonyme de Bruant et qui excitait, à ce moment-là, les plus vives protestations.

Juillet.

4. — **Ouverture de l'Hippodrome**, à la barrière de l'Étoile.

12. — Manifeste (contre le ministère du 29 octobre) publié par le groupe de la Chambre des députés, *la gauche constitutionnelle* (Odilon Barrot, Havin, A. de Tocqueville, Bethmont, etc.)

13. — Enquête de M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, au sujet du **cours professé par Edgar Quinet** au Collège de France et dans lequel on l'accusait de manifester trop ouvertement ses opinions anti-religieuses.

15. — **Loi sur la police des chemins de fer.**

16. — Loi accordant 6,000 francs de pension à M. Vicat (ingénieur) à titre de récompense nationale.

21. — **Clôture de la session législative de 1845.**

29. — Célébration (très brillante cette année) de **l'anniversaire de la révolution de Juillet.** Nouveau procédé d'illumination de la place de la Concorde et des Champs-Élysées jusqu'à la barrière de l'Étoile.

Août.

1er. — **Séance publique** annuelle **de l'Académie des Inscriptions. Distribution des prix.** Antiquités de France. 1re médaille : Cauvin. — 2e médaille : Buchon. — Prix Gobert : 1er prix : Jules de Pétigny. — 2e prix : Alexis Monteil.

13. — Victor-Vincent **d'Ecquevilliers**, témoin de Rosemond de Beauvallon dans son duel avec Dujarrier, est convaincu d'avoir essayé les pistolets avant le combat et **condamné à 10 ans de réclusion.** Rosemond de Beauvallon est arrêté en pleine audience pour faux témoignage.

Septembre.

23. — Dans l'église Saint-Roch, célébration d'un service funèbre en l'honneur des quarante-sept religieuses martyrisées par les Russes à Witepsk. Toute la colonie polonaise assiste à la cérémonie.

30. — Les premières nouvelles du combat de Sidi-Brahim. (22 septembre, — massacre de 450 hommes du 8e bataillon de chasseurs d'Orléans et du 2e hussards excitent à Paris une vive émotion.

Octobre.

8. — Condamnation de Rosemond de Beauvallon 8 années de réclusion pour faux témoignage en matière criminelle.

28. — En présence du roi et de la famille royale, inauguration dans la cour du Louvre, de la statue équestre du duc d'Orléans. Des médailles frappées en l'honneur de cette cérémonie sont présentées au roi par le maréchal Soult.

30. — **Matinée musicale dans la salle Érard.** Exécution du poème biblique de *Ruth*, paroles d'Alexandre Guillemin, musique de César-Auguste Franck. Grand succès. On remarque parmi les spectateurs Spontini, Liszt, la princesse Belgiososo.

Novembre.

1er. — **Le maréchal Soult** est nommé **président du conseil** sans portefeuille. Le général Molin de Saint-Yon est nommé ministre de la guerre. — Ouverture du congrès médical à l'Hôtel de Ville.

3. — Séance publique de la Faculté de médecine. Distribution des prix. Prix de l'École pratique : 2e premier prix : Aristide-Auguste-Stanislas Verneuil — prix Montyon : Auguste-Louis-Dominique Delpech.

4. — Naissance du duc de Penthièvre, fils du prince de Joinville.

15. — Naissance de Louis-Philippe-Marie-Léopold d'Orléans, prince de Condé, fils du duc d'Aumale.

29. — A midi, **pose de la première pierre de l'hôtel du ministère des affaires étrangères,** par M. Dumon, ministre des travaux publics.

Décembre.

7. — Ordonnance qui rend au conseil de l'Université son ancienne organisation du 17 mars 1808.

9. — A deux heures de l'après-midi, à Asnières, **lancement du bateau à vapeur** (de la force de 250 chevaux, à hélice) le **Chaptal.**

15. — Le magasin **La Chaussée d'Antin** (9, rue de la Chaussée d'Antin) inaugure un nouveau salon pour les soieries.

27. — Ouverture de la session législative de 1846.

Monuments et Fondations.

Commencement de la restauration intérieure de l'église **Saint-Germain-des-Prés,** sous la direction de Victor Baltard. — Construction de la **fontaine du square Notre-Dame.** — Construction de la **gare de Sceaux** — de la **gare du Nord,** rue de Dunkerque — de l'**Hippodrome,** barrière de l'Étoile. — Construction de la **cité Molzbacher,** dans la rue Fontaine au Roi. — Ouverture des rues **d'Isly — Mogador — Neuve de l'Université — Neuve Fontaine — Saint-Ferdinand — de la Sainte-Chapelle — Legraverand.** L'avenue de l'Hôpital Saint-Louis devient **avenue Richerand.**

Loi (10 juillet) affectant une partie des jardins du Palais-Bourbon à la construction du ministère des affaires étrangères.

L'École des Ponts-et-Chaussées est transférée rue des Saints-Pères, dans l'hôtel de Savoie.

Création d'une 5e **compagnie de pompiers,** placée rue de Poissy, dans l'ancien couvent des Bernardins.

Acquisition par le gouvernement (pour 112,000 francs) de la **collection minéralogique du marquis de Drée.**

Loi (19 juillet) réorganisant le **conseil d'État.**

La vie de la rue.

Mort (suicide?) **de la belle Madeleine,** l'ancienne marchande de gâteaux du Palais-Royal. — **Disparition du Musée Curtius** qui avait été transporté du Palais-Royal au Boulevard.

Création par Bobeuf du **bal du Château rouge,** au haut de la Chaussée Clignancourt, dans l'ancienne propriété de Gabrielle d'Estrées. — Robert-Houdin, crée au Palais-Royal, les **Soirées fantastiques.**

Le général **Tom Pouce** au théâtre du Vaudeville.

La belle Limonadière du café Frascati, boulevard Montmartre.

Le Bœuf gras de 1845 : le Père Goriot.

Beaux-Arts.

Salon de 1845 : *La prise de la Smalah, le portrait du frère Philippe,* par Horace Vernet. — *Mater dolorosa,* par Flandrin. — *L'Empereur du Maroc sortant de Méquinez,* par Delacroix. — *Histoire de Samson,* dix dessins par Decamps. — *Phryné,* par Pradier.

Prix de l'Académie des beaux-arts. Peinture. 2e grand prix : Alexandre Cabanel, élève de Picot. — Sculpture. 1er grand prix : Guillaume, élève de Pradier.

Fondation (janvier) de l'**Association des Artistes peintres.**



RICHET.
Chirurgien (1816-1891.)



NOGENT SAINT-LAURENT.
Avocat
(1814-1882.)



PRÉAULT.
Sculpteur (1809-1879.)



CH. LABITTE.
Littérateur (1816-1845.)



L.-CH. COQUEREL.
Pasteur protestant
(1795-1868.)



DUC DE LUYNES.
Archéologue (1802-1867.)

La vie littéraire.

Thiers : *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1er volume). — **Brizeux :** *Les Bretons,* poème. — **Désiré Nisard :** *Histoire de la littérature française.* — **Charles Baudelaire :** *Le Salon de 1845* (son premier ouvrage). — **Eugène de Mirecourt :** *Maison Alexandre Dumas et compagnie, fabrique de romans.*

Le Diable à Paris, *Paris et les Parisiens.* Mœurs et coutumes... 1845-1846.

Marc Fournier publie le « **Nouveau Tableau de Paris** » où Balzac fait paraître sa *Monographie de la presse parisienne.*

Nombre des journaux et écrits périodiques publiés à Paris en 1845 (février) : 428. (Politiques : 40. — Littérature : 108. — Annonces : 15. — Armée et Marine : 12. — Enseignement : 15. — Religion : 24. — Médecine : 26., etc.)

Fondation de la librairie Plon. L'imprimerie Plon existait déjà depuis 1832.

Le théâtre (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 4 janvier. *Guerrero,* drame en 5 actes en vers, par E. Legouvé (succès d'estime). — 5 avril. *Virginie,* tragédie en 5 actes, par Latour Saint-Ybars (grand succès). — 19 juin. *La Tour de Babel,* comédie 5 actes en vers (pièce politique qui fut tellement sifflée qu'on dut la rayer du répertoire après cinq représentations). — 12 juillet. **Fuite de Mlle Plessy.** — 15 décembre. *La Famille Poisson,* 1 acte en vers, par Samson (grand succès).

Opéra. — 22 janvier. **Début des danseuses viennoises.** — 11 août. *Le Diable à quatre,* ballet pantomime, 3 actes, paroles de Leuven et de Mazillier, musique d'Adam. — 13 octobre. **Début de Mlle d'Halbert** dans *Guillaume Tell.*

Opéra-Comique. — 22 avril. *La Barcarolle,* opéra-comique, paroles de Scribe, musique d'Auber (succès). — **Basset** succède à Crosnier comme directeur.

Théâtre Italien. — 16 décembre. *Gemma di Vergi,* opéra de Donizetti.

Odéon. — 28 mars. *Le Seigneur des Broussailles,* comédie en 3 actes, en prose, de Georges Duval et Théodore Barrière. — 13 mai. Fermeture du théâtre. — 20 novembre. Réouverture. Prologue en vers de Théophile Gautier. *Un Bourgeois de Rome,* comédie en 1 acte en prose, par Octave Feuillet. — **Bocage** succède à Lireux comme directeur.

Gymnase. — 3 mars. **Début de Delaunay** dans *les Deux César* d'Arvers. — 17 avril. *L'Image,* vaudeville en 1 acte (Scribe et Sauvage.) **Début de Mme Doche,** — 18 mai. *Le Lansquenet et les Chemins de fer,* vaudeville (1 acte, Bayard et Dumanoir).

Vaudeville. — 5 mai. *Le Petit Poucet,* vaudeville en 5 actes, par Dumanoir et Clairville. **Début de Tom Pouce** et de Mlle Nangis.

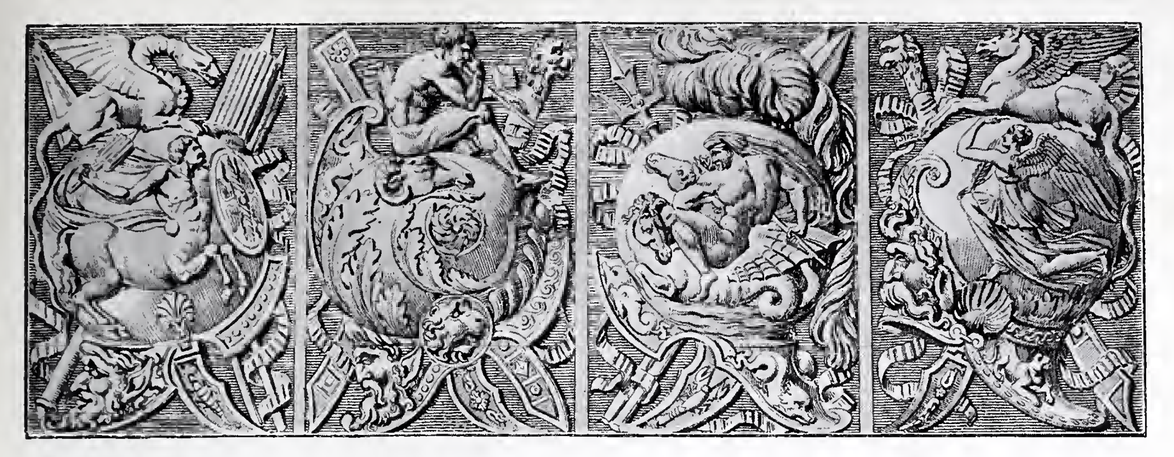
Palais-Royal. — 13 mars. **Début de René Luguet** dans *le Vieux de la Vieille,* de Duchatelard. — 16 juin. **Début de Mlle Nathalie,** dans *la Pêche aux beaux-pères,* de Sauvage et Bayard.

Porte Saint-Martin. — 30 mars. *La Biche au bois,* vaudeville féerie en 4 actes, par les frères Cogniard (grand succès). — 11 novembre. *Marie-Jeanne* ou *la Femme du peuple,* drame en 5 actes, par Dennery et Maillan (grand succès).

Ambigu. — 27 octobre. *Les Mousquetaires,* drame en 5 actes, par Alexandre Dumas et A. Maquet.

Les morts de l'année.

Le peintre **Boilly** (4 janvier). — **Dujarrier,** rédacteur en chef de *la Presse* (11 mars). — **Étienne,** auteur dramatique (13 mars). — Le poète **Alexandre Soumet** (mars). — La princesse **Constance de Salm-Dyck** (13 avril). — Le chirurgien **Breschet** (10 mai). — Le vice-amiral **Willaumez** (17 mai). — **Mme de Montgolfier,** veuve de l'inventeur des aérostats, morte à 111 ans (30 juin). — Le sculpteur **Bosio** (juillet). — **Philippe de Girard,** inventeur de la machine à filer le lin (août). — **Charles Labitte,** professeur au collège de France (20 septembre). — Le naturaliste **Peltier** (27 octobre). — **Mme Paul Delaroche,** fille d'Horace Vernet (décembre).



PARIS DISPARU. — LES TUILERIES. — FRISE.
D'après les dessins de PERCIER. — (Bibliothèque des Beaux-Arts.)

1846

CALME et terne prélude des orages politiques qui ne tarderont pas à gronder, l'année 1846 marque peu dans l'histoire parisienne.

A la Chambre, les discussions sur l'enseignement secondaire et sur le trop grand nombre de fonctionnaires admis à la députation, c'est-à-dire sur les incompatibilités parlementaires, révèlent une opposition vive et grandissante; mais cette Chambre est au terme de son mandat.



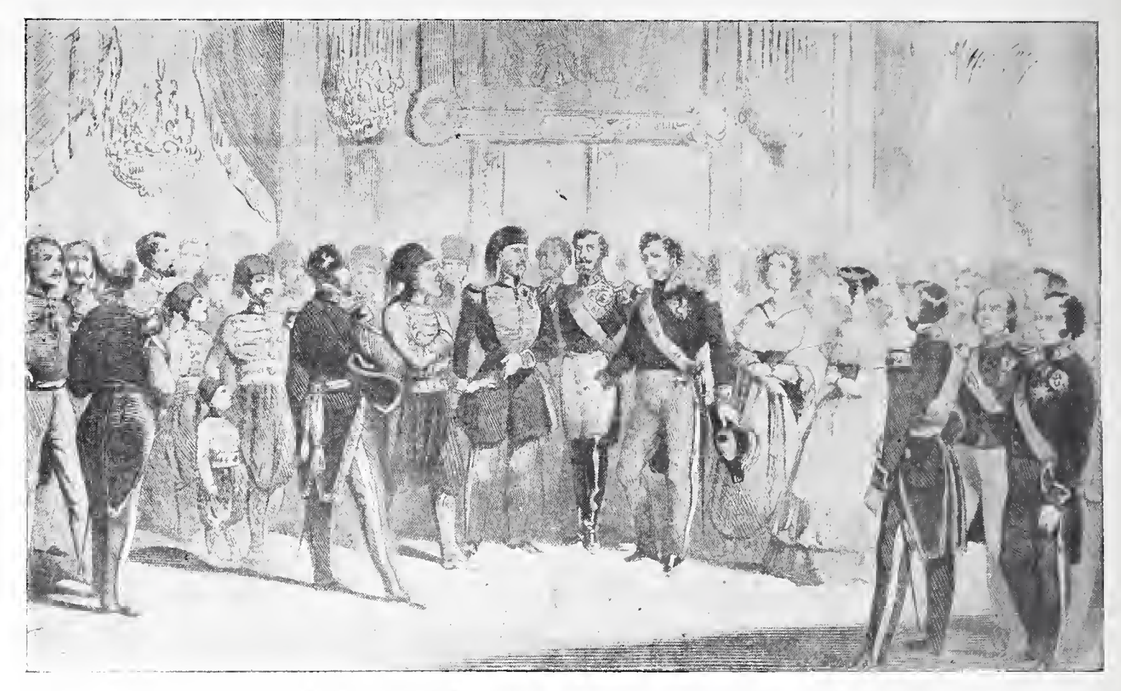
MÉDAILLE OFFERTE AU ROI PAR LA VILLE DE PARIS EN 1846.
Frappée après les attentats d'avril et juillet. Le revers de cette médaille n'existe pas.
(Musée de la Monnaie.)

Les élections du 1er août, qui seront — on ne s'y attend pas encore — les dernières faites sous le gouvernement de Juillet, semblent avoir raffermi pour quelque temps le pouvoir ; en effet, le parti conservateur, que représente le ministère de Guizot, a obtenu pour toute la France une plus grande majorité, excepté à Paris qui a continué à envoyer dix députés de l'opposition, parmi lesquels MM. Carnot, Marie, etc.

On parle aussi beaucoup, cette année-là, d'une nouvelle insurrection polonaise. Les horribles massacres de Cracovie, suscités par les divisions que l'Autriche a semées entre les paysans et les nobles, viennent de frapper l'attention de l'Europe indignée, et, dès le 15 mars, il s'est formé à Paris un comité général en faveur de l'indépendance de la Pologne; mais ce mouvement populaire n'aboutit malheureusement qu'à laisser l'Autriche, de concert avec la Russie et la Prusse, s'incorporer définitivement la république de Cracovie, au plus grand mépris des traités de 1815 et des protestations de la France.

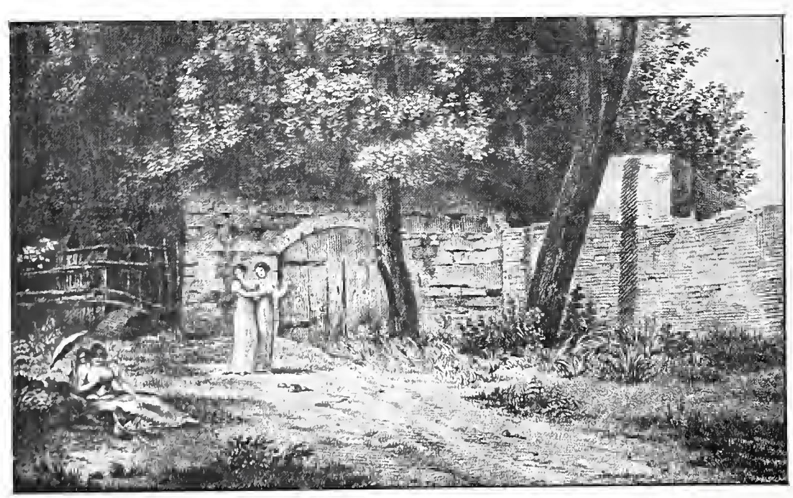
Pendant ce temps-là, le roi Louis-Philippe marie son plus jeune fils, le duc de Montpensier, avec la sœur de la reine d'Espagne, tandis que celle-ci épouse un Bourbon, son cousin le duc de Cadix. Cette double alliance de la maison de France avec celle d'Espagne mécontente l'Angleterre qui avait projeté de faire épouser à la reine Isabelle le prince de Cobourg, cousin du prince Albert.

Mais un nouveau vent d'enthousiasme nous tient encore en éveil : l'avènement de Pie IX, qui, du haut du Quirinal, vient de proclamer l'amnistie et de lancer la promesse de réformes libérales, semble enfin annoncer la résurrec-



RÉCEPTION D'IBRAHIM-PACHA PAR LOUIS-PHILIPPE EN 1846.
D'après une estampe de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

tion de l'Italie opprimée. A Paris, un septième attentat — cette fois c'est le dernier — contre la vie du roi fait un instant diversion à l'opinion publique. Le 29 juillet, au moment où, sur le balcon des Tuileries, Louis-Philippe saluait la foule assemblée pour les fêtes commémoratives de la révolution de 1830, deux coups de pistolet partirent, tirés à une assez grande distance par un homme caché derrière une des statues du jardin. Cet homme, du nom de Joseph Henri, était un ouvrier; reconnu pour un maniaque, il n'en fut pas moins condamné aux travaux forcés à perpétuité. Déjà, le 16 avril de la même année, à Fontainebleau, le roi avait été l'objet d'un attentat plus sérieux; deux coups de fusil lui avaient été tirés par un nommé Lecomte, ancien garde des forêts, destitué pour infraction grave au service. Celui-là subit la peine des parricides.



LA GLACIÈRE DU BOIS DE BOULOGNE
D'après une aquarelle. — (Collection G. Hartmann.)

Entre temps, on apprenait que le prince Louis-Napoléon Bonaparte s'était évadé, le 25 mai, du fort de Ham, où il était retenu prisonnier depuis six années. Mais, tandis que cette évasion vient ajouter un nouveau point noir à l'horizon politique de nos gouvernants, grâce au seul calcul, plus puissant et plus précis que les télescopes de l'Observatoire, l'illustre Leverrier illumine la carte céleste d'une nouvelle planète, mythologiquement baptisée Neptune; et, sous le surnom beaucoup plus modeste de Badinguet, le Bonaparte évadé entre



LES VOITURES A PARIS.
D'après une lithographie de VICTOR ADAM. — (Musée Carnavalet.)

désormais dans la postérité. En 1846, pendant que les astronomes sont en quête d'étoiles, les gens de Montmartre cherchent, non pas la lune, mais des choses certainement plus imaginaires. Au commencement de juillet, un bruit de trésors découverts courut sur la butte et descendit jusque dans Paris. On était, paraît-il, sur la trace des richesses de l'abbaye, sauvées par la dernière abbesse de Montmartre, Mme de Montmorency-Laval, et enfouies par elle dans l'ancienne propriété d'un sien voisin et ami, M. le comte Chartraire de Montigny qui, comme elle, fut arrêté et exécuté pendant la Terreur. Un vieux domestique, avant de mourir, venait, disait-on, de révéler le secret à une dame, laquelle aurait obtenu de la municipalité montmartroise l'autorisation de faire exécuter les fouilles indiquées. On fouilla bien, mais sans résultat; peut-être cherche-t-on encore.



PRISON DU QUARTIER POPINCOURT.
D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

A présent, si l'on veut connaître la note dominante du succès littéraire pour l'année 1846, ce n'est pas à l'Académie française, où l'on vient d'admettre Alfred de Vigny et Vitet, qu'il faut aller chercher, mais bien dans la rue, pendant le carnaval du mardi-gras. Cette année-là, le bœuf gras s'appelle *Dagobert* et ses quatre officiers d'escorte ont pour noms : *d'Artagnan*, *Athos*, *Porthos*, et *Aramis*. *Le Juif-Errant* d'Eugène Sue et *les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas ne peuvent avoir

de plus sincère et populaire glorification; ce qui fera dire plus tard au bon Monselet qu'on ne devient point célèbre si l'on n'a pas été bœuf gras.

Comme les années précédentes, le Salon de 1846 témoigne des succès croissants de l'art français. En peinture, il suffit de mentionner, tout d'abord, les toiles d'Eugène Delacroix, au coloris si lumineux (il vient d'entreprendre les plafonds de la chambre des pairs); puis la *Bataille d'Isly* d'Horace Vernet; puis les gracieuses figures dont Diaz sut si merveilleusement animer les pittoresques perspectives de la forêt de Fontainebleau; puis les marines de Gudin, les paysages et les troupeaux de Rosa Bonheur, etc., etc. Pour la sculpture, on ne saurait non plus oublier les beaux marbres de Clésinger, les statues de Pradier, les bustes de Dantan aîné et de Dantan jeune; puis, entre autres, un groupe de cire, qui fait un instant oublier que l'illustre Barye se tient à l'écart des expositions depuis quelques années : il s'agit du *Loir et des Fauvettes*, dont la reine d'Angleterre a fait l'acquisition et qui sont tout simplement les débuts d'un jeune artiste de 24 ans, Auguste Caïn, qui se fera désormais spécialiste de types et de groupes d'animaux.

LES CARIATIDES DES TUILERIES, SALLE DES MARECHAUX.
D'après l'original. — (Collection du Musée des Beaux-Arts.)

Au théâtre, les amateurs de musique vont entendre, en juin 1846, la première représentation de *l'Ame en peine* de Flotow, puis, six mois après, celle de *la Damnation de Faust* de Berlioz. Parmi les artistes lyriques et dramatiques qui ont alors la vogue, on doit citer : Duprez à l'Opéra et Rachel à la Comédie-Française; puis Roger qui fait florès, à l'Opéra-Comique, dans les *Mousquetaires de la Reine*, et Rose Chéri, qui conquiert tous les suffrages, au Gymnase, dans *Clarisse Harlowe*. Mais le boulevard du Temple est en deuil du célèbre Pierrot des Funambules, Debureau, mort le 19 juin.

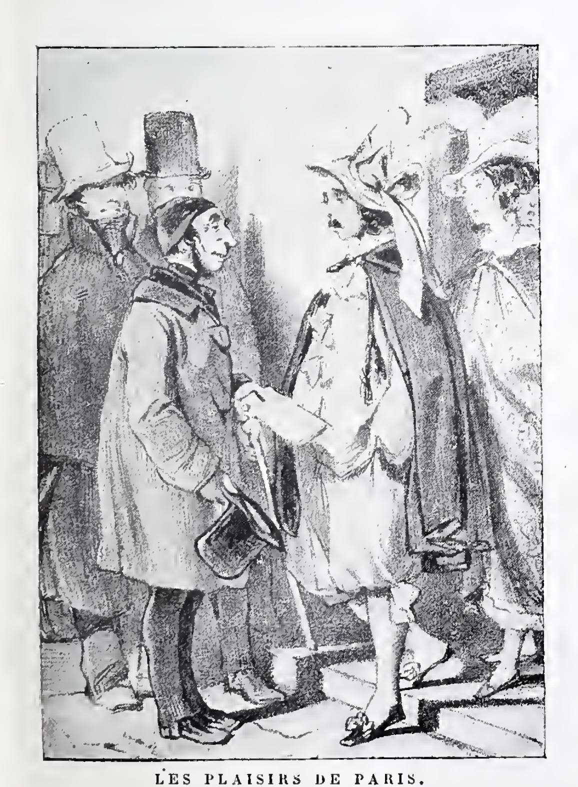
A l'angle du même boulevard les maçons transforment l'hôtel Foulon en théâtre; le *Vauxhall* du boulevard Saint-Martin va s'installer rue de la Douane. C'est le bal favori des commis et des figurants des petits théâtres, tandis que le *Château-Rouge*, est le rendez-vous de la jeunesse élégante de Paris; les célébrités de la chorégraphie contemporaine, les Chicard, les Frisette, les Rigolette et les Brididi y font admirer leur grâce, sans porter cependant préjudice aux succès des reines de *Mabille* : Pomaré, Maria, Mogador et Clara, dont Pilado, à l'orchestre, conduit les ébats.

Charles SELLIER.

LE PEUPLE DE PARIS INAUGURANT LE BUSTE DE CHARLET.

D'après une gravure de 1846. — (Collection de *l'Art.*)

LES ÉCHOS DE PARIS



LES PLAISIRS DE PARIS.

Noceurs et recors.

— Il est six heures, monsieur le baron, le soleil vient de se lever depuis dix minutes.

Dessin de Grandville. — (*Musée du Rire.*)

La fête de bienfaisance du 22 mai.

Dès une heure de l'après-midi, sur le joli pavillon des serres, flottait une bannière aux couleurs d'Espagne, s'agitant, se déroulant, s'allongeant et se tordant à un souffle qui n'était plus celui qui amène les averses. Dans la nuit le vent avait changé et était passé du sud au nord.

La cour d'entrée était devenue un vrai parterre : les roses, les rhododendrons, les pivoines émaillaient de leurs diverses nuances l'ovale qui en marque le centre.

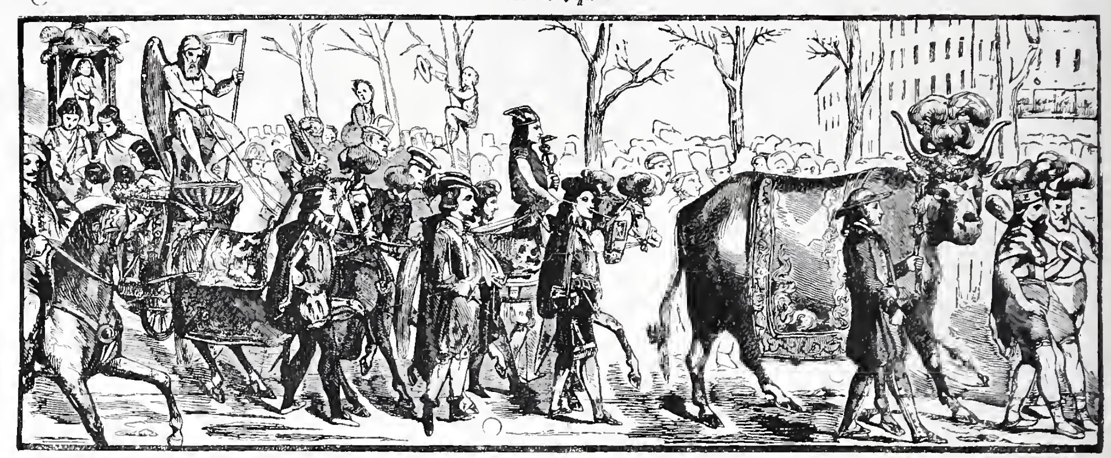
Les voitures, se succédant rapidement, n'entraient plus dans cette enceinte et s'arrêtaient en face, dans la grande allée des Champs-Élysées. De droite et de gauche dans la contre-allée, deux haies de curieux s'étaient formées et jouissaient de la vue des élégantes toilettes que le beau monde de Paris avait faites pour venir à la fête.

Trois entrées étaient réservées : celle du milieu pour mesdames les patronnesses ; celles des deux côtés, larges et spacieuses, s'ouvraient aux autres invités. Là, MM. les commissaires, portant à leur boutonnière les couleurs d'Espagne, recevaient les femmes et les conduisaient soit dans la salle de bal, soit dans la serre qui en formait comme l'avant-salon.

C'est ici qu'il faut donner au génie de M. Wernet les éloges qu'il mérite, éloges qui sont sortis

ORDRE ET MARCHE DU BOEUF GRAS.

Désignations des Boulevarts, Places, Quais, Ponts, Rues ou passera le Cortége. Ordonnance de Police concernant les Masques.



LE CORTÈGE DU BŒUF GRAS EN 1846.

En-tête d'un placard vendu dans les rues. — (Collection G. Hartmann.)

de toutes les bouches, et que j'ai entendus répéter par des hommes compétents et éclairés en matière de décors. Le marquis de Bal..., si bon juge en fait d'ornementation, m'a dit plusieurs fois dans cette belle matinée : *Wernet s'est surpassé, il a fait un vrai prodige.*

Sans doute c'est beaucoup que d'avoir du génie, mais il faut encore y joindre quelque chose; il faut savoir ne pas s'effrayer des obstacles, et quand autour de M. Wernet on disait que la fête ne pourrait avoir lieu à cause du mauvais temps, il répondait :

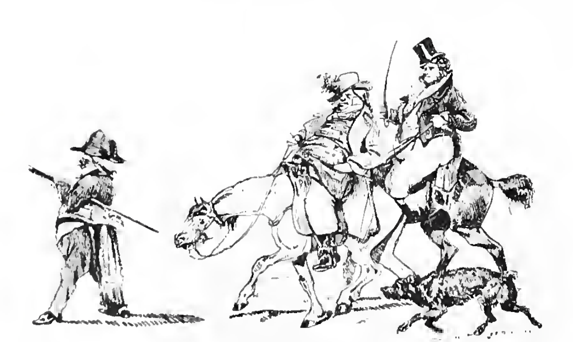
« *Je m'attends à de la pluie et à des bourrasques; je lutterai contre elles et je les vaincrai.* » Généreuse confiance qui n'a point été trompée.

Ici les convenances m'interdisent de nommer celui qui avait conçu et ordonné cette grande matinée de bienfaisance : aussi je m'abstiendrai de toute louange. Je dirai seulement que l'homme qui, le premier, il y a six ans, a eu la généreuse

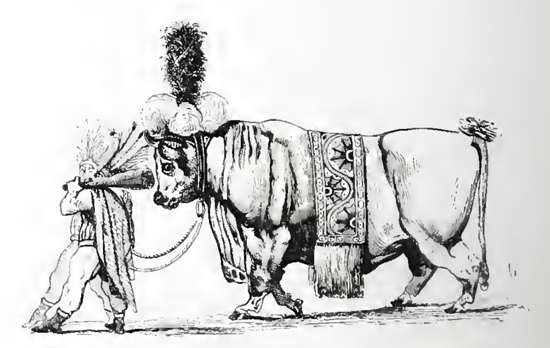


LE CORTÈGE DU BŒUF GRAS EN 1846.

D'après un document de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)



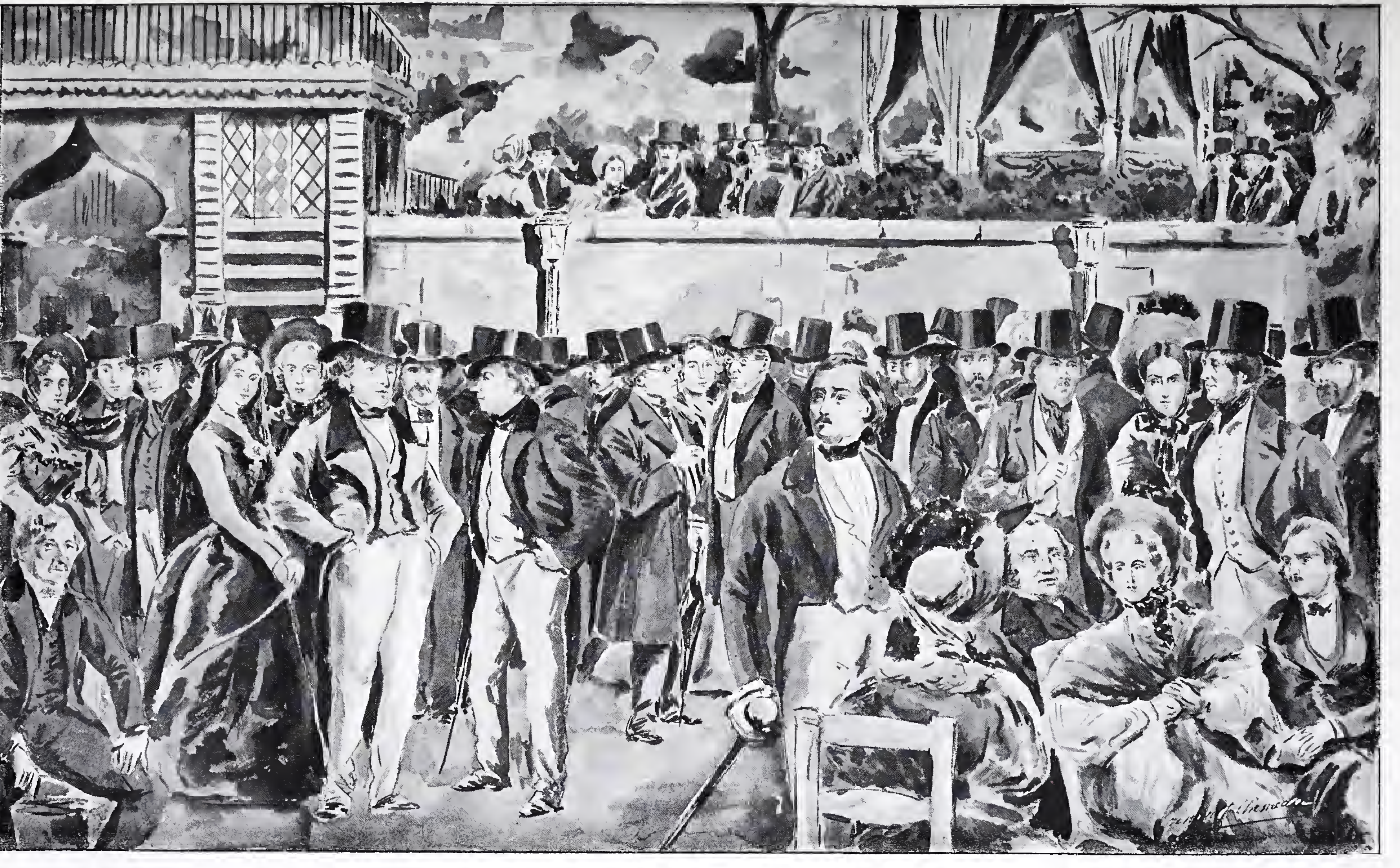
LE CORTÈGE DU BOEUF GRAS.
Le maire de Paris faisant les honneurs de la capitale à Robert et Bertrand.
D'après une caricature de l'époque.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



LE BOEUF GRAS DE 1846 : DAGOBERT.

D'après une lithographie populaire.

(Collection G. Hartmann.)



LE BOULEVARD DU TEMPLE EN 1846.

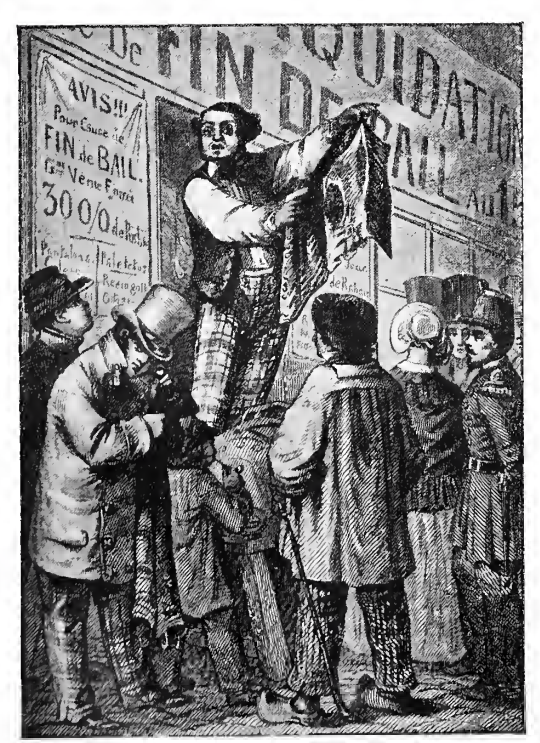
D'après les documents et portraits de l'époque. — (Composition de RENOULT-CHESNEAU. — (Collection Charles Simond.)

Anaïs Ségalas. Dennery. Lambert Thiboust. Musard. Debureau.
Les deux Cogniard. Nathalie. Champfleury. Barrière. Mlle Georges. Privat d'Anglemont. Rachel. Berlioz. Roger de Beauvoir.
Mme Dorval. Lola-Montès. Paul de Kock. Banville. Monnier. Arnal. Arsène Houssaye.
Daguerre. Frédérick Lemaitre. Janin. Céleste Mogador. Bocage.

LE CAFÉ DE PARIS.

D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

Le Café de Paris était, sous la monarchie de juillet, le premier restaurant non seulement de Paris, mais de l'Europe entière. Il avait été inauguré le 15 juillet 1822 au coin de la rue Taitbout et du boulevard des Italiens dans les vastes appartements qu'avait occupés précédemment le prince Demidoff. (*Un Anglais à Paris.*)



LES QUARTIERS DE PARIS.

La rue Saint-Denis. — (D'après une gravure de l'époque.)
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

inspiration (inspiration bénie de Dieu) de la souscription en faveur des victimes de la trahison de Maroto, a été encore le premier organisateur de la fête que nous venons de voir si belle et si brillante, et qui prouve que, dans la même tête, peuvent se trouver ensemble la grave aptitude de la politique et la riante intelligence des plaisirs.

Entre les serres et la salle de bal, un salon entouré de divans et ayant à ses deux extrémités des boutiques de jouets d'enfants, de porcelaines, de rubans, de ceintures, de gants, de pointes et de tabliers de soie, offraient mille charmants articles aux acheteurs. De ce salon, par cinq larges ouvertures, on entrait dans la vaste rotonde destinée à la danse. Une espèce de bas-côté tournait tout autour de la salle en l'agrandissant.

Deux rangs de banquettes, étagées sur deux rangs de gradins, remplissaient le bas-côté qui avait pour tapisserie une délicieuse haie de fleurs et de plantes les plus variées. Ainsi, c'était sur ce fond verdoyant et émaillé de roses et de giroflées, de rhododendrons et d'orangers, de pivoines, de renoncules, de marguerites, de juliennes, de jonquilles et d'anémones, que se dessinaient les fraîches toilettes des femmes assises sur les banquettes de velours.

Vicomte Walsh.



LES QUARTIERS DE PARIS.
Le marché Saint-Germain.
D'après une lithographie de l'époque.
(Musée Carnavalet.)



LES QUARTIERS DE PARIS.
L'Écrivain public de la rue Saint-Jacques.
D'après une lithographie de DAUMIER.
(Collection G. Hartmann.)

Exposition de produits chinois, 17 juillet 1846.

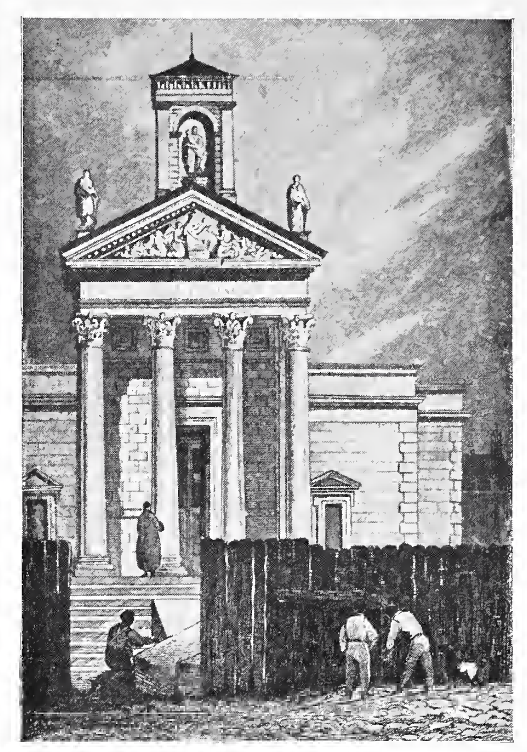
L'attention des Parisiens qui sont encore à Paris s'est vivement portée sur les produits rapportés de Chine par nos délégués industriels, et exposés depuis le 17 juillet dans la rue Neuve-Saint-Laurent. On a surtout remarqué les joujoux. les albums d'agriculture, les pipes à l'opium, les sabres verts des mandarins, les armes des soldats, les ustensiles de ménage et les pieds de dames reproduits en cire. Il faut voir ces pieds pour y croire! Les doigts et le talon sont si bien ramenés sous la plante, que le tout offre à peu près la grosseur d'un œuf de poule. C'est hideux! La dame chinoise se meut sur les pouces à l'aide d'un bâton, en se balançant comme un canard engraissé. Les Chinois assurent qu'ils ne peuvent fixer l'inconstance de leurs femmes qu'en les empêchant ainsi de marcher. Les paysannes qui ne peuvent se réduire les pieds, les dissimulent au moyen d'un morceau de bois attaché sous le talon avec des bandelettes. O civilisation du grand empire! Les mains ont un autre agrément, ce sont des ongles qui ressemblent à de véritables griffes. On peut se figurer, rue Saint-Laurent, toute la population chinoise : les lettrés avec la plume de paon, croix d'honneur du pays, et les mandarins avec leurs deux sabres verts, avec lesquels on fait le moulinet devant eux, leur plaque sur la poitrine et leur bouton au chapeau; le bourgeois sous son paletot flottant, le soldat sous ses armes étranges, et les femmes dans leurs costumes, que de jolies Parisiennes ont essayés, dit on, avec le plus grand succès. Avis aux modistes pour cet hiver! La bimbeloterie est d'une variété prodigieuse et d'un travail inimaginable.



LES QUARTIERS DE PARIS.
L'Homme affiche de la place des Victoires.
(Musée Carnavalet.)

Quelques pièces d'orfèvrerie étonneront nos plus habiles ciseleurs.

Les armes et la coutellerie sont fort élémentaires, mais d'une modicité de prix à humilier Châtellerault. Les cartes et les plans, surtout celui



EGLISE NOTRE-DAME DE LORETTE.
D'après une gravure de l'époque.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



ÉGLISE SAINT-SÉVERIN.
D'après une estampe de 1846.
(Collection G. Hartmann.)

de Canton, avec sa ville flottante et ses bateaux de fleurs, l'album des vers à soie, publié par un empereur, les dessins de tentures et d'étoffes, forment un ensemble très instructif et dont nos artistes industriels tireront un grand parti.

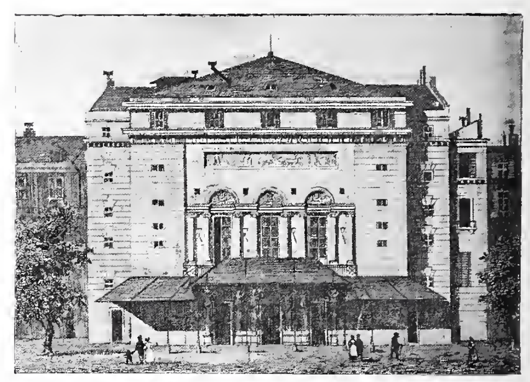
Quant aux soies et aux tissus de tout genre, ils sont fort curieux assurément, mais ils n'ont rien d'inquiétant pour les habiles ouvriers de nos manufactures.

Musée des Familles, 1846.

Le bateau sous-marin du docteur Payerne

M. le docteur Payerne a construit un bateau sous-marin à l'aide duquel on peut explorer le lit des rivières et rester fort longtemps au fond d'un fleuve. Un ancien marin décrit ainsi ainsi le bateau du docteur :

« Un peu avant onze heures, nous prîmes congé



THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.
Gravé par RANSONNETTE, d'après BAUCH.
(Collection G. Hartmann.)

des amis et des curieux qui nous entouraient dans des embarcations ou se pressaient aux parapets du quai d'Orsay et du Pont-Royal; nous descendîmes par l'ouverture ronde pratiquée à la partie supérieure du bateau et à l'arrière; ouverture qui suffit tout juste à donner passage à un homme de quelque grosseur; et, après que l'inventeur se fut assuré que toutes les dispositions à l'intérieur étaient bien prises, nous nous enfermâmes. L'ouverture (autrement dit le *trou d'homme*) par laquelle nous venions de faire notre entrée, fut bouchée hermétiquement, et, privés désormais de toute communication avec l'extérieur, nous ne songeâmes plus, mes compagnons et moi, qu'à nous rendre compte de la manœuvre qui allait s'exécuter pour notre immersion.

Le bateau en fer, de forme cylindrique, ayant trois mètres environ de circonférence sur neuf mètres de longueur, se divise intérieurement en deux compartiments. L'un de ces compartiments, celui de l'avant, est destiné à renfermer de l'eau et l'air comprimé ; les travailleurs peuvent toutefois s'y établir au besoin; car, indépendamment d'une ouverture horizontale par

laquelle il communique avec le compartiment de l'arrière, il s'y trouve une ouverture verticale à la partie inférieure, par laquelle le plongeur peut sortir du bateau. Je n'ai pas besoin de dire que ces deux trous d'homme restent hermétiquement fermés, lorsqu'on ne veut utiliser ce compartiment que comme réservoir d'air comprimé.

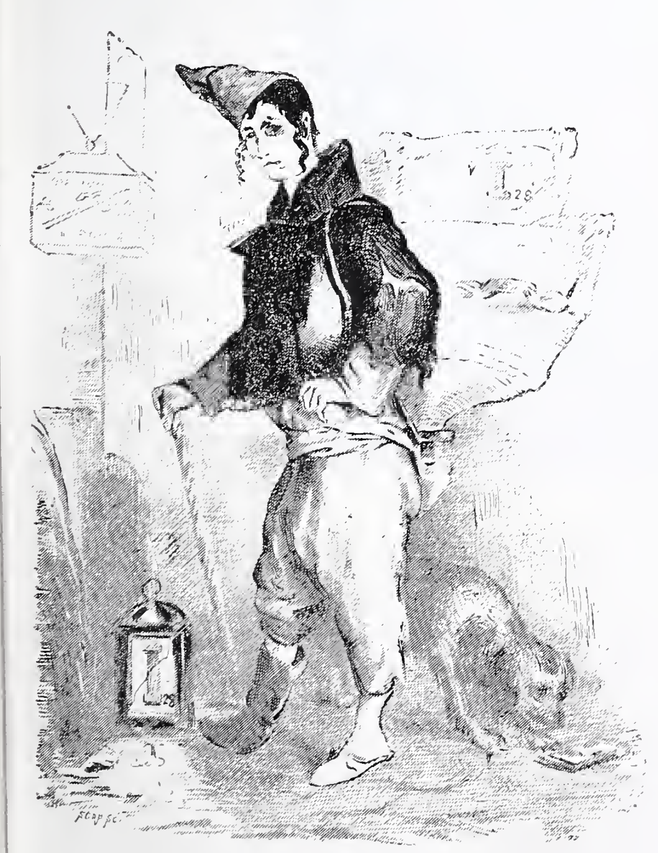
L'autre compartiment, celui de l'arrière, dans lequel nous étions placés, est destiné plus particulièrement à recevoir les hommes d'équipage; c'est là que se trouvent la barre du gouvernail et la manivelle qui fait marcher l'hélice locomotrice : deux trous d'hommes y sont pratiqués l'un au-dessus de l'autre, celui-ci pour entrer dans le bateau, celui-là pour en sortir, ou plutôt pour entrer dans l'eau.

Pour que la lumière pénètre dans le bateau et vienne éclairer les différentes manœuvres qui doivent s'y exécuter, plusieurs lentilles en verre très épais ont été placées à sa surface de distance en distance; ce sont comme les yeux de l'énorme poisson métallique auquel M. Payerne a donné l'être. Grâce à eux, et grâce à la transparence de l'eau, nous vîmes parfaitement clair pendant tout le cours de notre existence sous-marine.

L'opération pour descendre consista à augmenter le poids de notre bateau, qui, plongé presque entièrement dans l'eau, flottait encore néanmoins à la surface, mais sur un plan incliné de l'arrière à l'avant, de manière à dégager complètement le trou d'homme qui nous avait donné



GASPARD DEBUREAU.
Dans la pantomime de *Pierrot Savetier.*
(Collection de *l'Art.*)



GASPARD DEBUREAU.
Dans la pantomime du *Billet de mille francs.*
(Collection de *l'Art.*)

passage. Cette augmentation de poids fut obtenue au moyen de l'eau. Le bateau, déjà chargé d'un poids énorme de morceaux de fonte et de plomb, n'a plus besoin, pour s'enfoncer ou pour reprendre son premier niveau, que d'un lest mobile, qu'on ait sous la main et qu'on puisse augmenter ou diminuer à son gré ; l'eau remplit parfaitement cet objet, et l'on comprend que c'est le fleuve qui la fournit. Quand l'atmosphère que nous respirions fut, au moyen de l'air comprimé, de force à lutter contre la colonne liquide qui pesait sur notre bateau, le trou d'homme fut ouvert. L'eau resta muette et paisible ; elle respecta religieusement les limites que nous lui avions imposées d'avance. Un de nos travailleurs, dans un costume analogue à la circonstance, descendit par le trou, prit pied sur le fond de la rivière, et se baissa pour ramasser à l'aventure quelque production du sol. Ces productions ne furent, hélas! que de la terre et des cailloux, mais elles auraient pu avoir tout autre mérite, si, au lieu de prendre tout bonnement possession du lit de la Seine, nous fussions descendus sur les débris de quelque vaisseau naufragé et englouti, ou sur quelque banc de perles ou de corail.

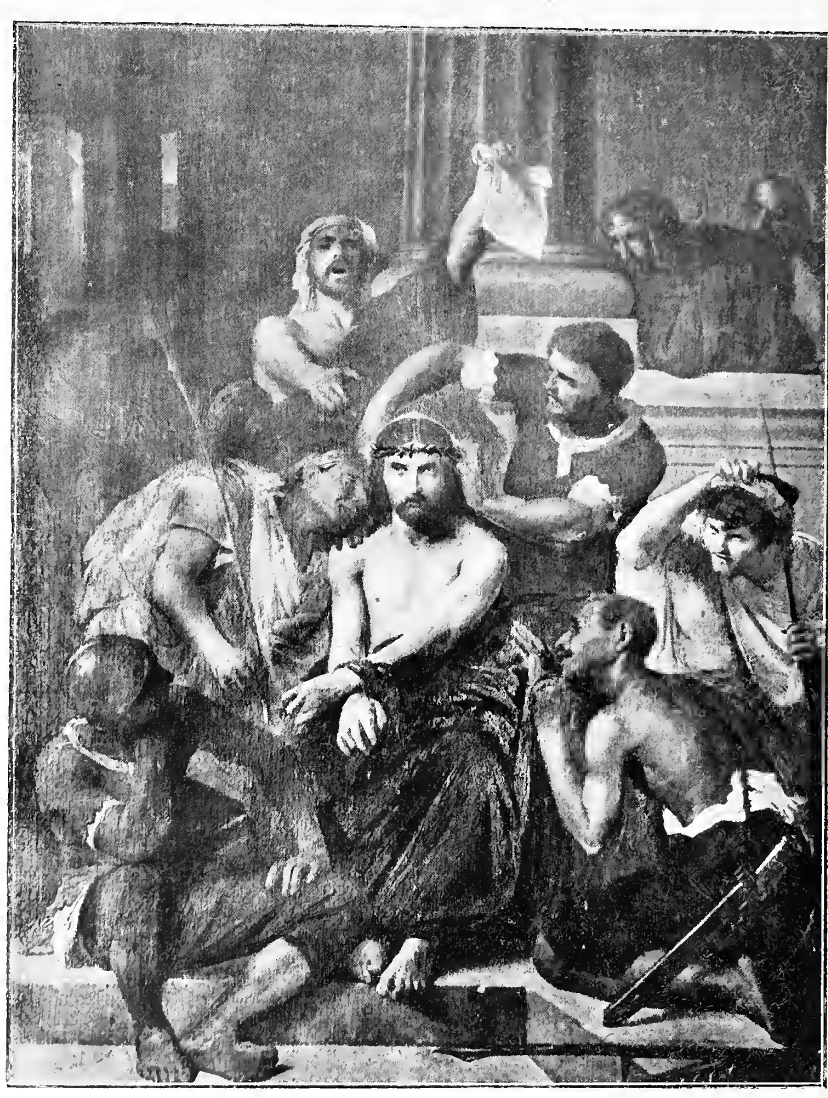
Au bout de deux heures, nous remontâmes à la surface de la Seine, et nous sortîmes de notre prison aquatique, sans qu'aucun de nous eût été indisposé le moins du monde.

Anonyme.

La jeune fille électrique.

Il y avait une fois une jeune fille de treize ans, nommée Angélique Cottin, pauvre villageoise du département du Finistère, ouvrière dans une fabrique de gants en filet pour dames. Cette jeune fille vint à Paris le mois dernier, et les journaux se mirent à raconter qu'elle n'était ni plus ni moins qu'une torpille intelligente, une pile de Volta en chair et en os, une machine électrique organisée.

« Elle fait éprouver, disait son médecin, à tous les corps qui l'approchent, et avec lesquels elle est mise en contact par un conducteur (tel qu'un fil de soie ou l'extrémité de ses vêtements), un mouvement de répulsion qui les déplace et tend à les renverser; en même temps, elle éprouve une attraction instantanée et irrésistible qui l'entraîne vers les objets qui fuient devant elle. »



JÉSUS DANS LE PRÉTOIRE.
Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture de 1845.
Tableau de Benouville. — (École des Beaux-Arts.)

Vous voyez d'ici le bouleversement physique et moral que la petite personne devait produire partout où elle passait. Vous la trouviez aimable, et vous vous approchiez d'elle en souriant : tout à coup vous étiez lancé contre le mur, la tête la première ou les pieds en haut. Vous vous releviez épouvanté, et vous vouliez fuir à toutes jambes; mais la jeune fille courait après vous comme l'aimant après l'acier, et vous relançait de nouveau jusqu'à extinction de forces et d'électricité. C'était la coquetterie mise en action, telle que la définit le poète :

Dès que vous la suivez,
la trompeuse vous fuit;
Dès que vous la fuyez,
la fantasque vous suit.

Grande rumeur à l'Académie des sciences, qui nomme une Commission pour vérifier le prodige.

Malheureusement, Mlle Angélique n'est pas plus tôt amenée devant cette Commission, que voilà son électricité qui l'abandonne, et que de tous les corps qu'elle devait mettre en danse, pas un seul ne bouge de place. Les académiciens les moins fermes sur leurs jambes touchent les vêtements et la main de la jeune fille sans faire la moindre culbute, et s'éloignent ou se rapprochent d'elle sans qu'aucun pouvoir la précipite dans leurs bras.

On divisait les phénomènes annoncés en trois classes : premièrement, disait-on, quand la jeune fille s'assied sur une chaise et pose ses pieds à terre, la chaise est projetée avec une violence extraordinaire contre la muraille, tandis qu'Angélique est jetée d'un autre côté.

M. Arago a bien vu, dans une première expérience, se produire des mouvements d'une extrême violence. Mais, à cette expérience on oppose les résultats obtenus par un jeune physicien, qui ne brille ni par une force herculéenne, ni par une habileté de prestigiditateur,

et qui pourtant aurait effectué, par un simple tour de main, des mouvements tout à fait analogues.

La seconde série des phénomènes était relative à l'action exercée par l'aimant. On annonçait que la jeune Angélique savait parfaitement distinguer le pôle sud du pôle nord, par la sensation de chaleur produite lorsque le pôle nord touchait sa main gauche. La Commission de l'Académie n'a pas pu constater la réalité de cette observation.

Enfin, la troisième série des phénomènes était la plus extraordinaire, la plus merveilleuse. Ce n'était plus la jeune fille qui devait s'asseoir sur la chaise pour la projeter : des guéridons, des tables, des coffres, sur lesquels trois hommes seraient assis, devaient être mis en mouvement par le simple contact de ses vêtements. Bien plus : « Nous avons touché le guéridon, disait le médecin d'Angélique, avec le bas de sa robe et avec son tablier, l'expérience a toujours réussi. *Nous lui avons tenu les mains et les pieds*, toujours le contact de ses vêtements a suffi pour ébranler la masse de meubles et les trois hommes. »

Encore un coup, rien de pareil n'a été constaté par la Commission, et les parents et le médecin confondus se sont retranchés dans une intermittence du pouvoir électrique.

Les torpilles, en effet, sont elles-mêmes sujettes à ces moments d'oubli. Résignons-nous donc à attendre de nouvelles expériences, avant de croire tout à fait que Mlle Cottin a voulu assister au carnaval parisien sous prétexte d'électricité.

Pitre CHEVALIER.



JÉSUS DANS LE PRÉTOIRE.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture de 1845.

Tableau de CABANEL. — (École des Beaux-Arts.)

La mort de Passe-Partout.

Il vient de mourir à Paris un singulier personnage. C'était un Italien réfugié, galant malgré son âge, pique-assiette comme un Romain, spirituel comme un Florentin, amateur de macaroni comme un Napolitain. Ce monsieur, qu'on avait surnommé *Passe-Partout*, avait trouvé le moyen de se faire présenter dans tous les salons grands et petits... surtout dans ceux où l'on soupe. Nous l'avons aperçu au dernier raout de M. Guizot donné en l'honneur du bey de Tunis. Là, debout devant un magnifique buffet, il buvait les sueurs du peuple, comme dit le *National*, sous la forme de vin de champagne, et mangeait des écrevisses provenant de Val-Richer.

M. Passe-Partout entrait également à tous les spectacles... sans payer, bien entendu. Grâce à la

façon dont il hérissait ses cheveux d'un coup de main, dont il se tournait le nez à volonté, avec un sourire, on le prenait pour M. Paul Foucher ou M. Lucas ; et comme ces honorables écrivains ont leurs entrées partout, notre Italien passait pour eux. Si bien qu'un jour, M. Lucas s'étant présenté nous ne savons plus à quel contrôle, on l'arrêta net, en lui disant : — « Mille pardons, monsieur Lucas, nous ne pouvons vous laisser passer. — Et pourquoi, s'il vous plaît, reprit l'auteur de l'*Étoile de Séville?* — Parce que vous êtes déjà entré. — Bon, s'écrie M. Lucas, je tiens mon sosie. » Et s'étant fait reconnaître, il pénétra dans la salle... mais pstt... Passe-Partout avait changé son nez de place, pris un autre sourire de contrefaçon, et, dans ce moment, il était peut-être vous ou moi. — M. Lucas n'y vit que du feu.

On cite de M. Passe-Partout une foule de mots et d'aventures.

Un soir, il se présente à l'Opéra tenant un ami sous le bras, et il dit au contrôleur d'un air de connaissance et de protection : — « Monsieur est avec moi. » Le contrôleur, ébouriffé, salue; puis, se ravisant, il crie : « Et vous? — Moi, réplique l'Italien, je suis avec Monsieur. » Et il passe.

Une autre fois, il suivit Frédérick-Lemaître qui entrait au théâtre de la Porte Saint-Martin, et qui en entrant dit au contrôle : « Frédérick-Lemaître.—Et moi aussi, répète l'Italien. » Et il passe.

Une autre fois, pour entrer au Vaudeville, il crie gravement au contrôleur : « Feu Désaugiers! » Et il passe.

Enfin, si on lui disait en courant après lui : — « Monsieur, on ne passe pas. — Vous voyez bien que si, » reprenait-il déjà bien loin. Et il passait outre.

Cependant, ces bons tours-là commençaient à passer... de mode, et la police inquiétait ce pauvre Passe-Partout. Il est mort à temps ; mais afin de continuer son rôle jusqu'au bout, il a refusé, à ses derniers moments, de recevoir M. le curé des Petits-Pères, qu'un de ses amis lui avait adressé, en disant qu'il voulait mourir païen. — Pourquoi cela, Monsieur? lui répliqua son domestique.

— Afin de passer l'Achéron, répondit-il.

Firmin LEBRUN.



LA MODE EN 1846.

Chapeaux de Mme de Séguin, rue des Capucines, nº 5. Mantelet en tarlatane brodée de Mme Payan (rue Vivienne, 13). Façon de robe par Mme Camille (rue Choiseul, 15).

(D'après *le Petit Courrier des Dames* de 1846.)

La matinée d'un flâneur.

Je m'acheminais vers le Louvre, quand me voilà arrêté sur le boulevard avec cent autres bavards. On repavait la chaussée et dans une vaste chaudière des pavés neufs bouillaient dans le bitume. (C'est une invention nouvelle). Un Jean-Jean se prit à dire : « C'est donc comme les z'haricots de la caserne, tant pus qu'ça cuit, tant pus qu'c'est dur ». Des éclats de rire partent de tous les côtés, et Jean-Jean s'en alla en sifflant, bien persuadé qu'on faisait maintenant cuire les pavés. Tout près de l'endroit du boulevard que l'on repavait à neuf, se trouve un chantier de bois à brûler sur la porte d'entrée duquel on lit : *Bois scié à la vapeur*. Curieux de savoir quel pouvait être pour le consommateur l'avantage de cette invention, j'approchai, et le gardien me dit avec assurance : « Ça brûle mieux, et ça donne plus de chaleur. » Malgré que le thermomètre marquât trente degrés au-dessus de zéro, on se hâtait de profiter de l'occasion, enchanté qu'on était d'avoir appris que le bois scié à la vapeur et le bois vendu au poids chauffait infiniment mieux que le bois mesuré. Il est vrai que c'est encore une invention nouvelle. O progrès! où t'arrêteras-tu?

COURTOIS.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1846

Janvier.

17. — Grande **revue au Champ-de-Mars** en l'honneur de Ben Aache Pacha, envoyé extraordinaire de l'empereur du Maroc.

19. — Élection de **Leverrier à l'Académie des sciences**, à la place de Cassini.

29. — A l'Académie française, réception d'**Alfred de Vigny**. Discours du comte Molé.

Février.

8. — **Démolition du clocher de la cathédrale de Saint-Denis**, qui menaçait ruine.

14. — Concert donné par le violoniste Bessems.

Mars.

6. — **Ouverture de l'exposition de peinture.**

9. — Concert donné par Mlle Robert Mazel à la salle Herz.

16. — Ordonnance modifiant l'**uniforme de la garde nationale** du département de la Seine.

26. — A l'Académie française, réception de **Vitet.** — Inauguration du **chemin de fer de Paris à Tours.**

29. — Le général Jacqueminot est nommé commandant supérieur des gardes nationales du département de la Seine.

Avril.

12. — Dix-neuf ouvriers, enfermés par un éboulement dans le tunnel de Courcelles (chemin de fer de Paris à Strasbourg), sont délivrés après plusieurs jours de travaux.

16. — **Attentat contre le roi.** A Fontainebleau, un ancien garde général de la forêt, Pierre Lecomte, tire sur Louis-Philippe, qui revenait en voiture, deux coups de fusil qui ne l'atteignent pas.

19.—Grand **steeple-chase à la Croix de Berny.** Douze chevaux concourent. Le prix (30,000 francs) est gagné par Culverthorpe, appartenant au capitaine Peel.

20. — Inauguration à Rueil du **monument élevé à la reine Hortense.**

21. — Pose de la première pierre du **nouvel hôtel du Timbre et de l'Enregistrement**, rue de la Banque.

24. — **Arrivée d'Ibrahim-Pacha**, fils du vice-roi d'Égypte Mehemet-Ali. Il est logé avec sa suite au palais de l'Élysée.

25. — Une société française achète l'hôtel Foullon (à l'angle du boulevard du Temple et du faubourg) pour le démolir et construire à la place un théâtre (qui deviendra le Théâtre Historique).

27.—**Réception d'Ibrahim-Pacha par Louis-Philippe** dans la salle du Trône, aux Tuileries.

28. — Visite d'Ibrahim-Pacha au château de Vincennes.

Mai.

1er. — **Promotions dans la Légion d'honneur.** Ibrahim-Pacha est nommé grand-croix; chevaliers : Léon Gozlan, Arsène Houssaye.

2. — **Séance publique annuelle des cinq académies**, sous la présidence de M. Dunoyer, président de l'Académie des sciences morales et politiques.

22. — **Fête de bienfaisance, aux Champs-Élysées**, dans le pavillon des Serres, au profit des réfugiés espagnols.

25. — Grande revue passée au Champs-de-Mars, par le duc de Nemours, en présence et en l'honneur d'Ibrahim-Pacha.

26. — Le gouvernement reçoit la nouvelle de l'**évasion du prince Louis Bonaparte** (qui avait eu lieu la veille).

Juin.

1er. — **Communication de Leverrier à l'Académie des sciences**, sur la planète Uranus.

5. — **Condamnation à mort de Pierre Lecomte.**

6. — **Soirée chez Mme Récamier** en l'honneur de Chateaubriand. Les acteurs de l'Opéra y représentent des fragments de *Lénor*, opéra en 4 actes, paroles de Tessié du Motay, musique d'Eugène de Fresne, et des fragments de *Cymodocée*, paroles de Pitre-Chevalier, musique d'Eugène de Fresne.

7. — **Inauguration du chemin de fer de Sceaux.**

8. — **Exécution de Pierre Lecomte.**

14. — **Inauguration du chemin de fer du Nord.**

15. — La **statue de Rossini**, par Étex, est placée dans le vestibule de l'Opéra.



PRINCE DE JOINVILLE.

(1818-1900.)



COMTE DE PARIS.

(1838-1894.)



DUC D'AUMALE.

(1822-1897.)



DUCHESSE D'ORLÉANS.

(1814-1858.)



DUC DE MONTPENSIER.

(1824-1890.)



LEVERRIER.

Astronome (1811 1877.)

Juillet.

3. — Loi relative à l'établissement d'une **ligne télégraphique de Paris à Lille.**

6. — **Dissolution de la Chambre des députés.**

17. — **Exposition**, rue Neuve-Saint-Laurent, **de produits rapportés de Chine.**

26. — A la Madeleine, le jour de la célébration de la fête patronale, inauguration du nouvel orgue construit par Cavaillé.

27. — **Incendie de l'Hippodrome** (du rond-point de l'Étoile).

29. — **Attentat contre le roi.** Au moment où il se présente au balcon des Tuileries, à 7 heures 1/2 du soir, pour entendre le concert, Joseph Henry, fabricant d'objets en acier poli, tire sur lui deux coups de pistolet sans l'atteindre.

Août.

1. — **Élections législatives.** Élus à Paris : Casimir-Perier — Berger — Taillandier — Ganneron — Marie — Carnot — Moreau — Beudin — Locquet — de Jouvencel — Vavin — Boissel.

17. — **Ouverture de la session législative de 1847. — Mme Arnould-Plessy** (qui avait quitté sans autorisation la Comédie-Française le 12 juin 1845) est condamnée à payer 100,000 francs de dommages et intérêts et perd ses droits de sociétaire.

26. — Distribution des **prix du concours général.** Prix d'honneur de rhétorique : Lenient; — de philosophie : Berthelot.

27. — **Condamnation** par la Cour des pairs **de Joseph Henry** aux travaux forcés à perpétuité.

28. — **Première séance de la Société du libre-échange**, dans la salle Montesquieu, sous la présidence du duc d'Harcourt.

Septembre.

4. — Ordonnance prorogeant la session législative de 1847 au 11 janvier.

29. — **Deuxième réunion**, dans la salle Montesquieu, **de la Société du libre-échange**, sous la présidence de M. Anisson-Duperron.

30. — **Troubles dans le faubourg Saint-Antoine**, provoqués par la cherté du pain.

Octobre.

3. — **Leverrier** est nommé **officier de la Légion d'honneur**, pour sa découverte de la planète Uranus ou Neptune.

6. — A l'occasion du mariage du duc de Montpensier (avec Marie-Louise de Bourbon, infante d'Espagne), le roi accorde un grand nombre de grâces, et entre autres celles des cinq complices de Quenisset.

10. — **Séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts.**

Novembre.

3. — **Funérailles de l'amiral Duperré.**

4. — Le comte Duchatel, ministre de l'intérieur, est nommé grand-croix de la Légion d'honneur.

8. — **Inauguration du nouveau temple protestant de Panthémont.**

9. — Ordonnance créant deux **chaires nouvelles à la Faculté des sciences** de Paris, l'une de géométrie supérieure, l'autre de mécanique céleste.

22. — **Arrivée du bey de Tunis** Ahmed-Pacha.

28. — Ordonnance fixant les traitements des membres de la **Cour des comptes.**

Décembre.

6. — **Concert donné par Berlioz** dans la salle de l'Opéra-Comique (on y exécute pour la première fois la *Damnation de Faust*).

26. — **Cours des effets publics** à cette date. Cinq pour cent : 118,70. — Trois pour cent : 80,75. — Actions de la Banque de France : 3,480.

31. — Ordonnance concernant le régime et l'organisation de l'**École des chartes.**

Monuments et fondations.

Restauration du **Pont de la Tournelle** (1846-1847); — de l'église Saint-Eustache (1846-1854). — Commencement de la construction de l'**église Sainte-Clotilde.** — Construction de l'**église Saint-Lambert** à Vaugirard. — Construction du **Théâtre Historique** (sur l'emplacement de l'ancien hôtel Foullon, boulevard du Temple).

Ordonnance (26 avril) autorisant la construction d'un hôpital pour remplacer l'hôpital provisoire du Bon-Secours, situé rue de Charonne. (Ce sera plus tard l'hôpital de Lariboisière).

Ouverture du passage Verdeau; — **des rues Boutarel — Baligny — de l'Hôtel-de-Ville** (plus tard des Batignolles).

L'École des chartes est **transférée** de la Bibliothèque Royale **à l'Hôtel Soubise.**

Fondation de l'**association des anciens élèves du collège Rollin** (juin). — Inauguration du buste de **Casimir Delavigne** au collège Henri IV.

Expérience sur la Seine du **bateau sous-marin du docteur Pagerne.**

Population de Paris.

Recensement de 1846 : 1,053,000.

La vie de la rue.

Fermeture de la guinguette « l'Ile-d'Amour », à Ménilmontant (elle était située là où s'élève aujourd'hui la mairie). — Le **Wauxhall** du boulevard Saint-Martin (en face du Château-d'Eau) va s'installer rue de la Douane.

Mort du danseur **Forioso.**

La marquise de Lilliput (naine). — **Angélique Cottin, la jeune fille électrique** (elle fut présentée à l'Académie des sciences et on reconnut qu'elle n'était pas le moins du monde électrique).

Le Bœuf gras de 1846 : Dagobert (nom d'un des principaux personnages du *Juif-Errant*, d'Eugène Sue).

Vogue de la **polka** — enseignée dans les salons de la rue Vivienne, par Henri Cellarius, « professeur de danse noble ».

Sciences.

Découverte du fulmi-coton par le chimiste Pelouze. — Découverte d'un **nouveau système de forage des puits artésiens** par M. Fauvelle. — Découverte de la position de la **planète Uranus**, par Leverrier (la priorité de cette découverte lui est disputée par l'astronome anglais Adams).

Beaux-Arts.

Salon de 1846. (*Faust et Marguerite.* — *Saint Augustin conversant avec sainte Monique*, par Ary Scheffer. — *Bataille d'Isly*, par Horace Vernet. — *Salle d'asile en Asie Mineure*, par Decamps. — *Lion couché*, par Delacroix. — *Faneuses de la Basse-Bretagne*, par Adolphe Leleux. — *La Poésie légère.* — *Le duc d'Orléans*, par Pradier. — *Le Faune enfant*, par Clésinger. — *Mercure*, par Duret. — *Fauvettes défendant leur nid contre un loir*, par Cain). — Trois tableaux de Corot sont refusés au salon de 1846.

Exposition du bazar Bonne-Nouvelle (*Rébecca et Éliézer*, par Horace Vernet. — *Mort du duc de Guise*, par Paul Delaroche. — *Dante et Virgile*, par Ary Scheffer. — *Marat assassiné dans son bain*, par David).

Amaury Duval termine cette année les **fresques de la chapelle de la Vierge, dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.** — Peintures sous le porche de cette même église, par Mottet.

Publication à la librairie Hetzel des **œuvres choisies de Gavarni** (avec notices de Théophile Gautier, Lireux, Léon Gozlan, A. Barthet, P.-J. Stahl, etc.).

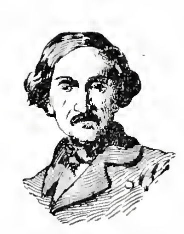
Concerts du Conservatoire.



CLÉSINGER.
Sculpteur (1814-1883.)



CRÉMIEUX.
Avocat (1796-1880.)



PASCAL DUPRAT.
Publiciste (1815-1885.)



BOUSSINGAULT.
Chimiste (1802-1877.)



BAUDELAIRE.
Littérateur (1821-1867.)



BARON GUDIN.
Peintre de marines (1802-1880.)

La vie littéraire.

Frédéric Bastiat : *Sophismes Économiques.* — **George Sand** : *La Mare au diable.* — **Alexandre Dumas** : *Monte-Cristo.* — **Pierre Dupont** : *Les Paysans.* — **Henri de Bornier** : *Les premières feuilles*, poésies (son premier livre).

La Croix de Berny, par le vicomte de Launay (Mme Émile de Girardin), Théophile Gautier, Jules Sandeau et Méry.)

Le théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 27 février. *La Chasse aux Fripons*, comédie, 3 actes en vers, par Camille Doucet (succès d'estime). — 1er avril. *Une Fille du Régent*, comédie, 5 actes en prose, par Alexandre Dumas (demi-succès). — **Taillade** débute cette année sans succès.

Opéra. — 3 juin. *David*, opéra en 3 actes, paroles de Soumet et F. Mallefille, musique de Mermet. — 29 juin. *L'Ame en peine*, opéra en 2 actes, paroles de Saint-Georges, musique de Flotow. — 16 juillet. *Betty*, ballet en 2 actes, par Mazilier, musique d'Ambroise Thomas.

Opéra-Comique. — 3 février. *Les Mousquetaires de la Reine*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Saint-Georges, musique d'Halévy (grand succès). — 15 mai. *Le Trompette de M. le Prince*, opéra en 1 acte, paroles de Mélesville, musique de Bazin (demi-succès).

Odéon. — 5 janvier. *Diogène*, comédie en 5 actes, en prose, par Félix Pyat. **Début de Mmes Laignelot, Lacoste et Athalie.** — 12 janvier. *L'Alcade de Talaméa*, comédie en 3 actes, en prose, par Samson et Jules de Wailly. **Début de Mlle Perrot.** — 25 mai. *Échec et Mat*, drame en 5 actes, par Octave Feuillet, Paul Bocage et X.... **Début de Victor Henry.** — 22 décembre. *Agnès de Méranie*, tragédie en 5 actes, par Ponsard.

Gymnase. — 21 février. **Début de Bressant**, dans *Georges et Maurice*, vaudeville en 2 actes, de Laya. — 25 mars. *Un mari qui se dérange*, vaudeville en 2 actes, par Cormon et Grangé (grand succès).

Vaudeville. — 26 février. *Les Dieux de l'Olympe à Paris*, pièce fantastique en 6 tableaux. **Début de Mlle Volnais.** — Direction **Simon-Lockroy.**

Palais-Royal. — 20 février. *L'Enfant du carnaval*, folie-vaudeville en 3 actes, par Dumanoir et Clairville (succès). — 9 mai. *La Femme électrique*, à-propos mêlé de couplets, par Cordier et Clairville.

Porte-Saint-Martin. — 7 mars. *Michel Brémond*, drame, 5 actes en vers, par Viennet (chute). — 12 novembre. *La Juive de Constantine*, drame en 5 actes, par Théophile Gautier et Noël Parfait (demi-succès).

Ambigu. — Mars. Représentation extraordinaire au bénéfice de la caisse des auteurs dramatiques. — 27 avril. *Le Diable vert*, pantomime, par les mimes scandinaves. — 14 octobre. *La Closerie des Genêts*, drame en 5 actes, par Frédéric Soulié, musique d'Amédée d'Artus (grand succès).

Les morts de l'année.

Le comte de Hédouville, ancien ambassadeur (19 janvier). — **Mme Monge**, veuve du géomètre (29 février). — Le littérateur **Villenave** (16 mars). — L'historien **J.-A. Buchon** (29 avril). — Le graveur **Sixdeniers** (9 mai). — Le libraire **Barba** (22 mai). — L'architecte **Vaudoyer** (27 mai). — **Barbier**, professeur au Val-de-Grâce (mai). — L'orientaliste **Charles de Ochoa** (7 juin). — Le fondeur **Hallette** (4 juillet). — **Le colonel de Lassalle**, officier d'ordonnance du roi (7 juillet). — **Le maréchal Valée** (16 août). — L'écrivain **Jouy** (4 septembre). — Le comte **Siméon**, membre de l'Académie des beaux-arts (14 septembre). — Le graveur **Müller** (21 octobre). — Le peintre **Bidault** (octobre). — **L'amiral Duperré** (2 novembre).

PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE EN 1847.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

1847

L'année 1847 commence un vendredi. Mais Paris qui n'est plus superstitieux ne s'inquiète pas de cette coïncidence : elle n'aura d'ailleurs rien de fatal. Après les réceptions officielles, où on cause beaucoup du mariage du duc de Montpensier avec l'infante d'Espagne et du mécontentement que l'Angleterre manifeste de cette alliance, on suit avec curiosité les attaques violentes dont est l'objet le ministère Guizot et Duchâtel, que l'opposition charge de tous les crimes. Les procès de presse défraient aussi les conversations parisiennes. On prête quelque intérêt au procès du gérant du *National*, Delaroche, condamné à un an de prison pour offense au roi et appel à un changement de gouvernement. Les poursuites intentées par le ministre des finances à de Vresse, gérant du *Courrier Français*, occupent l'attention et M. de Girardin énumère à la tribune certains scandales du jour; mais rien ne fait plus de bruit que les démêlés d'Alexandre Dumas avec *le Constitutionnel* et *la Presse* qui lui réclament 220,000 lignes par an. Le grand romancier survit à ces injonctions en annonçant que sa fécondité lui permettra, quand il le voudra, d'en produire le double. On parle déjà de ceux qui l'y aideront.



P.-S. BALLANCHE.
Auteur de la « Palingénésie sociale. »
Né à Lyon en 1776, mort en 1847.
D'après la médaille de David. — (Collection de *l'Art.*)



DERNIÈRE BOUTIQUE DU PONT-NEUF EN 1847.

D'après une eau-forte de 1847, par MARTIAL (POTHÉMONT).

(Collection de M. Gustave Olivié.)

Une fête est donnée au Conservatoire, au profit des inondés de la Loire, sous le patronage de S. A. R. le duc de Montpensier.

Le 12 juin s'éteint dans la discrète pénombre littéraire où il s'était volontairement retiré, l'auteur de la *Palingénésie sociale*, le Lyonnais Ballanche, dernier des philosophes mystiques.

La salle de la Comédie-Française vient d'être réparée pendant une fermeture de plusieurs semaines. « Rarement, dit un journal, Paris s'est vu pendant tant de semaines privé de son théâtre classique, auquel il tient plus qu'il ne dit et, peut-être, qu'il ne croit. »

La maison de Molière interprète, en cette année 1847, quelques pièces à succès en dehors du répertoire classique; entre autres : *Les Aristocraties*, comédie en cinq actes et en vers, d'Etienne Arago; *Cléopâtre*, tragédie en cinq actes de Mme Émile de Girardin; — *Un Caprice*, en un acte, d'Alfred de Musset; —

On réorganise l'École des chartes, et Letronne, de l'Institut, en est nommé directeur. M. de Rémusat est reçu à l'Académie en remplacement de Royer-Collard.

Le 2 janvier, meurt le comte de Bondy, qui fut deux fois préfet de la Seine, d'abord sous les Cent-Jours, ensuite sous Louis-Philippe de 1831 à 1833. Le 26 mars, ont lieu les obsèques de Mlle Mars à la Madeleine.

Au salon annuel on remarque la *Judith* d'Horace Vernet; les *Romains de la décadence*, de Couture; des Corot, des Coignet, des Diaz et six tableaux d'Eugène Delacroix. En même temps, de nouvelles salles sont achevées au Musée de Cluny, où sont exposés les émaux de Limoges, les faïences du moyen âge et de la Renaissance, et dix tapisseries des Flandres (Arras) du XVIe siècle.

Le 14 avril, le chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain est ouvert à la circulation. Le même mois, commencent au Champ-de-Mars les courses instituées par la Société d'encouragement pour l'amélioration des races chevalines en France. Le gagnant du 25 avril est *Hack*, au baron de Rothschild.

J.-J. Ampère est élu à l'Académie française en remplacement de Guiraud. Renan reçoit, au concours, de l'Institut, le prix de linguistique fondé par le comte de Volney, pour son *Essai sur les langues sémitiques* La Société de géographie, dans sa séance du 2 mai, décerne deux grandes médailles d'or, l'une à Rochet d'Héricourt et l'autre au docteur Naquart, pour leur voyage en Abyssinie.



PIERRE-MARIE TAILLEPIED, COMTE DE BONDY.

Né à Paris en 1766, mort en 1847. — Préfet de la Seine du 20 mars au 16 juillet 1815 et du 21 février 1831 au 22 juin 1833.

(Bibliothèque nationale.)



LES PARISIENS DE PARIS EN 1847.

Barye. Viollet-le-Duc. Stanislas Laugier. Théodore Rousseau.
Th. Barrière. Préault. Littré. Andral.
Paul Huet. Ernest Laugier. Déjazet. Léon Foucault. Amb. Firmin Didot.
Baltard. Nélaton. Ledru-Rollin. A. Baraguay-d'Hilliers.
Méryon. Daubigny. Duret. Bellot. Léon Cogniet,
A. de Musset. Paul de Saint-Victor. Pierre Leroux. Aug. Dumont. Murger. Duc.
De Luynes.

Le Château de cartes, comédie en trois actes, en vers, de Bayard. Sur l'Odéon pèse déjà la malechance. « Quel gouffre que ce théâtre de l'Odéon! écrit le critique du *Moniteur universel*. Que d'œuvres il engloutit chaque année! Il semble que tous les directeurs de cette entreprise, désespérant de faire fortune par la qualité, ne voient leur salut que dans la quantité. Aussi peut-on à peine suivre de l'œil cette danse de morts. » On est pourtant unanime à considérer comme un succès la pièce d'*Egmont*, tragédie en six actes d'Alexandre Roland. Au *Théâtre-Historique*, Alexandre Dumas obtient un succès littéraire avec *Intrigue et Amour*, drame en cinq actes et neuf tableaux, imité de Schiller.

A l'Opéra, que quitte Mme Stolz, sa pensionnaire acclamée depuis six ans, on court entendre Godefroy, le « premier harpiste du monde ». A l'Opéra-Comique, la recette atteint le maximum avec une reprise de *l'Éclair*, musique d'Halévy, joué pour la première fois en 1835. Au Théâtre-Italien, Mme Alboni débute dans la reprise de *Sémiramide*.

Au milieu de ces menus événements qui sont la monnaie courante de la vie parisienne, éclate l'affaire Teste-Cubières qui se termine le 17 juillet par la condamnation de deux anciens ministres à des peines infamantes. L'émotion publique n'est pas calmée qu'on assiste à un drame épouvantable. Dans la nuit du 17 au 18 août, les commissaires de police du quartier du Roule et du quartier des Champs-Élysées sont mandés d'urgence au nº 55 du Faubourg Saint-Honoré, où un crime vient d'être commis. Mme la duchesse de Praslin a été assassinée. La nature des plaies et la preuve évidente qu'une lutte longue, atroce, avait été soutenue par la victime, ne laissaient pas le moindre doute sur le meurtre; de même que l'enquête, scrupuleusement menée sur place, établit péremptoirement que l'assassin ne pouvait être que le duc de Praslin. Malgré ce flagrant délit, le duc de Praslin n'est pas arrêté immédiatement. Il a toute liberté, dans la journée du 18, de prendre du poison. Ce n'est que le 21 août, sur un mandat décerné le 20, que le duc, malade du laudanum absorbé, est transporté de son domicile à la maison d'arrêt du Luxembourg, rue de Vaugirard.

Le duc de Praslin expire le lundi 23 août. L'instruction tombe d'elle-même devant cette disparition, et la Cour des Pairs déclare qu'il n'y a plus lieu à poursuivre, le coupable s'étant fait justice lui-même.

Un événement d'un autre ordre marque aussi l'année 1847, d'autant plus intéressant qu'il se produit en pleine crise économique. C'est le fonctionnement de la *Société d'études pour le canal de Suez*, fondée à la fin de 1846, et qui eut son réel développement en 1847. Elle avait pour créateur Prosper Enfantin, chef des saint-simoniens, et pour adhérents tous ses disciples. Malheureusement les circonstances politiques qui suivirent arrêtèrent leurs projets. Dix ans devaient s'écouler avant qu'ils ne fussent repris par M. de Lesseps, qui les réalisa.

Le 23 septembre, s'éteint une des plus brillantes intelligences de la grande période littéraire. Frédéric Soulié, dont le nom restera inoubliable pour les Parisiens, succombe à une implacable maladie en pleine fleur de la vie, à quarante-sept ans.

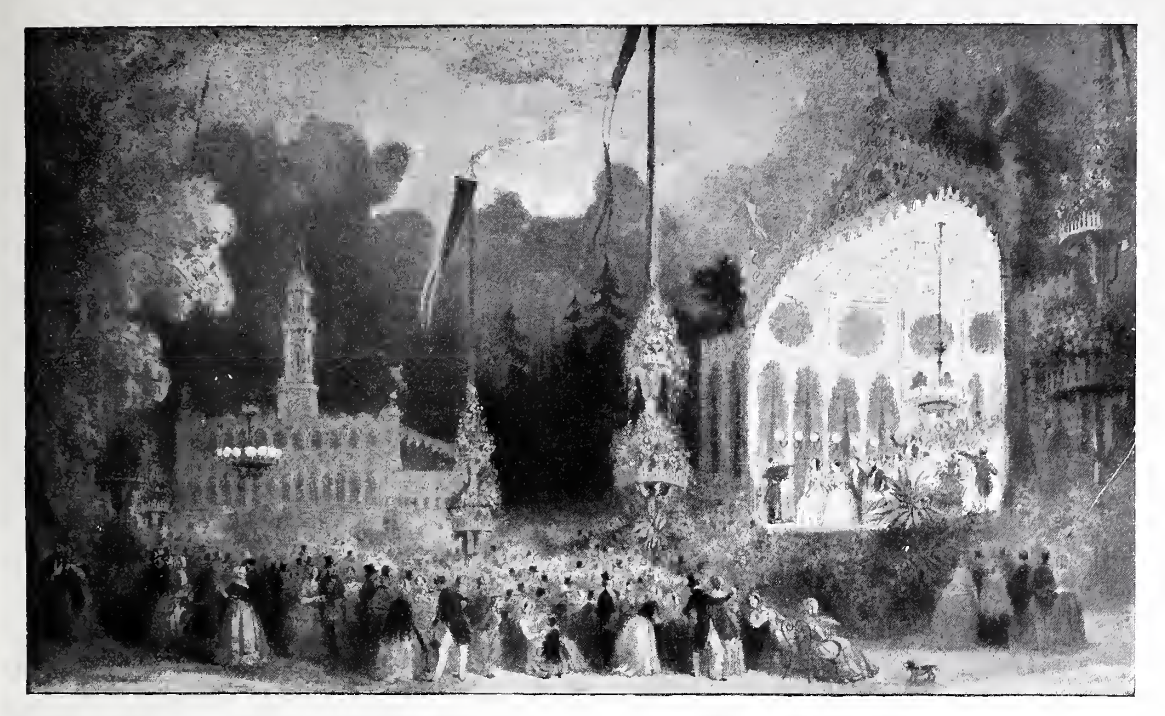


LES ROMANTIQUES. — FRÉDÉRIC SOULIÉ.
(Musée Dantan.)
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

En octobre a lieu la séance annuelle de l'Académie des Beaux-Arts où sont attribués les grands prix de Rome. Le sujet du concours du grand prix de peinture est la *Mort de Vitellius*. Lenepveu enlève le 1er grand prix; Baudry le second.

La nouvelle de la soumission d'Abd-el-Kader, qui a eu lieu dans la nuit du 22 au 23 décembre 1847, cause dans la capitale une vive impression. Quelques jours après, le 31 décembre, meurt la princesse Adélaïde, sœur du roi, et ce n'est pas seulement la cour, mais Paris tout entier qui porte le deuil de cette femme d'élite et de cœur.

L. Sévin-Desplaces.



LE CHATEAU DES FLEURS. — CHAMPS-ÉLYSÉES.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

La Première de la Reine Margot

Des amateurs forcenés firent la queue aux portes du théatre depuis la veille au soir du jour fixé pour l'ouverture. Ce fut une station de vingt-quatre heures! Et on était en février! Il est vrai que l'hiver se montrait clément, cette année. Vers dix heures du soir, les porteurs de bouillon commencèrent de circuler, parmi les files en permanence.

A minuit, arriva le tour des pains sortant de la fournée. Des marchands du voisinage eurent l'idée de vendre des bottes de paille fraîche sur lesquelles plus d'un s'étendit voluptueusement.

La nuit se passa en bruit, en conversations joyeuses : le bon ordre ne fut pas un instant troublé.

Par intervalles, des chœurs très harmonieux se faisaient entendre.

L'endroit était éclairé par des centaines de lanternes et de lampions. C'était un spectacle animé et des plus curieux.

Au petit jour eut lieu l'intermède du café au lait, accompagné de petits gâteaux tout chauds.

Quelques personnes de l'assistance arrêtèrent les porteurs d'eau qui passaient et firent en public des ablutions permises.

La nuit et la journée furent le triomphe des charcuteries à l'œil.

CHATEAU DES FLEURS

AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES,

Avant l'Arc-de-Triomphe (intra-muros, vis-à-vis Beaujon.)

Tous les soirs, de 7 à 11 h.,
PROMENADES ET CONCERTS.
NOCTURNES, CAVATINES, ROMANCES, AIRS NOUVEAUX, CHANSONNETTES COMIQUES.

Jeux de toute espèce,
Glaces de la Reine de Castille. — Glaces entières, 15 c., — 1/2 glaces, 40 c.

Prix d'entrée : 1 fr

Chaises louées d'avance et numérotées 1 fr en sus. — L'entrée est gratuite pour les enfants au-dessous de dix ans. — S'adresser pour les locations, chez BERNARD-LATTE, 2, boulevard des Italiens, et au CHATEAU DES FLEURS.

AUJOURD'HUI DIMANCHE 25 JUILLET 1847

OUVERTURE

PAR

LA FÊTE DES FLEURS

EXÉCUTION A GRAND ORCHESTRE
SOUS LA DIRECTION DE GIUSEPPE DANIELE.

Tous les soirs, de 7 à 11 h.
PROMENADES ET CONCERTS
DOUBLE ILLUMINATION AU GAZ ET EN VERRES DE COULEURS
FLAMMES DU BENGALE, FEUX ROMAINS,
Tir au pistolet pour dames

Prix d'entrée : 5 fr

Chaises louées d'avance et numérotées 1 fr en sus. — L'entrée est gratuite pour les enfans au-dessous de [illegible] — S'adresser pour les locations, chez BERNARD-LATTE, 2, boulevard des Italiens, et au CHATEAU DES FLEURS.

LE CHATEAU DES FLEURS justifiera pleinement son titre établi dans une position excellente, sur l'avenue des Champs-Elysées, en vue de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, il sera chaque soir la halte naturelle au retour du Bois, il sera le bouquet digne de la ville de Paris, un bouquet de huit mille mètres carrés.

Rien n'est épargné par l'administration pour satisfaire aux exigences des plus difficiles. LE CHATEAU DES FLEURS réunira les jeux de toute espèce, il aura le tir au pistolet pour dames de Henry, les mélodies de Schubert et les glaces de Blanche, bercé sur sa banquette, l'élégant désœuvré y trouvera, à la clarté d'une double illumination au gaz et en verres de couleurs, des femmes à regarder, de la musique à entendre, [illegible] Giuseppe Daniele, et des chanteurs [illegible] exécuteront les chefs-d'œuvre des grands maîtres et des morceaux inédits, [illegible]

LE CHATEAU DES FLEURS est une excellente innovation à introduire en France, [illegible] A l'étranger, il n'en est pas ainsi, et pendant certains étés de Londres, on a vu toute la fashion anglaise, les lords en bas de soie et les femmes en toilette de bal, venir s'asseoir sur l'herbe au Vauxhall ou à Surrey-Garden, pour entendre chanter en plein vent [illegible] Ce sont ces éblouissantes fêtes [illegible] Paris, et pour les résumer d'un trait [illegible] mot d'une spirituelle dame : « Nous allons des concerts dans un bouquet. »

L'administration du CHATEAU DES FLEURS [illegible] Paris, le goût de la musique et des fleurs, que le peuple partage avec les classes privilégiées; [illegible] l'entrée gratuite aux [illegible] pour tous, pour les riches comme pour la fortune moyenne, le CHATEAU DES FLEURS aura les sympathies de tous, et une vogue immense attend son ouverture.

SPÉCIMEN D'AFFICHE.
(Collection G. Hartmann.)



CE QU'ON VOIT AU CHATEAU DES FLEURS.
D'après une gravure de l'époque.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



LE MARCHAND DE CHANSONS.
D'après une gravure de l'époque.
(Musée Carnavalet.)

L'air était saturé de cet arome culinaire. Un vendeur de chansons qui, accouru des premiers, se trouvait près des portes d'entrée, non pour faire du commerce mais pour son bon plaisir, eut tout à coup une inspiration. Il fit garder sa place, et il courut à son imprimerie, rue de la Harpe; là, en un tour de main, il écrivit une chanson et la fit imprimer aussitôt. Il revint, en toute hâte, la crier et la chanter parmi les groupes de faction, et il en vendit un nombre considérable d'exemplaires.

HOSTEIN.
(*Le Constitutionnel.*)

L'Orgie romaine, tableau de Couture.

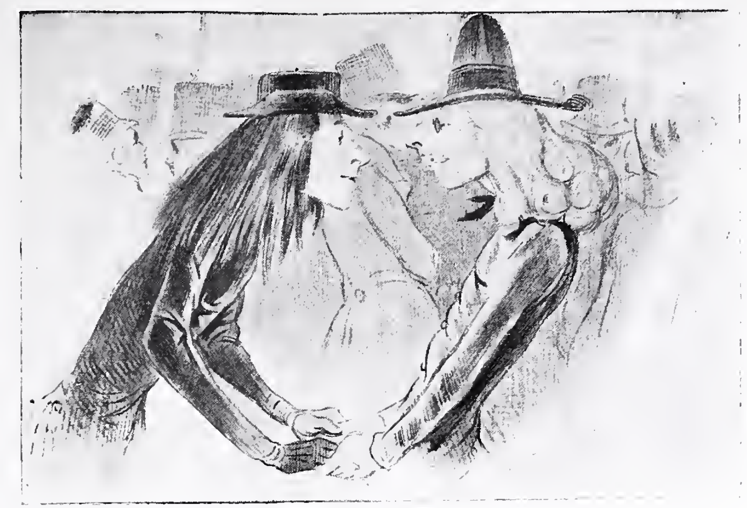
L'*Orgie romaine*, par M. Couture est le tableau qui, cette année, a le plus vivement excité l'attention. L'idée vraie ou fausse d'une certaine analogie entre notre époque et celle de la décadence romaine a été, depuis environ un quart de siècle, le thème favori d'un grand nombre d'œuvres littéraires. Les générations de 1789 à 1815 sont ordinairement comparées aux vieux Romains de la République; celles qui datent de 1815 et surtout de 1830 sont accusées d'incliner à l'imitation de la Rome impériale. Cette satire de notre temps, d'une évidente exagération, paraît avoir cependant assez d'apparence de vérité pour que, après avoir inspiré quelques belles pages en prose et en vers, elle ait inspiré la peinture à son tour. Un mâle reproche sous forme poétique n'est jamais pour nuire beaucoup. La composition de M. Couture, vaste, énergique, montre la jeunesse patricienne du règne de Vitellius, épuisée de veilles et d'ivresse, poursuivant les ombres du plaisir au milieu des amphores et des fleurs, dans l'atrium d'un palais splendide. Les statues de marbre des illustres Romains, leurs aïeux, se dressent autour de ces jeunes insensés comme le spectre du Commandeur au festin de Don Juan. Si la vie de l'intelligence n'était pas engourdie dans ces cœurs blasés, les pâles et sévères figures des héros y éveilleraient des remords. Deux philosophes, immobiles comme les marbres, regardent avec plus de tristesse encore que d'indignation cette scène de désordre et d'avilisse-



CE QU'ON VOIT AU CHATEAU DES FLEURS.
D'après une gravure de l'époque.
(Collection G. Hartmann).

ment. La vigueur, la hardiesse, la fougue, une rare facilité, sont les qualités incontestables de *l'Orgie romaine*. L'auteur est très jeune; il s'élance avec ardeur dans une voie qu'il se trace lui-même. La curiosité publique, les encouragements ne lui ont pas manqué.

(*Magasin Pittoresque.*)



LES JEUNES PEINTRES.
D'après une caricature de l'époque. — (*Musée du Rire.*)

Les chemins de fer atmosphériques.

CHEMIN DE FER D'ESSAI A LA GARE DE SAINT-OUEN, CHEMIN DE FER DE SAINT-GERMAIN.

Les résultats qu'on a obtenus à Saint-Ouen ont été très satisfaisants; avec un vide de 0,30 à 0,375, le train, composé de trois voitures, franchit en une minute les 595 mètres de développement du tube de propulsion, en atteignant ainsi une vitesse moyenne de 36 kilomètres ou 9 lieues à l'heure, gravit la dernière partie de la rampe, gagne le point de la pente où commence la déclivité de 0,007, et revient au point de départ, de telle sorte que le piston s'introduit de lui-même dans le tube de propulsion, où le train est lancé de nouveau à une grande vitesse.



LES HÉRITIERS.
D'après un dessin de Bellangé.
(Musée Carnavalet.)

Avec un vide de 0,45 à 0,50, le train franchit les 595 premiers mètres en 30 secondes et revient au point de départ, après avoir parcouru en une minute et demie les 1,102 mètres restant, de sorte que le tour total présentant un développement de 1697 mètres est fait en deux minutes. La vitesse moyenne est dans ce cas de 72 kilomètres ou 18 lieues à l'heure dans le parcours du tube de propulsion, mais elle est beaucoup plus considérable vers le milieu de ce parcours.

Si l'on avait eu un parcours de 8 ou 10 kilomètres, avec des courbes de 3 à 600 mètres de rayon, comme celle qui existe dans la ligne des tubes, la vitesse qu'on obtiendrait serait bien plus considérable : car il faut observer qu'à la gare Saint-Ouen, on sort des tubes à raison de 15 à 20 mètres à la seconde, dans une courbe de 84 mètres de rayon; aussi a-t-on dû employer les voitures articulées de M. C. Arnoux, l'habile directeur des ateliers de construction des Messageries Générales. Des ingénieurs avaient émis l'opinion que, dans la marche du convoi, la tige du piston s'échaufferait d'une manière sensible : l'expérience est là pour les convaincre du contraire; la tige en métal ne frotte point sur les



SI CELA VOUS FAIT PLAISIR.
D'après un dessin de Plattel. — (Collection Raoul Deberdt.)

ressorts de métal; il y a toujours une légère couche de graisse interposée entre les deux métaux et qui facilite le glissement. Nous avons observé que plus on marche, plus les ressorts se dressent, n'éprouvant pas la moindre altération.

Le ministre des travaux publics a nommé une commission pour lui faire un rapport sur les essais de Saint-Ouen; l'Académie des sciences a délégué les membres de la section de mécanique, auxquels elle a adjoint MM. Arago et Séguier; la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale est aussi appelée à donner son avis sur une invention toute française.

Espérons que l'opinion de ces corps savants sur l'emploi pratique de la soupape de M. Hédiard sera de nature à la faire appliquer sur une ligne de 10, 15, 20 kilomètres, afin de prouver en France ce qui se prouve aujourd'hui en Angleterre, que les frais d'exploitation sont moindres que par le système à locomotives. Car, pour l'adoption de ce système, c'est une question d'argent, puisque la *sécurité* qu'il présente sur celui à locomotives n'est que secondaire pour beaucoup de gens, tandis qu'elle devrait être la question principale.

Depuis longtemps, en France, plusieurs ingénieurs distingués, MM. Mallet, Teisserenc, Vinguier, etc., ont appelé l'attention du gouvernement et du public sur l'opportunité de faire en grand des essais sur le mode de propulsion atmosphérique appliqué aux chemins de fer.

M. Arago en a parlé dans un rapport qu'il fit à la Chambre des députés; ce fut lui qui provoqua, pour essai, le vote de 1,800,000 francs qui furent accordés ensuite par arrêté ministériel à la Société du chemin de fer de Saint-Germain. Cette Société s'est mise en mesure de faire sur une longueur de 8 ou 10 kilomètres l'application du système atmosphérique en employant la soupape de MM. Clegg et Samuda.

Cette répétition d'un essai déjà fait en Irlande ne pourra être terminée pour les 8 ou 10 kilomètres que vers le mois de mai 1847, et l'envoi en Angleterre de quelques-uns des membres du Corps royal des ponts-et-chaussées, chargés d'examiner le nouveau chemin de fer atmosphérique de Croydon, n'aurait pas coûté tout à fait aussi cher, et on aurait été tout aussi bien et plus promptement mis au courant des améliorations qui avaient pu être faites depuis la construction de celui de Dalkey à Kingstown, en Irlande.

H. A. Dubern.



MEURTRE DE VITELLIUS.

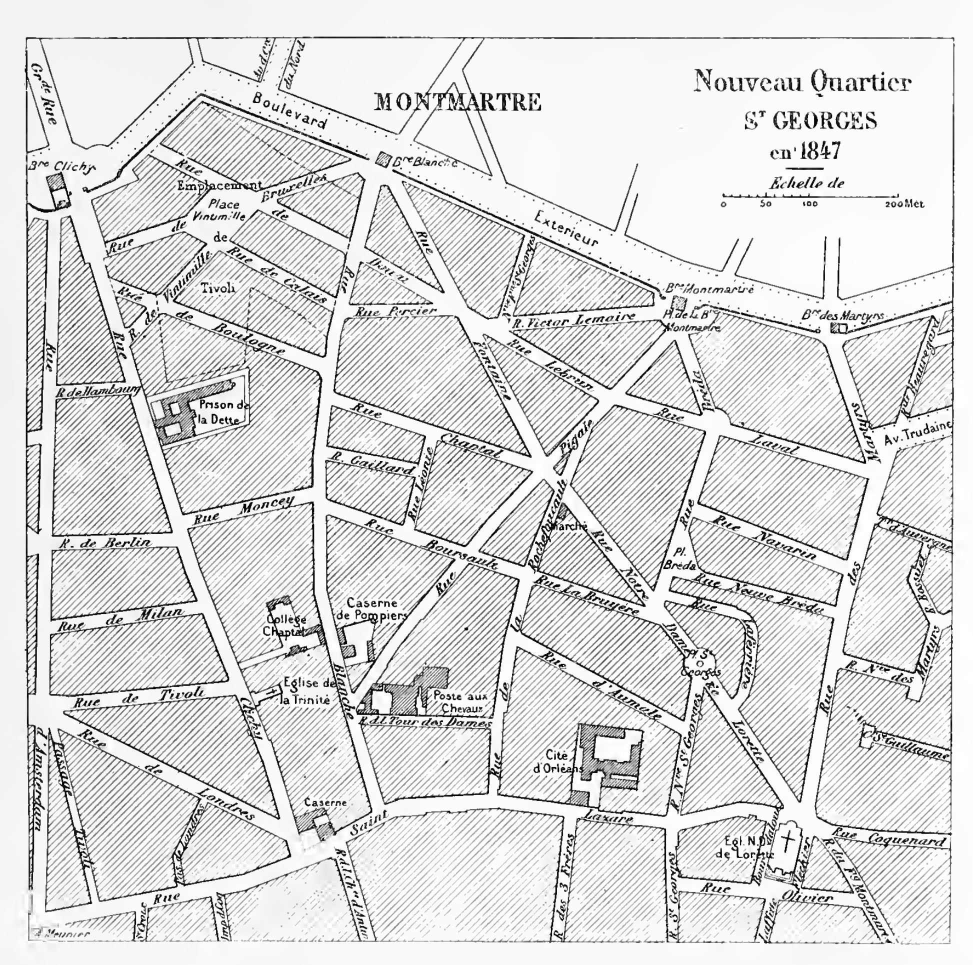
Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture de 1847.

Tableau de Lenepveu. — (École des Beaux-Arts.)

Assassinat de la duchesse de Praslin.

(16 août.)

PENDANT la nuit, un crime horrible est commis sur la personne de Mme la duchesse de Praslin, fille unique de M. le maréchal comte Sébastiani. Le duc et la duchesse s'étaient retirés chacun dans son appartement. Mais deux ou trois heures plus tard, vers deux heures du matin, le bruit d'une sonnette irrégulièrement agitée réveilla l'un des domestiques et lui annonça que la duchesse réclamait ses services; il s'habilla à la hâte, courut à l'appartement de sa maîtresse, et chercha à ouvrir la porte. Une résistance inaccoutumée ne lui permettant pas d'entrer, il se disposait à se retirer, lorsqu'il entendit des gémissements étouffés partir de l'intérieur de l'appartement. Craignant que la duchesse ne fut incommodée, et n'écoutant que son dévouement, il fit de nouveaux efforts et parvint à enfoncer la porte.



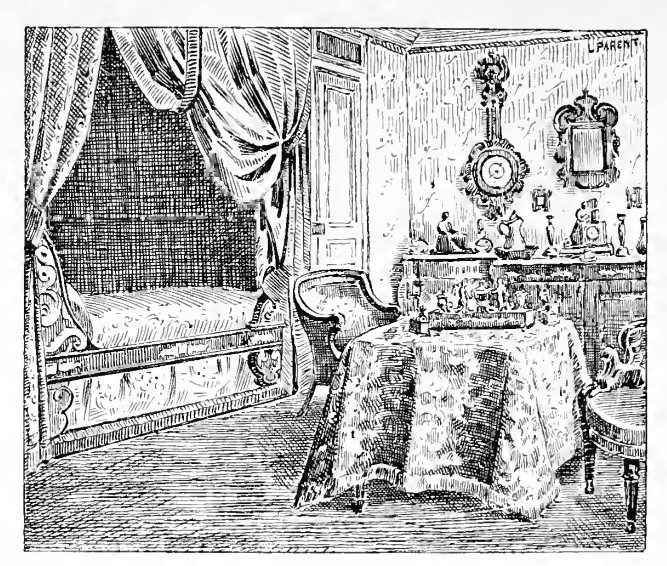
LE QUARTIER SAINT-GEORGES EN 1847.
Plan dressé par A. MEUNIER, d'après les documents de l'époque.
(Collection Charles Simond.)

En ce moment, un spectacle affreux s'offrit à ses regards : Mme la duchesse de Praslin était étendue, baignée dans le sang qui s'échappait avec abondance de larges et profondes blessures qu'elle avait reçues à la gorge, et ne laissait entendre qu'un faible râlement d'intervalle à intervalle. Ses mains étaient teintes de sang, et des mèches de cheveux éparses sur le parquet annonçaient qu'elle avait dû soutenir une lutte avec le meurtrier; mais on ne remarquait aucune trace de vol : on voyait seulement quelques légers meubles et autres menus objets déplacés ou renversés, circonstance qui ne pouvait se rattacher qu'à une lutte ou à la précipitation de l'assassin à se sauver.

En présence de ce tableau horrible, le domestique recula épouvanté et appela des secours aussitôt. Ses cris furent entendus de M. le duc de Praslin, qui accourut en toute hâte et se jeta sur le corps ensanglanté de sa femme, qu'il étreignit dans ses bras. Des médecins furent demandés et vinrent sur le champ prodiguer les secours de l'art à la victime; malheureusement, les blessures étaient tellement graves qu'elle mourut deux heures plus tard.

Dès le premier moment où la justice était arrivée sur les lieux, un fait bien grave avait été constaté. L'appartement occupé par le duc et la duchesse de Praslin était situé au rez-de-chaussée; d'une antichambre donnant sur le perron, on communiquait par la gauche au boudoir; à droite une petite pièce précédait la chambre à coucher du duc, qui se trouve adossée aux murs de l'Elysée-Bourbon.

En examinant le parquet, on découvrit qu'une trace sanglante marquait le trajet de la chambre à coucher de la duchesse à celle du duc. En même temps, on recueillit le témoignage du domestique



CHAMBRE DE Mlle MARS SOUS LOUIS-PHILIPPE.
D'après un dessin de PARENT. — (Collection Charles Simond.)

qui, attiré par les cris de la femme de chambre, avait, après d'inutiles efforts pour ouvrir la porte de la chambre à coucher de la duchesse, fait le tour de l'hôtel, afin de venir au secours de son infortunée maîtresse en escaladant les fenêtres donnant sur le jardin.

Le domestique déclarait qu'au moment où il arrivait dans le jardin, il avait aperçu un homme ayant la taille et tout l'extérieur du duc, lequel, en entendant le bruit de ses pas, s'était rejeté dans l'intérieur de la chambre à coucher, s'écartant ainsi brusquement d'une des fenêtres qu'il venait d'ouvrir, pour faire croire sans doute que c'était par cette issue que le meurtrier s'était introduit. Parmi les objets trouvés dans la chambre, on a ramassé un pistolet chargé à balles et amorcé de sa capsule. Cette arme, qui a été reconnue pour appartenir au duc de Praslin, était non seulement souillée du sang dans lequel elle était tombée, mais elle portait à la crosse des fragments de chair, et sur le visage et le crâne de la victime, on retrouvait la trace de coups qui avaient conservé l'empreinte des arabesques et des ciselures creusées par le burin de l'ouvrier.

En présence d'indices si graves, des ordres durent être donnés pour que le duc de Praslin fût gardé à vue, et les magistrats durent lui adresser des questions dont la forme et la gravité étaient de nature à lui faire comprendre que ce n'était plus désormais comme témoin seulement qu'il était appelé à s'expliquer. En même temps, une perquisition était faite dans un logement particulier ou des pièces de nature à établir des charges graves étaient saisies, à ce que l'on assure, et où l'on constatait en même temps que des papiers et des objets dont on n'a pu reconnaître la nature venaient d'être tout récemment livrés aux flammes. Sur les vêtements dont était couvert le duc, on précisait également l'existence de nombreuses taches de sang, que du reste il disait avoir reçues dans le contact du corps de la malheureuse duchesse, qu'il avait serrée entre ses bras en arrivant dans son appartement au moment de la découverte du crime; on établissait également que les cheveux trouvés entre les doigts crispés de la duchesse et dans la mare de sang où gisait son corps étaient précisément de la même couleur et de la même longueur que ceux de son mari.


LES PARISIENS DE PARIS EN 1847. — LES FORAINS.
D'après un dessin populaire. — (Bibliothèque nationale.)

L'attitude du duc durant ces pénibles investigations de la justice présentait, à ce que l'on rapporte, un singulier contraste avec ce qu'elle était d'ordinaire. Petit de taille, nerveux, énergique, fier et d'une extrême irascibilité, il n'avait pu jusqu'alors supporter une contradiction et aurait re-


MAISON DE Mlle MARS.
D'après une estampe de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

gardé une question comme une offense;[1] maintenant il se montrait abattu, atterré, et ne trouvait pas une parole pour protester contre l'horrible soupçon qui semblait planer sur lui.

Le duc de Choiseul-Praslin, revêtu depuis le 6 avril 1845 de la dignité de pair de France, fut mis en état d'arrestation quoiqu'il fût, au point de vue de l'immunité parlementaire, protégé par l'article 29 de la Charte. La chambre autorisa les poursuites à cause du flagrant délit.

Après l'arrestation du duc, les magistrats avaient trouvé dans une des poches de sa robe de chambre une fiole qui contenait du laudanum. M. de Praslin venait d'avaler une partie de cette substance.

(*Annuaire historique de Lesur.*)



L'IMPÔT SUR LES CHIENS.
D'après une gravure de l'époque.
(Musée Carnavalet.)

La Fondation de " l'Epoque " et le Carnaval de 1847

Le carnaval de 1847, apporta une idée aux administrateurs de l'*Epoque*. Un char gigantesque fut confectionné, dans lequel on fit prendre place à une collection de garçons bouchers refusés au cortège du bœuf gras, à des figurants, des apprentis imprimeurs, représentant chacun un des personnages du roman de Paul Féval, *le Fils du Diable;* d'autres étaient chargés de symboliser tous les corps d'état que fait vivre la prose, l'imprimerie par Gutenberg, etc., etc.

Quelques timides administrateurs se récrièrent bien contre les frais énormes des costumes, des cavalcades, des oriflammes; rien n'y fit; Anténor Joly et Lamartinière prouvèrent qu'il n'existait pas de meilleur moyen de produire un grand effet, et le char et ses accessoires furent acceptés.

C'était le samedi : le dimanche, le char devait faire sa première apparition et circuler jusqu'au



LA CHANSON POPULAIRE A PARIS.
J'ai qual' sous.
D'après une estampe de l'époque.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



LA CHANSON POPULAIRE A PARIS.
Monsieur Balochard.
D'après une estampe de l'époque.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

mardi. On s'aperçut tout à coup qu'il manquait au travertissement un personnage indispensable, une femme qui devait représenter je ne sais quelle divinité de l'Olympe. Peu de dames du monde, on le sentait bien, auraient brigué l'honneur de figurer dans un pareil cortège, et d'un autre côté le préfet de police, M. Delessert, qui poussait



UNE LOGE DE PREMIER BALCON AU THÉATRE.
D'après une lithographie de Bellangé. — (Collection G. Hartmann.)

l'honnêteté jusqu'à l'austérité, avait absolument interdit l'exhibition d'aucune drôlesse, comme cela se pratiquait généralement pour le char du bœuf gras.

Il fallait non seulement une femme. mais une très belle femme, puisqu'elle devait être placée, sceptre en main et couronne de carton doré en tête, au point culminant du char. Solar, Lamartinière, toute la rédaction, tout le conseil d'administration, se trouvaient dans un embarras inexprimable, lorsqu'un domestique vint annoncer à Solar qu'une dame, qui ne parlait qu'anglais, avait fait comprendre qu'elle désirait le voir et lui faisait passer sa carte. Solar examina la carte ; elle portait au dos une recommandation du célèbre romancier Dickens.

— Faites entrer cette dame, dit-il au domestique

La visiteuse, qui avait remis la carte de Dickens, entra. C'était une merveilleuse créature d'Outre-Manche, aux cheveux d'or, aux yeux de lapis-lazuli, une Vénus de Milo, plus la vie et les deux bras.

Solar, resté seul, la pria d'exposer l'objet de sa visite.

— Mon Dieu, fit la solliciteuse, j'habite Londres depuis mon enfance, mais je n'en suis pas moins française de cœur, et, quoique ne connaissant pas votre langue, j'en ai pu apprécier par des traductions, les principaux chefs-d'œuvre. Justement émue par la lecture

LUCIE DE LAMMERMOOR.
Costume de *Lucie*.
D'après une maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



LUCIE DE LAMMERMOOR.
Costume d'*Edgar*.
D'après une maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



LUCIE DE LAMMERMOOR.
Costume d'*Asthon*. — D'après une maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

des œuvres de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, de Musset, de tous vos grands écrivains enfin, j'ai eu la témérité de composer un roman que j'ose soumettre à votre appréciation.

Solar prit le manuscrit; la dame se leva.

Au moment où elle allait se retirer, une inspiration subite lui avait traversé l'esprit.

— Restez, Madame, fit-il avec empressement, vous m'êtes adressée par le plus grand romancier moderne de l'Angleterre et je ne dois pas vous cacher la vérité : seule et sans nom connu en France, il vous est impossible de prétendre publier la traduction d'un roman dans un journal comme le nôtre; nous avons ici une sorte de franc-maçonnerie du talent à laquelle il faut être initié pour pouvoir se produire dans le monde des lettres.

— Mais alors, murmura l'Anglaise avec émotion, je n'ai plus qu'à repartir pour l'Angleterre.

— Non, Madame, ajouta Solar, il ne sera pas dit que M. Dickens vous aura en vain adressée à moi; je suis convaincu que votre roman est l'œuvre d'une personne de mérite; voulez-vous me faciliter les moyens de le publier?



LUCIE DE LAMMERMOOR.
Costume de *Gilbert*. — D'après une maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



ALCIDE TOUSEZ DU VAUDEVILLE.
D'après un portrait de l'époque.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

— Mais je ferai tout ce qu'il faudra! s'écria l'Anglaise qui voyait le ciel se rouvrir pour elle.

— Eh bien! Apprenez que demain tous les littérateurs français et quelques sommités étrangères, Hugo, Balzac, Dumas, Scribe, Musset, E. Sue, M. Gautier, Lamartine, Meyerbeer, Alphonse Karr, Paul de Kock, Listz, Thalberg, Roger de Beauvoir, tous enfin, désireux de donner des marques de sympathie à mon journal, se réunissent en une superbe calvacade, et, déguisés en personnages de l'œuvre gigantesque de Paul Féval, *le Fils du Diable*, que nous publions, vont traverser Paris, les uns à cheval, les autres sur un char



LA MODE EN 1847.
Costume amazone.
(D'après un dessin d'*Anaïs Toudouze*.)

splendide fourni par la société des gens de lettres.

— Mais quel rapport?... fit l'Anglaise avec anxiété.

— Un rapport tout naturel : s'il vous était donné de figurer à cette touchante manifestation, vous vous trouveriez en relation avec toutes les gloires littéraires de la France : dès lors vous ne seriez plus une inconnue pour aucun de ces messieurs, et comme votre nom serait publié avec les leurs par les journaux qui rendront compte de cette fête, je pourrais...

— J'ai compris! fit l'Anglaise enthousiasmée.

Un instant après, une voiture l'emportait chez un costumier, et le lendemain, les badauds de Paris pouvaient voir dans un magnifique char, au milieu de tous les figurants et garçons bouchers empruntés au cortège du bœuf gras, la fille d'Albion habillée en divinité, bras nus et décolletée outre mesure, heureuse et fière de se retrouver en pareille compagnie.

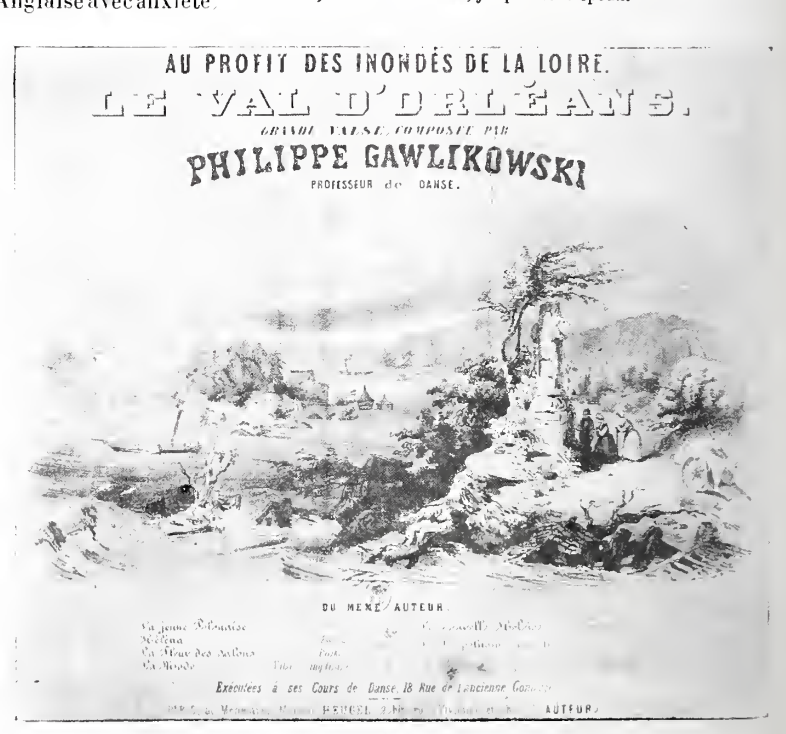
Solar avait eu soin, pour éviter tout accident, de mettre un homme sûr à côté d'elle. Naturellement cet interprète eut à répondre à toutes les questions de la romancière, et quand elle lui demanda le nom d'un grand gaillard à longs cheveux qui tournait la machine à l'imprimerie de l'*Epoque*, il ne manqua pas de lui dire : ce gentlemann, c'est Théophile Gautier.

— Je n'aurais jamais cru, disait-elle le lendemain à Solar, que tous ces grands hommes fussent si gais et si simples; Meyerbeer et Balzac n'ont cessé de toute la journée de manger du pain et du cervelas : quant à M. Scribe et à Victor Hugo, ils ont fait arrêter le char à la porte de tous les marchands de vin. (1)

H. DE VILLEMESSANT.

(*Mémoires d'un journaliste.*)

(1) Le nom de la belle Anglaise ne fut jamais connu, et il est probable que Solar, qui n'était pas en reste d'arguments, trouva une raison plausible pour ne pas publier le roman de la débutante. Peut-être bien l'histoire racontée par Villemessant est-elle de pure invention. Ce qui est vrai, cependant, c'est que Paris s'en occupa, en fut intrigué et qu'il y eut à l'*Epoque* une pluie de lettres de prétendants qui voulaient à tout prix être chacun *le Dieu* de cette divinité. Solar raconte ailleurs qu'elle aurait pu ce jour-là, après la promenade, du char, conduire à l'autel, jusqu'à cent époux.



LES INONDATIONS DE LA LOIRE.
En-tête de composition musicale. — (Collection G. Hartmann.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1847

Janvier.

11. — **Ouverture de la session législative** de 1847.

14. — Émotion produite à Paris par la nouvelle des **troubles de Buzançais** qui avaient eu lieu la veille (assassinat de M. Chambert-Huard par les émeutiers).

Février.

10. — A la Chambre des députés, **discours de Blanqui** (l'économiste) en faveur de l'Association du Libre-Échange. — Interpellation du comte de Castellane sur la prétendue mission d'**Alexandre Dumas** en Algérie et sur l'octroi qui lui avait été fait d'un bateau à vapeur de l'État, la *Véloce*.

15. — Ordonnance déterminant et complétant les **attributions de la Cour des comptes.**

20. — **Ouverture du Théâtre Historique**, dont le privilège avait été accordé à Alexandre Dumas. — Bal donné à l'Odéon par la Société des artistes peintres au profit de la caisse de secours.

27. — M. de Bois-Milon, secrétaire des commandements du prince royal, écrit aux journaux pour déclarer que, contrairement à la nouvelle qui en a été donnée, le comte de Paris n'a pas assisté à la représentation de *la Reine Margot* et que « le seul théâtre auquel soit encore allé le jeune prince est le Cirque, où il vient d'assister à une représentation de *la Révolution Française* ».

Mars.

7. — Exécution au Conservatoire de *Christophe-Colomb*, ode-symphonie de **Félicien David**, au profit de l'Association des artistes musiciens.

8. — Quête à Saint-Roch, par la comtesse d'Armaillé, la marquise de Béthisy, la vicomtesse de la Villemarqué, etc. au profit de l'œuvre de Marie-Thérèse.

14. — **M. Hébert**, procureur général près la cour royale de Paris, est nommé **ministre de la justice** et des cultes, à la place de M. Martin (du Nord) décédé.

26. — La Chambre des députés repousse la **proposition Ducos et Crémieux** relative à la **réforme du système électoral.**

Avril.

21. — La Chambre des députés repousse la proposition de M. de Rémusat contre le **cumul des fonctions publiques et du mandat législatif.** — A l'Académie française, élection d'**Ampère** à la place d'Alexandre Guiraud (il avait pour concurrents Vatout, Saintine, Pariset et Émile Deschamps).

24. — Ouverture du service atmosphérique sur le **chemin de fer de Paris à Saint-Germain.**

Mai.

6. — Lecture au palais du Luxembourg par le ministre de la justice d'une ordonnance tendant à saisir la Chambre des pairs d'une **accusation contre le général Despans-Cubières**, prévenu de tentative de corruption et d'escroquerie (de complicité avec l'ancien ministre Teste dans l'affaire des mines de Gouhenans).

9. — **Remaniement ministériel.** M. Dumon est nommé ministre des travaux publics en remplacement de M. Lacave-Laplagne — M. Jayr, ministre des finances en remplacement de M. Dumon — le général Trézel, ministre de la guerre en remplacement du général Moline Saint-Yon — le duc de Montebello, ministre de la marine, en remplacement du vice-amiral de Mackau.

16. — **Ouverture des fêtes musicales d'Enghien** dans les salons du restaurant Desmarres.

19. — Adoption par la Chambre des députés d'un projet de loi rétablissant le **chapitre royal des chanoines de Saint-Denis.**

Juin.

9. — Ordonnance établissant à Paris trois nouveaux **conseils de Prud'hommes.**


GÉNÉRAL CAVAIGNAC.
Homme politique
(1802-1857.)


TH. BARRIÈRE.
Auteur dramatique
(1823-1877.)


HENRY MONNIER.
Caricaturiste
(1799-1877.)


CAVELIER.
Sculpteur (1814-1894.)


PELOUZE.
Chimiste (1807-1867.)


LACAVE-LAPLAGNE.
Homme politique
(1795-1849)

10. — Loi abaissant à 200 francs les plus faibles coupures des **billets de banque.**

14. — A la Chambre des pairs, **Victor Hugo demande l'abrogation des lois d'exil contre la famille Bonaparte.**

20. — **Le comte Déjean** est nommé **directeur général des postes** en remplacement de M. Comte.

26. — Sur le rapport de M. Renouard le général Despans-Cubières (ancien ministre) Teste (président de chambre à la Cour de cassation, ancien ministre des travaux publics), Pellapra et Parmentier (actionnaires des mines de Gouhenans) sont mis en accusation.

Juillet.

3. — **Fête donnée par le duc et la duchesse de Montpensier** à l'artillerie dans le polygone de Vincennes.

8. — Première journée du **procès Teste-Cubières** à la Cour des pairs.

9. — **Premier banquet réformiste** au restaurant du Château-Rouge, sous la présidence de M. de Lasteyrie. 1.200 personnes y assistent parmi lesquelles 86 députés.

17 — **Condamnation de Teste** à la dégradation civique, à 94,000 francs d'amende et à 3 années d'emprisonnement ; de **Despans-Cubières** à la dégradation civique et à 10,000 francs d'amende ; de **Parmentier** à la même peine.

20. — Ouverture de l'**Assemblée des notables commerçants de Paris** sous la présidence du préfet de la Seine.

22. — **Séance publique annuelle de l'Académie française.**

Août.

5. — M. Bourget est nommé président du **Tribunal de commerce de la Seine.**

7. — **Loi relative aux chemins de fer de Paris à Lyon** et de **Versailles à Chartres.**

17. — **Assassinat de la duchesse de Praslin** (fille du maréchal Sébastiani) par son mari, pair de France.

21. — **Arrestation du duc de Praslin,** à 5 heures du matin. Il est conduit à la prison du Luxembourg.

24. — **Suicide du duc de Praslin** dans sa prison. Il s'empoisonne avec du laudanum.

25. — Distribution des **prix du concours général.** Prix d'honneur de rhétorique : Taine ; prix d'honneur de philosophie : J.-J. Weiss.

28. — Inhumation du duc de Praslin, dans la fosse commune, au cimetière du Sud.

Septembre.

19. — **Guizot** reçoit le titre de **président du conseil** dont il avait déjà les pouvoirs. — Pose de la première pierre de la **nouvelle mairie des Batignolles** (rue des Batignolles) destinée à remplacer celle de la rue Truffault.

26. — **Le maréchal Soult** est nommé **maréchal général de France** (dignité créée pour lui et qui ne devait pas lui survivre).

Octobre.

6. — **Le maréchal Molitor** est nommé **gouverneur de l'hôtel des Invalides** en remplacement du maréchal Oudinot décédé.

15. — Le Conseil municipal cesse de faire distribuer **des bons de pain** (il en avait été distribué depuis 11 mois, 30 millions — 450,000 personnes en avaient reçu et la dépense s'était élevée à une dizaine de millions environ). Le prix du pain redescend ce jour-là pour la première fois à 0,80 les 2 kilos.

Novembre.

16. — Le général Aupick est nommé commandant de l'École polytechnique.

25. — **Séance de l'Académie française.** Rapport de Patin sur l'inauguration de la statue de Royer-

Collard à Vitry. Sur la proposition de Victor Cousin une commission est nommée pour chercher les moyens de venir en aide aux gens de lettres nécessiteux.

27. — **Funérailles** à Notre-Dame de Lorette **de M. Bresson**, ancien ambassadeur à Naples (il s'était coupé la gorge avec un rasoir, le 2 novembre).

28. — **Distribution des prix du Conservatoire de musique.**

Décembre.

15. — Exposition de peinture au profit de la caisse de secours de la Société des artistes peintres.

23. — Le contre-amiral Bruat est nommé grand officier de la Légion d'honneur.

28. — **Ouverture de la session législative de 1848.**

Monuments et Fondations.

Reconstruction du **Pont au Double** (1847-1848). — Construction de la **mairie de Ménilmontant** (sur l'emplacement de l'ancienne guinguette l'Ile d'Amour) — de la **mairie du VIe arrondissement** sur la place Saint-Sulpice — du **ministère des Affaires étrangères**, près du Palais Bourbon — de la **gare de Lyon** — de deux **abattoirs à porcs**, l'un (rive droite) sur l'emplacement de l'ancienne voiric de Château-Landon, l'autre (rive gauche) sur l'emplacement de l'ancienne voirie des Fourneaux, à Vaugirard.

Le canal qui séparait **l'île Louviers** de la rive droite est comblé.

Découvertes de ruines du moyen-âge dans les **fouilles du couvent des Célestins**. En abaissant le sol de la place pour dégager la façade de Notre-Dame on découvre sous le pavé des ruines de constructions romaines.

Construction du passage Jouffroy.

Ouverture des rues Joinville — **Soufflot** (prolongée jusqu'à la rue d'Enfer) — **Ambroise Paré** — du **Cirque** — de **Douay** — de **Rocroy** — de **l'École polytechnique** — d'**Aumale**. Le nom de **rue de Dunkerque** est donné à une partie de la rue de l'Abattoir et de la rue du Delta. — La rue Saint-Vincent-de-Paul devient **rue de Gribeauval**. — La rue de la Barrière-Saint-Denis devient **rue Denain**.

Loi autorisant l'**acquisition de l'hôtel Vendôme**, rue d'Enfer, pour l'établissement définitif de l'École des mines.

Le collège Stanislas s'installe dans l'hôtel de Mailly, rue Notre-Dame-des-Champs.

La vie de la rue.

Bullier achète la Chartreuse et y établit un bal d'hiver et d'été sous l'enseigne de la **Closerie des Lilas**.

Le Bal de l'Élysée des Arts (à l'angle de la Bastille et du boulevard Bourdon) est acheté par Bravey qui en fait le **Bal Bourdon**. — Construction aux Champs-Élysées du **Jardin d'Hiver**, exploité par Victor Bohain.

Bœufs gras de 1847 : *César* et *Monte-Cristo*. Char de l'*Époque*.

Beaux-Arts.

Salon de 1847. *L'Orgie Romaine*, par Couture. — *Réception de Christophe Colomb par la cour d'Espagne*, par Robert Fleury. — *Christ en croix*, par Delacroix. — La *Ronde de mai*, par Müller. — *Jeunes Grecs faisant battre deux coqs*, par Gérôme. — *Contrebundier*, par Jeanron. — *Cérémonie dans l'église de Delft*, par Isabey. — *Effet de soir*, par Corot. — Le *Poussin*, par Brian. — *Femme piquée par un serpent*, par Clésinger.

M. Ebelmen est nommé directeur de la manufacture de Sèvres, à la place de Bronguiart.

Concerts du Conservatoire : 17 et 31 janvier, 14 et 28 février, 14 et 28 mars, 2, 4, 11 et 18 avril. — Grand concert donné par Habeneck le 19 décembre. (On y exécute deux morceaux du *Désert* de Félicien David : la *Marche de la Caravane* et l'*Ouragan dans le Désert*).


DE MONTBEL.
Homme d'État
(1787-1861.)


COMTE DE NIEUWERKERKE.
Sculpteur
(1811- .)


CAUSSIDIÈRE.
Homme politique
(1808-1861.)


J. HETZEL.
Littérateur et éditeur
(1814-1880.)


GÉNÉRAL NÉGRIER.
(1788-1848.)


BARON D'HAUSSEZ.
Homme politique
(1778-1854.)

La vie littéraire.

Lamartine : *Histoire des Girondins*. — **Théophile Gautier** : *Militona*. — **Balzac** : *Les Parents Pauvres* (1847-1848). — **Jules Sandeau** : *Mlle de La Seiglière*. — **Champfleury** : *Chien Caillou*. — **Alexandre Dumas fils** : *Péchés de Jeunesse* (son premier livre).

Gustave Barba commence à publier des romans par livraisons à vingt centimes.

Fondation du journal *l'Époque*, par Félix Solar.

Le théâtre (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. 15 janvier. Représentation en l'honneur de Molière. *L'Ombre de Molière*, par Jules Barbier. — 23 mars. *Notre Fille est princesse*, comédie en 1 acte, par Léon Gozlan. — 8 juillet. *Pour arriver*, comédie en 1 acte en prose, par Émile Souvestre. — 29 octobre. *Les Aristocraties*, comédie, 5 actes en vers, par Étienne Arago (succès). — 27 novembre. *Un Caprice*, 1 acte en prose, par Alfred de Musset. **Début de Mme Allan.**

Opéra. — 31 mai. *La Bouquetière*, opéra en 1 acte, paroles d'Hippolyte Lucas, musique d'Adam. — 21 octobre. *La Fille de Marbre*, ballet-pantomime en 3 actes, paroles de Saint-Léon, musique de Pugni. **Début de Saint-Léon et de Mlle Cerrito Saint-Léon.** — 26 novembre. *Jérusalem*, opéra en 4 actes, paroles de Vaez et Royer, musique de Verdi (succès). — **Roqueplan et Duponchel** deviennent **directeurs.**

Opéra-Comique. — 28 décembre. *Haydée* ou *le Secret*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber (succès).

Théâtre Lyrique. — **Inauguré le 15 novembre**, dans la salle du Cirque, boulevard du Temple, sous le nom d'Opéra national. (**Direction Adolphe Adam et Achille Mirecour**). *Les Premiers pas* ou *les Deux Génies*, prologue en 1 acte, paroles d'Alphonse Royer et Gustave Vaez, musique d'Halévy, Carafa, Auber et Adam. *Gastibelza*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Dennery et Cormon, musique d'Aimé Maillart.

Théâtre Italien. — décembre. **Début de Mme Alboni** dans la *Cenerentola* de Rossini.

Odéon. — 16 mars. *Alceste*, tragédie grecque, par Hippolyte Lucas. — 4 avril. *Le Paquebot*, 1 acte en prose, par Méry. — 29 mai. *Pythias et Damon*, 1 acte en vers, par de Belloy. — 20 octobre. *Regardez et ne touchez pas*, 1 acte en prose, par Th. Gautier et B. Lobès. — **Vizentini** devient **directeur** à la place de Bocage.

Théâtre Historique. — 20 février. **Inauguration.** *La Reine Margot*, drame en 5 actes, par A. Dumas et Aug. Maquet. — 3 août. *Le Chevalier de Maison Rouge*, drame en 5 actes, par A. Dumas et Aug. Maquet.

Vaudeville. — 4 octobre. *Pierrot posthume*, arlequinade en 1 acte, par Th. Gautier et Siraudin.

Palais-Royal. — 8 mai. *Le Trottin de la Modiste*, vaudeville en 3 actes, par Clairville et Dumanoir. **Début d'Hyacinthe et d'Alice Ozy.**

Porte Saint-Martin. — 11 mai. *Le Chiffonnier de Paris*, drame en 5 actes, par Félix Pyat (succès).

Ambigu. — 24 août. *Le Fils du Diable*, drame en 5 actes, par Frédéric Soulié et Paul Féval.

Les morts de l'année.

Alexandre Guiraud, littérateur (24 février). — Le grand industriel **Benjamin Delessert** (8 mars). — **Mlle Mars** (22 mars). — Le vaudevilliste **Étienne Jourdan** (mars). — **Le comte Roy**, ancien ministre des finances (4 avril). — **Le général Naudet** (mai). — Le libraire **M.-J. Debure** (10 juin). — Le philosophe **Ballanche** (12 juin). — Le médecin **Pariset** (4 juillet). — **La duchesse de Praslin** (17 août). — **Le duc de Praslin** (24 août). — L'ancien conventionnel **Sergent-Marceau**, mort à 96 ans (août.) — **Le duc de Guise**, second fils du duc d'Aumale (9 octobre). — **Le maréchal Oudinot**, gouverneur des Invalides (octobre). — **Mme Adélaïde d'Orléans**, sœur de Louis-Philippe (31 décembre).



LE ROI ESSAYE DE RANIMER LE COURAGE DE SES DÉFENSEURS.

Gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

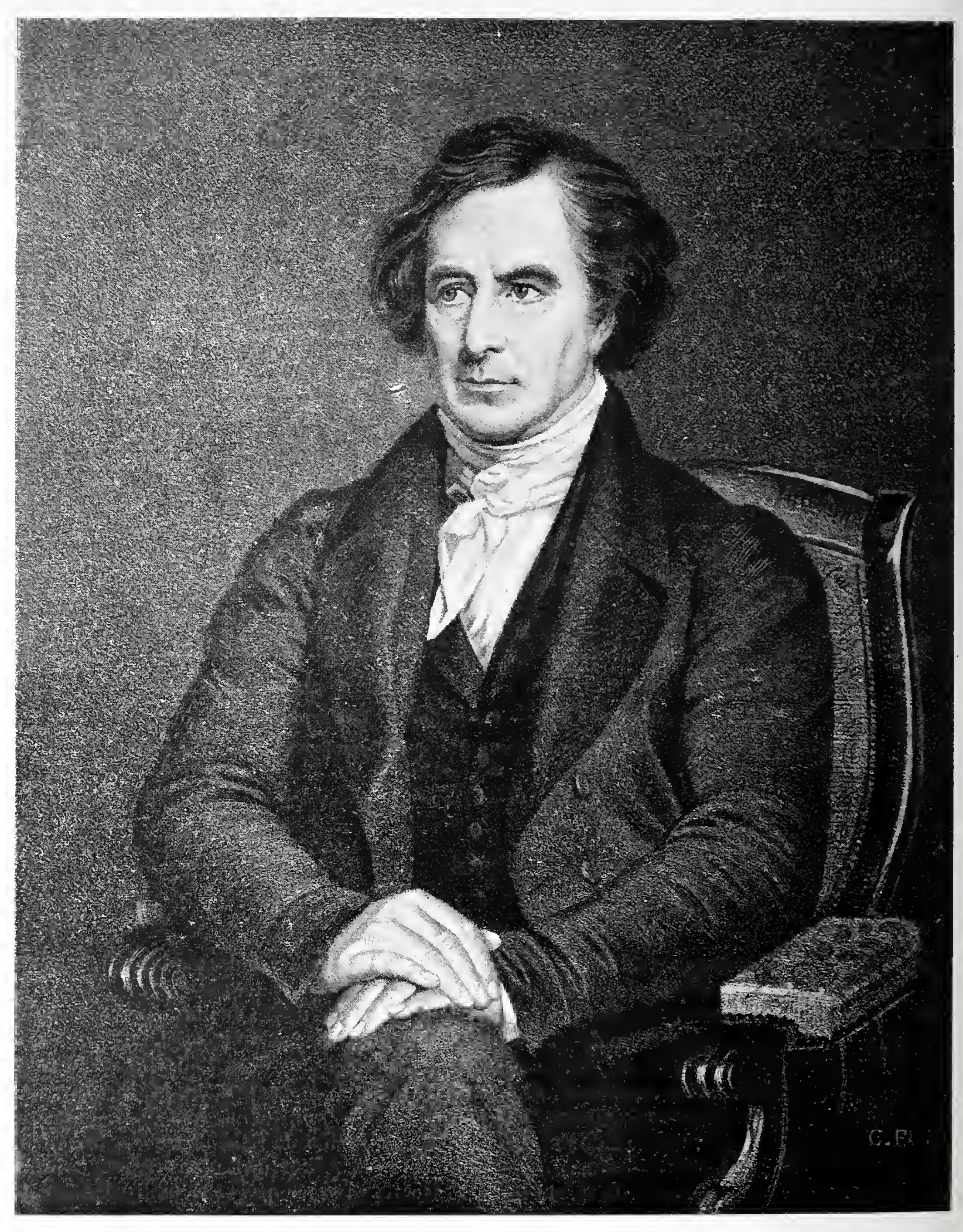
Louis-Philippe parcourt la place du Carrousel, les gardes nationaux l'accueillent en criant : Vive la réforme!

1848

La mort de la princesse Adélaïde et la reddition d'Abd-el-Kader dominent toutes les conversations, pendant les premiers jours de l'année. Ouverture des Chambres; merveilles du jour de l'an; nouveaux commérages, plus ou moins anacréontiques, de la cour de Madrid; grotesque nomination de M. Romieu, dont on fait un pair de France, et de M. Génie, dont on fait un baron; déconfiture de M. Outrebon; querelle de M. de Girardin et de M. de Morny; élection de M. Vatout, le chansonnier grivois, à l'Académie française; fermeture des cours de Michelet, de Quinet et de Mickiewicz, au Collège de France; tout s'efface devant ces deux événements qui se sont répondu de Paris à Toulon, l'un comme un écho de deuil, l'autre comme un cri de victoire.

Tout à coup le froid se fit sentir et tout Paris fut grippé. Ce qui n'empêcha pas la saison d'hiver d'être brillante. On danse à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, aux Variétés, à l'Odéon; on danse chez Cellarius, à la salle Montesquieu, au salon de la Picarde, au Tivoli d'hiver, et Borrel, qui vient de transporter le Rocher de Cancale rue de Richelieu, au coin du boulevard, dans l'ancien hôtel Frascati, annonce que son établissement restera ouvert toutes les nuits de bals masqués.

Et Paris danse, et Paris patine. De quoi parle-t-on? Des *Confidences* de Lamartine que va publier *la Presse;* de l'*Histoire de ma vie* que fait annoncer George Sand; de la statue de Corneille, par Brian, exposée rue Saint-Claude-au-Marais; du théâtre des singes et chiens savants, installé au boulevard du



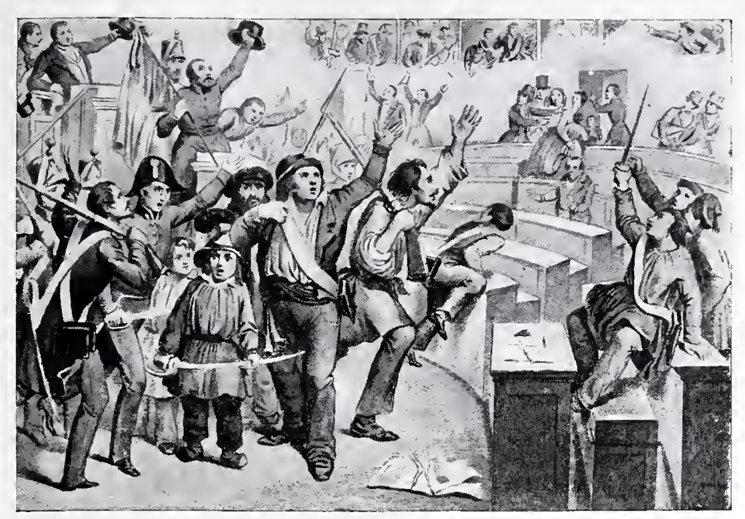
FRANÇOIS ARAGO.

Membre de l'Académie des Sciences.

D'après une lithographie de Scheffer. — (Propriété de M. Prouté.)

Temple, près le Jardin Turc, par Corvi; des succès de l'Alboni et de Lablache, au Théâtre Italien; aussi du procès d'Espinay-Saint-Luc contre Alexandre Dumas, à propos de *la Dame de Montsoreau*, paru en feuilleton dans le *Constitutionnel*.

Alexandre Dumas d'ailleurs accapare l'attention publique : au Théâtre-Historique, on va jouer *Monte-Cristo*, drame « en deux soirées », qui ne comprend pas moins de onze actes et quarante-huit tableaux!



RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848. — JOURNÉE DU 24.
Déchéance de Louis-Philippe à la Chambre des députés.
D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

Cependant l'hiver est rude aux pauvres gens. Les patineurs réduits, dans les années ordinaires, à exercer leur sveltesse sur la glace des bassins des Tuileries ou sur le canal Saint-Martin, sont dans l'allégresse : la Seine est prise; et les Parisiens, trop préoccupés de toutes ces choses, n'ont pas le temps de s'intéresser aux opérations du jury d'expropriation pour l'agrandissement des Halles centrales qui vient de se réunir pour la première fois; si l'on parle d'une comète que les astronomes annoncent, c'est parce que l'on veut trouver dans ce phénomène le présage des événements futurs.

En effet, la situation générale ne laisse pas de présenter une gravité que l'on pressent et que l'on commente dans les trois salons influents d'alors : chez Mme de Liéven, l'Égérie de M. Guizot; chez la comtesse de Swetchine, qui tient un petit cénacle catholique; chez la princesse Narishkine, où fréquente le monde diplomatique. Là, on parle sérieusement de choses sérieuses : de la vieillesse d'un roi qui veut gouverner et à qui la force manque pour prendre une résolution virile; de la pseudo-disgrâce du prince de Joinville; du mécontentement de l'armée; de la désaffection de la garde nationale; surtout de la campagne réformiste si vivement menée et de ce système de banquets appliqué avec un art et un ensemble jusque-là inconnus.

En somme, un malaise, une vague inquiétude, étaient partout ressentis, tandis que les hommes du gouvernement affectaient une sécurité sans mélange, encore le 23 février à six heures du soir, à l'instant où Paris apprenait que Louis-Philippe consentait, enfin, à se séparer du ministère Guizot-Duchâtel. Cependant, dix-huit heures plus tard, la famille d'Orléans était expulsée des Tuileries et s'acheminait vers un exil où le vieux roi, son chef, devait mourir.

La stupeur fut profonde dans la plus grande partie de la population parisienne; puis, et dès le lendemain, tout combat ayant cessé, la foule se répandit dans la ville pour voir les barricades, pour regarder les feux qui s'éteignaient faute d'aliment, dans la cour du Palais-Royal, pour examiner les rares endroits où la lutte avait offert quelque vivacité, tandis



GABRIEL DELESSERT.
Né à Paris en 1786, mort en 1858. — Préfet de police en 1848. Il fut conseiller d'État en 1836 et pair de France en 1844.
D'après un portrait. — (Bibliothèque nationale.)



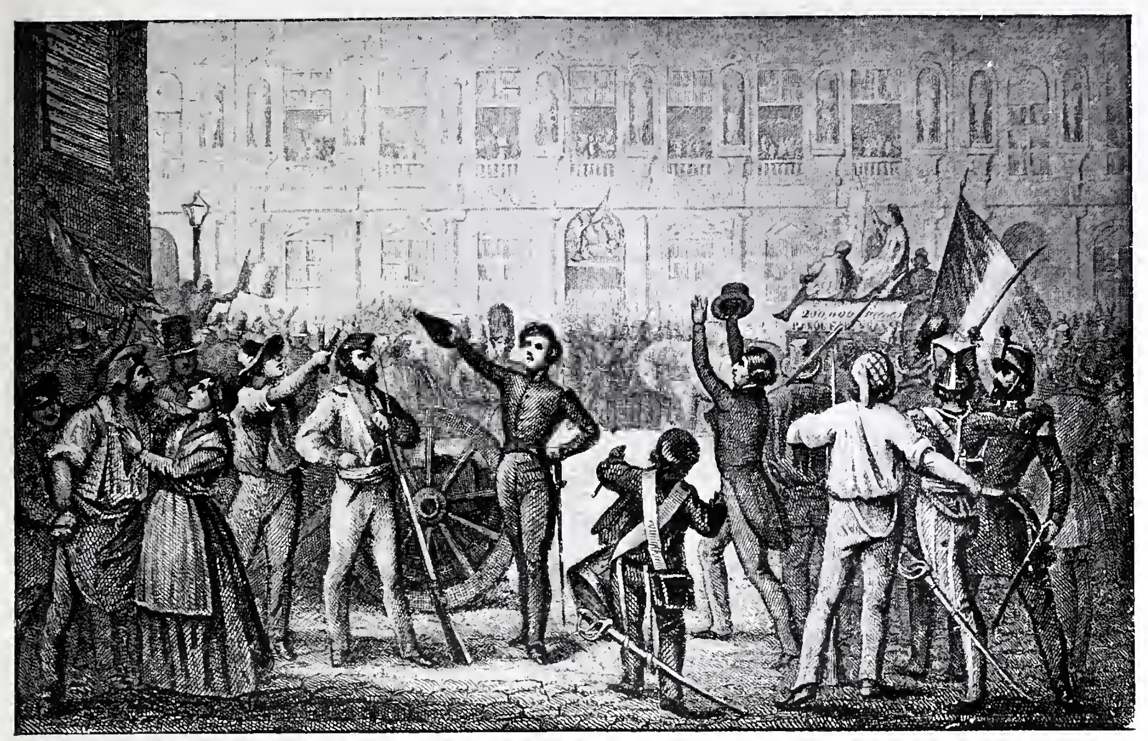
LA DUCHESSE D'ORLÉANS ET LE COMTE DE PARIS.

D'après une estampe de 1848. — (Collection Laruelle.)

Le 24 février 1848, Mme la duchesse d'Orléans s'était rendue à la Chambre des députés avec le comte de Paris et le duc de Nemours, pour faire consacrer l'avènement de son fils à la couronne et sa nomination personnelle à la régence que le roi venait de signer, après avoir abdiqué lui-même le pouvoir suprême. La plus grande partie de la Chambre s'était d'abord montrée favorable à la requête de la princesse; l'opposition extrême toutefois avait fait de vives réclamations. L'entrée violente des bandes d'insurgés ruina entièrement la cause de la régente, et les princes durent se retirer devant les démonstrations les plus hostiles.

qu'aux Tuileries la garde montante et la garde descendante trinquaient avec le vin du roi en l'honneur de la République.

Edmond BEAUREPAIRE.



ADOPTION DU DRAPEAU TRICOLORE A L'HÔTEL-DE-VILLE.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS



RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848.

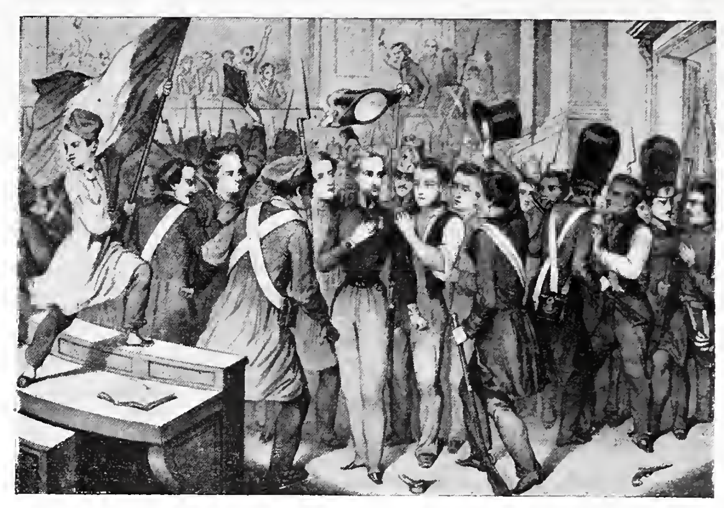
Le boulevard des Capucines le 23 à dix heures et demie du soir.

D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

Un bataillon du 14e de ligne sous les ordres du lieutenant Courant et du commandant de Bretonne, à la suite d'un coup de feu isolé, et sans ordre, fit feu de toutes ses armes, 52 personnes tombèrent. Il y eut 23 morts. Le peuple exaspéré crie vengeance !

Les Journées des 22, 23 et 24 Février.

JOURNÉE DU 22 FÉVRIER. — Dans la nuit précédente, des agents de police avaient démoli les préparatifs du banquet, mais dès le matin, la foule se pressait vers le lieu du rendez-vous. Les habitants de la banlieue ignorant les proclamations liberticides affichées la veille, s'empressaient de venir prendre part à l'imposante manifestation qui devait avoir lieu. Les boulevards présentaient un aspect agité, les promeneurs affluaient vers la place de la Concorde. La troupe ne déployait pas encore ses escadrons. La foule arrivant des quartiers de la rive gauche, envahissait la place de la Chambre des députés et rencontrait une colonne qui venait de descendre le pont de la Concorde. De tous côtés s'élèvent deux cris :



RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848. — JOURNÉE DU 24.

Dernière séance à la Chambre des députés.

Malgré l'orage qui grondait dans la Chambre, lors de son envahissement par le peuple d'où sortaient les cris unanimement répétés de : Vive la Réforme ! « le duc de Nemours conserva sa fierté habituelle qu'il fut obligé d'abandonner lorsqu'il se vit pressé par la foule qui après lui avoir arraché ses épaulettes, lui enleva son chapeau en s'écriant : « Respect à la royauté du peuple! »

D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

Vive la Réforme! A bas Guizot! Quelques personnes escaladent les grilles ou pénètrent dans la Chambre par les portes de côté. Mais les huissiers, aidés de la garde nationale, réussissent bientôt à faire sortir de l'enceinte parlementaire ceux qui avaient pénétré dans les tribunes. Le général Sébastiani arrive à la tête d'un bataillon du 69e de ligne et d'un escadron du 6e dragons, et repousse le rassemblement vers la place de la Concorde. La Chambre est entourée par les troupes qui en défendent les abords.

On commence dans le faubourg Saint-Honoré et dans les rues avoisinantes quelques barricades qu'on ne termine pas. Le trouble peu à peu s'étend.

Rue Duphot, rue Saint-Honoré, rue de Rivoli, vers l'Assomption dont on arrache les grilles, on élève des barricades plus sérieuses. Partout l'attitude de la garde municipale semble provoquer à dessein la colère de la multitude.

L'ordre de battre le rappel pour assembler la garde nationale avait été adressé à l'état-major de chaque légion, mais d'après un contre-ordre, les citoyens qui ont le plus d'intérêt au maintien de la tranquillité, ne sont pas convoqués. MM. Carnot, Taillandier et Varin, députés, se rendent chez le préfet pour lui expliquer combien l'absence des légions civiques étonne et indigne la population parisienne. Néanmoins le rappel ne se fait entendre qu'à quatre heures.

L'agitation est extrême, boulevard des Capucines et devant le ministère des Affaires étrangères; la foule profère des cris d'exécration contre Guizot malgré un fort détachement de troupes dont le ministre s'est entouré et malgré la garde municipale qui chargeait et sabrait jusque sur les trottoirs.

A cinq heures, les Tuileries, le Palais-Royal, les passages se ferment. La place du Carrousel est occupée militairement.

Une députation d'étudiants se présente à l'entrée du pont de la Concorde pour se rendre à la Chambre. Une trentaine de soldats de la ligne leur barrent le chemin.

Trois ou quatre étudiants s'avancent en découvrant leur poitrine et disent aux soldats :

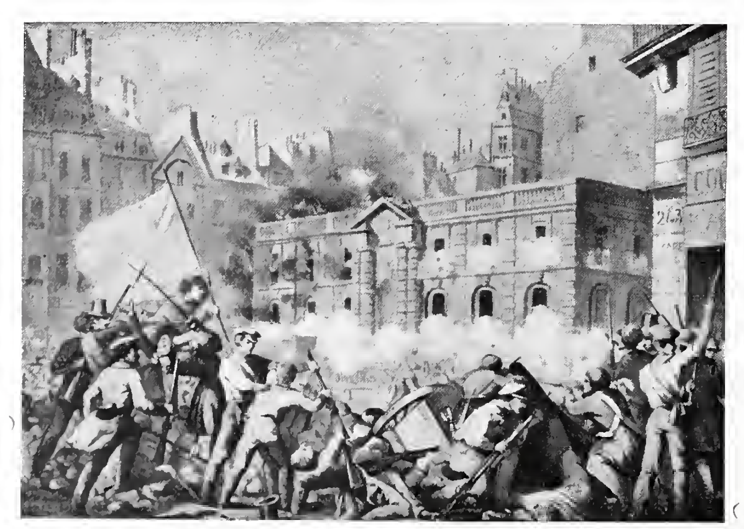
— Tirez, si vous voulez, sur vos frères !

La troupe s'est écartée et les jeunes gens ont pu passer.

Il y a un grand contraste entre la conduite pleine d'égards et de ménagements de la troupe de ligne et la brutale insolence de la garde municipale dont l'attitude menaçante augmente l'exaspération de la foule.

Des députations se rendent aux bureaux de plusieurs journaux pour savoir comment doivent agir les personnes qui avaient demandé à se joindre au banquet. Partout les rédacteurs répondent avec modération et conseillent l'ordre et la paix.

Vers le soir, il ne reste de barricades que dans les rues Bourg-l'Abbé, Grenétat, Transnonain, Beaubourg, des Gravilliers. Les défenseurs de la liberté tiennent



RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848. — JOURNÉE DU 24.

Prise du château d'eau place du Palais-Royal.

D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

bon et s'y maintiennent toute la nuit.

Des régiments, venant de province, arrivent silencieusement pour renforcer la garnison déjà si nombreuse. L'aspect de Paris a quelque chose de lugubre. On entend, vers onze heures du soir, quelques coups de fusil du côté des Batignolles et de la barrière de Monceaux : c'est la garde nationale de la banlieue qui repousse une bande de malfaiteurs.

L'autorité, prompte à profiter de tout, s'est servie presque avec succès de cet épisode de la journée pour tromper l'opinion publique sur les véritables intentions de la garde nationale.



RÉVOLUTION DE FÉVRIER. — JOURNÉE DU 24.

Destruction du Palais-Royal.

D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

Journée du 23 février. — A présent, la garde nationale n'est plus oubliée. Le rappel bat de bonne heure, et les légions accourent pour maintenir l'ordre ; mais de tous les rangs de la milice bourgeoise s'élève le cri du peuple : *Vive la Réforme !* Partout la garde nationale s'interpose bravement entre la troupe armée et le peuple. Partout, la garde municipale semble, au contraire, avoir pour mission d'irriter davantage les citoyens. Comme la veille, les soldats de la ligne conservent une louable modération.

Des fusillades ont lieu place du Châtelet, place du Caire, rue Bourg-l'Abbé, rue Saint-Denis.

A cinq heures, des officiers d'état-major se rendent sur tous les points, annonçant que Louis-Philippe vient d'exiger la démission de MM. Guizot et Duchâtel, et de composer un ministère provisoire. Aussitôt la joie se répand partout, les croisées s'illuminent, Paris prend un air de fête. Cependant, on entend toujours le bruit de la fusillade du côté de Saint-Merri. La paix semble néanmoins rétablie ; la garde nationale, le peuple et la troupe de ligne ont fraternisé, quand une odieuse trahison soulève dans toute la ville un cri de vengeance. Alors que la foule, ivre d'allégresse, arrivait devant l'hôtel des Capucines, sans armes, coupée çà et là par des groupes de femmes et d'enfants, une décharge à bout portant frappe comme la foudre cette masse désarmée.

Cinquante-deux personnes sont tombées par terre, mortes ou blessées. Cette foule se divisant alors en groupes divers, les uns sont restés pour relever les morts et porter les blessés à l'hôpital ; les autres, refluant jusqu'au boulevard des Italiens, exaspérés, crient : *Aux armes! aux armes, on nous assassine!* Quelques-uns, revenant dans les quartiers qu'ils habitent, y apportent ce récit affreux et sèment partout la colère dont ils sont animés.

Bientôt après, on voit se diriger vers les bureaux du *National* un tombereau portant des cadavres, entouré de braves gens dont l'indignation étouffe les larmes et criant avec fureur : « Ce sont des assassins qui les ont frappés ! Nous les vengerons ! Donnez-nous des armes !... des armes !... » M. Garnier-Pagès, se trouvant en ce moment dans les bureaux du *National*, s'est adressé à ces concitoyens, et leur promet qu'il fera tous ses efforts pour qu'on accorde au peuple, ainsi attaqué, fusillé à bout portant, la satisfaction exigée contre ces ministres impies, atroces.

En moins de deux heures, cet événement est connu dans tout Paris. Des barricades sont faites



RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848. — JOURNÉE DU 24.

Prise des Tuileries. — Le peuple fraternisant avec la troupe.

D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)



LES BLESSÉS DE FÉVRIER 1848 SECOURUS DANS LES AMBULANCES.
D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

rue Cadet, rue Vivienne, rue Grange-Batelière.

On pouvait, à la fin du jour, se contenter du changement complet du système politique, de la dissolution de la Chambre et des réformes demandées; la nuit a rendu ces satisfactions insuffisantes. Un crime a été commis, il faut que justice soit faite.

Il importe que le ministère soit mis en accusation. M. de Courtais, député de l'opposition, s'est empressé de courir au boulevard des Capucines pour s'informer des causes de l'indigne tuerie. Voici la version qu'il rapporte :

Il a trouvé le colonel du régiment qui a fait feu, tout consterné de ce qui était arrivé, et voici comment ce chef de corps explique ce qu'il appelle lui-même une déplorable imprudence : Au moment où le rassemblement arrivait, un coup de fusil parti par mégarde du jardin de l'hôtel, a cassé la jambe du cheval du lieutenant-colonel. L'officier commandant le détachement a cru que c'était une attaque, et aussitôt, avec une irréflexion coupable, il a commandé le feu. Cet officier a été aussitôt mis en prison.

Telle est l'explication donnée à M. de Courtais, mais qu'est-ce qu'une explication privée pour un si grand malheur? Les vrais coupables, d'ailleurs, sont-ils ceux qui exécutent? Pourquoi laisser de la troupe devant ce seul hôtel? Pourquoi livrer à l'étourderie d'un officier la vie des citoyens?

Journée du 24 février. — Les indignes malheurs du boulevard des Capucines, le silence du journal du soir sur la composition d'un nouveau ministère : les fusillades qui durèrent toute la nuit sur divers point de la ville avaient porté l'exaspération à son comble. On ne pouvait plus douter : la royauté trompait le peuple, si elle n'était pas tompée elle-même.

Cependant, M. Thiers est aux Tuileries; Louis-Philippe a compris que le danger est grand; il oublie ses rancunes contre le chef du centre-gauche et il le charge de former un ministère, lui permettant — nouvelle et terrible humiliation — de s'adjoindre M. Odilon-Barrot.

Cette combinaison eût paru, la veille encore, une énorme concession : c'eût été la promesse de la réforme électorale; le 24 au matin, elle n'est plus, aux yeux du peuple, qu'un nouveau leurre. Aux barricades on ne crie plus : *A bas Guizot!* on ne crie plus : *Vive la Réforme ;* on crie déjà : *Plus de Roi!* et quand M. Barrot se présente au peuple on lui répond : *Il est trop*



RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848. — JOURNÉE DU 24.
Voiture de la famille royale brûlée sur la place du Palais-Royal.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

tard! Quelques patriotes parmi lesquels on reconnaît M. Antony Thouret courent au milieu des combattants et les animent au nom magique de la liberté, au cri entraînant de : *Vive la République!*

Désormais l'insurrection possède une armée.

A une heure, le peuple attaque le château d'eau de la place du Palais-Royal, défendu par le 14e de ligne; la garde nationale se présente l'arme au bras, la garde municipale, rangée près la rue de Valois, l'accueille par un feu de peloton. C'était le dernier coup ! La garde nationale combat; la boucherie commence. Le poste est pris et et quelques minutes plus tard le peuple-roi envahit le palais de la royauté.

Cependant Louis-Philippe, qui, un instant auparavant, passait en revue la garnison du château, sort précipitamment avec Marie-Amélie et vient prendre place, au pied de l'Obélisque, dans un petit coupé attelé d'un cheval qui le mène à Saint-Cloud. Un autre coupé emportait Mesdames de Nemours et de Montpensier, et les enfants du duc de Nemours. C'est ainsi que le dernier roi de France quitta sa capitale sans un bras pour lui servir d'appui et entouré d'une populace armée qui poussait des acclamations en l'honneur de la



L'HÔTEL-DE-VILLE APRÈS LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

brûlé. En ce moment, le fils de l'amiral Baudin annonce l'abdication de Louis-Philippe et la régence de Madame d'Orléans: le peuple dit encore une fois : *Il est trop tard!* et le cri mille fois répété : *Aux Tuileries!* ébranle le palais des d'Orléans.

Trois mille hommes de la ligne, dix pièces de canon, les gardes armés, un bataillon de garde municipale défendent les abords du château; l'insurrection force les grilles, et un jeune homme, Albert Roche, lieutenant à la 5e légion, s'avance en parlementaire vers un état-major nombreux que préside le duc de Nemours.

« Monsieur, dit-il au prince, six légions de la garde nationale cernent les Tuileries, les citoyens armés les suivent, le combat est imminent, il sera terrible! et le sang versé retombera sur votre tête, car ce sont des frères qui s'égorgent. »

Le prince a compris, il se retire avec ses troupes, liberté. Tandis que ces événements se passaient aux Tuileries, la duchesse d'Orléans, accompagnée de ses deux fils et des ducs de Nemours et de Montpensier, se rendait au sein de la Chambre des députés pour invoquer le bénéfice de l'abdication de Louis-Philippe. M. Dupin présentait le jeune roi et la régente aux représentants de la France, et quelques acclamations isolées saluaient l'avénement du nouveau souverain.

Tout-à-coup, les tribunes et l'hémicycle sont envahis par des citoyens armés; une voix fortement accentuée jette au milieu de l'irrésolution des députés ce cri formidable : « Le trône vient d'être brisé aux Tuileries et jeté par les fenêtres ! »

L'aspect de la Chambre en ce moment est impossible à peindre. Vainement M. Dupin veut continuer, vainement M. Barrot tente quelques

phrases de sentiment se résumant en ces mots : « La couronne de France repose sur la tête d'un enfant et d'une femme. » La voix sonore de M. de Lamartine, les paroles énergiques de MM. Crémieux et Marie, couvrent le tumulte et prononcent cet arrêt irrévocable parce qu'il est fondé sur ce que la loi a de plus juste. « Nous ne pouvons pas permettre que la loi de régence que nous avons votée soit détruite par un acte d'abdication; il faut un Gouvernement provisoire. » L'agitation devient du tumulte; le peuple gronde dans la salle; la duchesse d'Orléans, ses fils et les deux princes sortent furtivement, guidés par M. Crémieux, et tandis qu'ils s'échappent à la faveur d'un déguisement, le président se couvre et lève la séance. On le somme de la continuer; il s'y refuse et s'éloigne. M. Dupont (de l'Eure) monte alors au fauteuil, M. Carnot proclame la nouvelle présidence et le vénérable député assisté de quelques citoyens livre aux suffrages de la Chambre les noms des membres du Gouvernement provisoire; ils sont acceptés au milieu des acclamations les plus vives. Le cri : *A l'Hotel-de-Ville!* retentit et le cortège se met en marche.

Quelques coups de fusil éclatent alors dans la salle des séances : les balles vont frapper le portrait de Louis-Philippe, placé au-dessus du bureau. C'est à ce moment que M. Crémieux mettait la royauté en voiture, selon l'expression pittoresque et naïve qu'il a lui-même employée depuis.

Ainsi finit la dynastie que juillet 1830 avait inaugurée au sein de l'ivresse la plus sincère, après dix-huit ans d'un règne dont tous les actes démentent le principe qui l'a fait naître.

A cinq heures du soir, le Gouvernement provisoire siégeait à l'Hôtel-de-Ville; une proclamation prompte et magnétique se propageait de rue en rue, de faubourg en faubourg avec la rapidité d'une commotion électrique. Au-dessus des noms des citoyens gouvernants, elle portait seulement ces six mots: *Plus de Bourbons! Vive la République!* Cela suffit pour apaiser l'orage, Paris prend soudain un air de fête. La ville, tout à l'heure encore armée et menaçante, n'a plus d'autres feux que ceux des illuminations. La *Marseillaise* fait monter jusqu'au ciel ses accents qui font vibrer les cœurs; les strophes, naguère menaçantes, sont devenues tout à coup des hymnes d'espérance. Les mains se cherchent et se pressent, et les citoyens consacrent dans une étreinte fraternelle le triomphe de la liberté.

(*Résumé des événements accomplis en 1848.*)



D'après une caricature de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

Lamartine à l'Hôtel-de-Ville.

(24 juin 1848.)

A ce moment, Mme de Lamartine crut entendre les cris des dragons et du peuple, à la caserne du quai d'Orsay, lui lançant par la fenêtre ouverte les cris : *Vive Lamartine!* Les bruits confus du courant populaire s'éloignèrent et accompagnèrent Lamartine à l'Hôtel-de-Ville. Quel drame allait s'accomplir?

Elle passa les dernières heures de la journée dans de mortelles angoisses. L'acclamation suivrait-elle son mari jusqu'au bout? expirerait-elle au seuil de l'Hôtel-de-Ville? La mobilité populaire lui faisait tout craindre et rien espérer. Des amis venaient lui dire ces nouvelles coup sur coup, nouvelles incertaines qui laissaient la pauvre âme dans la terreur et l'incertitude. L'agile M. Dubois courait à l'Hôtel-de-Ville, interrogeait, écoutait, voyait les feuilles des proclamations improvisées de Lamartine lancées par les fenêtres aux flots populaires, sa figure apparaître, sonder la multitude battant de sa houle la place de Grève, et se retirer. Il cherchait à deviner l'énigme cachée à l'intérieur. Il revenait à la femme dans l'attente.

Elle passa ainsi les heures de la nuit, ignorant le sort de son mari, pâle d'anxiété; comptant les heures lentes, ces heures de nuit aux pensées sombres battues d'inquiétudes, accrues par les ténè-

bres. Il était minuit. Enfin la porte s'ouvrit. Il entra tout frémissant du combat des neuf assauts repoussés, illuminé d'allégresse, héroïque comme Kléber dans la bataille. Il conta en mots rapides, en voilant le péril, les scènes de nuit à la salle Saint-Jean, les victoires de sa parole et de son courage, à sa femme, tout émue, palpitante d'admiration.

Il se reposa trois heures, d'un repos éveillé, agité de pressentiments de nouvelles luttes pour le lendemain. Il quitta sa femme avant l'aube, soutenu par cette âme tendre et virile.

Le 25 devait être la grande, la terrible journée entre toutes, la journée du drapeau rouge, la bataille de la Terreur.

L'intrépide Dubois alla à l'Hôtel-de-Ville, à la tête d'une députation de la garde nationale du quartier Saint-Martin, porter une pétition, un appel au secours pour les ouvriers sans travail et sans pain.

Il demanda Lamartine : il était au conseil. Lamartine parut, reconnut son ami dans la foule, lui serra la main d'une pression pesante et répondit à la députation. Il glissa dans la main de l'ami un billet pour sa femme. « Envoie-moi du chocolat. » Un joli mot de sang-froid dans un homme venant de jouer sa vie, et courant la jouer encore.

Il parla à la foule (1) qui montait sans cesse et le pressait de ses flots menaçants, près de le submerger. L'ami l'entendit parler pendant cinq quarts d'heure, mais l'assaut du drapeau rouge ne se précipitait pas encore. Il descendit, s'élança à pas rapides pour porter la nouvelle à la femme du poète.

Elle attendait dans une angoisse fiévreuse. Des émissaires amis accouraient comme les messagers de Job, des messagers d'alarme et de victoire tour à tour. Ils lui jetaient au cœur de tragiques nouvelles, les huit assauts du drapeau rouge, les colonnes d'insurgés en armes se ruant contre un seul homme, lui posant le sabre nu sur sa poitrine nue, pour lui en faire sentir le froid, et lui, couché en joue, au cri de ses amis : « Effacez-vous ! », répondant, le regard tranquille : « Non, il vise trop haut », et battant huit fois le drapeau rouge, aux crix d'enthousiasme des milliers d'hommes fauves tombant en larmes à ses pieds.

Charles ALEXANDRE.

(1) « Citoyens, dit Lamartine, vous pouvez faire violence au gouvernement, vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France, si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre erreur pour lui imposer une république de parti et un pavillon de terreur. Le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer, en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret. Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devez le répudier plus que moi, car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple, en 91 et 93; et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie. »



PAUVRE FRANCE!

D'après une caricature de l'époque. — (Collection Ch. Philippon.)

Sainte-Beuve et la cheminée de la Bibliothèque Mazarine.

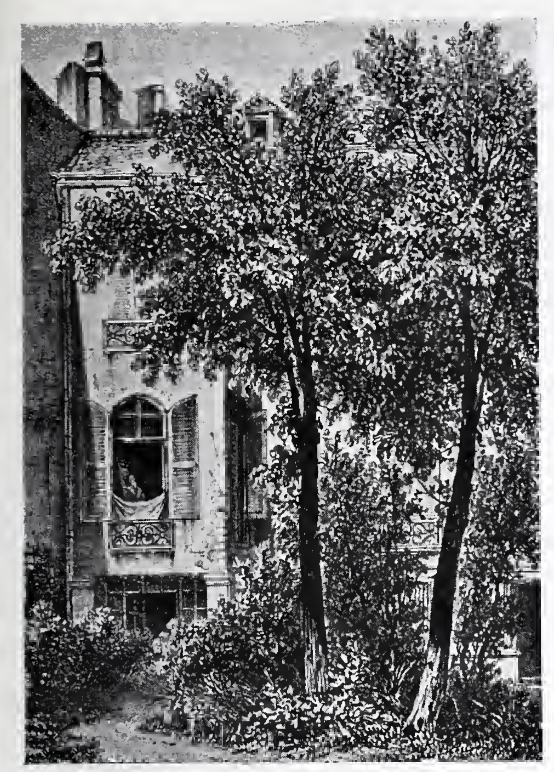
En octobre 1845, M. Sainte-Beuve occupait un logement à l'Institut, en qualité de conservateur de la Bibliothèque Mazarine. Une cheminée de ce logement fumait, et comme le locataire avait appelé le fumiste pour parer à cet inconvénient avant l'hiver, l'artisan, consulté sur le prix de la réparation parla d'une centaine de francs pour quelques tuyaux avec capote à établir sur le toit; mais il fit en même temps observer que la dépense relevait de droit du propriétaire de l'immeuble : soit le gouvernement. La demande fut donc adressée à qui de droit, le dommage ré-

paré, et M. Sainte-Beuve n'ayant plus d'autre incommode fumée que celle du cigare de quelque visiteur, s'établit paisiblement au coin de son feu, travaillant à ce monument littéraire achevé depuis, et qui porte au front le nom de *Port-Royal.*



LE PEUPLE VAINQUEUR FRATERNISANT AVEC LA TROUPE.
D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

Les années s'écoulent, la révolution de février éclate. Dans les premières semaines qui suivent, M. Sainte-Beuve rencontre M. Jean Raynaud, alors quasi-ministre à l'Instruction publique, et le trouve tout consterné. Il se passait, en effet, quelque chose de fort imprévu et de fort désagréable pour l'académicien. Des listes contenant le chiffre de sommes distribuées par l'ancien Gouvernement, listes que les ministres sortants (MM. Guizot, Duchâtel, etc.), avaient déposées aux Tuileries pour y être revêtues de la signature du roi Louis-Philippe, étaient tombées aux mains de la Révolution, et le nom de M. Sainte-Beuve s'y trouvait... plusieurs fois... pour une somme... pour des sommes considérables! A cette déclaration d'un ami inquiet et affligé des résultats possibles de la découverte, M. Sainte-Beuve commença par rire. Mais M. Jean Raynaud restant sérieux, l'*accusé* chercha à obtenir des explications plus précises. Le haut fonctionnaire ne put que se borner à assurer que le fait lui avait été dénoncé comme extrêmement précis; sur quoi M. Sainte-Beuve, passant aussi au sérieux, déclara qu'il allait com-



MAISON DU PEINTRE DAVID.
Cette maison était située rue d'Enfer.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

mencer par adresser au *Journal des Débats* une lettre de dénégation indignée, après quoi il contribuerait de toute son ardeur à l'enquête dont il priait M. Jean Raynaud de prendre la prompte initiative. Mais vainement M. Sainte-Beuve mit-il tout en œuvre pour trouver les originaux de ces deux fameuses listes! Il vit M. Sandrin, M. Carnot, personne ne put l'éclaircir. Après quoi, de guerre las, et tout en y songeant toujours, il finit par ne plus s'en occuper.

Pourtant, fatigué de l'affaire, et ayant tout particulièrement à se plaindre d'un nouveau fonctionnaire qui exploitait hostilement l'accusation, l'académicien donna sa démission de conservateur de la bibliothèque Mazarine.

Ainsi rendu à la liberté, il accepta les offres qui lui étaient faites par le ministère belge, d'aller prendre la chaire de littérature française à l'université de Liège.

Or, dans ce temps-là, M. Taschereau publiait, comme on sait, un recueil, devenu une rareté de bibliothèque, qu'on se dispute à prix d'or: la *Revue rétrospective*. Ce livre causait un grand émoi dans les esprits par toutes sortes de divulgations concernant une foule de personnages mêlés à la politique et aux affaires du dernier règne.

Dans une de ces listes, M. Sainte-Beuve, membre de l'Académie française, professeur au collège de France, l'une des illustrations des lettres française, en même temps que l'un des caractères les plus honorables de notre temps, était porté pour — *cent francs* — sur les listes de M. le ministre comte Duchâtel.

M. Sainte-Beuve n'y comprit rien.

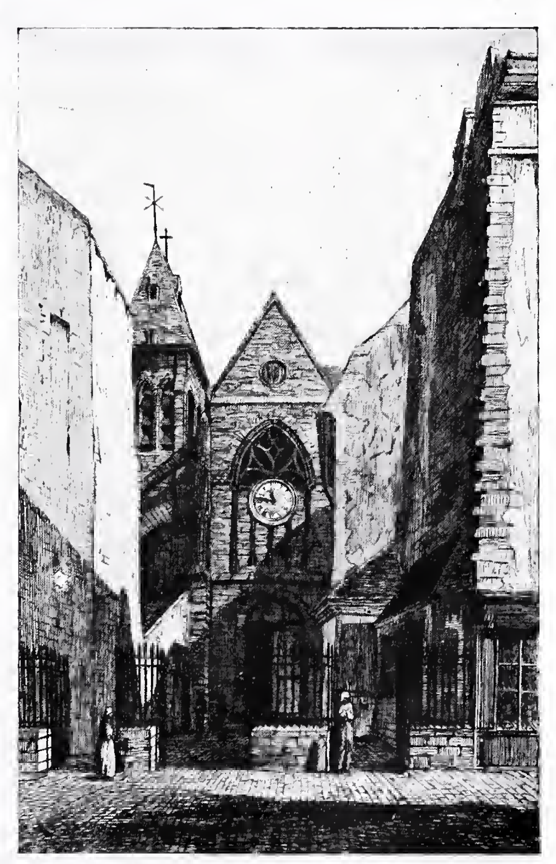
Comme le raconte lui-même l'éminent académicien: « Je n'en étais pas à demander cent francs à M. Duchâtel, pas plus, j'ose le dire, que lui à me les demander : l'impossibililé morale était la même. Et personne n'eût osé se permettre une telle demande auprès de lui en mon nom, il n'y aurait pas cru. »

Saus doute, avec la révélation de la *Revue rétrospective* les sommes fabuleuses s'étaient évanouies dans un chiffre ridicule, mais fallait-il encore en découvrir l'origine. Ce fut alors que M. Sainte-Beuve arriva enfin à songer à la malencontreuse et fumeuse cheminée de 1845 — *cent francs*... en effet, c'était cela! la dépense ordonnancée par le ministre s'était faite trop tard pour être portée dans le budget courant; il avait fallu l'inscrire ailleurs, et ces terribles *cent francs*, c'était le tuyau!

Jules Lecomte.
(*Le Perron de Tortoni.*)

Après la Révolution.

9 *mars*. — Depuis le 25 février, le château des Tuileries était resté à la discrétion et sous la garde de cent cinquante à deux cents individus,



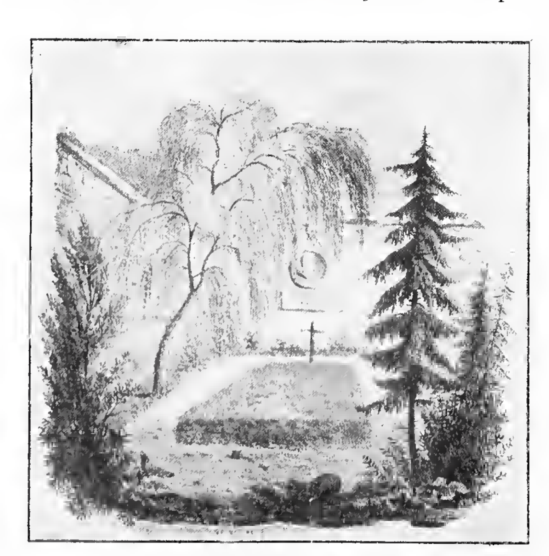
RUE MOUFFETARD ET ÉGLISE SAINT-MÉDARD.
D'après une eau-forte de Martial (Pothémont).
(Collection de M. Gustave Olivié.)

Saint-Médard était dans l'origine une chapelle dépendant de l'abbaye de Sainte-Geneviève; détruite par les Normands, elle fût rebâtie au XII[e] siècle, puis agrandie en 1650 (bas-côté de la nef). En 1830 on y fit des réparations importantes.



LA MORGUE ET L'HÔTEL-DIEU EN 1848.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

qui s'étaient organisés et avaient deux drapeaux sur lesquels on lisait : « Vive la République et le bon ordre! » Cette singulière garde avait fermé toutes les grilles de la cour et du jardin, établi des postes partout et placé des sentinelles. Tous les fournisseurs du quartier étaient mis à contribution par ces individus pour le pain, les viandes, la charcuterie, etc... A force de prières et de promesses on les a décidés à sortir, au grand contentement du cuisinier, dont ils avaient fait un esclave, par respect, sans doute, pour les traditions républicaines. Ce qui a le plus étonné, c'est qu'ils aient consenti à quitter le château sans avoir tout à fait vidé les caves.



LE CIMETIÈRE DE LA MADELEINE.
LA TOMBE D'UN BRAVE.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

10 *mars*. — Au Luxembourg il y avait affluence d'ouvriers; c'était un curieux spectacle. Il y avait une colonne de calicots, avec un drapeau, qui venaient demander qu'on fermât les magasins à six heures du soir. Louis Blanc préside, à la Chambre des pairs, les réunions d'ouvriers. Les huissiers de la Chambre des pairs font le service de M. Louis Blanc, en épée, et, comme par le passé, il n'y a rien de changé à leur costume, auquel on n'a fait qu'ajouter un brassard tricolore. Les gens de service sont les mêmes.

16 *mars*. — Cinquante mille gardes nationaux au moins, des différentes légions de Paris et de la banlieue, se sont rendus à l'Hôtel de Ville, pour réclamer contre la suppression de leur compagnie d'élite. Ils ont trouvé le passage barré par le peuple qui couvrait la place de l'Hôtel-de-Ville et les quais.

17 *mars*. — Cent vingt mille ouvriers se sont portés aujourd'hui à l'Hôtel de Ville pour protester contre la manifestation de la garde nationale d'hier. Ils criaient : « Vive le gouvernement provisoire! Vive Ledru-Rollin! » Ce sont six mille ouvriers organisés en centuries et dont disposent Louis Blanc et Ledru-Rollin qui font marcher les autres.

Le soir, trois cents gamins criant : « Vive Ledru-Rollin ! » ont cassé des carreaux dans la rue Bellechasse et ont forcé le faubourg Saint-Germain à illuminer. Les clubs se sont opposés à l'entrée des troupes de ligne à Paris. Le 6e de chasseurs à cheval, voyant le 13e sans armes, s'est moqué de ce régiment, lui disant qu'il devait couper ses moustaches, puisqu'il n'avait pas de sabres. Le 13e de chasseurs s'est plaint à ses amis les mobiles, qui se sont portés sur les casernes du quai d'Orsay et de la rue Bellechasse, occupées par le 6e régiment. Celui-ci est monté à cheval, a déclaré qu'il ne rendrait pas ses armes et qu'il allait se battre. Le ministre de la guerre, pour tout arranger, a donné l'ordre au 6e de chasseurs de partir pour Compiègne; il s'est mis en route dans la nuit.

(*Journal du maréchal* Boni de Castellane.)



LES TUILERIES. — SCULPTURES DU FRONTON D'UN DES BAS-CÔTÉS DE L'ARC DE TRIOMPHE DE LA PLACE DU CARROUSEL.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

Le Musée du Louvre.

Le Louvre, le Musée du Louvre, pour le peuple de Paris, c'est *sa chose*. Les vainqueurs de 1830 eussent volontiers fusillé celui qui se serait permis d'en dérober un bijou, d'en décrocher un tableau, d'en mutiler une statue. Ils ne demandèrent rien au Louvre, qu'un petit coin de terre dans ses jardins pour y enterrer provisoirement leurs morts. Quant au reste, pas un larcin, pas un dégât.

En 1848, avec moins de combats, la multitude fut également maîtresse de la position. Elle n'en abusa pas davantage et, le directeur improvisé des Musées n'eut qu'à requérir autant d'hommes de bonne volonté qu'il lui plut pour voir ces trésors aussi bien gardés qu'ils le furent jamais.

Quant à Louis-Philippe, il n'avait rien fait pour l'achèvement du Louvre. On en parlait bien toujours; mais la liste civile qui avait la jouissance des palais royaux et l'Etat qui en avait la propriété passèrent dix-huit ans à se renvoyer les dépenses de ces travaux dont nul ne voulait se charger. Et pendant ce temps, la galerie d'Apollon, presque en ruines, se trouvait réduite à l'état d'un mauvais corridor en planches au milieu des étais sans nombre qui la soutenaient avec peine. Et les Expositions de peinture, de plus en plus nombreuses, avaient toujours lieu dans la salle même du Musée, dont elles recouvraient périodiquement les chefs-d'œuvre. Et un affreux corridor de bois, construit à l'occasion d'une fête royale, restait indéfiniment appendu à la façade septentrionale de la grande galerie. Et d'incomplètes démolitions, exécutées entre le Louvre et les Tuileries, laissaient pour perspective aux deux palais quelques arpents de terrain vague et fangeux bordés de pignons délabrés, de paliers improvisés où toute une légion d'étalagistes venaient accrocher chaque jour les fruits de leur industrie. C'était fort pittoresque, mais peu royal. Le souffle de 1848 renversa toutes les échoppes.

Ferdinand de Lasteyrie.



LE PONT DE LA RÉFORME EN 1848.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1848

(*De janvier à mars.*)

Janvier.

28. — Ouverture de la session législative de 1848.

Février.

3. — Pétition dite des Écoles portée à la Chambre des députés par un millier d'étudiants (pour protester contre la fermeture du cours de Michelet).

14. — Démission d'Émile de Girardin.

18. — La commission du banquet du XII[e] arrondissement fixe le jour de la « manifestation » au mardi 22 février.

21. — *Le National* et *la Réforme* publient un programme de la manifestation. (Réunion devant l'église de la Madeleine, départ à 11 heures 1/2 par la place de la Concorde et les Champs-Élysées vers le lieu du banquet.) — Ordre du général Jacqueminot aux gardes nationaux de la Seine. — Proclamation du préfet de police Delessert aux habitants de Paris.

22. — Les journaux publient une lettre des députés de l'opposition déclarant que, « pour ne pas exposer les citoyens aux conséquences d'une lutte aussi funeste à l'ordre qu'à la liberté », ils n'assisteront pas au banquet. — Rassemblements sur la place de la Madeleine et au boulevard des Capucines. Cris de *Vive la Réforme! A bas Guizot!* Des pierres sont lancées sur le ministère des affaires étrangères. La foule envahit la place de la Concorde : elle en est refoulée par les gardes municipaux. Des barricades sont élevées dans les rues Mondovi, Saint-Florentin, Richepanse, Saint-Honoré. Pillage de la boutique de l'armurier Lepage. Des enfants brûlent les chaises des Champs-Élysées et quelques bureaux d'omnibus. Vers 8 heures du soir, rassemblements dans le quartier Poissonnière et à la porte Saint-Denis.

23. — L'émeute est paralysée par la troupe. Quelques barricades, mal défendues, dans les quartiers du centre. Quelques fusillades. A 10 heures 1/2 du matin, rue du Petit-Carreau, deux émeutiers sont tués. Dans l'après-midi, les manifestants apportent à la Chambre des députés des pétitions réformistes. Le roi fait appeler M. Molé pour lui confier le ministère. A 5 heures 1/2, les émeutiers s'emparent de la caserne municipale du faubourg Saint-Martin. A 9 heures, pillage de boutiques d'armuriers. A 10 heures 1/2, fusillade devant le ministère des affaires étrangères. Nombreuses victimes. Les cadavres sont promenés sur les boulevards, dans des tombereaux, par les émeutiers armés de torches. Le roi fait appeler dans la nuit Thiers et Odilon-Barrot pour leur confier le ministère.

24. — A 5 heures du matin, le maréchal Bugeaud prend le commandement des forces armées de Paris. Paris se couvre de barricades. Soulèvement du quartier des Écoles. La garde nationale prend résolument parti contre le gouvernement. L'émeute est encouragée par l'indécision de la défense. A 11 heures du matin, elle est victorieuse. Dans l'après-midi, des affiches annoncent l'abdication de Louis-Philippe en faveur du comte de Paris. Départ du roi. Les Tuileries sont envahies par la foule. La duchesse d'Orléans se rend à la Chambre des députés, avec ses enfants et le duc de Nemours. La régence est repoussée par la Chambre, à la suite des discours de Marie, Ledru-Rollin et Lamartine. Nomination d'un gouvernement provisoire (Lamartine, Ledru-Rollin, Marie, Crémieux, Dupont de l'Eure, Arago, Garnier-Pagès), qui s'adjoint Marrast, Flocon, Louis Blanc et Albert, que venait d'élire le peuple à l'Hôtel-de-Ville. Proclamation du gouvernement provisoire au peuple français, à la garde nationale. Arrêté organisant le nouveau gouvernement : Dupont de l'Eure (présidence du Conseil), Lamartine (affaires étrangères), Crémieux (justice), Goudchaux (finances), François Arago (marine), général Bedeau (guerre), Carnot (instruction publique), Marie (travaux publics). Garnier-Pagès est nommé maire de Paris; Guinard et Recurt, adjointa. La préfecture de police est placée sous la dépendance du maire de Paris.

Arrêté du gouvernement provisoire interdisant aux pairs de se réunir. Décret ordonnant la restitution aux déposants de tous les objets engagés au Mont-de-Piété depuis le 1[er] février, dont le prêt ne dépasserait pas 10 francs. — Décret établissant les Tuileries comme asiles des Invalides du travail.



LÉON FAUCHER.
Homme politique
(1803-1854.)



OSCAR LA FAYETTE.
Homme politique
(1815-1881.)



FÉLIX PYAT.
Homme politique
(1810-1889.)



NOEL PARFAIT.
Homme politique
(1814-1896.)



SÉNARD.
Homme d'État
(1800-1885.)



TH. LAGRANGE.
Homme politique
(1804-1857.)

25. — Le général Subervie est nommé ministre de la guerre à la place de Bedeau, nommé commandant de la 1[re] division militaire (Paris). — Étienne Arago est nommé directeur général des postes; — Buchez, adjoint au maire de Paris; — le général Duvivier, commandant général de la garde nationale. — Le gouvernement provisoire s'engage à garantir l'existence de l'ouvrier par le travail.

Les directeurs de théâtre réclament contre le droit des pauvres (qui est réduit à 1 pour 100).

26. — Proclamation officielle de la République. — Décrets portant établissement immédiat des ateliers nationaux; — déclarant adoptés par la patrie les enfants des citoyens morts en combattant pour la défense de la liberté; — déclarant que tous les biens de la liste civile feront retour au domaine de l'État.

27. — Transfert des corps des victimes de la révolution de 1848 dans les caveaux de la colonne de la Bastille.

28. — Établissement d'une commission de gouvernement pour les travailleurs, sous la présidence de Louis Blanc, et dont le siège sera au Luxembourg.

29. — Abolition des titres nobiliaires.

Mars.

3. — Canler est nommé chef du service de la Sûreté.

4. — Obsèques solennelles des combattants tués dans les journées de Février.

5. — Garnier-Pagès est nommé ministre des finances.

6. — Rachel chante pour la première fois *la Marseillaise* au Théâtre-Français.

8. — Décret établissant dans chaque mairie un bureau gratuit de renseignements pour les offres et demandes de travail. — Création du Comptoir national d'escompte.

9. — **Armand Marrast est nommé maire de Paris**, à la place de Garnier-Pagès.

15. — Ouverture du Salon de peinture (tous les ouvrages y sont admis).

16. — Manifestation des grenadiers et des voltigeurs de la garde nationale.

17. — Caussidière, ancien commis voyageur, est nommé préfet de police.

18. — Décret portant qu'un monument sera élevé au maréchal Ney sur l'emplacement où il a été fusillé.

20. — Le général Eugène Cavaignac est nommé ministre de la guerre.

Beaux-Arts.

Salon de 1848 (le Jury est supprimé momentanément cette année; le Salon est envahi par une multitude d'œuvres sans valeur).

Les Musées sont placés (18 mars) dans les attributions du ministère de l'Intérieur.

Concerts du Conservatoire : 9 et 23 janvier, 6 et 20 février, 5 mars (au profit des blessés), 12 et 26 mars, 2 et 10 avril.

Le théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 23 mars. *L'Aventurière*, drame en 5 actes, en vers, par E. Augier.

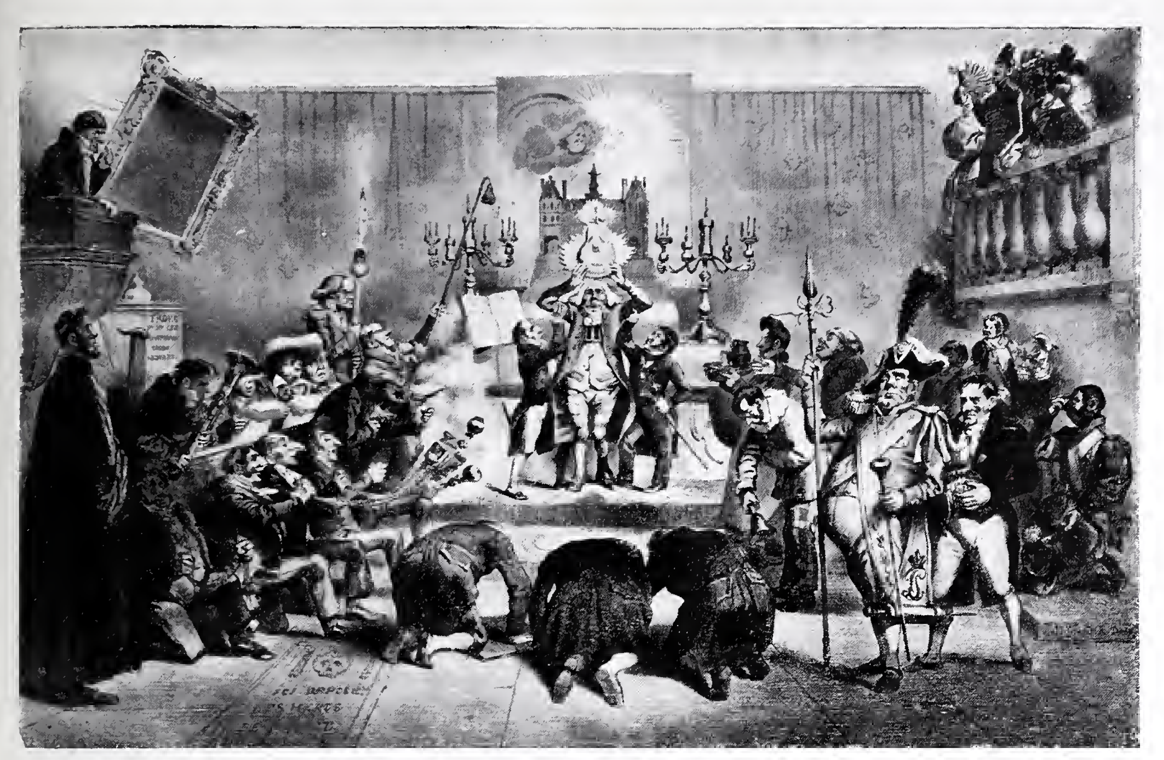
Opéra. — Devient, après les journées de Février, *Théâtre de la Nation*. — 16 février. *Griselidis*, ballet en 3 actes, de Dumanoir et Mazillier, musique d'Adam.

Odéon. — 9 mars. *La Fille d'Eschyle*, tragédie, par Autran (succès).

Théâtre Historique. — 3 et 4 février. *Monte-Cristo*, drame en 2 parties et 17 tableaux, par A. Dumas.

Les morts de l'année.

L'ancien préfet de police **Bavoux** (23 janvier). — **Benazet**, ancien fermier général des jeux à Paris (20 mars).



ÉLÉVATION DE LA POIRE.

Adoremus in æternum sanctissimum philipoirum.

Caricature de l'époque d'après l'original de Grandville. — (Musée Carnavalet.)

TABLEAU DE PARIS

SOUS LOUIS-PHILIPPE

Paris politique.

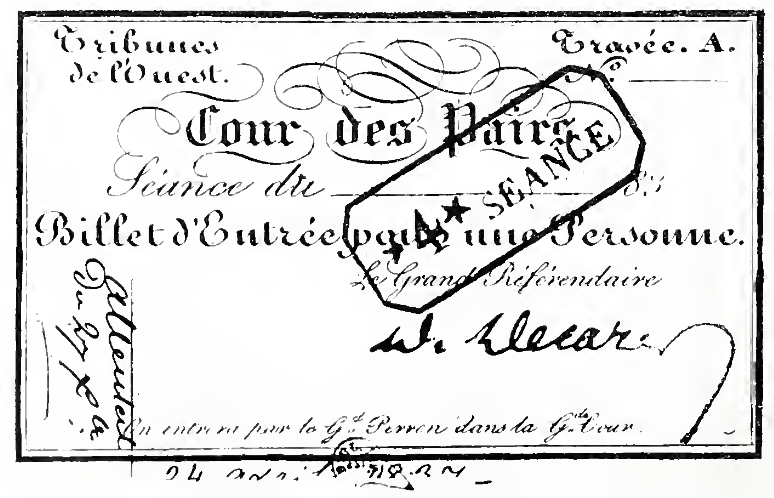
Élevé sur les barricades de 1830, le trône de Louis-Philippe s'effondra sous les barricades de 1848. Le gouvernement du roi-citoyen ne fut qu'une halte entre deux révolutions ou plutôt entre deux victoires de la même révolution qui dure depuis plus d'un siècle avec des fortunes diverses et n'a peut-être pas encore achevé sa carrière. Bien moins que le premier Empire et que la Restauration elle-même, la royauté de la branche cadette avait à sa disposition les forces nécessaires pour rétablir la paix et la bonne harmonie entre les diverses classes de la société et donner à la France des institutions définitives. Au lendemain des journées de Juillet, les pouvoirs publics étaient réduits au strict minimum. Le prince du sang, qu'une émeute victorieuse venait d'appeler à la couronne, ne pouvait se faire pardonner son titre de roi qu'à la condition de répudier les liens qui l'unissaient à la dynastie proscrite et d'effacer les fleurs de lis de son blason. La Chambre des Pairs était tout aussi amoindrie que la royauté. Dépouillée de l'hérédité qui assurait son prestige et son indépendance sans acquérir en échange l'autorité morale que donne l'élection, la haute Assemblée ne représentait plus qu'elle même. En réalité, le seul pouvoir qui restât debout au lendemain de la révolution de 1830 était la Chambre des Députés, et cependant les droits de cette Assemblée omnipotente, qui avait disposé à son gré de la couronne et réduit la Pairie à un rôle d'apparat et de pure forme, ne reposaient en somme que sur une fiction. On ne peut, en effet, donner un autre nom à un système électoral qui, dans un pays de trente millions d'habitants, confisquait le droit de suffrage au profit de deux cent mille censitaires inscrits au rôle des contributions directes pour un impôt annuel d'au moins deux cents francs.



LES ACCUSÉS D'AVRIL.

D'après une gravure populaire. — (Bibliothèque nationale. Cabinet des estampes.)

Ce gouvernement de fait. dont l'unique vernis de légalité se réduisait aux votes de deux cent quarante députés qui avaient usurpé le pouvoir constituant, se trouvait, au lendemain de sa naissance, aux prises avec deux partis qui invoquaient, l'un et l'autre, des principes dont les conséquences extrêmes ne sont pas exemptes de dangers, mais dont la netteté donnait pleine satisfaction à cet amour pour la logique qui est un des traits dominants de l'esprit français. Au prince du sang qui, grâce à une émeute victorieuse, avait modifié à son profit l'ordre de succession, le parti légitimiste opposait le principe de l'hérédité monarchique immuable; et au roi citoyen, qui avait la prétention d'être la meilleure des Républiques, les défenseurs du principe de la souveraineté nationale répondaient qu'un certain nombre d'acclamations plus ou moins enthousiastes recueillies sur le chemin du Palais-Royal à l'Hôtel-de-Ville et le vote d'une assemblée issue du suffrage le plus restreint étaient loin de représenter d'une façon suffisante la volonté du peuple français.



Tribunes de l'Ouest. Travée. A. N°

Cour des Pairs.

Séance du 18

Billet d'Entrée pour une Personne.

Le Grand Référendaire

On entre par le Gd Perron dans la Gde Cour.

4e SÉANCE

PROCÈS DES ACCUSÉS D'AVRIL DEVANT LA COUR DE PARIS.

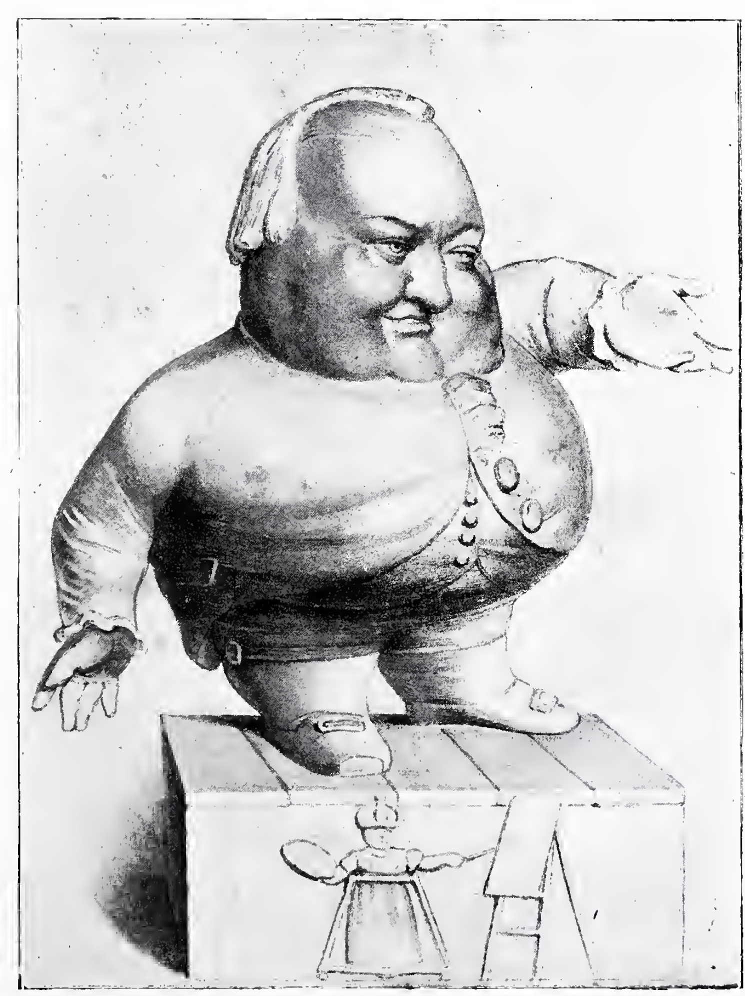
Billet d'entrée. — (Bibliothèque nationale, collection Hennin.)

Il est vrai que des partis qui invoquaient des principes incompatibles ne pouvaient agir en commun qu'à la condition de s'infliger mutuellement une sorte d'amoindrissement moral; mais, à défaut d'un pacte d'alliance, les ennemis du régime de Juillet surent, presque dès la première heure, se distribuer les rôles et mener de front contre la royauté, issue des barricades de 1830, une guerre im-


DERVAL (DU PALAIS-ROYAL).
Dans le rôle du *Tyran de café.*
(Collection du *Monde dramatique.*)

les intérêts qu'elle avait mis en péril. Les doctrinaires de la haute bourgeoisie, qui considéraient la monarchie parlementaire comme le dernier mot de la sagesse humaine et voulaient à tout prix mettre les prérogatives des Chambres à l'abri d'un retour offensif de la Couronne, se flattaient de trouver, sous un roi appelé au pouvoir par le vote de deux cent quarante députés, plus de chances de succès pour les fictions constitutionnelles qui leur étaient chères que sous un monarque de droit divin ou sous un chef d'État directement élu par la nation. De leur côté, la moyenne et la petite bourgeoisie qui, pendant les dernières années de la Restauration, avaient, avec plus de bonne foi que de clairvoyance, redouté le rétablissement de l'ancien régime et l'omnipotence de ce qu'on appelait alors « le parti prêtre », ne marchandaient pas les témoignages de leur dévouement à un roi-citoyen qui venait de rendre à la France le drapeau tricolore et avait pendant toute sa vie donné à la cause libérale des gages indisplacable qui ne se ralentit jamais. Tandis que le parti républicain conservait la tradition révolutionnaire, organisait des sociétés secrètes, entretenait les cadres de l'armée de l'insurrection et fomentait à tout moment de nouvelles émeutes, le parti légitimiste, trop faible dans la capitale pour tenter une prise d'armes, usait de l'influence qui lui restait encore dans le pays pour semer la défiance, la déconsidération et le discrédit contre le roi, sa famille et son gouvernement, dans les classes de la société où auraient dû se recruter les défenseurs naturels d'une monarchie.

Malgré les vices de son origine, le régime de Juillet, qui, au début, ne paraissait pas viable, a duré plus longtemps que le règne de Napoléon Ier et que la Restauration, et presque autant que le second Empire. C'est qu'à défaut de principes, ce gouvernement improvisé, dont les papiers n'étaient pas en règle, représentait les idées et les passions qui avaient fait la révolution de 1830 et était une garantie pour


LEPEINTRE JEUNE.
D'après une terre cuite de Dantan. — (Musée Carnavalet.)



LES SAINT-SIMONIENS.

D'après une lithographie de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

cutés. Toutefois, dans les classes moyennes de la société française, l'enthousiasme qu'excitaient alors les souvenirs de la première Révolution ne dépassait guère l'année 1789 et ne s'étendait pas jusqu'à 1793. Ce fut précisément la force de Louis-Philippe au début de son règne que de répondre à ce double sentiment : d'une part, amoindrir les supériorités sociales offusquant la passion de l'égalité toujours prête à vibrer dans le cœur des classes qui avaient détruit à leur profit l'ancien régime, et en second lieu mettre obstacle à un retour offensif des héros des « trois glorieuses journées » qui entendaient tirer de leur victoire les conséquences logiques qu'elle aurait dû comporter.

Le gouvernement de Juillet était la représentation exacte de l'état d'esprit et d'âme de la garde nationale de Paris. Telle fut, à l'origine, la principale cause de ses succès et de sa durée. Tous ceux qui étaient au-dessus du petit commerçant et du petit rentier, faisant alors le fonds de la milice citoyenne, subissaient une sorte de *capitis diminutio* qui les faisait descendre d'un degré. Le souverain n'était plus que roi des Français au lieu de roi de France et prenait un double prénom comme un duc de Savoie ou un principicule allemand ; le pair de France n'avait plus le privilège de l'hérédité; le châtelain n'exerçait plus aucune influence sur les paysans du voisinage, et le gros censitaire lui-même, qui était au nombre des victorieux, mais, inquiet parmi ceux-ci, se voyait quelque peu entamé dans son prestige, car la loi nouvelle électorale ne lui demandait plus que deux cents francs d'impôts au lieu de trois cents. D'autre part, tout en se félicitant des résultats d'une révolution flattant ses instincts d'égalité, le garde national était irrité des perpétuelles émeutes qui portaient un irréparable préjudice au commerce de la capitale. Pendant les trois derniers mois de l'année 1830, la rente avait baissé de vingt-cinq francs et le nombre des faillites avait été en moyenne de dix par jour. Le numéraire était devenu si rare que le 1er janvier 1831 il ne se trouve pas sur la place de Paris le tiers des écus et de la monnaie d'appoint nécessaires pour les transactions du jour de l'an.



LES DÉMOCRATES DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

D'après un croquis de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

L'insurrection existait à l'état chronique. Les chefs des socié-

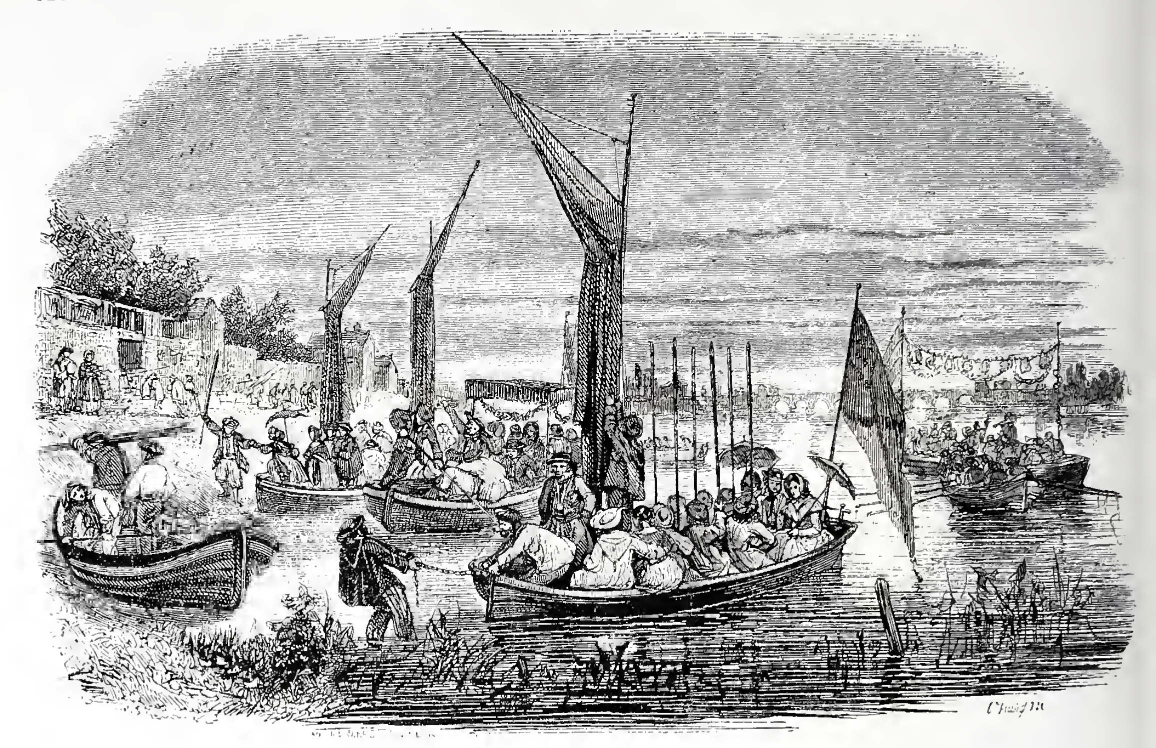
tés des *Amis du Peuple*, de *l'Ordre et du Progrès*, des *Sections Gauloises, Aide-toi, le Ciel t'aidera*, des *Saisons* et de bien d'autres associations occultes, n'avaient qu'à faire un signe pour lancer des milliers de combattants dans les rues de la capitale.

Chaque fois que le trône de Louis-Philippe était en danger, le garde national faisait vaillamment son devoir, et montait à l'assaut des barricades pour défendre au péril de sa vie des institutions qu'il considérait à bon droit comme son œuvre. Ce n'était pas le courage militaire, mais bien plutôt le courage civil qui manquait à ces citoyens habillés en soldats. Le même garde national qui avait exposé sa poitrine aux balles des insurgés, avec une intrépidité digne d'un vétéran de la Grande Armée, tremblait à l'idée de voir son nom imprimé dans les journaux qui publiaient la liste des jurés appelés à rendre un verdict sur un procès de presse. Si grossières que fussent les injures et les calomnies répandues chaque jour à des millions d'exemplaires contre le roi, sa famille, ses ministres, et contre les hauts fonctionnaires, le garde national qui avait déposé son uniforme pour remplir sa mission de juré ne manquait jamais d'acquitter des accusés poursuivis pour un délit politique. C'était sa façon à lui de comprendre l'indépendance; d'ailleurs il ne se piquait pas d'un aveugle dévouement de garde du corps et ne dédaignait pas à l'occasion « de donner une leçon au pouvoir ».

Le soldat-citoyen qui était le principal appui de la monarchie de Juillet ne reprochait pas au gouvernement de son choix une regrettable tendance à abuser des procès de presse et à mettre à tout propos en mouvement la juridiction exceptionnelle de la Chambre des Pairs; il avait contre le roi et ses ministres un autre grief infiniment plus grave: il se sentait humilié dans son amour-propre de Français. Au, fond ce sentiment était déraisonnable, mais il trouvait un semblant de justification dans l'excès de la condescendance dont certains ministres de Louis-Philippe firent preuve à l'égard de l'Angleterre.

Considérée dans son ensemble, la politique extérieure du gouvernement de Juillet fut un modèle de prudence et de sagesse. Le roi eut le bon sens de comprendre qu'un régime ne pouvant, à raison de son origine, avoir pour alliée aucune des grandes puissances du continent, devait à tout prix éviter jusqu'au moindre prétexte de guerre européenne qui aurait mis, en cas de défaite, l'intégrité du sol national à la merci d'un ennemi victorieux n'ayant pas à craindre une intervention des neutres et pouvant compter plutôt sur leur complaisance et leur complicité. Cette circonspection, que la Couronne savait au besoin imposer aux ministres, offrait l'immense avantage d'éviter les catastrophes qui devaient arriver plus tard, mais elle faisait parfois subir de douloureuses épreuves à l'amour-propre national. Suspecte à des degrés divers à toutes les dynasties du continent qui ne lui avaient pas pardonné la révolution de 1830, la royauté de Juillet ne pouvait pas avoir d'autre alliée que l'Angleterre et trop souvent le cabinet britannique abusait de cette situation. Chaque fois que lord Palmerston éprouvait le besoin de se ménager un succès personnel en flattant la vanité de ses compatriotes, c'était aux dépens de la France qu'il se procurait cette satisfaction. Certains hommes d'Etat français eurent le tort de répondre à ces mauvais procédés du gouvernement de Londres par une recrudescence d'obséquiosité, et ce fut ainsi qu'à une époque où les événements de 1840 et où les discours injurieux, prononcés par le premier ministre de la reine Victoria au sujet des prétendues atrocités injustement attribuées aux soldats français en Algérie, étaient encore dans toutes les mémoires M. Guizot eut la malencontreuse idée de proposer aux Chambres une aggravation des imprudents traités de 1831 et de 1833 qui, sous prétexte de réprimer la traite des nègres, avaient accordé à l'Angleterre la police des mers. La majorité ministérielle elle-même n'osa pas voter le projet de loi et, à partir de 1842, la blessure faite à l'amour-propre national par un excès de condescendance à l'égard du cabinet anglais qui, sans aucun motif sérieux avait réclamé une nouvelle extension du droit de visite, fut impitoyablement exploitée par tous les journaux de l'opposition.

Le garde national de Paris qui, pendant les premières années du règne de Louis-Philippe, avait énergiquement refusé de s'associer aux tentatives faites par les partis démagogiques pour entraîner la France dans une guerre de propagande révolutionnaire contre toute l'Europe, et qui n'avait manifesté en 1840 aucun enthousiasme pour la politique belliqueuse de M. Thiers, donna d'autant plus volontiers carrière à sa mauvaise humeur contre le droit de visite et l'indemnité Pritchard que, sous le ministère de M. Guizot, l'ordre matériel était complètement rétabli. Du moment où aucune émeute ne paraissait plus à



LES PLAISIRS DE PARIS SOUS LOUIS-PHILIPPE.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

craindre sur la voie publique, la milice citoyenne se flattait de pouvoir sans aucun danger pour elle-même donner de sévères leçons au gouvernement qu'elle avait fondé. Aussi le garde national fut-il une recrue précieuse pour le syndicat des mécontents qui avait choisi la réforme électorale comme un programme suffisamment élastique pour servir de prétexte à une coalition où pourraient entrer les partis les plus opposés. On a de la peine aujourd hui à s'expliquer par quel aveuglement M. Guizot et Louis-Philippe opposèrent une résistance inflexible à l'adjonction des capacités, mais il faut bien reconnaître que les neuf dixièmes de ceux qui réclamaient cette réforme n'étaient nullement disposés à s'en contenter et cherchaient surtout à jeter la désorganisation dans les partis soutenant le gouvernement de Juillet. Cette tactique eut un plein succès : les chefs de la gauche dynastique, désespérant de reconquérir la majorité dans les Chambres, ne craignirent pas de s'associer avec les partis révolutionnaires afin d'organiser dans la rue une agitation qui, suivant leurs calculs, devait les rappeler au pouvoir. Dans cette comédie politique qui devait tourner au drame, le garde national était seul de bonne foi. Pour assurer le succès d'une réforme qui devait se réduire à l'adjonction d'un certain nombre de capacités, il paralysa l'action de la troupe et fut le plus puissant auxiliaire de l'émeute qui aboutit à la révolution de 1848.

Ainsi disparut, abandonné de ses défenseurs naturels, un gouvernement qui, malgré les vices de son origine, avait à l'intérieur procuré à la France dix-sept années de prospérité matérielle et de liberté, sans jamais avoir, au cours de son existence, eu besoin de créer un seul impôt nouveau. Au dehors, la tâche de la monarchie de Juillet avait été moins glorieuse parce qu'un régime fondé sur les barricades était, à cette époque-là, odieux à toutes les Cours du continent; mais, à force d'habileté et de prudence, les hommes qui, sous les auspices les plus défavorables, dirigeaient la politique extérieure du pays, non seulement réussirent à éviter la guerre, mais encore, suivant l'expression de M. de Nesselrode, laissèrent la France « entourée de tous côtés par un rempart d'États constitutionnels organisés sur le modèle français ».

G. Labadie-Lagrave.

Paris monumental.

Le Gouvernement de Juillet. s'attachant surtout aux intérêts matériels, cherchant en eux son principal point d'ap-



LES PLAISIRS DE PARIS EN 1843.
D'après une lithographie de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

pui, devait consacrer tous ses efforts à l'agrandissement et à l'embellissement de Paris. D'ailleurs la Révolution de 1830 était comme celles de 1789 une révolution toute parisienne, et le nouveau pouvoir voulait être reconnaissant à la ville qui lui avait donné le trône.

La Révolution de 1830 eut pour effet immédiat, comme toutes les révolutions populaires, d'effrayer d'abord la bourgeoisie, d'apeurer les capitaux, d'arrêter les opérations de l'industrie et du commerce, d'engendrer la gêne et la misère.

Le Gouvernement fit voter par les Chambres un crédit de 1,400,000 francs destiné à l'achèvement des monuments parisiens, pour donner de l'occupation aux ouvriers, dont on craignait l'effervescence, « qui, dit M. Guizot, avaient déposé les armes, mais n'avaient pas retrouvé leurs travaux. »

L'on commença par ouvrir des ateliers communaux de travaux de terrassement, on refit une partie du *pavé de la Ville*, les *talus du Champ-de-Mars*, les *fossés des Champs-Elysées*, etc. On voit que ce n'est pas la République de 1848 qui a inventé les ateliers nationaux. Mais ces travaux sont insuffisants, la plupart des ouvriers sont inoccupés ; ils se réunissent en masses tumultueuses aux lieux de grève en demandant à ceux qu'ils ont élevés au pouvoir du *Travail ou du pain !*

On décide l'achèvement des travaux commencés sous l'ancienne Monarchie, la *Madeleine*, le *Palais du quai d'Orsay* et le *Palais des Beaux-Arts*, l'*Arc-de-Triomphe*, le *Collège de France*, le *Panthéon*, etc.

Le Gouvernement fait niveler les *places de la Concorde* et *de la Bastille*, couvre de constructions pittoresques *les Champs-Élysées*.

En 1831, le choléra vint fondre sur Paris, il décima surtout les quartiers pauvres, les rues malsaines, les taudis des indigents.

Certaines maisons du centre, hautes de cinq étages, avaient jusqu'à soixante et quatre-vingts locataires, entassés sans air et sans soleil dans des galetas fétides, au milieu d'une promiscuité ignoble. L'administration préfectorale fait trouer les quartiers malsains, planter d'arbres les boulevards, augmenter le nombre des fontaines, compléter la ligne des quais.

On démolit les ruelles sombres ou fangeuses de la *Cité*, où hélas! disparurent beaucoup de souvenirs du vieux Paris ; on dégagea les entours *des Halles* et les abords de l'Hôtel-de-Ville; il y avait dans ces derniers travaux autant une œuvre de stratégie qu'une opération

d'assainissement. Les *quais Pelletier,* de la *Mégisserie,* du *port au Blé* sont achevés. Un nouveau pont suspendu réunit *Bercy* à *la Gare;* un autre pont met en communication les deux rives de la Seine vis-à-vis le *port au Blé,* et s'appuyant sur l'extrémité occidentale de l'*Ile Saint-Louis,* un pont de nouvelle construction est jeté entre le *pont des Arts* et le *pont Royal.* Un autre pont suspendu est construit pour joindre le quartier des *Champs-Élysées* au *Gros-Caillou.*

Le Gouvernement de Louis-Philippe pousse de toutes ses forces au développement du bien-être matériel, aux entreprises commerciales et industrielles.

On ouvre dans les faubourgs de grandes usines, des manufactures colossales, tandis que dans les quartiers du centre, *rue de Rivoli,* au *Palais-Royal, rue de la Paix,* sur les *boulevards,* des magasins étincelants de glaces et de dorures, éblouissants de luxe et de richesse, remplacent les vieilles boutiques enfumées et sombres de nos pères. Les *rues Saint-Denis* et *Saint-Martin* où trône le haut commerce sentent que c'est là leur règne et font peau neuve et toilette fraîche. La spéculation sur les terrains qui, sous Louis XIV et Louis XV, avait inauguré son règne et qui devait avoir son apogée sous le second Empire, s'épanouit et foisonne à l'envi. Elle acheta, morcela, dépeça toutes les grandes cultures maraîchères des faubourgs du *Temple, Saint-Martin,* du *Clos Saint-Lazare,* du *faubourg Montmartre,* de la *Chaussée-d'Antin.*

Ici elle bâtit de coquets hôtels, des restaurants à la mode; là elle fait élever des maisons ouvrières et des débits de distillation.

Le préfet Rambuteau fait percer la rue qui porte son nom, laquelle change la face des quartiers *Saint-Martin* et *Saint-Denis* et coupe en deux ces vieux quartiers révolutionnaires, place-forte classique des insurrections. Il fait réédifier l'*Hôtel-de-Ville* sur un plan magnifique, restaurer la *Sainte-Chapelle* et *Notre-Dame.*

Des fontaines monumentales s'élevèrent *place Saint-Sulpice, place Louvois, rue Molière.*

On érigea au milieu de la *place de la Concorde* un des deux obélisques égyptiens *de Louqsor,* — ce qui était une faute de goût et de science historique : l'obélisque ne doit pas être isolé — et il semble écrasé par l'immensité de la place de la Concorde. D'ailleurs, cette période d'activité, ces œuvres d'embellissement matériel dénotent une remarquable perfection technique, mais, sauf le bas-relief de Rude, aucune spontanéité, aucune tentative nouvelle, aucun élan du talent. La richesse ne donne pas le génie.

Toutes les constructions de ce règne n'ont aucune originalité, aucun style propre, c'est une confusion de tous les genres, un pêle-mêle de toutes les époques. Il fallait aller vite, on se hâtait de tirer parti des matériaux qu'on avait sous la main.

Même désordre, au reste, même absence de plan d'ensemble dans les grands travaux de voirie. Chaque ingénieur, chaque géomètre de section, opérant isolément, présentait un travail fractionné.

Le service des prisons, qui laissait tant à désirer, attira l'attention de l'administration préfectorale. La vieille prison de *la Force* se trouvait dans un état de délabrement absolu; elle était insuffisante, de nouveaux systèmes dans le régime intérieur des prisons se faisaient jour; une ordonnance prescrivit la construction d'une maison d'arrêt sur le boulevard *Mazas.* La prison de *la Roquette* et la prison des *Jeunes Détenus* furent construites d'après le système panoptique.

L'établissement des *Jeunes Aveugles* fut bâti, le bâtiment de l'*École Normale* commencé, le bâtiment des *Sourds-Muets* restauré. Sur la *place de la Bastille* on édifia le monument aux *Victimes de Juillet.* Le Gouvernement recommence la reconstruction de la *Bibliothèque Sainte-Geneviève* sur l'emplacement de l'ancien *Collège de Montaigut* ; il fait l'acquisition de la collection d'antiquités de Du Sommerard et de l'*Hôtel de Cluny* qu'on transforme en un *Musée d'antiquités françaises.*

La loi relative à l'établissement du *Réseau*



PAGANINI.
D'après un portrait. — ((Bibliothèque nationale.)

des Chemins de Fer est votée, elle double l'importance de Paris en en faisant le centre, le point unique où vont aboutir toutes les lignes qui desservent la France.

La première construite fut celle de *Paris à Saint-Germain* : le point de départ devait être la *Madeleine* transformée en gare, mais des difficultés nombreuses empêchèrent la réalisation de ce projet et la gare fut reportée près la *place de l'Europe*. Ce fut la grande attraction du moment; on allait voir partir les trains qui se mettaient en marche au son de la trompette; des mesures de précaution, qui nous paraîtraient enfantines aujourd'hui, étaient prises pour la sécurité des voyageurs. Ceux-ci étaient enfermés dans les wagons; tous les cent mètres, des cantonniers faisaient des signaux bizarres.

A ce chemin de fer qui n'était d'abord qu'une curieuse nouveauté pour les Parisiens s'ajoutèrent bientôt les grandes lignes de Paris à la frontière de Belgique, à la Manche, à la frontière d'Allemagne, à la Méditerranée, à la frontière d'Espagne, à l'Océan, au centre de la France.

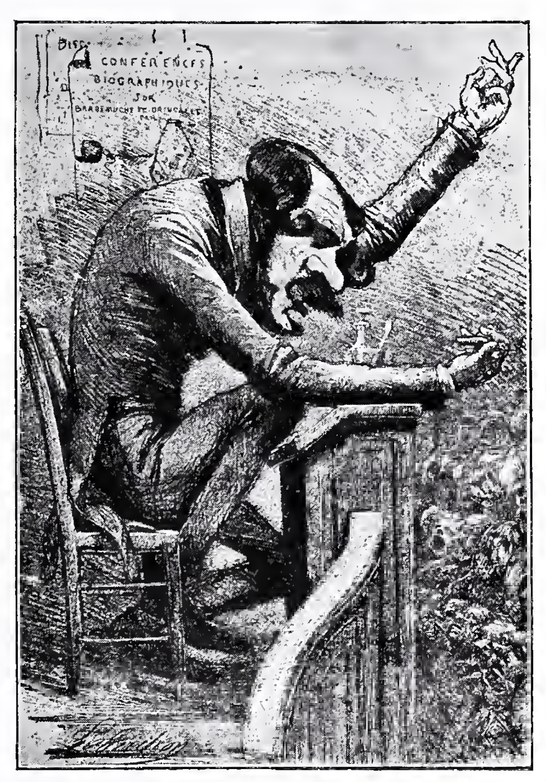
Des gares d'arrivées furent construites; on admira fort à l'époque ces bâtiments qu'il faut rebâtir aujourd'hui et qui nous paraissaient si mesquins. Il faut lire les descriptions enthousiastes du temps. L'emplacement de ces gares était du reste déplorable et choisi sans une étude sérieuse et approfondie du plan d'ensemble de la ville.

La prompte prise de Paris par les alliés en 1814 et 1815 avait depuis longtemps déjà fait germer dans certains esprits l'idée de fortifier la capitale vers laquelle, en cas de guerre, l'ennemi pouvait s'avancer à marches rapides, pour la surprendre sans défense et l'enlever par un coup de main.

Sous la Restauration, un projet avait été présenté par un ministre de la guerre, Clermont-Tonnerre, puis retiré. Mais en 1840, les affaires d'Orient qui amènent la rupture de notre alliance avec l'Angleterre et un commencement de coalition des quatres puissances du Nord contre la France, mettent de nouveau sur le tapis la question de l'*Enceinte de Paris*. Le ministère présidé par M. Thiers, prend une attitude belliqueuse et obtient une ordonnance du Roi prescrivant la construction des fortifications parisiennes.

Le 10 janvier 1841, le même M. Thiers présente le projet de loi à la Chambre en s'appuyant sur l'opinion de Vauban : « La prise de Paris serait un des malheurs les plus grands qui pût arriver à ce royaume et duquel il ne se relèverait de longtemps et peut-être jamais » Le rapporteur concluait : « C'est ce centre unique d'où part l'impulsion commune et qui meut tout l'ensemble, c'est ce Paris qu'on veut frapper, qu'il faut couvrir; ce but que se proposaient les grandes guerres d'invasion, il faut le leur enlever en le mettant à l'abri de leurs coups. »

L'opposition libérale et républicaine qui voyait là l'embastillement de Paris et l'arrière-pensée de se servir contre la population parisienne de ces remparts et de ces forts des-



PHILARÈTE CHASLES.
D'après une caricature de l'époque,
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

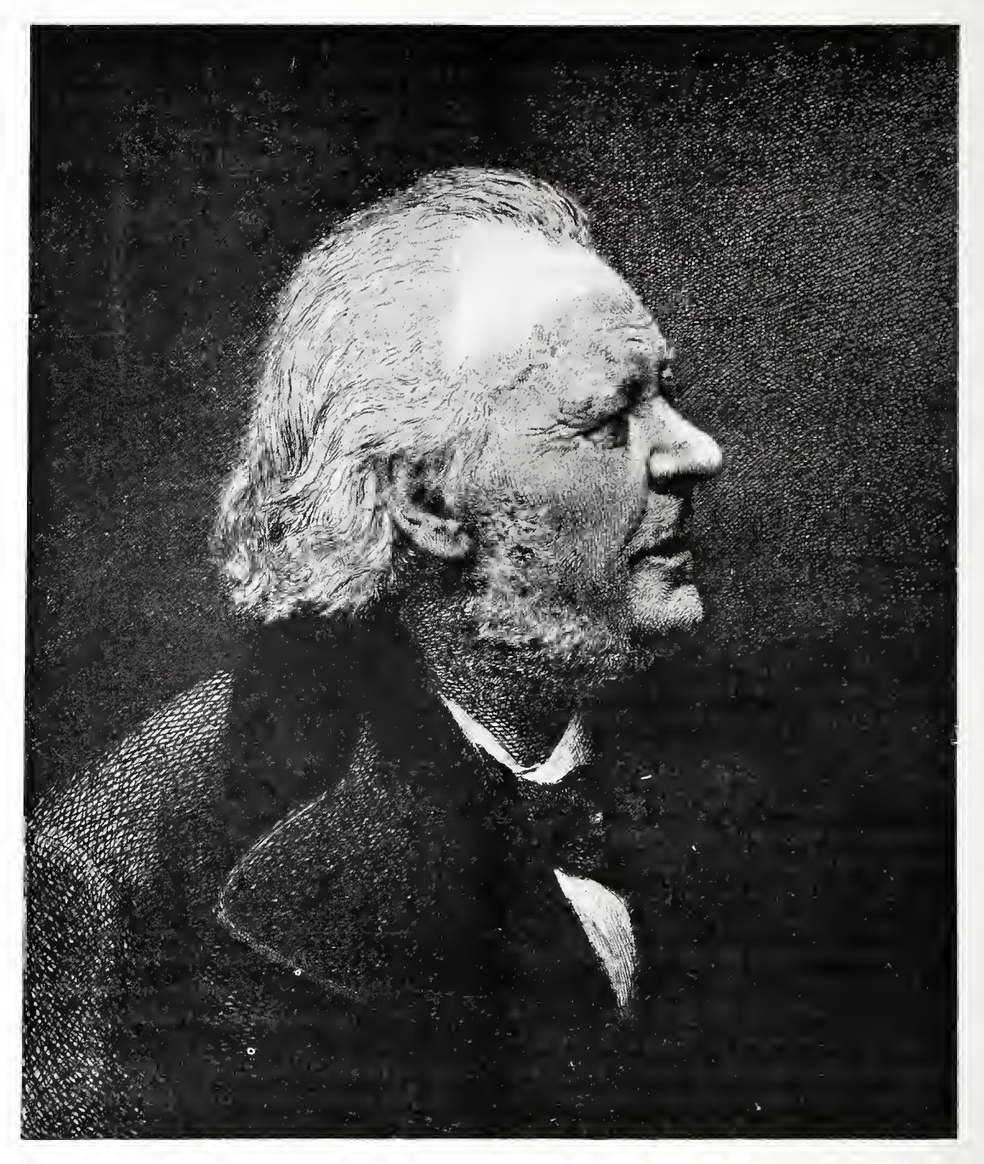
tinés à la mater, était très opposée au projet.

Il fut néanmoins voté par la Chambre, la loi fut immédiatement mise en vigueur et l'exécution des travaux commença sans retard. Ces travaux comprenaient l'exécution d'une enceinte continue, embrassant les deux rives de la Seine, et de seize forts détachés dont le plus éloigné était le fort de Nogent à 10,300 mètres du Louvre. La superficie des terrains occupés par les fortifications était de 782 hectares, le relief de l'enceinte de 10 mètres. Cette œuvre colossale, la plus importante conçue et réalisée par le gouvernement de Juillet, coûta 140 millions de francs.

Albert Callet.

L'Esprit parisien.

La monarchie de Juillet eut, au cours de ses dix-huit ans d'existence, le don d'affiner et de mettre en verve l'esprit parisien, si difficile à définir, — Voltaire lui-même n'y a pas réussi, — mais sur la nature duquel nul ne se trompe, tant il est particulier.



H. DAUMIER.
D'après l'original d'Auguste Bulard. — (Collection de l'*Art*.)

Différent de l'humour qui implique avec la gaieté une certaine mélancolie, teintée de sensibilité, il joint au tour plaisant et malin la pointe souvent acérée d'une satire volontiers cruelle et presque toujours encline à ne point faire de quartier. Pour peu que les hommes et les choses lui en fournissent l'occasion, sa raillerie mordante s'exerce aux dépens de tous et de tout. Le règne de Louis-Philippe y prêta plus qu'aucune autre époque, et la critique, sans relâche attentive aux événements, aux personnages, à leurs travers pour les caricaturer ou les chansonner, eut beau jeu de 1830 à 1848.

L'aristocratie jugea singulièrement ce roi des Français, qui n'avait plus rien de la majesté des grands rois de France. La bourgeoisie, de son côté, le traita familièrement, lui refusant tout prestige de souveraineté, et, quand elle s'irritait contre lui, le battant dos et ventre. Les journalistes, à qui il dut sa cou-

ronne, lui donnaient à entendre, à chaque instant, qu'ils pouvaient la lui reprendre et le firent quand il voulut gouverner sans eux. Discutant librement les questions politiques, n'ayant, pour lancer leurs feuilles, besoin d'aucune autorisation préalable, ils se sentaient les vrais maîtres et commençaient déjà à revendiquer dans l'État ce quatrième pouvoir qui exigera plus tard l'omnipotence.

Les uns, ministériels par intérêt ou par ambition, l'un ou l'autre sinon l'un et l'autre, se groupèrent dans les *Débats* autour des Bertins, dévoués au juste milieu, qui paraissait alors la sagesse, et s'attachèrent à faire dominer la mesure dans leurs polémiques. Doctes et doctrinaires à la fois, ils ne s'adressèrent pas aux masses à qui il manquait encore l'instruction et qui, par conséquent, ne lisaient pas encore les journaux graves; mais leurs articles, quoique longs, sérieux, eurent une influence considérable sur la classe éclairée, qu'ils initièrent aux problèmes et aux idées, préludes des réformes. Novateurs tout en restant conservateurs, ils furent les exégètes encore plus que les apôtres du libéralisme pacifique, discutant les questions qui occupaient l'opinion sans imposer leurs convictions; avec le parti pris de ne pas être populaires mais d'agir sur une élite, de servir de conseil et d'appui, ils débattaient les actes parlementaires, restant ainsi fidèles à la lettre du journal dont ils formaient la brillante rédaction. Ils n'étaient pas nombreux, mais tous passaient pour des écrivains supérieurs et méritaient leur réputation; quelques-uns érudits, profonds; la plupart alertes, enjoués, avec, pour caractéristique commune, la finesse très française. Silvestre de Sacy, Saint-Marc-Girardin, Villemain, Frédéric Soulié, Jules Janin, étaient les coryphées, et non loin d'eux venaient, avec des talents diversement remarqués, Antoine Alloury, Désiré Nisard, John Lemoinne, Aimé Marty, Philarète Chasles, Berlioz, Dourdan, Barbey d'Aurevilly, Delécluse, Planche, etc.

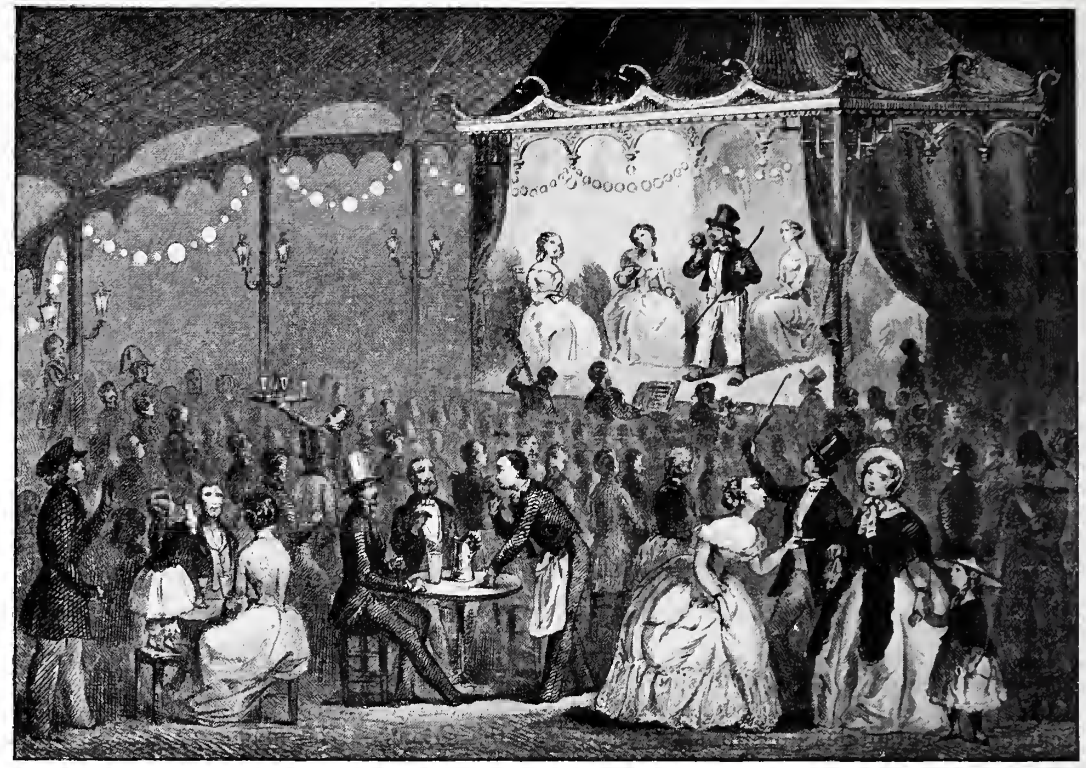
Plus répandu et plus agressif dans le sens militant, *le Constitutionnel*, organe de la bourgeoisie et du voltairianisme, après une carrière retentissante sous la Restauration, qu'il avait contribué à renverser, s'était vu, malgré la collaboration de Thiers, Bodin, Cauchois-Lemaire, supplanter dans la faveur publique par *la Presse*, d'Emile de Girardin, qui inaugura en 1836 le journal à 40 francs d'abonnement annuel, et par *le Siècle*, créé le même jour dans les mêmes conditions.

La Presse était conservatrice et ondoyante, assez prête à tourner son aile au vent; *le Constitutionnel* avait pour rival plus réel *le Siècle* qui, combattant également pour l'opposition mais allant plus directement aux classes laborieuses, menaçait d'enlever toute la clientèle libérale.

Véron — Mimi Véron — aussi habile que Girardin, aussi souple et aussi remuant, sauva *le Constitutionnel* dont il tripla la vente par le feuilleton et par la guerre au gouvernement sous le drapeau réformiste. Les combats de plume en ces divers champs clos furent aussi incessants qu'homériques, et ceux qui les livraient demeuraient infatigables sur la brèche. Il serait difficile de dire de quel côté l'esprit parisien se montra le plus vif à l'attaque et à la riposte, de quel carquois sortirent les flèches les plus promptes et les plus aiguës, et à qui il faut décerner la palme en ces joutes quotidiennes. C'est que le journalisme, sous Louis-Philippe, est une arène où ne peuvent entrer les champions médiocres, qui seraient bafoués, et où l'on n'est admis à s'escrimer qu'à la condition de savoir manier l'épée ou la plume avec élégance de même avec art.

Les salons ont les mêmes exigences. Aussi bien ce sont encore les journalistes qui s'y rencontrent, et quand une femme du monde y préside, elle s'appelle Delphine Gay (Mme Émile de Girardin), et signe de son pseudonyme les causeries étincelantes du vicomte de Launay. Les reparties spirituelles s'entrecroisent en ces réunions de courtoises disputes où ne pénètre que par exception l'écho des rires provoqués dans le Paris du peuple par le théâtre, la caricature et la chanson. Champfleury a raison : qui veut se rendre compte aujourd'hui de l'époque de Louis-Philippe, doit consulter l'œuvre des Daumier, des Philipon, des Grandville, des Henry Monnier, des Traviès, des Gavarni et de la petite armée évoluant sous ces chefs ou leur emboîtant le pas, comme ce brave Pigal, que l'on a si bien dépeint en l'appelant un Paul de Kock derrière une barricade.

Daumier fut le rude crayonneur de ce temps, mettant en scène tour à tour Thiers et Guizot, dont toute la vie politique relève de son intarissable satire. Il resta pendant vingt ans, de 1832 à 1852, le hardi tirailleur qui vise bien et touche juste, tantôt traçant les portraits inoubliables des pairs de France, tantôt en des compositions d'une audace extrême, qui ne sont égalées que par Grandville, s'attaquant aux personnalités du jour et unissant en une inspiration géniale le sublime au ridicule pour pétrir sous mille formes les masques de Véron et d'autres.



LA CHANSON POPULAIRE SOUS LOUIS-PHILIPPE. — CAFÉ-CONCERT.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Les *Robert Macaire* de Daumier n'ont de comparable dans la caricature d'alors que le *Monsieur Prudhomme* de Henry Monnier, et, se plaçant entre les deux, le *Mayeux* de Traviès. Daumier a fait des deux héros de *l'Auberge des Adrets* une dualité inséparable, le complice Bertrand se haussant à la hauteur de son patron, et cette dualité incarne la société de 1830 à 1848, se ruant à la curée de l'argent sous l'impulsion de la maxime de Guizot : *Enrichissez-vous!* Le *Mayeux* de Traviès, c'est le bourgeois avide de plaisirs et de débauches comme *Robert Macaire* l'est des billets de banque et des louis d'or. Ce bossu, qui s'enorgueillit de son éminence et la met impudemment au-dessus de celle des plus hauts dignitaires du royaume, possède tous les vices qu'engendre le succès. Ses exploits, ses aventures, ses infortunes, ses enthousiasmes et ses colères resteront longtemps légendaires. On ne les oubliera complètement que lorsque toute la génération dont il est le type aura disparu.

Le *Joseph Prudhomme* de Henry Monnier survivra, au contraire, à jamais. Il a fait reculer à l'arrière-plan, en les effaçant peu à peu, *Mayeux* et *Robert Macaire*. Quoi qu'en ait pensé Champfleury, il a sa place incontestée dans ces créations du rire qu'un siècle transmet à l'autre et qui passent à la postérité. Nestor Roqueplan a prévu, d'un coup d'œil très sagace, cette entrée de l'incomparable charge du fameux bon sens dans l'immortalité : « Qu'on y résiste ou non, qu'on y soit

LE CHANSONNIER BRAZIER.
D'après un portrait. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

ou non favorable, on est forcé de se rendre à l'évidence et d'admettre dans le musée, déjà si riche de la sottise humaine, cette personnification fine et grotesque, amusante et philosophique de la vanité frottée de lectures mal faites, de science de raccroc et de rhétorique mal entendue. »

QUELQUES AFFICHES SOUS LOUIS-PHILIPPE.
(Bibliothèque nationale.)

A côté de la caricature et lui empruntant encore quelquefois, mais rarement, ses traits, la chanson reflète l'esprit parisien daubant « le roi bonhomme, appelé à gouverner un peuple ingouvernable, et à qui manqua le royaume d'Yvetot ». Cependant il ne faut plus chercher les effusions de cette ironie dans les couplets de Béranger qui se tait dès 1833 et ne donnera plus, vers 1846, qu'un recueil de poésies plus ou moins prophétiques. Le vrai chansonnier caricaturiste, Désaugiers, est mort sous la Restauration et personne ne l'a remplacé. Brazier a de l'entrain, qu'il doit peut-être à son maître Gouffé; mais si *le Caveau*, reconstitué en 1837, quelques mois avant la disparition de l'auteur du *Marquis de Carabas*, le compte parmi ses membres les plus renommés, sa chanson n'est plus que banale. Il se réfugie plutôt dans la chronique légère des petits théâtres. D'ailleurs, le couplet jadis sablé avec le champagne a perdu sa vivacité prime-sautière; il replie ses ailes et, de gai qu'il était autrefois, presque exclusivement il aspire à la mélancolie.

Béranger viellissant a rendu sa muse philosophique, et cette muse, qui était, suivant lui, le peuple, a cédé à sa volonté. Légère lorsqu'il était jeune, patriotique et politique quand il eut trente-cinq à quarante ans, elle s'est faite sociale et est devenue poème musical sous la plume de Frédéric Bérat. Paris chante en 1845 les strophes de ce Rouennais et pleure d'émotion en disant *Ma Normandie*, *Bérénice* et *le Berger normand*. Pourtant les Parisiens n'ont pas perdu le souvenir de leurs anciennes amours chansonnières et lorsque Virginie Déjazet leur fait entendre la délicieuse *Lisette de Béranger*, ce chef-d'œuvre de Bérat, ils revivent en un instant d'indicible délire tout leur passé d'il y a trente années. La chanson entre alors progressivement dans une phase nouvelle : sociale, elle quitte le cabaret ou le *Caveau* pour parler à



LES GRAS ET LES MAIGRES.
— Que voulez-vous! Je n'y puis rien! Enrichissez-vous!
(Allusion au mot célèbre attribué à Guizot.)
D'après une caricature du temps. — (Bibliothèque nationale.)

l'ouvrier, pour faire diversion aux labeurs et aux peines de l'atelier; avec Pierre Dupont et Louis Festeau elle attendrit comme avec Bérat, mais elle passionne comme avec Rouget de Lisle. et l'on y sent passer le souffle démocratique qui va bientôt se changer en tourmente. Paris, le Paris des travailleurs, boit à cette source, toute nouvelle pour lui, d'impressions et d'excitations et y puise, comme dit Baudelaire, le goût infini de la République. Quand celle-ci viendra, en 1848, Paris l'acclamera en battant des mains.

Charles Simond.

Le Costume.

Notre génération, celle qui, née sous le second Empire, touche en ce moment à l'âge mûr, prodigue volontiers ses sarcasmes aux arts, aux goûts et aux modes de la royauté citoyenne. Ce temps est, pour nous autres, ce que les paniers de la reine Marie-Antoinette furent pour les gens du premier Empire, quelque chose comme une mascarade, un non-sens, presque une folie. Jean Gigoux, le peintre célèbre, mort il y a sept ans, et qui avait dans sa jeunesse connu Mme Vigée-Lebrun, alors très vieille dame, me racontait un jour ce que la bonne personne pensait elle-même des atours de son jeune temps. Elle avait vu alors deux révolutions et quatre régimes; elle s'était, depuis l'Empire, habituée aux accoutrements modernes; on la voyait dans son salon coiffée d'une toque pareille à celle de la reine Marie-Amélie. Il lui était déplaisant de penser aux parures d'auparavant, à ces poudres, à ces corsets longs, à ces brimborions dont la cour se pimplochait. Que, de hasard, quelque très vieille personne eût conservé aux environs de 1830 ces histoires vieilles de cinquante ans, elle apparaissait comme une caricature, on en riait franchement. Nous ririons bien davantage au cas qu'une dame réapparût tout à coup, bien complètement vêtue à la mode de 1840. Nous trouvons très bien les imitations, les adaptations par des couturiers modernes de costumes identiques; il ne nous déplaît point qu'une jolie fille se montre coiffée en peigne à la girafe; mais croyez que le ton, l'allure contemporaine, la nôtre sauve tout. Qu'une femme de 1840 nous soit montrée, telle qu'alors, avec ses longs buscs, ses manches serrées, ses papillotes tombant sur les épaules, ses bas blancs et ses souliers plats, ce serait irrésistible : on l'a vu au Théâtre-Français pour *la Vie de Bohème*.

La période romantique avait créé un costume, de même qu'aujourd'hui le *modern style* nous en a fabriqué un. De l'un à l'autre il n'y a que la nuance d'un romantisme. La femme de l'affiche célèbre de Grasset, ou la pâle névrosée de certains récents, sont de même source; toutes deux sont des produits de coteries, de petites cabales inoffensives. Très amusantes quand elles naissent, ensuite ridicules à pleurer; puis, par résurrection, par renouveau de cycle, restituées, retrouvées amusantes, exhumées, et redevenues drôles.

Ce serait une curieuse étude, et dont la difficulté ne serait pas petite, que de suivre dans ses transformations, ses avatars imposés par les couturiers ou les modistes ignorants, la successive évolution du costume romantique. Il est sûr maintenant que le théâtre d'Hugo eut sur la mode une influence, aussi formelle alors qu'aujourd'hui le préraphaélisme niais sur les robes et les coiffures. De certains à-peu-près imaginés par Hugo, dessinés par lui, donnés aux acteurs dans *Hernani*, les créateurs du premier moment tirèrent dès lors une harmonie moyenâgeuse, des coupes, des profils très inattendus. On exagéra vite dans les officines illettrées où se perpétraient les modèles. Le coiffeur romantique haussa, augmenta, mit en tout des amplifications. La tête d'une femme était, aux environs de la révolution de Juillet, un je ne sais quoi de prodigieux et d'immense. Ces manches à gigot prises par Hugo à un portrait de François Ier, que l'on verra dans *le Roi s'amuse*, ont passé aux dames. Ce fut une pure rage. Ceci et les berthes, les bonnets à rubans, les tabliers, les cothurnes, c'est l'attirail du *nouveau jeu*, des *jeune France*, de cette classe élégante de la société dont les impressions d'art sont, en haine du classique, orientées vers le romantisme, le moyen âge, les trouvères, les châtelaines et les cathédrales gothiques. Sous Louis-Philippe, on en était au plus tard à Philippe-Auguste, et à la fameuse toque à créneaux.

Cette toque à créneaux, née dans les premiers temps du romantisme, dont les dames s'emparent, que les ténors pousseront jusqu'à nous à peu près invariable, c'est, pour le beau monde du temps de Louis-Philippe, un signe intégral, nous dirions l'affirmation absolue du moyen âge. Or, ce qu'on ne sait pas, c'est d'où elle vient. Victor Hugo en a mis à ses gens d'*Hernani*, mais il ne l'a pas inventée; on en a vu au théâtre de la Restauration dans *les Diamants du Comte Ory*;

il y en a eu sous l'Empire. Eh bien, c'est la chose la plus étrange du monde : ayant à faire une Jeanne d'Arc, un costumier s'avise de copier la gravure produite au dix-septième siècle par le graveur Léonard Gaultier, d'après une tapisserie de Reims. Dans la tapisserie, faite au seizième siècle, la Pucelle porte la toque du temps de François Ier. Pourquoi le graveur l'échancre-t-il ? Le fait est qu'il y taille des créneaux. Depuis lui, c'est la Jeanne d'Arc consacrée. On la copie, sous le premier Empire, pour la pièce de théâtre sur *Dunois*. La toque à créneaux part de là pour sa tournée séculaire; on la voit encore à l'Opéra dans *le Trouvère*.

Comment, très subitement, aux environs de 1840, le costume romantique des femmes céda-t-il le pas à une parure simple, *plaquée* ; celle que nous voyons dans *les Deux Dames* de Chassériau, celle que portera Rachel, avec sur la tête ces bandeaux plats, lisses, un peu sévères ? Ici tout vient des couturiers. On s'est lassé des gigots, des excentricités. On a jeté bas tous les falbalas compliqués, comme autrefois, sous Marie-Antoinette, les paniers et les coiffures à la belle-poule, pour les cheveux simples et la robe de linon. C'est le costume des *lionnes*, des *lorettes* de Gavarni ; celui qui de 1840 ira à Napoléon III, avec à peine des différences.

Aperçues dans *le Follet*, *la Mode*, les recueils des bons faiseurs du temps, ces parures nous stupéfient. Il y a en toutes les figurines l'exagération falote des dessinateurs professionnels plutôt chercheurs de choses voyantes, exagérées, poussées à l'extrême. Dans la pratique, exécutées pour une femme du monde, ou, comme on disait, « une personne comme il faut, » ces toilettes changeaient d'aspect et s'aristocratisaient. Pour cela un rien, des nuances, des tons, une coupe plus ou moins osée, des agréments voulus ou rejetés. Les portraits, comme toujours, nous renseignent sur la véritable élégance et le suprême bon genre. Ces femmes de la société et de l'aristocratie d'alors sont riches ; elles ne sont peut-être pas très entraînées dans le sens du beau idéal, parce que ni leurs maris ni leurs pères ne se sont beaucoup attardés aux arts. Sous l'Empire, ils se sont battus ; sous la Restauration, ils se sont argentés ; maintenant ils jouissent en repus, en gros propriétaires ; ce sont les fameux « Papas très bien » de la légende. Mais tout de même ce monde a de la politesse, du tact, une saine compréhension des choses. Nulle excentricité chez les gens du *bel air*, ceux qui savent vivre, qui tiennent une maison, et s'habillent. D'où peut-être cette énorme distance d'entre la mode purement dite, c'est-à-dire la page du journal enluminé, fabriqué par des artistes secondaires, et le portrait de la grande dame, celui des princesses royales, les brus du roi, par Winterhalter, les femmes de ministres, les femmes de la haute finance. Où nous sentons le mieux ces nuances délicates, c'est dans *la Vie de château* d'Eugène Lami, cette suite charmante de petites scènes jolies, fines, vécues. Ce monde d'alors est réellement très bien ; il n'est ni gros ni ridicule. En vérité, si les châteaux du roi Louis-Philippe avaient ce mobilier et cette décoration de très bon goût, c'est donc que notre génération a exagéré la défaveur, ainsi que le faisaient David et ses contemporains, pour le Louis XVI. Même les hommes, qui ont été un peu sots après la révolution de 1830, qui se sont crus beaucoup plus jolis en gilets à la Robespierre et en chapeaux pointus, ceux-là surtout ne sont point toujours si mal fagotés. Voyez le portrait de M. Sallandrouze de la Mornaix par Court. Il a son toupet énorme, son pantalon à la cosaque, sa grande lévite de 1830, son habit sanglé. En une gravure de mode, tous ces éléments constituent un tout très médiocre ; là, dans ce portrait d'artiste, c'est presque bien ; c'est au moins très supportable d'aspect, même agréable, élégant et de sûre distinction.

Ce que le règne de Louis-Philippe aura surtout grandi dans le costume masculin, c'est le chapeau haut-de-forme. De ce bloc un peu broussailleux et hérissé d'auparavant, les chapeliers façonneront le couvre-chef luisant, lustré, le nôtre tout à fait, moins huit reflets peut-être, mais encore fort éclatant, et dont les profils seuls accuseront les caprices du jour.

Tuyau de poêle en des instants, pointu, mirlitonnesque, le chapeau s'évase ensuite, revient à des proportions robustes telles qu'à des moments, comme en 1846 par exemple, il écrase son homme et fait disparaître les gens de taille ordinaire. Cela, sur des cheveux longs, ceux de Musset que précisément nos récents « progressistes » tendent à faire renaître, constitue la coiffure du lion, du dandy, l'aimable garçon inoccupé, dont l'horizon se limite à Tortoni ou à Mabille, et qui vit pour sa coupe de chemise ou son pardessus d'Humann. Pour ceux-là du moins, les représentations d'art ne nous manquent pas; nous pourrons sans grand effort peser leur snobisme et leur goût. Gavarni, Lami, Charles Vernier, Edouard de Beaumont nous les analysent, nous les dissèquent. Ce sont de jolis



LE COSTUME SOUS LOUIS-PHILIPPE (1847).
D'après *le Follet*. — (Bibliothèque nationale. — Cabinet des estampes.)

hommes riches, fainéants, irréprochables de tenue, mais tout aussi creux, non moins vidés et ineptes que peuvent l'être leurs sosies de l'heure présente. La seule ombre dans leur tableau joyeux c'est Clichy, où quelques uns finissent les bamboches trop longtemps poursuivies en la société de lorettes rapaces.

Mais robes de femmes ou fracs de dandys, ce costume de la monarchie de Juillet est ce qu'il doit être autre, il eût détonné dans le tableau. Il a des ampleurs cossues, des échafaudages riches; les gens qui le portent ont plus souci d'être opulents que non pas de courir le rêve. Les romantiques, les rapins, la vie de bohème, c'est bien peu de monde dans le grand Paris. Les Mimi Pinson sont une contre cent belles filles allant au Bois en coupé, ou meublées dans un rocaille éclatant par quelque fils de banquier. D'intervalle à autre une nouvelle d'Afrique vient qui stupéfie. Alors tous les jolis garçons de la capitale veulent avoir un pantalon plissé aux hanches comme celui des chasseurs d'Afrique; on a des burnous, des chéchias chez soi; on se donne l'air guerrier. Seulement les couturiers ont enflé leurs bordereaux de compte. Ce n'est plus maintenant pour une femme, la façon de 18 francs autrefois établie par Leroy; on a, chez Mme Larcher, couturière de la reine; chez Mme Millery, élève de Button, chez Mme Delanoue, des *rien du tout* en mousseline allant à 25 louis; des coiffures d'Hocquet à 100 francs. Oudinot, place de la Bourse, fabrique des sous-jupes, origine de la crinoline, qui ne se donnent pas. Les hommes vont chez Humann et Humann le grand faiseur a mis Gavarni dans ses réclames; les élégants payent à la fois Gavarni et Humann.

Henri Bouchot.



LE COSTUME SOUS LOUIS-PHILIPPE (1848).
D'après *la Mode*. — (Cabinet des estampes.)

LA SECONDE RÉPUBLIQUE

1848-1852



LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE.
Lithographie de 1848. — (Bibliothèque nationale.)

SIXIÈME ÉPOQUE

LA SECONDE RÉPUBLIQUE

1848-1852

I. — PARIS ADMINISTRATIF.

La seconde République aura, de 1848 à 1852, cinq ans comme le Consulat ; mais quelle différence entre les deux périodes! L'une et l'autre, issues d'un coup de violence, annonçaient, au début, la satisfaction des griefs et la paix. Ni l'une ni l'autre ne tint ces brillantes promesses. Seulement, l'époque de 1800 à 1804, fut illustrée par des victoires, Marengo, Hohenlinden, dont la célébration retentissante couvrait tous les murmures des mécontents et les faisait taire; par des annexions de territoire, l'île d'Elbe, le Piémont, qui ajoutaient à l'orgueil national et témoignaient l'application du gouvernement aux intérêts du pays ; enfin par des traités, Lunéville, Amiens, qui rassuraient le commerce et lui ouvraient des horizons de prospérité. Il n'en est pas de même des cinq années qui suivent la chute de Louis-Philippe. Elles ne sont remplies que de troubles, de manifestations, d'émeutes, de tumultes parlementaires, d'actes arbitraires, de cris, de protestations, d'intrigues, d'arrestations, de condamnations, de proscriptions ; et lorsque les soldats français vont cueillir quelques lauriers à l'étranger, c'est pour le compte d'autrui : telle l'expédition de Rome, qui soulève une insurrection à Paris. Quant aux événements d'Algérie, la prise de la Zaatcha en 1849, la campagne de Saint-Arnaud en Kabylie (1851), la prise de Laghouat par Pélissier, au surlendemain de la proclamation de l'Empire, ce sont des faits militaires auxquels on ne s'intéresse, et encore accessoirement, que parce que certains

journaux qui publient des gravures les représentent en des images peu propres à exciter l'enthousiasme, tant elles sont mauvaises et insignifiantes.

Le Paris de la seconde République a d'autres préoccupations plus graves. Les affaires ne vont pas; les négociants de gros subissent le contre-coup des révolutions de Vienne, de Berlin, de Milan; des manifestations chartistes; des insurrections de Prague, de Hongrie, d'Italie, de la Hesse; de la guerre entre la Prusse et le Danemark, du bouleversement général de l'Europe. Ce n'est pas tout : Paris, dès le lendemain des journées de février 1848, se trouve en présence de charges extraordinaires. On ne renverse pas un trône et l'on ne chasse pas un roi sans qu'il en coûte. On n'élève pas des barricades, on ne dévaste pas les édifices publics et les propriétés privées sans que les dégâts causés aient, pour conséquence, des réparations à exécuter, des indemnités à payer.

La note à régler pour le changement de régime, avec tout ce qui s'y rapportait, fut lourde : frais de séjour du gouvernement provisoire à l'Hôtel de Ville, corps armés qui en eurent la garde, permanences dans les mairies, secours en argent et en subsistances aux familles nécessiteuses et aux blessés de février et de juin, inhumation des victimes, frais des cérémonies publiques, des élections, création et dépenses des ateliers nationaux, etc., il y en eut pour 9,559,385 francs 69 centimes. Le Trésor n'en avait remboursé, en 1850, que 346,109 francs 74 centimes ; la ville fut admise, non sans difficultés, pour créancière de 3,666,873 francs 75 centimes, dont la liquidation n'eut lieu qu'en 1854, et en attendant elle fut forcée de faire au département de la Seine une avance d'un million et demi de francs pour lui permettre de concourir avec le gouvernement aux besoins des indigents, augmentant en nombre avec le manque croissant de travail et la gêne de plus en plus grande.

II. — LA MAIRIE DE PARIS.

L'administration improvisée après la retraite des fonctionnaires qui avaient suivi l'exemple du comte de Rambuteau, préfet de la Seine, et du préfet de police Delessert, n'eut pas le temps, pendant les quelques mois de son existence, de réorganiser les rouages brusquement brisés. Garnier-Pagès, proclamé maire de Paris le 24 février 1848, et démissionnaire le 12 mars, fut incapable d'entreprendre rien de sérieux : la seule mesure qu'il prit, en vue de pourvoir aux subsistances des nécessiteux, se réduisit à l'achat de 2,819 sacs de farine, mis à la disposition de la préfecture de police qui les emmagasina dans le grenier de réserve et les y laissa sans emploi, pour les revendre bien plus tard avec une perte de plus de trente mille francs.

Garnier-Pagès avait quelque compétence financière, et on peut l'appeler un honnête homme, malgré l'impopularité qu'il dut à l'impôt des quarante-cinq centimes, maladroit expédient budgétaire imaginé par lui lorsqu'il prit le portefeuille des finances. Son successeur à la mairie de Paris, Armand Marrast, était, comme lui, méridional, mais Gascon au lieu d'être Marseillais, et possédant les qualités du terroir. Maître d'études, précepteur, journaliste, orateur des meetings, il faisait, depuis la Restauration, partie de ces ardents et remuants qui se retrouvent dans toutes les démonstrations populaires : on l'avait vu, en 1827, à la barrière des Martyrs, parmi les commissaires qui présidèrent la réunion des étudiants aux obsèques de Manuel; on l'avait rencontré en 1830 parmi les combattants de juillet ; il s'était montré l'un des adversaires les plus agressifs de la monarchie des Orléans, et ses articles, dans *la Tribune* et *le National*, l'avaient conduit à Sainte-Pélagie d'où il réussit à s'évader.

Réfugié en Angleterre et en Espagne, puis rentré secrètement en France, sa collaboration à la presse d'opposition était restée ininterrompue. On connaissait son tempérament plein de fougue, son activité, son énergie, et il en avait donné la preuve lorsque le gouvernement provisoire, au 24 février 1848, l'avait chargé de l'administration des biens de la liste civile, qu'aussitôt il avait mis sous séquestre. Armand Marrast passa quatre mois à l'Hôtel-de-Ville, du 12 mars au 19 juillet. Ce peu de semaines lui suffirent pour ramener l'ordre dans les bureaux et dans le mécanisme administratif, en même temps que son calme seconda la répression de l'insurrection de juin. Il fut à la hauteur des circonstances, et, si on le caricatura, — peu d'hommes politiques échappaient alors au crayon de Daumier et des autres satiristes — si l'on fit en cent attitudes diverses son portrait-charge, c'est qu'il en valait la peine. On lui reprocha ses penchants pour la dépense. Il ne saurait être cité parmi les austères de la Montagne, mais il ne fut pas le sybarite dont s'évertuèrent à faire des gorges chaudes les purs et les incorruptibles, qui, depuis... mais alors.... Député de la Seine, après avoir été élu dans plusieurs départements, il devint



GARNIER-PAGÈS.

Maire de Paris.

D'après un portrait de Féret (appartenant à M. Victor Prouté.)

président de la Chambre, reçut, en cette qualité, le serment de Louis-Napoléon, président de la République, et mourut en mars 1852, témoin de la violation de ce serment, mais disparu assez tôt pour ne pas avoir vu la confiscation de la seconde République par le second Empire.

III. — LA PRÉFECTURE DE LA SEINE.

Avec Marrast prit fin la mairie de Paris, dont on reconnut l'inefficacité et le danger après les journées de juin. Le Premier Consul Bonaparte s'était, dès le lendemain du 18 Brumaire, empressé de supprimer ce rôle des Pétion et y avait substitué le préfet de la Seine, dont il fit un fonctionnaire dépendant directement du gouvernement et ayant plus d'initiative apparente que réelle. La République de 1848, même avant d'avoir élu un autre Bonaparte pour recommencer l'œuvre du premier, jugea bon de revenir à la loi du 18 pluviôse de l'an VIII, et d'installer à l'Hôtel-de-Ville, pour reprendre les travaux interrompus de M. de Rambuteau, un politicien, Trouvé-Chauvel, qui s'était acquis une notoriété démocratique au Mans et dans les départements voisins de la Sarthe.

Il ne fit que passer à la préfecture de la Seine, après avoir remplacé le préfet de police, au 15 mai, et les trois mois qu'il consacra aux affaires de la ville ne purent être employés qu'à refaire ce que les journées de février avaient défait. La transition s'opéra d'ailleurs dans des conditions si faciles que l'on s'aperçut à peine du changement; et lorsque le docteur Recurt devint préfet de la Seine, en prenant le fauteuil de Trouvé-Chauvel, on trouva la chose toute naturelle, puisque c'était lui qui, avec Buchez, avait été chargé, le 24 février 1848, d'organiser la mairie de Paris, dont il fut nommé adjoint. Recurt était un républicain de la veille, un des accusés du complot d'avril 1834, et, dans le faubourg Saint-Antoine, où il était médecin et où il exposa plusieurs fois sa vie, pendant les épidémies, surtout en 1832, sa popularité, fondée sur l'estime et la reconnaissance, était très grande. Ministre de l'intérieur dans le cabinet du 11 mai 1848, ministre des travaux publics nommé par le général Cavaignac le 28 juin de la même année, il réunissait toutes les qualités d'expérience et les connaissances pratiques pour diriger avec succès la nef parisienne. Mais lorsque Louis-Napoléon eut pris possession du pouvoir exécutif, le docteur Recurt ne voulut point pactiser avec ses convictions. Trop intransigeant pour rester à l'Hôtel-de-Ville quand un Bonaparte résidait à l'Élysée, il donna sa démission et rentra dans la vie privée. Le médecin retourna à sa clientèle et laissa la place d'administrateur de la ville à Jean-Jacques Berger, un bonapartiste.

Paris ne gagna rien à ce nouveau gardien et défenseur de ses intérêts, qui ne fit que laisser exécuter ou terminer des travaux projetés et commencés avant lui : canalisation de la Seine, achèvement du Palais de Justice, isolement de l'Hôtel-de-Ville, empierrement des quais et des boulevards. Le préfet Berger fut, avant toute autre chose, une créature, un



LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.
Élu Président de la République, le 20 décembre 1848.

instrument et un auxiliaire du gouvernement présidentiel, dont il avait, dès la première heure, été le soutien, en favorisant activement l'élection du prince. Il concourut de même au coup d'Etat de 1851, et il fut de ceux qui préparèrent ouvertement la violation de la Constitution et l'avènement de l'Empire. Les paroles qu'il adressa à Louis-Napoléon, en 1852, en le recevant à l'Hôtel-de-Ville, étaient des plus significatives : « Cédez, Monseigneur, aux vœux d'un peuple tout entier; la Providence emprunte sa voix pour vous dire de terminer la mission qu'elle vous a confiée, en reprenant la couronne de l'immortel fondateur de votre dynastie. »

Un des premiers actes de l'Empereur Napoléon III fut de récompenser cette clairvoyance : le préfet Berger fit partie du Sénat

impérial dès le mois de janvier 1853. Paris n'eut pas à s'en plaindre; les immenses travaux qui devaient bientôt transformer la ville et la rendre la plus belle et la plus coquette des capitales allaient être inaugurés par Georges Haussmann.

IV. — LA PRÉFECTURE DE POLICE.

Tandis que la préfecture de la Seine passait ainsi, en de rapides successions, aux mains d'hommes capables presque tous mais sans moyens d'action efficace et durable, pendant les cinq ans de la seconde République, la direction de la police changeait encore plus souvent de chef. Sobrier ne la garde que quatre jours, du 24 février au 28 février 1848; Caussidière, qui l'assiste d'abord, reste seul délégué du maire de Paris, pendant deux semaines, puis devient préfet de police. Au cours de son administration qui cesse après deux mois d'exercice, il fait, suivant sa propre expression, de l'ordre avec des éléments de désordre en créant les gardiens de Paris et les Montagnards (gardiens de la préfecture), en confiant des postes de vigilance à d'anciens détenus politiques ou affiliés de sociétés secrètes. Vieux conspirateur lui-même, vieil insurgé de Lyon condamné en 1834 à vingt années de détention mais amnistié en 1839, il pactise avec l'émeute du 15 mai, avec celle de juin 1848 — on l'en a accusé, il est vrai, sans preuves absolues — et il est compris dans les poursuites intentées aux vaincus. Il se réfugie à Londres, d'où il ne reviendra que pour mourir à Paris en 1861.

Ducoux, Gervais de Caen, le colonel Rebillot, Carlier, de Maupas, Sylvain Blot, P. Piétri héritent tour à tour de cette responsabilité périlleuse à une époque où l'on ne peut prévoir du jour au lendemain si le peuple des faubourgs ne descendra pas dans la rue et si, dans la nuit, les faiseurs de barricades n'auront pas travaillé en attendant le réveil des Parisiens. Le nombre même des préfets de police — huit en cinq ans, quand il n'y en eut pas davantage dans tout le règne de Louis-Philippe — est une preuve des difficultés avec lesquelles ils se virent aux prises, et qu'ils n'acceptèrent les uns et les autres, sauf le dernier, que pour un temps restreint. La tourmente des passions politiques grondait; les fauteurs de désordre, dominés en une heure d'entraînement poétique par Lamartine, qui avait triomphé du drapeau rouge, ressaisissaient chaque occasion de lui faire faire le tour du Champ-de-Mars, et les hommes au pouvoir, comme Ledru-Rollin, Louis Blanc, leur donnaient la main. La police, ayant pour mission de réprimer les troubles, n'y parvenait qu'avec peine et, pour mieux les maîtriser, n'hésitait pas, a-t-on dit, à les provoquer. Un de ceux qu'elle eut à sa tête, de Maupas, fut, avec le Prince-Président, Morny, Saint-Arnaud, Fleury et Mocquart, l'organisateur du coup d'État du 2 décembre 1851 qui suscita l'insurrection du faubourg Saint-Antoine. Ce rôle, qui unit l'excitation à la violence brutale, ne s'explique que par la participation directe de la police, comme instrument du pouvoir, aux manœuvres politiques. Il donne aussi le pourquoi de la retraite, en général assez prompte, de ceux qui en étaient chargés. Il n'y eut en effet, pendant toute la seconde République, qu'un seul préfet de police qui resta deux ans en fonctions, Carlier, et ce fut grâce au calme maintenu par les lois Dufaure et Rouher sur l'internement en Algérie des insurgés de juin et sur le régime à imposer aux déportés pour empêcher leur retour et pour faire repousser les projets d'amnistie; grâce aussi à l'harmonie qui sembla, après la constitution du cabinet Fould-Rouher, renaître entre le Président et la majorité. Mais Carlier lui-même ne put voir Paris longtemps en paix : la loi électorale du 31 août 1850 restreignant le suffrage universel et rayant des listes plus de trois millions de citoyens, les manifestations dont l'armée prit l'initiative et auxquelles la société du Dix-Décembre emboîta le pas, les débats sur la revision de la Constitution, qui préludèrent au coup d'État sur lequel, six mois avant qu'il n'eût lieu, personne ne se faisait plus illusion, enfin l'effervescence croissante des esprits tinrent la police en haleine. Carlier se retira le 26 octobre 1851, ou plutôt Louis-Napoléon l'appela à d'autres fonctions : l'Elysée avait besoin de Maupas pour la nuit du 1er au 2 décembre et pour l'arrestation des généraux et des députés républicains.

Somme toute, au point de vue administratif de la Ville de Paris, l'époque, si courte, de la seconde République fut forcément peu féconde. Il ne pouvait être question d'entreprendre des travaux d'embellissement d'abord en présence d'un gouvernement provisoire jusqu'à l'élection du Prince-Président, et ensuite, sous ce dernier, trop absorbé par la lutte avec les partis, pour laisser le préfet de la Seine et le préfet de police s'occuper d'autre chose que de seconder les visées de la présidence.

Charles Simond.

LE 15 MAI A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.
D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

PARIS SOUS LA SECONDE REPUBLIQUE

1848



ARMAND MARRAST.
Maire de Paris. — D'après une lithographie de 1848.
(Collection Charles Simond.)

La République, proclamée par le gouvernement provisoire du haut des fenêtres du pavillon nord-ouest de l'Hôtel-de-Ville, fut aussitôt acclamée sur toutes les scènes, grandes et petites. Un soir, Mlle Rachel ayant joué autant que chanté devant les spectateurs du Théâtre de la République cette *Marseillaise* qui se retrouvait dans toutes les mémoires, il fut bientôt de coutume de la réclamer à l'issue de chaque représentation.

L'hymne de Rouget de Lisle combattit dès lors victorieusement la popularité du *Chant des Girondins*, triste comme un *De profundis*, le « De profundis » de la République.

En effet, tout allait mal. — Paris, qui avait joué à l'émeute, se trouvait inopinément en face d'une révolution. Et il y avait de la peur dans ce grand air de fête qu'on affectait, Nombre de gens voyaient déjà la guillotine en permanence sur la place de la Concorde, et l'ombre de M. Sanson agitait leurs nuits triomphales. On se chuchotait qu'un mon-



PRISE DE LA BARRICADE CULTURE SAINTE-CATHERINE.

(20 juin 1848.)

D'après un estampe populaire. — (Musée Carnavalet.)

sieur avait tout récemment trouvé le secret de couper deux têtes à la fois, et l'on se murmurait à l'oreille que cette expéditive invention était d'un horrible à-propos. Tout en disant cela, on plaçait six chandelles sur le rebord de sa croisée, et l'on se réveillait en sueur, en entendant battre le rappel, pour crier : Vive la République !

Ce fut le beau temps des clubs, et l'on se disputait sur la manière de prononcer le mot ; on en tirait des conséquences : *club* était « démocsoc » ; *cleub*, « réac » ; *clioub*, « aristo ».

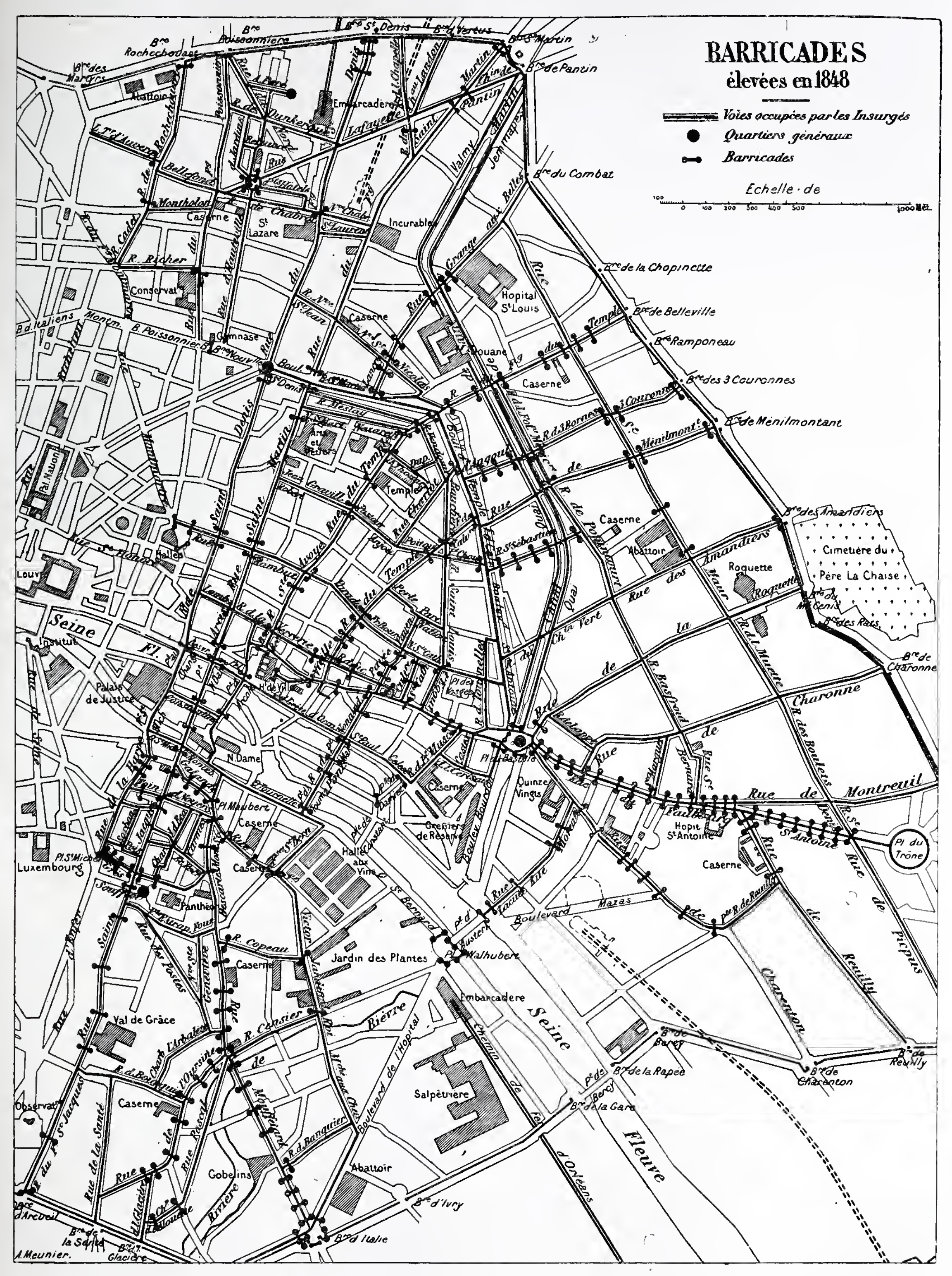
Ce fut aussi le beau temps des plantations d'*arbres de Liberté*. Chaque carrefour, chaque place, chaque cour d'établissement public eut le sien. Combien en reste-t-il ? — Un seul : le beau peuplier de la place Louvois.

Et tandis que les ateliers se fermaient, que les *ateliers nationaux* faisaient semblant de s'organiser au parc Monceau ; tandis que l'argent se cachait peureusement dans les bas de laine, Joseph Prudhomme, le garde national Joseph Prudhomme, se rappelait que le briquet dont il était aussi fier que de son bonnet à poil lui avait été donné pour défendre les institutions, ou pour les combattre au besoin.

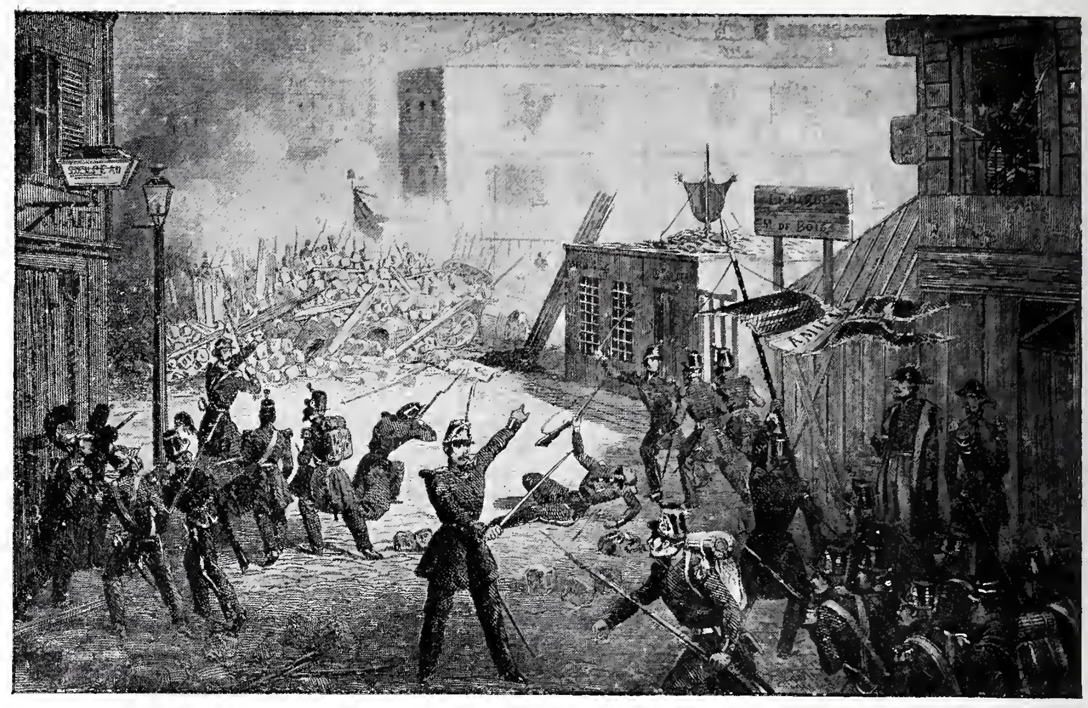
Eh ! que veulent-ils donc, ces gens assemblés au Luxembourg, dans l'ancien palais de la Chambre des Pairs, Seigneur! sinon l'anarchie? — Des réformes? mais la réforme électorale est suffisante! ... et puis, nous ne vendons plus rien, nos fortunes sont compromises! Nous tolérons, momentanément, Lamartine-paratonnerre, le volumineux Pagnerre aux cheveux abondants, le fluet Garnier-Pagès s'agitant dans son faux-col; mais que le peuple bouge, qu'il réclame des réformes sociales, justes au fond, et prônées seulement en théorie, la garde nationale, elle, saura faire son devoir, et, après avoir crié : « A bas Bugeaud ! » le 24 février, elle acclamera Cavaignac, le vainqueur des insurgés de juin.

Alors, sous la protection d'un sabre, Joseph Prudhomme se calme, se reprend, redevient le bon boutiquier un peu frondeur, mais soucieux de sa quiétude ... et de ses intérêts. Les « petits mobiles » qu'il redoutait, il les porte dans son cœur depuis qu'ils ont fusillé « les bandes des faubourgs » ; on invente des atrocités; on parle de ces braves enfants « sciés entre deux planches » par des mégères « qui n'ont de femmes que le nom », et le Parisien voltairien conduit sa famille au camp de Saint-Maur, pour fêter les troupes que le général Cavaignac a appelées à Paris

afin de mettre à la raison cette vile populace assez criminelle pour croire aux discours de Godefroy Cavaignac, son frère. Et d'ailleurs Paris est las; Paris, devenu souverain, est ennuyé des droits dont on l'a investi. Il n'est plus le maître de son temps; il ne peut plus s'amuser et aller boire à la barrière, selon sa coutume,danser au Ranelagh ou aller « au bois



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX.
(Collection Charles Simond.)



PRISE DES BARRICADES DE LA VILLETTE.
(26 juin 1848.)
D'après une estampe populaire. — (Bibliothèque nationale.)

GOUVERNEMENT
Provisoire.

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

18 Mars

Citoyen

Le Gouvernement provisoire de la République réhabilite la mémoire de votre père. Il a ordonné la révision d'un arrêt exigé par l'étranger en armes contre une de nos plus grandes gloires militaires, arrêt que, sous la Restauration même, la voix publique avait qualifié d'assassinat. Il a ordonné qu'un monument à la mémoire du Maréchal Ney sera élevé sur le lieu même où il a été fusillé.

Le Ministre de la Justice est heureux d'annoncer à votre famille ce grand acte de réparation.

Agréez, Citoyen, l'expression de mes sentiments dévoués

Ad. Crémieux

Au Citoyen Ney de la Moskowa

LETTRE AUTOGRAPHE ADRESSÉE AU FILS DU MARÉCHAL NEY.
(Photographie de l'original appartenant au commandant Napoléon Ney.)

de Meudon cueillir la fraise »; il est fatigué de voter pour ceci ou pour cela, pour l'élection de l'Assemblée, pour les officiers de la garde nationale; et les auteurs d'une revue de fin d'année : *les Lampions de la veille*, ne font qu'exprimer un sentiment général quand ils écrivent ce couplet que chante « le Peuple souverain » :

Ah! qu' c'est embêtant, l'rang suprême!
C'en est fait, je n' veux plus gouverner,
Et j' suis déjà tout prêt à m' détrôner
[moi-même,
Puisqu'enfin je n' vois plus personne
[pour m' détrôner.

Peuple souverain, que vous savez mal voir! Regardez donc du côté de la place Vendôme. Là demeure, à l'hôtel du Rhin, le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Pendant que vous sifflez *Tragaldabas*, que vos gardes nationaux vont banqueter en province et en Angleterre, il prépare sa candidature à la présidence, et demain il sera élu, demain — un prochain jour de décembre — grâce à lui la République aura vécu.

Edmond BEAUREPAIRE.

DÉFILÉ DES GARDES NATIONALES DE PROVINCE DEVANT L'ASSEMBLÉE NATIONALE.
(29 juillet 1848.)
D'après une estampe populaire. — (Bibliothèque nationale.)

LES ÉCHOS DE PARIS



MGR AFFRE, ARCHEVÊQUE DE PARIS.
Collection Hennin. — (Bibliothèque nationale.)

Les Funérailles du 4 Mars.

Une cérémonie funèbre, comme Paris n'en avait point encore vu dans ses murs, eut lieu le 4 mars.

Le peuple avait fourni son contigent de morts à la cause de la liberté; il ne fit point défaut aux funérailles de ses frères!

Dès dix heures du matin, les boulevards, les environs du temple de la Madeleine, la place de la Concorde et celle de la Bastille étaient couvertes de gardes natioaunx, de troupes à pied et à cheval, de corporations politiques et ouvrières.

Le temple de la Madeleine était tendu de noir à l'extérieur, avec décoration de drapeaux et de couronnes d'immortelles.

Au-dessus de cette porte on lisait :

Aux citoyens morts pour la liberté.

L'intérieur du temple était tendu de noir, liséré de blanc.

En avant du chœur s'élevait un superbe catafalque de granit. Ce catafalque figurait un temple funéraire antique.

Sur les côtés du temple on lisait:

Morts pour la liberté!

Le clergé de la Madeleine officia.

Sous le péristyle du temple étaient placés des artistes chargés de l'exécution de chants nationaux



LES HOMMES DE 1848.
(D'après les portraits originaux.)

Charton. Victor Schœlcher. Pascal Duprat. Démosthène Ollivier. Marie. Oscar La Fayette. Amédée Bertin. Félix Pyat. Jules Grévy.
Alphonse Gent. Quentin-Bauchart. Le Flô. Emmanuel Arago. Glais-Bizoin. E. Cavaignac. Général Changarnier. Dufaure. Jules Faure. Ch. Lagrange. Général Lamoricière. Garnier-Pagès.
Considérant. Bixio.
Ant. Thouret. Duclerc. Duvergier de Hauranne. Ledru-Rollin. Etienne Arago. Victor Lefranc. Noël Parfait.



LES HOMMES DE 1848.

D'après les portraits originaux. — (Collection Charles Simond.)

A. de Tocqueville. Gén. Baraguey-d'Hilliers.
Berryer. L. de Maleville.
de Heeckeren. Léon Faucher. Baroche.
Proudhon. Eugène Sue.
J. Abbatucci. Montalembert.
L. Laussédat. Bonjean.
R. de Larcy. Prince Louis Bonaparte. Ch. Abbatucci.
Piétri. Rouher.
Lacordaire. Prince Napoléon.
Pierre Bonaparte. E. de Carayon-la-Tour. M. Bodet.
Dahirel. Hubert Delisle.
V. Lanjuinais. J. Barthélemy-Saint-Hilaire.
Charles Kestner. Ulysse Trélat. Portalis. de Girardin. Louis Reybaud.



LOUIS-NAPOLÉON ET LES CANDIDATS AU MINISTÈRE.
D'après une caricature populaire de 1848. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

et funèbres des meilleurs maîtres. Depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille, de chaque côté du boulevard, trois banderoles aux couleurs nationales allaient s'enroulant aux candélabres et aux arbres.

Quelques gardes seulement stationnaient au cours des rues pour empêcher les voitures de traverser la foule. Du reste aucun désordre n'eut lieu sur une étendue de six kilomètres, couverte de citoyens.



L'ONCLE ET LE NEVEU.
D'après une caricature populaire de 1848.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Sur la place de la Bastille, au sommet de la colonne où plane le Génie de la Liberté, étaient deux grandes oriflammes, l'une noire, étoilée d'argent, l'autre aux couleurs nationales; à l'entour du monument, vingt trépieds antiques brûlaient, en jetant des flammes vertes et bleues. Tout le pourtour était ceint de la triple banderole aux trois couleurs.

A midi et demi, le Gouvernement provisoire et tous les corps constitués, ainsi que les députations, se placèrent dans le temple; le service commença et dura une heure.

Un char symbolique, de la hauteur d'un troisième étage, était couronné par une statue de la République. Aux angles étaient quatre faisceaux de drapeaux tricolores. Une masse de branches de laurier et de chêne le couvrait.

Devant on lisait, en lettres d'or : *Vive la République*. Et sur les côtés : *Liberté, Égalité, Fraternité.* Deux mains en bronze, jointes et serrées, symbolisaient l'union de la nation.

Huit chevaux blancs richement caparaçonnés traînaient le char.

L'immense cortège formé de deux cent mille citoyens défila sur les boulevards, devant cent mille spectateurs, aux cris de: Vive la République ! et en chantant nos hymnes nationaux et patriotiques.

Garde nationale à cheval, dragons, cuirassiers, garde nationale à pied, garde mobile, compagnies de volontaires, sapeurs-pompiers, élèves des écoles Polytechnique et Saint-Cyr, toute la magis

trature, les décorés de Juillet, tous les corps constitués, les faisceaux de la République, les blessés des Trois jours, portant deux étendards à leur tête, précédaient le char funèbre, suivi du Gouvernement provisoire, ainsi que des maires et adjoints des douze arrondissements.

Enfin, le cortège était terminé par les Polonais émigrés, par des corporations et des bataillons de toute arme.

Il défila pendant trois heures et demie, au milieu de deux haies vivantes.

Un soleil doré rayonnait sur cette piété populaire, et faisait entrer dans les cœurs l'espérance, cette dernière religion de l'homme.

Caussidière (*Mémoires*).

Le policier Pornin.

Pornin s'était installé dans l'antichambre, ou plutôt dans une vaste salle d'attente, située en face du cabinet même du préfet. Il s'y fit apporter un lit, y coucha avec sa fille et son gendre, fit poser deux factionnaires à sa porte comme à celle de son ami. Cette distinction lui était acquise, car j'ai oublié de dire que Caussidière, ayant refusé d'appuyer pour le présent sa nomination au poste de gouverneur de Vincennes, les Montagnards lui avaient donné, comme fiche de consolation, le titre de vice-préfet, et Caussidière, en attendant mieux, l'avait nommé gouver-



LE PILORI, APRÈS LES JOURNÉES DE MAI ET JUIN 1848.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

neur de la Préfecture et commandant des Montagnards.

Pornin fit de cette pièce une véritable caverne de brigands. A l'instar du préfet, il eut table ouverte à tout venant. Caussidière, pour se décharger d'une partie de sa besogne, lui avait confié le soin d'organiser de nouvelles compagnies de Montagnards et les gardiens de Paris. Sa chambre ne désemplissait pas de solliciteurs; il descendait avec eux chez les marchands de vins de la rue de Jérusalem; car le vin qu'on lui distribuait le matin était loin de suffire à son immense consommation. Il était constamment en état d'ivresse; il fréquentait de préférence les personnages les plus répugnants, il échangeait volontiers contre un petit verre d'eau-de-vie la plaque de gardien de Paris; aussi, comme on doit le penser, faisait-il d'ignobles choix.

A sa table, la conversation ne roulait que sur les projets les plus extravagants: on évoquait les plus sanglants souvenirs. Le thème favori de l'amphitryon portait sur la manière dont on expédierait les trois cent mille aristos qui devaient être immolés à la consolidation de la République.

A propos de ces trois cent mille têtes, un convive, le papa Viton, revenu de Doullens plus féroce que jamais contre les réacs, manifesta de sérieuses inquiétudes sur l'état des prisons de Paris, qu'il savait, par expérience, n'en pouvoir contenir qu'une vingtaine de mille, et encore en



L'HOMME DE DEMAIN.

Caricature populaire de 1848.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



AVANT LA PRÉSIDENCE.
Caricature populaire.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

les entassant les uns sur les autres, ce qui, du reste, ne pouvait être un mal, selon lui.

« Mais, dit Pornin, en ma qualité de gouverneur de la Préfecture, je puis, je dois même visiter les prisons; et, dès demain, pour savoir à quoi nous en tenir là-dessus, nous commencerons par Saint-Lazare, qui est la seule, je crois, que nous ne connaissions pas; et, d'ailleurs, il y aura à *rigoler*. Ainsi donc, à demain notre première visite; mais comme là il y aura des dames, faisons un petit bout de toilette; que chacun soit *rupin*. »



LES HOMMES DE 1848.
Louis-Napoléon Bonaparte en Robert-Macaire.
D'après une caricature de l'époque.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Si Pornin abusa souvent du divin jus pendant le temps qu'il remplit les fonctions de gouverneur de la Préfecture, on ne peut pas lui reprocher d'avoir étalé un grand luxe dans sa toilette. Il portait constamment un vieux paletot en castorine couleur noisette, qui, aujourd'hui encore, est son unique vêtement d'hiver et d'été.

Mais, pour la solennité du lendemain, il lui convint de faire un sacrifice, et de porter une marque distinctive de sa haute dignité. Il fit donc appeler à l'instant même un nommé Duclos, ouvrier chapelier, enrôlé dans les Montagnards, et lui commanda de lui faire immédiatement un magnifique chapeau à la Henri IV, qu'il surmonta d'une gigantesque plume rouge de plus de trois pieds de hauteur. Ce chapeau et ce panache cadraient assez mal avec le reste de son costume; mais Pornin, en austère républicain, n'y regardait pas de si près.

A l'heure convenue, tous les convives de la veille étaient prêts à partir, et Pornin s'adjoignit un ami *compétent* en la matière, et pouvant lui donner tous les détails nécessaires sur le personnel des prisonnières de l'endroit. On fit les frais d'une voiture et l'on se fit conduire à Saint-Lazare

On se présenta donc au greffier, qui déclara qu'il lui était défendu de laisser visiter la maison par qui que ce fût sans un ordre spécial et formel.

— Je suis le gouverneur de la Préfecture de police, dit Pornin.

Et à l'appui de son dire il tira de sa poche son écharpe rouge qu'un Montagnard lui ceignit, puis il présenta sa carte et, le directeur étant absent, le greffier fut forcé d'obéir.

Pornin visita tout, depuis les cachots jusqu'aux cuisines; il goûta le pain dont les prisonnières se plaignaient; « *Chouette!* dit-il, j'en ai mangé de plus *toc* que ça. Allons, les petites mères, vous ne devez pas vous plaindre ici; cette maison est superbe, la nourriture bonne; puis vous ne paraissez pas engendrer la mélancolie. »

A celles qui réclamaient leur liberté et lui racontaient toute l'injustice de leur arrestation : « C'est bien, ma petite; ta demande me paraît juste, j'en parlerai à mon illustre ami; » puis il leur prenait le menton d'un air tout à fait galant.

Il promit au greffier une bonne note auprès du préfet et le félicita sur la tenue de sa maison; il eut un mot aimable pour tout le monde, et pendant longtemps on parla de ce grand homme maigre qui avait un si beau chapeau et qui avait fait de si belles promesses.

Jusqu'à la sortie de la prison, tout s'était passé convenablement et d'une manière assez distinguée. Mais Pornin, qui avait été une bonne heure sans boire et s'était livré à une conversation soutenue pendant tout ce temps, se sentait fort altéré; et, se tournant vers le greffier qui le reconduisait avec force salutations : « Veux-tu prendre un canon, citoyen? » lui dit-il.

Celui-ci, abasourdi à cette étrange proposition, hésita un instant, mais, en bon courtisan, il s'empressa d'accepter, et l'on se rendit chez le marchand de vins, où l'on porta quelques toasts de circonstance.

A. Chenu (*Les Conspirateurs*).

La mort de Mgr Affre.

A midi, après que le faubourg Saint-Antoine fut tombé au pouvoir des troupes, l'archevêque sortit du presbytère de la paroisse Saint-Antoine, porté sur un brancard construit à la hâte avec quelques pièces de bois, le corps et le visage couverts d'une toile. Il est arrivé à sa demeure, île Saint-Louis, à une heure précise. Le cortège était composé de quelques gardes nationaux, ayant un colonel en tête, du docteur Cayol, de deux chirurgiens militaires, du curé de Saint-



LE NEVEU DE L'HOMME.

Caricature populaire.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Antoine et de plusieurs serviteurs. Un assez grand nombre d'ecclésiastiques attendaient dans la cour de l'archevêché. L'archevêque a été porté en brancard jusqu'à sa chambre à coucher et déposé sur son lit. C'est à ce moment qu'on a levé la toile, et il a pu voir autour de lui des larmes contenues, mais sortant du cœur de tous.

La veille, avant de se rendre auprès du général Cavaignac, il avait dit à ses vicaires généraux :

« C'est le sacrifice de ma vie, mais il est fait. » Dieu a daigné recevoir ce sacrifice et y apposer le sceau de la réalité.

Il convenait que le sang français, qui a coulé de tant de cœurs dévoués à la patrie, coulât



LES HOMMES DE 1848.

Lamartine ménageant la chèvre et le chou.

D'après une caricature de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

aussi pour elle du cœur d'un prêtre et d'un prélat.

Le digne prélat a succombé à sa blessure à quatre heures de l'après-midi. Il avait remis dans le faubourg Saint-Antoine, à un jeune mobile qui le gardait, un morceau de la vraie croix en lui disant :

« Prends et garde, mon enfant; ceci te portera bonheur. » La veille de sa mort, à huit heures du soir, il avait perdu connaissance : il l'a recouvrée avant d'expirer; il a pu adresser la parole à son clergé; il lui a laissé pour adieux la recommandation de redoubler de zèle et de charité; il a exprimé enfin le vœu que son sang fût le dernier versé dans la guerre civile.

A peine avait-il fermé les yeux, que MM. Marchand-Ennery et Isidore, grands-rabbins des consistoires israélites, central et départemental, sont arrivés à l'archevêché.

Le corps du prélat a été embaumé par M. Gannal. Étendu sur son lit de parade, revêtu de ses habits pontificaux, il est devenu un but chrétien de pèlerinage, pour toute la population parisienne, qui s'y est portée en foule.

(*Précis des événements de Paris pendant l'insurrection des 23, 24, 25 et 26 juin 1848.*)

Paris, Alphonse Saintin, 1848.



LES HOMMES DE 1848.

Armand Marrast.

D'après une caricature de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)



L'ÉQUILIBRE PARFAIT.
Caricature populaire.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

La première de " la Propriété, c'est le vol "

(28 novembre.)

Dans ce mot effrayant, les deux infatigables exploiteurs, MM. Clairville et Jules Cordier, si prompts à saisir toutes les phases des événements, virent un bon titre sur l'affiche. et, le 28 novembre 1848, le Vaudeville étala sur la sienne : LA PROPRIÉTÉ, C'EST LE VOL, *folie socialiste* en trois actes et sept tableaux. Au premier acte, le lieu de la scène est le Paradis terrestre. Dans la personne d'Adam, qui est le premier propriétaire, le Serpent, le génie du mal, déclare la guerre au principe de la propriété. Par un couplet d'annonce préalable, les auteurs repoussaient toute idée d'attaque personnelle ; mais ce reptile à la face humaine avait une ressemblance et des lunettes qui rendaient l'application aussi claire que possible, et qui constituèrent un des éléments du succès.

Dans les tableaux suivants, une sorte de métamorphose fait retrouver Adam sous la forme de M. Bonichon, propriétaire parisien au dix-neuvième siècle. Le Serpent se perpétue également dans la personne d'un antipropriétaire, toujours reconnaissable à ses lunettes, et changeant de nom et de costume pour persécuter sans relâche Adam-Bonichon. On est en février 1848. Bonichon et d'autres bourgeois boivent et mangent en l'honneur de la réforme, mais ils sont stupéfaits et frappés d'épouvante à l'annonce imprévue, faite par le diabolique Serpent, que la République, se glissant sous le manteau de la Réforme, vient d'être proclamée : c'est avec un air et un ton d'enterrement qu'ils saluent l'ordre de choses nouveau. Ensuite, on est transporté, quatre ans après, dans un temps qui était alors inconnu — en 1852. La théorie du droit au travail y est passée dans la loi. Bonichon est persécuté par tous les métiers qui veulent, bon gré mal gré travailler pour lui, et ses frais et dépens. Le vitrier casse les carreaux afin d'en remettre. Le colleur déchire la tenture dans un but semblable ; le cocher de fiacre jette violement Bonichon dans sa voiture et lui fait payer quatre heures de promenade forcée. Un dentiste s'empare de lui par force, et instrumente sur sa mâchoire. Une légion de couturières impose un tribut de vingt-cinq robes destinées à Mme Eve Bonichon, qui montre, sur ce point, plus de complaisance que son mari et ne s'oppose pas trop à cet exercice de la loi.

Puis vient — toujours dans l'avenir, 1853, — l'abolition de la propriété, la Bourse d'échange, où le numéraire est remplacé par la marchandise



LE NEVEU.
Caricature populaire.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

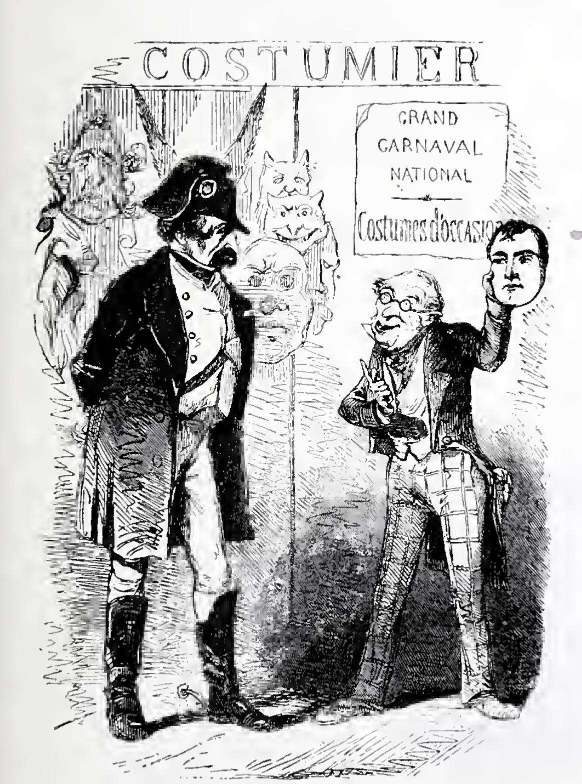


L'ÉLECTION DE LOUIS-NAPOLÉON EN 1848.
D'après une caricature de l'époque. — (Bibliothèque historique de la Ville de Paris.)

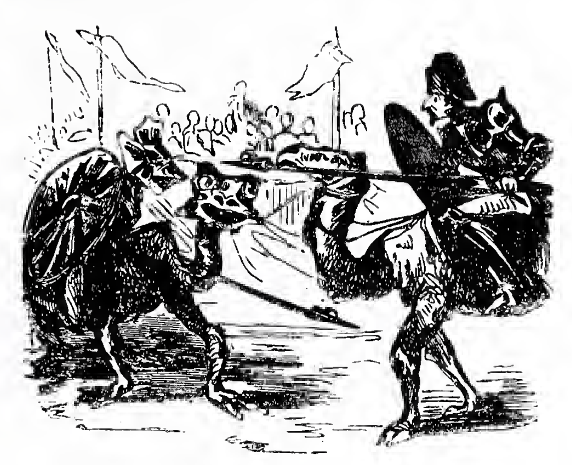


— OUI, JE RETOURNE EN SUISSE.
Caricature populaire.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

qui a cours forcé. Bonichon subit encore toutes sortes de tribulations burlesques. D'échange en échange, il est enfin parvenu à se procurer un pâté pour son dîner. Il s'apprête à le manger, lorsque l'affreux Serpent se présente et lui offre pour le comestible une vieille casquette. Bonichon, cette fois, se révolte; il ose refuser cette monnaie peu souriante; il déclare qu'il est le propriétaire du pâté, qu'il ne le cédera pas. Aussitôt il est arrêté, traîné en prison, traduit devant un tribunal. Il y retrouve le Serpent, son ennemi intime, dans l'accusateur public dont il essuie le fulminant réquisitoire. Il a osé se dire *propriétaire*, mot aboli à tout jamais; il a employé le pronom possessif *mon*, pareillement rayé du dictionnaire, et la justice ne saurait le frapper avec trop de rigueur. L'avocat de Bonichon, en convenant de l'énormité du méfait, et en faisant chorus à cet égard avec le ministère public, ne trouve à plaider que le cas de folie. Cette excuse vaut à l'accusé la grâce d'être seulement revêtu d'une redingote à la propriétaire, symbole de honte, avec le mot infamant de *propriétaire* sur le dos, et d'aller finir ses jours dans une maison d'aliénés.



CHEZ LE COSTUMIER.
Caricature populaire.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



LE NOUVEL HERCULE COMBATTANT L'HYDRE.
Caricature populaire.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

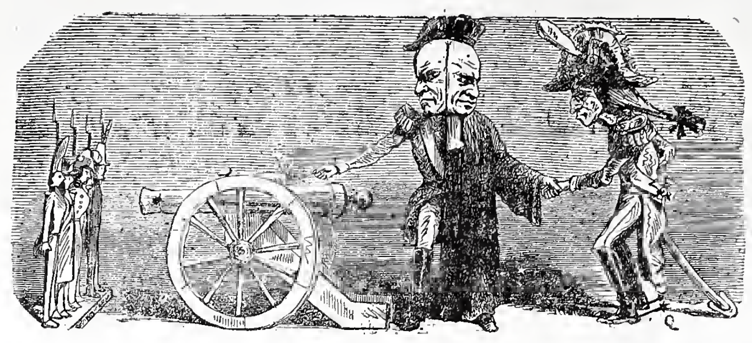
Enfin, en 1854, Paris est détruit; la place de la Bourse est un lieu sauvage où se dressent, solitaires, les ruines du ci-devant temple de l'argent. Un chasseur y poursuit une pièce de gibier; le gibier, c'est Bonichon: le chasseur, c'est le Serpent. Mais au moment où le malheureux Bonichon vient d'être frappé à mort, un dernier tableau le ressuscite, dans une céleste apothéose, sous sa forme primitive d'habitant du Paradis. Tous les propriétaires triomphent avec lui. Le Serpent, débarrassé de ses lunettes, qui seules lui faisaient voir les choses dans un faux jour, vient à résipiscence, confesse son erreur et se réconcilie avec celui qu'il a persécuté.

Th. Muret.

(*L'Histoire par le Théâtre.*)

Lamartine chez Béranger.

Je venais de publier l'*Histoire des Girondins*. Accoutumé aux alternatives presque régulières de gloriole et de revers qui marquent la carrière des poètes, des écrivains, des politi-



L'HOMME AUX DEUX FACES.

Caricature populaire. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

ciens, je doutais encore de l'*Histoire des Girondins*. La publication datait à peine de trois jours quand je reçus une lettre très inattendue de Béranger.

Cette lettre, la première que je décachetais depuis la publication du livre, respirait un enthousiasme grave et profond qui faisait encore vibrer le papier sous la main du patriote. Elle était lon-

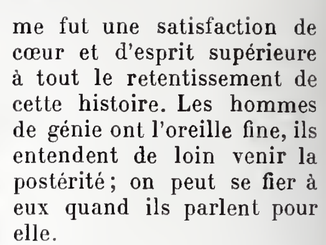


LES HOMMES DU 15 MAI.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

gue, elle contenait des maximes et des considérations d'homme d'État, elle me prophétisait je ne sais quelles destinées grandioses trompées depuis. J'ai encore cette lettre; je la chercherai à loisir dans l'innombrable archive d'opinions diverses que trente ans de littérature, de tribune, de politique, ont accumulée dans mes portefeuilles, et je la donnerai aux éditeurs de la correspondance de Béranger.

J'avoue que cette lettre de l'oracle du passé, qui pouvait bien être aussi l'oracle de l'avenir,



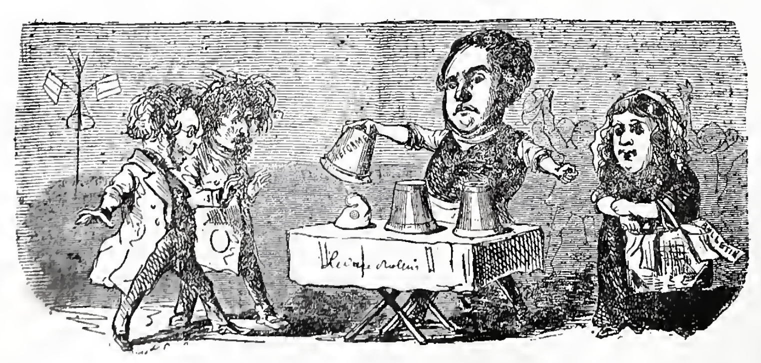
me fut une satisfaction de cœur et d'esprit supérieure à tout le retentissement de cette histoire. Les hommes de génie ont l'oreille fine, ils entendent de loin venir la postérité; on peut se fier à eux quand ils parlent pour elle.

Cette lettre de Béranger sur les *Girondins* me rappela tout à coup une lettre de M. de Talleyrand sur les *Méditations poétiques*, lettre plus étonnante encore et plus littérairement prophétique. Les *Méditations* avaient paru le soir du 13 mars 1820. Le lendemain matin, à mon réveil, on m'apporte une lettre du prince de Talleyrand à une femme de ses amis, qui lui avait prêté le livre la veille. Ce billet était daté de cinq heures du matin; le prince, que l'on aurait supposé si peu susceptible d'une impression poétique et d'une insomnie littéraire, disait à son amie « qu'il n'avait pas dormi avant d'avoir lu le volume, et qu'un poète était né cette nuit. »

M. de Talleyrand et Béranger, deux hommes si semblables d'esprit, si divers de caractères, parrain de mon avenir!... Je fus frappé et je le suis encore; je fus même tenté de croire à leur don prophétique. Je n'y crois plus : toutes mes gloires ont menti, ainsi que toutes mes fortunes; mais je croirai toujours à leur amitié.

— Quelque temps après, je m'informai de la demeure de Béranger, et j'allai visiter l'oracle.

Béranger demeurait alors à Passy, dans une jolie maisonnette du faubourg, l'extrémité de la rue Vineux. Cette rue était attenante à ces vastes terres labourées et creusées d'ornières qui s'étendent entre le village de Passy et les lisières du Bois de Boulogne. La demeure de Béranger n'avait rien d'indigent, au contraire, une élégante propreté d'appartements et de meubles; une femme âgée et gracieuse qu'on entrevoyait sous la tonnelle de lilas d'un petit jardin; une belle jeune fille, plus semblable à une pupille qu'à une servante, qui ouvrait la porte; un chien caressant sur l'escalier, des oiseaux en cage à la fenêtre, des fleurs sur la cheminée : tout respirait un air de *charmette* de J.-J. Rousseau plutôt que la sordidité d'une maison de faubourg. On voyait que c'était là une existence étroite, mais une existence qui s'était bornée elle-même par modération et non par dénûment, une indigence philosophique en un mot.



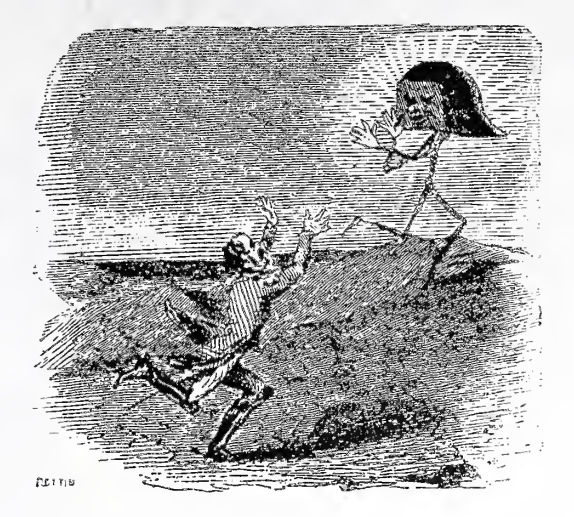
L'ESCAMOTEUR PUBLIC.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



AVANT LA PRÉSIDENCE.

Caricature populaire. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)



LE SPECTRE!

Caricature populaire. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

— Je fus accueilli dans cette retraite avec une simplicité de cœur et avec un naturel de manières qui doublaient le prix de l'accueil; aucun com-



AVANT LA PRÉSIDENCE.

Caricature populaire. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

pliment, aucun embarras, aucune de ces cérémonies feintes et fastidieuses qui retardent la familiarité entre deux hommes décidés d'avance à s'aimer. Nous eûmes l'air de deux amis qui reprennent sans préambule le lendemain la conversation de la veille. Rien sur nos antécédents opposés, rien sur nos opinions, rien sur nos ouvrages; tout le passé resta sous-entendu entre nous.



A QUATRE SOUS! LES CANDIDATS.

Caricature de l'époque.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Je me retirai ravi d'avoir trouvé un homme là où je ne m'attendais qu'à voir un génie. Je pouvais me figurer en sortant que je sortais d'un de ces presbytères de campagne où j'allais si souvent, dans mon enfance, visiter quelque aimable curé de village, voisin de mon père. Béranger, au costume près, rappelait complètement l'extérieur et la rondeur de ces hommes noirs des champs, nichés comme l'hirondelle sous le clocher.

A. de Lamartine.

(*Cours familier de Littérature.*)



APRÈS L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE.



L'ÉLU DU 20 DÉCEMBRE.

Caricature populaire.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1848

(D'avril à décembre.)

Avril.

12. — Abolition de la peine de l'exposition publique.
16. — Fête de la Fraternité.
20. — Fête nationale. Distribution de drapeaux à la garde nationale et à l'armée.
23. — Élections législatives.

Mai.

4. — Ouverture de l'Assemblée nationale.
15. — Manifestation populaire en faveur de la Pologne. L'Assemblée nationale est envahie.
18. — Trouvé-Chauvel est nommé préfet de police à la place de Caussidière.
20. — Fête militaire au Champ-de-Mars.
21. — Célébration de la fête de la Concorde.
30. — Décret substituant, dans les ateliers nationaux, le travail à la tâche au travail à la journée.

Juin.

9. — M. Recurt, ministre de l'Intérieur, destitue Alfred de Musset de ses fonctions de bibliothécaire.
23. — **Émeute** à la suite de la suppression des ateliers nationaux. Circulaire du maire de Paris pour faire appel à la conciliation. Barricades élevées dans les faubourgs Saint-Denis, Poissonnière et du Temple, au Marais, rue Saint-Antoine, etc.
24. — Démission de la commission exécutive du Luxembourg. Le pouvoir exécutif est confié au général Cavaignac. **Paris est mis en état de siège.** Paris se couvre de barricades. Combats dans le quartier Saint-Marceau, dans la Cité, au Panthéon. Le général Damesme est mortellement blessé.
25. — L'insurrection est cernée dans le clos Saint-Lazare, la barrière Rochechouart, le faubourg Poissonnière, le faubourg du Temple, le faubourg Saint-Denis et le quartier Saint-Jacques. Résistance désespérée. **Assassinat du général Bréa** et de son aide de camp, le capitaine Armand Mangin. Dans le faubourg Saint-Antoine, **mort du général Négrier**. L'archevêque de Paris, **Mgr Affre, est mortellement blessé.**
26. — La troupe s'empare des 65 barricades du faubourg Saint-Antoine. **L'émeute est vaincue.**
28. — Le général Cavaignac dépose les pouvoirs dictatoriaux qui lui avaient été confiés.
29. — Le général Changarnier est nommé commandant en chef de la garde nationale.

Juillet.

4. — L'Assemblée décrète que le cœur du général Négrier sera déposé aux Invalides. — **Mort de Chateaubriand.**
6. — Service funèbre en l'honneur des citoyens morts pour la République.
7. — Célébration des **funérailles de Mgr Affre.**
17. — L'Assemblée décrète qu'un monument sera élevé à Mgr Affre.
19. — Ducoux est nommé préfet de police à la place de Trouvé-Chauvel.
25. — L'Assemblée vote une loi d'organisation et de surveillance des clubs.

Août.

19. — Prise de possession par l'État du chemin de fer de Paris à Lyon.
24. — La taxe des lettres est réduite à 20 centimes sur tout le territoire.
25. — L'Assemblée constituante autorise des poursuites contre Louis Blanc et Caussidière, comme complices de l'attentat du 15 mai.
27. — Réouverture des galeries du Louvre.

Septembre.

16. — Scènes violentes à la Bourse où se tenait une assemblée électorale.



GÉNÉRAL DUVIVIER.
(1794-1848.)



GÉNÉRAL BEDEAU.
(1804-1863.)



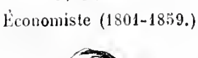
BONJEAN.
Jurisconsulte
(1804-1871.)



ÉTIENNE ARAGO.
Homme politique
(1802-1892.)



F. BASTIAT.
Économiste (1801-1859.)





CH. ABBATUCCI.
Homme d'État
(1791-1857.)

17. — Élections législatives. **Louis-Napoléon Bonaparte est élu à Paris.**
22. — Banquet du Chalet. Discours de Ledru-Rollin contre le gouvernement.

Octobre.

14. — Gervais (de Caen) est nommé préfet de police à la place de Ducoux.
17. — Entrée solennelle de Mgr Sibour, nouvel archevêque de Paris, à Notre-Dame.
19. — Levée de l'état du siège de Paris.

Novembre.

22. — **Promulgation de la Constitution**, sur la place de la Concorde, par Armand Marrast, président de l'Assemblée constituante. Fête civique. Illumination des monuments publics.

Décembre.

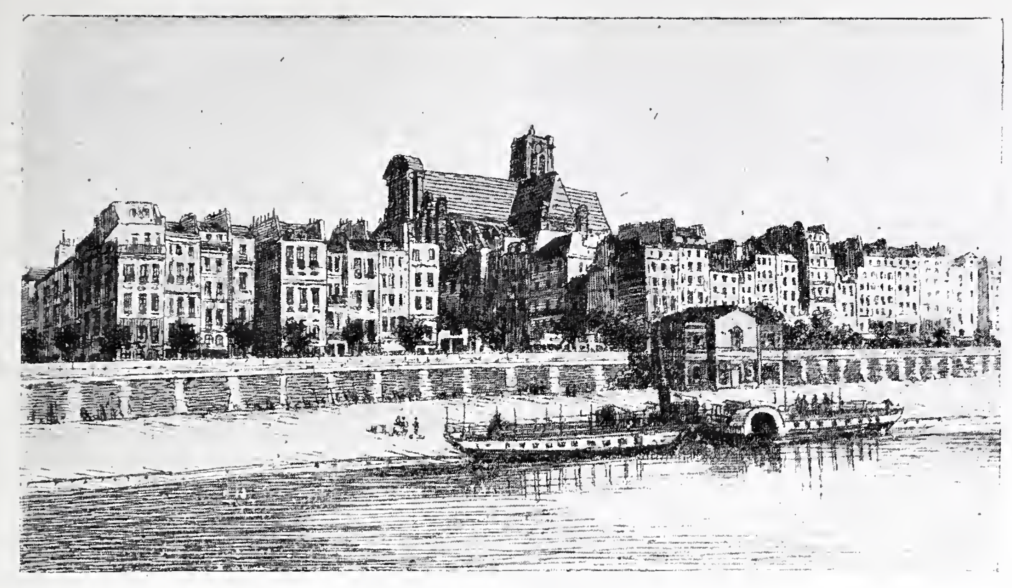
10. — **Élection de Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République,** par 5,334,226 voix.
20. — Louis-Napoléon Bonaparte est proclamé président de la République; Boulay (de la Meurthe), vice-président.
24. — Revue des troupes de la première division militaire par le Prince-Président. Il s'approche du général Petit, commandant des vétérans de la garde, et lui dit : « L'Empereur vous a embrassé lorsqu'il a passé sa dernière revue; je suis heureux de vous serrer la main lorsque je passe ma première. »
25. — Banquet des femmes socialistes à la salle Valentino, rue Saint-Honoré.

Le théâtre. (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 7 avril. *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée,* 1 acte, par A. de Musset. — 22 juin. *Il ne faut jurer de rien,* comédie en 3 actes, par A. de Musset. — 15 novembre. **Début de Mlle Nathalie** dans le rôle de Césarine de *la Camaraderie.* — 21 novembre. *Andre del Sarte,* drame en 2 actes, par A. de Musset.
Opéra. — 25 août. *L'Éden,* mystère en 2 parties, par Méry, musique de Félicien David. — 6 novembre. **Début de Mlle Masson** dans *Jeanne la Folle,* paroles de Scribe, musique de Clapisson.
Vaudeville. — 28 novembre. *La Propriété, c'est le vol,* folie socialiste en 3 actes et 7 tableaux, par Clairville et Jules Cordier (grand succès).
Palais-Royal. — 15 juillet. *La Statue de la République,* à-propos en 2 actes, par Clairville et Dumanoir. **Début de Bache.**
Théâtre Historique. — 10 août. *Le Chandelier,* comédie en 3 actes, par A. de Musset (succès médiocre).
Ambigu. — 27 septembre. *Les Bohémiens de Paris,* drame en 5 actes, par d'Ennery et Grangé.
Porte-Saint-Martin. — 25 juillet. *Tragaldabas,* drame, 5 actes en vers, par A. Vacquerie (chute).

Les morts de l'année.

Le médecin **Guersent** (23 mai). — Le général **Bréa** (24 juin). — Le général **Négrier** (25 juin). — **Mgr Affre,** archevêque de Paris (27 juin). — **Chateaubriand** (4 juillet). — Le général **Duvivier** (8 juillet). — La veuve **Brulon,** sous-lieutenant en retraite, la seule femme qui ait été jamais admise aux Invalides (13 juillet). — **Séguier,** premier président de la Cour d'appel de Paris (3 août). — Le colonel **Amoros,** organisateur de la gymnastique en France (10 août). — **Vatout,** ancien bibliothécaire de Louis-Philippe (novembre). — **Letronne,** garde général des Archives (14 décembre).



QUAI DE LA GRÈVE.

D'après une eau-forte de Martial (Pothémont). — (Collection Charles Olivié.)

1849

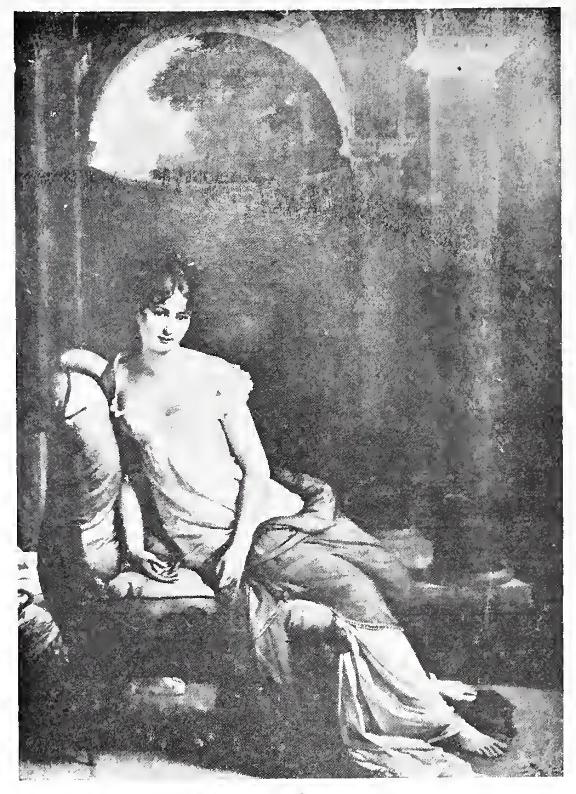
Mil huit cent quarante-huit venait de finir, mil huit cent quarante-neuf apparaissait à l'horizon sous une échancrure du ciel de l'Ile-de-France, à l'aurore du 1er janvier.

L'année disparue avait été des plus tourmentées, sanglante et amère au delà du possible, et un peu par la faute de tout le monde. Comment la plus élégante des villes, dans laquelle il est si doux de vivre, avait-elle pu s'écarter si vite de la mansuétude de ses mœurs? Encore une fois, l'histoire doit s'en prendre autant à ceux d'en haut qu'à ceux d'en bas. Mieux dirigés, les uns et les autres, ils n'eussent pas manqué de s'entendre. Passons vite sur la cause du conflit, en souhaitant qu'il ne renaisse pas, et voyons à vol d'oiseau ce qu'a été l'année nouvelle.

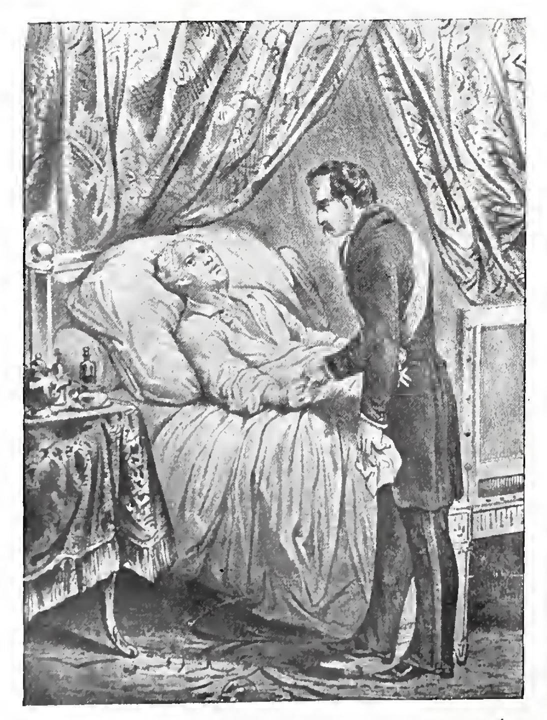
On était à six mois des lamentables barricades. Grâce aux efforts du général Cavaignac, les traces de la guerre civile avaient été peu à peu effacées. L'apaisement se fondait. Tandis que les théâtres se rouvraient, les attelages reparaissaient au Bois, dans l'Allée des Acacias. Nos hôtes de l'étranger ne se sauvaient plus sous le coup de l'épouvante. Dans les faubourgs du travail, le marteau, la forge, le rabot, l'aiguille, la lime, le compas et la truelle reprenaient en chantant leurs fécondes besognes. C'est ainsi qu'agit toujours ce grand peuple, si habile à recouvrer son équilibre et sa bonne humeur. Paris, ce chef-lieu de la civilisation moderne, était, Dieu merci, toujours à la même place.

Oui, chacun reprenait son rôle de la veille, mais en marchant de concert avec les idées nouvelles. En avril 1848, nous avions vu la citoyenne Rachel, à la Comédie française, coiffée à la romaine comme dans *Lucrèce*, s'avancer sur la scène, un drapeau tricolore à la main, et déclamer la *Marseillaise* de façon à donner la chair de poule aux trois mille auditeurs des deux sexes qui étaient là. En janvier, nous voyions la même grande actrice, toujours coiffée en fille de la Louve, jouer la Camille d'*Horace* avec tant de verve qu'un frisson courait dans toute la salle et se changeait aussitôt en un tonnerre d'applaudissements.

Cependant ce même Paris, dont je célébrais tout à l'heure les étonnantes vertus sociales, n'entendait pas perdre ses habitudes de mobilité historique. Pour le quart d'heure, le vent de la popularité était pour le général Changarnier, le même qu'on avait surnommé le général *Bergamote* parce qu'il mettait à sa toilette des soins et des parfumeries de petite dame. Il se montrait volontiers en superbe uniforme dans presque toutes les cérémonies, quoiqu'il ne fût que le second dignitaire en titre, puisqu'un prince, dix jours avant, le



MADAME RÉCAMIER.
D'après une gravure du temps.
(Musée Carnavalet.)



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, LOUIS-NAPOLÉON, VISITE LE GÉNÉRAL BUGEAUD A SON LIT DE MORT.
D'après une ravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

20 décembre, avait été proclamé président de la République. Mais tout faisait déjà voir clairement que le tour de cet autre matador ne tarderait pas à arriver. Ainsi le général aurait prochainement à lui céder le pas.

Et, en effet, l'ancien prisonnier de Ham, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, élu par 7 millions de suffrages, venait d'être installé en grande cérémonie au petit palais de l'Elysée, une ancienne résidence royale. S'il ne s'y était pas fait une cour, il s'y voyait déjà entouré d'un grand nombre d'adhérents, les éternels adorateurs du soleil levant, accourus pour partager le miel de sa bonne fortune.

Jadis, son oncle, le premier Napoléon, après la paix d'Amiens, envoyant l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, en ambassade à Londres, lui faisait une recommandation expresse : « Surtout donnez des dîners et soignez les femmes. » Imbu des mêmes principes, le neveu donnait des bals, dont sa cousine, la princesse Mathilde (alors princesse Demidoff), faisait les honneurs. L'élite de tous les corps constitués assistait à ces belles fêtes, où l'on voyait pêle-mêle la magistrature, l'Institut, l'armée, la haute finance et un peu le monde des arts. Victor Hugo y figurait dans toute sa majesté. Au dehors, on disait plaisamment et comme si l'on eût été animé d'un souffle prophétique :

— Il fait danser la République en attendant qu'il la fasse sauter.

Çà et là, il se produisait d'autres petits faits, mais que ne doit pas négliger l'histoire.

Les princes de la maison d'Orléans, le duc d'Aumale en particulier, sachant combien Abd-el-Kader nous avait coûté de sang, d'or et de sacrifices de toute nature, s'étaient montrés sévères à l'endroit du Jugurtha moderne. Par opposition, ou pour obéir à un goût personnel à l'égard d'un ennemi du roi Louis-Philippe, le prince-président se faisait le protecteur de l'émir de Mascara. De Pau, où il était emprisonné avec toute sa smalah, il lui donna pour résidence l'ancien château d'Amboise, en Touraine. Que pouvait dire à cet africain l'ombre de Louis XI, qui, dit-on, revient, la nuit, dans ces antiques murailles?

Revenons dare dare au mouvement mondain et à la vie de théâtre, ce rayonnement de Paris. Afin de contrebalancer par un peu de charme les amers soucis de la politique courante, les deux faubourgs reprenaient l'habitude des fêtes. « Ne boudons plus

« comme nous l'avons fait « après la Révolution de « Juillet; donnons des bals, « car nous avons des « filles à marier. » Tel était le mot d'ordre. A la Comédie française, avait lieu la première représentation d'*Adrienne Lecouvreur*, et c'était encore un triomphe pour Mlle Rachel. A l'Opéra, un autre grand événement mettait à l'envers la tête de tous les *dilettanti*. On venait de jouer *le Prophète* de Meyerbeer, où Duprez et Mme Viardot-Garcia étaient bombardés de couronnes et de fleurs. Enfin, au Vaudeville, on représentait avec une vogue sans pareille une pièce aristophanesque, sous ce titre satirique : *la Propriété, c'est le vol*. On n'a pas oublié qu'un célèbre socialiste d'alors y était exhibé par un acteur, en plein paradis terrestre, sous la figure d'un serpent à lunettes. Est-ce que le diable n'est pas le premier des révolutionnaires ?

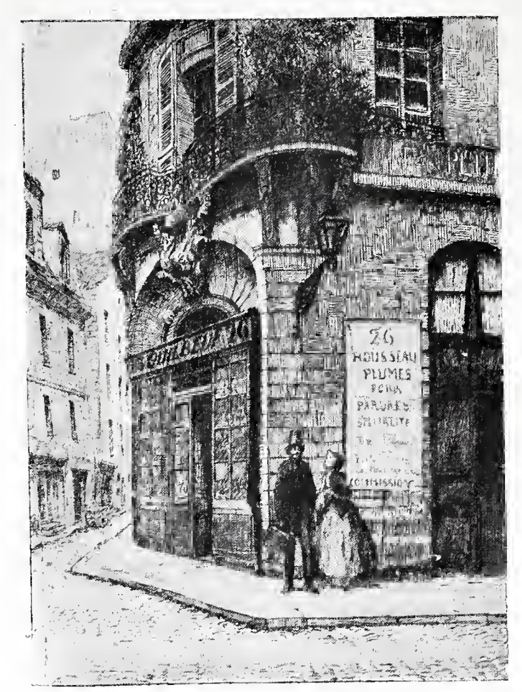
A ce propos, disons tout. Le citoyen P.-J. Proudhon, philosophe de la trempe de Socrate, s'était héroïquement moqué de ceux qui se moquaient de lui. Les auteurs de cet imbroglio ne pouvant faire jouer leur œuvre que s'il le permettait, il s'était hâté de leur en envoyer l'autor sation par écrit. Fière contenance, bien caractéristique des mœurs de ce temps-là. Au surplus, le même, pour obéir aux impulsions de sa conscience, exerçait la critique en stoïcien. N'aimant pas du tout la littérature romantique, il avait récemment écrit dans *le Peuple*, son journal, que les ouvriers manuels lui pa-



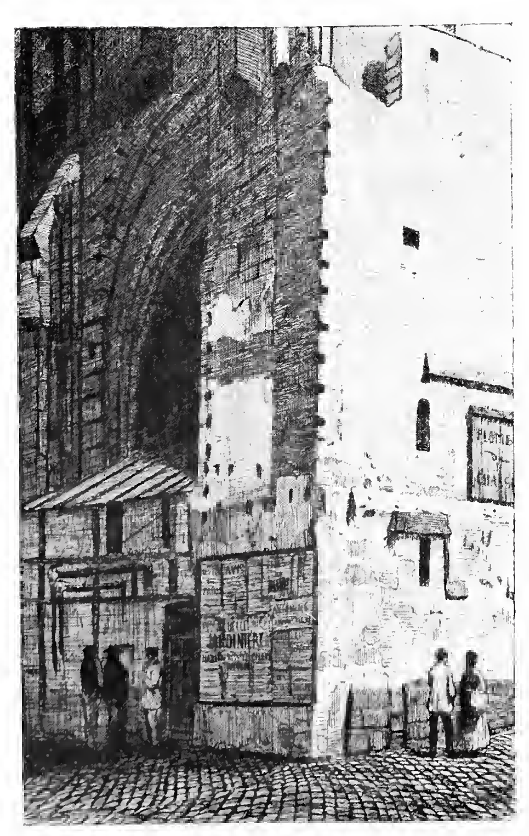
LE PEINTRE GRANET.
D'après un portrait du temps.
(Collection de *l'Art*.)

HABENECK, DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE.
(D'après le Musée Dantan.)
(Musée Carnavalet.)

STRAUSS.
(D'après le Musée Dantan.)
(Musée Carnavalet.)



RUE THÉVENOT. — IMPASSE DE L'ÉTOILE.
D'après une eau-forte de MARTIAL (POTHÉMONT.)
(Collection Charles Olivié.)



PLACE SAINT-JACQUES LA BOUCHERIE EN 1849.
(PIED DE LA TOUR SAINT-JACQUES.)
D'après une eau-forte de MARTIAL (POTHÉMONT.)
(Collection Charles Olivié.)

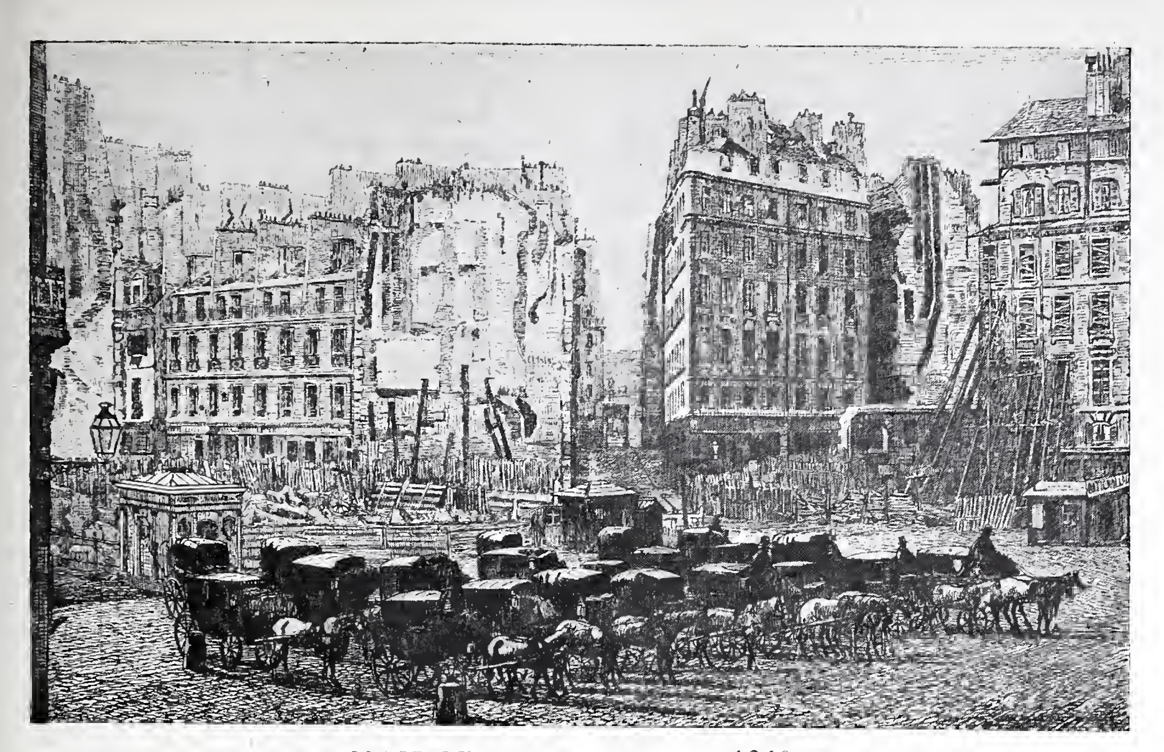
raissaient supérieurs, en fait d'intelligence, aux grands amuseurs littéraires du jour. « Dans un seul voyage, en tirant les cordes le « long des berges du Rhône, ils font cent fois « plus de poésie qu'il n'y en a dans toutes « les *Orientales.* » Eh ! sans doute, c'était là un paradoxe, mais il y avait quelque crânerie à émettre une telle opinion. Toute une école en rugissait.

En dépit du temps, des épigrammes et des orages politiques, l'Académie française, cette vieille fille de Richelieu, est réellement immortelle. Tout l'ancien régime a été détruit, elle exceptée. Que de révolutions elle a traversées depuis 89 ! Après le 24 Février, elle s'est donc retrouvée debout sur ses jambes, mais la mort avait fait des vides dans ses rangs; notamment elle avait emporté *ad patres* Chateaubriand et M. Joseph Vatout, un fils naturel de Philippe-Egalité. A qui donner le fauteuil de celui qui a écrit *le Dernier des Abencérages?* L'opinion publique leur criait : « Nommez Balzac ! » Oui, mais la vieille dame du quai Conti n'entendait pas de cette oreille-là. Avant tout, la tradition exige qu'on élise des hommes titrés, surtout célèbres par leurs ancêtres. Ce fut ce qui ne manqua pas de se produire pour le successeur de Chateaubriand. On élut, je crois, le duc de Noailles.

Pendant ce temps, l'impitoyable faucheuse, celle que le peuple appelle la *Camarde*, ayant fait un pacte avec le choléra, alors de retour, jetait par terre une ample moisson de célébrités. Un matin, en juin, Paris put apprendre que le vainqueur de l'Isly, le maréchal Bugeaud, récemment élu député de la Dordogne, pris par le fléau et ayant voulu, pour se rafraîchir, boire un verre d'eau glacée, avait été saisi d'une attaque subite et avait succombé au bout de quelques minutes. Presque à la même heure, mourait l'abbé de Genoude, le directeur de la *Gazette de France.*

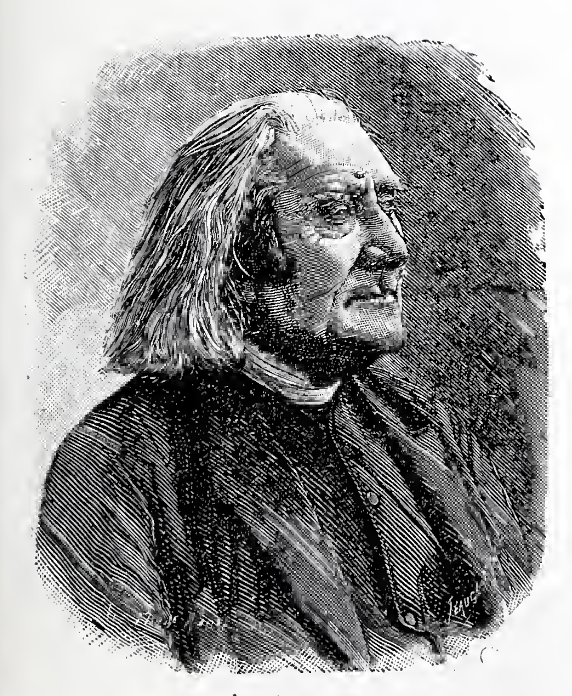
D'autres décès notables ont semé le deuil dans la capitale. Ainsi trois femmes célèbres sont parties, presque le même jour, pour l'autre monde. Ç'a d'abord été une sociétaire du Théâtre-Français, Mlle Mante, artiste fort distinguée, qui fut, comme talent, la rivale de Mlle Mars, et cet antagonisme était déjà un éloge. Ç'a été ensuite Mme Marie Dorval, une autre grande artiste, celle qui a servi d'interprète aux principaux chefs-d'œuvre de l'école romantique. La troisième grande figure est celle de Mme Récamier, la plus belle statue vivante des temps modernes, celle qu'a aimée Chateaubriand et qu'a célébrée Benjamin Constant.

Philibert AUDEBRAND.



PLACE DU PALAIS-ROYAL EN 1849.
Dessin de A. POTHÉMONT-MARTIAL, d'après l'original appartenant à la Ville.
(Collection Charles Olivié.)

LES ÉCHOS DE PARIS



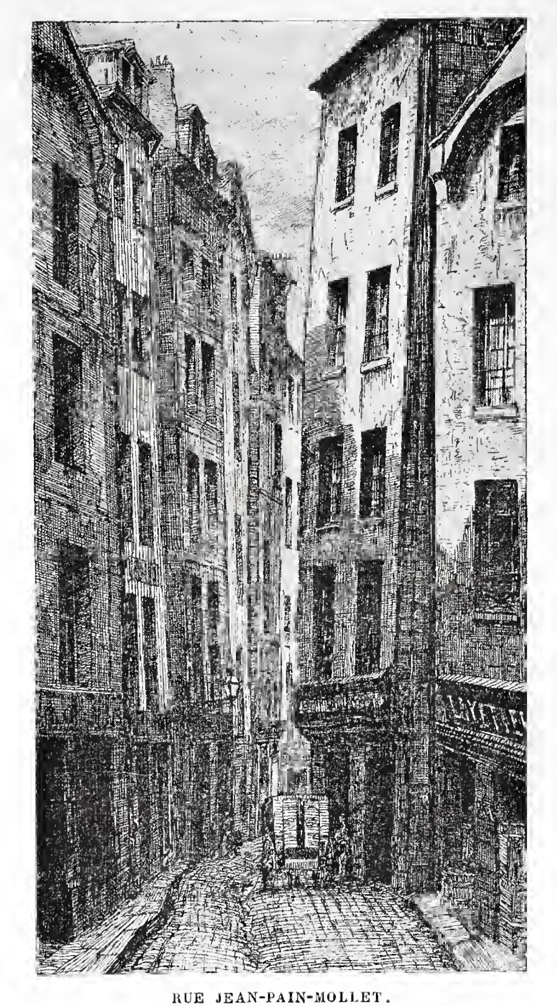
L'ABBÉ LISZT.
D'après un portrait de l'époque.
(Collection de *l'Art.*)

Les représentants de la Montagne au Conservatoire des Arts et Métiers

(13 juin 1849)

INFORMÉ par le concierge que des représentants demandent à entrer au Conservatoire, qu'ils sont accompagnés par l'artillerie de la garde nationale et par une foule de gens en armes, je sors à l'instant pour aller moi-même reconnaître les faits et prendre toutes les mesures qui me sont inspirées par mon devoir et par les circonstances. Arrivé dans la deuxième cour, j'aperçois un groupe de représentants en écharpe et en grande tenue, et derrière eux, remplissant la première cour, les panaches rouges de l'artillerie de la garde nationale, et au-dessus, une forêt de baïonnettes en désordre et très agitées.

Cette première cour, qui s'ouvre par une grille sur la rue St-Martin, peut contenir environ quatre cents hommes; et à la manière dont le flot s'y trouve pressé, je dois conclure qu'il s'étend encore au loin dans la rue Saint-Martin. Seul en présence de ces législateurs en costume et de cette foule en armes, j'arrive devant le groupe des représentants, et bientôt, à son attitude, à sa haute sta-



RUE JEAN-PAIN-MOLLET.

D'après une eau-forte de MARTIAL (POTHÉMONT.)

(Collection Charles Olivié.)

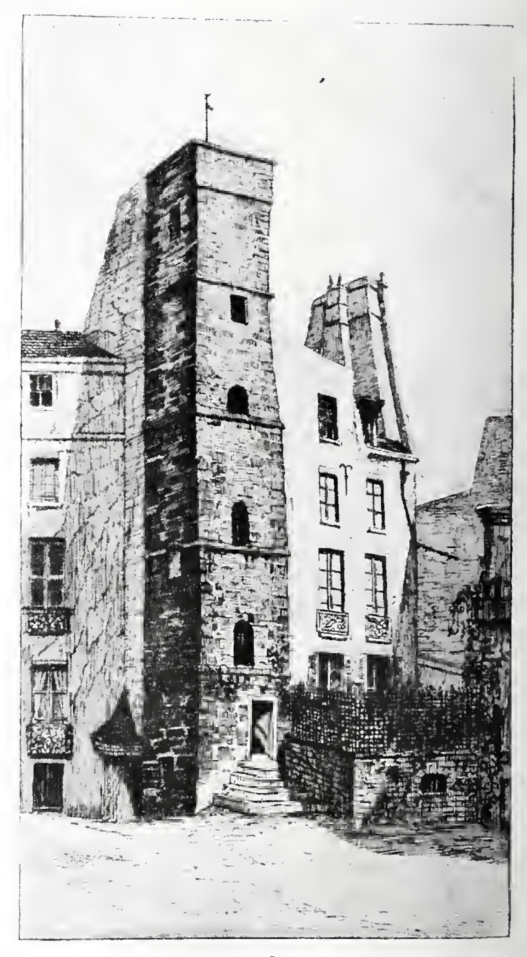
ture, je reconnais le chef de la Montagne, mon ex-collègue à la Chambre des députés, M. Ledru-Rollin, qui, au milieu des siens et un peu en avant se montre le premier.

C'est à lui que je m'adresse, il sait ce que je suis, je sais ce qu'il est, — la marche s'arrête; — dans de tels instants, la pensée est prompte, la parole est brève :

« Que demandez-vous? — Un asile. — Cet établissement est l'asile de la science et de la paix, non l'asile de la guerre. Portez ailleurs votre drapeau. — Nous sommes traqués et sabrés sur les boulevards et dans la rue. — Le Convervatoire ne vous sauvera pas, il vous sera funeste. — Dans la rue nous serons massacrés. — Vous le serez ici, enveloppés, assaillis de toutes parts, sans défense possible. — Le temps presse, nous voulons délibérer; faites-nous donner une salle. — Les deux portes sont franchies, seul contre vous et votre armée, je ne puis résister que par mes paroles. Mais sachez-le bien, je n'ai pas moins horreur du mensonge que de la guerre, vous venez vous perdre, et perdre avec vous un établissement populaire qui devrait être respecté. »

Cédant à de nouvelles instances, je fais ouvrir le passage qui se trouve entre les deux laboratoires de chimie; là, on me demande d'ouvrir le nouvel amphithéâtre; je refuse, et je dirige moi-même M. Ledru-Rollin dans l'ancien amphithéâtre, par les petits escaliers destinés au public, qui conduisent aux banquettes supérieures. Les représentants qui entourent alors le chef de la Montagne me paraissent être au nombre de vingt-cinq ou trente.

Environ un quart d'heure se passe en pourparlers à peu près individuels, j'attends une solution qui n'arrive pas. Un factionnaire m'apprend que la *Commission des cinq* délibère définitivement et à huis clos, pour se constituer au Conservatoire ou pour en sortir. Des coups de fusil se font entendre! Ma trop longue expérience des émeutes autour du Conservatoire m'apprend qu'ils partent de la rue Saint-Martin, et près de la grille d'entrée. Alors je m'écrie en interrompant la délibération : « Voilà ce que je vous annonçais! vous n'avez pas voulu écouter mes conseils ; la bataille commence, vous êtes perdus ! Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez. Mon devoir m'appelle dans



CAGE D'ESCALIER DU XVI[e] SIÈCLE. — RUE CHANOINESSE.

D'après une eau-forte de MARTIAL (POTHÉMONT.)

(Coll ction Charles Olivié.)



LES VOITURES EN 1849.
D'après un dessin original de VICTOR ADAM. — (Collection G. Hartmann.)

mes collections, pour y attendre les coups de fusils. »

Sortant alors de la salle de dessin, je traverse toutes les cours pour venir dans mon appartement prendre ma femme et mes enfants, pour les conduire avec moi dans les galeries, où était mon poste. Je trouve mon appartement envahi par une troupe de soixante à quatre-vingt personnes de toutes les catégories de celles qui occupent le Conservatoire. Ces hommes ne sont pas tous en armes ; quelques-uns cependant portent encore des fusils, d'autres des pistolets; l'un d'eux en tient un de chaque main, du reste, plus d'insignes de représentant, excepté quelques bouts d'écharpe qui sortent de quelques poches. Ils demandaient des issues.

Madame Pouillet, avec un courage qui ne l'abandonne jamais, malgré sa faible santé, venait de leur répondre : « Vous ne saurez rien de moi, je ne donne pas d'ordre ici. Allez parler à M. Pouillet, il est dans l'établissement, sans doute avec vos chefs. N'insistez pas, je ne vous répondrai rien. »

C'est à ce moment que j'arrive par une autre porte, et que je trouve au milieu de mon appartement, dans une pièce qui s'ouvre sur un escalier du jardin, madame Pouillet en présence de la tête de cette troupe ; le grand corridor, que je n'avais pas traversé, en était rempli.

Surpris d'une telle invasion que je ne soupçonnais pas, j'apprends qu'elle m'a précédé seulement de quelques instants. J'interroge les premiers qui se présentent : « Nous cherchons des issues, me disent-il. — Il y a assez longtemps que je vous presse de sortir du Conservatoire. c'est un peu tard que vous vous décidez, cependant, si vous me donnez votre parole que vous sortirez pour ne plus rentrer, je vais vous faire ouvrir la grille.

« Oui! oui! oui! notre parole. »

Alors je donne l'ordre à mon domestique d'aller ouvrir la grille à l'extrémité de la rue Vaucauson, près de la rue du Vertbois; et je me place sur le perron de l'escalier, pour m'assurer qu'en effet ils tiennent leur promesse, et gagnent le large. Je n'étais pas rassuré sur ce qui se passait au delà de la grille ; il y avait lieu de craindre que l'émeute n'eût là des renforts considérables, prêts à faire irruption dans le jardin au moment où la grille s'ouvrirait, mais je ne doutais pas de la parole qui m'avait été donnée par ceux qui m'avaient demandé à sortir. Ils défilaient depuis quelques instants, lorsque tout à coup se fait entendre un bruit assourdissant de carreaux cassés.

Je jette les yeux sur les fenêtres de la salle de dessin, et quelle est ma surprise de voir une foule de représentants qui sortent par tous les carreaux, par tous les vasistas, s'élancent, sautent dans le jardin, et se dirigent en fuyant vers les issues de la grille !

POUILLET.

Le Conservatoire des Arts et Métiers pendant la journée du 13 juin 1849.

Les Profanations du Cimetière Montparnasse.

En 1849, le cimetière de Montparnasse fut le théâtre d'horribles profanations. Chaque matin, quelque temps après les journées de juin 1848, les gardiens du cimetière trouvaient des cadavres de femmes arrachés de leur sépulture, mutilés, étendus sur le sol dans des allées peu fréquentées, jetés sur des dalles tumulaires, où l'on semblait avoir pratiqué de mystérieuses opérations.

La surveillance n'amenant aucun résultat, les gardiens du cimetière imaginèrent de dresser un piège. Un canon de fusil chargé de mitraille jusqu'à la gueule fut placé sur une tombe et recouvert de zinc et de couronnes. L'embouchure du canon fut dirigée vers un mur haut de près de neuf pieds, où l'on avait remarqué des traces d'escalade. Un fil de fer attaché à la détente devait, à la première tentative d'escalade, faire partir la batterie. On se tint sur ses gardes pour accourir au bruit de la détonation. Vers minuit, une formidable explosion se fit entendre; les gardiens s'élancèrent et aperçurent un homme déjà entré dans le cimetière, et qui. à leur vue, bondissant avec une extrême légèreté, s'élança de l'autre côté du mur. Les gardiens lui tirèrent encore un coup de fusil: mais la crainte de s'entretuer dans les ténèbres leur fit cesser leur poursuite. Le mur, si légèrement escaladé par l'inconnu, était d'ailleurs un obstacle infranchissable pour eux. On prit des falots et l'on examina les alentours. Il y avait du sang, des lambeaux de vêtements militaires et des empreintes de pas. Un rapport fut adressé au préfet de police, mais la justice eût pu encore se trouver en défaut sans un événement où la mort venait en quelque sorte donner son funèbre témoignage. Le jour de l'exécution de Daix et de Lehr, les troupes postées aux environs de la barrière Fontainebleau s'étendaient jusqu'aux abords du cimetière. Le fossoyeur qui creusait la fosse des suppliciés entendit deux sapeurs du 74e raconter qu'un sergent de leur régiment était entré la veille cruellement blessé au Val-de-Grâce. Il avait reçu un coup de mitraille et ne donnait que de vagues explications sur l'accident dont il était victime. Le fossoyeur prêta l'oreille, et comme la profanation était connue de tous les employés du cimetière, il se hâta d'avertir la justice.



ULYSSE RECONNU PAR EURYCLÉE.

Prix de Rome de 1849. — Grand prix de peinture. — (Tableau de Boulanger.)

(École des Beaux-Arts.)



GAVARNI

D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE L. FLAMENG

On se transporta au Val-de-Grâce.

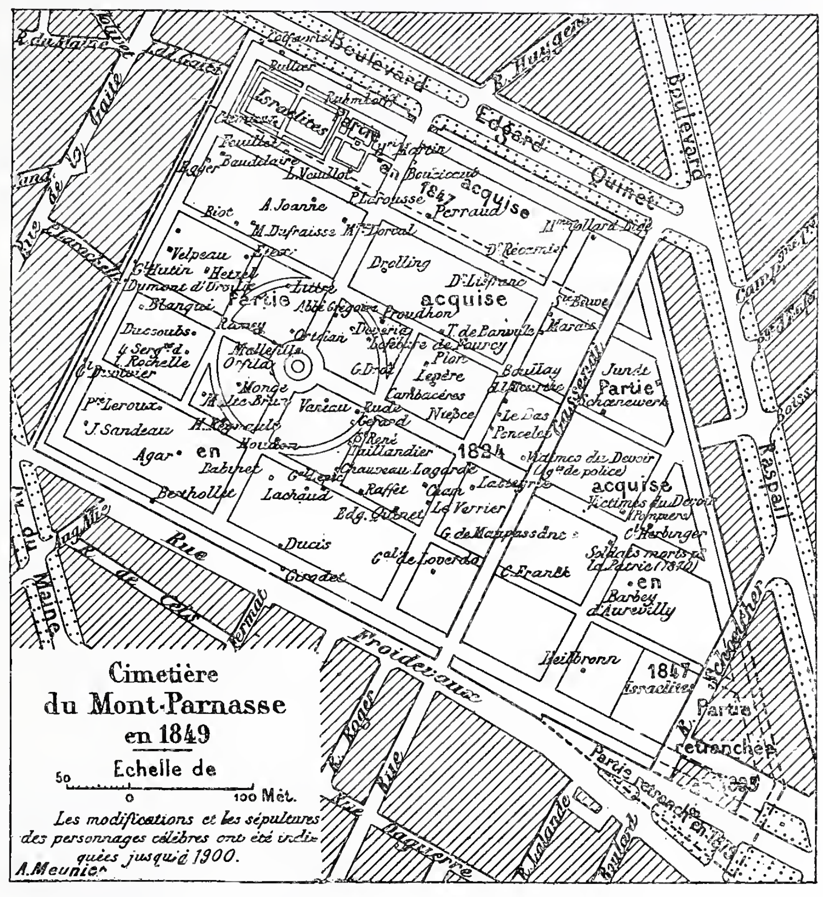
Sur un lit gisait, criblé de cinq blessures, le sergent Bertrand.

Pourtant, comment le soupçonner? Entré au service le 28 janvier 1844, il s'était toujours bien conduit et remplissait honorablement les fonctions de secrétaire du trésorier du régiment.

Une information eut lieu, et Bertrand fit à M. le docteur Marchal de Calvi, chirurgien-major au Val-de-Grâce, les aveux les plus complets. Nous devons ajouter que les aveux que M. Marchal de Calvi obtint comme médecin, il n'en fit part à la justice qu'après que Bertrand lui-même eut parlé et l'eut autorisé à tout dire aux magistrats instructeurs.

Bertrand fut traduit, le 10 juillet 1849, devant le deuxième Conseil de guerre de la première division militaire; il avoua qu'il lui était arrivé d'ouvrir, dans une seule soirée, dix ou quinze cercueils, et qu'il prenait un affreux plaisir à mutiler les cadavres, à leur arracher les entrailles, à en disperser les lambeaux. Considéré comme monomane, il fut condamné seulement à un an de prison et aux frais de la procédure.

La Bédollière.
(*Le Nouveau Paris*).



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER.

D'après les documents de l'époque. — (Collection Charles Simond.)

La Démolition de l'Hôtel Montbazon.

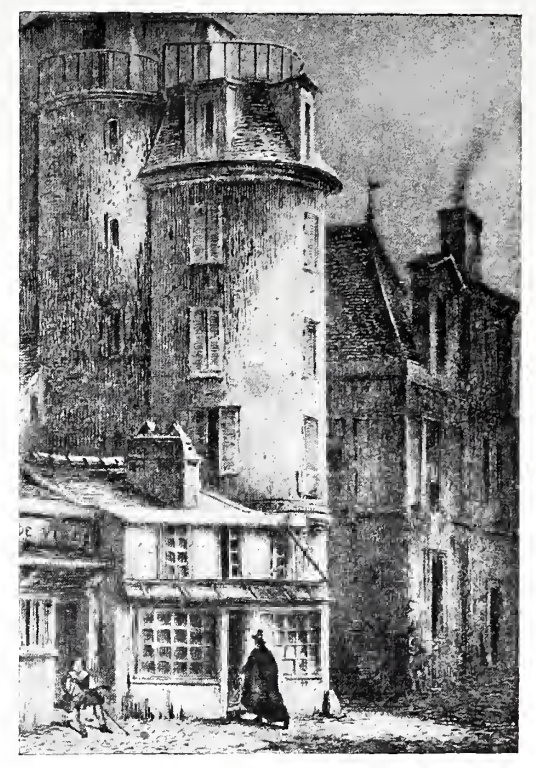
Parmi les maisons curieuses qui vont disparaître à la suite des travaux que nécessite le projet d'agrandissement et d'assainissement des halles, il faut citer l'hôtel de Montbazon, situé à l'angle des rues Béthizy et de la Monnaie. Cet hôtel est un des monuments de l'histoire de France, car c'est là qu'habitait l'amiral de Coligny, et l'on montre encore dans la seconde cour, occupée aujourd'hui par un poêlier, la fenêtre par laquelle de Besme jeta le corps du héros calviniste aux massacreurs de la Saint-Barthélemy. Tout le corps de logis qui fut habité par l'amiral est dans un état parfait de conservation; les escaliers sont du style du seizième siècle : les ornements sont lourds et massifs, ils appartiennent déjà à cette école florentine importée en France par les reines de la famille Médicis et leurs cours italiennes.

Une chose curieuse pour l'antiquaire, c'est qu'on voit encore scellé au mur le fameux décrottoir sur lequel, au dire de la chronique, Charles IX, le roi égorgeur, « demeura comme esbahi et le pied « suspendu, avant que d'entrer chez l'amiral ». Ceci se passait le 22 août, lors de la visite que fit le roi à Coligny, après le coup de mousquet de Maurevel, c'est-à-dire deux jours avant la Saint-Barthélemy. C'est aussi dans cet hôtel que s'est déroulé tout le lugubre drame des amours de Rancé et de madame de Montbazon.

Enfin, le marquis de Saint-Hurugues, le clubiste, le compagnon de Théroigne de Méricourt, l'habitait, au moment des 20 juin, 10 août, 2 et 3 septembre 1792. C'est là que venaient les agitateurs de l'époque pour recevoir les instructions de ce chef fameux qui savait si bien remuer les faubourgs.

Maintenant, la maison est occupée par une marchande de drap et par quelques petits commerçants; les appartements de madame de Montbazon servent de grenier à un marchand de graines; les cours sont encombrées chaque jour de sacs et de ballots.

L'Universel, journal du dimanche
(novembre 1849).



LE VIEUX PARIS.

Hôtel du premier président du Parlement de Paris.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Carnavale.

Tout Paris a connu ce bon vieillard, à la figure douce et régulière, aux cheveux blancs, à la barbe grise, vêtu de couleurs vives et criardes. Dans ses beaux jours, il se promenait sur les boulevards ; le soir, on le voyait aux premières représentations du Théâtre-Mathieu dont il était très friand. Voici son costume de gala : une petite veste rouge éclatante, un pantalon rouge, un gilet rouge et des pantoufles rouges aussi. Autour de son cou flottait une décoration inconnue, un grand cordon bleu moiré. Son chapeau mérite une description particulière. C'était un chapeau de paille à larges bords et à fond évasé, orné d'un large ruban bordé de perles et d'une couronne de roses artificielles, enjolivé de chaînettes d'acier et de grains d'Amérique, de verroteries, d'ornements chéris des sauvages. C'était là son grand uniforme. Les autres jours, il s'habillait indifféremment en bleu, en jaune ou en vert, mais il avait soin que les différentes pièces de son étrange costume fussent parfaitement assorties. Jamais il n'aurait mis un gilet pistache avec un habit coquelicot.

Cet homme s'appelait Carnaval, tant il est vrai que les noms sont souvent prédestinés ! Son frère, le chanoine Carnaval ou Carnavale, comme cela s'écrit en italien, était un des théologiens les plus savants et les plus estimés de la Calabre. Celui qui vient de mourir à Paris avait cultivé, dès son jeune âge, la poésie et la musique. Arrêté avec Cimarosa en 1789, il fut jeté dans un cachot et condamné à mort. Mais grâce à une protection mystérieuse, sa peine fut commuée en un exil perpétuel. Carnaval arriva à Marseille dans un dénûment complet. Plusieurs de ses compatriotes lui offrirent leur bourse ; mais le jeune émigré, dont le caractère fut toujours d'une fierté extrême et d'une susceptibilité presque maladive, refusa net et voulut se créer quelques ressources en donnant des leçons d'italien.

Comment sa folie a-t-elle commencé ? si cela peut s'appeler une folie de ne pas aimer les habits de couleur sombre, je n'ai jamais pu le savoir au juste. On m'a dit que la perte d'une femme qu'il adorait l'avait fait tomber dans une mélancolie profonde : qu'il avait écrit d'abord à sa bien-aimée défunte des lettres fort touchantes et qu'il était allé les déposer lui-même sur le tombeau de sa maîtresse, en la priant de vouloir bien lui répondre ; qu'après avoir attendu vainement, comme on le pense, il se mit à éclater de rire, et, jetant bien loin de lui ses habits de deuil, il adopta ce costume étrange auquel il est resté fidèle jusqu'à la fin de sa vie.

Le premier jour où Carnaval se montra, en plein Paris, dans son accoutrement pittoresque, il fut suivi d'une foule énorme. Le second jour, les curieux diminuèrent ; le troisième jour, son cortège ne se composa plus que de quelques badauds entêtés ; au bout de quelque temps, on



L'IMPÔT SAVOYARD.

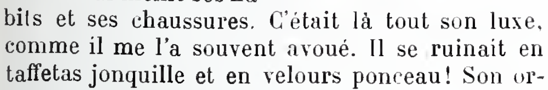
Un p'tit sou, mon beau mossieu, un p'tit sou, ma jolie dame, un p'tit sou... s'il vous plaît.

(Collection du *Musée du Rire*.)



LES VOITURES A PARIS.
D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

finit par ne plus y faire attention. Je lui demandais dernièrement s'il avait envie de revoir son pays. Eh! mon Dieu, me dit-il, croyez-vous qu'on m'y laisserait tranquille? Il m'a fallu dix ans pour faire l'éducation des gamins de Paris! Carnaval était, pour les choses de la vie d'une délicatesse rare et d'une probité exemplaire. Il faisait trois parties du peu d'argent qu'il avait gagné à ses leçons : la première était pour les pauvres, la seconde était destinée à sa nourriture, et la troisième à sa toilette, c'est-à-dire à l'achat de ses étoffes, car il coupait et cousait lui même ses ha-



bits et ses chaussures. C'était là tout son luxe, comme il me l'a souvent avoué. Il se ruinait en taffetas jonquille et en velours ponceau! Son ordinaire était des plus simples, et il le préparait de ses propres mains : un peu de riz, quelques pommes de terre, rarement de la viande, jamais de pain. Il prétendait que quand on se nourrit de pain, tout ce qu'on mange avec prend le goût du pain, et que le palais, blasé par cet aliment monotone, ne distingue plus la saveur des mets.

Il couchait tout habillé dans un fauteuil, et se levait, été comme hiver, à quatre heures du matin. Lorsqu'il se sentait devenir malade ou que sa raison s'en allait aux approches des grandes chaleurs, il prenait le chemin de l'hospice et priait les médecins de le garder jusqu'à ce que son accès de fièvre ou de folie fût passé.

Une année, sa maladie se prolongeant plus que de coutume, il tomba dans une détresse affreuse. Ses amis, pour adoucir sa position sans blesser sa fierté, confièrent au médecin qui le soignait le produit d'une souscription qu'ils avaient faite entre eux, ayant bien soin de prier le docteur de ne pas dire d'où lui venait cet argent. Mais ils avaient compté sans Carnaval. Dès qu'il eut repris l'usage de sa raison, il obséda tant son médecin, que celui-ci, pour lui épargner une nouvelle atteinte de folie, fut obligé de lui tout avouer. Alors, par des efforts sublimes d'économie, de patience et de travail, Carnaval amassa sou par sou, tantôt dix, tantôt quinze francs, et dès que ces bienheureuses pièces d'argent rayonnaient dans la main du pauvre monomane, il s'en allait joyeux, léger,



— ÇA SERAIT JOLI EN BLOUSE.

D'après un dessin de Scheffer. — (Collection Raoul Deberdt.

DÉCOR DU « PROPHÈTE ». — IIIe ACTE. — 1er TABLEAU.
D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

dansant, chez un de ses bienfaiteurs, et, s'acquittant de sa petite dette, il écrivait sur le papier qui contenait la somme : avec les remerciements sincères de M. Carnaval. Il ne croyait pas à la mort; c'était là une de ses plus douces folies. Pour lui, les hommes d'un certain mérite, surtout les artistes, ne mouraient pas, ils disparaissaient pour quelque temps et voilà tout. Ils continuaient



« LE PROPHÈTE. »
Costume de JEAN DE LEYDE.
D'après la maquette. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



« LE PROPHÈTE. »
Costume de FIDÈS.
D'après la maquette. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

à vivre sur la terre, et se promenaient parmi nous, invisibles au commun des vivants; mais se révélant en chair et en os aux âmes sympathiques et croyantes. Ainsi, il lui arrivait souvent de dire : je viens de rencontrer Bellini, ou Mozart, ou Madame Malibran; ils m'ont dit telle chose ou telle chose, je leur ai répondu qu'il fallait prendre patience, etc. Un jour, comme je lui donnais quelques signes d'incrédulité, Carnaval me prit la main avec force, ses yeux s'humectèrent, sa voix devint vibrante, et il me dit avec un accent que je n'oublierai jamais :

— Me croyez-vous par hasard un malhonnête homme? Ai-je jamais menti ? ma vie n'a-t-elle pas toujours été pure et sans tache? Ai-je donné le droit à quelqu'un de douter de ma parole?



« LE PROPHÈTE. »
Costume de FRÉDÉRIC D'OBERSTEIN.
D'après la maquette. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Je me hâtai de le rassurer.

— Et bien! donc, poursuivit-il, quand je vous dis, quand je vous assure sur ma parole d'honneur que je viens de voir Cimarosa comme je vous vois, et qu'il vient de me parler, pourquoi me faites-vous l'offense d'en douter?

Il s'est éteint doucement comme il avait vécu. Quelques passants qui l'avaient vu tomber sur le trottoir s'empressèrent autour de lui.

Carnaval ne donnait plus signe de vie. On le transporta à l'hospice Beaujon.

Son agonie ne fut qu'un long assoupissement.

Le lendemain, la femme d'un de nos plus célèbres artistes, Mme Lablache, alla demander des nouvelles du malade.

— Il est mort, dit le portier de l'hospice.

Pauvre Carnaval!

Il pourra causer désormais avec ses chers immortels, et pas une voix, pas une âme, dans le monde de lumière et de vérité qu'il habite ne fera plus entendre à ses oreilles ces cruelles paroles :

— Cet homme est fou!

P.-A. FIORENTINO.

(*Les Grands Guignols*).



CHILLY DANS LE « JUIF ERRANT. »
D'après une caricature de DURANDEAU.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



PAULIN MENIER DANS « ROBERT MACAIRE. »
D'après une caricature de DURANDEAU.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

La Première de la « Vie de Bohème. »

(22 novembre.)

Le 22 novembre 1849, les Variétés affichaient la première représentation de la *Vie de Bohème*, pièce en 5 actes mêlée de chant, de Théodore Barrière et Henry Murger. Les rôles étaient ainsi distribués :

Durandin, homme d'affaire : Dussert; — *Rodolphe*, son neveu, poète : Paul Laba; — *Marcel*, peintre : Dauterny, — *Schaunard*, musicien : Charles Pérey; — *Gustave Colline*, philosophe: Mutée; — M. *Benoît*, maître d'hôtel : Bardon jeune; — *Baptiste*, domestique : Kopp; — *un garçon de caisse* : Collin; — *un monsieur* : Charrier : — *un médecin* : Rhéal; — *Césarine de Rouvre*, jeune veuve: Mlle Delphine Marquet; — *Mimi*: Mlle P. Potel; — *une dame*: Mlle Wilhem.

Le directeur des Variétés était alors Thibaudeau-Milon, le beau Thibaudeau, tragédien, dont la carrière avait été brillante à l'Odéon, et qui s'était fait une réputation à la ville par l'élégance recherchée de ses toilettes.



LA MODE EN 1849.

Modes d'automne.

(D'après une gravure de l'époque.)

Barrière avait donc, d'une main très adroite, arrangé les *Scènes de la Vie de Bohème*, à l'usage du théâtre.

Quelques années auparavant, et comme poussé par un instinct secret, il s'était lié d'amitié avec Murger, au moment où ce dernier habitait chez moi. Nous le voyions venir presque tous les jours mêler la fumée de sa cigarette à celle de nos pipes. Il arrivait ponctuellement à quatre heures et demie, lorsque sa journée au ministère de la Guerre était terminée. Du reste, nous l'avions pour voisin, il demeurait avec son père dans une maison de la rue de la Harpe qui masquait les Thermes de Julien. C'était un homme de moyenne taille, sec, très nerveux, peu prodigue de paroles, et qu'à sa tenue on aurait pris pour un lieutenant de cavalerie en bourgeois.

La pièce eut un grand succès, qui combla dans les caisses du théâtre le déficit causé par le choléra et les troubles politiques. Mais rien ne prouve mieux que ce que je vais raconter la popularité dont jouissait le livre de Murger avant la pièce, et à quel point les personnages qui y sont en scène étaient déjà familiers au public. La veille de la première représentation, Charles Pérey, qui allait créer le rôle de Schaunard et que je ne connaissais pas, vint me trouver pour prendre quelques indications dont il croyait avoir besoin. Je me souviens que je lui prêtai ma fameuse « pipe pour aller dans le monde » et qu'il l'exhiba, presque chaude encore, devant le public des Variétés.

J'ai eu le plaisir de me revoir, comme dans une série de miroirs, sur les différents théâtres où la *Vie de Bohème* a été reprise. Au Vaudeville, c'était Parade qui faisait Schaunard; à l'Odéon, Romanville; à l'Ambigu, Georges Richard... Chaque fois, il s'est trouvé une personne du public qui, grossissant la très mince anecdote de la pipe, me disait : « Vous avez encore prêté tous vos effets pour le rôle de Schaunard? » ou bien : « J'ai parfaitement reconnu votre pantalon; quant à la vareuse d'artiste que vous portiez en 1848, je me suis aperçu qu'elle était bien passée de couleur. Dame! après tant de représentations!... » Et voilà comment naissent les légendes.

A. Schanne.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1849

Janvier.

10. — Première séance du 2e conseil de guerre pour le **jugement des assassins du général Bréa et du capitaine Mangin** (23 inculpés).

11. — Élection du **duc de Noailles à l'Académie française** (Balzac était un des candidats : il obtint deux voix au premier tour).

15. — Visite du Président de la République aux malades de l'Hôtel-Dieu.

20. — **Boulay de la Meurthe** est élu vice-président de République.

27. — Ledru-Rollin dépose sur le bureau de l'Assemblée une **demande de mise en accusation des ministres** en raison de leur projet de loi (déposé la veille) pour l'interdiction des clubs et réunions publiques. Troubles à Paris.

29. — Soulèvement clubiste rapidement réprimé par l'armée et la garde nationale. **Arrestation de M. Forestier**, colonel de la 6e légion de la garde nationale (pour insubordination).

Février.

7. — **Condamnation à mort** de Daix dit le Bon Pauvre, administré de Bicêtre; Lahr, ouvrier carrier; Chopart, employé de librairie; Noury et Wapreaux jeune, accusés d'avoir pris part à l'assassinat du général Bréa (Daix et Lahr furent seuls exécutés).

11. — Organisation de la **Banque du Peuple**, par Proudhon.

25. — Inauguration du **chemin de fer de Compiègne à Noyon.** Premier essai en France d'une locomotive du système Crampton.

Mars.

3. — Première journée de l'épidémie du **Choléra à Paris** (il sévit jusqu'à la fin de l'été et fit 16,165 victimes).

17. — **Exécution de Daix et de Lahr**, au rond-point de la barrière de Fontainebleau.

Avril.

7. — Inauguration du **chemin de fer d'Argenteuil.**

11. — Liquidation de la Banque du Peuple de Proudhon.

14. — Victor Considérant expose devant l'Assemblée constituante les théories fouriéristes.

22. — **Première affiche apposée sur les murs de Paris** par suite de la nouvelle loi sur l'affichage pendant la période électorale. (C'était un manifeste des communistes révolutionnaires.)

25. — Un extrait des arrêts de la haute cour de justice de Bourges contre les accusés absents, dans l'affaire du 15 mai, est exposé sur la place du Palais-de-Justice.

Mai.

8. — Pose de la première pierre de la **cité ouvrière de la rue Rochechouart.**

18. — **Élections législatives.** Élus à Paris : Lucien Murat, Ledru-Rollin, Lagrange, le sergent-major Boichot, le général Bedeau, le général de Lamoricière, Dufaure, Moreau de la Seine, Hippolyte Passy, Victor Hugo, Félix Pyat, Vavin, Lamennais, Bixio, Théodore Bac, Eugène Cavaignac, Wolowski, Rattier, Coquerel, Considérant, Pierre Leroux, Peupin, Garnon, Roger du Nord, de Lasteyrie, Perdiguier, général Rapatel.

21. — Cours du cinq pour cent : 77,75 (le 1er mai : 90).

28. — Ouverture de l'Assemblée législative.

30. — Protestations provoquées à l'Assemblée législative par la substitution du général Forey au général Lebreton dans le commandement du palais des représentants.

Juin.

10. — Chiffre des décès à Paris : 672.

12. — L'Assemblée législative repousse une demande de mise en accusation du pouvoir exécutif par suite de l'expédition de Rome.

13. — **Troubles à Paris.** Dans la matinée, rassemblements au Château-d'Eau. Les manifestants se dirigent vers la Madeleine. Ils sont dispersés par la troupe. Les représentants de la Montagne se réunissent au Conservatoire des Arts et Métiers. Des barricades sont construites rue Saint-Martin, rue Jean-Jacques-Rousseau, rue Transnonain, etc., mais l'émeute est bloquée dans le quartier où elle se retrauchait et forcée de déposer les armes. Pillage de l'imprimerie Boulé, rue Coq Héron, par un détachement de gardes nationaux. Proclamation du Président de la République au peuple français. Dissolution de la légion d'artillerie de la garde nationale de la Seine. (Du 14 juin au 16 juillet, l'Assemblée vote des demandes en autorisation de poursuites contre Ledru-Rollin, Considérant, Cantagrel Boichot, Marc-Dufraisse, etc.)

17. — **Procession** célébrée par le clergé de la Madeleine à l'occasion de l'**Octave de la Fête-Dieu.** Manifestation en faveur du gouvernement.

19. — **Funérailles du maréchal Bugeaud**, à l'église des Invalides.

Juillet.

5. — **Inauguration de la ligne de l'Est.**

10. — Le sergent Bertrand, inculpé de profanation dans divers cimetières de Paris, et traduit devant le 2e conseil de guerre, est considéré par ses juges comme un monomane à peu près irresponsable et condamné à un an de prison,

13. — **Élections partielles.** Élus dans le département de la Seine : Lanjuinais, Pierre Bonaparte, Magnan, Maleville, de Bar, Delessert, Ferdinand Barrot, Chambolle, Ducos, Boinvilliers.

14. — **Incendie du Diorama.**

Août.

9. — Les auteurs ou complices du complot du 13 juin sont renvoyés devant la haute cour de justice.

12. — **Inauguration de la ligne de Lyon.**

17. — Séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions.

22. — Première séance du **Congrès de la Paix.** Président : Victor Hugo; vice-président ; Richard Cobden; assesseurs : l'abbé Deguerry et Coquerel.

31. — **Banquet de l'Industrie.** Discours du Prince-Président.

Septembre.

1. — Cours du cinq pour cent : 89,80.

14. — Arrêté présidentiel nommant les membres du conseil municipal de Paris et du conseil départemental de la Seine.

17. — Ouverture au séminaire Saint-Sulpice du **concile provincial de Paris.**

29. — Condamnation de Cabet à deux ans d'emprisonnement pour « escroquerie ». **Désordres à la Porte-Saint-Martin** pendant la **représentation de « Rome »** (drame sur l'intervention française en Italie). Le tableau qui représente l'entrée de l'armée française à Rome est sifflé par presque toute la salle (la pièce fut interdite à la quatrième représentation).

Octobre.

1. — Réouverture de l'Assemblée législative.

7. — **Courses de la Société d'encouragement au Champ-de-Mars.**

10. — Ouverture à **Versailles** des séances de la **haute cour de justice** (complot du 13 juin).

21. — Inauguration de la **mairie des Batignolles.**

25. — Séance publique annuelle des cinq académies.

29. — **Bagarre sur le boulevard des Italiens**, devant le magasin d'un éditeur de musique qui avait mis en montre une romance avec un titre royaliste.



MARIE-AMÉLIE.
Reine de France
(1782-1866.)



GÉNÉRAL LE FLÔ.
Homme politique
(1804-1877.)



VICTOR LEFRANC.
Homme politique
(1809-1883.)



FERDINAND FLOCON.
Homme politique
(1800-1866.)



V. CONSIDÉRANT.
Homme politique.
(1808-1893)



L. LAUSSEDAT.
Homme politique
(1809-1878.)

31. — Message du Président de la République à l'Assemblée législative. **Nouveau ministère** : de Rayneval (affaires étrangères). — Ferdinand Barrot (intérieur). — Rouher (justice). — Bineau (travaux publics). — Dumas (agriculture et commerce). — Fould (finances). — De Parieu (instruction publique). — D'Hautpoul (guerre). — Contre-amiral Romain-Desfossés (marine).

Novembre.

3. — Institution solennelle de la nouvelle magistrature.

6. — Séance annuelle de l'Académie des beaux-arts. Distribution des grands prix. Peinture. 1er grand prix : Boulanger. — Sculpture. 1er grand prix : Roguet. — Musique. 2e grand prix (pas de 1er) : Cahen.

10. — **Proclamation du nouveau préfet de police, Carlier,** aux habitants de Paris.

11. — Dans la grande salle du Palais de Justice, **distribution** des (1,671) **croix et médailles, faite aux exposants de l'industrie** nationale par le président de la République.

13. — Verdict de la haute cour de justice pour l'affaire du 13 juin (17 accusés condamnés à la déportation, trois à cinq ans de détention).

16. — L'Assemblée législative refuse d'allouer des frais de représentation au vice-président de la République.

Décembre.

6. — A l'Académie française, **réception du duc de Noailles.**

12. — Les six bataillons restant de la garde mobile sont licenciés.

Monuments et Fondations.

Achèvement de l'**Hôtel du Timbre.** — Construction de la **chapelle Saint-Marcel** de la **Maison Blanche,** en commémoration de l'assassinat du général Bréa et sur l'emplacement du corps de garde où il avait été tué. — Construction de l'**égout Saint-Marcel.** — Le dépotoir de la Villette est mis en service.

Démolition de la maison de Broussel, rue Saint-Landry, n° 5; — de **l'hôtel Montbazon** (ancien hôtel Coligny) à l'angle des rues Béthisy et de la Monnaie. — Des **fouilles** sont faites (sans résultat) dans l'ancien cimetière de Clamart pour **retrouver le corps de Mirabeau.**

Essai (rue Richelieu et avenue des Champs-Élysées) d'un **nouveau système de macadam,** — Essai à Montmartre d'un **nouveau télégraphe de nuit par la lumière électrique.**

Ouverture des rues Henrion de Pansey — des Chantiers — de Lyon — Richard-Lenoir. — La rue Lemaire reçoit le nom de rue Duperré.

Loi (10 janvier) réorganisant l'**Assistance publique.** — Fondation d'une **boucherie centrale** établie à l'abattoir de Villejuif pour l'approvisionnement des hôpitaux. — Organisation d'une société pour la création d'asiles de nuit dont l'entrée devait coûter 5 centimes. — La préfecture de police fait étudier un projet de bureaux de placement gratuits.

Suppression de l'uniforme militaire des élèves de l'École normale. Fondation du « **Dîner des Peintres** ».

La vie de la rue.

La promenade du **Bœuf gras** est suspendue cette année par décision ministérielle (elle sera rétablie l'année suivante).

Une statistique, publiée le 7 octobre dans quelques journaux, apprend qu'il y a à Paris 53,625 veuves, 437 bossus ou bossues, 311 borgnes et 83 aveugles, non compris ceux de l'Institution.

Industrie.

11e exposition de l'Industrie nationale au grand carré des Champs-Élysées.

Fondation (1er août) de l'**Union nationale et philanthropique des ouvriers et patrons de Paris.**



COMTE DE MONTALEMBERT.
Publiciste
(1810-1870.)



ADAM MICKIEWICZ.
Poète polonais
(1798-1855.)



EMMANUEL ARAGO.
Homme politique
(1812-1897.)



L. DE MALEVILLE.
Homme politique
(1803-1879.)



F. DE LASTEYRIE.
Homme politique
(1810-1883.)



F. ROLLINAT.
Homme politique
(1800-1867.)

Beaux-Arts.

Salon de 1849. Pour la première fois, le jury est élu par les artistes. (La *Danse des Bacchantes,* par Gleyre. — Les *Sirènes,* par Barrias. — L'*Arabe conduisant son cheval,* par Delacroix. — Le *Fumeur,* par Meissonier. — *Paysans Espagnols,* par Hédouin. — L'*Avenue,* par Théodore Rousseau. — *Vue du Colisée,* par Corot. — *Pénélope,* par Cavelier.)

La vie littéraire.

Lamartine : *Raphaël.* — *Les Confidences.* — *Histoire de la Révolution de 1848.* — **Michelet** : *Histoire de la Révolution française.* — **Cabet** : *Voyage en Icarie.*

Louis Blanc fonde le journal « *le Nouveau Monde* ».

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 22 février. *Louison,* 2 actes en vers, par A. de Musset. — 14 avril. *Adrienne Lecouvreur,* comédie en 5 actes, par Scribe et Legouvé. — 30 mai. *On ne saurait penser à tout,* comédie en 1 acte, par A. de Musset. — 8 septembre. Début de **Delphine Fix,** dans le rôle *d'Abigaïl* du *Verre d'eau.* — 15 décembre. *Gabrielle,* comédie, 5 actes en vers, par E. Augier (succès). — **Arsène Houssaye** devient administrateur de la Comédie-Française.

Opéra. — 6 février. Début du ténor **Espinasse** dans les *Huguenots.* — 16 avril. *Le Prophète,* opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer. Débuts de **Roger,** de Mmes **Viardot** et **Castellan** (succès). — 14 décembre. Retraite de Duprez. Roqueplan reste seul directeur de l'Opéra.

Opéra-Comique. — 3 janvier. *Le Caïd,* opéra-bouffe en 2 actes, paroles de Sauvage, musique d'Ambroise Thomas (succès). — 12 mai. Début de **Mme Marie Cabel,** dans Georgette du *Val d'Andorre.* — 18 mai. *Le Toréador,* opéra-comique en 2 actes, paroles de Sauvage, musique d'Adam.

Opéra-Bouffe (créé par quelques acteurs du Théâtre-Lyrique après sa fermeture). — Première représentation 11 juin : *Le Vieux Prix de Rome,* musique de Henri Potier, et le *Marin de la Garde,* par Eugène Gautier. Ce théâtre ne vécut que quelques semaines.

Théâtre-Italien. — 27 mai. Représentation de retraite de Mlle Georges. — 24 novembre. Début de **Mlle Véra** dans *Elisir d'Amore.*

Odéon. — 23 novembre. *François le Champi,* comédie en 3 actes, par George Sand (succès).

Gymnase. — 17 novembre. *Les Partageux,* vaudeville en 1 acte, par Clairville et Jules Cordier.

Théâtre-Historique. — 17 février. *La Jeunesse des Mousquetaires,* drame en 14 tableaux, par A. Dumas et Aug. Maquet. — 16 juillet. *Le Chevalier d'Harmental,* drame en 5 actes, par Dumas et Maquet.

Vaudeville. — 16 janvier, 22 mars, 23 juin et 13 octobre. *La Foire aux idées,* comédie satirique en quatre parties, par de Leuven et Brunswick.

Variétés. — 23 février. *L'Habit vert,* comédie en 1 acte, en prose, par A. de Musset et E. Augier. — 22 novembre. *La Vie de bohème,* comédie en 5 actes, par Th. Barrière et H. Murger (grand succès).

Ambigu. — 23 juin. *Le Juif-Errant,* drame, par d'Ennery et Goubaud (succès). — 29 septembre. *Rome,* drame historique, par F. Laloue et Labrosse (interdit à la quatrième représentation).

Les morts de l'année.

Joanny, ancien sociétaire de la Comédie-Française (janvier). — Le musicien **Habeneck** aîné, fondateur de la Société des Concerts (février). — Le géographe **Ansart** (avril). — **Mme Récamier** (11 mai). — L'actrice **Marie Dorval** (20 mai). — Le **maréchal Bugeaud** (juin). — Le compositeur **Kalkbrenner** (juin). — **Mme Ingres** (juillet). — Le chansonnier **Favart** (septembre). — Le peintre **Blanchard** (septembre). — Le compositeur **Milon** (novembre). — Le mathématicien **Francœur** (décembre).

PLACE DU CARROUSEL. — ENTRÉE DES MUSÉES PARTICULIÈRE AUX ARTISTES.

D'après une eau-forte de MARTIAL (POTHÉMONT). — (Collection Charles Ollivié.)

1850



M. DUPIN.

D'après une caricature du temps.

Bibliothèque nationale.)

CETTE année est une année de transition... Malgré son scepticisme et sa proverbiale imprévoyance, Paris ne peut rester indifférent devant le point d'interrogation qui se dessine à l'horizon politique. Le régime républicain, encore mal assis, succédant à la période troublée de la Restauration, va-t-il, lui aussi, faire banqueroute et choir dans une nouvelle dictature ? Deux ans seulement nous séparent de l'élection présidentielle, et chacun pressent que, même s'il restait fidèle à la Constitution, le prince Louis-Napoléon, fort du renouvellement de ses pouvoirs, deviendrait vite le premier Consul appelé par quelques-uns, redouté par tant d'autres. Tout l'intérêt dramatique de l'année 1850 est dans l'incertitude d'un avenir imminent. Aussi que de pamphlets! que de brochures! que de fiévreuses discussions! « Il nous reste une année pour sauver la France! » s'écrient les républicains, et la presse — encore libre — jette dans la circulation une multitude d'écrits dont les titres emphatiques dénotent à eux seuls la surexcitation des opinions : *Que fait la Répu-*

VUE DE LA RUE DE JÉRUSALEM.

D'après un croquis. — (Collection Charles Simond.)

blique? Dort-elle? — *Le Peuple-Roi à jamais* ou *le Peuple nouveau et la Terre nouvelle;* — *Les vieux partis s'en vont, le règne de la Démocratie approche;* — *La Droite se divise, les nuances de la Gauche s'effacent; point de coup d'État, point d'insurrection;* — *Plus de tyrans! La sainte Liberté*, etc., etc. Jamais on n'a ouï à Paris plus de prophéties... Par la force des choses, la personnalité du Prince-Président passe au premier plan. Dès le début de l'année, son portrait par Horace Vernet a attiré le peuple au Palais National... Et cependant, au milieu des luttes engagées à son sujet, Louis-Napoléon ne se départit pas de sa bonhomie ni de sa tristesse naturelle : « M. le Président de la République a l'air d'un perroquet mélancolique, » répète Dupin.



LES NOUVEAUX MÉDECINS DE LA RÉPUBLIQUE.
Caricature du temps.
(Bibliothèque nationale.)

Ne nous fions pas trop à l'apparente rêverie du neveu de Bonaparte! Comme ses oncles, il veut être de l'Institut et il se présente à l'Académie française contre Dupaty, l'auteur des *Voitures versées*... Un journal, *le Napoléon*, prêche les coups d'État, mais le prince se défend d'en être l'inspirateur. » Cependant, la légende napoléonienne pénètre de plus en plus profondément dans les masses. On n'en est plus à compter les histoires de Napoléon. Tant par la notoriété politique de son auteur que par ses qualités littéraires,

l'une d'elles : l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers, conquiert d'emblée la faveur publique.

Les événements semblent se précipiter au cours de cette année pour aggraver les difficultés de la situation : Louis-Philippe meurt en exil et le comte de Chambord adresse un manifeste à la France... Les royalistes fidèles à la vieille souche dynastique se reprennent à espérer... D'un autre côté, les utopies démocratiques de 1848 ont allumé çà et là des foyers menaçants. Le parti socialiste s'organise et fait chaque jour des adeptes... Les théories collectivistes prennent une allure scientifique... On lit avec la surprise d'une révélation les *Études sur les socialistes* de Lacombe et surtout les œuvres de Proudhon; on n'est pas sans s'étonner d'ailleurs que le fougueux révolutionnaire, le farouche démolisseur de la famille, vienne de contracter un mariage des plus bourgeois : son beau-père n'est-il pas un légitimiste avéré? Plus logique avec ses idées, Considérant demande au gouvernement un modeste subside de 6 millions pour organiser le phalanstère moderne...

Les divers partis trouvent à la tribune parlementaire d'éloquents avocats. Victor Hugo, jaloux des succès oratoires de Lamartine, prononce, lui aussi, un discours d'une magnifique envergure sur la réforme de la loi électorale. Les préoccupations politiques n'ont toutefois qu'une médiocre influence sur la prospérité matérielle de la capitale : Paris a plus d'ouvrage que d'ouvriers. Le quartier du Luxembourg s'élargit et s'aère. Sur l'emplacement du collège Stanislas on perce la rue Notre-Dame-des-Champs et la rue Bréa. On projette le prolongement du chemin de fer de Bourg-la-Reine à Orsay... On prépare la réouverture du Théâtre-Italien; Paris aura un Théâtre-Italien digne de lui.

Les boulevards s'illuminent et vibrent d'une irrésistible gaîté. C'est pour les théâtres une magnifique année. Le foyer des acteurs du Vaudeville, où triomphent Scribe, Labiche, Lemoine, Decourcelle, Clairville, Barrière, est devenu un véritable salon dramatique. Le succès le plus durable est enlevé par le chef-d'œuvre du jeune fils de Dumas : *la Dame aux Camélias*... La critique salue dans cette pièce l'avènement d'un nouveau genre. Un écrivain aimable, Arsène Houssaye, vient d'être nommé commissaire du gouvernement près du Théâtre-Français restauré... MM. Got, Delaunay, Mme Rébecca sont élus sociétaires. Avec *Charlotte Corday* et *Horace et Lydie* Ponsard lutte encore pied à pied contre le Romantisme triomphant. *Othello*, *Hamlet*, traduits par Alexandre Dumas et Meurice, imposent au goût français la

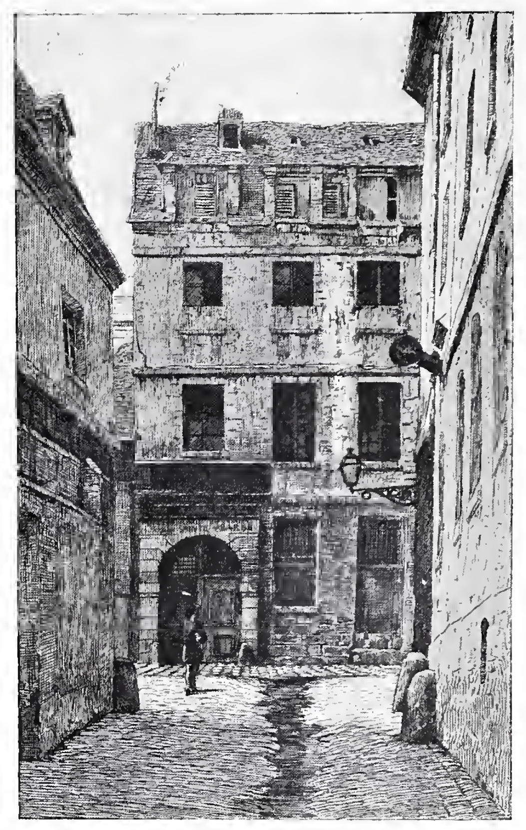


ÉMILE DE GIRARDIN.

D'après une caricature du temps.

(Bibliothèque de la Ville de Paris.)

puissance shakespearienne si défigurée par les précédentes adaptations scéniques. A la Comédie française encore on applaudit la



COLLÈGE SAINTE-BARBE.
D'après une eau-forte de MARTIAL.



LA RUE DES TEINTURIERS SOUS LE QUAI DE LA MÉGISSERIE.
D'après une eau-forte de MARTIAL.

délicieuse piécette d'Alfred de Musset : *le Chandelier*, ainsi qu'une comédie : *Gabrielle*, de M. Émile Augier, un jeune auteur qui fait concevoir de belles espérances.

Malgré le départ de Duprez, l'Opéra donne de brillantes représentations avec la reprise du *Prophète*, *la Favorite*, *la Fille du régiment*, *Charles VI* d'Halévy, *le Songe d'une nuit d'été* d'Ambroise Thomas. Les plus grandes cantatrices du siècle, Mmes Alboni, Viardot, Sontag, partagent les acclamations du public. Fermé depuis la révolution de Février, le Théâtre-Italien répète *la Sonnambula*...

Les théâtres se disputent les faveurs du Prince-Président; c'est une nouvelle manifestation de sa popularité... L'un d'eux, par exemple, lui fait payer cher sa négligence à son endroit... Louis-Napoléon semble dédaigner le spectacle des Variétés; aussi le siffle-t-on d'importance dans cette gracieuse salle des boulevards... Une ombre encore à ce tableau de prospérité : la Porte-Saint-Martin cesse ses représentations... Le drame de *Toussaint Louverture*, payé 30.000 francs à Lamartine, a précipité la débâcle! L'auteur des *Méditations*, le héros de l'Hôtel-de-Ville, commence à connaître la mauvaise fortune. Ses œuvres récentes, *Geneviève* et les *Nouvelles Confidences*, sont froidement accueillies. Le drame de *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, est le monument littéraire le plus considérable de l'année. *Un Philosophe sous les toits*, d'Émile Souvestre, *François le Champi*, *la Mare au Diable*, de George Sand, enrichissent de pages fraîches et savoureuses le trésor de notre littérature d'imagination pendant que Paul de Kock, Eugène Sue, Xavier de Montépin conquièrent les masses. Malgré le succès de ses *Poésies nouvelles*, Alfred de Musset voit sa candidature à l'Académie française échouer devant celle de M. Nisard. Un scandale inouï éclate à l'Institut : un membre de l'Académie des sciences, M. Libri, est convaincu de vol! Pour excuser son aberration, on rappelle que ce malheureux, atteint de la kleptomanie des livres, est le fils d'un certain Libri Bagnano, condamné comme faussaire en 1816.

Enfin, comme pour marquer d'un signe fatal cette année de transition, Balzac, le peintre des mœurs de la Restauration et le visionnaire de la société future, Balzac vient de mourir!

La classe dont il a analysé la naissance, les appétits et l'évolution : la bourgeoisie, devient prépondérante. Demain elle décidera du sort de la France.

Paul GABILLARD.

LES VOITURES A PARIS.

D'après un dessin original de VICTOR ADAM. — (Collection G. Hartmann.)

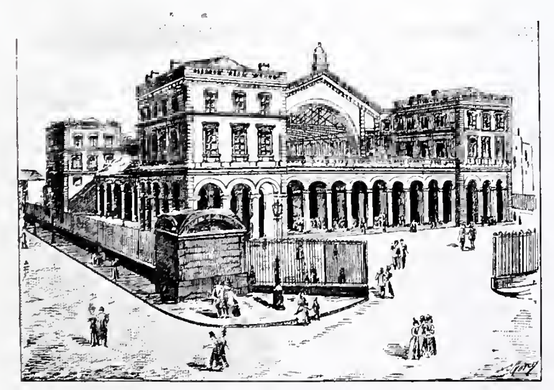
LES ÉCHOS DE PARIS

Inauguration de Mazas.

(19 Mai.)

Le transfèrement des détenus de La Force à la nouvelle prison modèle de la rue Mazas a été effectué cette nuit.

Le première impression qui saisit le visiteur en pénétrant dans les bâtiments, et c'est celle qu'ont éprouvée eux-mêmes les détenus que l'on y amenait cette nuit, est un sentiment d'étonnement, d'admiration même, pour le grandiose de l'ensemble.



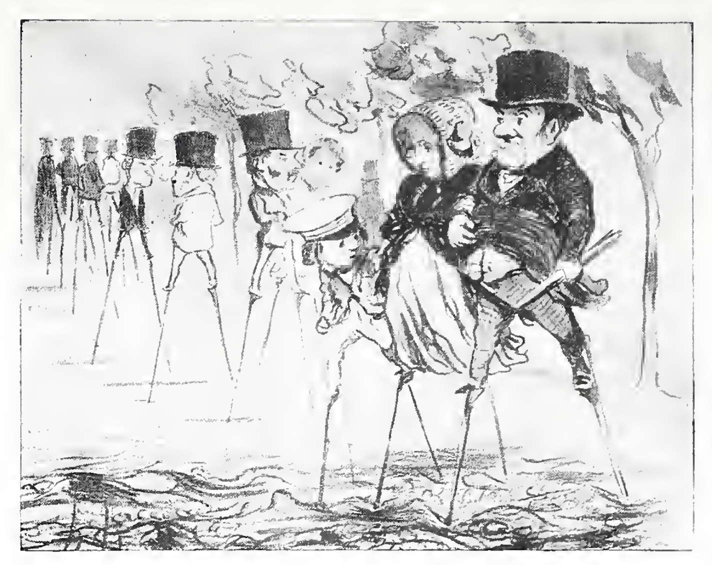
LA GARE DU CHEMIN DE FER DE PARIS A STRASBOURG.

D'après un croquis. — (Collection Charles Simond.)

Cette prison modèle, construite en vue de l'application du système complet d'isolement de jour et de nuit, contient onze cent quatre-vingt-dix-neuf cellules. Elle se compose de six ailes ou six corps de bâtiments, n'en formant en réalité qu'un seul, puisque tous six se réunissent à un centre commun, vers lequel ils convergent comme les rayons d'un éventail.

C'est de ce centre que doivent partir, c'est à ce centre que doivent faire retour toutes les communications, tous les ordres.

Les six galeries formant chacune deux étages superposés, sont éclairées par le haut durant le jour, et la nuit par le gaz dont les becs sont placés au premier étage. Les cellules sont suffisamment spacieuses, saines et aérées. Leur mobilier se compose d'un hamac, d'une table, d'un tabouret en bois, d'un bidon à eau, de deux gamelles en fer battu, d'un siège d'aisances inodore à ventilateur, d'un bec de gaz et de quatre supports en bois placés aux angles.



LES PARISIENS AYANT TROUVÉ UN MOYEN DE CIRCULER EN TEMPS DE PLUIE SUR LES BOULEVARDS MACADAMISÉS.

Caricature du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Les distributions de vivres se font deux fois par jour: elles consistent en 750 grammes de pain bis-blanc, un demi-litre de potage le matin, un demi-litre de légumes fricassés à la graisse le soir, le jeudi et le dimanche du bouillon gras le matin, et 187 grammes et demi de viande le soir.

La nouvelle Force n'est destinée à recevoir que des prévenus. Pour les communications indispensables entre eux et les avocats qu'ils choisissent pour défenseurs, on a jugé inutile de disposer un parloir. Les avocats seront admis à visiter les détenus dans leur cellule.

Des dispositions vont être prises pour que les détenus puissent, s'ils le demandent, travailler de leur état, si cet état est compatible avec les exigences du règlement.

Le personnel des employés est beaucoup moins considérable qu'on ne le devrait supposer. Ainsi le nombre des gardiens n'est que de soixante-dix, et celui des autres services est moindre encore, proportion gardée.

Cette nouvelle prison a coûté à la Ville des sommes considérables et les travaux n'ont pas duré moins de cinq ans.

Quelques améliorations sans doute seront apportées encore à cette magnifique construction qui fait le plus grand honneur à ses deux architectes, MM. Gilbert et Lecointe; mais dès ce moment on peut dire que sous le rapport de l'hygiène des prisonniers, de la facilité du service et de la sûreté, elle ne laisse rien à désirer.

(Gazette des Tribunaux).

L'Hôtel de Rachel.

Placée entre deux rues, les plus animées, les plus bruyantes et quelquefois les plus sales de Paris, la rue Trudon s'enfonce comme un coude dans des jardins délicieux et paisibles. C'est une retraite mystérieuse et calme au milieu de ce quartier populeux qui commence à la Chaussée-d'Antin et finit à la Madeleine.

Si vous entrez dans ce charmant ermitage par la rue Neuve-des-Mathurins, la seconde maison à gauche est la demeure de Mlle Rachel. Tirez doucement ce bouton de cuivre poli. Aussitôt la porte roulera sur ses gonds; des valets de pied d'une tenue parfaite et dans cette immobile raideur qui caractérise le domestique anglais de bonne maison, vous diront si la grande tragédienne est chez elle. Des tapis moelleux couvrent l'inutile mosaïque du vestibule et s'étendent sur l'escalier, ne laissant aux deux côtés que deux étroites lisières, pour qu'on puisse admirer le marbre éclatant des

LE QUAI DES ORFÈVRES. — MAISON DE BREGUET.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

marches et des paliers. Cet escalier est une merveille. La rampe en est artistement travaillée; une charmante coupole de verre dépoli, enrichie de délicieuses arabesques dans le goût de l'Alhambra, ne laisse filtrer dans l'intérieur des appartements qu'une lumière mate et doucement tamisée. De magnifiques vases remplis de fleurs naturelles, renouvelées sans cesse, réjouissent l'œil et répandent de suaves parfums.

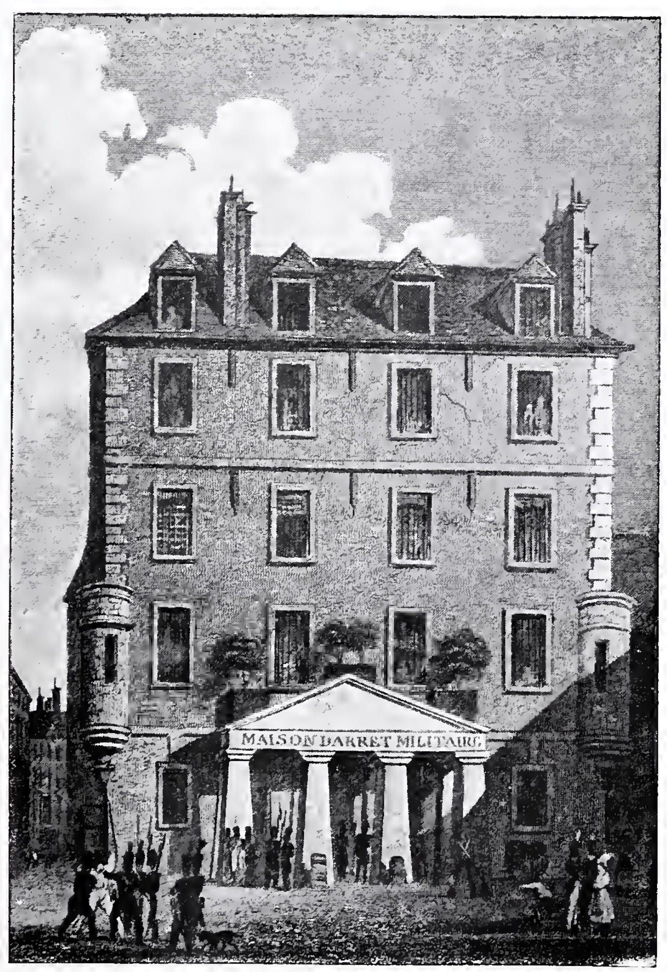
A l'entresol, à gauche, s'ouvre une élégante salle à manger, et, à droite, une espèce de parloir où Mlle Rachel reçoit ordinairement ses plus intimes amis, où l'on prend le thé, où l'on joue, — car Mlle Rachel a aimé le jeu, *jadis*, — bien qu'elle ne permette à présent ce *vice* qu'à ceux qui ont passé la soixantaine. « Je ne conçois pas un jeune homme qui joue, dit Mlle Rachel avec une sainte indignation; c'est une organisation manquée. » Le *comfort* le plus exquis, — nous sommes bien forcés d'emprunter ce mot à nos voisins d'outre-Manche, — règne dans ce petit salon d'attente, dans cette pièce interdite aux profanes. Les divans sont discrets, les fauteuils ne crient pas, les tentures sont épaisses. On remarque sur une longue table d'ébène une collection étrange de poignards dont pas un n'affecte la forme classique. Pourquoi ces armes meurtrières dans ce charmant réduit? Quoi qu'il en soit, l'histoire ne dit pas que la moindre goutte de sang ait jamais terni l'éclat de ces poignards inoffensifs. Le suicide n'est plus de mode, et l'on sait que Mlle Rachel a refusé longtemps de jouer la *Lucrèce* de M. Ponsard.

Le salon de la grande actrice mérite une description particulière. C'est une belle et vaste pièce au premier étage. Un magnifique lustre en bronze, étincelant de dorures et soutenu par les bras enlacés de petits amours en argent galvanisé; une cheminée en marbre capricieusement fouillé; deux candélabres d'un dessin merveilleux, et une pendule énorme figurant le globe terreste, tels sont les premiers objets qui frappent le visiteur curieux. Le meuble est en damas de soie rouge.

Dans un coin de ce salon, dont la richesse et le goût surpassent tout ce que l'imagination des poètes a rêvé,sur une peau d'ours d'éclatante blancheur, on voit jouer un enfant de quatre à cinq ans, remarquable par l'intelligence, la sagesse, la vivacité et l'esprit. Ce petit



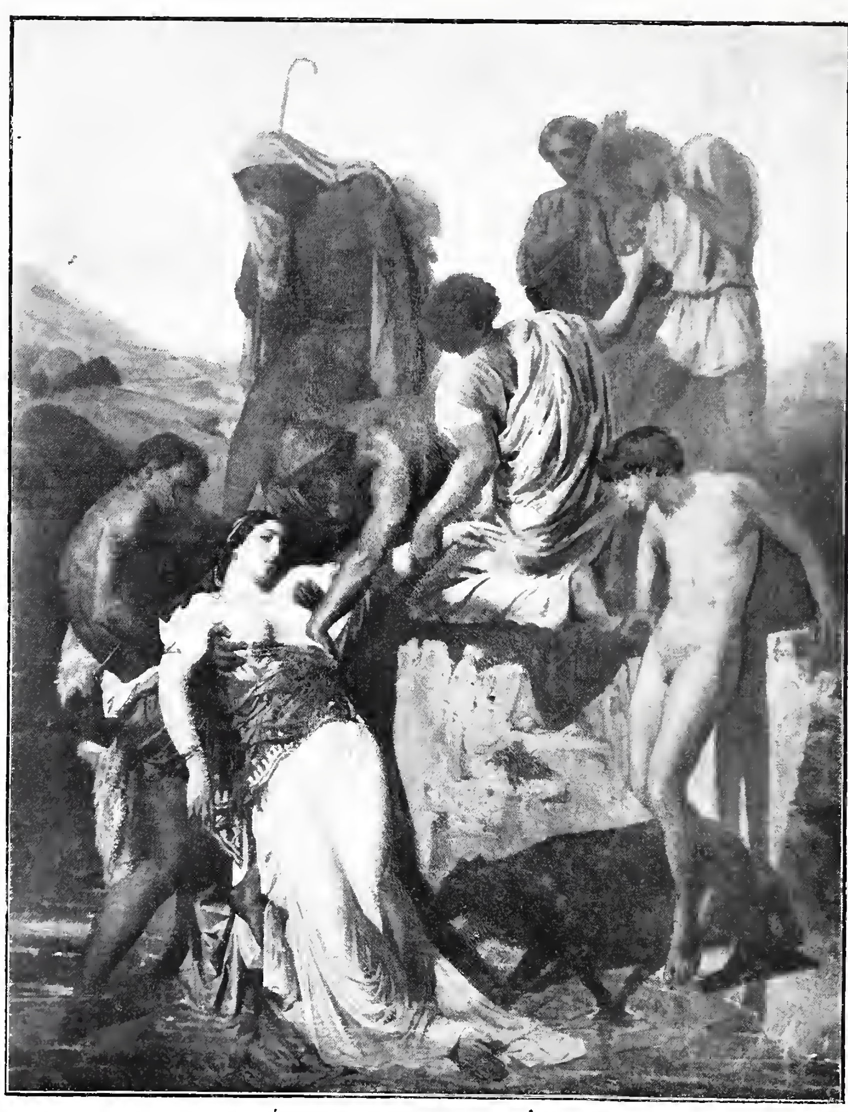
SUITES DU MACADAMISAGE.
Aspect des boulevards dans six mois. — Désespoir des propriétaires.
Caricature du temps. — (Bibliothèque nationale.)



PRISON DE L'ABBAYE SAINT-GERMAIN.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

tyran est réellement le maître de la maison. Il est tendrement adoré, aveuglément obéi. Mais il faut dire à sa louange que, contre l'habitude des tyrans, il n'abuse pas de son immense pouvoir.

Nous n'introduirons pas le lecteur dans la chambre à coucher. Les bienséances nous font une loi de ne point franchir certaines limites.



ZÉNOBIE SUR LES BORDS DE L'ARAXE.

Prix de Rome. — Premier grand prix de 1850. — Tableau de Bouguereau.

(École des Beaux-Arts.)

Mais là où il ne faut pas voir, il est permis d'entrevoir.

Le lit de Louis XIV, à Versailles, n'est ni plus riche, ni plus majestueux que celui de la grande actrice, et si notre mémoire est fidèle, il nous semble avoir vu ailleurs qu'ici cet admirable coffre en Boule, à compartiments de vieux Sèvres, orné de merveilleuses peintures.

Mlle Rachel est d'une affabilité charmante, d'un esprit enjoué, d'une excessive prévenance pour ses hôtes. Cette âme énergique ne se laisse jamais envahir par la paresse. A défaut d'occupations sérieuses, elle se crée mille projets, mille distractions, mille devoirs. Ce qu'elle a dépensé d'activité, d'intelligence et de sagacité pour faire bâtir et meubler sa maison est incalculable. Cet hôtel appartenait au comte Walewski. Mlle Rachel l'a changé de fond en comble, et cela ne lui a coûté que la modique somme de trois cent mille francs. Mais qu'importe? Elle s'est amusée; elle a tué le temps. Elle ne donnerait pas son hôtel pour un million.

Mlle Rachel a la manie, assez rare chez les artistes, de faire des cadeaux à tout le monde, mais à charge de revanche, bien entendu. Ses amis connaissent son faible et s'y prêtent de bonne grâce.

On nous a même raconté, à ce propos, une anecdote par laquelle nous terminerons cette esquisse.

Un des plus grands admirateurs de Mlle Rachel, prévoyant sa visite et forcé de sortir, ordonna expressément à sa bonne :

— Si Mlle Rachel vient pendant mon absence, laissez-lui emporter tout ce qu'elle voudra.

Bientôt l'artiste arrive, demande, pour la forme, si le maître de la maison est chez lui, et sur la réponse négative de la servante, se met à visiter l'appartement avec la curiosité d'un enfant et la passion d'un antiquaire.

La bonne la suivait pas à pas pour ne point la perdre de vue, et chaque fois que la grande tragédienne laissait tomber son regard sur une coupe, sur un flambeau, sur un vase, la malheureuse femme s'écriait avec une angoisse indicible :

— Mademoiselle, prenez, mais ne dépareillez pas!

Le lendemain Mlle Rachel raconta l'aventure à un grand nombre de ses amis. Jugez si l'on en rit! La maison de Mlle Rachel est admirable-

ment montée; son cuisinier est un artiste. On trouva le repas parfait et la cave excellente.

— Vous avez là du vin délicieux, s'écrièrent les convives.

— Messieurs, dit en riant Mlle Rachel, c'est la seule chose que je donne et que je n'échange pas.

(*Chronique de Paris.*)

La première de « Toussaint Louverture. »

Il arrive que Frédéric a de bons et de mauvais moments; bien inspiré aujourd'hui, mal demain. A la première de *Toussaint*, il a été détestable! à la seconde, excellent. Et voici pourquoi :

Le matin de la première représentation, M. de Lamartine dit au directeur: « Quand j'ai fait ma tragédie, je ne savais pas du tout ce que c'était que le théâtre. Mais depuis que j'assiste aux répétitions, j'en ai beaucoup appris là-dessus. Si j'avais quinze jours, je referais ma pièce. »

« — Il la trouve donc mauvaise, dit Frédérick, à qui l'on vint répéter imprudemment le mot du poëte. » Et voilà notre comédien qui demande aussi une remise, et qui, faute de l'obtenir, se présente troublé, hésitant, avec ce terrible pressentiment des sifflets qui engourdit toutes les facultés et paralyse tous les moyens.



ZÉNOBIE SUR LES BORDS DE L'ARAXE.
Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture de 1850.
Tableau de PAUL BAUDRY. — (École des Beaux-Arts.)

Mais, à la seconde représentation, il a magnifiquement pris sa revanche.

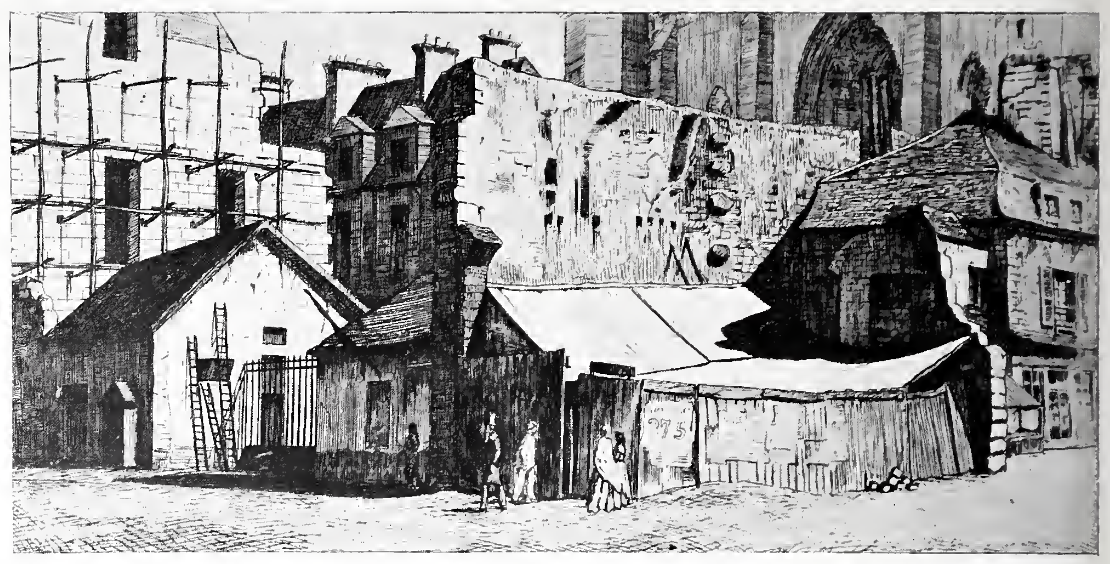
Ce qui prouve (troisième axiome) qu'il se faut bien garder de mal parler devant un comédien du rôle et de la pièce qu'il va jouer; car cela peut avoir d'incalculables et déplorables conséquences.

A la première de *la Tour de Nesle*, un de ces importuns, qui font les nécessaires, vint dire à Mlle Georges, dans sa loge, que le quatrième acte était froidement reçu. — Ne me dites pas cela, ne me dites pas cela, s'écria la grande et grosse artiste; ne voyez-vous pas que je vais en scène?

J'ai connu cependant une célèbre actrice, vouée au drame romantique, qui prenait les choses plus philosophiquement, et qui se borna à nous dire, un soir que le public ne l'applaudissait pas assez:

— « Je ne sais ce qu'a aujourd'hui ce crapaud (*sic*) de parterre; mais il est froid comme glace. »

M. de Lamartine assistait à la première représentation de sa noire tragédie, dans une loge d'avant-scène. A la fin, quand le nom de l'auteur eut été proclamé au milieu de bravos officiels, plusieurs demandèrent l'auteur lui-même : *Lamartine! Lamartine!* Mais on comprend très bien que l'illustre poète n'avait nulle envie de faire exhibition de sa personne. Aussi, les cris se prolongèrent, et même, j'en



RUE SAINT-MARTIN. — CORPS DE GARDE DES ARTS ET MÉTIERS.

D'après une eau-forte de Martial. — (Collection Charles Ollivié.)

rougis pour les enfants de la France, les gamins du parterre et du paradis se mirent à demander le nom du poète sur l'air des *Lampions*, ce fameux air que vous savez, que nous savons trop.

Et voilà ce que c'est que la gloire! voilà ce que c'est que la popularité!

Alexandre Dufai.



LES PIPELETTES.

D'après une estampe de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

L'Enfant prodigue.

Revue de l'année 1850.

Nous retrouvons Azael au bal Mabille — une métamorphose s'est opérée chez tous nos voyageurs. Azael a jeté au loin la tunique de ses pères. C'est maintenant un lion du boulevard de Gand. Il a un pantalon trop long, un habit trop court, un gilet trop large et un lorgnon dans l'œil. Comme il a le nez assez coquet et le pied petit, on le regarde avec complaisance et il se laisse regarder.

Feuilleté a repris le sceptre royal de la valse à deux temps; on l'entoure, on l'interroge, on la fête, on s'arrache ses quadrilles.

Quant à *J'emmène ton fils*, il connaît tout le monde et fume comme la pompe à feu de Chaillot.

CHŒUR GÉNÉRAL

Musique de Aubert et Cie

Au plaisir seul qu'on se livre,
Loin de nous, présages fâcheux;
Cette lune qui nous enivre
N'éclaire que des gens heureux.

— Monsieur danse-t-il une scotish? demande une Vésuvienne à Azael.

— Moi, madame?

— Pardine, c'te bêtise...

Azael rougit, Azael balbutie. La danseuse appelle Azael : Mufle! — Dieu comme on est mal élevé dans les jardins publics! se dit Azael.

Cependant minuit a sonné, les becs de gaz s'éteignent et Pilodo a déposé son archet.

Il faut partir.

J'emmène ton fils vient chercher Azael et l'emmène chez Vachette.

> Que tout est bien ici-bas,
> Quand on prend un bon repas !

Feuilleté les accompagne dans le cabinet n° 25, qui vit poindre la Société du doigt dans l'œil. *J'emmène ton fils* a perdu toute la fortune qu'il avait mal acquise dans des spéculations ténébreuses.

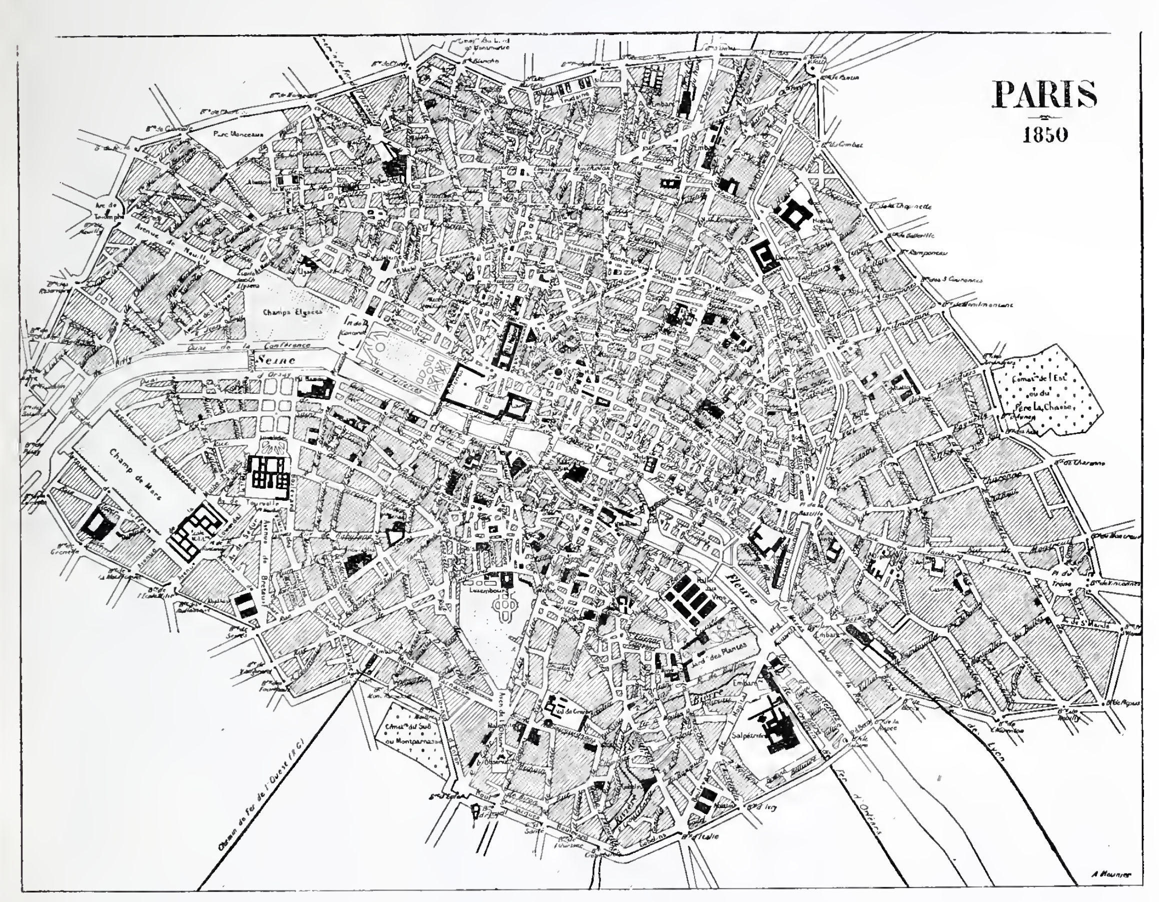
Il veut refaire son magot. Il a une idée. Il va fonder une loterie — la loterie des saucissons de Lyon.

de Lyon, Azael s'imagina alors d'avoir une pensée.

Cette pensée était de mettre en loterie un rocher de 3 millions situé au beau milieu du Sacramento, en Californie. La loterie du rocher d'or réussit. Quand une loterie marche, il n'y a pas de raison pour que deux loteries ne marchent pas.

J'emmène ton fils et Azael avaient eu leur intention, *Feuilleté* voulut avoir la sienne.

Et les trois associés fondèrent encore une loterie. Cette fois, c'était la loterie de l'Élysée. Le gros lot devait gagner la colonne Vendôme avec la statue de l'empereur, le faubourg du Roule



PARIS EN 1850, D'APRÈS LES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE.

Plan dressé par A. Meunier. — (Collection Charles Simond.)

C'est Azael qui fera les premiers fonds, et qui gagnera le gros lot.

Ce projet sourit médiocrement à l'enfant léger mais honnête ; mais Aménophis a l'air d'un bon diable au fond. Va pour la loterie des saucissons de Lyon.

Le lendemain on s'installe, on publie des prospectus, on affiche, on réclame, on fait une banque d'enfer.

La loterie va à merveille.

Le badaud arrive d'abord lentement, puis le nombre s'augmente de jour en jour, les départements accourent en foule à Paris. *J'emmène ton fils, Feuilleté* et Azael se flanquent des bosses immenses.

En voyant prospérer la loterie des saucissons

et la présidence avec M. de Persigny comme maître des cérémonies.

La loterie de l'Élysée eut un succès fou.

S'arrêter en si beau chemin eût été une folie ; quand on prend des loteries on n'en saurait trop prendre, et le Parisien vit surgir la loterie du Louvre, la loterie du Luxembourg, la loterie du Jardin des Plantes — avec les chameaux d'Azael en prime.

Loterie à tout propos, loterie à tout bout de champ, grande loterie, petite loterie, loterie moyenne, vraie loterie, fausse loterie, loterie d'argent, loterie de carton, jusqu'à ce qu'enfin le public s'écria : j'ai assez de vos loteries comme ça, trop de loterie, plus de loterie.

Pour nos amis c'était le chant du cygne, le coup de mort, le coup du lapin, enfin !



LES GLADIATEURS.
Thiers et Girardin.
D'après une caricature de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

— Je fonde une compagnie en commandite pour le départ de cinquante-trois mille travailleurs en Californie. Les actions sont de cinq francs.

— Ce n'est guère.

— C'est pour amorcer.

— Et que rapportent ces actions?

— Elles ne rapportent... rien; mais celui qui en prendra cinq aura la sixième gratis.

— Je ne comprends pas.

— *Feuilleté*, silence! Vous êtes une oie.

Azael ouvrait de grands yeux.

— Avec une action, continua *J'emmène ton fils*, nous donnons une entrée à perpétuité au théâtre de l'Odéon, une montre à répétition et trois cachets des bains des *Tritons parisiens*. — Qu'est-ce que le *Triton*? — Des bains d'eau chaude en hiver. Nous pouvons promettre ces cachets-là... Quand les *Tritons parisiens* seront établis, il fera très chaud. Azael, il nous faudra de l'argent...

Que faire, que devenir?

— J'ai une idée, hurla *J'emmène ton fils*.

— Encore!!

— Mais j'ai déjà perdu avec les loteries.

— Vous croyez : on ne perd jamais avec les loteries... qu'on fonde. Quel nom donnerons-nous à notre société?

— Le *Pigeon d'or*, fit *Feuilleté*.

— Ah! je reconnais bien là ma *Feuilleté*. Elle adore les pigeons.

— Je propose la *Sécurité*.

— On n'aurait pas confiance. Voyons la *Bague d'or*.

— Peut-être...

— Le *Canard d'or*.

— La *Glu d'or*.

— La *Banque d'or*.

— La *Carotte d'or*.

— La *Blague d'or*.

— La *Souricière d'or*.

— Bravo, mes amis, embrassez-moi. Nous en fonderons cinq, nous en fonderons dix, nous en fonderons vingt!

Pendant un an les murs de Paris se lézardèrent à l'humidité de la colle des compagnies californiennes.

La *Glu d'or* faisait fureur.

Le *Canard d'or* se dévorait.

On se disputait la *Blague d'or*.

Feuilleté avait un coupé au mois. *J'emmène ton fils* entretenait une petite danseuse de l'Opéra. Quant à Azael, il se vautrait dans l'or. Il avait un mobilier doré, des valets dorés; ce n'était plus le fils de Ruban, c'était un lingot d'or.

Édouard MARTIN.



SUR LES BOULEVARDS.
D'après une estampe de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

Fermeture de la Bourse clandestine du passage de l'Opéra.

(Décembre.)

Le préfet de police vient de prendre une résolution à laquelle nous applaudissons des deux mains.

Une fois n'est pas coutume.

Il a fermé la maison de jeu du passage de l'Opéra, où des spéculateurs infatigables avaient trouvé un refuge depuis le coup de balai du café d'Augias-Tortoni.

Le jeu est fini. Rien ne va plus!

Les joueurs pressés de se faire dévaliser seront forcés désormais de patienter jusqu'à l'heure de l'ouverture du coupe-gorge de la place de la Bourse.

S'ils n'y gagnent rien pour attendre, ils auront eu, du moins, le loisir de la réflexion.

Le passage de l'Opéra était devenu un véritable champ de foire où tout le monde vendait, excepté les marchands.



DISCUSSION PHILOSOPHIQUE ET SOCIALE.

D'après une caricature de CHAM. — (Bibliothèque nationale.)



JE NE RECONNAIS PAS MON EMPEREUR, BIEN SUR QUE CES CANAILLES D'ANGLAIS ME L'ONT CHANGÉ.

Caricature de Ch. VERNIER.

(Bibliothèque nationale.)

Le naïf provincial qui se fourvoyait, entre onze heures et midi, au milieu de ce tohu-bohu de promeneurs affairés échangeant des paroles inintelligibles et des papiers mystérieux, pouvait se croire au sein d'une nouvelle cour des Miracles. Le fait est qu'il s'y en accomplissait chaque jour de plus merveilleux que celui de la Vierge de Rimini.

Tel y entrait les poches percées, qui en sortait, au bout d'une heure, les mains pleines.

Robert Houdin n'était qu'un prestidigitateur vulgaire en comparaison de certains praticiens de cette localité.

Si ces galeries providentielles étaient une Californie pour les joueurs qui n'avaient rien à mettre au jeu que leur parole — seule monnaie dont le plus grand nombre n'était jamais à court — par contre, elles produisaient l'effet d'une machine pneumatique sur les niais, c'est-à-dire sur les spéculateurs sérieux dans la bourse desquels elles opéraient le vide le plus complet en un clin d'œil. Ces beaux jours sont passés; espérons qu'ils



MON PRINCE, VOICI UNE SOLUTION D'ENCRE QUI SERAIT EXCELLENTE POUR CE TRAVAIL. JE L'AI PRÉPARÉE MOI-MÊME : ELLE EST DE LA PETITE VERTU.

Caricature de Ch. VERNIER.

(Bibliothèque nationale.)

ne reviendront plus ! Cependant, les maraudeurs, frustrés par l'arrêté préfectoral, ne se sont pas décidés volontiers à abandonner la partie.

La police est obligée d'aposter, le long de ces galeries, ses plus fins limiers pour leur donner la chasse.

Il en résulte des quiproquos assez drôlatiques. L'Argus le plus clairvoyant est sujet, comme le reste des mortels, aux erreurs humaines ; le pape, qui a distribué tant de privilèges à nos compatriotes, a réservé pour lui seul celui de l'infaillibilité. Il arrive souvent que le plus honnête homme du monde est pris pour un joueur frauduleux, ce qui ne laisse pas que d'être fort humiliant.

Vous rencontrez, dans ces parages suspects, un ami que vous aviez perdu de vue depuis longtemps. Vous extirpez une carte de votre portefeuille et vous la lui remettez en l'invitant à dîner pour le lendemain. Soudain, un sergent de ville anonyme vous saisit au collet et fait mine de vous traîner au poste comme surpris en flagrant délit d'opération à terme.

Un millionnaire de la semaine dernière, que l'ordonnance préfectorale a ruiné avant terme, vous prie de lui prêter cinq francs en attendant le prochain report. Un monsieur boutonné jusqu'au menton intercepte la dite pièce, comme pièce de conviction, en vous accusant de jeu de bourse illicite.

On assure que des joueurs mis sur le macadam par le funeste arrêté qui leur coupe la spéculation sous le pied, ont songé à spéculer sur cette vigilance en jouant, de leur propre mouvement — sans garantie du gouvernement — le rôle d'agents de police, dans l'espoir de rançonner les passants, heureux d'échapper, par une contribution volontaire, aux lenteurs d'une justification.

Ce jeu ne serait pas plus malhonnête que certains autres, et il serait peut-être aussi lucratif.



LA MODE EN 1850.
Modes d'Alexandrine. Toilette de Mme Popolin, dentelles de Cambray, Jourdan et Cie, Bijoux de Gillon.

Quoi qu'il en soit, tant que la sûreté publique n'y sera pas complétement rétablie, le plus prudent est de ne pas fouiller à votre poche en traversant les galeries de l'Opéra entre onze heures et midi, si ce n'est pour y prendre votre mouchoir.

A moins qu'un spéculateur ne vous ait devancé dans cette opération.

Heureux ceux qui n'y ont perdu que cela !

L. Bergeron.

Le chien du Cirque national.



Cabot, le chien de garde du Cirque national, par son instinct et son intelligence, s'est conquis une place sur la liste des chiens célèbres. *Cabot* est un supplément au poste des sapeurs-pompiers du théâtre. Pendant tout le temps de la représentation, il reste couché et dort dans un coin du poste, mais sitôt que la toile est baissée et qu'acteurs et spectateurs sont sortis, *Cabot* s'éveille, secoue ses oreilles et fait une ronde générale de tout le théâtre ; loges, couloirs, banquettes, combles, rien n'échappe à son inspection. Avant-hier, dans une de ses tournées nocturnes, *Cabot* s'arrêta devant la loge des danseuses : quelques-unes de ces dames ayant fumé dans la pièce de *Manuela*, avaient probablement laissé tomber un bout de cigarette qui avait communiqué le feu à quelques robes. *Cabot* flaire au-dessous de la porte, et s'étant bien assuré que le feu était dans la loge, redescend précipitamment l'escalier et court sur le théâtre prévenir le pompier de service en le tirant par son pantalon et en aboyant dans la direction de la loge.

Le pompier, qui connaît l'intelligence de *Cabot*, le suit ; arrivé à la porte de la loge incendiée, il l'enfonce, et parvient à se rendre bientôt maître du feu.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1850

Janvier.

4. — Jérôme Bonaparte, gouverneur des Invalides, est nommé maréchal de France.
13. — La loi organique sur l'enseignement est soumise aux délibérations de la Chambre.

Février.

1. — Rapport concluant à la déchéance des 30 représentants condamnés à la déportation les 13 et 15 novembre 1849. (Adopté le 8.)
3. — **Émeute** provoquée par la mesure du préfet de police prescrivant d'arracher les arbres de la Liberté qui gênent la circulation. Rassemblements sur le boulevard Saint-Martin dispersés par la troupe.
16. — Désordres à la Chambre à l'occasion des débats sur les commandements militaires.
24. — Un officier de paix ayant fait enlever les couronnes déposées ce jour-là autour de la colonne de Juillet, des rassemblements se forment sur la place. Le gouvernement fait replacer les couronnes et révoque l'agent qui les avait enlevées. Malgré cette concession, le 24 février commencent les « manifestations des couronnes », qui dureront jusqu'au 11 mars.

Mars.

10. — Carnot, Vidal et de Flotte, ce dernier socialiste, sont élus députés de la Seine.
11. — A la suite d'une manifestation plus importante que les précédentes, ordonnance du préfet de police prescrivant d'enlever de la colonne de la Bastille « tous les emblèmes séditieux ou contraires aux règlements de police ».
15. — M. Baroche est nommé ministre de l'Intérieur à la place de M. Ferdinand Barrot. L'Assemblée législative vote la loi sur l'Enseignement.

Avril.

1. — **Manifestation** contre le président de la République au faubourg Saint-Antoine.
12 (et 13). — Le gouvernement fait fermer les réunions électorales de l'Ermitage-Montmartre (rue des Martyrs), de la Chapelle, de Montrouge, et celles des VIIe, Xe et XIe arrondissements.
16. — On apprend à Paris que 219 soldats du 3e bataillon du 11e léger ont été noyés dans la Maine par suite de la rupture d'un pont.
20. — Ouverture du **Cirque National** des Champs-Élysées.
28. — Élection dans le département de la Seine d'Eugène Sue, candidat socialiste (127,812 suffrages).

Mai.

4. — Célébration de l'anniversaire de la proclamation légale de la République.
5. — Abrogation du décret du 19 juillet 1848 établissant la gratuité de l'admission aux Écoles polytechnique et militaire.
14. — A l'Académie des inscriptions, élection de Vincent à la place d'Édouard Biot.
19. — Inauguration de la **prison de Mazas**.
31. — Loi modifiant le système électoral.

Juin.

4. — Adoption par l'Assemblée législative de la proposition du Ministre des Finances d'élever à 3 millions les frais de représentation du Président de la République fixés par la Constituante à 600,000 francs.
8. — Loi sur la déportation.
18. — Loi ordonnant sous la garantie de l'État la création d'une caisse de retraites pour la vieillesse.
20. — Un avis au public annonce qu'à partir du 1er juillet les timbres-poste seront augmentés et portés au prix de 10, 15, 25, 40 centimes et 1 franc. (Il y avait à cette époque six distributions par jour de lettres à Paris.)
29. — Première ascension aérostatique de MM. Barral et Bixio dans la cour de l'Observatoire.

Juillet.

16. — Loi sur le **cautionnement des journaux** et le timbre des écrits périodiques et non périodiques. La signature des écrits est exigée par cette loi.
27. — Deuxième ascension de MM. Barral et Bixio.
29. — Un projet de loi organique sur la garde nationale est soumis à l'Assemblée.
30. — Loi rétablissant la **censure** pour les pièces de théâtre.

Août.

6. — Loi qui fait cesser le cours forcé des billets de la Banque de France.
12. — Départ du président de la République pour un voyage à travers les provinces de l'est de la France.
18. — Dans la nuit du 18 au 19, **mort de Balzac** dans son hôtel du n° 22 de la rue Fortunée (plus tard rue Balzac).
27. — On apprend à Paris la **mort de Louis-Philippe** (mort à Claremont le 26 août).
30. — **Manifeste légitimiste** condamnant au nom du comte de Chambord la théorie de l'appel au peuple.

Septembre.

3. — Le président de la République quitte Paris pour aller visiter les départements de l'Ouest.

Octobre.

6. — Ascension de MM. E. et L. Godard, G. de Nicolay, J. Turgan, L. Deschamps et Max Mazen dans le ballon *la Ville de Paris*, à 5 heures 1/2 du soir, dans l'enceinte de l'Hippodrome.
7. — La Commission de permanence de l'Assemblée législative demande des explications au Ministre de la guerre sur les manifestations et les cris : de Vive l'Empereur ! qui se sont produits à quelques revues passées à Satory.
22. — Le général Schramm est nommé ministre de la guerre, en remplacement du général d'Hautpoul.
30. — Rapport du commissaire de police spéciale sur la **Société du Dix-Décembre**.

Novembre.

2. — Le général Changarnier, dans un ordre du jour à l'armée, lui interdit toute démonstration et tout cri sous les armes.
12. — Reprise des travaux de l'Assemblée législative. Message du président de la République : exposé général des affaires.
15. — Ouverture du **Salon de 1850**.
29. — Loi autorisant les correspondances privées au moyen des télégraphes électriques de l'État. Ajournement de la proposition Creton demandant l'abrogation des lois interdisant la rentrée en France aux membres des deux familles régnantes (les Bourbons et les Orléans).

Décembre.

1. — Vol à main armée chez la veuve Cordier, rue de la Chapelle-Saint-Denis, par Lecalonec, Toussaint et Menandier dit le Père Louis.
10. — Banquet de 190 couverts donné par la Ville de Paris, dans la salle du Trône, au président de la République, pour fêter le deuxième anniversaire de son élection. Le président prononce un discours et le termine par un toast « à la concorde des pouvoirs publics ».


DÉMOSTHÈNE OLLIVIER.
Homme politique (1799-1884.)


CH. DE TOCQUEVILLE.
Homme politique (1805-1859.)


ED. CHARTON.
Homme politique (1807-1890.)


AMÉDÉE BERTIN.
Homme politique (1805-1864.)


PETITOT.
Sculpteur (1794-1862.)


ULYSSE TRÉLAT.
Homme politique (1785-1879.)

11. — Le prince Louis-Napoléon fait remettre à chacune des mairies de Paris une somme de 1,000 francs pour être versée aux bureaux de bienfaisance.

23. — Le prince Louis-Napoléon fait remettre 900 francs à la caisse de secours des associations des auteurs, compositeurs et artistes.

31. — Rue Bourbon-le-Château, nº 1, à deux heures de l'après-midi, assassinat de Mlle Ribault, dessinatrice au *Petit Courrier des Dames,* dirigé par M. Thierry, et de sa dame de compagnie, Mlle Lebel. Mlle Ribault, avant de mourir, a le temps d'écrire sur un paravent avec son droigt trempé dans son sang : « L'assassin, c'est le commis de M. Thierry. » Ce commis, Laforcade, fut arrêté le lendemain.

Monuments et fondations.

Achèvement de la **prison de Mazas,** — de la nouvelle **bibliothèque de Sainte-Geneviève.** — Construction de l'abattoir de la Villette, — de la caserne des Petits-Pères. — Agrandissement de la caserne Napoléon.

Restauration du pavillon du bord de l'eau de la Colonnade du Louvre. — Enlèvement d'une pile du Pont-au-Double pour faciliter la navigation. — Ouverture de nouvelles galeries au Conservatoire des Arts et Métiers.

Le dragage du petit bras de la Seine, près du quai Conti, fait découvrir le pilotage et la plate-forme sur lesquels étaient assises les fondations de la Tour de Nesle.

Rachat du péage du Pont d'Arcole par la Ville de Paris.

La mairie du IVe arrondissement est transférée de la rue du Chevalier-du-Guet (hôtel du Chevalier-du-Guet) à l'hôtel d'Angevilliers.

Ouverture du passage de l'Elysée-du-Roule, — de la rue de Châlons. — La rue du Paon-Saint-André devient rue Larrey. — La rue de Tournon reçoit le nom de rue Dupuytren. — Elargissement d'une partie de la rue Montmartre.

La vie de la rue.

Rétablissement de la **promenade du Bœuf Gras.** Création de la Société (de bains sur la Seine) des **Tritons parisiens.**

Des voitures de place avec galeries pour les bagages circulent pour la première fois dans les rues de Paris.

Beaux-Arts.

Prix de Rome : Grand prix de peinture, *ex æquo :* Baudry et Bouguereau

Salon de 1850 : *L'Enrôlement volontaire,* par Couture. — *L'Appel des dernières victimes,* par Muller. — *La Lutte de Jacob et de l'Ange,* par Hesse. — *Site du Tyrol,* par Watelet. — *Bacchante et Érigone,* par Jouffroy.

Concerts du Conservatoire : 13 et 27 janvier. — 10 et 24 février. — 10, 24, 29 et 31 mars. — 7 et 14 avril.

Industrie.

Quatre cents ébénistes du faubourg Saint-Antoine organisent une exposition de meubles neufs sur la place des Vosges.

La vie littéraire.

George Sand : *François le Champi.* — **Auguste Lireux** : *Assemblée nationale comique,* illustrée par Cham. — *Almanach de la vile multitude,* par un de ses membres.



LOUIS GREPPO.
Homme politique
(1810-1888.)



H. MURGER.
Littérateur (1822-1861.)



DE CARAYON-LATOUR.
Homme politique
(1811-1878.)



V. LANJUINAIS.
Homme politique
(1802-1869.)



AL. GLAIS-BIZOIN.
Homme politique
(1760-1877.)



ANTONY THOURET.
Homme politique
(1807-1871.)

Election de **Désiré Nisard** à l'Académie française. Vente de la bibliothèque **Saint-Albin** (50,000 volumes).

Théâtre (DÉBUTS ET PREMIÈRES).

Théâtre-Français. — 23 mars. *Charlotte Corday,* drame, 5 actes en vers, par Ponsard (succès). — 19 juin. *Horace et Lydie,* comédie, 1 acte en vers, par Ponsard (succès). — 31 août. *Héraclite et Démocrite,* comédie, 2 actes en vers, par Edouard Foussier. — 6 décembre. *Les Ennemis de la Maison,* comédie, 3 actes en vers, par Camille Doucet. — 19 décembre. *Le Joueur de flûte,* comédie, 1 acte en vers, par Émile Augier.

Opéra. — 22 février. *Stella ou les Contrebandiers,* ballet en 2 actes par Saint Léon, musique de Pugni. — 6 décembre. *L'Enfant prodigue,* opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber.

Opéra-Comique. — 12 janvier. *Les Porcherons,* opéra comique en 3 actes, paroles de Th. Sauvage, musique d'Albert Grisar (grand succès). — 20 avril. *Le Songe d'une nuit d'été,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Rosier et de Leuven, musique d'Ambroise Thomas (succès). — mai. Début de Mlle Félix Miolan dans *l'Ambassadrice.* — 20 juillet. *Giralda* ou *la Nouvelle Psyché,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Adam (succès). — 19 août. Début du ténor Barbot, dans le rôle de *Lionel de Saint-Cluir.* — 26 novembre. *La Chanteuse voilée,* opéra-comique en 1 acte, paroles de Scribe et de Leuven, musique de Victor Massé (succès). — 28 décembre. *La Dame de pique,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Halévy.

Théâtre Italien — 9 novembre. Réouverture.

Odéon. — 13 novembre. *Sapho,* par Philoxène Boyer.

Gymnase. — 20 août. *Faust et Marguerite,* drame-vaudeville en 3 actes, par Michel Carré (et Wilhem Tenint). — 6 novembre. **Début de Mlle Edile Riquier.**

Palais-Royal. — 10 mai. *Un garçon de chez Véry,* comédie en 1 acte, par Labiche (succès). — 6 septembre. *La Fille bien gardée,* vaudeville en 1 acte, par Labiche et Marc Michel. — **Début** (à six ans) de **Céline Montaland,** dans le rôle de *la Fille bien gardée.*

Porte-Saint-Martin. — 6 avril. *Toussaint Louverture,* drame en vers, par Lamartine.

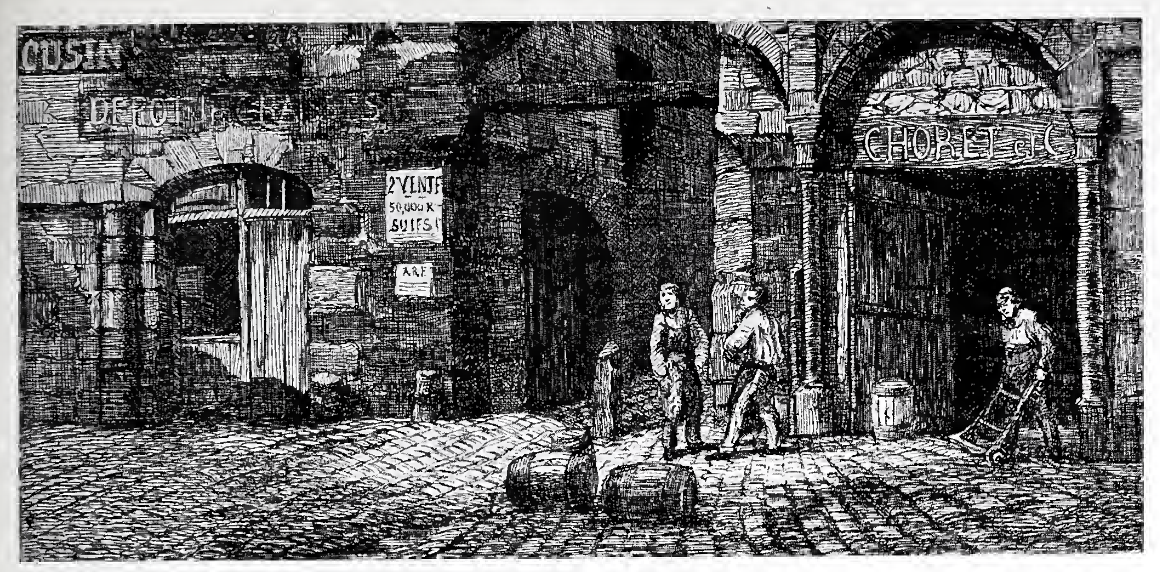
Ambigu. — 17 mars. *Notre-Dame de Paris,* drame en 5 actes, par Paul Foucher et Goubaux (Victor Hugo touche un tiers des droits d'auteur).

Gaîté. — 15 mars. *Le Courrier de Lyon,* drame en 5 actes, par Moreau, Siraudin et Delacour (grand succès).

Les morts de l'année.

De Feletz, ancien administrateur de la bibliothèque Mazarine (11 février). — **Mainvieille,** acteur du Théâtre-Français (19 mars). — **L'abbé de Courson,** supérieur général de Saint-Sulpice (12 avril). — **Le baron de Menneval,** ancien secrétaire de Napoléon (19 avril). — **Mollien,** ancien ministre du Trésor public (21 avril). — Le médecin **Capuron** (23 avril). — **Gay-Lussac** (8 mai). — L'orfèvre **Odiot** (23 mai). — **Mme Gavaudan,** ancienne actrice (24 juin). — **Mme Boulanger,** ancienne actrice de l'Opéra-Comique (24 juillet). — **Honoré de Balzac** (18 août). — **Mme Saint-Aubin,** actrice de l'Opéra-Comique (14 septembre). — **Alcide Tousez,** acteur du Palais-Royal (24 octobre). — Le littérateur **Joseph Droz** (9 novembre). — Le médecin **Hippolyte Royer-Collard** (15 décembre). — **Perlet,** acteur du Gymnase (21 décembre).

Le peintre **Alexandre Fragonard.** — Le romancier **Pigault-Lebrun.** — **Ferdinand Laloue** auteur dramatique.



RUE DU PETIT CRUCIFIX (1851).
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection Ch. Ollivié.)

1851



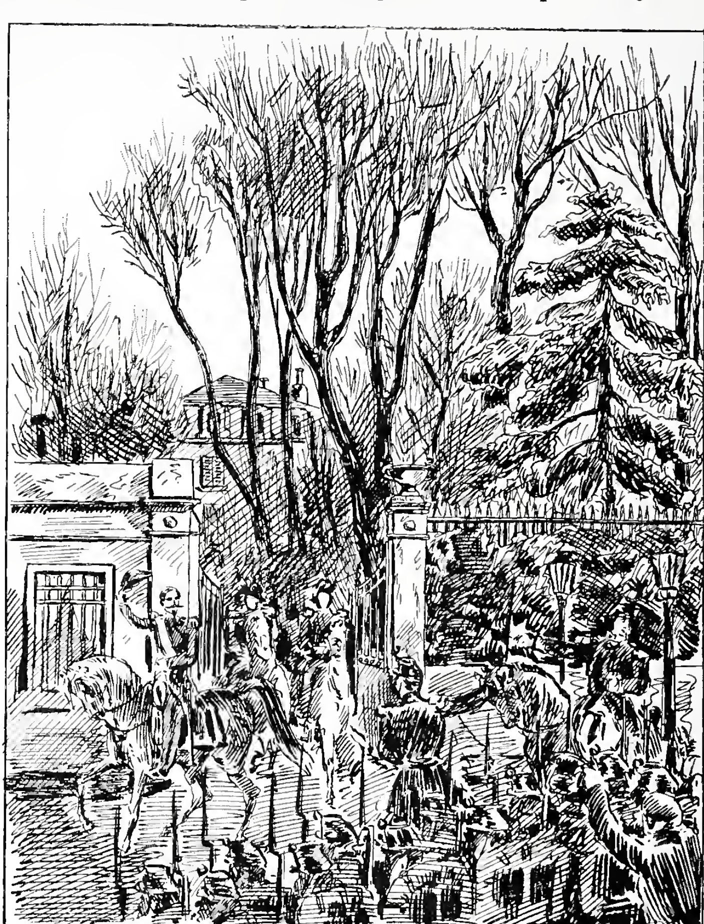
RATAPOIL.
Statuette en bronze de DAUMIER.
(Musée du Luxembourg.)

Les nuages qui avaient obscurci les derniers mois de l'année 1850 ne se sont pas encore dissipés au commencement de 1851; l'horizon politique apparaît de plus en plus sombre; le désaccord s'accuse entre la majorité de l'Assemblée et le pouvoir exécutif; la politique et les luttes de partis envahissent et hantent tous les esprits; la vie parisienne est comme suspendue; on attend un événement que l'on sait devoir être grave et les tendances gouvernementales ne disent que trop ce que sera cet événement. Chacun prévoit le danger, mais nul n'ose encore le divulguer. Dès le mois de janvier, les journaux se consacrent presque exclusivement aux comptes rendus des Chambres, et c'est à peine s'ils accordent la faveur d'un « écho » à des événements, qui, en temps ordinaire, eussent inspiré l'intérêt et soulevé les passions.

Voici, dès les premiers jours de l'an, l'élection de M. de Montalembert à l'Académie française. Jadis, sa liaison et sa rupture avec M. de Lamennais avaient amené à cette âme inquiète, éprise d'idéal et capable de volonté, un certain nombre de fidèles; on avait suivi M. de Montalembert dans sa course aventureuse et mystique à la recherche de la Vérité et son nom était devenu celui d'une secte philosophique plutôt que politique; amené à l'Assemblée législative, il avait plu par la franchise de ses convictions et le parti catholique avait apprécié ses services. Écrivain, orateur, polémiste, on s'était plu à admirer la simplicité limpide de son style, la chaleur de sa voix, la courtoisie de ses discussions, et la formule qu'il avait, un jour, donnée de sa philosophie : « Nous sommes les fils des croisés et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire, » était devenue la formule d'un parti politique. Aujourd'hui tout cela est oublié : M. de Montalembert est un homme comme

un autre et l'on ne s'attarde pas à discuter son élection, son œuvre, son caractère; de même ses concurrents, MM. Ponsard et Alfred de Musset, qui, au temps du romantisme, ont soulevé les enthousiasmes, ne rencontrent plus qu'indifférence et lassitude; leur échec n'étonne personne ou plutôt personne ne s'étonne de leur échec.

Cependant les événements s'accomplissent; le général Changarnier, commandant en chef de l'armée de Paris, soupçonné d'orléanisme et de sympathies envers les factions de l'opposition, est destitué de ses fonctions. Alors l'émotion se fait jour: M. Thiers interpelle le ministère; il dénonce le danger; il jette le mot d'alarme et, dès le 17 janvier, il ose proclamer: « L'Empire est fait! » Pour le coup, les passions se déchaînent; on retrouve deux partis nettement partagés : l'un suivant M. Thiers, attentif aux ambitions du Prince-Président et à ses tendances absolutistes; l'autre aspirant à l'acte révolutionnaire qui lui rendra un maître. Et, de jour en jour, l'acheminement a lieu; c'est la préparation progressive des esprits à l'acte final. Un fait est remarquable : depuis 1848, chaque année, l'anniversaire du 24 février a été solennellement célébré; le corps officiel a assisté à la messe de *requiem*, dite à Notre-Dame; il a écouté le *Te Deum*, il a communié avec le souvenir des héros morts pour la liberté; cette année, on n'a pas été encore jusqu'à supprimer ce pieux anniversaire, mais l'absence des corps officiels a suffisamment indiqué que les messes et le *Te Deum* n'étaient qu'une façade, derrière laquelle se cachaient des sentiments et des aspirations contraires.



LE PRINCE-PRÉSIDENT SORT DE L'ÉLYSÉE.
D'après un croquis de 1851. — (Collection Charles Simond.)

Et le peuple a bien compris le revirement, car, dans la journée, il a fait, dans le recueillement qui est l'enthousiasme des grandes passions, son pèlerinage à la Bastille; il a jeté des immortelles et des couronnes à la gloire de ses héros, et il a chanté la *Marseillaise* avec toute la conviction d'un soldat qui se prépare au combat.

Louis-Napoléon est impénétrable; il est habile en l'art de dissimuler; il se montre partout; il conserve la faveur de la foule et, sur son visage fin et romantique, on ne lit aucune pensée malfaisante ou démesurée. Visite-t-il la fabrique de produits chimiques de Javel, paraît-il à la promenade de Longchamp, inaugure-t-il les transformations du Louvre, passe-t-il, au Champs-de-Mars, la revue des troupes de Paris, il reçoit les ovations de la foule. C'est qu'il connaît cette chose intime et intangible qui est l'âme populaire. Il ne la force pas; il ne lui oppose pas une volonté droite et sèche : il l'amène à lui par petits à-coups; il marche progressivement vers un but déterminé, en habituant le peuple par des étapes insensibles. Et puis il a des mots heureux; on le sait occupé du paupérisme; dans chacun de ses discours, il parle du bien-être social; il lui arrive parfois de mettre dans ses paroles

LES BOULEVARDS LE 4 DÉCEMBRE 1851.
D'après un croquis de 1851. — (Collection Charles Simond.)

des sous-entendus socialistes. Inaugure-t-il un pavillon des Halles centrales, ce lui est motif à esquisser un plan du bonheur universel, qui ne laisse pas de séduire quelques-uns.

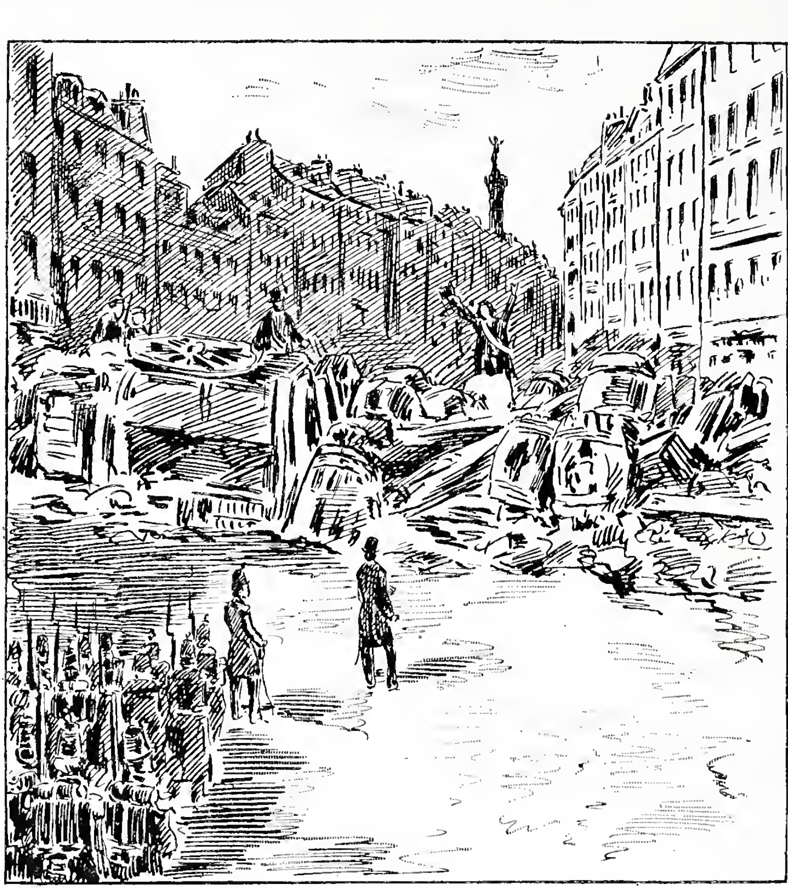
RATAPOIL FAIT DE LA PROPAGANDE.
Caricature de 1851, d'après l'original de DAUMIER.
(Cabinet des estampes.)

Mais ce doux utopiste cache un ambitieux : derrière le novateur inquiet, il y a le rénovateur audacieux. La foule vulgaire ignore ce dernier, devant l'homme au regard terne et fuyant qui inaugure avec bonne grâce et simplicité, qui se montre à elle avec l'appa-



M. DUPIN DANS SES PETITS SOULIERS.
D'après la caricature de DAUMIER dans *l'Actualité.*
(Cabinet des estampes.)

rente sincérité d'un démocrate généreux; elle oublie l'oppresseur à tendances autocratiques qui ordonne l'arrestation de quarante-cinq citoyens, coupables de penser librement et d'agir selon leur conscience. Paris ne murmure pas encore devant l'arbitraire; il ne se passionne pas davantage. Les doutes et les inquiétudes ne lui enlèvent pas la notion de plaisir, mais il le goûte comme avec nonchalance et lassitude; l'ouverture des nouvelles salles de faïences au musée du Louvre lui est matière à discussions artistiques, tandis que la fête de saint Crépin, féconde en incidents burlesques, excite sa verve et ses ironies; la loterie des lingots d'or secoue néanmoins les torpeurs et chacun se donne la joie de rêver qu'il a gagné le gros lot de 400,000 francs; les plus modestes établissent leur avenir sur le gain d'un lot de 200,000 fr., mais il n'y a, hélas! que trois gagnants et une infinité de mécontents... L'Exposition de Londres occupe un instant les esprits et l'enthousiasme national est à son comble quand est connue la liste des récompenses, où figurent un grand nombre d'exposants français. Cependant le dénouement de l'imbroglio politique paraît proche; les inquiétudes renaissent, les luttes se ravivent; la revision de la Constitution est l'unique préoccupation, et c'est comme un soulagement quand, le 4 novembre, le Prince-Président, dans un message à l'Assemblée, annonce qu'un projet de Constitution est à l'étude, qui donnera satisfaction à tous. Mais l'Assemblée refuse l'abrogation de la loi du 31 mai qui est un obstacle à la revision légale. Alors les événements se précipitent et la revision s'impose par la force, tandis que la loi la repousse.



LA BARRICADE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

D'après un croquis de 1851. — (Collection Charles Simond.)

L'opération s'est accomplie sans bruit; quelques arrestations faites en une nuit; quelques affiches placardées çà et là annonçant au peuple étonné l'acte révolutionnaire de son chef, et en même temps réclamant l'ordre. Ah! l'affaire a été bien menée... Que servent des protestations égarées parmi les millions d'approbations?—Par la volonté du peuple, Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République pour dix ans, et tous les pouvoirs lui sont donnés pour faire une Constitution conforme au plébiscite. Dès lors la réaction se produit; la rente hausse, les affaires reprennent leur cours normal : la France a un maître, pour qui répondent d'illustres antécédents.

Pendant cette année si mouvementée, les productions de l'intelligence sont innombrables. M. Xavier Marmier publie ses *Lettres sur l'Amérique;* M. Guizot, ses *Études sur la Révolution d'Angleterre;* M. de Lamartine, son *Histoire de la Restauration;* mais l'événement littéraire est la publication des *Causeries du Lundi* par M. Sainte-Beuve.

Jacques de Nouvion.



DISTRIBUTION DES CARTES DE VOTE DU 20 DÉCEMBRE 1851.
D'après un croquis de 1851. — (Collection Charles Simond.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Quelques poètes en 1851.

Pendant que le vaisseau de la France va un peu à l'aventure, qu'il gagne les mers inconnues et s'apprête à doubler ce que nos pilotes (si pilote il y a) appellent à l'avance le cap des Tempêtes; pendant que la vigie du haut du mât croit voir se dresser à l'horizon le spectre du géant Adamastor, bien d'honnêtes et paisibles esprits s'obstinent à continuer leurs travaux, leurs études, et suivent jusqu'au bout et tant qu'ils peuvent leur idée favorite.

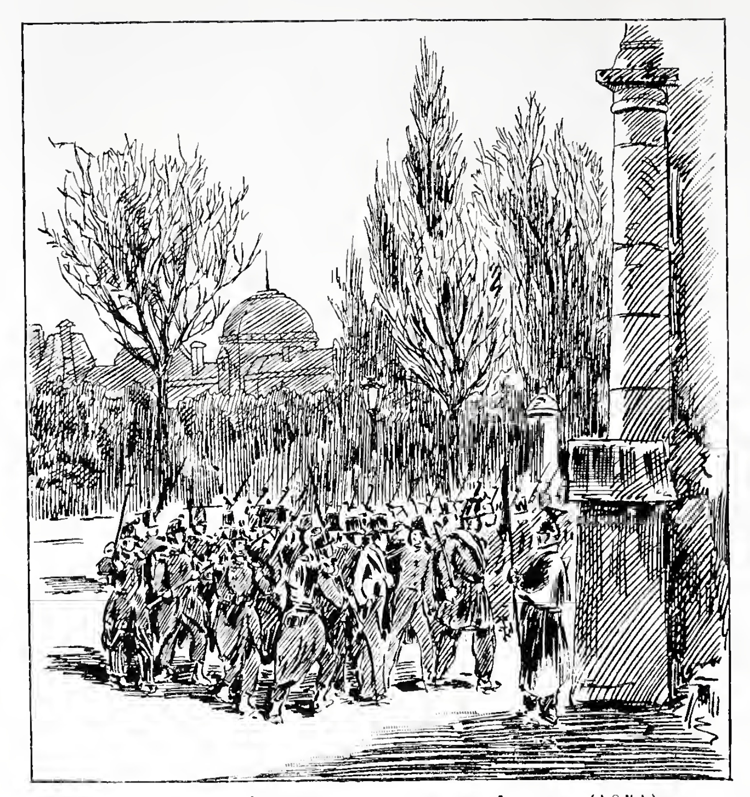
(Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi.* 28 avril 1851.)

Pierre Dupont. — Avant février 1848, M. Pierre Dupont faisait la *Chanson du Pain*, un jour que le pain était cher, et le *Chant des Ouvriers*. En ne voulant que les réjouir et les réconforter, il les exaltait en des refrains un peu vagues. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il faisait cela spontanément alors, par un sentiment de sympathie pour ceux dont il avait observé de près les mœurs. On n'y entendait point trop de malice encore. Cependant la révolution de Février éclata et vint jeter quelque perturbation dans ces chants, dont quelques-uns avaient très peu à faire pour devenir brûlants et tout à fait excitants. Ici, nous le disons avec franchise et avec l'estime que nous inspire sa nature foncièrement aimable et bienveillante, M. Pierre Dupont s'est laissé plus d'une fois entraîner. Organisation ouverte et mobile, il a réfléchi les échos d'alentour et y a prêté sa voix. Il a ouvert toutes ses voiles au vent populaire qui le prenait en poupe; il a suivi son succès et ne l'a pas dirigé. Dans son recueil d'aujourd'hui, il y a une espèce de Chant prophétique, intitulé *1852* où résonnent bien des promesses magnifiques et creuses.

Voici la fin de la misère,
Mangeurs de pain noir, buveurs d'eau !

Dire cela au peuple est mal, l'aider à le chanter est pis encore. Ce n'est point ici une question de républicanisme, mais de bonne foi et de bon sens. Quoi! pouvez-vous soutenir sérieusement que 1852, par cela seul qu'il remet tout en question, sera la fin de toutes les misères ? Eh bien, ce qu'on n'oserait pas dire et articuler en prose, il ne faut pas qu'on le chante.

Leconte de Lisle. — Il n'est encore apprécié que de quelques-uns, mais il a un ca-



LES REPRÉSENTANTS AU QUAI D'ORSAY (1851).
D'après un croquis de 1851. — (Collection Charles Simond.)

ractère des plus prononcés et des plus dignes entre les poètes de ce temps (1). Jeune, mais déjà mûr, d'un esprit ferme et haut, nourri des études antiques et de la lecture familière des poètes grecs, il a su en combiner l'imitation avec une pensée philosophique plus avancée et avec un sentiment très présent de la nature. Sa Grèce à lui, c'est celle d'Alexandrie comme pour M. de Laprade, et M. de Lisle l'éloigne encore et la reporte plus haut vers l'Orient. On ne saurait rendre l'ampleur et le procédé habituel de cette poésie, si on ne l'a entendue dans son récitatif lent et majestueux; c'est un flot large et continu, une poésie amante de l'idéal et dont l'expression est toute faite aussi pour des lèvres harmonieuses et amies du nombre. — Je pourrais en détacher des tableaux pleins de suavité et d'éblouissement, les amours de Léda et du Cygne sur l'Eurotas, le jugement de Pâris, sur l'Ida, entre les trois déesses; mais j'aime mieux, comme indication originale, nommer ici la pièce intitulée *Midi*. Le poète a voulu rendre l'impression profonde de cette heure immobile et brûlante sur les climats méridionaux, par exemple dans la campage romaine. C'est la gravité solennelle d'un paysage du Poussin avec plus de lumière.

(1) Sainte-Beuve nomme parmi les poètes d'alors : Alfred de Musset — le maître du moment, — Théophile Gautier — sculpteur de rimes et peintre d'opulences, — Brizeux, Victor de Laprade, Lacaussade, Octave Lacroix, et quelques *minores* : Évariste Boulay-Paty, Nicolas Martin, Louis Bouilhet, Paul Deltuf, Laurent Pichat, Edouard Crémieux, César de Pontgibaud, Alfred de Martonne.

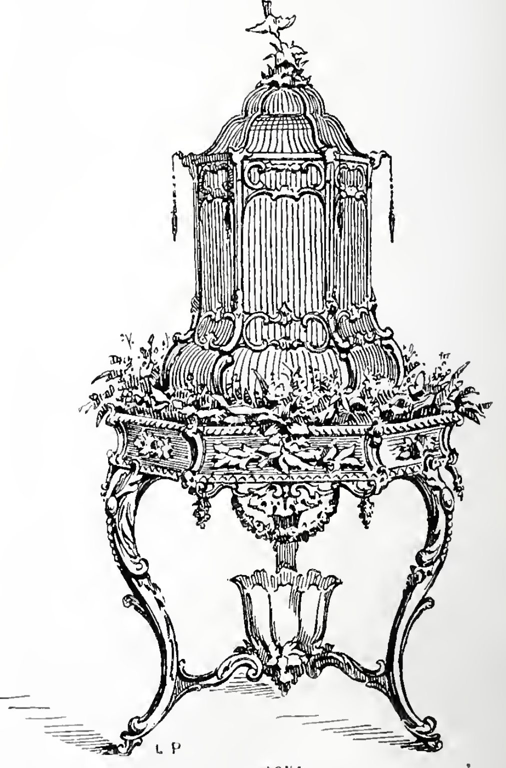
On trouverait en ce moment bon nombre de poètes particuliers très distingués, et on pourrait tirer de leurs œuvres un choix à la fois honorable et charmant.

Ce qui manque, c'est une inspiration vive, passionnée, appropriée, qui mette les poètes en communication directe avec le public et qui force celui-ci à s'intéresser à leur art. Le jour où il plaira à Dieu et à la nature de produire un talent complet, doué de cette puissance d'action et de sympathie, il trouvera pour ses exécutions un rythme, des images, un style propre aux tons les plus divers, en un mot, des éléments tout préparés.

SAINTE-BEUVE.
(*Causeries du lundi.*)

L'assassin Viou.

Dans la rue Saint-Honoré, au nº 422, existait un magasin de bronzes fort bien achalandé, dont le propriétaire, M. Poirier-Desfontaines, vieux célibataire, n'avait pour domestique qu'un jeune homme de



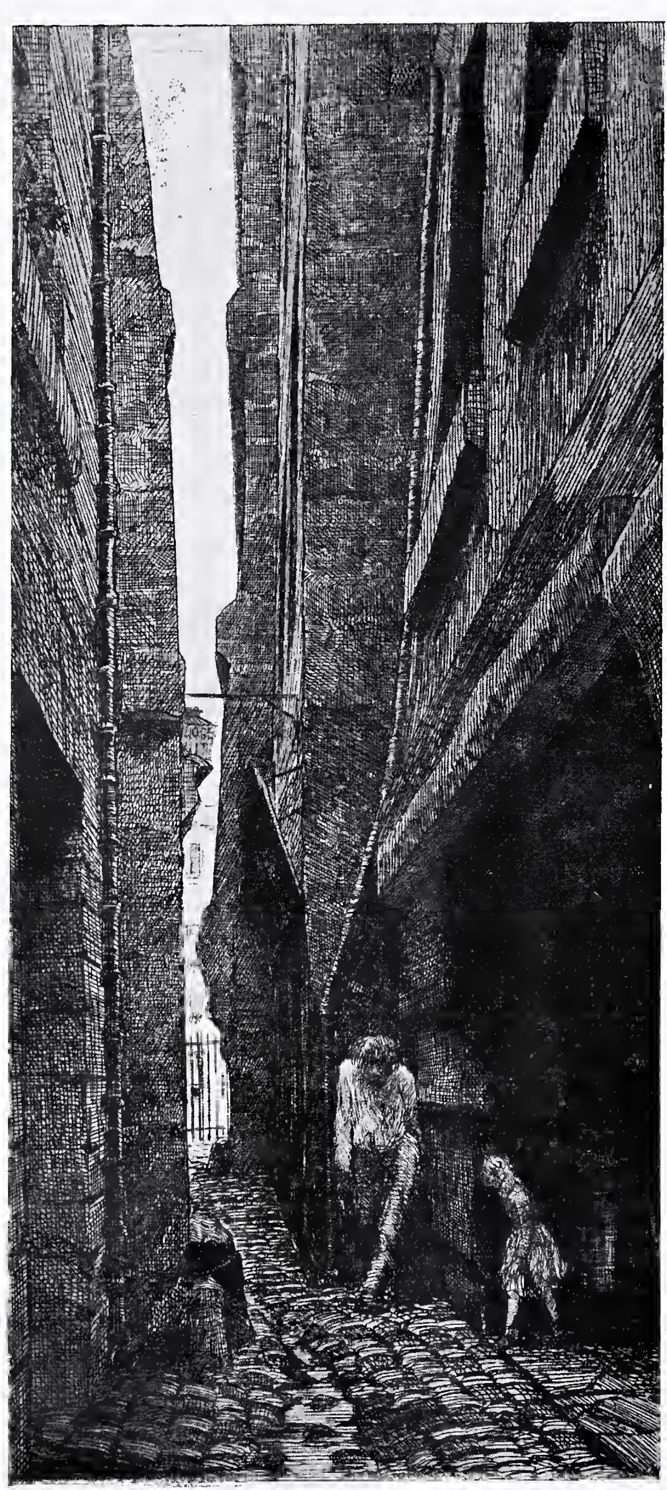
L'INDUSTRIE PARISIENNE EN 1851. FERRONNERIE D'ART.
Volière en fer avec son pied.
(Dessins d'après l'original de L. PARENT.)

vingt ans, de petite taille, à figure imberbe, d'une apparence peu robuste, qui, après la révolution de 1848, avait fait partie de la garde mobile et s'était empressé de jeter l'uniforme aux orties à l'expiration de son engagement. Dans les derniers jours du mois de décembre 1850, il était entré au service de M. Poirier-Desfontaines, et le 6 janvier suivant, on le vit, comme d'habitude, ouvrir la boutique et nettoyer le magasin; puis il sortit et revint peu après chargé d'une malle qu'il porta dans l'appartement de son maître, au premier. Quelques heures s'étaient à peine écoulées, qu'il disait à la fille du concierge que, son bourgeois étant parti pour passer quatre ou cinq jours à la campagne, il allait le rejoindre et lui porter quelques effets d'habillement qui lui étaient indispensables. Vers deux heures de l'après-midi, il fermait le magasin, se faisait aider par un commissionnaire pour descendre du premier au rez-de-chaussée la volumineuse malle qu'il avait apportée le matin; ensuite, appelant deux commissionnaires étrangers au quartier, qui passaient en ce moment avec une voiture à bras, il faisait charger la malle sur cette charrette et quittait la maison en annonçant officiellement à tous qu'il allait retrouver son maître.

Le lendemain de ce départ, les voisins et le concierge s'inquiétèrent de la disparition subite du maître et du domestique. Le marchand de bronzes ne les avait pas habitués à de pareilles fugues, et, la curiosité aidant, on trouvait fort extraordinaire que M. Poirier-Desfontaines eût quitté tout à coup son magasin, lui si tranquille, si rangé, si casanier.

Le concierge alla prévenir le commissaire de police qui se rendit sur les lieux; mais, le cerbère de la maison ayant regardé par un carreau dans la chambre de son locataire et remarqué que tout y était dans le plus grand ordre, le commissaire se retira.

Plusieurs jours se passèrent; l'impatience et la curiosité publiques allaient toujours croissant, et les soupçons du quartier ne tardèrent pas à faire croire à un assassinat. L'autorité s'en émut, le commissaire de police revint de nouveau et se décida cette fois à faire ouvrir les portes; alors on put constater par les taches de sang qui maculaient le plancher, et par la présence d'un merlin ensanglanté, qu'un homicide avait été commis dans la chambre du premier étage, mais qu'on avait fait disparaître la victime. Les recherches commencèrent aussitôt, actives, incessantes, mais sans succès, et ce ne fut que le 30 janvier qu'un avis adressé par la gare du chemin de fer de Châteauroux à la préfecture de police fit savoir que, le 6 du même mois, une malle avait été expédiée de Paris à l'adresse d'un sieur Moreau, Grande-Rue, 22, à Châteauroux; que, le destinataire étant inconnu, on avait envoyé un avis de refus de réception à l'expéditeur, mais que celui-ci était également in-

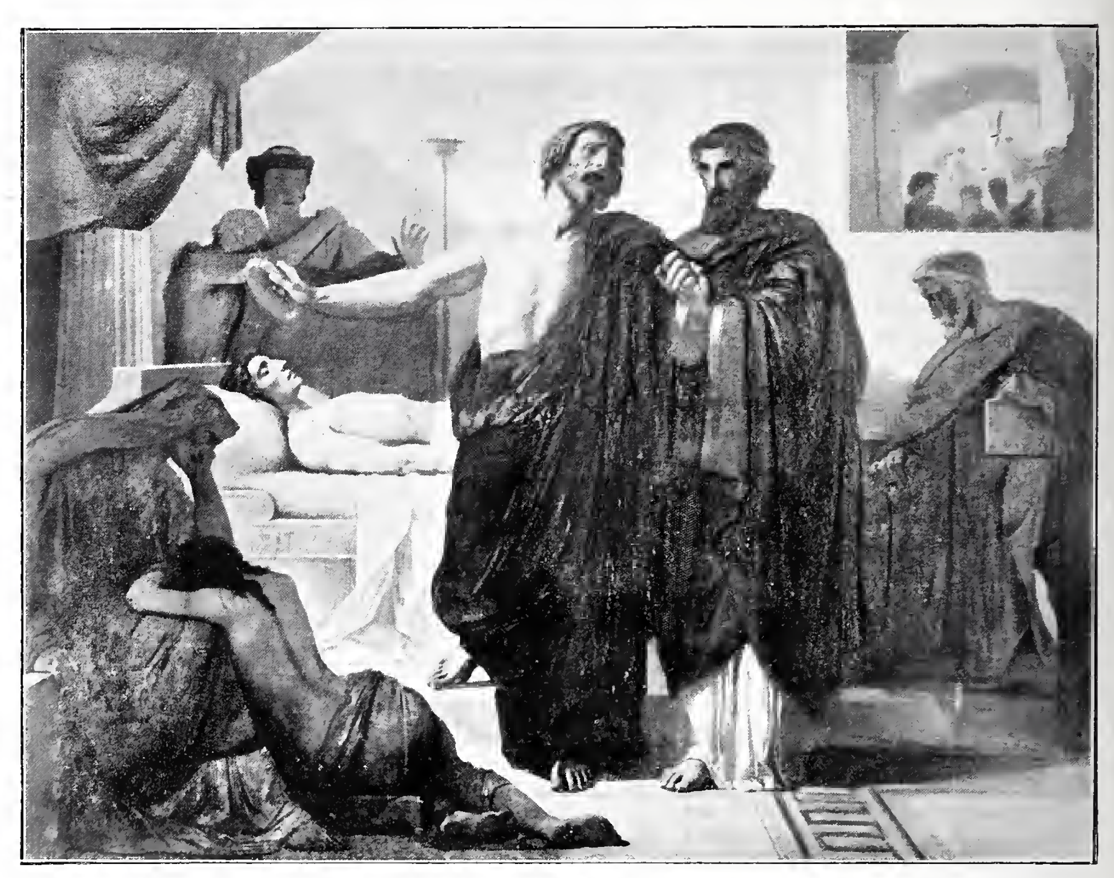


RUE DES CARGAISONS (1851) (CITÉ).
(D'après une eau-forte de MARTIAL POTHÉMONT.)
(Collection Charles Ollivié.)

connu à l'adresse qu'il avait donnée. Cette coïncidence de renseignements éveilla les soupçons; le procureur de la république se rendit à la gare du chemin de fer, fit ouvrir la malle, et l'on vit, non sans horreur, le cadavre d'un homme habillé, dont les jambes étaient repliées au moyen d'une corde qui passait autour du cou et venait se rattacher à la cuisse droite; la tête et le tronc portaient sur le fond de la malle, les os du crâne étaient fracturés en de nombreux endroits. A côté du cadavre, déjà en putréfaction, était une chemise sans marque et un pantalon taché de sang, ayant probablement appartenu l'un et l'autre à l'assassin, qui avait sans doute trouvé ce moyen plus simple pour faire disparaître des pièces accusatrices.

Confronté avec le cadavre, le concierge de la maison de la rue Saint-Honoré, nº 422, reconnut que les vêtements qui recouvraient la victime appartenaient à son locataire, M. Poirier-Desfontaines. Dès lors, les circonstances du départ du domestique le désignaient mieux aux recherches de la police. Après bien des démarches infructueuses, on découvrit les deux commissionnaires qui avaient porté la malle; on sut par eux qu'elle avait été déposée au bureau des voitures de la rue Croix-des-Petits-Champs, où l'on apprit que l'expéditeur de la malle adressée à Châteauroux avait retenu pour lui-même une place pour Marseille, sous le nom de Viou. C'est alors seulement que ce nom fut connu de la police, car personne, dans la maison de la victime, ni dans le voisinage, ne savait le nom de ce domestique. On apprit en outre qu'une heure après le dépôt de sa malle, il était revenu au bureau s'informer si, pour aller à Marseille, on passait par Tours, et que, sur la réponse négative du facteur, il avait fait remporter ses bagages par un commissionnaire stationnant dans les environs pour les faire transférer au chemin de fer d'Orléans. Ce commissionnaire fut découvert. Interrogé sur la personne dont il avait porté les bagages, il répondit que c'était un jeune homme, petit de taille, qui l'avait accompagné jusqu'au pont Saint-Michel, que là il lui avait payé sa course et l'avait laissé continuer seul sa route. Ces renseignements ne pouvaient plus laisser aucun doute sur la culpabilité de Viou; c'était bien lui qui, vu la liberté qu'il avait comme domestique d'entrer et de sortir sans être remarqué, avait profité d'un moment de surprise pour assassiner son maître.

Mais où était l'assassin ?



PÉRICLÈS AU LIT DE MORT DE SON FILS.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture. — (Tableau de CHIFFARD.)

(École des Beaux-Arts.)

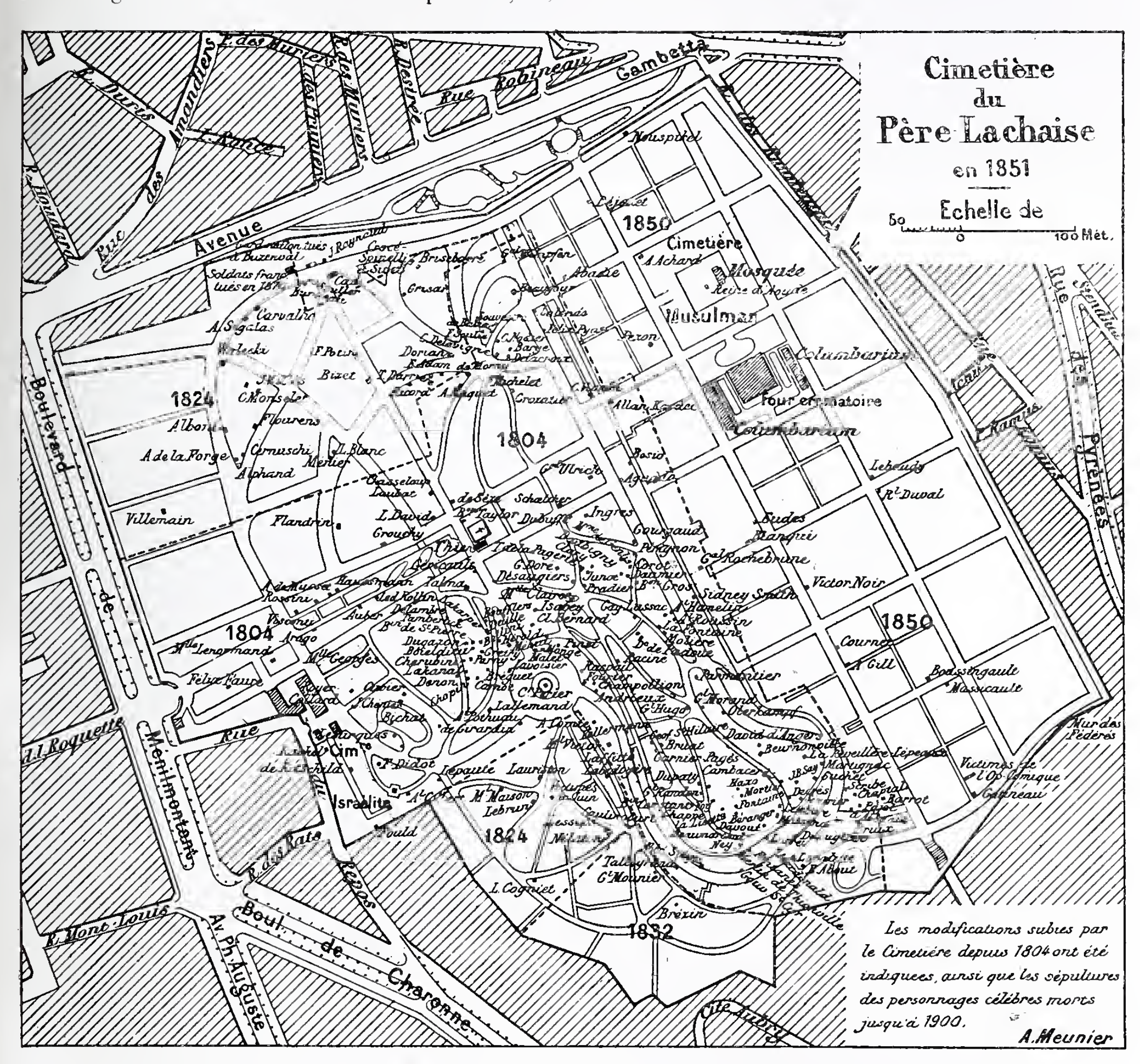
Le préfet de police, Canler, eut l'habileté de faire insérer dans la *Gazette des Tribunaux* une note qui faisait supposer que l'assassin s'était dirigé sur l'Espagne. C'était un piège pour le faire revenir à Paris s'il n'y était déjà. En effet, il fut arrêté au n° 21 de la rue du Pont-Louis-Philippe.

Le 30 avril 1851, le jury rendait contre Jean-Louis-Eugène Viou un verdict du culpabilité, et, suivant les conclusions de l'avocat général, la cour d'assises prononçait la peine de mort.

Le 18 juin, à quatre heures du matin, le greffier de la prison de la Roquette se rendit dans la cellule de Viou et lui annonça qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Viou, qui à l'entrée du greffier dormait d'un profond et paisible sommeil, se leva aussitôt en disant : « Je suis prêt ! J'ai mérité la mort ! Mon crime me fait horreur ! » Puis, par un certain mouvement de la nature qu'on retrouve chez la plupart des condamnés qui meurent résignés, se sentant en appétit, il demanda à manger, et dévora presque entièrement un poulet qu'on lui apporta. Ensuite, ôtant sa blouse, il se livra aux aides du bourreau et leur dit, lorsqu'ils voulurent lui lier les mains derrière le dos : « Pourquoi faire? Avez-vous peur que je vous résiste? Vous vous donnez là bien du mal inutilement. »

A huit heures moins cinq minutes, le cortège arriva à la barrière Saint-Jacques.

Viou descendit lestement de la fatale voiture.



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER, D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX.
(Collection Charles Simond.)

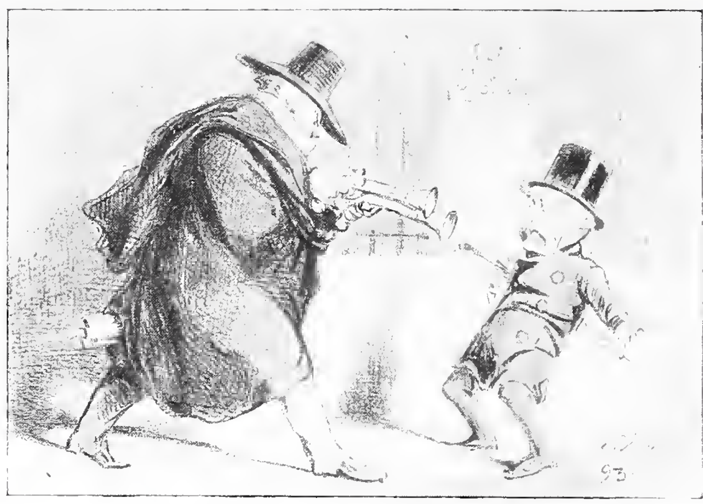
— Voulez-vous que je vous aide à monter? lui demanda l'exécuteur.

— Merci, répondit le condamné, j'irai bien tout seul; seulement obligez-moi de m'ôter ma casquette. Puis il embrassa son confesseur, monta rapidement les degrés de l'échafaud, et, avant d'être placé sur la bascule, il s'écria d'une voix forte :

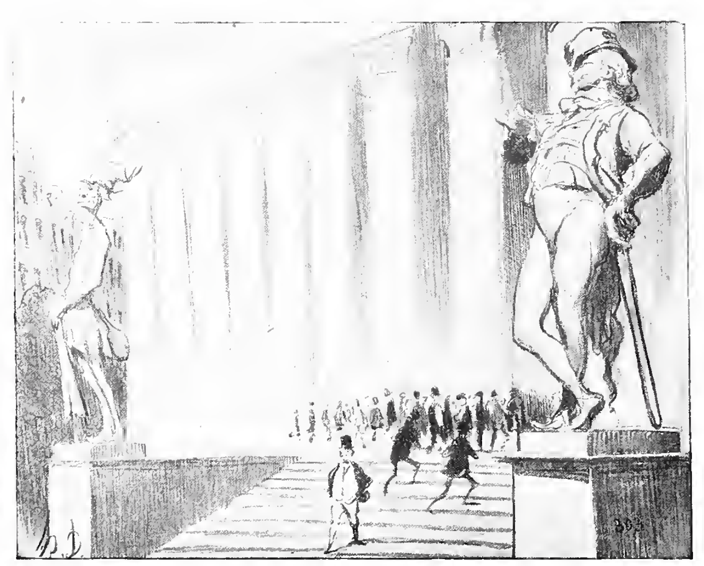
« Je meurs avec franchise! j'ai mérité mon sort; je recommande mon âme à Dieu! »

Une seconde après, le patient avait vécu et la justice des hommes était satisfaite.

Viou fut le dernier criminel qu'on exécuta à la barrière Saint-Jacques. (*Anonyme.*)



UNE NOUVELLE FRAYEUR DE M. THIERS.
Caricature de CHARLES VERNIER. — (Bibliothèque nationale.)



PROJET DE STATUES POUR ORNER LE PÉRISTYLE DE LA BOURSE.
Caricature de DAUMIER. — (Bibliothèque nationale.)



UNE CAROTTE AFFREUSEMENT RATISSÉE ET RÉDUITE A RIEN.
Caricature de CHARLES VERNIER. — (Bibliothèque nationale.)

Les préparatifs du coup d'État.

Le Président tint ce soir-là (le lundi 1er décembre) sa réception ordinaire des lundis. La foule y fut immense, et Louis-Napoléon y accentua d'une bonne humeur assez marquée la calme bienveillance qui lui était habituelle. Le préfet de police, le ministre de la guerre, le général Magnan, et M. de Persigny ne quittèrent pas les salons. M. de Morny assistait à l'Opéra-Comique, et dans la loge presque contiguë à celle où se trouvait le général Cavaignac, à une pièce nouvelle de M. de Saint-Georges, dont le frère, directeur de l'Imprimerie Nationale, allait bientôt distribuer à ses compositeurs le manuscrit d'un drame bien autrement émouvant que celui qu'applaudissaient ensemble les ministres qui n'étaient déjà plus et les ministres qui allaient être. On raconte que, pendant un entr'acte, une dame qui n'avait pas vu M. de Morny depuis quelque temps, s'étant plainte que les travaux parlementaires absorbassent les hommes du monde et ayant ajouté en riant :

« Heureusement, on va vous balayer tous, » le futur ministre répondit gaiement : « Madame, je ne sais si on nous balaiera, mais, en tous cas, je tâcherai de me mettre du côté du manche. »

A l'Élysée, la foule affluait au point qu'il fallut ouvrir les salles de danse du rez-de-chaussée. Nul, pourtant, ne soupçonnait encore. Vers dix heures, Louis-Napoléon, s'étant adossé à une cheminée, appela d'un signe le colonel Vieyra, nommé la veille chef d'état-major de la garde nationale :

— Colonel, lui dit-il en souriant, êtes-vous assez maître de votre visage pour n'y rien laisser paraître d'une grande émotion ?

— Je le crois, mon prince, répondit M. Vieyra.

— Fort bien, alors.

Et avec un sourire plus épanoui :

— C'est pour cette nuit, dit-il à demi-voix. — Vous n'avez pas-

bougé, c'est bien; vous êtes fort. Pouvez-vous me répondre que, demain, le rappel ne sera battu nulle part, et qu'aucune convocation de garde nationale n'aura lieu?

— Très facilement, pourvu que j'aie assez d'ordonnances à ma disposition.

— Voyez pour cela le ministre de la guerre. Partez, maintenant; mais pas tout de suite, on croirait que je vous ai donné un ordre.

Et prenant le bras de l'ambassadeur d'Espagne qui s'avançait, le prince quitta la cheminée pendant que M. Vieyra, pour dérouter tout soupçon, s'en allait échanger quelques banalités dans un groupe de dames.

A minuit et demi, le colonel Espinasse, du 42e de ligne, mandait au quartier les officiers de son régiment.

A la même heure, M. de Morny, revenu de l'Opéra-Comique, traversait les Champs-Elysées, où il demeurait, et montait chez le Président.

Le moment était venu.

La réception était finie, les salons étaient déserts. Dans le cabinet du Président, la seule lampe qui brûlait éclairait cinq têtes sérieuses, attentives et résolues, conclave mystérieux et impassible qui décida en quelques minutes du sort de la France. La scène fut solennelle, mais courte, car on n'avait rien à s'apprendre, et ce qu'on savait, surtout, c'est qu'on n'allait pas à l'inconnu. Avant de se séparer de ses complices, le maître futur ouvrit, avec une petite clef suspendue à la chaîne de sa montre, le tiroir d'un meuble et remit à chacun d'eux le paquet cacheté qui lui était destiné; puis les mains s'étreignirent, et, d'une voix aussi calme que dans les plus insignifiantes circonstances : « Messieurs, dit-il, allons prendre un peu de repos, et que Dieu sauve la France! » Deux heures sonnaient; il rentra dans sa chambre et s'endormit.



LA MODE EN 1851.
Confections de Porou-Jollois, 33, rue Vivienne.
Dentelles de Viollard, 4, rue Choiseul.

A trois heures du matin, M. le général Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris, recevait du ministre de la guerre les ordres officiels. Le soldat de l'Empire ne fut pas plus étonné de la nouvelle qu'on ne le fut de son dévouement. Tout le monde était prêt.

Dans la journée, M. de Saint-Georges, directeur de l'Imprimerie Nationale, avait été averti par M. de Béville, officier d'ordonnance du Prince-président, qu'un travail important pour lequel on faisait appel à sa discrétion et à son honneur devait être exécuté dans la nuit à l'imprimerie. L'actif et intelligent directeur comprit et prenant ses dispositions manda les ouvriers pour un travail nocturne, incident assez fréquent chez eux. Lorsque M. de Saint-Georges arriva, à onze heures, après la soirée à l'Opéra-Comique, il trouva la 4e compagnie du 1er bataillon de gendarmerie mobile (presque tous anciens gardes municipaux), commandée par M. le capitaine de la Roche-d'Oisy. Ils avaient l'ordre d'obéir passivement au directeur de l'Imprimerie Nationale. Celui-ci monta dans les ateliers après avoir accordé aux ouvriers une heure pour composer le décret de dissolution, l'appel au peuple et l'appel à l'armée, le décret de convocation des comices, la proclamation du préfet et sa lettre aux commissaires. Au bout d'une heure, on mettait sous presse, prodige de travail digne d'inaugurer cette journée de prodiges. A quatre heures tout était prêt. Le directeur et M. de Béville pour juger de l'effet des actes immenses que Paris, en s'éveillant, allait trouver affichés sur ses murs, eurent l'idée d'en donner lecture aux gendarmes mobiles. Ces braves gens furent, en effet, les pre-

miers soldats de l'armée qui connurent le coup d'État, et peu s'en fallut que leurs acclamations enthousiastes, refoulées par un geste impérieux, ne donnassent l'alarme au voisinage. Puis on emballa dans les caisses d'un fiacre les décrets imprimés, et, à quatre heures du matin, MM. de Béville et de Saint-Georges arrivaient à la Préfecture de police, où ce dernier remettait les affiches à M. de Maupas.

Paul Mayer.

L'arrestation de M. Thiers.

(2 décembre.)

Le 1er décembre 1851, on donnait la première représentation d'un nouvel opéra *Barbe Bleue*, de Limnander. J'obtins de Mlle Odier la permission d'y assister dans sa loge. J'étais assis immédiatement derrière le général Cavaignac. Le ministre de l'intérieur vint nous rejoindre au second acte. Il causa assez longuement avec Mlle Odier.

A onze heures un quart, le 3e acte commençait. Il débutait par un chœur :

Sans vergogne et sans souci,
Arrêtons-les tous ici.

Bien que ce chœur ne présentât nulle beauté saillante, il fut énergiquement applaudi; Morny surtout applaudissait vigoureusement.

Pendant que les bravos duraient encore, Morny s'approcha d'un monsieur qui venait d'entrer dans la loge et lui glissa rapidement quelques mots.

J'entendis : — « A deux heures, chez Thiers », « ses papiers ». Puis il baissa la voix tellement que je n'entendis plus rien.

LA RUE DE LA TIXERANDERIE SUPPRIMÉE EN 1851 POUR LE PERCEMENT DE LA RUE DE RIVOLI.

(Collection G. Hartmann.)

Le peu que j'avais entendu me trotta dans la tête pendant toute la durée du 3e acte. A peine le rideau tombé, je courus chez Louise. Ce ne fut pas sans difficulté que j'obtins de voir ma fiancée à pareille heure. Je lui racontai ce que j'avais entendu. Elle en fut frappée comme moi, et me dit qu'il fallait prévenir immédiatement M. Thiers.

Nous courûmes à son hôtel. Le concierge commença par nous en refuser l'accès. Bref, à force d'instances, et comme les domestiques connaissaient Mlle Bartels, nous parvînmes à pénétrer et à monter à la chambre à coucher de M. Thiers. Il était au lit, la tête coiffée d'un bonnet de nuit, et fut bien surpris de notre visite. Quand je lui en eus expliqué le motif, il nous remercia et, nous désignant du doigt son secrétaire : « Voilà des papiers qui me sont précieux; voulez-vous me les garder? » Louise les prit promptement et les glissa dans son corsage et dans ses poches. — Pendant ce temps, M. Thiers s'habillait. Des bruits se firent entendre à la porte de l'hôtel et ne lui laissèrent plus de doute sur la réalité de ce qui avait dû lui paraître un rêve.

« Vite, allez-vous-en avec les papiers » dit-il à Louise. Mlle Bartels s'élança dehors; mais elle avait à peine fait quelques pas dans l'escalier qu'elle fut arrêtée par le commissaire de police Léros.

. . . .

Louise tremblait : le moindre soupçon pouvait tout détruire; il n'en fut rien; liberté lui fut laissée, et ma fiancée s'échappait avec le trésor dont elle était la gardienne.

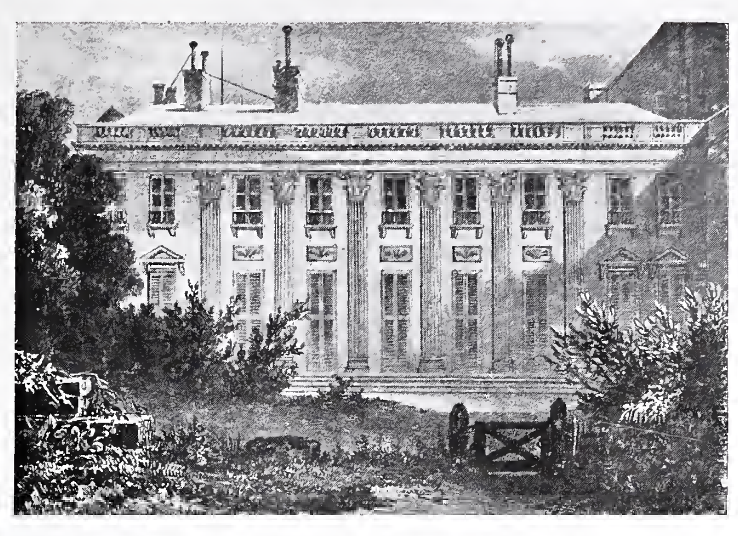
Pendant ce temps, je m'étais glissé sous le lit avec la conviction, du reste, d'être découvert d'un instant à l'autre. Le commissaire pénétra dans la chambre, et, marchant droit vers M. Thiers : « Je vous arrête, lui dit-il, au nom du président de la République! »

M. Thiers. — Ne savez-vous donc pas que je suis représentant du peuple et comme tel inviolable ?

Le Commissaire. — Je fais mon devoir!

M. Thiers. — Vous risquez votre tête en vous prêtant au viol de la Constitution.

Le Commissaire. — J'accomplis les ordres qui m'ont été donnés.



LA MAISON DE J. LAFFITTE.
D'après une estampe du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Ce dialogue fut suivi d'une fouille en règles dans le secrétaire qui fut retourné en tous sens. Mais on n'y trouva pas ce qu'on y cherchait. Je restai blotti dans ma cachette, et j'eus la chance de n'y être pas surpris. Le matin, je parvins à rejoindre Louise, et, tous deux, nous quittâmes Paris. Nous nous rendîmes à Francfort, chez mes parents, et de là à Leipzig, dans la famille de Louise.

M. Thiers fut conduit à la frontière; il vint à Leipzig le 21 décembre. Nous lui remîmes ses papiers, et il nous témoigna plus de reconnaissance que notre petit service n'en méritait.

M. Hauser.

La mort de Baudin.

Le lendemain, 3 décembre, au matin, une vingtaine de représentants de la nation et de journalistes se rendirent au faubourg Saint-Antoine, le quartier classique des révolutions. Ils haranguèrent les ouvriers. On leur répondit : « Nous n'avons pas d'armes. » Beaucoup se souvenaient des sanglantes journées de juin 1848, où la cause de la révolte populaire avait succombé, et montraient les cicatrices des blessures reçues dans cette sanglante mêlée. La plupart répliquaient qu'ils ne voulaient pas se laisser massacrer. Une centaine environ manifestèrent plus d'énergie et consentirent à élever en un point du faubourg une barricade insignifiante. Bientôt les troupes parurent et les émeutiers prirent la fuite. En réalité, ils n'avaient montré qu'une sympathie très passagère pour les députés, auxquels leur traitement quotidien avait fait donner le surnom de « vingt-cinq francs ». — « Vous verrez, avait répondu un des représentants, Victor Baudin, comment on meurt pour vingt-cinq francs. »

Une quinzaine de personnes, au nombre desquelles étaient huit députés, restèrent sur la barricade. Sept de ces derniers s'avancèrent pour parlementer avec les officiers qui étaient à la tête des soldats. Baudin attendit leur retour avec les ouvriers qui l'entouraient. Un de ceux-ci, croyant que les parlementaires étaient menacés, fit feu. Un soldat fut atteint mortellement. Une fusillade répondit à l'attaque. Deux hommes tombèrent. Baudin avait payé son intrépidité de sa vie.

Charles Simond.
(Histoire d'un patriote.)

La journée du 4 décembre.

A deux heures et demie, le 4 décembre, on entendit distinctement le canon dans la direction du faubourg Saint-Denis; à trois



MAISON DE GIRODET.
D'après une estampe du temps.
(Bibliothèque de la Ville de Paris.)



RÉSISTANT MÊME AUX SUPPLICATIONS DE RATAPOIL.
Caricature de DAUMIER. — (Bibliothèque nationale.)

heures, je me plaçai sur le balcon où se tenait ma femme, et j'y restai pour regarder les troupes. Tous les boulevards, aussi loin que la rue pouvait porter, en étaient couverts; c'était surtout de l'infanterie, en colonnes serrées; il y avait également de la cavalerie; çà et là des pièces de douze et des obusiers; quelques-unes de ces pièces occupaient le terrain élevé du boulevard Poissonnière. Les officiers fumaient leur cigare. Les fenêtres étaient remplies de monde : il y avait des femmes, des commerçants, qui avaient tous fermé leurs boutiques, des domestiques, des enfants, ou,



SURVEILLANT LA COMMISSION DE SURVEILLANCE.
Caricature de DAUMIER. — (Bibliothèque nationale.)

comme c'était le cas pour ma femme et moi, des voyageurs logés dans les appartements. Pendant que je regardais attentivement, à l'aide d'une lunette, les troupes placées au loin, vers l'est, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, *quelques coups de feu furent tirés près de la tête de la colonne*, qui me paraissait compter trois mille hommes environ. La fusillade s'étendit dans l'espace de quelques secondes, et, après avoir été suspendue un instant excessivement court, descendit le boulevard comme une flamme ondulante. Mais les décharges étaient si régulières au début, que la pensée me vint que c'étaient des salves de mousqueterie, tirées en réjouissance de la prise de quelque barricade, ou bien un signal donné à quelque autre division. Je continuai à regarder jusqu'à ce que la



MOYEN PROPOSÉ PAR LE « CHARIVARI » A M. LÉON FAUCHER POUR ÉVITER DÉSORMAIS LES ERREURS TÉLÉGRAPHIQUES.
Caricature de DAUMIER. — (Bibliothèque nationale.)

compagnie qui était placée au-dessous de moi apprêtât ses armes; un *vagabond* plus vif que les autres — un vrai gamin sans favoris ni moustaches — m'avait déjà couché en joue. A l'instant même, je poussai ma femme, qui venait de faire un pas en arrière, contre le massif, entre les deux fenêtres, et une balle frappa le plafond directement au-dessus de nos têtes, nous couvrant de plâtras et de poussière. Une seconde plus tard, je fis coucher ma femme sur le parquet; une autre seconde encore, toute une décharge de mousqueterie frappa la façade de la maison, les croisées et le balcon. La fusillade se fit entendre encore pendant un quart d'heure. L'objet et l'explication de tout cela étaient une complète énigme pour tous les habitants de l'hôtel, Français ou étrangers.

William JESSE.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1851

Janvier.

6. — Rue Saint-Honoré, 422, **assassinat de M. Poirier-Desfontaines**, marchand de bronzes, par son domestique Eugène Viou.

10. — **Nouveau ministère** : Baroche (intérieur); Rouher (justice); Fould (finances); de Parieu (instruction publique); Drouin de Lhuys (affaires étrangères); Regnault de Saint-Jean-d'Angély (guerre); Magne (travaux publics); Bonjean (agriculture et commerce). Le général Changarnier, commandant de l'armée de Paris, est remplacé par le général Baraguey d'Hilliers.

15. — **Mandement de l'archevêque de Paris** engageant les prêtres à ne pas intervenir dans les discussions politiques.

19. — **Concert donné par les frères Dancla** dans les salons de la rue Vivienne, 23.

24. — **Nouveau ministère** : Vaïsse (intérieur); de Germiny (finances); Brenier (affaires étrangères); Magne (travaux publics); de Royer (justice); général Randon (guerre); Vaillant (marine); Giraud (instruction publique); Schneider (agriculture et commerce). — Assassinat, dans le parc de Neuilly, de Chaillou, domestique chez le docteur Cazaux, par le pompier Edouard Voisy.

Février.

10. — L'Assemblée législative rejette le **projet de dotation présidentielle.**

14. — Formation, sous la présidence de MM. Baroche, Léon Faucher et Beugnot, de **la réunion dite Elyseum.**

24. — **Manifestations républicaines** à l'occasion de l'anniversaire de la révolution de Février.

Mars.

12. — **Le cours de Michelet**, professeur d'histoire et de morale au Collège de France, **est fermé** par arrêté du ministre de l'instruction publique.

22. — Élection **d'Ambroise Thomas à l'Académie des Beaux-Arts.**

23. — **Manifestation dite de la Jeunesse des Écoles** pour protester contre la fermeture du cours de Michelet. Deux à trois cents étudiants se réunissent place de Cambrai et se dirigent vers le Palais Bourbon. Ils se rendent ensuite à la rédaction du *National*, de *la Presse* et de *la République*, et sont dispersés par la police.

27. — **Dîner de la Société des Bibliophiles** chez son président, le baron Pichon. — Interpellation de M. Madier de Montjau sur la révocation de Michelet.

31. — M. Dupin donne sa démission de président de l'Assemblée.

Avril.

10. — **Nouveau ministère** : Rouher (justice); Baroche (affaires étrangères); Léon Faucher (intérieur); Fould (finances); Magne (travaux publics); Buffet (agriculture et commerce); Dombideau de Crouseilhes (instruction publique); général Randon (guerre); de Chasseloup-Laubat (marine).

24. — L'Assemblée prend en considération une proposition de M. Baze tendant à interdire aux journaux de toutes nuances la vente sur la voie publique.

30. — **Condamnation à mort de l'assassin Viou.**

Mai.

3. — Au Palais National, distribution par le ministre de l'intérieur des **récompenses décernées pour l'exposition de 1850.**

12. — L'Assemblée nationale, n'acceptant pas la démission de M. Dupin, le rappelle au fauteuil.

Juin.

5. — **Inauguration** par le président de la République **des travaux exécutés au Louvre.**

11. — **Duel au bois de Boulogne entre Pierre Bonaparte et M. de Nieuwerkerke**, directeur des musées. Celui-ci est blessé à la cuisse droite.

18. — A huit heures du matin, **exécution de Viou.** (Ce fut la dernière exécution à la barrière Saint-Jacques.)

21. — Vote de la loi prorogeant pour un an l'autorisation accordée au Gouvernement d'interdire les **clubs** et autres **réunions publiques.**

Juillet.

14. — **Ouverture des débats sur la revision de la Constitution.**

19. — La proposition de **revision de la Constitution** est **rejetée.**

23. — Rue du Cherche-Midi, 119, **assassinat** de la blanchisseuse **Juliette Flamme**, par le garçon limonadier Humblot.

28. — **Eclipse de soleil** visible à Paris. Elle commence à deux heures vingt minutes. Pendant tout l'après-midi, la foule encombre les boulevards.

Août.

1. — **Visite du lord-maire de Londres à Paris.** Fêtes données en son honneur. Médaille commémorative frappée à la Monnaie. — Au Champ-de-Mars, simulacre du passage d'une rivière par les troupes de Paris. (Le lord maire était accompagné des membres du jury de l'Exposition universelle.)

10. — L'Assemblée nationale se proroge au 4 novembre.

Septembre.

15. — **Pose de la première pierre** du pavillon n° 2 **des nouvelles halles centrales** par le président de la République.

20. — Rue Saint-Louis, au Marais, **assassinat de la fille Annette Legeard**, par l'ouvrier mécanicien Miller.

27. — **Installation du télégraphe électrique** sous-marin **reliant la France à l'Angleterre.**

Octobre.

4. — **Ouverture de neuf nouvelles salles au rez-de-chaussée du Musée du Louvre** (sculpture française).

19. — **Courses d'automne au Champ-de-Mars.** (Prix gagné par *Électrique*, cheval appartenant à M. de Beauvau.)

27. — **Nouveau ministère** : de Thorigny (intérieur); Corbin (justice); Turgot (affaires étrangères); Blondel (finances); Giraud (instruction publique); de Casabianca (agriculture et commerce); Lacrosse (travaux publics); général de Saint-Arnaud (guerre); Fortoul (marine).

Novembre.

4. — **Ouverture de la session législative de 1852.** Message du président de la République.

9. — **Discours du président de la République aux officiers** récemment arrivés à Paris. Appel déguisé à leur dévouement.

17. — L'Assemblée écarte la **proposition des questeurs** Baze, Le Flô et de Panat demandant la réquisition directe par son président.

25. — Dans le Cirque national des Champs-Élysées, distribution par le président de la République des **récompenses accordées aux exposants français à l'Exposition universelle de Londres.**

Décembre.

1. — **Dernière séance de l'Assemblée nationale. — Réunion à l'Élysée.** Un décret signé



R. DE LARCY.
Homme politique
(1805-1882.)



JULES BASTIDE.
Homme politique
(1800-1879.)



BAUDIN.
Médecin et homme politique (1801-1851.)



LOUIS REYBAUD.
Homme politique
(1799-1879.)



V. SCHŒLCHER.
Homme politique
(1804-1893.)



EUGÈNE ROUHER.
Homme politique
(1814-1884.)

dans la nuit nomme M. de Morny ministre de l'intérieur. **Envoi à l'imprimerie nationale des proclamations** relatives au coup d'État. Quarante commissaires sont réunis à la préfecture de police.

2. — **Coup d'État.** Entre cinq et six heures, arrestation des deux questeurs Baze et Le Flô; des députés Thiers, Roger du Nord, Greppo, Nadaud, Miot, Lagrange; des généraux Bedeau, Cavaignac, Changarnier, Lamoricière; du colonel Charras, etc. Décret prononçant la dissolution de l'Assemblée nationale. Le président de l'Assemblée donne l'ordre de convoquer les représentants à domicile. Une soixantaine se rendent dans la salle des séances et sont expulsés. Expulsion de deux cents députés réunis, sous la présidence de Benoît d'Azy, à la mairie du Xe arrondissement.

3 — **Appel au peuple** par Louis-Napoléon pour la prorogation et l'extension de ses pouvoirs. Premiers soulèvements à Paris. Barricade Sainte-Marguerite. **Le représentant Baudin y est tué.**

4. — **Continuation des troubles.** Des barricades s'élèvent dans le quartier du Temple. Les boulevards et les quais sont balayés dans l'après-midi par la troupe, qui occupe ensuite le quartier du Temple. Le dernier coup de feu est tiré vers sept heures. Le nombre des victimes de ces deux journées s'élève à deux cents environ.

5. — Défilé triomphal de la troupe dans Paris pacifié.

10. — Décret du président de la République portant qu'il sera établi à l'intérieur du **mur d'enceinte des fortifications de Paris** un chemin de fer de ceinture reliant les gares de l'Ouest, du Nord, de l'Est, de Lyon et d'Orléans.

11. — Formation d'une Commission consultative destinée à suppléer provisoirement au Corps législatif et au conseil d'État.

13. — **Décret relatif à l'achèvement du Louvre.**

31. — **Le résultat du plébiscite du 20** (7,439,216 adhésions) est **communiqué** solennellement **au président de la République** par la Commission consultative.

Monuments et fondations.

Inauguration des travaux d'achèvement du Louvre. — Démolition des bâtiments entre le Louvre et le Carrousel. — Achèvement de la nouvelle prison militaire du Cherche-Midi. — Construction d'une nouvelle **église** dite **Chapelle des Capucins** dans le XIe arrondissement. — **Décret** (6 décembre) **rendant le Panthéon au culte catholique.**

Des **lavoirs publics** sont installés dans plusieurs quartiers de Paris.

Ouverture des **rues Pagevin, — du Champ-de-Mars. — Prolongement de la rue de Rivoli.** — Les rues Neuve-Saint-Jean et Neuve-Saint-Nicolas sont réunies pour former la **rue du Château-d'Eau. — La rue Grégoire-de-Tours** est formée de la réunion des rues des Mauvais-Garçons et du Cœur-Volant. Une partie de la rue Grange-Batelière prolongée reçoit le nom de **rue Drouot.** — Les rues de la Banque, des Acacias, Neuve-Plumet, Coupeaux, Marivas, deviennent **rues Catinat, Duroc, Eblé, Geoffroy-Saint-Hilaire, Nicolas-Flamel.**

Décret (15 décembre) réorganisant le **conseil de salubrité**, établi près la préfecture de police.

Regnault est nommé **directeur de la manufacture de Sèvres** à la place d'Ebelmen.

La vie de la rue.

Nouvel Hippodrome sous le nom d'**Arènes Nationales** (ouvert en juillet). — **Galerie zoologique du capitaine Huguet de Massiilaa,** boulevard du Temple. — Exposition, rue Marbeuf, du **vaisseau aérien** de M. Pétin, bonnetier de la rue Saint-Denis.

Ascension du ballon Poitevin qui soulève une calèche attelée de deux chevaux dans laquelle est assise Mme Poitevin.

Bœuf gras de 1851 : Liberté.



HUBERT DELISLE.
Homme politique
(1810-1881)



HYACINTHE DAHIREL.
Homme politique
(1804-1875.)



BAROCHE.
Homme politique
(1802-1870.)



DUCLERC (F.).
Homme politique
(1812-1888.)



MATHIEU BODET.
Homme politique
(1816-1890.)



DUVERGIER DE HAURANNE.
Historien et homme politique (1798-1887.)

Beaux-Arts.

Salon de 1851. — Au Palais National (Palais-Royal).

Concerts du Conservatoire : 12 et 26 janvier. — 9 et 23 février. — 9 et 23 mars. — 6, 13, 18 et 20 avril.

Salle (de concerts) **Barthélemy,** rue Neuve-Saint-Nicolas (inaugurée le 25 juin).

La vie littéraire.

Gérard de Nerval : *Voyage en Orient.* — **Mignet**: *Histoire de Marie Stuart.* — **Jules Sandeau** : *Sacs et Parchemins.* — **Murger** : *Scènes de la vie de Bohème.* — **Barbey d'Aurevilly** : *Une vieille Maîtresse.* — **E. et J. de Goncourt** : *En 18..*

Élection du comte de **Montalembert à l'Académie française.**

Le théâtre (Débuts et premières).

Théâtre-Français. — 17 mars, *Bataille de Dames,* comédie, 3 actes en prose, par Scribe et Legouvé (succès). — 31 mai. **Début de Delphine Marquet,** dans le rôle d'Henriette de *la Fin du Roman* de Léon Gozlan. — 14 juin. *Les Caprices de Marianne,* comédie, 2 actes en prose, par A. de Musset. — 4 novembre. *Mademoiselle de la Seiglière,* comédie, 5 actes en prose, par Jules Sandeau (succès).

Opéra. — 15 janvier. *Pâquerette,* ballet de Th. Gautier et Saint-Léon, musique de Benoist. — 16 avril. *Sapho,* opéra en 3 actes, paroles d'Augier, musique de Gounod (succès d'estime). — 16 mai. *Zerline* ou *la Corbeille d'oranges,* opéra en 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber. — 16 août. *Les Nations,* intermède, paroles de Th. de Banville, musique d'Adam. — 24 novembre. **Début de Mlles Plunkett et Priora,** danseuses, dans *Vert-Vert,* ballet en 3 actes de Leuven et Mazilier, musique de Deldevez et Tolbecque.

Opéra-Comique. — Février. *Bonsoir, Monsieur Pantalon,* opéra-comique en 1 acte, paroles de Lockroy, musique de Grisar (succès).

Théâtre Lyrique. — 27 septembre. Ouverture : *Mosquita la Sorcière,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe et G. Vaez, musique de Xavier Boisselot.

Théâtre Italien. — 8 avril. **Début de Sophie Cruvelli** dans *Ernani,* de Verdi.

Odéon. — 11 septembre. *Livre III, chapitre Ier,* comédie en 1 acte, en prose, par Pierron et Laferrière (succès). — 6 novembre. *Les Droits de l'Homme,* comédie en prose, par Jules de Premaray (succès).

Gymnase. — 23 août. *Mercadet,* comédie en 3 actes, par Balzac (succès d'estime). — 30 octobre. *Bettina,* comédie, 1 acte en prose, par A. de Musset.

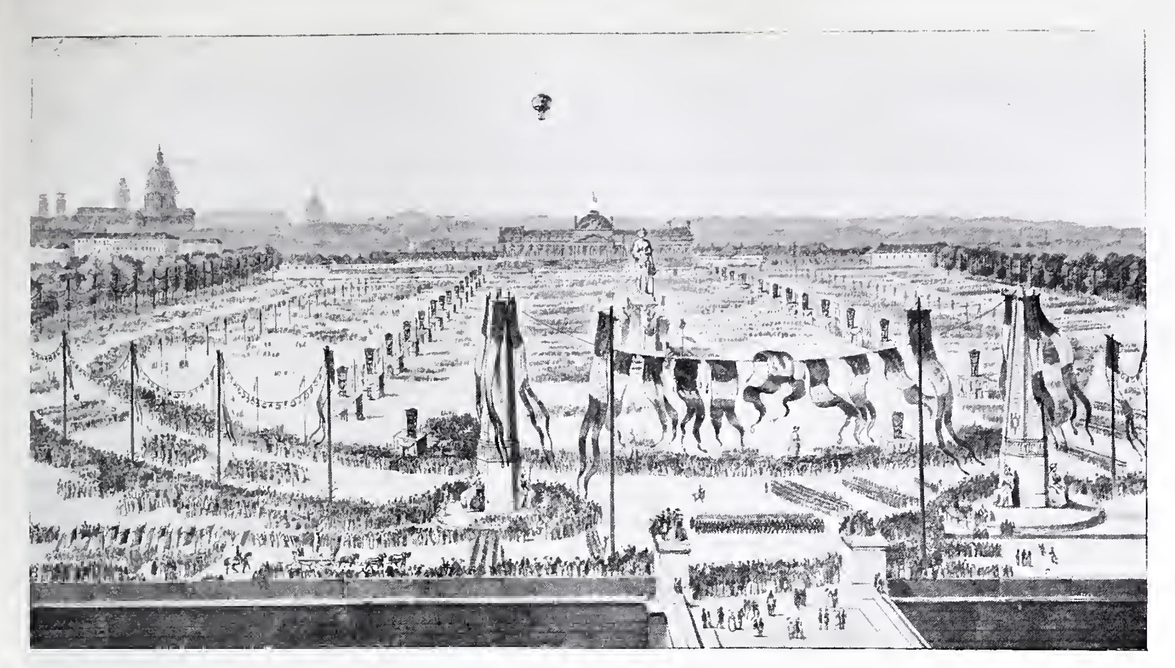
Palais-Royal. — 14 août. *Le Chapeau de paille d'Italie,* vaudeville en 5 actes, par Marc Michel et Labiche (grand succès). — 15 novembre *Grassot, tueur de lions,* turlupinade en 1 acte, par un Beni-zoug-zoug (Varin).

Porte-Saint-Martin. — Marc Fournier devient directeur.

Ambigu. — 12 juin. *Les Vengeurs,* drame en 5 actes, par Edouard Plouvier (succès).

Les morts de l'année.

Le général Bosquet (3 janvier). — Le bibliographe **Beuchot** (8 avril). — **La comtesse de Nesselrode** (18 avril). — L'agronome **Puvis** (29 juillet). — **Pierre,** ancien colonel de la garde impériale (1er août). — **De Savigny,** membre de l'Académie des sciences (5 octobre). — **Amette,** dit le Père des Pauvres. — Le médecin **Baudelocque.** — Le comédien **Boisselot-Daguerre.** — Le peintre **Drolling.** — Le littérateur **Emmanuel Dupaty.** — Le romancier **Henri de Latouche.** — **Théodore Leclercq,** auteur dramatique.



REVUE PASSÉE PAR LE PRÉSIDENT SUR LE CHAMP-DE-MARS.

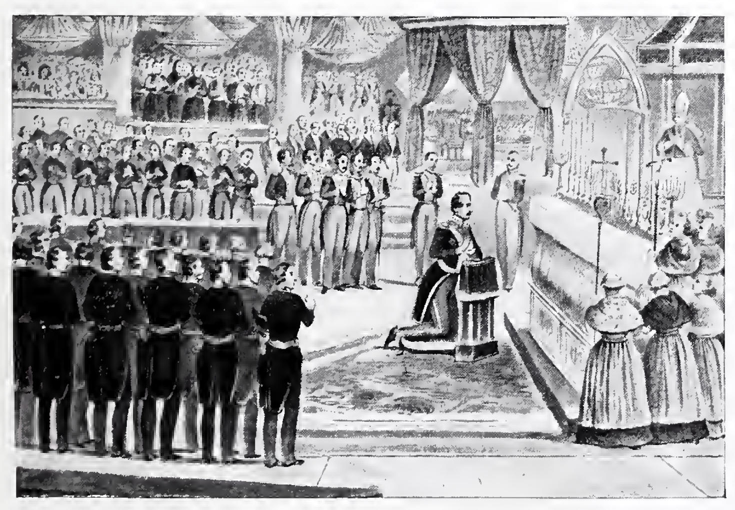
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

1852

Depuis le 2 décembre 1851, accepté sinon absous par Paris, Louis-Napoléon jouit d'un pouvoir discrétionnaire. Le ministère de la police rétabli avec M. de Maupas pour titulaire, la garde nationale réorganisée sous le haut commandement du prince Jérôme terrifient les restes de la résistance. D'innocents conciliabules, de simples apparences de complot subissent les rigueurs de ces convois de déportés qui se succèdent au fort d'Ivry avant d'être dirigés sur Lambessa.

Par le régime qui impose un fort cautionnement et les droits de timbre aux journaux parisiens, le nouveau gouvernement accumule contre la presse les rigueurs fiscales, et les avertissements pleuvent dru sur les malheureux rédacteurs. Villemessant, Charles Hugo, Mérimée dans la *Revue des Deux-Mondes*, sont en butte aux poursuites judiciaires qu'aggravent souvent des détentions. La seule gazette qui se fonde, *le Civilisateur*, de Lamartine, est un périodique de vulgarisation, sans ombre de politique.

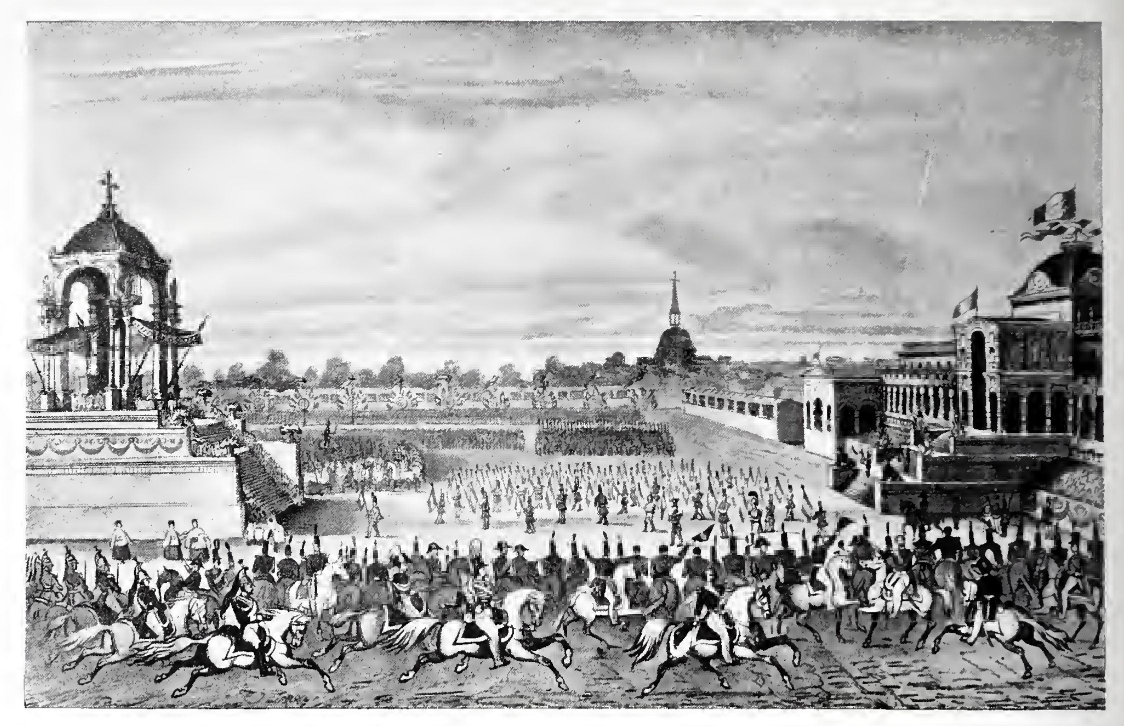
Villemain et Cousin, mis à la retraite de leur chaire à la Faculté des lettres ; Michelet démissionnaire, pour refus de serment à la Constitution, comme chef de la section historique des archives ; Quinet, Adam Mickiewicz, Jules Simon, Challemel-Lacour exclus, c'est



CÉRÉMONIE DU « TE DEUM » A NOTRE-DAME.

(1er janvier 1852.)

D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)



DISTRIBUTION DES AIGLES PAR LE PRINCE-PRÉSIDENT.
(22 mai 1852.)
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

l'Université décimée, la liberté de pensée confisquée.

On vend le mobilier et les objets d'art de Victor Hugo, exilé en Belgique; et la chronique sensible ne manque pas de verser un pleur sur la maison du poète livrée à la rapacité des commissaires priseurs. L'armée, exécutrice aveugle des ambitions du Prince-Président, a naturellement le rang d'honneur dans les fêtes qui, toutes, glorifient l'épopée impériale : service funèbre aux Invalides en l'honneur de Soult, duc de Dalmatie, service funèbre pour l'anniversaire de la mort de Napoléon Ier; — fête au Champ-de-Mars pour le rétablissement des aigles sur les drapeaux. Pour cette cérémonie, où les étrangers affluent, l'archevêque de Paris officie sur un autel surélevé de vingt-cinq mètres et surmonté de la croix latine. Sur le côté, se dressent les tribunes tendues de velours rouge où s'éploient les aigles sur fond semé d'étoiles d'or. Les régiments viennent recevoir du Prince les drapeaux que le clergé bénit ensuite. Des bals aux Tuileries et à l'École militaire terminent cette journée qui n'a d'égales que les retours de Louis-Napoléon après ses voyages dans l'Est et le Midi.

Alors, dans le même cadre de troupes de parade, c'est l'enthousiasme de Paris grandissant, les arcs de triomphe érigés sur les boulevards par les directeurs de théâtre, les cris de : « Vive l'Empereur ! » plus nourris, et le soleil dorant les cortèges, parmi l'ivresse d'un peuple. Le 15 août seul est contrarié par un violent orage; l'averse compromet le fameux bal des Dames de la Halle où les harengères dansent un quadrille d'honneur avec les maréchaux de France.

Après le plébiscite, les scènes subventionnées rivalisent de cantates ou d'à-propos (celui d'Arsène Houssaye est dit par Rachel après une représentation de *Cinna*) commentant le mot célèbre du discours de Bordeaux : « L'Empire, c'est la paix. »

Encore un pas et la restauration bonapartiste sera complète. Le 2 décembre, l'Empire est proclamé à l'Hôtel-de-Ville. Malgré le temps froid et pluvieux, la foule énorme acclame Napoléon III et la famille impériale aux fenêtres des Tuileries. L'émir Abd-el-Kader, que l'Empereur vient de faire mettre en liberté, assiste, du pavillon de l'Horloge, aux félicitations officielles.

Dans les nouveaux quartiers où la pioche des démolisseurs a passé, se bâtissent les magasins de confection où les dames prennent l'habitude de choisir leurs visites et mantelets.

Paris redevient comme sous le premier Empire un vaste chantier de constructions :



REVUE DES TROUPES PASSÉE PAR LE PRÉSIDENT SUR LA PLACE DU CARROUSEL.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

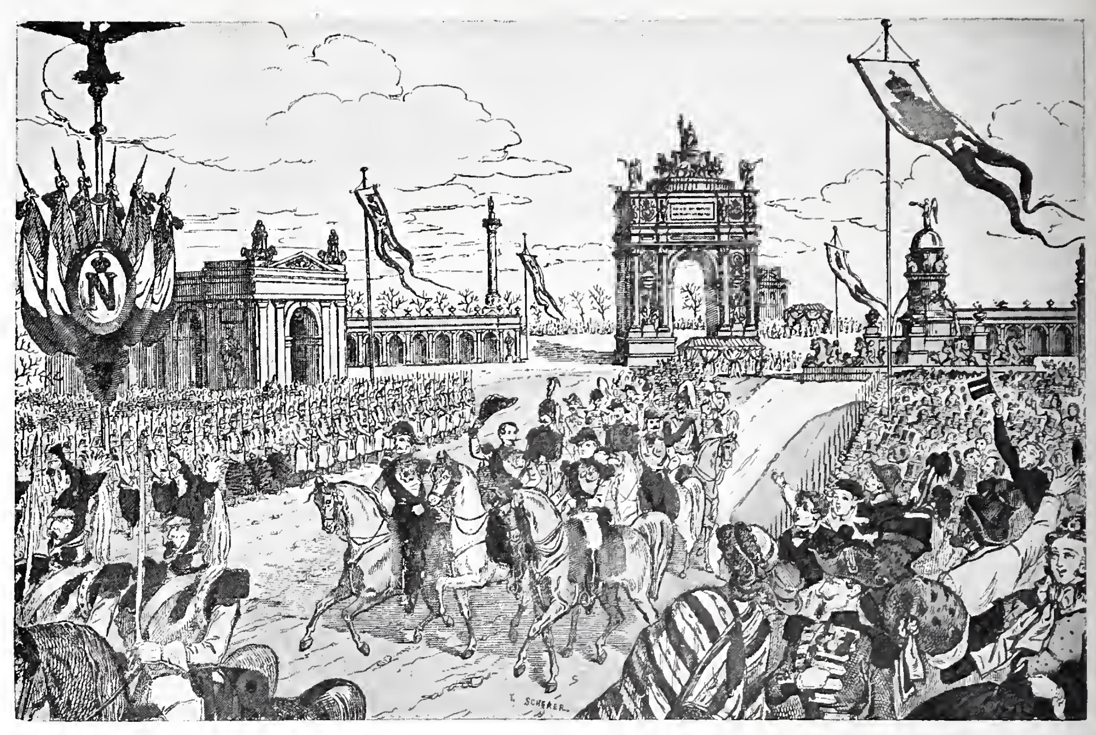
partout des échafaudages et des tranchées. La grande œuvre de l'année, c'est la percée de la rue de Rivoli jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Les vieilles bâtisses qui obstruent encore la place de la Grève et les abords de la rue du Temple s'effondrent et achèvent d'isoler le monument municipal. Les arcades se prolongent autour du Palais-Royal. Vingt-cinq millions sont consacrés à l'achèvement du Louvre et à la mise à neuf des appartements des Tuileries.

A la Porte Maillot commencent les terrassements pour l'amélioration du bois. Les ornemanistes terminent la décoration murale des chapelles de Saint-Vincent-de-Paul et de Saint-Séverin (épisode de la vie de sainte Geneviève). La nomenclature se simplifie : les tronçons des rues Thibault-aux-Dés et Lenoir deviennent la rue des Bourdonnais ; ceux du Pot-de-Fer, de Saint-Germain-des-Prés et des Petits-Augustins, l'unique rue Bonaparte.

En attendant que le palais, dont on pose la première pierre aux Champs-Élysées, offre aux artistes un hall favorable pour leurs expositions annuelles, le Salon ouvre ses portes au Palais-Royal. Le sculpteur Pradier, qui a obtenu la médaille d'honneur pour une *Sapho*, meurt au lendemain de son succès. Les connaisseurs admirent surtout la *Jeanne d'Arc*, de Rude, de simplicité si pittoresque, d'une chasteté de ciseau irréprochable. Par l'ampleur et la solidité du dessin, trois petites toiles de Meissonier (*Homme choisissant une épée, Jeune Homme Louis XV, Bravi*) déconcertent les juges les plus revêches. Courbet a envoyé ses *Demoiselles de village*, Landelle ses *Béatitudes* d'un charme si prenant. On admire les paysagistes ; Théod. Rousseau (*Chênes dans la Lande*), Français, Corot sont des observateurs harmonieux et très fins de la forêt et des étangs brumeux.

Au théâtre révolutionnaire le drame romantique est délaissé ; Victor Hugo, son chef de file, cède la place à la comédie émouvante : Augier conquiert la célébrité avec l'*Aventurière*, Dumas fils a débuté par un coup de maître. Grâce à Mme Doche, tout Paris ne cesse d'avoir pour *la Dame aux Camélias* les yeux d'Armand.

Les poètes chevelus s'amendent et le bon « Théo » va jusqu'à oublier dans *Émaux et Camées*, la sensation de Pygmalion devant Galathée. Pourtant que de jolis tableautins, que de fines ciselures dans son recueil ! Et se



ENTRÉE TRIOMPHALE DU PRÉSIDENT A SON RETOUR DU MIDI.
D'après une estampe du temps. — (Collection G. Hartmann.)

peut-il qu'un feuilletonniste intelligent, mais qui aime trop les poèmes spiritualistes de M. de Laprade, dédaigne ces innocents quatrains « comme une collection de verroteries » et méprise la *Symphonie en blanc majeur* comme un défi à la langue et à la pruderie ?

La mode, chose fugace et frondeuse, semble bouder les puissants du jour. Malgré les pronostics de la haute société, rien dans le choix des étoffes ni dans la coupe qui reporte à 1805. Des tailles courtes nulle question. Les moires sombres, à larges fleurs ou à dessins noirs, sont très recherchées. Au talma de drap, peu avantageux pour la taille, tend à se substituer une longue casaque un peu ajustée en velours garni de fourrures. Sous le corsage ouvert à manches pagodes où le poignet disparaît dans les choux de dentelles, le gilet perd insensiblement sa vogue. Surtout, plus de ces gilets ornés de corail et de turquoises qui faisaient tapage l'an passé. Aux bals de Saint-Cloud ou de l'Élysée, les robes de taffetas blanc semées de guirlandes de lilas avec de longs nœuds sur les épaules sont la dernière création des grandes faiseuses.

Les chapeaux élégants restent très chargés de plumes, de ruches et de fleurs; les ravissantes coiffures qu'on admire chez Alexandrine mêlent aux réseaux d'argent de lourdes grappes.

Chapeaux garnis de roses ou de lilas; chapeaux roses de bourgeoises ou de duchesses papillotent par centaines sous la coupole de l'Institut, à la réception d'Alfred de Musset, le poète aimé, spirituel jusque sous l'habit vert, et qui décoche soi-disant à l'ombre de Dupaty des traits de ce genre :

« Il croyait à la liberté,
il avait quatorze ans. »

Aux Gobelins, une trentaine d'ouvriers surpris à fabriquer des tubes en fonte et de la poudre, et que l'on incrimine de connivence avec les révolutionnaires de Londres, sont impitoyablement écroués. On arrête, place de la Bastille, un groupe de démocrates qui déposent une couronne commémorative des journées de février 1848.

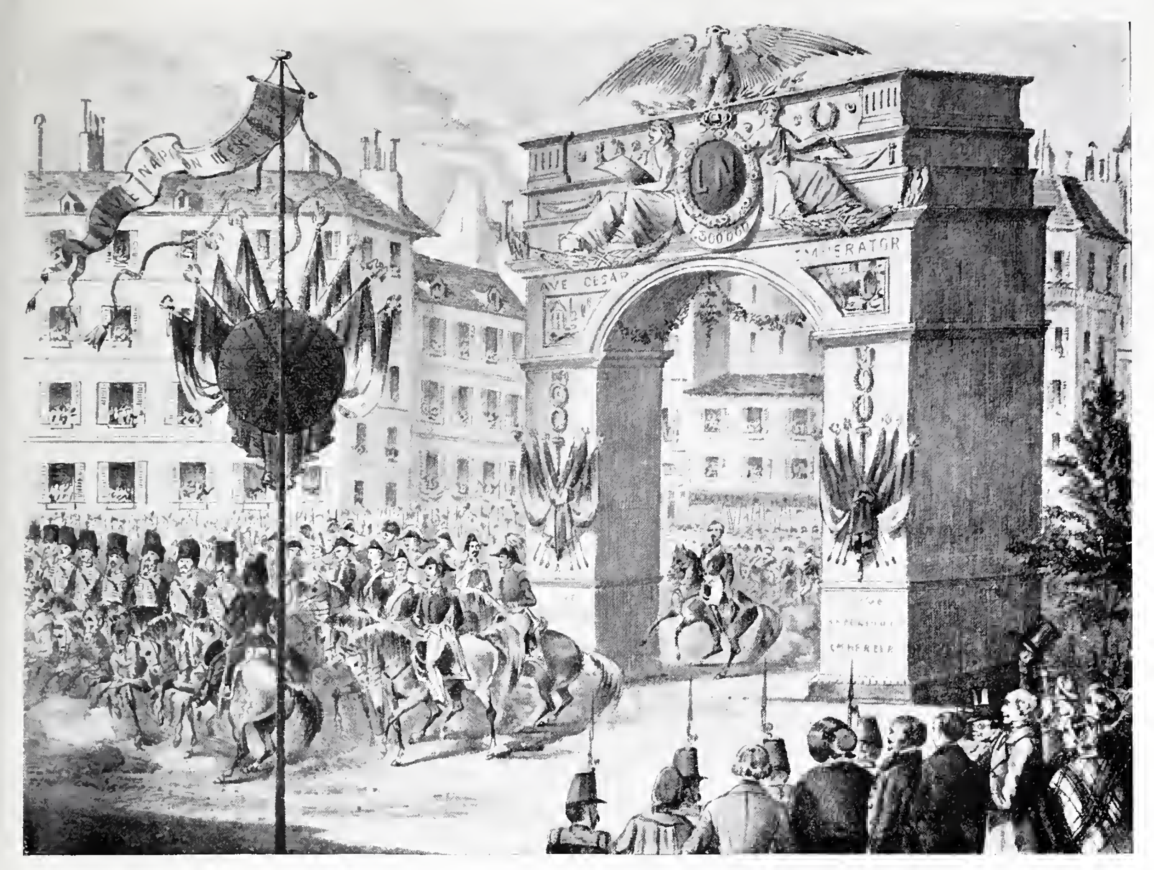
F. Évrard.



COURBET

D'APRÈS UN PORTRAIT PEINT PAR LUI-MÊME

(Collection de *l'Art*)



ENTRÉE TRIOMPHALE DU PRÉSIDENT.
(16 octobre 1852.)
D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Lettre de M. Cottrau, inspecteur des Beaux-Arts, au sujet des bas-reliefs du tombeau de Napoléon.

INSPECTION GÉNÉRALE DES BEAUX-ARTS — Paris, le... 1852.

Mon cher Conneau,

On place dans le tombeau de l'Empereur, à l'entrée de la crypte, deux bas-reliefs représentant le prince de Joinville à Sainte-Hélène et Louis-Philippe recevant les restes de l'Empereur. Je trouve cela inconvenant. Je viens d'en causer avec Romieu (1) qui est de mon avis; mais que faire sans connaître la volonté du Prince à ce sujet? Il n'y a que toi qui puisse nous tirer d'embarras en consultant le Prince. S'il est d'avis d'enlever ces sculptures, cela sera fait en un instant, sans que personne le sache; nous n'avons plus de commission hostile, fort heureusement. Tu sais le mal que je me suis donné, combien j'ai dû batailler pour obtenir une aigle, un chiffre! ! Tâche de me donner une réponse de suite. Je ne manque pas à la hiérarchie en faisant cette démarche; c'est du consentement du directeur des Beaux-Arts.

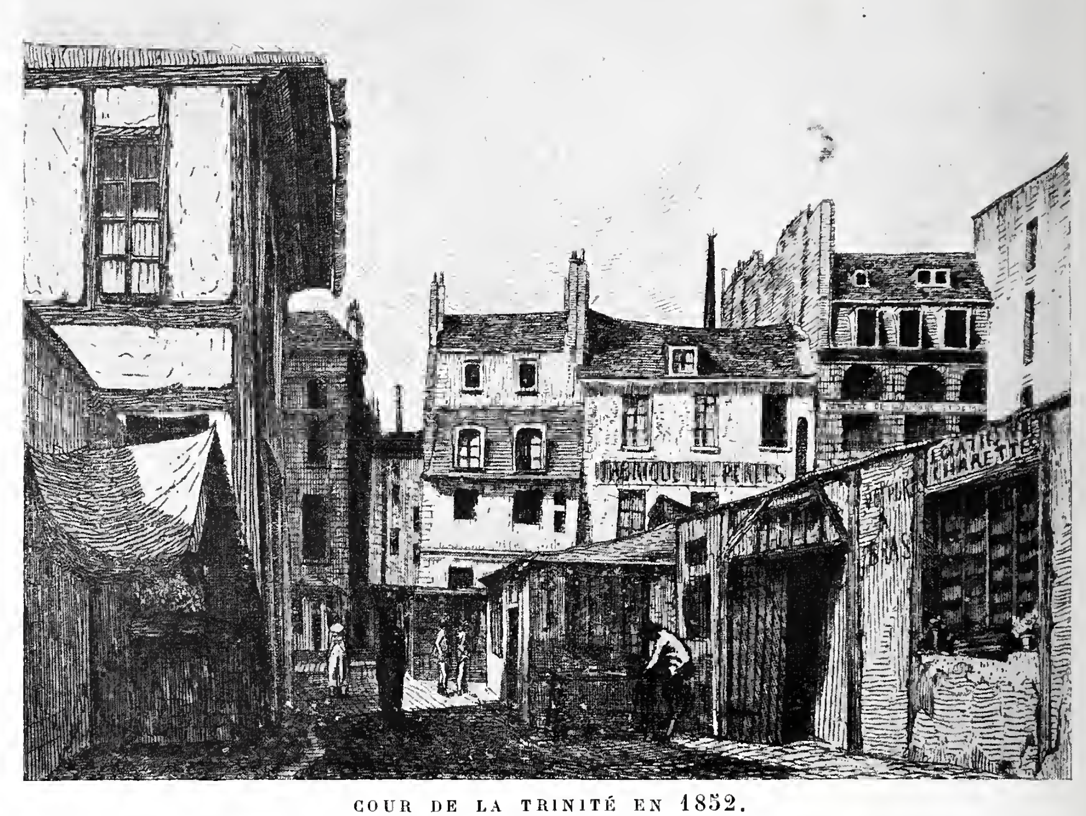
Tout à toi de cœur. Crois-tu que le Prince ait pensé à ma sœur? Félix Cottrau.

(*Papiers secrets et correspondance du second Empire.*)

(1) Nommé directeur général des Beaux-Arts en 1852.

Lettre des Censeurs au Ministre de l'Instruction pubique au sujet de l'Opéra « La Fronde ».

Cet opéra nous a paru être, contre l'intention bien évidente des auteurs et par la nécessité du sujet, imprégné d'un sentiment de révolte qui semble n'être pas sans inconvénient,



COUR DE LA TRINITÉ EN 1852.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection Charles Ollivié.)



L'INDUSTRIE PARISIENNE. VASE MANSARD.
D'après un dessin de PARENT.
(Collection Charles Simond.)

même à l'Opéra; de plus, nous regardons comme dangereux, sur tous les théâtres, la mise en scène d'émeutes, les cris : *Aux armes!* etc.

Dans cette position, nous ne croyons pas pouvoir proposer l'autorisation de cet ouvrage.

Toutefois, comme il s'agit d'un théâtre hors ligne et d'un public d'élite, nous croyons devoir soumettre cette grave question à la haute appréciation de S. Exc. M. le Ministre, ainsi que la convenance de la présence sur la scène de religieuses et de moines.

Nous croirions cependant manquer à nos devoirs en négligeant de signaler l'influence que peuvent avoir, même hors de la scène de l'Opéra, les chants des frondeurs et les cris : *Aux armes!* s'ils sont répétés sur d'autres théâtres, dans les cafés-concerts, ou chantés sur la voie publique.

Nous attendrons sur tous ces points les ordres de Son Excellence.

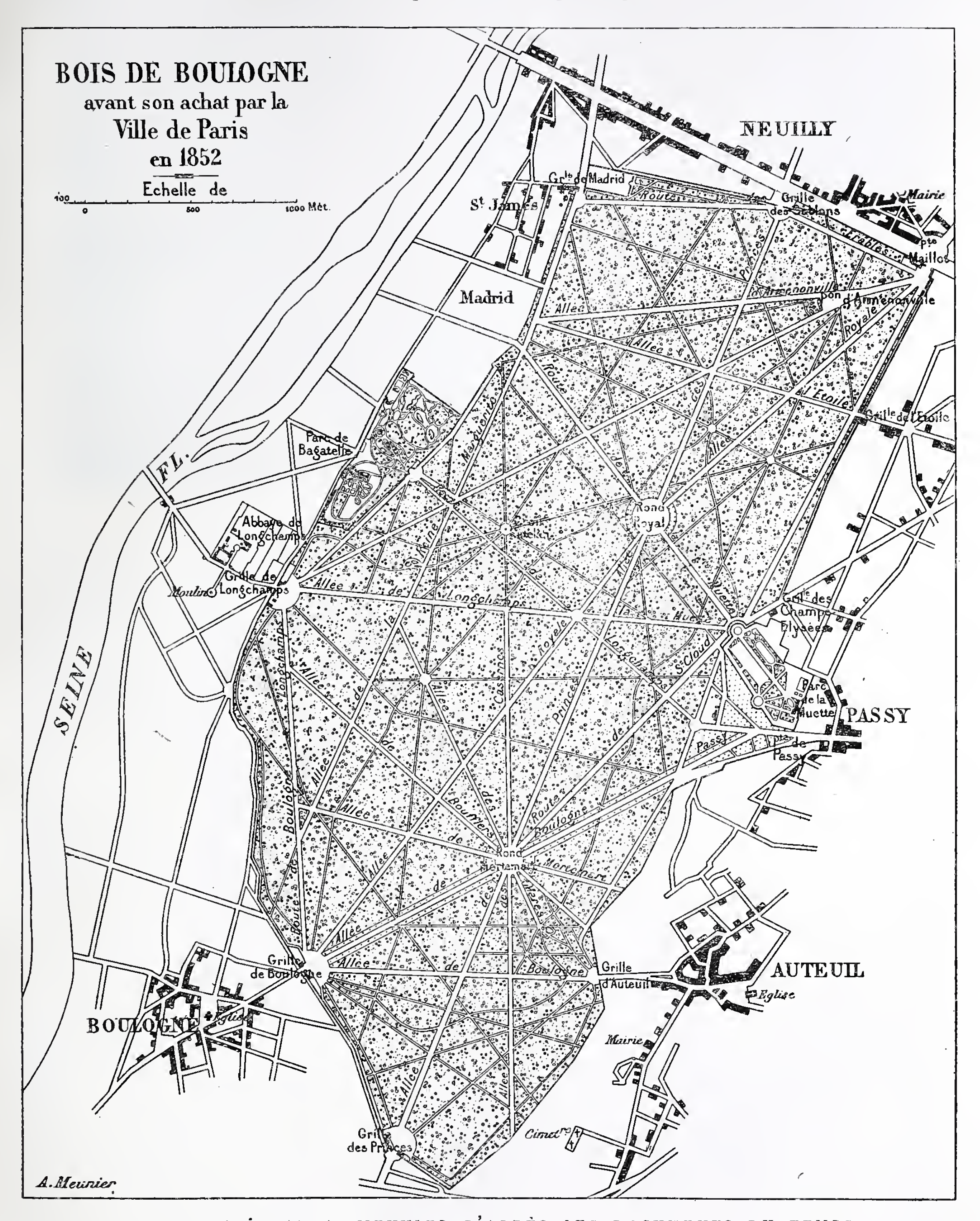
(*Papiers secrets et correspondance du second Empire.*)

Les projets de restauration du Louvre en 1852.

Le déblaiement du Carrousel et la grandeur nouvelle de cette place permettent à chacun d'envisager ce qu'aura de superbe et d'inimitable un édifice dont le Louvre et les Tuileries ne seront chacun qu'une partie. Cette perspective et la gloire qu'il y aura à vaincre des difficultés immenses stimuleront et feront réussir ceux qui l'entreprennent. Qu'ils osent seulement; comme sous Colbert, que tous les talents soient convoqués, puisque les talents exécutent.

Nous avons parlé de difficultés : chacun les connaît : l'extrémité du Louvre et celle des Tuileries qui restent à joindre, non seulement ne

sont point en face, mais encore ont chacune une aile commencée pour rendre plus apparent ce défaut. Arriver à trouver une construction qui ré-



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER D'APRÈS LES DOCUMENTS DU TEMPS.

(Collection Charles Simond.)

ponde à la dignité des trois autres côtés du Carrousel tout en dissimulant cette mauvaise disposition, tel est le problème d'aujourd'hui, dont la solution met tous les esprits en feu. Nous ne nous ferons pas juge des plans et dessins, nous contentant d'exposer seulement ceux qui se sont produits.

Ces plans, quelque nombreux qu'ils soient, peuvent se réduire à deux projets opposés, qui les résument en grande partie.

Trois obstacles, obstacles sérieux, sont présents :

1° Défaut de parallélisme et d'axe dans les deux monuments;



RUE DE LA LICORNE.

D'après une eau-forte de Martial. — (Collection Charles Ollivié.)

2° Défaut de parallélisme des deux galeries;

3° Difficultés de nivellement de l'immense étendue que l'on veut entourer.

Les deux projets devaient tendre à tourner ces inconvénients.

Le premier, ou la catégorie des premiers, joint le Louvre aux Tuileries par deux grandes galeries.

Le second élève sur la place des constructions tendant à masquer à la fois et la façade du Louvre et le défaut de parallélisme. Tous les dessins examinés, se rattachant à ces deux idées, ont un défaut plus ou moins grand; la perfection, en face de ces difficultés, étant sans doute impossible.

Ces dessins se produisent en tous lieux, sont exposés partout; chacun a pu en voir et en discuter un grand nombre.

A l'Exposition de cette année, sans remonter plus en arrière, M. Lefranc, élève de MM. Percier et Fontaine, sous le n° 1732;

M. Morel, sous le n° 1741;

M. Nepveu, sous le n° 1742;

M. Vigourel, sous le n° 1757;

en ont apporté chacun un, du mérite desquels le public peut encore tous les jours se faire juge.



LE MUSÉE DU LOUVRE, UN JOUR OU ON DONNE CINQ FRANCS D'ENTRÉE.

D'après une caricature du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Parmi ceux qui ont été déposés à la bibliothèque du Louvre, on remarque celui de M. Cusson, architecte des travaux publics, celui de l'architecte de feu l'Empereur Alexandre Ier, M. F. Mauduit;

Celui de M. Chambelland, qui propose de masquer par des constructions en fer à cheval la façade du Louvre et le défaut de parallélisme;

Celui enfin de M. Lacrosse, ministre des travaux publics, qu'il présenta à la Chambre le 22 février 1849.

Ce projet avait pour principaux considérants :

1° La nécessité d'un nouvel emplacement pour la Bibliothèque nationale, surchargée de volumes;

2° Un emplacement pour l'Exposition de peinture;

3° Un autre pour l'Exposition des produits de l'industrie.

Une demande de 31,613,950 francs accompagnait ce projet, contresigné L. Napoléon, et déclaré d'utilité publique. Il fut rejeté par la Chambre.

Après tous ces plans condamnés maintenant aux archives à perpétuité, il nous reste à donner celui de M. Visconti, l'architecte du gouvernement, chargé de le mettre à exécution. Ce projet consiste à faire avancer vers les Tuileries les deux avant-corps du Louvre.

Deux édifices, dans le même style que les ailes, et symétriques, s'avancent sur la place des deux côtés, jusqu'à quelques mètres au-dessous du guichet Lesdiguières, du côté de la Seine, et au-dessous de la rue de Rohan de l'autre.

Ces deux édifices de corps de logis, larges comme les ailes auxquelles ils se joignent, éclairés à l'intérieur par des cours, sont séparés par un passage facilitant la communication entre la place du Palais-Royal et les quais. Ces cours et corps de logis sont destinés à des services d'utilité générale.

Ce projet, tenant le milieu entre les deux extrêmes, a été vivement critiqué, et n'en semble pas moins offrir des avantages réels.

Charles DE BEUVE.

La fête de la distribution des aigles.

(10 mai)

Le 10 mai 1852, une imposante solennité militaire avait lieu dans le Champ-de-Mars : la distribution des aigles à l'armée; et une multitude considérable de spectateurs y assistait. Pour subvenir aux frais de la fête, les sous-lieutenants et lieutenants de l'armée avaient donné trois jours de solde ; les capitaines, quatre ; les chefs de bataillon et d'escadron, six; les lieutenants-colonels, sept; les colonels, huit; les généraux de brigade, dix; les généraux de division, douze ; le général en chef de l'armée de Paris, quinze.

La tribune du Prince-Président avait été dressée sur une vaste estrade élevée à la hauteur du premier étage de l'École militaire. Le fronton était rempli par des torsades de feuilles de chêne dorées, au centre desquelles était inscrit 7,500,000 (chiffre des voix obtenues par le Prince-Président lors de sa dernière élection); des deux côtés de ce chiffre, dans des médaillons étaient tracés ces mots : *Vox populi, vox Dei*.

Au fond de la tribune du Président, il y avait quatre compartiments destinés à la famille du Prince-Président, au corps diplomatique français et étranger, aux femmes des ambassadeurs et des ministres et aux hauts dignitaires de l'État.

Au milieu du Champ-de-Mars s'élevait un autel ayant vingt-cinq mètres de hauteur; sur une plate-forme élevée de huit mètres était placé le maître-autel. Rien n'avait été négligé pour frapper le regard.



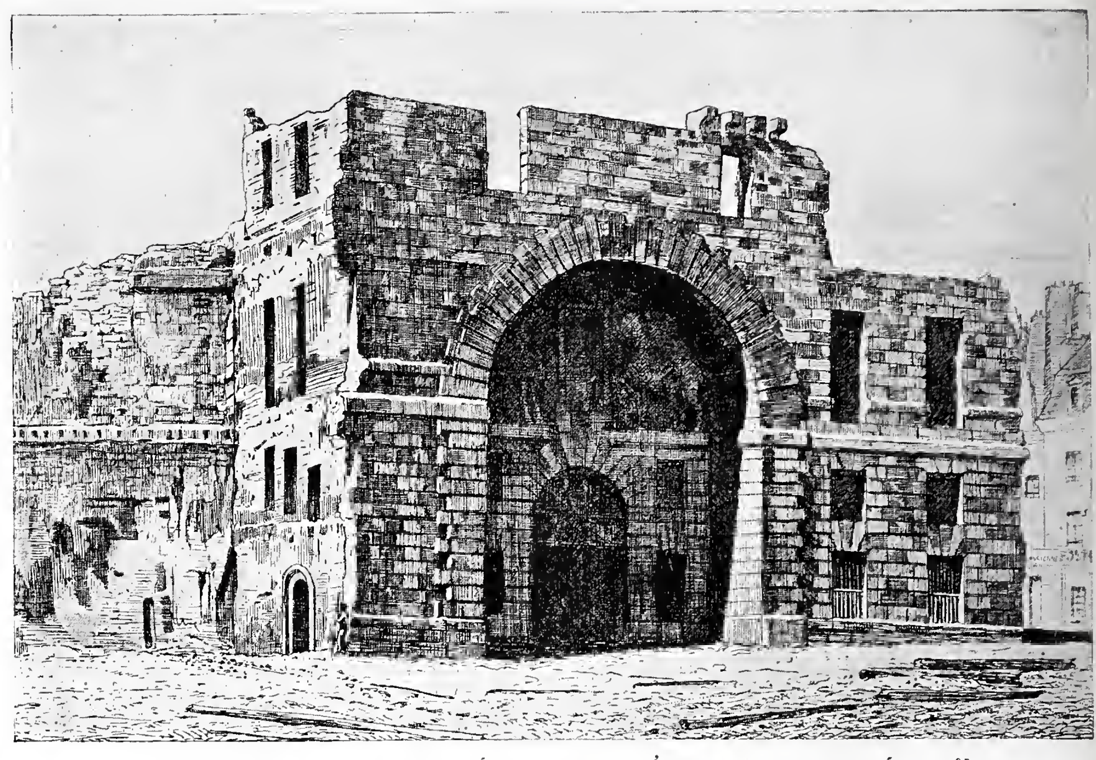
SAINT NAPOLÉON.

D'après une gravure allégorique. — (Collection G. Hartmann.)

Dès huit heures du matin, la population des faubourgs et de tous les quartiers de la capitale se porta au Champ-de-Mars et occupa les tertres qui s'élevaient de chaque côté en amphithéâtre en avant des tribunes publiques. Jamais, peut-être, Paris n'avait vu une telle foule.

Les troupes commencèrent à dix heures à prendre position : l'infanterie à droite, massée par bataillons; la cavalerie à gauche, en colonnes serrées, par escadrons. L'artillerie était au fond, en avant du pont d'Iéna.

Les délégués de chaque corps envoyés pour recevoir les aigles vinrent se placer le long des



PLACE DU CARROUSEL. — ÉCURIES DE L'EMPEREUR NAPOLÉON Ier PENDANT LES DÉMOLITIONS.

D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olivie.)

tertres, chacun auprès d'un poteau orné de deux flammes aux couleurs nationales et d'un faisceau de drapeaux surmontés d'aigles.

Vers onze heures, toutes les tribunes étaient déjà remplies.

Aux deux extrémités et aux angles de la façade de l'École militaire, plusieurs pavillons construits par le génie militaire contenaient plus de 17,000 personnes. La municipalité de Paris et l'armée avaient des tribunes spéciales construites à leurs frais.



LA VILLE DE PARIS LIVRÉE AUX MAÇONS.
Caricature du temps.
(Bibliothèque nationale.)

Enfin de chaque côté du Champ-de-Mars, sur le haut des tertres, s'élevaient des constructions de différentes formes, établies aux frais des particuliers et qui ne contenaient pas moins de 40,000 personnes. Les billets dont le prix avait été fixé à 5 francs se vendirent 50 francs, 100 francs et jusqu'à 150 francs.

L'aspect que présentaient, sous un ciel admirable, la variété des uniformes et les parures des dames, était éblouissant et offrait un coup d'œil grandiose. Les sénateurs, les conseillers d'État, les magistrats portaient le costume officiel. Dans la tribune du Corps législatif on distinguait plusieurs habits noirs; les étrangers, pour la plupart, étaient en uniforme.

Le Président, après la messe, passa au galop devant le front de l'infanterie qui le salua par les cris de : Vive Napoléon ! puis, traversant le Champ-de-Mars devant les tribunes, il alla passer en revue la cavalerie rangée à droite en colonne serrée et l'artillerie massée au fond du Champ-de-Mars. Il revint ensuite se placer devant l'autel où il salua le clergé qui répondit par des cris de : Vive Napoléon ! puis se rendit à la tribune qui lui avait été réservée et y prit place ayant à sa droite le Prince Jérôme, et derrière, debout, les ministres, les maréchaux Exelmans et Vaillant, l'amiral de



RUE DE L'EST (BOULEVARD SÉBASTOPOL) PORTE DU JARDIN BOTANIQUE 1852.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olivie.)

Mackau, les cardinaux Mathieu, Dupont et Donnet et les aides de camp de la maison militaire.

Les colonels d'infanterie étaient arrivés au pied de l'estrade; chacun d'eux alla recevoir successivement des mains du Président son drapeau, et vint se placer au pied du gradin faisant face à la tribune. Les colonels d'artillerie et de cavalerie ensuite.

A une heure moins un quart, la distribution des aigles était terminée.

GOURDON DE GENOUILLAC.

L'entrée de Napoléon III à Paris le 2 décembre.

Ce fut un spectacle saisissant que de voir le nouvel empereur passer sous cet arc de triomphe élevé par son oncle à la gloire de l'armée française... Dans les rangs de l'armée, de la garde nationale et de la population, ce n'était qu'un cri puissant, unanime, dominant le bruit du canon des Invalides qui annonçait l'entrée de Napoléon III dans cet antique palais, tout plein encore de la gloire de son nom. Sa Majesté, suivie de son cortège, a traversé à cheval le pavillon de l'Horloge, et a passé en revue, sur la place des Tuileries et la place du Carrousel, les troupes de toutes armes qui y étaient rangées. Elle a parcouru le front de toutes les lignes au milieu des plus chaleureuses acclamations. Après la revue l'empereur, suivi des généraux qui avaient formé son cortège, est monté dans les grands appartements du palais. Chacun a été frappé de la magnificence de ces appartements nouvellement restaurés. Abd-el-Kader s'était rendu aux Tuileries pour prendre part à cette grande solennité nationale et présenter ses félicitations à Sa Majesté. Les acclamations de la foule, pressée dans le jardin, ont appelé l'empereur au balcon. Il a été accueilli par un immense cri de : Vive l'empereur!

Sa Majesté s'est ensuite placée sur le balcon qui fait face au Carrousel. En ce moment, le maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, entouré des généraux de l'escorte de Sa Majesté, lisait à l'armée la proclamation de l'Empire.

(Extrait du *Moniteur*.)

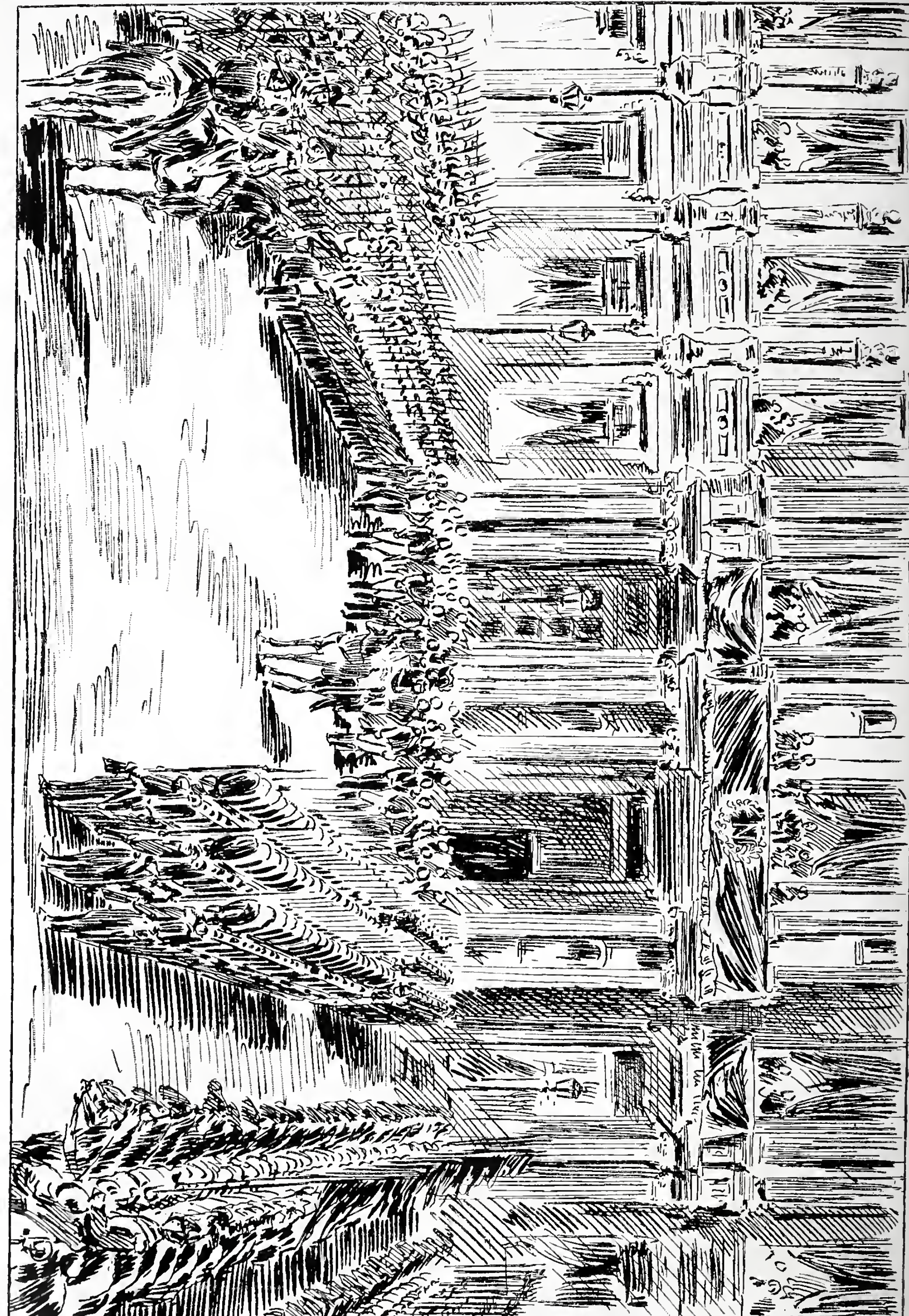
La vente des tableaux du maréchal Soult.

La rue du Sentier a vu passer, depuis trois jours, tous les carrosses du faubourg Saint-Germain et tous les coupés de la chaussée d'Antin. — La vente des tableaux du



BERLIOZ, PAR ADAM-SALOMON
Médaillon en plâtre.
(Collection de *l'Art*.)

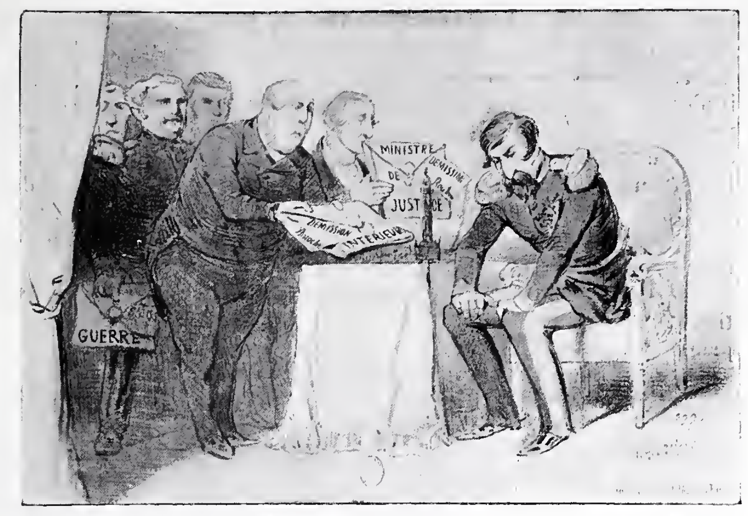
maréchal général Jean-de-Dieu Soult, duc de Dalmatie, en son vivant : voilà l'événement du jour. criées, cet article que la chronique diligente — cette fois — nous demande deux heures trop tôt—



PROCLAMATION DE L'EMPIRE AUX TROUPES.
D'après un croquis de 1852. — (Collection Charles Simond.)

Pendant que nous écrivons, sur notre genou, et d'une plume hâtée, dans un coin de la salle des on s'arrache, sous le feu des enchères, les Murillo, les Zurbaran, les Ribeira... Les pistoles, les rou-

bles et les ducats nous passent par-dessus la tête... — Cependant, les garçons impitoyables enlèvent et retournent vers le mur chaque toile vendue, sans nous laisser le temps de lui jeter un dernier regard et d'achever la note commencée. Je ne sais rien de plus triste que ces éternels adieux à des chefs-d'œuvre... sur lesquels on avait un peu compté. — Nos sentiments sont partagés par la foule très compacte qui nous entoure... Chacun fait à son voisin l'histoire de cette galerie, dont la célébrité *fut* européenne : ce n'était pas une collection particulière, c'était un musée. — Mais quoiqu'une telle vente soit pour le monde des arts un de ces événements qui ne se renouvellent pas deux fois dans le cours d'un siècle, celle-ci n'a pas été seulement une émotion artistique, mais — j'ose le dire — un deuil national. L'origine de ces tableaux devait peut-être les préserver d'un pareil sort; ils avaient été payés de trop de sang français pour qu'on les troquât contre un peu d'or étranger... beaucoup d'or si vous voulez — le poids n'y fait rien — au contraire! Tel a été, depuis cinquante ans, le sort des grands tableaux de nos anciennes collections. — Qu'ils appartiennent à des particuliers ou à des princes, ils ont presque tous quitté la France... Mais enfin, les *autres* étaient maîtres d'agir à leur gré; aujourd'hui, le sentiment public ne semble pas accorder le même droit à M. le maréchal général... Il fallait vraiment la dureté de l'âge de fer où nous vivons, pour nous condamner à d'aussi tristes spectacles. Il y a des positions qui obligent : le maréchal Soult l'a oublié, le public s'en est souvenu. Le maréchal a rendu des services : qui le nie? Mais la France l'a comblé de sa reconnaissance.



L'ANNÉE COMMENCE A PEINE ET TOUS M'APPORTENT DÉJA LEUR DÉMISSION

Caricature du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Sous un règne assez oublieux des anciennes traditions, on a ressuscité pour lui la plus haute dignité militaire de l'ancienne monarchie. — On est allé jusqu'à payer ses ports de lettres... et il n'a même pas songé à écrire le nom de son pays sur un codicille !

Un maréchal général de Louis XIV aurait rendu à la France ce qu'il devait à la France! — On se disait tout cela dans la salle de vente, en s'arrêtant devant les Moralès, les Ribalto, et les Fernandez de Navarette,.. On se disait que les généraux ne doivent pas vaincre pour eux, mais pour leur patrie; on se disait que quand Bonaparte rapportait, dans les fourgons de son armée victorieuse, les dépouilles opimes de l'Italie, il ne les destinait pas aux salons de Joséphine, mais qu'il les appendait glorieusement aux vieilles murailles du Louvre; on se disait que quand Bourmont eut pris Alger, — qu'il arrosa du sang de son fils, — il ne s'enrichit pas des trésors du dey... « Eh bien, soit! faisaient les autres, qu'il les ait gardés pendant sa vie; il les avait eus à une époque où l'on n'avait plus le temps de discuter bien à fond les questions de propriété, mais à sa mort... il fallait les rendre, puisqu'il ne pouvait pas les emporter avec lui. — D'autant plus, disait un autre, que la *famille* n'aime pas les tableaux — puisqu'elle les vend. — C'était bien le cas, reprenait un artiste, de faire un petit décret; c'est si simple... rien qu'une signature à donner — l'administration des beaux-arts eût préparé le projet... »

— Oui, fit un stagiaire, et *M. Debelleyme!* — On voit bien que vous ne lisez pas LE DROIT, *Journal des Tribunaux*. Puis d'ailleurs, continua notre



LE SPECTRE ROUGE.

Caricature de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

Berryer en herbe, enchanté de faire un *speech*, il n'est pas sain, à une époque où l'on se souvient encore du trop fameux axiome : *La propriété, c'est le vol!* il n'est pas sain de froisser les idées morales d'un peuple, et d'altérer en lui les notions du juste et de l'injuste... Je ne m'occupe pas de l'origine des biens, mais je soutiens qu'il y a *prescription*, donc...

— Donc, vous ne savez pas ce que vous dites, reprit l'artiste impatienté d'avoir tort.

— Reste un moyen, s'écria mon stagiaire obstiné : exproprions les possesseurs pour cause d'utilité publique, et nous leur rembourserons... tout ce que le maréchal a payé...

— Ce jeune homme ira loin... si on ne l'arrête pas.

— En place! messieurs, en place! on va commencer.

Le bruit sec du marteau d'ivoire interrompit toutes les conversations particulières.

L'adjudication de la *Conception de la Vierge* de Murillo a été tout un drame, avec des émotions de cinquième acte. Je ne croyais pas qu'il pût y avoir autant de poésie dans une vente à l'encan : le marteau du commissaire-priseur avait ce jour-là la puissance magique d'une baguette de fée.

A quatre heures sonnant, un amateur-expert, connu des *dilettante* de la peinture, M. Georges, appela le n° 57 du catalogue. — *C'était lui!* Ce fut un coup de théâtre; la mise à prix de 150,000 francs fut immédiatement couverte. — Les enchères rapides, et qui sautaient par bonds de 4 ou 5,000 francs, s'élevèrent bientôt à 250,000 francs. — Ici, trois ou quatre amateurs essoufflés s'arrêtèrent sous prétexte de reprendre haleine... et ne repartirent pas. Le marquis d'Hertfort et le comte de Nieuwerkerke, rivaux supposés, gardaient le plus profond silence. — A 300,000 francs, il n'y avait plus que trois concurrents : M. de la Neuville, un personnage que l'on supposait appartenir à la Russie, — et un homme vêtu de noir — adossé à un pilier. En cinq minutes et par élans inégaux, on atteignit 400,000 francs. — Une triple salve d'applaudissements salua ce chiffre respectable. — En moins de rien on arriva au demi-million : le terrain était déblayé de tout obstacle, et le champ restait libre à l'homme noir et à M. de la Neuville; l'un et l'autre cherchèrent dans la salle, par un regard *circulaire*, plein de parades et de feintes, un ordre ou une inspiration. — Ces deux messieurs ne se parlaient plus que par mille francs; *quatre-vingt-cinq* paroles furent ainsi échangées comme des défis.

LA MODE EN 1852.
Robe en soie et nouveautés des magasins de Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin, 45. Lingeries et broderies de TERNISSIÉRI, DORLÉ et Cie.

— *Cinq cent quatre-vingt-cinq* mille francs! s'écria le commissaire.

— Laissez-moi respirer, fit M. de la Neuville.

Et chacun de rire.

— Eh bien, cinq cent quatre-vingt-six, reprit-il alors.

Ici, l'homme noir pâlit, passa la main sur son front, mordit son mouchoir, fit entendre quelques mots inarticulés... et disparut. La légende dira que c'était l'âme du maréchal Soult, qui avait obtenu un *congé*, pour revoir son tableau... et qui entendait battre le rappel. — « L'enchère n'est pas couverte? Le marteau d'ivoire se lève. — Un silence profond régnait dans l'assemblée. — Une fois... deux fois... trois fois!... et le marteau retombe.

Alors M. de Nieuwerkerke, debout et d'une voix ferme : « *Au Louvre, messieurs!...* » (1) Les hurrahs éclatèrent avec un enthousiasme indescriptible; et nous crûmes être vrais en disant à M. de Nieuwerkerke : « Toute la France vous remerciera demain! »

Louis ENAULT.

(1) Dès le lendemain le tableau était au Louvre. En effet, il occupe une place d'honneur dans le *Salon carré*, qui est notre *tribune de Florence*, à côté de Véronèse et pas loin de Raphaël. Il est chez lui.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1852

Janvier.

1er. — **Te Deum** d'actions de grâces à **Notre-Dame.** — Réceptions aux Tuileries.

4. — **Bal donné** au président de la République **par le préfet de la Seine.**

9. — **Soixante-six représentants sont expulsés** de France, dix-huit éloignés momentanément.

21. — **Emile Perrin,** directeur de l'Opéra-Comique, est nommé **chevalier de la Légion d'honneur.** Après le spectacle, un banquet lui est offert par la troupe de l'Opéra-Comique.

22. — **Création d'un ministère de la police générale** (dont est chargé M. de Maupas).

23. — **Démission de M. de Morny,** ministre de l'intérieur, à la suite du décret (signé la veille) de confiscation des biens la famille d'Orléans, désapprouvé par lui. Démission pour le même motif du procureur général de la Cour de cassation.

Février.

5. — **Inauguration de l'église Saint-André,** rue de la Chaussée-d'Antin (dans l'ancienne salle du bal d'Antin). — Ouverture du marché dit du Champ-des Capucins.

17. — **Décret organique sur la presse.**

24. — **Inauguration du palais des Tuileries.** (Pour les fêtes données à cette occasion dans le palais, trente mille demandes de billets, huit mille invitations.)

27. — Mlle Rendu, en religion sœur Rosalie, supérieure de la maison de charité, rue de l'Epée-de-Bois, nº 5, est nommée chevalier de la Légion d'honneur.

Mars.

14. — **Conversion de la rente 5 pour 100.**

21. — **Revue de l'armée de Paris par le président de la République. Inauguration de la médaille militaire.**

27. — **Levée de l'état de siège.**

29. — Séance **d'ouverture de la session législative,** aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux.

Avril.

1er. — Senatus-consulte qui fixe à douze millions **la liste civile du président de la République.**

2. — Inauguration du **temple israélite de la rue Notre-Dame-de-Nazareth.**

Mai.

10. — Au Champ-de-Mars, **distribution des aigles aux drapeaux.** Discours de l'archevêque de Paris. Un marin chargé de planter le nouveau pavillon sur le palais de l'Elysée tombe et se tue. — Serment prêté par les fonctionnaires. **Démission de Villemain et de Cousin.** Refus d'Arago.

11. — **Bal offert à l'armée de Paris** par le président de la République.

12. — **Banquet de huit cents couverts** offert aux officiers supérieurs par le président de la République, **aux Tuileries.**

13. — **Banquet de deux mille quatre cents couverts** offert **à l'École militaire,** par le président de la République aux sous-officiers et aux soldats décorés de la médaille militaire.

19. — **Vente de la galerie de tableaux du maréchal Soult.** Cette vente dure trois jours. (*Vision de saint Jean,* d'Alonzo Cano, vendue 12,000 fr. au marquis d'Herfort. — *Saint Pierre-aux-Liens,* de Murillo, vendu 151,000 francs à M. Thurneyssen, pour l'Empereur de Russie. — La *Conception de la Vierge,* de Murillo, vendue 586,000 francs au Musée du Louvre, etc.)

25. — **Inauguration de l'hôpital** et maison de retraite **pour les Israélites,** rue Picpus, 76 (fondé par James de Rothschild).



G. DE HEECKEREN.
Homme politique
(1812-1889.)



ALPH. GENT.
Homme politique
(1813-1895.)



JEAN REYNAUD.
Homme politique
(1806-1863.)



EUGÈNE BURNOUF.
Orientaliste (1801-1852.)



P. LACROIX.
Dit le bibliophile JACOB
(1807-1884.)



E. FEYDEAU.
Littérateur (1821-1873.)

27. — **Réception d'Alfred de Musset à l'Académie française.**

Juin.

28. — **Message du président de la République** au Corps législatif.

29 — **Arrestation** dans une maison **de la rue de la Reine-Blanche,** près de la barrière de Fontainebleau, **de treize conspirateurs** qu'on surprend en train de fabriquer une machine infernale.

Juillet.

12. — Les travaux d'agrandissement de **l'Hôtel des dépôts et consignations** sont déclarés d'utilité publique.

17. — **Inauguration du chemin de fer de Paris à Strasbourg.**

25. — Pose de la première pierre des **nouvelles ailes du Louvre.**

26. — Décret portant que le **maréchal Exelmans,** vu ses services, sera inhumé à l'hôtel des Invalides.

Août.

17. — Décret déclarant d'utilité publique l'exécution d'un chemin de fer formant le **prolongement du chemin de fer de ceinture** et qui, partant de la gare Saint-Lazare, aboutira à Auteuil par Neuilly et Passy.

25. — **Distribution des prix du Concours général.**

Septembre.

6. — Le ministre des finances rembourse à la Banque de France le prêt de 50 millions que cette institution avait fait au Trésor en 1848.

9. — Le président de la République affecte une somme de 20,000 francs à fonder une **Caisse de retraite et de secours mutuels pour les employés et ouvriers des manufactures des Gobelins, de Sèvres, etc.** Une somme de 15,000 francs est mise à la disposition du maire de Versailles pour la caisse de retraite et de secours mutuels du personnel du Musée.

14. — **Le président de la République part de Paris** pour visiter les populations du centre et du midi de la France.

Octobre.

16. — **Retour du président de la République à Paris.** Escorté par cinquante-deux escadrons de cavalerie, il passe sur les grands boulevards où ont été dressés des arcs de triomphe. L'armée et la garde nationale forment la haie. Aux vœux exprimés par le préfet de la Seine pour le rétablissement de l'Empire, le président répond : « Si la France veut l'Empire, c'est qu'elle pense que cette forme de gouvernement garantit mieux sa grandeur et son avenir. Quant à moi, sous quelque titre qu'il me soit donné de la servir, je lui consacrerai tout ce que j'ai de dévouement. »

19. — **Le président quitte l'Elysée pour se rendre au palais de Saint-Cloud.**

Novembre.

1er. — Décret réorganisant l'**Ecole polytechnique.**

4. — **Message du président au Sénat** relativement au rétablissement de l'Empire.

7. — Vote par le Sénat du **sénatus-consulte** appelant le peuple à voter **sur le rétablissement de l'Empire** héréditaire dans la ligne directe légitime ou adoptive de Louis-Napoléon.

20. — Décret instituant la première société de **Crédit mobilier.**

21 et 22. — Elections pour le rétablissement de l'Empire (sur 8,140,660 votants, 7,824,189 oui).

25. — Message du président de la République au Corps législatif, à qui il demande « d'attester au monde la spontanéité du mouvement national qui le porte à l'Empire... en constatant la liberté du vote et le nombre des suffrages ».

30. — Décret ordonnant la **mise en liberté** immédiate **de tous les individus contre lesquels s'exerce** en ce moment **la contrainte par corps** pour le recouvrement des amendes et frais pour délits et contraventions. Remise leur est faite de leur dette.

Décembre.

1er. — Le Corps législatif se rend à **Saint-Cloud** à huit heures et demie du matin. Billault, président du Corps législatif, remet à Napoléon III la déclaration constatant le recensement général des votes et l'adoption du plébiscite présenté les 21 et 22 novembre à l'acceptation du peuple. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le préfet de la Seine donne lecture du décret qui proclame Louis-Napoléon Bonaparte empereur sous le titre de Napoléon III. Des salves de cent-un coups de canon sont tirées. Le soir, illuminations.

2. — Entrée solennelle de Napoléon III à Paris, par l'arc de triomphe de l'Etoile.

3. — Visite de l'Empereur à l'Hôtel-Dieu et au Val-de-Grâce : il laisse à chaque directeur 10,000 francs pour les malades.

5. — Banquet des ministres, députés, etc. Comme c'était un samedi, on envoie demander à l'archevêque de Paris (qui l'accorde sans hésitation) la permission de faire gras.

11. — Inauguration du Cirque Napoléon (boulevard du Temple) en présence de l'Empereur.

25. — Sénatus-consulte portant **modification de la Constitution.**

Monuments et Fondations.

La construction du **Palais de l'Industrie** est commencée sous la direction de l'architecte Viel. — Construction de la **mairie de Montrouge**. — Construction du **Cirque Napoléon**, boulevard du Temple. — Achèvement de la **gare de Lyon,** de la **gare Montparnasse**.

Décret (22 janvier) par lequel la propriété de **Monceaux** passe moitié à la ville, moitié aux frères Pereire. — Décret (18 février) affectant le **Petit Luxembourg** à la résidence du grand référendaire du Sénat.

Achèvement de la **rue Bonaparte**. — Décret (24 juillet) relatif au percement de la **rue des Ecoles**.

Décret (22 janvier) affectant une somme de 10 millions à l'amélioration des **logements insalubres.** — Décret (26 mars) sur les **bureaux de placement**.

Création à Paris (décret du 28 mars) du **Crédit foncier** de France, installé dans l'hôtel de Villequier d'Aumont, rue Neuve-des-Capucines.

Eclairage de Paris en 1852 : 12,579 appareils (12,494 au gaz et 85 à l'huile).

La vie de la rue.

Fermeture du **bal de l'Astre,** rue Saint-Antoine. — Ouverture du **théâtre des Folies-Meyer,** boulevard du Temple (plus tard, sous la direction Hervé, Folies-Concertantes).

Ouverture du cabaret **le Cochon fidèle**, rue des Cordeliers.

Dans la salle Montesquieu, le 20 mars, lutte entre **Arpin, le terrible Savoyard,** et **Marseille** qui **tombe** son rival.

Bœuf gras de 1852 : Manlius.



JULES TASCHEREAU.
Homme politique (1801-1874.)



PIERRE-NAPOLÉON BONAPARTE.
Homme politique (1815-1881.)



P.-M. PIÉTRI.
Préfet de police (1809-1864.)



MOLÉ.
Homme politique (1788-1855.)



NÉLATON.
Chirurgien (1807-1873.)



MÉRIMÉE.
Romancier (1803-1870.)

Beaux-Arts.

Salon de 1852 : *les Femmes gauloises,* par Glaize. — *Deux pigeons,* par Gustave Deville. — *Francesca et Paolo, Tibère à Caprée,* par Gendron. — *Fleurs,* par Mlle Merdorf. — *Une Représentation chez Guignol,* par Hamon.

Le nombre des tableaux envoyés par chaque artiste est réduit cette année pour la première fois à trois.

Concerts du Conservatoire : 11 et 25 janvier. — 8 et 22 février. — 7 et 21 mars. — 4, 9, 11 et 18 avril.

Le Conservatoire de musique reprend le titre *d'impérial.*

La vie littéraire.

Mérimée : *Nouvelles.* — **Victor Hugo** : *Napoléon le Petit.* — **Emile Augier**. *Poésies complètes.* — **Lamartine** : *Graziella.* — **Théophile Gautier** *Italia. Emaux et Camées.* — **Gérard de Nerval** : *Lorely, souvenirs d'Allemagne.* — **Leconte de Lisle** : *Poèmes antiques.*

Élection de **Berryer à l'Académie française**.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 19 février. *Diane,* drame, 5 actes en vers, par Emile Augier. — 21 avril. *Le Bonhomme Jadis,* comédie en 1 acte, par Henry Mürger. — 18 juin. *Ulysse,* tragédie en 5 actes, par Ponsard.

Opéra. — 23 avril. *Le Juif-Errant,* opéra-ballet en 5 actes, paroles de Scribe et Saint-Georges, musique d'Halévy. — 29 décembre. *Orfa,* ballet en 2 actes, paroles de Leroy, Trianon et Mazilier, musique d'Adam.

Théâtre Lyrique. — 21 février. *La Poupée de Nuremberg,* opéra-comique en 1 acte, paroles de Leuven et Arthur de Beauplan, musique d'Adam. — 4 septembre. *Si j'étais Roi,* opéra-comique en 3 actes paroles de d'Ennery, musique d'Adam.

Opéra-Comique. — 14 avril. *Galathée,* opéra-comique en 2 actes, paroles de Michel Carré et Jules Barbier, musique de Victor Massé (succès). — 19 juillet. — *La Croix de Marie,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Lockroy et Dennery, musique d'Aimé Maillart. — 21 décembre. *Marco Spada,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber. **Début de Caroline Duprez.** — 31 décembre. **Début de Mlle Belia.**

Odéon. — 21 mai. *Le Bougeoir,* comédie, 1 acte en prose, par Clément Caroquel (succès). — 5 septembre. **Début de Kime.** — 23 novembre. *Grandeur et Décadence de Joseph Prudhomme,* comédie, par Henry Monnier. — 26 décembre. *Le Feuilleton d'Aristophane,* comédie, 2 actes en vers, par Théodore de Banville et Philoxène Boyer.

Vaudeville. — 2 février. *La Dame aux Camélias,* pièce en 5 actes, par A. Dumas fils (grand succès).

Gymnase. — Début de Lafontaine.

Palais-Royal. — 19 août. *Le Misanthrope et l'Auvergnat,* vaudeville en 1 acte, par Lubize, Labiche et Siraudin. **Début de Brasseur.**

Porte-Saint-Martin. — 8 septembre. *Le Bossu* drame en 6 actes, par Paul Féval et Anicet Bourgeois (grand succès).

Gaîté. — 31 octobre. *La Bergère des Alpes,* drame en 5 actes, par Charles Desnoyers et Dennery (grand succès).

Ambigu. — Charles Desnoyers devient directeur.

Les morts de l'année.

L'archéologue **Burnouf**. — **Armand Marrast,** ancien maire de Paris (10 mars). — Le dessinateur **Tony Johannot.**

LE SECOND EMPIRE

1853-1870



OVATION DES PARISIENS A NAPOLÉON III ET A L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.

Photographie d'un tableau de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

SEPTIÈME ÉPOQUE

LE SECOND EMPIRE

RÈGNE DE NAPOLÉON III

I. — Paris administratif.

Napoléon III, dès son avènement au trône, conçut le projet de reprendre et d'achever le plan de Napoléon Ier : Faire de Paris « la ville unique au monde » et, comme dira plus tard un poète, « le chef-lieu de l'Europe, le chef-lieu suprême » qu'aucune autre capitale ne pourra égaler en splendeur. Pour cela, multiplier partout les nouvelles et larges artères, les grands édifices, les embellissements. A cette pensée dont la réalisation, commencée dès 1804 et même sous le Consulat, s'était lentement continuée sous les divers régimes avec des temps d'arrêt, le second Empire en associa une autre : transformer les divers quartiers de Paris par l'éventrement de centaines de maisons, le percement de nombreuses rues, la création de boulevards latéraux à ceux existant déjà, le dessin de squares; rendre ainsi toute insurrection parisienne impossible, en ôtant aux mécontents le moyen de faire des barricades et en formant un réseau stratégique semblable à une toile d'araignée, de manière à pouvoir en toute circonstance balayer les émeutiers en les faisant charger par la cavalerie et mitrailler par le canon.

Les Parisiens qui, sous Louis-Philippe, criaient naguère, à grande clameur, que les fortifications de M. Thiers les embastillaient, ne virent pas que le bouleversement de tout le vieux système des rues étroites et enchevêtrées, la disparition de la plupart des anciennes ruelles, barrées, jadis, par la chaîne, mettraient désormais à découvert tous ceux

qui auraient encore la velléité, un jour ou l'autre, de prendre le fusil contre le gouvernement. Loin de s'opposer à des travaux qui avaient pour but principal d'empêcher non seulement la Révolution, mais jusqu'aux simples Frondes, ils y applaudissent avec enthousiasme. « Qu'on jette bas les rues malsaines et qu'on ouvre des rues spacieuses; qu'on fasse place au soleil dans les quartiers sombres; qu'on donne à Paris des poumons là où il éprouve de la peine à respirer; il le faut, puisque l'hygiène l'ordonne et que le progrès l'exige. » Qui écrit ceci ? Louis Blanc. Ainsi les pires adversaires de Napoléon III approuvaient, pendant que la population était ravie.

C'est que ces constructions, entreprises dans presque tous les arrondissements simultanément, amenaient — en même temps qu'un afflux considérable d'ouvriers de tous les métiers et d'étrangers cosmopolites, en une crue toujours renouvelée — le décuplement de la consommation, celui de la circulation de l'argent, et par suite l'essor prodigieux du commerce et de l'industrie. Guizot s'était contenté d'indiquer la formule pour sortir de la gène, mais il n'avait fourni qu'aux privilégiés l'occasion d'appliquer sa théorie sur la nécessité de faire fortune. Napoléon III fait mieux : il enrichit du même coup Paris et les Parisiens.

Dès 1853, les affaires jouissent d'une prospérité si brillante, si ininterrompue que, pour des milliers de favorisés, la corne d'abondance paraît inépuisable. Les rêves les plus fous semblent devoir s'exaucer. Il n'est si petit marchand qui ne possède des rentes, voire des immeubles au soleil, et ne puisse en dix ans, parfois plus tôt, passer, avec de beaux bénéfices encaissés, la main à son successeur. Les misérables eux-mêmes bénissent cette ère d'or, qui, sous l'égide de la paix proclamée en de solennels discours auxquels on ajoute foi, doit voir bientôt l'extinction du paupérisme en réalisant les promesses des idées napoléoniennes.

Toutes les ambitions comptent sur des satisfactions et les obtiennent. Armée, clergé, haute finance, bourgeoisie déjà cossue et celle qui le sera demain, classes laborieuses des villes et des campagnes, aucune catégorie de la société n'est perdue de vue. Les irréconciliables mêmes, ceux qui resteront en exil jusqu'à la fin, s'écrient que « l'univers penche enfin du bon côté » et chantent « le verdissement du printemps universel ».

L'Exposition de 1867 met le comble à cette ivresse générale. Alors Paris a le vertige. La « vaste sonnerie joyeuse » qui invite toutes les nations à « la fête universelle de la fraternité humaine » retentit dans toutes les âmes parisiennes. Victor Hugo, de la même plume qui, en 1853, burinait les *Châtiments*, écrit, quatorze ans après, ces paroles vibrantes : « Subis un élargissement fatal et sublime, ô ma patrie, et de même qu'Athènes est devenue la Grèce, de même que Rome est devenue la chrétienté, deviens le monde. »

Or, pour tous, la France avec le monde se résument dans Paris. Écoutez Eugène Pelletan (je ne cite à dessein que des irréconciliables) : « On a le droit de dire, sans exagération de patriotisme, que Paris, assis sur la montagne de diamant de sa propre civilisation, le regard plongé dans l'infini, le livre de la sibylle ouvert sur ses genoux, embrasse le monde entier, comme Briarée, dans l'étreinte de son génie. »

Pour opérer ce charme, il fallait un magicien : ce fut Haussmann.

Parisien de Paris, fils de journaliste, petit-fils de conventionnel, il était de bonne heure entré dans l'administration et y avait fait preuve d'aptitudes remarquées. Préfet pendant la monarchie de Juillet et sous la présidence de Louis-Napoléon, il était à la tête du département de la Gironde lors du voyage présidentiel à Bordeaux et se trouva tout désigné pour remplacer Jean-Jacques Berger à l'Hôtel de Ville de Paris.

La tâche qu'il accepta était immense. Il ne s'agissait de rien moins, dans la conception de Napoléon III, que de rebâtir Paris. Pendant les dix-sept ans que le baron Haussmann resta en fonctions (du 22 juin 1853 au 5 janvier 1870), il se dévoua à cette œuvre avec une ardeur indéniable. Les résultats répondirent, comme exécution du plan impérial, aux efforts du préfet de la Seine. Grâce à lui et à ses collaborateurs Merruau, Segaud, Alfred Blanche, Alphand, Paris prit ce magnifique aspect que l'on a comparé à bon droit à un gigantesque décor de féerie.

Seulement cela ne se fit pas sans dépenses, et celles-ci furent énormes. On n'a pas oublié le mot de Jules Ferry dans le pamphlet qui fit sa fortune politique et qu'il intitula *Comptes fantastiques d'Haussmann* : « Nos affaires sont conduites par un dissipateur et nous plaidons en interdiction. » L'accusation était fondée; les prodigalités, on peut dire le gaspillage de l'administration préfectorale, mirent le crédit de Paris en péril. Personne ne le niait d'ailleurs ; mais, comme il arrive fréquemment dans les opérations budgétaires, on tablait sur l'avenir en grevant le présent.

L'Exposition de 1855 avait donné le branle au développement économique; on se persuadait que celui-ci n'aurait point de limites, et l'on laissait le préfet jouer son va-tout parce qu'il promettait de faire charlemagne plus tard. En attendant, on comptait sur les plus-values des recettes d'octroi. Pour les rendre possibles, on élargit l'enceinte de Paris. D'un seul coup, en 1860, sa superficie, qui n'était au commencement du siècle que de 3,370 hectares et n'avait guère augmenté, mesura 7,800 hectares, c'est-à-dire plus du double, et la population fixe s'accrut d'un demi-million d'habitants.

L'annexion des communes intra-muros s'étendant jusqu'aux fortifications fut, il est vrai, vivement combattue par ses adversaires et très discutée même par plusieurs de ses partisans. Mais elle triompha des résistances. La volonté de l'Empereur tenait lieu de raison.

Prononcée par la loi du 16 juin 1859 qui entra en vigueur le 1er janvier 1860, l'expansion de Paris eut pour conséquence de fournir de nouvelles ressources municipales, par les recettes de l'octroi dont la limite était reportée à la nouvelle enceinte, mais elle augmenta considérablement les charges de la Ville par suite des grands travaux d'aménagement des nouveaux quartiers.

Il fallut avoir recours à un emprunt. Le préfet, grisé par les succès qu'il avait obtenus en 1855 lorsqu'il fit une première fois appel à la souscription publique, se crut sûr de réussir de même en 1860 : il n'eut qu'une déconvenue. L'épargne ne se prêta plus à ses combinaisons, quoique la situation du marché financier de Paris fût excellente.

Le baron Haussmann crut que l'épargne le boudait; il n'en eut cure, prétendit se passer d'elle jusqu'à ce qu'elle se fût amendée, et sans hésitation, il poursuivit les travaux.

Une nouvelle souscription aux obligations de l'emprunt de 1860, ouverte en 1862, lui fut favorable, grâce à l'abaissement du prix d'émission ; mais le produit qu'elle donna fut moindre. Une fois pris dans l'engrenage, on ne pouvait plus s'arrêter. Les emprunts se succédèrent à des intervalles rapprochés. Celui de 1865 fut de 300 millions.

Emprunter, pour une ville comme pour un particulier, c'est s'obérer en se fiant à l'illusion des bénéfices futurs qui devront compenser les dépenses présentes. Or, on fit plus que dépenser, on creusa un gouffre. La Ville y aurait peut-être sombré avant la chute de l'Empire si le Corps législatif n'était intervenu pour imposer l'économie au préfet.

Le baron Haussmann ne se dissimulait pas que la fièvre du bâtiment viciait le sang parisien. Il était trop intelligent pour ne pas reconnaître que cette folie du moellon, comme on l'a appelée, devait avoir une répercussion funeste sur la vie de la capitale et que plus sa dette croissait, plus son fardeau allait peser sur les années à venir. Mais il n'était



LA VILLE DE PARIS SE DONNANT DES ÉTRENNES ET S'OCTROYANT SEULE LES MAISONS DE LA BANLIEUE.

D'après un dessin de Cham. — (Bibliothèque nationale.)

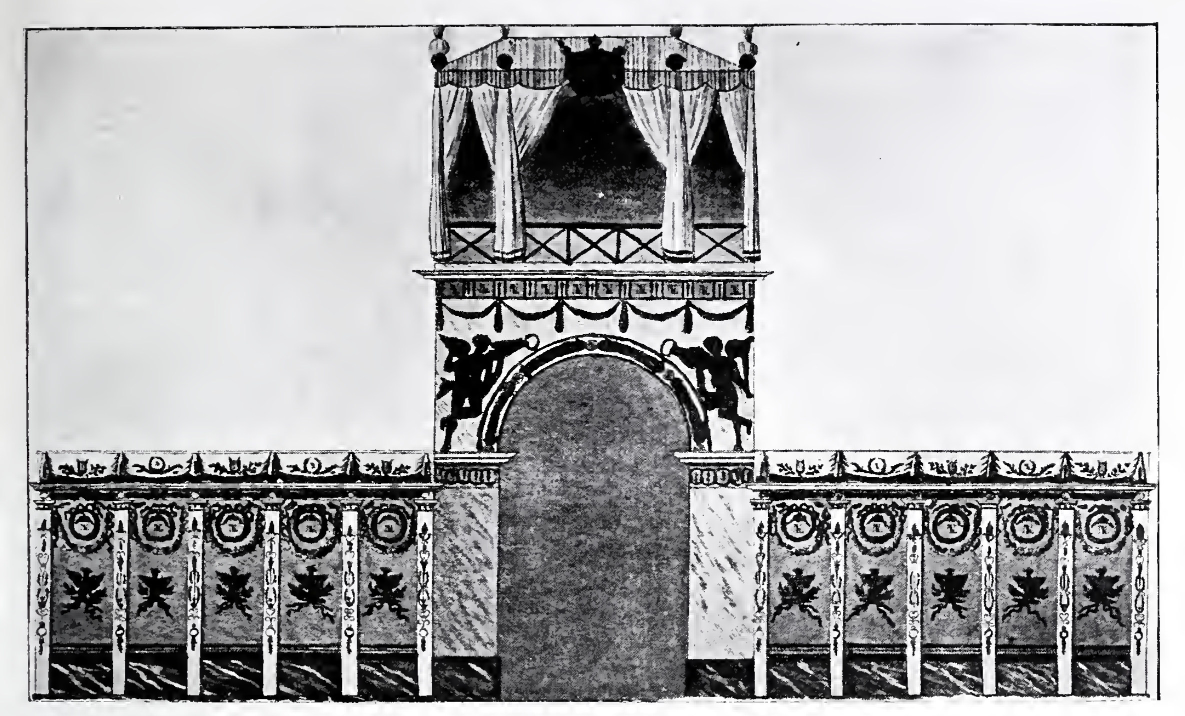
plus libre d'endiguer le flot. Il devait satisfaire l'Empereur qui ne voulait pas laisser inachevé son plan stratégique, et, d'autre part, il était forcé de donner jusqu'au bout du travail aux milliers d'ouvriers attirés à Paris et qui n'auraient pas manqué de protester par des émeutes contre un brusque chômage succédant à une brillante période de beaux salaires.

L'histoire ne refusera peut-être pas au baron Haussmann le nom de « grand préfet » que lui donnèrent beaucoup de ses contemporains, mais elle dira qu'ayant à résoudre des difficultés colossales, il se basa trop témérairement sur les prévisions de l'activité économique de Paris. Se trouvant en présence d'une œuvre assurément grandiose, mais hardie et réclamant des sacrifices tout à fait inusités jusqu'alors, il s'imagina qu'il pourrait puiser sans compter dans des ressources qui lui

paraissaient intarissables. Ce fut sa grave erreur. Il opéra comme l'architecte qui commence par n'évaluer que sommairement les frais de la bâtisse et fait monter le devis avec les étages. Son premier budget de dépenses fut bientôt épuisé; il ne recula pas devant les expédients et construisit son merveilleux Paris sur un abîme financier. Quand il vit, sans équivoque possible, où il menait fatalement les contribuables et quelle crise il suscitait, le recul ne lui était plus possible. Il fit alors ce que tente le négociant chargé de passif pour ne pas perdre la confiance du public : il masqua sa situation en se livrant à des virements, à des opérations fictives; il s'appuya sur les bénéfices en perspective de la spéculation, sur la hausse des prix des terrains, sur des évaluations plus séduisantes par leurs promesses que par leurs rendements réels, et il mérita, en dépit de ses efforts pour sortir victorieusement de ses embarras, le reproche qu'on lui adressa de les avoir créés. Très capable de concevoir un plan d'embellissement de Paris à la fois vaste dans l'ensemble et systématique dans le détail, l'administrateur des intérêts de la ville aurait dû être doublé d'un financier réfléchi. Il n'en eut aucune des qualités. Il est certain que si le baron Haussmann était resté à la préfecture de la Seine pendant un an de plus, Paris aurait été acculé à la banqueroute. On put s'en convaincre après la chute de l'Empire, lorsque le conseil municipal, appelé, en 1871, à reconstituer les finances de la Ville, mit sous les yeux des contribuables parisiens, sans ambiguïté, l'état de leurs charges. L'exercice 1869 avait fait passer le service de la dette de 31 millions à 62.842,200 francs, et le déficit ne put être comblé que bien des années après.

NAPOLÉON III ET SON ÉTAT-MAJOR.
D'après un tableau de MEISSONIER. — (Musée du Luxembourg.)

L'administration de Haussmann peut donc se résumer en une constatation de qualités d'initiative et de travail que compromirent la griserie et l'imprévoyance des moyens employés. Il avait charge non seulement du présent, mais aussi du lendemain. Il laissa au lendemain le soin de se tirer d'affaire et le greva d'avance si lourdement que, sans Alphand, la ruine de la Ville sous la troisième République eût été inéluctable et la catastrophe complète. Les fautes de cette gestion, en apparence géniale, mais au vrai condamnable, ne pèsent toutefois pas sur le préfet seul. Napoléon III y eut une grande part de responsabilité et les Parisiens eux-mêmes n'en sont pas tout à fait indemnes. Sans doute le conseil municipal était composé d'hommes liges, qui, nommés par le chef de l'Etat, au lieu d'être élus, ne pouvaient être considérés comme les représentants et les mandataires de la population parisienne. Sans doute aussi le Corps législatif, qui avait droit de contrôle sur la préfecture, ne comptait dans les rangs de l'opposition libérale et républicaine, protestant contre les dépenses extraordinaires, qu'une faible minorité demandant vainement un conseil municipal électif. Mais on ne peut nier que la masse des Parisiens s'endormait dans l'indifférence. La bourgeoisie ne voyait dans les extravagances du préfet de la Seine qu'une habile manœuvre pour occuper les ouvriers à bâtir au lieu de leur laisser le temps de conspirer, de manifester ou de pérorer dans les clubs. Le peuple avait du pain



TRIBUNE IMPÉRIALE ÉLEVÉE SUR LE PASSAGE DE L'ARMÉE D'ITALIE.

D'après une estampe de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

et des jeux ; il n'en demandait pas davantage. Par moments, une voix s'éleve, pour prédire les conséquences de ce périlleux système ; mais cette voix n'est écoutée que d'un petit nombre de jeunes hommes faisant leur stage politique, comme Gambetta, et les agissements de M. Haussmann ne servent, le plus souvent, qu'à mettre en verve la spirituelle causticité des journalistes. Au surplus, quand ceux-ci vont trop loin, quand ils s'attaquent directement au pouvoir, comme *la Lanterne* de Rochefort, les tribunaux les appellent à leur barre et Sainte-Pélagie les a pour hôtes réduits au silence. La police, que dirigent successivement les deux frères Piétri, est organisée de manière à surveiller de près tous ceux qui peuvent rêver quelque soulèvement, et, lorsqu'il s'organise un complot, elle en est instruite, en tient tous les fils, réunit même les conjurés dans l'appartement de ses agents secrets, comme dans l'affaire Greppo et Buette, de l'usine Cail, et étouffe la révolte avant que celle-ci n'ait pu éclater. Les lois de sûreté générale font le reste. L'Empire, dictature militaire, ne pouvait exister que par l'absolutisme, et l'absolutisme ne pouvait se faire accepter des Parisiens qu'en leur offrant un dérivatif. Ils le trouvèrent dans les magnificences étalées sous leurs yeux aux vitrines des boulevards, dans les fêtes données à l'Élysée et à l'Hôtel de Ville, dans les revues et les défilés de régiments au retour des campagnes glorieuses d'Orient et d'Italie, dans le luxe, la mode, les plaisirs. Et comme le baron Haussmann tenait la baguette magique qui faisait tour à tour surgir ces mirages, ils admiraient, chantaient et payaient.

II. — La vie Parisienne.

Avec le second Empire, le cosmopolitisme fait invasion dans Paris et s'en empare. Plus qu'à aucune époque antérieure, les Parisiens aident les aventuriers à élire domicile dans la capitale. Ces étrangers y apportent leur or et leurs diamants ou y conquèrent ceux qu'ils n'avaient pas en arrivant. Chaque jour voit surgir des nababs, venus on ne sait d'où et qui disparaissent on ne sait comment. La vie parisienne n'est plus qu'une course à l'argent : ceux-ci le sèment des deux mains au passage, ceux-là n'ont qu'à se baisser pour le ramasser. Les célébrités poussent comme les champignons et s'étiolent même avant le coucher du soleil. On vit vite, on a la fièvre. Qu'importe demain pourvu qu'aujourd'hui donne l'enivrement ? Un écrivain compare cette période à une représentation de jongleurs dans l'arène d'un grand cirque. Les balles de métal étincelant, lancées en l'air, montent, descendent, remontent, aux applaudissements frénétiques des spectateurs. Les jongleurs se succèdent, se remplacent, mais le jeu conti-

nue. Ce n'est qu'un jeu d'abord et cela finira par un grand drame. On s'y attend, mais chacun espère bien ne pas assister au dernier acte tragique. La mise en scène, qui est splendide, captive jusqu'aux plus sceptiques. La féerie d'Haussmann, la comédie des Expositions, remplissent tout le scénario. La pièce n'est évidemment pas morale, mais les acteurs sont si forts, ils donnent si parfaitement l'illusion!... Et puis, qui songerait à s'inquiéter de l'avenir? Les viveurs savent qu'ils n'en ont pas pour longtemps. A quoi bon se faire du mauvais sang?

Dîners, bals, chansons, toilettes, plaisirs, n'est-ce point assez pour les têtes qui sont légères? Les dîners sont autant de somptuosités dans toutes les classes de la société, les bals se terminent souvent en orgies, les chansons généralement grivoises n'ont plus l'accent de 1848. Thérésa fait oublier Darcier, et les gaillardises du *Sapeur* ont fait taire le *Bataillon de la Moselle*. Ces couplets pimentés manquent d'esprit, mais qui attache encore de l'importance à l'esprit parisien d'autrefois?

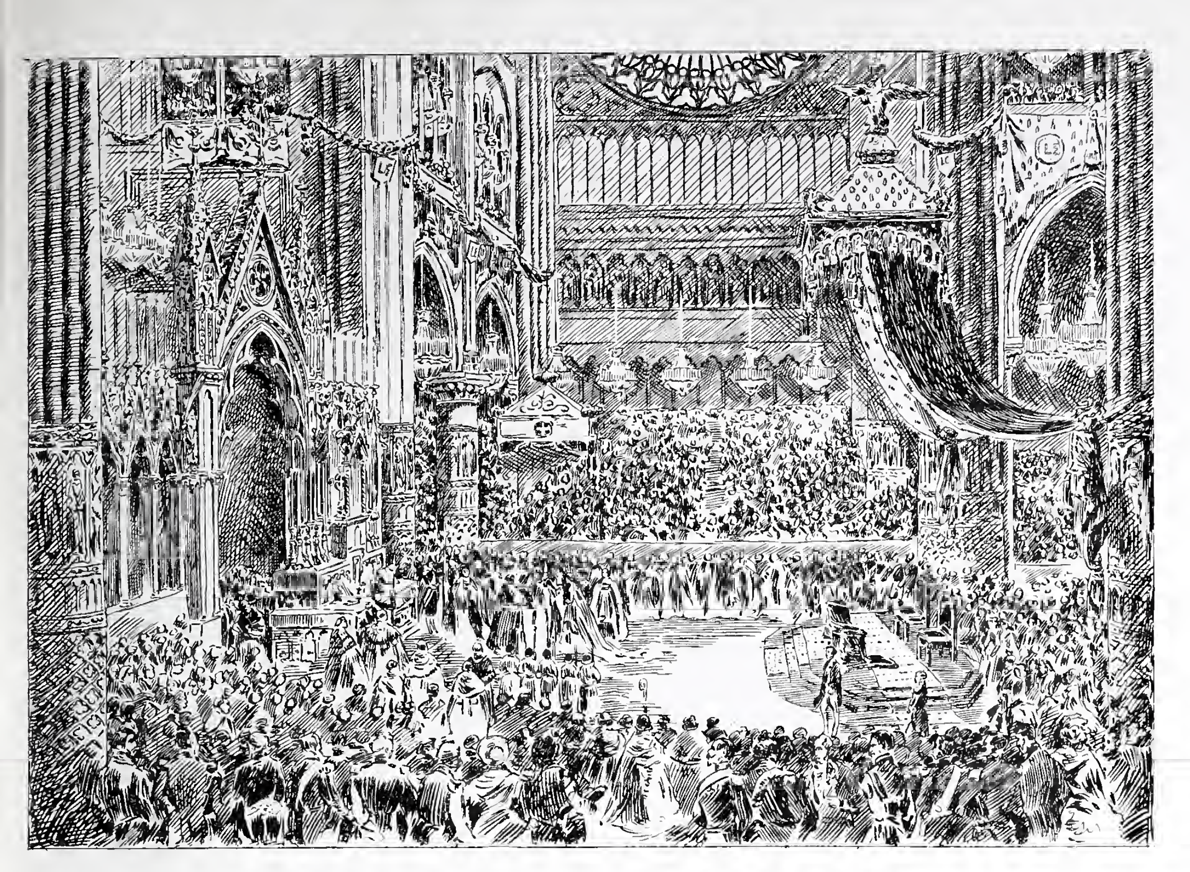
Cependant, au fond de toute cette frivolité gît l'ennui : chacun va de son côté; les grandes dames à leur confesseur, les hommes à leur club. La Cour seule les réunit, et, là, ils ne se rencontrent que pour faire valoir l'art et le génie de leur tailleur ou de leur costumier. Cette Cour n'est elle-même pas originale en son appareil. Le second Empire n'invente rien, il copie : chambellans, ministres, sénateurs n'ont eu qu'à endosser les costumes de leurs ancêtres. Il n'y a dans les soirées impériales de Napoléon III qu'une innovation : les cent-gardes.

D'ailleurs, cette Cour est théâtrale. Elle vise à l'effet, elle veut surtout impressionner les foules par l'éclat extérieur. Pour rehausser celui-ci, elle ouvre ses salons aux visiteurs royaux et princiers. Des constellations de souverains étrangers paraissent aux regards éblouis des Parisiens. La reine de Madagascar traversant les boulevards, escortée de ses officiers hovas armés jusqu'aux dents; l'ambassade noire de Haïti; les délégués et envoyés des pays les plus exotiques; autant d'événements qui ne donnent point de cesse à l'enthousiame populaire. L'hiver, ce sont les jeudis de l'Impératrice, auxquels on invite les diplomates, les hauts dignitaires, les généraux, les membres du Parlement; les quatre grands bals où se pressent chaque fois 5,000 personnes. L'Impératrice, entourée des grandes dames qui dictent avec elle la mode et le goût, la marquise de Galliffet, la comtesse de Pourtalès, les duchesses de Morny et de Malakoff, les éclipse toutes par sa grâce et sa beauté. Nulle n'est plus élégante qu'elle, nulle ne sait faire valoir avec plus de séduction le charme d'une robe inédite ou d'une parure insoupçonnée, qui seront après elle portées par toutes les Parisiennes. Elle est l'arbitre des lettres, des arts et même des sciences. C'est elle en personne qui fait les honneurs de ses lundis où se rencontrent avec la princesse Murat, la duchesse de Mouchy, la princesse de Metternich, les favoris et confidents de l'Empereur, Walewski, Morny, Persigny, Fleury. Le sceptre de l'esprit y est tenu par Mérimée, celui de la haute distinction par le marquis de Caux. La littérature y a pour élus Dumas fils, Augier, Sainte-Beuve, Legouvé, Feuillet, About, Flaubert, qui sont aussi les invités de Compiègne. Les beaux-arts y peuvent nommer Meissonier, Doré, Aubert, Berlioz, Gounod, Ambroise Thomas; la science, Pasteur; la presse Émile de Girardin, Granier de Cassagnac.

L'opéra et l'opérette font les délices de l'Impératrice. La rue Lepeletier est trop étroite pour les carrosses qui amènent les personnages aristocratiques répondant aux rendez-vous donnés au Paris du high life par la souveraine. Orsini profitera de cet encombrement. Le dieu de la musique est Offenbach, le dieu de Paris et l'idole de l'Impératrice. En 1867, pendant le séjour du Tsar, elle envoie à celui-ci, comme témoignage suprême d'attention, un billet pour *la Grande-Duchesse*. Les représentations de la *Belle Hélène*, d'*Orphée aux enfers*, vont jusqu'à mille et au delà. A côté de l'opérette, c'est le demi-monde qui triomphe. Il pénètre partout, il force toutes les portes.

C'est qu'il est la personnification des mœurs du second Empire. Toutes les grandes dames, l'Impératrice elle-même, meurent d'envie d'aller sous un domino qui ne les cache à personne, voir danser les cascadeuses de Mabille, et toutes y courent. Demandez à toutes les femmes mondaines qui elles envient. Il n'y aura qu'une réponse : Cora Pearl. Société frivole, qui n'est pas — qu'on le sache bien — la société française, mais qui la traverse comme un cotillon; avec ses clinquants et ses rires, la coquetterie des femmes, l'enivrement des hommes, sans que personne, tant les yeux sont aveuglés, voie se profiler sur les murs de la salle l'ombre de Bismarck.

Charles Simond.



MARIAGE DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE.
D'après un croquis de 1853. — (Collection Charles Simond.)

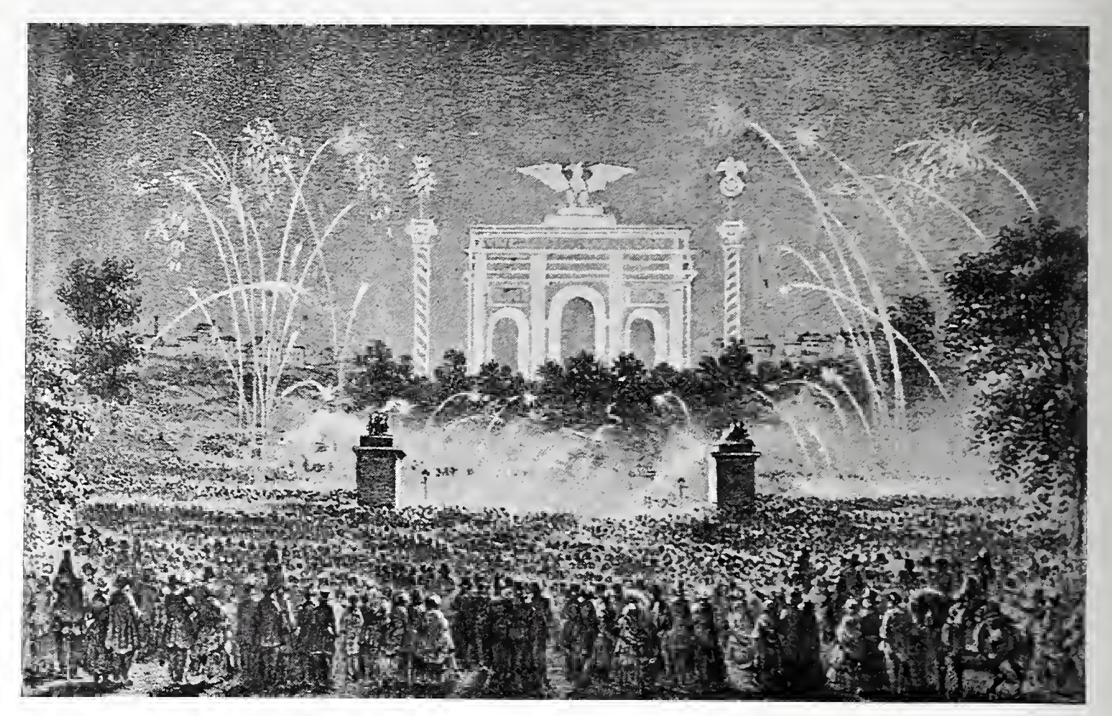
1853

Pour Paris comme pour la France entière, c'est une année de détente et de repos. L'Empire est accepté, il a fait de belles promesses et semble vouloir les tenir. Mais le bourgeois peureux est rassuré. Quant à l'ouvrier, il oublie ses défenseurs d'hier exilés à Londres ou à Bruxelles : l'Empereur lui donne de l'ouvrage; le nouveau préfet Haussmann se dispose à lui en fournir pendant tout le règne. On commence par allonger la rue de Rivoli. Et, selon le proverbe, comme le « bâtiment va », tout va bien aussi. Vogue donc la galère impériale : en 1853, Paris tout entier entreprend avec confiance la traversée.

D'ailleurs l'année s'ouvre bien. De toutes parts des fêtes s'organisent à l'occasion du mariage de l'Empereur. Et un homme de lettres, conteur, archéologue, polyglotte et pince-sans-rire, Prosper Mérimée, n'est pas seul à se réjouir des grandeurs auxquelles parvient son élève Mlle Eugénie de Montijo. Tous les commerçants de luxe de Paris se félicitent aussi : et à juste titre, car avec la nouvelle impératrice va s'inaugurer le règne le plus brillant, le plus dépensier, le plus riche en pompes et en plaisirs qu'on ait vu depuis le siècle dernier.

Le 12 janvier, a eu lieu à l'Élysée un grand bal où Mlle de Montijo s'est fait remarquer par son éclatante beauté. On ne sait encore pas officiellement l'union projetée par Napoléon III; mais déjà les gens bien informés commencent à répandre la nouvelle ; et le 20 l'Empereur fait part aux différents corps de l'État de son intention d'épouser celle qu'il nomme la *comtesse de Teba.*

Le dimanche 30 janvier, tout Paris est en fête pour la cérémonie du mariage à Notre-Dame. La foule qui, quelques jours avant, avait assisté au transfert des cendres de sainte Geneviève au Panthéon rendu au culte, se presse sur le parvis. Et parmi les badauds on raconte qu'un fâcheux présage s'est produit au moment où la voiture impé-



FÊTES DU MARIAGE. — FEU D'ARTIFICE AU TROCADÉRO.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

riale sortait des Tuileries : la couronne qui la surmontait est tombée, et le même incident s'était déjà produit au mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Mais les intimes sont seuls à savoir que, le matin du mariage, une vieille servante espagnole a dit à Mlle de Montijo : « Je vous en prie, ne mettez pas ce collier de perles; rappelez-vous le proverbe de chez nous : plus on porte de perles le jour de son mariage, plus on verse de larmes dans sa vie. » Or, la future impératrice n'a pourtant pas renoncé au collier.

Tandis que les fidèles de la maison royale en exil vont à la vente de la galerie de la duchesse d'Orléans acheter un souvenir, les partisans du régime nouveau, amis de la veille, ou ralliés tout frais du jour, sont en fêtes et en plaisirs. Le Sénat et le Corps législatif donnent plus de bals que de séances. Et les rares Parisiens qui ont conservé du goût pour les débats parlementaires déplorent que la tribune de Thiers et de Guizot soit transformée en orchestre à danser.

Il y a vraiment dans Paris cette année-là un renouveau de beauté et d'élégance. A côté de la jeune impératrice, la cour réunit de nombreuses femmes spirituelles et nobles. La princesse Mathilde, alors âgée de trente-trois ans, en est une des plus brillantes. Et son hôtel est déjà en même temps que le salon d'une très grande dame, celui d'une femme de goût qui s'entoure d'artistes et de savants.

Il n'est pas jusqu'à la garde nationale, devenue si ridicule depuis 1830, qui ne reprenne quelque bonne grâce, quelque martialité, et une allure plus dégagée avec son nouveau chef, le marquis de Lawoëstine. Grâce à sa liste civile de 25 millions, Napoléon III a de quoi éblouir la vue des Parisiens qui aiment l'or et les broderies : sa maison militaire est magnifique et décorative, autant que sa maison civile.

Guéri de la maladie révolutionnaire et politique, Paris ne s'occupe plus que de savoir comment était la dernière robe de l'impératrice et combien le protocole attribuera d'aiguillettes au grand-écuyer. Aux enterrements de Marrast et d'Arago, la police déploie inutilement ses forces; ces épaves d'un temps qui paraît déjà si loin disparaissent parmi l'indifférence. On s'inquiète davantage de la restauration du grand Opéra. Enfin la réouverture a lieu le 19 septembre avec *les Huguenots*, et Berlioz déclare la nouvelle salle « splendidement ornée, magnifique, éclatante », sans qu'on puisse savoir si un tel amas de louanges ne cache pas une pointe d'ironie.

La vie théâtrale prend cette année-là un essor incomparable. Mlle George, dans la plénitude de son talent, a la belle audace de



FÊTES DU MARIAGE. — BAL AUX TUILERIES.
D'après une gravure de 1853. — (Collection G. Hartmann.)

jouer *Rodogune*. *L'Honneur et l'Argent*, de Ponsard, est pour l'Odéon un succès dont ce théâtre transséquanien a peu l'habitude. Mais voilà qu'un second triomphe lui arrive avec *Mauprat* dont la première représentation est enthousiaste. C'est ce soir-là que quelqu'un disant : « M. Arsène Houssaye s'en va du Théâtre-Français. » — « Pourquoi s'en va-t-il ? répliqua Alexandre Dumas. Ce n'est pas la peine : il n'y vient jamais. »

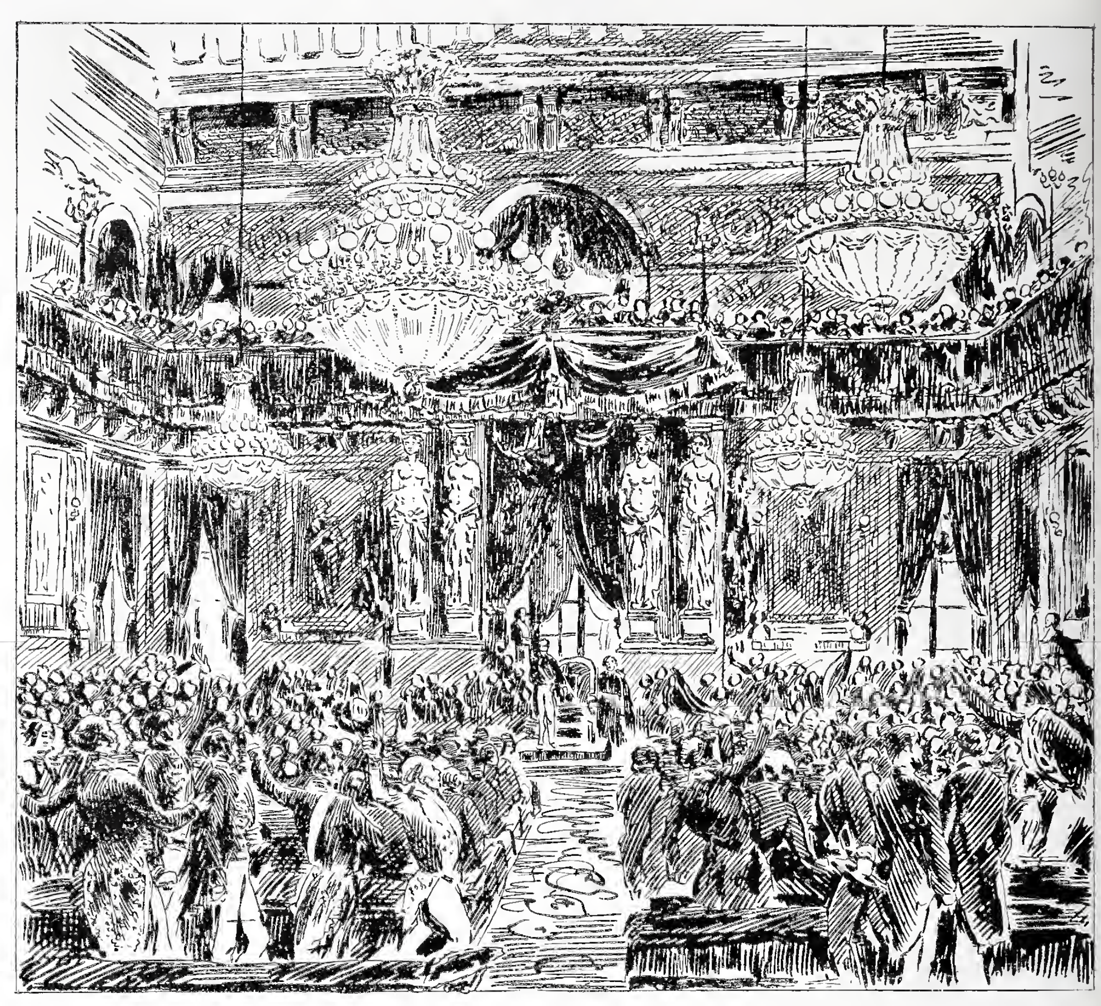


INAUGURATION DE LA STATUE DE NEY.
D'après un croquis de 1853. — (Collection Charles Simond.)

A côté du « père Dumas », voici déjà le fils qui débute. On joue sa *Dame de Lys*, appelée d'abord la *Diane aux perles*.

La *Lady Tartufe* de Mme de Girardin est encore un des succès à tapage de l'année. Parmi la nuée d'épigrammes que la pièce vaut à l'autoresse, les Parisiens se plaisent à répéter celle-ci : c'est *Tartufe en lady*. Cependant Scribe, avec une louable régularité, continue à élucubrer opérettes, vaudevilles, drames et comédies. Il fait jouer *le Nabab* avec musique d'Halévy. Mais sa veine commence à s'épuiser, et l'on constate que Scribe en est réduit à plagier Scribe.

Le mélodrame aussi fait rage. Tout Paris va pleurer à *la Case de l'oncle Tom*. A cet attendrissement général on vient



OUVERTURE DE LA SESSION LÉGISLATIVE.
D'après un croquis de 1853. — (Collection Charles Simond.)

encore ajouter en produisant sur la scène un antique et vénérable débutant : Lamartine voit son nom figurer sur l'affiche du Vaudeville. En décembre on joue *les Orphelins de Valneige*, pièce en trois actes par MM. Decourcelles et Janne fils d'après *Geneviève, histoire d'une servante*, par M. A. de Lamartine. Hélas! l'actrice chargée de tenir ce rôle « angélique », Mlle Page, accoutumée à d'autres exercices, n'a rien d'une héroïne lamartinienne. Les Elvire sont rares sur le boulevard. Et la pièce fait une lourde chute après quelques représentations. Ce n'est pas ce qui pouvait sortir Lamartine de la gêne où il se débat : il continue son triste métier de polygraphe, produisant sans relâche d'indigestes compilations. Et il commence à rédiger *le Civilisateur*, journal historique, où il veut faire « un cours de conscience pour les nations ».

Mais ce *Civilisateur* n'est pas le journal le plus extraordinaire de l'année. Il est dépassé en originalité par *le Mousquetaire*, que rédige Alexandre Dumas avec son fils et quelques amis, et dont l'en-tête porte cet avertissement : « Le journal ne reçoit pas de réclames des théâtres ni des libraires : il paye ses loges et achète ses livres. » En somme, Dumas ne songe qu'à s'organiser, par cette feuille, une continuelle réclame à sa personne et à ses œuvres, mais toujours habile et amusante.

Tout à coup, vers l'hiver, Paris est pris d'une frénésie magnétique : les tables tournantes affolent les têtes, bouleversent les ménages. Tout tourne, esprits, tables, chapeaux. L'Institut s'en émeut : M. Foucault veut que la science accable les magnétiseurs de ses foudres. Dumas fils conjure cet orage par un mot de la fin, qui est le dernier de l'année : « Que l'on me châtie le premier, je me souviens d'avoir été table : je m'appelais Palissandre Dumas. »

Jacques Bainville.



UNE VOITURE DE LA COUR PASSANT SUR LA PLACE DE LA CONCORDE.
D'après un dessin de Victor Adam. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Le mariage de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo.

(30 janvier.)

A peine la voiture de Leurs Majestés était-elle sortie de la grille des Tuileries, que des rangs de l'armée se sont élevés les cris unanimes et non interrompus de : Vive l'Empereur, vive l'Impératrice!

Maisons, fenêtres, tout était envahi par la population pressée sur le passage de Leurs Majestés. Les femmes agitaient leurs mouchoirs ou jetaient des bouquets; les soldats et les gardes nationaux élevaient leurs armes; un même sentiment remplissait tous les cœurs, un même cri, ou plutôt un même souhait, sortait de toutes les bouches : Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! C'est ainsi que le cortège est arrivé en vue de Notre-Dame.

La décoration de la cathédrale produisait le plus merveilleux effet. Devant le portail, on avait élevé un porche gothique dont les panneaux, imitant des tentures en tapisserie, représentaient des figures de saints et de rois de France. Sur les deux principaux pilastres, on voyait les statues équestres de Charlemagne et de Napoléon. Au sommet des tours s'élevaient quatre aigles et deux grandes bannières tricolores. Un porche intérieur, d'un dessin aussi élégant que simple, supportait la tribune destinée à un orchestre de cinq cents musiciens. Les piliers de la cathédrale étaient tendus, jusqu'aux chapiteaux, en velours rouge, brodé de palmes d'or. Des deux côtés de la nef et de chaque tribune pendaient des tentures en velours rouge, doublées d'hermine, aux écussons impériaux, et reliées par des guirlandes de verdure et de fleurs.

Au milieu du transept et sur une estrade couverte d'un tapis d'hermine étaient placés les deux sièges d'honneur préparés pour l'Empereur et l'Impératrice. Au-dessus de cette estrade s'élevait un dais magnifique en velours rouge semé d'abeilles et surmonté d'un aigle aux ailes déployées.

Enfin, l'autel élevé de sept marches au-dessus du sol de l'église, d'un style sobre et sévère, se détachait merveilleusement sur la masse éblouissante des lumières dont le chœur était inondé. Quinze mille bougies éclairaient la cathédrale. Rien ne saurait donner une idée de l'imposant coup d'œil qu'offraient les vastes estrades occupées par le Corps diplomatique, le Sénat, le Corps législatif, le Conseil d'État, les femmes des ministres, des maréchaux, des amiraux, par l'élite de la France et des étrangers présents à Paris.

A une heure, le bruit des tambours et les acclamations enthousiastes du peuple ont annoncé



LA POMPE A FEU DE NOTRE-DAME.
D'après une eau-forte de MARTIAL.
(Collection G. Olive.)

l'arrivée du cortège. Aussitôt Mgr l'archevêque de Paris s'est dirigé processionnellement vers le portail. La grande porte s'est ouverte, et l'Empereur, donnant la main à l'Impératrice, a fait son entrée dans la basilique. Sa Majesté portait l'uniforme de lieutenant général avec le grand cordon de la Légion d'honneur, le même collier que l'empereur Napoléon Ier portait au sacre, et le collier de la Toison d'or, autrefois porté par Charles-Quint. L'Impératrice était habillée d'une robe longue en soie blanche, couverte de points de dentelle avec le diadème et la ceinture en diamants. Leurs Majestés, saluant à droite et à gauche, s'avançaient lentement sous un dais de velours rouge doublé de satin blanc. L'orchestre exécutait une marche instrumentale d'un caractère large et pompeux.

Après avoir reçu l'eau bénite et l'encens, Leurs Majestés ont pris place sur l'estrade, l'Impératrice à la gauche de l'Empereur. Au bas de cette estrade et à droite du trône de l'Empereur, on avait réservé des chaises pour LL. AA. II. le prince Jérôme Napoléon et le prince Napoléon, ainsi que pour S. A. I. la princesse Mathilde. Les princes et princesses de la famille de l'Empereur, désignés par Sa Majesté et S. E. la comtesse de Montijo, occupaient des pliants à la gauche de l'Impératrice. Les ministres étaient placés à la droite du transept, devant la tribune du Sénat; la grande-maîtresse de l'Impératrice, sa dame d'honneur, ses dames du palais étaient assises derrière l'Impératrice sur une banquette volante. Les grands-officiers et les officiers de la maison de l'Empereur sont restés debout pendant la cérémonie.

Chacun ayant pris la place que lui assignait le cérémonial, Mgr l'archevêque officiant, averti par le grand-maître des cérémonies, a salué Leurs Majestés qui se sont rendues au pied de l'autel et s'y sont tenues debout, se donnant la main droite.

Mgr l'archevêque, s'adressant à l'Empereur et à l'Impératrice, leur a dit : « Vous vous présentez ici pour contracter mariage en face de la sainte Église ? » L'Empereur et l'Impératrice ont répondu : « Oui, monsieur. »

Ensuite, Mgr l'archevêque a adressé à l'Empereur les paroles suivantes : « Sire, vous déclarez, reconnaissez devant Dieu et en face de la sainte Église, que vous prenez maintenant pour votre femme et légitime épouse Mme Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, ici présente ? » L'Empereur a répondu : « Oui, monsieur. » L'officiant a continué : « Vous promettez, jurez, de lui garder fidélité en toute chose comme un fidèle époux le doit à son épouse selon le commandement de Dieu ? » L'Empereur a répondu : « Oui, monsieur. »

Mgr l'archevêque, s'adressant ensuite à l'Impératrice : « Madame, vous déclarez, reconnaissez et jurez devant Dieu et en face de la sainte Église que vous prenez maintenant pour votre mari et légitime époux l'Empereur Napoléon III,

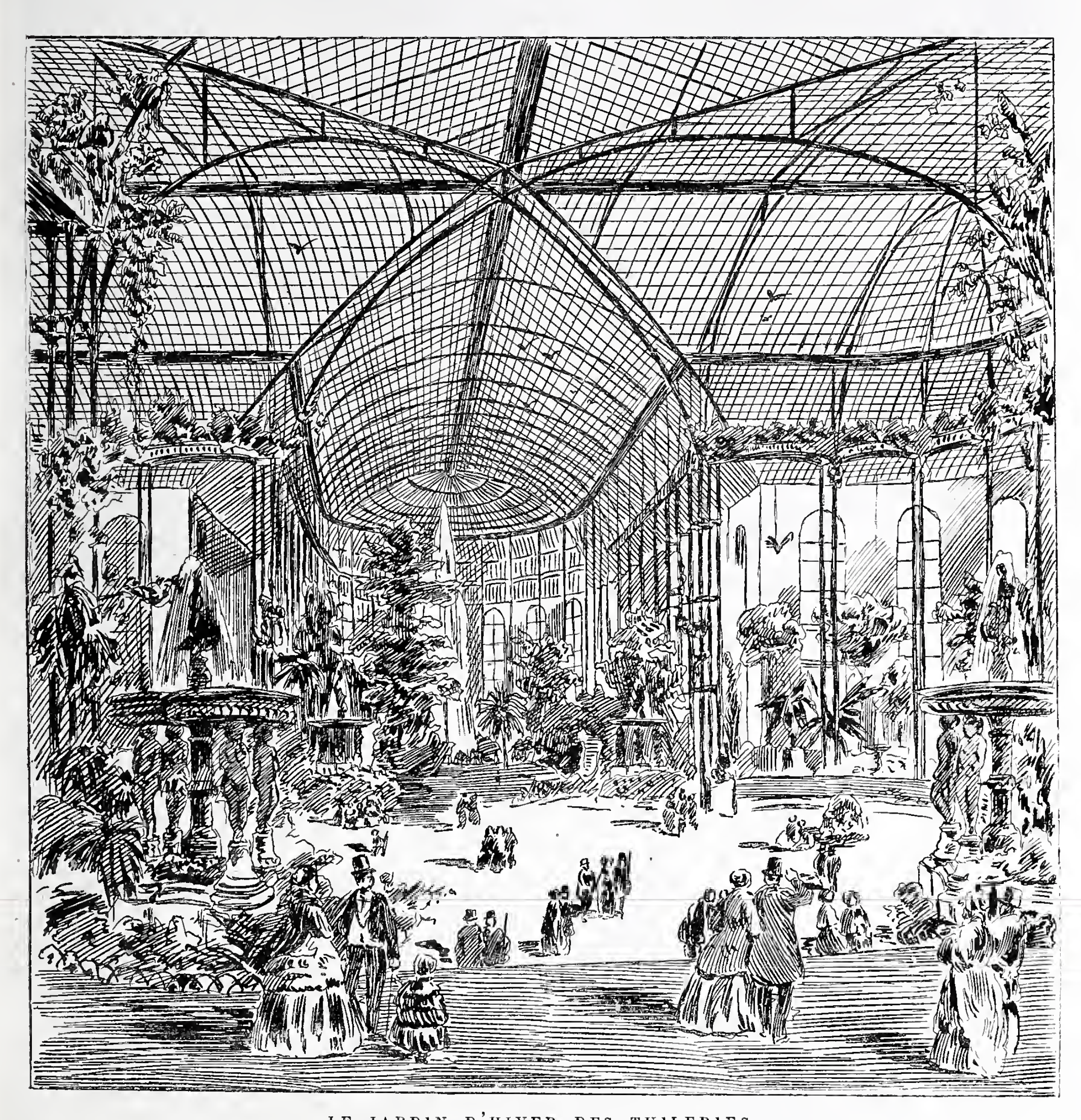


ORFILA.
D'après le Musée Dantan. — (Musée Carnavalet.)

ici présent? « L'Impératrice a répondu : « Oui, monsieur. » L'officiant a continué : « Vous promettez et jurez de lui garder fidélité en toute chose comme une fidèle épouse le doit à son époux selon le commandement de Dieu ? » L'Impératrice a répondu : « Oui, monsieur. » Mgr l'archevêque a remis alors à Sa Majesté les pièces d'or et l'anneau, et l'Empereur a présenté d'abord les pièces d'or à l'Impératrice en disant : « Recevez le signe des conventions matrimoniales faites entre vous et moi. » Ensuite l'Empereur a placé l'anneau au doigt de l'Impératrice en disant : « Je vous donne cet anneau en signe du mariage que nous contractons. »

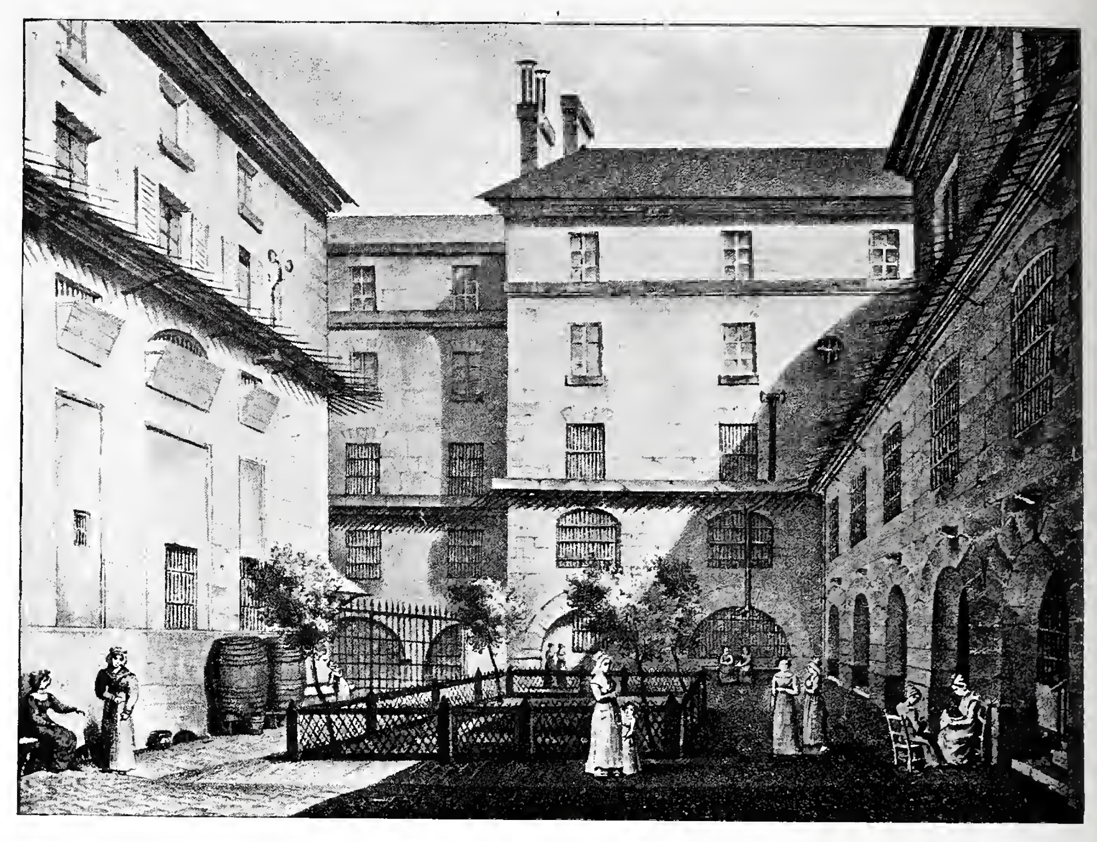
L'Empereur et l'Impératrice se sont mis à genoux, et Mgr l'archevêque, étendant la main sur les époux, a prononcé la formule sacramentelle et la prière *Deus Abraham, Deus Isaac,* etc. Après les oraisons, Leurs Majestés sont retournées à leur trône et aussitôt la messe a commencé. Pendant l'office divin, l'orchestre a fait entendre le *Credo* et l'*O salutaris* de la messe du sacre de Cherubini, le *Sanctus* de la messe de M. Adolphe Adam, le *Domine Salvum fac imperatorem* instrumenté par M. Auber. Après la messe et pendant que l'orchestre exécutait le *Te Deum* de Lesueur, Mgr l'archevêque, accompagné du curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse des Tuileries, s'est approché de Leurs Majestés et a présenté à leur signature le registre où est consigné l'acte du mariage religieux.

Les témoins étaient, pour l'Empereur, S. A. I. le prince Jérôme Napoléon et S. A. I. le prince Napoléon. Pour l'Impératrice, S. E. le marquis



LE JARDIN D'HIVER DES TUILERIES.

D'après un croquis de 1853. — (Collection Charles Simond.)



VUE DU PRÉAU DES FEMMES A LA CONCIERGERIE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

de Valdeçamas, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. la reine des Espagnes, le duc d'Ossuna, le marquis de Bedinar, grands d'Espagne, le comte de Galve et le général Alvarez Toledo.

Enfin, l'archevêque et son chapitre métropolitain ont reconduit Leurs Majestés pendant que les masses vocales et instrumentales exécutaient l'*Urbs beata* de Lesueur.

Dès que Leurs Majestés ont paru sur le portail, la foule immense qui se tenait sur la place a fait retentir les échos de la cathédrale des cris mille fois répétés de : Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice !

Le cortège est revenu dans le même ordre aux Tuileries, en parcourant cette fois la ligne des quais jusqu'à la place de la Concorde. Leurs Majestés ont trouvé dans le jardin des députations d'ouvriers et de jeunes filles, bannières en tête, qui ont présenté des fleurs et ont salué leur passage des acclamations les plus chaleureuses. En rentrant au palais par le pavillon de l'Horloge, Leurs Majestés ont fait ensuite le tour de la place du Carrousel, où les troupes les ont accueillies par des cris enthousiastes. Leurs Majestés sont remontées alors dans leurs appartements avec le cérémonial qui avait été observé à l'arrivée de l'Impératrice, avant le mariage religieux. L'Empereur et l'Impératrice se sont montrés successivement au balcon donnant sur la cour et au balcon donnant sur le jardin. La foule et les troupes ont fait entendre les mêmes acclamations. Le temps avait aussi voulu favoriser cette fête magnifique : rarement, l'hiver accorde un ciel aussi pur, une température aussi douce. Grâce à l'ensemble et à la parfaite exécution des mesures prises par les ordonnateurs de la solennité, aucun accident n'est venu contrister cette journée qui laissera dans la population parisienne d'ineffaçables souvenirs. L'Empereur a voulu que les frais des fêtes de son mariage fussent entièrement supportées par sa liste civile.

(Extrait du *Moniteur*.)

Le Banquet des Membres du Club des Dominos.

Un splendide banquet réunissait mardi dernier, 3 mai 1853, chez Véfour, les membres du club des dominos. Créé depuis une quinzaine d'années, ce club tient ses séances dans l'atelier de Dantan, son fondateur. Il y a peu de réunions aussi piquantes que celles-là, et l'on trouverait difficilement à Paris, de trois à six heures de l'après-midi, une société mieux composée d'hommes spirituels et mieux animée par une vive et joyeuse causerie. L'esprit étincelle, les mots piquants pétillent au cliquetis des dominos maniés par de charmants artistes, des hommes du

monde, des diplomates, sous la présidence du célèbre sculpteur, qui s'est placé si haut par ses œuvres sérieuses, et qui s'est fait si populaire par ses œuvres légères.

Après le dîner, tous les convives se sont rendus au club. L'atelier de Dantan, si pittoresque et si riche, était brillamment illuminé. Cinq ou six vastes pièces composant un incomparable musée de statues, de bustes, de tableaux, de meubles curieux, d'armes précieuses, étaient encombrées par une foule de notabilités et d'illustrations de tout genre. On passait en revue et on admirait la magnifique collection des charges de Dantan, reproduisant sous une forme comique, et dans une expression ingénieusement saine, tous les hommes de notre époque. Une loterie a été tirée au bénéfice d'un artiste malheureux : il y avait une centaine de petits lots, bien choisis, que l'on proclamait avec accompagnement de saillies plaisantes, et au milieu de l'hilarité générale partagée par une foule d'auditeurs improvisés et non invités, qui remplissaient la cité d'Orléans, et s'étaient groupés aux fenêtres ouvertes de l'atelier situé au rez-de-chaussée.

A. Dinaux.
(*Les Sociétés badines.*)

La cérémonie du couronnement de la Vierge à Notre-Dame-des-Victoires.

(9 juillet.)

Le 9 juillet 1853, une foule plus nombreuse que de coutume assiégeait les abords de l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Tout respirait un air de fête. Sur la place, des détachements de l'armée française, en uniforme de parade et de bataille, avaient formé leurs rangs au son des instruments de guerre. Ces lignes pressées ne s'ouvraient que pour livrer passage à de hauts dignitaires, à des princes de l'Église, aux grands de l'État, à des évêques, à des généraux, à des religieux illustres, à l'élite des fidèles de la capitale ou à des étrangers en renom.

Quelle est donc cette cérémonie qui attire un tel concours? C'est le couronnement solennel de l'image vénérée de la Très Sainte Vierge, couronnement accompli, au nom de Sa Sainteté Pie IX, en actions de grâces de la délivrance de Rome par les armes de la France.

Ces braves soldats sont les délégués des divers corps qui ont eu l'honneur de verser leur sang pour cette cause. Presque tous portent sur la poitrine la médaille bénite dont le Saint-Père les a décorés.

Ces généraux, ce sont ceux qui les ont conduits à la victoire. Au milieu de tous, le chef de l'expédition, le duc Oudinot de Reggio, héros par droit de naissance, rajeunissant les gloires paternelles et les couronnant de cette force d'âme qui se rehausse dans la disgrâce.

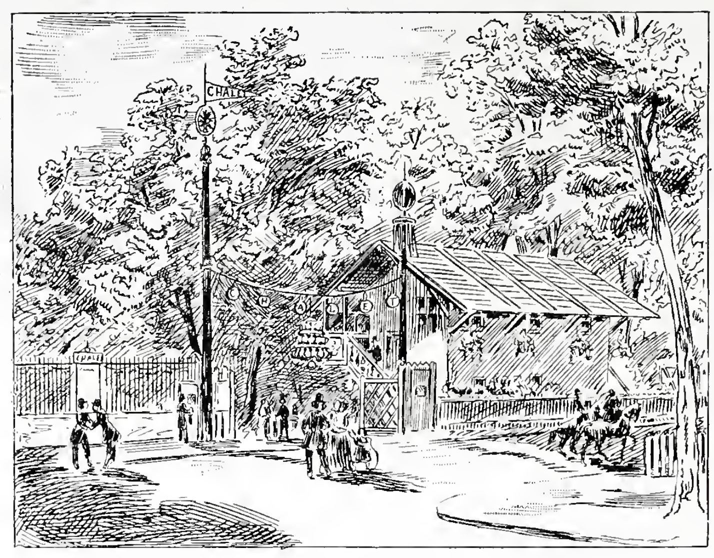
Ces magistrats, ces religieux, ces pontifes, font partie de tout ce que la France possède de plus renommé dans la science et dans la piété.

Pour cette fête, l'église Notre-Dame-des-Victoires a revêtu des pompes sans pareilles. Partout des tentures, des tapisseries, des fleurs, des candélabres; on dirait que l'église est devenue un reliquaire où brillent à l'envi l'or, les lumières et les étoffes précieuses.

Mais c'est surtout à la chapelle privilégiée, à celle où est placée la statue miraculeuse, que les ornements sont prodigués. Les innombrables *ex-voto*, cœurs d'or, tables de marbre, croix et insignes de distinction, gages de reconnaissance et



MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD.
D'après un croquis de 1853. — (Collection de *l'Art.*)



LE CHALET EN 1853.
D'après un croquis de 1853. — (Collection Charles Simond.)

monuments de prières, racontent les merveilles obtenues devant l'image bénie et servent, tout ensemble, de cortège et de témoins à la gloire qu'elle va recueillir.

L'heure est arrivée, le temple est rempli, l'ordre et les rangs sont observés. Les députations sont sur leurs bancs. Mgr l'archevêque de Paris est sur son trône.

La cérémonie commence.

Pendant la divine liturgie, des chants sacrés se font entendre : ce sont de simples mélodies, le chant de l'humble supplication et de la modeste prière.

Après l'évangile, un membre du vénérable chapitre de l'église métropolitaine est monté en chaire et a lu la lettre pastorale par laquelle Mgr l'archevêque proclame les indulgences accordées par le Saint-Père et s'associe avec tout son clergé aux joies de ce beau jour.

Le sacrifice s'achève. Monseigneur Pacca, accompagné du vénérable curé, traverse les rangs du clergé qui s'aligne au pied de l'autel, monte sur l'estrade et prononce à haute voix les oraisons du rituel ; puis il place successivement les diadèmes sur la tête de Marie et du divin Enfant. Cependant, le chœur fait entendre cette admirable antienne :

Regina cœli, lætare, alleluia.
Quia quem meruisti portare, alleluia.
Resurrexit sicut dixit, alleluia.
Ora pro nobis Deum, alleluia!



LE VIEUX PARIS : MAISON DU DOCTEUR DUBOIS, RUE DE L'ODÉON.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

L'image est couronnée. Le désir du Souverain Pontife est accompli ; honneur et gloire sont rendus à la Très Sainte et Immaculée Mère de Dieu !

Mgr l'archevêque de Paris succède à Mgr Pacca ; il monte près de la statue, offre l'encens à l'image privilégiée et entonne l'hymne d'actions de grâces. Les voûtes retentissent des chants sacrés du poème d'Ambroise et d'Augustin, et cet élan de la reconnaissance de l'Église s'élève jusqu'au ciel avec les prières et les larmes des assistants.

Il faut renoncer à peindre l'émotion qui s'est emparée alors de tout l'auditoire. Un mouvement d'enthousiasme a parcouru cette assemblée d'élite ; elle a senti que quelque chose de grand venait de s'achever, et que l'archiconfrérie pourrait répéter les admirables paroles qui brillaient autour de la

LE VIEUX PARIS : MAISON HABITÉE PAR VICTOR HUGO, RUE DES FEUILLANTINES.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

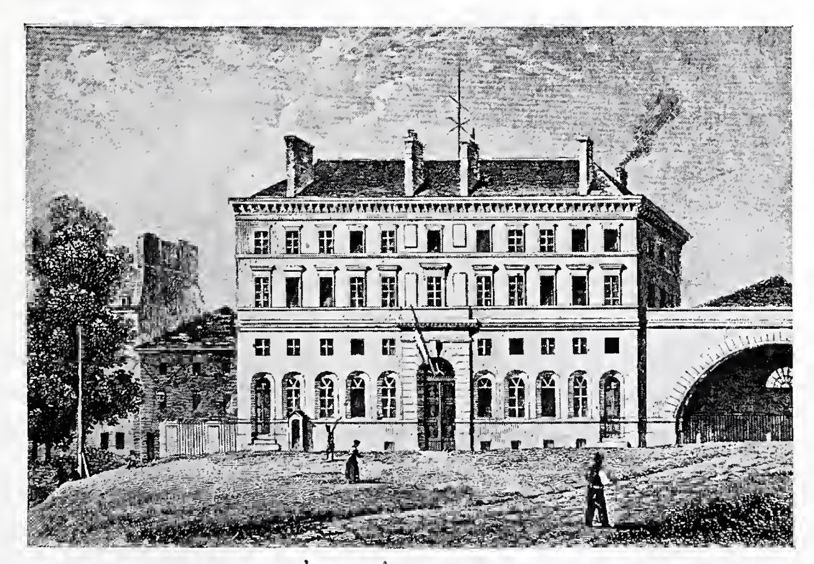
voûte du temple : « Celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses. »

Un dernier acte a clos la cérémonie. Le vénérable curé, les membres du conseil de fabrique ont juré solennellement, entre les mains de Mgr Pacca, de garder fidèlement et précieusement les deux couronnes, de ne jamais les aliéner, ni d'en changer la destination sacrée.

Lambert Buirette.

Les Réformes de Roqueplan à l'Opéra.

La cravate blanche, imposée aux musiciens de l'orchestre, est généralement bien vue. Certes, il n'y a pas grand mal que MM. les artistes ne se présentent plus en public avec le costume négligé qui les faisait autrefois de si loin reconnaître. C'est l'importation d'un excellent usage anglais. Seulement on ne devait pas faire les choses à demi, et imiter aussi incomplètement nos voisins. Il n'est pas, il ne sera jamais admis dans les grands théâtres lyriques de Londres de donner à un bon violoniste, par exemple, la somme de 800 francs par an. Le joueur de grosse caisse de Covent-Garden se trouverait cruellement insulté, si un directeur s'avisait de lui offrir quatre shellings (5 francs) par soirée. Or, nous avons des musiciens à l'Opéra qui prétendent n'avoir pas même la valeur de ces quatre shellings. Ils toucheraient, à les entendre, 66 fr. 65 par mois, ce qui, à quatorze représentations par mois, ne fait pas cinq francs par séance de cinq heures;



L'ENTREPÔT DES TABACS.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)



SORTIE DE BAL MASQUÉ. — LA FEMME A BARBE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

c'est un peu moins de 20 sous par heure, c'est un peu moins que l'heure d'un fiacre. Et pourtant maintenant les musiciens se trouvent grevés de frais de toilette. Il leur faudra bien au moins sept cravates blanches par mois, en supposant qu'ils sachent les retourner adroitement pour les faire servir deux fois. Et ces frais de blanchissage finiront, avec le temps, par produire une somme assez ronde. Combien coûte, en effet, le blanchissage et le repassage d'une cravate blanche empesée? (Je mets à part le prix de la cravate, car sans doute, en cette occurrence, l'administration de l'Opéra a fait cadeau à chacun de ses musiciens d'une douzaine de cravates de mousseline.) Combien donc coûte le susdit blanchissage, suivi de l'empesage et le repassage? 15 centimes. Mais je suppose que l'artiste ne fait pas empeser sa cravate par économie, et qu'il ne la fasse repasser que pour les représentations solennelles. De 15 centimes, ses frais sont ainsi réduits à 2 sous. Eh bien, voyez un peu. il devra pourtant, au bout du mois, écrire sur son livre de dépenses le compte suivant :

« Cravate pour *les Huguenots*.......... 3 sous
— — *le Prophète*............ 3 —
— — *Robert-le-Diable*......... 4 —
— — *la Muette de Portici*..... 3 —
— — *Guillaume Tell*......... 3 —
— — *Moïse*................. 3 —
— — *la Juive*............... 3 —
— — *le Violon du Diable*..... 3 —
— — *Orla*.................. 3 —
— — la 2e de *Moïse*.......... 3 —
— — *la Bouquetière*.......... 2 —
— — *la Xacarilla*............ 2 —

« Cravate pour *le Rossignol*........... 0 sous
Elle a servi trois fois.
Id. — pour la *Vivandière*......... 0 —
Elle a servi quatre fois.
Total pour quatorze représentations et sept cravates........................ 1 fr. 55
Pour un an........................... 18 fr. 60
Pour dix ans......................... 186 fr. »

Lesquels 186 francs, prélevés sur le budget d'un pauvre violoniste, père de famille, peuvent le mettre dans l'atroce nécessité de recourir à sa dernière cravate pour se pendre. Cela fait frémir. Et c'est à quoi le directeur de l'Opéra n'a sans doute pas songé. Fort heureusement, les musiciens sont autorisés à venir aux répétitions cravatés à volonté.

Une réforme analogue a été opérée dans le costume des claqueurs : ils avaient conservé l'habitude, jusqu'à ce jour, de venir *travailler* en cravate rouge, jaune ou verte : ils doivent maintenant se vouer au noir. Et le nouveau règlement est à cette heure si bien observé, que mercredi, dans le parterre, plein à ne pas y faire entrer une épingle, la cravate noire était au cou de tous les assistants sans exception.

Il n'y a donc rien à redouter des suites de la réforme pour les romains. le noir ne se blanchissant guère. D'ailleurs, ils ont les moyens de se costumer proprement : tel claqueur gagne huit ou dix fois plus qu'un excellent musicien. L'un

d'eux qui ne faisait pas de folies, a même acheté un petit château sur ses économies, et donné à sa fille une riche dot.

BERLIOZ.

Tentative d'assassinat sur le détenu Verner.

(27 novembre.)

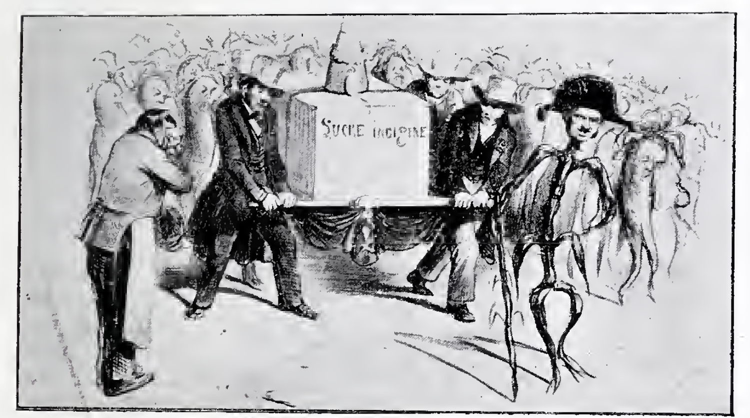
Auguste Verner avait été arrêté en 1850 comme ayant dirigé une nombreuse bande de malfaiteurs. Il crut devoir faire des révélations et provoqua l'arrestation d'un grand nombre de ses complices. Après une minutieuse instruction, l'affaire fut déférée à la cour d'assises. — Parmi les individus que les révélations de Verner avaient le plus compromis, se trouvait un nommé Antoine Gillette qui n'avait pu être saisi. Il fut condamné par contumace à dix années de reclusion. Bientôt, de nouveaux méfaits provoquèrent son arrestation : il fut conduit à la Conciergerie. Là il apprit que Verner avait obtenu de rester dans cette prison pendant les huit années de reclusion auxquelles il avait été condamné. Il sut aussi que son ancien complice était le desservant d'un des corridors affectés à la pistole. Dès son entrée à la Conciergerie, c'est-à-dire le 12 novembre 1853, il demanda à être mis à la pistole, et manifesta le désir d'obtenir un des lits placés dans la cellule de Verner. Ce ne fut qu'après avoir consulté ce dernier que l'on fit droit à sa première requête. Auguste Verner, se fiant à sa force herculéenne, voulut qu'il en fût ainsi. « Il ne craignait rien, » disait-il. Gillette était d'un bon caractère, et, selon lui, la paix serait bientôt faite entre eux.

Tout d'abord, ses prévisions semblèrent se justifier; dès la première entrevue, le condamné tendit la main au révélateur, et lui dit qu'il ne lui en voulait pas. A partir de ce moment, les deux prisonniers vécurent ensemble comme deux anciens amis, et, dans la prison, leur intimité fut si notoire, que les autres pistoliers les appelaient les inséparables.

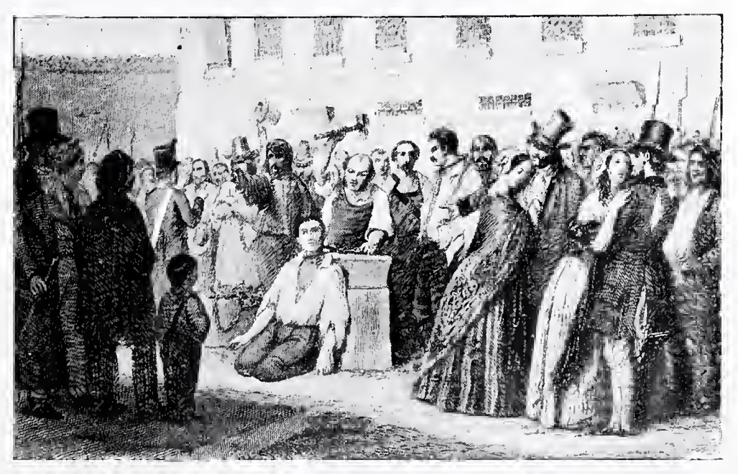
Le 27 novembre 1853, la journée tout entière avait été consacrée à un repas auquel un nommé Vigouroux, prêt à quitter la prison, après avoir subi sa peine, avait convié ses compagnons. Là, chacun avait successivement mis en commun les mets que les visiteurs du dehors avaient été chargés de procurer. Verner et son inséparable avaient été invités. Ils



LA SCIENCE.
Figurine en pâte de biscuit exécutée par KLAGMANN en 1853.
D'après un croquis. — (Collection Charles Simond.)



L'ENTERREMENT DU SUCRE INDIGÈNE.
D'après une caricature du temps. — (Musée Carnavalet.)



FERREMENT DES FORÇATS A BICÊTRE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

parvinrent à se procurer en cachette certaines boissons alcooliques, dont ils firent une abondante consommation. De plus, Verner avait mis sa propre cellule à la disposition des convives, et, pour que l'on pût circuler plus librement autour de la table du festin, il avait déplacé un des quatre lits qui étaient placés dans ce réduit. A gauche de la porte était celui du desservant Verner; du même côté, à droite de la fenêtre, se trouvait celui qui avait été démonté et qui était occupé par le nommé Figuère, camarade et auxiliaire de Verner. Contre la muraille donnant sur la cour, à gauche de la fenêtre, était celui d'un prêtre nommé Raymond, qui n'avait pas été invité à la fête, et enfin, en retour, contre la porte, se trouvait un lit inoccupé.

Tous les témoins de la scène que nous allons raconter s'accordèrent à dire que jamais Verner n'avait été plus gai, plus fou, plus indiscret; mais ses plaisanteries et ses indiscrétions n'avaient donné lieu à aucune discussion. Aucune parole désagréable n'avait été prononcée : tout s'était passé cordialement. L'orgie était terminée. Figuère avait rétabli son lit à la place qu'il occupait habituellement. Il avait fait coucher Verner tout habillé; il plaisantait avec lui et lui ordonnait de s'étendre, de mettre la tête sur le traversin, de fermer les yeux et de dormir.

Les autres prisonniers causaient entre eux et avec l'abbé Raymond; groupés dans l'autre partie de la chambre, ils attendaient que le guichetier vînt leur ouvrir la porte, afin qu'ils pussent aller se coucher.

Quant à Gillette, l'un des convives assis auprès du poêle, il attendait aussi, sans prendre part à la conversation, l'instant où l'attention de Figuère serait détournée, et où il quitterait la tête du lit de Verner. Figuère se baissait pour prendre quelque chose au moment où Verner, pour répondre à une plaisanterie que venait de lui faire son ancien complice, lui disait en s'allongeant :

« J'ai fermé les yeux, je dors. »



LA MODE EN 1853.
(D'après une gravure du *Journal des Dames* de 1853.)

C'est alors que ce furieux saisit tout à coup par les deux supports un escabeau massif à trois pieds placé près de lui du côté du poêle, d'un seul bond s'élance sur sa victime, lui assène de toutes ses forces deux coups d'escabeau sur la tête dont l'un entama les os du crâne, et l'autre, plus violent, fit craquer le bas de la mâchoire. Il avait les bras levés et allait recommencer, quand Figuère, placé auprès de la porte, contre le pied du lit vacant, parvint à arrêter ce forcené. Il le désarma sans éprouver aucune résistance.

A ces cris : « Malheureux! qu'avez-vous fait? » l'assassin répondit : « Ça m'est égal, je sais ce qui me revient. » Puis, sans aucune apparence d'émotion, il alla circuler au milieu des autres prévenus, et leur dit, le cigare à la bouche : « Appelez les gardiens, qu'on me mette au cachot : j'ai assouvi ma vengeance! »

Quand les gardiens se présentèrent pour s'emparer de lui, son unique préoccupation fut de leur faire tâter son pouls afin qu'ils pussent constater qu'il était de sang-froid.

Puis, il ajouta :

« Je suis satisfait; il m'a perdu! mais je me suis vengé! »

La Bédollière.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1853

Janvier.

2. — **Aurore boréale** visible à Paris (commencée à neuf heures et demie du soir).

3. — **Consécration solennelle** de l'église Sainte-Geneviève par l'archevêque de Paris. Les reliques de Sainte-Geneviève sont transportées de Notre-Dame au Panthéon. *Te Deum.* — Installation du duc de Padoue, gouverneur des Invalides.

6. — A la pompe à feu du pont d'Ivry, expérience de la machine à vapeur rotative fabriquée par Alexandre Hediard.

11. — Vente à l'hôtel des commissaires-priseurs de tableaux provenant des collections de Louis-Philippe.

22. — A midi, les bureaux du Sénat et du Corps législatif et les membres du Conseil d'État sont réunis aux Tuileries pour y recevoir de l'Empereur la communication officielle de son mariage avec Eugénie de Montijo, comtesse de Teba.

28. — Au conseil municipal, lecture par le préfet de la Seine d'une lettre d'Eugénie, comtesse de Teba, demandant que le don de 600,000 francs offert par la Ville de Paris, pour l'achat d'une parure à la future Impératrice, soit employé en charités. Le conseil municipal décide que ces 600,000 francs seront affectés à la fondation d'un établissement placé sous le patronage de l'Impératrice, et où des jeunes filles pauvres recevront une éducation professionnelle.

29. — **Mariage civil de Napoléon III avec Eugénie de Montijo.**

30. — **Célébration du mariage religieux** à Notre-Dame. Fêtes à Paris. Trois mille grâces accordées à des condamnés.

Février.

10. — Inauguration par l'Empereur du **Musée des Souverains.**

14. — Ouverture de la session législative.

Mars.

8. — Décret impérial portant qu'une exposition universelle des produits agricoles et industriels s'ouvrira à Paris le 1er mai 1855.

12. — **Le P. Lacordaire** prononce, à Saint-Roch, un sermon hostile au gouvernement.

28. — Réception par Napoléon III, aux Tuileries, d'une députation du haut commerce de la Cité de Londres qui lui présente une adresse signée par quatre mille commerçants notables, exprimant l'espoir que la paix sera maintenue entre les deux nations.

Avril.

11. — Un arrêt de la Cour impériale décide que les auteurs de vaudevilles ne pourront faire usage dans leurs pièces d'airs nouveaux ou non, encore tombés dans le domaine public, sans l'assentiment des auteurs.

13. — Remise à l'Empereur, par ordre du gouvernement anglais, du testament de Napoléon Ier.

17. — Remise de la barrette à Mgr Morlot, archevêque de Tours.

Mai.

3. — Banquet des membres du **club des Dominos** chez Véfour.

7. — Loi qui réduit la taxe des lettres affranchies de Paris pour Paris.

27. — L'Impératrice Eugénie fait distribuer une somme de 100,000 francs aux Sociétés de charité maternelle.

28. — Loi sur la correspondance télégraphique privée. — Vote par le Corps législatif d'une nouvelle loi sur les attentats contre le souverain (peine du parricide si l'attentat est dirigé contre la vie ou la personne de l'Empereur, peine de mort s'il est dirigé contre la vie d'un membre de la famille impériale).



CUVILLIER-FLEURY.
Publiciste
(1802-1887.)



DESLYS.
Romancier (1821-1885.)



COIGNET.
Peintre (1794-1880.)



BOUCHER DE PERTHES.
Naturaliste
(1798-1868.)



GEORGE SAND.
Femme de lettres
(1804-1876.)

PIERRE LEROUX.
Publiciste (1798-1871.)

Juin.

1er. — Loi qui modifie la juridiction des conseils de prudhommes.

3. — Visite de l'Empereur au **pavillon neuf des Halles centrales.**

21. — Suppression du ministère de la police générale, remplacé par une direction de la Sûreté générale au ministère de l'Intérieur. — Obsèques de Mgr Garibaldi, nonce du pape.

22. — **M. Haussmann** est nommé préfet de la Seine. — Décret qui joint une exposition universelle des beaux-arts à l'exposition universelle des produits agricoles et industriels de 1855.

Juillet.

6. — **Complot dit de l'Opéra-Comique** (probablement inventé par la police). A l'Opéra-Comique, pendant que l'Empereur et l'Impératrice assistent à la représentation, arrestation de dix à douze membres de sociétés secrètes.

9. — Cérémonie du **couronnement de la Vierge** de l'église Notre-Dame des Victoires, en actions de grâces de la délivrance de Rome par les troupes françaises.

Août.

6. — Pose de la porte du barrage écluse de la Monnaie.

8. — Lettre de Baze, ancien questeur de l'Assemblée nationale, au *Siècle*, pour refuser la grâce que venait de lui accorder l'Empereur.

15. — Première représentation gratuite donnée dans la journée à la Comédie-Française en l'honneur de la Saint-Napoléon (*Phèdre* et *le Médecin malgré lui*).

Septembre.

22. — L'Empereur et l'Impératrice quittent Saint-Cloud pour aller visiter le nord de la France.

25 (*du 25 au 29*). — Exposition de la Société d'horticulture de Paris aux Champs-Elysées.

Octobre.

2. — L'Empereur décide qu'il se fera représenter aux funérailles de François Arago par le maréchal Vaillant.

3. — **Obsèques de François Arago**, au Père-Lachaise. Discours de Flourens, et du vice-amiral Baudin, président du Bureau des longitudes.

9. — Décret impérial portant suppression des caisses de retraite et inscriptions de pension au Grand Livre de la dette publique.

Novembre.

6. — D'après les ordres de l'Empereur, est créé un service de traitement gratuit à domicile pour les pauvres de Paris.

16. — Requête du comte Thadée Tiskiewicz, rédacteur de la *Revue musicale* de Leipzig, contre Nestor Roqueplan, directeur de l'Opéra, pour avoir annoncé sur son affiche du 7 octobre la représentation des trois actes du *Freischütz* de Weber et n'en avoir donné qu'une représentation tronquée et mutilée. Le requérant demandait en conséquence une représentation complète de *Freischutz* et une place égale à celle qu'il avait eu le 7 octobre, avec une amende de 100 francs par jour de retard. (Nestor Roqueplan fut condamné à une légère amende.)

19. — A l'Académie des beaux-arts, élection du musicien Henri Reber.

20. — L'Empereur fait remettre au maire de Fontainebleau une somme de 1,500 francs pour aider la municipalité de cette ville à réduire le prix du pain en faveur des ouvriers nécessiteux.

27. — Tentative d'assassinat à la Roquette sur le détenu Auguste Verner par un autre détenu, Antoine Gillette.

Décembre.

7. — Inauguration de la **statue du maréchal Ney**, place de l'Observatoire, sous la présidence du prince Napoléon. Discours du maréchal Saint-Arnaud, ministre de la guerre, et de Dupin aîné.

16. — Inauguration du **boulevard de Strasbourg.**

19. — A l'Académie des sciences, élection d'Elie de Beaumont comme secrétaire perpétuel à la place d'Arago.

24. — Décret impérial qui place sous la direction et la surveillance d'une commission présidée par le prince Napoléon l'Exposition universelle des produits de l'agriculture, de l'industrie et des beaux-arts.

27. — Décret qui institue une caisse de service pour la boulangerie de Paris.

Monuments et Fondations.

Achèvement du **boulevard de Strasbourg.** — Reconstruction du **Petit-Pont.** — Construction de la **prison militaire**, rue du Cherche-Midi. — La restauration de la **Tour Saint-Jacques** est commencée. — **La place Saint-Pierre de Montmartre** est dessinée. — La nouvelle **église de Vaugirard** est ouverte au culte. — **L'église Sainte-Geneviève** est rendue au culte (3 janvier).

Achèvement du **pont du chemin de fer** de la rive droite, à Asnières. — Inauguration (novembre) du **petit chemin de fer omnibus du Cours-la-Reine.**

L'Etat-major des pompiers est transféré du quai des Orfèvres à la rue Chanoinesse.

Ouverture (13 mars) de l'**Hôpital Lariboisière** (Mme de Lariboisière avait laissé 2,500,000 francs pour sa construction : il en coûta 10,445,056).

Commencement de la construction de la **rue des Ecoles.** — Achèvement de la **rue Soufflot.** — La **rue Laurent-de-Jussieu** devient **rue Duvivier,** la **rue Copeau** devient **rue Lacépède.**

Décret (10 novembre) réorganisant le **Conservatoire des Arts et Métiers.**

Création (11 janvier) d'une **chaire de langue et littérature françaises du moyen âge** au collège de France.

Recettes de l'octroi en 1853 : 41,021,565.

La vie de la rue.

Le Cirque national prend le nom de **Cirque de l'Impératrice. — Démolition du cabaret de Paul Niquet,** près des Halles. — **Panorama de l'Amérique du Nord** (par Mailly), à la salle Barthélemy. — **Les Jongleurs chinois** aux Variétés.

Les Tables tournantes (commencement de l'épidémie de spiritisme).

Bœuf gras de 1853 : le Père Tom.

Beaux-Arts.

Salon de 1853 (1,208 tableaux et dessins, 321 sculptures, 103 gravures) : *Un Convoi de recrues en Egypte*, par Bida. — *Attila*, par Chenavard. — *La Surprise*, par Joseph Stevens. — *Idylle*, par Gérôme. — *Le Premier Pas*, par Toulmouche. — *La Sérénade*, par Winterhalter. — *Le Lecteur*, par Meissonier. — *Moissonneurs*, par Millet. — *Le Baiser de Judas*, par Hébert. — *La Lecture du testament*, par Luminais.

Concerts du Conservatoire : 9 et 23 janvier, 6 et 20 février, — 6, 20, 25 et 27 mars, 3 et 10 avril.

Les violonistes italiennes **Virginia** et **Carolina Ferni.**

Industrie.

A la suite d'un rapport de Charles Dupin, le gouvernement accorde une pension de 12,000 francs à la famille de Philippe de Girard, l'inventeur de la machine à filer le lin.



LACHAUD.
Avocat (1818-1882.)



PROUDHON.
Publiciste (1809-1865.)



MAGNE.
Homme politique (1806-1879.)



BUCHEZ.
Homme politique (1796-1865.)



LABROUSTE.
Architecte (1801-1875.)



AUGUSTE VACQUERIE.
Littérateur (1819-1895.)

La vie littéraire.

Augustin Thierry : *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état.* — **Victor Hugo** : *Les Châtiments.* — **Balzac** : *Les Peines de cœur d'une chatte anglaise.* — **Alfred de Musset** : *Histoire d'un merle blanc.*

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 10 février. *Lady Tartufe*, comédie, 5 actes en prose, par Mme Émile de Girardin. — 12 avril. Représentation de retraite de Samson. Rentrée de Mme Arnould Plessy. — 28 juin. *Pythias et Damon*, comédie, 1 acte en vers, par Auguste de Belloy. — 20 juillet. **Début de Mlle Valery** dans le rôle de Lisette du *Jeu de l'Amour et du Hasard.* — 17 décembre. Représentation extraordinaire au bénéfice de Mlle Georges.

Opéra. — 2 février. — *Louise Miller*, opéra de Verdi (chute). — 21 septembre. *Ælia et Mytis*, ballet en 2 actes, paroles de Mazillier, musique d'Henri Potier. **Début de Mme Guy Stephan,** danseuse. — 29 octobre. Représentation de retraite de Levasseur. — 11 novembre. **Début de Mme Rosati,** danseuse.

Opéra-Comique. — 2 février. *Le Sourd ou l'Auberge pleine*, paroles de F. Lenglé et de Leuven, musique d'Adam (succès). — 4 février. *Les Noces de Jeannette*, 1 acte, paroles de Carré et Jules Barbier, musique de Victor Massé (grand succès).

Théâtre Lyrique. — 31 décembre. *Elisabeth*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Brunswick et de Leuven, musique de Donizetti.

Odéon. — 11 mars. *L'Honneur et l'Argent*, comédie, 5 actes en vers, par Ponsard (succès). — 17 septembre. **Début de Saint-Germain,** dans le rôle de Pasquin des *Jeux de l'Amour et du Hasard.* — 28 novembre. *Mauprat*, drame en 5 actes, par George Sand. — Alphonse Royer devient directeur au mois de septembre.

Vaudeville. — 17 mai. *Les Filles de marbre*, drame en 5 actes, par Th. Barrière et Lambert Thiboust (grand succès). — 17 juillet. *Le Mariage d'Olympe*, comédie 3 actes, en prose, par Emile Augier.

Gymnase. — 19 mars. *Philiberte*, comédie, 3 actes en vers, par Emile Augier. — 15 novembre. *Diane de Lys*, comédie, 5 actes en prose, par A. Dumas fils (succès).

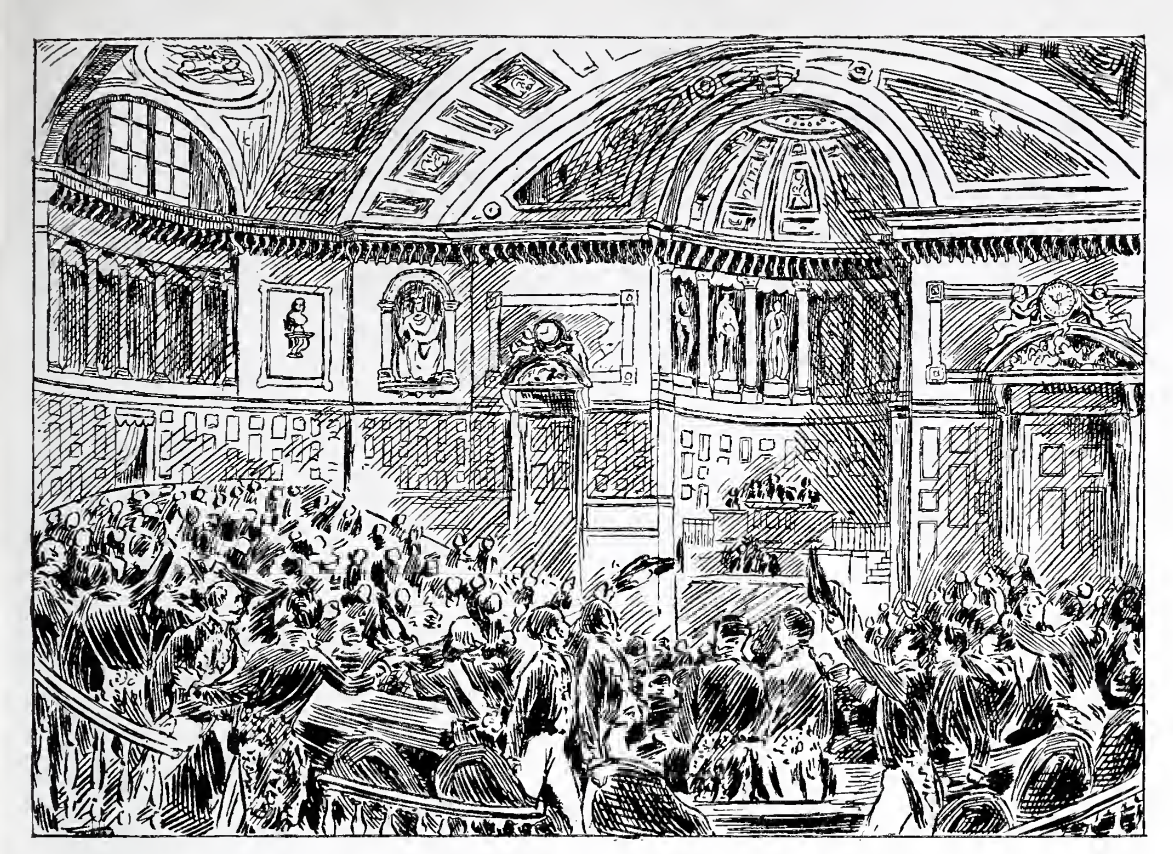
Palais-Royal. — 2 mars. *Les Folies dramatiques*, 5 actes, paroles de Dumanoir et Clairville, musique d'Hervé (succès). — 10 décembre. *L'Esprit frappeur ou les Merveilles du jour*, revue de 1853 en 5 tableaux, par Cogniard frères, Clairville et Cordier.

Délassements-Comiques. — 12 juillet. *Les Moutons de Panurge*, revue par 28 auteurs (Th. Barrière, Antony Béraud, Cogniard frères, Dumanoir, Paul de Kock, Samson, etc.).

Ambigu. — 10 janvier. *La Case de l'oncle Tom*, drame en 8 actes, par Dennery et Dumanoir (grand succès).

Les morts de l'année.

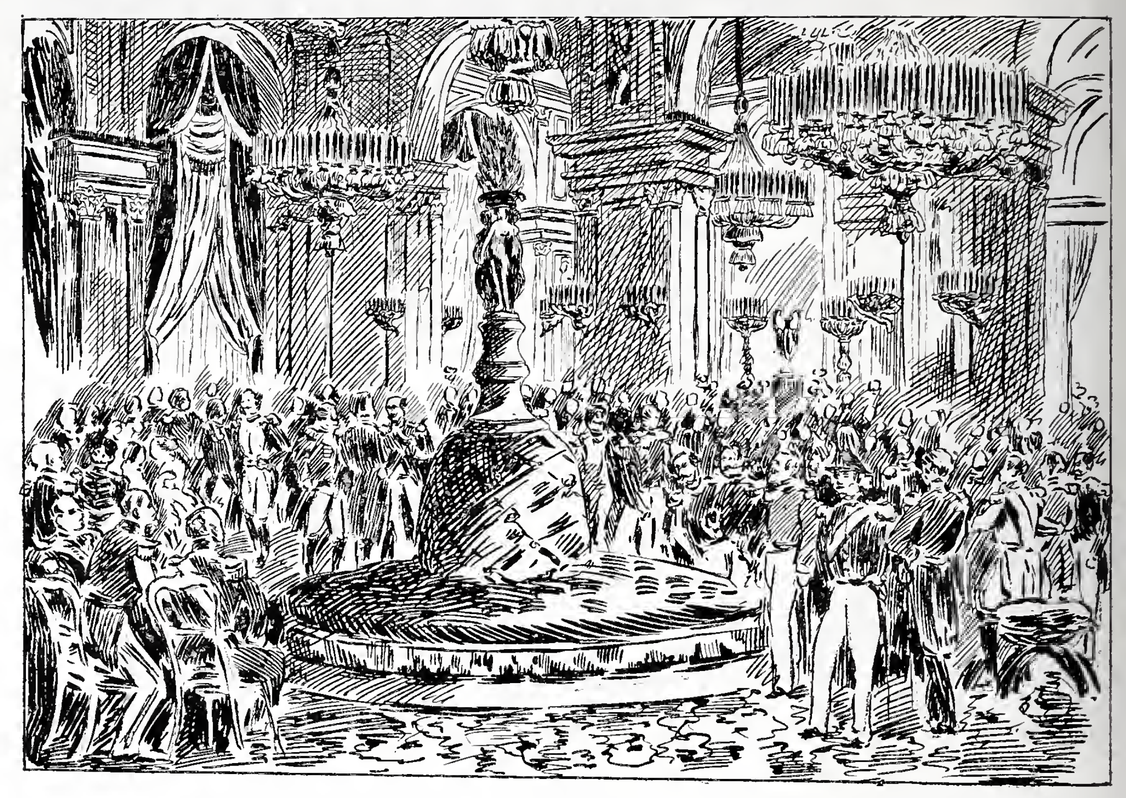
Le général marquis **d'Hautpoul** (15 janvier). — **Brunet,** ancien acteur des Variétés (23 février). — **Donoso Cortès,** ambassadeur d'Espagne à Paris (3 mai). — Le savant **François Arago** (2 octobre). — L'architecte du nouveau Louvre, **Z. Visconti.** — L'auteur dramatique **Bayard.** — **Bouffé,** ancien directeur du Vaudeville. — Le littérateur **Jauffret.** — Le botaniste **Adrien de Jussieu.** — Le chimiste **Orfila.** — Le médecin **Villeneuve.**



OUVERTURE DE LA SESSION LÉGISLATIVE DE 1854.
D'après un croquis de 1854. — (Collection Charles Simond.)

1854

Année de faits d'armes, de gloire militaire, de panache, de ferveur cocardière, succédant singulièrement aux fallacieuses promesses de calme et à l'universelle attente de la paix. La question d'Orient change brusquement de nom et s'appelle maintenant la guerre. Dès le mois de janvier, le doute n'est plus permis : on se battra et la France fera le jeu de l'Angleterre contre le tsar. Paris est tout entier attentif à ce qui va se passer dans la mer Noire, où les flottes anglaise et française sont entrées. Les événements suivent rapidement leur marche. L'Empereur ouvre la session législative, le 3 mars, dans la salle des Maréchaux, aux Tuileries, en présence de l'Impératrice, du corps diplomatique et des grands dignitaires de l'Empire. Il reconnaît que la situation est grave. En effet, aux difficultés extérieures se joignent les complications intérieures. L'insuffisance de la dernière recolte fait naître des craintes. Mais, toujours habile à faire diversion aux inquiétudes du présent, Napoléon III leur oppose les bienfaits prochains des mesures qu'il a conçues pour remédier immédiatement à la crise. Et déjà Paris, docile à la persuasion, compte sur les immenses avantages des sociétés de crédit, de la Caisse des boulangeries. On va manger du pain moins cher que ne le cote la mercuriale. Les jours de fertilité compenseront bientôt les jours de disette. Ce sont les paroles de l'Empereur ; et comment n'y croirait-on pas, puisque son étoile est, cette année, si radieuse ? Car le traité entre la France, la Grande-Breagne, la Turquie, ne saurait être que le prélude de victoires certaines dont tout le monde, industriels, commerçants, spéculateurs, courtisans, va tirer profit. Il n'y a que les malveillants — et combien sont-ils ? — qui doutent de l'issue de cette guerre déclarée à la Russie le 28 mars. Et tout de suite l'enthousiasme enflamme les Parisiens. On accompagne en chantant, jusqu'à deux et trois



LES REPRÉSENTANTS DE L'ARMÉE A L'HÔTEL DE VILLE.

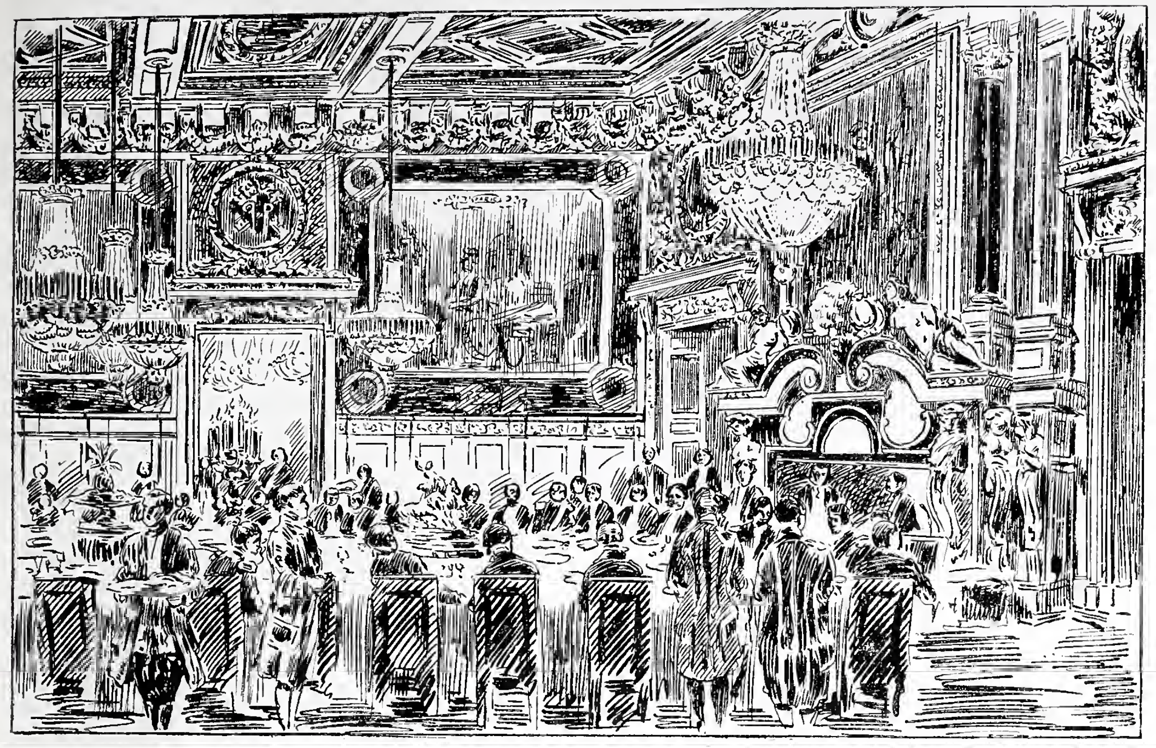
D'après un croquis de 1854. — (Collection Charles Simond.)

lieues de là, les régiments qui vont rejoindre leurs corps d'armée. L'archevêque Sibour lance, le 29, un mandement dans lequel il s'écrie avec feu : « La guerre est une nécessité ; il en sortira assurément quelque bien. » On prie dans toutes les églises, où le clergé appelle les fidèles pour invoquer avec lui le Dieu des batailles et le rendre propice à la France. On prêche d'avance dans les chaires sacrées le succès d'une expédition « préparée avec tant de sagesse, de prudence, de résolution, par le chef de l'Etat ». Les journaux n'ont plus d'autre thème et c'est à qui exaltera l'entreprise. Jusqu'à la fin de l'année, les bulletins de l'Alma, de Sébastopol, de Balaclava, d'Inkermann sont « dévorés avec avidité ». On se presse autour des affiches qui donnent les détails de la campagne. La fibre militaire résonne dans tous les cœurs.

Le 15 août, la Saint-Napoléon est célébrée à Paris en l'absence de l'Empereur, qui voyage dans le Midi, où il reçoit des ovations dans toutes les villes. La capitale s'unit à ces démonstrations de la province et, suivant sa coutume d'engouement, les exagère. Les illuminations excitent, par leur splendeur, l'admiration générale.

Le lendemain de cette journée d'effervescence, Paris trouve dans les journaux du matin la proclamation de l'Empereur à l'armée d'Orient. A cette lecture, l'émotion est profonde. On songe aux fils de France qui donnent leur sang pour la cause défendue par nos armes. Tant de Parisiens ont leurs enfants sous les drapeaux ! Ils se couvrent de gloire, mais leurs souffrances sont grandes, car l'épidémie sévit dans leurs rangs et beaucoup y succombent. C'est une terrible épreuve. On sait que le moral des troupes se soutient, mais chacun souhaite la fin de la lutte.

Le 1er octobre, le bruit se répand que Sébastopol a été pris sans coup férir par les armées alliées. La dépêche est fausse. Mais qui oserait la démentir ? L'Empereur lui-même y ajoute foi ; il accourt de Boulogne à Paris pour fêter avec les Parisiens ce brillant succès, dont on ne cesse d'être convaincu, même lorsque, à la Bourse, on affiche, le 2, que c'est un « canard ». Pour beaucoup de gens qui se prétendent mieux informés que personne, c'est la Bourse qui trompe le public. N'en est-elle pas coutumière ? Aussi lorsque, l'année suivante, le fait de la reddition de Sébastopol sera confirmé officielle-



BAL MASQUÉ A L'OPÉRA.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



L'ACTEUR REGNIER.

D'après un portrait. — (Bibliothèque nationale.)

ment par l'héroïque victoire de Malakoff, les malins diront en souriant : « Nous savions ça depuis longtemps. » En attendant, Napoléon III se concilie l'amitié des révolutionnaires en mettant en liberté sans conditions Barbès, dont on vient de publier une lettre empreinte d'ultra-chauvinisme.

La mort de Saint-Arnaud (29 septembre) ne met en deuil que les bonapartistes du coup d'État; mais les funérailles qu'on lui fait à Paris, l'arrivée du corps à la gare du chemin de fer de Lyon, où il est déposé dans une chapelle ardente, le cortège se rendant en grande pompe aux Invalides, les salves de l'artillerie, sont une occasion de rassemblement pour des milliers de curieux. On commente, il est vrai, dans les faubourgs, la lettre adressée par l'Empereur à la veuve du maréchal et surtout cette phrase : « Le maréchal s'était associé à ma cause. » Les républicains n'ont pas oublié que Saint-Arnaud fut de ceux qui firent le 2 décembre dans la nuit historique; — mais il en est bien peu qui songent encore à ce passé, puisque le nom même de Baudin s'est effacé presque de tous les souvenirs et que sa tombe au cimetière Montmartre est délaissée. Pour beaucoup Saint-Arnaud est le soldat valeureux qui a frayé à notre armée le chemin de Sébastopol,



LE BOULEVARD DU TEMPLE A MINUIT.

Sortant du drame. Sortant des funambules.

D'après un dessin de DAUMIER. — (Bibliothèque nationale.)

et sa valeur excuse tout. Quelques autres disparitions de personnalités en renom occupent les conversations parisiennes au cours de 1854. On mentionne tour à tour la mort de Pierre Didot, « le doyen et l'honneur des typographes français »; puis celle de Peyronnet, le ministre de 1830, qui fut, comme Louis-Napoléon plus tard, enfermé dans le fort de Ham. On donne quelques regrets à Armand Bertin, le rédacteur en chef des *Débats;* à Blanqui, l'économiste populaire; à Lamennais; à la maréchale Ney, suivie de près par son second fils le duc d'Elchingen. Les lettres perdent Émile Souvestre, Norvins, Ancelot, Léon Faucher, Baour-Lormian, l'académicien, et cet autre immortel, Beaupoil de Saint-Aulaire, qui fut élu parce qu'il était le petit-neveu de celui à qui un madrigal valut un fauteuil sous la coupole. Au milieu de ces tristesses plutôt intimes, la gaieté parisienne ne chôme pas. Le Parisien n'aime du reste point à garder longtemps un crêpe à son chapeau. Chez lui, le rire sèche vite les larmes. Entre deux visites au cimetière, il trouve place pour des soirées passées au théâtre. Les grands succès sont *le Gendre de M. Poirier, Il Trovatore* de Verdi, *Schamyl* de Paul Meurice. Gevaërt donne à l'Académie de musique son *Billet de Marguerite.* A la Porte-Saint-Martin on joue *le Reviseur* de Nicolas Gogol, qui passera pour une nouveauté quarante ans plus tard, quand les Russes seront nos alliés en politique et nos maîtres en littérature. Ce qui attire le plus de monde et fait le maximum de recettes, c'est *Anglais et Français, Bataille de l'Alma.* On y court, on s'y écrase, et l'on est ravi d'y être allé sans avoir rien vu. Les libraires font fortune de leur côté; on achète *le Devoir,* de Jules Simon, mais aussi les *Mémoires de Bilboquet.* Champfleury obtient un gros tirage avec *les Bourgeois de Molinchart;* par contre, George Sand a moins de lecteurs pour son *Histoire de ma vie.* Deux volumes que tout le monde veut au moins avoir feuilletés font miracle : c'est *Monsieur de Cupidon,* de Monselet, et *le Tueur de lions,* de Jules Gérard.

On parle beaucoup de Henri Martin qui fait paraître, en plaquettes à 75 centimes, une première série des *Parisiens célèbres,* et Paris s'enorgueillit d'avoir été le berceau de tant d'illustrations jusqu'alors insoupçonnées.

Un autre événement littéraire, et pas des moindres, c'est la publication de l'*Album* de la société des Gens de Lettres au profit des écrivains malheureux. Poètes, prosateurs, peintres, musiciens y apportent à l'envi la riche obole de leur talent.

Charles SIMOND.

LA CHAMBRE A COUCHER DE LAMARTINE.

D'après un croquis de 1854. — (Collection Charles Simond.)

BAL A L'HÔTEL DE VILLE.
D'après un croquis de 1854. — (Collection Charles Simond.)

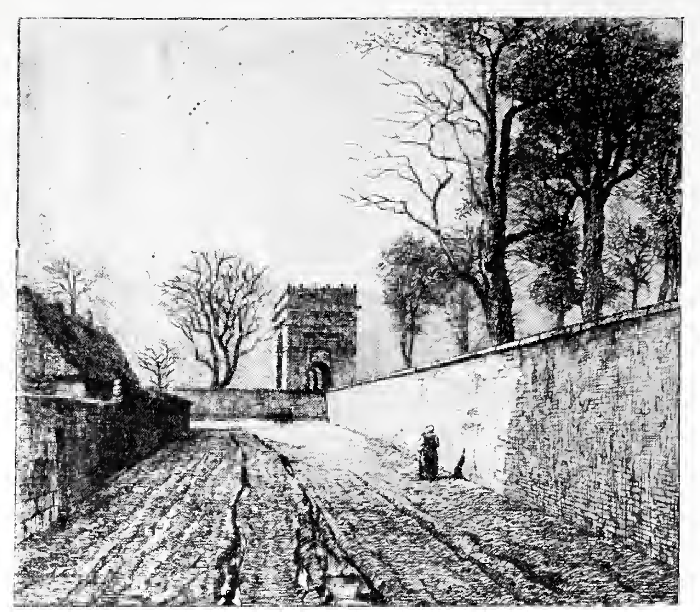
LES ÉCHOS DE PARIS


LE VIEUX PARIS. — RUE DE LA CITÉ.
D'après une eau-forte de MARTIAL (POTHÉMONT).
(Collection G. Olive.)

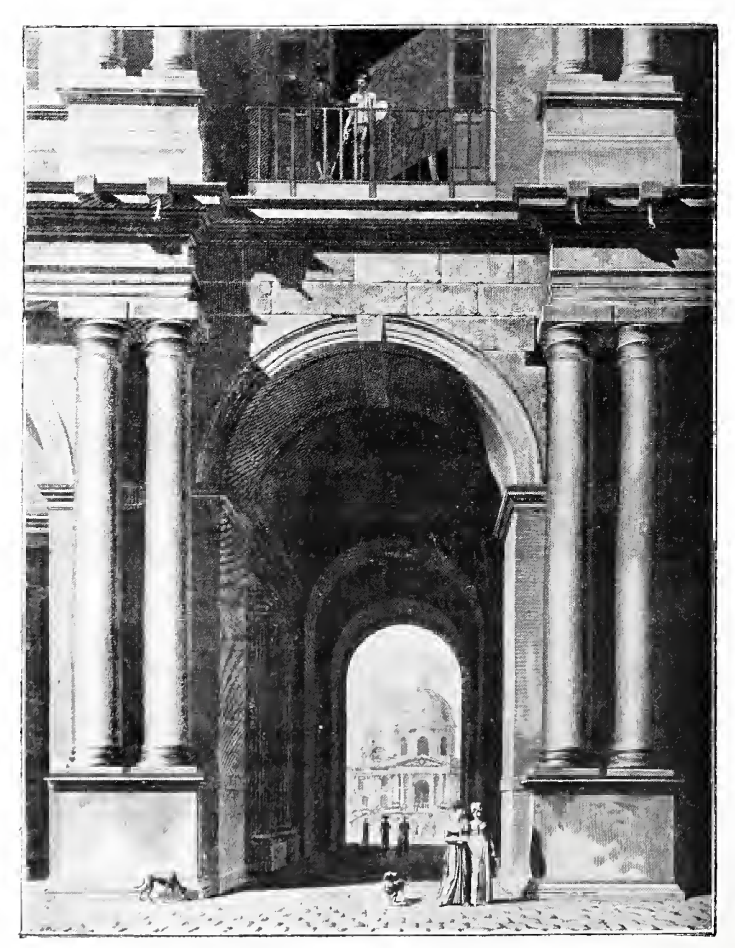
La fête du 15 août.

La fête de l'Empereur, célébrée pour la troisième fois, le 15 août, depuis le rétablissement de l'Empire, a été des plus brillantes. A six heures, le canon des Invalides a annoncé la solennité du jour; les mêmes salves d'artillerie ont été répétées à six heures du soir. L'aviso à vapeur de l'État *le Galilée*, qui, depuis quelques semaines, s'est rendu à Paris, était ancré au milieu de la Seine; cet élégant navire, magnifiquement pavoisé, mêlait les salves de son artillerie à celles du canon des Invalides. Le *Te Deum* a été chanté à l'issue de la grand'messe dans toutes les églises de Paris. Bien avant midi, la foule commençait à se porter sur tous les points où la fête devait avoir lieu. Les voitures publiques, dans les rues où elles pouvaient circuler, étaient ornées de petits drapeaux tricolores, surmontés d'aigles dorées et encadrées de bouquets de fleurs.

De deux à quatre heures et demie, entre le pont Royal et le pont d'Iéna, les joutes, régates et divertissements nautiques ont été exécutés d'une manière brillante: les trottoirs et les parapets qui bordent la Seine, ainsi que la terrasse du jardin des Tuileries, étaient couverts de spectateurs qui prenaient à ces jeux le plus vif intérêt. A deux heures de l'après-midi, les spectacles ont commencé; tous les théâtres étaient ouverts gratis au public; vingt mille personnes ont pu y trouver place. Les meilleures pièces du répertoire



CHEMIN DE RONDE DE LA BARRIÈRE DE L'ETOILE.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)



ENTRÉE DU LOUVRE, CÔTÉ DE LA SEINE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

ont été jouées par l'élite des artistes. L'Opéra a donné *Robert le Diable*; le Théâtre-Français a joué *Andromaque;* Mlle Rachel est venue exprès de Bruxelles pour cette représentation; l'Opéra-Comique a donné *Haydée*, la Gaîté *les Cosaques*, et la Porte-Saint-Martin *Schamyl*.

Les promeneurs se partageaient entre les Champs-Elysées et le Champ-de-Mars, où les artistes du théâtre impérial du Cirque donnaient une grande pantomime militaire représentant la levée du siège de Silistrie et la mort glorieuse de Mussa-Pacha. Silistrie avait été habilement représentée : ses remparts et ses places, disposés de manière à utiliser les arbres du talus sur lequel la ville était élevée, rendaient l'illusion parfaite. Les diverses phases du siège ont été reproduites au milieu des applaudissements; nous devons toutefois signaler particulièrement la scène du parlementaire proposant à Mussa-Pacha de trahir son pays, et de lui livrer la place pour une somme d'argent. Quand le général, indigné, s'est écrié en s'adressant à ses officiers : « Savez-vous ce qu'on me propose?... De nous vendre ! » des vivats prolongés ont interrompu la représentation et rendu un nouvel hommage à la mémoire du brave général. Le dernier tableau n'a pas causé une moins vive émotion, et quand, au milieu des troupes présentant les armes et abaissant leur drapeau, Mussa-Pacha mourant a fait approcher sa femme et ses enfants, les a enveloppés dans les plis du drapeau ottoman, comme pour les placer sous la protection de la patrie, une émotion profonde a pénétré la multitude des spectateurs. Des bravos unanimes ont montré de nouveau toute la sympathie de la France pour la cause de nos valeureux alliés. On peut évaluer au moins à 200,000 personnes les spectateurs réunis au Champ-de-Mars. Un second théâtre, disposé en face de l'Ecole militaire, était consacré aux danses sur la corde, aux voltiges, aux tours de force, et, à cinq heures, un immense ballon portant inscrits en lettres d'or les noms de la *Turquie*, de *l'Angleterre* et de la *France*, s'est élevé majestueusement dans les airs aux cris répétés de *vive l'Empereur!* A la barrière du Trône, les jeux n'é-

VESTIBULE DE L'HÔTEL DE VILLE.

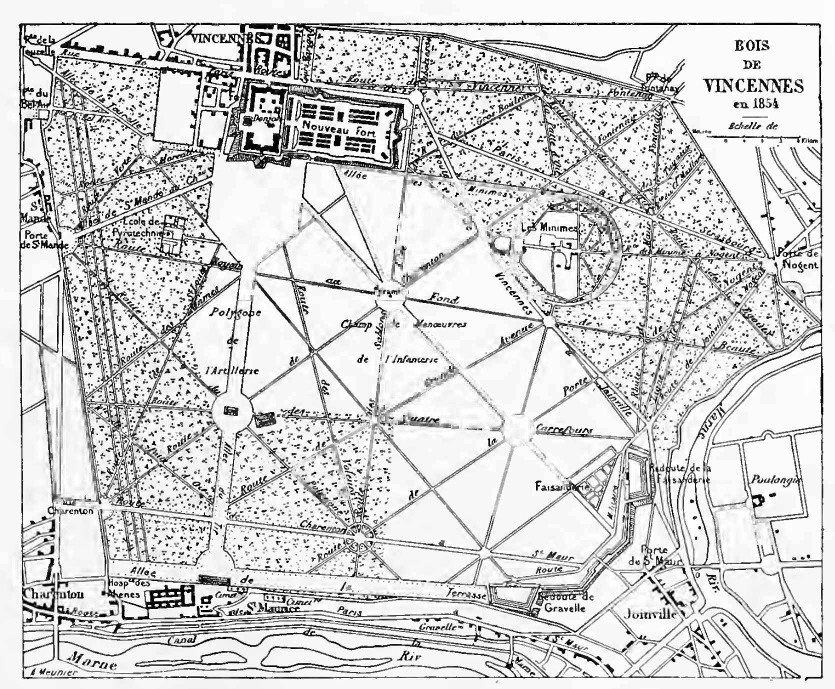
D'après un croquis de 1854. — (Collection Charles Simond.)

taient pas moins animés. Quatre mâts de cocagne, chargés de prix, ont exercé l'adresse et l'habileté des jeunes gens, et deux théâtres ont représenté des scènes de voltige et de pantomimes.

A sept heures, un grand orchestre, élevé sur le grand bassin central du jardin des Tuileries, et renfermant plus de 200 musiciens, a exécuté un concert d'harmonie, du plus bel effet.

L'Hôtel de Ville avait été magnifiquement pavoisé de drapeaux tricolores, d'écussons au chiffre de l'Empereur, de tentures de velours et de bannières parsemées d'abeilles d'or et entrelacées de guirlandes de feuillages. Pendant la soirée deux orchestres militaires, élevés à droite et à gauche de la porte principale, dans l'intérieur de la grille, ont exécuté alternativement des morceaux variés.

Mais la plus remarquable partie de la fête était les illuminations. Une longue suite de portiques mauresques, resplendissants de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER, D'APRÈS LES DOCUMENTS DU TEMPS.

(Collection Charles Simond.)

entrecoupés, de distance en distance, par des arcs de triomphe surmontés des initiales de l'Empereur, encadraient le jardin, la grande allée des Tuileries, la place de la Concorde, l'avenue et le rond-point des Champs-Elysées.

Une sphère immense, représentant le globe céleste, parsemé d'étoiles qui scintillaient sur un fond bleu, recouvrait le bassin du rond-point et soutenait un aigle de feu aux ailes éployées. Le coup d'œil était terminé, d'un côté par l'illumination de l'arc de triomphe de l'Etoile; de l'autre, par deux lignes de feu dessinant l'architecture du palais des Tuileries.

A neuf heures, le canon des Invalides a annoncé le feu d'artifice. La pièce principale représentait le Louvre achevé, au milieu duquel se détachait, brillante de feux électriques, la statue équestre de Napoléon Ier, encadrée par les statues de la Paix et de la Guerre. Dans les intermèdes, on a lancé des bombes, des fusées d'honneur, des parachutes tricolores. Le bouquet a été composé d'environ 2,000 pièces d'artifice.

A dix heures et demie du soir, Paris présentait un coup d'œil admirable. Partout la foule était immense. On n'a eu à regretter aucun accident.

VANDER-BURCH et CH. BRAINNE.



ABRAHAM ET L'ANGE GABRIEL.

Prix de Rome. — Grand prix de peinture de 1854. — Tableau de LÉON.

(École des Beaux-Arts.)

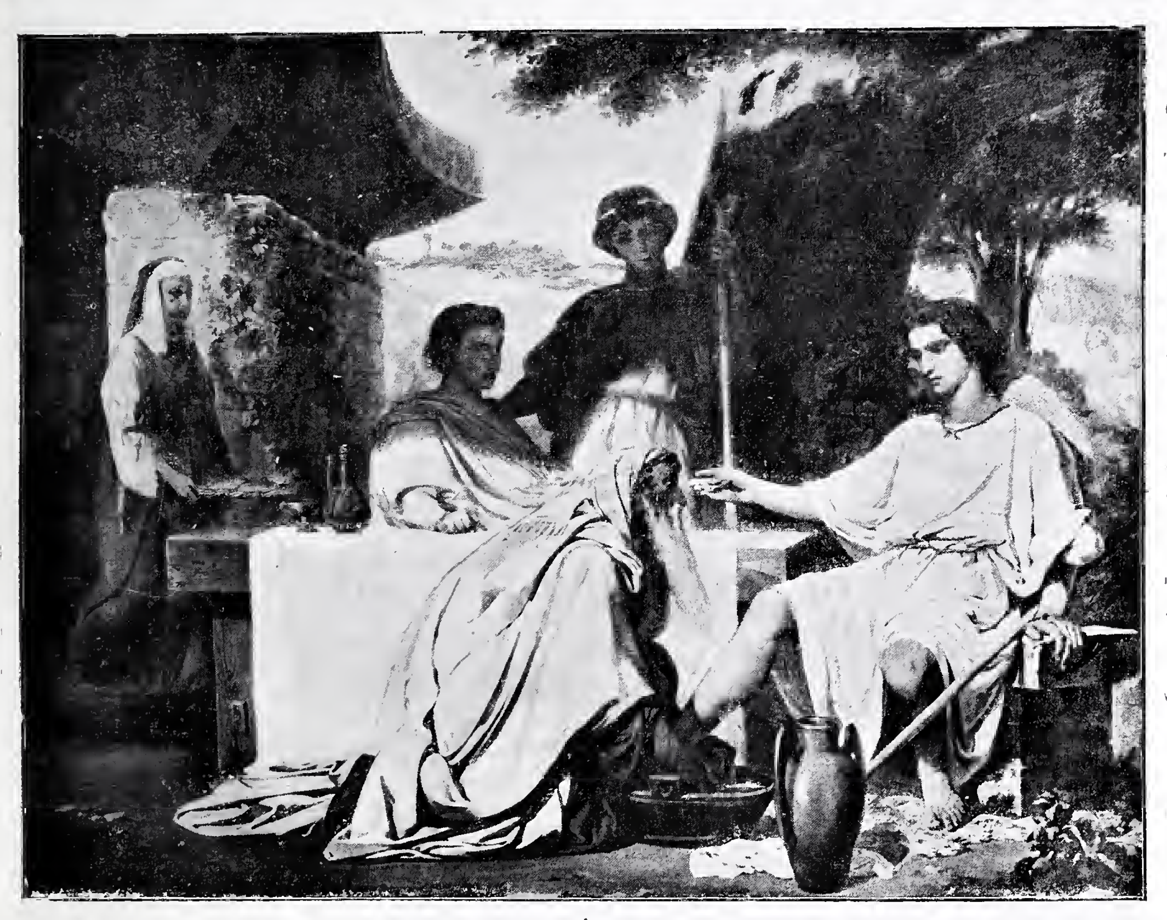
La guerre de Crimée et les théâtres parisiens.

La guerre n'occupe vraiment les Parisiens qu'au point de vue du théâtre. Les affiches de théâtre sont curieuses à lire. Depuis Bobino jusqu'au Théâtre-Lyrique, il n'est question que de *Russes*, de *Cosaques*, de *Rencontre dans le Danube* et de *Russes peints par eux-mêmes*.

Le Cirque National a donné une grande machine en vingt tableaux, qui fera moins de tort à l'empereur Nicolas qu'à M. Billon, le directeur de ce théâtre. — Cette pièce est due *à la plume* des auteurs des *Cosaques*. Ces auteurs, enivrés du succès de l'épopée burlesque de la Gaîté, ont cru très franchement qu'ils avaient découvert la littérature cosaque ; mais leur nouveau poème a échoué pour n'avoir pas été suffisamment médité dans le silence du cabinet. C'est une pièce géographique à costumes et à décors, qui ne manque que de costumes, de décors et de géographie. Les armées belligérantes, réduites à de maigres pelotons, ressemblent à des patrouilles qui se disputent. — Cela ne fera pas le sou, quoi qu'en dise M. Camus.

La Porte-Saint-Martin a tenté autre chose. Le directeur de ce théâtre, qui sait lire et écrire, s'est avisé de pratiquer une fouille dans la littérature russe. — Il y a donc une littérature russe? — Il paraît; du moins, il est certain que Puschkin, Gogol et un troisième dont je ne sais pas le nom, voyant la Russie envahie par M. Scribe, et plus récemment encore par Alfred de Musset, ont tenté une réaction en faveur de l'idiome slave. Gogol a fait quelques nouvelles qui se signalent par une saveur âpre et sauvage; il a fait aussi quelques comédies, et l'une d'elles, l'*Inspecteur général*, a eu en Russie un succès de scandale, d'émoi et de récriminations qu'on pourrait comparer à celui qui a signalé en France l'apparition du *Mariage de Figaro*. L'auteur avait simplement traduit sur la scène la vénalité des fonctionnaires russes, cette plaie qui dévore l'empire et désole l'empereur lui-même. Mais, dégagée de sa portée politique et locale, cette pièce se réduit au scénario du plus médiocre vaudeville.

Il s'agit d'un inspecteur général qu'on attend dans une des provinces de l'empire. — Tous les fonctionnaires gorgés de rapines se prennent de peur. — Arrive, avec son coquin de valet, un aventurier qu'on prend pour l'inspecteur général. — Les deux intrigants exploitent la situation, se font héberger, et poussent l'audace jusqu'à la galanterie envers des demoiselles de fonctionnaires. — Ce serait peut-être très joli au Palais-Royal, joué par Grassot, quand il ne sera plus enroué, et par Sainville, quand il ne sera plus mort. — A la Porte-Saint-Martin, *les Russes peints par eux-mêmes*, et *arrangés pour la scène française* par M. Moreau, ont fait l'effet d'un goujon mort dans l'Océan. — Je n'ai pas vu la pièce; mais j'étais bien tranquille: le jour de la première représentation, il était sept heures du soir, le rideau n'était pas encore levé sur la pièce nouvelle et je lisais dans *la Patrie* : « Demain, la deuxième représentation des *Russes peints par eux-mêmes*, qui ont obtenu, hier, un succès *étourdissant* à la Porte-Saint-Martin. » — « Bien, me disais-je, voilà un succès qui avance de deux heures; mais c'est bon signe. » Voilà que, le lendemain, la pièce avait disparu par une de ces trappes qui demeurent ouvertes après les féeries. Depuis, il n'en a plus été question. — J'ai interrogé les marchands de contre-marques les mieux informés; ils ne savaient pas ce qu'étaient devenus les *Russes peints par eux-mêmes*.



ABRAHAM ET L'ANGE GABRIEL.

Prix de Rome. — Grand prix de peinture de 1854. — Tableau de GIACOMOTTI.

(École des Beaux-Arts.)

Pour remplacer les Russes, la Porte-Saint-Martin



LE MARCHÉ DE LA FONTAINE DES INNOCENTS.
D'après un croquis de 1854. — (Collection Charles Simond.)

annonce des Chinois. — Espérons que ce ne sont pas des Chinois peints par eux-mêmes.

Aug. VILLEMOT.

Les Chinois de la Porte-Saint-Martin.

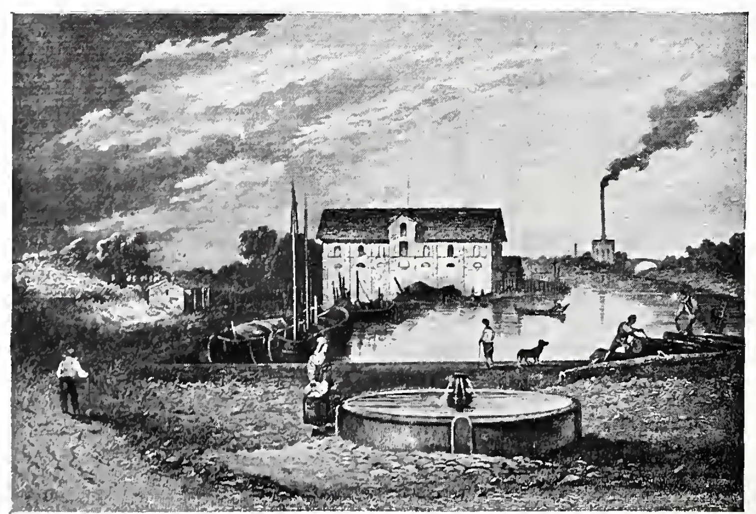
Il y a dans le passage Choiseul un marchand de jouets, à la porte duquel on lit :

Ne pas confondre avec le magasin en face.

Instinctivement, on se retourne vers le magasin en face, et là aussi, on lit :

Ne pas confondre avec le magasin en face.

Quelque chose d'analogue se passe en ce moment entre la Porte-Saint-Martin et l'Hippodrome. La Porte-Saint-Martin, par une affiche spéciale, invite le public à ne pas confondre ses Chinois avec ceux de l'Hippodrome. M. Arnault ne pouvait se dispenser de riposter, en recommandant à ce même public de ne pas confondre les Chinois de l'Hippodrome avec ceux de la Porte-Saint-Martin. Les esprits superficiels ne comprennent pas bien l'importance de ces avis salutaires. — Mais, où en serions-nous, grand Dieu ! si le peuple français, toujours léger, allait se tromper de Chinois ! — Donc, la Porte-Saint-Martin a une chinoiserie et des Chinois. La chinoiserie est de MM. Clairville et Bourget ; elle est assez amusante ; — quant aux Chinois, ils mangent de l'étoupe enflammée et se font encadrer dans des lames de poignard. Vous savez ma théorie sur ce genre de spectacle. Les Chinois n'ont pas de responsabilité littéraire, mais ils ont une responsabilité d'argent ; s'ils font des recettes, il faut les mettre au



VUE D'UN BRAS DU CANAL SAINT-MARTIN.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

rang des dieux; s'ils n'en font pas, c'est de la canaille, et il faut les tuer... Je crois que voilà de la saine critique en matière de Chinois.

Je ne puis me dissimuler que tout l'intérêt de la situation est dans le duel *aux Chinois*, toujours engagé entre la Porte-Saint-Martin et l'Hippodrome. Il y a des gens qui trouvent que le duel aux Chinois manque de grandeur et de noblesse; — mais ces gens-là ne s'y connaissent pas.

Tout l'avantage est, jusqu'ici, pour la Porte-Saint-Martin, — d'abord sous le rapport de la loyauté. — Voyez la probité et le scrupule de l'affiche :

« *Faux Chinois :* — Ambroise, Vannoy, Colbrun, Mlle Alphonsine.

« *Vrais Chinois :* — Yan-Ban, Yan-Gyn, An-Sing-Chong-Mong, le jeune Ar-Hée et le nain Chitzans. »

Au sujet de ce nain, la Porte-Saint-Martin publie des choses orientales que les heureux Parisiens peuvent lire sur l'affiche et dont nous voulons gratifier les provinciaux. — Écoutez :

« Cet individu, âgé de vingt-neuf ans, a 80 centimètres de hauteur et paraît être pourvu d'articulations doubles. Les parents de ce nain, s'apercevant de la disposition particulière de ses membres et de la petitesse de sa taille, l'enfermèrent dans une *potiche*, où il resta jusqu'à l'âge de douze ans, et dont il ne sortit que par une espèce d'éclosion, c'est-à-dire lorsque la potiche se brisa d'elle-même sous l'effort de la croissance du petit être qu'elle renfermait. Les parents, grâce à ce supplice, qui donne une idée assez juste de l'avidité cruelle des Chinois, obtinrent la permission de présenter cet enfant à l'empereur Tao-Kwang. »

Autre :

LA CIBLE VIVANTE.

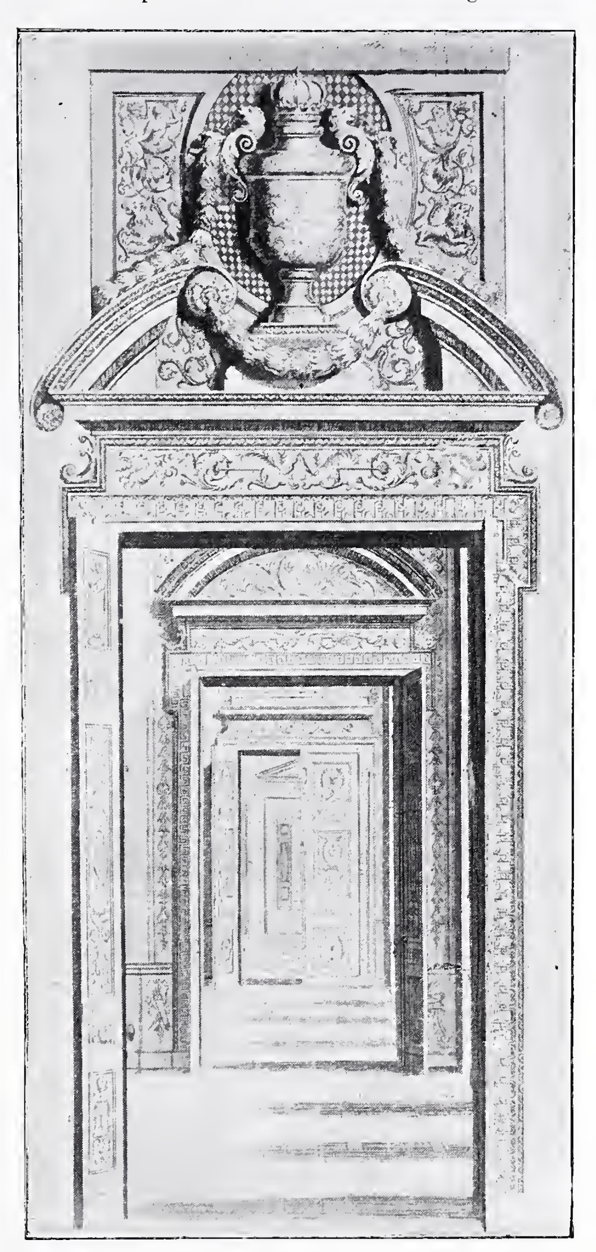
Exercice à la réalité duquel la pensée se refuserait de croire si l'œil n'était frappé de l'intrépidité à la fois fière et charmante qui préside à ce jeu, d'où le péril disparait à force de grâce et de dextérité.

Je ne suis pas encore bien revenu de l'espèce d'abrutissement où m'a jeté ce double *boniment*. — Qu'admirer le plus, de ce Chinois enfermé douze ans dans une potiche comme un chinois de la mère Moreau, ou de cette *intrépidité fière et charmante* qui préside à la charcuterie chinoise? Je songe seulement que le privilège de la Porte-Saint-Martin pouvait échoir à un directeur privé de toute littérature, et alors ces deux *boniments* d'un si haut style auraient probablement été confiés à la rédaction vulgaire de quelque paillasse chargé de provoquer la foule idolâtre. Nous l'avons échappé belle.

Aug. VILLEMOT.

Cloarec, le cultivateur en chambre.

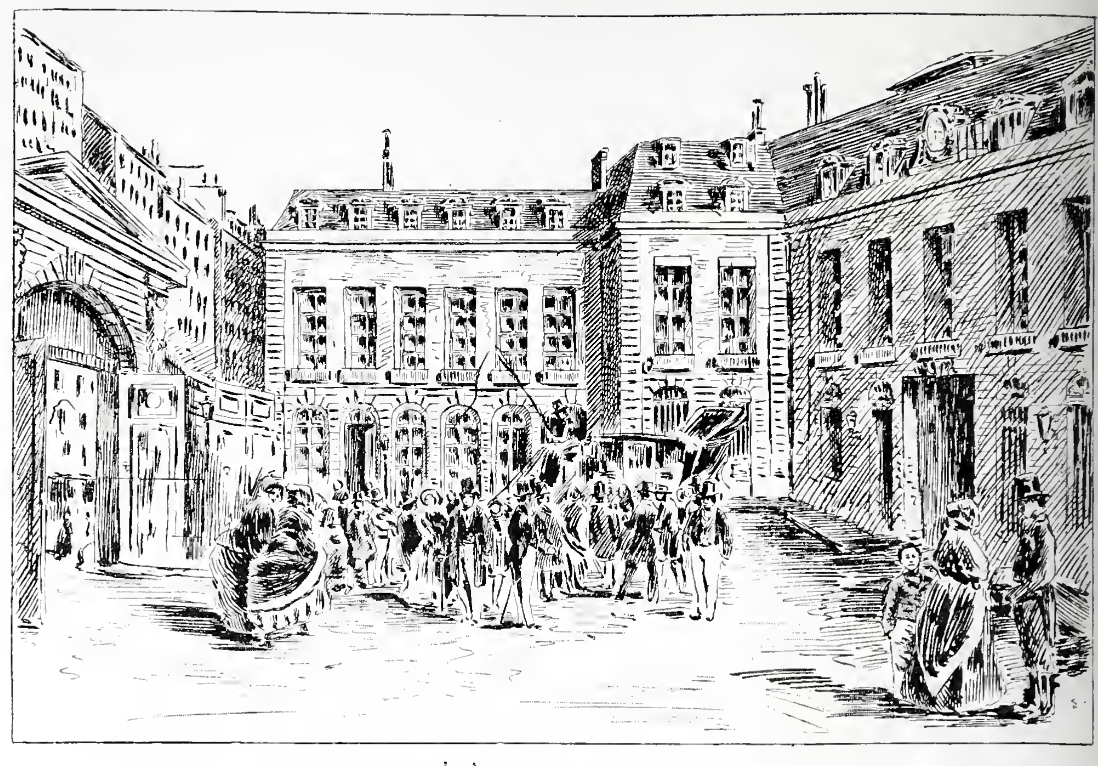
MONSIEUR Cloarec est fils d'un avocat de Rennes ou de Vannes; il a fait ses études à l'institution Hallais-Dabot; il a suivi les classes du collège Henri IV, à Paris, pendant dix ans. Après avoir quitté les bancs et conquis son diplôme de bachelier ès lettres, à ce moment solennel où chacun jette un regard vers l'avenir pour se choisir une profession, M. Cloarec eut un moment la pensée d'entrer comme élève agronome



DÉCORATION INTÉRIEURE DES TUILERIES.
Porte des appartements de l'Impératrice.
D'après une gravure.
(Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts.)

à la ferme modèle de Coëtbo, dont alors on parlait beaucoup. Mais le malheur voulut qu'il rencontrât un de ses anciens condisciples, se promenant crânement dans le Luxembourg, cigare aux dents, grisette au bras. C'était un étudiant en droit se rendant ponctuellement à son cours chez le père Lahire, à la Grande-Chaumière.

Dès ce moment, ses idées changèrent. M. Cloarec découvrit tout à coup que toutes ses aptitudes



L'HÔTEL DES POSTES.

D'après un croquis de 1854. — (Collection Charles Simond.)

l'entraînaient vers l'étude du droit; il était né pour doter la Bretagne d'un Pothier ou d'un Cujas, son avenir se dessinait à ses yeux; il prit sa première inscription. Il écrivit à son père qu'il avait toujours eu l'opinion qu'un homme qui choisit une profession honorée déjà par les travaux paternels était plus à même de rendre des services à ses concitoyens que celui qui veut se créer un avenir dans une profession nouvelle. Le bonhomme Cloarec, qui avait laissé son rejeton toujours parfaitement libre de faire tout ce qu'il voulait, et qui d'ailleurs ne soupçonnait aucunement le motif qui avait si subitement déterminé cette brusque vocation, envoya son consentement, deux cents francs pour la pension du premier mois, beaucoup de conseils à son fils, et surtout la recommandation expresse de se défier des voleurs et des gens qui exploitent à merci les fils de famille auxquels ils sentent beaucoup d'argent.

Le jeune Cloarec suivit ponctuellement la recommandation paternelle dans sa première partie, mais il fit des efforts inouïs pour tâcher d'acquérir par lui-même des preuves de la vérité de la seconde partie recommandée. Hélas! vains efforts, tentatives superflues, il en fut réduit au rôle de son ami, à fumer des cigares, à traverser le Luxembourg, à se rendre religieusement à la Chaumière les lundi, jeudi et dimanche de chaque semaine, à y rencontrer bon nombre de fillettes plus ou moins accortes, mais de filles d'Opéra, point.

Pendant trois ans, tout alla bien; la pension arrivait toujours à heure fixe; le tailleur et le traiteur ouvraient leurs livres; le jeune Cloarec, seul, n'en ouvrait jamais.

Étant né jurisconsulte, il devait nécessairement tout savoir, sans rien apprendre. Mais les examens étaient là; des professeurs, jaloux sans doute de son aptitude rare à l'étude du droit, ne voulurent jamais admettre ses interprétations du Code.

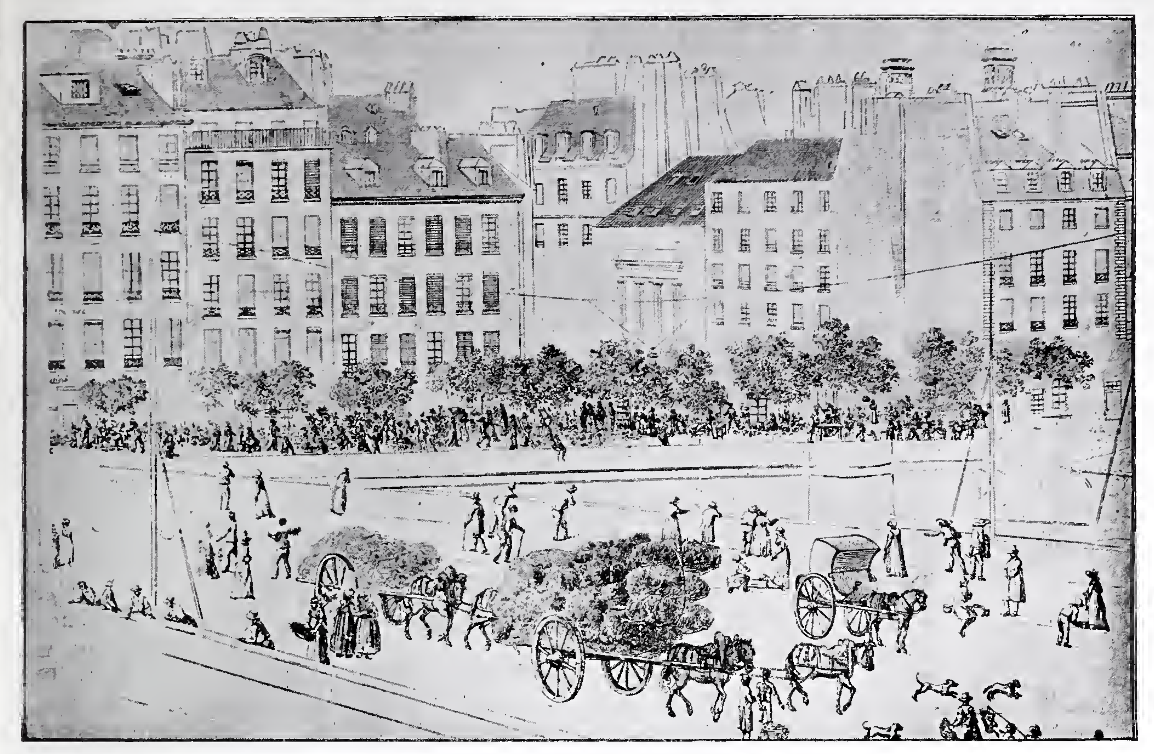
Il se retira froissé, aigri, en se disant en manière de consolation :

« Puisque c'est ainsi, ma patrie sera privée de mes lumières; elle rendra sa justice comme elle pourra. »

Une nouvelle résolution se fit jour. Un jour, Cloarec le fils, ayant trouvé sur le quai un *Cours d'Agronomie à l'usage des jeunes gens du monde, par un bourgeois de Paris retiré dans ses terres*, s'empara du livre en échange de vingt sous : il le lut avec avidité, et après avoir dévoré la dernière page il s'écriait :

— On ne peut pas mentir à ses instincts, je le savais bien; moi aussi, je suis agronome. Je me suis trompé, ce n'est pas pour le droit que je suis né, c'est pour l'agriculture. Oh! la campagne, oh! les prés, les champs, les bois, les blés, la luzerne, les arbres fruitiers, les troupeaux, voilà ce qu'il me faut.

Et, le lendemain, il louait une chambre au cinquième d'une maison de la rue de Viarmes, près de la Halle au Blé, afin de voir passer sous ses fenêtres tous les produits de la nature qu'il adorait.

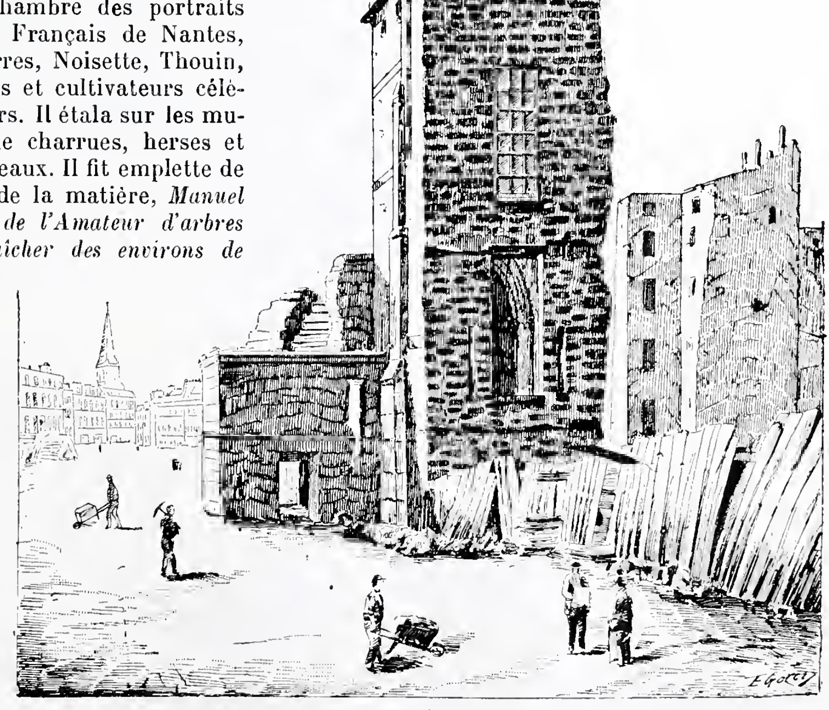


LE PONT AU CHANGE ET LE MARCHÉ AUX FLEURS.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Il se fit faire des cartes de visite où il mit :

JULES CLOAREC
CULTIVATEUR
rue de Viarmes, 15.

Au lieu de Cujas, Barthole, Pothier, Merlin, Duranton, il tapissa sa chambre des portraits de Mathieu de Dombasle, François de Nantes, Parmentier, Olivier de Serres, Noisette, Thouin, et tous ceux des agronomes et cultivateurs célèbres, nationaux et étrangers. Il étala sur les murailles tous les modèles de charrues, herses et instruments aratoires nouveaux. Il fit emplette de tous les manuels traitant de la matière, *Manuel du bon Jardinier*, *Manuel de l'Amateur d'arbres fruitiers*, *Manuel du Maraîcher des environs de Paris*. En quelques jours il eut une bibliothèque complète de tous ces petits livres parfaitement ennuyeux et inutiles qui se font à Paris, à raison de 50 centimes le volume, par des gens qui ne connaissent la campagne que par ouï-dire. Rien n'y manquait, pas même le livre si célèbre du très fameux M. Maldan, *l'Art d'élever des lapins* et de s'en faire trois mille livres *de rentes*.



LA TOUR BICHAT DÉTRUITE EN 1854.
D'après un croquis. — (Collection Charles Simond.)

Jules Cloarec consacra trois mois à lire tous ces

manuels; il suivit les séances de la Société d'agriculture de Paris; il se nourrit des comptes rendus de cette bénigne société qui n'a jamais dû faire pousser un radis. Il y présenta trois ou quatre rapports sur des engrais nouveaux de son invention, puis il se croisa les bras, il avait assez fait pour la théorie; il savait distinguer à première vue le blé du seigle et de l'avoine; sa conversation était suffisamment bourrée de termes techniques. Le temps était venu de prouver sa science.

Il se mit à écrire. Un journal, qui se vendait à Paris chez les épiciers et les boulangers, publia un article de lui, sur la nécessité de substituer la culture du radis rose à celle du radis noir, et des bienfaits qu'il en devait nécessairement résulter pour la société en général et la civilisation en particulier; le tout était signé Cloarec, cultivateur. On lut l'article: deux ou trois boutiquiers de la rue Saint-Denis, qui louaient dans les extrêmes faubourgs des carrés de terre grands comme des mouchoirs de poche, pour y cultiver eux-mêmes des chicorées et des haricots, firent des essais et s'abonnèrent à une feuille qui parlait si bien d'agriculture, et qui avait un cultivateur tout exprès pour rédiger de si beaux articles. Ils écrivirent au rédacteur en chef pour lui faire des compliments. Celui-ci demanda un autre article au jeune Cloarec, qui, de ce jour, se crut un homme important, puis un cultivateur. On venait de lui confier la rédaction des mercuriales des halles et marchés.



LA MODE EN 1854.

(D'après une gravure du *Journal des Dames* de 1854.)

Mais les essais des jardiniers bourgeois n'ayant pas réussi, notre cultivateur en chambre voulut joindre la pratique à la théorie : il fit porter sur sa fenêtre une grande caisse de terreau; s'armant d'un vieux couteau, il se mit à labourer ses champs et, l'*Almanach du Bon Jardinier* à la main, il sema, il irrigua à l'aide de sa carafe, il sarcla, il hersa avec un peigne mis à la réforme, il finit enfin par obtenir les plus belles capucines du monde, mêlées de volubilis et de gobéas.

Il publia ses observations pour la grande joie des grisettes et des jardiniers des fenêtres des rues de Paris. Cependant son ambition n'était pas satisfaite, après tout, quoiqu'il eût récolté ses capucines, qu'il en eût mis les fleurs sur une salade et les graines dans du vinaigre, il n'était encore qu'un simple fleuriste, tout au plus bon à faire un flâneur du quai aux Fleurs. Il lui fallait mieux que cela. L'année suivante, il planta de petites raves. Chaque matin, il visitait son potager, il enfumait ses terres, il descendait avant le jour dans la rue, sur les places de stations de voitures, un panier au bras, pour y récolter du fumier. Il avait des stores, et des volets pour et contre le vent et le soleil. Le jour où les jeunes pousses parurent au-dessus du sol fut un jour de fête. Mais celui à jamais mémorable fut le jour où les radis furent jugés bons à être mangés. Il y eut gala, le ban et l'arrère-ban des amis furent convoqués, enfin on se mit à table, et l'amphitryon, après un discours digne d'un président de comice agricole, porta un plat couvert, dans lequel se trouvaient... trois radis : c'était la récolte de Cloarec. Au café, on proclama à l'unanimité Jules Cloarec cultivateur en chambre. On lui décerna une couronne de gazon, et le triomphe.

Alex. Privat d'Anglemont.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1854

Janvier.

23. — Le **maréchal Saint-Arnaud**, ministre de la guerre, est nommé grand'croix de la Légion d'honneur.
26. — Bal à l'Hôtel de Ville.
30. — **Leverrier** est nommé directeur de l'Observatoire.

Février.

10. — Première séance de la **Société zoologique d'acclimatation.**
18. — Grand bal costumé aux Tuileries (600 invités).
20. — Décret nommant membres du conseil de la Légion d'honneur : Baroche, président du Conseil d'État; Foucher, conseiller à la Cour de cassation; Boulay (de la Meurthe), conseiller d'État, et le baron de Lacrosse, ancien ministre.

Mars.

3. — Ouverture de la session législative par l'Empereur, dans la salle des Maréchaux, aux Tuileries.
9. — Visite de l'empereur et de l'Impératrice au nouvel **hôpital pour les enfants** du faubourg Saint-Antoine.
21. — Ouverture du Congrès des Sociétés savantes, sous la présidence de M. de Caumont, dans la salle de la Société d'Encouragement.
24. — Création de l'escadron des **cent-gardes.**
27. — Le ministre d'État donne lecture au corps législatif de la **déclaration de guerre à la Russie.**
29. — Mandement de l'archevêque de Paris, prescrivant des prières publiques pour appeler la bénédiction du ciel sur les armées françaises.

Avril.

2. — **Premier numéro du Figaro.**
8. — Inauguration par l'Empereur et l'Impératrice de la rivière artificielle du Bois de Boulogne.
27. — Bal, concert et soirée dramatique à l'Hôtel de Ville.
28. — Élection de l'helléniste Egger à l'Académie des inscriptions.

Mai.

2. — La **gare d'Auteuil** est ouverte au public.
3. — Loi exemptant pendant trente années de la contribution foncière et de celle des portes et fenêtres les maisons qui seront élevées sur les terrains vendus aux abords du Louvre et des Tuileries. — Expériences de feu grégeois, dans le bassin du Palais-Royal, par Niepce de Saint-Victor, commandant du Louvre, le général Picot, commandant du Palais-Royal, et Fontaine.
15. — Représentation à l'Ambigu au bénéfice des **monuments Balzac et Frédéric Soulié.**
16. — Les salles d'asile de l'enfance sont placées sous la protection de l'Impératrice.
21. — Au Cirque de l'Impératrice, réunion générale de l'Orphéon du département de la Seine, sous la présidence du directeur, Charles Gounod.
24. — Pose de la première pierre de **l'église de Belleville** par le préfet de la Seine.
29. — Suicide d'un officier prussien à l'Opéra, pendant la représentation du *Prophète.*

Juin.

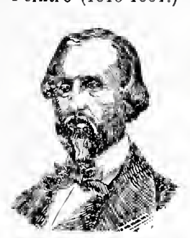
1er. — Ouverture de la session législative de 1854.
9. — Distribution des prix du Concours agricole, (ouvert au Champ-de-Mars, le 2 juin).
19. — Consécration de l'église Saint-Lambert, à Vaugirard.
22. — Loi autorisant et réglementant la télégraphie privée. — Loi concédant à la ville de Paris les portions des terrains de l'ancien promenoir de Chaillot réservées à l'Etat par la loi du 8 juill et 1852.



ALEX. DUMONT.
Sculpteur (1801-1884.)



PHILIPPOTEAUX.
Peintre (1815-1884.)



L. DE WAILLY.
Littérateur (1804-1863.)



P. GERVAIS.
Naturaliste (1816-1879.)



Mlle LOISEL.
Écuyère (1827-1855.)



A. PAYEN.
Chimiste (1790-1871.)

23. — Démission de M. de Persigny, ministre de l'intérieur. Il est remplacé par M. Billault, président du Corps législatif.
26. — Élection de **Claude Bernard** à l'Académie des sciences.
29. — La direction générale de l'Opéra est placée dans les attributions du ministère d'État.

Juillet.

1er. — La taxe des lettres affranchies circulant de bureau à bureau de poste est réduite à 20 centimes par lettre simple. La taxe des dépêches de 1 à 25 mots de Paris pour Paris est fixée à **un** franc.
18. — Institution à Paris d'un Conseil des prises pour décider de la validité des prises maritimes faites dans le cours de la guerre.
19. — L'Empereur et l'Impératrice quittent Paris pour se rendre à Biarritz.

Août.

10. — Distribution des prix du Concours général : 1er prix de dissertation française et 1er prix de mathématiques : Edouard Hervé, du lycée Napoléon.
15. — **Fête de Napoléon,** célébrée avec un enthousiasme général à cause de la surexcitation patriotique provoquée par la guerre de Russie.
22. — Assassinat, rue du Mail, de la veuve Duprier, blanchisseuse, par le tailleur Prosper Astren.
24. — Séance annuelle de l'Académie française. Prix de poésie décerné à Mme Louise Colet. — Prix Monthyon (2,500 francs) à Jules Simon, pour son ouvrage *le Devoir.*

Septembre.

4. — Embarquement de l'armée française pour la guerre de Crimée.
11. — Assassinat de l'horloger Wahl par Dombey, qui expédie le cadavre dans une caisse, par le chemin de fer.
25. — L'Impératrice part pour Boulogne pour rejoindre l'Empereur.

Octobre.

2. — Une dépêche affichée à la Bourse dément la nouvelle de la prise de Sébastopol, nouvelle qui s'était répandue à Paris la veille.
3. — L'Empereur ordonne la **mise en liberté de Barbès.**
7. — Séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts. — Distribution des prix. 1er grand prix de peinture : Maillet, élève de Picot et Drolling. — 1er grand prix de sculpture : Carpeaux, élève de Duret et Rude. — 1er grand prix de composition musicale : Barthe, élève de Leborne.
11. — Napoléon III décide que les **funérailles du maréchal Saint-Arnaud,** mort en Crimée, seront faites à Paris aux frais du Trésor public.
16. — Le général Eblé est nommé commandant de l'École polytechnique.
31. — Représentation à l'Odéon, au bénéfice des monuments Balzac et Frédéric Soulié. — L'Empereur autorise le prince Napoléon à porter la médaille militaire, en récompense de sa belle conduite à la bataille de l'Alma.

Novembre.

9. — Réception de **Mgr Dupanloup** à l'Académie française.
11. — M. Crosnier, député au Corps législatif, est chargé de l'administration supérieure de l'Opéra.
14. — Le comte **de Morny** est nommé président du Corps législatif.

Décembre.

3. — Rue de la Tannerie, écroulement d'une maison de cinq étages. Quatre femmes sont tuées.

10. — Concert donné par **Berlioz** à la salle Herz. — Exécution de *l'Enfance du Christ*.

13. — **Sainte-Beuve** est nommé professeur de poésie latine au Collège de France.

18. — Loi autorisant la concession à la Ville de Paris d'un terrain de l'ancien domaine du Temple.

26. — Ouverture de la session législative de 1855.

Monuments et Fondations.

Rétablissement de la **flèche de la Sainte-Chapelle**. — Achèvement du **boulevard Mazas**. — Achèvement de la **caserne du Prince-Eugène**.

Reconstruction en pierre du **pont d'Austerlitz** et du **pont des Invalides** (1854-1855). — Restauration du **Pont-Neuf**. — Achèvement de la canalisation du **petit bras de la Seine**.

Décorations de **l'Hôtel de Ville** (plafonds d'Ingres et de Delacroix).

Décret (29 juillet) déclarant d'utilité publique le dégagement des abords de **l'Hôtel de Ville** entre la **place de Grève** et celle du **Châtelet**, — prononçant la suppression des **rues de la Tannerie**, de la **Vannerie**, des **Teinturiers**, de la **Vieille-Place-aux-Veaux**, de la **Vieille-Lanterne**, de la **Vieille Tannerie**, de **Saint-Jérôme**, de la **Tuerie**, de la **Joaillerie**, — et ordonnant la construction d'un **boulevard** qui prendra plus tard le nom d'**avenue Victoria**. Lefuel est chargé de l'achèvement du **nouveau Louvre**.

Ouverture des **rues des Halles-Centrales**, — **des Arts**, — **Asselin**, — **Baran**, — **Barque**, — **Bachelet**, — **Biron-Montmartre**. — Élargissement de la **rue de l'Oratoire**, par suite de la démolition de toutes les maisons du côté droit.

Fondation de la **Société zoologique d'Acclimatation**.

Fondation de **Notre-Dame-des-Arts**, établissement dans lequel les filles de littérateurs, de savants, d'artistes, trouveront, avec l'instruction générale complète, l'enseignement particulier d'un art qui pourra leur procurer de quoi vivre.

Décret (17 septembre) réorganisant la police municipale de Paris et élevant à 2,992 hommes le personnel des commissaires de police, chefs, sous-chefs, commis, officiers de paix, inspecteurs, brigadiers, sous-brigadiers, sergents de ville et auxiliaires.

La vie de la rue.

La salle des **Folies-Concertantes**, boulevard du Temple, est restaurée et prend le nom de **Folies-Nouvelles** (direction Louis Huart et Altaroche). — Un spéculateur achète une partie du parc de la famille Lepelletier Saint-Fargeau et y fait construire au milieu d'un jardin le restaurant-concert du **lac Saint-Fargeau**

Grand Panorama de la guerre d'Orient au théâtre des Variétés.

La troupe chinoise à la Porte-Saint-Martin.

Les Pèlerins chanteurs.

Les Éléphants prodiges du Cirque Napoléon.

Fondation du Cercle de l'Exposition et du **Cercle impérial**, dans l'ancien hôtel de l'ambassade ottomane, à l'angle des rues des Champs-Élysées et Boissy-d'Anglas.

Bœufs gras de 1854 : d'Artagnan, Porthos, Aramis et Dagobert II.

Beaux-Arts.

Pas de Salon cette année.

Concerts du Conservatoire : 8, 22 janvier. — 5, 19 mars. — 2, 9, 14, 16 avril.

A la salle Sainte-Cécile, exécution de la *Symphonie* en mi bémol de Saint-Saëns.

Les musiciennes **Sophie** et **Isabelle Ducken**.

Halévy est élu secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts en remplacement de **Raoul Rochette**.



DIAZ DE LA PENA.
Littérateur
(1807-1876.)



LEHMANN.
Peintre (1814-1882.)



GUST. DORÉ.
Peintre-dessinateur
(1832-1882.)



ED. DUSOMMERARD.
Archéologue
(1817-1885.)



CLAUDE BERNARD.
Physiologiste
(1813-1878.)



ANT. BAILLY.
Architecte (1810-1892.)

La vie littéraire.

George Sand : *Histoire de ma vie*. — **A. de Musset** : *Contes*. — **Th. Gautier** : *Constantinople*. — **Jules Simon** : *le Devoir*. — **Privat d'Anglemont** : *Paris-Anecdote*. — **E. et J. de Goncourt** : *Histoire de la Société française pendant la Révolution*. — **Mme Lafarge** : *Heures de prison*. — *Mémoires du maréchal Soult*. — **Champfleury** : *Les Bourgeois de Molinchart*. — **Jules Gérard** : *La Chasse au lion*. — **Monselet** : *M. de Cupidon*.

Décret (13 décembre), ouvrant un crédit de 100,000 francs applicable aux dépenses relatives à la publication de la correspondance de Napoléon Ier.

Élection de Silvestre de Sacy à l'Académie française.

Fondation du *Figaro* et du *Sans-le-Sou*.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 25 février. *La Joie fait peur*, comédie, 1 acte en prose, par Mme Émile de Girardin (succès). — 21 novembre. *Rosemonde*, tragédie, 1 acte en vers, par Latour de Saint-Ybars (succès).

Opéra. — 16 janvier. **Début de Sophie Cruvelli** dans le rôle de Valentine des *Huguenots*. — 18 octobre. *La Nonne sanglante*, opéra en 5 actes, paroles de Scribe et Germain Delavigne, musique de Gounod (chute). — 6 novembre. Le directeur, **Nestor Roqueplan**, donne sa démission et est remplacé le 11 novembre par **Crosnier**.

Opéra-Comique. — 16 février. *L'Etoile du Nord*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer (grand succès).

Théâtre-Italien. — 23 décembre. *Il Trovatore* (*le Trouvère*), opera-seria en 4 actes, paroles du Cammarano, musique de Verdi. — **Mme Frezzolini débute cette année.**

Odéon. — 1er avril. *La Taverne des Étudiants*, comédie, 3 actes en vers, par Victorien Sardou. — 4 novembre. *La Conscience*, drame en 5 actes, en prose, par A. Dumas (succès).

Vaudeville. — 31 août. **Début de Brindeau** dans *le Fauconnier*.

Gymnase. — 8 mars. *Péril en la demeure*, proverbe en 2 actes, en prose, par Octave Feuillet. — 13 octobre. *Flaminio*, comédie en 4 actes, en prose, par George Sand (succès médiocre). — 16 décembre. *Le Chapeau d'un horloger*, vaudeville en 1 acte, par Mme Emile de Girardin (succès).

Palais-Royal. — 23 décembre. *Les Binettes contemporaines*, revue en 3 actes, par Commerson, Clairville et Jules Cordier. **Début de Gil Perez.**

Variétés. — 7 décembre. *La Bonne sanglante*, parodie de la *Nonne sanglante*, en 3 tableaux, par Varin et Dupin.

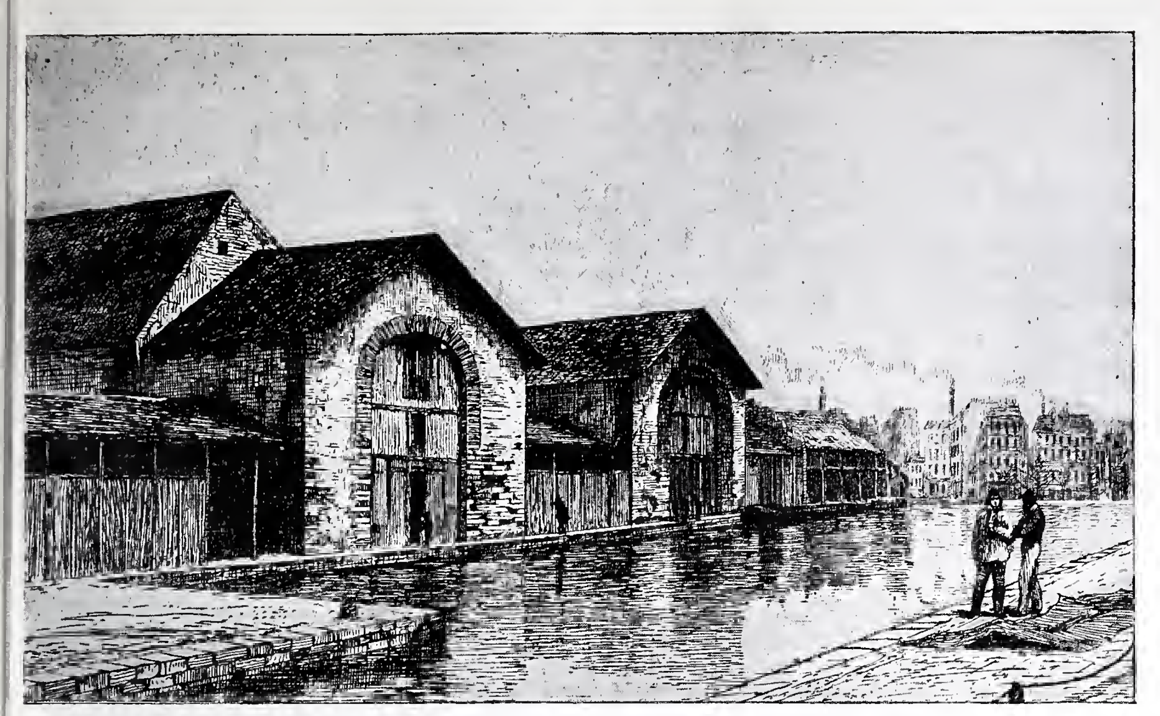
Porte-Saint-Martin. — 22 mars. **Début de Mme Guyon.**

Délassements-Comiques. — 31 mars. *Les Toiles du Nord*, parodie de *l'Etoile du Nord*, par Guenée, Albert Monnier et Alexandre Flan.

Folies-Nouvelles. — 21 octobre. Ouverture. (Joseph Kelm, Paul Legrand, Hervé.)

Les morts de l'année.

Armand Bertin, rédacteur en chef du *Journal des Débats* (14 janvier). — L'économiste **Adolphe Blanqui** (janvier). — **Lamennais** (27 février). — L'astronome **Victor Mauvais** (22 mars). — L'amiral **Roussin** (mars). — **Vivien**, ancien ministre (7 juin). — L'amiral **Baudin** (7 juin). — **Jules Seveste**, directeur du Théâtre-Lyrique (30 juin). — La maréchale **Ney** (2 juillet). — L'archéologue **Raoul Rochette** (5 juillet). — Le littérateur **Emile Souvestre** (6 juillet). — **Saillot dit Desmousseaux**, ancien acteur du Théâtre-Français (9 août). — **Varner**, auteur dramatique (5 septembre). — Le libraire **Ladvocat** (4 septembre). — **Ancelot**, auteur dramatique (7 septembre). — **Mme Arsène Houssaye** (12 décembre). — **Baour-Lormian**, littérateur (19 décembre). — L'avocat **Victor Hennequin** (décembre).



CANAL SAINT-MARTIN. — ENTREPÔT DES DOUANES (1855).
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

1855

En l'an de grâce 1855 on eût juré que c'était la politique des *Mille et une Nuits* qui présidait aux destinées de la France. Les boulevards et les palais sortaient comme par enchantement du sol, les vieux édifices historiques illuminés de feux de Bengale offraient l'hospitalité aux souverains étrangers accourus à Paris pour contempler dans un monument improvisé en peu de mois, sur les Champs-Elysées, la fleur des merveilles de l'industrie humaine; et ces fêtes qui semblaient encadrées dans un décord de féerie étaient accompagnées de coups de canon. Malheureusement ces coups de canon étaient chargés à boulets et à mitraille et ne ressemblaient pas aux détonations inoffensives qui rehaussent la solennité des réjouissances publiques. Le gouvernement impérial menait de front les travaux de la guerre et l'activité féconde de la paix. La démolition et la reconstruction de la capitale, l'Exposition universelle, les fêtes dont la magnificence n'avait jamais été égalée, n'empêchaient pas la France de poursuivre avec succès le siège de Sébastopol. A cette époque-là le second Empire était encore dans cette période d'exubérante jeunesse où les gouvernements comme les hommes peuvent impunément se permettre, par tous les pores à la fois, une dépense inconsidérée de forces vives



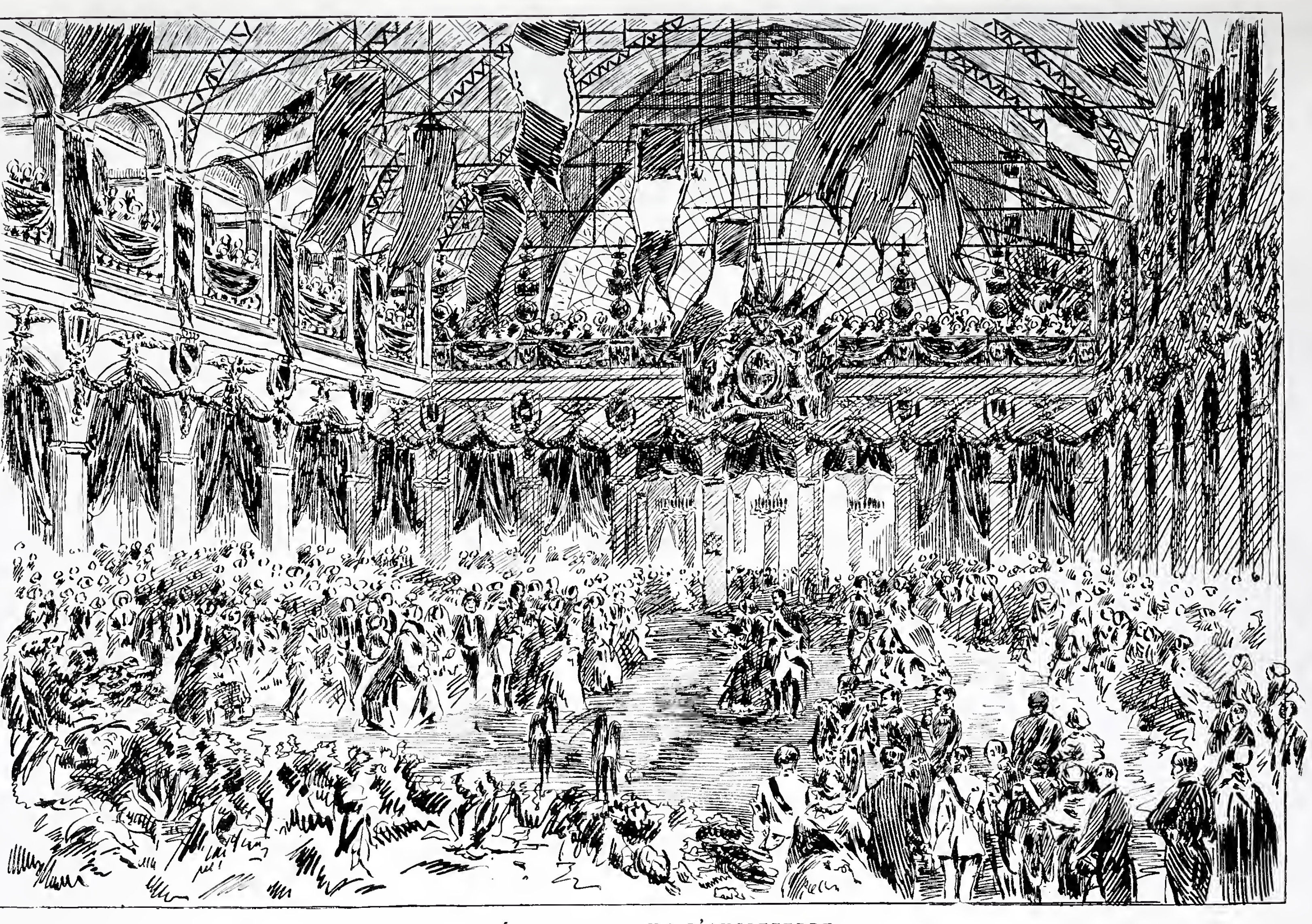
GEOFFROY DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.
D'après un portrait. — (Bibliothèque nationale.)

qui serait mortelle dans l'âge mûr. En 1855, les énormes sacrifices d'argent et d'existences humaines qu'exigeait la guerre de Crimée n'avaient pas interrompu les travaux publics qui bouleversaient de fond en comble l'aspect de la ville de Paris. La construction du nouveau Louvre se poursuivait avec une activité fiévreuse en même temps que la rue de Rivoli était prolongée jusqu'à l'Hôtel de Ville, et que la rue des Ecoles et le boulevard de Strasbourg, tracés depuis l'année précédente, se bordaient de maisons ou plutôt de monuments à six étages. Tandis que les plus beaux quartiers de la capitale se transformaient en chantiers de pierre de taille, l'architecture de l'avenir faisait sa première apparition aux Halles centrales, et ces audacieuses constructions de verre et de fer étaient plus admirées du public que les pavillons prétentieux et surchargés à outrance où Visconti et Lefuel avaient entassé les ornements inutiles, comme si leur principal souci eût été bien moins de compléter l'œuvre d'Androuet du Cerceau et de Perrault que d'en faire ressortir la grandiose simplicité.

Les architectes du Palais de l'Industrie, qui devait disparaître quarante-cinq ans plus tard, élevèrent un monument dont personne n'a osé prendre la défense lorsqu'il a été condamné à tomber sous la pioche des démolisseurs, mais ils avaient tout au moins une excuse : c'est que les chefs-d'œuvre ne s'improvisent pas. Le lourd et disgracieux bâtiment sortit du sol avec une rapidité qui tenait du prodige, mais les calculs faits à la hâte manquaient d'exactitude : l'emplacement du Palais ne fut pas assez vaste pour abriter tous les objets exposés et les architectes furent obligés de construire à la dernière heure une série d'annexes qui enlaidirent encore, si c'était possible, l'ensemble d'un édifice dont les grandes lignes étaient déjà suffisamment désagréables à l'œil. Malgré ces mécomptes, qui du reste ne sont pas rares dans les façades principales de ce genre d'édifices, l'*Exposition universelle* de 1855 eut un éclatant succès. Les hôtels étaient à tel point encombrés qu'un assez grand nombre de visiteurs furent obligés de coucher à la belle étoile, tandis que d'autres durent se résigner parfois à un jeûne prolongé faute de trouver de la nourriture dans les restaurants. Paris n'était pas encore outillé pour recevoir ces invasions d'étrangers qui viennent s'abattre par milliers sur une ville et font monter à des taux fantastiques le prix des chambres meublées et des repas à la carte.

ARRIVÉE DU ROI DE SARDAIGNE.
D'après un croquis de 1855. — (Collection Charles Simond.)

Les souverains suivirent l'exemple que leur donnaient leurs sujets. Le roi de Portugal vint visiter l'Exposition et fut accueilli avec faveur par la population parisienne; puis ce fut le tour de la reine Victoria, accompagnée du prince Albert, et la souveraine du Royaume-Uni excita de véritables transports d'enthousiasme. La splendeur des fêtes qui



ARRIVÉE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

D'après un croquis de 1855. — (Collection Charles Simond.)

furent données en son honneur à l'Hôtel de Ville n'a jamais été égalée depuis. Lorsque le roi de Sardaigne se rendit à Paris, l'Exposition était close, mais il était suffisamment occupé chez lui pour avoir le droit d'arriver en retard.

Neuf mille cinq cents exposants français et dix mille cinq cents étrangers avaient répondu à l'appel que le gouvernement impérial avait adressé à l'agriculture et à l'industrie de tous les peuples de l'univers. Ce total de vingt mille paraît modeste, quand on le compare aux soixante-quinze mille exposants qui ont pris part au dernier tournoi international; mais il n'en est pas moins énorme, si l'on tient compte des moyens de communications dont pouvaient disposer la France et l'Europe en 1855. La Russie elle-même avait été invitée à envoyer au Palais de l'Industrie les produits de son agriculture et de ses usines, bien qu'au moment où la date de l'ouverture de l'Exposition était notifiée aux puissances étrangères les hostilités fussent déjà engagées en Crimée. Il est vrai que cette offre fut déclinée, mais le seul fait qu'elle ait pu se produire prouve combien les relations entre les belligérants étaient restées courtoises et chevaleresques.

PROCLAMATION DE LA PAIX.

D'après un croquis de 1855. — (Collection Charles Simond.)

La guerre de géants qui se poursuivait sous les murs de Sébastopol ne suscitait aucune haine dans le cœur des deux armées en présence; les soldats qui, pendant la bataille, avaient reculé les limites de la bravoure humaine, oubliaient pendant les armistices les coups terribles échangés la veille avec un égal héroïsme des deux côtés.

Au début, le gouvernement avait eu quelque peine à entraîner le pays dans une guerre qui pouvait se justifier par de hautes considérations d'équilibre européen, mais ne répondait à aucun sentiment national. La bourgeoisie parisienne, très pacifique par ses instincts et par ses intérêts, n'avait pas vu sans inquiétude Napoléon III donner un démenti à la phrase célèbre qui avait désarmé tant de préventions, et rallié autour du nouveau régime des millions de suffrages : « L'Empire, c'est la paix. » Une campagne de presse d'autant plus facile à diriger avec succès que les organes de l'opposition étaient réduits au silence, une impulsion fiévreuse imprimée aux travaux publics et le branle-bas d'une exposition universelle eurent raison des répugnances de la première heure; du moment où la prospérité matérielle de la capitale, non seulement n'était pas atteinte, mais prenait un développement inespéré, l'opinion publique cessait de protester contre la guerre, à la condition qu'elle eût l'excuse du succès.

Les ravages du choléra dans les rangs de la plus homogène et de l'une des plus admirables armées qui aient porté le drapeau de la France, les lenteurs du siège de Sébastopol, les dissentiments survenus entre les commandants en chef des forces alliées jetèrent parfois un voile de deuil sur les fêtes de l'Exposition, mais une revanche décisive suivait toujours de près une infidélité de la fortune, et la nation entière, sans distinction de partis, était satisfaite d'un gouvernement qui lui apportait à la fois la prospérité matérielle et la gloire.

G. Labadie-Lagrave.



L'OMNIBUS DES TUILERIES.
D'après un dessin de Victor Adam. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

La mort de Gérard de Nerval.

(25 janvier.)

Si par hasard, vous qui lisez ces lignes, vous vouliez faire un funèbre pèlerinage au lieu où a été retrouvé le corps de notre pauvre ami Gérard de Nerval, vous n'auriez, pèlerin de deuil, qu'à suivre l'étrange itinéraire que nous allons tracer.

Arrêtez-vous d'abord à la place du Châtelet.

En face d'un des côtés de la colonne élevée à Desaix, à main gauche de la statue de la Victoire qui la surmonte, vous verrez une rue qui s'appelle la rue *de la Tuerie*.

Vous entrez dans cette rue, laissant un magasin d'épicerie à gauche, une boutique de marchand de vin à droite.

Cette rue est elle-même coupée transversalement par deux autres rues :

A gauche, par la rue de la Vieille-Tannerie;

A droite, par la rue Saint-Jérôme,

Alors la rue se rétrécit.

On lit en grosses lettres sur un mur qui fait face :

BAINS DE GÈVRES

Et au-dessous :

BOUDET

ENTREPRENEUR DE SERRURERIE

Au pied du mur sur lequel sont inscrites ces deux affiches commence un escalier avec une rampe de fer.

Escalier étroit, visqueux, sinistre.

D'un côté, à droite, les marches touchent au mur.

De l'autre côté, un prolongement de la rue, large d'un mètre, conduit à la boutique d'un serrurier, qui a pour enseigne une grosse clef peinte en jaune.

Devant la porte sautille un corbeau qui, de temps en temps, fait entendre un sifflement aigu.

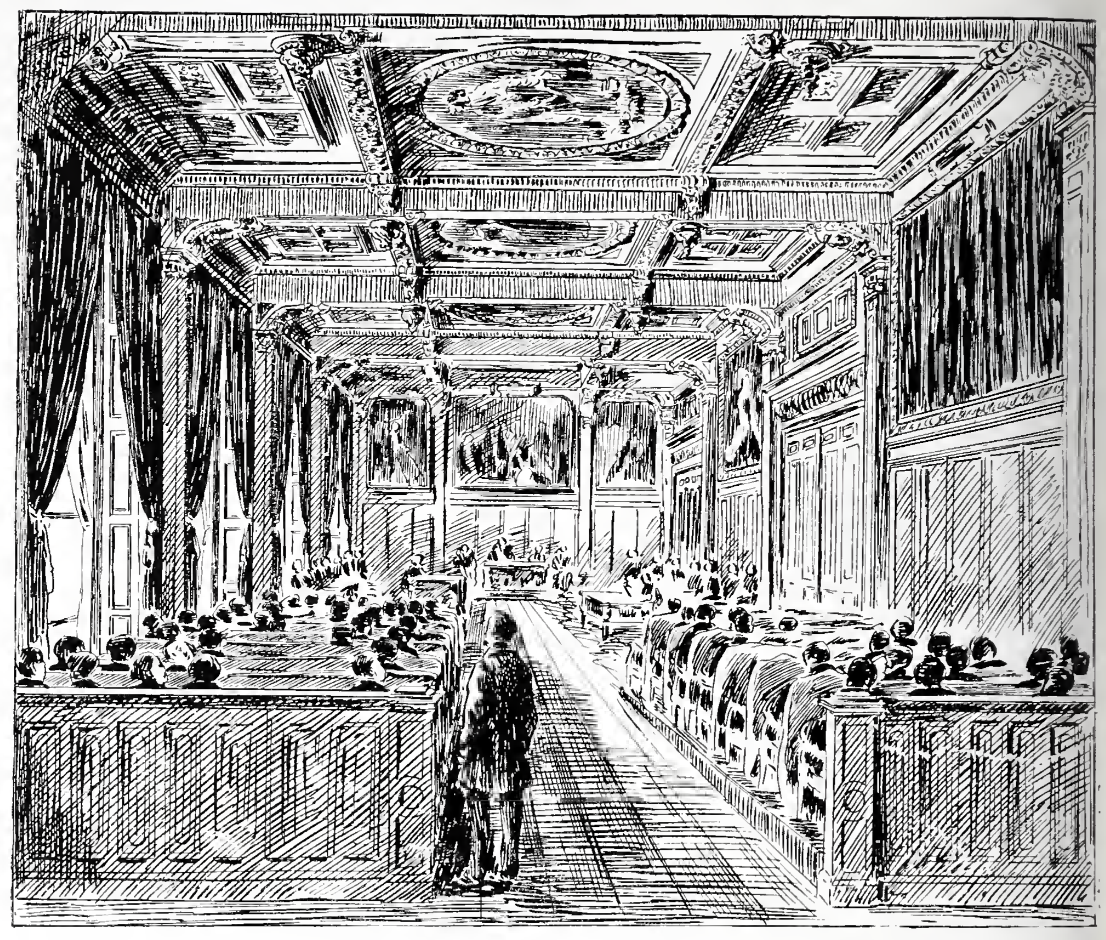
L'escalier et la boutique du forgeron font déjà partie d'une autre rue :

La rue de *la Vieille-Lanterne*.

Remarquez-vous l'étrange coïncidence de ces deux noms;

Rue de *la Tuerie*, rue de *la Vieille-Lanterne?*

On descend dans cette dernière, qui n'est qu'une ruelle profonde, qui semble s'enfoncer sous la



LE TRIBUNAL DE COMMERCE. — SALLE DES SÉANCES.
D'après un croquis de 1855. — (Collection Charles Simond.)

place du Châtelet, par l'escalier que nous avons dit.

On craint à la fois de poser le pied sur ses marches glissantes, la main sur cette rampe rouillée.

Vous descendez sept marches et vous vous trouvez sur un petit palier.

En face de vous, à la hauteur de votre tête, ce prolongement qui conduit chez le forgeron fait voûte.

Dans l'obscurité, au fond de cette voûte, vous découvrez une fenêtre cintrée avec des barreaux de fer pareils à ceux qui grillent les fenêtres des prisons.

Descendez cinq marches, arrêtez-vous sur la dernière, levez le bras jusqu'au croisillon de fer.

Vous y êtes : c'est à ce croisillon que le lacet était attaché.

Un lacet blanc, comme ceux dont on fait les cordons de tablier.

En face est un égout à ciel ouvert, fermé par une grille de fer.

L'endroit, je vous l'ai dit, est sinistre.

En face de vous s'étend la ruelle de la Vieille-Lanterne, qui remonte vers la rue Saint-Martin.

Dans cette rue, à droite, un garni, quelque chose d'immonde, qu'il faut voir pour s'en faire une idée, avec une lanterne, sur le verre de laquelle est écrit :

On loge à la nuit.
Café à l'eau.

En face de ce garni, des écuries qui, pendant ces longues nuits de glace que nous venons de traverser, sont restées ouvertes afin de donner un refuge aux malheureux trop pauvres même pour demander à loger dans ce garni.

Vous êtes resté sur la dernière marche, n'est-ce pas?

Eh bien! c'est là, les pieds distants de cette marche de deux pouces à peine, que, vendredi matin, à sept heures trois minutes, on a trouvé le corps encore chaud, et ayant son chapeau sur la tête.

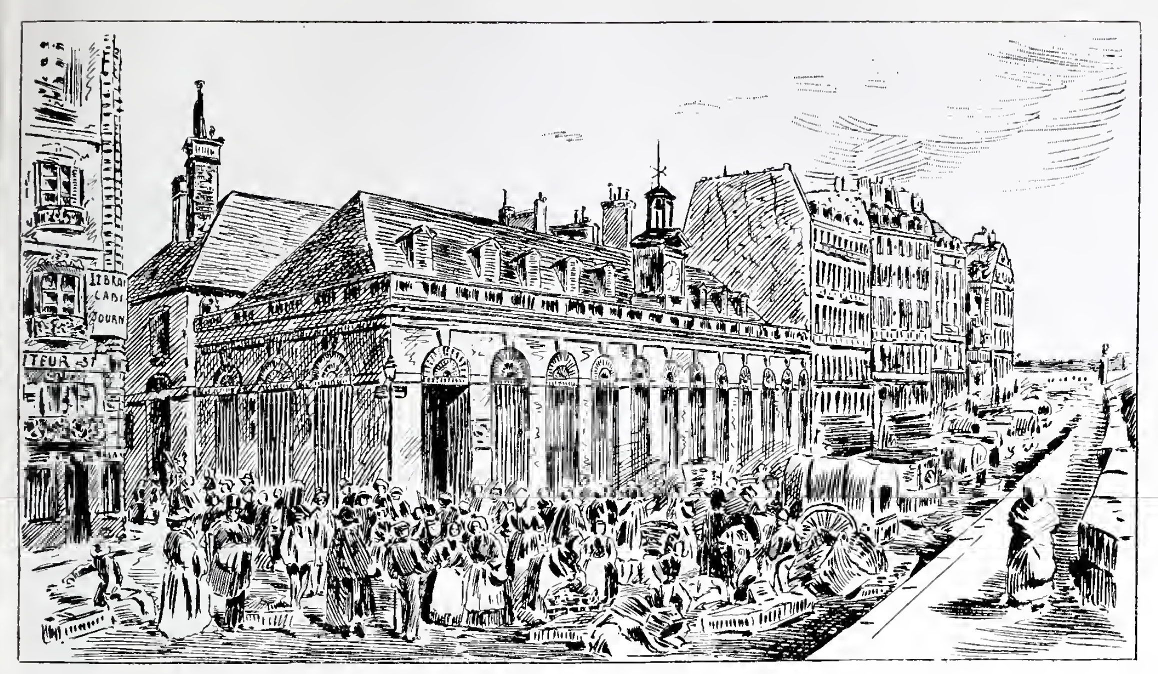
L'agonie a été douce, puisque le chapeau n'est pas tombé.

A moins toutefois que ce que nous croyons un acte de folie ne soit un crime; que ce prétendu suicide ne soit un véritable assassinat.

Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure.

On courut au corps de garde, on détacha le corps, on appela le médecin.

Le médecin pratiqua une saignée.



LE TRIBUNAL DE COMMERCE. — EXTÉRIEUR.
D'après un croquis de 1855. — (Collection Charles Simond.)

Le sang vint, mais inutilement, Gérard ne rouvrit pas les yeux, ne poussa pas un soupir.

Il était mort!

Nous sommes entré dans le garni, nous avons interrogé la femme qui le tient.

Elle n'avait pas vu Gérard jusqu'au moment où l'on vint lui dire qu'il y avait un homme pendu à vingt pas de sa maison.

— On avait cru d'abord que cet homme était gelé, nous dit-elle,

Il semblait dormir, appuyé à la muraille.

A une heure du matin, elle se rappelle avoir entendu frapper à sa porte.

Sa maison était pleine, elle n'a pas ouvert.

Etait-ce lui?

Ses amis ont perdu de vue Gérard lundi dernier; celui à qui il a parlé après tous les autres est Georges Bell, notre ancien collaborateur.

Il l'aurait quitté mardi vers onze heures.

Mercredi à midi, il était dans un corps de garde, aux environs de la Halle, et se réclamait de M. Millot, rue de Richelieu, 41.

M. Millot se rendit à sa réclamation.

Nous n'avons pas vu M. Millot, mais voilà ce qu'on nous rapporte;

Il aurait trouvé en effet Gérard dans un corps de garde où il aurait été conduit dans la nuit.

M. Millot lui aurait demandé s'il avait besoin de quelque chose, et lui aurait offert sa bourse.

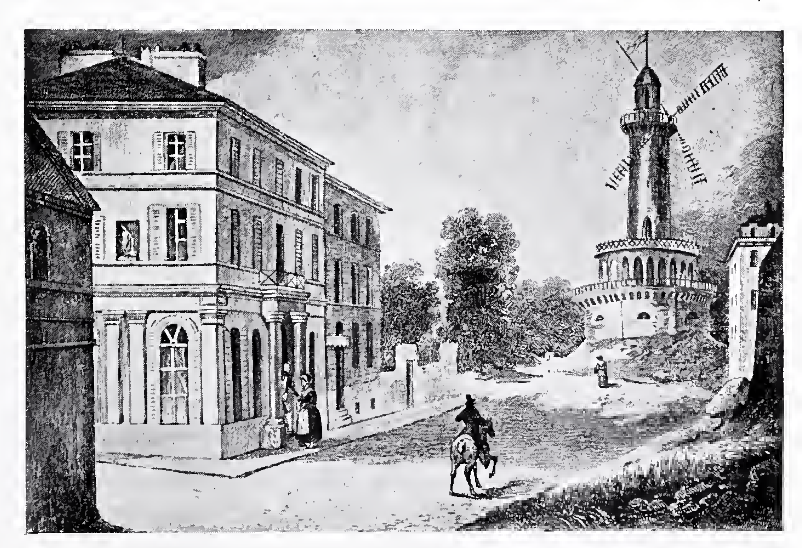
Gérard n'aurait pris que cinq francs.

Depuis mercredi une heure de l'après-midi, jusqu'à vendredi sept heures du matin, on ignore ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu, où il a été (1).

ALEXANDRE DUMAS.

(1) Gérard de Nerval (pseudonyme de Gérard Labrunie) était né à Paris, le 21 mai 1808. Écrivain très parisien, d'un parisianisme de pur aloi par le tour de pensée et de style, il eut dans le romantisme une petite place qui fut bien la sienne. Toute sa vie s'est passée comme en un rêve, et sa mort, dont on n'a jamais pu dire si elle fut volontaire, tint elle-même de ces visions qu'enfantent les songes.

(CHARLES SIMOND, *Gérard de Nerval.*)



L'ANCIEN QUARTIER BEAUJON.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

L'ouverture de l'Exposition (1).

Le 15 mai 1855 avait été fixé pour l'ouverture de l'Exposition, et l'on voulait donner à cette cérémonie tout l'éclat possible, suivant en cela l'exemple du gouvernement anglais, lors de la première Exposition de Londres.

L'édifice élevé dans les Champs-Elysées, et consacré à recevoir les échantillons de l'industrie du monde entier, avait un aspect monumental qui satisfaisait l'œil de prime abord, bien différent, en cela, de la lourde construction de 1867. Il était d'ailleurs loin d'égaler le fameux Palais de Cristal des Anglais, ou, pour mieux dire, de lui ressembler, et aucune comparaison ne pouvait être établie entre les deux constructions. Mais on n'avait pas tardé à s'apercevoir que son enceinte serait, malgré les proportions qu'on lui avait données, beaucoup trop étroite pour pouvoir contenir tous les envois qui seraient faits, et l'on avait eu l'idée de construire, sur l'avenue dite Cours-la-Reine, une longue annexe qui communiquerait, par un pont volant, à une vaste rotonde élevée derrière le bâtiment de l'Exposition et destinée elle-même à renfermer un grand nombre d'objets que la construction primitive n'aurait pu contenir. L'annexe du Cours-la-Reine était, pour la majeure partie, consacrée aux machines.

Faisant suite à cette annexe, et située à l'extrémité de l'avenue Montaigne, une autre construction, qui devait être éphémère, s'était élevée pour recevoir l'Exposition des Beaux-Arts, réunion de statues et de tableaux de tous les maîtres modernes, et de tous les pays. Au milieu de ces divers bâtiments, des jardins avaient été tracés, et des fontaines, dont quelques-unes étaient elles-mêmes des œuvres d'art, égayaient l'œil tout en répandant une salutaire fraîcheur.

Le bâtiment principal de l'Exposition universelle devait, le jour de l'inauguration, recevoir non seulement les grands corps de l'Etat, mais aussi tous les corps constitués de la capitale. Les femmes des fonctionnaires publics qui les composaient étaient également invitées, et un assez grand nombre d'entre elles, devant occuper les banquettes disposées au centre de la nef, à droite et à gauche du trône, avaient reçu l'invitation de ne se rendre à la cérémonie qu'en grande toilette du soir.

Le milieu de la nef, en face de la principale porte d'entrée, allait, en effet, concentrer tout l'appareil de ce que je nommerai la mise en scène de cette solennité.

Trois ou quatre heures avant le commencement de la cérémonie, les personnes munies de billets arrivaient en foule aux portes de l'édifice, et les voitures s'y pressaient. Il y eut beaucoup de désordre, mais heureusement sans accident, dans cette entrée très mal réglée des invités. Le cortège impérial ne devait quitter les Tuileries qu'à une heure. Le canon des Invalides annonça son départ. Ce cortège se composait de six voitures d'apparat, dont la dernière, attelée de huit chevaux, renfermait l'Empereur, l'Impératrice, la grande-maîtresse et le grand-maréchal du Palais. Cette dernière voiture était escortée par l'escadron des cent-gardes.

Les cuirassiers de la garde impériale ouvraient et fermaient la marche.

Le prince Napoléon en grand uniforme, et accompagné des principaux fonctionnaires du Palais, alla recevoir sur le seuil l'Empereur et l'Impératrice, leur servant, pour ainsi dire, d'introducteur dans le sanctuaire de l'Industrie. L'éclatante beauté de l'Impératrice était encore relevée par une toilette d'une incomparable richesse; on voyait que l'on avait, à l'exemple de l'Angleterre, cherché, par toutes ces splendeurs,



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.
La Minerve de SIMARD.
D'après un croquis du temps. — (Collection Charles Simond.)

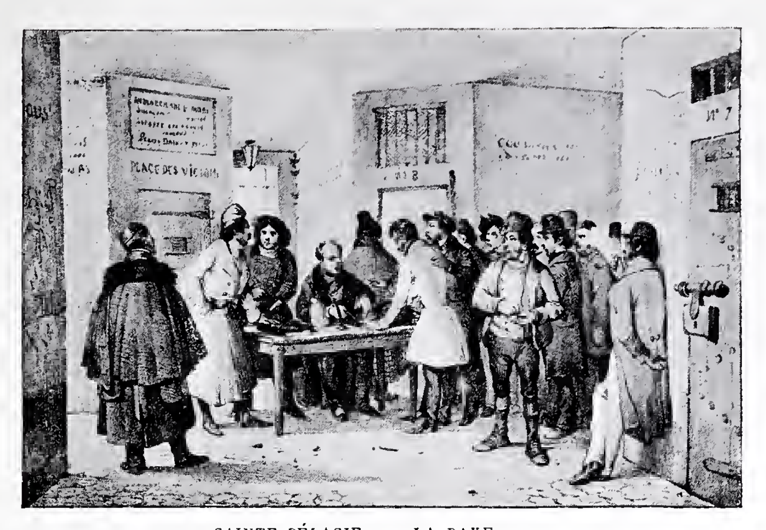
(1) « J'ai été voir l'Exposition universelle au palais de l'Industrie; c'est un fort beau coup d'œil; je suis resté une heure. Il faudrait plusieurs jours pour tout voir. Les produits de l'industrie de tous les pays occupent le rez-de-chaussée et le premier étage de cet immense palais. Le cabinet où s'arrête l'Impératrice, meublé avec des tapisseries faites pour Louis XV, est remarquable. La petite voiture donnée par la reine d'Angleterre pour se faire rouler dans les salles de l'Exposition est charmante. »

(*Journal du* MARÉCHAL DE CASTELLANE.)

à frapper l'imagination publique et à fixer dans la mémoire du peuple le souvenir de cette journée d'inauguration.

Les souverains se dirigèrent vers le trône élevé de plusieurs degrés sur une large estrade, surmonté d'un riche baldaquin, et s'adossant à une muraille de velours cramoisi. L'Impératrice salua l'Empereur avant de s'asseoir sur son fauteuil ; l'Empereur resta debout. Alors le prince Napoléon s'avança au pied des degrés du trône pour lire, en sa qualité de président de la commission impériale de l'Exposition, un long discours renfermant l'exposé des travaux de cette commission; puis les souverains descendirent de l'estrade, et le cortège, se reformant dans le même ordre qu'à son entrée, parcourut l'avenue centrale de l'Exposition, revint, par les côtés, à travers les étalages presque tous incomplets et quelquefois vides, et finalement regagna le centre de l'axe, d'où le signal du départ fut donné, pendant que l'orchestre jouait la marche finale du *Guillaume Tell* de Rossini.

Vicomte de Beaumont-Vassy.

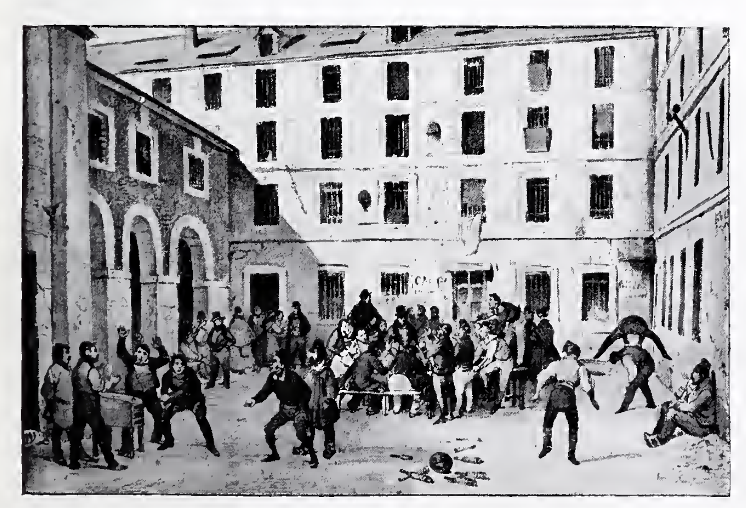


SAINTE-PÉLAGIE. — LA PAYE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann)

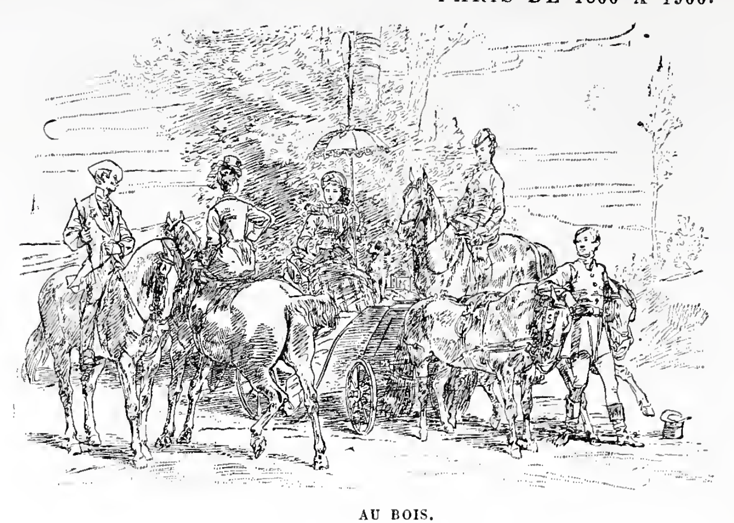
Les peintres à l'Exposition de 1855.

L'École anglaise se dénonçait à nous pour la première fois dans son ensemble, et la grande école décorative allemande nous montrait par le carton de la *Tour de Babel*, de Kaulbach, comment il sied d'interpréter l'histoire dans les arts plastiques. L'intérêt de la France semblait concentrée dans les salles spéciales où Ingres, Delacroix, Decamps avaient exposé leurs œuvres. — Ce fut une révélation. — On vit d'un seul coup d'œil l'effort considérable que notre école avait accompli et comment, partie de David, qui fut son premier chef à la fin du XVIIIe siècle, elle était arrivée, de progrès en progrès, à ouvrir des voies nouvelles où chacun avait été libre de s'engager selon ses affinités et avec son génie particulier. Nul rapport, nul point de contact entre Delacroix, Ingres et Decamps, et en chacun d'eux cependant on sentait un artiste dont la puissance n'était pas discutable. C'est qu'on apprécie dans un tableau non pas la reproduction de la nature, mais la façon dont la nature est interprétée, en un mot le sentiment personnel que l'artiste y a mis, sentiment original, distinct de celui de la foule, plus élevé, plus général, plus synthétique. L'art consiste à reconnaître et à dégager la beauté immanente des choses, beauté que le public ne voit et ne comprend que si on la met en lumière devant lui. C'est pourquoi les réalistes, les naturalistes, les impressionnistes peuvent faire des tableaux, mais ils ne feront pas de l'art; ils seront des artisans habiles, des copistes scrupuleux, des imitateurs irréprochables, mais ils ne seront point des artistes.

On discutait prédominance du dessin, prédominance du coloris, et l'on n'arrivait pas à se mettre d'accord, car chacun se laissait entraîner par son goût individuel et ne reconnaissait pas qu'un tableau n'est et ne peut être parfait que si la composition, la ligne et la couleur sont en rapport absolu. Un soir, le 26 mai, j'entendis une conversation dont j'ai pris note et qui m'éclaira sur l'opinion que les artistes professent les uns pour les autres. Le prince Napoléon, président de la commission de l'Exposition universelle, donnait des fêtes dans les salons du Palais-Royal. La réunion était nombreuse; toutes



SAINTE-PÉLAGIE. — LES JEUX DANS LA COUR.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



AU BOIS.
D'après un croquis de GAVARNI. — (Collection de *l'Art.*)

les catégories du monde s'y mêlaient; les ambassadeurs côtoyaient les industriels, les ministres y étaient bienveillants pour les journalistes. Je me rappelle Louise Colet, sortant le plus qu'elle pouvait d'une robe en gaze bleue, plantureuse, gesticulant, parlant haut, essayant d'attirer les regards et se promenant de salons en salons au bras de Babinet, qui jouait d'un air grognon son rôle de sigisbée. J'étais dans l'embrasure d'une fenêtre en compagnie de Jadin, de Delacroix et d'Horace Vernet, qui, frétillant et constellé de décorations, regardait les femmes avec un air vainqueur que ses cheveux blancs ne rendaient pas invincible. Jadin avait longuement parlé de l'œuvre de M. Ingres, enchevêtrant si bien, selon sa coutume, les railleries et les choses graves, que l'on ne savait s'il plaisantait ou s'il était sérieux. Delacroix dit : « Malgré ses défauts, on doit reconnaître dans Ingres des qualités de peintre. « Horce Verneat fit un bond : « Ingres! des qualités de peintre? dites donc que c'est le plus grand artiste du siècle! » Jadin laissa glisser son regard ironique sur Vernet, auquel Delacroix demanda : « Que trouvez-vous de si remarquable en lui? Est-ce son dessin? — Non, il dessine comme un ramoneur. — Est-ce son coloris? — Ah! pouah! tous ses tableaux sont en pain de seigle. — Est-ce sa composition? — Vous moquez-vous de moi? il n'a jamais su agencer ses figures; regardez son *Saint Symphorien;* ça ressemble à un déménagement. — Quoi, alors? Est-ce son modelé, son rendu? — Son modelé, son rendu? mais vous êtes fou; il peint d'après le mannequin; allez voir, pour vous en convaincre, son *Age d'or* au château de Dampierre. » Delacroix se mit à rire et reprit : « Mais s'il n'a aucune qualité, en quoi est-il le plus grand artiste du siècle? Vernet répondit en bredouillant : « Je n'en sais rien, mais c'est notre seul grand peintre. J'ai proposé au jury de lui attribuer une médaille exceptionnelle parce que c'est honorer la France que d'honorer ses hommes de génie. » Nous nous regardions et nous avions quelque peine à conserver notre sang-froid. Vernet était irrité; il prit mon bras, nous nous dirigeâmes vers la salle où la musique d'un régiment jouait l'ouverture de *la Gazza ladra.* Vernet me dit : « Si ça ne fait pas pitié de voir Delacroix, qui n'est pas capable de mettre un bonhomme sur ses jambes, qui prend des pieds de vache pour des pieds de cheval, nier le talent du père Ingres! C'est de la jalousie. Moi, je ne suis pas comme cela, et mon plus vif plaisir est de reconnaître le mérite des autres. » Vernet me quitta pour aller saluer la princesse M... Je retournai vers Delacroix; il disait à Jadin : « Ce pauvre Vernet! il s'imagine peut-être qu'il sait peindre? » Jadin ne répliqua pas; il regardait de tous côtés et semblait fort occupé à découvrir quelqu'un dans la foule. Delacroix lui dit : « Qui cherchez-vous donc? » Jadin répondit : « Je cherche si j'apercevrai Ingres pour lui demander ce qu'il pense de vous. »

Delacroix aurait pu le dire, car il le savait. Quelques jours auparavant, un banquier peu au courant des divisions de l'école française avait eu la malencontreuse idée de réunir plusieurs artistes à sa table, entre autres Ingres et Delacroix. Delacroix fut bien accueilli, Ingres fut fêté. Ce petit homme court, strapassé, au front étroit et entêté, parlant mal, intolérant, arrêté dans l'his-



LE FOYER DES ARTISTES.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

toire du monde à Raphaël, ayant les jambes trop courtes, le ventre trop gros, les mains trop larges, avait un haut sentiment de sa valeur et savait qu'il était un maître. Là où il était, il dominait, ne demandait le nom de personne, et dans ceux qui l'entouraient ne voyait que des admirateurs. On se mit à table; vers le milieu du repas, Ingres commença à donner des signes d'impatience; il venait d'apprendre que Delacroix était au nombre des convives. Lui, Ingres, l'adorateur du dieu Sanzio, dont il était le grand lama, lui, l'orthodoxe par excellence, assis à la même table que cet hérétique, que ce relaps, et communiant à la même table! Il était ému et roulait des yeux furieux. Delacroix, sur lequel ses regards étaient tombés plusieurs fois, avait pris cet air gourmé qui lui était habituel quand il ne se sentait pas à l'aise. Ingres cherchait à se contenir, mais il n'y réussit pas. Après le dîner, tenant en main une tasse pleine de café, il s'approcha brusquement d'Eugène Delacroix, qui était debout devant la cheminée, et lui dit : « Monsieur! le dessin c'est la probité; monsieur! le dessin c'est l'honneur! » En parlant, il s'agitait : il s'agita si bien qu'il renversa la tasse de café sur sa chemise et son gilet; il s'écria : « C'est trop fort! » Puis, saisissant son chapeau, il dit : « Je m'en vais : je ne me laisserai pas insulter un instant de plus! » On l'entoura, on voulut le calmer, le retenir : ce fut en vain. Arrivé près de la porte, il se retourna : « Oui, monsieur, c'est l'honneur! Oui, monsieur, c'est la probité! » Delacroix était resté impassible. Diaz, qui était là, frappa sur sa jambe de bois et dit à la maîtresse de la maison, toute décontenancée : « Madame, c'est un vieux bonze; sans le respect que je vous dois, je lui aurais passé mon pilon à travers le corps. »

Maxime du Camp.



LA MODE DE 1855.
(D'après le *Journal des Dames.*)

L'assassin Pianori.

Le jour même de l'ouverture de l'Exposition eut lieu à Paris (15 mai) l'exécution de l'assassin Pianori, qui avait tiré sur l'Empereur. L'attentat avait eu lieu le 28 avril, et c'était, écrit la marquise de Contades, un miracle qu'il n'eût pas été atteint. Voici comment elle raconte le fait dans une lettre au maréchal de Castellane :

« J'ai dîné le 1er mai chez la princesse Mathilde; on y parlait beaucoup de l'homme qui a tenté d'assassiner l'Empereur. Edgar Ney, qui était à côté de moi, m'a dit que l'homme était venu en face d'eux, à environ vingt-cinq pas; il avait l'air parfaitement tranquille; quand il a mis la main dans sa poche, ils ont cru que c'était pour une pétition; mais il a ajusté l'Empereur, qui s'est mis à rire de mépris en le regardant tranquillement en face. Edgar Ney a poussé son cheval sur lui, mais l'homme l'a évité avec une adresse extrême et a tiré son second coup; mais cette fois cependant, gêné dans sa manière de viser. Un agent de police très fidèle et très dévoué, qui est surnommé le « bouledogue » et qui suivait de très près, avait deviné son mouvement; mais comme il courait sur lui, une voiture l'a dérangé, et il n'est arrivé sur l'homme qu'au moment juste où le second coup de pistolet venait d'être tiré. Au moment de sortir, l'Empereur avait dit à M. Valabrègue, son écuyer de service, d'accompagner l'Impératrice; mais celle-ci, au bout de quelque temps, s'inquiétant de voir l'Empereur seul avec un aide de camp, renvoya Valabrègue, qui retrouva l'Empereur à la place Louis XV. Or, il est d'usage, lorsque l'Empereur est accompagné d'une seule personne, qu'elle se mette à sa gauche. Si Valabrègue ne fût pas revenu, l'Empereur restait absolument découvert à droite, et c'est de droite que l'assassin venait. Edgar Ney, en reprenant place à droite, avait d'avance dérangé les projets de Pianori. »



LES BORDS DE LA SEINE. — TAVERNE DES CANOTIERS.
D'après un croquis de 1855. — (Collection Charles Simond.)



LE PARC MOUSSEAUX (DEPUIS MONCEAUX.)
La Naumachie.
D'oprès un dessin du temps. — (Collection Charles Simond.)

L'arrivée de la reine d'Angleterre.

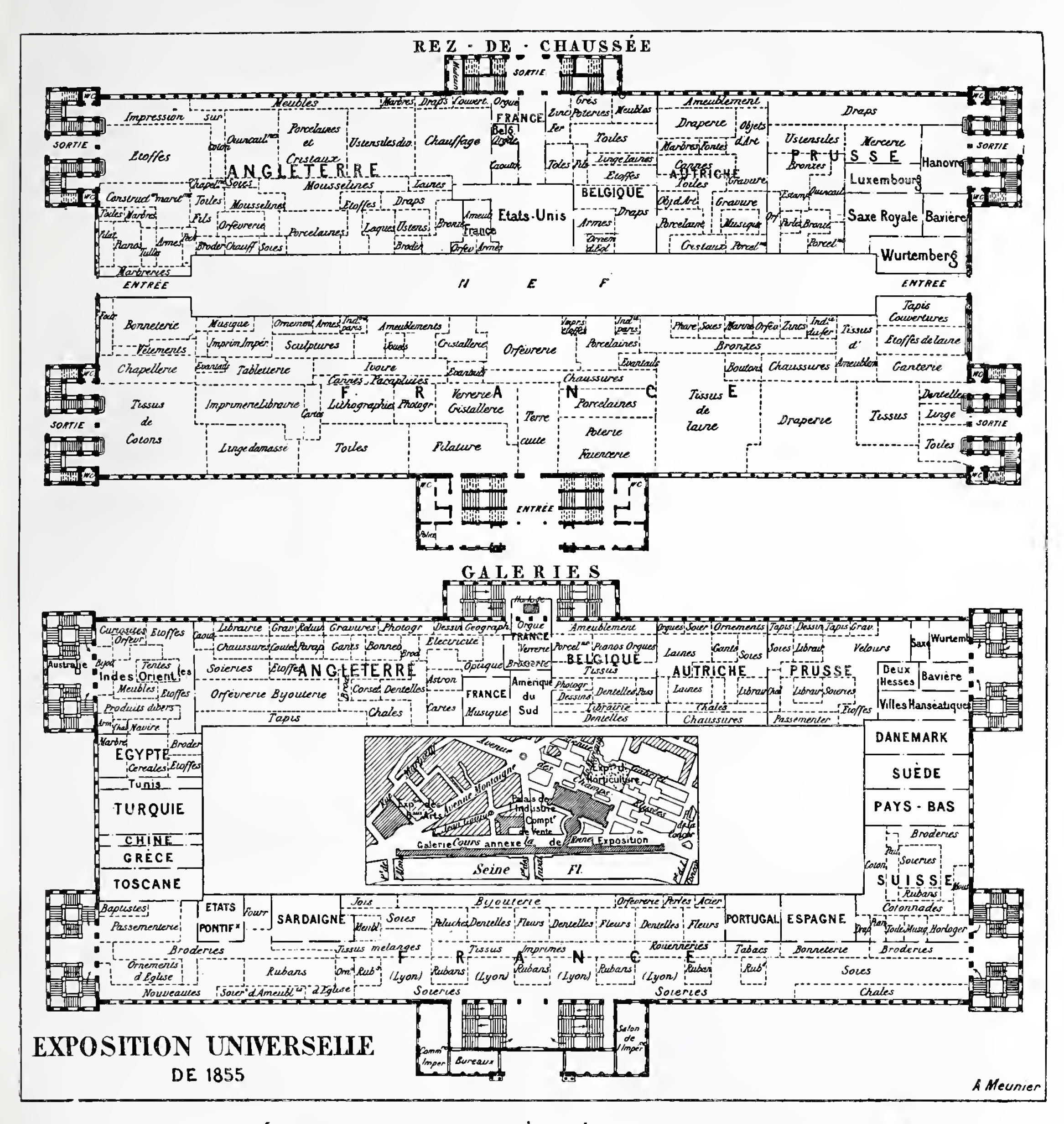
Le crépuscule ne permettait pas à la foule désappointée de distinguer les traits de la souveraine. On alluma les lanternes de la voiture ; le résultat ne fut pas très satisfaisant. Mais on savait que la reine Victoria avait exprimé le désir d'être conduite à Saint-Cloud en voiture découverte, au lieu de s'y rendre dans le carrosse de gala usité en ces occasions et qui était fermé. Aussi les Parisiens — soit dit à leur louange — lui tinrent-ils compte de sa bonne intention et ne lui marchandèrent-ils pas leurs plus retentissantes ovations. Victor Hugo a dit quelque part que le Parisien, que ce soit pour rire ou pour menacer, aime à montrer ses dents, et c'est d'ordinaire tâche ingrate et épineuse que d'analyser de semblables manifestations d'enthousiasme, car il y a toujours, en somme, entre deux nations, autant de causes de haine que de motifs d'amour.

Malgré l'obscurité envahissante, la scène était vraiment

unique. Je n'en ai vu pour ma part l'équivalent que lors de la rentrée des troupes après la guerre d'Italie, mais nos amis de la génération précédente lui comparaient tout bas la grande journée du retour des Bourbons, en 1814.

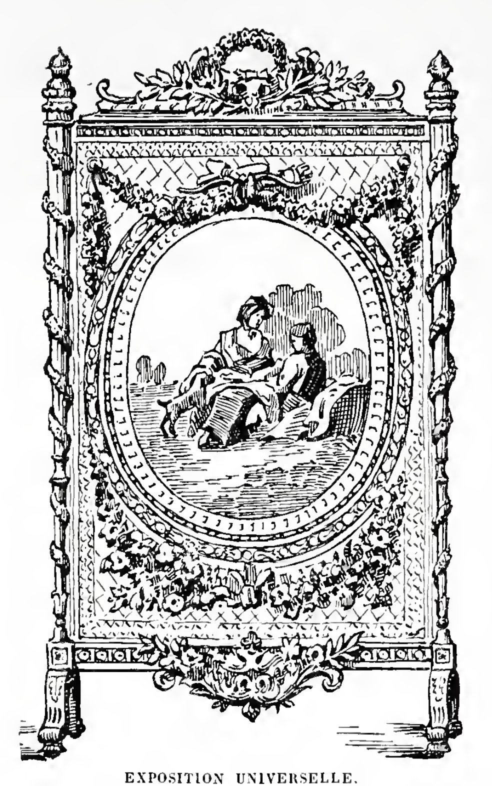
Quoique la nouvelle gare du Nord, élevée sur l'emplacement de l'ancienne, fût complètement tions. La gare de Strasbourg n'offrait pas les mêmes inconvénients, le boulevard de ce nom, bien que fort peu bâti, s'étendant sans interruption jusqu'au boulevard Saint-Denis.

J'ai vu dans ma vie beaucoup de ces grands spectacles de parade, mais je n'ai rien contemplé qui fût comparable aux masses pressées du peuple

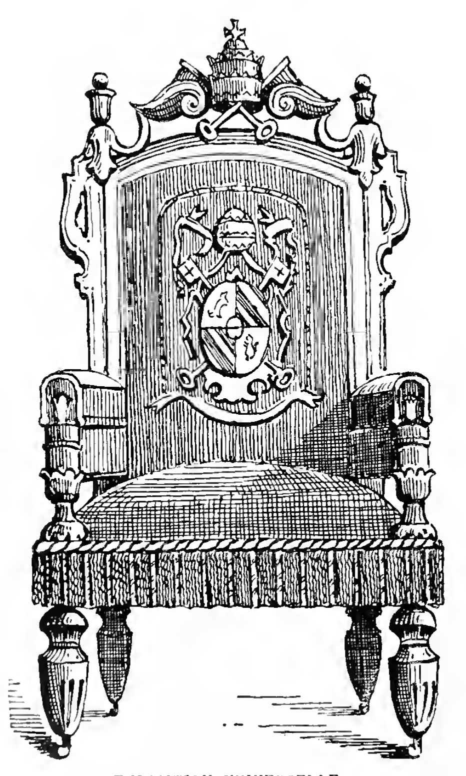


PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER, D'APRÈS LES DOCUMENTS DU TEMPS.
(Collection Charles Simond.)

terminée depuis plus d'un an, ses abords, sans en être demeurés tout à fait à l'état de superbe projet, ne présentaient guère à la vue qu'un dédale inextricable de constructions inachevées et un amas gigantesque de poussière et de matériaux qui la rendaient pour l'heure absolument impropre au développement d'un cortège royal. On avait décidé, en conséquence, de rattacher la ligne du Nord à celle de l'Est aussitôt après les fortifica- couvrant la route jusqu'au bois de Boulogne dans cet après-midi du samedi. Toute la population suburbaine avait afflué dans Paris. Une ligne d'infanterie bordait les boulevards d'un côté, dans toute leur longueur; de l'autre, les gardes nationaux. Et pas une maison, depuis la gare jusqu'à l'extrémité sud de la rue Royale, qui n'eût ses emblèmes, ses trophées, ses inscriptions de *welcome* (bienvenue). Parmi les décorations les plus

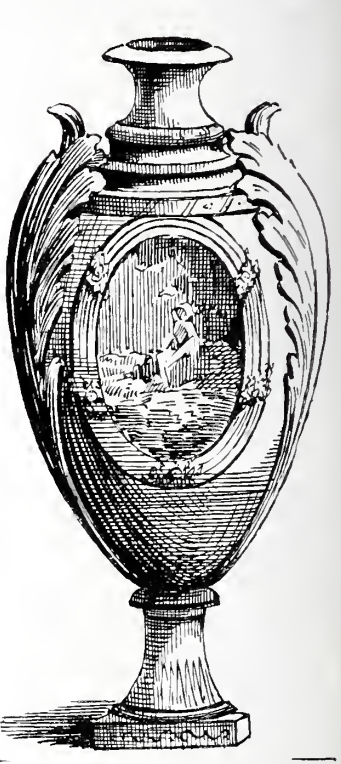


EXPOSITION UNIVERSELLE.
Écran en tapisserie de Beauvais.
D'après un croquis du temps. — (Collection Charles Simond.)



EXPOSITION UNIVERSELLE.
Fauteuil destiné au Pape.
D'après un croquis du temps. — (Collection Charles Simond.)

remarquables des grandes artères de Paris, je citerai sans contredit le superbe arc de triomphe érigé par la direction de l'Opéra entre la rue de Richelieu et ce qui est aujourd'hui la rue Drouot. Il s'élevait jusqu'au quatrième étage des maisons voisines et ne semblait pas être un édifice temporaire, mais bien un monument destiné à braver les injures du temps. Aucune description ne peut donner une idée de sa grandeur. L'intérieur était entièrement garni de draperies de pourpre semées d'abeilles : au sommet, des aigles immenses, prêts à prendre leur essor, tenaient dans leurs serres d'énormes écussons portant les monogrammes entrelacés des hôtes impériaux et de leur royale invitée. En face du passage de l'Opéra s'élevait sur un piédestal orné de drapeaux une statue allégorique; plus loin, derrière l'Opéra-Comique, apparaissait un obélisque dont la base était exactement la représentation en miniature du palais de l'Industrie, où était installée l'Exposition. Devant la Madeleine, un bataillon de la garde nationale avait érigé à ses frais deux autres statues allégoriques : la France et l'Angleterre.



EXPOSITION UNIVERSELLE.
Vase Furtado.
D'après un croquis du temps.
(Collection Charles Simond.)

Par une délicate attention, les appartements privés de la Reine rappelaient, sous bien des rapports, ceux qu'elle occupait au château de Windsor, et là où le style de la pièce avait rendu cette transformation impossible — comme, par exemple, dans l'ancien boudoir de Marie-Antoinette — le pinceau habile de deux artistes célèbres avait été chargé de raviver les peintures ternies ou dégradées des murailles et des plafonds. D'admirables toiles, empruntées au musée du Louvre) rehaussaient la splendeur des salles de réception, tandis que le service du palais était confié exclusivement aux régiments d'élite en grande tenue.

Un Anglais à Paris.

(Traduit de l'anglais par J. Hercé.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1855

Janvier.

3. — Grand succès de l'**emprunt de 500 millions.**

9. — **Départ de la garde impériale pour l'armée d'Orient.** L'Empereur la passe en revue dans la cour des Tuileries et lui adresse un discours.

25. — **Suicide de Gérard de Nerval,** que l'on trouve pendu à une grille de la rue de la Vieille-Lanterne. — L'Empereur envoie une somme de 1,500 francs aux ouvriers de l'usine Decoster, à Paris, qui avaient travaillé une heure de plus pendant douze jours pour affecter le produit de ce travail supplémentaire à la **souscription ouverte en faveur de l'armée d'Orient.**

30. — **Funérailles de Gérard de Nerval** aux frais de l'État.

Février.

10. — **Bal** donné à **l'ambassade ottomane** par Vely-Pacha. — **Bal de l'Association des artistes dramatiques** à l'Opéra-Comique.

12. — Une pension de 20,000 francs est accordée aux veuves des maréchaux Bugeaud et Saint-Arnaud à titre de récompense nationale.

Mars.

1er. — **Élection du duc de Broglie et de Legouvé** à l'Académie française, à la place de Saint-Aulaire et d'Ancelot.

8. — Décret instituant les **asiles de Vincennes et du Vésinet** pour les ouvriers convalescents.

12. — **Condamnation de l'institutrice Célestine Doudet** (accusée de mauvais traitements, coups et blessures sur la personne des demoiselles Marsden, ses élèves) à deux ans d'emprisonnement. (Elle fit appel et fut condamnée le 27 avril à cinq ans d'emprisonnement.)

24. — **Élection de Ponsard** à l'Académie.

Avril.

7. — **Concert spirituel donné par Berlioz** dans la salle de l'Opéra-Comique (exécution de l'oratorio *l'Enfance du Christ*).

14. — Napoléon III institue un **prix triennal de 30,000 francs** pour être distribué dans la séance commune des cinq Académies à l'œuvre ou à la découverte la plus digne d'honorer le génie national.

16. — **Départ de Napoléon III** et de l'Impératrice **pour l'Angleterre.**

22. — **Retour de Napoléon III** et de l'Impératrice.

28. — **Attentat contre l'Empereur.** Vers cinq heures du soir, il se promenait à cheval aux Champs-Élysées, lorsqu'à la hauteur du Château des Fleurs l'Italien **Pianori** tira sur lui deux coups de pistolet sans l'atteindre.

29. — Le Sénat se rend aux Tuileries pour féliciter l'Empereur d'avoir échappé à l'attentat de la veille.

Mai.

1. — Procès de Pianori. Condamné à mort.

4. — **Démission de M. Drouin de Lhuys,** ministre des affaires étrangères. Il est remplacé par le comte Walewski.

5. — **Loi sur l'organisation municipale.** (Les conseils municipaux élus par le suffrage universel, sauf à Paris et à Lyon, où une commission municipale nommée par l'Empereur administre la cité.)

13. — **Ouverture de l'établissement de bains et lavoir construit** spécialement pour les ouvriers **aux frais de l'Empereur** sur une partie de l'ancien couvent du Temple.

15. — **Ouverture de l'Exposition universelle. — Inauguration du Palais de l'Industrie.** — Exécution de Pianori.

Juin.

4. — **Concert au palais des Tuileries.**



A. BROHAN.
Actrice (1824-1893.)



J.-L. DUC.
Architecte (1802-1879.)



PAUL DE KOCK.
Romancier (1794-1871.)

CH. MULLER.
Peintre (1815-1892.)



ARSÈNE HOUSSAYE.
Littérateur
(1815-1896.)



CH. KESTNER.
Homme politique
(1803-1870.)

15. — Le privilège des **Bouffes Parisiens** est accordé à Offenbach.

Juillet.

2. — Ouverture de la **session législative extraordinaire.**

5. — **Ouverture des Bouffes-Parisiens,** sous la direction Offenbach, dans l'ancienne salle Lacaze, en face du cirque des Champs-Élysées.

13. — Clôture de la session extraordinaire, qui avait été réunie pour voter un emprunt de 750 millions.

Août.

9. — Napoléon III décide que les sommes employées par l'État à la fête du 15 août seront consacrées cette année à donner des **secours aux familles des soldats morts à l'armée d'Orient.**

18. — **Arrivée de la reine d'Angleterre** à Paris (par la gare de Strasbourg).

24. — **Représentation de gala** donnée à **l'Opéra-Comique** en l'honneur de la reine d'Angleterre.

25. — Visite de **la reine d'Angleterre à Versailles** où une fête est donnée en son honneur. Magnifique feu d'artifice, dont une des pièces représente le palais de Windsor.

27. — **La reine d'Angleterre quitte Paris.**

Septembre

9. — **Rencontre de deux trains** sur la ligne de l'Ouest, **près de Plaisance,** vers sept heures et demie du soir. Une douzaine de morts.

10. — **Attentat contre l'Empereur.** Au moment où il descend de voiture pour entrer au Théâtre-Italien. **Delmarre** tire sur lui deux coups de pistolet sans l'atteindre.

13. — **Te Deum** chanté **à Notre Dame** en actions de grâces de la prise de Sébastopol (8 septembre). — **Représentation gratuite à l'Opéra-Comique** pour fêter la prise de Sébastopol (exécution de la cantate d'Adolphe Adam : *Victoire!*).

Octobre.

12. — **Arrivée** à Saint-Cloud **du duc et de la duchesse de Brabant.**

18. — **Fête offerte** dans l'hôtel du Louvre **par les exposants** au prince Napoléon et à la commission impériale.

27. — **Départ du duc** et **de la duchesse de Brabant.**

Novembre.

15. — **Cérémonie de clôture de l'Exposition universelle.** — Discours du prince Napoléon, auquel répond l'Empereur. — **Distribution des récompenses** aux exposants. — (*Pour l'Industrie :* 112 grandes médailles d'honneur, — 252 médailles d'honneur, — 2,300 médailles de première classe, — 3,900 médailles de deuxième classe, — 4,000 mentions honorables. — *Pour les Beaux-Arts :* 16 grandes médailles d'honneur, — 67 médailles de première classe, — 87 médailles de deuxième classe; — 77 médailles de troisième classe et 222 mentions honorables.)

18. — Vers cinq heures du soir, **incendie de la Manutention** militaire du quai de Billy.

22. — **Arrivée** à Paris **du roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel,** et de son principal ministre Cavour.

24. — **Fête offerte par la ville au roi de Sardaigne.**

Décembre.

20. — **Inauguration de l'église Saint-Eugène,** construite sur l'emplacement de l'ancien garde-meuble des Menus-Plaisirs.

29. — Le théâtre des Bouffes-Parisiens inaugure la saison d'hiver dans la salle du Théâtre-Comte, passage Choiseul. — **Entrée à Paris des troupes de la**

garde impériale et de la ligne revenant de Crimée. L'Empereur se rend à la place de la Bastille pour les recevoir. Fête populaire à Paris.

Monuments et Fondations.

Achèvement du **Pont de l'Alma.** — Restauration de **l'église Saint-Sulpice.**

Milhaud fait construire place Saint-Georges un hôtel sur l'emplacement d'une maison appartenant à M. Chevreux-Aubertot.

Achat de l'**ancienne maison de Bonaparte,** rue Chantereine (de la Victoire), par M. Gontier, qui la fait démolir après en avoir enlevé avec soin les peintures les plus remarquables.

Ouverture de la **rue de Crimée.**

Fondation des **asiles de Vincennes et du Vésinet** pour les ouvriers convalescents sortant des hôpitaux.

Décrets (10 et 17 février) créant une **6e et une 7e compagnies de pompiers.** L'effectif est porté à 25 officiers, 907 sous-officiers, caporaux et sapeurs, et 12 enfants de troupes.

Décret (12 décembre) réglementant les **Archives.**

Création du **Tattersall,** établissement public pour la vente des chevaux.

Acquisition par l'État de la **collection Sauvageot,** placée au musée du Louvre.



La vie de la rue.

Exposition chinoise organisée avenue Montaigne, n° 66, par J.-G. Houssaye, négociants en thés et articles de Chine, rue Vivienne, n° 36. « A la Porte Chinoise. »

Un marchand de cannes du passage des Panoramas fait une **exposition** historique **de parapluies.**

Nestor Roqueplan obtient du préfet de la Seine, pour une durée de quarante années et moyennant un prix annuel de 4,000 francs, la concession de quatre hectares de terrain situés au Bois de Boulogne, à la **Croix Catelan,** pour y établir une salle de concert avec restaurant et café. Il cède son privilège à M. Ber.

Les nains Mexicains de l'Hippodrome.

Bœufs gras de 1855 : Sébastopol, Bomarsund, Trebizonde.

Fondation du **Cercle de l'Exposition** et du **Cercle des Chemins de fer** (au coin de la rue de la Michodière et du boulevard des Italiens).

Beaux-Arts.

Prix de Rome.

Salon de 1855 : *La Lecture, la Rixe,* par Meissonier. — *Pifferaro,* par Gérôme. — *La Moisson,* par Jean Gigoux. — *Vue de Capri,* par Harpignies. — *Le Retour à la chaumière,* par Feyen-Perrin. — *La Fenaison en Auvergne,* par Rosa Bonheur. — *Buste du maréchal Soult,* par Lequesne. — *La Minerve du Parthénon,* par Simart. — *Bacchante,* par Cavelier. — *Résignation,* par Chatrousse.

Courbet fait une exposition de ses œuvres.

Vente après décès des tableaux de **Camille Roqueplan.**

Concerts du Conservatoire : 14, 28 janvier. 11, 25 février. — 11, 25 mars. — 1er, 6, 8 et 15 avril.

Industrie.

Exposition universelle de 1855 au Palais de l'Industrie (plus de 20,000 exposants).

La vie littéraire.

Balzac : *Les Paysans.* — **Lamartine** : *Voyage en Orient.* — **Victor Cousin** : *Mme de Longueville.* — **Barbey d'Aurevilly** : *l'Ensorcelée.* — **Gérard de Nerval** : *la Bohème galante.* — **Arsène Houssaye** : *Histoire du 41e fauteuil de l'Académie française.* — **Nestor Roqueplan** : *les Coulisses de l'Opéra.* — **Edmond About** : *Tolla.*

Fondation de la **Revue Française** (1855-1859), — du **Journal pour tous** (par L. Hachette et Charles Lahure).



EDM. DE PRESSENSÉ.
Homme politique
(1824-1891.)



REGNIER.
Philologue (1804-1884.)



A. DUMAS FILS.
Auteur dramatique
(1824-1895.)



G. JADIN.
Peintre (1805-1882.)



BRACQUEMOND.
Peintre
(Né le 22 mai 1823.)

P. SAUNIÈRE.
Romancier
(Né le 20 octobre 1827.)

Prix A.-E. Halphen (15,000 francs tous les trois ans) pour l'ouvrage que l'Académie jugera « le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique et le plus digne au point de vue moral. »

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 15 janvier. *La Czarine,* comédie, 5 actes en prose, par Scribe. Dernière création de Rachel au Théâtre-Français. — 10 mars. *Les Jeunes Gens,* comédie, 3 actes en prose, par Léon Laya. — 19 avril. *Péril en la demeure,* comédie, 2 actes en prose, par Octave Feuillet. — 22 avril. **Début de Mme Crosnier,** dans le rôle de Mme Pernelle, de Tartufe. — 20 juillet. **Représentation au bénéfice de Mme Thénard.** — 17 septembre. *La Ligne droite,* comédie, 1 acte en prose, par Marc Monnier. Rentrée de Mme Arnould-Plessy. — 2 novembre. **Début de Mlle Figeac,** dans le rôle de la marquise de Prie du *Gâteau des reines.* — 5 décembre. **Début de Mlle Émilie Dubois,** dans le rôle de Cécile de *Il ne faut jurer de rien.*

Salle Ventadour. — **Représentations de la troupe italienne d'Adélaïde Ristori** : *Mirrha,* d'Alfiéri. — *Francesca da Rimini,* de Schiller. — *Maria Stuarda,* de Maffei.

Opéra. — 5 janvier. **Début de M. Neri Baraldi** dans *la Favorite.* — 21 janvier. **Début de Mlle Catherine Beretta** dans *le Diable à quatre.* — 25 avril. **Début de Mlle Melina Marnet** dans *la Muette de Portici.* — 13 juin. *Les Vêpres siciliennes,* opéra en 5 actes, paroles de Scribe et Duveyrier, musique de Verdi. — 6 juillet. **Début de Mme Lafon** dans *la Juive.* — 9 août. **Début de M. Wicart** dans *la Juive.* — 7 septembre. **Début de M. Belval** dans *les Huguenots.* — 26 octobre. **Début de Mlle Juliette Borghèse** dans *la Favorite.*

Opéra-Comique. — 2 juin. *Jenny Bell,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber. — 17 octobre. *Le Houzard de Berchini,* opéra-comique en 2 actes, paroles de Rosier, musique d'Adam. — 22 décembre. *Les Saisons,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Barbier et Carré, musique de Victor Massé.

Théâtre-Italien. — 3 avril. *La Redemption,* mystère en 5 parties, paroles d'Émile Deschamps et E. Pacini, musique d'Alary. — 6 novembre. **Début de Mme Penco** dans *Otello.*

Théâtre-Lyrique. — 7 mars. *Les Charmeurs,* opéra-comique en 1 acte, paroles de Leuven, musique de Poise. — 14 mai. *Jaguarita l'Indienne,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Saint-Georges et de Leuven, musique d'Halévy.

Bouffes-Parisiens. — 5 juillet. **Ouverture.** *Entrez, Messieurs et Mesdames,* prologue. — *Les Deux Aveugles,* opéra-bouffe, paroles de Jules Moinaux, musique d'Offenbach.

Odéon. — 13 décembre. *Peintres et Bourgeois,* comédie par Henry Monnier.

Vaudeville. — 17 juillet. *Le Mariage d'Olympe,* comédie, 3 actes en prose, par Émile Augier (demi-succès).

Gymnase. — 3 février. *Ceinture dorée,* comédie par Émile Augier. — 20 mars. *Le Demi-Monde,* comédie, 5 actes en prose, par A. Dumas fils (succès).

Palais Royal. — 10 février. **Début d'Henry Monnier** dans *le Bonheur de vivre aux Champs* et *le Roman chez la portière.* — 10 septembre. *Le Gendre de M. Pommier,* vaudeville en 3 actes, par Siraudin, Delacour et Morand.

Les morts de l'année.

Le littérateur **Gérard de Nerval** (25 janvier). — L'orfèvre **Froment-Meurice** (17 février). — Le peintre **J.-B. Isabey** (avril). — Le facteur de pianos **J.-E.-C. Pleyel** (5 mai). — **L'amiral de Mackau** (13 mai). — **Mme Émile de Girardin** (30 juin). — L'acteur **Raucourt** (juin). — Le médecin **Magendie** (11 octobre). — L'acteur **Villars** (octobre). — L'avocat **Paillet** (novembre). — Le sculpteur **David d'Angers** (11 décembre). — Le littérateur **Gouriet.** — Le musicien **Batton.**



CITÉ HIVER.

D'après une eau-forte de Martial. — (Collection Charles Simond.)

1856

L'année 1856 se lève sur des arcs de triomphe comme une magnifique aurore. C'est l'apogée de la fortune de Napoléon III, c'est la paix après la gloire des armes, c'est le rayonnement de Paris sur l'Europe.

L'Exposition universelle de 1855 a affirmé la puissance de notre activité industrielle et commerciale et voici que nos troupes victorieuses nous reviennent de Crimée : quelle année naquit jamais sous de meilleurs auspices? Les boulevards sont pavoisés; à toutes les fenêtres des drapeaux et des aigles! L'Empereur a été à la rencontre des glorieux soldats, il les a passés en revue à la place Vendôme; les blessés marchaient à la tête des régiments et Paris a fait aux vainqueurs une superbe ovation où toute son âme a vibré de joie et d'orgueil.

Cependant les premiers mois de l'année sont remplis par les travaux des plénipotentiaires réunis pour établir les bases de la paix. Un seul mot en effet est maintenant dans la bouche de tous : la Paix! Quelle fièvre de spéculation! quel délire d'agiotage! L'essor financier arrêté par les incertitudes de la guerre se donne libre carrière... A la Bourse, en un clin d'œil, des fortunes s'édifient... ou s'écroulent.

La réunion des plénipotentiaires est naturellement le prétexte à de nombreuses fêtes et soirées officielles. Les ambassadeurs reçoivent à tour de rôle... Un bal surtout, le bal de l'ambassade d'Angleterre, laisse dans les annales mondaines un souvenir durable.

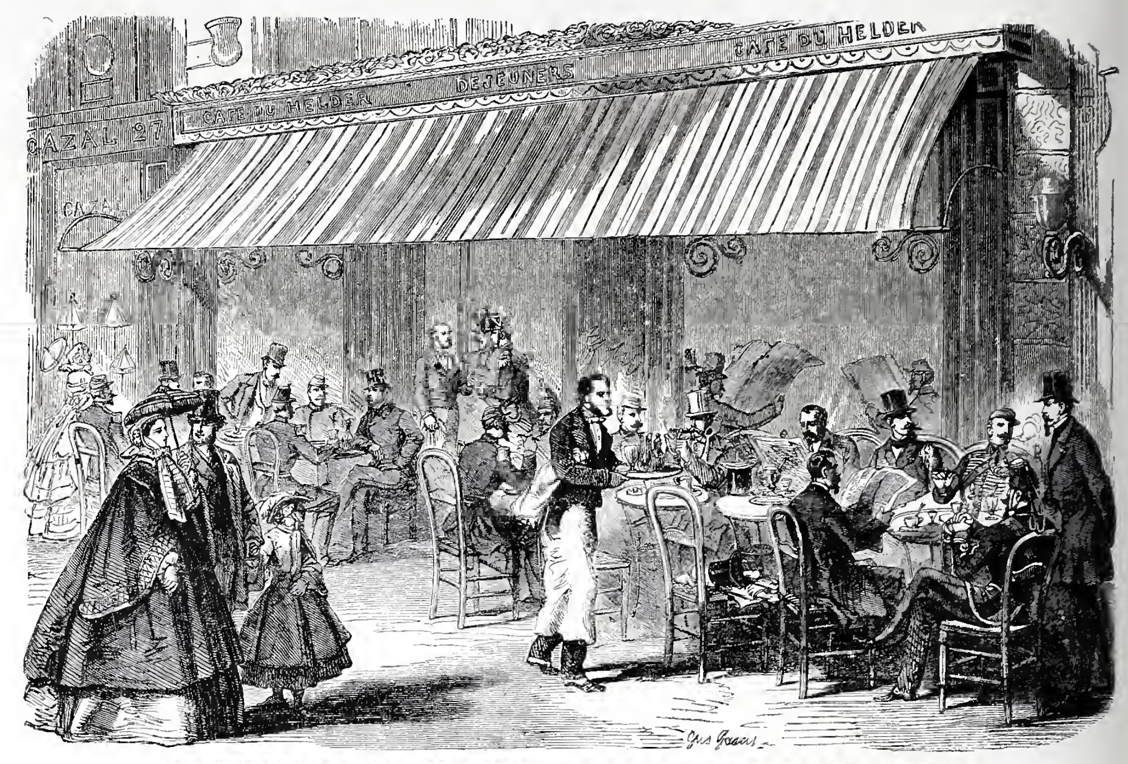
Enfin, comme si le ciel avait voulu combler la famille impériale de toutes les prospérités, en mars l'Impératrice met au monde un fils. Cette bonne nouvelle est annoncée à l'univers par le canon des Invalides. A cette heure solennelle, l'ancien prisonnier du château de Ham ne pouvait-il pas s'écrier, lui aussi :

L'Avenir, l'Avenir est à moi!

Paris salue la naissance du prince par des transports d'allégresse. Le 23 mars, on chante à Notre-Dame un *Te Deum* d'actions de grâces.

Le 30 mars, à deux heures de l'après-midi, des affiches étaient placardées et apprenaient à la population parisienne un autre événement heureux :

La paix a été signée aujourd'hui, à une heure, à l'hôtel des Affaires étrangères.



LE BOULEVARD DES ITALIENS. — ASPECT DU CAFÉ DU HELDER A 5 HEURES DU SOIR.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Les plénipotentiaires de la France, de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de la Russie, de la Sardaigne, de la Turquie ont apposé leur signature au traité qui met fin à la guerre actuelle et qui, en réglant la question d'Orient, asseoit le repos de l'Europe sur des bases solides et durables.

PIÉTRI.

On se raconte que, pour signer les paragraphes du traité de paix, les plénipotentiaires se sont servis d'une plume arrachée à un aigle du Jardin des Plantes et ornée par un joaillier d'emblèmes appropriés à la circonstance, et que cette plume a été offerte à l'Impératrice.

Jamais Paris ne s'est livré avec plus d'exubérance à la gaieté... L'exemple vient de haut et est suivi avec passion.

L'Empereur donne aux Tuileries des fêtes splendides en l'honneur des plénipotentiaires; on remarque la bienveillance toute particulière avec laquelle il s'adresse au ministre de Russie et l'accent de franchise avec lequel il lui exprime sa satisfaction de voir enfin aplanies les difficultés élevées entre la France et la Russie.

Au mois de juin, nouvelles fêtes en l'honneur du baptême du prince impérial, banquet à l'Hôtel de Ville. Paris a traité l'Empereur avec une magnificence digne de son hôte et digne de lui. Il a offert au rejeton impérial — frêle espoir de la dynastie — un berceau, sculpté par Baltard, qui est un véritable chef-d'œuvre.

La saison parisienne se prolonge fort avant dans l'été. Les salons rivalisent d'élégance et d'ingéniosité. On parle longtemps des soirées du comte de Castellane, où brillent MM. Offenbach et Nadaud et qu'électrisent les spirituels proverbes et la beauté de Mme Augustine Brohan.

Est-il besoin d'ajouter que les théâtres ont plus que jamais une large part dans la vie parisienne?

Sans la passion des spectacles, à laquelle il ne saurait se soustraire même dans les années néfastes, Paris ne serait plus lui-même : à plus forte raison, le théâtre prend-il, dans les années heureuses, la première place dans ses préoccupations.

Mélingue, la Ristori, Mme Viardot sont les artistes préférés du public. La *dona prima* Ristori triomphe dans *Rosemonde* d'Alfieri.

Alexandre Dumas — cet homme est capable de toutes les audaces — a essayé de nous intéresser, après Eschyle, Sophocle, Euripide, aux tragiques infortunes de la famille d'Agamemnon. Son *Orestie* a obtenu à la Porte-

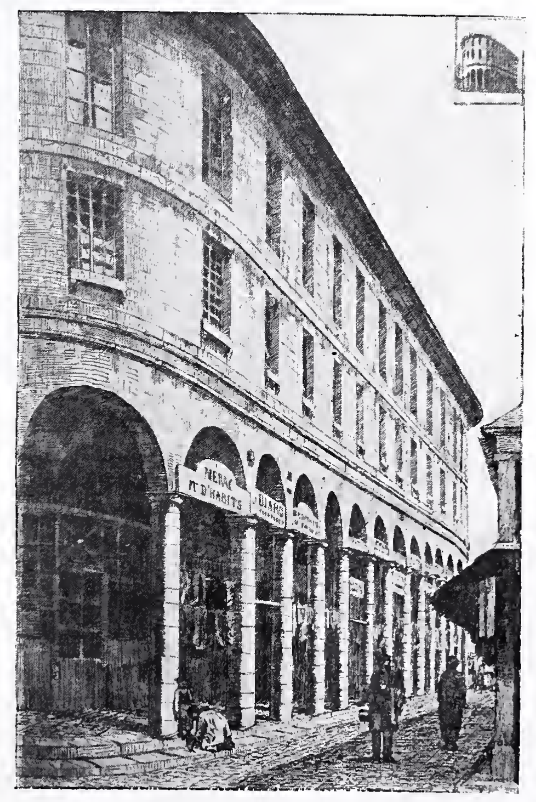
LA RUE DELAMBRE EN 1856.
D'après un croquis de 1856. — (Collection Charles Simond.)

Saint-Martin un succès d'estime. Ponsard, qui a toujours eu le génie de l'actualité, fait représenter *la Bourse* au théâtre de l'Odéon. Pellerin passe la direction de l'Opéra-Comique à M. Carvalho, le mari de la célèbre cantatrice Mme Miolan-Carvalho, et, pour ses débuts, le jeune directeur se révèle un merveilleux metteur en scène dans la *Fanchonnette* de Clapisson.

A l'Opéra-Comique, Auber et Scribe continuent avec *Manon Lescaut* leur fructueuse collaboration. Au Théâtre-Lyrique, *les Dragons de Villars* de Maillard semblent appelés à fournir une longue carrière. La capricieuse George Sand se fait applaudir à la fois au Gymnase, où elle donne une pièce de son cru, *Françoise*, et au Théâtre-Français avec une traduction de la savoureuse comédie de Shakespeare : *Comme il vous plaira*.

Mais l'événement théâtral qui fait le plus de bruit, c'est la rentrée de Mlle Rachel qui revient, pour de bon cette fois, de la Havane après une fugue très commentée.

Un dramaturge d'une grande habileté, M. Dennery, obtient l'autorisation d'ouvrir boulevard Sébastopol un théâtre du Peuple. Réussira-t-il mieux dans ses nouvelles fonctions d'impresario que ce pauvre Adolphe



ROTONDE DU TEMPLE.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

Adam qui vient de mourir, exténué par une production excessive? On admire la probité de l'aimable auteur du *Chalet*, qui n'avait pas reculé à abandonner à ses créanciers la totalité de ses droits d'auteur pour éteindre les dettes contractées dans une entreprise théâtrale. Ironie des scrutins ! c'est le fougueux et irascible Berlioz qui prend, à l'Académie des beaux-arts, la place d'Adolphe Adam. La musique révolutionnaire entre à l'Institut, à la profonde stupéfaction d'Auber et d'Offenbach.

L'Académie française ne fait pas moins parler d'elle. Rien à dire de l'élection de M. Biot, un véritable savant et un octogénaire; mais que penser de celle de M. de Falloux ? Les salons du faubourg Saint-Germain font fête au discours de M. le duc de Broglie, « le dernier produit du libre-échange de la politique et des lettres », ainsi qu'il s'est qualifié lui-même.

A tout seigneur, tout honneur ! Napoléon III vient de terminer la publication de ses œuvres complètes. S'il faut en croire la critique du jour, l'Empereur entre d'emblée dans l'immortalité littéraire, à côté des plus grands génies. C'est décidément un homme heureux !

Du rocher de l'exil, Victor Hugo lance ses admirables *Contemplations;* Michelet écrit *l'Oiseau;* Jules Simon, *la Religion naturelle*, et un pieux légataire collige les *Œuvres posthumes* de Lamennais.

LA SAINTE-CHAPELLE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Dans le monde de la librairie s'opère une révolution. M. Michel Lévy *invente* le *livre à un franc.* C'est la démocratisation des chefs-d'œuvre : Lamartine avec les *Confidences*, George Sand, Ponsard, Scribe, Théophile Gautier sont les premiers élus de cette galerie populaire.

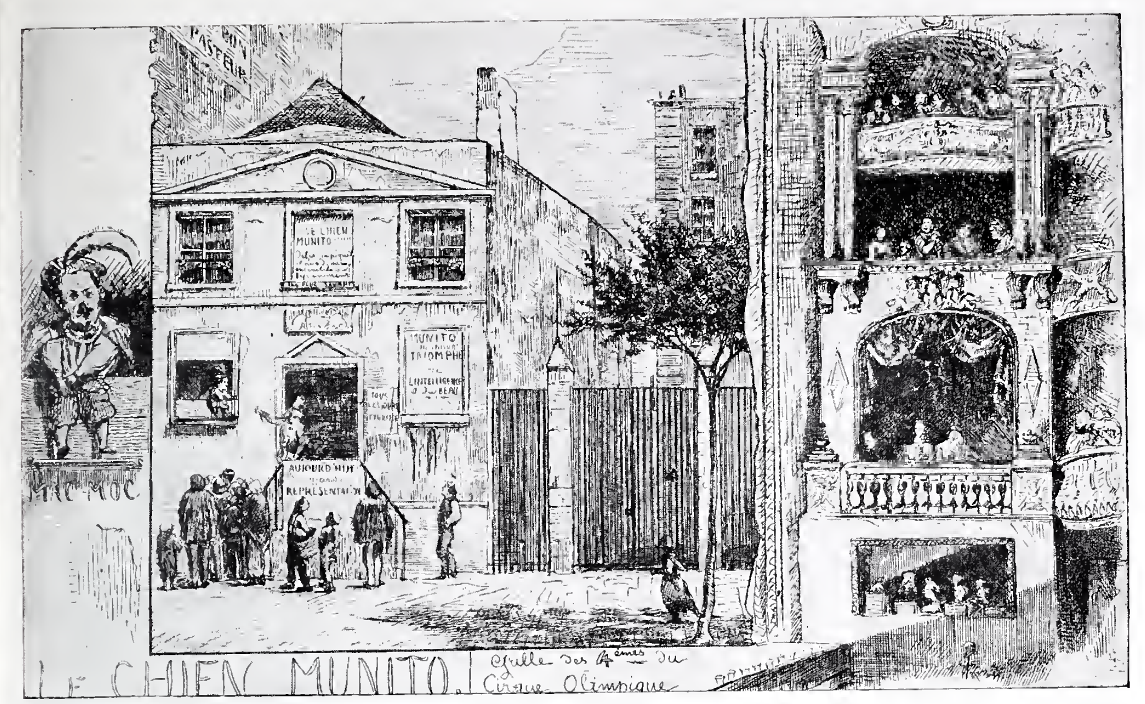
Pauvre Lamartine ! Le voici en proie à la gêne, obligé de se surmener comme un manœuvre de lettres pour soutenir sa glorieuse vieillesse. « J'aime mieux mourir de travail que de douleur ! » a-t-il répondu aux rares amis des mauvais jours... Quelques-uns cependant ont pitié de cette détresse et organisent des souscriptions pour le *Cours familier de littérature.*

Le treizième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* ne contribue pas peu à soutenir le prestige du régime impérial.

Mais toute prospérité a ses ombres... Le pain est très cher — mauvais signe ! aurait pensé Napoléon Ier. Pourtant Paris ne manque pas de travail. N'a-t-on pas relié le Louvre aux Tuileries, restauré la Tour Saint-Jacques, embelli le bois de Boulogne, et sur les terrains des Champs-Elysées édifié un quartier somptueux?...

Oublions les points noirs, oublions les deuils cruels, comme la mort du génial David d'Angers, pour saluer l'éblouissante année 1856 !

Paul Garillard.



CIRQUE OLYMPIQUE. — LE CHIEN MUNITO.

D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.

LES ÉCHOS DE PARIS

La mort d'Adolphe Adam.

Le 29 avril 1856 avait lieu la première représentation des *Pantins de Violette*. C'était un mardi. Le lendemain, Adam n'était pas très bien portant; il se plaignait d'étouffements. Il s'occupa pourtant de faire un quadrille sur les motifs des *Pantins*. Le jeudi 1er mai, il rentra chez lui, à neuf heures du soir, et raconta qu'au coin de la rue Richer il avait été pris d'un étouffement si violent qu'il avait dû faire approcher une voiture, car il se sentait défaillir en marchant. Il était cependant à deux pas de chez lui, puisqu'il demeurait rue de Buffault.

Le lendemain, il prit un bain; il ne se sentait pas très bien et mangea à peine. Après déjeuner, il vint dans le petit salon de sa femme, et appela sa fille pour lui jouer le quadrille qu'il avait fait sur « son opéra ». On allait venir le prendre de chez l'éditeur, avec le manuscrit des *Pantins*. Il écrivit, sur ce dernier, la dédicace : *A ma fille Angèle*. Puis il sortit. Il ne devait point rentrer tard, mais ne dînait pas chez lui.

LES MÉTIERS DE PARIS.

Le boucher.

D'après un dessin d'HENRY MONNIER. (Coll. G. Hartmann.)

Il ne rentra qu'à une heure moins un quart du matin, en voiture. Mme Adam était fort tourmentée et le blâma de l'inquiéter ainsi, après ce qui lui était arrivé la veille. Il raconta à sa femme qu'il était allé à l'Opéra entendre Mlle Elvire, qui débutait dans la *Reine de Chypre* : qu'ensuite il s'était rendu au Théâtre-Lyrique, où l'on jouait le *Bijou perdu*. Il avait causé longtemps avec M. Carvalho au sujet d'une contestation qui s'était élevée entre ce dernier et M. Perrin, relativement à *Richard Cœur-de-Lion*, que l'on reprenait simultanément dans les deux théâtres. Il montra à sa femme le brouillon d'une lettre qu'il avait écrite à



LES MÉTIERS DE PARIS.

La cardeuse de matelas.

D'après un dessin d'HENRY MONNIER. — (Col. G. Hartmann.)



LES PARISIENS DE PARIS SOUS LE SECOND EMPIRE.

(Dessinés d'après les portraits originaux par RENOULT-CHESNEAU.)

Prévost-Paradol. Egger.
Ernest Picard. Maréchal Lebœuf.
C. Falcon. Napoléon III. Mme Ackermann.
Baron Haussmann. Bizet.
V. Duruy. Henriquel Dupont. Pils. Cam. Doucet.
Daru. Baron Larrey.
A. Millet. Baudelaire. Regnier.
Couder. Du Sommerard.
Hauréau. Aug. Brohan. Signol.
Cuvillier-Fleury. Duprez.
Henri Regnault. Raspail. Duban. Barth. Saint-Hilaire.

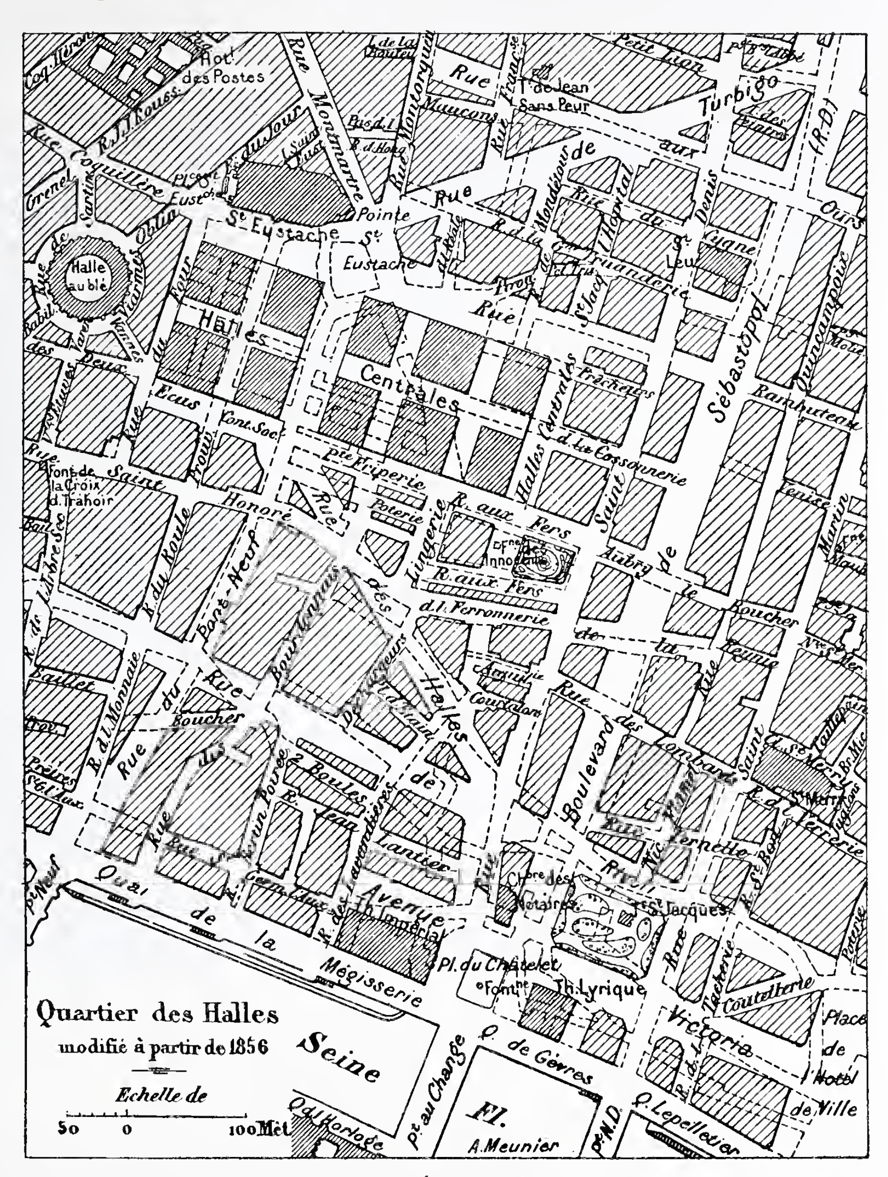
M. Carvalho pour que celui-ci pût la montrer au ministre. Il témoignait une grande satisfaction de l'engagement d'un jeune baryton nommé Grillon, qu'on lui avait fait entendre, et qui devait débuter dans *Si j'étais roi* : « Tu verras, disait-il, je suis sûr que tu seras enchantée. »

Après avoir ainsi causé quelque temps, il s'en alla dans son cabinet, où il écrivit trois lettres : l'une à M. Mocker; la seconde à Mme Laborde, pour laquelle il avait demandé et obtenu un congé à l'Opéra; la dernière à M. Auber, pour lui dire qu'il irait le prendre dans la matinée, afin de se rendre avec lui à l'Institut. Il mit ces trois lettres dans la salle à manger, pour que le domestique pût les porter de bonne heure; puis il revint, comme chaque soir, embrasser sa fille, souhaita le bonsoir à sa femme et lui adressa ces paroles, les dernières qu'il ait prononcées : « Surtout, tu m'éveilleras à huit heures; il faut que je sois chez Auber avant neuf heures, pour aller mettre les élèves en loges à l'Institut. »

Il se coucha, lut un peu, et s'endormit.

La chambre de Mme Adam était contiguë à la sienne; la porte était ouverte. Un petit chien qu'Adam aimait beaucoup couchait sur son lit. Pas un bruit ne se fit entendre. A sept heures et demie du matin, Mme Adam, en se levant, ferma, comme à l'ordinaire, la porte de la chambre pour que son mari pût reposer tranquillement jusqu'à huit heures. A huit heures, elle entra dans cette chambre, ouvrit les persiennes, et s'approcha du lit pour éveiller Adam... Il n'existait plus!... Sa figure était calme, ses yeux étaient entr'ouverts. Il avait seulement un peu repoussé la couverture, mais le mouvement avait été si peu brusque que le petit chien couché à ses pieds n'avait pas bougé, et que celui-ci ne s'éveilla qu'au cri horrible poussé par Mme Adam, lorsqu'elle ne douta plus du malheur qui la frappait, et qu'elle se jeta sur le corps inanimé de son mari!...

Le médecin, qui demeurait dans la maison, et qu'on fit venir à l'instant, déclara que la mort avait frappé Adam pendant son sommeil, et qu'elle avait dû se produire vers cinq ou six heures du matin, la chaleur subsistant encore dans tous ses membres. La tête et le cœur seuls étaient glacés... (Extrait des *Mémoires.*)



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER.

D'après les documents du temps. — (Collection Charles Simond.)

Comment les généraux Bosquet et Canrobert furent nommés maréchaux.

« 18 mars.

Ma bonne mère, il y a eu, hier soir, fête de famille aux Tuileries, et tu y manquais. L'Empereur me fit envoyer à cinq heures

un ordre pour aller dîner chez Sa Majesté, le soir même. J'y trouvai Canrobert, et pas d'autres que les officiers de service.

« Pendant le dîner, l'empereur parla beaucoup d'acoustique, puis il dit : « Messieurs, faites donc « remplir vos verres de champagne ; je veux porter « un toast aujourd'hui à deux bons amis que j'ai « près de moi : *Au maréchal Canrobert! au maré- « chal Bosquet!* » Et nous voilà tous deux surpris, à peu près sans voix, cherchant la main de Sa



RETOUR DU JEUNE TOBIE.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture. — Tableau de F. Clément.

(École des Beaux-Arts.)

Majesté, qui nous l'a tendue avec la plus grande simplicité de manières.

« En sortant de table, l'Empereur est allé dans les appartements de l'Impératrice, et nous, nous sommes descendus dans le cabinet des aides de camp de service, où je t'écris deux mots par le télégraphe.

« Chacun ici me parle de toi ; chacun salue la mère d'un maréchal de France, et sait bien qu'à elle en revient le mérite et aussi la gloire. Béni soit Dieu, qui est juste et bon, puisqu'il a permis au fils d'honorer sa mère, et de la rendre l'objet des félicitations de toutes les mères de notre pays de France !

« Maréchal Bosquet. »

La Planète de 1856.

Lettre de Leverrier au maréchal Vaillant :

« Monsieur le Maréchal,

« Nous avons une planète à nommer, notre dernière ; nous le ferons aujourd'hui.

« Les Anglais ont fait passer *Victoria* autrefois, mais par une insigne lâcheté, quand, attaqués par les Américains, ils déclarèrent que ce n'était pas le nom de leur souveraine, mais celui d'une déesse.

« *Eugénia* serait de même attaquée par les Américains, et l'on me couperait en quatre plutôt que de me faire imiter les Anglais en déclarant que c'est le nom de la *déesse de la noblesse* et non pas celui de notre Impératrice.

« Puis, une 39e planète, bien que ce soit *la plus belle*, est-elle digne de la circonstance ?

« En tout cas, il me faudrait la permission de l'Empereur (nous n'en parlerions pas, bien entendu).

« Je vous prie, Monsieur le Maréchal, de me donner votre avis en homme de goût, et avec l'autorisation nécessaire, si vous vous prononcez pour l'affirmative.

« Si vous n'approuvez pas, vous accepterez sans doute *Lætitia* (1). C'est de toute circonstance et cela ne sort pas de la famille.

« Veuillez agréer, Monsieur le Maréchal, l'expression de mon respect.

« U.-J. H. LEVERRIER. »

On voit que si l'illustre astronome était mauvais coucheur, il n'était pas encore trop mauvais courtisan.



RETOUR DU JEUNE TOBIE.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture. — Tableau de DELAUNAY.

(École des Beaux-Arts.)

Le Passage du Soleil.

QUARTIER DE MISÈRE

En deçà même de la barrière, à Monceaux, au bout des longues rues qui attiennent au mur d'octroi, j'avais déjà vu bien des choses faites pour satisfaire la curiosité la plus exigeante, toucher l'âme la moins sensible; mais je tenais à voir par moi-même le fameux *passage du Soleil*. Je persévérai donc, et, à force d'allées et de venues, je découvris enfin l'objet de ma recherche contre le chemin de la Révolte et le cimetière des Batignolles.

Cette bâtisse a été construite en 1854; on nous communique et nous transcrivons une pièce qui honore beaucoup son auteur, et qui donnera au lecteur une juste idée des conditions et de l'esprit où fut fondée cette entreprise. C'est un rapport adressé à M. le préfet de police, au moment où le choléra sévissait avec la plus grande intensité dans la banlieue, par M. Honoré Arnoul. Le charitable signataire de ce rapport s'exprime ainsi (septembre 1854) :

« Monsieur le Préfet,

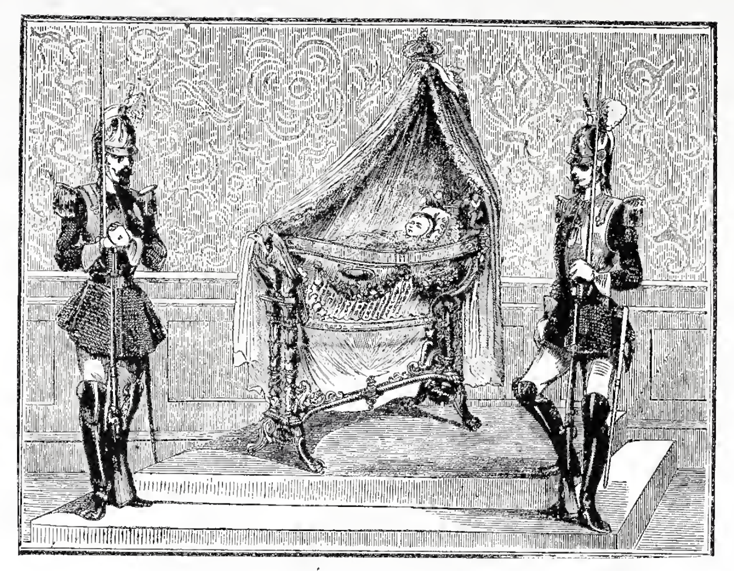
« J'ai sollicité de M. le sous-préfet de Saint-Denis l'initiative pour la formation, aux Batignolles, d'une société de secours pour les cholériques. On m'a répondu qu'on vous en avait référé depuis longtemps.

« Il est de la dernière urgence, non seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir, d'organiser une société permanente sanitaire et de secours.

« Dans les visites que j'ai faites aux victimes du fléau, j'ai pu me convaincre que presque tous ces malheureux habitaient des endroits malsains, privés d'air, humides, malpropres.

« Il est nécessaire, il est urgent d'ordonner des

(1) Mère de Napoléon Ier.



LE PRINCE IMPÉRIAL DANS SON BERCEAU.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

visites officielles dans certains lieux des Batignolles.

« La semaine dernière, un de mes honorables collègues et moi, nous nous sommes rendus près du cimetière de la ville, à la hauteur du n° 77 du chemin de la Révolte. Nous avons vu un établissement de création nouvelle, que, par une amère dérision, on avait d'abord baptisé du nom de *passage Véro-Dodat*, et, ensuite, *passage du Soleil*. Là, un marchand de vins a fait construire quarante cabanons ou bouges en plâtre de cinq pieds carrés, en terre-plain, sans cheminées, et n'ayant pour couverture que du papier goudronné... Il loue chaque taudis 2 francs à 2 fr. 50 par semaine, payables tous les dimanches, et se crée près de 4.000 francs de revenu net par an, prélevé sur de pauvres locataires réduits au plus affreux dénuement : quelle infamie !

« Il est impossible de respirer dans ces réduits, plus dignes des porcs et des chiens que des hommes. En été, ce sont des fournaises, et, en hiver, des tombes anticipées.

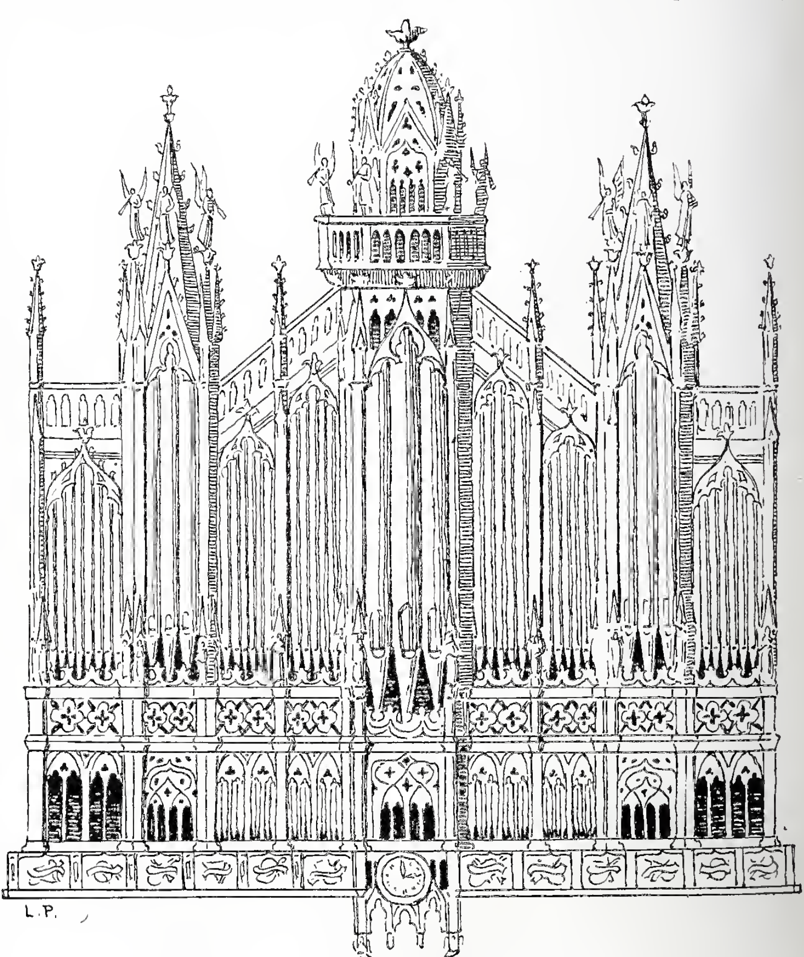
« Ajoutez à cela les immondices d'os, de papier, de chiffons, de peaux d'animaux entassés pêle-mêle aux quatre coins de ces cahutes, et vous aurez une idée de ce qui peut résulter d'un pareil état de choses.

« J'ai trouvé des femmes vêtues de guenilles couchant sur du fumier puant, sans draps, sans couvertures.

« J'ai vu une femme, nommée veuve B..., manger des abricots en putréfaction, et des pommes de terre ramassées par elle au coin des rues. *Je l'ai vue, nettoyant cet horrible mets recouvert d'excréments humains, et s'en repaissant !*

« Oh ! monsieur le préfet, le cœur saigne à la vue de pareilles misères. Ou cette femme est folle, et il faut la diriger sur un hospice, ou bien elle est affreusement malheureuse, et il faut la secourir.

« Ordonnez, je vous en supplie, au nom de l'humanité, ordonnez une visite dans ce lieu ; qu'un architecte avise à faire assainir ces logements de pourceaux ;



ORGUE DESTINÉ A L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS.
D'après un croquis du temps. — (Collection Charles Simond.)



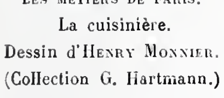
LES MÉTIERS DE PARIS.
La marchande de poisson
D'après un dessin d'Henry Monnier. — (Col. G. Hartmann.)

il ne faut pas qu'une honteuse et indigne spéculation aille jusqu'à compromettre la vie de pauvres êtres si malheureux.

« Je crois de mon devoir, Monsieur le Préfet, de vous informer de tous ces faits. L'humanité, ma conscience m'en font une loi, et j'attends de promptes mesures de votre bienveillant intérêt pour les classes pauvres. »

Je me hâte de dire que les charitables et généreuses instances de M. Arnoul paraissent avoir été entendues dans la mesure du possible. En 1856, voici, *de meo visu*, l'aspect que présente le *passage du Soleil*. C'est toujours un baraquement bas, en plâtras, où il ne faut pas être de grande taille pour pouvoir se tenir debout. Les logements ne se sont naturellement ni agrandis, ni élargis, mais il est heureux d'espérer qu'ils se sont un peu assainis. Il n'y a toujours point de fenêtres : le jour ne vient que par la porte qui doit toujours rester ouverte. En moyenne, ces trous reçoivent au moins un homme, une femme et un enfant. Un treillis en avant de chaque case l'isole. C'est là-dessus qu'on étend le linge, et c'est des deux côtés de cette haie que quelquefois on voisine. Il y a présentement aux abords de ces gîtes beaucoup moins d'immondices que n'en a constaté M. Honoré Arnoul.





LES MÉTIERS DE PARIS.
La cuisinière.
Dessin d'Henry Monnier.
(Collection G. Hartmann.)

Je mourais d'envie de causer avec quelques-uns de ces gens; mais ils sont défiants et fiers, ils ne demandent pas l'aumône, et c'est une question de savoir s'ils voudraient bien l'accepter.

J'aurais voulu aussi questionner le marchand de vins, qui est l'auteur de cette utile, à tout prendre, mais par trop lucrative spéculation.

Il paraît qu'il n'habite point le voisinage immédiat de son *immeuble;* personne ne put ou ne voulut m'indiquer où il demeurait.

Tout affreux et malsains qu'ils sont, ces étroits taudis ont une raison d'être. Mieux vaut encore de tels abris que l'inclémence du ciel. Mais *deux francs* ou *deux francs cinquante* par semaine pour un tel cabanon sont horriblement chers.

LES MÉTIERS DE PARIS.
Le fort de la halle.
Dessin d'Henry Monnier. — (Collection G. Hartmann.)





LES MÉTIERS DE PARIS.
Le laitier.
Dessin d'Henry Monnier.
(Collection G. Hartmann.)

L'affaire est bonne; elle est à tous égards sans doute meilleure qu'il y a deux ans, où l'épidémie, compliquée du dénûment, dut créer de fréquentes et notables *non-valeurs* dans cette antichambre du cimetière. A Montparnasse, également, les huttes se sont groupées près du dernier asile, et on est là tout porté.

A trois habitants, en moyenne, par case, cela cote à cent vingt la population du *passage du Soleil.*

Ce n'est qu'un point dans la misère intérieure et extérieure; et, comme toute les barrières à peu près abritent des huttes analogues, on peut, sans exagération, évaluer à plusieurs milliers au moins le nombre de personnes appartenant à la population la plus intelligente et peut-être la plus laborieuse du monde, qui campent et vivent de la sorte.



LES MÉTIERS DE PARIS.
L'égoutier.
Dessin d'Henry Monnier.
(Collection G. Hartmann.)

Félix Normand.

La fermeture du Café de Paris.

(12 octobre.)

Le Café de Paris n'est plus qu'un souvenir. Il a fermé hier soir! C'est le docteur Véron qui a eu l'honneur d'avaler, en compagnie de M. Malitourne, la dernière bisque à l'écrevisse de cet ex-célèbre établissement.

On parle d'une scène touchante qui rappelle la scène des adieux de Fontainebleau.

A la fin de ce dîner



LES MÉTIERS DE PARIS.
La blanchisseuse.
Dessin d'Henry Monnier.
(Collection G. Hartmann.)



LES MÉTIERS DE PARIS.
Marchand d'habits.
Dessin d'Henry Monnier. — (Collection G. Hartmann.)

suprême, M. Malitourne a fait venir le chef.

— Francisque, lui a-t-il dit, au moment de nous séparer, je veux vous dire publiquement que je suis content de vous. Personne ne vous égalait pour les *mauviettes désossées à la Sainte-Isabelle*, et vous étiez le roi des *faisans truffés à la Sainte-Alliance*. C'est par votre science que les grands plats de mon illustre ami le docteur ont fait un si rapide chemin sur les tables bien servies, les *bartavelles des Alpes sur piédestal*, les *laitances de carpe à la Stuart*, les *kramousky* et les *filets de perdreaux à la Penthièvre*. Adieu, Francisque; notre siècle vous a méconnu, mais vous avez mon estime, et nous nous retrouverons peut-être un jour.

On assure que, pendant ce discours, le docteur ému a laissé tomber une larme sur sa serviette.



LES MÉTIERS DE PARIS.
Le vitrier.
Dessin d'Henry Monnier. — (Collection G. Hartmann.)

Le fait est que le Café de Paris était plus qu'un restaurant ordinaire : c'était une institution.

Il n'est pas un roman fashionable où l'on ne trouve cette phrase clichée depuis vingt ans dans toutes les imprimeries parisiennes :

« Par un beau jour de printemps (ou par un beau soir d'automne), un jeune homme élégant et d'une tournure distinguée descendait lentement le perron du Café de Paris. »



LES MÉTIERS DE PARIS.
Nettoyeur de réverbères.
Dessin d'Henry Monnier. — (Collection G. Hartmann.)

Maintenant que le Café de Paris est mort, supprimez Tortoni, et il n'y a plus de boulevard Italien.

Ce Café de Paris, dont on parlait partout, et où allaient régulièrement dîner tous les héros de Balzac, les Vandenesse, les Maxime de Trailles, les Rastignac, les Apalepine et les Rubempré, ce Café de Paris était une très médiocre affaire, pécuniairement parlant.

Et pourtant, il ne payait que douze mille francs par an le loyer d'un local dont on offre au propriétaire actuel, lord Seymour, plus de soixante mille francs.

LES MÉTIERS DE PARIS.
Le pipelet.
Dessin d'Henry Monnier. (Collection G. Hartmann.)



LES MÉTIERS DE PARIS.
Le boulanger.
Dessin d'Henry Monnier. (Collection G. Hartmann.)

Il faut ajouter que si le Café de Paris n'avait que douze mille francs de loyer, le cahier des charges qui lui était imposé par lady Yarmouth, la mère de lord Seymour, morte depuis six mois, était tout ce qu'il y avait de plus préjudiciable à un pareil établissement.

Lady Yarmouth, qui ne voulait être troublée en rien dans l'appartement qu'elle occupait au premier étage, avait stipulé que le Café de Paris fermerait, en toute saison, à dix heures du soir au plus tard. Partant : pas de glaces ni de rafraîchissement à vendre le soir pendant l'été, pas de soupers pendant l'hiver. Les nuits de bals masqués, le Café de Paris montrait sa façade noire et morne pendant que les devantures de la Maison d'Or et du Café Anglais étincelaient de girandoles.

(*Le chroniqueur de la semaine*.)



LES MÉTIERS DE PARIS.
Marchande de pommes.
Dessin d'Henry Monnier. (Collection G. Hartmann.)



LES MÉTIERS DE PARIS.
Le chiffonnier.
Dessin d'Henry Monnier. (Collection G. Hartmann.)

M. Hébert et l'immatriculation.

9 novembre. — La semaine dernière, un grand journal contenait l'annonce suivante : « Tous les jours, de trois à cinq heures, M. Hébert, notaire honoraire, explique son système d'immatriculation, à l'Observatoire, derrière la statue du maréchal Ney. » Très avide de

LES MÉTIERS DE PARIS.
Le cocher.
Dessin d'Henry Monnier. — (Collection G. Hartmann.)



CHEF D'EMPLOI.
Lithographie d'A. Arait, d'après l'orginal d'Henry Monnier.
(Collection G. Hartmann.)

tantôt je secouais la tête, tantôt je clignais de l'œil. Il me parut en gros que le dieu Hébert était un homme d'ordre qui avait pour but de classer l'humanité par chiffres, les hommes, les monuments, les musées, les bibliothèques. Chaque homme pour lui n'était qu'un chiffre, un numéro, au-dessous duquel on rangeait et ses actions physiques et ses actions morales. Nécessairement, cette religion avait son langage : il était question de *déca-principes*, de *déca-siècle*, de *centi-siècle*; et le mot *immatricule*, qui revenait à tout propos, me semblait un nom de maladie bizarre. Dans la tension d'esprit que je me donnai pour comprendre sans y arriver, un cauchemar me prit : à force d'entendre parler de chiffres, le dieu m'apparut sous la forme d'un grand zéro qui portait des lunettes et qui dansait autour de moi en

science de ma nature, j'allai reconnaître le terrain vers les deux heures et demie. Sur le volet d'une maison, non loin de la Closerie des Lilas, est placardée en gros caractères l'affiche de l'immatriculation. Tout en la lisant, je m'aperçus que j'étais observé à l'intérieur de la maison; deux gros yeux cachés derrière des besicles étudiaient ma contenance : ces yeux ne pouvaient appartenir qu'à M. Hébert. J'en eus la preuve à trois heures précises. heure de mon entrée dans le sanctuaire de l'immatriculateur.

Enfin, je venais de mettre la main sur un dieu, car ils sont rares depuis 1852. Pas la plus petite religion qui pointe, car je ne compte pas même pour des demi-dieux messieurs les directeurs de la *Revue de Paris*, qui ont essayé de ressusciter le saint-simonisme.

Le dieu Hébert, coiffé d'une calotte de velours, enveloppé dans une robe de chambre, était absolument seul dans une pièce du rez-de-chaussée. Ému d'abord de ma position d'unique auditeur, je saluai, et, M. Hébert m'ayant interrogé sur ma force en géographie, en histoire, en économie politique, je répondis par quelques sons douteux qui pouvaient signifier oui ou non, qui attestaient mon ignorance ou ma modestie.

Avec une complaisance infinie, le dieu Hébert m'expliqua son système géographique devant lequel



A LA PORTE, LE CLAQUEUR!
Lithographie de Cheyère, d'après l'original de Platier.
(Collection G. Hartmann.)

me jetant des questions hiéroglyphiques, telles que les suivantes :

« Quel est le numéro matricule d'Adam ? » me demandait le dieu ; et il répondait : « — 4, 49, 493 ou 49-63. »

« Que veut dire le chiffre 4 ? disait le notaire honoraire d'un air triomphant ? — Qu'il s'est écoulé au moins 4 déca-siècles ou 4.000 ans entre Adam et Jésus-Christ. »

Un marchand d'habits vint à passer, et me regarda avec curiosité par la fenêtre ; je devais être blême.

« Et le chiffre 49 ? — Qu'il s'est écoulé 49 siècles. »

J'aurais voulu crier : « Assez ! » mais le dieu continuait :

« Et le chiffre 496 ? — Qu'il s'est écoulé 496 fois dix ans. »

J'étais seul !

« Et le chiffre 49-63 ? — Qu'il s'est écoulé 4.963 ans. »

« Combien s'est-il écoulé de temps entre Adam et Mathusalem ? » — « Guère plus de temps, pensais-je, que depuis que je suis ici. » — « Adam, 49 ; Mathusalem, 42 ; de 49 ôtez 42, reste 7, c'est-à-dire 7 siècles. »

« Entre Noé et Abraham ? — Noé, 39 ; Abraham 23 ; de 39 ôtez 23, reste 16, c'est-à-dire 16 siècles. »

« Une question de plus, me dis-je, et je deviens fou. »

« Quel est le plus âgé de Jacob ou de Lévi ? — Jacob, 22 ; Lévi, 24 ; donc Jacob est plus âgé, puisqu'il est né 22 siècles avant Jésus-Christ et Lévi seulement 21. »

« Combien s'est-il écoulé de siècles entre Charlemagne et Napoléon Ier ? »

A cette formidable question qui m'annonçait une pluie de chiffres, de déca-chiffres, une trombe de Pythagore, j'appelai toutes mes forces à mon secours pour me lever, saluer le dieu et m'esquiver ; mais j'étais anéanti : j'étais sous la puissance de logarithmes cocasses qui me clouaient à ma chaise.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un vénérable vieillard entra, en demandant naïvement l'explication annoncée dans le journal. Le charme était rompu ; je m'enfuis lâchement, laissant l'infortunée victime hors d'état par son grand âge de se débattre contre cette immatriculation plus dangereuse que le haschich. A l'heure qu'il est, je n'oserais m'aventurer sous les déca-fenêtres de Me Hébert, notaire honoraire, et je ne conseille à personne d'aller agiter la déca-sonnette du dieu.

(*Gazette de Champfleury.*)



LA MODE EN 1856.

(D'après une gravure du temps.)

Les Adieux du cirque Bouthors.

Le cirque Bouthors aux habitants de Vaugirard, Plaisance, Grenelle, Issy :

« M. Bouthors et ses enfants, sensibles aux chaleureux accueils qu'ils viennent de recevoir après onze années que la famille n'avait eu l'honneur de paraître devant le public *appréciateur* de Vaugirard, Plaisance, Grenelle et Issy, vient, avant le départ qui aura lieu jeudi prochain, présenter aux habitants ses respectueux remerciements et promet de n'être plus d'aussi longues années sans revenir recevoir des applaudissements *si doux à son cœur de père et d'artiste.*

« Afin de terminer dignement les représentations que la foule assiége chaque soir, la troupe entière va redoubler de zèle et de courage pour *laisser graver* dans le souvenir des spectateurs leurs noms et leurs exercices que le succès a déjà couronné (*sic*).

« De la ville l'honoré

« BOUTHORS. »

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1856.

Janvier.

5. — **Séance publique** annuelle de l'**Institut**.
10. — L'Empereur décide qu'il sera donné un certain nombre de **représentations en faveur des troupes revenant de Crimée.**
15. — **M. de Vaulabelle,** conservateur du cimetière Montmartre, est **tué en faisant une ronde** par un des gardiens qui le prend pour un voleur.
18. — Rue de Grenelle-Saint-Honoré, à 7 heures du soir, « grande solennité philanthropique donnée par dix coiffeurs et professeurs de toutes les écoles au bénéfice de Mme veuve Gilbert, âgée de 80 ans. »

Février.

25. — **Ouverture du Congrès de Paris** dans le salon des Ambassadeurs, au ministère des affaires étrangères.

Mars.

3. — **Ouverture de la session législative.**
11. — La veuve du général Bizot et la veuve du colonel Brancion sont nommées sous-gouvernantes des enfants de France.
12. — L'Impératrice fait remettre des médailles à 25 **directrices de salles d'asile.**
16. — **Naissance du Prince Impérial,** aux Tuileries, à 4 heures du matin. Le conseil municipal vote une somme de 200,000 francs pour les mois de nourrice dus par des familles indigentes et pour le dégagement d'objets de literie et d'outils engagés au Mont-de-Piété. — Six jours de congé sont accordés aux lycées et collèges. — Une souscription ouverte dans Paris et la banlieue et limitée à 25 centimes au plus par personne, pour un cadeau à l'Impératrice, produit (avec 600,000 souscripteurs) 80,000 francs, qui seront affectés à l'**Orphelinat du Prince Impérial.** — L'Empereur et l'Impératrice décident d'être parrain et marraine des enfants nés le même jour que le prince impérial, et il arrive au ministère plus de 3,600 demandes.
18. — Les plénipotentiaires du Congrès de Paris, le Sénat, le Corps législatif, le conseil d'État se rendent aux Tuileries pour adresser leurs **félicitations à l'Empereur.** — Les généraux **Bosquet et Canrobert** sont nommés **maréchaux de France.** — Salle Herz, concert donné par la *France Musicale* (1re audition publique de l'**Harmonicorde** de Debain).
19. — **Représentations gratuites** données aux frais de la liste civile dans tous les théâtres de Paris à l'occasion de la naissance du Prince Impérial.
29. — **Réception de Legouvé à l'Académie française.**
30. — **Le traité de Paris est signé.**

Avril.

1er. — **Grande revue au Champ-de-Mars.** Exécution de la marche du Prince Impérial, *le Seize Mars,* de M. Alfred Quidant, par la musique des guides, en présence de l'Empereur. Le soir, illuminations.
3. — **Réception du duc de Broglie à l'Académie française.**
12. — **Banquet offert** par l'Empereur **aux plénipotentiaires du Congrès de Paris.**
17. — A l'Académie française, **élection de Biot** à la place de Lacretelle, **et de Falloux** à la place de Molé.
26. — Fondation par l'Impératrice, et sous le patronage du Prince Impérial, de la **Société du Prêt au travail.**
27. — Napoléon III achète, boulevard Mazas, 18,000 mètres de terrain pour y construire des **logements d'ouvriers** à bon marché.
28. — **Le Prince Impérial** est inscrit comme **enfant de troupe** sur les contrôles du 1er régiment de grenadiers de la garde impériale.

Mai.

16. — Le théâtre de l'Opéra-Comique fait relâche, « faute de gaz, au moment de la représentation. »



VAUDOYER.
Architecte (1803-1872.)



ARMAND BARBÈS.
Homme politique
(1809-1870.)



LOUIS VEUILLOT.
Littérateur (1813-1883.)



J. ROBERT-FLEURY.
Peintre
(1797-1890.)



A. DE WATTEVILLE.
Économiste (1820-1866.)



LARONCIÈRE LE NOURY.
Vice-amiral
(1813-1881.)

18. — **Concert au palais de Saint-Cloud.**
25. — **Derby de Chantilly.** Prix gagné par Lion, cheval du prince de Beauvau.

Juin.

1er. — **Ouverture** au Palais de l'Industrie du **Concours agricole** universel et **de l'exposition de la Société d'horticulture.**
9. — Réunion de la Société des fabricants de pianos et de plusieurs artistes, compositeurs ou savants, pour s'occuper de l'**unité du diapason.**
10. — Distribution des récompenses aux exposants du Concours agricole.
14 — **Fête du baptême du Prince Impérial,** à Notre-Dame. Le soir, banquet offert dans a salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, par la ville de Paris, à l'Empereur et à l'Impératrice.
15. — L'Empereur écrit à Ponsard pour le féliciter de sa pièce *la Bourse.*
21. — A l'Académie des beaux-arts, **élection de Berlioz** à la place d'Adam.
29. — **Ouverture du Pré Catelan,** au bois de Boulogne.

Juillet.

8. — **Sénatus-consulte relatif à la régence.**

Août.

15. — Aux Tuileries, exécution d'une symphonie de M. Agnelli, pour trois orchestres et chœurs, intitulée *l'Apothéose de Napoléon Ier.*

Septembre.

2. — **Concert de charité à Charenton,** terminé par un discours de Samson.
15. — **L'Orphelinat du Prince-Impérial** est reconnu d'utilité publique.

Octobre.

4. — **Séance de l'Académie des Beaux-Arts.** — Distribution des prix.
7. — L'Empereur reçoit à Saint-Cloud une députation d'ouvriers de Paris qui se plaignent de la **cherté des loyers.**
8. — **Revue de la garde impériale** passée au Champ-de-Mars par l'Empereur.
15. — **Verdi est condamné par le tribunal civil de la Seine** à payer 1,000 francs de dommages et intérêts à M. Calzado, directeur du Théâtre-Italien, pour s'être opposé sans droit à l'annonce et à la représentation du *Trouvère* à la salle italienne.

Novembre.

7. — L'Empereur envoie à M. Pietri, préfet de police, 100,000 francs pour la création de **fourneaux économiques.** (Huit de ces fourneaux distribueront en 29 jours, à très bas prix, 1,244,756 portions).
22. — Célébration de la messe du Sacre de Cherubini, dans l'église Saint-Eustache, par l'Association des Artistes musiciens. — A l'Académie des beaux-arts **élection de Mercadante** comme associé étranger.
25. — **Vente du mobilier de Rachel** à l'Hôtel des Ventes.
26. — **Obsèques** au Père-Lachaise **de l'ancien ouvrier Simonnin** qui avait fondé, moyennant 375,000 francs, 33 lits à l'hospice des Incurables au profit des indigents des 8e, 9e et 12e arrondissements.
30. — **Distribution des prix au Conservatoire de musique.**

Décembre.

4. — **Réception de Ponsard** à l'Académie française.
7. — **Premier concert de la Société des Jeunes Artistes,** sous la direction de Pasdeloup.
15. — **Célébration de la fête de l'Impératrice** à Saint-Cloud.
23. — **Bénédiction de l'église Saint-Éloi,** construite rue de Reuilly.

28. — Inauguration de la maison Eugénie-Napoléon, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 262, pour l'instruction professionnelle des jeunes filles pauvres (fondée par l'Impératrice Eugénie avec les 600,000 francs qui lui avaient été votés par la ville de Paris, pour l'achat d'un collier, à l'occasion de son mariage).

Monuments et Fondations.

Construction de l'**église Saint-Marcel,** boulevard de l'Hôpital; — de l'**église** provisoire (en bois) **Notre-Dame des Champs,** rue de Rennes. — Démolition des **pompes Notre-Dame**.

Création de la **cascade de Longchamp.**

Construction pour le prince Napoléon, avenue Montaigne, **d'une maison romaine** (reproduction de celle de Diomède à Pompei).

Une plaque est placée sur la maison du quai Conti, nº 5, où habitait Napoléon en 1795 (au 5e étage).

Projet (non exécuté) **de construction d'un théâtre franco-anglais** sur le boulevard de Sébastopol (drames, pantomimes, féeries anglaises, etc.).

Établissement d'un **droit d'entrée à la Bourse.**

Réorganisation de l'**École des Mines** (15 septembre). — Décrets (22 mars, 1er août) et arrêté ministériel (12 novembre), réglementant les **Archives nationales.**

Population de Paris.

1,174,347.

La vie de la rue.

Ouverture du **Café du Delta,** boulevard Rochechouart (30 billards); — du grand **Café Parisien,** au coin du boulevard et de la rue de Bondy. — Fermeture du **Café de Paris** (12 octobre).

Ouverture du **bal des Folies-Robert,** boulevard Rochechouart.

Création du **Pré Catelan** dans le bois de Boulogne.

M. Hébert et l'immatriculation. — Le médium **Hume. — Bœufs gras de 1856.** — Il y en eut six : Sébastopol II, — Malakof, — Bomarsund II.

Les femmes se montrent (en octobre) au Théâtre-Italien avec les cheveux constellés de poudre d'or et d'argent.

Beaux-Arts.

Salon de 1856 : *Roméo et Juliette*, par Jalabert. — *Distribution des aigles*, par Glaize. — *La Tentation de saint Antoine*, par Tassaert. — *Eliézer et Rebecca*, par Decamps. — *Soleil couchant*, par Français. — *La Basse Messe*, par Bonvin. — *La Vallée de la Touque*, par Troyon. — *Venise le soir* par Ziem. — *L'Amour vainqueur*, par Vital-Debray.

Exposition et vente (9 décembre) de **statues et de tableaux d'Etex.** — **Sauvageot** est nommé **conservateur au Louvre. — Théophile Gautier** devient **rédacteur en chef de « l'Artiste ».**

Concerts du Conservatoire : 13, 27 janvier. — 10, 24 février. — 9, 20, 22, 30 mars. — 6, 13 avril. — 19 juin.

Ambroise Thomas est nommé **professeur de** composition **au Conservatoire** à la place d'Adam.

Sciences.

Découverte (février) d'**une planète** (la 39e.)

La vie littéraire.

Victor Hugo : *les Contemplations.* — **J. Janin** : *les Petits Bonheurs.* — **A. Vacquerie**: *Profils et Grimaces.* — **Taine** : *les Philosophes français du dix-neuvième siècle.* — **Mémoires du duc de Raguse**



HENRI HEINE.
Littérateur (1797-1856.)



ALEX. HESSE.
Peintre (1806-1879.)



BAZE.
Homme politique (1800-1881.)



DUPUY-DE-LÔME.
Ingénieur de la marine (1816-1885.)



BALLU.
Architecte (1817-1885.)



JULES BARBIER.
Littérateur (Né en 1822.)

Gazette de Champfleury (deux numéros: 1er novembre et 1er décembre). — Fondation du journal *le Réalisme.* — Millaud achète la *Presse* à Émile de Girardin pour 825,000 francs.

Théâtre. (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 1er février. **Empis** remplace Arsène Houssaye comme **directeur.** — *Guillery*, comédie, 3 actes en prose, par E. About (chute). — 12 août. *Comme il vous plaira*, drame en 3 actes, par George Sand. — 13 mai. **Début d'Emma Fleury.** — 2 juin. *Le Village*, comédie 1 acte en prose, par Octave Feuillet. — 1er juillet. *Une Chaîne*, comédie en 5 actes, par Scribe (succès). — 4 août. **Début de Pauline Granger.**

Opéra. — 16 mai. **Début de Mlle Ribault** dans *Robert le Diable.* — 4 juin. **Début de Mlle Moreau-Sainti** dans *les Vêpres siciliennes.* — 1er juillet. **Alphonse Roger** devient **directeur.** — 17 septembre. **Début de Mme Borghi-Mamo** dans *le Prophète.*

Opéra-Comique. — 23 février. **Début de Mme Cabel.** — 10 mars. **Début de M. Barbet.** — 26 avril. *Valentine d'Aubigny*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Jules Barbier et Michel Carré, musique d'Halevy. — 12 décembre. *Maître Pathelin*, opéra-comique en un acte, paroles de Langlé et de Leuven, musique de Bazin.

Théâtre-Italien. — 2 octobre. Réouverture. **Début de M. Corsi.** — 30 octobre. **Début de Mme Steffanone.** — 6 décembre. *La Traviata*, opéra en 3 actes de Verdi. **Début de Mlle Piccolomini.**

Théâtre-Lyrique. — 18 janvier. *Falstaff*, opéra-comique en 1 acte, paroles de Saint-Georges et de Leuven, musique d'Adam. — **Début d'Hermann-Léon.** — 1er mars. *La Fanchonnette*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Saint-Georges et de Leuven, musique de Clapisson. **Début de Mme Miolhan-Carvalho.** — 19 septembre. *Les Dragons de Villars*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Lockroy et Cormon, musique de Maillart (succès). **Début de Mlle Borghèse.** — 27 décembre. *La Reine Topaze*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Lockroy et Battu, musique de Victor Massé.

Bouffes-Parisiens. — 3 avril. *Tromb-Alcazar*, bouffonnerie musicale de Dupeuty et Bourget, musique d'Offenbach. — 29 avril. *Les Pantins de Violette*, opéra-bouffe en 1 acte, paroles de Léon Battu, musique d'Adam. — 12 novembre. *Six Demoiselles à marier*, opérette de Jaime fils et Choler, musique de Delibes. — 25 novembre. *M'sieur Landry*, opérette en 1 acte de Camille Dulocle, musique de Duprato.

Odéon. — 6 mai. *La Bourse*, comédie, 5 actes en vers, par Ponsard. — Juillet. **Charles de la Rounat** devient **directeur.** — 7 octobre. **Début de Mlle Devoyod** dans le rôle de Célimène. — 6 novembre. *Madame de Pontarcy*, drame en vers, en 5 actes, par Louis Bouilhet (succès).

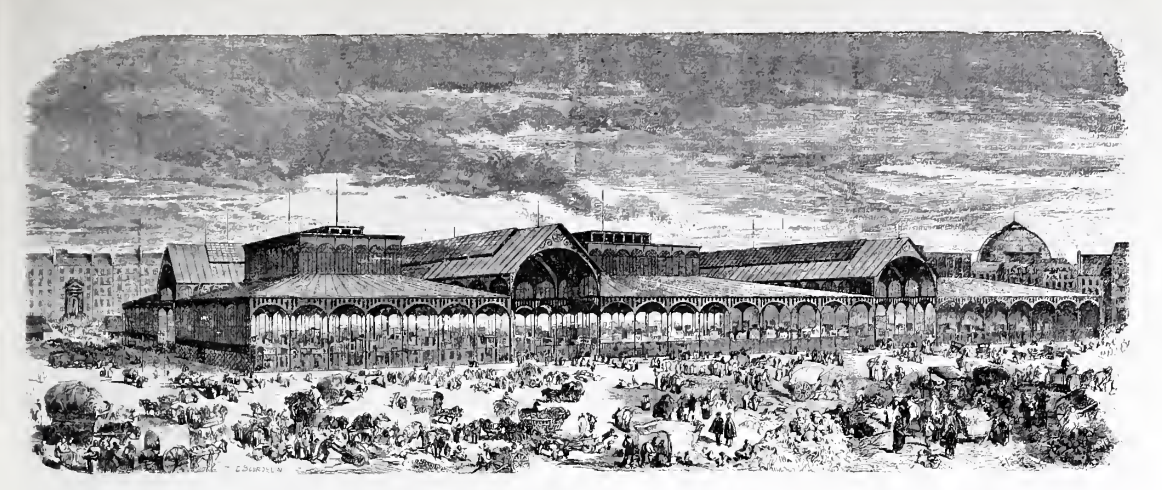
Vaudeville. — 27 septembre. *Le Beau Léandre*, un acte en vers, par Théodore de Banville. — 11 novembre. *Les Faux Bonshommes*, comédie en 4 actes, par Théodore Barrière et Ernest Capendu (grand succès). — **M. de Beaufort** devient **directeur.**

Palais-Royal. — 29 novembre. **Début d'Arnal** dans *l'Humoriste.*

Porte-Saint-Martin. — 5 janvier. *L'Orestie*, tragédie en 3 actes, par Alexandre Dumas.

Les morts de l'année.

Mme Allan, actrice du Théâtre-Français (22 février). — **Henri Heine** (février). — Le musicien **Adolphe Adam** (20 avril). — L'historien **Augustin Thierry** (23 mai). — **Le général Petit,** gouverneur des Invalides (juin). — Le littérateur **Casimir Bonjour** (juin). — **Mme veuve Charles Nodier** (juillet). — Le peintre **Paul Delaroche** (4 novembre) — Le philanthrope **Simonnin** (25 novembre). — Le peintre **Steuben** (novembre). — **X..., dit Blondin,** doyen des abonnés de la Comédie-Française.



LES HALLES CENTRALES, VUE PRISE DE LA RUE DE RAMBUTEAU.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

1857

Le mois de janvier a la mine d'un *carême-prenant*. Nulle sauterie, pas un concert, pas le moindre *gala!* L'assassinat de l'archevêque de Paris est venu jeter un crêpe sur les violons. Le bal de l'Opéra se trémousse bien un peu, mais ce n'est plus Musard qui le mène et Strauss agite son archet devant une foule absente. Et Paris, qui ne s'amuse pas, potine. On parle du sacre de l'Empereur; du mariage de M. de Morny; de Feruk-kan, l'ambassadeur persan; de la mort de la princesse de Lieven; du procès que Berryer fils subit à propos de la Société des Docks; de l'installation à la Bourse de tourniquets pour la perception du droit d'entrée; des *Mémoires du duc de Raguse*. On visite au Palais-Royal l'exposition des objets curieux recueillis par le prince Napoléon pendant son voyage dans les mers du Nord; on consacre le succès de *Rigoletto,* cette traduction plus ou moins déformée du *Roi s'amuse*, sévèrement interdit, et il y a foule aux séances du Conservatoire, où Mozart est à la mode.

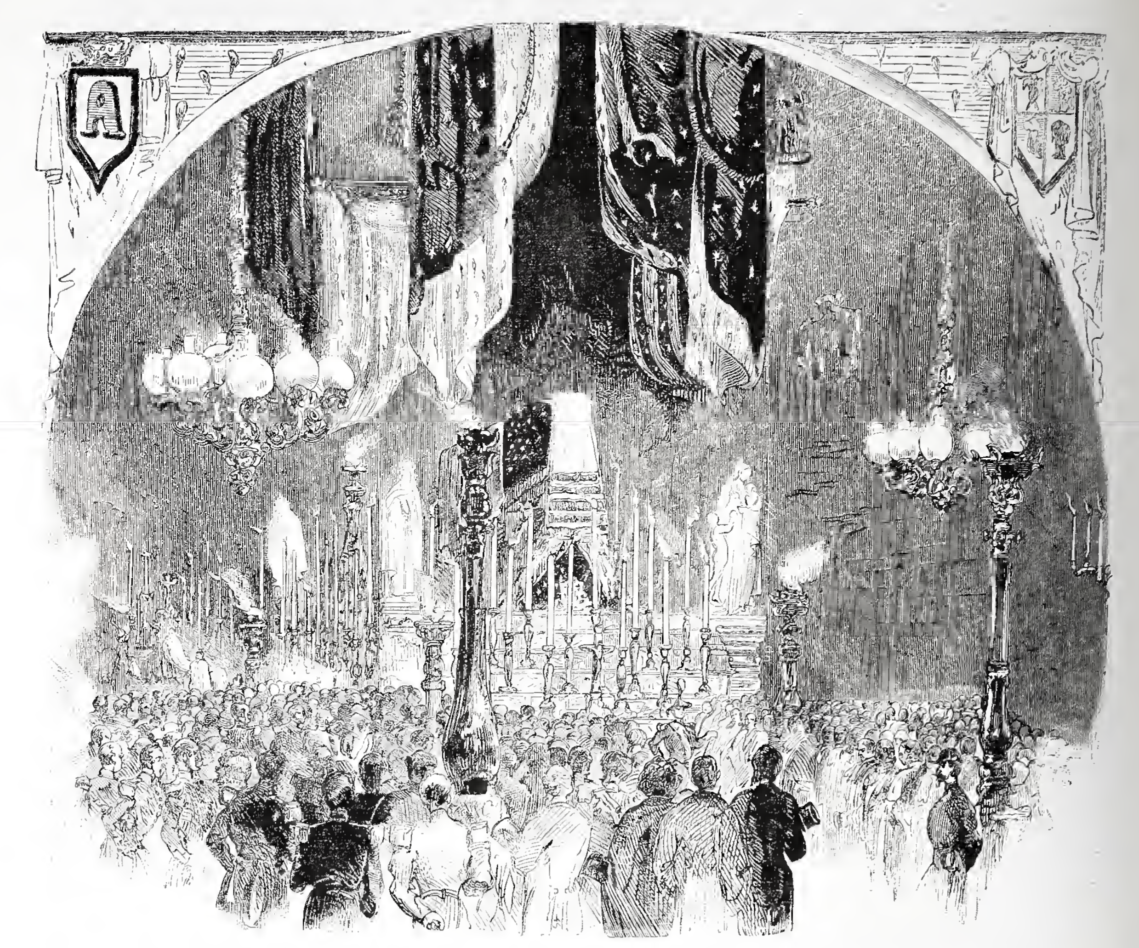


D. DUNGLAS HOME, MEDIUM.
D'après un portrait. — (Bibliothèque nationale.)

Le 30 janvier, on exécute Verger, l'assassin de Mgr Sibour, qui a pour successeur le cardinal Morlot. Aussitôt la situation se détend. Réceptions, galas, ballets, concerts, tout cela part à la fois.

Paris est en plein vertige. Hume, le sorcier américain, préoccupe la ville et la cour, comme on disait jadis, et l'Empereur et l'Impératrice le font venir aux Tuileries. Le concert alterne avec le bal. Dans quelques maisons on joue l'opérette comme aux Bouffes-Parisiens ou aux Folies-Nouvelles. Les nuits folâtres font place aux journées pénitentiaires, et les belles mondaines prêtent une oreille attentive à l'éloquence du P. Félix et du P. Ventura.

Point ne cessent les jolis papotages. Morny restera en Russie pour éviter en France des affaires désagréables; Horace Vernet vient



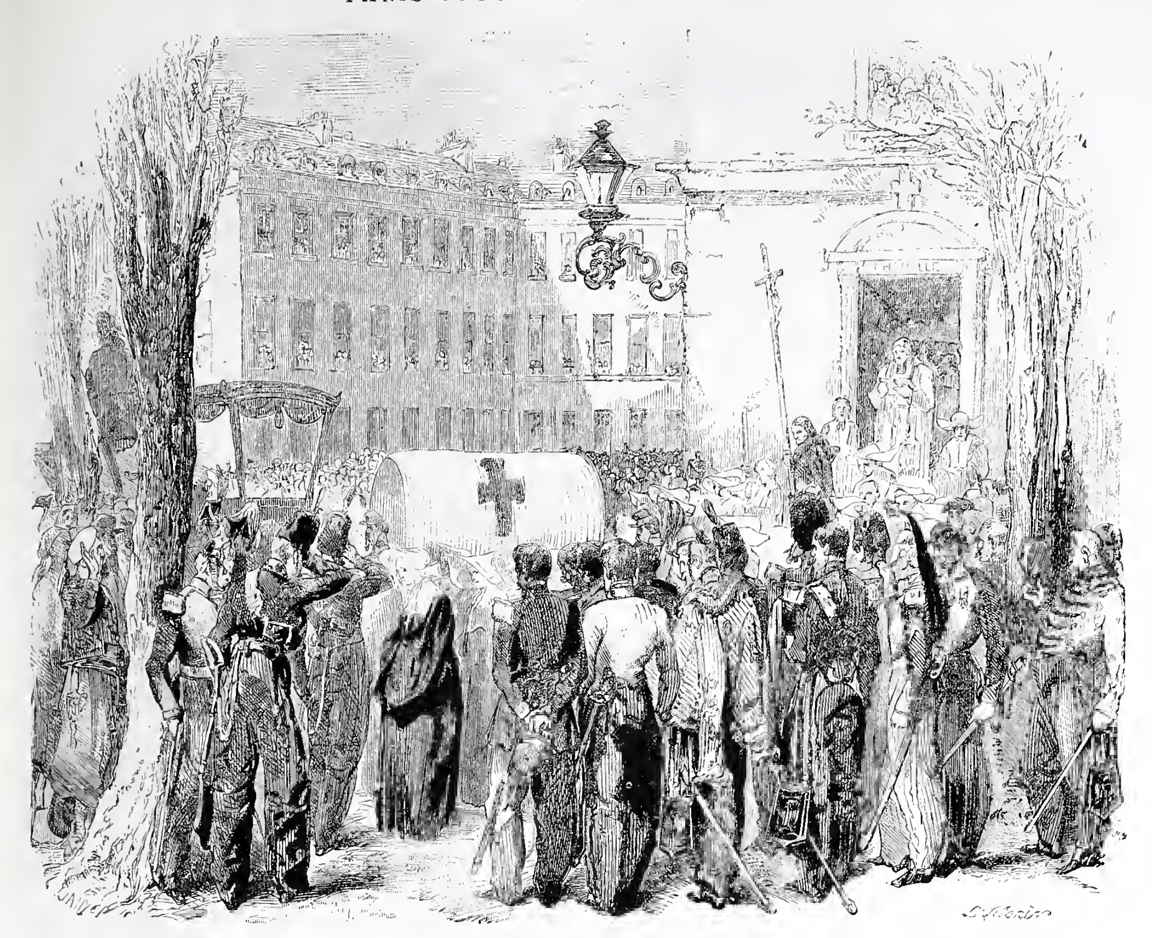
FUNÉRAILLES DE M. ABBATUCCI, MINISTRE DE LA JUSTICE.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

de terminer le portrait du maréchal Canrobert destiné aux galeries de Versailles; Léon de Laborde est directeur des Archives de l'Empire, grâce à l'influence de l'Impératrice; le journal *la Patrie* est réorganisé; le Conseil d'État tient sa première séance sous la présidence de l'Empereur; Émile Augier est élu à l'Académie contre Victor de Laprade, candidat des *ducs;* et, au cercle de la rue Royale, on affiche les soixante-huit beaux partis de Paris; on discute la grave question de la suppression de la crinoline. On s'entretient tout bas du guet-apens dont a failli être victime l'Empereur, sortant à trois heures du matin de chez Mme de Castiglione, et, tout haut, du général Todleben, le défenseur de Sébastopol, qui est à Paris; aussi de l'arrivée prochaine du grand-duc Constantin. Il y a foule à l'exposition des œuvres de Paul Delaroche au palais de l'Industrie, à la salle Saint-Barthélemy, pour assister à l'assaut d'armes donné par Grisier et Gâtechair. Mais l'événement parisien par excellence, c'est l'inauguration du champ de courses du Bois de Boulogne, détrônant définitivement le Champ-de-Mars.

Pendant le mois de mai, grande revue de 36,000 hommes passée au Champ-de-Mars en l'honneur du grand-duc Constantin; puis l'arrivée du roi de Bavière occupe l'attention.

L'année est à la prose. On vend, à l'hôtel Drouot, une collection merveilleuse d'habits du XVIII[e] siècle et les seuls brocanteurs sont là pour les acheter. Par contre, on se presse à la première vente de photographies. Le moyen de s'étonner, dans ces conditions, que Lamartine vive au jour le jour des recettes de son *Cours de littérature;* que quelques amis seulement se trouvent réunis pour suivre le convoi d'Alfred de Musset! En revanche, il y aura foule à l'enterrement de Vieillard, ancien précepteur du frère aîné de l'Empereur.

C'est qu'en effet le moment des élections



OBSÈQUES DE LA SŒUR ROSALIE (HÔPITAL MILITAIRE DU GROS-CAILLOU).
D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

approche. A Paris, les noms de 1848 sont remis en avant : Cavaignac, Bastide, Goudchaux, Lasteyrie, etc. Le gouvernement, lui, vient de découvrir un nouveau complot contre la vie de l'Empereur.

Le *Salon* s'ouvre au Palais de l'Industrie, qu'on appelle encore le *Palais de Cristal;* mais Decamps, Eugène Delacroix, Ingres, Lehmann, Léon Cogniet, Scheffer, Mlle Rosa Bonheur n'y ont rien envoyé. Au *Petit Moulin* trônent les beautés à la mode : Anna Deslions, Adèle Courtois, Jenny Colon, Juliette.

Au *Pré-Catelan,* un monde plus choisi se groupe et cause. De quoi? De Lassus, cet artiste qui vient de mourir; de la démolition du pont Saint-Michel; du percement du boulevard de Sébastopol — aujourd'hui boulevard Saint-Michel; — de l'ouverture de la rue des Écoles; de la statue de Bichat que l'on a inaugurée dans la cour de l'École de médecine; de cette vieille maison de la rue de la Victoire où habita Bonaparte et qui a disparu; de la mort de Béranger et de ses funérailles, réglées par une proclamation de la police; de la troupe allemande qui donne ses représentations aux Folies-Nouvelles; enfin de l'accès de jalousie qui a fait partir précipitamment l'Impératrice pour Plombières, où était l'Empereur.

Depuis un mois la chaleur est très grande : le 3 août, le thermomètre marque 35 degrés à une heure après midi et 24 degrés à minuit. Tout à coup, le 5, il pleut et tous les Parisiens s'effrayent : la réception du Louvre réuni aux Tuileries sera-t-elle donc contrariée par le mauvais temps? Non. La cérémonie se fait sans accident; mais le lendemain, jour de la fête de l'Empereur, la pluie reprend; pour voir le feu d'artifice et les illuminations, il faut patauger dans la boue.

Paris n'a pas chômé de sujets de conversation.

Ç'a été tout d'abord le voyage de l'Empereur et de l'Impératrice à Osborne; puis la mort d'Eugène Sue, celle de Gustave Planche; l'adoption par le Conseil d'État d'un projet de loi rendant libre le commerce de la boucherie; surtout la distribution des récom-



ÉCROULEMENT DU PAVILLON DE VINCENNES, LE 29 NOVEMBRE 1857.
D'après un croquis de M. Yriarte. — D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

penses aux artistes exposants, et la création, en mémoire du captif de Sainte-Hélène, d'une médaille militaire destinée aux soldats ayant servi dans les années 1792 à 1815. En fait, la chronique se bat les flancs, et l'événement principal n'est pas la fête de Saint-Cloud, ni la réapparition de Mlle Déjazet sur le théâtre des Variétés dans le rôle de Gentil Bernard; pas davantage l'entrevue, à Stuttgart, de l'empereur de Russie et de Napoléon III; ni même l'ouverture au public des deux premiers pavillons des Halles centrales. Paris n'en a cure : il n'a d'attention que pour les *vaches landaises*. Au café Riche, on commente avec sévérité le procès fait au comte Migeon, nommé député du Bas-Rhin malgré l'administration; on y critique vivement les *Mémoires d'un bourgeois de Paris* signés par le Dr Véron, mais écrits par Malitourne, tandis qu'à « la Brasserie », la brasserie des Martyrs, on voue aux gémonies Mürger, passé armes et bagages « aux bourgeois », aux Philistins, aux épiciers!

Au reste, quand il fait froid, Paris ne veut rien prendre au sérieux. Une grave question le préoccupe d'ailleurs : va-t-on supprimer les volants et mettre un frein à la fureur des dentelles? Puis, n'annonce-t-on pas la prochaine arrivée à l'hôtel du Louvre, où ils vont se rencontrer avec les princes siamois, de dix chefs iroquois? Alors qu'importe la crise financière et l'écroulement de la partie supérieure du donjon de Vincennes, et l'inauguration de l'église Saint-Clotilde, celle du square du Temple, la nomination de M. Dupin comme procureur général impérial à la Cour de cassation, la suspension du journal *la Presse*? Paris tient la *trêve des confiseurs*, et il entend en jouir.

Edmond Beaurepaire.



LE BOIS DE BOULOGNE.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.

LES ÉCHOS DE PARIS

Une soirée chez Offenbach.

(28 mars.)

PROGRAMME DE LA REPRÉSENTATION

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

de

L'ENFANT TROUVÈRE

ou

la Prise de Castelnaudary

drame lyrique en cinq actes

Traduction libre (pas deux pas de Cini, mais d'un autre), décors de Cambon, G. Doré, C. Marchal et Nadar.

Mise en scène de Royer Collard et Gustave Wasa.

DISTRIBUTION :

Moricaud	Jacomo Offenbacchio
Compte-sur-la-lune	Ad. Decorcelli
Abus-de-chaînes	Em. Cremioso
Laide-au-nord	Ettore Cremioso
La Cloche	Paolo Blacchieri
Un page	Luigi Halévy
Un messager	Alfreddo Delfresno
Le bourreau	Edmundo Abuti
1er gendarme	Morello Stoppi
2e gendarme	Emilio Jonasso

Seigneurs et invités : Leo Delibestino, Stefano Trefuoco, J. Del Prato.

Régisseur : Mestepesso. — Machiniste : G. Doreo, Souffleur : Carolo Oculi Narreyolo.

Le forte-piano sera mené par le maestro Bizetto.

Grand-maître de la claque : Leone Battucci.

L'orchestre, composé de 1 musicien, sera conduit par le maestro Gevaerte.

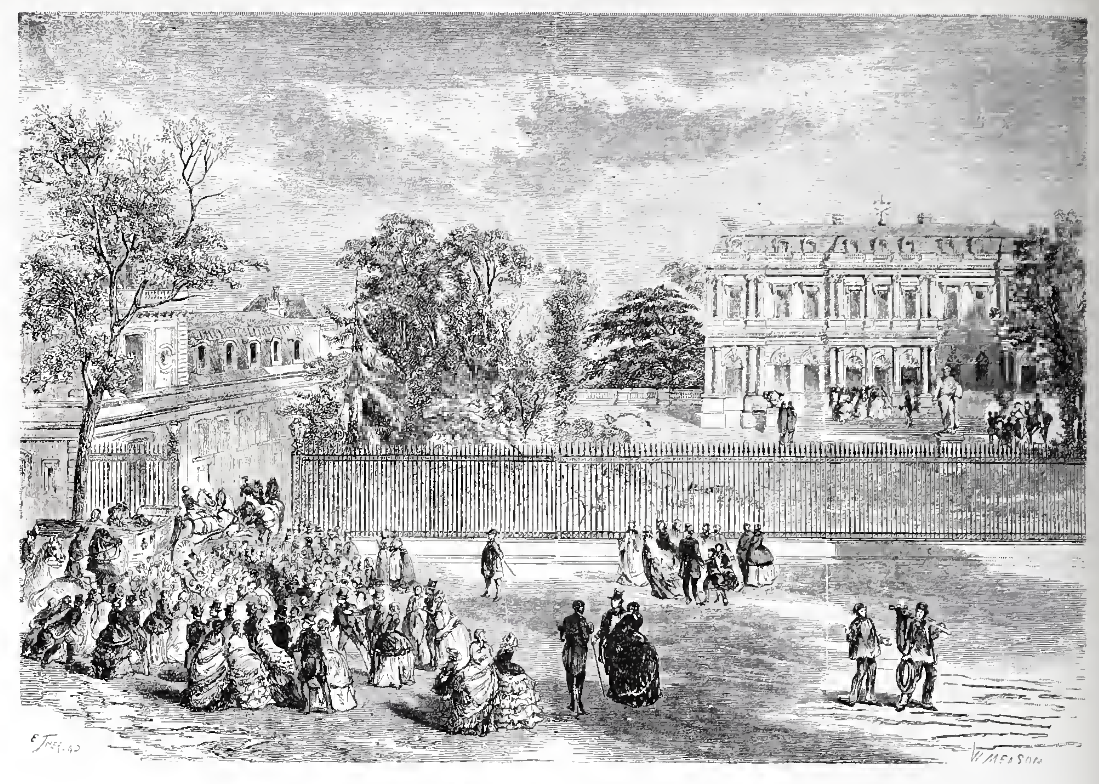
PENDANT LE BAL

on exécutera

LA BASSE-COUR

Il y aura une grande exhibition de la ménagerie par le signor Carjatto.

(*Figaro*, 29 mars 1857.



HÔTEL DE S. M. L'IMPÉRATRICE, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.
D'après une gravure de 1857. — (Bibliothèque nationale.)

Le Persan.

Lundi dernier, 2 février, à l'Opéra, le public a eu la surprise d'un spectacle tout à fait imprévu et que l'affiche n'annonçait pas.

Je ne veux pas parler du changement momentané de distribution qui a eu lieu dans certains rôles du *Trouvère*, bien que Mlle Wertheimber, succédant pour la seconde fois à Mme Borghi-Mamo, ait joué Azucena d'une manière tout à fait satisfaisante et cette fois sans être obligée de terminer son quatrième acte la partition à la main, et bien que Coulon se soit, comme toujours, trouvé là pour chanter, au pied levé, Fernand à la place de Dérivis indisposé.

Non, le spectacle était dans la salle!

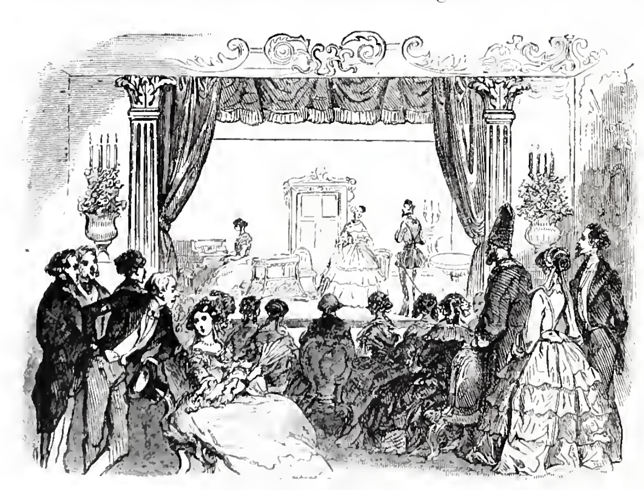
Il s'agissait de la rencontre fortuite de l'ambassadeur de Perse et du Persan.

Tout Paris connait cet homme mystérieux que l'on ne désigne que sous ce nom : le Persan. On le rencontre partout, sur les boulevards, au bois, dans toutes les fêtes, au spectacle surtout, et l'on ne peut se défendre d'une vive curiosité en considérant cette énigme vivante.

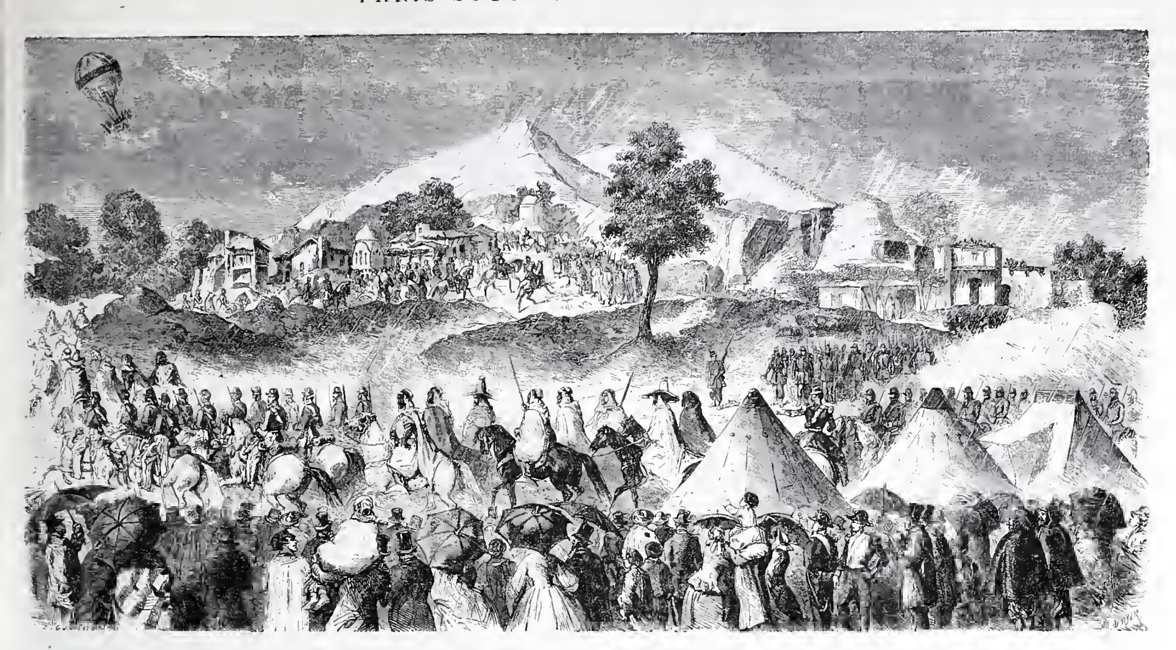
Voilà déjà bien des années qu'il se faufile à travers notre existence parisienne, toujours seul, toujours muet, mais aimant et recherchant la foule, promenant au grand jour, à l'éclat des lumières, un visage impassible, une démarche un peu incertaine, et se donnant à tous en spectacle avec son éternel costume, le bonnet persan, et cette grande houppelande noire dans les manches de laquelle ses mains perpétuellement croisées tournent et retournent sans cesse.

Qui est-il?

Personne ne le sait bien. L'opinion publique lui a été longtemps hostile, parce qu'elle le confondait avec un autre Persan mort il y a quelques années, et sur lequel planait une triste accusation. — On disait



THÉATRE MARBEUF.
D'après une gravure de 1857. — (Bibliothèque nationale.)



FÊTE NATIONALE DU 15 AOUT. — ÉPISODE DE L'EXPÉDITION DE KABYLIE, REPRÉSENTÉ AU CHAMP-DE-MARS.

D'après une gravure de 1857. — (Collection G. Hartmann.)

que, chargé par le shah de Perse d'apporter à l'empereur Napoléon Ier des diamants et des présents magnifiques, il était arrivé à Paris vers la fin des Cent Jours, et que, ne trouvant plus l'empereur, il s'était fait le cadeau à lui-même.

Quant à M. Ismaël — c'est le nom sous lequel notre Persan est connu, — on raconte que, parent d'un shah de Perse, il a dû, à la suite d'une révolution de palais, quitter son pays à la hâte et bien heureux de sauver sa tête, et que le gouvernement anglais, en reconnaissance d'un service rendu antérieurement, lui fait une pension annuelle de 1,200 livres sterling.

Mais là recommencent les suppositions.

Comment une rente de 30.000 francs peut-elle suffire au train qu'il mène — en apparence ?

La curiosité parisienne — où ne va pas fouiller la curiosité ? — a dû se contenter de quelques renseignements bien vagues, mais ne contredisant pas la version qui en fait un pensionné du gouvernement anglais.

Il habite un riche appartement — dans la rue de Rivoli — c'est vrai — mais c'est un logement garni, qu'il garde toute l'année, car il voyage peu, et qu'il paye 750 francs par mois — depuis tant d'années déjà que le propriétaire n'ose l'augmenter.

On le rencontre tantôt en coupé, tantôt dans une petite américaine ; — il change souvent son cheval ; — mais c'est un luxe que l'on peut se procurer facilement chez Bryard pour quelques centaines de francs par mois.

Son nombreux domestique se compose de son cocher qui, descendu de son siège, n'a qu'à passer l'habit noir ou le tablier blanc pour être tour à tour intendant, valet de chambre, maître d'hôtel, etc., etc.

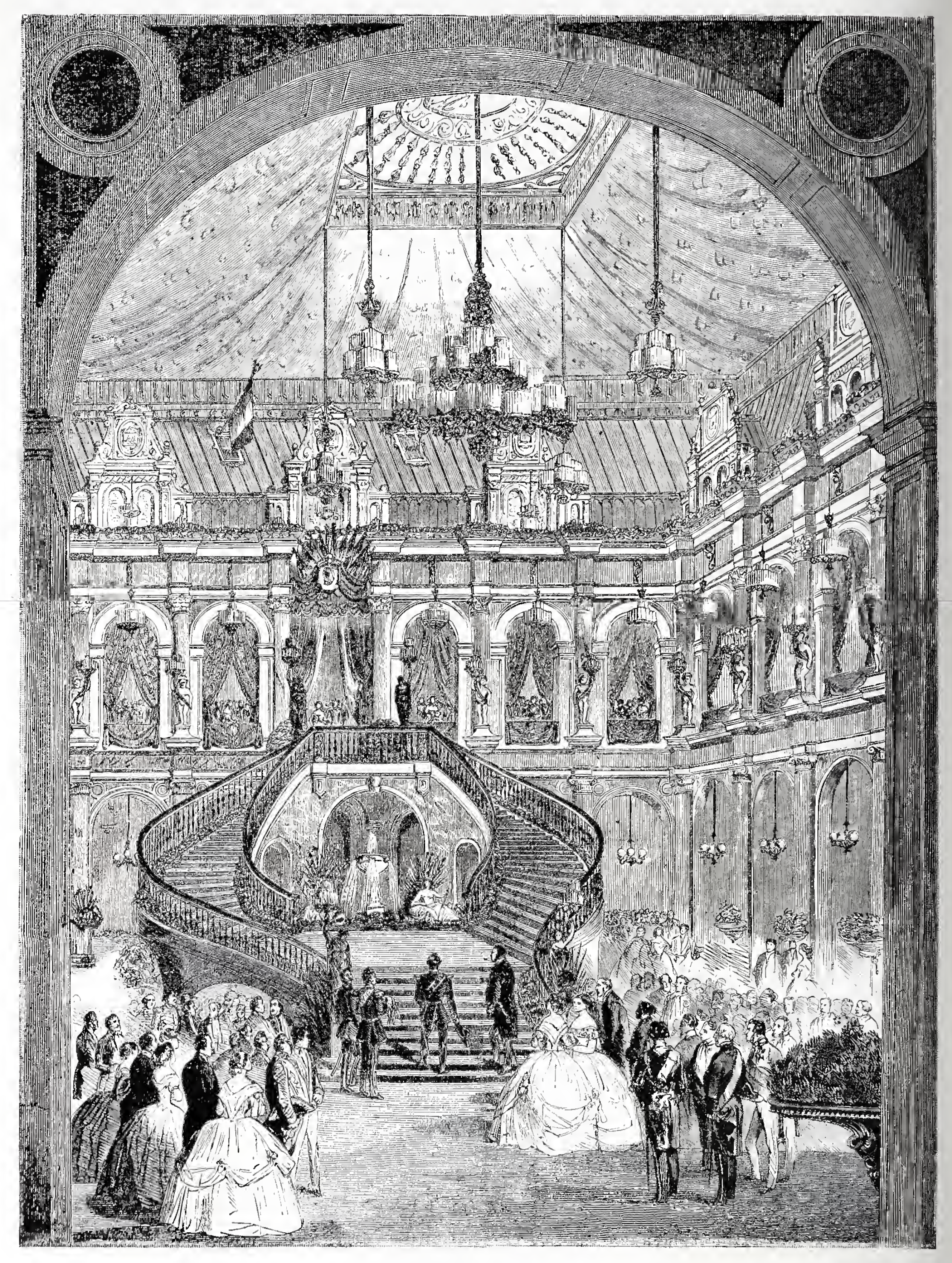
Ses folies de table se bornent à un modeste repas qu'on lui monte du restaurant voisin.



LE QUADRILLE DES LANCIERS.

Reproduction d'une gravure sur bois de 1857. — (Collection G. Hartmann.)

Enfin, sa grosse dépense, c'est le théâtre, qui ne peut lui coûter plus de deux mille francs cuiller de tout le monde, mais avec une gentille petite cuiller en vermeil qu'il tire de son étui).



FÊTE DE L'HÔTEL DE VILLE. — RÉCEPTION DU GRAND-DUC CONSTANTIN.
D'après une gravure de 1857. — (Bibliothèque nationale.)

par an (y compris ses dépenses au buffet, où il prend de temps en temps une glace, non avec la

En effet, quand sa fantaisie le conduit dans un théâtre secondaire, il se borne à présenter en

entrant au contrôle toujours une pièce de 5 francs et va se placer dans un coin. Aux théâtres de musique qu'il affectionne évidemment, mais sans que son visage trahisse jamais le moindre plaisir ou le moindre mécontentement, il remet, le premier jour, au caissier, un billet de cinq cents francs, et il continue à venir jusqu'au jour où l'ouvreuse l'avertit que son abonnement est terminé. — On lui garde toujours sa place habituelle. — Si par un hasard quelconque elle se trouve occupée, il ne dit mot et se retire.

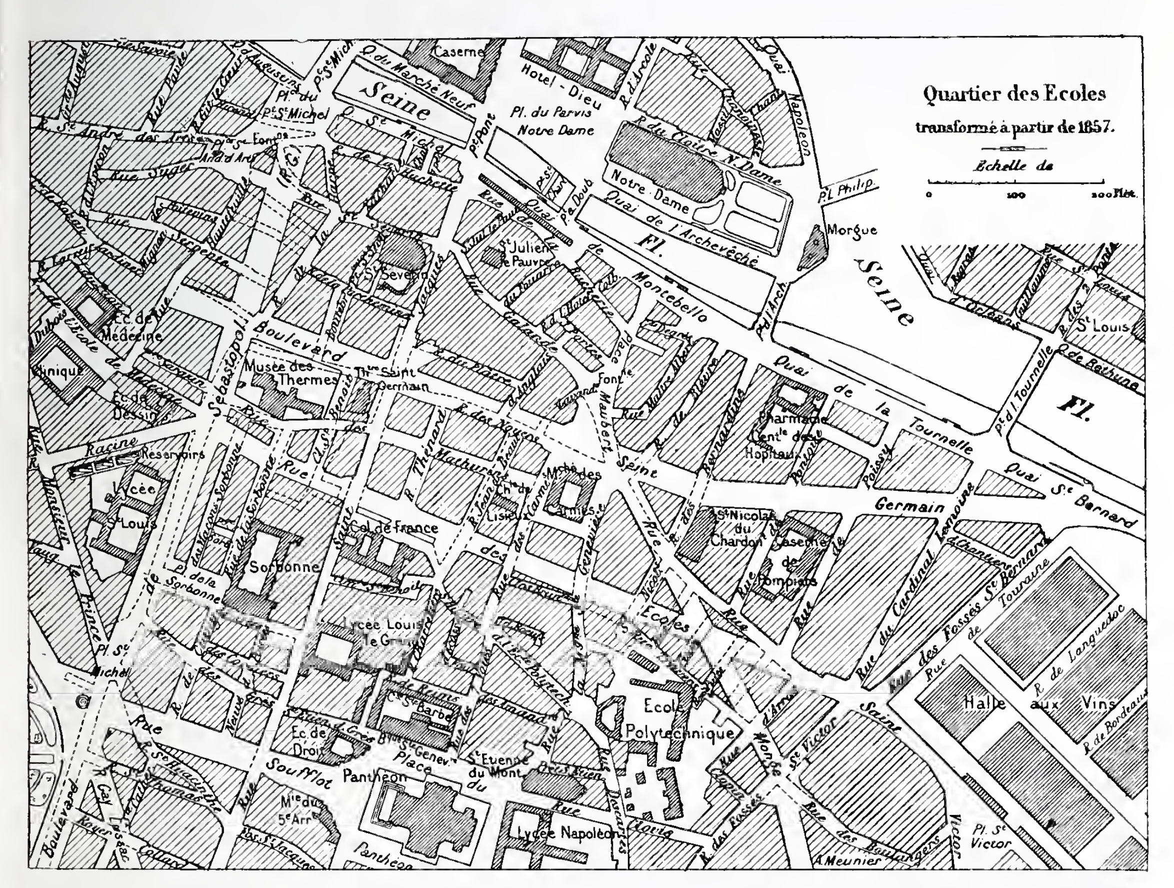
Sa place favorite est le balcon — il a longtemps occupé à l'Opéra la deuxième stalle de gauche — des stalles de balcon, occupe à l'année une stalle d'orchestre à gauche. — C'est là qu'il était lundi.

L'ambassadeur de Perse était juste au-dessus de lui, dans la belle loge dite loge de service de Sa Majesté. Les deux compatriotes se sont plusieurs fois regardés.

Les abonnés ont vainement essayé de surprendre sur l'un ou l'autre visage le plus léger indice, la plus petite révélation.

Pas le moindre mouvement de la part de l'ambassadeur de Perse; — du côté du Persan, toujours même impassibilité.

Adolphe Dupeuty.



PLAN DRESSÉ D'APRÈS LES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE PAR A. MEUNIER.

(Collection Charles Simond.)

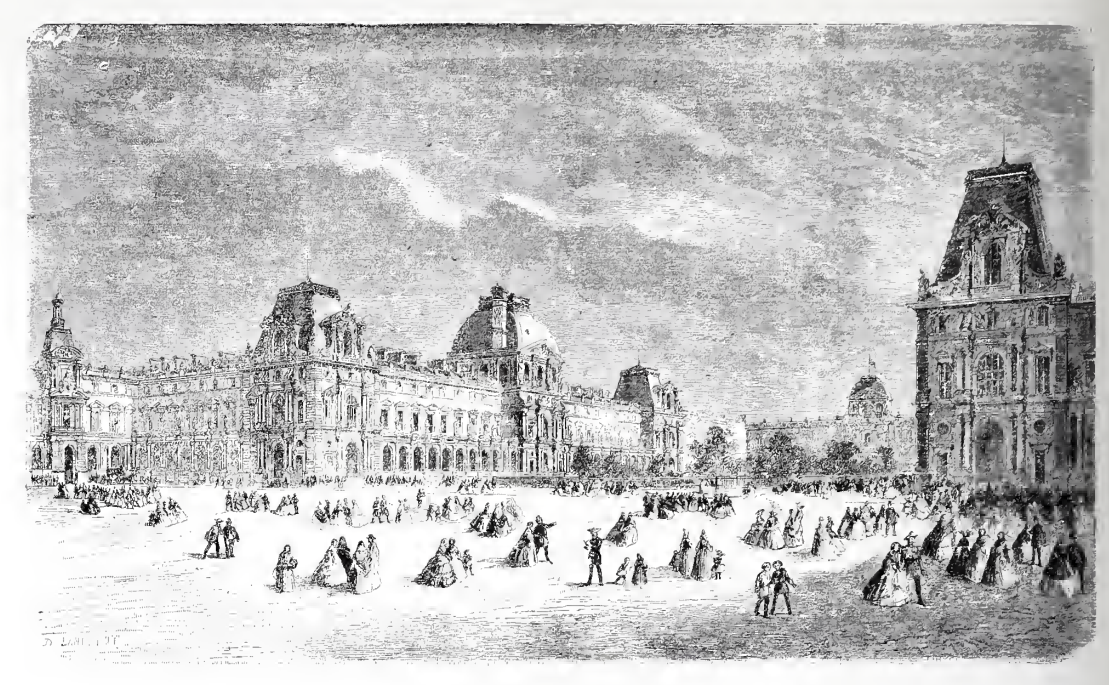
puis, un beau jour, il passa subitement du côté droit. — Grand émoi parmi les abonnés. — On voulut en trouver la cause dans le voisinage d'une loge de balcon, côté droit, où chaque vendredi il voyait paraître une certaine dame — bien connue. — On m'a même assuré qu'un soir... il pleuvait à torrents, le vestibule était déjà éteint, la voiture de M. Ismaël était là, le marche-pied était baissé... on ne vit rien; mais ce fut lui qui cria au cocher: « A l'hôtel! » sa voix est bien douce.— Si sa houppelande noire peut à la rigueur passer pour une robe, elle était blanche ce soir-là.

Enfin, si son pied est des plus petits, il était encore plus mignon ce soir-là.

Maintenant M. Ismaël, depuis la suppression

L'enterrement d'Alfred de Musset.

Le 4 mai, à dix heures du matin, un modeste corbillard stationnait à la porte de l'église Saint-Roch. Si vous étiez entré dans l'église, vous auriez aperçu un piquet de garde nationale et deux cents personnes tout au plus. Immédiatement après la cérémonie religieuse, ces deux cents spectateurs s'éparpillèrent dans toutes les directions ; et lorsque le corbillard se mit en marche vers le Père-Lachaise, c'est à peine si quarante personnes suivirent le corps. Durant le trajet, la phalange se débanda de nouveau, si bien qu'en entrant dans



LE NOUVEAU LOUVRE.

D'après une gravure de 1857. — (Musée Carnavalet.)

le cimetière, le mort n'y avait plus guère pour escorte que les gardes nationaux et de rares amis.

La milice citoyenne avait-elle donc perdu un de ses sous-lieutenants ou un de ses sergents-majors? — Non.

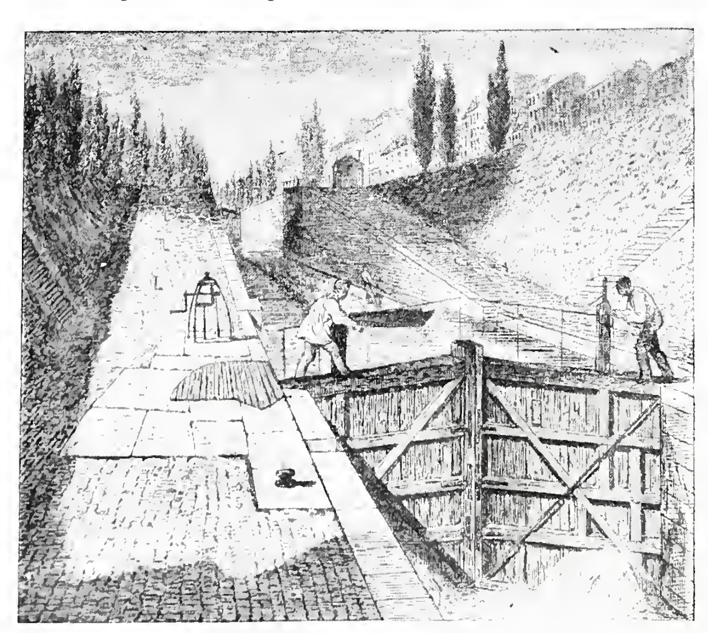
La France venait de perdre un de ses plus grands poètes, un de ses plus grands écrivains, un de ses plus charmants esprits, une de ses gloires les plus pures et les plus radieuses, Alfred de Musset, mort à quarante-six ans, d'une hypertrophie du cœur.

Fort heureusement pour Alfred de Musset, il faisait très beau le jour de son enterrement: s'il avait plu, on est fondé à penser que personne ne serait allé jusqu'au cimetière.

Il appartenait à l'Académie française. Vous pensez sans doute que l'Académie était accourue en masse? Ceux qui étaient venus sont bien faciles à énumérer : MM. Mérimée, Sainte-Beuve, Pongerville, Ernest Legouvé et Émile Augier, auxquels il faut joindre MM. Villemain, Alfred de Vigny, Empis et Vitet, qui portaient les cordons du poêle.

Et les trente autres, où étaient-ils?

Les trente autres fusionnaient, refusionnaient, et refusionnaient dans des coins, jabotant politique comme de vieilles commères et complotant à la façon de M. Cagnard, leur modèle et leur patron. Ah! si Alfred de Musset avait été ministre de n'importe quoi, ou ambassadeur de quelque part, dans un régime quelconque, à la bonne heure! On l'eût pleuré abondamment et accompagné pieusement. Mais un poète... un simple poète... allons donc!



ÉCLUSE DE LA BASTILLE. — CANAL SAINT-MARTIN.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Le Théâtre-Français lui doit de beaux succès. Hier encore en jouait et l'on applaudissait *Un Caprice*, *Il ne faut jurer de rien* et *les Caprices de Marianne*. Deux acteurs seulement ont paru à l'église, MM. Régnier et

PARIS NOUVEAU. — LA RUE DE RIVOLI.

D'après une gravure de 1857. — (Musée Carnavalet.)

Delaunay. — Pas une comédienne. — Les autres théâtres n'étaient représentés que par M. Tisserant, de l'Odéon.

Et la jeune Parisienne, où donc était-elle? Et que faisait-elle à cette heure?

Eh! quoi! on rend les derniers devoirs à votre poète, à celui qui fait parler le mieux le cœur de vingt ans, et vous n'accourez pas! et vous ne vous pressez pas autour de son cercueil! La Bourse n'est pourtant pas encore ouverte à dix heures du matin.

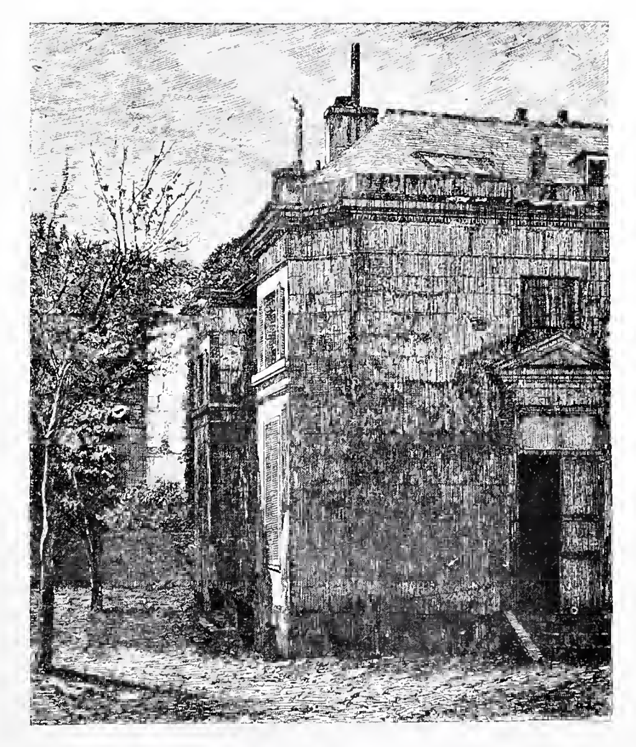
Le jour où l'on enterrera Frédérick Lemaître, il y aura deux cent mille personnes à son convoi. Nous étions deux cents dans l'église Saint-Roch. Moralité de la chose : un comédien est à un poète comme mille est à un.

Albéric Second.

(La Comédie Parisienne.)

La maison de Béranger.

Son logement n'était pas plus fait que sa personne pour attirer l'attention de la foule indifférente, qui ne se prend ordinairement que par les sens. A l'extrémité la plus reculée de la rue Vendôme, une des rues mortes du vieux Paris, dort un de ces vastes hôtels des anciennes familles du Parlement. L'herbe y croît dans les cours; des jardins,



PARIS DISPARU.

Rue de la Victoire. — Hôtel Bonaparte.

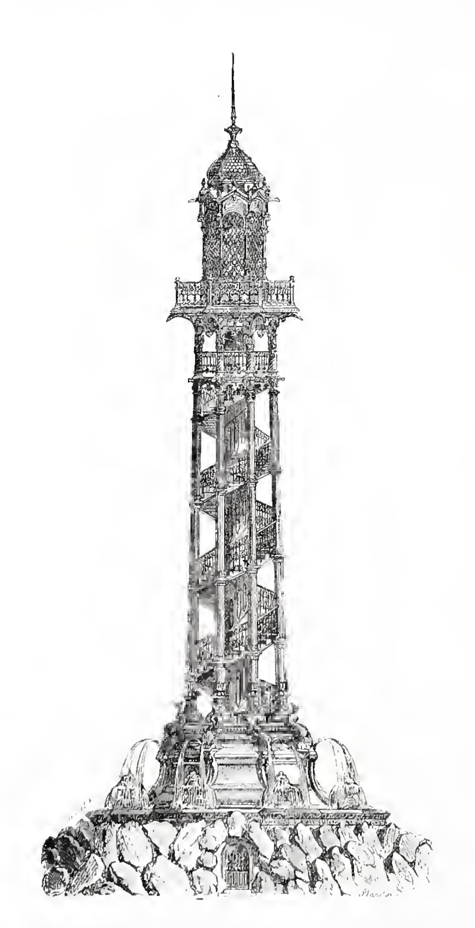
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)



LES FOURNEAUX ÉCONOMIQUES.
Reproduction d'une gravure sur bois de 1857. — (Collection G. Hartmann.)

épargnés par le constructeur de l'édifice à cause de l'éloignement du centre, conservent encore, dans leurs allées tirées au cordeau, quelques arpents de silence et quelques éclaboussures de soleil sur la rue, sous les fenêtres des appartements. C'est là que le solitaire s'était caché pendant ses dernières années, comme l'hirondelle sous les corniches des vieilles demeures.

En entrant dans la cour, on laissait en face devant soi une belle façade à grand porche et à grands appartements, habités par des familles opulentes. Quand une concierge, qui semblait sentir la dignité et la responsabilité de gardienne du repos d'un philosophe favori du peuple, vous avait indiqué sa demeure, vous tourniez, à droite en entrant dans la cour, sous une petite voûte conduisant à des écuries ; vous rencontriez sous la voûte le premier degré d'un escalier de bois; cet escalier vous conduisait de palier en palier, par des marches douces, comme il convient à l'âge essoufflé, jusqu'au dernier palier, sous les toits, où vous n'aviez plus au-dessus de vous que les tuiles et le ciel. Un large et long corridor, sur lequel s'ouvraient des portes nombreuses et uniformes, semblables à des portes de cellules dans les cloîtres d'un monastère, ou à des portes d'infirmeries séparées dans un vestibule d'hospice, servait d'avenue à l'appartement du sage. C'était là sans doute que, dans le temps de l'opulence et de la puissance des parlementaires, l'antique famille logeait les intendants, les aumôniers, les précepteurs des enfants de la maison. L'appartement était tout au bout du long corridor. On sonnait. Une femme âgée d'environ quatre-vingts ans, dont la figure conservait des traces de noblesse et de beauté pâlies par la souffrance, vous indiquait du geste la porte de la chambre adjacente, d'où l'on communiquait par l'intérieur avec sa chambre à elle. Elle vous ouvrait elle-même cet appartement contigu, mais séparé extérieurement du sien. Un second corridor noir s'offrait à vous ; vous le suiviez; un jour de reflet vous indiquait au fond du corridor la lumière répercutée d'une pièce éclairée par le soleil.



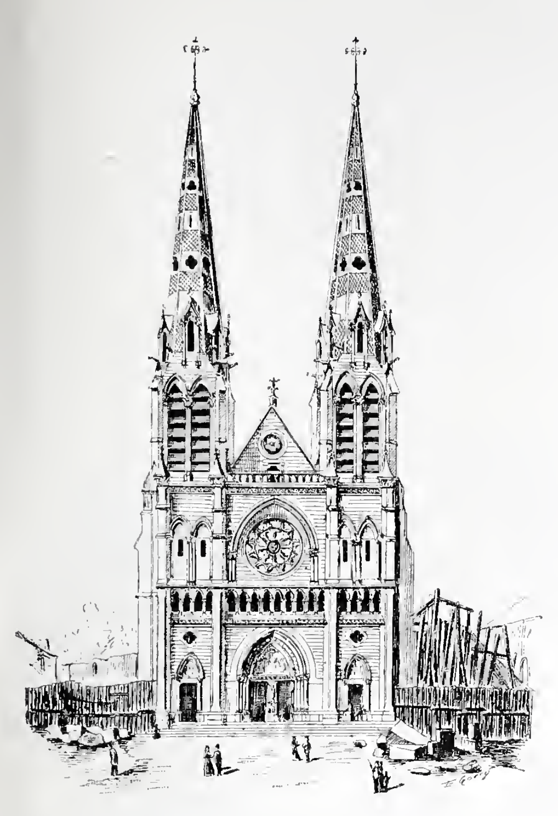
COLONNE MONUMENTALE DU PUITS ARTÉSIEN DE PASSY.

D'après une gravure de 1857.

(Bibliothèque nationale.)

La porte en restait toujours ouverte. Cette pièce était vaste et nue; elle n'avait pour tout ameublement que deux larges fenêtres sans rideaux, une cheminée antique sans feu, un paravent qui cachait un lit de camp de servante, quelques chaises de paille et une centaine de volumes de hasard, amoncelés sous la poussière sur des rayons de sapin.

A l'extrémité de cette chambre, près des fenêtres, une porte basse, que vous ouvriez vous-même, vous introduisait dans la chambre habitée par l'ermite. Un lit, un canapé, une table ronde où



ÉGLISE DE BELLEVILLE.
Reproduction d'une gravure sur bois.
(Bibliothèque nationale).

les journaux et les brochures du jour faisaient place à leur heure à la bouteille de verre noir et au frugal repas du matin, une cheminée au fond de laquelle couvait un petit peu de fagots dans un massif de cendres. Une ou deux gravures pendues à des clous contre la muraille, représentant les amis de sa jeunesse, dieux lares de son cœur : *Manuel*, le favori de ses souvenirs, près de qui il doit lui être doux de reposer dans son tombeau d'emprunt; *Laffitte*, le Mécène bienfaisant des factions, dans un temps où les factions vendaient et achetaient la gloire; *Chateaubriand*, qu'il avait cru aimer, et dont il avait pris les morosités monarchiques pour des convictions républicaines; *Lamennais*, dont il estimait le courage, mais dont il aimait peu le caractère; un masque mort du premier Napoléon couché sur le grabat de Sainte-Hélène, relique obligée chez ce dévot railleur à la grande armée; ce masque est moitié pathétique et moitié lugubre. On y lit dans l'immobile physionomie de l'autre monde la confiance dans le jugement irréfléchi des multitudes et l'inquiétude dans les jugements de Dieu, qui pèse le sang répandu contre l'ambition satisfaite. Enfin un buste de moi sur une planche de noyer, dans un coin de la chambre, buste qui n'était pour Béranger ni celui d'un poète, ni celui d'un orateur, mais tout simplement le buste d'un ami de la dernière heure. Ces amis sont souvent les plus chers, parce qu'ils sont les plus innattendus, et que, s'étant rencontrés tard, ils se donnent rendez-vous dans l'éternité pour s'aimer plus longtemps qu'ici-bas.

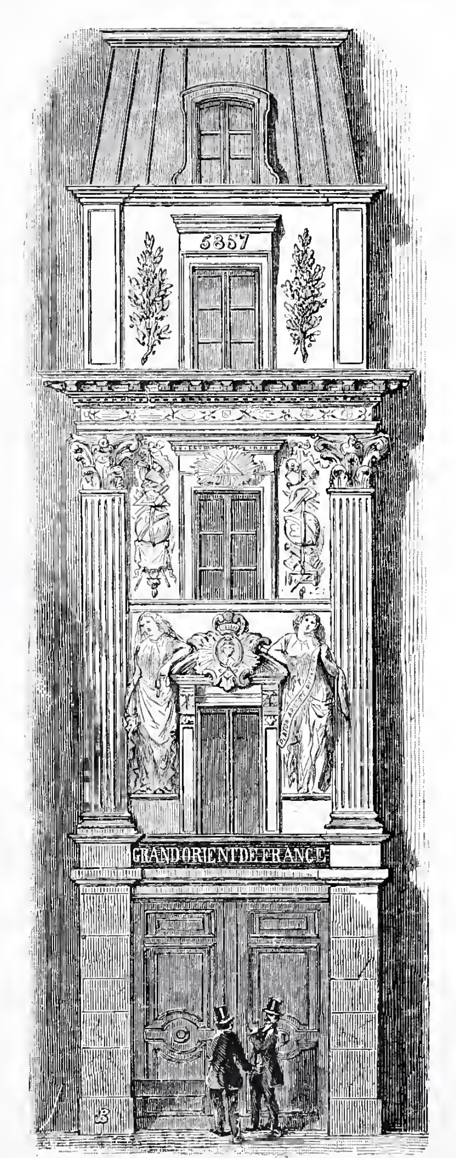
Voilà le portrait, voilà le séjour, fidèlement copiés d'après nature, de l'homme caché que tout un peuple allait découvrir sur son matelas, à son cinquième étage, pour lui faire ce que Mirabeau mourant appelait les funérailles d'Achille, et ce que nous appellerions plus justement les funérailles d'un Washington gaulois.

Alphonse de Lamartine.

Une réclame de parfumeur en 1857.

IL Y A DU NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

Cette épigraphe, négation de la sentence d'un homme célèbre (*Il n'y a rien de nouveau sous le*



FAÇADE DU GRAND ORIENT.
D'après une gravure de 1857.
(Bibliothèque nationale.)

soleil), puise sa raison d'être dans la vérité de notre découverte.

ESSENCE D'AMAZILLY
odorante et anti-septique
HYGIÈNE DE TOILETTE
DE DUPRAT ET Cie
Breveté s. g. d. g.

« En décorant notre essence du nom de la fille des Caciques, nous avons voulu indiquer purement et simplement que les plantes dont elle se compose et reçoit ses surprenantes qualités ont pris naissance sous le brûlant climat qui lui donna le jour.

« Nous n'avons emprunté son deuxième titre à la science que pour laisser comprendre qu'en dehors du service éclatant qu'elle rend aux dames, elle possède aussi les vertus hygiéniques propres à lui gagner la confiance des personnes qui voudront se convaincre de sa salutaire efficacité. Car si, comme l'eau de Jouvence, la nôtre n'a pas le don d'effacer le nombre des années, elle possède du moins, entre autres mérites, celui qui a bien son prix, il nous semble, de rajeunir, vivifier, et rétablir dans tout l'éclat de ses perfections primitives qu'il avait perdu, ce merveilleux organe, chef-d'œuvre du Créateur, dont la forme élégante, si pure et si gracieuse, fait le splendide ornement de la plus belle moitié du genre humain : et cependant, sans le secours providentiel de notre découverte, cet ornement, aussi fragile que précieux, semblable par la délicatesse et le charme de sa mystérieuse structure à une tendre et sensible fleur qui se fane au premier souffle de l'orage, n'aurait brillé qu'un fugitif instant dans sa magnificence pour se flétrir à jamais sous l'haleine délétère de la maladie, les fatigues de l'allaitement, ou les étreintes non moins pernicieuses de l'impitoyable corset.

« Notre essence d'AMAZILLY, essentiellement composée dans l'intérêt des dames, répond aux besoins les plus exigeants et les plus délicats de leur toilette. Elle réunit dans ses heureuses combinaisons les bienfaisantes propriétés nécessaires pour rétablir, conserver et développer, sans jamais les altérer, tous les charmes dont la nature les a douées.

« L'influence du puissant réactif qu'elle possède *seule* entre toutes les essences de toilette, agit aussi efficacement sur tous les soins de la peau et de la chevelure, que sur le précieux organe qu'elle régénère. Ce n'est qu'après s'en être bien assuré que les plus célèbres médecins des facultés de France ont bien voulu l'approuver, la recommander en lui donnant le nom d'hygiène de toilette.

« Pour éviter la contrefaçon, tous nos flacons seront revêtus, sur la contre-étiquette et sur le cachet, de notre signature. »



LA MODE A PARIS.
D'après une gravure de 1857. — (Bibliothèque nationale.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1857

Janvier.

1er. — A partir du 1er janvier 1857, on n'entre plus à la **Bourse** qu'en payant 1 franc par personne ou un droit fixe annuel de 175 francs

3. — A quatre heures de l'après-midi, le jour de la fête de sainte Geneviève, à Saint-Étienne-du-Mont, **assassinat de Mgr Sibour**, archevêque de Paris, par un prêtre interdit, Verger, qui lui donne un coup de couteau dans le cœur. — Premier numéro du *Petit Tintamarre*, fondé par Commerson (ce journal vécut jusqu'au 27 juin).

10. — **Funérailles de Mgr Sibour.** — Verger est transféré de Mazas à la Conciergerie.

13. — Distribution, au nom de l'Empereur et de l'Impératrice, de douze livrets de caisse d'épargne aux élèves de l'**Association philotechnique.**

15. — Bal aux Tuileries.

17. — **Condamnation de Verger à la peine de mort.**

24. — **Mgr Morlot**, archevêque de Tours, est nommé **archevêque de Paris.** — L'ambassadeur de Perse remet ses lettres de créance à l'Empereur.

31. — **Exécution de Verger**, à huit heures du matin.

Février.

2. — L'ambassadeur de Perse va pour la première fois à l'Opéra. Il y rencontre ce personnage énigmatique qui était connu à Paris sous le nom du *Persan.*

7. — Soirée chez Pitre-Chevalier, directeur du *Musée des Familles.* Représentation d'un opéra de Nadaud.

13. — **Soirée offerte** aux gens de lettres et aux journalistes (150 invités) **par Polydore Millaud,** dans son hôtel de la place Saint-Georges, inauguré ce jour-là.

16. — Ouverture de la **session législative de 1857.**

Mars.

22. — **Sermon du père Félix** à Notre-Dame.

26. — Banquet offert à Polydore Millaud par la presse de Paris, chez Véfour.

28. — **Clôture de la session législative.** — Bal costumé chez Offenbach.

30. — Séance publique annuelle de la **Société des Crèches**, dans l'église Sainte-Cécile.

31. — Bref pontifical instituant la **grande aumônerie de France.**

Avril.

6. — Première journée de **vente de la bibliothèque d'Armand Dutacq,** ancien éditeur de Balzac.

26. — **Inauguration du nouveau champ de courses,** près du bois de Boulogne (concédé à la Société d'Encouragement par la Ville de Paris pour une durée de cinquante années).

Mai.

4. — **Funérailles d'Alfred de Musset,** à l'église Saint-Roch.

6. — L'Empereur passe, au Champ-de-Mars, en présence du grand-duc Constantin, la **revue de la garde et des troupes de l'armée de Paris.** Tous les régiments de la garde impériale se trouvent réunis pour la première fois.

15. — L'Association des Artistes musiciens fait exécuter à la Madeleine, en mémoire d'A. Adam, un *Requiem* de Dietsch.

16. — **Concert** donné par ordre **au Conservatoire de musique** pour le grand-duc Constantin de Russie.

24. — L'Empereur assiste dans le parc de Fontainebleau aux **expériences d'une charrue à vapeur.**



EUG. GUILLAUME.
Sculpteur
(Né en 1822.)



ABBÉ PARAVEY.
(1767-1856.)



COLMANCE.
Chansonnier.
(Né en 1828.)



PROTAIS.
Peintre (1836-1890.)



FAYE.
Astronome
(1814-1900.)



LAUGÉE.
Peintre (Né en 1823.)

29. — **Dissolution du Corps législatif.** — Les électeurs sont convoqués pour le 21 juin.

Juin.

12. — *Le Moniteur* publie une note sur les travaux de la dernière législature.

13. — **Arrestation** par la police de Paolo **Tibaldi**, ouvrier opticien; Giuseppo **Bertolotti** et Paolo **Grilli del Faro**, prévenus d'avoir préparé un complot contre l'Empereur.

15. — **Ouverture du Salon.**

21. — L'Empereur écrit à M. Oscar de Vallée, avocat général, pour accepter l'hommage de son livre *les Manieurs d'argent.*

21 et 22. — **Élections législatives.** A Paris, élection de cinq députés de l'opposition sur dix (Carnot, Goudchaux, Cavaignac, Emile Ollivier, Darimon).

Juillet.

2. — A la salle Sylvestre, rue des Bons-Enfants, première journée de **vente de la bibliothèque Libri.**

16. — **Mort de Béranger,** entre cinq et six heures du soir.

17. — **Obsèques de Béranger,** aux frais de l'État. Il est enterré au Père-Lachaise.

28. — L'Empereur et l'Impératrice envoient deux lots en argenterie pour une loterie organisée au profit des pauvres de Montrouge.

31. — **Inauguration à Vincennes,** par le ministre de l'intérieur, de **l'asile des ouvriers convalescents**

Août.

5. — Départ de l'Empereur et de l'Impératrice pour Osborne, dans l'île de Wight.

11. — Retour de l'Empereur et de l'Impératrice à Paris.

12. — Institution de la **médaille de Sainte-Hélène** pour les anciens soldats qui ont fait les campagnes de 1792 à 1815.

14. — **Inauguration des nouveaux bâtiments du Louvre** par l'Empereur.

24. — **Banquet offert** par souscription **au docteur Vriès** (le docteur Noir, venu à Paris avec un prétendu remède contre le cancer).

27. — **Condamnation de Tibaldi, Bartolotti, Grilli, Ledru-Rollin,** accusés de complot contre la vie de l'Empereur.

Septembre.

14. — **Incendie des ateliers du** *Moniteur universel.*

26 — Départ de Napoléon III pour Stuttgart (où devait avoir lieu une entrevue avec l'Empereur de Russie, Alexandre II).

Octobre.

3. — Retour de Napoléon III à Paris.

20. — Inauguration de la **salle de danse du professeur Markowski,** rue Buffaut, nº 12. Fête de nuit.

Novembre.

1er. — Premier article de **Francisque Sarcey,** à Paris (au *Figaro,* « la Province aux Parisiens, » signé : Satané Binet).

10. — Lettre de l'Empereur au ministre des finances au sujet des rumeurs de nature à porter atteinte au **crédit public** : « Ce n'est pas, dit-il, sans orgueil que nous pouvons affirmer que la France est le pays de l'Europe où le crédit public est assis sur les bases les plus larges et les plus solides. »

28. — Ouverture de la session législative de 1858.

30. — Inauguration de l'église Sainte-Clotilde. — Premier dîner de la Société d'Encouragement pour l'amélioration de l'esprit français, donné par *le Figaro*, chez Véfour, tavernier au Palais-Royal (Méry, Auber, Mürger, Th. Gautier, Félicien David, Léon Gozlan, Ludovic Halévy, G. Doré, Offenbach, Victor Massé, F. Halévy, Gounod, Aurélien Scholl, A. Second, A. Houssaye, Monselet, About, Paul de Saint-Victor, etc.). Ce dîner eut lieu par invitations.

Décembre.

20. — Distribution des prix aux élèves de **l'École des beaux-arts.**

23. — L'Empereur préside la séance du Conseil d'État dont l'objet est un projet de loi sur les **assurances agricoles.**

Monuments et Fondations.

Achèvement du Louvre, par Lefuel.

Achèvement de **l'église Sainte-Clotilde.** — Reconstruction du **pont Saint-Michel.**— Construction d'une **nouvelle manufacture de tabacs,** rue de Reuilly.

Achat par l'État de **l'hôtel Beauvau** pour y installer le ministère de l'intérieur.

Démolition d'une partie de la **rue de la Harpe** (dégagement du **palais des Thermes**). — Ouverture des **rues des Annelets, — des Ardennes, — de l'Arcade-Montmartre, — du Cadran.**

Rothschild obtient de la Ville de Paris l'autorisation de changer le nº 13 de sa maison de la rue Laffite en nº 11 *bis*. En guise de remerciement il donne 3,000 francs aux pauvres.

Ouverture de **l'asile de Vincennes** pour les ouvriers convalescents.

Décret (19 juin) déclarant établissement de l'État **l'École centrale des arts et manufactures,** fondée en 1829.

Invention des **ascenseurs** (communication à l'Académie des sciences, au mois d'octobre).

Mise en vigueur (1er août) du **nouveau tarif des voitures de place.**

La vie de la rue.

Fermeture du **théâtre populaire de la rue Saint-Spire,** à la suite de la mort de son directeur, **le père Glouton.**

Transformation du **Pré Catelan** par son directeur Émile Berr. — Ouverture de la **salle de danse Markowski,** rue Buffaut, nº 12.

Bœufs gras de 1857 : Le Duc Guillaume, Prétendant, Succès, Progrès, Qu'en dira-t-on?

Beaux-Arts.

Œuvres de l'année; *Peinture :* Th. Rousseau. *Bords de la Loire.* — Ph. Rousseau. *La Récréation.* — Saint-Jean. *Notre-Dame des Roses.* — D. Thierry. *Le Juif-Errant.* — Galimard. *Séduction de Léda.*

Salon de 1857 : *Daniel dans la fosse aux lions,* par Horace Vernet. — *La Source,* par Ingres. — *Faneuses romaines,* par Hébert. — *Le Duel de Pierrot,* par Gérôme. — *Journée de printemps,* par Daubigny. — *Bénédiction des blés dans l'Artois,* par Jules Breton. — *La Chasse et la Pêche,* par Hédouin. — *Le Pèlerinage,* par Luminais. — *L'Amateur de tableaux,* par Meissonier. — *Prise de la tour Malakoff,* par Yvon. — *Michel de l'Hospital,* par Guillaume.

Exposition des œuvres de Courbet : *Chasse au chevreuil dans les forêts du Jura. — Les Demoiselles des bords de la Seine. — Les Bords de la Loire. — Portrait de M. Gueymard,* etc.

Vente du mobilier et de la collection de tableaux hollandais de Vidocq.



J.-F. MILLET.
Peintre (1814-1875.)



CZERNI.
Compositeur
(1791-1857.)



Mme BERTEAUX.
Femme sculpteur
(Née en 1825.)



Mgr SIBOUR.
Archevêque de Paris
(1792-1857.)



BENOIST D'AZY.
Homme politique
(1796-1880.)



CARRIER-BELLEUSE.
Statuaire (1824-1887.)

Concerts du Conservatoire : 1er et 25 janvier, 8 et 24 février, 8 et 22 mars, 5, 10, 19 et 26 avril.

La vie littéraire.

Béranger : *Dernières chansons.* — **Th. de Banville :** *Odes funambulesques.* — **Champfleury :** *Le Réalisme.* — **E. About :** *Le Roi des montagnes.* — **Gavarni :** *Masques et Visages.* — **Charles Baudelaire :** *Les Fleurs du mal.* — **Monselet :** *Les Oubliés et les Dédaignés.* — **Gustave Flaubert :** *Madame Bovary.* — **Aurélien Scholl :** *Denise, histoire bourgeoise.* — **Fromentin :** *Un Été dans le Sahara.* — **Jules Vallès :** *L'Argent, par un homme de lettres devenu homme de bourse.*

Fondation du *Monde illustré.*

Fondation du *Petit Tintamarre,* par Commerson (1er janvier au 27 juin).

Le théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 12 mars. *La Fiamina,* comédie, 4 actes en prose, par Mario Uchard (grand succès). — 30 mars. **Représentation de retraite de Mme Thénard.** — 14 juin. **Début de Mme Grassau,** dans Mme Pernelle, de *Tartufe.* — 7 octobre. *Le Pamphlet,* comédie, 2 actes en prose, par E. Legouvé (chute). — 23 novembre. *Le Fruit défendu,* 3 actes en vers, par Camille Doucet (succès).

Opéra. — 12 janvier. *Le Trouvère,* opéra en 4 actes, paroles de Pacini, musique de Verdi. — 1er avril. *Marco Spada,* opéra en 3 actes, paroles de Mazillier, musique d'Auber. — 20 avril. *François Villon,* opéra en 1 acte, paroles de Got, musique de Membrée. — 21 septembre. *Le Cheval de bronze,* opéra-comique en 4 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber (succès).

Opéra-Comique. — 9 décembre. *Le Carnaval de Venise,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Sauvage, musique d'Ambroise Thomas (succès).

Théâtre Italien. — 2 avril. **Rentrée de Madame Ristori** et de la troupe dramatique italienne.

Théâtre Lyrique — 3 octobre. *Maître Griffard,* opéra-comique en 1 acte, paroles de Mestepès, musique de Léo Delibes.

Bouffes-Parisiens.— 8 avril. *Le Docteur Miracle,* paroles de Léon Battu et Ludovic Halévy, musique de Charles Lecocq. — 9 avril. *Le Docteur Miracle,* musique de Georges Bizet (Offenbach avait mis la musique du *Docteur Miracle* au concours : Bizet et Lecocq furent classés premiers *ex æquo*).

Odéon. — 11 avril. *Le Cousin du Roi,* comédie en 1 acte, en vers, par Th. de Banville et Philoxène Boyer. — 30 avril. *André Gérard,* drame en 5 actes, par Victor Séjour. — 18 novembre. *Christine, reine de Suède,* drame, par Paul de Musset.

Vaudeville. — 28 avril. *La Famille Lambert,* drame en 2 actes, par Léon Gozlan (succès).

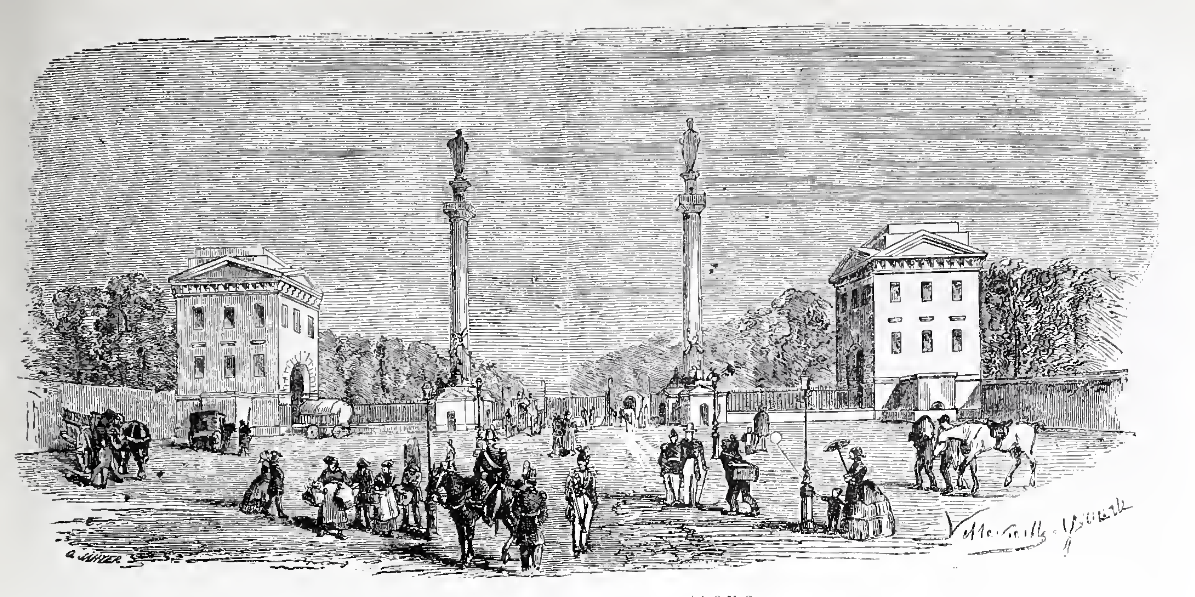
Gymnase. — 31 janvier. *La Question d'argent,* comédie en 5 actes, par A. Dumas fils. — **Début de Mlle Victoria** (plus tard Mme Lafontaine).

Palais-Royal. — 26 mai. *L'Affaire de la rue de Lourcine,* comédie en 1 acte, par Labiche, Mounier et Martin (succès).

Porte-Saint-Martin. — 11 juillet. *Les Chevaliers du brouillard,* drame en 5 actes, par Dennery et Bourget (grand succès).

Les morts de l'année.

Mgr Sibour, archevêque de Paris (5 janvier). — Le graveur **A.-G.-L. Desnoyers** (février). — Le jurisconsulte **F. A. Isambert** (13 avril). — Le minéralogiste **P.-A. Dufrenoy** (avril). — **Alfred de Musset** (3 mai). — Le mathématicien **Augustin Cauchy** (23 mai). — Le sculpteur **P.-C. Simart** (mai). — Le chimiste **Thénard** (21 juin). — Le littérateur **Charles Briffaut** (juin). — **Béranger** (16 juillet). — Le peintre **Achille Devéria** (14 décembre).



BARRIÈRE DU TRÔNE (1858).

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

1858

Le 1er janvier 1858, l'Empereur répondit au Nonce chargé de lui présenter les souhaits du corps diplomatique : « Je suis toujours heureux de recevoir les vœux du corps diplomatique. J'aime à croire que l'année qui s'ouvre, comme celle qui vient de finir, verra se raffermir encore l'union entre souverains, la concorde et la paix. »

Il devait être bientôt détrompé et l'attentat d'Orsini, quatorze jours après ces paroles d'espérance, vint montrer au pays sur quelles bases fragiles reposaient sa fortune et sa tranquillité.

Orsini, proscrit italien, absorbé par l'idée fixe de délivrer sa patrie du joug autrichien, crut Napoléon III seul capable de rendre l'Italie libre; mais celui-ci ne parut pas devoir se prêter à la réalisation de ces espoirs, et il résolut de le tuer. L'Empereur se rendait à l'Opéra. Au moment où sa voiture arrivait au bout de la rue Le Peletier, deux bombes furent lancées, portant la mort dans les rangs de la foule pressée aux abords de l'Opéra. Le nombre des personnes atteintes s'élevait à 141. Un projectile avait traversé le chapeau de l'Empereur; le général Roguet, son aide de camp, était blessé.

Les assassins furent presque immédiatement arrêtés; ils comparurent le 25 février devant la cour d'assises. Orsini, éloquemment défendu par Jules Favre, fut condamné à mort, ainsi que Pieri et de Rudio, ses co-accusés. Pour ce dernier la peine fut com



LA FOIRE AUX ÉTRENNES SUR LES BOULEVARDS.

Reproduction d'une gravure sur bois. — (Collection G. Hartmann.)



CATASTROPHE ARRIVÉE A L'ÉGLISE SAINT-SULPICE, LE 8 JANVIER 1858.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

muée. Orsini et Pieri furent exécutés place de la Roquette.

Pour donner à la classe ouvrière une sorte de liste civile, en procurant du travail aux nombreux ouvriers, l'Empire décida d'entreprendre de gigantesques travaux dans Paris et d'ouvrir vingt grandes voies, destinées à apporter l'air et la lumière dans les vieux quartiers et en même temps embrasser la vieille ville frondeuse et révolutionnaire dans un vaste réseau stratégique habilement conçu; c'était un système général d'armement offensif et défensif contre l'émeute.

Douze millions et demi avaient été votés pour la participation de l'État aux travaux de percement du boulevard Sébastopol. Un traité fut conclu entre l'État et la ville de Paris. Les travaux furent poussés activement, et l'inauguration du nouveau boulevard eut lieu en grande pompe le 5 avril. L'Empereur, entouré de plusieurs ministres et des préfets de police et de la Seine, rappela que ces travaux étaient destinés à « assurer la tranquillité du pays ».

La percée de ce boulevard nécessita le déplacement de la fontaine du Palmier qui se trouvait dans son axe. On régularisa et on agrandit la place du Châtelet.

L'architecte, M. Davioud, eut l'idée de déplacer la fontaine et de l'installer au milieu de la place.

Le boulevard, qui coupait par le centre le Paris de la rive droite, fut prolongé sur la rive gauche à travers le quartier Latin, jetant bas les vieux collèges de Bayeux, de Narbonne, d'Harcourt, du Trésorier; dégageant les antiques salles des Thermes, jusqu'ici cachées dans une gangue sordide de vieilles masures.

Cette opération de voirie, ainsi que le percement de la rue des Écoles, portèrent un coup mortel au vieux pays Latin et amenèrent dans l'aspect du quartier un changement radical et une transformation profonde. Dans ce labyrinthe fourmillant et profond des rues de la Montagne-Sainte-Geneviève vivait tout un monde pittoresque et bizarre d'étudiants chevelus ou de rapins hirsutes coiffés de *classi-*



INCENDIE DES MAGASINS DU GRAND CONDÉ

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

ques étranges et de bérets extravagants, costumés de vareuses hétéroclites et pantalonnés de culottes à larges plis, fumant des pipes gigantesques et faisant au Prado et à la Closerie des cavaliers étourdissants en vis-à-vis de *Phémie* teinturières et de *Mimi Pinson* en rupture de magasin.

La nouvelle avenue, avec ses cafés où l'or se relevait en bosse, ses hautes maisons aux pignons cossus, fit disparaître les vieux estaminets enfumés, les tables d'hôte légendaires de *Flicoteaux* et de *Blèry l'Empoisonneur*, où pour des prix modiques la jeunesse studieuse des écoles s'abreuvait de saladiers de vin sucré en culottant des pipes, et se nourrissait de mets invraisemblables.

Le pays Latin avait vécu; toute cette bohème vagabonde était frappée au cœur. Musette s'était envolée, avec l'amour dernier, et Lepère pouvait chanter sur les ruines de son vieux quartier Latin sa mélancolique cantilène.

En face du vieux pont Saint-Michel reconstruit, on commença à élever sur la nouvelle place Saint-Michel cette fontaine monumentale qui attriste encore nos regards Des couplets accueillirent l'édification de ce monument allégorique où

Le Diable ne vaut rien du tout,

et où

Saint Michel ne vaut pas le diable !...

On embellit le bois de Vincennes; on y construisit le coquet chalet des Minimes. Par crainte d'un attentat, on isola les Tuileries en reportant plus au centre du jardin le *Jardin réservé* que l'on entoura d'un saut de loup. On commença les travaux du chemin de fer de Vincennes et on fit ce viaduc qui aboutit à la place de la Bastille et qui passait alors pour un miracle de hardiesse.

L'Hôtel de Ville fut restauré, la vieille pompe *Notre-Dame* qui donnait un aspect pittoresque à ce coin de Paris fut démolie, et le prince Napoléon fit commencer son fastueux hôtel pompéien de l'avenue Montaigne. Le square du Temple fut créé sur l'emplacement



FUNÉRAILLES DE S. M. MALKA KACHWAR, REINE D'OUDE.
Reproduction d'une gravure sur bois de 1858. — (Musée Carnavalet.)

de l'ancienne forteresse qui rappelait de si formidables souvenirs, Louis XVI, Pichegru, Cadoudal.

Grande séance à l'Académie française où Victor de Laprade et Jules Sandeau sont reçus en remplacement de Musset et de Briffault.

La mort la plus illustre de cette année est celle de *Rachel*, la grande tragédienne, bientôt suivie de celle du comédien *Lablache*, du poète *Brizeux*, le doux auteur de *Marie*, du paysagiste *Devéria*, et d'une personnalité bien connue, le père *Mabille*, dont l'archet vainqueur avait fait bondir des millions de valseurs et présidé aux ébats chorégraphiques de *Pomaré*, *Mogador*, *Clara*, et de toutes ces aimables personnes versées dans les arcanes de la *Tulipe orageuse* et autres danses de caractère.

Quel fut le bilan littéraire de l'année? Sauf *l'Amour* de Michelet, aux pages enflammées, les *Essais de Critique et d'Histoire* où Taine inaugura sa critique froide et sa méthode rigoureuse, le *Roman d'un jeune homme pauvre* d'Augier qui fit fureur, l'*Histoire de Marie-Antoinette* par les frères de Goncourt, l'*Histoire de la Littérature dramatique* par Jules Janin, la récolte est maigre. Au théâtre, *Hélène Peyron* de Ponsard et *Jeunesse* d'Augier, qui firent peu parler d'elles.

Le Théâtre-Italien joua *Martha*, d'un inconnu, de Flotow, qui eut un grand succès, mais moins que la rentrée de Mme Ristori dans *Médée* et *Macbeth*.

Dans une revue, un journaliste résume ainsi son appréciation sur la défunte année :

« 1858 s'en alla, comme il était venu, sans faire beaucoup de bruit dans le monde. » Cela était vrai, mais il avait couvé la guerre d'Italie qui modifia si profondément la politique européenne.

Albert Callet.



L'EMPEREUR NAPOLÉON III

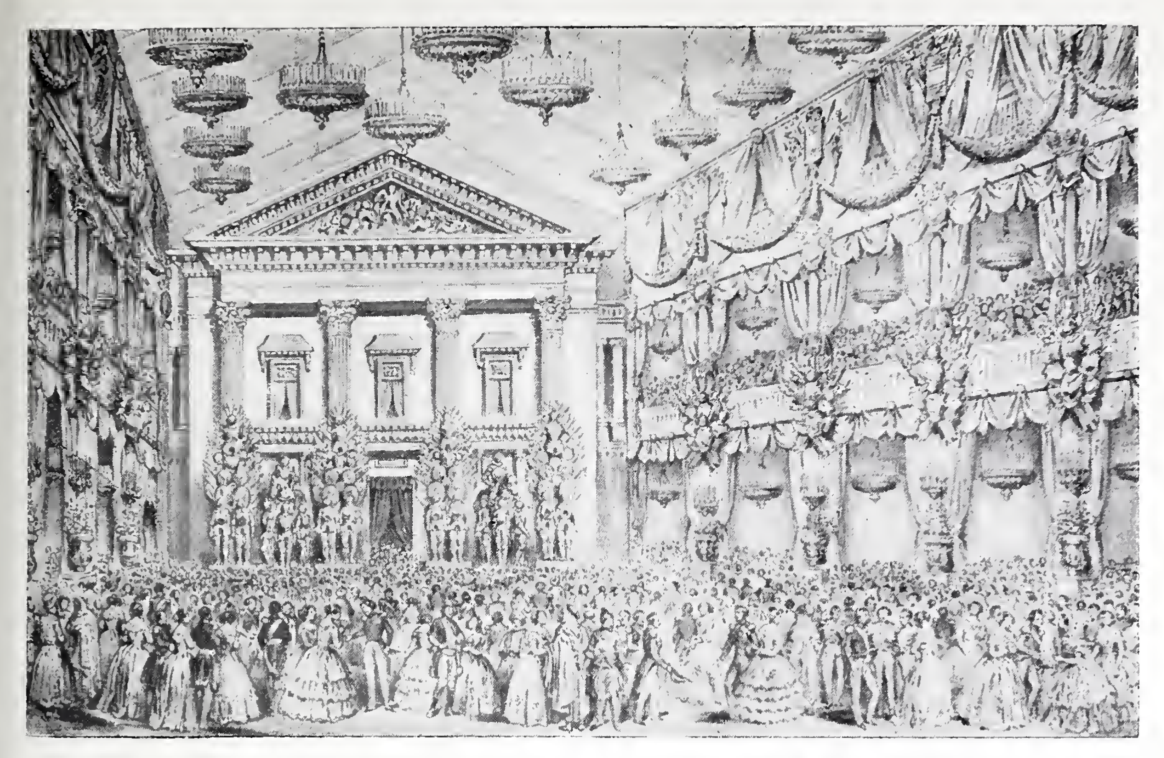
D'APRÈS UNE GRAVURE EN TAILLE DOUCE



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU PORTRAIT DE WINTERHALTER

(Collection Charles SIMOND)



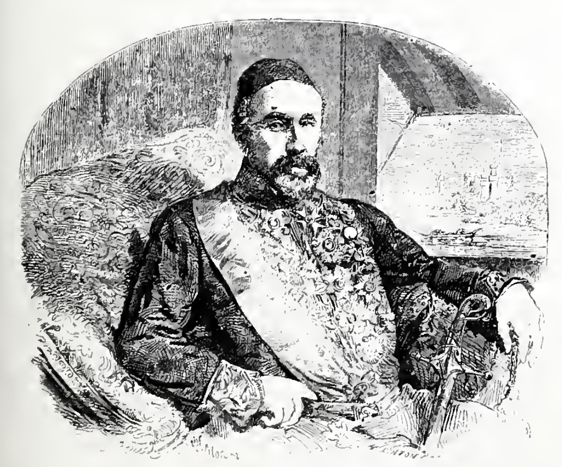
FÊTE AUX TUILERIES DANS LA SALLE DES MARÉCHAUX.
D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Le Café du Géant.

Le café-concert du Géant est, selon moi, l'œuvre d'un praticien qui entend merveilleusement les exigences du siècle.

J'ai voulu approcher le fondateur de ce casino modèle qui s'étale en plein boulevard du Temple — en face de M. Carvalho, dont il prend le trop-plein le jour des *Noces de Figaro*, et dont il dépasse les recettes aux heures de folie de *Gastibelza*. — C'est un type aimable et curieux — moitié épique, moitié rabelaisien — un mélange indéfinissable d'empereur romain et de garçon restaurateur.



SON EXC. FUAD-PACHA, AMBASSADEUR DE S. M. LE SULTAN AUX CONFÉRENCES DE PARIS.
(D'après une photographie de M. Le Gray.)

Mon étonnement a cessé aux premières révélations. L'*impresario* du café du Géant, qui se nomme Pâris, comme le beau berger, a fait partie de la célèbre troupe de tragédiens que Saint-Aulaire exerçait sur le théâtre Molière en 1831. Il passe encore un bout de pourpre romaine sous sa veste de limonadier.

— J'ai joué avec Rachel, monsieur, me disait-il avec orgueil... Lorédan des *Vêpres siciliennes*... *C'était ça.*

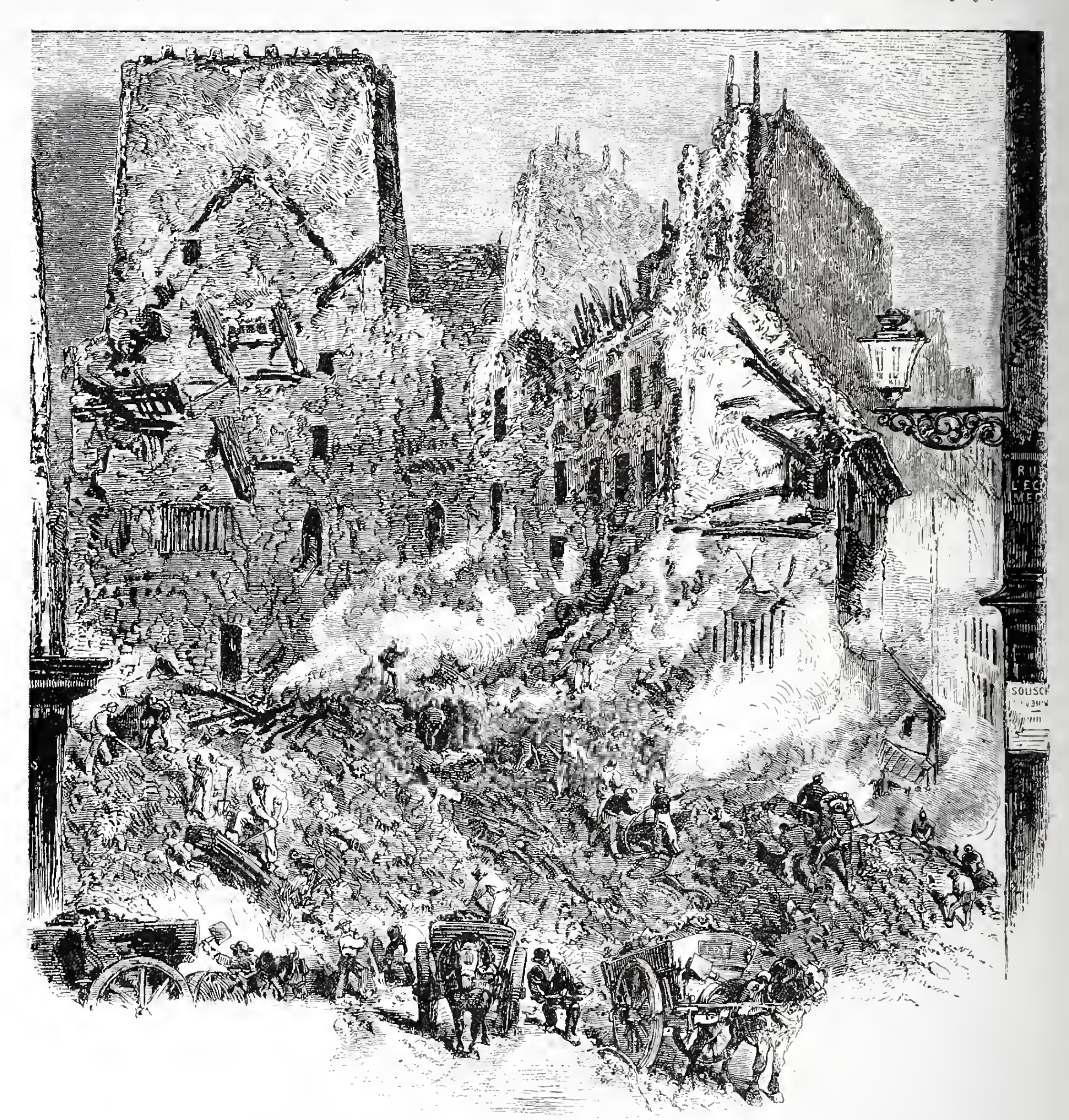
— Et elle... le grand rôle de femme?

— C'est selon... Quand une lorette de ce temps, pour essayer un costume italien, *payait* le rôle de la princesse, Rachel jouait la confidente... Elle se rattrapait sur le récit du troisième acte.

— Pourquoi, demandai-je à M. Pâris, avez-vous déchaussé le cothurne?

Il me montra sa taille exiguë avec une humilité de chrétien.

— J'étais trop petit.



DÉBLAIEMENT DES MAGASINS DU GRAND CONDÉ.
D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

— Bah ! Ligier a un pouce de moins que vous.

— Oui, fit-il en clignotant, mais il avait le bras plus long.

Je n'approfondis pas alors la répartie de mon interlocuteur ; sa taille insuffisante était devenue pour moi toute une révélation.

— Pourquoi, lui demandai-je, avez-vous associé un géant à votre compagnie de chanteurs ?

— Pour l'œil... Il y a des gens qui *viennent voir chanter*... il leur faut une montre comme chez Chevet... Mon soprano est la fraise, mon contralto la grappe de vigne aux raisins bruns... mon Andalouse, la pile d'oranges de Chypre... L'ananas monstre qui captive le badaud, c'est le géant.

— Combien, depuis 1851, année de votre fondation, avez-vous usé de colosses ?

— Cinq.

— Cela dure donc moins qu'un piano !

— Que voulez-vous ! on fabrique si peu solidement aujourd'hui ! Le premier géant s'appelait Calais ; il est mort de la poitrine, comme le héros de Millevoye.

Le deuxième géant se nommait Murphy ; c'est le seul que j'aie pu faire chanter : joli timbre, tout à fait l'organe de M. Ponchard... Il est parti pour l'Amérique durant la grande vogue de Jenny Lind.

Le troisième géant, appelé le Colosse des Alpes, avait la rage d'être notaire... il m'a quitté pour une charge en province.

Le quatrième géant était petit, mais gentil... c'était ce que nous nommons un géant maquillé.



JARDIN ANGLAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

D'après une gravure de 1858. — (Collection G. Hartmann.)

— Quelle est la différence?

Quand la taille manque, on y supplée,

Car toujours la parure embellit la beauté!

Recette pour faire un géant:

Prenez un homme de cinq pieds six pouces;

Mettez six pouces sous les talons;

Mettez six pouces dans la chaussure;

Introduisez du fil de laiton dans la chevelure;

Établissez des frises sur le théâtre qui l'obligent à baisser la tête en entrant;

Habillez-le avec des lignes verticales;

Et l'individu s'allonge comme un boa qui se chauffe au soleil.

— Et votre cinquième?

— Oh! pour celui-là, regardez-le : il n'y a pas de crinoline...

Je vis en effet un garçon gigantesque, haut, vaste, imberbe, avec de gros yeux calmes, et des mains à remplacer les enseignes de quartier... Je voulus tâter son intelligence.

— De quel pays êtes-vous?

— Des Vosges.

— Y connaissez-vous beaucoup de monde?

— Parbleu! Je suis assez haut monté pour voir de loin.

— Connaissez-vous Francis Wey, qui est de ce pays-là?

— Non.

— Et Charles Nodier?

Il secoua la tête.

J'étais fixé sur sa littérature.

Inauguration du boulevard de Sébastopol.

5 avril.

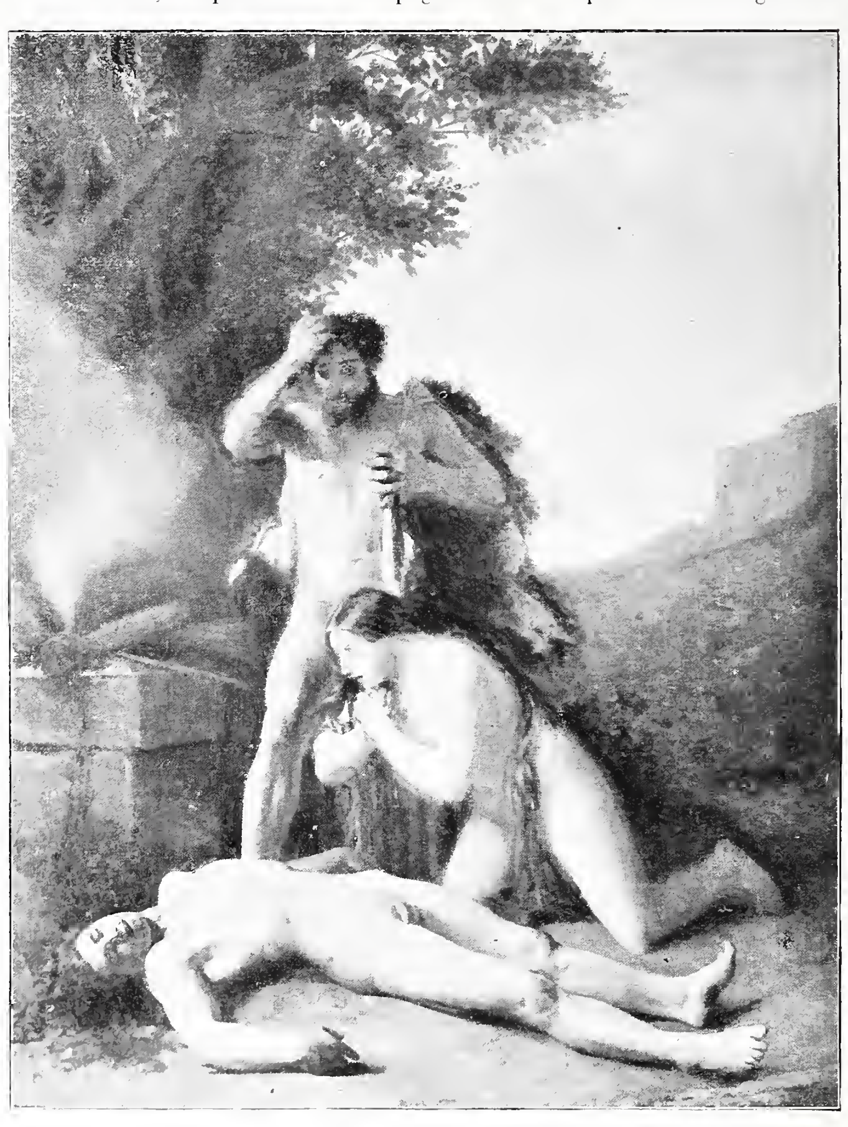
Le boulevard de Sébastopol s'étend de la place du Châtelet au boulevard Saint-Denis; sa longueur est de 2,081 mètres, et sa largeur de 30 mètres. La vaste opération du percement a duré cinq années. Ce boulevard fut inauguré pompeusement le 5 avril 1858.

Dès onze heures du matin, le rappel battait dans toutes les légions. La garde nationale, la garde impériale et la troupe de ligne sont venues former la haie depuis le point d'intersection de la rue de Rivoli et du nouveau boulevard jusqu'à la gare du chemin de fer de l'Est. Sur tout le parcours se pressait une affluence considérable. Le soleil brillait de tout son éclat printanier; c'était un jour de chômage, et l'on peut dire sans exagération que la partie valide de la population parisienne s'était presque tout entière donné rendez-vous à la fête d'inauguration.

La circulation des voitures était interdite dans une partie de la rue de Rivoli, sur la voie inaugurée et dans les rues adjacentes.

L'empereur arriva à deux heures à la Chambre des notaires, où l'attendaient MM. Haussmann, préfet de la Seine, et Boitelle, préfet de police. Il était à cheval; l'impératrice l'accompagnait dans une calèche à la Daumont. Les maréchaux, les officiers de la maison impériale étaient en tête de l'état-major. Précédé de détachements de lanciers et de cent-gardes, le cortège suivit la longue ligne des deux boulevards jusqu'à la gare de l'Est.

Parmi les assistants, quelques-uns semblaient contempler pour la première fois cette large trouée faite à travers un dédale de rues tortueuses, la plupart encore assombries par les pignons inclinés et les encorbellements du moyen âge.



ADAM ET ÈVE TROUVANT LE CORPS D'ABEL

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture. — Tableau de M. Henner.

(École des Beaux-Arts.)

A deux heures et demie, au moment où le cortège approchait du boulevard Saint-Denis, l'immense *velum* qui masquait de ce côté l'issue du boulevard de Sébastopol fut tiré comme un rideau. Ce *velum* était tendu entre deux colonnes mauresques, sur les piédestaux desquelles étaient représentées les figures allégoriques des arts, des sciences, de l'industrie et du commerce. Le cortège passa au bruit des acclamations et des tambours qui battaient aux champs. Quelques minutes après, l'empereur recevait à la gare de l'Est les ministres et le conseil municipal.

La cérémonie était terminée à trois heures. Dans la soirée, une foule immense ne cessa de parcourir le nouveau boulevard, splendidement illuminé au moyen d'appareils triangulaires adaptés aux becs d'éclairage usuels.

La Bédollière.
(*Le Nouveau Paris.*)

Le Dîner des Dufour.

Il existe à Paris, chez un restaurateur de second ordre du boulevard du Temple, une fondation annuelle à 5 francs par tête, qu'on appelle le *Dîner des Dufour*.

Tous les individus portant le nom de Dufour qui veulent en faire partie y sont admis (1). Chaque Dufour apporte sa généalogie, et un secrétaire, aussi perpétuel qu'il le peut, l'ajoute à un tableau qu'on tire une fois par an de l'armoire, pour l'exposer aristocratiquement dans la salle du festin.

Le dernier banquet a eu lieu le mercredi 19 janvier 1858; il y avait 87 Dufour. Deux faux

(1) L'almanach Bottin enregistre les adresses des quatre-vingt-un Dufour ou Duffour domiciliés à Paris (un notaire, deux architectes, trois avocats, trois boulangers, etc.), et il y a certainement bien des ouvriers, bien des personnages, restés ignorés, qui portent le même nom.

Dufour ont été éliminés, quand il a été prouvé que l'un d'eux s'appelait authentiquement Legougeux et l'autre Manoury. Ils n'avaient pour tout Dufour dans leur affaire que mesdames leurs épouses, qui en étaient nées... il y a bien longtemps!

On a annoncé que deux Dufour morts avaient légué chacun 200 francs au plus prochain banquet pour boire du champagne à la santé des Dufour survivants.

On annonce qu'un Dufour père ayant marié sa fille Azelma à un *Glot,* marchand de bois, ledit Dufour père poussa ledit Glot gendre à fonder un pareil et annuel banquet de tous les Glot qui se pourront trouver, s'il y en a, ce qui semble peu probable. Rien des Glos, Gloz, Glotz, Glau, Glaux, Glaut, Glautz et autres imitations pour l'oreille! Il faut du *Glot* dans toute sa pureté. Le gendre Dufour se croit unique. S'il se trouve un G-l-o-t, c'est son parent méconnu, inconnu! Il sera bien aise de le saluer.

Jules Lecomte.

Une pétition au préfet de police.

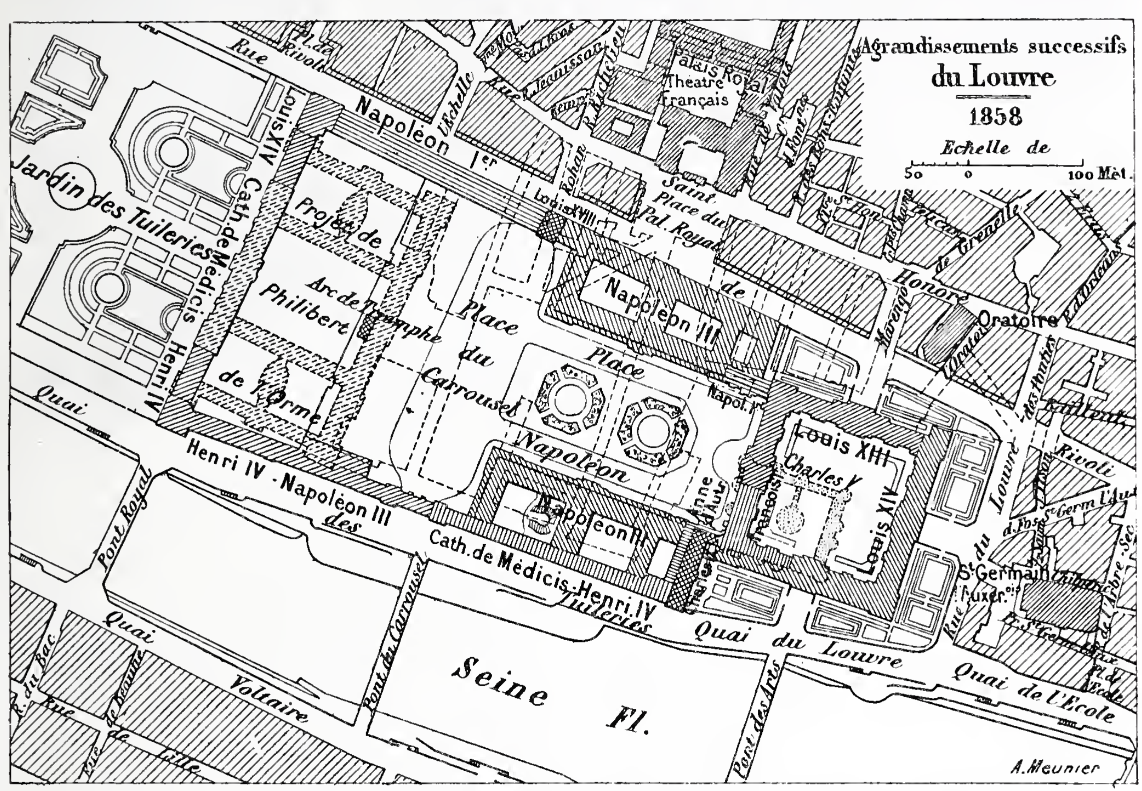
(19 avril.)

SÉNATEUR, PRÉFET DE POLICE AU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

« Les soussignés ont l'honneur de vous exposer qu'en vertu de l'une de vos ordonnances concernant les chiens, l'article premier ainsi conçu :

« Il est défendu à tout individu de tenir une « quantité de chiens dans un espace de terrain trop « peu étendu qui porterait préjudice à ses voisins » ;

« Au mépris de cette ordonnance et autres arrêtés de police, le sieur Dupré, chiffonnier de profession, rue des Bourguignons, n° 29, Saint-Marcel, dans un espace de *quatre mètres* quarré lui et 14 *chiens* sont logés dans un chenile, chétif réduit, ce qui procure de mauvaises odeurs et exallaison infectes, ses animaux étant trop resserrés font un tapage par leurs aboyements et hurlements jour et nuit qui épouvantent, ils annoncent un symptome de rage, ils sont attaqués de maladies contagieuses comme la galle, le rouget et chancres aux oreilles.



PLAN DRESSÉ D'APRÈS LES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE PAR A. MEUNIER.
(Collection Charles Simond.)

« En outre cet individu puise de l'eau dans un puy qui est pour nous un bien fait de la nature tant l'eau est bonne à boire, avec le seau dont il fait barbotter ses animaux, et trempe les guenilles avec les qu'elles il frotte les playes de ses chiens.

« Sénateur préfet, nous espérons de votre intègre bonté que direz droit à notre demande et ferais cesser ses abus qui sont hors toute convenance, à la salubrité, et qui nous portent un très grand préjudice.

« Sénateur préfet, agréez l'assurance la plus respectueuse de ceux qui se disent vos plus dévoués serviteurs.

« Puech, — Bartaut, — Dupain. »

Paris, ce 19 avril 1858, rue des Bourguignons, faubourg Saint-Marcel, n° 29.

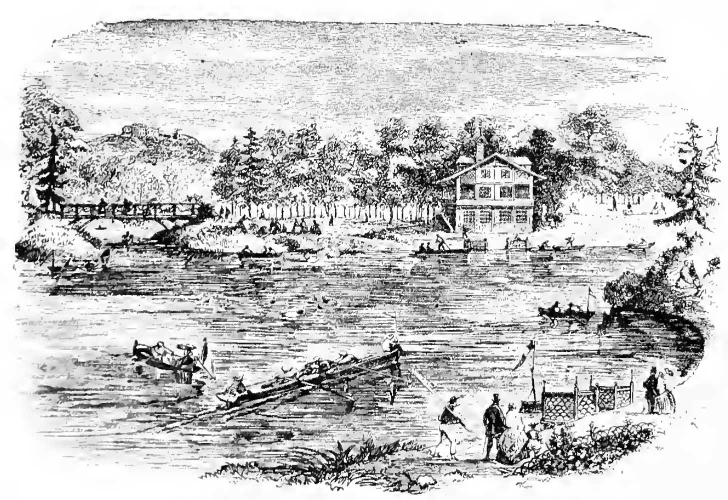


PRÉSENTATION DE LA LÉGATION PERSANE AU PRINCE MIRZA DANS LES SALONS DE L'HÔTEL LAFFITTE, AVANT L'INHUMATION DU PRINCE BAHADOUR.
D'après une gravure de 1858. — (Musée Carnavalet.)

Le duel d'Henry de Pène.

(14 mai 1858.)

Une rencontre, dont les conséquences ont été funestes, a eu lieu, le 14 mai, vers trois heures du soir, dans le bois du Vésinet, entre M. de Pène, rédacteur du *Figaro*, sous le pseudonyme habituel de Nemo, et un officier du 9e régiment de chasseurs, en garnison à Amiens. Ce duel avait pour cause la demande en réparation à propos d'un article inséré, la semaine dernière, dans un numéro du *Figaro* et jugé offensant pour le corps en général des sous-lieutenants de l'armée. A la première reprise du combat entre M. de Pène et M. C.. , officier, ce dernier a été atteint d'une manière assez grave à l'avant-bras; l'un de ses témoins, M. H..., a cru devoir prendre fait et cause, et quoique les témoins de M. de Pène, MM. René de Rovigo et Paira, s'y fussent rigoureusement opposés, une provocation directe de M. H..., le deuxième officier, a rendu le combat inévitable. C'est alors que M. de Pène est tombé mortellement frappé par l'épée de son adversaire. M. le docteur Guérin, de Paris, venu avec les combattants et leurs témoins, a donné les premiers soins au blessé, et, après une saignée qui a apporté quelque soulagement, l'a fait à l'aide des témoins et ouvriers terrassiers de la forêt, transporter sur un matelas chez le sieur Malfilâtre, aubergiste, près le pont du Pecq. Vers huit heures du soir, le bruit



LES ILES DU BOIS DE BOULOGNE.
Reproduction d'une gravure sur bois. — (Collection G. Hartmann.)

de ce malheureux combat s'étant répandu en ville, M. le commissaire de police et ses agents se sont transportés en toute hâte à l'auberge où gisait le pauvre blessé.

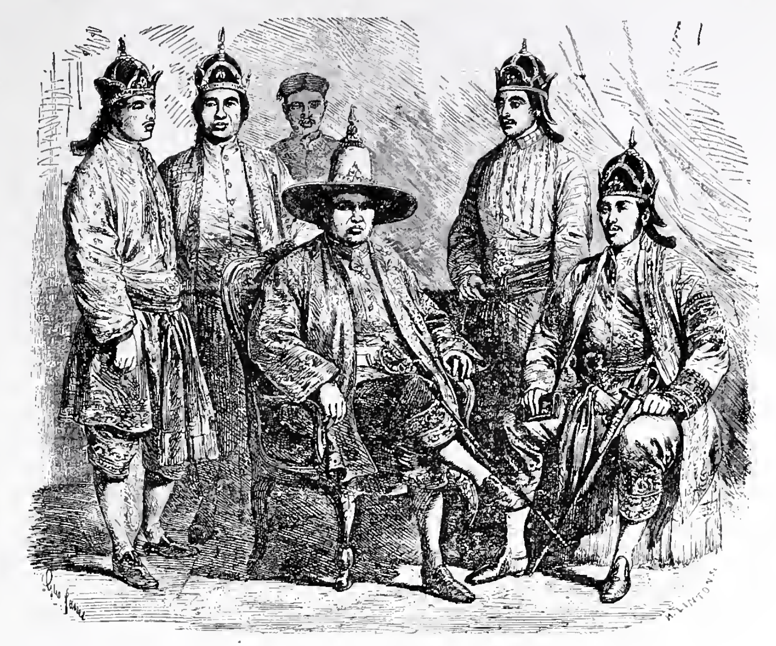
M. de Pène, dans un état des plus alarmants, pouvait difficilement articuler un mot; cependant, malgré ses atroces souffrances, qu'au dire des personnes présentes, il supportait avec un courage héroïque, il a pu, à la question faite par le magistrat et transmise par le docteur, sur la loyauté du combat, prononcer distinctement ces mots : « Le combat a été loyal. »

MM. les docteurs Le Piez et Laplanche étaient accourus de Saint-Germain, apporter le concours de leurs lumières et de leurs soins à leur confrère. On avait fait prévenir Mme de Pène, qui, elle aussi, est venue près du lit de douleur, accompagnée de son frère, officier lui-même de l'armée. M. le commissaire de police a procédé à l'audition des témoins et à un commencement d'enquête, qui s'est prolongée jusqu'à près de deux heures du matin.

Au moment où nous écrivons, on n'a qu'un bien faible espoir de conserver la vie de M. de Pène, et M. le juge de paix continue, en personne, l'enquête commencée par M. le commissaire de police.

On concevra facilement que, dans un tel moment, nous nous abstenions de toutes réflexions sur la cause et les résultats également déplorables de cette triste affaire.

(*L'Industriel de Saint-Germain-en-Laye*, 15 mai.)



LES AMBASSADEURS SIAMOIS A PARIS.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Les buveurs de bière de la brasserie des Martyrs.

Depuis quelque temps, dans mainte feuille de grand et petit format, on a calomnié la bohême intelligente et flâneuse des brasseries.

Lecteur curieux, qui veux connaître ces écrivains, ces peintres, ces sculpteurs, ces artistes à tous crins et de tout acabit, entre avec moi dans la brasserie bavaroise de la rue des Martyrs; je te servirai de guide.

Ce groupe bruyant qui entoure une table près de la porte, c'est le clan des réalistes, braves gens qui, les uns et les autres, se cassent leurs chopes sur le nez en guise d'encensoir. Voici Gustave Mathieu, Henri IV en chapeau rond et en paletot; écoutez-le :

— Qu'est-ce que Victor Hugo? — Un roc.

— Qu'est-ce que Lamartine? — Un piano.

— Pierre Dupont? — Un grand poète.

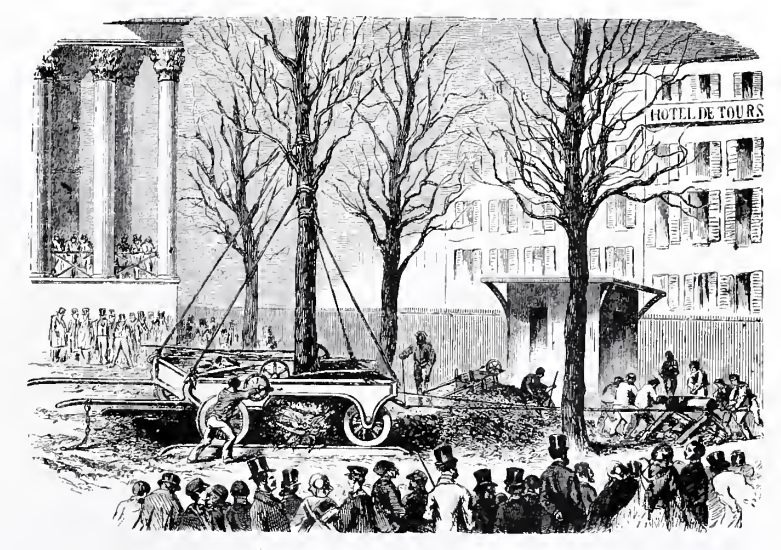
— Mathieu, tu fais les vers mieux que moi, s'écria à son tour Pierre Dupont.

Pierre Bry. — Polichinelle vit toujours!

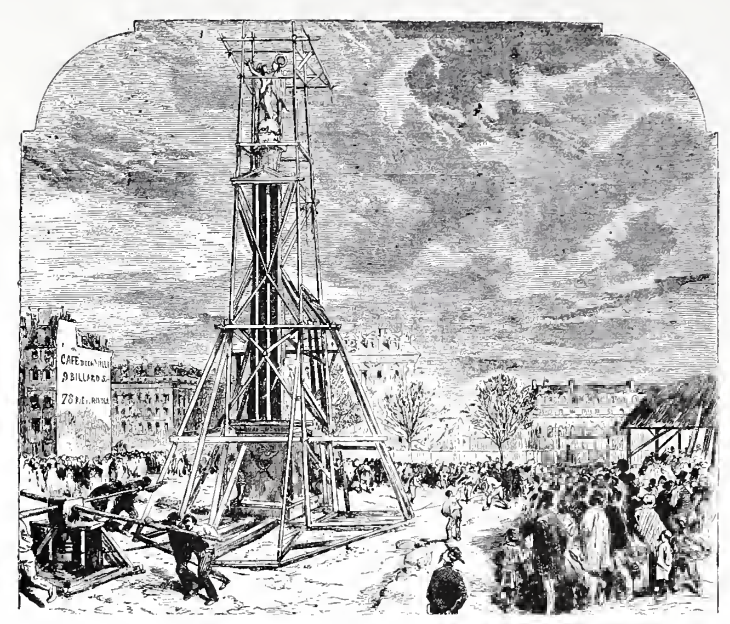
Montjoye. — Tojors! tojors! Buvons à sa santé!

Ce jeune homme au front ceint d'un diadème de cheveux d'or, c'est Fernand Desnoyers, le poète du Bras-Noir, le frère de E.-D. de Biéville, le Prud'homme des feuilletonistes du lundi.

Ce poète au crâne d'ivoire, à la face pacifique, qui lui donne la main, c'est Henri Murger, un



TRANSPLANTATION DES ARBRES SUR LA PLACE DE LA BOURSE.
D'après une gravure de 1858. — (Collection G. Hartmann.)



DÉPLACEMENT DE LA FONTAINE DU PALMIER, SUR LA PLACE DU CHATELET.
D'après une gravure de 1858. — (Bibliothèque nationale.)

c'est ALPHONSE DUCHESNE, un petit journaliste très gai... quand il gagne. A son côté, vous voyez son inséparable FIRMIN MAILLARD, habillé de velours aux nuances incertaines, comme un étudiant d'Heidelberg, rat de bibliothèque, qui fait des petits livres en compulsant les feuilles de choux de chaque matin.

THÉODORE PELLOQUET suit le jeu par-dessus son épaule; sa face est sombre, son œil étincelle; de larges plis sillonnent son front; sa main serre convulsivement sa canne; c'est le Don Quichotte de la petite presse.

ALFRED DELVAU écrit des impressions de voyage à la table voisine. Le sombre MELVILLE lui sourit.

Celui qui lit les *Débats* et qui ressemble à un professeur de rhétorique d'un collège de troisième classe, c'est le diplomatique, politique, philosophique, métaphysique, artistique et soporifique P.-L. CHASSIN. Le jeune MAHIAS déblatère à son oreille gauche, pendant que CHATILLON, en lunettes, soupire des vers à son oreille droite.

Et là-bas ces deux hommes qui font de grands gestes et qui parlent à pleine voix; l'aîné, celui dont la barbe s'argente, a nom ARMAND BARTHET, un poète attique dont la vie est la prose la plus franc-comtoise.

Le second est TONY RÉVILLON, un Bourguignon bourguignonnant, qui s'est fait un à-peu-près de style avec les procédés combinés de Voltaire, d'Édouard Ourliac et de M. Prud'homme; buveur, fumeur, flâneur, amoureux surtout; il a une faiblesse... il tutoie les garçons.

GUICHARDET s'assied près d'eux; son nez rubicond comme la lanterne d'un commissaire de police, le signale au loin. — Il a fait des grands hommes; — il a fait des mots : il ne fait plus que de l'absinthe; mais il la fait bien.

Voici deux buveurs à face martiale, tous deux anciens guerriers :

La plume dans leur main a rem-
[placé l'épée.

Le premier, E. GLORIEUX, est chevalier d'un ordre brésilien quelconque, et s'occupe des correspondances du *Courrier de Paris*.

Le second traduit les journaux anglais pour la même feuille. Les femmes l'appellent

ex-réaliste que le vent de la fantaisie poussera dans une heure à une autre table. — MONSELET l'accompagne. Celui-là n'est réaliste que le verre à la main. Mathieu en fait un grand cas. — Quel esprit fin! Mais quelle fourchette!

CHAMPFLEURY, assis au centre du groupe, parle d'un nouveau roman de son cru qui aura pour titre : *Le Savetier d'Aurillac*. C'est un homme de talent, quoiqu'il écrive à Paris comme on parle en Auvergne. Allons plus loin. — Regardez ces paisibles joueurs de piquet : celui dont le torse est serré dans un habit bleu à boutons éclatants,



COMÉDIE FRANÇAISE. — CHATTERTON, PAR ALFRED DE VIGNY (ACTE III, SCÈNE VI).
D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)



SALON DE MADAME D'AGOULT.

Renan. Eug. Pelletan. Dam'ron. Littré. Grévy. Girardin. Ed. Texier. Viel-Castel. Laurent-Pichat. H. Martin. Ed. Adam. Nefftzer.
Mézières. Mme Adam. J. Simon. Prince Napoléon. Mme d'Agoult. Nisard. Ollivier. H. Carnot.

François, les hommes ANTOINE GAUDON. Il a été professeur à Paris, marin en Bretagne, maréchal des logis en Afrique, journaliste au Havre, agent dramatique à la Nouvelle Orléans, violoncelliste aux ex-concerts Musard, — parle toutes les langues, connaît l'embouchure de tous les instruments; très fort sur le flageolet.

Célèbre, pour avoir, à la Tafna, sauvé la vie à six cent dix hommes, que son nez déroba à la vue de l'ennemi.

CHOPE.



MODES PARISIENNES. — COSTUMES DE LA COUR.
D'après une gravure de l'époque.

Comment Marguerite la Huguenote devint Rigolboche.

C'ÉTAIT au Prado, un de mes royaumes. J'y dansais en compagnie de jeunes gens fort distingués qui me suivaient comme une reine et me composaient gratis une brillante escorte.

Leur chef, mon capitaine des gardes, s'appelait C...

Je ne me permets que de donner l'initiale de son nom, car aujourd'hui mon ancien courtisan occupe en province une place gouvernementale, où il doit bien s'ennuyer, le malheureux, surtout lorsqu'il se souvient de son ancienne existence...

C..., puisse ce livre t'apporter quelques distractions et te faire croire pour quelques instants que tu n'as pas encore quitté Paris, la ville de joie!

C'était un bal de nuit. La fête était charmante. Je venais de danser un quadrille, et, malgré ma modestie bien connue, on avait exigé de moi que je me laissasse porter en triomphe.

Je me reposais au café des fatigues de cette ovation en m'abreuvant de punch.

Les mots pleuvaient. — C..., fort spirituel — l'est-il toujours? — obtenait des succès fous.

Notre conversation fut soudainement interrompue par le bruit d'une dispute.

Deux femmes se querellaient dans un coin.

Nous courûmes tous prendre part à ce divertissement imprévu. Ces dames étaient réellement furieuses; elles s'injuriaient à faire frémir; il était facile de prévoir qu'avant deux minutes elles allaient se prendre aux cheveux.

Tout à coup, le maître de l'établissement, trouvant sans doute que cet intermède se prolongeait trop, fit irruption dans la salle, accompagné de deux sergents de ville.

A la vue de l'autorité, le cercle s'élargit.

Jusqu'à ce moment je m'étais contentée de rester simple spectatrice de la chose; mais, à l'arrivée des sergents de ville, je crus qu'il était de mon devoir de défendre mon sexe et d'empêcher dame Police de s'immiscer dans nos plaisirs.

Je m'avançai et, tirant un des agents par le bras :

— Laissez-les donc, m'écriai-je, sans doute inspirée, c'est bien plus *rigolboche*.

Le mot fut sur-le-champ acclamé.

C... s'en alla prendre un verre de champagne et, m'en versant quelques gouttes sur la tête :

— Marguerite, me dit-il solennellement, tu viens de créer un mot qui fera fortune, et dont le besoin se faisait généralement sentir. Tu viens d'être plus audacieuse que les membres de l'Académie qui ne savent plus qu'en oublier.

Il est parfaitement juste que ce mot t'appartienne à jamais.

Marguerite la Huguenote, à partir de ce jour, tu t'appelleras *Rigolboche,* pour perpétuer le souvenir de cette soirée linguistique.

La Huguenote n'est plus, noël à Rigolboche!

Et tous, ôtant leurs chapeaux et s'inclinant devant moi, répétèrent ce cri, qui fut suivi de trois hurras :

— Noël à Rigolboche!

Et le nom m'est resté.

(*Mémoires de Rigolboche.*)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1858

Janvier.

5. — La nouvelle de la mort de Rachel arrive à Paris dans la soirée.

11. — Funérailles de Rachel.

13. — Rue des Martyrs, n° 20, assassinat d'une vieille rentière, Mme Garneray. On accuse du crime le concierge, qui est bientôt relâché, mais devient fou de désespoir. Les véritables coupables ne furent jamais découverts.

14. — Représentation au bénéfice de Massol à l'Opéra. **Attentat contre l'Empereur.** Au moment où sa voiture arrive sous la marquise du théâtre, des bombes sont lancées par Orsini, Rudio et Gomez (arrêtés dans la nuit). 156 personnes sont tuées ou blessées, parmi lesquelles 21 femmes et 11 enfants.

16. — L'Empereur fait verser par les soins du docteur Corvisart, 10,000 francs aux **victimes de l'attentat du 14.**

18. — **Ouverture de la session législative.** L'Empereur signale l'insuffisance des lois répressives existantes.

19. — **Dîner des Dufour,** boulevard du Temple. (Pour avoir le droit de prendre part à ce dîner, il fallait s'appeler Dufour.)

Février.

1er. — La **régence** est **conférée** directement **à l'Impératrice.** Création d'un conseil privé de la couronne. — Dîner des *Sans le Sou de l'esprit* offert par le journal *le Gaulois* chez Tissot.

7. — **Le général Espinasse** remplace M. Billault comme **ministre de l'intérieur** et de la sûreté générale. M. Boittelle remplace Piétri à la préfecture de police.

13. — Bal costumé au ministère des affaires étrangères.

24. — Décret instituant la **liberté du commerce de la boucherie.** Suppression de la caisse de Poissy.

25. — **Orsini, Pieri et Rudio** sont **condamnés à mort,** Gomez aux travaux forcés à perpétuité. (La peine de Rudio fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité).

27. — **Loi de sûreté générale.**

Mars.

13. — **Exécution d'Orsini et Pieri.** Première journée de vente des tableaux de la collection Binet. — Soirée chez Offenbach.

15. — **Eclipse de soleil** visible à Paris (de 11 heures 51 du matin à 2 heures 28 du soir).

28. — L'Empereur s'inscrit en tête de la **souscription ouverte en faveur de Lamartine.**

Avril.

2. — **Ponsard** reçoit de l'Empereur, par l'intermédiaire de M. Mocquard, une somme de 2,500 francs.

5. — **Inauguration du boulevard de Sébastopol.**

10. — **Banquet de 85 médecins homéopathes,** au Palais-Royal, pour célébrer l'anniversaire de la naissance d'Hahnemann.

15. — Banquet de l'**Union médicale** à l'Hôtel du Louvre.

21. — A trois heures, sur la place du Châtelet, la **fontaine des Palmiers,** ou de la Victoire (construite en 1807) est déplacée de 12 mètres.

Mai.

4. — Fête donnée à l'Hôtel des Trois-Empereurs, rue de Rivoli, par le baron de Gunsberg.

8. — Décret impérial qui prolonge pour une deuxième période de cinq ans le concours institué par l'Empereur pour un prix de 50,000 francs en faveur de l'auteur de **l'application la plus utile de la pile de Volta.**



DARCEL.
Archéologue
(1818-1893.)



BARON DUPIN.
Économiste (1784-1873.)



E. DE GIRARDIN.
Littérateur (1806-1881.)



P. DE SAINT-VICTOR.
Critique
(1827-1891.)



A. BARBIER.
Poète (1803-1882.)



BONPLAND.
Naturaliste (1773-1858.)

12. — Ouverture de l'**exposition de la Société d'Horticulture** au palais de l'Industrie.

14. — A trois heures du soir, **duel** dans le bois du Vésinet entre **Henri de Pène,** rédacteur au *Figaro*, et **un officier du 9e chasseurs.** Henri de Pène est grièvement blessé.

19. — Vote de la **loi sur les grands travaux de Paris** (ces travaux devaient être faits en dix années et nécessitaient une dépense de 180 millions. — 60 donnés par l'État et 120 par la Ville).

20. — **Réouverture de la galerie des Médicis** au Louvre.

Juin.

14. — **M. Delangle** est nommé **ministre de l'intérieur** à la place du général Espinasse. — **Création du ministère de l'Algérie et des colonies** confié au prince Napoléon.

Juillet.

7. — L'Empereur fait don au **Musée des Souverains** d'une cassette achetée par lui à l'église de Dammarie et ayant appartenu à saint Louis.

15. — Commencement des travaux du **clocher** monumental situé **entre l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et la mairie.**

20. — L'Académie des sciences morales et politiques, prononçant sur le concours pour le prix sur le **Paupérisme** fondé par M. le baron de Morgues, décerne le prix de 1857 à M. Lerat de Magmitot, préfet de la Nièvre, et le prix de 1858 à M. Victor Modeste, de Meaux.

26. — **Visite de l'Impératrice à la maison des Loges,** l'une des succursales de la Légion d'honneur.

Août.

3. — L'Empereur et l'Impératrice quittent Saint-Cloud pour faire un voyage en Normandie et en Bretagne.

10. — Pose de la première pierre de la nouvelle **église Saint-Bernard,** à la Chapelle.

11. — **Incendie de la scierie Lombard frères,** rue d'Allemagne, 45, à la Villette (30 personnes sont blessées et une douzaine de maisons sont plus ou moins atteintes par les flammes).

12. — A trois heures, grand **concert de musique militaire à l'Hippodrome.**

15. — **Théophile Gautier** et **Arsène Houssaye** sont nommés **officiers de la Légion d'honneur; Henry Mürger** et **Théodore Barrière** sont nommés **chevaliers.**

26. — Les ministres étrangers réunis à Paris au ministère des affaires étrangères allouent au docteur **Samuel Morse** une somme de 400,000 francs en témoignage de reconnaissance publique pour sa découverte de l'appareil télégraphique écrivant. Plus de la moitié de cette somme est donnée par la France.

Septembre.

19. — **L'église Saint-Michel** (construite rue Saint-Jean, entre les avenues Saint-Ouen et de Clichy) est **livrée au culte.**

23. — Fête au bois de Boulogne. Banquet cynégétique au pavillon d'Armenonville.

Octobre.

6. — Un des nouveaux pavillons des **Halles centrales** est livré au commerce.

18. — **La maison Eugénie-Napoléon,** fondée par l'Impératrice Eugénie dans le faubourg Saint-Antoine en faveur des jeunes filles pauvres, est **reconnue d'utilité publique.**

24. — Accident dans une dépendance de l'hôtel du prince Napoléon aux Champs-Élysées. Une voûte en construction s'écroule au moment où l'on enlevait la

charpente qui la soutenait; deux ouvriers maçons sont ensevelis sous les décombres et on les retire atteints de blessures graves.

30. — Convention littéraire entre la France et le canton de Genève.

Novembre.

5. — Le char funèbre qui a servi aux funérailles de Napoléon Ier à Sainte-Hélène, offert à l'Empereur Napoléon III par la reine d'Angleterre, est **reçu à l'Hôtel des Invalides** par le prince Jérôme.

19. — Un décret impérial institue, sous la garantie de la ville de Paris et sous l'autorité du préfet de la Seine, une caisse spéciale dite **Caisse des travaux de Paris**, chargée du service de trésorerie des grands travaux publics de la ville.

27. — Obsèques de Boulay de la Meurthe, ancien vice-président de la République.

30. — Duel à Ville-d'Avray entre M. Plunkett, directeur du Palais-Royal, et Jules Lucas. — Villemessant et Gustave Naquet (à la suite d'articles publiés dans *le Figaro* par Jules Lucas).

Décembre.

12. — Réception par l'Empereur, en audience publique, de M. Alexandre Mon, ambassadeur extraordinaire de la reine d'Espagne.

18. — Décret consacrant **l'église de Saint-Denis** à la sépulture des empereurs.

30. — Ouverture du concert l'Eldorado.

Monuments et fondations.

Démolition de l'ancien **pont au Change**. — Achèvement du **boulevard Sébastopol**. — La construction du **pont Solferino** est commencée. — Déplacement de la **fontaine des Palmiers**, place du Châtelet. — Achèvement de **l'Hôtel des Ventes** de la rue Drouot. — Achèvement de l'église **Saint-Michel**. — Restauration de **l'église Saint-Germain-des-Près — de Notre-Dame** (la construction de la flèche est commencée).

Construction dans la rue Chaptal de **l'hôtel** de l'éditeur **Goupil** et de **l'hôtel** de M. **Pollet**, agent de change.

Ouverture de **l'Hôtel du Louvre**, rue de Rivoli.

Ouverture des rues des Arts, Burcq et **Crétet.**

Décret (16 juillet) sur **l'organisation de la Bibliothèque nationale.**

Création du **ministère de l'Algérie et des colonies,** qui est installé dans l'hôtel Beauvau.

La vie de la rue.

Un privilège est accordé à Léon Beauvallet pour la construction d'un **théâtre de marionnettes.**

La construction du **panorama du colonel Langlois,** près du palais de l'Industrie, est commencée.

Grande **partie d'échecs** (septembre) **au café de la Régence,** entre Marvitz et Murphy, qui gagne quatre parties sur six.

Le géant J.-J. Brice (au café du Géant).

Marguerite la Huguenote reçoit, au Prado, le surnom de **Rigolboche.**

Bœufs gras de 1858 : Turlututu (13,300 kilog.), Sarlabot (bœuf sans cornes).

Beaux-Arts.

Placement dans la grande galerie du Louvre de cinq **tableaux espagnols** : un Herrera le Vieux, deux Murillo et deux Zurbaran.

Concerts du Conservatoire : 10 et 24 janvier, 7 et 24 février, 7, 21 et 28 mars, 11 et 18 avril.

La vie littéraire.

Théophile Gautier : *Le Roman de la momie.* — **Michelet** : *L'Amour.* — **Champfleury** : *Les Amoureux de Sainte-Périne.* — **Ernest Feydeau** : *Fanny.* — **Octave Feuillet** : *Le Roman d'un jeune homme pauvre.* — **De Chevigné** : *Les Contes rémois* (3e édition avec dessins de Meissonier).

Vapereau : *Dictionnaire des Contemporains.*

Fondation du journal *le Gourmet* par Monselet (vécut quelques mois).

Banquet littéraire féminin, au Palais-Royal (septembre), **en l'honneur de Mme Beecher-Stowe,** auteur de *la Case de l'oncle Tom,* qui était de passage à Paris.



ANT. CAMBON.
Peintre (1802-1875.)



LEDRU-ROLLIN.
Homme politique (1807-1874.)



PAUL ABBADIE.
Architecte (1812-1884)



LAYARD.
Archéologue (1817-1894.)



F. THOMAS.
Peintre (1815-1875.)



ABBÉ COQUEREAU.
Prédicateur (1808-1866.)

Le théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 14 février. **Début de Worms** dans le rôle de Valère, de *Tartufe.* — 10 mars. *Les Deux Frontins,* comédie en 1 acte, en vers par Méry et Siraudin (succès). — 21 juin. **Début de Barré,** dans le rôle de Pierrot de *Don Juan.* — 18 septembre. *Œdipe roi,* de Sophocle, traduction par Jules Lacroix, avec musique d'Edmond Membrée. — 21 septembre. **Début de Marie Royer** dans le rôle d'Henriette des *Femmes savantes.* — 8 novembre. *Le Luxe,* comédie en 4 actes, en prose, par Jules Lecomte. — 18 novembre. **Début d'Eugène Garraud,** dans le rôle d'Eraste du *Dépit amoureux.*

Opéra. — 17 mars. *La Magicienne,* opéra en 5 actes, paroles de Saint-Georges, musique d'Halévy. — 14 juillet. *Sacountala,* ballet en 2 actes, par Théophile Gautier et Petipa, musique de Reyer.

Opéra-Comique. — 10 février. *Martha,* opéra-comique en 3 actes, musique de Flotow. — 14 août. **Début du baryton Barré** dans le rôle de Germain du *Valet de chambre.* — 16 décembre. *Les Trois Nicolas,* opéra comique en 3 actes, paroles de Bernard Lopez et X. (Scribe), musique de Clapisson. **Début du ténor Montaubry.**

Théâtre-Lyrique. — *Le Médecin malgré lui,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Michel Carré et Jules Barbier, musique de Gounod.

Bouffes-Parisiens. — 21 octobre. *Orphée aux Enfers,* opéra bouffe en 2 actes, paroles d'Hector Crémieux, musique d'Offenbach (grand succès).

Odéon. — 6 février. *La Jeunesse,* comédie en 5 actes en vers, par M. Bouilhet.

Vaudeville. — 22 mai. *Les Lionnes pauvres,* comédie en 5 actes par E. Augier et E. Foussier.

Gymnase. — 16 janvier. *Le Fils naturel,* comédie en 5 actes, par A. Dumas fils (succès). — 29 décembre. *Séraphine,* comédie en 4 actes par Victorien Sardou.

Palais-Royal. — 11 septembre. **Début d'Hortense Schneider** dans *Jeunes Poules et Vieux Coqs,* opérette en 2 actes, paroles de H. Lefebvre, musique d'Abadie. — 3 novembre. **Début de Pradeau** dans *Un Grain de café,* vaudeville en 3 actes de Marc Michel et Labiche.

Ambigu. — 3 août. *Les Crochets du père Martin,* drame en 5 actes, par Cormon et Granger (grand succès). — 8 novembre. *Fanfan la Tulipe,* drame en 7 actes, de Paul Maurice.

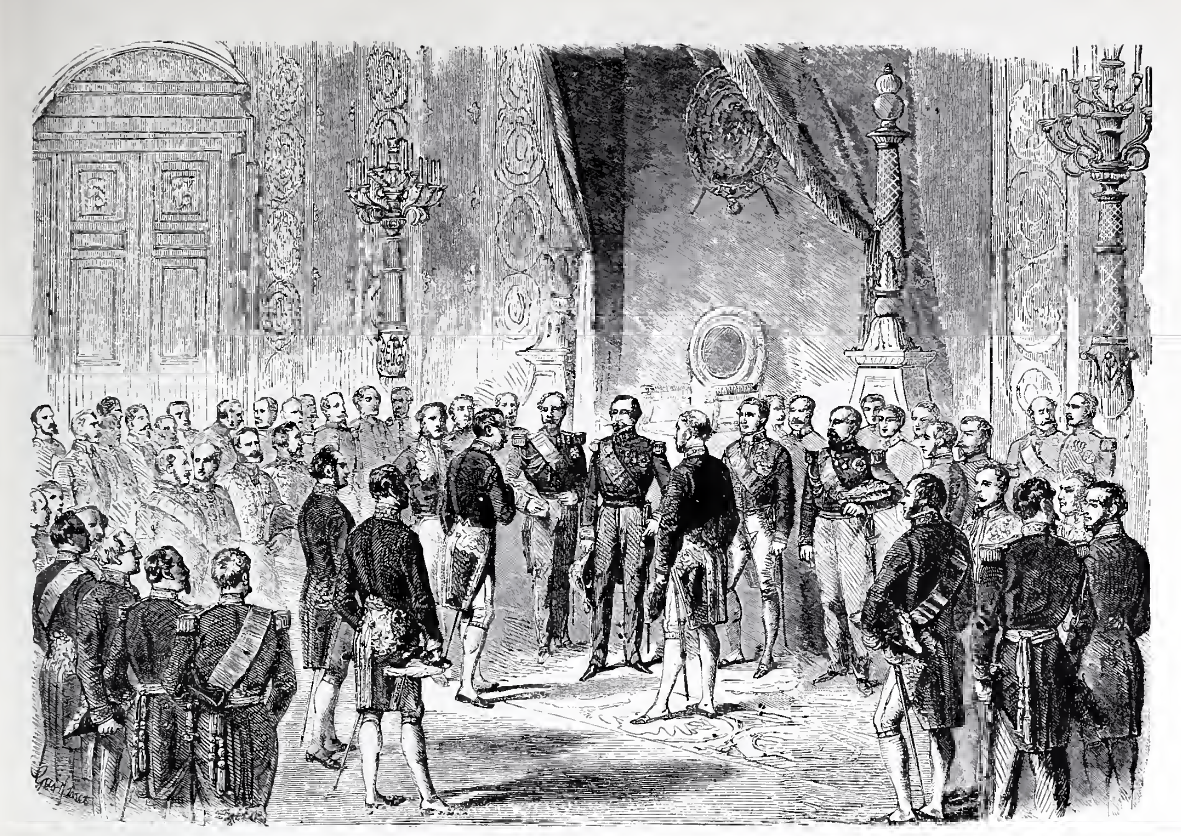
Porte-Saint-Martin. 15 avril. *Les Mères repenties,* drame en 4 actes, par Félicien Mallefille (succès).

Folies-Dramatiques. — **Morel** remplace Mourier comme **directeur.**

Théâtre du Luxembourg. — Gaspari prend la direction de Bobino, auquel il donne le nom (qui ne fut pas adopté par le public), de théâtre du Luxembourg.

Les morts de l'année.

Le P. de Ravignan, prédicateur (26 février). — Le peintre **Ary Scheffer** (15 juin). — **Gabriel Delessert,** ancien prefet de police (1er février). — **Bert dit Anselme,** sociétaire du Théâtre-Français (18 juillet). — **Ferdinand de Villeneuve,** auteur dramatique (août). — Le vice-amiral **Vaillant,** ancien ministre de la marine (1er novembre). — **Boulay de la Meurthe,** ancien vice-président de la République (26 novembre). — **Le père Gargouillot,** le doyen des marchands de poil à gratter. — **Cantru,** l'avaleur de sabres.



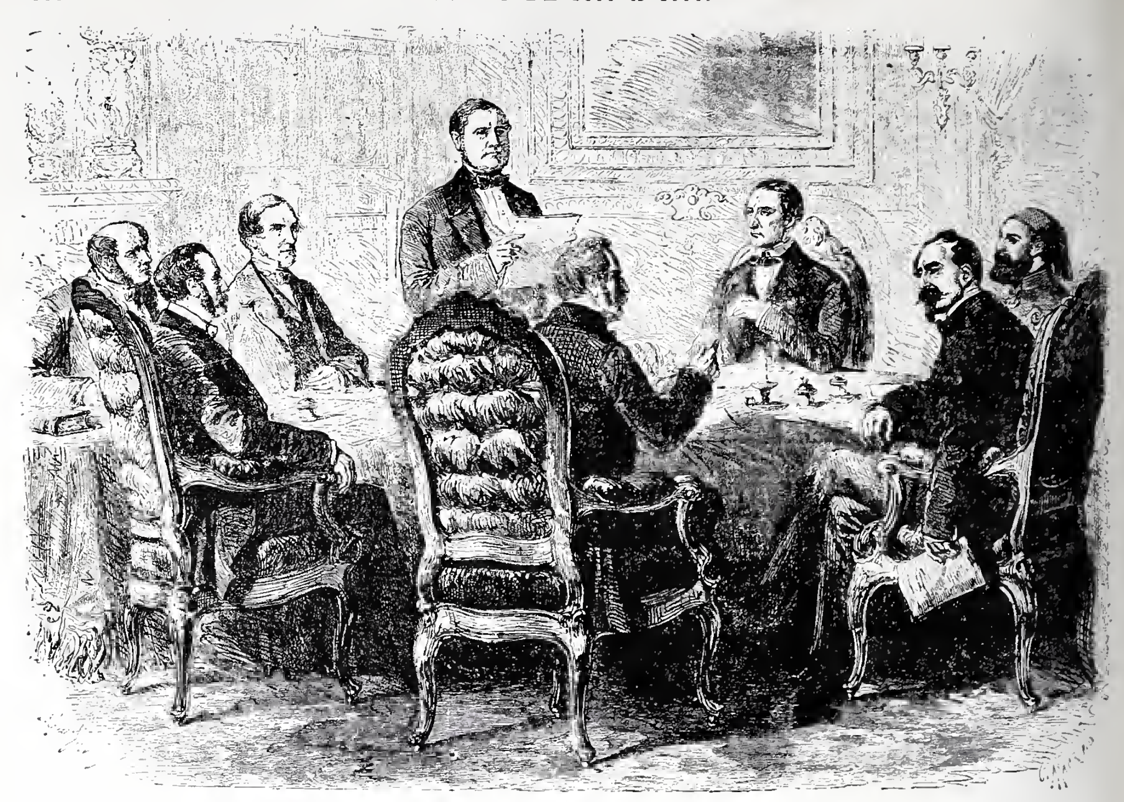
RÉCEPTION EN AUDIENCE SOLENNELLE DE SON EXC. L'AMBASSADEUR D'AUTRICHE PAR S. M. L'EMPEREUR.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

1859

Battez, tambours; sonnez clairons! C'est la guerre. Et si l'année ne s'ouvre pas précisément avec elle, il y a dès son premier jour dans l'air une odeur de poudre qui se répand. Les papas parisiens, qui s'en vont emmitouflés dans leurs cache-nez acheter des fusils de bois et des sabres de fer-blanc à leur tendre progéniture, sont mieux inspirés qu'ils ne le croient. C'est la guerre! Le sphinx des Tuileries a parlé, et chose inouïe, avec le goût des coups de théâtre qu'il pousse jusqu'à la manie, il a choisi pour le faire la plus banale, la plus incolore, la plus odieusement traditionnelle des cérémonies, celle des compliments du jour de l'an. A l'ambassadeur d'Autriche, M. de Hübner, qui s'avançait pour lui exprimer avec une correction toute diplomatique ses souhaits de nouvelle année, Napoléon III a répondu qu'il regrettait que ses relations avec le gouvernement autrichien ne fussent pas aussi bonnes que par le passé. Quelles étrennes! La carrière en frémit encore, et sans doute elle en frémira toujours; mais ceux qui la représentaient ce jour-là aux Tuileries ne se départirent pas de l'impassibilité professionnelle et les récriminations ne commencèrent qu'à la sortie. Peu importait d'ailleurs, le coup était porté : c'était la guerre, et la nouvelle, colportée dans les salons comme dans les cabarets, pimenta d'une saveur inattendue les réjouissances du nouvel an parisien.

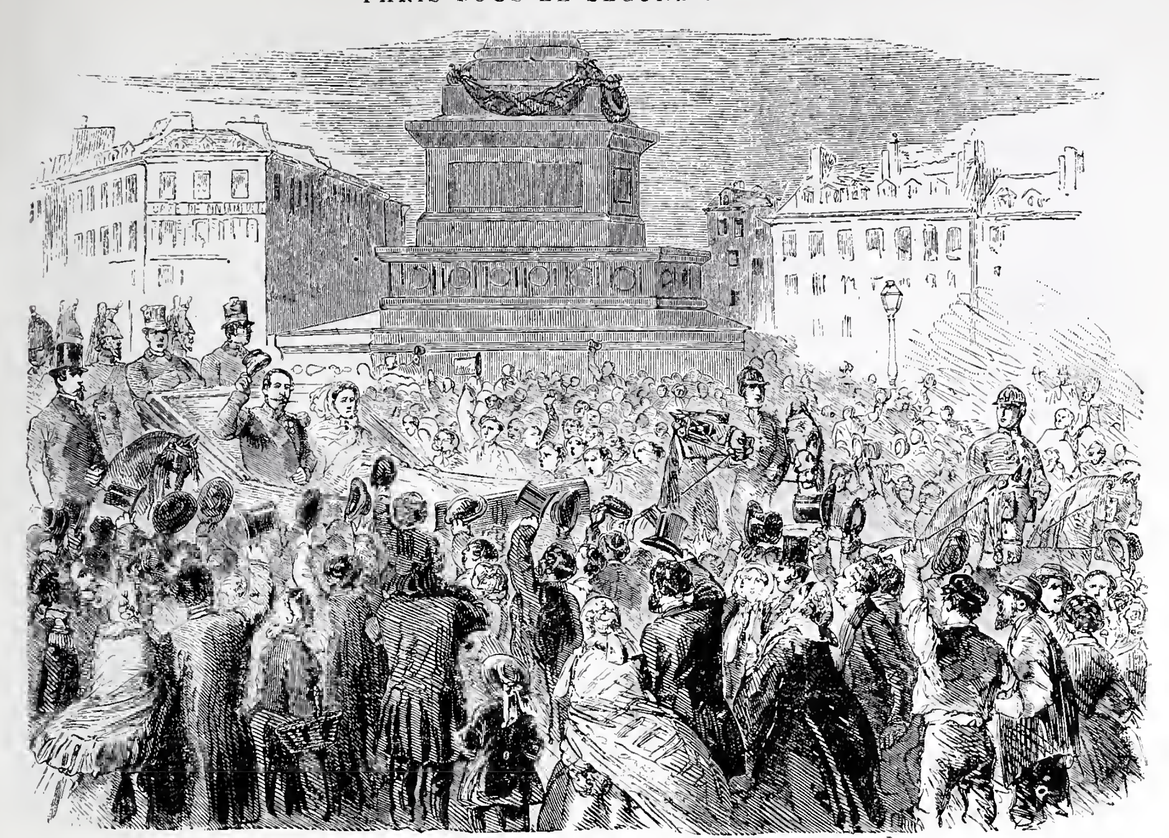
1859 a été l'année sanglante, mais elle n'a pas été l'année terrible. La guerre d'Italie est la dernière que les Français aient faite gaiement, avec le goût du pompon et de la sabretache, l'amour du décor et des pétarades héroïques, l'enthousiasme délicieusement enfantin qui court les grandes routes et les aventures sans souci des conséquences, entrevues de loin par les noirs pessimistes. Aujourd'hui, c'est fini de rire. Et il y a bien de quoi, Seigneur! Les guerres d'autrefois ne mettaient en mouvement qu'une faible partie de la population, adonnée au métier spécial des armes, et dont c'était après tout la profession de tomber noblement dans l'arène, sous les yeux et aux applaudissements d'un



CONFÉRENCES DE PARIS. — NOUVELLE SESSION OUVERTE LE 7 AVRIL A L'HÔTEL DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.
Reproduction d'une gravure sur bois. — (Collection G. Hartmann.)

peuple idolâtre. Que les temps sont changés!

La guerre d'Italie, annoncée dès le 1er janvier, mais qui en réalité n'éclata qu'à la fin d'avril, fut tout de suite bien accueillie à Paris. C'est sans doute le seul moment où le second Empire ait senti vibrer avec lui l'âme du peuple. Il n'y eut pas besoin cette année-là de *blouses blanches* pour créer un enthousiasme factice et les manifestations qui accompagnèrent sur les boulevards et ailleurs nos soldats partant pour l'Italie furent manifestement sincères. Etait-ce bien adroit? était-ce bien habile? fallait-il mettre tant de hâte à la besogne que nous allions accomplir en Italie? Ne demandons pas tant de philosophie au public qui escortait nos soldats à la gare de Lyon. Paris, vers la fin d'avril, était à chaque instant remué, enfiévré par le passage de troupes. Il y avait là-dedans d'abord un amour sincère de l'armée. Les troupes, en ce temps-là, bien que composées surtout de rengagés qui ressemblaient furieusement à des mercenaires, étaient très populaires. On les aimait pour elles-mêmes, pour ce qu'elles avaient fait en Crimée et qui était tout récent, pour leur bonne tenue, leur crânerie, leur insouciance. Ce n'est pas un regret que j'exprime, mais ces soldats-là avaient une autre allure que les nôtres. Ils vivaient pour et par l'armée : la caserne était leur pays; ils n'en connaissaient pas d'autre, ils n'étaient jamais de la classe. Sans doute ce ne sont là que des souvenirs et ces choses-là ont disparu pour jamais dans les ombres du passé; mais ceux qui ont vu ces soldats du second Empire, cuirassiers vigoureux, guides élégants, vieux zouaves à longue barbe quelquefois grise, ne peuvent s'empêcher d'en parler avec émotion. Autre chose s'ajoutait encore à leur popularité, et sur ce point je crois qu'une erreur grave a été commise après 1870 : on a voulu unifier le costume, le rendre plus simple, plus démocratique si l'on veut, et l'on a supprimé ce qui faisait la joie des yeux et du cœur : les pompons, les plumets, les aiguillettes, les baudriers, les schabraques, les sabretaches. Comme tout cela était gai, amusant, de couleurs papillotantes, bien fait pour rendre heureux et fier celui qui le portait et celles qui l'applaudissaient! Vous payez mal les hommes qui font le sacrifice de leur existence à leur pays : donnez-leur au moins la compensation du costume, de la couleur, du panache. En 1859, on raffolait des costumes militaires, et je dois dire que le second Empire,



DÉPART DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR POUR L'ARMÉE D'ITALIE LE 10 MAI 1859.
PASSAGE SUR LA PLACE DE LA BASTILLE.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

fidèle aux traditions du premier, avait bien fait les choses : où êtes-vous, bonnets à poil de la vieille garde, tailles de guêpe des guides, shapskas bizarres des lanciers, tuniques bleu de ciel des cent-gardes auxquels la rumeur populaire prêtait de si fantastiques aventures? Et ces costumes réjouissants et étranges n'empêchaient pas ces braves gens de se battre avec fureur. On a appelé la guerre d'Italie une déroute en avant; passons condamnation sur les généraux qui ne rappelèrent que de loin Bonaparte en Italie, mais les soldats! y en eut-il jamais de plus braves, de plus décidés, et en même temps, j'y reviens encore, de plus gais! Victor-Emmanuel, proclamé caporal des zouaves pour ses exploits de Palestro, en a su quelque chose.

Paris de loin suivait avec émotion, mais sans angoisse, les péripéties de la guerre. Les Français avaient encore en eux-mêmes une foi robuste que de cruelles épreuves ont un peu diminuée, et il leur était difficile d'admettre qu'ils pussent être vaincus Pour tout dire, ils n'y pensaient pas, mais ils avaient rêvé un autre dénouement. La brusque interruption de la guerre après Solferino enleva à Napoléon III la plus grande part des sympathies que lui avait données son généreux élan en faveur de l'indépendance italienne. Les libéraux lui surent mauvais gré de n'avoir pas émancipé l'Italie des Alpes à l'Adriatique comme il s'y était engagé; le parti clérical ne lui pardonna pas ce qu'il avait essayé de faire et qui allait, du reste, entraîner des conséquences désastreuses pour la papauté. Les militaires, de leur côté, trouvèrent que la partie se terminait trop vite. Il eut tout le monde contre lui, et pourtant c'était lui qui avait raison. Il ne retrouva pas à Paris l'ovation qu'on lui avait faite à son départ et il essaya vainement de se justifier devant des esprits chagrins qui refusaient de l'entendre. Le 19 juillet 1859, dans un discours aux députations du Sénat et du Corps législatif envoyées pour le féliciter de ses succès, il répondait, assez mélancoliquement, qu'il y a des choses qu'il n'est permis à un souverain de mettre en jeu que pour l'indépendance de son pays, et le 15 août, dans un grand banquet où il avait réuni aux Tuileries trois cents officiers généraux et autres, il disait avec une sorte de pressentiment douloureux de l'avenir :

« Une partie de nos soldats va retourner



ENRÔLEMENT DES ENGAGÉS VOLONTAIRES AU BUREAU DE RECRUTEMENT,
RUE DU CHERCHE-MIDI A PARIS.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

dans ses foyers; vous-mêmes vous allez reprendre les occupations de la paix. N'oubliez pas néanmoins ce que nous avons fait ensemble. Que le souvenir des obstacles surmontés, des périls évités, des imperfections signalées revienne souvent à votre mémoire, car, pour tout homme de guerre, le souvenir est la science même. »

Sages paroles que leur auteur oublia lui-même trop vite. En tout cas, la population parisienne, si mortifiée ou tout au moins étonnée de la conclusion rapide de la paix, ne tint pas rigueur à nos soldats. Il y eut une entrée solennelle de l'armée victorieuse à Paris ce même 15 août. Acclamations enthousiastes, applaudissements frénétiques, pluie de fleurs, feu d'artifice et représentations militaires au Champ-de-Mars, rien n'y manqua. La place de la Concorde était resplendissante de feux, et plus d'un bon Français, en se couchant après les beuveries traditionnelles, put se dire que l'armée française était encore la première de l'Europe.

Le lendemain même de cette fête inoubliable, 16 août 1859, parut un décret impérial qui accordait une amnistie pleine et entière à tous les condamnés politiques, ceux de 1851 comme ceux qui avaient été frappés par la loi de sûreté générale un an auparavant. C'était après tout une généreuse pensée que d'associer à la joie commune les malheureux injustement frappés par des tribunaux d'exception. Mais tout le monde, même parmi les intéressés, n'en jugea pas ainsi. Victor Hugo publia une fière poésie, *Ultima verba*, où il refusait l'amnistie, et le colonel Charras répondit avec autant de vigueur, mais en prose. Beaucoup furent moins fiers ou moins stoïques et revinrent à Paris, ramenant avec leurs rancunes leurs vieilles ardeurs révolutionnaires d'autrefois. Les luttes politiques allaient recommencer. Quant à l'Italie, elle se faisait d'elle-même et commençait à oublier tout doucement les services que nous lui avions rendus. Le résultat le plus clair était l'invasion de Paris par des pifferari italiens qui s'en allaient par bandes glapir sans conviction aux terrasses des cafés :

Evviva l'Italia !
Viva la Francia !
Viva Garibaldi !

Cette plaie odieuse sévit sur Paris jusqu'à la guerre de 1870, qui nous en débarrassa pour toujours.

Charles Normand.

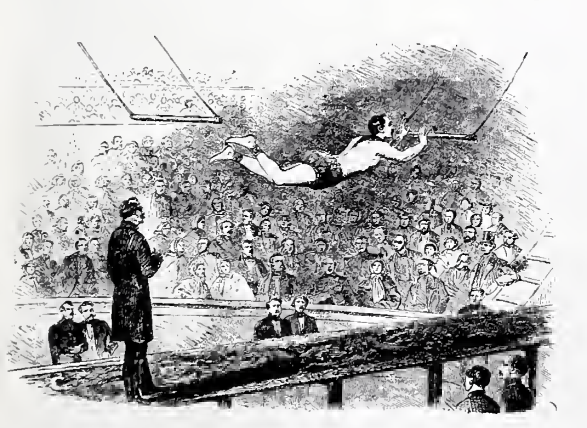
VOUSSURES SOUTERRAINES DU QUAI DE GÈVRES, ACTUELLEMENT EN DÉMOLITION.
D'après une gravure de 1859. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Un Musicien de dix ans.

Le 20 janvier 1859, la salle Herz était illuminée pour un concert.

Le concertant était un enfant de dix ans, tout vêtu de velours noir, avec de longs cheveux châtains naturellement bouclés, un teint mat, une petite figure déjà songeuse éclairée par des yeux bleus.



CIRQUE-NAPOLÉON. — LÉOTARD, OU L'HOMME VOLANT.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

A-t-il du talent?

Je suis mauvais juge; mais, je le croirais volontiers, car Halévy et Roger, qui étaient là, me l'ont dit, et l'on peut, en cas pareil, s'en rapporter à eux.

Quoi qu'il en soit, l'enfant a séduit chacun par son gentil diable-au-corps, la vivacité et l'aplomb de son jeu, ses graves révérences et ses grands sourires contents.

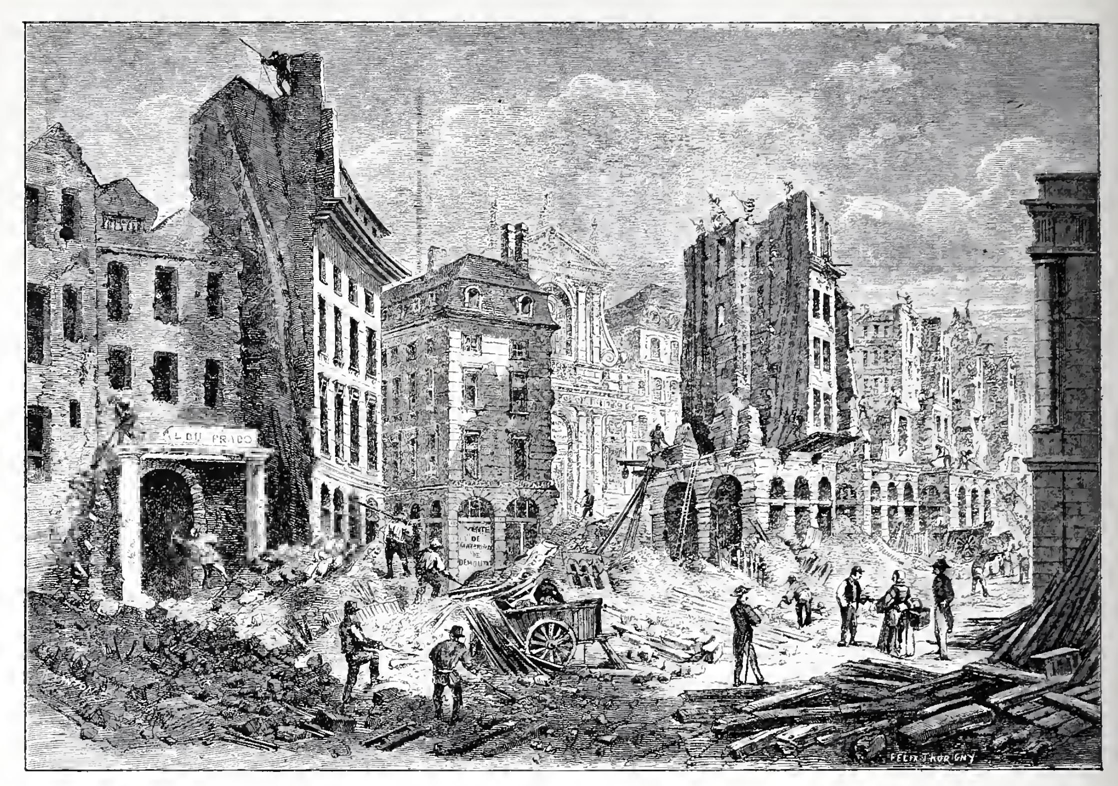
On le nomme Henri Ketten.

Près de lui se tenait un grand diable d'homme dont la bouche se fendait à la joie, dont les bras s'en allaient en mouvements saccadés, un vrai personnage des contes d'Hoffmann, qui semblait tomber d'un monde fantastique, au milieu de ce monde parisien dont était pleine la salle.

Et plus loin, une grosse petite femme, les yeux humides, ceinte d'un cortège de petites filles et de petits garçons, tous joyeux.

C'étaient le père, la mère, les frères et les sœurs du concertant.

Le digne Salomon Ketten, le chef de la famille, m'a dit avec un accent tout chargé de germanisme et d'émotion :



PERCEMENT DU BOULEVARD SÉBASTOPOL. — ASPECT DES DÉMOLITIONS DE LA RUE DE LA BARILLERIE.
D'après une gravure de 1859. — (Musée Carnavalet.)



MARCHAND D'HABITS.
Reproduction d'une gravure sur bois de BERTALL.
(Musée Carnavalet.)

— Mon fils a dix ans et demi. Il est né à Bahïa, en Hongrie. Il a eu pour professeur M. Hans de Bulow, le gendre de Liszt. Il a débuté, il y a deux ans, à Posen, devant six cents très nobles personnages. Madame Nathaniel de Rothschild le protège, et il lui a dédié sa première composition. Meyerbeer lui trouve du talent.

Puis il a ajouté en manière de parenthèse :

— C'est la gloire de la famille!

Ceci peut passer pour une biographie.

Je dois dire encore que Roger et Marie Dussy ont prêté à ce concert le concours gracieux de leurs talents.

Maurice SIMON.

L'inauguration de l'hôtel Pereire.

(9 février.)

La fête commençait en face de l'église de la Madeleine, par trois files de voitures qui avançaient, toutes les minutes, d'une longueur de cheval. Au coupé prenant la file dans la rue Royale, il ne fallait pas plus de quarante-cinq longueurs pour déposer son homme sur les marches du péristyle. — Le vestibule franchi, on pénétrait dans les salons en traversant une galerie au bout de laquelle se tenaient les deux amphitryons et mesdames Emile et Isaac Pereire, saluant chaque nom jeté à toutes volées :

M. le ministre de Saxe. — S. E. l'ambassadeur de la Sublime Porte. — S. E. le ministre de l'in-

térieur et Madame Delangle. — M. le duc de Galiera. — Le prince de Montbar. — Le duc d'Albuféra.

Le défilé a duré une heure et demie

Les quatre grands salons sont occupés par les dames assises sur dix rangs de fauteuils; dans les encoignures et sur les bas-côtés se tiennent les jeunes gens qui n'ont point abdiqué l'illusion ni la raie du milieu du front. Les hommes graves se forment en groupes, dans le petit salon, la salle à manger, la serre, ou se promènent dans la galerie de tableaux. M. Emile de Girardin cause avec M. Auber, Emile Augier avec M. de Nieuwerkerque, M. Baroche avec M. Gervais de Caën, M. Ferdinand de Lesseps avec M. de Seebach, et M. Granier de Cassagnac avec le buffet.

La littérature est représentée par MM. Emile Augier, déjà nommé, et Dumas fils; *le Constitutionnel,* par M. Amédée Renée ; le *Journal des Débats,* par MM. de Sacy et Xavier Raymond ; *le Siècle,* par MM. Louis Jourdan et Edmond Texier ; la souscription Lamartine, par M. Ulbach, et le *Roi Voltaire* par Arsène Houssaye. Le prétexte de la soirée était un concert. L'Alboni, la Frezzolini, Grazziani et *tutti quanti.* Je ne suis pas sûr qu'on ait écouté, mais on a beaucoup applaudi.

Les yeux étaient plus occupés que les oreilles.

Le spectacle faisait tort au concert.

Un, deux, trois, quatre, cinq salons immenses, décorés dans le grand style des appartements de Versailles.

Beaucoup de glaces, beaucoup de dorures, trop de dorures, car si elles sont tempérées par les peintures délicieuses des plafonds, ceux-ci, par contre coup, sont un peu éteints par le scintillement du métal dont M. Michel Chevallier prédit à tout bout d'article la décadence.

MM. Jalabert, Cabanel, Gendron, Bouguereau ont improvisé des firmaments peuplés d'étoiles et de déesses, ciels charmants, italiens, qu'on croirait exilés dans une mine californienne.

M. Emile Pereire, chez qui les millions n'ont pas détruit le goût, aurait voulu moins d'éclat métallique. — A tous ceux qui le complimentaient : « Je sais qu'il y a trop d'or. »

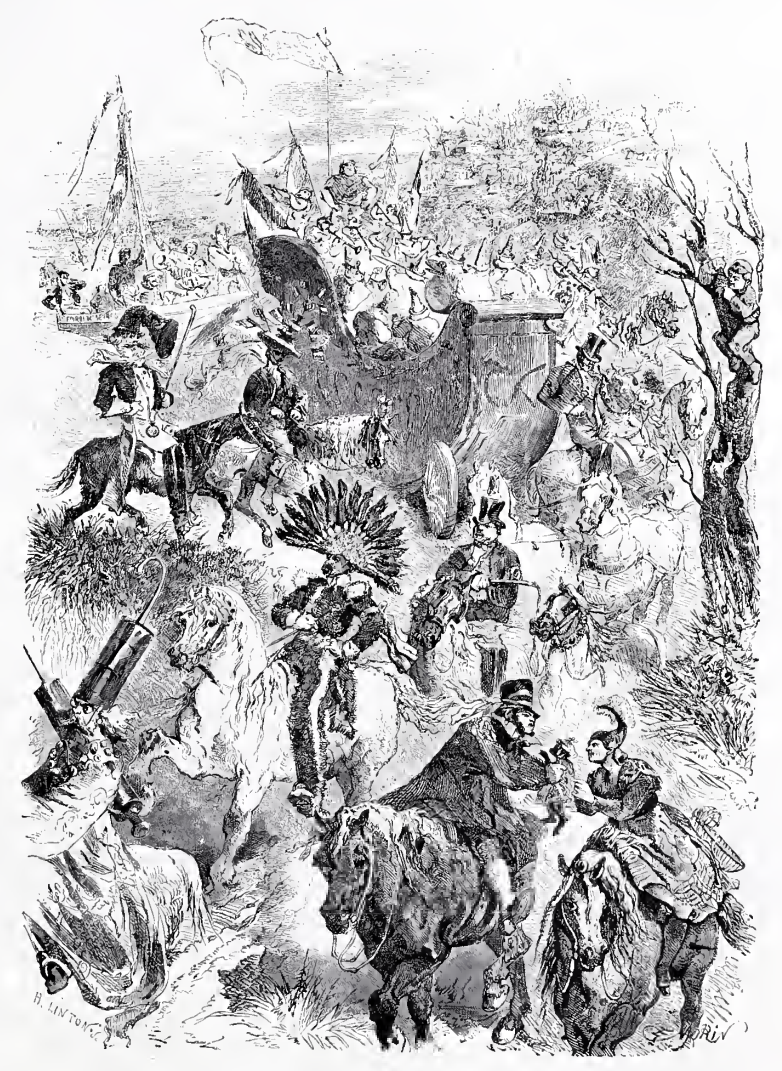
Du reste, pas de cartouches avec initiales ambitieuses; des chiffres nulle part. La salle à manger est la pièce la plus belle et la plus originale. C'est beau, c'est grand, c'est complet comme la salle d'Apollon de l'hôtel Lucullus. On ne voit la pareille, pour la magnificence, bien entendu, qu'à *Devonshire house,* en Angleterre. — La galerie de tableaux, qui manque peut-être de jour, n'a que des toiles d'une incontestable aristocratie. Tous les grands Flamands sont là : Terburg, Van Ostade, David Teniers, Gérard Dow et un splendide Hobbéma. Parmi les modernes, Diaz, François Picot, Paul Delaroche, et le magnifique tableau de Robert Fleury : le *Charles-Quint.*

On a vainement cherché les Salvator Rosa de M. de Lamartine; on a été forcé de les admirer sur parole, ce qui, s'il faut en croire les langues traîtresses, serait la seule façon raisonnable de les admirer. Veut-on l'histoire de ces Salvator Rosa ? la voici :

M. de Lamartine avait trois tableaux qu'il estimait être les trois chefs-d'œuvre du peintre qui

..... se jeta, bandit, dans les Abruzzes,
Et l'escopette au poing, bivouaquant sur les monts,
Pour mieux peindre l'enfer, vécut chez les démons.

Quand quelqu'un allait voir l'harmonieux poète à Monceaux, il s'empressait de lui montrer



DESCENTE A PARIS DE LA MASCARADE DE SÈVRES, LE MARDI-GRAS, 8 MARS.
D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)



BAL OFFERT PAR LA VILLE DE PARIS A LL. AA. II. LE PRINCE ET LA PRINCESSE NAPOLÉON, LE 14 FÉVRIER 1859.

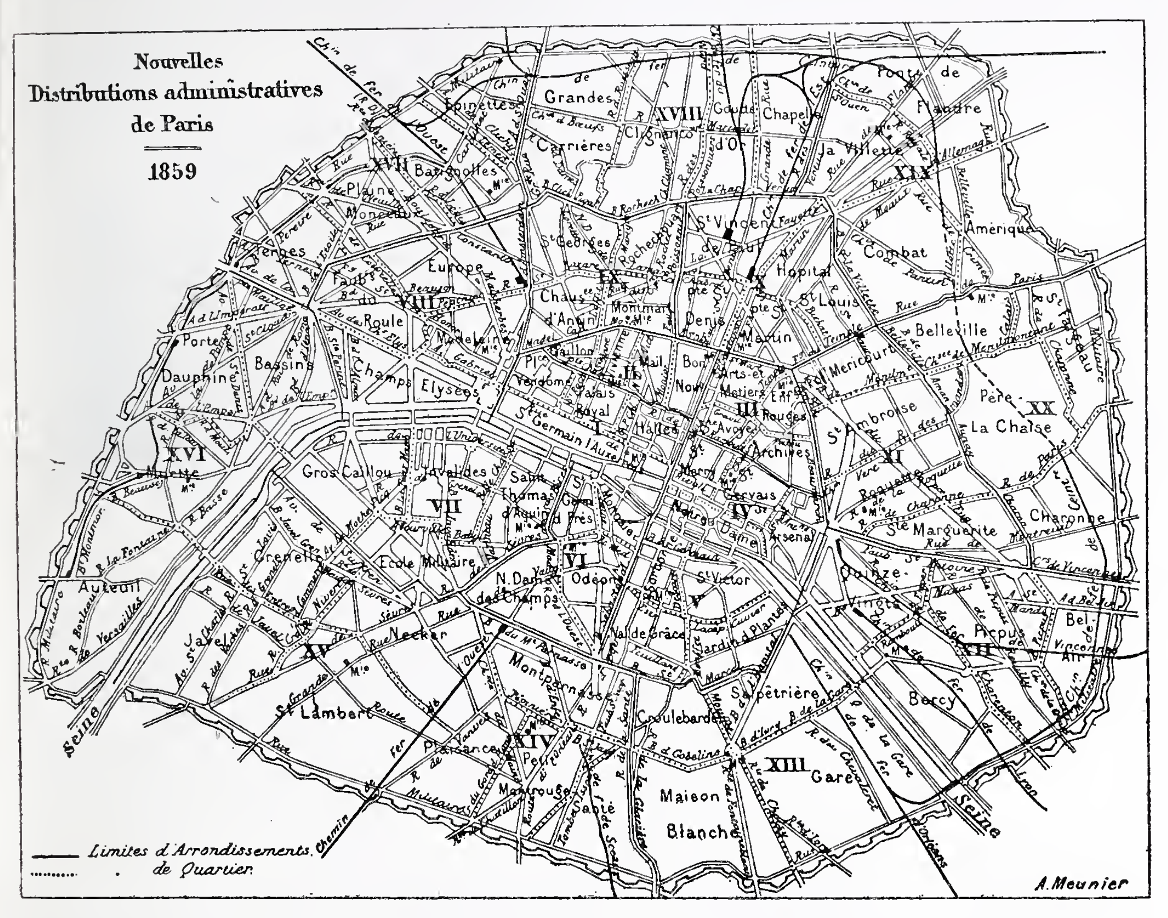
D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

ses trois... Salvator, et il les admirait avec la naïveté d'un enfant. Mais un jour, la nécessité, — bref, il alla trouver M. Emile Pereire et lui dit :

— Il faut que je vous vende mes trois Salvator.

M. Pereire s'empressa de les acheter. Deux ou trois jours après, il se rencontra avec un ami du grand poète.

— Connaissez-vous les trois tableaux que j'ai achetés à Lamartine ?



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER, D'APRÈS LES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE.

(Collection Charles Simond.)

— Si je les connais ? parbleu !

— Qu'en pensez-vous ?

— Eh ! Eh !

— Ce sont bien des Salvator ?

— Oh ! pour des Salvator, ce sont bien des Salvator.

— Ah ! dit M. Pereire, qui respire.

— Mais, reprend l'autre, des Salvator de la première manière...

— Et cette manière-là ?

— Ce n'est peut-être pas la bonne.

En définitive, M. Pereire a placé les Salvator dans un musée spécial — au grenier.

(*Le Figaro.*)

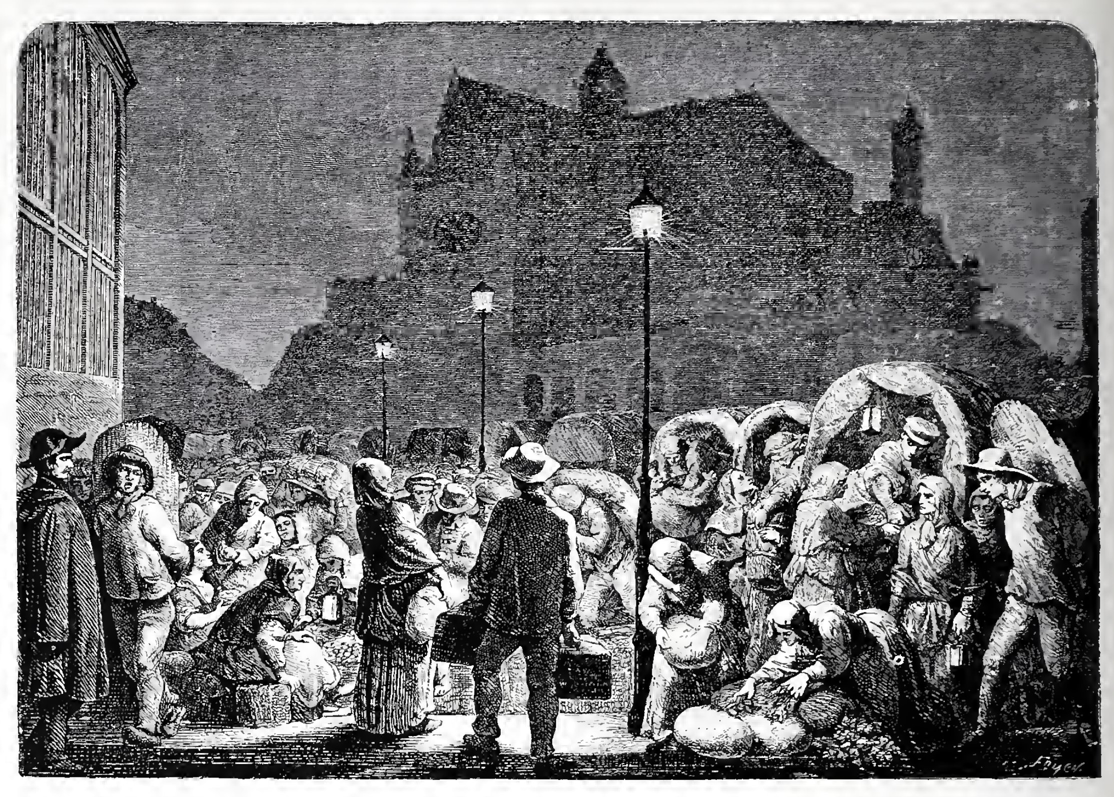
L'Académie de Médecine et le docteur Noir.

(29 mars.)

Le jugement définitif du grand procès qui passionnait l'opinion publique a été rendu le 29 mars, de la façon la plus officielle, dans une séance de l'Académie de Médecine. Le sieur Vriès, dit le *docteur Noir*, a été condamné à l'*unanimité* par l'assemblée savante, sur un rapport du célèbre docteur Velpeau, que le *docteur Noir* avait lui-même accepté pour son juge, et qui, instruction faite du procès, est devenu son accusateur.

Et, bien que la condamnation de l'Académie ait un caractère passablement flétrissant pour le docteur Noir, nous doutons fort que celui-ci en appelle, car voici en quels termes le *Journal des Débats*, en rendant compte de la séance académique, apprécie le rapport qui a décidé le verdict : « C'est, dit-il, un rapport fort bien fait, très mesuré et qui ne souffre point de réplique sur les résultats officiellement constatés du traitement de M. Vriès. »

Citons tout de suite les conclusions du rapport



APPROVISIONNEMENT DE PARIS. — ASPECT DES HALLES, PRÈS SAINT-EUSTACHE.
Reproduction d'une gravure sur bois. — (Collection G. Hartmann.)

de M. Velpeau. On va juger si elles sont assez accablantes pour le docteur Noir:

« 1° L'antidote du cancer, dit M. Velpeau, n'est pas encore trouvé, et il n'y a malheureusement pas d'illusion possible à ce sujet;

« 2° M. Vriès n'a guéri aucun des cancers traités par lui sous nos yeux;

« 3° Tous les cancéreux de nos salles sont de plus en plus mal, à tel point que plusieurs d'entre eux ne tarderont pas à succomber;

« 4° *M. Vriès n'a jamais guéri aucun cancereux nulle part, il ne le peut;*

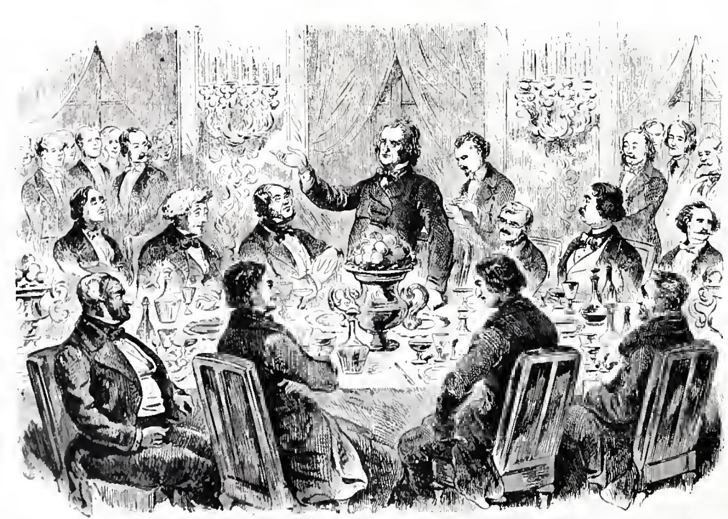
« 5° Les remèdes employés par M. Vriès, insignifiants et sans action sérieuse sur l'économie, sont des substances presque inertes qui se *trouvent dans toutes les pharmacies* éloignées des régions tropicales et de la végétation des Indes.

« Les analyses qui en ont été faites par MM. Miallec, Robin, Ossian, Henri Regnault, le prouvent sans réplique. »

M. Velpeau dit plus loin que le docteur Noir « n'a aucune idée de ce que c'est qu'un cancer, ni de l'examen des malades ».

Enfin M. Velpeau termine son rapport en déclarant que cette affaire était « bien plus digne des *verges* du *ridicule* ou de la *police* que d'un examen scientifique sérieux ».

Le célèbre chirurgien énumère les faits qui ont motivé ses convictions sur ce sujet. Ils ne lui donnent que trop surabondamment raison.

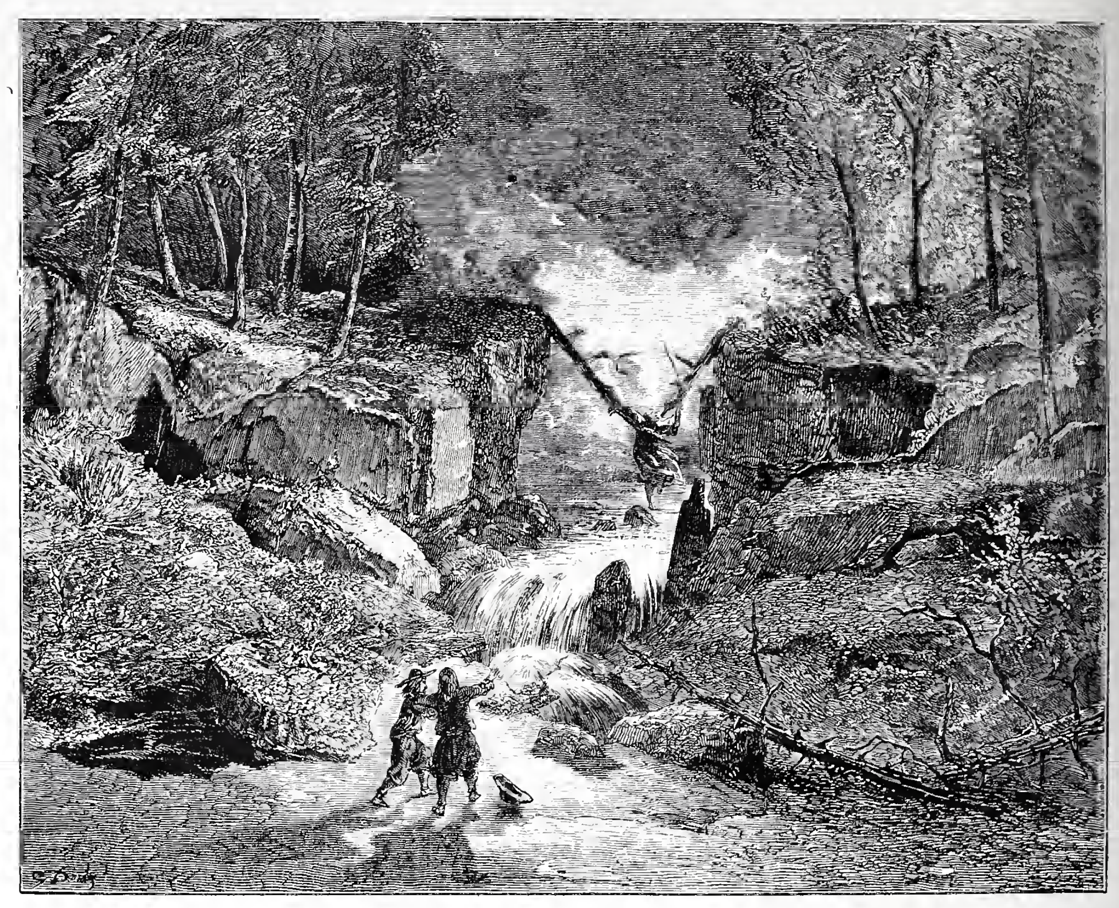


BANQUET DES ÉCRIVAINS ET ARTISTES DRAMATIQUES FRANÇAIS A L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE, PRÉSIDÉ PAR M. LE BARON TAYLOR.
Dessin de MARCELIN. — (Collection G. Hartmann.)



1. Samson. — 2. Regnier. — 3. Provost. — 4. Bressant. — 5. Geffroy. — 6. Beauvalet. — 7. Got. — 8. Monrose. — 9. Maubant. — 10. Maillart. — 11. Delaunay. — 12. Leroux. — 13. Talbot. — 14. A. Brohan. — 15. D. Fix. — 16. Judith. — 17. Nathalie. — 18. Favart. — 19. Bonval. — 20. M. Brohan. — 21. G. Dubois. — 22. E. Guyon.

Groupe exécuté d'après des documents de 1859. — (Bibliothèque nationale.)



THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — LE PARDON DE PLOERMEL : LA FOLLE TOMBANT DANS LE TORRENT (ACTE II, SCÈNE DERNIÈRE).
D'après une gravure de 1859. — (Bibliothèque nationale.)

Le cabaret du « Lapin-Blanc » en 1859.

Eugène Sue, notre célèbre romancier, nous a dépeint, il y a près de vingt années, l'intérieur de cette fameuse maison du *Lapin-Blanc*, située rue aux Fèves, dans la Cité.

La maison du *Lapin-Blanc* se ferme maintenant à dix heures du soir; la police n'a plus l'occasion d'y venir exercer sa rigueur et ses arrestations. Cette cantine de l'indigence est plus morale peut-être que les maisons de jeu et certaines sociétés en commandite; elle a pour propriétaire actuel le père *Mauras*, né à Bordeaux vers 1783, et qui réunit les qualités et les défauts du présomptueux Bordelais.

La consommation presque exclusive du *Lapin-Blanc* consiste en vins de Bordeaux d'une nature louche et hyperbolique, en bière à quatre sous le verre, et dans les jours de somptueuses ripailles, quand un ouvrier chaudronnier ou corroyeur est embauché, on obtient quelquefois de la munificence du travailleur du champagne des Batignolles à 22 sous la bouteille.

L'eau-de-vie pure de betterave règne en souveraine dans ce singulier Eldorado; il serait difficile de la détrôner; les habitués l'adorent à l'exclusion du vrai cognac. Le père Mauras préside en patriarche aux joies et aux peines de son établissement.

Ce vieillard original, doué d'un esprit naturel et d'une petite érudition, est presque poète : « Je fais des bouts rimés, dit-il avec abandon : je sais l'orthographe, mais je ne connais pas bien les règles de la versification. »

Or, il monte souvent sur son cheval Pégase, et voici quelques échantillons de ce qu'on lit sur les murs moisis de sa buanderie : nous copions textuellement au hasard :

Lapin-Blanc, que tu m'amuse!
Tes mystères sont charmants:
Quand je suis dans ta cambuse,
J'éprouve mille agréments.

Illustre chiffonnier, quand tu trinques à la ronde,
Tu dis que ton état est le plus propre du monde:
Comme de ton réduit, tu t'en fais un manoir,
Tu es donc philosophe sans le savoir.

La Maison du Lapin-Blanc,
(brochure-réclame publiée en 1859.)

DÉCORS DE FAUST. — IIIe ACTE.
D'après la maquette. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

L'histoire de la chanson : "les Bottes à Bastien".

Un jour, ou plutôt un soir, à Valentino ou à Barthélemy, un jeune *rapin* dansait le quadrille des *Lanciers* en faisant vis-à-vis à un jeune commis mercier qui d'ordinaire ne brillait pas (à ce qu'il paraît) par le luxe de sa chaussure : ce soir-là, le susdit commis mercier avait pourtant chaussé de superbes bottes vernies ; son vis-à-vis s'écria stupéfait : *Ah! il a des bottes, Bastien!* Et les jeunes gens qui entendirent cette exclamation improvisèrent *séance tenante*, sur l'air que vous connaissez, le refrain que *l'on connaît trop,* le tout sans s'occuper des règles de



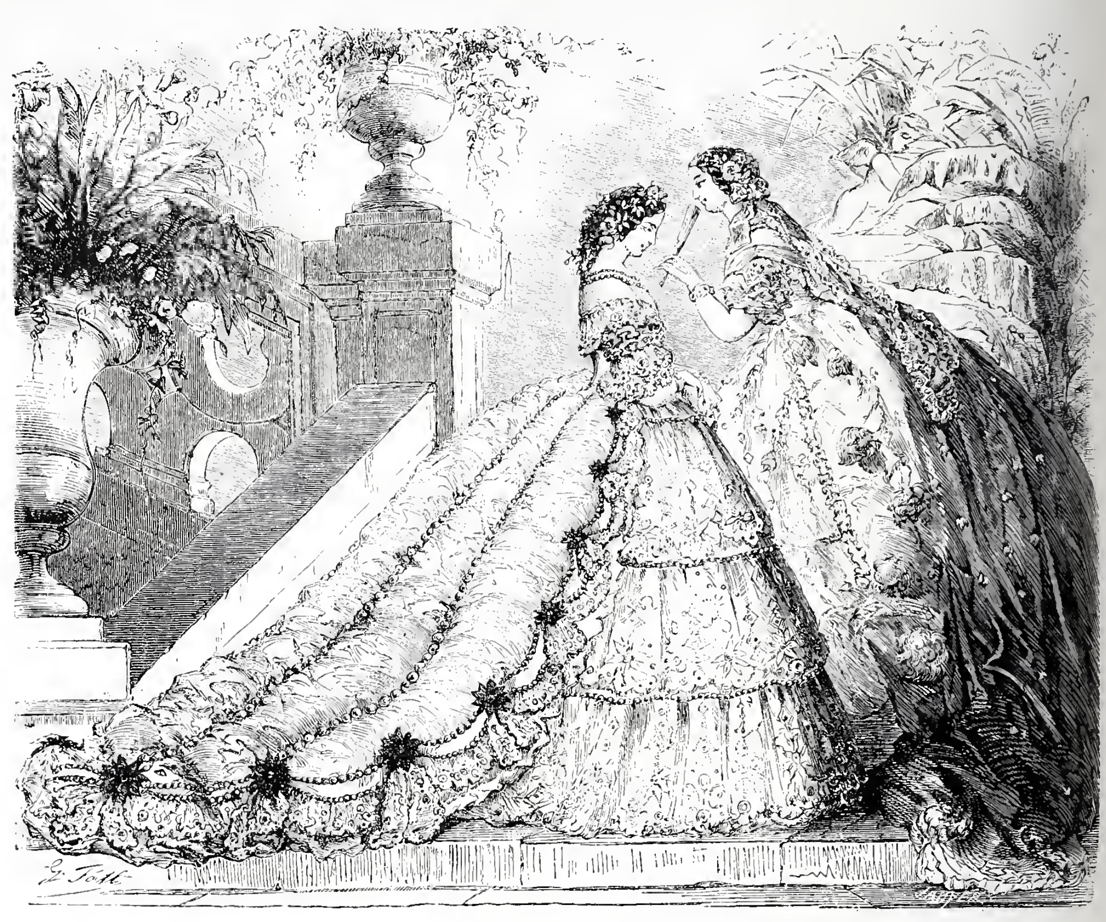
FAURE (DE L'ACADÉMIE DE MUSIQUE).
D'après un portrait. — (Bibliothèque de l'Opéra,)



COSTUME DE MÉPHISTO « DANS FAUST ».
(Bibliothèque de l'Opéra.)

la versification, bien entendu. Cette improvisation eut un succès fou dans les bals publics, et il y avait déjà quelque chose comme trois mois que les *gamins* hurlaient cette *ineptie* dans les rues de Paris, lorsque M. Durand, éditeur, rue Jacques-de-Brosse, 10, me pria de *coudre* quelques couplets à ce refrain qui était chanté par tout le monde et qui n'appartenait à personne. Je fus assez *coupable* pour signer cette *erreur lyrique* qui s'est, *en dépit du bon sens*, vendue à près de 300,000 exemplaires.

Alexis Dalès.



MODES DE 1859.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Une soirée au Casino de la rue Cadet.

(14 septembre.)

Le Casino de la rue Cadet a donné ce dernier mercredi sa fête de réouverture. La foule était compacte. C'est à peine si, du haut de leurs portraits (ces fameux portraits dont on a tant parlé), Mme de Staël, Mme d'Abrantès et cette excellente Mme Campan ont pu admirer à leur aise les grands écarts de Marguerite la Huguenote et d'Alise la Provençale — la Mogador et la Pomaré du jour. Marguerite la Huguenote — qui, sous le nom distingué de *Rigolboche*, a fait cet été courir tout Paris au petit théâtre des Délassements où l'administration de M. Sari avait utilisé ses talents chorégraphiques — Marguerite est une petite blonde à la figure pleine, au teint coloré, à la bouche souriante. Sa coiffure à la chinoise et la simplicité de sa mise révèlent la préoccupation de l'artiste qui ne veut pas être gênée.

En sa qualité de méridionale, la seconde donne beaucoup plus au luxe apparent de la toilette. C'est une brune pâle à la face légèrement osseuse, à la physionomie sombre, à l'œil tragiquement enfoncé. La gravité de cette tête fait encore ressortir l'*andalou* de ses pas, qui se distinguent par des *effets* de jambes parfois surprenants.

C'est un tout autre caractère que celui de la danse de sa rivale; celle-ci est merveilleuse de grâce, de souplesse et d'imprévu, s'adressant moins à l'imagination qu'aux yeux de la galerie. Ses ronds de bras, de tête et de jambes se combinent et se pressent comme des éclairs.

La danse est pour *Rigolboche* un apostolat qui la détache complètement du monde.

(*Revue anecdotique.*)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1859

Janvier.

1er. — **Réception aux Tuileries** à l'occasion du premier jour de l'an. Quelques paroles adressées par l'Empereur à M. de Hubner, ambassadeur d'Autriche, sont accueillies avec inquiétude et interprétées comme un indice d'une rupture prochaine.

9. — Alphonse Duchesne publie dans *le Figaro* un article, « les Mélancoliques de brasseries »,pour défendre contre Sarcey les romantiques et les bohêmes.

11. — **Banquet** offert chez Brébant par les artistes français pensionnés par la cour de Russie (Bressant, Alexandre Michel, Fuchs, etc.) **au général Guedeonoff**, ancien directeur du Théâtre-Français à Saint-Pétersbourg.

13. — **Départ du prince Napoléon** pour Turin.

20. — Concert donné, salle Herz, par **Henri Ketten**, jeune pianiste de dix ans.

29. — **Banquet des anciens élèves du collège Sainte-Barbe-Rollin**, dans les salons des Frères Provençaux, sous la présidence de Defauconpret.

Février.

3. — **Entrée officielle du prince Napoléon** et de la princesse Clotilde (qu'il avait épousée le 30 janvier). Fête aux Tuileries.

4. — Ouverture du Casino de la rue Cadet.

7. — **Ouverture de la session législative.**— Le conseil municipal de la Villette proteste contre les projets d'annexion de cette commune à Paris.

9. — **Inauguration de l'hôtel Pereire,** rue Royale.

10. — Soirée chez M. Ferdinand de Lesseps avant son départ pour l'Égypte.

14. — **Fête offerte par la Ville de Paris** à l'Hôtel de Ville **au prince Napoléon** et à la princesse Clotilde.

16. — **Arrêté** du ministre d'État **instituant un diapason uniforme** pour tous les théâtres et établissements musicaux de France. L'étalon prototype est déposé au Conservatoire de musique.

25. — **Inauguration de l'hôtel Pontalba.**

28. — Cérémonie aux Tuileries pour le **dépôt de l'acte de mariage du prince Napoléon.**

Mars.

3. — **Pose de la première pierre de l'église russe,** rue de la Croix-du-Roule (aujourd'hui rue Daru).

17. — **A l'Académie française, réception de Victor de Laprade.**

27. — Réception par l'Empereur des membres de la mission envoyée par Négoucie, roi du Pégo.

29. — **A l'Académie de médecine,** à la suite d'un rapport de Velpeau, **condamnation des méthodes du docteur Noir,** pour la guérison du cancer. (Un chroniqueur assure à ce propos qu'il ne reste au docteur Noir qu'une ressource : la fondation d'un café-cancer).

Avril.

1er. — Bal travesti chez Offenbach, rue Laffite, 11.

19. — **Séance donnée** dans les salons de l'hôtel du Louvre, au bénéfice de l'œuvre de Notre-Dame-des-Arts, **par le poète Jasmin.**

20.— **Ouverture du Salon.— Condamnation du vicomte de Beaumont-Vassy,** officier de la Légion d'honneur, ancien prefet, à deux années d'emprisonnement et 3.000 francs d'amende, pour escroquerie (formation d'une société qui devait exploiter des mines de salpêtre et n'avait exploité que les actionnaires).

30. — Vote par le Corps législatif de la loi **d'emprunt de 500 millions** (pour la guerre contre l'Autriche). — **Réouverture de l'Hippodrome** par une fantaisie équestre : *Riquet à la Houppe.*



A. BARTHÉLEMY.
Poète (1796-1867.)



PRÉVOST-PARADOL.
Publiciste
(1829-1870.)



Mlle DESBORDES-VALMORE.
Poète (1787-1859.)



ÉMILE DESCHAMPS.
Poète
(1791-1871.)



CHANGARNIER.
Général (1793-1877.)



MAXIME DU CAMP.
Littérateur (1822-1894.)

Mai.

3. — Proclamation de l'Empereur au peuple français, faisant connaître les motifs et le but de la **guerre contre l'Autriche.** — Décret nommant l'Impératrice régente. — Pose de la première pierre de l'église de Notre-Dame de Clignancourt.

5. — **Changement de ministère** : le duc de Padoue, ministre de l'intérieur; le maréchal Randon, ministre de la guerre.

10. — **L'Empereur quitte Paris** pour se rendre à Gênes.

15. — **Clôture de l'emprunt de 500 millions** (capital souscrit : 2 milliards 300 millions.

21. — **Ouverture du concert des Champs-Élysées** (plus tard concert Besselièvre).

22. — A l'Opéra-Comique, pendant la représentation, tentative de suicide d'une jeune fille qui essaie de se jeter de la deuxième galerie dans le parterre.

Juin.

2. — Arrêté du ministre de l'agriculture ouvrant près de Paris, pour le 15 juillet, un concours spécial de machines à moissonner.

5. — Des salves d'artillerie tirées aux Invalides à huit heures du soir annoncent la **victoire de Magenta.** Les rues sont pavoisées. Le général **Mac-Mahon** est nommé **maréchal de France** et reçoit le titre de duc de Magenta.

7. — *Te Deum* à Notre-Dame en actions de grâces de la victoire de Magenta.

24. — Jugement du tribunal correctionnel qui condamne vingt-six prévenus pour immixtion dans les fonctions d'agents de change sous la dénomination de *coulissiers.*

25. — Une dépêche de l'Empereur annonce la **victoire de Solferino.** — Le général Niel est nommé maréchal de France.

Juillet.

19. — **Retour de l'Empereur à Saint-Cloud.**

29. — **Incendie du théâtre du Pré-Catelan.**

Août.

11. — **Consécration de la nouvelle église Saint-Jean-Baptiste à Belleville.**

14. — **Entrée à Paris des troupes revenant d'Italie.** Cent mille hommes defilent de dix heures à trois heures. Nombreux arcs de triomphe parmi lesquels celui de la place de la Bastille, qui représente la façade du dôme de Milan. L'Empereur reçoit les troupes place Vendôme. Grand enthousiasme. Des fenêtres sont louées 600 francs et certains balcons de 1,500 à 2,000 francs. Le soir, banquet offert par l'Empereur au Louvre aux généraux revenant d'Italie.

15. — **Inauguration du pont Solférino, du square Louvois.**

Septembre.

1er. — Premier numéro du journal *l'Opinion nationale,* fondé par Adolphe Guéroult.

14. — **Réouverture du casino de la rue Cadet** et des Concerts de Paris.

Octobre.

1er. — **Soirée dans l'atelier de Courbet,** rue d'Hautefeuille. Représentation de *Monsieur et Madame Durand,* par Fernand Desnoyers (comédie refusée au théâtre de l'Odéon). Symphonie de Haydn exécutée sur la contrebasse, par Champfleury, etc. — Un arrêté de l'Impératrice Eugénie règle les heures de récréation et de travail des enfants des salles d'asile.

7 et 8. — A l'Hôtel des ventes, vente du mobilier de Régina Forli, ancienne actrice de l'Opéra.

22. — Réception à Saint-Cloud par l'Empereur d'une députation du Conseil d'administration de la **Compagnie pour le percement de l'isthme de Suez.**

28. — A deux heures du matin, **incendie de la**

grande salle des séances du Sénat, au Palais du Luxembourg.

Novembre.

2. — A la Chambre des députés, rapport d'une commission nommée par le Cercle de la librairie (Delalain, Masson, Chaix, Morizot, Michel Lévy, Charpentier) contre **le monopole de la vente dans les gares** accordé à la maison Hachette.

19. — Décret fixant **la taxe locative** proportionnelle dans l'intérieur de Paris.

Décembre.

14. — **Bal** donné à **l'Opéra** par le Comité de la caisse des pensions et retraites des artistes et employés du théâtre de l'Opéra. (Recette : 92,000 francs.)

10. — **Réception par l'Empereur du prince de Metternich**, ambassadeur d'Autriche.

26. — Une **statue de Chateaubriand** est placée dans le vestibule du palais de l'Institut.

Monuments et Fondations.

Achèvement du **grand égout collecteur**, — du **pont Solférino**. — du **square Louvois**, — de la **gare de Vincennes** pour le chemin de fer de Vincennes, de **l'asile du Pecq** pour les convalescentes.

Rétablissement de la **flèche centrale de Notre-Dame**. — Reconstruction du **Pont au Change** (1859-60). — Construction d'une **chapelle protestante** rue Madame (église du Luxembourg). — Restauration du **Calvaire de Montmartre**.

La Ville de Paris fait bâtir un **châlet pour Lamartine**, à Passy.

Décret (16 février) réunissant à l'ancienne ville de Paris la partie des **communes suburbaines** comprise dans l'enceinte des fortifications.

Tracé de la rue de Magenta. — **Ouverture de la rue Arago.**

Décret portant l'**effectif des pompiers** à 1,298 hommes.

Fondation de la **Société d'anthropologie.**

La vie de la rue.

Fondation (par M. Pellagot) du **Casino de la rue Cadet**, du **Concert des Champs-Élysées**.

Construction de la **Tour Solférino** sur la butte Montmartre. — Fondation du restaurant populaire **le Petit Ramponneau**, à l'angle de la chaussee Clignancourt et du boulevard de Clichy.

L'acteur Grassot devient propriétaire du café Minerve. — **Disparition** (à la suite du percement du boulevard Sébastopol) **du café d'Aguesseau** (fréquenté par les avocats). — **Fermeture du café du Divan**, rue Lepeletier, nº 3.

Émile van der Meerch et ses oiseaux savants.

Mort de **Julien, l'Homme-Protée**, et du pitre **Baptiste, dit Frise-Poulet.**

Bœufs gras de 1859 : le Père Cornet, Turin, Faust, le Bayeusain, Fanfan, Bastien.

Chansons de l'année : *Les Zouaves. Il a des bottes, Bastien !*

Beaux-Arts.

Salon de 1859 : *Portraits*. par Winterhalter — Dubufe. — Paul Baudry — *Portrait d'Alexandre Dumas fils*, par L. Boulanger. — *Les Gladiateurs* — *Mort de César*, par Gérôme. — *Une Arrestation sous la Terreur*, par J. Gigoux. — *Les Bravi*, par Meissonier. — *Vue des environs d'Honfleur*, par Français. — *Le Rappel des Glaneuses*, par Jules Breton. — *L'Art chrétien*, par Chatrousse. — *Napoléon Ier*, par F. Guillaume.

Exposition des œuvres d'Ary Scheffer.

Concerts du Conservatoire : 9 et 23 janvier, 6 et 20 février, 6 et 20 mars, 3, 10, 17 et 22 avril.

Concerts de Mlle Louise Krolikouska.

La vie littéraire.

Victor Hugo : *La Légende des siècles*.— **G. Sand** : *Elle et Lui*.— **Th. Gautier** : *Histoire de l'art dramatique en France*. — **Michelet** : *La Femme*. — **J. Autran** : *Les Poèmes de la mer*.



CHARLES GARNIER.
Architecte
(1825-1898.)



PIERRE LOISON.
Sculpteur (1816-1886.)



CH. GOUNOD.
Compositeur
(1818-1893.)



ALBERT.
Homme politique
(1815-1895.)



JÉRÔME BONAPARTE.
Roi de Wesphalie.
(1787-1860.)



FRÈRE GABRIEL.
(1810-1872.)

Paris qui s'en va et Paris qui vient, illustrations de Léopold Flameng; texte de Th. Gautier Mürger, Champfleury, etc.

Première année de *l'Année littéraire*, de Vapereau — Fondation de *l'Opinion nationale*, par Guéroult, — du *Paris-Journal*, — de *la Femme* (directrice, Mme Olivia de Bocourt), — de *la Revue européenne*. — Solar achète *la Presse* 750,000 francs à Émile de Girardin.

Le théâtre (Débuts et premières).

Théâtre-Français. — 22 janvier. **Début de Mlle Devoyod**, dans le rôle de la Fiammina. — 26 février. **Représentation de retraite de Brindeau.** — 2 mai. *Souvent homme varie*, comédie, 2 actes en vers, par A. Vacquerie. — 16 juin. **Début d'Eugène Provost**, dans le rôle d'Arnold de *la Famille Poisson*. — 22 octobre. — **Édouard Thierry remplace Empis comme directeur.** — 4 novembre. *Le Duc Job*, comédie en 4 actes, par Léon Laya (succès).

Opéra. — 4 mars. *Herculanum*, opéra en 4 actes, paroles de Méry, Hadot, Mirecourt, etc., musique de Félicien David. — 7 septembre. *Roméo et Juliette*, opéra en 4 actes, paroles de Nuitter, musique de Bellini.

Opéra-Comique. — 4 avril. *Le Pardon de Ploërmel*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Meyerbeer (succès d'estime). — 13 avril. *Le Diable au moulin*, opéra-comique en 1 acte, paroles de Cormon et Carré, musique de Gevaert (succès).

Théâtre Italien. — 16 mars. *Don Desiderio*, opéra-comique, par le prince Poniatowski. — 24 mars. **Rentrée de Tamberlick.**

Théâtre Lyrique. — 28 février. *La Fée Carabosse*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Lockroy et Cogniard, musique de Victor Massé. — 19 mars. *Faust*, opéra en 5 actes, paroles de Michel Carré et Jules Barbier, musique de Gounod (succès d'estime).

Odéon. — 30 septembre. *Le Testamemt de César Girodot*, comédie en 5 actes, par Adolphe Belot et Edmond Villetard (succès).

Vaudeville. — 28 novembre. *Les Petites Mains*, comédie en 3 actes, par Labiche et Edonard Martin (succès).

Gymnase. — 5 mars. *Un beau Mariage*, comédie en 4 actes, par Émile Augier et Édouard Foussier. — 8 août, *Risette* ou *les Millions de la mansarde*, comédie en 1 acte, par E. About et Francisque Sarcey. — 30 novembre. *Le Père prodigue*, comédie en 5 actes, par A. Dumas fils (succès).

Variétés. — 16 août. *Les Chevaliers du pince-nez*, vaudeville en 2 actes, par Grangé, Deslandes et Thiboust.

Palais-Royal. — 2 février. *Ma Nièce et mon Ours*, vaudeville en 3 actes, par Clairville et Frascati (Polydore Millaud). — 4 novembre. *Les Gens nerveux*, comédie en 3 actes, par Th. Barrière et V. Sardou (chute).

Porte-Saint-Martin. — 25 février. *L'Outrage*, drame en 5 actes, par Th. Barrière et E. Plouvier.

Théâtre Déjazet. — Mlle Déjazet prend la direction des Folies-Nouvelles, qui deviennent Théâtre Déjazet.

Théâtre de la Tour-d'Auvergne. — **Début d'Agar.**

Les morts de l'année.

Mme Lacressonnière, actrice (27 janvier). — Le peintre **Léon Benouville** (16 février). — Le mécanicien **Achille Collas** (3 mars). — L'éditeur **Charles Furne** (15 juillet). — Le philosophe **Bordas-Demoulin** (juillet). — Le physicien **Cagnard de la Tour** (juillet). — L'archéologue **A. Le Prévost** (juillet). — **Mme Desbordes-Valmore**, poète (août). — L'éditeur **Charles Gosselin** (août). — Le caricaturiste **Traviès** (septembre). — Le littérateur **Petrus Borel** (septembre). — **Paulin**, directeur de *l'Illustration* (2 novembre). — **Comte**, ancien directeur de théâtre (novembre). — Le bibliophile **Cigongne**. — Le littérateur **Privat d'Anglemont**. — Le chimiste **Poinsot**. — Le compositeur **Musard**.

RÉCEPTION A SAINT-CLOUD DES AMBASSADEURS ENVOYÉS PAR L'EMPEREUR DU MAROC.

D'après un croquis de 1860. — (Bibliothèque nationale.)

1860



Mme LA DUCHESSE D'ALBE, SOEUR DE S. M. L'IMPÉRATRICE, DÉCÉDÉE LE 16 SEPTEMBRE.

(D'après une photographie de M. DISDÉRI.)

L'ANNÉE 1860 marque une date mémorable dans l'histoire de Paris. A partir du 1er janvier, en vertu de la loi du 28 mai 1859, les limites de la ville sont reculées jusqu'aux fortifications.

Paris absorbe intégralement Auteuil, Passy, Batignolles-Monceau, Montmartre, La Chapelle, La Villette, Belleville, Charonne, Bercy, Vaugirard, Grenelle ; il s'annexe en outre d'importantes parcelles qui dépendaient de différentes communes situées en dehors de l'enceinte continue : désormais le bois de Boulogne lui appartient, avec le Jardin d'Acclimatation inauguré dans le mois d'octobre.

Paris est partagé en vingt arrondissements, divisés eux-mêmes en quatre-vingts quartiers. Son périmètre comprend une surface de 7,088 hectares et sa population dépasse quinze cent mille habitants.

Le règlement de la question italienne ne s'effectue pas aussi aisément. L'ambition de la maison de Savoie ; les protestations réitérées des Bourbons chassés de leur trône ;



REVUE DE LA DIVISION BAZAINE A SON RETOUR D'ITALIE, PASSÉE LE 6 JUIN, PAR L'EMPEREUR, DANS LA COUR DES TUILERIES.

D'après une gravure de 1860. — (Bibliothèque nationale.)

l'indignation à peine dissimulée du Saint-Père; autant de ferments de discorde dont ne saurait avoir raison la convention de Villafranca. A vrai dire, Napoléon III en a reconnu l'inanité. Aussi le gouvernement impérial inclinera vers une politique franchement italienne. Le remplacement du comte Walewski aux affaires étrangères par M. Thouvenel et la rentrée de Cavour dans le conseil de Victor-Emmanuel sont les premiers symptômes de cette orientation nouvelle. L'empereur ferme les yeux sur l'invasion victorieuse de Garibaldi dans le royaume des Deux-Siciles et sur la défaite de Lamoricière par Cialdini à Castelfidardo : cette double agression qu'a favorisée ou ordonnée Victor-Emmanuel, et dont il sera le seul bénéficiaire, n'a-t-elle pas été en quelque sorte achetée par le « retour » de la Savoie et du comté de Nice à la France?

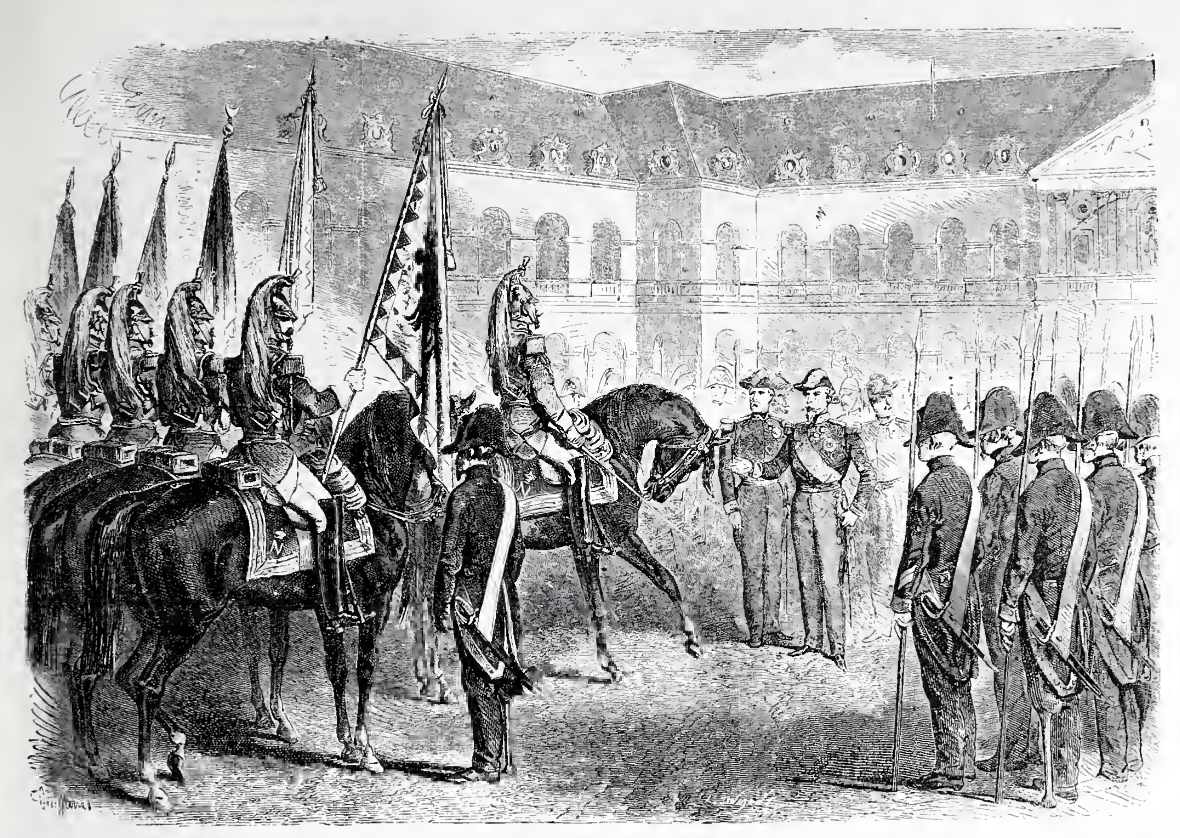
Des considérations plus chevaleresques déterminent les expéditions de Chine et de Syrie; le massacre des chrétiens en Asie exige un châtiment exemplaire. Anglais et Français combattent côte à côte. Ils forcent les passes du Peï-Ho et s'emparent de Pékin. La France intervient seule en Syrie.

Le second Empire est parvenu à l'apogée de sa puissance. Et il semble que son protagoniste veuille le proclamer à la face du monde dans le long et triomphal voyage qu'il entreprend à travers le Midi de la France et jusqu'en Algérie.

Son retour à Paris est signalé par le décret du 24 novembre 1860 qui restitue à la Chambre et au Sénat le droit d'adresse. En même temps, Napoléon III autorise le Corps législatif à discuter désormais chaque projet de loi avec faculté d'amendement. Enfin il annonce la mise à l'étude d'un sénatus-consulte qui réglera la publicité des délibérations des deux Chambres. MM. Billault, Magne et Baroche, trois ministres sans portefeuille, devront accepter la discussion des actes de l'Etat.

En présence de tant d'événements se succédant avec une si tumultueuse rapidité sur le théâtre du monde, la scène parisienne apparaît bien vide et sous un jour singulièrement pâle.

La liberté d'écrire lutte encore, mais sans succès. Après Veuillot, rudement frappé dans la suppression brutale de *l'Univers,* Vacherot est condamné à un an de prison, pour sa



LES CENT-GARDES REMETTANT AUX INVALIDES LES DRAPEAUX PRIS EN ITALIE ET LES ÉTENDARDS ENLEVÉS AUX BENI-SENOUSSI.
D'après une gravure de 1860. — (Bibliothèque nationale.)

Défense de la Démocratie. Et les allusions cinglantes, sous leurs voiles, des *Anciens Partis*, valent à leur auteur, Prévost-Paradol, un mois de prison. Il n'est pas jusqu'à l'éloquence de la chaire qui ne soit menacée. Aussi ne saurait-on s'étonner si le P. Félix, à Notre-Dame, se défend d'y « faire de la politique ». Edmond About se montre moins circonspect. Il est vrai qu'il est un champion résolu de l'idée napoléonienne; et il combat pour elle, harcelé par *le Figaro*, mais soutenu par Sarcey. Dumas père produit sans relâche, et Lamartine publie le premier volume de ses *Œuvres complètes*. Martin écrit lentement son *Histoire de France*. Baudelaire cisèle, lui aussi, mais avec quel art maladif! ses *Paradis artificiels*, tandis que Jules Noriac distille dans sa *Bêtise humaine* la quintessence de sa verve humoristique. Les frères de Goncourt font paraître successivement *les Hommes de lettres*, *les Maîtresses de Louis XV*. Champfleury porte aux nues *le Malheur d'Henriette Gérard*, le livre « réaliste » de Duranty, que nos naturalistes d'aujourd'hui considèrent comme leur ancêtre.

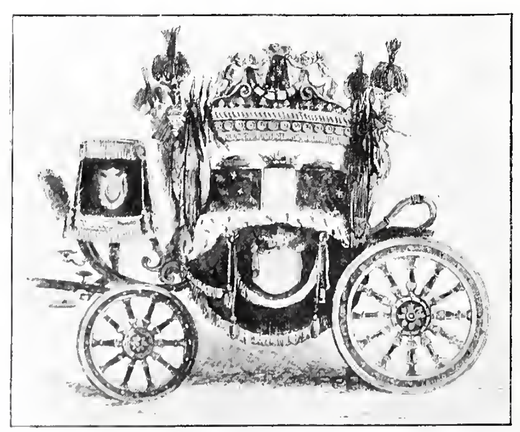
DANTAN JEUNE.
D'après une terre cuite de DANTAN.
(Musée Carnavalet.)

Le théâtre se recommande par des œuvres d'une autre variété. Les *Pattes de mouche* mettent en lumière le nom de Victorien Sardou. *Le Voyage de M. Perrichon* consacre par un éclatant succès la gloire de Labiche. Octave Feuillet est toujours l'auteur à la mode; mais sa *Tentation*, jouée au Vaudeville, et sa *Rédemption*, représentée au Gymnase, ne répondent que médiocrement à l'attente de ses admirateurs. A l'Opéra, *Pierre de Médicis*, une partition de prince, est discrètement applaudi : le joli ballet du *Papillon*, œuvre commune de Taglioni, Saint-Georges et Offenbach, révèle une nouvelle étoile, Emma Livry. Deux pièces populaires, *le Bataillon de la Mo-*

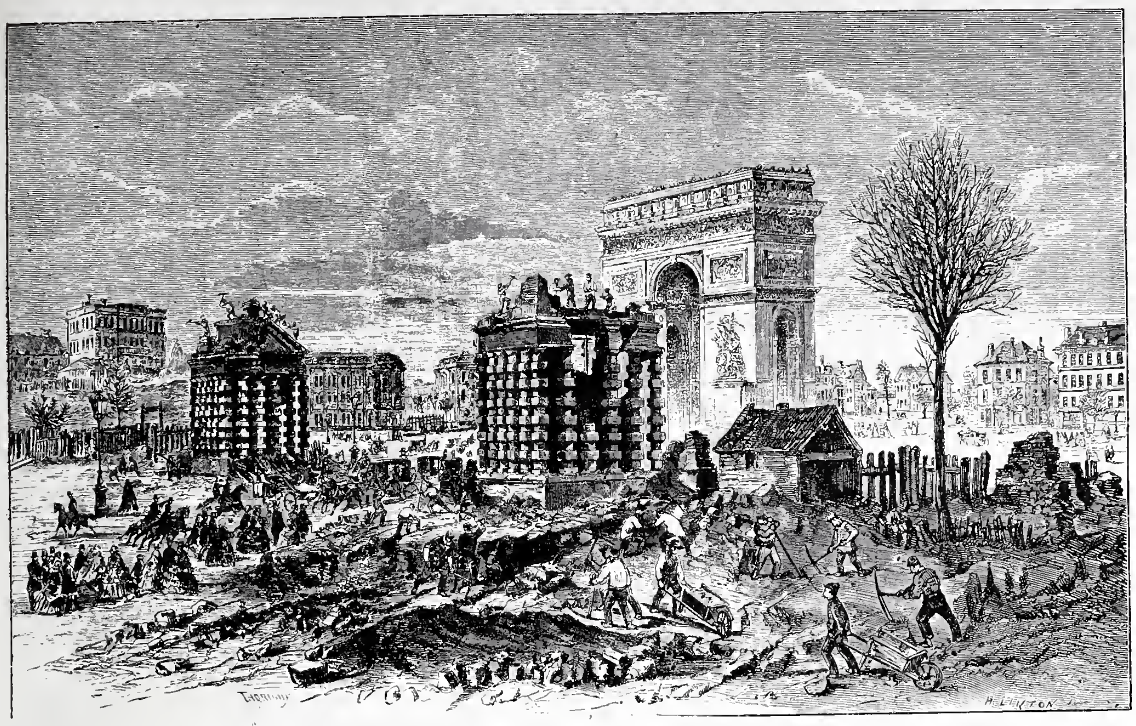
FUNÉRAILLES DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLÉON.
Reproduction d'une gravure sur bois. — (Bibliothèque nationale.)

selle et *la Petite Pologne*, signée par Lambert Thiboust et Blum, font la fortune de la Porte-Saint-Martin et de la Gaieté; mais de tous les théâtres du boulevard, les plus favorisés sont encore le Cirque avec la féerie de Clairville, *la Poule aux œufs d'or*, et les Variétés avec la pièce fantastique de *la Fille du diable*, si... diaboliquement enlevée par Judic Fereyre, par Christian et Raynard. Ce commencement du *snobisme* boulevardier, devenu aujourd'hui endémique, caractérise suffisamment une époque, où le *Fidelio* de Beethoven chanté par Mme Pauline Viardot, où la mort de Raffet, le dessinateur génial, du savant naturaliste Duméril, du grand peintre Decamps laissent la population indifférente. Par contre, l'apparition d'Isabelle le bouquetière du Jockey-Club, les pirouettes de Rigolboche au Casino, la pompe funèbre du roi Jérôme alimentent les échos mondains de la presse. Et que dire du très sérieux assaut donné à la crinoline, qui reste inébranlable? C'est aussi, comme le répètent à satiété tous les chroniqueurs, qu'elle a pour protectrice la plus grande dame de France.

Paul d'Estrée.



CHAR FUNÈBRE DU PRINCE JÉRÔME.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)



DÉMOLITION DES BARRIÈRES DE PARIS. — PHYSIONOMIE DE LA PLACE DE L'ÉTOILE.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Un Compliment de Plateau et Georgin, tambours de la Garde nationale.

GARDE NATIONALE DE PARIS

2e Bataillon.
2e Subdivision.
7e Compagnie.

Paris, le 1er janvier 1860.

Quel bonheur! Aujourd'hui le nouvel an commence!
Mais plus souvent devrait revenir ce beau jour,
Ce jour, le roi des jours, que Dieu, dans sa clémence,
Fit pour le confiseur, l'enfant et le tambour.
Aussi, dès le matin, fidèle à sa consigne,
Effaçant en blancheur le fourniment du cygne,
Frisé, ciré, brossé, ficelé, retapé,
Au seuil du grenadier le tambour a frappé.
Le grenadier du lit se lève, ouvre la porte,
Et de Blondin voyant l'équivoque billet,
L'accueille par ces mots que tout tambour connait :

« C'est une garde encor! Que le diable l'emporte!!! »

— « Rassurez-vous, Monsieur; je viens tout simplement
« Vous offrir de nos vœux l'annuel compliment. »

Le grenadier sourit, accepte et daigne lire :

« Ce sont des vers, je crois?... *Pas de charge*, tambour!...
« As-tu compris, Blondin, ce charmant calembour ? »

Mais Blondin suit son rôle; il dit, tâchant de rire :

« Le *tambour* obéit à sa *vocation.*
« Il est si *fort* sur la versification,
« Qu'aux vulgaires tapins il délaisse la prose;
« Près de lui, Lamartine aurait la bouche close...
« Mon collègue, Brunet, m'a dit hier encor
« Qu'Apollon de l'Olympe était tambour-major... »

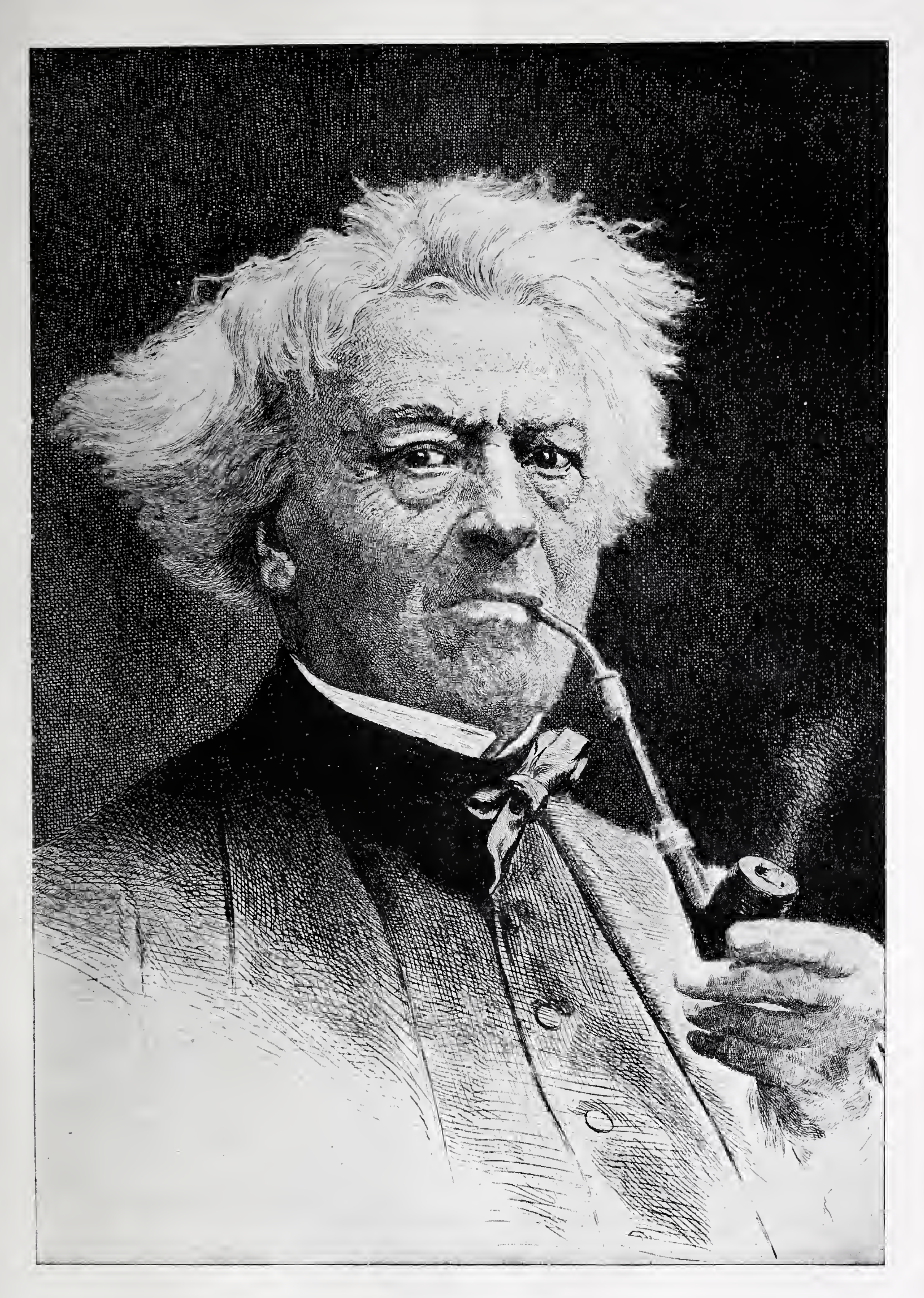
Mais, pardon, brigadier, je sens que je divague.
Tous ces bouts rimés-là, c'est une simple blague.
Si nous parlons en vers (ici nous sommes francs),
C'est pour vous soutirer à chacun quelques francs.
Notre zèle est en hausse et notre bourse en baisse.
De nos pauvres tambours daignez remplir la *caisse;*
Sans crainte, jusqu'aux bords, Messieurs, remplissez-la;
Que l'on n'entende plus ni le *ra* ni le *fla*,
Enfoncez le rappel, et que notre baguette
Se brise en vains efforts sur la caisse muette.
Nous ne méritons pas ce généreux secours.
Merci, merci, Messieurs. Aussi (que Dieu nous damne!)
Nous vous appartenons : à vous, et pour toujours,
Nos cœurs, nos pieds, nos corps, jusqu'à notre peau [d'âne.

Et nous avons signé :

PLATEAU et GEORGIN



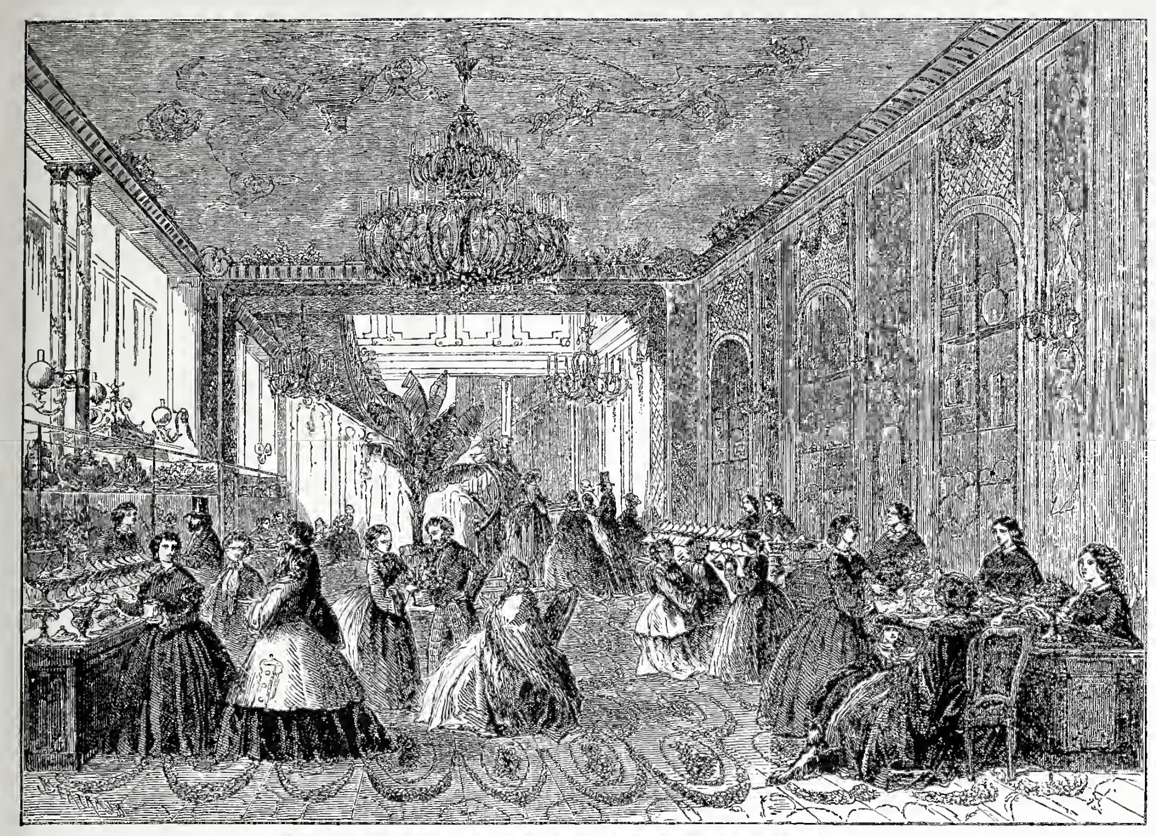
GRAND ESCALIER DES TUILERIES LE SOIR DU BAL DONNÉ A LA COUR, LE 19 FÉVRIER.
D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)



CAMILLE COROT

D'APRÈS UN PORTRAIT DE BOCOURT

(Collection de *l'Art*)



MAGASINS DE M. SIRAUDIN, CONFISEUR.
D'après une gravure de 1860. — (Collection G. Hartmann.)

Le Concours général de 1860 (1)

PIÈCE CONTRE LE PRINCE JÉROME
PAR JACQUES RICHARD

Vous n'avez pas compris qu'il eût été plus sage
De laisser reposer cet homme en son tombeau ?
Vous voulez que, prenant cette vie au passage,
La muse de l'histoire y porte son flambeau;

Vous n'avez pas compris qu'au temps où du suaire
L'Italie en grondant veut secouer les plis,
Et se rappelle enfin le sublime ossuaire
Où tous ses vieux héros dorment ensevelis;

Qu'au temps où les enfants du grand Caton d'Utique
Se lèvent de nouveau pour les libres combats,
Et vont du sol sacré de la patrie antique
Chasser avec mépris Mastaï et Bomba,

Il aurait mieux valu, pour votre gloire, élire
Un homme au bras robuste, un homme au cœur hardi,
Et puisqu'il fallait mettre entre nos mains la lyre,
Y faire au moins vibrer ton nom, Garibaldi !...

Vous ne comprenez pas que nos veilles muettes
Ont de chacun de nous fait un républicain,
Que nous supportons mal nos fers, que nos poètes
Ce sont les Juvénal, les Hugo, les Lucain !

Vous n'avez pas compris que pour les jours prospères
Nous réservons nos chants avec un soin jaloux;
Qu'il en est parmi nous, peut-être, dont les pères
Furent crucifiés par vos maîtres, à vous;

Que nous attendons tous, le cœur plein d'espérance,
L'heure si désirée et si lente à venir,
L'heure du grand réveil, l'heure sainte où la France,
Elle aussi, du passé, voudra se souvenir !

Non ! vous vous êtes dit au fond de votre chambre:
« Ils chanteront ! » Vieillard, vous vous trompez : allez;
Faites chanter la France aux fers le deux décembre,
Mais que ce ne soit pas par des fils d'exilés.

Donc, à propos d'un toit effondré qui s'écroule,
D'un débris surnageant qui tombe au fond de l'eau;
A propos d'un zéro disparu de la foule,
Il faut parler de vous, ô morts de Waterloo !

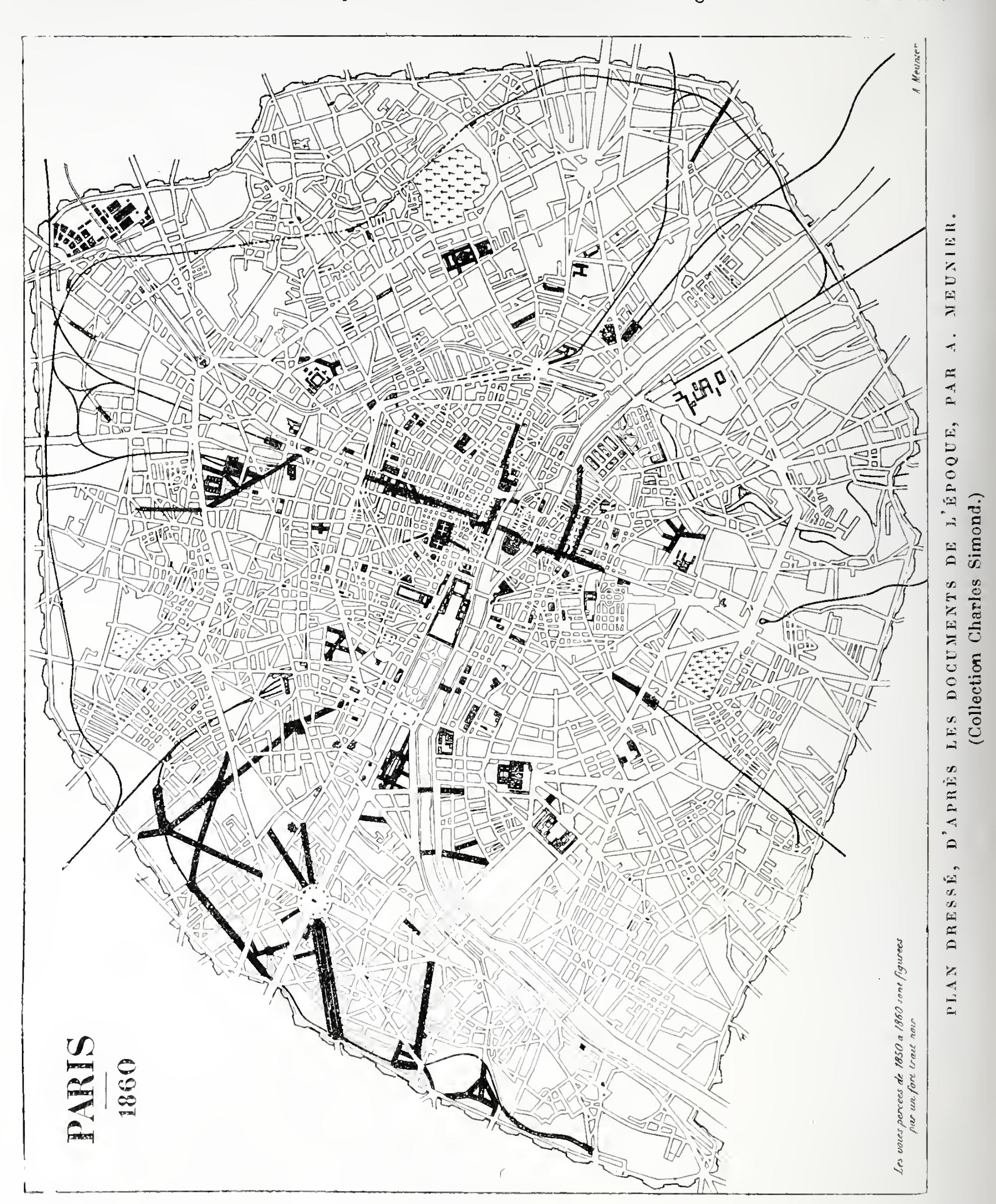
Il faut parler de vous parce qu'un vain fantôme
Vivant à peine hier pourrit sinistre et seul !
Il faut aller troubler, à propos d'un Jérôme,
La paix de votre gloire et de votre linceul !

O morts de Waterloo ! dormez dans la poussière;
Héros, ne rouvrez pas vos yeux inanimés:
Il n'est rien de commun entre votre âme altière
Et ce vieillard impur. O grands vaincus, dormez !

(1) Le sujet du concours était l'éloge en vers latins du prince Jérôme Bonaparte, ancien roi de Westphalie, qui venait de mourir le mois précédent. — L'élève Jacques Richard, républicain convaincu, rédigea la composition en vers français, et eut l'audacieux courage de remettre au professeur la pièce reproduite ici. — Elle lui valut son expulsion immédiate des bancs de l'Université.

Vous serviez un tyran; — l'histoire en tiendra compte; —
Mais à la mort, joyeux, vous couriez à grands pas.
Nous qui, portant ce joug, marchons droit à la honte,
A votre souvenir nous n'insulterons pas.

Et s'il faut au vieux roi qui dort aux Invalides,
Vieux fou qu'hier encore sa maîtresse battait,
Quelques vers bien frappés, quelques hymnes splendides,
Nous en laissons la gloire à monsieur Belmontet!



PLAN DRESSÉ, D'APRÈS LES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE, PAR A. MEUNIER.
(Collection Charles Simond.)

Paix aux cadavres! paix aux tombeaux! Qu'on nous laisse,
Nous recueillant dans l'ombre et dans l'obscurité,
Préparer à l'écart, sans honte et sans faiblesse,
Le long enfantement de notre liberté.

Qu'on nous laisse rêver aux hautes aventures;
Nous sommes. dédaigneux des tyrans triomphants,
Cités de l'avenir, républiques futures,
Vos premiers citoyens et vos premiers enfants!

Le Grand-Seize du Café Anglais.

On appelait ainsi le salon n° 16 du café *Anglais*, dont les fenêtres donnaient sur le boulevard et sur la rue Marivaux. C'est là qu'avaient coutume de se réunir après le spectacle les aimables viveurs de Paris. A minuit, tous les soirs, il y avait un souper servi pour ces messieurs et pour les dames qui venaient les visiter. Après le souper

on faisait un baccara qui se prolongeait souvent jusqu'à neuf heures du matin.

Je ne commets aucune indiscrétion, je ne fais aucune brèche au mur de la vie privée en donnant les noms des assidus du *Grand-Seize*. Il y avait là le joyeux duc de Gramont-Caderousse, le prince Paul Demidoff, le jeune duc de Rivoli, le prince d'Orange, le marquis de Modène, le prince d'Aremberg, le prince Lubomirsky, Bryan, Paskewitch, Nariskine, Daniel Wilson, le vicomte de Merlemont, Espeletta, de Rennepont, le baron d'Auriol, d'Hérisson, le baron Bartier et le prince Galitzine, le plus Français de tous les Russes. Ils venaient faire là ce qu'avaient fait leurs pères dans leur jeunesse, et ce qu'à leur tour leurs fils feront un jour.

Le duc de Gramont-Caderousse était le plus franc viveur qu'on pût voir. Ce n'était pas un fanfaron de gaieté; c'était un gai, insouciant, amoureux du plaisir, et sachant jeter l'argent par les fenêtres, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Il était élégant et aurait très bien porté la culotte courte, l'épée en verrouil et l'habit pailleté. Il mourut très jeune, après avoir fortement écorné une grande fortune, savouré tous les plaisirs et commis toutes les sottises qui sont permises en ce monde. Il succomba à une affection de poitrine dont il avait été chercher en vain la guérison en Egypte. Il fut veillé à son dernier moment par son ami le général de Galliffet, qui sut être tout à la fois un lion pour le courage sur le champ de bataille et une sœur de charité pour la douceur au lit d'un malade.

Paul Demidoff était beau et digne d'être aimé pour lui-même, mais il n'en fut rien et les dames lui coûtèrent très cher.

M. de Modène était et fut toujours une figure très originale. S'il y a des sots qui ont le tort d'écrire, il y a, par contre, des gens d'esprit qui ont le tort contraire. Modène est de ce nombre. J'ai lu très souvent dans les journaux des mots exquis qu'il avait faits dans les couloirs de théâtre, aux premières représentations.

Il n'a jamais réclamé. C'est lui qui, voyant au Gymnase Mlle Jane Granier si mal jouer, contre son habitude, le rôle de Fronsac, dans *les Armes de Richelieu*, s'écriait: « Mais ce n'est pas Richelieu, c'est le fils Patin! ».

Daniel Wilson était un beau cavalier, d'un blond Titien que les Anglais appellent roux Hamilton; avec cela joueur de façon à sentir suspendu sur sa tête, non l'épée de Damoclès, mais un conseil judiciaire.

Depuis il a changé, étudié, est devenu un



SOPHOCLE ACCUSÉ PAR SES FILS.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture en 1860. — Tableau de MICHEL.

(École des Beaux-Arts.)

homme sérieux. Bryan, petit-fils de Rewbell, membre du Directoire, ne manquait pas d'entrain. C'était un philosophe et un dilettante, causeur charmant, aimant l'étude et collectionnant les gravures et les beaux livres.

Quant à Masséna, qu'on se figure un brillant officier de mousquetaires.

Je ne dois pas oublier un aimable garçon qui s'appelait des Varannes. Il était officier de marine et doué d'une gaieté folle et charmante. Il quitta Paris, appelé aux Antilles par un commandement. En partant, il me recommanda de bien traiter sur mon feuilleton de théâtre une petite débutante, modeste comme une violette, qui donnait déjà les plus belles espérances. Cette débutante, c'était Sarah Bernhardt. Des Varannes ne devait pas revenir; il fut enlevé aux Antilles par la fièvre jaune.

Les dames venaient volontiers au *Grand-Seize*, parce qu'elles savaient trouver là des jeunes gens très riches, très prodigues et très prêts à commettre toutes les folies. Elles y venaient par catégories. Lorsque les comédiennes soupaient, on disait aux hétaïres : « Repassez demain ».

Ces hétaïres formaient un bataillon charmant. On voyait briller au premier rang Anna Délion, une beauté égyptienne qui aurait ressemblé à la reine Cléopâtre si elle en avait pris le costume. Elle était douce et détestait l'orgie. Elle était souvent escortée par Esther Guimond, qui dut à sa longue intimité avec Emile de Girardin et Nestor Roqueplan qu'on parlât d'elle. On lui accordait de l'esprit; il n'en était rien. Elle avait été jeune vers 1831, au beau temps de la garde nationale à cheval. Elle prétendait qu'un soir, M. Guizot, pour rencontrer Emile de Girardin, était venu prendre le thé chez elle. Il paraît que c'était vrai. Il faut citer encore Cathinette, une Lorraine venue à Paris toute jeune, et qui avait des yeux charmants.

Je n'oublierai pas surtout Adèle... une beauté bâtie par les Romains, qu'un roi, que dis-je, un roi? un des dieux de l'Olympe eût souhaitée pour nourrice à son enfant. Près d'elle, les femmes de Rubens eussent paru anémiques. Elle avait un certain esprit. A côté d'elle brillait la belle Caroline Hassé, qui lui ressemblait un peu. Elle était Lorraine ou Alsacienne et sœur par le sang de ces superbes filles qui fournirent tant de dragons aux armées françaises.

Et Cora Pearl! Elle était alors fraîche comme une rose mousseuse. Le prince Gortschakoff disait d'elle qu'elle était le dernier mot de la luxure et que pour satisfaire un de ses caprices il eût essayé de piller le soleil. Cora Pearl a introduit en France le maquillage contemporain. Elle recevait de Londres, sa patrie, des fioles d'essences et des poudres merveilleuses. C'est elle qui la première porta des cheveux jaunes et imagina d'iriser ses cils, d'illuminer ses yeux, de moirer son front et de montrer des chairs argentées, givrées, neigeuses, laiteuses, boréales et nacarat. Elle se tanna la peau, et malgré cela elle eut de nombreuses imitatrices.

Enfin il en est encore une dont je ne puis taire le nom devenu historique. Je veux parler de Marguerite Bellanger. Elle avait une beauté puissante. Il semblait qu'on avait vu cette figure-là sur les lames d'un éventail. Elle était admirablement

RUE SAINT-JACQUES. — PORTE DU COLLÈGE SAINT-LOUIS.

D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

faite et possédait une taille idéale. Quand elle traversait en amazone les Champs-Elysées, les passants la regardaient, tant elle était gracieusement campée sur son cheval.

Un jour, ce fut une tête couronnée qui la regarda. On sait le reste.

Gustave CLAUDIN.

(*Mes souvenirs.*)

Le Théâtre des Délassements-Comiques.

I

Les Délassements-Comiques, ou plutôt les Délass'-Com', pour parler correctement, sont aux théâtres parisiens ce qu'est le quartier Latin au faubourg du Roule.

C'est le théâtre bohème par excellence : l'insouciance et le sans-façon y règnent perpétuellement.

Ce qui s'y passe, ce qui s'y dit, ce qui s'y fait, ne se passe, ne se dit, ne se fait nulle part.

La gaieté parisienne semble s'être réfugiée là.

On y rit du matin au soir.

Depuis le directeur jusqu'au garçon de théâtre, tout le monde fait des mots.

Les pompiers même sont spirituels.

II

Ce qu'on dépense dans ce théâtre d'intelligence, d'esprit et de bonne humeur, suffirait à la gloire de vingt petits journaux.

L'air qu'on y respire anime et étourdit.

— Les Délass', a dit Mlle Mélanie, c'est le seul endroit joyeux de Paris.

Mlle Mélanie a dit juste — une fois par hasard.

III

Cette gaieté perpétuelle, c'est Saris qui l'introduit.

Il est non seulement le directeur de son théâtre, mais il en représente la joie.

Homme charmant, bien élevé, ses manières sont élégantes et polies. Son langage est pétillant et spirituel.

Je suis depuis un an sa pensionnaire, je ne me rappelle pas l'avoir vu triste une heure.

Artiste jusqu'au bout des ongles, il a su faufiler un peu d'art au boulevard, rien qu'avec sa mise en scène, ses costumes et ses décors.

Les tours de force qu'il a accomplis depuis qu'il dirige ce théâtre sont fabuleux.

Dans une salle grande comme une commode, sur une scène profonde et machinée comme une boîte de bonbons, il est parvenu à faire représenter, d'un bout de l'année à l'autre, des pièces en vingt tableaux, avec vingt changements à vue, cent rôles et deux cents costumes; et tout cela sans le secours du moindre bailleur de fonds.

Enfin, — et cela semblera le dernier mot de l'intelligence directoriale, — il est arrivé à y gagner de l'argent.

Il en est stupéfait lui-même.

(*Mémoires de Rigolboche.*)



LE R. P. FÉLIX, PRÉDICATEUR DU CARÊME A NOTRE-DAME.
D'après un portrait de 1860. — (Bibliothèque nationale.)

Jeanne-aux-Canards, type parisien.

Une jeune femme bien connue dans le quartier Latin vient de se marier dans les derniers jours du carnaval. Cette jeune femme, qui s'appelle Jeanne Chevrier, avait inventé une



LE R. P. MINGARD, PRÉDICATEUR DU CARÊME A LA MADELEINE.
D'après un portrait de 1860. — (Bibliothèque nationale.



PARTIE DE LA PETITE POLOGNE (BOULEVARD MALESHERBES) 1860.
D'après une gravure de 1860. — (Bibliothèque nationale.)

profession nouvelle. Elle s'était faite journal.

Jeanne Chevrier a vingt-quatre ans; elle est grande, admirablement faite; elle a la tête belle de loin, le masque énergique et mobile, mais défiguré par la petite vérole.

Elle passe toutes ses après-dînées à courir les cafés du quartier Latin.

Dès qu'on la voit, tout le monde l'appelle : elle est pétillante d'esprit; elle s'approche de chaque table, l'une après l'autre.

Elle raconte l'anecdote du jour, le cancan de l'école de Droit ou le cancan de l'école de Médecine, les mariages éphémères du treizième arrondissement, de la Closerie des Lilas, les séparations, les divorces; elle sait tout, elle dit tout. En échange de ses récits, les étudiants lui donnent les morceaux de sucre qu'ils n'ont pas mis dans leur tasse.

Ces morceaux de sucre, désignés par un nom connu, et les nouvelles que donne Mlle Jeanne, lui ont valu le surnom de *Jeanne-aux-Canards*.

Jeanne-aux-Canards entre-t-elle dans un café, elle excite une émotion universelle. Tout le monde la veut, on se l'arrache. Elle ne sort jamais d'un café sans emporter une ou deux livres de sucre ainsi recueillies, morceau à morceau, canard à canard.

La soirée finie, elle a fait une abondante récolte.

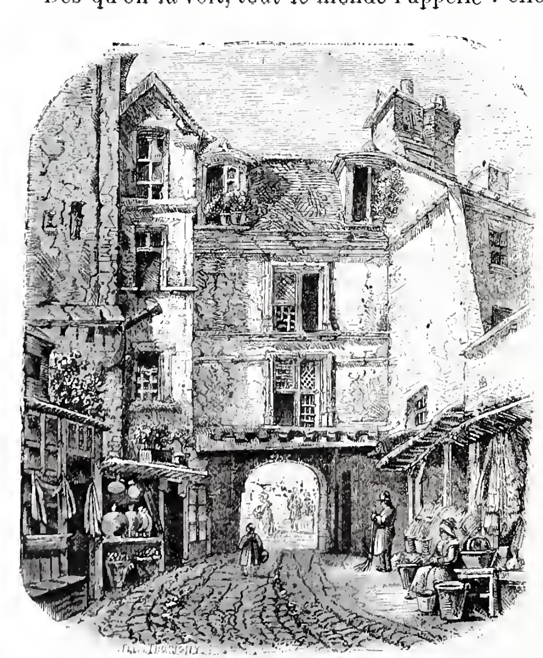
Elle a des soirées de dix livres dans la semaine; le dimanche, la soirée commence à dix heures du matin et rapporte quelquefois jusqu'à trente livres.

Le chef d'un grand café rachète à Jeanne tout le sucre qu'elle a ainsi récolté.

Avec cela, Jeanne-aux-Canards est une fille sage.

Bien des étudiants ont mis leur cœur à ses pieds : elle les a bravement repoussés, sans dédain, comme on repousse les clients que l'on veut conserver.

(Extrait des *Cinq Centimes illustrés.*)



PARIS DISPARU, LE PASSAGE D'HARCOURT, RUE DE LA HARPE, DÉMOLI.
Dessin de F. THORIGNY. — (Musée Carnavalet.)



LES RUINES DU QUARTIER LATIN EN 1860.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

Les Marionnettes vénitiennes et Mlle Zuléma à la foire de Montmartre.

SPECTACLE

DES MARIONNETTES VÉNITIENNES

Place Saint-Pierre, ci-devant Montmartre

Mlle ZULÉMA TOUTE PETITE

Agée de dix ans et demi, ayant à peine la taille des marionnettes vénitiennes et, malgré cette ravissante bizarrerie de la nature, remarquable sous le rapport de l'organisme et de l'anatomie, par les plus extraordinaires les plus exactes proportions de la tête, des membres et du corps.

Mesdames et Messieurs,

Zuléma vous attend : un bijou phénomène !
Une charmante erreur de la nature humaine,
Le plus doux amour né d'un rêve et d'une fleur !
Epris de sa beauté, de sa miniature,
Maintenant tout Paris, à pied comme en voiture,
Accourt, volo où Montmartre a sa place d'honneur (1).

Petit pied, main petite : et neuf spectacle en France,
Lilliputienne taille ; œil plein d'intelligence ;
Un nez fin, un teint clair, uni, le plus beau corps ;
Soyeuse chevelure et bouche gracieuse ;

Petites dents, dont chaque est perle précieuse,
Et proportion rare, unique en ses accords !
Trêve d'annonce... ici, l'on entre et l'on admire !
Il est trop au-dessus de ce qu'on en peut dire,
Tant il est, ce prodige, inouï, curieux !
En foule accourez tous !... Montez et prenez place.

Que chaque connaisseur voie et juge. — à sa grâce
Un accueil sourira, général, chaleureux ! [l'heure !...
Entrez donc ! entrez donc !... c'est le moment c'est

Tenez, voici l'hôtel ou *Zuléma* de-[meure :
On n'y logerait pas trois ou quatre [*pierrots* !
Montez ! montez ! montez ! avant une [semaine
Paris dans ses grands bras prend la [petite reine.
Or, Paris fait payer plus cher les fruits [nouveaux.
Une fois qu'on l'a vue, on veut la voir [encore.
Contemplez Zuléma chez nous à son [aurore,
Et que la *butte* soit le *but* de vos *bra-*[*vos* !

(*Revue anecdotique.*)



LA MODE EN 1860.
Chapeau d'Alexandrine, 41, rue d'Antin. Confections de Mme Lecourt.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Une soirée chez Courbet.

Aujourd'hui samedi, 1er octobre 1859, grande fête du Réalisme, dernière soirée d'été (le peintre ne recevra pas cet hiver). Première représentation de *Monsieur et Madame Durand,* comédie en cinq actes et en vers, refusée au théâtre de l'Odéon, lue par le poète Fernand Desnoyer. — L'auteur des *Bourgeois de Molinchart*, Champfleury, exécutera sur la contrebasse une symphonie de Haydn. — Les intermèdes seront exécutés par M. C. Monselet, G. Étaul, A. Gautier, Bouvin, A. Schaun et une foule d'autres notabilités. — Mme Adèle Esquiros lira un poème épique. — Titine dansera le cancan. — Les chroniqueurs pourront s'asseoir... On boira de la bière Audeber. — L'éditeur Pick de l'Isère, fondateur des almanachs parisiens, de Jean Guêtré, et de Jean Raisin, assistera à cette solennité. — Le piano sera tenu par quelqu'un. — Grandes surprises. — Physique blanche. — La fête aura lieu dans l'atelier du maître-peintre Courbet, chef de la peinture indépendante, 32, rue Hautefeuille.

(*Revue anecdotique.*)

(1) La place Saint-Pierre, où, depuis trois années, le théâtre *sédentaire* des *Marionnettes vénitiennes* n'est pas le moins couru, le moins apprécié d'un public d'élite toujours empressé, toujours nombreux, soit *pendant la fête*, soit *avant* et *après*.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1860

Janvier.

1er. — Les communes d'Auteuil, Passy, Batignolles, Montmartre, la Chapelle, la Villette, Belleville, Charonne, Bercy, Vaugirard, Grenelle, sont incorporées dans **l'enceinte de Paris, portée aux fortifications**. — Premier numéro du *Tour du Monde* et de *la Mode illustrée*.

4. — M. Thouvenel est nommé **ministre des affaires étrangères** à la place du comte Walewski

11. — Bal aux Tuileries. — Premier **banquet** annuel des **anciens élèves du lycée Saint-Louis**, chez Douix, galerie Montparnasse (170 convives, parmis lesquels Camille Doucet, Philoxène Boyer, Egger, Mabille, etc.)

21. — Décret fixant et élevant la pension de retraite des **ouvriers de l'Imprimerie impériale**.

22. — Signature d'un **traité de commerce entre la France et l'Angleterre.**

26. — Rouher est nommé grand-croix de la Légion d'honneur.

29. — Suppression du journal *l'Univers*.

Février.

2. — A l'Académie française, **réception du Père Lacordaire.**

7. — Bal à l'Hôtel de Ville.

12. — Assemblée annuelle des **gens de lettres** dans les salons de Lemardelay. — Bal donné par *le Figaro*, dans le Casino de la rue Cadet, au bénéfice des détenus pour dettes.

14. — **Inauguration de la maison pompéienne** du prince Napoléon, avenue Montaigne. Représentation, par les artistes du Théâtre-Français, du *Joueur de Flûte*, comédie d'Emile Augier. — Bal au ministère de l'instruction publique.

15 — Inauguration des nouveaux salons du ministère de la guerre par une fête donnée par le maréchal Randon.

19. — Bal aux Tuileries.

Mars.

1er. — Ouverture de la **session législative de 1860.**

8. — Obsèques du maréchal Reille à l'hôtel des Invalides. — L'Empereur visite à l'Hôtel des ventes la collection de curiosités formée par M. Norzy et achète pour 12,600 francs deux terres cuites de Clodion.

17. — Service funèbre à Rueil en commémoration de la fête de l'Impératrice Joséphine.

18. — Inauguration des steeple-chases de la Marche.

23. — Concert à la salle Herz. Audition de **chansons populaires**, recueillies par Champfleury et mises en musique par Weckerlin.

24. — Réception aux Tuileries de la députation savoisienne. Chacun des délégués reçoit une photographie de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince impérial avec ces mots de la main de l'Impératrice : « Souvenir du 24 mars 1860 ».

26. — Célébration de la fête de l'Annonciation dans l'église Notre-Dame par l'Association des artistes musisiens de France. Quatre cents artistes exécutent la troisième messe en *mi bémol* de Mozart. — A la salle Silvestre, première journée de **vente de la bibliothèque de l'acteur Grassot.**

27. — Mariage de M. Camille Dollfus, attaché d'ambassade, avec Mlle Haussmann, fille du préfet de la Seine.

28. — L'Empereur ordonne l'érection sur la rive droite de l'Oise, en face du pont de Compiègne, d'une **statue de Jeanne d'Arc.**

Avril.

4. — Au jardin du Luxembourg, **ouverture de cours publics** et **gratuits d'agriculture** par M. Hamet.

20. — Grande fête-réclame donnée par Mlle Juliette Beau, artiste dramatique, dans les salons de Douix, galerie Montparnasse.



MIRAL BOUARD.
(1805-1867.)



BABINET.
Astronome (1794-1872.)



CHARLES BLANC.
Critique d'art
(1813-1881.)



DE LASTEYRIE.
Homme politique
(1810-1879.)



A. ASSOLLANT.
Littérateur (1827-1886.)



PIERRE DUPONT.
Chansonnier
(1821-1870.)

24. — Bal masqué chez la duchesse d'Albe. L'Empereur et l'Impératrice y assistent incognito.

Mai.

1er. — **Démolition du café du Delta,** boulevard Rochechouart.

5. — Inauguration des concerts-promenades (concert Musard).

14. — Arrivée du grand-duc de Russie.

18. — Départ du grand-duc de Russie.

23. — Banquet des magnétiseurs et magnétistes sous la présidence du baron du Potet.

25 (au **30**). — Arrivée à Paris de régiments d'infanterie de ligne revenant d'Italie.

Juin.

3. — Soirée chez Rossini. Exécution d'une ode-symphonie, *les Poèmes de la Mer,* poésie d'Autran, musique de Weckerlin.

14. — Fête à Paris pour célébrer la réunion de la Savoie à la France.

16. — Départ de l'Empereur pour Bade (où devait avoir lieu un congrès de souverains).

17. — Ouverture de l'exposition générale de l'agriculture française au Palais de l'Industrie.

24. — Mort du prince Jérôme, ancien roi de Westphalie, dans son château de Villegénis. (Il était âgé de 76 ans).

Juillet.

3. — Funérailles du prince Jérôme. Il est enseveli aux Invalides. A cette occasion, l'Empereur fait répartir une somme de 50,000 francs entre les bureaux de bienfaisance des vingt arrondissements de Paris.

7. — La Société du **Crédit foncier** de France est autorisée à prêter aux départements, aux communes et aux associations syndicales.

20. — Clôture de la session législative de 1860.

Août.

1er. — **Inauguration du panorama des Champs-Élysées,** sous la direction du colonel Langlois (siège de Sébastopol). — L'Empereur assiste au concours international de machines à moissonner tenu sur le domaine impérial de la Fouilleuse.

15. — Inauguration de la fontaine Saint-Michel, — du nouveau pont au Change.

23. — L'Empereur et l'Impératrice quittent Paris pour aller visiter la Savoie, la Corse et l'Algérie.

Septembre.

18. — Funérailles de la duchesse d'Albe, sœur de l'Impératrice, morte à trente-ciuq ans. Le cercueil est déposé à la Madeleine pour être transporté de là en Espagne.

29. — Décret déclarant d'utilité publique la construction d'une **nouvelle salle d'opéra.**

Octobre.

6. — Visite officielle de l'Empereur au Jardin d'acclimatation. Il est reçu par Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire.

7. — Course de lévriers à Longchamp.

9. — Le Jardin d'acclimatation est ouvert au public.

23. — A partir de ce jour le **prix du tabac** est augmenté de 20 pour 100.

Novembre.

24. — Décret augmentant les attributions du Corps législatif et assurant entre le pays et ses représentants une communication plus directe. — Suppression du ministère de l'Algérie. — Le comte Walewski est nommé ministre d'État à la place de M. Fould.

26. — M. de Forcade la Roquette est nommé **ministre des finances.** MM. Billault et Magne sont nommés ministres sans portefeuille.

29. — Décret **ouvrant un concours pour la construction d'une nouvelle salle d'opéra.**

Décembre.

16. — Le préfet de la Seine, Haussmann, écrit à l'Empereur pour lui demander de créer à son profit un **ministère de Paris.**

19. — Inauguration des **fourneaux économiques** fournissant pendant l'hiver aux familles nécessiteuses des aliments à bas prix.

20. — **Inauguration de l'église Saint-Eugène.** Décret faisant remise de toute condamnation prononcée pour délits de presse.

22. — Fondation par l'Empereur d'un **prix biennal de 20,000 francs** pour être attribué, à partir de 1861 « à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays, qui se sera produite pendant les dix dernières années ».

Monuments et Fondations.

Achèvement de **l'église Saint-Eugène,** de la **maison pompéienne** du prince Napoléon, avenue Montaigne, — du nouveau **pont au Change.** — Construction du **pont Solférino,** — d'une **annexe de l'École des beaux-arts,** — de **l'Hôtel de la Paix** (plus tard Grand-Hôtel.) — Agrandissement du **Théâtre-Français.** — Restauration du théâtre de **la Porte-Saint-Martin.**

Le **boulevard du prince Eugène,** — **l'église Saint-Augustin,** — **le théâtre du Cirque Impérial** (plus tard du Châtelet) sont commencés.

Une fontaine en bronze est placée à l'entrée de la grotte de la **fontaine Médicis,** au Luxembourg. — Deux statues de Gayrard (*la France votant* et *la Force légale*) sont posées sur les piédestaux de l'escalier d'honneur du **Palais-Bourbon.**

Embellissement du **bois de Vincennes.** — Le **parc de Bercy,** planté par Le Nôtre est vendu, avec le château, 10,050,000 francs.

Ouverture des rues Chardonnière, — **du Château-des-Rentiers.** — **du Chemin-des-Dames,** — **des Cloys.**

Fondation du **cercle de l'Union artistique.**

Création de **conférences populaires,** rue de la Paix, nº 7 (sous la direction de MM. Lissagaray et A. Leroy).

Population et superficie

Les nouvelles annexions portent la superficie de Paris à 7,088 hectares et sa population à 1,525,942 habitants.

La vie de la rue.

Exposition d'agriculture au Palais de l'Industrie.

Panorama des Champs-Élysées (Siége de Sébastopol).

Le **théâtre Séraphin** s'installe au boulevard Montmartre. — Foire de Montmartre. **Spectacle des marionnettes vénitiennes.**

Début de Rigolboche (Marguerite Huguenote) aux Délassements-Comiques. — **Succès de Léotard** au cirque de l'Impératrice.

Bœufs gras de 1860 : Solférino (1,380 kilogr.), Magenta, Palestro, Zurich, Villafranca.

Beaux-Arts.

Exposition de peintures modernes, ouverte boulevard des Italiens par M. Francis Petit.

Concerts donnés par Wagner, salle Ventadour.

Massenet obtient un premier accessit au Conservatoire.

La vie littéraire.

Sainte-Beuve : *Port-Royal.* — **Champfleury** : *La Succession Lecamus.* — **Taine** : *La Fontaine et ses fables.* — **Alfred Delvau** : *Les Dessous de Paris.* — **Jules Noriac** : *Le Cent-unième régiment.* — **Louis Ulbach** : *M. et Mme Fernel.* — **Duranty** : *Le Malheur d'Henriette Gérard.* — **Charles Baudelaire** : *Les Paradis artificiels.* — **Albert Glatigny** : *Les Vignes folles.*



RAFFET.
Peintre (1804-1860.)



BERTHELOT.
Chimiste
(Né le 25 octobre 1827)



FIZEAU.
Physicien (1819-1896.)



DROUIN DE LHUYS.
Homme politique
(1805-1881.)



BAZIN.
Compositeur
(1816-1878.)



BAKOUNINE.
Sociologue (1814-1876.)

Fondation du *Monde.* — **du** *Tour du Monde,* — **de** *la Mode Illustrée.*

Le théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 21 avril. Représentation extraordinaire au bénéfice de Noémie Trocha, descendante de Racine. — 14 juin. Représentation extraordinaire à l'occasion de l'annexion de la Savoie et du comté de Nice. *L'Annexion,* poème de circonstance, par Barthélemy. — 6 novembre. *La Considération,* comédie en 4 actes, en prose, par Camille Doucet (succès).

Opéra. — 29 février. **Début de Michot** dans le rôle de Fernand de *la Favorite.* — 9 mars. *Pierre de Médicis,* opéra en 4 actes, paroles de Saint-Georges et Em. Pacini, musique du prince Poniatowski. — 15 juin. *L'Annexion,* cantate de Méry, musique de Jules Cohen. — 9 juillet. *Sémiramis,* opéra en 4 actes, paroles de Méry, musique de Rossini. — 3 août. **Début de Mme Vandenheuvel-Duprez** et de **Mlle Marie Sax,** dans *Robert le Diable.*

Opéra-Comique. — 4 février. *Le Roman d'Elvire,* opéra-comique en 3 actes, paroles d'A. Dumas et de Leuven, musique d'Amb. Thomas. — 1er juin. *Vive l'Empereur,* cantate d'Alfred Beaumont, musique de Jules Cohen. — 24 décembre. *Barkouf,* opéra-bouffe en 3 actes, paroles de Scribe et H. Boisseaux, musique d'Offenbach (succès).

Théâtre-Italien. — 27 mars. *Il Crocciato in Egitto,* opéra en 3 actes, de Meyerbeer (chute).

Théâtre-Lyrique. — 18 février. *Philémon et Baucis,* opéra-comique en 3 actes, paroles de J. Barbier et Michel Carré, musique de Gounod. — Avril. **M. Charles Rety** remplace M. Carvalho comme **directeur.** — **Début de Mlle Baretty.**

Bouffes-Parisiens. — 27 mars. **Début de Mlle Juliette Beau.** — 31 décembre. *Le Mari sans le savoir,* opérette en 1 acte, par L. Halévy et Michel Servières, musique de Saint-Remy (duc de Morny).

Odéon. — 1er septembre. *La Parasite,* 1 acte en vers, par E. Pailleron (succès). — **Début de Mlle Karoly.** — 6 décembre. *L'Oncle Million,* comédie en 5 actes, par L. Bouilhet.

Vaudeville. — 19 mars. *La Tentation,* comédie en 5 actes, par Octave Feuillet. — 30 juillet. *Ce qui plaît aux femmes,* comédie en 3 actes. — *Rédemption,* comédie en 5 actes, par Octave Feuillet. — Décembre. **MM. Dormeuil et Renou** succèdent à M. Lurine comme **directeurs,** 31 décembre. — *L'Étincelle,* comédie en 1 acte par Henri Meilhac. *Les Femmes fortes,* comédie en 1 acte, par Victorien Sardou.

Gymnase. — 16 mars. *Les Deux Timides,* vaudeville en 1 acte, par Michel et Labiche (succès). — *Le Cheveu blanc,* comédie en 1 acte par Octave Feuillet. — 15 mai. *Les Pattes de mouches,* comédie en 3 actes, par Vict. Sardou (succès.) — 10 septembre. *Le Voyage de M. Perrichon,* comédie en 4 actes, par Labiche et Martin (succès).

Palais-Royal. — 10 mars. *La Sensitive,* comédie en 3 actes, par Labiche et Delacour. — 28 novembre. *Le Passé de Nichette,* comédie en 1 acte, par Lambert Thiboust. — *Le Serment d'Horace,* comédie en 1 acte, par Henry Mürger.

Ambigu. — 19 novembre. *La Dame de Monsoreau,* drame en 5 actes, par A. Dumas et Auguste Maquet.

Théâtre-Déjazet. — 30 avril. *Monsieur Garat,* comédie en 2 actes, par Victorien Sardou (succès).

Les morts de l'année.

L'acteur **Grassot** (janvier). **Antony Béraud,** auteur dramatique (février). — L'avocat **Eugène Bethmont** (21 mars). — **Moreau-Sainti,** professeur au Conservatoire (30 mars). — **Charles Sauvageot,** ancien conservateur au Musée du Louvre (30 mars). Le **général Trezel** (11 avril). — **Lobau** (mai). — L'archéologue **Ph. Le Bas** (mai). — Le **prince Jérôme,** ancien roi de Westphalie (24 juin). — Le peintre de fleurs **Saint-Jean** (3 juillet). — Le peintre **Decamps** (22 août). — Le peintre **Louis Hersent** (2 octobre). — **Louis Lurine,** directeur du Vaudeville. — Le peintre **Raffet.**

REVUE DES PUPILLES DE LA GARDE IMPÉRIALE, PASSÉE LE 15 FÉVRIER PAR S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL.

D'après un croquis du temps. — (Bibliothèque nationale.)

1861

L'ANNÉE 1861 marque l'apogée du second Empire. Dix ans d'un pouvoir qui a considérablement augmenté la prospérité du pays et un peu sa gloire semblent avoir affermi le règne et découragé l'opposition.

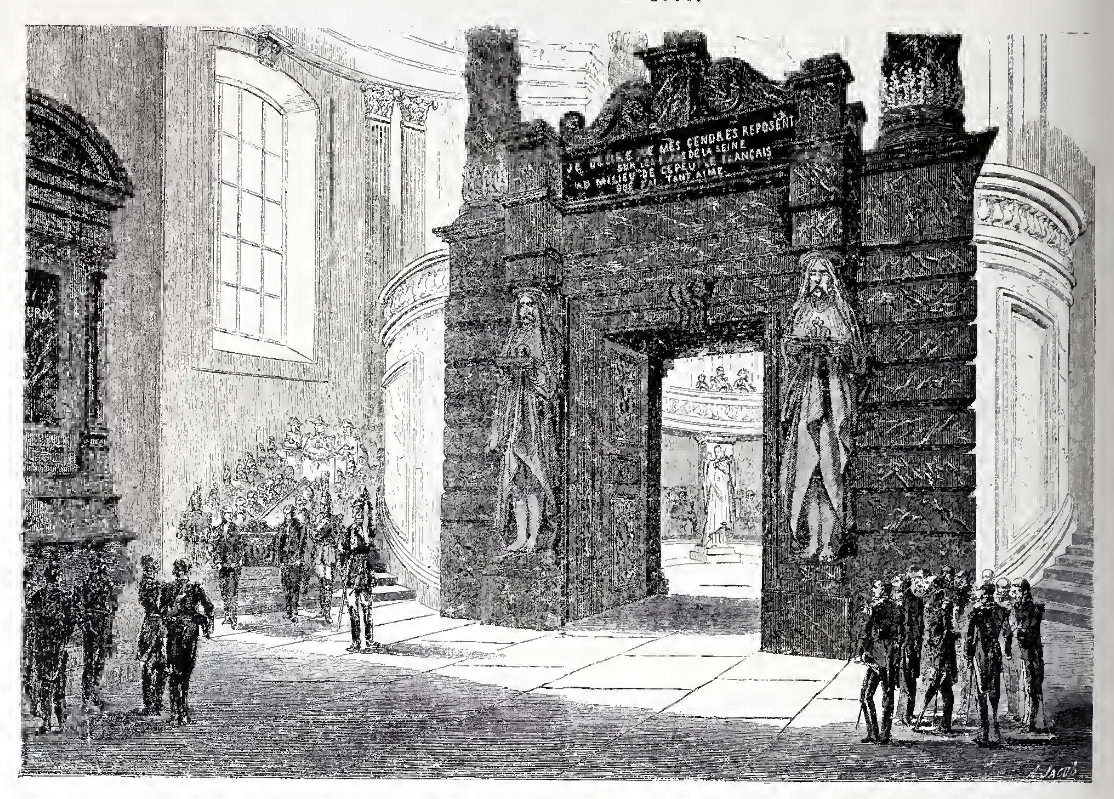
Entre l'Angleterre, alliée douteuse, et la Prusse, ennemie future, la France exerce en Europe une sorte de suzeraineté. Tour à tour, le roi de Suède, petit-fils de Bernadotte, le roi de Prusse et le roi des Pays-Bas viennent faire à l'Empereur des visites de vassaux, et les ambassadeurs de Siam se prosternent humblement devant l'homme qui paraît à cette date le plus puissant du monde.

Le moment semble favorable aux agents de change pour offrir une statue — qu'il n'accepte pas — au souverain providentiel qui a relevé le crédit public, augmenté la valeur des charges de finances et supprimé les tourniquets de la Bourse.

Ainsi le régime impérial semble avoir pour lui « les vents et les étoiles », mais déjà se produisent des menaces d'orage. Les partis



HENRY MURGER, DÉCÉDÉ LE 28 JANVIER.
(D'après une photographie de M. PIERRE PETIT.)



TRANSLATION DES RESTES DE NAPOLÉON Ier, DE LA CHAPELLE SAINT-JÉRÔME AU TOMBEAU CONSTRUIT SOUS LE DÔME DES INVALIDES, LE 2 AVRIL.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

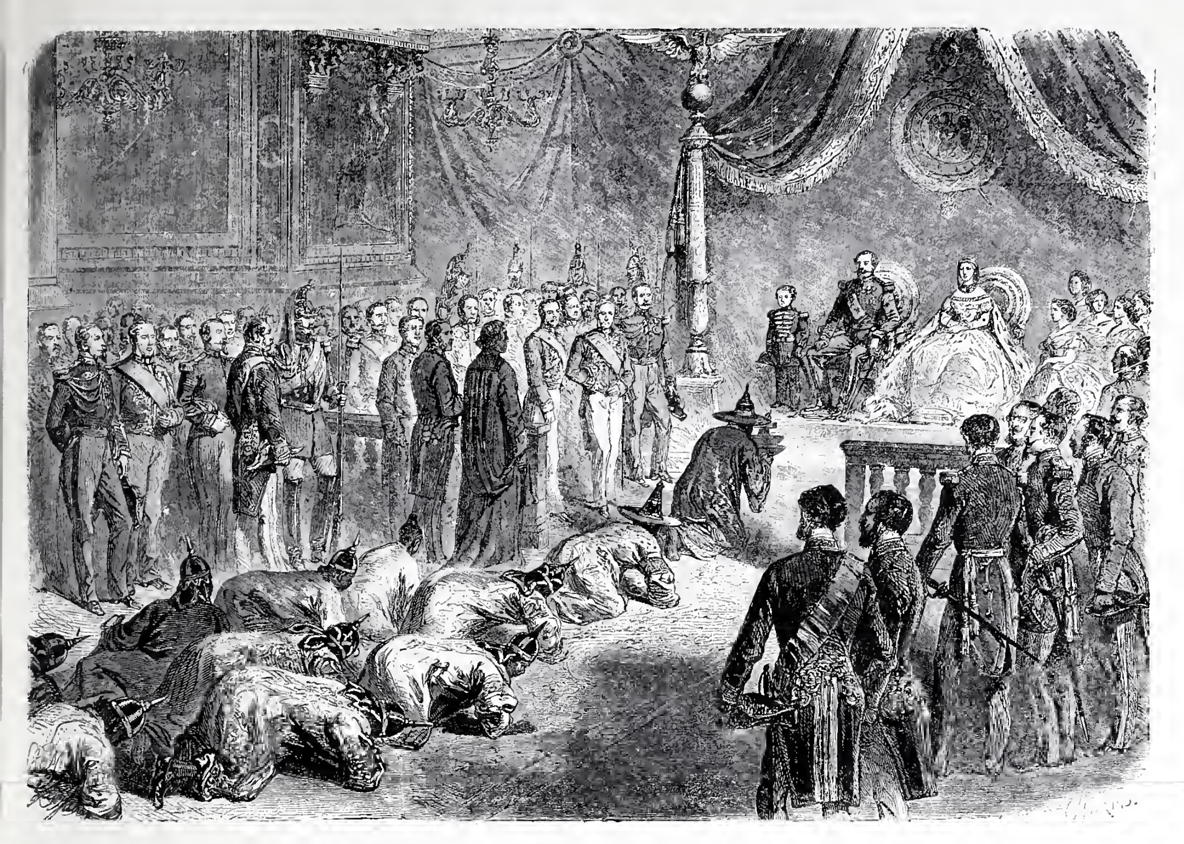
hostiles se réveillent et sans être encore dangereux deviennent gênants. La réception du



LE R. P. LACORDAIRE SUR SON LIT DE MORT.
(D'après un moulage) photographie de M. PROVOST

P. Lacordaire fournit aux royalistes de l'Académie une occasion excellente d'ennuyer le gouvernement. Tandis que dans les conférences de la rue de la Paix des démocrates de bonne compagnie aiguisent des épigrammes trop littéraires pour faire de sérieuses blessures, la police réinstalle chez lui — en prison — un conspirateur moins attique, Blanqui, et le duc d'Aumale publie cette *Lettre sur l'Histoire de France* qui est un réquisitoire contre le second Empire et même contre le premier. L'arrestation du financier Mirès, plus connu sinon plus coupable que les autres, révèle un mal dont la France ne guérira pas, et la guerre du Mexique, qui commence à la fin de cette année, va épuiser et désarmer un pays qu'attendent, sans qu'il s'en doute, de terribles aventures.

Paris, insoucieux du lendemain, continue à s'embellir. On inaugure presque à la même époque le tir national de Vincennes et le boulevard Malesherbes qui met en communication avec la Madeleine les nouveaux quartiers de Monceaux. Avec une rapidité qui étonne les Parisiens, habitués à la sage lenteur des architectes officiels, l'Hôtel de la Paix s'élève sur le boulevard des Capucines, et dans les



AUDIENCE SOLENNELLE DONNÉE AUX AMBASSADEURS DE SIAM PAR S. M. NAPOLÉON III, LE 29 JUIN 1861.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

derniers mois de l'année, les cinq arcades à l'angle de la place de l'Opéra sont louées — 88,000 francs — à un industriel qui y installera le café de la Paix.

L'ancien pavillon de Flore est démoli et dans la cour du Carrousel, on abat les horribles bâtisses qui la déshonoraient.

Le vieux Paris disparaît chaque jour. La rue aux Fèves, dont Eugène Sue avait fait une page de l'histoire de Paris, la rue aux Fèves, noire et boueuse, où le prince-commissionnaire Rodolphe déposait ses crochets, est détruite et remplacée par une large voie, pleine d'air et de lumière.

Ce sont aussi les types d'autrefois qui s'en vont, submergés par le flot de l'universelle banalité : le commandeur da Gama Machado, qui pousse jusqu'à la folie l'amour des oiseaux; l'avocat Sirven, habitué du café Cardinal et un des derniers représentants de cette variété qui n'existera pour ainsi dire plus à la fin du XIXe siècle, le Parisien flâneur.

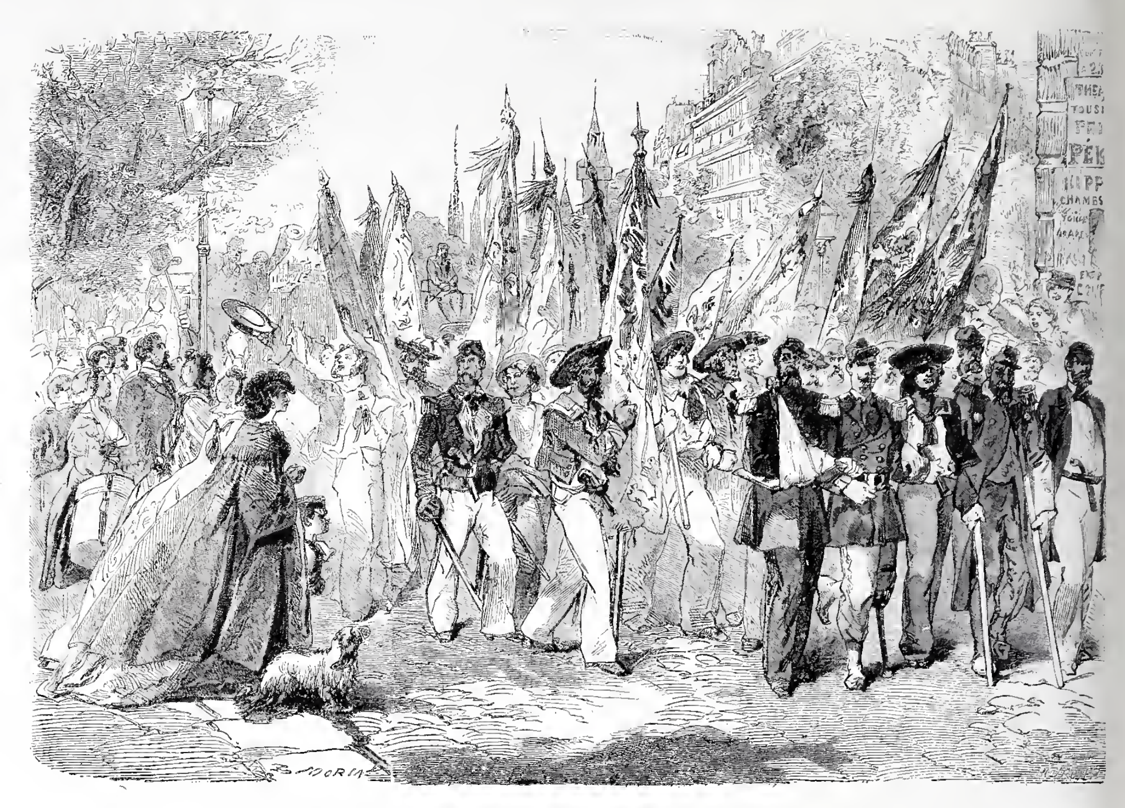
Dans cette lutte contre le passé, les Parisiens ne respectent même plus la Seine. Ils commencent à se défier de ses eaux et, dans un rapport du 10 mai, le préfet Haussmann demande que le comité d'hygiène publique procède à leur analyse; mais il faudra encore beaucoup d'années pour qu'on boive à Paris de l'eau potable. Une autre réforme est projetée dont la réalisation n'est pas près d'aboutir. La Compagnie des Petites Voitures fonde un prix de 20,000 francs pour l'inventeur du compteur kilométrique.

A l'envisager au point de vue littéraire, 1861 débute par une mort qui marque la fin d'une école. Murger s'éteint à l'hôpital le 28 janvier, et en l'honneur de Mimi, à qui elle ressemble un peu comme toutes les femmes, l'Impératrice se fait représenter aux obsèques.

Aux « Bohèmes » vont succéder les « Fantaisistes » un peu mieux rentés. Catulle Mendès fonde *la Revue fantaisiste* dans laquelle se groupent Claretie, Villiers de l'Isle-Adam, Glatigny, Cladel, Alphonse Daudet. *Le Boulevard*, dont le premier numéro paraît le 1er décembre, s'ouvre également à la nouvelle phalange.

D'ailleurs on ne peut signaler cette année que deux livres : *la Mer*, de Michelet, et *les Misérables*.

Comme le grand historien est hostile à



SOLDATS D'INFANTERIE DE MARINE PORTANT LE 28 JUILLET, A L'HÔTEL DES INVALIDES, LES DRAPEAUX CONQUIS SUR LES CHINOIS.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

l'Empire. Albéric Second, critique d'avant-cour, s'empresse de déclarer que « le Michelet actuel remplit dans la littérature un rôle analogue à celui que l'opium a dans la pharmacie ».

Au mois d'octobre, Victor Hugo, poète illustre et financier habile, a vendu 400,000 fr. à l'éditeur Lacroix son nouveau roman, *les Misérables*, pour douze années d'exploitation. C'est le plus gros prix obtenu, en France, pour un ouvrage de librairie — après l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* vendue en 1844 par Thiers 500,000 francs et qui vient cette année de recevoir de l'Institut le prix biennal de 20,000 francs. Les critiques bien informés rappellent, à propos des *Misérables*, que *Han d'Islande* fut payé 300 francs.

Au théâtre, une première — celle du *Tannhæuser* — qui aurait pu être un grand événement artistique, offre simplement aux Parisiens l'occasion de protester contre une musique qui leur semble intolérable et ridicule, puisqu'ils ne la comprennent pas.

La haute société continue à se complaire aux variations de la mode. Depuis le 1er janvier, l'usage s'est établi, dans les réceptions, de ne plus annoncer les visiteurs.

Les couleurs en vogue sont le vert laurier, le bleu azuline, le jaune Vésuve. Il est de bon goût de se parer d'une cravate Faublas, d'un corsage Florian, d'un nœud Vénus en violettes Alphonse Karr ou d'une « ceinture régente de Mmes de Vertus sœurs », que les profanes appellent simplement un corset.

Pour joindre l'utile à l'agréable, un industriel invente la *jarretière tue-puces*, et le 10 décembre — date mémorable — une femme d'esprit hasarde la première protestation contre le vêtement le plus ridicule qu'on ait jamais imaginé. La carte d'invitation qu'elle envoie pour un de ses bals porte dans un des coins : *Sans crinoline*.

La moitié des ménages parisiens commencent à être ruinés par la coquetterie féminine et c'est à ce moment que Mme Olivier de Rocourt, avec un admirable à propos, fonde la *Société protectrice de la Femme !*

Henri d'ALMERAS.

DÉCORATION DU BOULEVARD MALESHERBES LE 13 AOUT 1861,
JOUR DE L'INAUGURATION.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

LES ÉCHOS DE PARIS



JEAN JOURNET, AUTEUR DES « CRIS ».
D'après une photographie de M. NADAR.

Les représentations du " Tannhæuser " à l'Opéra.

Résumons ce qu'on peut appeler la chronique du *Tannhæuser*. C'est une belle chute marquée de plusieurs incidents. Nous ne rappellerons ici ni le bruit que les journaux ont fait depuis un an autour des longs préparatifs de cet opéra, ni les prix fabuleux auxquels la curiosité publique avait fait monter les places. A la première représentation, les auditeurs ont gardé en général une attitude désapprobative. Tous les regards se sont tournés à certains moments d'une façon gênante vers la loge de Mme de Metternich. On se rappelait que sa protection bienveillante avait fait décider, *par ordre*, la mise à l'étude de l'œuvre. Pendant ce temps, M. Wagner lui-même, déjà fort troublé avant la première mesure de l'ouverture, se trouvait, dit-on, mal dans les coulisses.

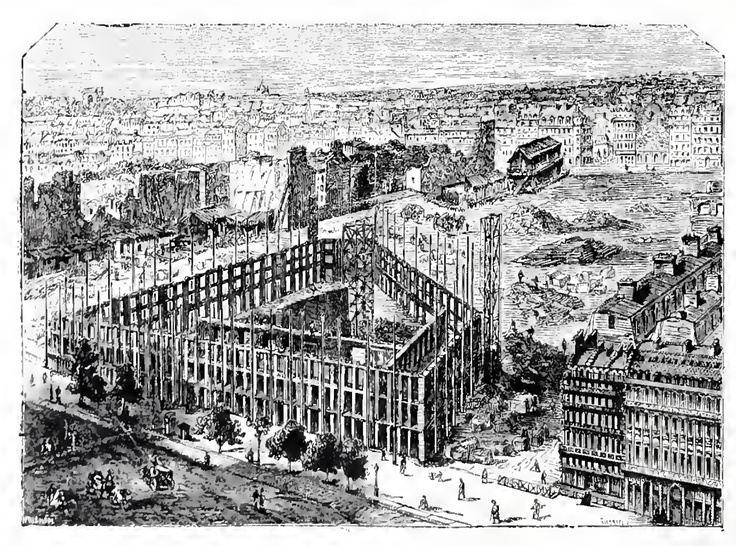
A la seconde représentation, les murmures, que la présence de S. M. l'Empereur avait d'abord un peu apaisés, ont éclaté avec une nouvelle

DÉMOLITIONS DU PAVILLON DE FLORE, ET TRAVAUX DANS LA COUR DES TUILERIES; VUE PRISE DE L'ANGLE DU PONT-ROYAL.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

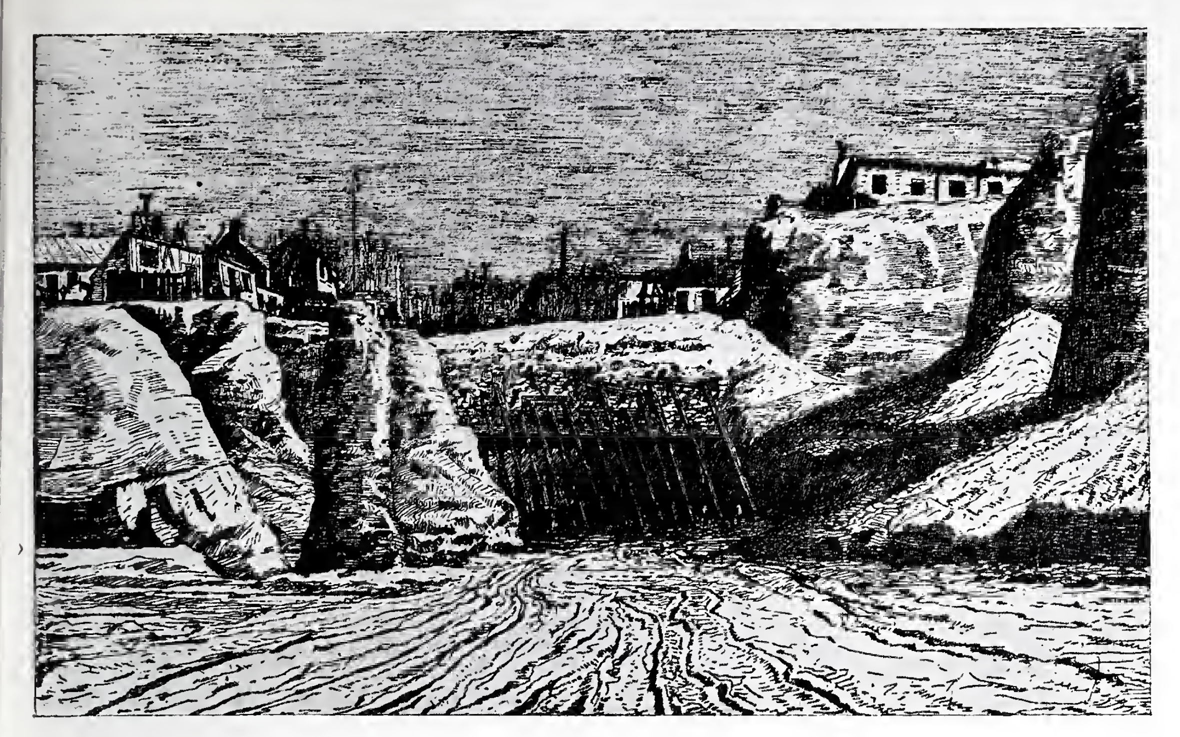
furie. D'aigres coups de sifflet partaient avec un ensemble prémédité. malgré les protestations et les applaudissements d'une autre partie du public, où on entendait parfois le cri germanisé d'*à pas la gapale!* Il y avait des siffleurs si aveuglément dévoués à leur mission de combattre toute marque de sympathie, que l'un d'eux accompagna de cet incivil écho l'entrée de l'Impératrice, croyant entendre, dans la salve d'applaudissements dont cette entrée avait donné le signal, une marque d'intérêt pour la scène qu'on jouait en ce moment-là. Niemann, le ténor qu'on avait fait venir d'Allemagne, a été enveloppé dans cette réprobation inhospitalière. A un certain moment, le pauvre garçon a été si chagrin de ce mauvais accueil, qu'il a suspendu son chant et s'est approché de la rampe en ôtant son chapeau comme s'il voulait prendre congé. Des applaudissements lui ont fait recouvrer un peu de courage.

En somme, M. Wagner a payé cruellement le trop de renommée qu'il avait pu se faire outre-Rhin. Ce n'est pas qu'il manque ici de partisans convaincus; mais, en faisant abstraction de ses ennemis, la masse déclare son opéra remarquable, si l'on veut. au point de vue symphonique, mais mortellement ennuyeux à la scène. Et l'ennui



TRAVAUX EXÉCUTÉS ENTRE LES RUES NEUVE-DES-MATHURINS, DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN ET LE BOULEVARD DES CAPUCINES. — EMPLACEMENT DE LA NOUVELLE SALLE D'OPÉRA. — CONSTRUCTION DE L'HÔTEL DE LA PAIX.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)



LA PETITE POLOGNE. — DESTRUCTION POUR LE PERCEMENT DU BOULEVARD MALESHERBES.

D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

n'est pardonné jamais chez nous. En tous cas, l'auteur pourra se consoler en pensant qu'on a mis trop de passion à le juger défavorablement, pour qu'un pareil arrêt soit sans appel. La rigueur est d'autant plus singulière qu'on siffle rarement à Paris. où le public pèche plutôt par excès de courtoisie.

Jenny Lind fut peut-être prudente, naguère, en ne voulant pas exposer aux hasards d'un pareil contact son étonnante réputation.

Les méchants mots et les mots méchants n'ont pas manqué, l'on s'en doute, une si belle occasion.

En voici deux pour mémoire :

Quelqu'un s'étonnait de ce que M*** ait, contre son habitude, honoré de sa présence les deux premières représentations.

« Cela n'est pas surprenant, repart un autre : vous savez bien qu'il n'aime pas la musique. »

Un faiseur d'équivoques disait au portier de l'Opéra :

« Cela m'embête aux récitatifs et me *tanne aux airs*. »

La troisième représentation a été non moins agitée que les deux autres : le premier et la moitié du second acte ont été enlevés ; mais, un peu avant dix heures, l'entrée d'une notable portion des abonnés a changé la face des choses. Des bordées continues de formidables sifflets ont étouffé les protestations du parterre. Nous tenons de bonne source que les partisans du compositeur vaincu ont l'intention de lui offrir un banquet.

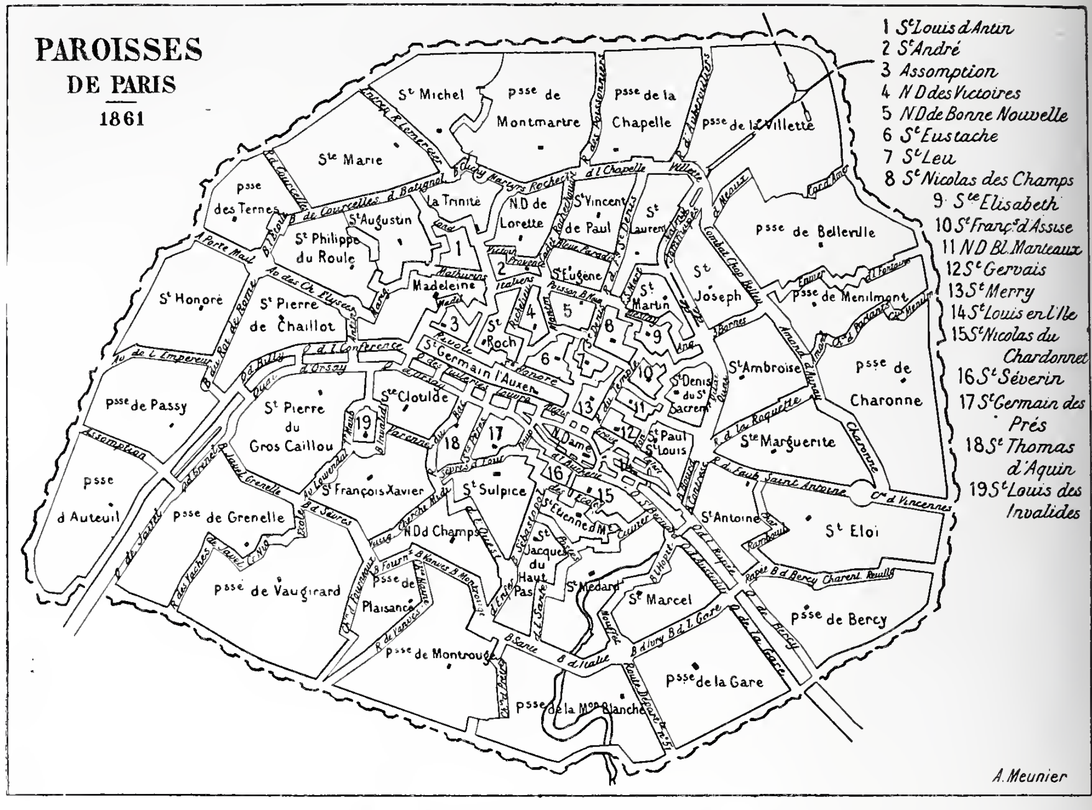
(*Revue anecdotique.*)



M. L'ABBÉ DEGUERRY, CURÉ DE LA MADELEINE.

Prédicateur de la station du Carême aux Tuileries.

D'après un portrait de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

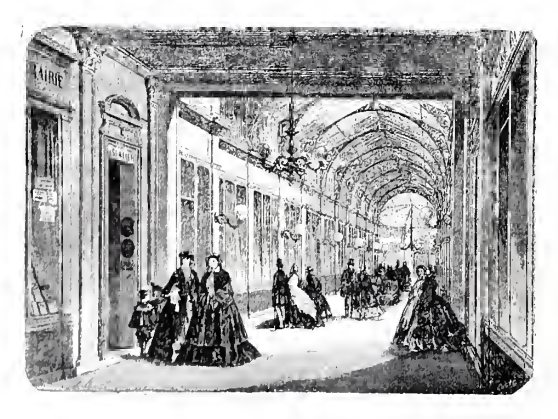


PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER, D'APRÈS LES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE.

(Collection G. Olive.)

Types de Paris.
L'avocat Sirven.

Le café Cardinal vient de perdre un de ses habitués les plus anciens et les plus fidèles, le vieil avocat Sirven, petit-neveu de celui qu'avec Calas et le chevalier de la Barre Voltaire vengea de l'intolérance et de l'arbitraire, phase qui fut une espèce de lune de miel dans



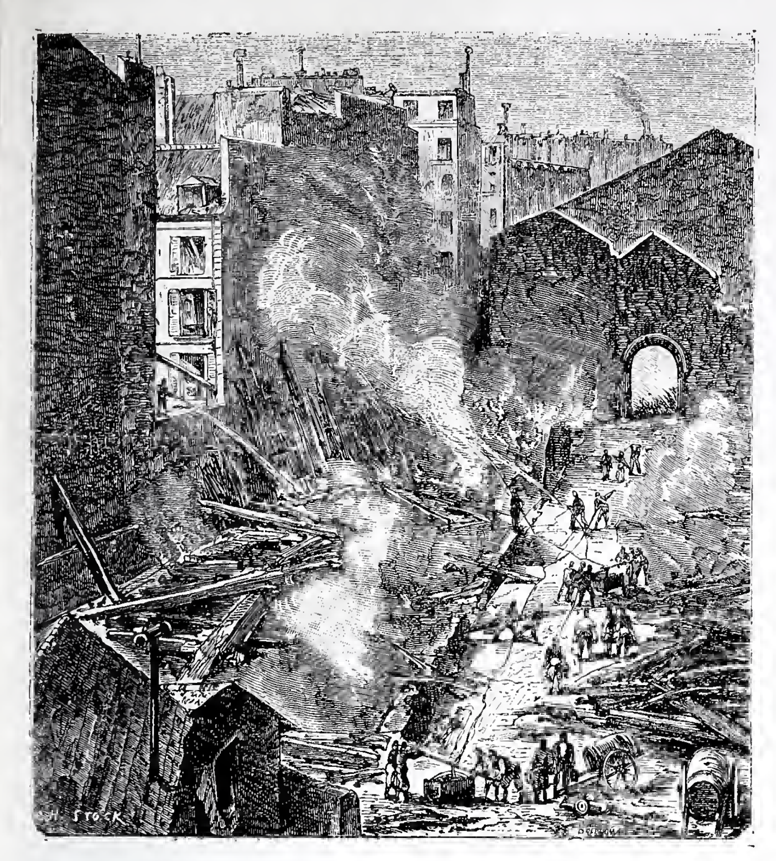
LE PASSAGE MIRÈS, CONDUISANT DE LA RUE RICHELIEU AU BOULEVARD DES ITALIENS.

(D'après une gravure du temps.)

(Collection G. Hartmann.)

le mariage de raison du vieux philosophe et de Genève. Peut être faut-il trouver l'origine du genre d'esprit voltairien de l'avocat Sirven dans cette absolution que Voltaire obtint pour son grand-oncle, car il dut, par reconnaissance, beaucoup étudier les écrits familiers de ce bienfaiteur de sa famille.

L'avocat Sirven était célibataire et vivait modestement d'un petit revenu patrimonial. C'était le type du Parisien flâneur. Les monuments, jardins publics et constructions nouvelles de Paris n'avaient pas de plus infatigable inspecteur que lui. Une de ses joies était d'aller de grand matin à la Halle, voir l'arrivée des denrées et la vente au demi-gros et au détail. Il prétendait que c'était un très amusant spectacle dont on ne se lassait pas, et qu'il conseillait comme hygiène physique et divertissement moral. Il achetait là, tous les matins, ses provisions de la journée, que sa vieille Tasie (Anastasie), une servante qui était à son service depuis trente ans, lui accommodait économiquement. Les repas pris, Sirven était par les rues, à examiner, inspecter, contrôler, critiquer, voir et savoir. A huit heures précises, il arrivait au café Cardinal, et n'en bougeait plus qu'à onze heures, jouant alternativement aux dominos et au piquet avec les groupes d'habitués ses amis, la plupart ses contemporains. Il avait là une spécialité singulière : c'était de prédire d'une façon à peu près infaillible, ce qui résulterait de toute



INCENDIE DES DÉCORS DE L'OPÉRA, RUE RICHER
(NUIT DU 19 AU 20 JUILLET.)
(D'après une photographie de M. COLOMBER.)

s'écria : « Il vaut mieux prêter au ridicule qu'à A... D... »

Mlle Augustine Brohan, présente, recueillit ce drôle de mot, et il arriva aux rédacteurs du *Tintamarre* qui, saisissant ingénieusement toutes les ressources qu'offrait le procédé, en tirèrent un parti très divertissant par les applications les plus fortes. Il suffit d'en rappeler quelques-unes :

« J'aime mieux embrasser une femme que la profession d'avocat.

« J'aime mieux être tiré à quatre épingles qu'à quatre chevaux.

« Il est plus aisé de purger son enfant qu'une hypothèque.

« On revient plus vite d'une surprise que des Indes.

« Il est plus facile de poser une question qu'une sonnette.

« J'aimerais mieux aller hériter à la poste que d'aller à la postérité, etc., etc. »

L'avocat Sirven fut ainsi le père inconnu d'une foule de mots bizarres ou divertissants provoqués par les événements et qui circulèrent dans Paris amusé sans qu'on en connût l'origine. La politique s'y mêlait trop souvent pour qu'il nous soit possible de lui restituer ceux de ses mots les plus heureux, mais parfois les plus sanglants. Il en eut une

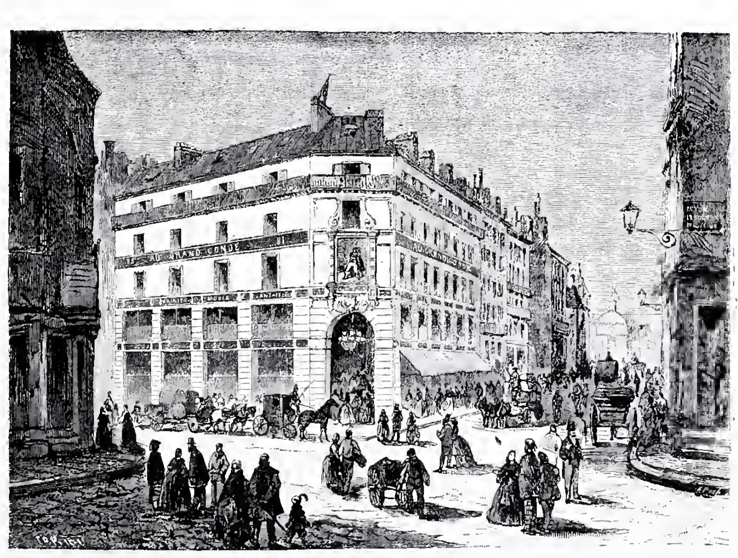
intéressante affaire engagée devant les tribunaux. Il lisait l'acte d'accusation, il appréciait l'ensemble de la situation, et préjugeait admirablement ce qui serait jugé. Il ne s'était trompé que dans l'affaire Mirès... il avait cru à une solution moins sévère.

Sirven avait beaucoup d'esprit, à condition de n'être pas mis en demeure de parler, mais bien de laisser pour ainsi dire échapper ses mots, au milieu des parties qu'il engageait avec ses amis pour savoir qui paierait la demi-tasse qui était un des délices de sa vie. Ils sont nombreux les mots heureux ou singuliers qui lui sont ainsi échappés, et qui ont circulé au profit de gens plus connus que lui. Les exemples analogues ne manquent pas. Dans l'ordre futile, nous pouvons, par exemple, constater que la singulière idée d'employer le même verbe dans la même phrase et dans des acceptions disparates est due à un brave homme resté anonyme. M. F..., devant lequel on racontait un jour je ne saurais dire quelle affaire entre un célèbre romancier et ses créanciers,

série incroyablement bouffonne lors de la guerre de Crimée et des affaires d'Italie, et chacun de nous les colporta sans en deviner la modeste origine.

Dans un ordre tout à fait inoffensif, en voici un que me cite un ami qui a connu l'avocat Sirven.

A la table où il jouait, pour essayer de ne pas



EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — LES NOUVEAUX MAGASINS DU GRAND CONDÉ, INAUGURÉS LE 8 AVRIL.
D'après une gravure de 1861. — (Bibliothèque nationale.)

payer son café, venait depuis quelques soirs un individu tout hérissé de proverbes latins, ce qui agaçait extrêmement notre dominotier. Ce fâcheux trouve le moyen, à propos d'un fait qui le forçait à démentir un de ses amis présent, de lancer le proverbe bien connu :

« *Amicus Plato, magis amica veritas.* »

C'est-à-dire, et on traduit pour le sexe faible (mais enchanteur !) : « J'aime Platon, mais j'aime encore mieux la vérité. »

Au même moment, le garçon du café apporte une tasse encore vide sur un plateau; Sirven s'écrie : « Et moi aussi... *amicus* PLATEAU, *sed magis amica* DEMI-TASSE ! »

Le Monde illustré (1861.)

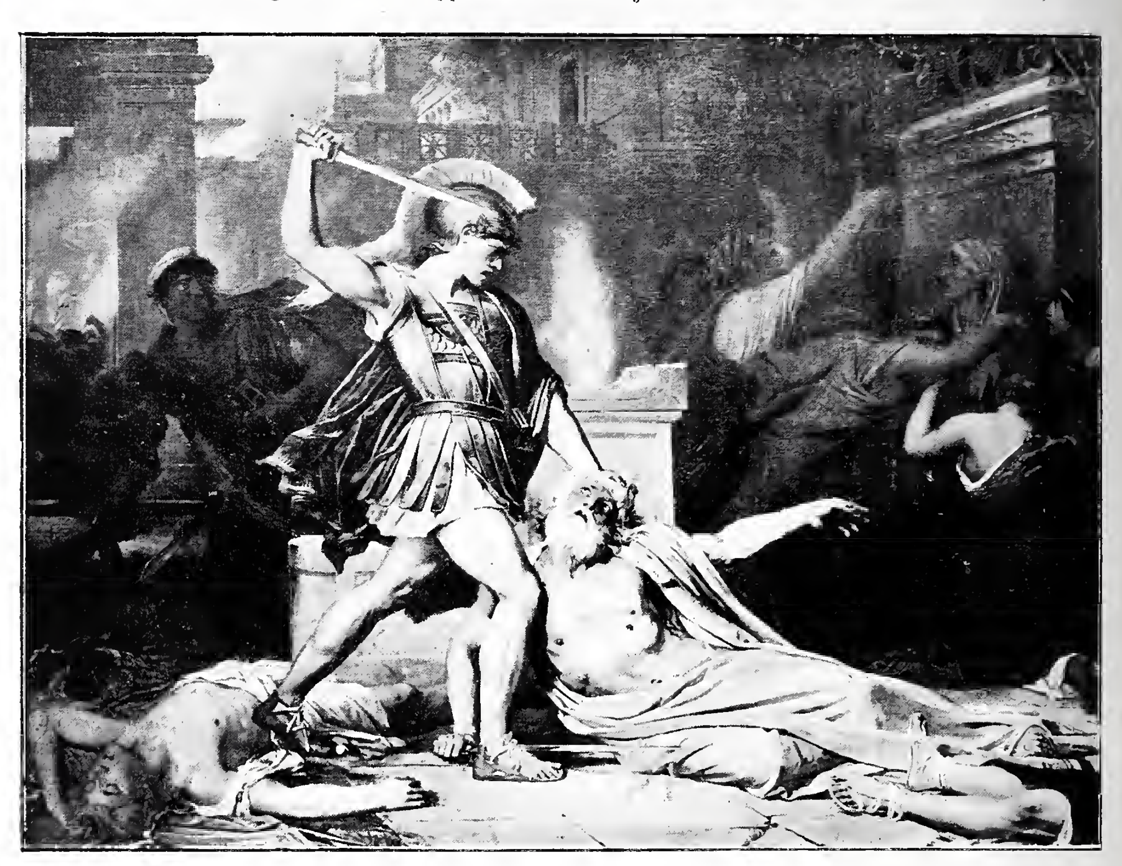
La mort de Mürger.

(28 janvier.)

Dans les derniers jours de janvier 1861, le bruit courut dans Paris que Mürger était tombé subitement et gravement malade. C'était le samedi 26. Je me rendis chez lui, 16, rue Neuve-des-Martyrs, vers huit heures du soir; là, j'appris que le docteur Piogey avait jugé son état assez alarmant pour le faire transporter sans retard à la maison de santé Dubois.

Il paraît que Mürger avait ressenti pendant la nuit comme un coup de fouet dans la jambe qui lui avait causé une vive douleur. Ainsi que les médecins me l'ont dit plus tard, il avait été atteint d'une arthrite qui est une variété de phlébite. Mon étonnement fut d'autant plus douloureux que, l'ayant suivi de très près pendant toute sa vie, je ne lui avais jamais, au grand jamais, connu d'autre maladie que le purpura, causé par l'abus du café.

Si j'insiste sur les détails de sa maladie, c'est que certains bruits malveillants ont fait mourir l'auteur de la *Vie de Bohème* d'une affection qui n'épargne même pas les rois.



MORT DE PRIAM.

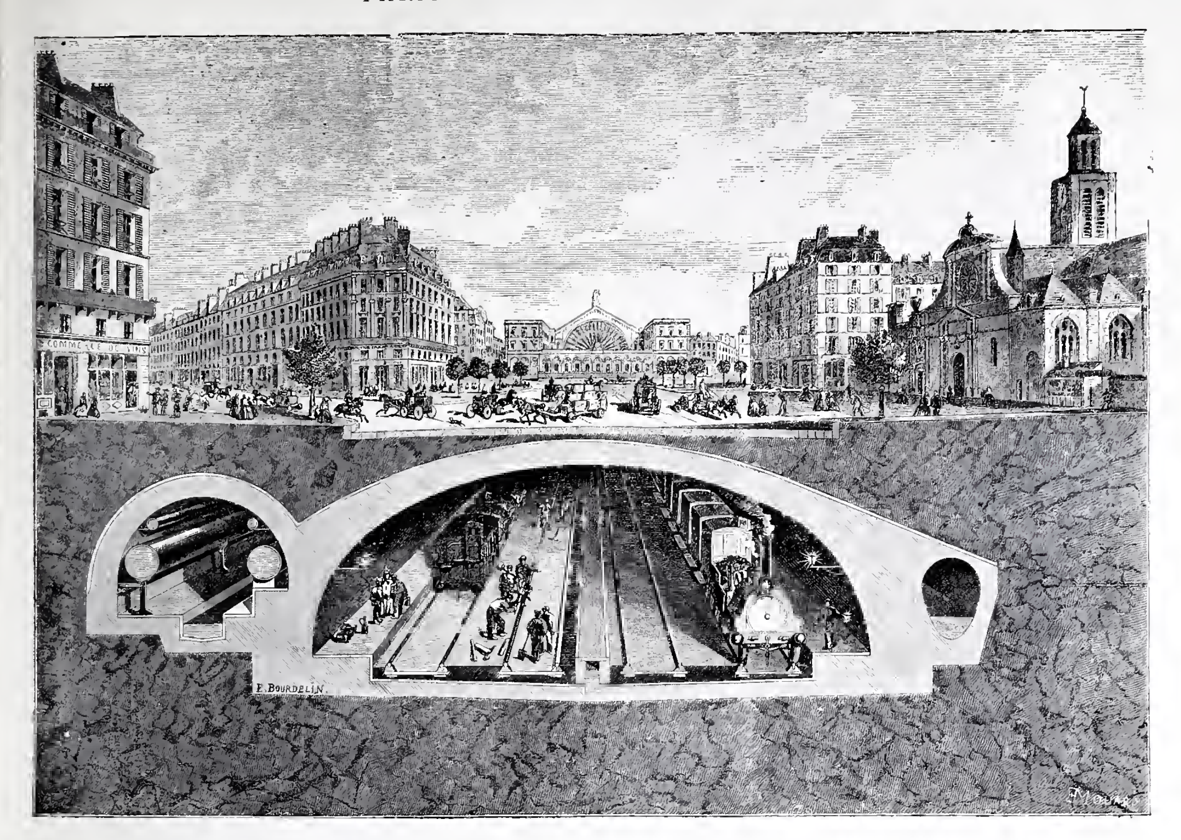
Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture. — Tableau de Lefebvre.

(École des Beaux-Arts.)

Le lendemain je trouvai mon pauvre ami à la maison municipale de santé, mais déjà méconnaissable. Cependant il lisait *le Figaro*, ne s'interrompant par instants que pour mâchonner une grappe de raisin qu'il avait à portée de sa main. J'étais assis au pied du lit, en pleine lumière, et je lui avais préalablement fait signe de ne pas parler pour lui éviter toute fatigue, ainsi que cela m'avait été recommandé. Il n'y put tenir longtemps et me dit :

— Tu te portes toujours bien, toi?

— Pas si bien que ça, répondis-je. Demande à Piogey. Mon estomac est comme la peau d'une



PROJET DU CHEMIN DE FER SOUTERRAIN DE LA VILLETTE AUX HALLES.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

cornemuse dont on a trop joué. Le docteur baptise ses caprices douloureux du nom de gastralgie.

J'exagérais à dessein ma souffrance stomacale. Quelques minutes après, il reprit :

— Il me semble que le rideau de mon lit s'ouvre et qu'il y a là des hommes qui me tirent la jambe, comme s'ils voulaient me l'arracher.

— Hallucination qui cessera quand tu pourras boire et manger au lieu d'avaler ton vin en pilules, comme je te le vois faire.

Il sourit... Je pris congé de lui au bout de deux heures, le laissant relativement calme.

Le lendemain, qui était le lundi, dès que je fus près de lui, Mürger me serra la main fiévreusement, en me fixant avec attention. J'aperçus un grand changement depuis la veille ... Son regard persistant semblait me dire : « Comment me trouves-tu aujourd'hui ? » J'eus le courage de rire en me plaignant de son serrement que je comparai à l'étreinte d'un étau.

Après un silence, il prit sous son oreiller trois billets de cent francs et me les montra avec une sorte de joie enfantine, voulant certainement me faire entendre qu'il avait le moyen d'être malade à ses frais, sans rien coûter à personne. Je crois que M. Camille Doucet, que j'avais rencontré le jour précédent lui rendant visite, devait être pour quelque chose dans sa quiétude.

L'arrivée du médecin et des internes me força à quitter la place, le cœur gros et rempli de sombres pressentiments. Mais je revins à quatre heures. La porte était barrée par ordre. Nadar, qui était là, parvint cependant à me faire entrer. Le jour tombait ; je m'approchai du lit en demandant doucement à Mürger s'il voyait assez pour me reconnaître ! Il fit un signe affirmatif. Puis il me pressa la main, mais plus faiblement que lors de ma première visite, et sans proférer un seul mot... On me pria de sortir.

Aimé Millet me succéda auprès de notre cher malade, qui lui dit ces paroles, probablement les dernières qu'il prononça : « Vois-tu, il n'y a que trois choses en la vie : l'amitié, l'amour, et... »

Une suffocation l'empêcha d'achever. A dix heures et demie du soir, Mürger était mort.

A. Schaune.

(*Souvenirs de Schaunard.*)

Les testaments de M. da Gama Machado.

Monsieur da Gama Machado, dont les testaments ont fait tant de bruit, est un riche Portugais vivant depuis longtemps à Paris et décédé en 1861, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Il a publié un grand ouvrage en quatre volumes in-folio, ayant pour titre : *Théorie des ressemblances,* dans lequel il a émis des idées sur les causes de la propagation de la ressemblance chez les hommes et les animaux.



Mme ROSE CHÉRI, DÉCÉDÉE LE 21 SEPTEMBRE.
D'après le buste de DANTAN jeune. — (Musée Carnavalet.)

Quelles bizarreries! quelles singularités! quelles hérésies scientifiques s'y trouvent accumulées! Je voudrais bien vous en révéler quelques-unes; mais le sujet est si scabreux qu'en vérité je n'ose.

M. Machado poussait l'amour des oiseaux jusqu'à la folie, c'est bien le cas de le dire.

Ses volières, peuplées des sujets les plus rares, jouissaient d'une grande réputation. Il a frémi à l'idée de laisser après sa mort tant d'orphelins dans la détresse ou dans l'esclavage. Aussi sa préoccupation se reporte-t-elle incessamment sur eux lorsqu'il règle ses dernières volontés : « On lâchera dans le bois de Boulogne, dit-il, dans un codicille, ceux de mes oiseaux dont la robe a des rapports avec celle des oiseaux indigènes. »

Pour les autres, il les lègue à sa vieille gouvernante avec une rente annuelle de 30,000 francs.

Il lègue à M. Geoffroy Saint-Hilaire son merle de l'Inde, objet de sa prédilection, qui, suivant lui, « renfermait toute une science, » en lui recommandant de le mettre l'été au soleil et l'hiver dans une chambre chauffée.

Quant à son rossignol favori : « il sera embaumé et on déposera son corps sur le sien. »

La sollicitude de M. Machado ne se bornait pas aux oiseaux.

« Je lègue, dit-il, à la Société protectrice des animaux la somme de 20,000 francs dont l'intérêt sera appliqué de la manière suivante : « On donnera annuellement à un sergent de ville la somme de 500 francs. Il se tiendra à l'entrée du pont des Saints-Pères, vis-à-vis mes fenêtres, et il aura sur son chapeau un écriteau sur lequel sera écrit : « *Société protectrice des animaux. J.-J. da Gama Machado.* » Son devoir sera d'empêcher les charretiers de maltraiter les animaux et également les cochers de remise. L'heure est fixée depuis midi jusqu'à six heures. Les autres 500 francs seront divisés en deux parties et donnés comme prix par l'auteur de la *Théorie des ressemblances*, aux cochers qui remiseront leurs voitures sans abîmer leurs chevaux de coups de fouet, selon l'usage. Les voitures, si l'on veut que les chevaux vivent longtemps, doivent être remisées à la main; c'est un conseil que je donne aux amateurs de chevaux. »

Enfin, en testateur prudent, le brave commandeur avait pris soin de régler l'ordre et la marche de ses funérailles : « Mon convoi aura lieu à deux heures et demie, l'*heure à laquelle j'ai l'habitude de nourrir les corbeaux* du Louvre. Mon corps sera mis dans un cercueil en acajou à damier que l'on trouvera, avec un linceul, dans la pièce à côté de mon salon. On déposera dans mon cercueil les oiseaux enfoncés dans les quatre tombeaux qui ornent mes collections d'histoire naturelle. Mes vieux chevaux, mes fidèles compagnons, suivront mon convoi sans traîner ma voiture. Mon valet de chambre portera, dans une petite cage, un de mes oiseaux favoris. On n'invitera personne à mon enterrement. »

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter toutes les étrangetés prescrites dans ses testaments par le commandeur Machado.

Me Sénart, au nom de M. Benagazill et de Mme de Rio-Secco, les héritiers du sang, en a conclu que c'était l'œuvre d'un pauvre fou.



MADAME PETIPA DANS LE BALLET DU MARCHÉ DES INNOCENTS.
D'après un portrait du temps.
(Bibliothèque nationale.)

C'était à Me Léon Duval, dans l'intérêt des légataires, qu'incombait la tâche de justifier le commandeur de toutes ses prétendues folies. Il l'a fait dans une plaidoirie qui restera au Palais comme un chef-d'œuvre d'érudition et d'esprit. Il a montré par les plus ingénieux exemples que cela parait être le sort inévitable de tous les savants de passer pour des fous. On peut avoir des idées scientifiques étranges et n'en pas moins avoir toute sa lucidité d'esprit. « Aussi faut-il bien se garder, a-t-il dit avec sa malice habituelle, de juger le testament d'un naturaliste comme celui d'un notaire. »

ARNOLD.

(*Les Coulisses du Palais.*)



NOUVEL UNIFORME DES FACTEURS. — TENUE D'ÉTÉ.
D'après une gravure de 1861.
Bibliothèque de la Ville de Paris.)

La fondation du journal “ le Boulevard ”.

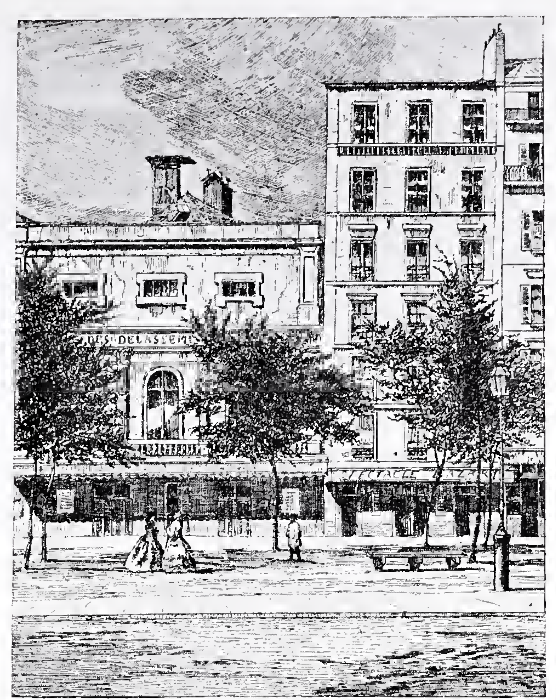
(1er Décembre.)

UN matin de l'an de grâce 1861, Carjat, le caricaturiste Carjat, devenu photographe, se réveilla avec cette idée :

— Si je faisais un journal?

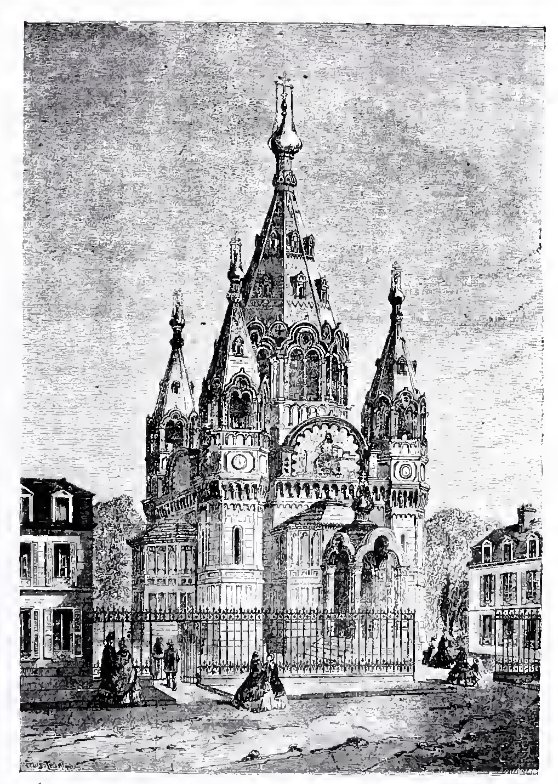
Et pour la rendre plus raisonnable, il ajoutait :

— J'aime la littérature, — tous les hommes de lettres sont « mes bons camarades », j'ai — d'avance toutes les plumes de Paris pour ma rédaction.

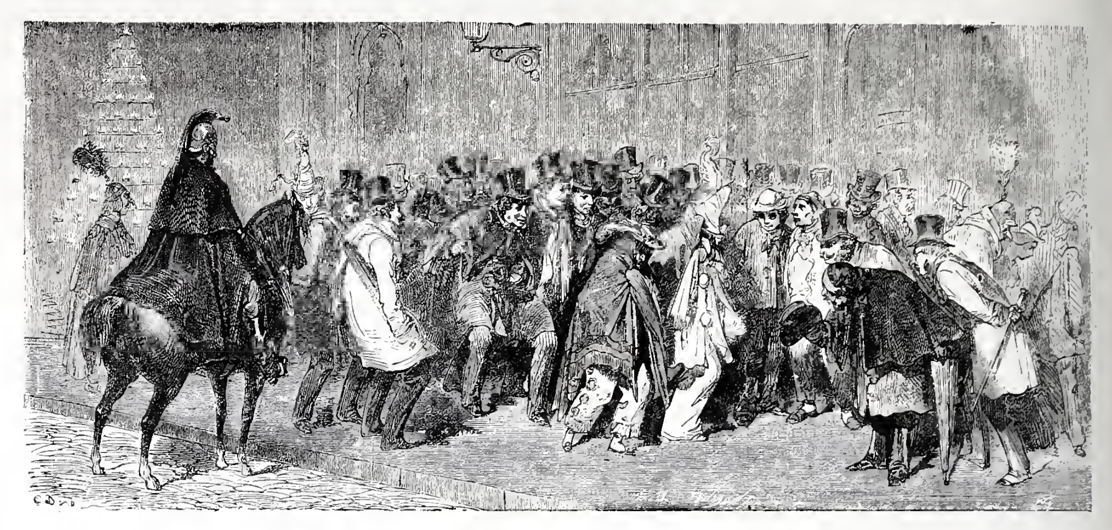


BOULEVARD DU TEMPLE.
Théâtre des Délassements comiques et du Petit Lazari.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection Prouté.)

Et *le Boulevard* parut, — journal littéraire hebdomadaire, avec des portraits-charges de Carjat et de Durandeau. Le titre était excellent.



ÉGLISE RUSSE NOUVELLEMENT ÉDIFIÉE DANS LE HAUT DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



LENDEMAIN DE BAL MASQUÉ, A 8 HEURES DU MATIN.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Jean du Boys, — le frère d'armes dramatique d'Amédée Rolland et de Charles Bataille, le paraphrasa dans le premier numéro, — sans éclat, du reste. Avec Banville y arrivèrent ses caudataires, le long Glatigny et le mièvre Catulle Mendès, qui avait déjà eu en 1860 sa *Revue fantaisiste* tuée sous lui.

Des noms inconnus s'y révélèrent.

Il n'y avait guère de semaine où Carjat ne crût sérieusement, dans la naïveté de sa conscience, avoir découvert un homme de génie.

Il n'inventa guère, en somme, que le capitaine de Launay, qui, après les succès du sabre de cavalerie, ambitionnait les triomphes de la plume, et tirait, à l'occasion, son article de sa poche ou un drame d'un roman de Balzac.

Le Boulevard prolongea deux ans à peu près son existence. Au milieu de quels tiraillements d'argent, on le devine. Il était allé agoniser impasse Bonne-Nouvelle, à l'imprimerie Dupré de la Mahérie — il y finit. Inutile de prier pour son repos. Celui de Carjat a été plus compromis, et si vous remarquez le panache blanc de sa chevelure — auquel les « bons petits camarades » ne se sont plus ralliés — les yeux plus ternes sous les verres du lorgnon, le long nez qui paraît attristé des confidences des lèvres, Carjat vous dira :

— C'est *le Boulevard*.

Maxime Rude.

(*Confidences d'un journaliste.*)



LA MODE DE 1861.
Chapeau de Mme Leroy, 2, place de la Madeleine. Robe de Peytel.
(D'après une gravure du *Bon ton* de 1861.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1861

Janvier.

8. — La Banque de France élève à 7 pour 100 le taux de l'escompte.

23. — Création d'une **médaille commémorative de l'expédition de Chine.**

24. — A l'Académie française, réception du **P. Lacordaire.** Réponse de Guizot. L'Impératrice assiste à la séance.

26. — **Henry Mürger** est transporté **à l'Hôpital.** (Il avait quitté le 8 janvier le n° 11 de la rue Véron pour s'installer au n° 16 de la rue Neuve-des-Martyrs, aujourd'hui rue de Morée.)

28. — **Mort d'Henry Mürger.**

30. — **Rapport adressé à l'Empereur par Renan** sur la mission scientifique qui lui a été confiée en Orient.

31. — **Funérailles d'Henry Mürger.** L'Impératrice et le ministre de l'instruction publique s'y font représenter.

Février.

4. — **Ouverture de la session législative** de 1861.

15. — Mise en vente de la brochure de *la France, Rome et l'Italie.* — Le tribunal civil de la Seine repousse la demande de Jérôme Bonaparte-Paterson et de sa mère, Mme Élisabeth Paterson, relativement à la **succession du prince Jérôme.**

17. — **Arrestation du banquier Mirès,** directeur de la Caisse générale des chemins de fer. Il est enfermé à Mazas.

25. — **Condamnation** à 5 ans d'emprisonnement **d'Étienne Vitteau,** secrétaire du Cercle impérial, inculpé de faux et de détournement de 80,000 francs.

Mars.

4. — **Rapport** de M. Delangle, garde des sceaux, **sur l'arrestation de Mirès.**

11. — **Arrestation d'Auguste Blanqui et Sénique,** prévenus d'avoir fait partie d'une société secrète.

14. — La Banque de France abaisse à 6 pour 100 le taux de l'escompte.

15. — A l'occasion de **l'anniversaire du prince impérial,** feu d'artifice dans le jardin des Tuileries. Les enfants de troupe de la garnison de Paris sont invités à y assister.

17. — **Inauguration de la saison hippique à la Marche.**

21. — La Banque de France abaisse à 5 pour 100 le taux de l'escompte.

23. — **Concert donné** à l'Opéra **par Félicien David.**

Avril.

2. — En présence de l'Empereur et de la famille impériale, **translation des restes de Napoléon Ier** (déposés le 15 décembre 1840 dans la chapelle Saint-Jérôme) dans le tombeau construit au centre de la crypte. — Le général d'Ornano, gouverneur des Invalides, est nommé maréchal de France.

13. — Saisie chez tous libraires d'une **brochure du duc d'Aumale** : *Lettre sur l'histoire de France,* adressée au prince Napoléon.

26. — **Soirée chez Jules Sandeau.** Représentation d'un proverbe inédit de Léon Gozlan : *La Pluie et le Beau Temps.*

Mai.

1er. — **Ouverture du Salon.**

2. — Suspension par le prince Lucien Murat, grand maître du Grand-Orient de France, du journal maçonnique *l'Initiation* et de la loge *le Temple des familles.*

10. — **Rapport sur les eaux de Paris** par le préfet de la Seine.

21. — **Soirée à l'hôtel de Solms.** Lecture d'une tragédie mérovingienne en 5 actes, par Viennet.



PRINCE ALBERT.
(1819-1861.)



CALAMATTA.
Graveur (1861-1869.)



AMÉDÉE ACHARD.
Romancier (1814-1875.)



BRESSANT.
Acteur (1815-1886.)



AGASSIZ.
Naturaliste (1807-1873.)



MICHEL CHEVALIER.
Économiste
(1806-1879.)

29. — L'Institut, réuni en assemblée générale, décerne le **prix biennal de 20,000 francs à Thiers** pour son *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

Juin.

2. — Rapport de M. Hittorff, au nom de la commission chargée de juger le concours ouvert pour la **construction d'une salle d'Opéra.** Il résulte de ce rapport que le **projet de Charles Garnier** a obtenu l'unanimité des suffrages.

9. — Représentation des **marionnettes du théâtre de Duranty,** à l'hôtel la Rochefoucauld, rue de Varennes.

15. — **Arrivée de l'ambassade siamoise** à Paris.

27. — Clôture de la session du Corps législatif. — Réception par l'Empereur et l'Impératrice des ambassadeurs siamois au palais de Fontainebleau.

29. — **Clôture de la session du Sénat.**

Juillet.

3. — **Distribution des récompenses du Salon** par le comte Walewski, ministre d'État.

11. — **Condamnation de Mirès et de Solar** par le tribunal correctionnel à cinq années d'emprisonnement.

19. — Dans la nuit du 19 au 20, **incendie des décors de l'Opéra** (139 décors complets sont brûlés et entre autres ceux du *Tannhæuser* qui n'avaient servi que cinq fois).

28. — **Les drapeaux conquis sur les Chinois sont portés à l'Hôtel des Invalides.**

Août.

6. — **Arrivée** à Saint-Cloud **du roi de Suède, Charles XV,** et de son frère le prince Oscar.

12. — **Départ du roi de Suède.**

13. — **Inauguration** par l'Empereur **du boulevard Malesherbes.**

24. — Rapport de M. de Royer, président de la commission chargée du jugement du concours ouvert entre les instituteurs publics.

29. — **Banquet offert par l'éditeur Pick de l'Isère** aux treize principaux rédacteurs et illustrateurs de son *Almanach parisien* (Monselet, la Bédollière, Champfleury, E. Fournier, Courbet, Staal, etc.).

Septembre.

11. — **Consécration de l'église russe** par Mgr Léonce, coadjuteur de Saint-Pétersbourg.

21. — Mme Rose Chéri, femme de M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase, meurt à Passy.

Octobre.

1er. — La Banque de France élève à 6 pour 100 le taux de l'escompte.

6. — **Arrivée de Guillaume Ier, roi de Prusse,** au château de Compiègne.

8. — **Départ du roi de Prusse.**

12. — **Arrivée de Guillaume III, roi de Hollande,** au château de Compiègne.

13. — A l'Institut, **distribution des prix de l'École des beaux-arts.**

14. — La réunion des délégués des loges maçonniques de France, chargée de procéder à l'élection du grand maître, est interdite par un arrêté du préfet de police et renvoyée au mois de mai 1862.

16. — **Visite du roi de Hollande au palais de Versailles.**

19. — **Départ du roi de Hollande.**

Novembre.

3. — **Concert de musique classique populaire** au Cirque Napoléon.

10. — **Banquet donné à M. Rattazzi** dans les salons de l'hôtel du Louvre par la presse démocratique de Paris.

12. — **M. Fould** est nommé **ministre des finances,** à la place de M. de Forcade la Roquette.

21. — La Banque de France réduit à 5 pour 100 le taux de l'escompte.

22. — Décret impérial supprimant le droit d'entrée perçu à la Bourse. — Service célébré à la Madeleine pour le repos de l'âme du roi de Portugal, don Pedro V.

29. — **Lettre de la compagnie des agents de change de Paris** à l'Empereur pour lui demander l'autorisation de lui élever, comme un témoignage de gratitude pour la suppression des tourniquets, une statue dans le palais de la Bourse. Refus de l'Empereur.

Décembre.

1er. — Premier numéro du journal *le Boulevard* (fondé par Carjat).

2. — Ouverture de la session du Sénat.

14. — Destitution de Victor de Laprade, professeur de littérature française à la faculté des lettres de Lyon, pour avoir publié dans *le Correspondant* du 25 novembre une poésie, *les Muses d'État*, dans laquelle était attaqué le gouvernement.

15. — Revue des anciens soldats de l'Empire dans la cour des Invalides par le maréchal d'Ornano. — Représentation sur le théâtre du *Figaro* des *Tourniquets*, revue de l'année 1861, par Lemercier de Neuville.

26. — Banquet donné à Berryer par les avocats de Paris pour célébrer le cinquantenaire de son entrée au barreau (le 26 décembre 1811).

31. — Explosion de gaz au Casino de la rue Cadet.

Monuments et Fondations.

Achèvement de l'église russe. — Restauration de l'**église Saint-Étienne du Mont.** — Commencement des travaux de **l'église de la Trinité.** — Construction du **pont Saint-Louis** pour remplacer la passerelle du même nom.

Démolition du **pavillon de Flore** et **travaux dans la cour des Tuileries.**

Décret (13 février) qui affecte au **ministère de l'intérieur** les bâtiments de l'ancien ministère de l'Algérie, place Beauvau.

Établissement d'un **boulevard sur la voûte du canal Saint-Martin.**

Disparition de la rue aux Fèves. — Percement de la **rue de Médicis.** — Construction du **passage Mirès.**

Création (27 février) d'une chaire d'épigraphie et d'antiquité romaines au **Collège de France.**

Fondation du **Cercle artistique** de la rue Bellefond (théâtre d'amateurs). — Fondation de la **Société d'escrime**, rue Saint-Honoré, sous la direction de Pons.

Revenus de l'Assistance publique en 1861 : 24,484,865 francs.

La vie de la rue.

Théâtre des Marionnettes lyriques, boulevard de Strasbourg. — **Musée des Figures de cire**, boulevard de Strasbourg.

Faillite de Ber, propriétaire du Pré Catelan. — La Compagnie des petites voitures propose un prix de 20,000 francs pour l'inventeur d'un **compteur horo-kilométrique.**

Expériences d'éclairage électrique par M. A. Berlioz sur la place du Carrousel.

Beaux-Arts.

Salon de 1861 : *L'Assassinat de Marat*, par Paul Baudry. — *Macbeth et les Sorcières*, par G. Guillaumet. — *Solferino* — *le Peintre*, par Meissonier. — *L'Escamoteur*, par Hamon. — *La Paix*, par Bouguereau. — *Concordia et Bellum*, par Puvis de Chavannes. — *Portrait de Rachel*, par Gérôme. — *L'Attente*, par Millet. — *Le Village*, par Daubigny. — *Genêts en fleur*, par Chintreuil. — *Combat de cerfs*, par Courbet. — *Mme Marie Laurent*, buste, par Carrier-Belleuse.

Acquisition du Musée Campana.

Fondation des **concerts populaires de musique classique** par Pasdeloup au Cirque du boulevard des Filles du Calvaire.



DAUBRÉE.
Géologue (1814-1896.)



BANCROFT.
Historien (1800-1891.)



V. BALTARD.
Architecte (1805-1874.)



COMTE DE BEUST.
Diplomate
(1809-1886.)



MARTIN BERNARD.
Homme politique
(1808-1883.)



MARIE.
Homme politique
(1797-1870.)

La vie littéraire.

George Sand : *Le Marquis de Villemer.* — **Louis Veuillot** : *Les Libres penseurs.* — **Jules Simon** : *L'Ouvrière.* — **De Beauchesne** : *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort.* — **Louis Ratisbonne** : *La Comédie enfantine.* — **E. de Goncourt** : *Sœur Philomène.* — **A. Daudet** : *La Double Conversion.*

Fondation du *Temps* — **du** *Boulevard*, par Carjat — **de la** *France*, par M. de la Guéronnière — **de la** *Revue fantaisiste* (revue des jeunes qui parut en février, vécut huit numéros et pour laquelle son directeur, Catulle Mendès, alors âgé de vingt ans, fut enfermé à Sainte-Pélagie).

Souscription pour élever un monument à **Mürger.**

Le théâtre. (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 10 janvier. *Les Effrontés*, comédie, 5 actes en prose, par Émile Augier (grand succès). — 3 avril. *Un Jeune Homme qui ne fait rien*, comédie, 1 acte en vers, par E. Legouvé. — 21 octobre. *La Pluie et le Beau Temps*, comédie, 1 acte en prose, par Léon Gozlan. — 18 novembre. *On ne badine pas avec l'amour*, drame, 3 actes en prose, par A. de Musset.

Opéra. — 13 janvier. **Début de M. Labat**, ancien professeur au lycée de Bordeaux. — 13 mars. *Tannhæuser*, opéra en 3 actes, paroles de Nuitter, musique de Wagner (chute). — 29 mai. *Le Marché des Innocents*, ballet en 1 acte, par Petipa, musique de Pugni. — 20 novembre. *L'Étoile de Messine*, opéra en 2 actes, paroles de Paul Foucher et Bozzi, musique de Gabrielli.

Opéra-Comique. — 4 mars. *Le Jardinier galant*, opéra-comique en 2 actes, paroles de Leuven et Siraudin, musique de Poise. — 18 mars. *Maître Claude*, opéra-comique en 1 acte, paroles de Saint-Georges et de Leuven, musique de Jules Cohen.

Théâtre-Lyrique. — 11 avril. *La Statue*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Reyer. — 16 novembre. *Le Café du roi*, opéra-comique en 1 acte, paroles de Meilhac, musique de Deffès.

Bouffes-Parisiens. — 5 janvier. *La Chanson de Fortunio*, opérette en 1 acte, paroles de Hector Crémieux et L. Halévy, musique d'Offenbach.

Odéon. — 13 mars. *Le Portrait d'une jolie femme*, vaudeville en 1 acte, par Henri Rochefort. — 22 mars. *Jaloux du passé*, comédie en 1 acte, par Aurélien Scholl. — 25 mars. *Béatrix ou la Madone de l'Art*, drame en 5 actes, en prose, par Ernest Legouvé. — 10 décembre. *Le Mur mitoyen*, comédie, 1 acte en prose, par E. Pailleron.

Vaudeville. — 16 novembre. *Nos Intimes*, comédie en 4 actes, en prose, par Victorien Sardou (succès).

Gymnase. — 1er mai. *La Vertu de Célimène*, comédie en 5 actes, par Meilhac.

Palais-Royal. — 2 février. *La Mariée du mardi gras*, vaudeville en 3 actes, par Grangé et Lambert Thiboust (succès).

Porte-Saint-Martin. — 30 mars. *Les Funérailles de l'honneur*, drame en 7 actes, par Auguste Vacquerie.

Ambigu. — 5 mars. *L'Ange de minuit*, drame fantastique, par Th. Barrière et E. Plouvier.

Les morts de l'année.

L'ancien préfet de police **Caussidière** (26 janvier). — **Henry Mürger**, littérateur (28 janvier). — **Eugène Guinot, dit Pierre Durand**, journaliste (9 février). — **Eugène Scribe** (20 février). — Le musicien **Niedermeyer** (14 mars). — Le géologue **P.-L.-A. Cordier** (30 mars). — **Charles Deleutre, dit Paul d'Ivoi**, journaliste (14 avril). — **Le comte de Marcellus**, diplomate et littérateur (28 avril). — Le peintre **Jules Laure** (mai). — **La comtesse de Cambacérès**, née princesse Bathilde Bonaparte (8 juin). — **Cauchois-Lemaire**, littérateur (9 août). — **Mme Rose Chéri**, actrice du Gymnase (21 septembre). — **Artaud**, vice-recteur de l'Académie de Paris (9 novembre). — **Isidore Geoffroy Saint-Hilaire** (10 novembre). — **Bignan**, littérateur (novembre). — **Le père Lacordaire** (21 novembre).

ACCIDENT ARRIVÉ SUR LE LAC DU BOIS DE BOULOGNE, LE DIMANCHE 19 JANVIER.

D'après une gravure de 1862. — (Bibliothèque nationale.)

1862



MONSEIGNEUR MORLOT, CONFESSEUR DE S. M. L'EMPEREUR.

D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque nationale.)

L'ANNÉE 1862 s'ouvrit sous de fâcheux auspices. Les projets de conversion et les nouveaux impôts exposés avec complaisance dans le programme financier de M. Fould semaient l'inquiétude dans le cœur des rentiers et faisaient passer des frissons dans le dos des contribuables; une crise intense sévissait sur l'industrie et un grand nombre d'ouvriers étaient sans travail. Suivant la version officielle, la guerre civile des Etats-Unis était la seule cause du malaise économique dont se plaignait la France; mais les adversaires du gouvernement ne craignaient pas d'affirmer que c'étaient les principes du libre-échange sanctionnés par les derniers traités de commerce qui avaient ruiné les usines et fait le vide dans les ateliers. En réalité, les événements d'Amérique et la trop brusque suppression des barrières qui protégeaient le travail national avaient eu des résultats également funestes pour la prospérité matérielle du pays qui paraissait d'autant plus gravement atteinte que les deux causes de perturbation industrielle et commerciale s'étaient produites en même



RÉCEPTION SOLENNELLE DES AMBASSADEURS JAPONAIS AUX TUILERIES, LE DIMANCHE 15 AVRIL, PAR LL. MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE.

D'après un croquis du temps. — (Collection G. Hartmann.)

temps. Tandis que les fabricants de soieries de Lyon étaient obligés d'interrompre tout travail, faute de débouchés au dehors, que les hauts fourneaux de la région du nord s'éteignaient et que des souscriptions s'ouvraient au profit des ouvriers de la Seine-Inférieure, réduits au chômage depuis que le coton n'arrivait plus du Nouveau Monde, la capitale subissait à peine un faible contre-coup de la crise qui exerçait de si cruels ravages dans les départements.

Paris jouait à la Bourse. Les projets financiers de M. Fould servaient de prétexte à une spéculation effrénée. Ce n'est pas que la conversion du quatre et demi pour cent proposée par le ministre eût rien de bien inquiétant pour les capitalistes, car elle était facultative et dans la suite des temps le destin réservait aux rentiers de bien plus cruelles amputations; mais la tempête n'en soufflait pas moins sur le marché. De brusques oscillations de trois francs se produisaient à de courts intervalles sur le fonds à convertir, des fortunes se faisaient et s'effondraient en un tour de main. Ces catastrophes privées ou plutôt ces déplacements de richesses ne compromettaient pas la prospérité matérielle de la capitale. Les expropriations pour cause d'utilité publique allaient leur train; les travaux de démolition et de reconstruction étaient plus actifs que jamais et l'industrie du bâtiment réalisait de gros bénéfices; les étrangers affluaient; les fêtes de la cour et le fastueux train de vie qu'étaient obligés de mener les hauts dignitaires de l'Empire donnaient une vive impulsion au commerce de luxe.

Si les commerçants de la métropole ne se préoccupaient pas outre mesure des tempêtes qui éclataient à la Bourse et de la crise que subissaient, sur divers points du territoire, les filatures de coton, les fabriques de soie et les établissements de métallurgie, l'immunité relative dont ils semblaient jouir était loin de leur inspirer une confiance absolue. Pour la première fois depuis la proclamation de l'Empire, les rues de Paris étaient menacées de perdre cette tranquillité inaltérable et disciplinée qui avait fourni aux défenseurs officieux du nouveau régime matière à d'enthousiastes parallèles entre l'ordre parfait qui existait sous Napoléon III et les

S. M. L'EMPEREUR RECEVANT LE VICE-ROI D'ÉGYPTE ET SA SUITE EN HAUT DU GRAND ESCALIER D'HONNEUR DES TUILERIES (18 MAI).

D'après un croquis de 1862. — (Bibliothèque nationale.)

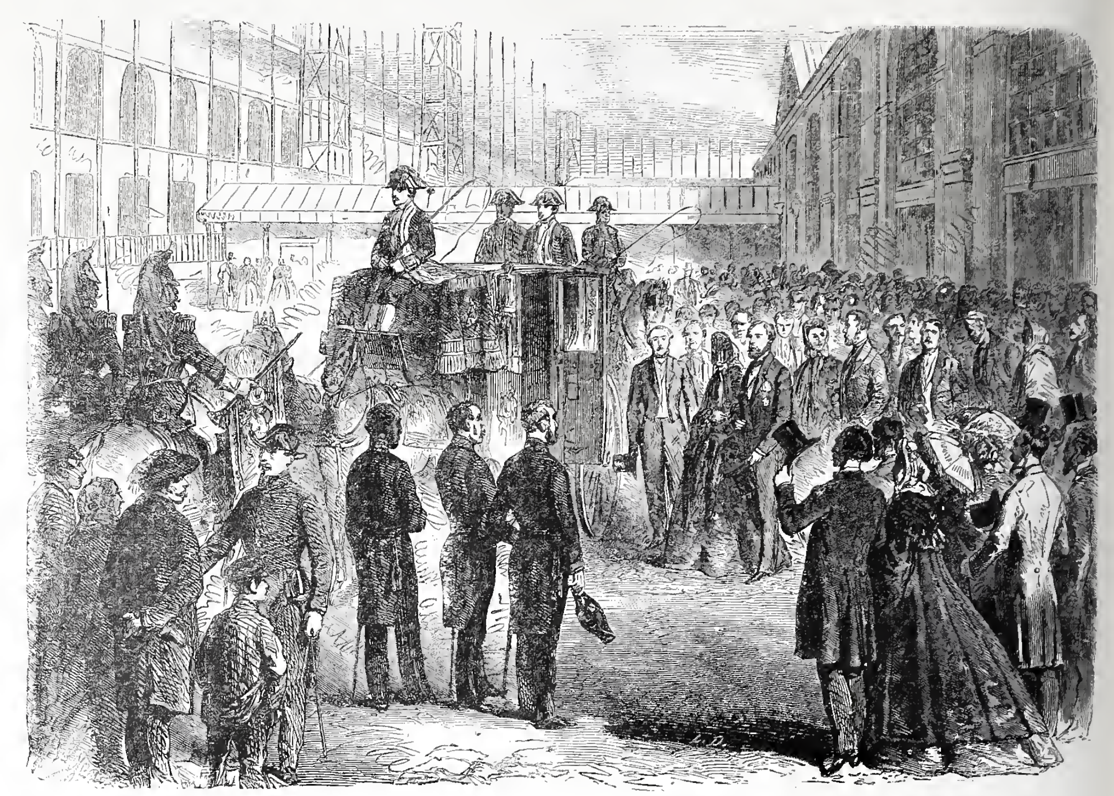


EDMOND ABOUT.

D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque nationale.)

émeutes presque quotidiennes qui avaient rendu la capitale de la France à peu près inhabitable pendant les dix premières années du gouvernement de Juillet.

Suivant sa coutume, ce fut la jeunesse des Écoles qui donna le signal des désordres. En général, il ne faut pas prendre au tragique les manifestations des étudiants. Ils sont dans l'heureuse période de la vie où les hommes éprouvent au moins autant de plaisir à faire du bruit qu'à proclamer énergiquement leurs opinions. Les troubles qui éclatèrent au Quartier Latin pendant les premiers mois de l'année 1862 n'en produisirent pas moins, dans les sphères officielles, une sensation assez vive. Il était évident qu'il ne s'agissait pas, cette fois, d'une mutinerie d'écoliers, heureux d'avoir trouvé un prétexte pour faire du tapage dans les rues ; les bruyantes protestations de l'élite de la jeunesse française contre la récompense nationale que le gouvernement voulait accorder au comte de Palikao n'étaient qu'un écho de la conscience publique. En effet, ce n'était pas seulement au Quartier Latin que l'idée de combler d'honneurs et de gratitude, au nom



ARRIVÉE A PARIS DE S. M. GUILLAUME III, ROI DES PAYS-BAS.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

de la nation, un général qui avait laissé derrière lui dans l'Extrême-Orient les ruines d'un autre Heidelberg, destinées à entretenir d'inextinguibles rancunes dans le cœur des vaincus, soulevaient de véhémentes protestations : le Corps législatif lui-même, d'ordinaire si souple, refusait, pour la première fois, d'obéir à la volonté du maître.

En réalité, l'indignation provoquée par le pillage du Palais d'Été n'était pas l'unique motif de cette attitude; de sourds mécontentements qui ne s'étaient pas encore manifestés au grand jour, mais existaient en germe depuis la guerre d'Italie, profitaient du premier prétexte plausible pour se donner libre carrière.

A partir du moment où les annexions piémontaises avaient mis en danger le pouvoir temporel du Pape, la coalition d'intérêts et d'inquiétudes d'où était sorti le second Empire ne pouvait plus subsister. Les catholiques ne pardonnaient pas au gouvernement impérial d'avoir autorisé la spoliation partielle du Saint-Siège, et les partisans des dynasties déchues, qui avaient applaudi au coup d'État de décembre, ne voyaient pas sans déplaisir les complaisances de Napoléon III pour les révolutionnaires italiens. La guerre religieuse était déchaînée. La suspension du cours de Renan provoquait des désordres au Quartier Latin, et Paris, qui, pendant de longues années, s'était complètement désintéressé des débats parlementaires, suivait avec anxiété les tournois oratoires engagés au Corps législatif et même au Sénat. En 1862, la vie littéraire n'était pas moins active et moins intense que la vie politique. Les œuvres maîtresses se suivaient de près et étaient discutées avec passion. *Salammbô* excitait des admirations et des colères que l'on a de la peine à comprendre aujourd'hui. *Les Misérables*, qui ont mieux résisté à l'épreuve, eurent un retentissement prodigieux.

Peut-être le bruit qui se fit autour des aventures de Fantine, de Javert et du plus vertueux des forçats empêcha-t-il de rendre suffisamment justice aux *Poèmes barbares*, de Leconte de Lisle, *Le Fils de Giboyer* fit scandale ; la bourgeoisie, attaquée à fond par Emile Augier, qui était pourtant un des siens, se répandit en protestations véhémentes, mais elle alla voir la pièce et la pièce fit de l'argent.

G. Labadie-Lagrave.

TRANSLATION DES RESTES DU ROI JOSEPH BONAPARTE AUX INVALIDES.

D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS



NOUVELLE PASSERELLE DE LA CITÉ, FAISANT SUITE AU PONT LOUIS-PHILIPPE ET JOIGNANT LA CITÉ A L'ILE SAINT-LOUIS.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

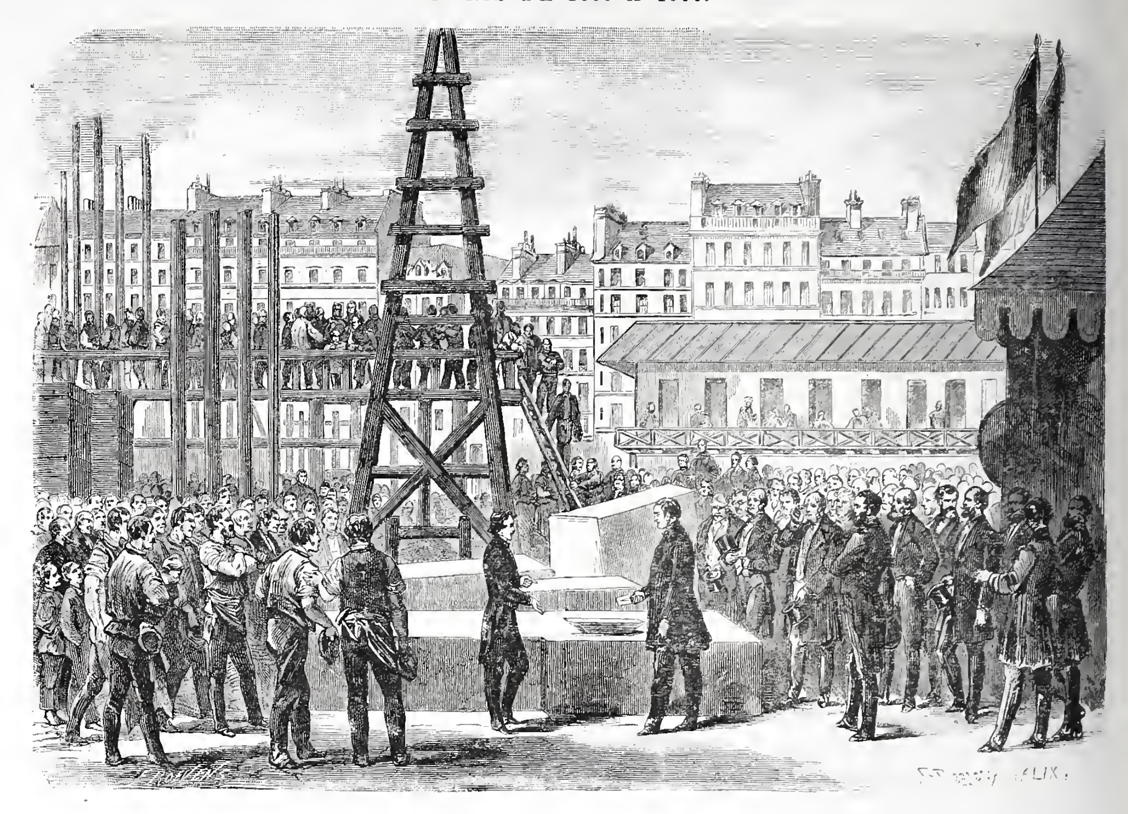
"Gaëtana" à l'Odéon.

(2 janvier.)

Le 2 janvier, l'Odéon donnait la première représentation de *Gaëtana*, drame en cinq actes, par Edmond About.

Dès le lever du rideau, on s'est mis à siffler, et l'on a sifflé jusqu'à la fin la pièce, sans vouloir l'entendre.

Le dimanche 5, une députation d'étudiants est venue prier le directeur de retirer *Gaëtana* de l'affiche. Le directeur a naturellement refusé. Le lendemain, le tumulte a été si violent que la représentation a dû être



POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU NOUVEL OPÉRA, PAR S. E. LE MINISTRE D'ÉTAT M. WALEWSKI.

D'après une gravure de 1862. — (Bibliothèque nationale.)

interrompue au milieu du troisième acte. Il était dix heures. Quatre ou cinq cents jeunes gens sont descendus du Quartier Latin, ont traversé la Seine, et sont allés sous les fenêtres de M. About, chanter l'air des *Lampions*.

Ces jeunes gens ont eu tort.

Siffler une pièce sans l'entendre est une injustice. Casser les vitres des gens est une tyrannie.

De plus, ils ont été maladroits.

Ils voulaient nuire à M. About. Ils l'ont servi. Leur manifestation lui a donné une importance qu'il n'avait pas auparavant. Il n'a pas touché de droits d'auteur au théâtre, mais il s'est rattrapé en librairie. La pièce imprimée s'est beaucoup vendue, et s'est vendue 6 francs au lieu de 2, le prix ordinaire.

Le *pourquoi* de ces sifflets qui ont pris la proportion d'un événement est facile à dire; mais ce n'est pas la *Question romaine*, et le pape est pour beaucoup moins dans cette affaire que M. Francisque Sarcey.

Il y a, au Quartier Latin, une dizaine de jeunes gens qui serrent la main de M. Louis Ulbach et de M. Laurent Pichat. Ces jeunes gens croient au progrès, ils aiment la liberté; bref, ils sont dignes de toutes les sympathies; mais ils sont naïfs. Leur naïveté a consisté, ces temps-ci, à croire que M. About avait trahi une cause, en passant de *l'Opinion nationale* au *Constitutionnel*, comme si *l'Opinion, le Siècle, le Constitutionnel, le Pays*, n'étaient pas des journaux qui, sauf de légères nuances, pensent de même! La méprise de ces jeunes gens a été partagée par d'autres.

Ensuite, et c'était là un grief plus réel, mais non moins injuste, ils en voulaient à M. About d'une faute commise par deux de ses amis, MM. Grenier et Sarcey.

Au mois de novembre, M. Sainte-Beuve avait violemment attaqué, dans *le Constitutionnel*, son collègue de l'Académie, M. de Laprade. M. de Laprade avait répliqué par une pièce de vers insérée dans *le Correspondant*. Cette pièce de vers contenait, à ce qu'il paraît, une offense contre le gouvernement; mais le gouvernement ne l'avait pas relevée, lorsqu'au mois de décembre, quand tout semblait fini, MM. Grenier et Sarcey, l'un dans *le Constitutionnel*, l'autre dans *l'Opinion*, prirent parti contre M. de Laprade.

— Quand on attaque un gouvernement, lui disaient-ils, il ne faut pas le servir. Vous êtes professeur, donnez votre démission!

Ces clameurs ne décidèrent pas M. de Laprade à donner sa démission, mais elles arrivèrent au ministre de l'instruction publique qui lui donna son congé. Je ne connais pas M. Grenier, mais M. Sarcey, qui est un brave homme, a dû certainement regretter son article.

En tous cas, M. About, son ami, l'a expié.

DÉMOLITION DES THÉATRES DU BOULEVARD DU TEMPLE POUR LE PERCEMENT DU BOULEVARD DU PRINCE-EUGÈNE.

D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

Après avoir fait bonne contenance pendant quelques jours, et payé son tribut à la galerie, il est allé faire jouer sa pièce à Lyon. Il espérait que la province impartiale le vengerait de Paris.

Mais il a été sifflé en deçà du Rhône comme au delà de la Seine.

(*Petit Journal du mois.*)

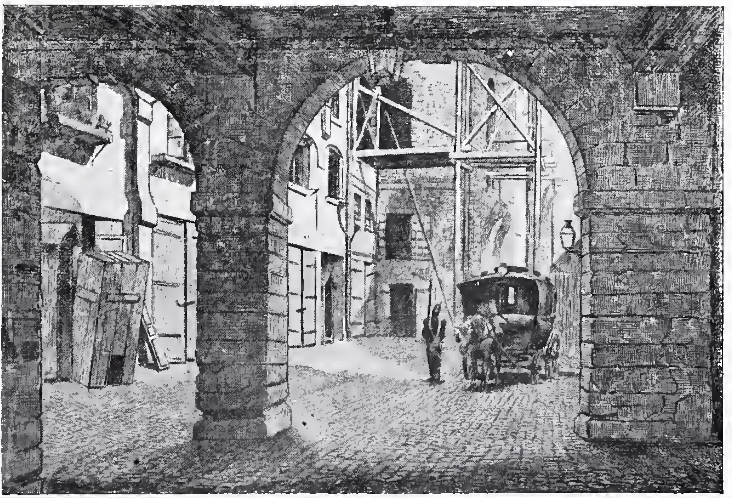
Le cabaret Génin.

Après Génin, ce qu'il y a de plus curieux dans son cabaret, ce sont ses quatre murs, tout un musée !.. Il y a cinq ans, ils étaient blancs comme l'âme d'une vierge qui n'a pas encore lu de romans ; aujourd'hui, ils sont littéralement couverts de décorations... Il y a là-dessus et là-dedans un fouillis de masques, une *olla podrida* de bras, de jambes, de torses, de nez, de barbes, de pipes, à n'en plus finir et à ne plus s'y reconnaître.

Ici est le portrait de Génin, orné du cigare, de la calotte, du gilet, du sourire et du calembour que vous savez. Là est le museau noir de son chien, du grand César, du vrai César.

Plus loin est le mufle rose de cette pauvre Gipsy, une enfant de l'amour et du hasard, une petite bohémienne du pavé de Paris.

Puis encore, çà et là, des *facies* d'habitués, les uns pittoresques, les autres grotesques, depuis le prudhomme du voisinage, avec son col exorbitant et ses lunettes impossibles, jusqu'au voyou qui tire la langue à ceux qui le regardent.

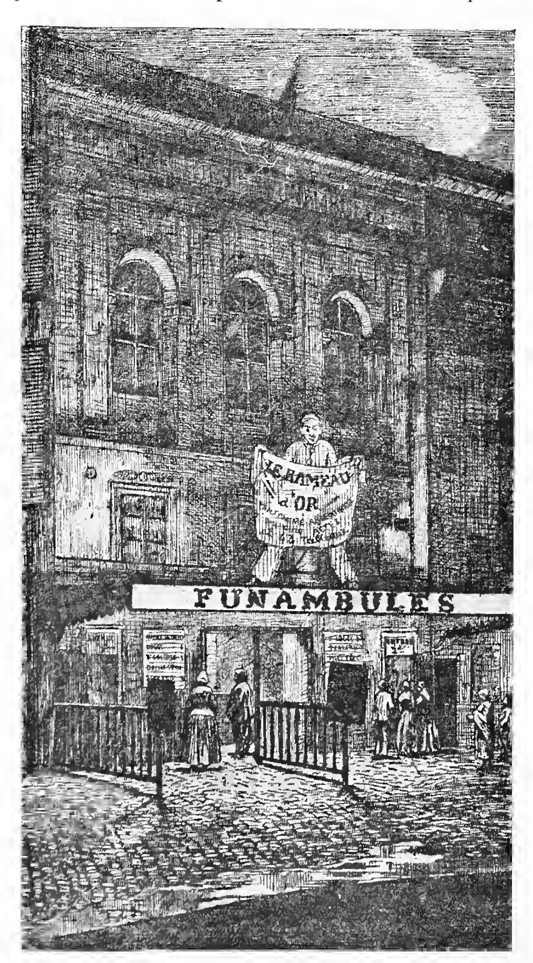


RUE DE JÉRUSALEM. — ENTRÉE DU DÉPÔT.
D'après une eau-forte de Martial. — (Collection G. Olive.)

Il y a aussi ceux que l'on pourrait appeler les grandes toiles de cette exposition permanente. D'abord, deux vigoureux dessins de Pierre Bisson, un élève de Decamps, qui fait de la bonne photographie. L'un de ces dessins est une marine assez bravement exécutée, dont le seul tort est de pécher contre le vocabulaire des matelots. Le pendant à ce dessin est un paysage assez ravagé, d'un ton croûte de pain brûlé, — avec des effets pittoresques obtenus en égratiguant çà et là le mur d'une façon habile. De loin, ça ressemble à un petit tableau de Casenave. D'un peu plus loin encore, — cela ressemble à un Joseph Vernet. Mais de tout près, cela ressemble à un Pierre Bisson.

La plupart des portraits et des charges qui couvrent les murailles sont de Boucher, qui, à cause de son nom, sans doute, imite Boucher, comme M. Émile Vattier cherche à imiter Watteau. Il y a là, de lui, de petites esquisses à la sanguine qui ne manquent ni d'esprit ni de grâce.

Je ne veux pas oublier les fruits et les matières mortes d'Auguste Jean, un peintre sur porcelaine qui ferait bien de peindre sur toile. Ce qu'il a



BOULEVARD DU TEMPLE EN 1862.
D'après une eau-forte de MARTIAL.
(Collection G. Olive.)



RIVIÈRE DE BIÈVRE EN 1862.
D'après une eau-forte de MARTIAL.
(Collection G. Olive.)

peint là, sur un pan de mur du cabaret Génin, rappelle un peu la manière de Van Spaendouck. C'est un peu froid cependant. On devine aisément que c'est d'un artiste qui a l'habitude de faire cuire sa peinture.

Je ne veux pas non plus oublier les dessins *flamands* de Léopold Flameng, un peintre artiste qui a le diable au ventre, et qui pourrait bien avoir d'ici à quelque temps la réputation de Gustave Doré.

Léopold Flameng se plaît à reproduire sur le papier, sur le cuivre ou sur la toile, ces Silènes opaques ou rubiconds, flanqués de chair et gabionnés de lard, dont le ventre a autant d'étages que le menton, — et ces femmes énormes, gargamellesques, que Sainte-Beuve appelle « les sirènes poissonneuses et charnues de Rubens ».

Flameng affectionne aussi les scènes populaires. Il est moins gai que Pigal, — mais il est plus profond... Le cabaret Génin lui a fourni plus d'un type.

Alfred DELVAU.

Tripoli, fils de la gloire.

Ce grand vieillard alerte, droit et ferme, le sac au dos, la tête coiffée d'un shako de grenadier russe, la moustache en croc, le jarret tendu, l'œil au vent, est un ancien volon-

EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — LE NOUVEAU PONT LOUIS-PHILIPPE.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

taire de la première République; il a connu l'empereur simple officier en 1798.

Pendant la campagne d'Egypte, il était au mont Thabor et à Aboukir; c'est un de ceux auquel le grand général a dit : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. » Et quand Kléber, étouffant le futur empereur de ses deux bras nerveux et l'enlevant de terre, lui disait : « Vous êtes grand comme le monde, » Tripoli était encore là.

Il était aussi à Ulm, à Austerlitz, et c'est à la droite, avec le maréchal Soult, qu'il a assisté à cette grande journée dont le soleil nous illumine encore; le soir, quand l'empereur parcourut à pied les bivouacs, il était un de ceux qui allumaient les torches de paille sur son passage.

Tripoli est plus qu'un ancien soldat, c'est une légende, c'est une des grandes pages de notre livre d'or: il a partagé la bonne et la mauvaise fortune du héros qu'il pleure encore, et, en 1815, il a crânement brisé son sabre. Quand vinrent les Cent-Jours, quand on apprit que l'empereur venait de débarquer à Cannes, que le brick l'*Inconstant* avait croisé la flotte anglaise et échappé à sa surveillance, que Grenoble ouvrait ses portes, que partout sur son passage l'armée accueillait son ancien général aux cris de : Vive l'empereur! Tripoli crut encore à l'étoile de son héros et rentra dans la garde; mais Waterloo fut sa dernière étape, et, s'il eût pu suivre l'empereur à bord du *Bellérophon*, je suis sûr que Tripoli n'eût pas hésité à s'exiler à deux mille lieues de son pays pour ne pas abandonner son général.

Les idées de Tripoli sont devenues vagues et confuses; au milieu de cette fumée de poudre, de ces éclats de bombes, de ce tonnerre des canons, il ne lui reste qu'une pensée fixe, la haine contre les Anglais, et un souvenir, aussi net que s'il datait d'hier, de l'invasion des alliés.

Nous n'avons jamais pu parvenir à découvrir la légende de ce shako russe qui sert de coiffure à notre héros. Il doit y avoir là-dessous quelque drame lugubre que nous regrettons de ne pouvoir lui arracher. L'industrie de Tripoli consiste à



LE BOULEVARD DES ITALIENS.

D'après un dessin de DAUMIER. — (Collection G. Hartmann.)



ÉCOLE PRATIQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

vendre une poudre rosée qui sert à nettoyer les cuivres, et, comme le sage n'avance rien qu'il ne prouve, Tripoli s'est couvert la poitrine d'une foule de plaques de shakos, de grenades, de boutons, de plaques de baudriers qui sont brillantes comme l'or, et dont l'éclat est dû à la poudre à laquelle il a emprunté son nom.

Tripoli a ses habitués et ne s'attache pas au casuel. Il aime l'indépendance; il pouvait entrer aux Invalides, et a préféré toucher sa pension pour vivre aux bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que son général aimait tant. A l'Ecole militaire, les soldats ne voudraient pas nettoyer leurs buffleteries ou astiquer leurs sabres avec d'autre poudre que celle du père Tripoli, et le fils de la gloire est toujours le bienvenu parmi les jeunes gens qui peuvent lui raconter leurs souvenirs de Solferino et Magenta, en échange d'un de ses récits pittoresques de Mondovi et de Millesimo.

Si vous errez depuis l'avenue Lamothe-Piquet jusqu'à la grille de l'Ecole, ou si vous longez le quai depuis le ministère des affaires étrangères jusqu'au pont d'Iéna, vous êtes sûr de rencontrer Tripoli, la pipe à la bouche, encore droit et ferme et toujours un peu *gai*. Il fait rimer volontiers gloire et victoire et fredonne des chansons d'un autre âge.

Par un certain respect de la discipline, Tripoli a conservé le costume militaire; il porte toujours le sac et la veste de petite tenue. D'une propreté et d'une rigidité toutes militaires, il semble toujours prêt à répondre à un appel ou à une sonnerie de clairon; il parle volontiers seul, et, comme le pauvre homme n'a plus beaucoup de suite dans les idées, il n'est pas rare de l'entendre tout d'un coup entamer un commandement militaire de



TYPES PARISIENS. — TRIPOLI, FILS DE LA GLOIRE.
D'après un croquis du temps. — (Musée Carnavalet.)

INAUGURATION DU BOULEVARD DU PRINCE-EUGÈNE LE 7 DÉCEMBRE.
L'Empereur recevant, à son arrivée sur la place du Trône, les félicitations du corps municipal.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

toute la force de ses poumons. Il pousse jusqu'au fanatisme le respect de la consigne, et se trouve si malheureux de ne plus en avoir depuis plus de quarante ans, qu'il s'en impose de volontaires auxquelles il se garde bien de manquer.

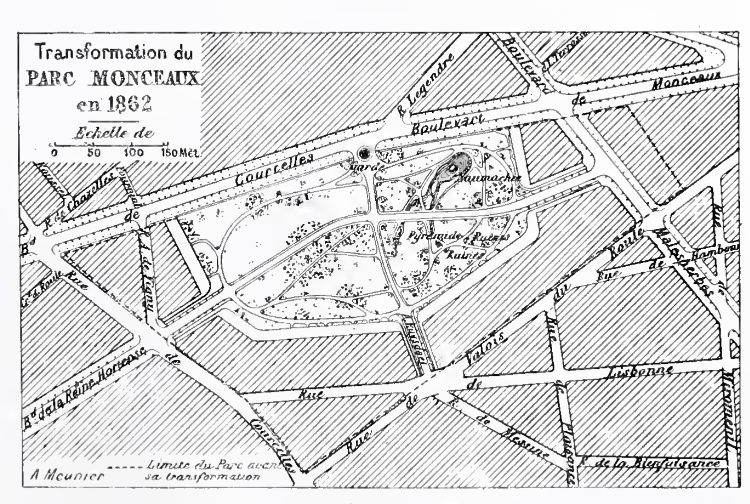
Vivant dans une modeste aisance, grâce à sa pension et à sa petite industrie, il peut, de temps à autre (peut-être un peu souvent), boire à la mémoire du grand homme; et quand reviennent les glorieux anniversaires, quand Tripoli endosse ses glorieux haillons pour aller sous les voûtes des Invalides déposer une couronne sur la tombe du *général*, voyant de nouveaux drapeaux se joindre à ceux qu'il a vu remporter, il trouve que les *Français sont toujours les Français*, et qu'il y a encore de beaux jours pour sa patrie.

Charles YRIARTE.

Le cabinet de travail de Paul de Kock.

Il est, dans les lettres françaises, un homme qui a beaucoup écrit depuis trente-cinq ans, et sur lequel il a été fort peu écrit; car celui-là, les critiques le laissaient faire, sans daigner s'occuper de ses travaux : nous voulons parler de M. Paul de Kock. Quelques mots sur ce digne homme seront, croyons-nous, lus avec intérêt.

M. Paul de Kock, l'auteur chéri des lecteurs bourgeois, est un homme d'environ soixante-cinq ans, petit, grassouillet, d'une figure ouverte, riante, sympathique, et d'un abord franc et aimable. Tel on peut se le figurer par ses romans, tel il est. Il y a quarante ans, depuis qu'il écrit, je



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER.
D'après les documents de l'époque. — (Collection Charles Simond.)

pense, qu'il habite le même entresol, situé au boulevard Saint-Martin, au nº 12, à deux pas du théâtre. C'est de la fenêtre de ce presque modeste logis que le peintre du peuple et des petits bourgeois a pu facilement étudier ses modèles, dont ce quartier est un des centres les plus actifs. Enveloppé dans une robe de chambre en flanelle bleue, sa tête opulente coiffée d'une calotte de velours coquettement brodée par la main de quelque jeune fille de sa famille, son lorgnon à la main, cet excellent peintre de mœurs a passé là bien des heures, appuyé sur cette fenêtre ouverte comme une première loge, sur l'éternel spectacle des agitations d'une grande ville.

L'appartement de M. Paul de Kock est fort simple, assez étroit même, et s'il ne l'a pas depuis longtemps quitté, c'est qu'il a cru difficile de trouver, dans des conditions plus spacieuses et plus confortables, un observatoire pareil. Il n'a, sur le devant, que deux pièces : un salon et une petite chambre à coucher, qui sert aussi de cabinet de travail à l'aimable romancier. Le salon n'offre aucune particularité digne d'être relevée : c'est l'ameublement bourgeois par excellence : fauteuil rouge, gravures encadrées, quelques tableaux, quelques porcelaines, le fameux guéridon central portant un cabaret; on voit l'ensemble sans qu'on y insiste davantage.

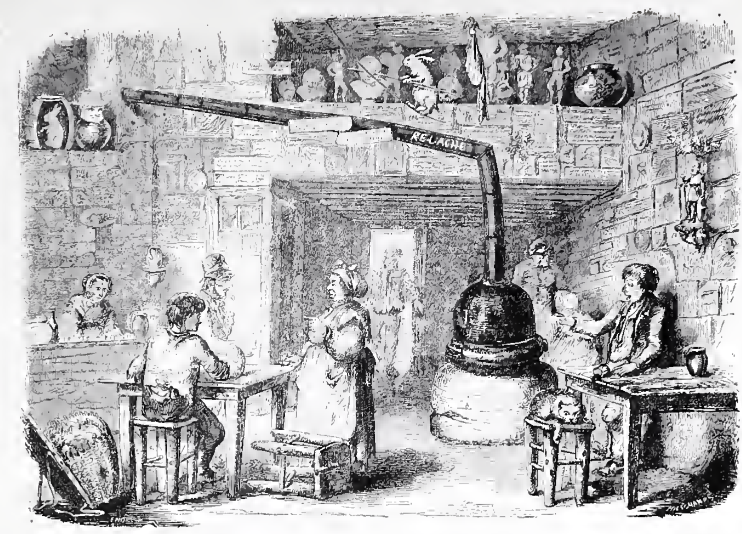
La seconde pièce, sanctuaire du travailleur, a plus d'intérêt. La fenêtre donnant sur le boulevard est dégagée, accessible ; on voit que l'écrivain s'y appuie souvent. Tout à côté est placé son bureau, un simple petit bureau d'acajou qui pourrait figurer chez un marchand de bas ou de casquette. Là aucun accessoire de luxe ou d'originalité. Paul de Kock écrit ses romans comme un boutiquier écrirait des lettres de commerce : une écritoire de porcelaine blanche, des plumes de fer, le sable dans une sébille de bois. Nous sommes loin des somptuosités de certains écrivains mieux logés, — moins célèbres.

Le principal ornement de cette pièce, étroite et longue, c'est une bibliothèque construite sur place avec de simples planches de sapin coloré par le temps, et qui supporte environ cinq cents volumes. Le rayon le plus accessible à la main offre la collection des œuvres du célèbre romancier. Là sont toutes ses éditions; depuis le volume in-octavo plein de blancs, jusqu'à la contrefaçon belge pleine de fautes. Paul de Kock a été l'objet d'une superbe édition dans le genre de celles de Walter Scott et de Cooper, grands volumes compacts contenant un roman complet, et ornés de belles gravures sur acier. Il est très fier de cette édition que n'ont pas obtenue le plus grand nombre de nos romanciers les plus littéraires. Mais en même temps que cette édition faisait son orgueil, elle faisait aussi son malheur, car elle était l'exploitation d'un éditeur qui avait dû, dans des temps où l'auteur ne prévoyait sans doute pas toute sa future célébrité, obtenir de son inexpérience ou de sa modestie un contrat englobant par avance *tout ce qu'il composerait* pendant un nombre d'années déterminé. Paul de Kock expliquait un jour qu'il perdait à cela plus de soixante mille francs.

Tous ces volumes sont reliés avec un soin particulier, et à peine un volume a-t-il paru, qu'il est rangé à sa place, habillé de vert et convenablement doré. Le soin de ces œuvres est comme une sorte de dignité qui ne déplait pas chez un écrivain.

Une modeste couchette en bois de noyer, basse

TYPES PARISIENS. — L'HOMME AU LIÈVRE.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)



DÉMOLITIONS DE PARIS. — LE CABARET DU LAPIN BLANC, RUE AUX FÈVES.
D'après une gravure de 1862. — (Collection G. Hartmann.)

ornée d'un rideau de perse, une petite toilette, comme un lit de camp et simplement un bout de canapé et un fauteuil en maroquin vert complètent le mobilier de cette chambre, où s'écoule la laborieuse vie d'un honnête homme et d'un écrivain que l'étranger apprécie plus que la France. Sans doute Paul de Kock ne possède pas de très grandes qualités littéraires; mais sa simplicité, son naturel, sa franche gaieté, sa teinte sentimentale, et son immense don d'observation, lui méritent, dans la littérature de ce siècle, une place que n'obtiendront pas bon nombre d'auteurs qu'on a plus vantés que lui, et qui affectent de parler de cet habile et ingénieux peintre de mœurs avec un dédaigneux sourire.

Au reste, notre auteur se connaît bien! nous en trouvons la preuve dans l'extrait suivant d'un autographe que nous avons sous les yeux :

Tous mes romans ont un but moral, écrivait-il. Ceux qui les dénigrent sont ces amateurs de poignard, de poison et autres horreurs! qui trouvent fort convenable le mot d'adultère et s'irritent contre celui qui signifie absolument la même chose!... Ceux-là, à coup sûr, doivent détester Molière!



UNE SALLE DE L'HÔTEL DROUOT, UN JOUR D'EXPOSITION.
D'après un dessin de H. Daumier. — (Collection G. Hartmann.)

Paul de Kock s'est créé une sorte d'aisance. Il possède à Romainville, site champêtre où il a placé mainte scène de ses romans, une jolie campagne où il passe chaque année le plus de temps possible. Il y a fait construire un petit théâtre, et là, le dimanche, on joue en famille et entre amis de petites pièces qu'il compose, et qui sont souvent envoyées ensuite aux théâtres secondaires. Mais la vérité est de dire que Paul de Kock est moins heureux au théâtre que dans le roman, car, chose singulière, il y est triste et languissant. Son fils, Henri de Kock, s'est adonné spécialement à la scène; il y réussit aussi bien que dans le roman.

Résumons-nous en disant que Paul de Kock est un très brave et très honnête homme, sympathique et aimable, et qu'il s'est fait un nom qui restera dans l'étude des mœurs du dix-neuvième siècle.

Jules Lecomte.

Les Eaux de Paris.

La mémorable discussion sur les eaux de Paris vient d'aboutir à un décret d'exécution du projet de dérivation des sources de la Dhuis, en Champagne. C'est une des affaires qui



TYPES PARISIENS. — LE MARCHAND DE PLUMEAUX, GOBELETS, CUILLÈRES A POT, ETC.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

ont eu le plus de retentissement en France pendant l'année dernière (1861) et qui ont le plus passionné les esprits. On le comprend, puisque la Seine et la Loire, d'une part, et les eaux de sources ou cours d'eau secondaires, d'autre part, se trouvaient en cause. Les partisans de la Seine et de la Loire s'étaient réunis pour accuser les eaux de source de la Champagne de toutes les vilenies, mais ce sont les sources qui ont eu en définitive gain de cause.

Tout le monde est d'accord sur la quantité d'eau nécessaire par vingt-quatre heures aux besoins des habitants et de l'hygiène ou des autres services d'une grande ville; elle peut être calculée comme suit par habitant :

Besoins particuliers et industriels.......	75 litres
Arrosage des rues, incendies, imprévus.	75 —
Fontaines, eaux jaillissantes...........	20 —
Total....	170 litres

Or, comme la population de Paris est actuellement, dans l'enceinte des fortifications, de 1,700,000 habitants, il en résulte que les quotités à approvisionner en vingt-quatre heures sont :

Eaux potables.......................	128,000 m. c.
Eaux des services publics..........	162,000 —
Total.....	290,000 m. c.

Aujourd'hui la ville peut disposer par vingt-quatre heures de 153.000 mètres cubes d'eau (canal de l'Ourcq, 100,000; sources de Belleville et des Prés-Saint-Gervais, 500; sources de Rungis, par l'aqueduc d'Arcueil, 1,600; puits artésiens de Grenelle et de Passy, 7,500; prises d'eau de la Seine par les pompes à feu, 43,400). Il reste donc à se procurer, pour compter les 290,000 mètres cubes, 137,000 qui seraient fournis largement par trois aqueducs auxquels on a donné le nom des sources principales que chacun d'eux doit recevoir. Ce sont : l'aqueduc de la Dhuis, d'une importance de 40,000 mètres cubes dans les plus grandes sécheresses; celui de la Vanne, 70.000; et enfin, celui de la Somme-Soude, qui compte par 60,000. Les trois faisant ensemble 170.000 mètres cubes. L'aqueduc de la Dhuis est en voie de construction; il desservira la région la plus élevée de Paris jusqu'à l'altitude de 108 mètres, niveau de son point d'arrivée : il pourra ainsi alimenter Passy, Montmartre, Belleville, Montrouge, le Panthéon et la Butte-aux-Cailles. Les points culminants de ces coteaux s'élèvent, il est vrai, au-dessus de 108 mètres, et ceux de Montmartre et de Belleville atteignent 128 et 129 mètres; mais l'étendue des mamelons surélevés est relativement restreinte et la population n'y est pas très dense; par ce double motif, il sera aisé de pourvoir à tous les besoins par des machines élévatoires de plus d'importance qui puiseraient l'eau à 108 pour la porter à 130.

Après l'achèvement de l'aqueduc de la Dhuis on procédera probablement, 5 ou 6 ans plus tard, à celui de la Somme-Soude, et ce n'est que dans 15 ans peut-être qu'on songera à celui de la Vanne. ÉDOUARD LAGOUT.



LA MODE EN 1862.

Chapeau de Mme Brandès. Robe de Mme Roger, rue Louis-le-Grand.

(D'après une gravure du *Bon Ton*.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1862

Janvier.

7. — Premier **bal** de l'année **aux Tuileries.**
8. — Le docteur Véron abandonne la direction du *Constitutionnel.*
11. — Le **grand maître de la franc-maçonnerie** française est nommé par l'Empereur.
18. — L'Empereur fait **don à la Bibliothèque Impériale** d'un vase de bronze gallo romain.
19. — **Accident sur le lac du bois de Boulogne.** Rupture de la glace. Mort de quatre patineurs.
27. — **Ouverture de la session législative.**
30. — **Inauguration du tombeau de Mürger** au cimetière Montmartre.

Février.

8. — La **conversion de la rente française** est votée.
15. — Bal donné par le maréchal Randon au ministère de la guerre.
20. — **Élection du prince Albert de Broglie** à l'Académie française.
22. — Lettre de l'Empereur au général Cousin-Montauban relativement à une dotation de 50,000 francs à titre de récompense nationale.
26. — Le **cours de Renan** au Collège de France est **suspendu.**
28. — Le Corps législatif rejette le projet de loi qui accordait une **dotation au général Cousin-Montauban,** chef de l'expédition de Chine.

Mars.

3. — **Élection de Dufaure** à l'Académie française, à la place du P. Lacordaire.
4. — Décret qui déclare d'utilité publique la **dérivation de la Dhuis.**
24. — **Funérailles d'Halévy,** au cimetière du Père-Lachaise. (Il était mort à Nice le 21 mars.)
27. — Bal masqué au ministère de l'intérieur.

Avril.

1er. — **Soirée chez le duc de Morny.** Représentation d'une comédie dont il est l'auteur : *la Manie des proverbes.*
3. — **Élection d'Octave Feuillet** à l'Académie française. — Mise en vente des *Misérables* de Victor Hugo.
8. — **Arrivée de l'ambassade japonaise** à Paris.
13. — **Réception de l'ambassade japonaise aux Tuileries.**
16. — Ouverture de crédits pour le Musée Campana et la construction du nouvel Opéra.

Mai.

1er. — **Ouverture du Musée Campana,** provisoirement installé au Palais de l'Industrie, sous le titre de Musée Napoléon III.
6. — **Arrivée du roi des Pays-Bas,** Guillaume III, à Paris, à 7 heures du soir.
11. — Assemblée générale annuelle de la **Société des Auteurs dramatiques,** sous la présidence d'Auguste Maquet, dans les salons du restaurant Lemardelay.
14. — Le Sénat, conformément aux conclusions du rapport de M. Stourm, repousse tous les moyens et expédients proposés par la **famille Lesurques** pour obtenir la revision du procès.
18. — **Réception** par l'Empereur aux Tuileries **du vice-roi d'Égypte, Saïd-Pacha.**
25. — **Ingres est nommé sénateur.**

Juin.

16. — **Translation aux Invalides des restes** mortels **du roi Joseph,** frère de Napoléon Ier.
21. — **Soirée chez Carjat,** dans son appartement de la rue Laffite.
29. — **Convention littéraire entre la France et l'Italie.**

Juillet.

7. — Départ de l'Empereur pour Vichy.
14. — **Le chemin de fer de Ceinture,** qui n'était utilisé que pour les marchandises, est **ouvert aux voyageurs.**
18. — Naissance de Victor-Jérôme, fils du prince Napoléon et de la princesse Clotilde.
21. — **Pose de la première pierre du nouvel Opéra.**
27. — Inauguration de la **nouvelle institution de Sainte-Périne** à Auteuil.

Août.

4. — **Distribution des prix du Conservatoire.** 2e prix de contre-point : Massenet, élève d'Ambroise Thomas. — 1er prix d'honneur et accompagnement pratique : Pessard, élève de Bazin. — Comédie, 2e prix : Parfoura (Porel), élève de Regnier, — Sarah Bernhardt.
9. — **Retour de l'Empereur à Saint-Cloud.**
14. — **Revue des troupes de l'armée de Paris** et de la garde nationale passée par l'Empereur au Champ-de-Mars.
15. — *Te Deum* à Notre-Dame.
19. — **Inauguration du théâtre du Châtelet.**

Septembre.

3. — **Inauguration du théâtre de la Gaîté.**
4. — Quinze cents ouvriers typographes de Paris adressent à l'Empereur une lettre de remerciements pour la protection qu'il avait accordée à quelques-uns de leurs camarades pour délit de coalition.
15. — La Société établie à Paris sous le nom de **Société du Prince-Impérial** et ayant pour but de faire des prêts aux ouvriers est déclarée d'utilité publique.

Octobre.

15. — **M. Drouin de Lhuys** remplace M. Thouvenel comme **ministre des affaires étrangères.**
30. — **Inauguration du nouveau Théâtre-Lyrique,** place du Châtelet.

Novembre.

19. — Pendant une répétition de la *Muette de Portici,* à l'Opéra, **Emma Livry** (qui jouait le rôle de Fenella) est **grièvement brûlée.** Elle est transportée mourante chez elle.
22. — **Inauguration de la statue d'Esquirol** à l'hôpital d'aliénés de Charenton.
23. — Décision de l'Empereur faisant remise pleine et entière des peines prononcées contre quelques ouvriers typographes condamnés pour délit de coalition.

Décembre.

6. — **Éclipse de lune** en partie visible à Paris.
7. — **Inauguration du boulevard du Prince-Eugène** par l'Empereur.
8. — **Horace Vernet** est nommé **grand officier de la Légion d'honneur.** L'Empereur le lui annonce par cette lettre : « Mon cher monsieur Horace Vernet, je me fais un plaisir de vous envoyer la croix de grand officier de la Légion d'honneur comme un témoignage de ma sympathie pour le grand peintre d'une grande époque. »
15. — Le prince impérial va pour la première fois au théâtre du Châtelet.



LÉOPOLD Ier.
Roi des Belges
(1790-1865.)



LUDOVIC HALÉVY.
Auteur dramatique
(Né en 1834.)



ERNEST BERSOT.
Philosophe (1816-1880.)



VICTOR DURUY.
Historien (1811-1894.)



ANTONY DESCHAMPS.
Poète
(1800-1869.)



BARNUM.
Exhibiteur (1810-1891.)

16. — **Visite de l'Empereur au château de Ferrières,** appartenant au baron James de Rothschild Fête donnée en son honneur. L'Empereur plante un arbre commémoratif de sa visite.

24. — **L'église Notre-Dame,** après l'achèvement de sa restauration, est **rendue au culte.**

28. — Une commission est instituée à l'effet de préparer un projet de loi pour réglementer la **propriété littéraire et artistique** et coordonner dans un code unique la législation spéciale.

30. — **Ouverture du nouveau théâtre des Folies-Dramatiques,** du boulevard Saint-Martin.

Monuments et Fondations.

Achèvement des **nouveaux théâtres du Châtelet et de la Gaîté.** — Achèvement de la nouvelle **façade du Théâtre-Français.** — Le **théâtre des Délassements-Comiques** s'installe dans l'ancien Salon des Arts-Unis, rue de Provence, 26.

Restauration de **l'église Saint-Germain-des-Prés.** — Restauration de **l'église Notre-Dame.** Un monument y est élevé à la mémoire de Mgr Affre.

Construction du **jeu de paume du prince impérial** sur la terrasse des Feuillants, aux Tuileries.

Dégagement de la **façade du Conservatoire des arts et métiers.** — Démolition de **l'ancienne orangerie du Luxembourg** et déplacement de **la fontaine Médicis** par suite du prolongement de la rue Soufflot. — Une des arches du **pont des Arts** est supprimée pour l'élargissement du quai Conti.

Transfert des **écuries impériales** dans le nouveau Louvre. Une partie de la **propriété de Monceaux** est transformée en jardin public.

Vente de **l'hôtel de Scribe,** rue Pigalle, pour 800,000 francs.

Projet (non réalisé) **de passages souterrains** pour traverser les boulevards les plus fréquentés.

Percement du **boulevard du Roi-de-Rome.** — Prolongement de la **rue Soufflot** — de la **rue Lafayette.**

Création d'une **bibliothèque de prêts du Xe arrondissement** (origine de la fondation des Bibliothèques municipales).

Recette de l'octroi en 1862 : 78,914,922.

La vie de la rue.

Ouverture du **café des Pierrots.**

H. de Villemessant, directeur du *Figaro,* fonde (en novembre) une société en participation avec Lespès, e coiffeur de l'hôtel Frascati.

Types parisiens : **Mme Lecœur et le cabinet de lecture des chiffonniers.** — **Tripoli, fils de la Gloire.** — **L'Homme au Lièvre.**

Barbey d'Aurevilly ayant publié, à propos des *Misérables,* un violent article contre Victor Hugo, on lit pendant trois jours sur les murs de Paris cette inscription vengeresse : *Barbey d'Aurevilly idiot.*

Beaux-Arts.

Exposition des tableaux de maîtres italiens organisée par MM. Balze et Ernest de Varennes; grand succès de *la mort de Cléopatre,* sur ardoise et à l'encaustique, peintre inconnu.

Exposition du boulevard des Italiens par Martinet. Œuvres de Delacroix, Ingres, Flandrin, Préault, Legros, Fantin-Latour, Carolus-Duran.

Exposition du Musée Napoléon III (collection Campana) au Palais de l'Industrie.

Quarante-deux tableaux provenant de l'église Notre-Dame sont placés au Louvre. — Inauguration (mai) du **concert des Champs-Élysées.** — L'orchestre est dirigé par Arban.

La vie littéraire.

Thiers : 20e volume (le dernier) de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.* — **Victor Hugo** : *Les Misérables.* — **Ampère** : *L'Histoire romaine à Rome.* — **Mortimer-Ternaux** : *Histoire de la Terreur.* — **Proudhon** : *Théorie de l'Impôt.* — **A. Delvau** : *Histoire anecdotique des cafés et des cabarets de Paris.* — **H. Rochefort** : *Les Petits Mystères de l'Hôtel des ventes.* — **P. de Musset** : *Lui et Elle.* — **A. de Pontmartin** : *Les Jeudis de Mme Charbonneau.* — **Octave Feuillet** : *Histoire de Sybille.* — **E. Zola** : *La Confession de Claude.* — **Ferdinand Fabre** : *Les Courbezon.* — **Leconte de Lisle** : *Poésies barbares,* **G. Flaubert.** *Salammbô.*

Thiers donne à l'Académie, pour un prix triennal de 3,000 francs, les 20,000 francs que lui avaient obtenus son *Histoire du Consulat.*

Ouverture de la **souscription Lamartine.**

Fondation de la *Vie parisienne,* par Marcellin.

Le Figaro publie les **lettres de Junius.** (Alph. Duchesne et A. Delvau.)


JULES FERRY.
Homme politique (1832-1893)


GONTAUT-BIRON.
Diplomate (Né en 1817.)


BOYER.
Éditeur (1821-1891.)


CHEVREUL.
Chimiste (1786-1889.)


CLAUDIUS POPELIN.
Peintre (1825-1892.)


CH. FLOQUET.
Homme politique (1828-1896.)

Le Théâtre. (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 11 avril. *La Papillonne,* comédie en 3 actes, par Victorien Sardou. — 11 août. **Début de Sarah Bernhardt** dans le rôle d'Iphigénie, d'*Iphigénie en Aulide.* — 1er décembre. *Le Fils de Giboyer,* comédie, 5 actes en prose, par E. Augier.

Opéra. — 28 février. *La Reine de Saba,* opéra en 4 actes, paroles de MM. Carré et Barbier, musique de Gounod.

Opéra-Comique. — 30 janvier. **Émile Perrin** est nommé **directeur** à la place de Beaumont. — 12 mai. *Lalla-Roukh,* opéra-comique en 2 actes, paroles de Michel Carré et Hippolyte Lucas, musique de Félicien David (succès). — 12 août. **Début de Mme Galli-Marié** dans la *Servante-Maîtresse.* — 30 août. **Début de Mme Chollet-Byard** dans *le Toréador.*

Théâtre-Italien. — 17 novembre. **Début d'Adelina Patti** dans *la Sonnambula.*

Théâtre-Lyrique. — 18 mars. *La Chatte merveilleuse,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Dumanoir et d'Ennery, musique d'Albert Grisar. — 30 octobre. **Inauguration de la nouvelle salle.**

Bouffes-Parisiens. — 19 janvier. *M. et Mme Denis,* opérette en 1 acte, paroles de Delaporte et de Laurencin, musique d'Offenbach. **Début de Mlle Darcier.**

Odéon. — 2 janvier. *Gaëtana,* drame en 5 actes, en prose, par E. About (chute). — 4 février. *La Dernière Idole,* drame, 1 acte en prose, par Alphonse Daudet et Ernest Lépine.

Vaudeville. — 1er avril. *Les Petits Oiseaux,* comédie en 3 actes, par Labiche et A. Delacour. — 24 novembre. *Les Brebis de Panurge,* comédie, 1 acte en prose, par Meilhac et Halévy (succès).

Gymnase. — 12 avril. *La Perle noire,* comédie en 3 actes, par V. Sardou. — 29 octobre. *Les Ganaches,* comédie en 4 actes, par V. Sardou.

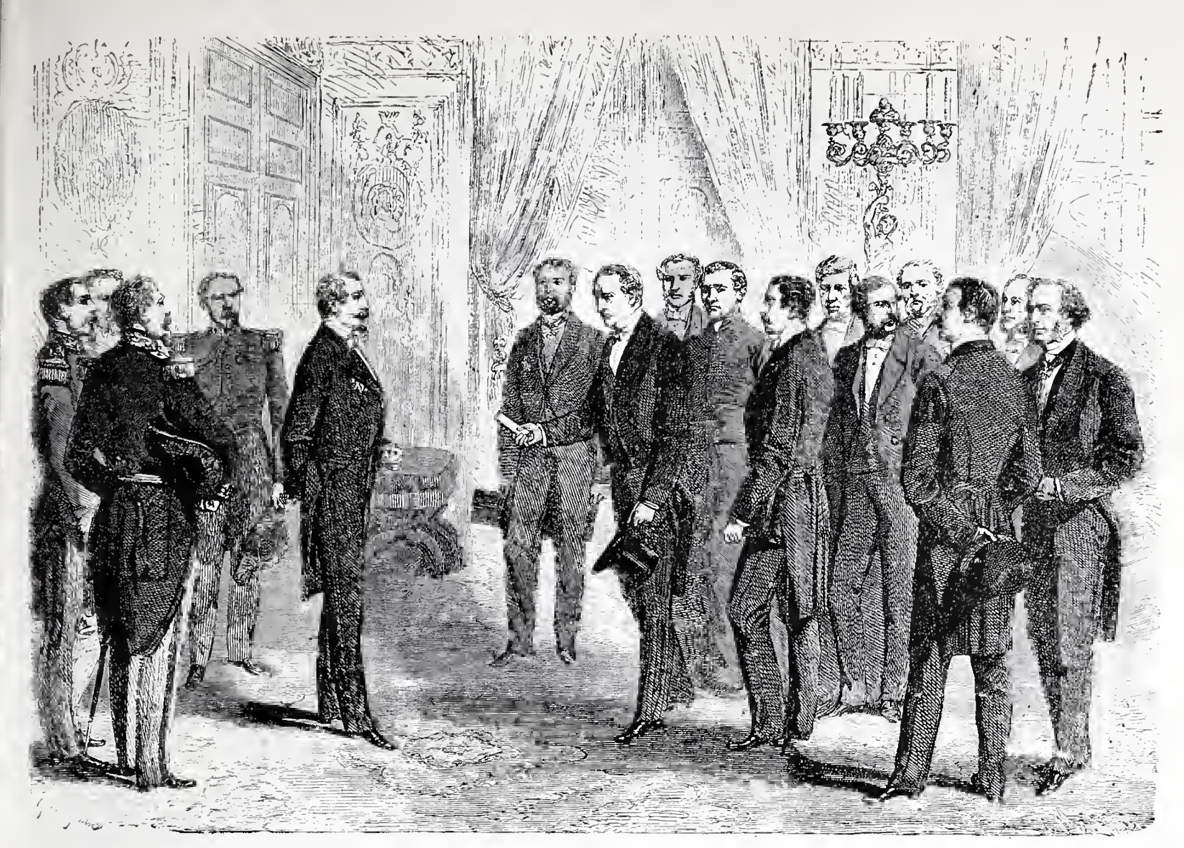
Palais-Royal. — 8 octobre. **Début de Geoffroy** dans *Une Corneille qui abat des noix,* 3 actes, par Th. Barrière et Lambert Thiboust.

Porte-Saint-Martin. — 8 septembre. *Le Bossu,* drame en 6 actes, par Paul Féval et Anicet Bourgeois.

Théâtre Historique. — **Édouard Brisebarre** devient **directeur.**

Les morts de l'année.

Charles Philipon, fondateur du *Charivari* (25 janvier). — Le philosophe **Damiron** (janvier). — Le physicien **Biot** (3 février). — **Baude,** ancien préfet de police (février). — Le médecin **Pierre Bretonneau** (30 avril). — L'ex-chancelier **Pasquier** (12 juillet). — L'acteur **Tousez** dit **Bocage** (30 août). — Le géographe **F.-E. Jomard** (23 septembre). — **Mgr Morlot,** archevêque de Paris (29 décembre). — **Paul de Molènes,** littérateur. — Le sculpteur **Antoine Desbœufs.** — Le peintre **Henry Scheffer.**



DÉLÉGATION MEXICAINE VENANT OFFRIR A L'EMPEREUR, POUR MAXIMILIEN, LE TRÔNE DU MEXIQUE.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

1863

Les Parisiens qui aiment les guerres, les récits de batailles, les nouvelles à sensation, sont servis à souhait, en cette année 1863. Tandis que les *Faucheurs de la mort*, avec leur grande croix d'étoffe blanche cousue sur la poitrine, vont, leur faux à la main, prendre d'assaut les canons du tzar, nos soldats grelottent de fièvre devant cette Puebla où Bazaine finit néanmoins par entrer.

L'enthousiasme pour les héros de Varsovie est tel dans Paris que les élections s'en ressentent. L'opposition est aussi « polonaise » que libérale. Aux approches du 31 mai, la fièvre d'élection saisit les Parisiens. Les *Cinq* ne seront-ils pas cette fois les *Neuf?* Mais il y a des désaccords dans le parti. Proudhon raille avec aigreur les *démocrates assermentés*. Le *Comité Carnot* est accusé d'opportunisme par les purs. Et Havin ajoute encore au désordre en faisant mine de briguer le siège d'Ernest Picard. Après d'innombrables brouilles suivies de réconciliation le 31 mai est arrivé; c'est un échec à l'Empire : toute la liste opposante passe : Jules Favre, Ollivier, Darimon, Picard, et Thiers qui rentre dans la vie publique à côté de nouveaux venus : Pelletan, Jules Simon, Havin et Guéroult. Et ils vont jouer le rôle de *spectres de l'Empire* en attendant que les plus notoires d'entre eux s'y rallient et en deviennent les plus fermes soutiens.

Mais on ne peut s'occuper toujours de politique : c'est un soin qu'on laisse aux professionnels. Et le Parisien va regarder les fondations du Grand-Opéra de Garnier dont la maquette a été exposée au Salon. Les habitants de la rive gauche se réjouissent que M. Haussmann perce quelques belles voies aérées et plantées d'arbres au milieu de leurs vieilles rues par trop médiévales.

RÉCEPTION SOLENNELLE DES AMBASSADEURS ANNAMITES PAR L'EMPEREUR, DANS LA SALLE DU TRÔNE DU PALAIS DES TUILERIES.
D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

L'année 1863 est une date dans l'histoire de l'esprit parisien ; c'est sous son millésime en effet que Marcellin publie le premier numéro de la *Vie parisienne*. Et l'on y lit, avec une inquiétude charmée, les *Notes sur Paris*



S. EXC. BILLAULT, MINISTRE D'ÉTAT.
(D'après une photographie de MAYER et PIERSON.)

de M. Frédéric-Thomas Graindorge, sans qu'on songe d'abord à découvrir sous ce bizarre pseudonyme un grave professeur de philosophie : Hippolyte Taine.

La *Vie parisienne* est à la tête des journaux boulevardiers. Dès ses débuts, elle accable de ses quolibets la *Salammbô* de Gustave Flaubert, dont le succès commencé en 1862, s'accentue encore en 1863. Le roman carthaginois soulève d'innombrables épigrammes.

Des mythes africains débrouillant l'écheveau,
Peintre de Bovary, peins-nous le sale en beau,

disaient les uns, tandis que les autres psalmodiaient ces litanies en parodiant un vers connu de Boileau :

O le plaisant projet de Gustave Flaubert
Qui de tant de héros prend Eziongaber....

Un autre ouvrage attaqué : c'est la *Vie de Jésus*, de Renan. Il ne sait pas l'hébreu, soutiennent les uns. Il n'a pas même vu les lieux qu'il décrit, affirment les autres. Et l'on annonce que le P. Gratry et Mgr Plantier, évêque de Nîmes, vont réfuter le livre maudit, en attendant que Veuillot s'en charge.

Autant que ces deux livres, une comédie



ARRIVÉE A PARIS DES DÉTACHEMENTS DE SPAHIS. (PASSAGE SUR LA PLACE DE LA BASTILLE.)
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

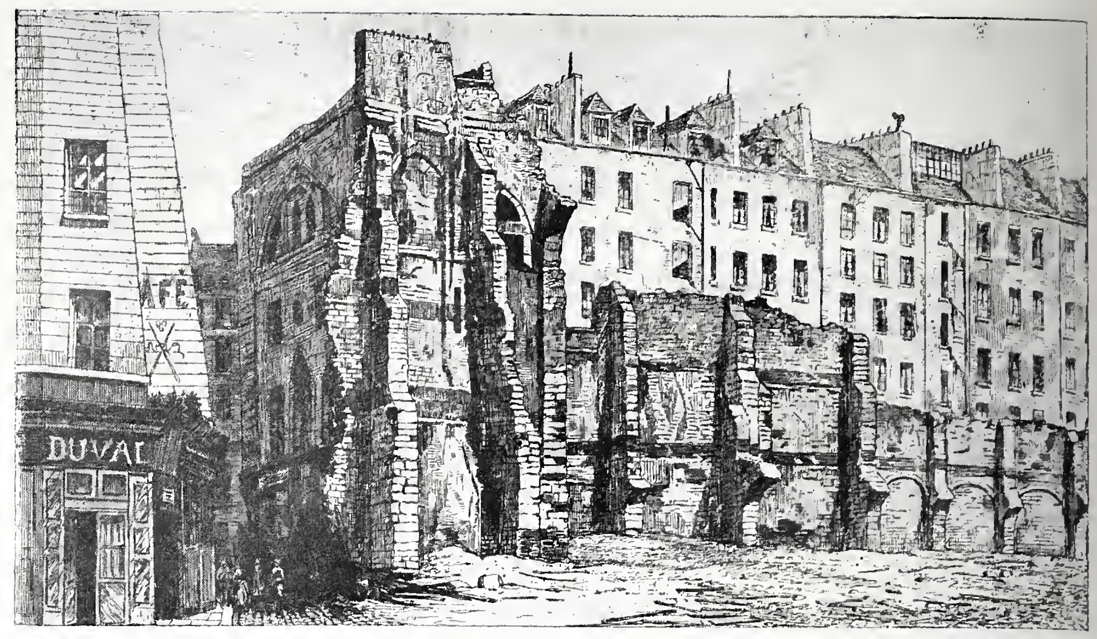
soulève bien des clameurs : c'est *le Fils de Giboyer* que l'on continue à jouer à l'Odéon. On affirme qu'Emile Augier l'a écrit sous l'inspiration du prince Napoléon, et même, d'après certains, dans le propre cabinet du cousin de l'Empereur, au Palais-Royal. Veuillot, personnellement visé, prépare la plus spirituelle et la plus vive des réponses. Et Nestor Roqueplan dit de la pièce, dont la contexture est un peu grossière en effet : « Ce n'est pas de la chair, c'est de la viande. »

Cependant on court à l'Opéra entendre pour les dernières fois la Patti qui va faire son tour d'Europe. Et tout Paris est bientôt intrigué par la curieuse affaire que la cantatrice engage devant les tribunaux anglais, se plaignant d'avoir été séquestrée et maltraitée par sa famille. Ce mystère, la romanesque histoire du jeune gentilhomme belge, M. de Ville, qu'on l'empêche d'épouser, tout cela ajoute encore à la célébrité de la diva.

Au Palais-Royal, on joue une pièce d'esprit bien parisien : *les Mystères de l'Hôtel des Ventes*, par Henri Rochefort et Albert Wolff, où les deux jeunes auteurs, amateurs d'objets d'art, font un vivant tableau de ce « capharnaüm usuraire, ce pandémonium d'illusions, de prestiges et de maléfices », écrit Paul de Saint-Victor.

Un autre homme d'esprit, Aurélien Scholl, est à l'apogée de sa gloire boulevardière. Il fonde *le Nain Jaune*, petit journal où il sème à profusion ces bons mots dont certains sont devenus proverbes. Il continue néanmoins sa rédaction au *Figaro*, où il mène envers et contre tous la polémique la plus brillante. Un jour Francisque Sarcey lui envoie ses témoins : les deux adversaires partent pour la Belgique, sont mis en fuite à Mons par la gendarmerie sans avoir pu se toucher et repartent à Bade croiser le fer. Sarcey est égratigné après un combat acharné. Une autre fois, Scholl se voit intenter un procès monstre par le *Comité des Artistes dramatiques* : mais le *Figaro* n'en est plus à un procès près; Villemessant, son directeur, se vante d'en avoir un par jour. Et comme il s'est trouvé souvent que Jules Favre a plaidé pour son adversaire, il se venge en publiant, sous le titre de *Ardoise de Me Jules Favre*, ses états de service judiciaire, c'est-à-dire tous les procès qu'il a perdus.

La presse libérale gémissait encore qu'on eût fermé les *Entretiens et lectures de la rue de*



CHAPELLE DES MATHURINS, RUE SAINT-JACQUES, DÉMOLIE POUR L'OUVERTURE DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN EN 1863.

D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

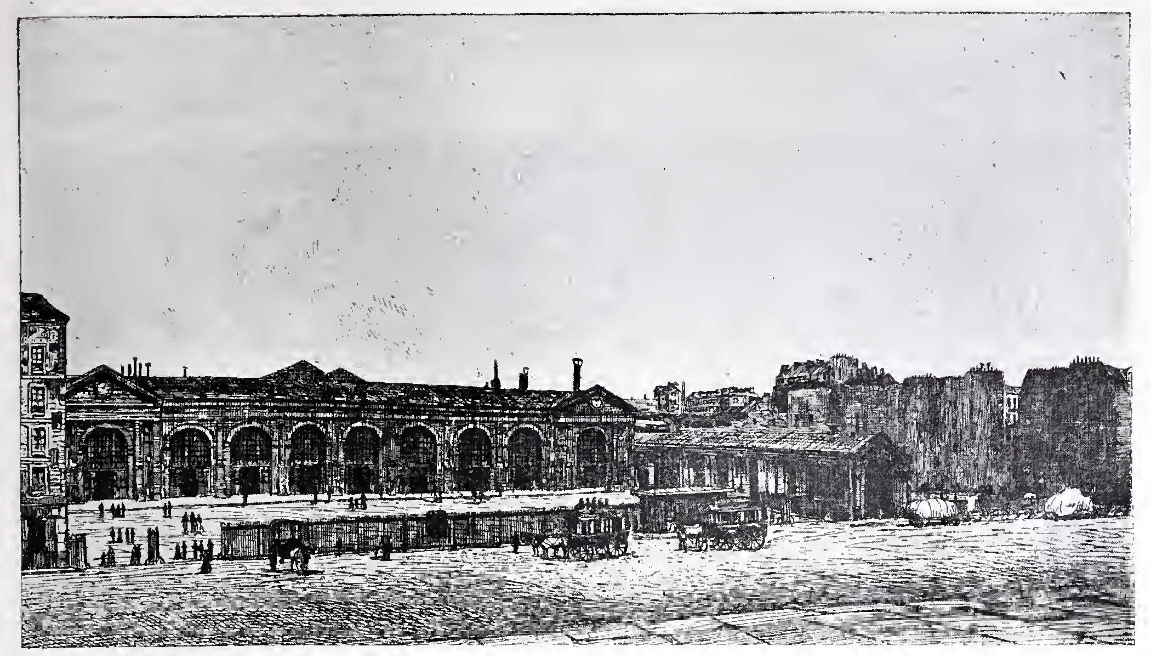
la Paix, sorte d'université populaire, lorsque la nomination d'un nouveau ministre de l'instruction publique vient lui rendre l'espoir. C'est M. Victor Duruy dont on raconte que la faveur rapide est due à sa discrète collaboration à l'*Histoire de Jules César* que publiera sous peu le souverain. Le nouveau ministre opère des réformes : il supprime le baccalauréat scindé et introduit l'étude de l'histoire contemporaine dans la classe de philosophie, enfin il rend moins militaire et moins redoutable en été l'uniforme des lycéens : képi, pantalon de drap à passe poil, capote rembourrée.



EUGÈNE DELACROIX.
D'après un portrait de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

La vie de cour continue autour de l'Impératrice Eugénie, dont la beauté se fait plus majestueuse avec les années. Elle demeure toujours assez élégante pour donner le ton de la mode. Il faut être sûr de sa beauté pour porter, comme elle le fait à un grand bal de 1863, « une robe blanche ornée de feuilles « de lierre et d'herbes marines sur lesquelles « brillaient comme de la rosée une pluie de « diamants », et quelque temps après, dans une soirée plus intime, « une coiffure d'algues « marines et une ravissante robe ornée de « roseaux, *coiffure et robe de nymphe sortant* « *de l'onde.* » Le Dangeau impérial a le compliment un peu suranné : mais il n'en est aucun qui ne convienne à sa souveraine. Et pour ajouter à tous ses dons naturels, voilà qu'un érudit vient de trouver que la généalogie des Montijo la fait descendre de saint Louis! Il n'est pas besoin de beaucoup de découvertes aussi heureuses pour assurer à un savant la fortune la plus brillante et la plus rapide.

Jacques BAINVILLE.



PREMIÈRE GARE DU CHEMIN DE FER DU NORD EN 1863.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

LES ÉCHOS DE PARIS



LES AMBASSADEURS ANNAMITES ENVOYÉS PAR L'EMPEREUR DE COCHINCHINE A NAPOLÉON III

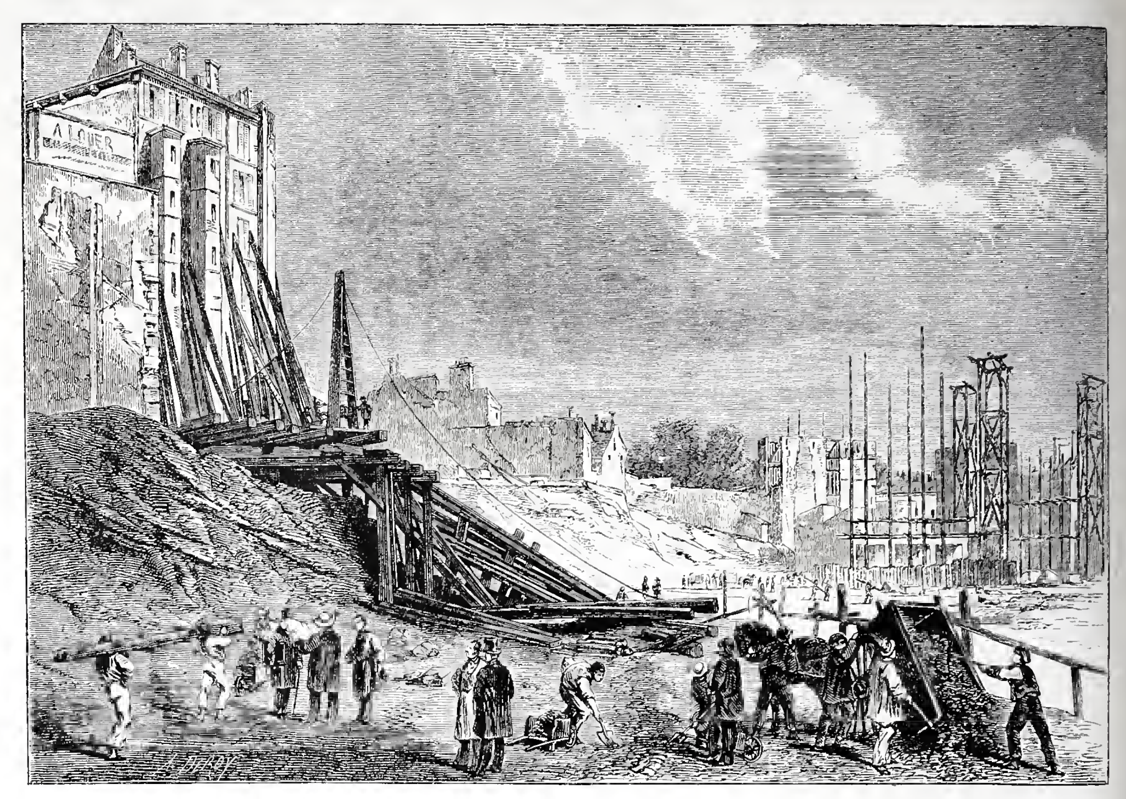
D'après une photographie de l'époque.

(Bibliothèque nationale.)

Giovanni, le perruquier du Théâtre-Français.

La Comédie-Française a, de tout temps, possédé dans son nombreux personnel quelque original puisant son amusant travers, ou son orgueil excessif, dans la grandeur traditionnelle de cette maison illustre.

Giovanni est fils d'un barbier de Brescia, dont le père fut ami de Rubini. De Bergame, Rubini emmena le jeune Giovanni en France, et comme il voulait ce qu'on appelle vulgairement voir du pays, ce garçon se trouvait coiffeur au Grand-Théâtre de Bordeaux, vers 1838, lorsque Ligier, qui donnait des représentations par là, frappé de son habileté, lui offrit de le conduire à Paris, et de l'attacher au Théâtre-Français; ce qui eut lieu. Depuis vingt-cinq ans, Giovanni, qui est devenu fameux aux yeux de tous ceux qui l'entendent et qui voient ses travaux, Giovanni est un type de la maison de Molière — un type de *perruquier* — comme Vestris fut un type de danseur — car il ne pousse pas moins loin que ce *dieu* de la danse l'amour effréné et l'orgueil de son art. Et si nous maintenons au célèbre Giovanni le titre de *perruquier*, titre rococo et d'allures dédaigneuses, c'est que le Brescianais est par-dessus tout un habilissime ouvrier de *perru-*



EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — ÉTAT ACTUEL DE LA PLACE LAFAYETTE.
EMPLACEMENT DU SQUARE MONTHOLON.

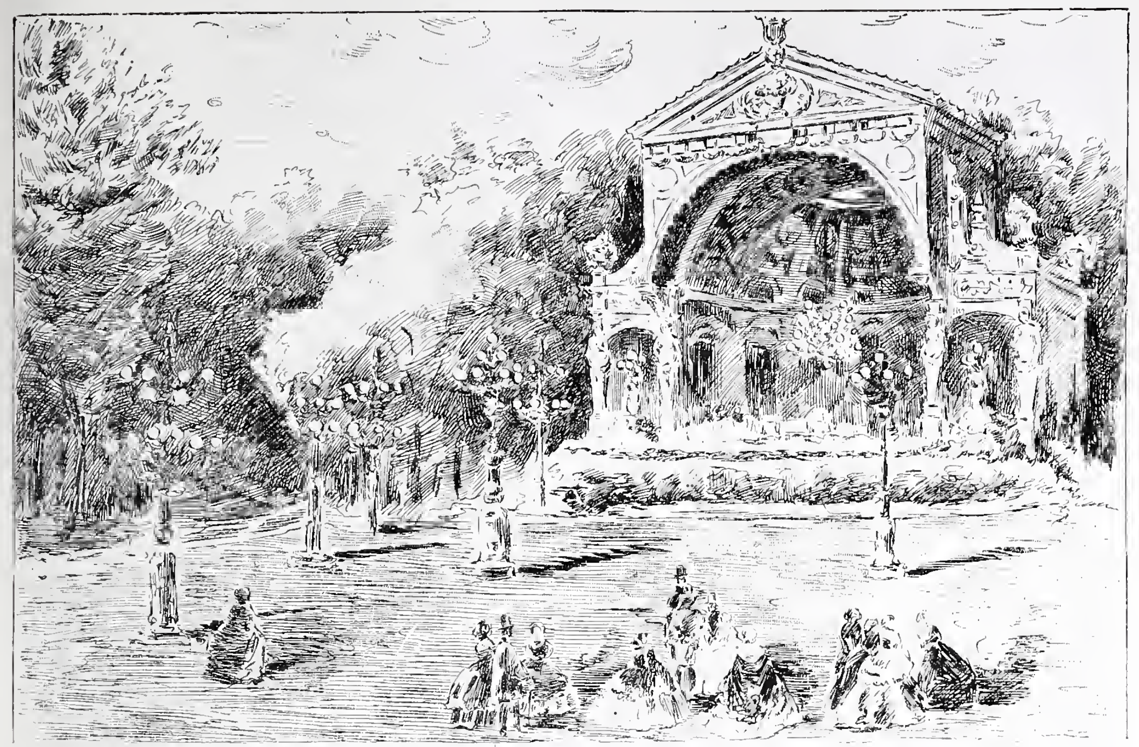
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

ques, et que coiffer n'est pour lui qu'un art secondaire qu'il exerce de la main gauche, et en rêvant à ses œuvres, — que son vif désespoir est de ne pouvoir signer!

TYPES PARISIENS. — LIARD, LE CHIFFONNIER PHILOSOPHE.
D'après un croquis du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Les habitués du foyer des artistes au Théâtre-Français, les amis des sociétaires admis dans les loges, où ceux-ci se transforment pour les rôles du soir, rencontrent à tout moment ce Figaro demi-vénète et demi-lombard, avec sa veste de flanelle grise, d'où sort une grosse tête abondamment chevelue et barbue, aux traits accentués, à la physionomie un peu rude, et dont l'ensemble rappelle assez particulièrement les traits de Michel-Ange. Giovanni n'a rien perdu de son accent brescianais ou italien, et cet accent donne à ses paroles un cachet, une originalité qui sont pour beaucoup dans la valeur de ce type amusant, mais nullement ridicule. Un homme qui met une vraie passion dans quelque chose — métier ou art — est-il jamais ridicule?

Et Giovanni est passionné pour son... art! Aussi faut-il dire qu'il y excelle, et que si, au lieu d'être attaché à la vieille Comédie-Française, ce qui est un honneur qu'il apprécie (sans parler de l'assurance d'une pension de retraite, honneur qu'il n'apprécie pas moins); si, dis-je, au lieu d'être l'employé d'une société, Giovanni avait exercé sa libre profession pour le public, son nom eût joui par la ville du retentissement qui reste étouffé entre les coulisses de la noble maison.



LE CHATEAU DES FLEURS EN 1863.
Croquis de 1863. — (Collection Charles Simond.)

Il le sait bien, et son orgueil perce en toute occasion, et hors d'occasion, pour se manifester sur le trop étroit domaine où il règne sur les têtes. Cet accent inimitable (il prononce *assan* pour *accent*) qui donne une allure si originale à ses boutades, à ses bouffées, manque ici, et



HORACE VERNET.
Peintre, membre de l'Institut.
D'après un portrait de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

enlève naturellement une forte partie de leur valeur aux mots divertissants de Giovanni. Nous essayerons néanmoins d'en citer quelques-uns.

Un jour, Provost, une des illustrations de la maison, fin connaisseur en toutes choses, et la tradition vivante de la Comédie, lui reproche d'être resté au-dessous de lui-même dans la confection d'une perruque pour le presque centenaire aïeul du comédien Poisson, personnage de la comédie de M. Samson :

— *Qué voulez-vous, mousu Provost, Molière lui-même... il n'a pas fait que des cé-d'œuvre!*

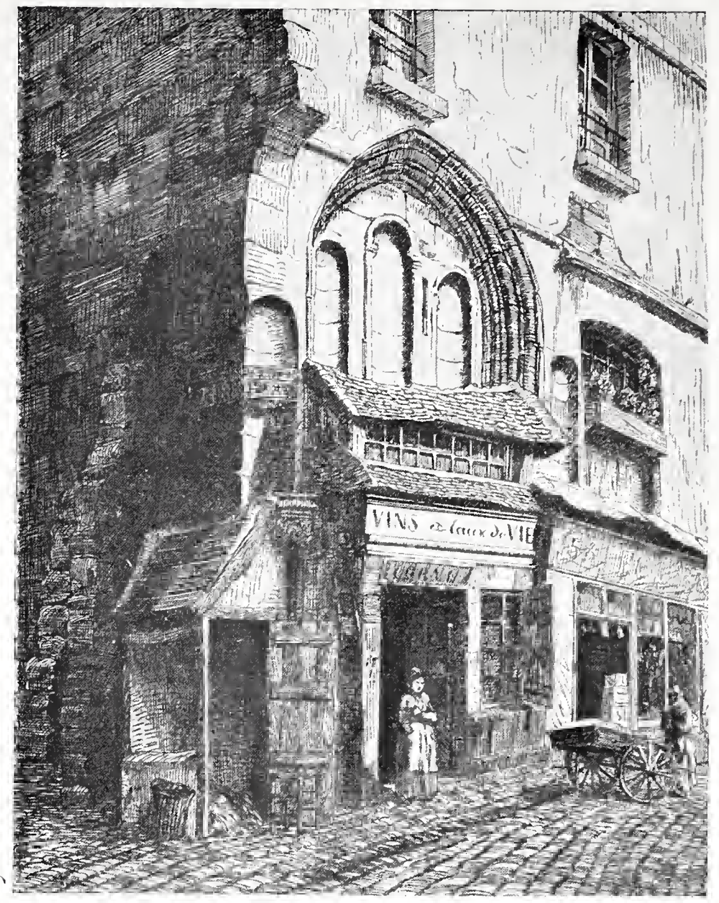
Delaunay, ce vrai continuateur de Périvier, venait d'être reçu dans le sociétariat. Giovanni lui fait sa première perruque pour *la Migraine* de M. Rennet.

— *Voilà, mousu Delaunay, oune véritable parruque di sociétaire. Zouez à présent, vous êtes sour de votre affaire!*

Un jour, Paul Leroux, l'élégant marquis de Rupiera du *Luxe*, le trouve arrêté devant l'étalage musical de Brandus, rue Richelieu. Il était penché sur une photographie, et absorbé dans la contemplation.

— Que faites-vous donc là, Giovanni? dit le sociétaire.

— *Ah! mousu!* exclama Giovanni, *ze regarde ce portrait del maëstro Giovanni Rossini... et ze souis indigné de l'abominable parruque qu'il ose mettre... oun gazon, mousu Leroux! oun vrai gazon! Ze pensais che l'illoustrissime maëstro s'appelle Giovanni comme moi... et que, entre deux Giovanni, on peu bien s'entendre! Ze veux lui faire oune parruque..*



RUE SAINT-JACQUES, RESTES DE L'ÉGLISE DES JACOBINS.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

mais oune parruque à s'en lesser les doigts... Ça lui ôtera vingt ans, mousu Leroux! Ma en voyant cette abominable parruque, ze souis honteux per le maëstro qu'il n'a pas sonzé à moi! car il est de Pezaro, ma moi, ze souis de Brescia... et entre Italiens et entre Giovanni, on doit s'aider, per Bacco!

Giovanni parle souvent de Molière, et il en fait pour ainsi dire son inspirateur. On le complimente un jour sur une perruque à la Louis XIV parfaitement réussie, il s'écrie ;

— *Ça, ce n'est rien! ça!.. vous verrez plous tard, car ze n'ai pas encore fait mon* MISANTHROPE!

Paul Leroux, l'habile comédien déjà nommé, lui commande une perruque brune pour jouer un rôle foncé. Giovanni tarde à la livrer; Leroux se plaint.

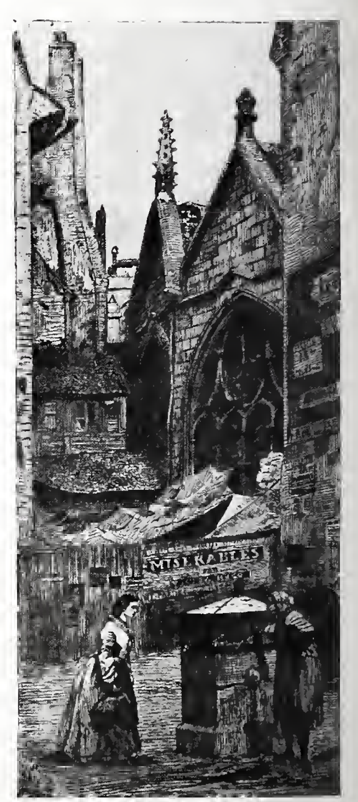
— *Patience, mousu Leroux, car ze vous fais quelque soze qui vous flattera! Eh! tenez, hier, ze l'avais posée dans mon magazin sur la tête à parruque... voilà mousu Derval qu'il entre cé moi : il regarde... et il crie : Diou! c'est Leroux!*

Jules LECOMTE.

Les réceptions aux Tuileries.

La mode de recevoir aux Tuileries depuis l'établissement du second Empire a constamment été la même, et les soirées s'y sont divisées en réception du jour de l'an pour les dames et les hommes présentés à la cour, grands bals, petits bals de l'Impératrice et concerts. Je ne parle pas des soirs officiels, consacrés pendant les sessions, et une fois par semaine, aux membres du Sénat, du Corps législatif et des autres grands corps de l'État.

Les réceptions du nouvel an ont lieu d'ordinaire dans les deux ou trois premiers jours de l'année. Toutes les femmes y doivent porter la traîne ou manteau de cour; les hommes sont en grand uniforme et culotte courte. Ces réceptions, d'un fort bel aspect, quoique bien peu de femmes, à notre époque, sachent porter le manteau de cour avec aisance, constituent en quelque sorte un privilège spécial pour les personnes qui y sont admises. Ces personnes sont complètement de la cour, et, à ce titre, se trouvent invitées aux réunions les plus intimes et par conséquent les plus distinguées. Les dames du corps diplomatique sont reçues les premières; en suite, l'Empereur et l'Impératrice étant entourés de leurs maisons et des grands dignitaires, les femmes présentées défilent devant les souverains par ordre hiérarchique, et leur font des révérences que le manteau de cour rend assez difficiles pour que la brillante assistance remarque fort bien le petit nombre de celles qui les exécutent avec la grâce ou même tout

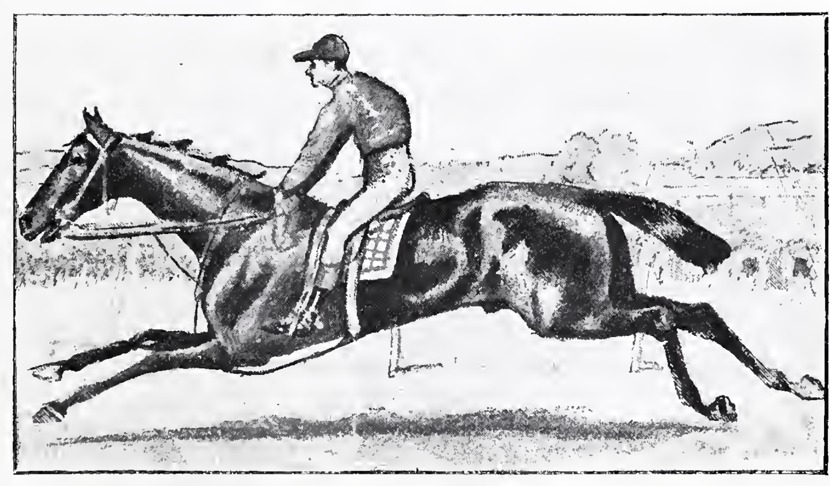


SAINT-SÉVERIN. — RUE SAINT-JACQUES.
D'après une eau-forte de MARTIAL.
(Collection G. Olive.)

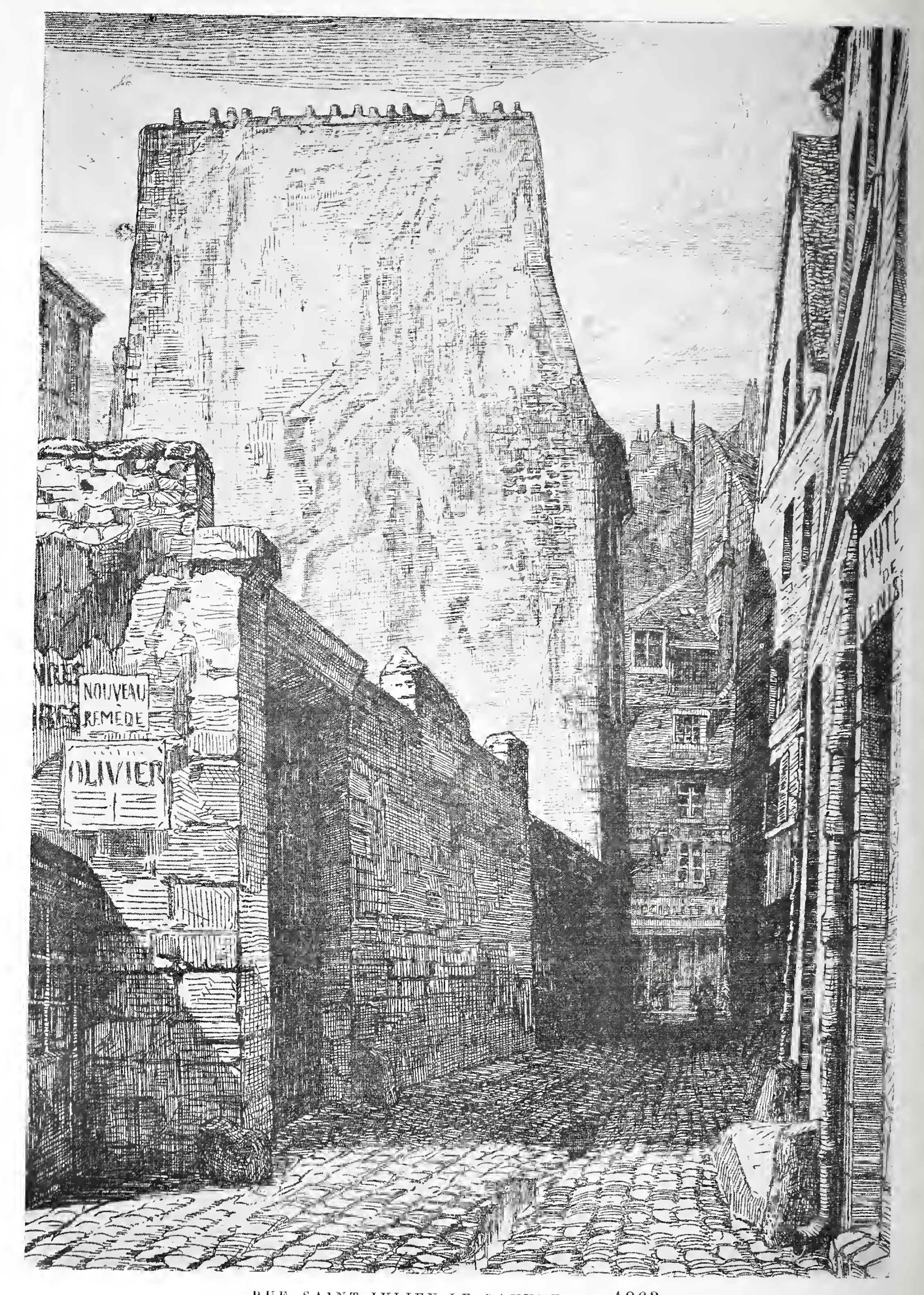
EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — TRANSFORMATION DES BUTTES-CHAUMONT.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

simplement avec l'aisance exigées en pareil cas. Parmi ces dernières, Mme la duchesse d'Istrie, sœur du comte de Lagrange, célèbre comme propriétaire de *Gladiateur,* a su se créer une réputation toute spéciale. Lorsque les femmes ont défilé suivant l'ordre des préséances, les hommes sont admis à leur tour à saluer le groupe impérial.

Les grands bals des Tuileries, très nombreux à cause des invitations qui doivent être forcément envoyées au corps diplomatique, aux grands corps constitués, à la magistrature, aux grandes administrations, à l'armée, à la marine, aux écoles, aux étrangers recommandés par leurs ambassadeurs ou ministres, aux Français présentés et à certains journalistes; les grands bals des Tuileries, dis-je, cohue étincelante de pierreries, de broderies et de cordons, offrent toujours le même aspect, la même apparence intérieure et extérieure. Qui en a vu un les a vus tous: c'est toujours ce même grand escalier garni à droite et à gauche de cent-gardes immobiles dont l'uniforme, quelque brillant qu'il soit, d'ailleurs, avec le casque et la cuirasse, ne vaut pas le riche et sévère costume, bleu foncé et argent, des gardes du corps sous la Restauration. C'est toujours, à droite, au haut de l'escalier, la même enfilade de galeries et de salles éclairées *a giorno,* et encombrées d'hommes et de femmes qui se pressent, se heurtent, se jettent au milieu des contredanses pour parvenir jusqu'à la salle des Maréchaux, et pouvoir contempler le couple impérial. L'Empereur et l'Impératrice arrivent vers dix



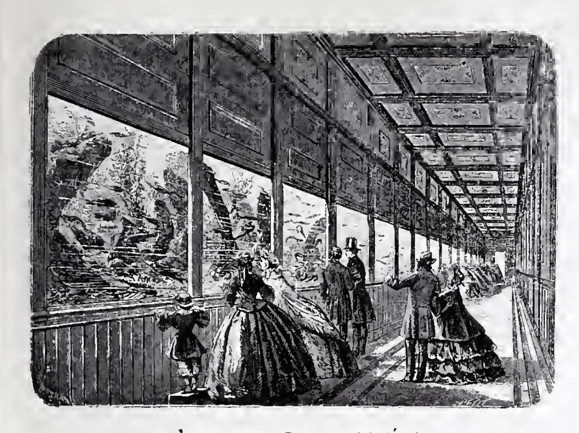
THE RANGER, GAGNANT DU GRAND PRIX DE 1863.
D'après une gravure du temps. — (Collection d'*Auteuil-Longchamps.*)



RUE SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE EN 1863.

D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

heures dans la salle des Maréchaux, accompagnés des princes de la famille impériale et suivis des ministres et dignitaires de la Cour. Les danses commencent aussitôt pour ne



L'AQUARIUM DU TROCADÉRO.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

finir qu'à deux ou trois heures du matin. Elles sont d'abord, à cause de la foule, d'une exécution difficile, excepté pour le quadrille impérial ; mais peu à peu, le départ des fonctionnaires de tout ordre, âgés ou blasés, donne de l'espace aux danseurs. A minuit, l'Empereur et l'Impératrice se retirent d'ordinaire et soupent à part.

A une heure, les portes de la galerie qui fait suite à la salle du Trône s'ouvrent pour le souper des dames. Les hommes se précipitent ensuite vers les buffets, richement garnis, qui se prolongent des deux côtés de la galerie, et cette invasion, difficilement combattue par les fonctionnaires du château, donne lieu trop souvent à de petites scènes de désordre. J'ai vu quelquefois, et particulièrement lorsqu'il s'agissait d'un bal costumé, la salle de spectacle, située à la gauche de l'escalier et à la suite de celle dite « des Travées », transformée en splendide salle de souper.

C'est surtout aux grands bals des Tuileries que brillent et se font voir dans leur variété les costumes des divers fonctionnaires de la cour impériale : chambellans en habit rouge, préfets du palais en habit ponceau, maîtres des cérémonies en violet, écuyers en vert, officiers d'ordonnance en bleu clair, tous plus ou moins brodés et dorés suivant les grades. Cette diversité de costume, jointe à la grande variété des uniformes français et étrangers, fait de ces grands bals un curieux coup d'œil ; mais, je le répète, qui en a vu un les a vus tous.

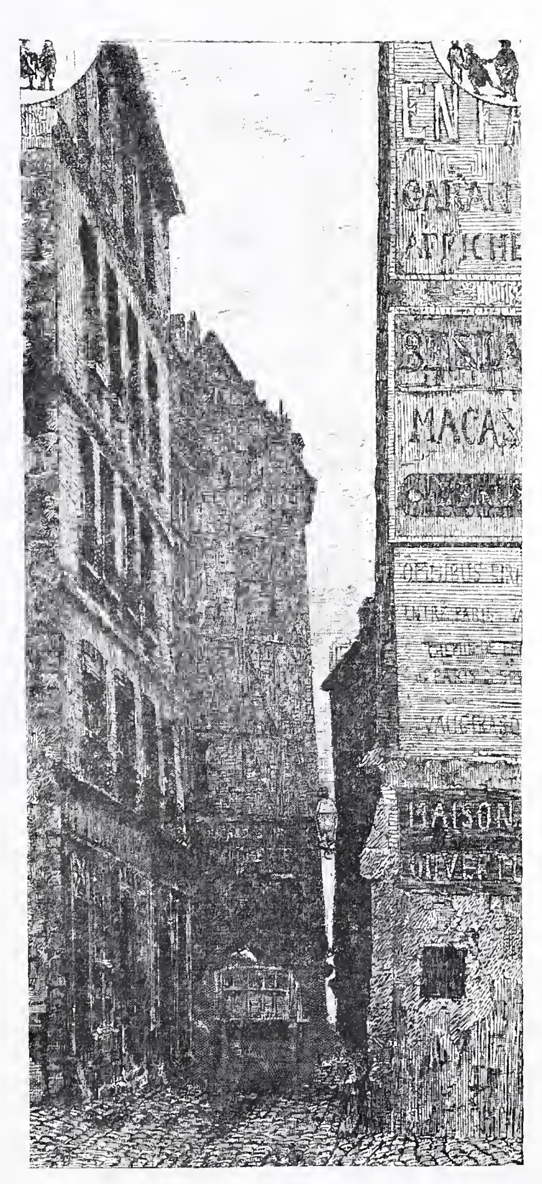
Les petits bals de l'Impératrice sont infiniment plus élégants, plus variés, plus recherchés aussi, à cause du nombre relativement plus restreint des invités. L'escalier, ordinairement décoré de fleurs rares, qui conduit aux appartements où ils se donnent, est situé sous le pavillon de l'Horloge, du côté opposé à celui du grand escalier.

La tenue des hommes, pour ces réunions exceptionnelles, est l'habit, la culotte courte et les bas de soie noirs ; costume un peu sombre, mais élégant, que relèvent, d'ailleurs, les rubans, les croix et les plaques.

Les concerts se donnent dans la salle des Maréchaux. L'orchestre et les chanteurs, dirigés par M. Auber, en uniforme, sont adossés aux fenêtres qui s'ouvrent sur la cour des Tuileries, faisant face à la brillante assistance, au premier rang de laquelle sont placés les fauteuils destinés à la famille impériale. On invite surtout à ces concerts, indépendamment du corps diplomatique, les membres des grands corps de l'État et leurs femmes.

Ils se terminent d'assez bonne heure. On passe ensuite dans la galerie qui fait suite à la salle des Maréchaux, et, après un cercle durant lequel l'Empereur s'entretient parfois avec quelques-uns des personnages présents, la Cour et les invités se retirent.

Vicomte DE BEAUMONT-VASSY.



RUE TIRECHAPE EN 1863.

D'après une eau-forte de MARTIAL.

(Collection G. Olive.)

L'engagement de Céline Chaumont au Gymnase.

En 1863, je faisais de la gymnastique chez Roux, rue Royard, dans ce vaste bâtiment devenu depuis l'atelier de Gustave Doré. Un jour, Roux me dit tout bas en me montrant une de ses élèves âgée de 14 à 15 ans, petite, grêle, pâle, maniant avec peine les batteries destinées à la développer :

« Tenez, voilà une petite fille *qui a du vice*, allez! » *Qui a du vice*, dans la bouche de Roux, ancien athlète des arènes et des foires, signifiait : qui a de l'intelligence et de la précocité d'esprit. « Elle joue la comédie aux Folies-Marigny, continua-t-il; allez l'entendre une fois, vous me direz ce que vous pensez d'elle. »

Je me rendis au petit théâtre des Champs-Élysées, et je vis dans une pièce en un acte, intitulée *la Bonne à tout faire*, je vis l'élève de Roux qui jouait le principal rôle avec une crânerie, une finesse, une sûreté inouïes. Je parlai aussitôt d'elle à Montigny et je lui conseillai de lui donner une audition particulière. Il y consentit : je m'enquis de l'adresse de la jeune fille, et je me rendis chez elle. « Mon enfant, lui-dis-je, combien gagnez-vous aux Folies-Marigny? — Soixante-quinze francs par mois, monsieur, mais on ne me les paye pas. — Voulez-vous gagner le double et qu'on vous les paye? — Je ne demande pas mieux. » Je lui annonçai alors que Montigny l'attendait : elle sauta de joie, elle mit son châle et son chapeau, et nous partîmes pour le Gymnase.

MISE EN PLACE DE LA NOUVELLE STATUE SURMONTANT LA COLONNE DE LA PLACE VENDÔME, LE 4 NOVEMBRE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Lorsque Montigny me vit entrer avec cette enfant, laquelle, il faut bien le dire, ne payait pas de mine, il me crut un peu fou, comme il lui arrivait quelquefois du reste quand je lui racontais d'avance certaines pièces que je voulais faire. La petite, après avoir été présentée, grimpa sur le théâtre, ôta son châle et son chapeau pendant que nous prenions place à l'orchestre, et, s'avançant sur la rampe, elle nous dit : « Je vais vous jouer ce que je joue tous les soirs, n'est-ce pas? C'est ce qu'il y a de plus simple. » Alors, avec une volubilité en même temps qu'avec une clarté extraordinaire, elle nous raconta la pièce, elle nous expliqua le décor, elle planta des chaises pour simuler des portes et des meubles, et se donnant la réplique à elle-même, car elle n'avait même pas apporté de brochure, elle enleva sa scène avec une verve, un aplomb, une malice qui rappelaient immédiatement Déjazet sans qu'il y eût la moindre imitation de la célèbre artiste.

Elle parlait plus du nez que de la bouche, elle riait avec de petits hoquets gutturaux qu'elle prolongeait ou qu'elle suspendait de la façon la plus comique. Montigny riait aux éclats. « Chantez-vous? lui-dit-il. — Si je chante? je le crois bien. Avez-vous un violon pour m'accompagner? — Non, tout l'orchestre est parti. — Ça ne fait rien; alors, je chanterai sans accompagnement. » Et la voilà chantant avec un filet de voix nasillarde, rappelant un peu les notes aiguës du mirliton, mais d'une finesse, d'un goût, d'un agrément singuliers. Quand elle eut fini de chanter, elle s'approcha de nouveau de la rampe, et, en véritable gamin de Paris : « Voulez-vous

PREMIÈRE REPRÉSENTATION AU THÉATRE-LYRIQUE, DE L'OPÉRA « LES TROYENS », D'HECTOR BERLIOZ. — Ve ACTE. LA MORT DE DIDON.

D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

que je danse maintenant? » dit-elle. Et elle accompagna cette proposition d'un entrechat et de ce petit rire narquois qui se communiquait si vite. Elle fut engagée séance tenante; elle débuta dans le rôle de Balbine, où elle se montra des plus originales. Tels furent les commencements de cette excellente comédienne qu'on nomme Céline Chaumont.

Alexandre Dumas fils.

L'ascension du ballon “ le Géant ”.

Le public était convié, le dimanche 4 octobre 1863, à voir s'élever dans les airs, au milieu du Champs-de-Mars, *le Géant*, ballon de dimensions colossales, mesurant 90 mètres de circonférence, jaugeant 6,498 mètres cubes de gaz, et à la construction duquel avaient été employés 20,000 mètres de soie. Ce ballon était un aérostat semblable à ceux que l'on voit souvent en été, le dimanche, planer au-dessus de Paris; mais en lui donnant des proportions si extraordinaires, le chef de l'entreprise, M. Nadar, n'avait d'autre but, comme il l'annonçait par des avis répandus à profusion, que d'attirer la curiosité du public dans les principales capitales de l'Europe, et, par les ascensions répétées, de réunir les fonds nécessaires à la construction d'un nouveau moteur, *l'hélicoptère*, d'où dépend, selon lui, la solution du problème de la navigation aérienne. *Le Géant* devait être le dernier ballon. Plus de



Mme DE LAGRANGE, DU THÉATRE-ITALIEN.
(D'après une photographie de M. Laurent.)



TYPES PARISIENS. — L'HOMME-ORCHESTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.
D'après un croquis du temps.
(Bibliothèque nationale.)

cent mille spectateurs avaient répondu à cette invitation. Dans la maison d'osier à deux étages qui servait de nacelle, neuf personnes avaient pris place avec le directeur. M. Nadar, et deux habiles pilotes, MM. Godard, aéronautes bien connus. Parmi ces personnes se trouvait une dame. Le ballon s'éleva vers cinq heures: poussé par le vent d'ouest, il monta bientôt dans les nuages, et les voyageurs furent inondés de pluie. Le ballon descendit près de Meaux. La petite ancre, lancée d'abord, se cassa en labourant le sol. La nacelle fut renversée par le choc; plusieurs personnes furent légèrement contusionnées.

Une seconde ascension eut lieu le dimanche 18 octobre. L'empressement du public avait été plus grand encore, et il avait fallu refuser des voyageurs. *Le Géant* monta rapidement, et bientôt les spectateurs cessèrent de le voir. Il marchait vers le nord. A minuit, il était audessus de la Hollande; on entendait gronder la mer. Les voyageurs jetèrent du lest et perdirent de nouveau la terre de vue. Vers neuf heures du matin, ils essayèrent de redescendre; ils étaient à l'extrémité de la Hollande. Un vent violent, qu'ils n'avaient pu sentir dans les régions supérieures de l'atmosphère, saisit le ballon au moment où il essayait de prendre terre. En quelques secondes, les deux ancres furent brisées; la soupape se referma, et le ballon commença à monter et redescendre alternativement, faisant des bonds de 20 ou 30 mètres, puis il cessa de s'élever; la nacelle tomba sur le côté. Le vent soufflait alors avec une telle furie que *le Géant* était poussé avec une vitesse de 60 kilomètres à l'heure. Arbres, buissons, barrières, tombaient brisés par le choc.

Le ballon traversa un chemin de fer; un train allait passer; il put s'arrêter; mais les fils et les poteaux du télégraphe furent emportés, le toit d'une maison fut enlevé. Enfin, l'aéronaute Jules Godard, grimpant dans les cordages, malgré des secousses terribles qui le firent deux fois retomber, put arriver jusqu'à la corde de la soupape qu'il ouvrit, et le ballon commença à se dégonfler. Si la plaine qu'il traversait alors avait eu quelques lieues de plus, les voyageurs descendaient sains et saufs; mais une forêt se présenta à l'horizon; la nacelle allait être mise en pièces; plusieurs sautèrent à terre assez heureusement; les autres furent quelque temps traînés et heurtés. Tous furent plus ou moins blessés, quelques-uns grièvement, et parmi ceux-ci M. Nadar.



LA MODE EN 1863.
(D'après une gravure du *Petit Messager* de 1863.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1863

Janvier.

12. — **Ouverture de la session législative de 1863.** — **Mgr Darboy** est nommé **archevêque de Paris.**

15. — Premier bal de l'année, à l'Hôtel de Ville. — La Banque de France élève le taux de son escompte de 4 à 5 pour 100.

16. — **Banquet Molière** dans les salons des Frères Provençaux, sous la présidence du baron Taylor.

25. — Distribution des récompenses, dans la grande salle du Louvre, aux Français ayant pris part à l'**Exposition universelle de Londres.**

28. — Rapport du maréchal Randon, ministre de la guerre, à l'Empereur, sur l'**École Saint-Cyr.**

Février.

4. — Dans une soirée chez Mme Barucci, arrestation de deux escrocs, Garcia et Calzado, surpris en train de tricher aux cartes.

6. — Dans l'église de la Madeleine, célébration par Mgr Alexandrian, archevêque de Jérusalem, d'une **messe d'après le rite arménien.**

9. — Bal costumé aux Tuileries. Danse du quadrille des Abeilles.

19. — La jeunesse polonaise des écoles de Paris signe une **adresse à la jeunesse française**, avant d'aller combattre pour l'indépendance de la Pologne.

24. — Émile de Girardin adresse une lettre à l'Empereur de Russie en faveur de la Pologne.

26. — **Réception du prince Albert de Broglie** à l'Académie française.

Mars.

7. — Edgar Quinet adresse un **appel au clergé catholique** en faveur de la Pologne.

12. — La Banque de France réduit le taux de son escompte de 5 pour 100 à 4 1/2 pour 100.

16. — Le prince impérial, qui atteint ce jour-là sept ans, passe des mains de sa gouvernante, Mme Bruat, à celles d'un précepteur, M. Mounier.

26. — **Réception d'Octave Feuillet** à l'Académie française.

31. — M. Magne est nommé membre du conseil privé.

Avril.

21. — Célébration du sept centième anniversaire de la consécration de l'**église Saint-Germain des Prés.**

23. — **Élection de M. Dufaure et de M. de Carné** à l'Académie française, en remplacement de Biot et du duc Pasquier.

26. — Départ du prince Napoléon et de la princesse Clotilde pour un voyage en Égypte et en Palestine.

28. — **Incendie du café-concert du Géant,** boulevard du Temple.

Mai.

1er. — **Ouverture du Salon.**

3. — Ouverture de l'**exposition canine** au Jardin d'Acclimatation.

5. — Première réunion au ministère des affaires étrangères d'une conférence internationale chargée d'examiner un projet de ligne télégraphique destinée à relier l'Europe à l'Amérique.

10. — Courses à Chantilly.

12. — **Bénédiction de la nouvelle église de Saint-Cloud** par l'évêque de Versailles.

16. — Premier numéro du **Nain Jaune,** d'Aurélien Scholl.

28. — **Revue des Spahis et des Turcos**, nouvellement arrivés à Paris, passée par l'Empereur au Bois de Boulogne.

31. — Réception par l'Empereur, aux Tuileries, d'une députation anglaise de la Société pour la protection des aborigènes, chargée de le féliciter des dernières mesures relatives à l'Algérie.



DUFAURE.
Homme politique (1748-1881.)



PASTEUR.
Chimiste (1822-1895.)



RICORD (PH.).
Médecin (1800-1889.)



Mme ALBONI.
Artiste (1823-1894.)



DE LOMÉNIE.
Littérateur (1818-1878.)



RÉGNIER.
Auteur dramatique (1807-1885.)

Juin.

1er. — Clôture du scrutin ouvert le 31 mai dans toute la France pour l'élection des députés au Corps législatif.

14. — Illumination au palais de Fontainebleau (où résidait alors l'Empereur) en l'honneur de la **prise de Puebla** (18 mars).

22. — Décret rétablissant la **liberté de la boulangerie.** — Circulaire de M. Rouher, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, décidant qu'à l'avenir il sera permis aux voyageurs de pénétrer sur les quais d'embarquement et de monter dans les trains dès qu'ils auront pris leurs billets, sans s'arrêter dans les salles d'attente.

23. — **Modifications ministérielles.** Baroche est nommé ministre de la justice et des cultes; — Boudet, ministre de l'intérieur (à la place du comte de Persigny); — Duruy, ministre de l'instruction publique.

27. — **Mise en vente de la** *Vie de Jésus,* de Renan.

Juillet.

2. — Le général Forey est nommé maréchal de France.

4. — Une députation de Montalbanais offre une **couronne d'or à Ingres,** au nom de Montauban, sa ville natale.

Août.

8. — Départ de l'Empereur (de Saint-Cloud) pour un voyage en Normandie.

10. — Distribution des **prix du concours général** sous la présidence de Victor Duruy, ministre de l'instruction publique.

13. — **Mort d'Eugène Delacroix.**

15. — Réouverture au culte de l'**église Notre-Dame restaurée.** — *Te Deum.* — Octave Feuillet est nommé officier de la Légion d'honneur; Élie Berthet et Victorien Sardou, chevaliers.

29. — Création d'une **médaille commémorative de l'expédition du Mexique.**

Septembre.

9. — Le comte de Persigny reçoit le titre de duc, « pour les services qu'il a rendus à l'État. »

13. — **Arrivée de l'ambassade annamite** envoyée en France (et en Espagne) par l'empereur Tu-Duc.

19. — **Obsèques d'Alfred de Vigny.**

Octobre.

4. — Première ascension du ballon *le Géant* au Champ-de-Mars.

13. — **Arrivée du roi de Grèce** Georges Ier à Paris.

17. — Funérailles (aux frais de l'État) de Billault, ministre d'État (mort le 13 octobre).

18. — Deuxième ascension du ballon *le Géant* au Champ-de-Mars. Le ballon va échouer en Allemagne et tous les voyageurs qu'il transportait (Nadar, Mme Nadar, de Saint-Félix, etc.) sont blessés.

21. — **Revue de la garde impériale** passée au Bois de Boulogne par l'Empereur accompagné du roi de Grèce.

24. — **Villemain** est nommé **sénateur.**

Novembre.

3. — **La statue de Napoléon Ier** en petit chapeau et en redingote grise est descendue de la colonne Vendôme et remplacée par une statue en costume d'empereur romain.

4. — L'Empereur écrit aux souverains de l'Europe pour leur proposer « de régler le présent et d'assurer l'avenir dans un congrès ».

5. — **Ouverture de la session législative de 1864.**

6. — La Banque de France élève le taux de son escompte de 5 à 6 pour 100.

12. — La Banque de France élève le taux de son escompte de 6 à 7 pour 100.

16. — Mme de Pauw meurt empoisonnée par le médecin **La Pommerais** au profit de qui elle avait fait une assurance sur la vie.

Décembre.

14. — Mise à exécution dans toute la France du grand système **d'organisation télégraphique** dû à M. de Vougy, directeur général.

19.—Protestation de l'Académie des beaux-arts adressée à l'Empereur contre le décret du 13 novembre portant réorganisation de l'École des beaux arts.

Monuments et Fondations.

Restauration de l'**église Notre-Dame** — du **château de Saint-Germain.** — Construction d'une nouvelle **gare du Nord**, place Roubaix. — Nouvelles constructions sur la pointe de l'**île de la Cité.** — Commencement de la construction du nouveau **marché du Temple** (1863-65). — Nouvelles installations au **Conservatoire des Arts et Métiers.** Remplacement de l'ancien **pont de Bercy** (en er) par un pont en pierre. — Transformation des **Buttes-Chaumont**. — Ouverture, rue Culture-Sainte-Catherine, de la **gare du Factage parisien.**

Monument élevé à la comtesse de Lariboisière dans la chapelle de l'hôpital.

L'ancien **donjon de Jean sans Peur**, rue des Petits-Lions-Saint-Sauveur, est classé parmi les monuments historiques.

Ouverture des rues Ferrus — Cabanis — Broussais. — Création d'un **asile clinique destiné aux aliénés** du département de la Seine (plus tard asile Sainte-Anne). — La construction de cet asile est commencée.

Nombre des individus secourus par l'Assistance en 1863 : 101,570.

Matériel de la Compagnie des Omnibus le 31 décembre 1863 : 7,251 chevaux, 757 omnibus à 26 places, 93 voitures de banlieue et 134 chariots. (Dépenses en 1863 : 14,469,022 francs. — Recettes : 18,282,987 francs.)

Réorganisation de l'**Hôtel des Invalides** (décret du 29 juin) — de l'**École des Beaux-Arts** (décret du 13 novembre) — du **Muséum d'Histoire naturelle** (décret du 29 décembre).

La vie de la rue.

Palais d'Été, rue des Martyrs. — **Café-restaurant de la Paix**, près du Grand Hôtel.

Charles Brindier fonde au Bois de Boulogne un café-concert, le **Chalet des Iles.** — **Thérésa** est engagée au café Moka comme chanteuse de chansonnettes.

Ouverture de la **Salle du prestidigitateur Robin**, boulevard du Temple.

M. et Mme Girrood, les **médiums américains.** — **Liard**, le chiffonnier philosophe.

Chansons de l'année : *J'ai un pied qui r'mue. — Ah, zut alors! si ta sœur est malade!*

Bœufs gras de 1863 : Franc-Picard. — Le Bossu. — Le Pied qui r'mue. — Rothomago. — Conty. — Lalla-Roukh.

Beaux-Arts.

Salon de 1863 : *La Prière au désert*, par Gustave Guillaumet. — *Sainte Famille*, par Bouguereau. — *La Déroute*, par Gustave Boulanger. — *La Bataille de Solferino*, par Meissonier. — *Chasse au renard*, par Courbet. — *Mercure inventant le caducée*, par Chapu.

Vente de la **collection de tableaux Paul Demidoff.**

Massenet obtient au Conservatoire le 1er prix de fugue et le 1er grand prix de composition musicale. — **Victor Massé** reçoit du gouvernement une pension de 2,400 francs.



HÉRISSON.

Avocat et homme politique. (Né en 1831.)



E. BLANCHARD.

Naturaliste (Né en 1819.)



DU MONCEL.

Électricien (1821-1884.)



Mgr DARBOY.

Archevêque de Paris. (1813-1871.)



DE VIGNY.

Poète (1797-1863.)



CARDINAL DE BONALD.

(1787-1870.)

La vie littéraire.

Théophile Gautier : *Le Capitaine Fracasse.* — **Le duc d'Aumale** : *Histoire des princes de Condé pendant les XVIe et XVIIe siècles* (premiers volumes). — **Sainte-Beuve** : *Causeries du Lundi* (premiers volumes). — **Mme Adèle Hugo** : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* — **Renan** : *La Vie de Jésus.* — **L'abbé Michon** (?) : *Le Maudit.* — **Erckmann-Chatrian** : *Madame Thérèse.* — **Fromentin** : *Dominique.* — **Cherbuliez** : *Le Comte Kostia.*

Fondation du *Qui Vive!* journal du quartier latin. — Aurélien Scholl prend la direction du *Nain Jaune.*

Hennin laisse à la Bibliothèque nationale sa collection d'estampes ou dessins historiques (20,000 environ).

Théâtre. (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 23 janvier. **Début de Mlle Lloyd** dans *le Misanthrope.* — 31 mars. **Représentation de retraite de Rameau.** — 12 mai. **Début de Mlle Agar** dans le rôle de *Phèdre.* — 25 juin. *Trop curieux*, comédie, 1 acte en vers, par E. Gondinet. — 19 octobre. *Jean Baudry*, comédie en 4 actes, par A. Vacquerie. — 10 novembre. *Le Dernier Quartier*, comédie, 2 actes en vers, par E. Pailleron. **Début de Jules-Didier Seveste.**

Odéon. — 16 octobre. *Diane au bois*, comédie, 2 actes en vers, par Th. de Banville.

Opéra. — 6 mars. *La Mule de Pedro*, opéra-comique en 2 actes, paroles de Dumanoir, musique de Victor Massé.

Opéra-Comique. — 8 avril. **Représentation au bénéfice des descendants de Samson.** (Recette, 10,873 francs.) — 13 avril. *Bataille d'amour*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Victorien Sardou, musique de Karl Daclin (chute).

Théâtre-Italien. — 19 octobre. Réouverture.

Théâtre-Lyrique. — 30 septembre. *Les Pêcheurs de perles*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Cormon et Carré, musique de Bizet (chute). — 4 novembre. *Les Troyens*, opéra en 5 actes, paroles et musique de Berlioz (chute). — 24 décembre. *Rigoletto*, opéra en 4 actes, paroles d'E. Duprez, musique de Verdi (succès.)

Gymnase. — 26 mars. *La Maison sans enfants*, comédie en 3 actes, par Dumanoir. — 24 octobre. *Montjoye*, comédie en 5 actes, par Octave Feuillet. — **Céline Chaumont débute cette année au Gymnase.**

Palais-Royal. — 22 janvier. **Début de Berthelier** dans *Jean Torgnole*, vaudeville de Grangé et Lambert Thiboust. — 27 février. *Célimare le bien-aimé*, comédie en 3 actes, par Labiche et Delacour. — 9 mai. *Le Brésilien*, comédie en 1 acte, par Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach. — 26 juin. *Les Mystères de l'Hôtel des Ventes*, comédie en 3 actes, par Albert Wolff et Henri Rochefort (succès). — 23 décembre. *La Commode de Victorine*, vaudeville en 1 acte, par Labiche et Martin.

Les morts de l'année.

Le peintre **Horace Vernet** (17 janvier). — **La comtesse de Circourt** (16 mars). — **Laure-Cinthie Montalant**, dite **Cinti-Damoreau**, cantatrice (mars). — **Léon de Wailly**, littérateur (avril). — Le compositeur **Alfred Dufresne** (18 mai). — **Mme de Lamartine** (20 mai). — Le philosophe **Jean Reynaud** (28 juin). — **Le général Oudinot** (7 juillet). — Le peintre **Eugène Delacroix** (13 août). — Le poète **Alfred de Vigny** (17 septembre). — **Le maréchal d'Ornano**, gouverneur des Invalides (13 octobre). — Le sculpteur **Denis Foyatier** (16 novembre). — **Émile Saisset**, professeur de philosophie à la Faculté des lettres (27 décembre). — Le **chevalier Hennin.**



LES SOCIÉTAIRES DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.
D'après le tableau de GEOFFROY. — (Bibliothèque de la Comédie Française.)

1864

PENDANT que le gouvernement de Napoléon III s'empêtre dans la funeste expédition du Mexique, Paris, à peu près indifférent à « la plus grande pensée du règne », fait toilette et s'amuse. Aux hôtes royaux de Saint-Cloud, tels que le prince Humbert d'Italie et le roi d'Espagne, le préfet Haussmann tient à honneur de donner l'image d'une capitale modernisée où l'air et la lumière sont répandus à profusion. Grâce à son inlassable activité, la percée du boulevard qui porte son nom est menée à bonne fin. La vieille rue de la Harpe, élargie, bouleversée, fera suite, sur la rive gauche, au boulevard Sébastopol. Des églises s'édifient ou se décorent. L'architecte Ballu dirige la construction de la Trinité; Mottez achève les peintures murales des chapelles de Saint-Sulpice et Gigoux les épisodes de la vie du Christ sur les murs de Saint-Gervais. La façade du croisillon septentrional de Notre-Dame s'allège des échafaudages masquant sa magnifique rosace. Deux nouveaux temples s'élèvent, rue Bayard et rue Roquépine. On active le viaduc d'Auteuil et l'aménagement du square Montholon. Et au Palais de Justice, on pose les verrières de la salle des Pas-Perdus.

Le grand travail de l'année, c'est l'achèvement des nouvelles salles de l'Ecole des beaux-arts, et l'ouverture pour les élèves d'une bibliothèque de 6,000



MEYERBEER SUR SON LIT DE MORT.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

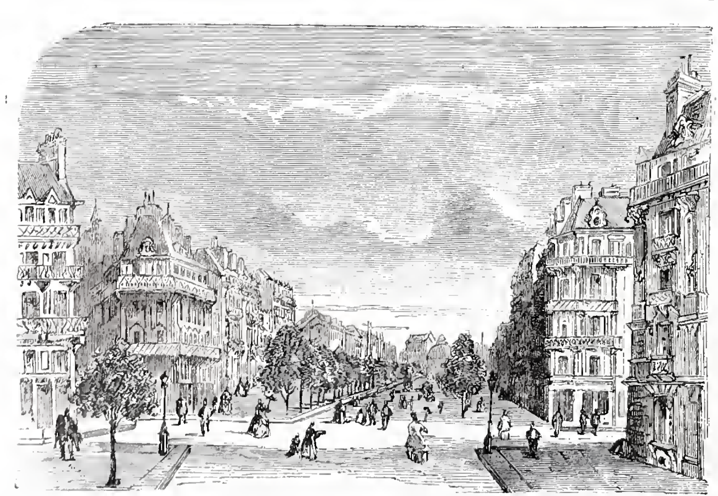
CONSÉCRATION SOLENNELLE DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS PAR MGR DARBOY, LE 31 MAI 1864.

D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

volumes due à l'initiative du comte Walewski. En même temps, Viollet-le-Duc inaugure son cours d'esthétique et d'histoire de l'art.

A peine troublé par le complot des Garibaldiens de la rue Saint-Honoré (quatre Italiens que l'on découvre détenteurs de bombes et de poignards empoisonnés), l'Empereur accorde une à une, à l'opposition toujours sur la brèche, quelques-unes des « libertés nécessaires »; il faut compter, en effet, avec des adversaires aussi habiles et aussi sympathiques que Thiers, et l'ovation spontanée que lui fait le public de l'Institut, le jour de la réception du comte de Carné, suffit à incliner le gouvernement aux concessions. Le décret sur la liberté des théâtres, bien reçu du public, abat les barrières stupides élevées entre les genres : désormais, un chanteur pourra faire entendre en plein air un fragment d'une œuvre musicale sans commettre un crime de lèse-opéra; et ailleurs qu'à la maison de Molière, on aura licence de déclamer les fureurs d'Hermione ou d'Émilie.

Victor Duruy, le nouveau ministre de l'instruction publique, favorise la fondation de



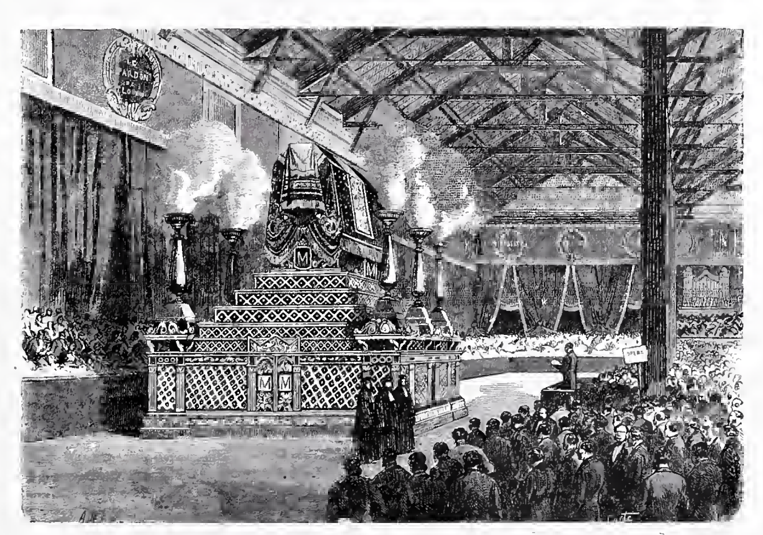
MONUMENTS ET BOULEVARDS DE PARIS INAUGURÉS LE JOUR DE LA FÊTE DU 15 AOUT. — BOULEVARD HAUSSMANN.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

ÉTAT ACTUEL DES DÉMOLITIONS DE LA PARTIE DU LOUVRE COMPRISE ENTRE LE PAVILLON DE FLORE ET LE PAVILLON DE LESDIGUIÈRES.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

l'enseignement populaire. Écrivains et professeurs, stimulés par cet exemple, rivalisent de zèle pour éduquer la foule et acclimater les soirées littéraires pour le public qui n'a pas de loisirs. Les entretiens et lectures de la salle Barthélemy groupent un auditoire trié et quasi-académique. Très éclectiques, d'ailleurs, ces réunions : sans raideur, sans pédantisme, Émile Deschanel explique les grandes batailles du Théâtre-Français; Ferdinand de Lesseps développe ses rêves grandioses sur le percement de l'isthme de Suez; Legouvé raconte, avec sa finesse et sa limpidité coutumières, la vie du républicain Jean Reynaud. Des conférenciers obtiennent l'autorisation d'employer le produit de leurs causeries à secourir les blessés de l'insurrection polonaise; une fête enthousiaste est donnée en leur faveur, salle Vivienne. Mais bientôt le ministère s'alarme, on craint la propagande d'idées antibonapartistes; et, la parole retirée à Prévost-Paradol, le Comité est averti que le gouvernement interdit la reprise de ces conférences. Au Grand-Orient de la rue Cadet, défense à l'acteur



DERNIERS HONNEURS RENDUS A MEYERBEER A PARIS, DANS LA GARE DU CHEMIN DE FER DU NORD.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Beauvallet de dire le monologue de *Ruy Blas :* on lui impose *Cinna*. Entravé par le pouvoir, le mouvement ne s'arrête cependant pas.

La célèbre actrice allemande Ida Bruning fait des lectures de Gœthe et de Schiller; des leçons gratuites réservées aux dames s'ouvrent quai Malaquais. Chevé commence, au grand amphithéâtre de l'Ecole de médecine, son cours de musique chiffrée; Saint-Marc Girardin ouvre une brillante série de conférences pour les étudiants de la Sorbonne.

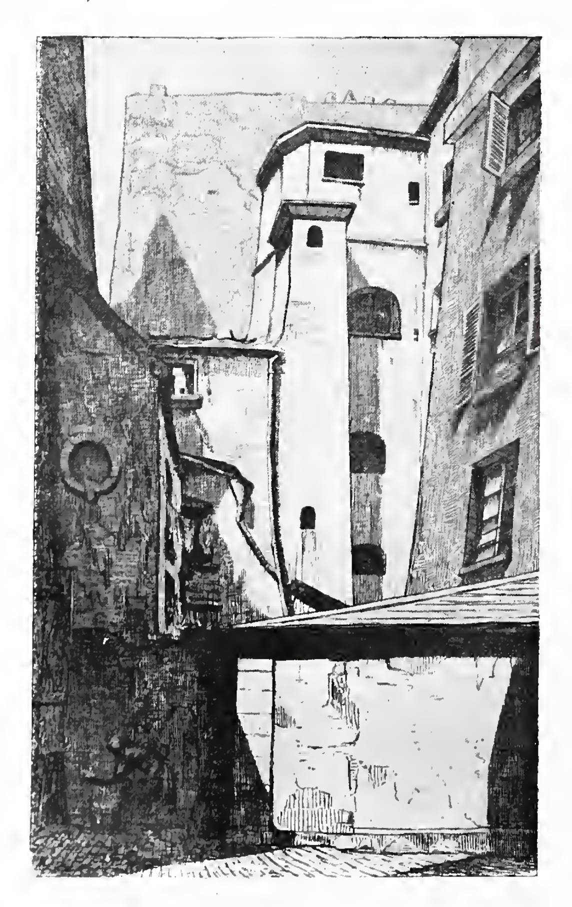
Deux recueils, sans plus, appellent l'attention des lettrés : *les Destinées*, hommage posthume à la mémoire d'Alfred de Vigny, dont presque toutes les pièces sont déjà connues par les revues; *Silves*, d'Auguste Barbier, où se révèle, inattendu, le côté tendre et rêveur de l'énergique auteur des *Iambes*. — Le roman est plus riche : les frères de Goncourt publient *Renée Maupérin*, et Zola débute par les *Contes à Ninon,* simple bouquet de bluettes pleines de mignardises et d'afféterie. En dehors du « naturalisme », Edmond About (*les Mariages de Paris*), et Jules Claretie (*les Victimes de Paris*), content les laideurs et les tristesses de



RUE DE LA FERME DES MATHURINS. — ENTRÉE PAR LA RUE TRONCHET.

D'après une eau-forte de MARTIAL.

(Collection G. Olive.)



PASSAGE DE LA MARMITE. — RUE PHILIPEAUX.

D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

la grande ville. Théophile Gautier dessine les étonnants portraits du capitaine Fracasse et autres hôtes du manoir de la Misère. L'art a d'admirables interprètes, vigoureux ou subtils. En peinture les paysagistes Corot, Cabut, Th. Rousseau, Français, le magique coloriste Fromentin, rivalisent de génie. Deux toiles surtout captivent les salonniers : les *Pèlerins aux pieds de la statue de saint Pierre de Rome,* par Bonnat, et l'*Œdipe devant le Sphinx*, de Gustave Moreau. Quant aux sculpteurs ils semblent éviter les grandes compositions allégoriques. Frémiet expose un *Chef gaulois* de fière allure, Carpeaux le buste de *la Palombella* d'une mélancolie charmante; Falguière un *Vainqueur au combat de coqs*.

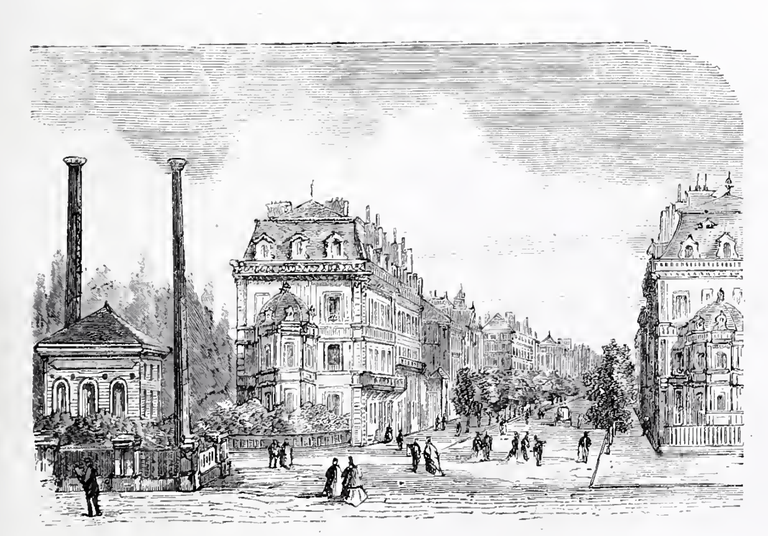
Les bals sont brillants, mais la saison lyrique est vide : les dilettantes désertent, laissant les étrangers applaudir les cavatines des *Huguenots*. L'Académie impériale de musique porte le deuil de Meyerbeer, et ses habitués restent chez eux. Bien plus suivis sont les concerts du Cirque Napoléon; l'orchestre Pasdeloup initie les délicats aux symphonies de Beethoven et de Mendelssohn; à la salle Erard, Saint-Saëns fait goûter les concerts de Mozart.

F. ÉVRARD.

LE NOUVEAU TRIBUNAL DE COMMERCE DE PARIS CONSTRUIT EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE. — BOULEVARD SÉBASTOPOL. (M. BAILLY, ARCHITECTE.)

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

LES ÉCHOS DE PARIS



BOULEVARD DE L'ALMA INAUGURÉ LE JOUR DE LA FÊTE DU 15 AOUT.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

Chanson

A L'OCCASION DE L'EXÉCRABLE
ET ABOMINABLE PROJET D'ATTENTAT
SUR LA VIE DE L'EMPEREUR
QUI FAIT HORREUR;
ILS EN RÉPONDRONT DEVANT LE
SEIGNEUR
QUI RÉPAND SES FAVEURS
SUR LUI, SA DIGNE ÉPOUSE ET LEUR
BON PETIT FILS

Sur plusieurs airs variés tels que : *On a foulé aux pieds le sang des héros, la Parisienne* et celui de *l'Ancien Napoléon.*
Tous très beaux, et dont le compositeur les chante numéro un.

C'est dimanche, à quatre heures,
Que les quatre conspirateurs
Et inculpés ont été arrêtés
Grâce à notre Dieu de bonté.
Ce sont les nommés Greco,
Imperatori, Trabucco
Et Saglio, dit Marpholie
Qui ont fait des infamies.

REFRAIN

Dieu tout-puissant, qui êtes si bon,
Nous vous prions et vous remercions
D'avoir préservé l'Empereur
Avec faveur
D'un très grand malheur (*bis*).

Aussitôt après leur arrestation,
On connut, avec satisfaction,
Que c'étaient quatre mauvais sujets,
Qui avaient d'indignes projets.
Mais comme c'était le dimanche
Qu'ils ont été arrêtés avec chance,
Dieu a voulu répandre sa bénédiction
Sur le bon Empereur Napoléon.
Dieu tout-puissant, etc.

Aussitôt que ces quatre malheureux
Ont été arrêtés, ils étaient furieux.
On a reconnu que Greco, sans se tromper,
Était leur chef de complicité,
Car, au moment où les agents très bons
S'emparèrent avec satisfaction
De sa personne, il tenta de vouloir
S'évader des agents qui faisaient leur devoir.
Dieu tout-puissant, etc.

Nous avons dit qu'il avait été saisi,
En la possession de ces quatre bandits,
Huit bombes en fer battu, vraie vérité,
Armées de chacune une cheminée,
Et chargées de poudre avec précaution.
Quatre revolvers à six coups, avec intention,
Quatre poignards, de la poudre et mèches;
Ils n'avaient pas du tout de flèches.
Dieu tout-puissant, etc.

. . . .

Greco aurait affirmé avec sang-froid
Que la pointe des poignards, avec effroi,
Était empoisonnée, ce qui faisait frissonner
Tous les bons cœurs qui ont de la pitié.
Il faut espérer que les bons jurés,
Qui les jugeront de leurs férocités,
Feront leur devoir avec gloire,
Sans leur donner aucun espoir.
Dieu tout-puissant, etc.

Le compositeur, protégé du Dieu de bonté,
N'aurait jamais pensé d'être bien inspiré
Pour composer une pareille chanson,
A l'occasion de l'attentat de l'Empereur Napoléon.
Qui soulève dans toutes les consciences l'indi-[gnation
Et l'horreur de tous les bons Français qui ont de [la religion;
Ayant composé la chanson de la nouvelle année,
Le quatre ou cinq janvier, avec beaucoup de géné-[rosité,
Puisque le dix du même mois l'on avait eu le mau-[vais cœur
De l'exécrable projet d'attenter à la vie du brave [Empereur;
Mais par un parfait bonheur ils n'ont pas été vain-[queurs.
Nous devons grâce au Seigneur et le remercier de [tout cœur.

Montmarault, 16 janvier 1864.

MARTIN, *veuf, rentier.*



RUE DE LA COLOMBE (CITÉ).
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

L'invasion des Calicots au Quartier latin.

Le Quartier latin, autrefois, nous appartenait exclusivement; c'était notre propriété, notre terre libre, notre lieu d'asile, et, peut-être, le Misanthrope en aurait-il voulu pour en faire

Un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

ÉTAT ACTUEL DE LA NOUVELLE AVENUE DE SAINT-CLOUD, RELIANT LA BARRIÈRE DE L'ÉTOILE AU ROND POINT DE PASSY.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

Nos bals nous appartenaient, et les seuls artistes fraternisaient avec nous; car, en eux, nous retrouvions ces fortes aspirations d'indépendance unies au culte du beau. Nous étions maîtres, et malheur à l'intrus qui serait venu usurper parmi nous une place qui ne lui aurait pas appartenu.

Mais aujourd'hui, grands dieux! ce n'est plus cela: tout le monde nous traite d'égal à égal; nous n'avons plus rien en propre; le *calicot*, chamarré de bagues, d'épingles, de montre, de chaînes, doué d'un faux-col, et illustré comme une gravure de modes, fait chez nous des descentes domiciliaires, un jonc à la main et le lorgnon dans l'œil. J'enrage quand je vois ces jeunes sots, habillés comme des femmes, qui vendent le reps, l'orléans et les boutons au quartier Saint-Denis, et qui sont couchés toute la journée sur des pages de chiffres, venir se pavaner à Bullier, en reniflant d'un air superbe.

J'admire vraiment la douce tolérance dont on use à l'égard de ces messieurs. Serait-ce, par hasard, un charitable effet des principes de 89, et les étudiants leur feraient-ils l'application des doctrines égalitaires? Certes, ce ne serait pas là une bien belle conquête à



VERMOUTH, GAGNANT DU GRAND PRIX DE 1864.

D'après une gravure du temps.

(Collection *Auteuil-Longchamps.*)

écrire dans nos mémoires, et j'aime mieux de beaucoup cette vieille coutume que *je m'en vais vous dire* : la caste des étudiants étant moins nombreuse, les membres qui la composaient se connaissaient mieux, et se trouvaient plus à même d'éliminer les étrangers, le *profanum vulgus*. Quand une figure étrangère se présentait dans nos bals, on s'informait tout de suite quel était ce noble étranger, et, si les renseignements ne garantissaient point sa *moralité*, il était renvoyé des fins de sa demande avec les honneurs dus à son rang et à sa fortune.

Nous savions alors défendre nos libertés et nos privilèges :

> Au sein de la capitale
> Que nous étions beaux à voir!

comme disait Nadaud. Qu'il faisait bon respirer à pleins poumons l'air parfumé du Luxembourg, alors notre Eldorado!

Je ne sais quelle morgue toute patricienne nous a envahis, mais une peste d'aristocratie

> En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.

Nos joyeux Diogènes sont devenus des Héraclites moroses, et je m'attends, pour peu que cela continue, à voir s'établir des confréries d'étudiants qui commenteront l'*Introduction à la vie dévote* ou le *Traité de la perfection chrétienne*.

Mais, hélas! tout ce qui entoure l'homme lui emprunte quelque chose et change avec lui; aussi que de transformations n'ont point subies les milieux où nous vivons, les endroits que nous fréquentons!

Nulle part, cependant, le changement n'a été aussi complet que chez la femme, cette clef du péché, comme disent les Pères de l'Eglise; c'est bien le cas, ou jamais, de répéter ce couplet connu :

> Type charmant! ô grisette pimpante!
> Toi qui, jadis, aux francs baisers t'offrais!
> Où donc es-tu, gentille étudiante,
> Reine autrefois de nos bals sans apprêts?
>
> Du feu du punch, infidèle vestale,
> Tu te fis dame à la cité d'Antin;
> Ah! qu'un fichu t'allait bien mieux qu'un châle
> Quand tu régnais au vieux Quartier latin!

Il n'y a plus de grisettes, monsieur, parce qu'il n'y a plus d'étudiants, *partant plus de joie*. L'existence de ces charmantes filles est liée à la nôtre, et le moment où notre astre s'incline est aussi celui où leur étoile pâlit.

Eugène Vermersch.



HOMÈRE DANS L'ILE DE SCYROS.
Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture. — Tableau de Maillart.
(École des Beaux-Arts.)

Les parapluies à trente centimes.

Paris, le 5 juillet 1864.

J'ai l'intention de déposer dans tous les *bureaux de tabac* de Paris une certaine quantité de parapluies qui seront mis à la disposition du public moyennant une location de trente centimes, dont le tiers au profit des dépositaires.

J'ai l'honneur de vous proposer d'accepter un de ces dépôts qui, quoique n'obligeant à aucun travail et ne causant aucun embarras, sera relativement plus lucratif pour vous que les petits détails de votre commerce, tels que la *vente de timbres-poste, billets de loterie*, etc., etc.

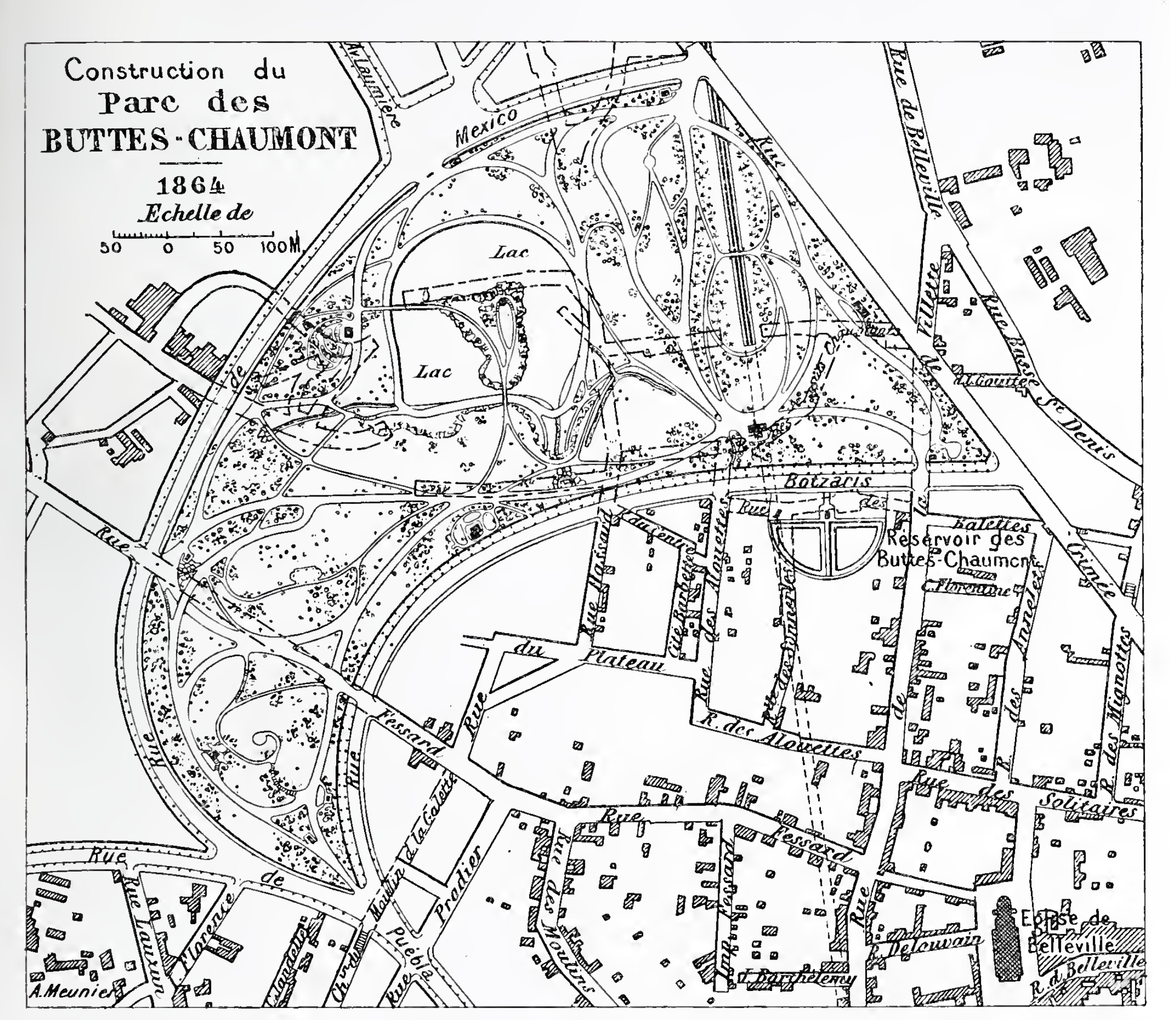
Si vous acceptez ma proposition, veuillez, je vous prie, détacher la réponse ci-contre et me l'adresser au plus tôt par la poste, en *l'affranchissant* après l'avoir signée; je vous donnerai alors les renseignements nécessaires, et vous remettrai ensuite le dépôt qui vous sera destiné, sans qu'il y ait pour vous aucune avance de fonds à faire.

A *titre de prime*, le produit de la première journée de location dans votre dépôt vous appartiendra en entier.

Je vous présente, M , mes civilités respectueuses.

BERNARD,

11, rue Neuve-des-Petits-Champs.



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER, D'APRÈS LES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE.

(Collection Charles Simond.)

Les bals de Paris en 1864.

Les bals de Paris ont leur statistique complète; elle vient d'éclore sous le titre mythologique : *les Cythères parisiennes*, et elle a pour auteur M. Alfred Deban.

On peut diviser cette étude en deux parties : l'une est historique, et l'autre se consacre aux actualités. Avec l'histoire, nous revoyons la Chaumière; la salle Montesquieu; l'Astic, ce bal étrange de la rue Saint-Antoine renommé pour ses juives et où les peintres allaient chercher leurs modèles; l'île d'Amour (Belleville), où se trouve aujourd'hui la mairie du XXe arron-

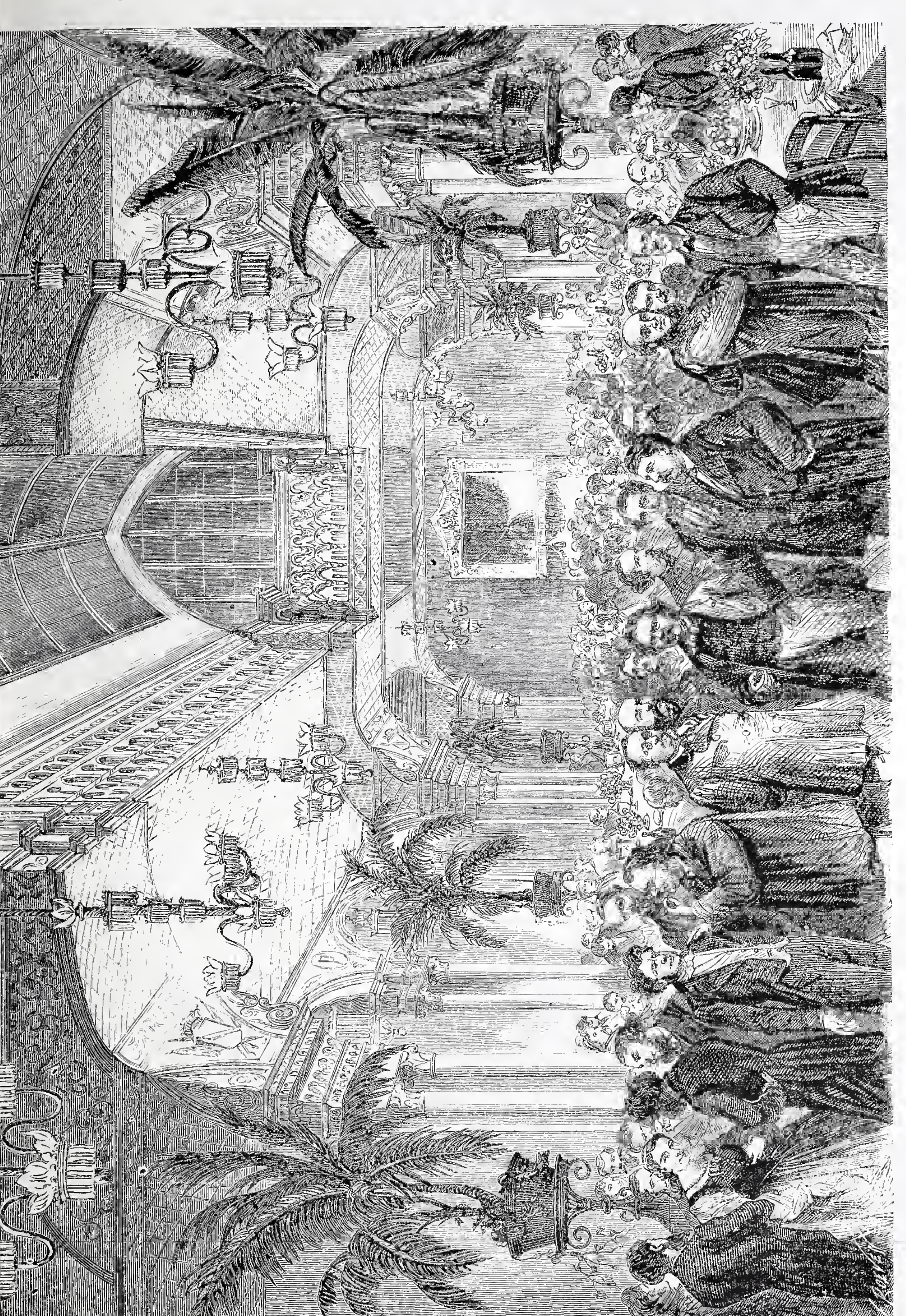
dissement; le Prado, sur l'emplacement duquel va siéger le Tribunal de commerce: le Jardin d'hiver, si malheureusement démoli; l'ancien Tivoli (n° 78 de la rue Saint-Lazare) le bal du



SERVICE FUNÈBRE DE SON EXCELLENCE LE MARÉCHAL PÉLISSIER, DUC DE MALAKOFF, CÉLÉBRÉ DANS L'ÉGLISE DES INVALIDES.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Mont-Blanc, qu'honorait la présence des domestiques de la Chaussée-d'Antin, et sur les ruines duquel plane la nouvelle église de la Trinité ; l'Ermitage et la Musette, à Montmartre, deux autres victimes de la démolition; le Ranelagh, fermé depuis deux ans, sans respect pour les souvenirs de la belle Mme Tallien.

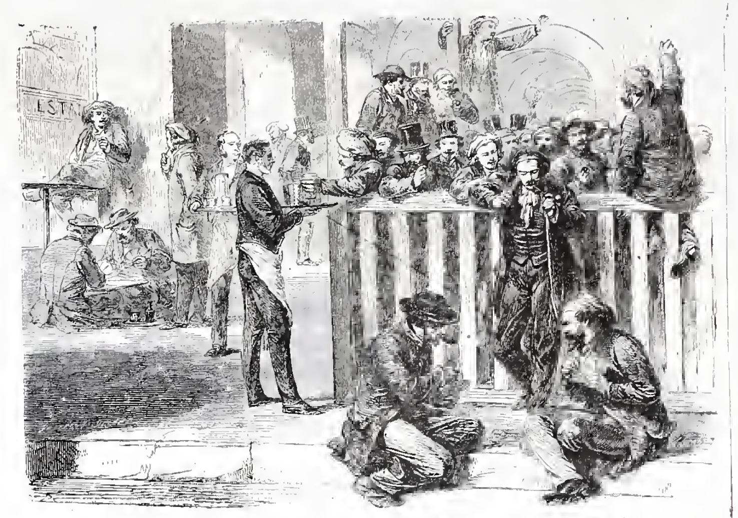
L'actualité nomme tour à tour les salons Cella-



BANQUET DU « FIGARO », DONNÉ DANS LE SALON DU RESTAURANT DU PASSAGE DES PRINCES (PÉTER'S).

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

M. Roqueplan. Mme Ugalde. De Montaut. Péter's. Albéric Second. Monselet. G. Guillemot. Siraudin. Léo Lespès. Carjat. Noriac. H. de Villemessant. A. Duchesne. Bourdin. L. de Neuville. B. Jouvin. Marcelin.



ASPECT DES ABORDS DE L'ODÉON, LE MATIN DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU « MARQUIS DE VILLEMER ».
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



TYPES PARISIENS. — MANGIN, LE MARCHAND DE CRAYONS.
D'après un croquis de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

rius, rue Vivienne, les seuls où une danseuse n'est admise que sur invitation; Mabille et le Château des Fleurs, célébrés par tant d'hommes devenus graves, et fréquentés par tant d'autres qui n'ont pas cessé de le paraître; la Closerie des Lilas, où s'agite l'espoir de la médecine et du barreau; la salle de Markowski. encore une innocente victime polonaise; le Casino-Cadet et ses portraits; la salle Valentino; la salle Barthélemy, ex-bal du *Champ-de-Navets;* le bal de la Cave, près de l'égout de la rue de la Grande Bûcherie, où on danse au-dessous du niveau de la Seine et où on s'asseoit sur des futailles vides; les Folies-Robert. qui ont eu pour chantre Antonio Watripon, dit Tony-Fanfan; le bal Bourdon, près la Bastille, fort hanté par la petite juiverie parisienne; le bal des Chiens, découvert rue Saint-Honoré par Gérard de Nerval; l'Élysée-Montmartre, recommandable par ses deux orchestres et par le voisinage des abattoirs; le bal Gélin, les Barreaux verts, le Galant Jardinier, et l'Elysée, tous quatre renommés à Ménilmontant; le Château-Rouge, une vogue passée: le Vieux-Chêne de la rue Mouffetard, où se délasse la fine fleur du faubourg Marceau; l'Aigle impériale, les Délices et Idalie, trois étapes sur la route militaire du Trône à Vincennes; le bal Constant, paradis de la barrière Montparnasse; le bal des Éléphants et le Jardin de Paris, ses petits voisins; le bal Dourlans, cher aux femmes de chambre du quartier de l'Arc-de-l'Étoile; la Reine-Blanche, rendez-vous des pâles imitateurs de ses Gueux; la Réunion, qui prétend allumer huit cents becs de gaz aux environs du parc Monceau; le bal Saint-Fargeau, célèbre par son lac, par son île, par ses grottes de coquillages, et par l'effroi qu'il inspire aux cochers forcés d'affronter les hauteurs de Belleville; la Musette de la rue du Four. où *ch'amugent* les enfants de l'Auvergne; la Belle Moissonneuse et le Grand Vainqueur; les Salons de Mars de Grenelle et de la rue du Bac, l'Ardoise, le salon de la Victoire et le bal du Tambour-Major, voués au délassement des troupiers.

(La Petite Revue.)

L'interdiction de " l'Étrangère " d'Alexandre Dumas fils par la censure.

Palais des Tuileries, le 8 octobre 1864.

La donnée de cette pièce, avec quelque ménagement que l'auteur l'ait traitée, nous paraît présenter un inconvénient grave.

Nous croyons mauvais de mettre sous les yeux du public le dévergondage d'imagination de femmes du monde, et du plus haut monde, qui, sans autre mobile qu'une curiosité malsaine, se donnent ainsi pendant une heure la honte de la vie de courtisane.

La princesse russe Ismaïloff, représentée comme appartenant à la plus haute aristocratie étrangère; la marquise de Cambry, représentant le monde parisien, amenées chez une Nina Castrucci, la première, par un hasard dont elle se réjouit et dont elle profite; la seconde, par la fantaisie d'un amant, qui satisfait ainsi un des caprices de sa maîtresse, nous semblent, dans leur ardeur joyeuse à jouer à la drôlesse, d'un enseignement aussi dangereux, plus démoralisant peut-être que la mise en scène des filles elles-mêmes.

Si nous entrons dans le développement de la pièce, nous ne pouvons pas ne point signaler la position si nettement avouée de Mme de Cambry vis-à-vis du vicomte Alexandre. Quant au dénouement, nous trouvons profondément immoral et blessant de voir la princesse Ismaïloff recevant son mari dans la chambre à coucher et aux lieu et place de la Castrucci, et trouvant ainsi moyen de compléter légalement son équipée et de satisfaire tout à fait sa curiosité.

En résumé, la Commission pense que l'*Etrangère*, qui aurait le double tort d'attaquer la morale publique et de froisser les susceptibilités de la haute société parisienne et étrangère, ne saurait être admise au théâtre, et elle ne peut qu'en proposer l'interdiction.

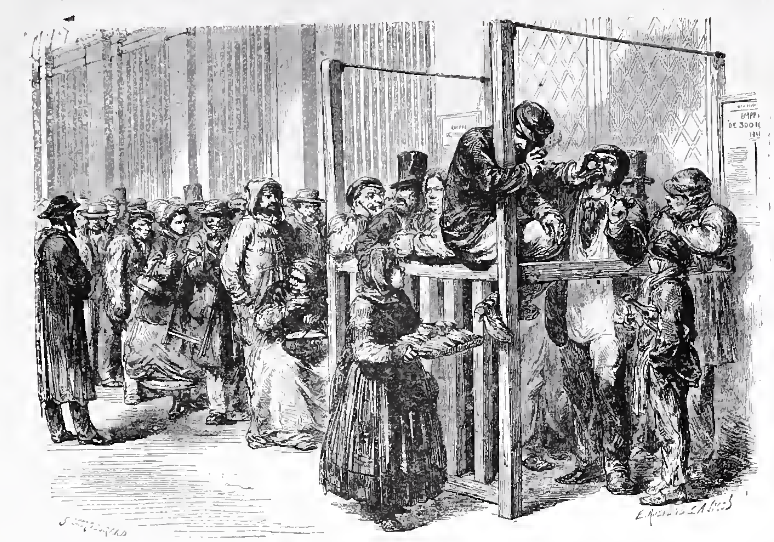
(Lettre des Censeurs.)

(Papiers secrets et correspondance du second Empire.)

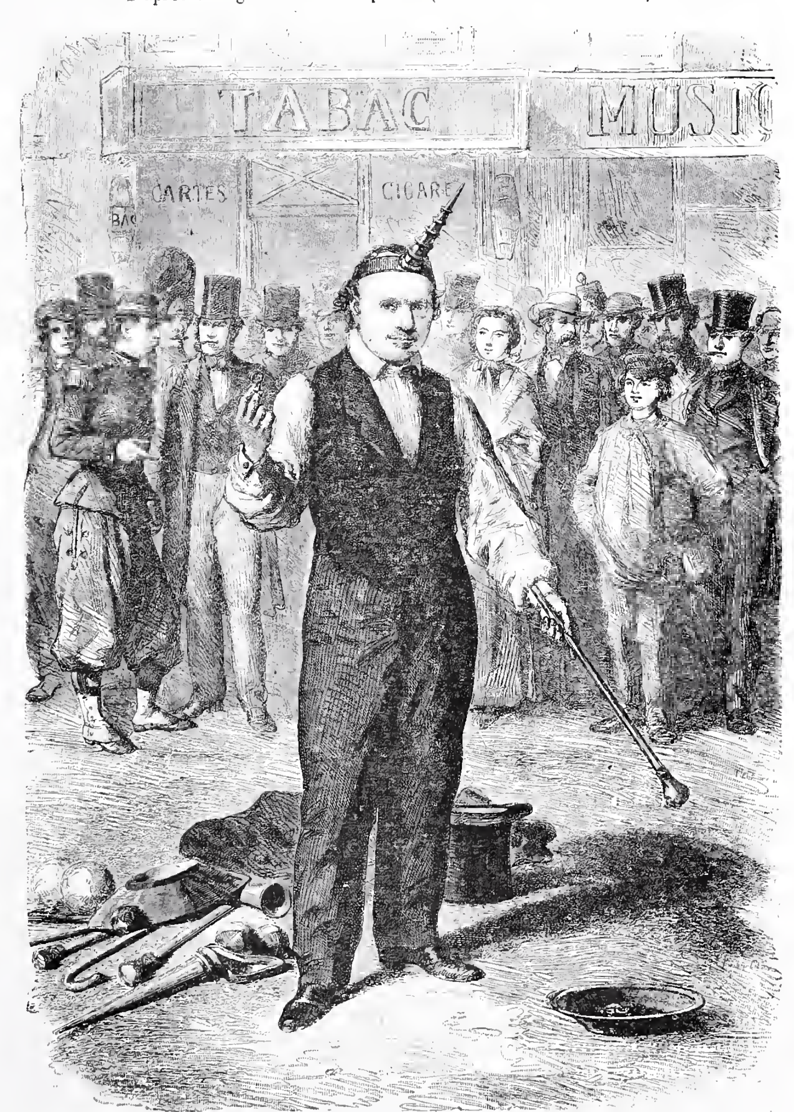
« La Belle Hélène. »

(17 décembre.)

En l'an de grâce 1864, un vent de discorde s'abattit sur les théâtres parisiens. Offenbach, en froid avec les



SOUSCRIPTION A L'EMPRUNT DE TROIS CENT QUINZE MILLIONS.
ASPECT DU GUICHET DE SOUSCRIPTION DE LA RUE MONT-THABOR, AVANT L'OUVERTURE DES BUREAUX.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



LES TYPES PARISIENS. — PRADIER LE BATONNISTE DE LA PLACE DE LA MADELEINE.
D'après un dessin du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)



MORT DU CAFÉ DE FOY.

Les glaces se suivent et ne se ressemblent pas.

D'après une caricature de 1864. — (Musée Carnavalet.)

Bouffes, jurait un éternel adieu au passage Choiseul; Hortense Schneider, irritée du refus persistant à toutes ses demandes d'augmentation, rompait brusquement avec le Palais-Royal.

Rentrée chez elle, Mlle Schneider qui, pour la centième fois, venait de renoncer à tout jamais à la scène, congédie sa maison et un télégramme avertit sa mère de sa prochaine arrivée à Bordeaux.

Les malles encombrent l'appartement, le déménagement précipité donne au salon une apparence de pillage, quand soudain le timbre retentit.

Seule, en ce moment, la fugitive n'a garde de répondre à la sonnerie précipitée, violente. Mais une voix qu'elle croit reconnaître se mêle au carillon et la décide à parlementer : « — Qui est là? » — « Moi, Offenbach! » — Et la conversation s'engage à travers la porte entre le maëstro qu'accompagne Ludovic Halévy et son ancienne pensionnaire.

— « Je vous apporte un rôle, un rôle étonnant. »

— « Trop tard, mon cher! je renonce au théâtre. »

L'argument paraît sans force sur Jacques.

— « Une création superbe pour le Palais-Royal. »

A ces mots, un cri de rage répond de l'autre côté de la serrure; la porte s'ouvre, et, dans l'entassement de colis, avec des imprécations terribles, Hortense Schneider défend qu'on prononce désormais devant elle le nom du théâtre maudit.

Les deux collaborateurs profitent d'un moment d'accalmie pour lui vanter le rôle qu'elle refuse avant que de le connaître : une pièce grecque, l'enlèvement d'Hélène par Pâris. Quel cachet d'adorable fantaisie elle eût imprimé au personnage de la reine! Comme elle eût délicieusement raillé les bons vieux héros d'Homère!

Jacques s'est approché du piano; il fredonne l'air : *Amours divines*, l'*Invocation à Vénus*; les couplets : *Un mari sage*, que mademoiselle Schneider, assise sur une malle, écoute charmée et redemande; mais elle se tiendra parole malgré tout.

Quelques heures plus tard, l'express l'entraîne vers Bordeaux, joyeuse de sa liberté, mais un peu jalouse déjà de la rivale qui créera le rôle d'Hélène.

Une promenade à travers les allées de Tourny, une flânerie le long des quais, et voilà Paris détrôné, oublié presque dès le premier jour, quand survient une dépêche d'Offenbach :

« *Affaire ratée au Palais-Royal, mais possible aux Variétés. — Répondez.* »

Mlle Schneider va exiger un chiffre exorbitant et les pourparlers seront vite rompus : « Je demande 2,000 francs par mois », répond le télégraphe.

Dépêche du lendemain, celle-ci signée de Coignard : *Affaire entendue ; venez vite.* »

Deux jours après, Hortense Schneider accourait aux Variétés, où on n'attendait qu'elle pour commencer les études de la *Belle Hélène*.

Jamais, de mémoire de régisseur, on n'avait vu pareil empressement, pareille rage de travail. Enfin, la *Belle Hélène* apparaît sur l'affiche. Nous sommes au samedi, jour de la répétition générale, et la première est fixée au mardi suivant.

Dans la salle tous les fidèles.

Parmi les jeunes Grecques, Hélène s'avance sous ses longs voiles. Elle pleure la mort d'Adonis; puis, de suppliante qu'elle était, sa voix se fait audacieuse, lance à toute volée la vibrante phrase: *Il nous faut de l'amour*. L'opéra-bouffe a reconquis l'enfant prodigue qui lui revient, non pas triste et déchue, mais la voix agrandie, le geste large, s'imposant dans tout son éclat.

La Belle Hélène, comme tous les ouvrages d'Offenbach qui lui succédèrent au boulevard Montmartre, eut dès le soir de sa naissance sa place marquée parmi les triomphes légendaires. Les étoiles s'effaçaient devant Mlle Schneider, en qui allait s'incarner la fortune de l'opéra-bouffe.

André MARTINET.



LA MODE EN 1864.

(D'après une gravure du *Petit Courrier* de 1864.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1864

Janvier.

Arrestation, à quatre heures et demie, à l'hôte de Naples de **Greco** et **Trabuco**; à sept heures, d'**Imperatori** et de **Saglioni** dans un débit de liqueurs. Ils étaient accusés de complot contre l'Empereur.

5. — Dans la nuit, vers dix heures, **incendie des bateaux-écoles de natation** sur le canal Saint-Martin.

6. — Décret supprimant les privilèges pour l'exploitation des théâtres.

17. — Inauguration de l'Athénée musical.

21. — Obsèques de l'amiral Hamelin, grand chancelier de la Légion d'honneur, inhumé aux Invalides.

27. — Les élèves de septième des lycées et collèges de Paris et de Versailles, admis à prendre part au **banquet de la Saint-Charlemagne**, sont invités à célébrer cette fête **aux Tuileries** avec le prince impérial. Celui-ci, au banquet, porte un toast « aux enfants de la France ».

Février.

4. — Banquet du *Figaro*, au restaurant Peters.

11. — Banquet offert à M. de Lesseps par les actionnaires du canal de Suez, au Palais de l'Industrie, sous la présidence du prince Napoléon (1,500 convives).

15. — Première journée de **vente des tableaux laissés par Eugène Delacroix.** Cette vente dura jusqu'au 1er mars. Les deux premières journées produisirent 180,000 francs, la vente totale 360,000 francs. Premier numéro du *Journal illustré*.

19. — L'Empereur et l'Impératrice assistent à la représentation à l'Opéra de la *Maschera*, ballet en 3 actes, de Saint-Georges.

21.— A l'Hôtel Drouot, vente d'une des cinquante-deux pièces connues de faïences dites Henri II (un chandelier provenant de la collection de M. N..., ancien agent de change, et qui fut adjugé à 13.500 francs).

Mars.

5. — Arrivée à Paris de l'archiduc d'Autriche **Maximilien.**

16. — Inauguration du nouveau foyer de la Comédie française.

17. — Inauguration du monument élevé à Halévy au cimetière Montmartre.

20. — Elections législatives à Paris, pour remplacer Jules Favre (qui avait opté pour le département du Rhône) et Havin, (qui avait opté pour la Manche). Carnot et Garnier-Pagès sont élus.

27. — A l'Hôtel Drouot, vente de sept tableaux attribués par leur propriétaire, Mlle Nicolle, à Raphaël, et qui atteignent le prix de 1,620 francs (les sept).

28. — Courses de Vincennes.

Avril.

7. — Réception de Dufaure à l'Académie française.

21. — Banquet en l'honneur de Daumier, pour fêter sa rentrée au *Charivari*, qu'il avait quitté depuis 1858 (Théod. Rousseau, Corot, Daubigny, Cham, Stevens, Millet, Champfleury, Baudelaire, etc).

22. — Banquet en l'honneur de Mistral, à la Maison Dorée.

24. — Sarah Bernhardt écrit à Montigny, directeur du *Gymnase :* « Ne comptez plus sur moi. A l'heure où vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Paris. Pardonnez à la pauvre toquée. »

30. — Election du peintre Lehmann à l'Académie des beaux-arts.

Mai.

1er. — Ouverture du Salon.

2. — Mort de Meyerbeer, à cinq heures du matin, dans sa maison de la rue Montaigne, n 2.

6. — Funérailles de Meyerbeer. Le corps est transporté à la gare du Nord pour être inhumé à Berlin.

8. — Fête donnée aux membres de la Société du Prince Impérial aux Tuileries.

9. — 1re journée du procès du médecin La Pommerais, accusé d'avoir empoisonné Mme de Pauw.

17. — Condamnation à mort de La Pommerais.

20. — Consécration solennelle de Notre-Dame par Mgr Darboy, après l'achèvement de la restauration de cette église.

25. — L'Athénée musical ferme ses portes.

Juin.

5. — Courses de Longchamp. Victoire du cheval français **Vermouth**, appartenant à M. Delamarre, sur Blair-Athol, cheval anglais. Enthousiasme indescriptible.

9. — Exécution de La Pommerais. — Dans l'église des Invalides, service funèbre en l'honneur du maréchal Pélissier (mort à Alger le 22 mai).

11. — Révocation de Renan, comme professeur au Collège de France.

21. — Décret reconnaissant d'utilité publique la **Société d'anthropologie de Paris.**

Juillet.

1er. — Ordonnance du préfet de police **sur les théâtres.**

7. — L'Empereur quitte Fontainebleau pour se rendre à Vichy.

30. — Soirée chez Carjat. Représentation de *Pierrot photographe*.

31. — L'Empereur écrit au maréchal Vaillant, ministre de sa maison et des beaux-arts, pour qu'il engage le préfet de la Seine à faire commencer les **travaux du nouvel Hotel-Dieu :** « J'attache, dit-il dans cette lettre, un grand prix à ce que le monument consacré au plaisir (l'Opéra) ne s'élève pas avant l'asile de la souffrance. »

Août.

13. — Distribution des récompenses du Salon, dans le grand salon carré du Louvre.

14. — Ouverture de **l'exposition d'Eugène Delacroix**, dans les salles du boulevard des Italiens.

15. — Rossini est nommé **grand officier de la Légion d'honneur,** — Berlioz, Legouvé, Saintine Clésinger, Cabanel, officiers, — Paul Féval, Ludovic Halévy, Lambert Thiboust, Henri de Bornier, l'architecte Garnier, chevaliers.

16. — Arrivée du roi d'Espagne, François d'Assise, à Saint-Cloud.

19. — Le sculpteur Bartholdi est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

20. — Banquet offert au roi d'Espagne dans la galerie des Glaces à Versailles.

21. — Départ du roi d'Espagne.

Septembre

3. — Banquet donné par l'imprimeur J. Claye à ses ouvriers et employés.

Octobre

7. — M. de Nieuwerkerke, surintendant des beaux-arts, est nommé sénateur.

8. — Ouverture de la saison d'hiver du **Cirque Napoléon.**

16. — Au Pré-Catelan, **fête de bienfaisance au profit de l'Association des artistes musiciens,** sous le patronage des maréchaux Randon et Magnan.

26. — Taine est nommé professeur d'histoire, de l'art et esthétique **à l'École des Beaux-Arts.**

29. — Funérailles de l'amiral Romain-Desfossés aux Invalides. — Soiree scientifique au Conservatoire des arts et métiers.

Novembre.

12. — Banquet annuel de la Société des aquafortistes.


JAMES DE ROTHSCHILD.
Financier
(1792-1868.)


PRÉSIDENT BONJEAN.
(1804-1871.)


DE PERSIGNY.
Homme politique
(1808-1872.)


ABBÉ COMBALOT.
(1798-1873.)


LÉON LAYA.
Auteur dramatique
(1810-1872.)


CARAFA.
Compositeur
(1787-1872.)

13. — Au Jardin d'acclimatation, **inauguration de la statue de Daubenton** (élevée par l'initiative de la Société d'acclimatation).

24. — **Ouverture du théâtre Saint-Germain,** ancien Athénée musical. C'est aujourd'hui le théâtre Cluny.)

26. — **Explosion de la capsulerie de Belleville.**

Décembre.

10. — A la Société des beaux-arts, **conférence** sur **Delacroix** par **A. Dumas père.**

16. — Le ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy, reçoit à la Bibliothèque impériale, des mains de M. Léon Duval, représentant des héritiers Villette, **le cœur de Voltaire.**

18. — Dans l'église Saint-Séverin, tentative d'assassinat sur le curé de cette église, M. Hénicle, par la femme Delefortry. (La femme Delefortry fut condamnée à douze ans de travaux forcés.)

Monuments et Fondations.

Achèvement du **nouveau tribunal de commerce.** — Construction des **nouvelles écuries de l'Empereur,** à l'angle du quai d'Orsay et de la nouvelle avenue. — Construction du **nouveau foyer du public** et de l'escalier d'honneur du **Théâtre-Français.** — Achèvement de l'**église Saint-Augustin.** — Construction d'une **nouvelle église au Vesinet** — Ouverture de la **nouvelle Morgue** entre le pont Saint-Louis et le pont de l'Archevêché (elle remplaçait celle qui était située à l'extrémité nord-est du pont Saint-Michel). — Appropriation de la **nouvelle maison d'arrêt de la garde nationale,** rue de Boulainvilliers.

Le **théâtre des Délassements-Comiques** s'installe de la rue de Provence dans la salle Raphaël, rue du Faubourg Saint-Martin.

Ouverture de la **nouvelle avenue de Saint-Cloud,** de la barrière de l'Étoile au rond-point de Passy.

Ouverture du **nouvel hospice des ménages,** rue du Vivier, à Issy.

Fondation du **Sporting-Club,** boulevard des Capucines, — du **Cercle des Rosières,** boulevard Malesherbes.

La vie de la rue.

Disparition du **cabaret du Lapin blanc,** rue aux Fèves.

Démolition du **cabaret du Pot d'étain,** près de la barrière de Fontainebleau.

Blondin à l'Hippodrome. — Début à l'Hippodrome de l'**hercule Damourette** dit **Mâchoire de fer.**

Thérésa à l'Alcazar.

Ouverture des **Folies-Marigny.** — **Athénée musical** (salle de concerts construite sur le boulevard Saint-Germain). — Construction du **Théâtre Bataclan,** boulevard du Prince-Eugène.

Chanson de l'année : *Fallait pas qu'y aille, c'est bien fait* (paroles de Doyen, musique de Chantagne, chantée par Joseph Kelm à l'Alcazar).

Bœuf gras de 1864 : Montjoye.

Fondation du **dîner du Bœuf nature.**

Beaux-Arts.

Salon de 1864 : *Souvenir de Mortefontaine,* par Corot. — *Chaumières sous les arbres,* par Rousseau. — *Épisode du combat de Magenta,* par A. de Neuville. — *Automne,* par Puvis de Chavannes. — *Avant et après la Bataille,* par Protais. — *Les Bulles de savon,* par Chaplin. — *Hommage à Delacroix,* par Fantin-Latour. — *Bois sacré,* par Français. — *Le Labourage,* par Ch. Jacques. — *La Bergère et son troupeau,* par Millet. — *La Foire aux servantes,* par Ch. Marchal. — *Œdipe et le Sphinx,* par Gustave Moreau. — *Les Rétameurs,* par Ribot. — *Le Vainqueur au combat de coqs,* par Falguière.

Création du **Salon des Refusés.**

Vente Delacroix (hauts prix obtenus subitement par ces tableaux : c'est ce qu'un critique du temps appelle l'*exaltation Delacroix*).



PÉLISSIER.
Maréchal de France
(1794-1864.)



AMÉDÉE THIERRY.
Historien
(1797-1872.)



JULES PONCET.
Voyageur (1839-1873.)



ODILON BARROT.
Homme politique
(1791-1873.)



DOCTEUR ORTOLAN.
(1802-1873.)



MAZZINI.
Révolutionnaire italien
(1808-1872.)

Vente de la collection d'œuvres d'art, d'Eugène Piot — de la collection de dessins du général Andréossy, — de la collection de M. de Boisfremont, légataire de Prud'hon (tableaux et dessins parmi lesquels 211 dessins du Corrège).

Fondation de l'**Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie,** place Royale, 15.

La vie littéraire.

Taine : *Histoire de la littérature anglaise.* — **Sainte-Beuve** : *Nouveaux Lundis.* — **A. de Vigny** : *Les Destinées,* poème philosophique. — **Erckmann Chatrian** : *L'Ami Fritz.* — **E. About** : *Le Progrès.* — **Champfleury** : *La Succession Le Camus.* — **Barbey d'Aurevilly** : *Les Quarante Médaillons de l'Académie.* — **E. et J. de Goncourt** : *Germinie Lacerteux, Renée Mauperin.* — **Emile Zola** : *Contes à Ninon.* — **Nadar** : *Les Mémoires du « Géant. »*

Début du **P. Hyacinthe** à la Madeleine.

Fondation du *Grand Journal* (90 centimètres de haut, 1 m. 25 de large), — du *Journal illustré,* — de *l'Epoque,* par Ernest Feydeau, — du *Globe,* par Hippolyte Castille (l'ancien *Globe* n'existait plus), de *la Vie Parisienne,* par Marcelin, — du *Club,* par Aurélien Scholl, — du *Lucifer,* par Chincholle, — de *la Salle à manger,* chronique de la table, par le baron Brisse.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 26 février. **Début de Mme Lafontaine.** — 16 mars. Représentation extraordinaire donnée à l'occasion de l'inauguration du nouveau, foyer : *Voltaire au foyer,* 1 acte en vers, par Amedée Rolland. — 21 mars. *Moi,* comédie en 3 actes en prose par Labiche et E. Martin. — 29 octobre. *Maître Guérin,* comédie, 5 actes en prose, par E. Augier.

Opéra. — 15 août. Cantate, paroles de Meilhac et Halevy, musique de Duprato. — 3 octobre. *Roland à Roncevaux,* opéra en 5 actes, musique de Mermet.

Opéra-Comique. — 11 janvier. *La Fiancée du roi de Garbe,* opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe, musique de Saint-Georges (chute). — 21 mars. *Lara,* opéra-comique en 3 actes, paroles d'Eugène Cormon et Michel Carré, musique de Maillart (succès d'estime). — 26 octobre. *Les Absents,* opéra-comique en 1 acte, paroles d'Alphonse Daudet, musique de Poise (succès d'estime).

Théâtre-Lyrique. — 19 mars. *Mireille,* opéra en 5 actes, paroles Michel Carré, musique de Gounod.

Odéon. — 29 février. *Le Marquis de Villemer* comédie, 4 actes en prose par George Sand.

Vaudeville. — 15 juin. *Les Fourberies de Nérine,* comédie, 1 acte en vers, par Th. de Banville. — 3 décembre. *Maison neuve,* comédie en 5 actes, par Victorien Sardou.

Gymnase. — 5 mars. *L'Ami des Femmes,* comédie en 5 actes, par A. Dumas fils. — 25 juillet. *Don Quichotte,* comédie en 4 actes, par Vict. Sardou.

Palais-Royal. — 22 février. *La Cagnotte,* comédie en 3 actes, par Labiche et Delacour (grand succès). — 15 octobre. *Les Pommes du voisin,* comédie en 3 actes, par Victorien Sardou.

Variétés. — 17 décembre. — *La Belle Hélène,* opéra-bouffe en 4 actes, paroles de Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach (grand succès).

Gaîté. — *Les Mohicans de Paris.* drame en 9 tableaux, par A. Dumas.

Les morts de l'année.

L'amiral Hamelin, grand chancelier de la Légion d'honneur (16 janvier). — **Mangin,** le marchand de crayons (janvier), — **Piétri,** ancien préfet de police (4 février). — Le littérateur **Charles Didier** (mars). — L'historien **Jean-Jacques-Ampère** (28 mars). — Le journaliste **Jules Lecomte** (22 avril). — **Meyerbeer** (2 mai). — Le critique **Eugène Gerusez** (29 mai). — **Le père Enfantin** (31 août). — **Charles Reybaud,** littérateur (15 octobre). — Le libraire **Guillaumin** (15 décembre). — **Bouillet,** auteur du *Dictionnaire d'Histoire et Géographie* (décembre). **Florentino,** critique dramatique. — L'éditeur **L.-C.-F. Hachette.**

OUVERTURE DES CHAMBRES. — L'EMPEREUR ET SON CORTÈGE TRAVERSENT LA SALLE DES ANTIQUES, DU NOUVEAU LOUVRE, POUR SE RENDRE A LA SALLE DES ÉTATS.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

1865



S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL.
Dessin de M. H. Rousseau.
(D'après une photographie de M. Georges Spingler.)

La querelle esquissée autour de l'encyclique en décembre 1864 est loin d'être éteinte en janvier 1865 : les polémiques continuent avec la plus vive acrimonie; des journaux sont suspendus; des évêques, du haut de la chaire, protestent : ils sont déférés au conseil d'État, tandis que l'archevêque de Paris se confond en recommandations, en exhortations. Il prêche dans le désert : les controverses sont à la mode et nul des adversaires ne veut avoir tort. Dans ces conditions le dissentiment risquerait de se prolonger ou de dégénérer en lutte épique si des faits plus considérables n'amenaient, dans leur rapide évolution, de nouvelles émotions : M. Fould, dans son rapport sur les finances, dénonce le malaise de la Banque de France ; la rente 3 0/0 ne monte pas : les affaires sont lourdes et difficiles; la vie de la nation est arrêtée par une sorte d'angoisse du lendemain. Le discours du Trône, prononcé à l'ouverture de la session, le 15 février, n'est en effet guère rassurant : il va jusqu'à signaler le besoin généralement

L'EMPEREUR ALEXANDRE EST REÇU A SON ARRIVÉE A LA GARE DU NORD PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON III, LE 21 AVRIL.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)



P.-J. PROUDHON.
(D'après une photographie de M. PIERRE PETIT.)

senti de plus de liberté, « soit pour l'initiative individuelle, soit pour l'entente et la coalition entre les gens de même industrie. » Mais Napoléon III veut encore se dissimuler la gravité de la situation; il conserve une inébranlable foi dans l'avenir et constate que « le temple de la guerre peut être fermé ». Cela paraît d'une ironie audacieuse et chacun s'amuse à remarquer que la campagne du Mexique n'est pas encore terminée! D'ailleurs l'Empereur prend goût au paradoxe : la préface du premier volume de l'*Histoire de Jules César*, qui paraît le 25 février, s'étend généreusement sur les mêmes idées; elle exalte le rôle providentiel de certains hommes, condamne ceux qui, en 1815, ont renié le premier Empereur, et s'essaye à justifier le second Empire. Cela encore soulève des discussions; des potins circulent; les commentaires vont leur train. Cependant l'accueil du public à l'ouvrage impérial est plutôt froid; *Jules César* n'excite guère la curiosité des masses; à peine en a-t-on dit deux mots dans les salons, qu'il est oublié. C'est qu'un événement d'une bien autre importance vient de mettre en deuil le monde des fêtes, des causeries, des futilités et des modes. Celui

FUNÉRAILLES DU DUC DE MORNY. — LE CORTÈGE ENTRE A LA MADELEINE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

de qui l'on aimait l'élégance, la distinction, le bon goût, M. de Morny, vient de mourir. C'est une perte. Parmi les habitués de l'Opéra, parmi les amateurs de parties fines, parmi les aristocrates, il en est peu qui n'aient pu apprécier la suprême noblesse du duc; il avait dans la conversation la note rapide du Parisien et du boulevardier.

M. Schneider remplace par intérim M. de Morny à la présidence de la Chambre; et les luttes politiques reprennent aussi vives; la discussion de l'adresse ne va pas sans encombre..... La revision de la Constitution est remise en question et Jules Favre invoque les promesses démocratiques du prince Louis-Napoléon.

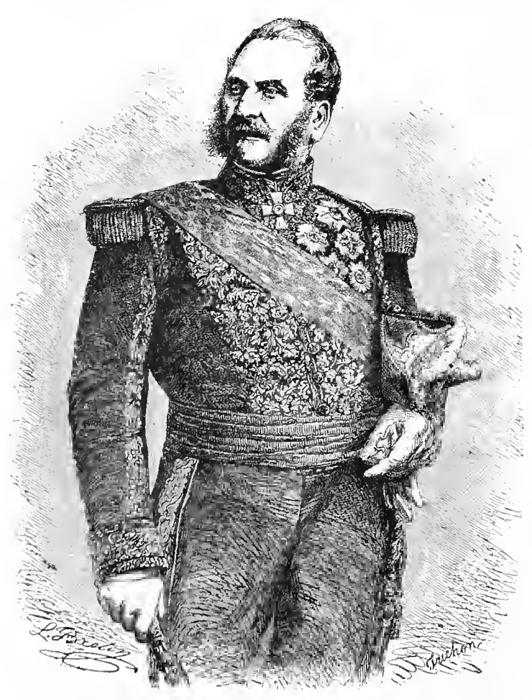
Parmi les projets de ce dernier, il en est un qui lui tient surtout à cœur : c'est l'embellissement de Paris et la réalisation du plan de M. Haussmann, aidé de M. Alphand; offrir à la vue des perspectives grandioses, multiplier les promenades et développer les moyens de transport à bon marché. Le boulevard Saint-Germain est entrepris, la Cité dégagée; tout le réseau des ruelles et des impasses du Paris moyenâgeux est éclairci. La presse soulève l'opinion contre ce qu'elle appelle « l'haussmanisation », mais les Parisiens en



LE PÈRE HYACINTHE, DE L'ORDRE DES CARMES DÉCHAUSSÉS.

D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque nationale.)

EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — PERCEMENT DU BOULEVARD DE MAGENTA.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)



S. EXC. LE MARÉCHAL MAGNAN.
Dessin de M. Breton.
(D'après une photographie de M. A. Frank.)

sont enthousiastes. L'opposition est d'ailleurs encore trop faible pour avoir gain de cause.

L'Empereur n'en a cure et se rend en Algérie, laissant la régence à l'Impératrice, qui s'applique à être prudente, sans ajouter de l'importance aux coups de tête et aux boutades du prince Napoléon. L'heure n'est pas aux scandales et pourtant Paris se montre visiblement préoccupé : sans doute les toilettes nouvelles s'exhibent en dépit du discours de M. Dupin contre le luxe effréné des femmes; les salons s'ouvrent, les five o'clock s'instaurent, mais il y a de l'inquiétude dans l'échange des paroles et des regards; le choix d'un cachemire se fait rapidement; les conversations sont au triste. Si Mlle Harvicz, la modiste de la rue de la Paix, n'en est pas encore à se plaindre des affaires, Barbien, le grand couturier, proclame que le goût devient moins sûr. De même, le théâtre et la littérature chôment, quelques vaudevilles de M. Labiche, quelques romans de M. Feuillet... Peu de verve en somme... M. Scribe lui-même ne fait plus « salle comble ».

Jacques de Nouvion.



RESTES GOTHIQUES DE L'ANCIEN HÔTEL-DIEU.
D'après une eau-forte. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Emile Ollivier à la tribune.

(27 mars.)

Le grand discours d'ouverture de M. Emile Ollivier, dans la discussion de l'Adresse, est un cadre où sa physionomie oratoire apparaîtra sans doute avec ses traits saillants. La simplicité de sa mise et de sa tenue ne révèle en rien l'orateur qui est la grande curiosité du jour.

Ce n'est pas un gentleman, ce n'est pas un tribun : c'est, au premier abord, un docteur en droit insoucieux de tout ce qui n'est pas son école, et qui va soutenir une thèse importante.

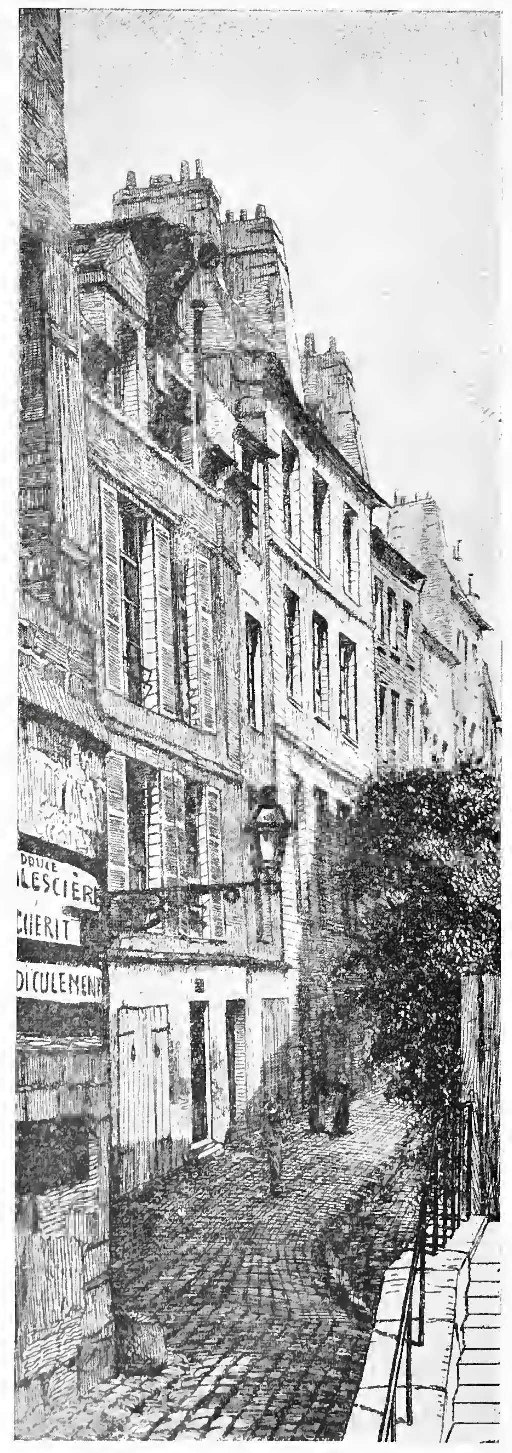
Il courbe et balance, comme pour l'assouplir, sa taille élancée, mais bourgeoise; ses yeux, brûlés par les veilles, s'éclipsent sous de studieuses lunettes; l'arc de ses sourcils rapprochés semble tendu par une réflexion opiniâtre; son nez gras, au type romain, a l'air d'aspirer l'attention; son teint brun laisse transparaître l'émotion glorieuse de son sang; sa chevelure taillée sans art, courte et déjà éclaircie par les chaleurs de la pensée, se relève sur sa tempe comme agitée par un souffle de liberté; ses lèvres épaisses et mobiles lancent méthodiquement sa voix sympathique, au timbre, sinon à l'accent méridional; son geste



TROYON.
Dessin de H. Rousseau.
(D'après une photographie de M. Carjat.)

est réservé, et, seule, sa main droite, étendue et nerveuse, souligne et ponctue sa parole élégante.

Ce n'est plus le confrère, artiste en représentations plutôt qu'avocat régulièrement occupé, que j'ai vu naguère à la barre du tribunal plaider avec un entrain romantique et des éclats indépen-



MAISON DE RACINE, RUE BASSE DES URSINS (CITÉ).
D'après une eau-forte de MARTIAL.
(Collection G. Olive.)



PLACE DE L'ÉCOLE.
D'après une eau-forte de MARTIAL.
(Collection G. Olive.)

dants. Le temps n'est plus où son ardeur de parole le faisait mettre pour trois mois en interdit par un président.

Sa verve débordante s'est canalisée dans un programme politique; son imagination a oublié le soleil de Marseille sous la coupole parlementaire; son aspiration juvénile s'est convertie en système; sa chaude poésie s'est faite raison d'Etat.

Il en est à sa seconde manière.

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Il parle *sui compos*; son discours est réglé comme une musique officielle; son improvisation est évidemment l'œuvre de six mois d'échiquier; sa logique conciliante s'avance de case en case avec une fermeté qui ne livre rien au hasard; ses formules n'ont plus le cachet romantique; son allure est dogmatique comme celle d'un prédicateur étudié, mais sincère et pénétrant.

Après avoir ainsi mis au pas son élan d'autrefois, peu à peu il accélère sa marche; sa voix fatiguée s'échauffe, son geste s'anime, mais sans s'exalter; on voit qu'il poursuit une expédition stratégique plutôt qu'il ne soutient un combat.

Bientôt, pour découvrir des horizons nouveaux, il s'élève comme dans un aérostat aventureux, mais sans secousse; il plane sur les généralités de



Mlle NILSSON, DE L'ACADÉMIE DE MUSIQUE

D'APRÈS UNE GRAVURE DE MORSE

L'ÉMIR ABD-EL-KADER VISITANT LE MUSÉE D'ARTILLERIE.
SALLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE.

D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

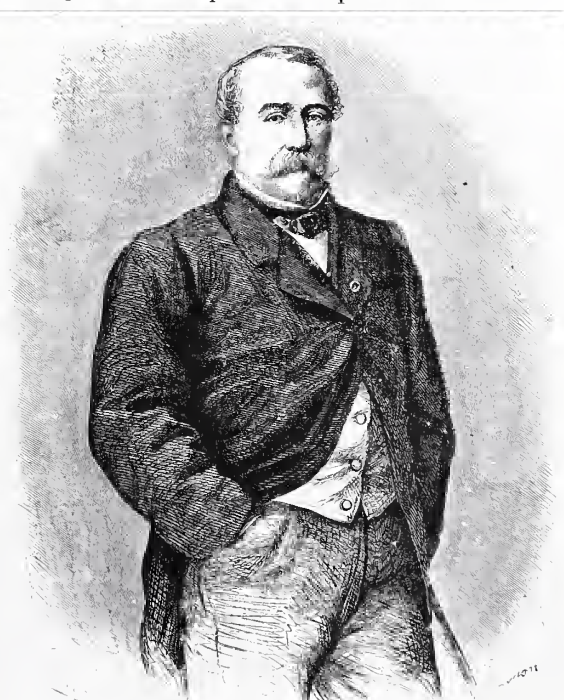
l'ordre du jour; il s'avance, poussé par un moteur imperturbable, à travers les courants qui l'environnent; enfin, il jette hardiment son lest, au risque de blesser les yeux déconcertés de ceux qui naguère retenaient ses amorces; il parcourt les grandes phases de notre histoire parlementaire; il lève le plan du passé, du présent et de l'avenir; il signale les écueils; il tend incessamment vers la terre promise : et quand, après avoir décrit sa parabole, il croit devoir descendre dans le champ du progrès ambitionné, il déploie et agite un drapeau d'espérance et de ralliement.

Norbert BILLIART.

(*Le Monde judiciaire.*)

Les frères Davenport.

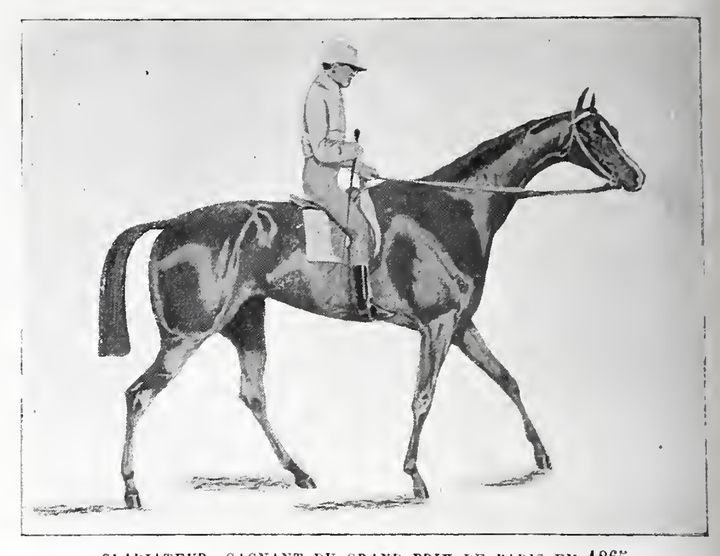
IRA-ERASTUS Davenport et William-Henry Davenport, connus sous le nom de frères Davenport, sont nés à Buffalo, état de New-York (Etats-Unis), le premier le 17 septembre 1839, le second le 1er février 1841. Dès leur enfance, des faits inexpliqués se produisirent autour d'eux. Plus tard, ils voyagèrent dans l'intérieur de l'Amérique, dans l'intention de produire au dehors ces phénomènes merveilleux, comme M. Home et d'autres médiums l'avaient fait précédemment. Puis ils vinrent en Angleterre, où leur faculté fut diversement appréciée. Les uns, la grande majorité, ne virent en eux que d'habiles escamoteurs quelques autres pensèrent qu'ils étaient doués



LE GÉNÉRAL JUCHAULT DE LAMORICIÈRE
(D'après une photographie de M. DESMAISONS.)

d'une faculté anormale, et qu'il y avait sous les faits matériels produits par eux une puissance occulte inconnue.

Arrivés à Paris, ils prièrent d'abord quelques initiés d'assister à leurs séances particulières. Après leurs réunions privées de Gennevilliers et de la rue de la Pompe, les médiums américains installèrent leurs réunions publiques à la salle Herz, rue de la Victoire, où six cents personnes pouvaient être et furent en effet rassemblées, puis dans un petit salon appartenant aux dépendances de cette salle. Les chaises sont disposées sur une moitié de la pièce, séparée de l'autre moitié par une balustrade. Dans cette enceinte réservée aux expériences, il n'y a d'autres meubles qu'une armoire en bois mince, placée au milieu, sur de petits tréteaux, écartée du mur du fond, ou plutôt de la glace, par conséquent isolée de toute communication.



GLADIATEUR, GAGNANT DU GRAND PRIX DE PARIS EN 1865.

D'après une gravure du temps. — (Collection *Auteuil-Longchamps.*)



S. EXC. LE DUC DE MORNY, PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF.

(D'après une photographie de M. PIERRON.)

Dans l'armoire, une banquette de bois occupe le fond et les côtés. Plusieurs trous sont pratiqués aux deux extrémités pour servir à passer les cordes dont les médiums devront être attachés. Trois portes ferment ce genre de placard; une lucarne rectangulaire est pratiquée dans celle du milieu. Des instruments de musique fort simples, un violon et son archet, deux guitares, un tambour de basque, des sonnettes, un cornet de cuivre, sont placés au hasard dans l'armoire.

La séance commence par l'enchainement des frères Davenport. Deux commissaires, pris au sort, se mettent en devoir de garrotter nos deux patients aux extrémités de la banquette, le dos contre les parois latérales. La besogne terminée, on ferme les trois portes de l'armoire. Puis, on place la lampe dans un angle de la pièce, de façon à ce que ladite armoire se trouve dans une obscurité relative.

Une minute, deux minutes, trois minutes s'écoulent. On ouvre les portes. Les médiums sont détachés. Ils descendent tranquillement, et les cordes reposent sur la banquette.

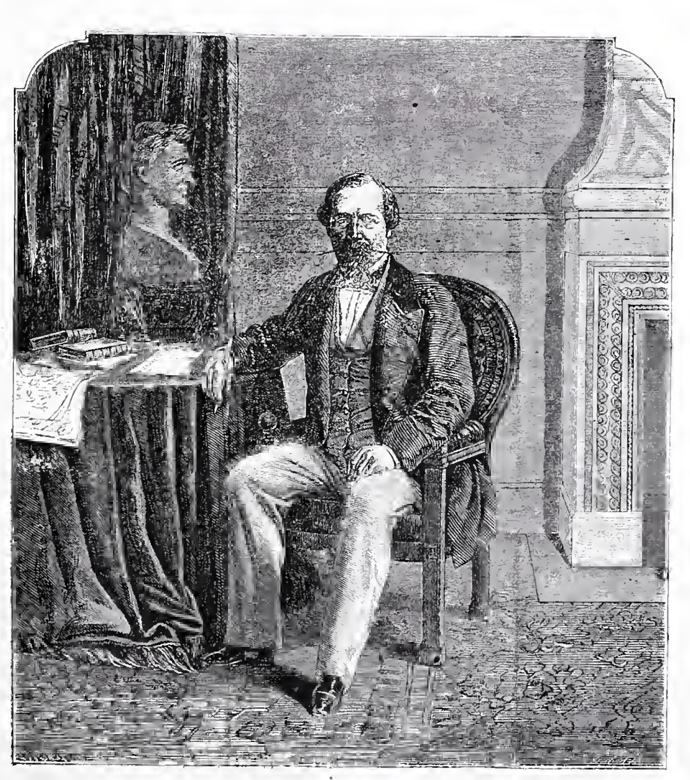
L'expérience contraire se fait avec la même facilité.

Voici maintenant quelque chose qui complète singulière-

EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — OUVERTURE DE LA RUE DE ROME A L'ANGLE DE LA RUE SAINT-LAZARE ET DE LA RUE DU ROCHER. ÉTAT DES DÉMOLITIONS EN 1865.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

ment la séance : les instruments de musique sont placés dans l'armoire après que les deux frères ont été garrottés avec le même soin et la même vigueur. Les portes sont fermées et la lampe éloignée. Soudain une étrange musique se fait entendre. Le violon chante sous un archet fermement animé; le tambour de basque marque la mesure; les sonnettes carillonnent; le tout formant une musique infernale. Parfois les sons s'apaisent comme si un ordre supérieur leur imposait silence; parfois ils s'éteignent insensiblement comme une tempête qui se calme; parfois encore la sonnette donne le signal, et l'on voit sortir de la lucarne une main blanche dont les doigts semblent soudés, agitant la sonnette avec une sorte de frénésie... une main blanche dont l'apparition ne laisse pas que d'étonner les personnes sensibles, surtout lorsqu'à cette main succède un poignet, au poignet un avant-bras, un coude et la suite d'un bras que j'ai toujours trouvé fort élégant.

Au milieu de ce concert étourdissant, si l'on ouvre brusquement la porte de l'armoire, on voit les instruments retomber sur la banquette, et les deux frères insensibles, liés et immobiles



S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON III DANS SON CABINET DE TRAVAIL.
(D'après une photographie de PIERRON.

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR VISITE LES CHOLÉRIQUES A L'HÔTEL-DIEU.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)



LE BARON HAUSSMANN, SÉNATEUR, PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.
D'après la photographie faite en janvier 1865 par M. PIERRE PETIT.)

comme précédemment. Les portes refermées, le concert recommence.

Si, pour s'assurer de l'immobilité des médiums, un incrédule demande à être enfermé avec eux dans l'armoire, il est dans le programme de lui concéder cette faveur. Il se place sur la banquette du milieu; ses mains sont attachées, l'une sur l'épaule, l'autre sur les genoux des médiums. Le charivari continue de plus belle. Et lorsqu'on ouvre l'armoire, on trouve ledit incrédule coiffé du tambour de basque et couvert des autres instruments de musique, sans qu'il lui soit possible d'imaginer quelle force les a fait retentir.

Camille FLAMMARION.

(*Revue Française*.)

Les « Propos de Labiénus ».

DANS les derniers jours de février 1865, M. Longuet, l'un des principaux rédacteurs de la *Rive Gauche*, qui en était alors à son quinzième numéro, dit à M. Rogeard :

— Le livre de l'Empereur paraît demain, la préface est dans les journaux. Il nous faut un compte rendu. Vous avez fait de l'histoire romaine dans notre journal; le sujet vous appartient; nous comptons sur vous.

— Il m'est impossible de dire sérieusement comme tant d'autres : l'*illustre écrivain*, l'*auguste personnage*, l'*historien couronné*, et je ne dirais pas

Sa Majesté pour un empire; il m'est impossible de nommer cet homme sans le maudire, de le rencontrer sans le combattre et de le toucher sans le tuer.

— Que n'est-il par vous nommé, rencontré et touché ! répondit M. Longuet.

Huit jours après, le journal donnait la première partie des *Propos de Labiénus*. Le samedi en quinze, à huit heures du soir, la brochure entière parut. A dix heures, l'édition était épuisée. Le lendemain, les libraires vendaient à des prix capricieux les exemplaires mis en réserve. La mort de Morny donna quelque répit à l'imprimeur. Le mercredi, les choses se gâtèrent. L'imprimeur manifestait quelque inquiétude; il commençait à se méfier de l'histoire romaine, les noms en *us* lui étaient devenus suspects. Il ne voulait pas livrer les brochures. Rogeard insista.

— Monsieur, lui dit l'imprimeur, quelqu'un est là qui veut vous parler.

C'était le commissaire de police qui lui offrit immédiatement une place dans sa voiture. Ce commissaire était M. Marseille. Il perquisitionna chez Rogeard.

On s'avisa qu'il n'était pas aussi innocent qu'on l'avait cru tout d'abord. Dix ans auparavant, il avait été mêlé à une certaine affaire dite de la Sorbonne. Il aurait voulu un procès retentissant. Ses amis lui crièrent : « Evitez Cayenne. Fuyez. » Le lendemain à midi, le juge d'instruction, M. de Gonet, qui l'attendait dans son cabinet, reçut à sa place la nouvelle de son arrivée à Bruxelles. On a écrit que Rogeard était parti déguisé en prêtre : il n'en est rien.



ABD-EL-KADER.
(Dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Pierson.)

Une semaine ne s'était pas écoulée qu'il était jugé. Déjà condamné à six mois de prison pour outrage à un fonctionnaire, il eut cinq ans pour offense à l'Empereur.

En Belgique comme à Paris, le succès prit des proportions inusitées. Dans une librairie, un acheteur se présente sans rien dire ; on lui répond : « Il n'y en a plus ». Le prince Napoléon s'écrie : « J'avais toujours dit que mon cousin, avec son histoire, compromettrait la famille. » Enfin le charbon moqueur des gosses écrit sur les murs de Paris : « Lisez les *Propos de Labiénus.* »

En huit jours, il fut fait en Belgique trois contrefaçons. Un libraire anglais — ça, c'est joli — l'offrait en prime aux acheteurs de la *Vie de César*. Rogeard, étonné de ce bruit, en reportait l'honneur à la foule.

Il disait en riant : « Napoléon III m'a lancé mieux que ne l'eût fait aucun courtier d'annonces. Si je n'avais eu cet éditeur providentiel, qui a fait à mon endroit usage de sa publicité immense, le bon Labiénus cacherait comme devant son immortalité modeste au fond des *controverses* de *Sénèque le Rhéteur*, et, connu seulement de M. Patin, dormirait encore sur ses anciens lauriers. »

(*L'Eclair.*)

Les salons de la magistrature en 1865.

Les salons officiels de la magistrature et du barreau viennent de se rouvrir avec le commen-

DÉCOR DE L' « AFRICAINE ». — 1[er] ACTE

D'après la maquette originale de RUBÉ et CHAPERON. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

cement de l'année. Ils forment, parmi les nombreuses réceptions de la capitale, une catégorie à part, qui a sa physionomie distincte et qui rappelle, au milieu de nos habitudes actuelles, je ne sais quelle saveur des anciens parlements.



BELVAL.
Rôle de VASCO DE GAMA dans l'*Africaine*.
D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Toutefois, malgré ces caractères généraux et communs, chacun des salons *de robe* offre certaines nuances qui le particularisent, et que nos lecteurs trouveront peut-être intéressant de connaître.



L'AFRICAINE.
Costume de VASCO DE GAMA.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

A la Chancellerie, les réceptions sont autant politiques que judiciaires. On y voit affluer depuis le modeste juge suppléant de province jusqu'aux plus hautes illustrations de l'époque : des maréchaux, des ambassadeurs, des cardinaux, des membres du Sénat et du conseil d'Etat, de la



Mme BATTU.
D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

que ce soit; l'histoire, la littérature, l'armée, le droit, les sciences naturelles, les beaux-arts, représentés par les plus illustres de leurs adeptes, s'y promènent d'un pas grave et se complaisent en doctes et savants entretiens.

Mais vienne la saison des fêtes, Mme la première présidente donnera, à son tour, l'hospitalité à tout ce que Paris renferme de noble et d'élégante jeunesse dans les hautes régions de la société. Mme Troplong sait faire de ses splendides salons un charmant paradis; c'est assez vous dire qu'il y a peu d'élus. M. le marquis de Boissy a eu bien raison de proclamer à la tribune



MARIE SASSE.
Rôle de l'Africaine dans l'*Africaine*.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

que M. Troplong est aussi parfait *maître* de maison que remarquable écrivain!...

Cour de cassation, de la Cour des comptes, et généralement tout le personnel de la magistrature française.

Un mardi vous y attire, puis le mardi suivant encore; c'est que le décorum officiel fait place à la plus gracieuse affabilité, et qu'on vient rendre ses hommages à M. le garde des sceaux, et en même temps serrer la main de M. Baroche.

Au petit Luxembourg, c'est le Sénat qui règne : la magistrature n'a que le second rang.

On se sent dans un palais de roi, habité par un grand jurisconsulte, et le rendez-vous habituel de toutes les sommités modernes, de quelque genre



L'AFRICAINE.
Costume d'Inès. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

En quittant les magnificences du Luxembourg, on aime à s'arrêter quelques instants rue du Bac, à l'hôtel de M. le procureur général près la Cour de cassation. Là, point de galerie de fleurs, point de luxueuses superfluités : tout est simple, austère, positif; rien qui rappelle ni l'élégance des formes, ni les délicatesses de l'imagination, ni la recherche des décors. On est dans le temple de la froide raison et de la liberté légale, *sub lege veritas*. On ne s'y occupe que de ce qui est utile, sérieux, populaire, *chacun chez soi, chacun son droit*.

Tout, chez M. Dupin, est primitif et patriarcal. Au fond de ses immenses salons sont réunis les membres de sa famille. Çà et là se forment des groupes de personnages officiels, de magistrats,

de membres de l'Institut, de grands agriculteurs de la Nièvre. Les avocats y sont aussi nombreux, car ils n'ont pas oublié qu'au milieu de toutes les grandeurs, l'éminent procureur général s'est constamment paré avec fierté de son titre d'ancien bâtonnier de leur ordre.

Debout, droit et grave au milieu de ses hôtes, M. Dupin sait toujours mêler à la plus sérieuse conversation une ou deux de ces piquantes anecdotes, qu'il sait conter si bien avec sa verte et fine causticité gauloise. On s'éloigne de ce sanctuaire du travail, l'esprit frappé de la belle vieillesse réservée à ceux qui, toute leur vie, ont su allier l'amour de l'étude et de la science au bon sens et à l'énergie du caractère.

Traversons maintenant la Seine, et faisons une courte apparition dans trois salons, où viennent périodiquement fraterniser les membres de la magistrature et du barreau; ce sont ceux de M. le premier président Devienne, tenus par sa gracieuse fille, Mme la baronne de Ravignan, de M. le procureur général et de M. le bâtonnier de l'ordre des avocats.

Là, par exemple, vous ne rencontrerez que l'élément purement juridique. La politique a fui devant les graves questions de la législation. On y parle droit et rien que droit; aussi, que les profanes se gardent bien d'y pénétrer. Mais les initiés aiment ces réunions sans faste, où l'aménité de ceux qui en font les honneurs réserve à tous le plus bienveillant accueil, et où chacun est heureux, parce que chacun se sent utile à ses concitoyens et à son pays.

M. le président Benoît-Champy habite, comme chacun sait, un charmant hôtel de la Chaussée-d'Antin. Les arts s'y sont glissés à la dérobée et ont fini par s'y installer, retenus par l'amabilité des maîtres du logis.



LA MODE EN 1865.
(D'après une gravure du *Bon Ton* de 1865.)

M. et Mme Benoît-Champy réunissent dans leurs salons toutes les variétés de la haute société moderne. Princes français, comtes italiens, grands d'Espagne, députés, diplomates, se joignent aux magistrats et s'y donnent chaque semaine rendez-vous. Les plus jolies femmes de Paris les embellissent de leur présence. Comment ne serait-ce pas les plus brillantes soirées qu'on puisse imaginer?

Aimez-vous la musique? Écoutez : Nadaud, par ses malins couplets, va provoquer de joyeux sourires. La danse a-t-elle pour vous des charmes? Attendez quelques jours encore, et elle viendra vous solliciter jusque chez vous sous la forme d'un gracieux billet de Mme Benoît-Champy. Enfin, puisque nous avons parlé d'art, citons ce délicieux hôtel de la rue Saint-Georges, vrai bijou qui, après avoir fait pendant de longues années les délices du barreau, a charmé trop peu de temps la magistrature et appartient aujourd'hui au conseil d'Etat.

On a reconnu déjà la merveilleuse habitation de M. Chaix-d'Est-Ange. Quel goût! Quelle science d'ameublement! Quelles richesses artistiques! Admirez ce beau Christ de Van Dyck! ce portrait du Titien, de Michel-Ange! ces vigoureux Rembrandt! tous éclairés par des lampes suspendues, disposées de manière à ce que l'œil les puisse contempler dans leur vrai jour.

Et si, en présence de ces trésors de la peinture, on se pouvait un instant croire dans un riche musée, la *Justice poursuivant le Crime* (de Prud'hon) vous rappellerait bientôt que vous êtes chez l'ancien procureur général.

ARNOLD.

(*Les Coulisses du Palais.*)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1865

Janvier.

20. — **Obsèques de P.-J. Proudhon.**

25. — **Explosion des tuyaux à gaz** du pont d'Austerlitz. — Les journaux annoncent que l'autorisation d'établir des conférences rue Bonaparte, qui avait été donnée à MM. Albert de Broglie, Cochin et Léonce de Lavergne, leur a été retirée.

Février.

1er. — Décret portant qu'une **Exposition universelle des beaux-arts** s'ouvrira à Paris le 1er mai 1867, en même temps que l'Exposition agricole et industrielle.

6. — **Séance publique annuelle de l'Académie des sciences.** Distribution des prix. — Première journée de vente de la collection d'objets d'art de la galerie de tableaux du comte de **Pourtalès.** — **Banquet hippophagique** au Grand-Hôtel, organisé par les membres de la Société protectrice des animaux et de la Société d'acclimatation.

11. — Bal donné au Palais-Royal par le prince Napoléon.

12. — Première réunion du comité d'organisation de la **Société centrale de sauvetage des naufragés,** (président : Rigault de Genouilly).

15. — **Ouverture de la session législative** de 1865.

16. — Inauguration de la ligne de Paris à Lyon du **télégraphe autographique.**

25. — Le *Moniteur* publie la préface de l'*Histoire de Jules César* par l'Empereur.

26. — Translation aux Invalides de dix drapeaux étrangers pris sur l'ennemi.

Mars.

9. — **Mise en vente** par la librairie Plon de l'*Histoire de Jules César*, de Napoléon III.

10. — **Mort du duc Morny,** président du Corps législatif, à huit heures du matin.

13. — **Funérailles du duc de Morny,** aux frais du trésor public. Il est inhumé au Père Lachaise.

15. — Les pupilles de la garde impériale, parmi lesquels le prince impérial, manœuvrent pour la première fois dans la grande cour d'honneur des Tuileries devant l'Empereur.

25. — **Condamnation de Rogeard,** par le tribunal correctionnel de la Seine à cinq ans de prison et cinq cents francs d'amende pour son pamphlet : *Les Propos de Labiénus.*

27. — **Discours** sensationnel d'**Émile Ollivier,** pour approuver la politique du gouvernement.

28. — Le marquis de Lavalette est nommé ministre de l'intérieur.

Avril.

7. — Au Corps législatif, discours d'Ernest Picard contre l'administration du préfet de la Seine.

6. — **Élection de Prévost-Paradol à l'Académie française.**

7. — Visite de l'Impératrice à l'imprimerie Paul Dupont à Clichy.

21. — L'Empereur de Russie Alexandre II traverse Paris en se rendant à Nice.

29. — Départ de l'Empereur pour l'Algérie.

30. — **Sainte-Beuve est nommé sénateur.**

Mai.

1er. — **Ouverture du Salon.**

6. — Première journée de l'**exposition de chiens,** au cours la Reine (1,700 chiens, 20,000 visiteurs. — On remarque surtout la meute de 39 chiens vendéens de M. de Baudry d'Asson).

15. — Par suite de la sécheresse inaccoutumée, le niveau de la Seine, aux échelles du Pont-Royal, n'accuse que 80 centimètres d'élévation au-dessus de l'étiage.

20. — Adoption par le Corps législatif du projet de loi relatif aux **associations syndicales.**

27. — A la suite d'une lettre de blâme de l'Empereur (23 mai), le prince Napoléon donne sa démission de vice-président du conseil privé et de président de la commission de l'Exposition universelle de 1867.

31. — Vente aux enchères de la **collection de tableaux du duc de Morny.** (*Les Moulins* d'Hobbéma, 81,000 francs. — *La Visite à l'accouchée,* de Metzu, 50,000 francs. — *Le Doreur,* de Rembrandt, 155,000 francs, etc.).



PONSON DU TERRAIL.
Romancier
(1829-1871.)



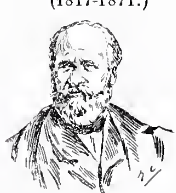
U. RATTAZZI.
Homme politique
(1808-1873.)



DUC DE GUISE.
(1854-1872.)



GUSTAVE CHAUDEY.
Jurisconsulte
(1817-1871.)



KARL GIRARDET.
Dessinateur
(1810-1871.)



ARNAL.
Acteur (1798-1872.)

Juin.

1er. — **Funérailles du maréchal Magnan à** l'Hôtel des Invalides.

8. — Décret signé de l'Impératrice, accordant la décoration de chevalier de la Légion d'honneur à **Rosa Bonheur.** L'Impératrice va porter elle-même la décoration à Rosa Bonheur dans son atelier de la forêt de Fontainebleau.

10. — Retour de l'Empereur à Paris.

11. — **Courses du Bois de Boulogne.** Le grand prix de Paris est gagné par **Gladiateur,** cheval de M. de Lagrange. Enthousiasme indescriptible.

15. — **Les cochers** des 5,000 voitures de la compagnie des Petites Voitures se mettent **en grève.**

19. — Visite de l'Impératrice à la prison cellulaire de la Roquette.

Juillet.

1er. — Exposition générale de la **Société centrale d'horticulture.**

2. — Au Jardin du Luxembourg, ascension du ballon *l'Espérance,* de M. Delamarne (essais infructueux de locomotion aérienne).

8. — **Arrivée d'Abd-el-Kader à Paris.** Il s'installe à l'hôtel des Champs-Élysées, rue Lord-Byron, avec sa suite, composée de quinze personnes ou animaux, parmi lesquels un ours apprivoisé, et deux Circassiennes, apprivoisées également.

12. — Loi autorisant la Ville de Paris à emprunter une somme de deux cent cinquante millions pour l'exécution de divers travaux d'utilité publique.

28. — **Séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions.** Distribution des prix.

Août.

3. — **Séance publique annuelle de l'Académie française,** sous la présidence de Sainte-Beuve. Distribution des prix (prix de 2,500 francs à M. Fustel de Coulanges pour son ouvrage *la Cité antique,* — prix Lambert à M. Edouard Plouvier, auteur dramatique).

4. — Distribution des prix du Conservatoire de musique.

7. — **Distribution des prix du concours général.** (1er prix de dissertation : Jules-François Dietz). Abd-el-Kader assiste à la séance.

10. — Ouverture, au Palais de l'Industrie, de l'exposition de la société de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'Industrie.

14. — **Distribution des récompenses du Salon.**

15. — Ouverture, au Palais de l'Industrie, de **l'exposition d'insectes,** organisée par la Société d'agriculture.

16. — **Séance publique annuelle des cinq académies.** Le prix biennal de 20,000 francs est décerné au chimiste Wurtz.

Septembre.

1er. — Le comte Walewski est nommé président du Corps législatif.

6. — Départ de l'Empereur et de l'Impératrice pour Biarritz.

12. — **Séance donnée** dans la salle Herz par **les frères Davenport.** Le public, soupçonnant quelque supercherie de la part de ces prétendus spirites, prend d'assaut l'estrade. On rend l'argent aux spectateurs. (Une deuxième séance, le 30 octobre, n'eut pas plus de succès.)

22. — **Le choléra se déclare à Paris.**

Octobre.

6. — Ouverture de la **nouvelle maison d'arrêt de la garde nationale**, rue Boulainvilliers.

13. — Retour de l'Empereur et de l'Impératrice de Biarritz à Saint-Cloud.

15. — **Distribution** dans Paris **des eaux de la Dhuis.**

17. — Le **nombre des décès** dans Paris s'élève à 368, dont 213 cholériques (c'est le chiffre le plus élevé pendant la période du choléra qui fit à Paris, pendant le mois d'octobre, 4,349 victimes).

20. — Visite de l'Empereur à l'Hôtel-Dieu.

23. — Visite de l'Impératrice à l'hôpital Beaujon à l'hôpital Lariboisière et à l'hôpital Saint-Antoine.

24. — Visite de Mgr Darboy aux cholériques de la Charité.

26. — Visite de l'Empereur aux hôpitaux militaires du Val-de-Grâce et du Gros-Caillou.

30. — Visite de M. de Lavalette, ministre de l'intérieur, à l'hôpital Beaujon. Deux internes, MM. Legros et Lelion, reçoivent la croix de la Légion d'honneur.

Novembre.

17. — Décret qui reconnait comme étant d'utilité publique la Société centrale de sauvetage des naufragés.

20. — La mortalité rentre dans ses conditions normales à Paris.

30. — Le conseil municipal décide qu'une **médaille commémorative** sera frappée pour perpétuer le **souvenir des visites faites** par l'Empereur et l'Impératrice **aux cholériques** dans différents hôpitaux de Paris.

Décembre.

3. — Lettre de l'Empereur à M. Ducoux, directeur-gérant de la compagnie des Voitures à Paris, relativement à la **pétition des cochers** et aux mesures d'intérêt général destinées à améliorer leur situation.

5. — Une lettre signée **Pipe-en-Bois** exhorte les étudiants en droit à venir siffler au Théâtre-Français *Henriette Maréchal*, des frères de Goncourt.

16. — **Incendie de l'usine Cail**, quai de Billy.

26. — Départ du roi et de la reine de Portugal.

Monuments et Fondations.

Démolition du **théâtre des Folies-Dramatiques.** — Construction du **pont du Point-du-Jour** 1865-66). — Achèvement de la **nouvelle mairie du VIIIe arrondissement**, rue de Grenelle-Saint-Germain, 116. — Travaux exécutés à Ménilmontant pour la construction d'un **réservoir** destiné à recevoir les **eaux de la Dhuis**.

Inauguration du **temple calviniste du Saint-Esprit**, rue Roquepine, n° 5.

Inauguration des **Magasins du Printemps**.

Décret (25 novembre) portant que le **jardin** public dépendant **du Luxembourg** sera limité par deux voies publiques. (Nombreuses protestations du public. — Des pétitions se signent pour la conservation entière du jardin).

Fondation rue d'Enfer, 59, de l'**École centrale d'architecture.** Ouverture à Auteuil de l'**hospice Chardon** (fondé par M. et Mme Chardon-Lagache pour les vieillards).

La vie de la rue.

Panorama de la bataille de Solferino, aux Champs-Élysées.

Ouverture (29 mars) du **Grand Théâtre Parisien**, près de la gare de Lyon.

A la suite de la grève des cochers, **suppression du monopole de la compagnie des Petites Voitures.**

Construction du **Petit Théâtre**, boulevard Richard-Lenoir (plus tard Bouffes-Saint-Antoine et Folies-Saint-Antoine.)

Fondation du **café-concert du Vert-Galant**, à l'extrémité de l'île de la Cité, au-dessous du Pont-Neuf, — des **Folies Breda** (concerts et bals), rue des Martyrs.

La *Trompette*, réunion amicale des élèves de l'École polytechnique, devient, grâce à Lemoine, une institution parisienne. Née dans une salle d'études, elle grandit dans une salle de concert. C'est la *Trompette* qui, tout en restant fidèle au culte des œuvres consacrées, révèle les compositeurs nouveaux.


J. COUSIN.
Bibliothécaire
(1830-1898.)


BIXIO.
Homme politique
(1808-1865.)


DE LA POMMERAYE.
Littérateur
(1839-1890.)


A. LAUSSEDAT.
Mathématicien
(Né le 10 avril 1818.)


NESTOR ROQUEPLAN.
Littérateur
(1804-1870.)


GÉNÉRAL LECOMTE.
(1818-1871.)

Beaux-Arts.

Salon de 1865. — *Le Jeune Homme et la Mort, Jason*, par Gustave Moreau. — *Portrait de Napoléon III*, par Cabanel. — *La Recherche du corps de Charles le Téméraire*, par Feyen-Perrin. — *Charge de Cuirassiers à Waterloo*, par Hippolyte Bellangé. — *Les Cuirassiers de la garde à Friedland*, par Meissonier. — *Marché arabe dans la plaine de Tacria*, par Gustave Guillaumet. — *La Prière du soir*, par Carolus Duran (début). — *Vercingétorix*, par Aimé Millet. — *Lion*, par Cain. — *Chanteur florentin*, par Paul Dubois.

Exposition des œuvres d'Hippolyte Flandrin, au palais des Beaux-Arts. Vente des tableaux de la **collection de la duchesse de Berry.**

Exposition au Palais de l'Industrie de la **collection d'armes et d'armures de l'Empereur.**

La vie littéraire.

Napoléon III : *La Vie de César*. — **Taine** : *La Philosophie de l'art*. — **Dupin** : *Opinion de M. le procureur général Dupin, sur le luxe effréné des femmes.* — **Erckmann-Chatrian** : *L'Ami Fritz*. — **Jules Verne** : *Voyage au centre de la terre*. — **Alfred Delvau** : *Histoire des barrières de Paris*. — **Rogeard** : *Les Propos de Labiénus*. — **Robert Halt** : *Une Cure du docteur Pontalais*. — *Mémoires de Thérésa*.

Fondation de la *Liberté* (Premier numéro : 15 juillet), — de l'*Avenir national*.

Théâtre (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 18 février **Représentation de retraite de Geffroy.** — 29 avril. *Le Supplice d'une femme*, drame en 3 actes, d'Émile de Girardin et A. Dumas fils (succès). — 30 juin. *La Pomme*, comédie, 1 acte en vers, par Théodore de Banville (succès d'estime). — 9 septembre. *Une Amie*, 1 acte en vers, par Émile Bergerat (chute). — 5 décembre. *Henriette Maréchal*, drame en 3 actes, en prose, par E. et J. de Goncourt, avec prologue en vers de Théophile Gautier (chute).

Opéra. — 28 avril. *L'Africaine*, opéra, en 5 actes, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer (succès).

Opéra-Comique. — 9 décembre. *Le Voyage en Chine*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Labiche et Delacour, musique de Bazin (grand succès, dû surtout au livret).

Théâtre-Italien. — 2 octobre. Réouverture.

Théâtre-Lyrique. — 21 avril. *Macbeth*, opéra en 4 actes, paroles de Nuitter et Beaumont, musique de Verdi. — 9 juin. *Le Roi Candaule*, opéra-comique en 2 actes, paroles de Michel Carré, musique d'Eugène Diaz.

Bouffes-Parisiens. — 3 novembre. *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*, opérette en 1 acte, paroles de Ch. Nuitter et E. Tréfeu, musique d'Offenbach.

Odéon. — 13 mars. *Mme Aubert*, comédie, par E. Plouvier. — 7 novembre. *Carmosine*, comédie, 3 actes en prose, par A. de Musset.

Vaudeville. — 17 février. *La Belle au bois dormant*, comédie en 5 actes, en prose, par Octave Feuillet. — 12 août. *Les Deux Sœurs*, drame en 5 actes, par E. de Girardin (chute). — 4 novembre. *La Famille Benoîton*, comédie en 5 actes, par Victorien Sardou (grand succès).

Gymnase. — 21 janvier. *Les Vieux Garçons*, comédie en 5 actes, par Victorien Sardou.

Palais-Royal. — 31 janvier. *Les Jocrisses de l'amour*, comédie en 3 actes par Th. Barrière et Lambert Thiboust (chute). — 4 mars. *Les Mémoires de Réséda*, par A. Wolff, Rochefort et Ernest Blum.

Les morts de l'année.

Charras (23 janvier). — **Eugène Devéria**, peintre (5 février). — **Général Lamoricière** (10 septembre). — **Heim**, peintre (2 octobre). — **Bixio**, homme politique (16 décembre). — **Mathieu de la Drôme**, astronome; **Malgaigne**, médecin; **Saintine**, romancier; **Dumanoir**, acteur; **Nanteuil**, sculpteur; **Troyon**, peintre; **Provost père**, acteur; **Tulou**, célèbre flûtiste.

HÔTEL DE MAILLY, QUAI VOLTAIRE (1866).
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

1866



LÉON GOZLAN.
D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Dès janvier, un printemps prématuré ensoleille les boulevards et éveille dans les cœurs la gaieté et la confiance. Les marchands ambulants ont inventé la poupée *Henriette Maréchal* et le microscope *Benoîton;* les personnes d'âge mûr ont découvert une façon d'*étrennes utiles :* la vaccine. C'est incroyable la vogue dont jouit au début de cette année le remède préventif de Jenner... *Solides au poste!* clame tous les soirs Thérésa, la déesse de l'époque; et de vrai les Parisiens, tout entiers absorbés par les préparatifs de la prochaine fête du travail, semblent bien à l'abri des convulsions qui agitent le sol européen.

Non pas qu'ils se désintéressent tout à fait de la politique! Le 22 janvier, s'ouvre la session législative. Le pavillon Denon au Louvre est assailli par une foule curieuse. A l'intérieur, la salle du Parlement est tendue de draperies de velours rouge semées d'abeilles d'or. Le corps diplomatique, les maréchaux,

EXPLOSION DANS LA FABRIQUE DE M. AUBIN, ARTIFICIER A LA VILLETTE, LE 29 MAI 1866.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

les grands dignitaires de la Cour font à l'Impératrice et à l'Empereur un brillant cortège. A l'hôtel du *Moniteur*, les camelots arrachent par ballots le numéro qui contient le discours du trône. L'Empereur envisage d'une manière très optimiste la politique extérieure. Des amitiés anciennes se sont raffermies; la rencontre à Cherbourg des flottes anglaise et française est un gage de la bonne entente des deux nations. Des amitiés nouvelles sont acquises à la France : on reçoit aux Tuileries des ambassadeurs marocains et japonais. Quant au premier trouble-fête, quelle répercussion peuvent bien avoir les agissements du ministre prussien sur la vie des boulevards?



LA MISSION CHINOISE ET SES INTERPRÈTES RÉUNIS DANS LE SALON DES COMPAGNIES.

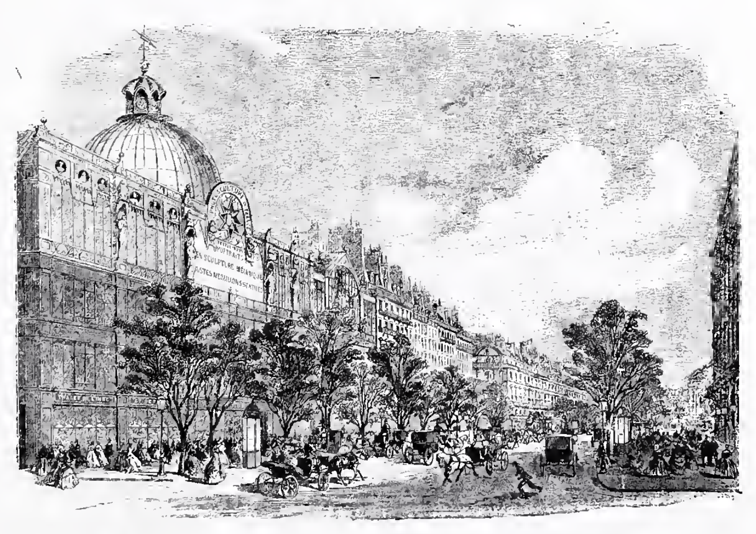
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

N'est-il pas plus sage d'aller applaudir le *Barbe bleue* d'Offenbach et de reprendre en chœur le couplet à la mode :

Un bon courtisan s'incline,
Qu'il s'incline,
Qu'il s'incline
Et qu'il courbe son échine
Autant qu'il la peut courber?

REMISE PAR S. E. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DES RESTES DU CARDINAL DE RICHELIEU. — ÉGLISE DE LA SORBONNE.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Le monde officiel donne lui-même le spectacle de la plus parfaite béatitude. Rien de plus fastueux ni de plus original que le bal du ministère de la marine. Rien de plus placide que Paris qui contemple un haut mandarin chinois. On potine ferme, mais le bruit des cancans ne couvre pas la voix des prophètes de malheur qui, chaque soir, pérorent sur les boulevards, au coin du passage de l'Opéra, devant la Librairie centrale, en commentant les menées de M. de Bismarck. Cependant le carnaval bat son plein, offrant aux regards les groupes bariolés de toutes les nations avec un cortège d'animaux exotiques. Le vent est aux excentricités : Nestor Roqueplan arbore le premier cet affreux chapeau anglais, le demi-tuyau de poêle, dont la vogue durera longtemps grâce à M. de Boissy, le *lion* du jour; on s'esclaffe aux Variétés devant les femmes jouant des sax, trombones, pistons, barytons ou basses. Année vraiment joyeuse! En plein carême s'ouvre sur le boulevard du Prince-Eugène le théâtre des Délassements-Comiques, le « Théâtre-Français de la poudre de riz ». Les femmes ne le cèdent pas aux hommes dans ce prurit de plaisir; elles ont imaginé les *Suivez-moi, jeune homme* et les bot-



LE BOULEVARD DES CAPUCINES, VUE PRISE DE LA RUE SCRIBE.
D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

tines à talon d'or; elles courent aux concerts de l'abbé Liszt, ce *lion* d'hier, converti à l'amour de Dieu après avoir épuisé tous les succès mondains. L'abbé Liszt grisonne, mais il n'a rien perdu de ses dons fascinateurs. Les plus belles lorgnettes de Paris sont braquées sur lui à l'église Saint-Eustache, où les plus grandes dames se sont disputé la faveur d'entendre la *Messe* du célèbre pianiste.

Un autre compositeur illustre, Verdi, est acclamé à Paris; son *Trovatore* remplit chaque soir la coquette salle des Italiens. La saison théâtrale est au reste brillante autant qu'animée. La Patti fait sa rentrée dans *Linda;* avec *le Lion Amoureux*, Ponsard soutient sa réputation; *Héloïse Paranquet*, d'Armand Durantin, attire au Gymnase toutes les âmes tendres. L'Odéon donne une comédie longtemps attendue, *la Contagion*, pour laquelle Emile Augier a emprunté Got au Théâtre-Français. De l'autre côté de la Seine, le Gymnase fait de fructueuses recettes avec *Nos Bons Villageois*, de Victorien Sardou, et la Comédie-Française représente une pièce honnête, *le Fils*, de M. Auguste Vacquerie.

Deux grands artistes disparaissent: Bellangé, Gavarni.

Victor Hugo ajoute à son œuvre pyramidale : *Les Travailleurs de la mer*. Napoléon III publie son *Histoire de Jules César*. Taine établit sa renommée avec son *Voyage en Italie* et Fustel de Coulanges donne un livre immortel, *la Cité antique*. Un jeune auteur, M. Émile Zola, s'impose à l'attention avec *la Confession de Claude*. Les amis du vieux Paris s'affligent de la disparition du pilier des Halles et aussi de la pépinière du Luxembourg.

Des maisons historiques, comme celle de Marat, sont abattues par la pioche des démolisseurs. En revanche, de larges rues sont tracées; un nouveau palais s'élève : le Tribunal de Commerce. L'air et la lumière pénètrent à flots dans les habitations modernes. Encore quelques mois et la toilette de la capitale sera terminée. Elle pourra recevoir avec une légitime fierté ses hôtes illustres; elle pourra leur montrer, à côté des beautés de son Exposition universelle, une ville transformée et rajeunie.

Paul Gabillard.



RUE SAINT-CHRISTOPHE (CITÉ).
D'après une eau-forte de Martial. — (Collection G. Olive.)

VUE DE L'ENSEMBLE DES CONSTRUCTIONS POUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE, PRISE DU QUAI DEBILLY.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.

LES ÉCHOS DE PARIS



TROUPE DRAMATIQUE ITALIENNE DU THÉATRE VENTADOUR.

Ernesto Rossi, tragédien, directeur de la compagnie.
D'après un portrait du temps.
(Bibliothèque nationale.)

La maison-machine de Robert Houdin.

« L'écurie est distante d'une quarantaine de mètres de la maison. Malgré cet éloignement, c'est de mon cabinet de travail que se fait la distribution. Une pendule est chargée de ce soin, à l'aide d'une communication électrique. Ces fonctions ont lieu trois fois par jour et à heure fixe. L'instrument distributeur est de la plus grande simplicité : c'est une boite carrée en forme d'entonnoir, versant le picotin dans des proportions réglées à l'avance.

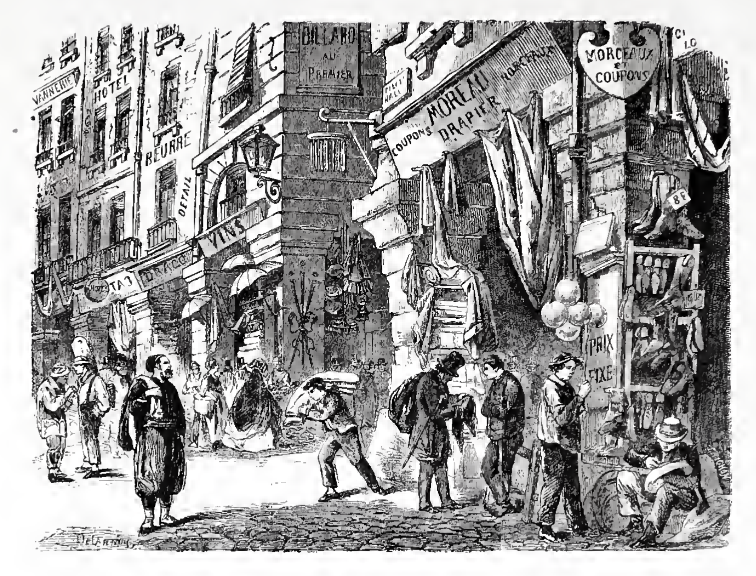
« — Mais! me dira-t-on, on ne peut pas enlever au cheval son avoine aussitôt qu'elle vient de tomber?

« — Cette circonstance est prévue; le cheval n'a rien à craindre de ce côté, car la détente électrique qui fait verser l'avoine ne peut avoir son effet qu'autant que la porte de l'écurie est fermée à clef.

« — Mais le voleur ne peut-il pas s'enfermer avec le cheval?

« — Cela n'est pas possible, attendu que la serrure ne se ferme que du dehors.

« — Alors on attendra que l'avoine soit tombée pour venir la soustraire.



LE VIEUX PARIS. — LES PILIERS DES HALLES. — RUE DE LA TONNELLERIE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

forcer mon monde à se lever lorsqu'il est réveillé. Voici le procédé : le réveil sonne d'abord assez bruyamment pour que le dormeur le plus apathique soit réveillé, et il continue à sonner jusqu'à ce qu'on aille déranger une petite touche placée à l'extrémité de la chambre. Il faut, pour cela, se lever; alors le tour est fait.

« Ce pauvre jardinier, je le tourmente bien avec mon électricité. Croirait-on qu'il ne peut pas chauffer ma serre au delà de dix degrés de chaleur ou laisser baisser la température au-dessous de trois degrés de froid sans que j'en sois averti?

« Le lendemain matin je lui « dis : « Jean, vous avez trop « chauffé la serre hier soir; vous « grillez mes géraniums; » ou « bien : « Jean vous risquez de

« — Oui, mais alors on est averti de ce manège par un carillon disposé de manière à se faire entendre au logis, si on ouvre la porte avant que l'avoine soit entièrement mangée par le cheval.

« La pendule dont je viens de vous parler tout à l'heure est chargée en outre de transmettre l'heure à deux grands cadrans placés, l'un au fronton de la maison, l'autre au logement du jardinier.

« — Pourquoi ce luxe de deux grands cadrans, me direz-vous, lorsqu'un seul peut suffire pour l'extérieur?

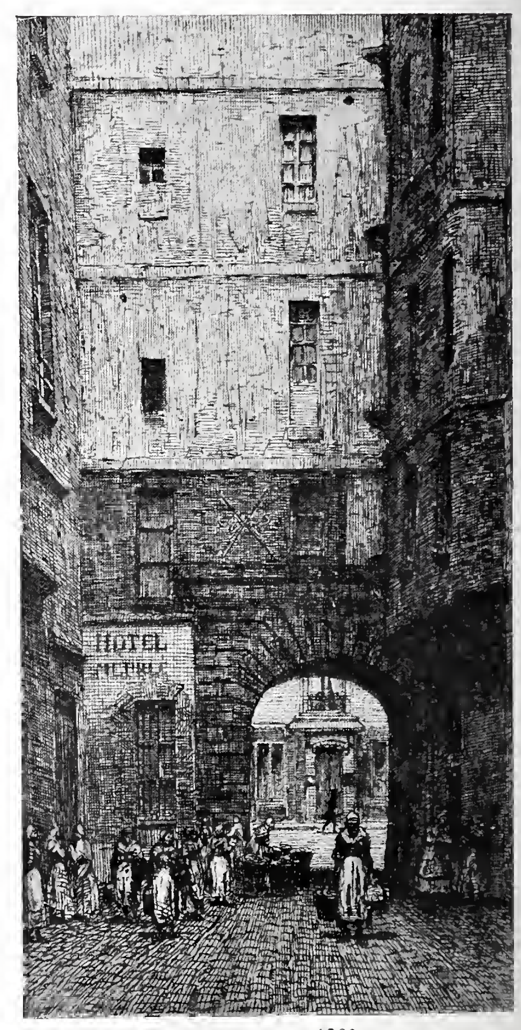
« Je vous dois à ce sujet une explication justificative. Lorsque je plaçai mon premier cadran électrique dans le fronton du *Prieuré*, c'était dans le double but d'indiquer l'heure à toute la vallée, et de donner aux gens de la maison une heure unique et régulatrice.

« Mais une fois mon œuvre terminée, je m'aperçus que mon cadran était plus utile aux passants qu'à moi-même. J'étais obligé de sortir pour voir l'heure.

« Je me creusai vainement la tête pendant quelque temps, pour parer à cet inconvénient. Je ne voyais d'autre solution à ce problème que de bâtir une maison en face de la mienne pour regarder mon cadran. Toutefois une idée beaucoup plus simple vint me sortir d'embarras : le pignon du logement du jardinier était en vue de toutes nos fenêtres; j'y plaçai un second cadran et je le fis marcher par le même fil électrique que le premier.

« C'est encore la fameuse pendule au picotin qui, chaque matin, à l'aide de transmissions électriques, réveille trois personnes à des heures différentes, à commencer par le jardinier.

« Cette disposition n'a rien de bien merveilleux et je ne vous en entretiendrais pas si je n'avais à vous signaler un procédé assez simple pour



RUE AU LARD, 1866.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — TRANSFORMATION DE LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE. — VUE PRISE DE LA RUE SAINT-VICTOR.

(D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

« geler mes orangers; le thermomètre est des-« cendu, cette nuit, à trois degrés au-dessous de « zéro. »

« Jean se gratte l'oreille, ne répond pas; mais je suis sûr qu'il me regarde un peu comme sorcier.

« Cette disposition thermo-électrique est également placée dans mon bûcher pour m'avertir du moindre commencement d'incendie.

« Au *Prieuré*, nous nous plaisons souvent à tirer au pistolet. Nous avons pour cela un emplacement très bien organisé. Mais au lieu de la Renommée traditionnelle, le tireur qui fait mouche voit soudain paraître au-dessus de sa tête une couronne de feuillage.

« Permettez-moi de vous parler encore d'une invention à laquelle l'électricité est tout à fait étrangère. Dans mon parc se trouve un chemin creux que l'on se voit quelquefois dans la nécessité de traverser. Il n'y a, pour cela, ni pont, ni passerelle. Mais sur le bord de ce ravin l'on voit un petit banc; le promeneur y prend place, et il n'est pas plus tôt assis qu'il se voit subitement transporté à l'autre rive.

« Le voyageur met pied à terre, et le petit banc retourne de lui-même chercher un autre voyageur.

« Cette locomotion est à double effet : il y a une même voie aérienne pour le retour.

« Je termine ici mes descriptions; en les continuant, je craindrais de tomber dans ce ridicule du



LES PILIERS DES HALLES. — VUE PRISE DE DESSOUS LES PILIERS.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

propriétaire campagnard qui, dès qu'il tient un visiteur, ne lui fait pas plus grâce d'un bourgeon de ses arbres que d'un œuf de son poulailler.

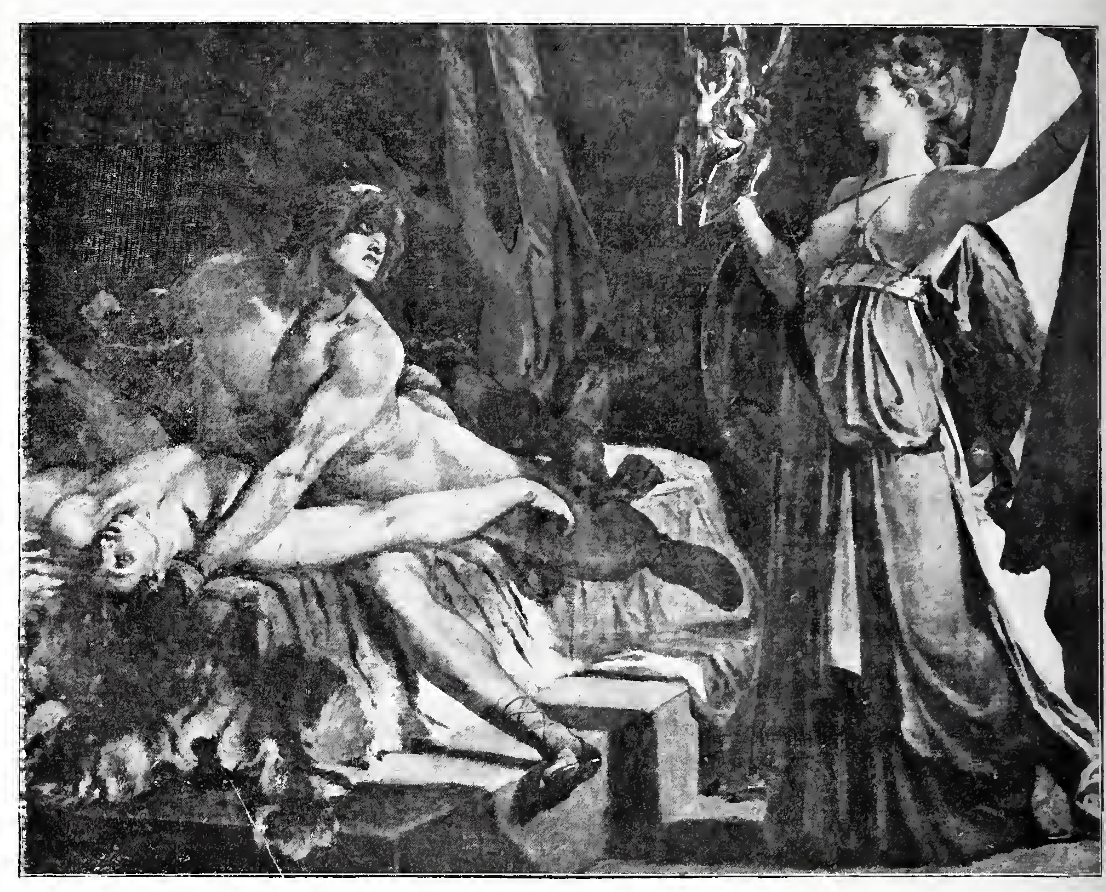
« Votre bien dévoué,

« Robert Houdin. »

(*La Petite Revue*, numéro du 17 février 1866.)

pas naturellement injuste. Demandez plutôt à Galilée traîné devant ses juges, à Salomon de Caus enfermé dans un cabanon, et à cent autres méconnus célèbres dont le génie a été conspué, et dont la vie a été pleine de déboires.

Dieu merci, nous sommes loin des temps où l'on faisait rôtir les inventeurs en place de Grève et où l'on fourrait les progressistes à Bicêtre. Le



THÉTIS APPORTANT DES ARMES A ACHILLE.

Prix de Rome. — Premier prix de peinture de 1866. — Tableau de Regnault.

(École des Beaux-Arts.)

N.-B. — Une note manuscrite en marge dans le volume publié sur l'École des Beaux-Arts par M. Eugène Müntz porte : « La Thétis est le portrait de Mlle Holmès. »

Les Magasins-Réunis.

Les données qui font l'objet de cet article sont tellement inouïes, tellement vertigineuses, tellement (qu'on me pardonne ce néologisme) abracadabrantes, qu'elles apparaissent tout d'abord comme une utopie, un rêve creux, un paradoxe. Mais, étudiée dans son ensemble et ses conséquences, la création des *Magasins-Réunis* devient rationnelle, sans cesser pour cela d'être miraculeuse au point de vue des avantages pratiques.

C'est le propre des grandes innovations. Les côtés sublimes de leur caractère stupéfient la foule naturellement sceptique quand elle n'est doute des masses, éclairées malgré elles, est devenu moins difficile à battre en brèche.

Qu'est-ce que nos contemporains demandent?... A comprendre.... Étant donné que nous vivons dans un siècle d'intelligence, la besogne est facile.

Écoutez-moi donc.

Un homme, un conquérant du progrès qui porte le nom d'un conquérant de batailles, a imaginé de grouper dans un palais (sur lequel je reviendrai tout à l'heure) cent cinquante trafiquants et industries diverses. Il leur a dit :

« Je vous loge gratis, je vous chauffe, je vous éclaire, j'offre à vos marchandises un asile princier où j'appellerai le chaland tant par la munificence et le confortable de la construction que



LA PATTI, DE L'ACADÉMIE DE MUSIQUE

D'APRÈS UNE GRAVURE SUR ACIER, DE MORSE

par les profits inhérents au succès de l'entreprise. Je vous assure une publicité énorme et un tel concours d'acheteurs que forcément, fatalement, vous atteindrez un chiffre d'affaires quintuple du chiffre ordinaire des détaillants isolés.

« En retour de cette bonne fortune, je vous demande de restreindre respectivement vos exigences sur vos bénéfices. Plus ils seront nombreux, moins il vous sera difficile d'en distraire la fraction que je réclame pour fruit de ma peine. »

Avec cette dîme dans sa poche. notre grand conquérant du progrès se tourne vers l'acheteur qu'il aura attiré dans sa « tartane » et lui tient ce langage :

— Mon cher monsieur, en achetant chez moi pour cent francs de marchandises, vous avez droit à un titre de cent francs appelé *obligation warrant*, lequel vous assure, au moyen de garanties hypothécaires, que, dans l'espace d'un an au moins, cinquante-neuf ans au plus, vous rentrerez dans vos débours. Le remboursement de cette obligation warrant, qui repose sur des valeurs hypothécaires, nous l'avons dit, vous est garanti, non seulement par les *Magasins-Réunis*, dont le capital est de douze millions de francs, mais encore par une société de crédit foncier, au capital de deux cents millions de francs.

— Mais alors, monsieur, vous me donnez cent francs en une obligation, plus cent francs de marchandises, soit deux cents francs pour cent francs ?

— Justement.

— Vous voulez rire, car sur quoi comptez-vous prendre ce capital qui, par sa propre accumulation, reconstituera mes cent francs ?

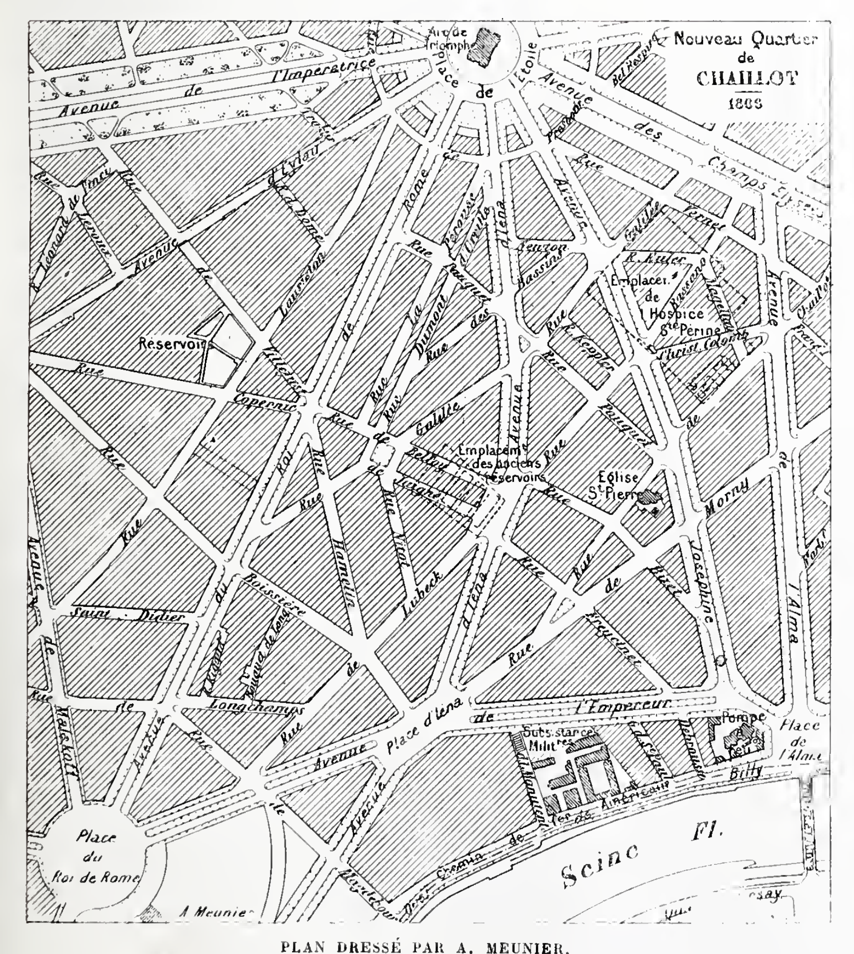
— Je compte le prélever sur les économies que j'aurai réalisées à votre bénéfice en me faisant acheteur en gros, vendeur au détail, en associant tous les consommateurs à mon entreprise, et en créant une société en participation de vendeurs et d'acheteurs.

N'est-ce pas la mise en pratique par le moyen le plus simple, le plus précis, le plus large, le plus direct, de la véritable société coopérative ? Car celle-ci est au profit de tous au lieu d'être seulement au profit de quelques-uns !....

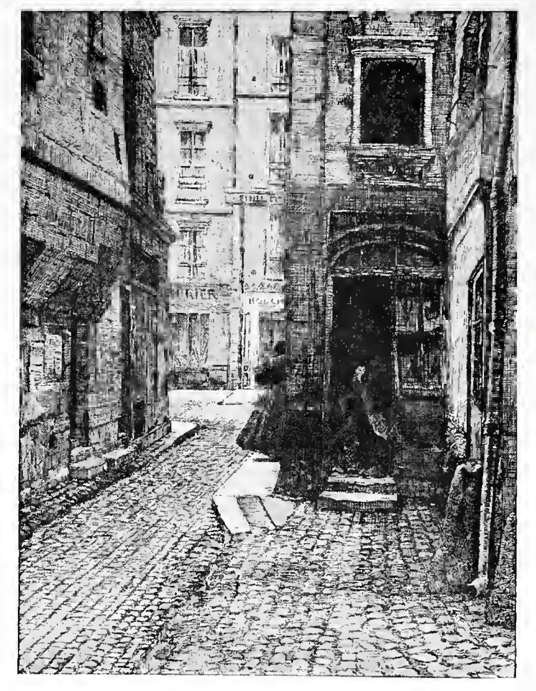
J'ai dit, autre part, à mes lecteurs que je n'en-



PONSARD, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
D'après un portrait de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER.
D'après les documents de l'époque. — (Collection G. Olive.)



RUE DES DEUX ERMITES (CITÉ, 1866).
D'après une eau-forte de MARTIAL.
(Collection G. Olive.)

droits civiques. Les gens de loi verront, le sourire aux lèvres, le fils de famille jeter ses millions dans la caisse des Magasins-Réunis et le féliciteront peut-être de sa folie, comme on complimente les adultes à leur retour d'une expédition à la caisse d'épargne.

Et vous, avares, qui jusqu'ici faisiez la grimace lorsque vos fournisseurs vous apportaient leurs notes, votre joie sera d'autant plus grande que le compte sera haut monté; les *Magasins-Réunis* thésauriseront pour vous.

Si vous avez compris l'innovation, vous ne pouvez manquer de voter à son inventeur des remerciements universels et nationaux. L'homme dont le cerveau a enfanté une telle idée mérite autant de son pays que le général qui remporte une victoire. La défaite de la misère est préférable à la défaite d'une armée. La pauvreté est un ennemi qu'on n'avait pas su encore refouler hors du domaine social. La voilà désormais bannie, exilée sans retour.

L'ouvrier, en payant son pain quotidien, s'assure le pain de l'avenir, et les Crésus de ce bas monde peuvent exagérer leurs jouissances et leur bien-être sans craindre d'altérer le patrimoine de leurs rejetons, sans redouter d'aliéner la fortune

tendais rien à cette précieuse arithmétique qui transforme en millionnaires les gens qui ont, leur vie durant, le courage des économies. Aussi ne tenterai-je pas de vous dresser le fade couvert qu'on place sur les tables d'intérêts.

Vous savez mieux que moi qu'en prélevant une certaine somme sur le prix d'achat d'un ou plusieurs objets, on reconstitue vite la somme dépensée. Mais ce que vous ne pouvez saisir aussi bien que votre serviteur (un prodigue blessé à la bataille de la prodigalité), ce sont les avantages de ce système qui fait riche celui qui s'appauvrit... Appellerai-je *système* la combinaison qui laisse intacte la fortune de celui qui se ruine?

Cette combinaison-là mérite les noms les plus doux. Il n'est pas de père, pas de mentor, qui ne se montre plus soucieux des intérêts qu'il dirige.

Sans être divin, nous pouvons prédire, dans un avenir qui n'est pas lointain, la suppression de ces tutelles gênantes qui nuisent à la dignité de certains citoyens, altèrent leur considération et les privent d'une partie de leurs



NOUVELLE ÉGLISE SAINT-AUGUSTIN, SUR LE BOULEVARD MALESHERBES.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

que leur ont léguée leurs ancêtres.... Je vais plus loin. L'imagination des romanciers, des nouvellistes, puisera des éléments dans l'institution des *Magasins-Réunis*. Il sera curieux de raconter un jour tout ce qu'une pratique des *Magasins-Réunis* aura acquis avec les cent francs « éternels » qu'elle lui aura versés au début de l'affaire. En effet, elle pourra se trouver, après cinquante ans, possesseur d'une valeur mobilière ou immobilière de cinq mille francs, plus d'un capital égal à cette somme!... Avez-vous jamais vu quelque part que cent francs aient forcément rapporté dix mille francs?

Ce n'est pas dans une échope fumeuse que cette idée nouvelle sera mise à exécution; c'est dans un monument en harmonie avec les besoins actuels que les *Magasins-Réunis* inaugureront à l'automne prochain ce nouveau système de vente. On termine en ce moment, au boulevard du Prince-Eugène, un splendide caravansérail en pierre de taille. Je l'ai visité et en suis sorti émerveillé. Imaginez le Palais-Royal avec son jardin central, ses jets d'eau, ses boutiques et ses statues, et vous aurez une fidèle idée de ce que sera le palais des *Magasins-Réunis*. Son sous-sol, son rez-de-chaussée et ses deux étages, avec galeries spacieuses sur l'intérieur et affectées à la circulation publique, seront à la disposition des heureux négociant accueillis dans cet imposant refuge des fortunes privées et publiques.

On y trouvera de tout, depuis les objets de valeur minime, jusqu'aux marchandises les plus élégantes et les plus coûteuses.

Tous les besoins que s'est créés l'exigeante humanité y seront satisfaits.... POUR RIEN. On ne saurait trop le redire.

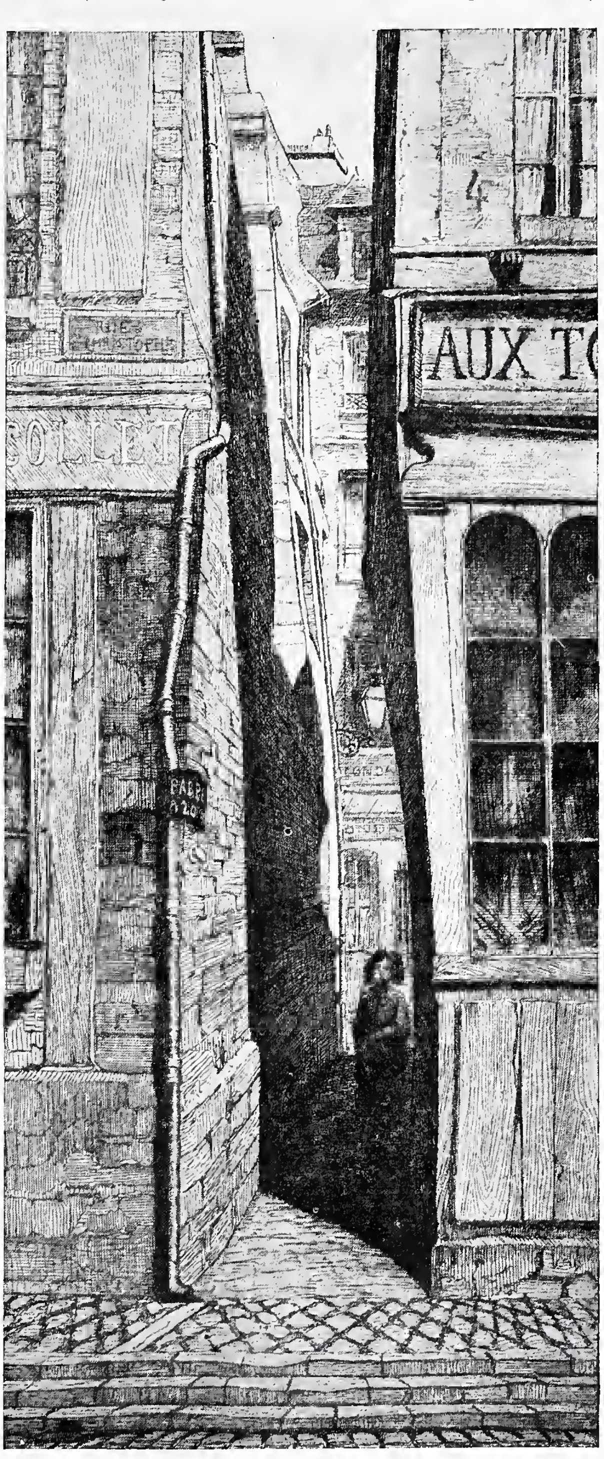
Du reste, les fondateurs des *Magasins-Réunis*, voulant démontrer d'une manière pratique la réalisation du prodige de la reconstitution du capital dépensé, ont autorisé l'un des adhérents de la société à vendre, dès à présent, en donnant immédiatement au public l'avantage qui lui sera offert prochainement dans le palais de la place du Château-d'Eau pour toutes marchandises.

Cet adhérent est le propriétaire de la maison spéciale de blanc, rue Saint-Honoré, 300, *A Saint-Roch*. Déjà vous pouvez donc renouveler ou augmenter le linge de votre maison; vous pouvez aussi y choisir, qui un trousseau, qui une layette, et, comme de grandes fortunes alliées à de grands noms n'ont pas dédaigné de le faire, retrouver en valeurs hypothécaires le coût d'un trousseau aussi simple, aussi complet, aussi riche que vous pouvez le souhaiter.

Je ne saurais finir autrement que j'ai commencé. Le système des *obligations warrant* est un démenti donné au paradoxe : *c'est l'épargne par la dépense*.

Vous êtes maintenant, je l'espère, comme moi, convaincu que le mot « impossible » doit être rayé du dictionnaire, avec certains substantifs, ses confrères, qui s'écrivent : PAUVRETÉ, RUINE, DÉSHONNEUR et DÉSESPOIR. A. MARX.

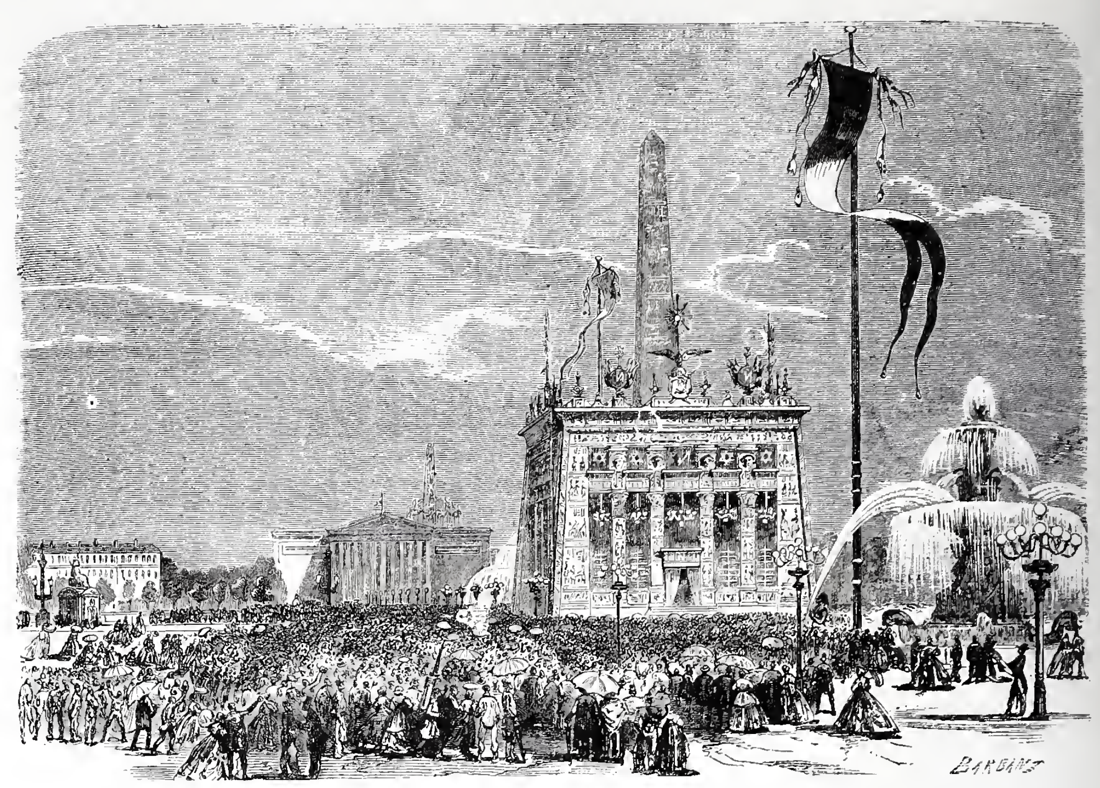
(*Les Magasins-Réunis. — Indiscrétions parisiennes.*)



RUE DES TROIS CANETTES (CITÉ.)
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

Les bottes du prince Poniatowski.

Le prince Poniatowski était à Florence. Il y reçut un télégramme du général Fleury, lui man-



DÉCORATION ÉGYPTIENNE DE LA PLACE DE LA CONCORDE POUR LES FÊTES DU 15 AOUT.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

dant de revenir immédiatement à Paris pour prendre son service auprès de l'Empereur pendant la visite du Tsar. L'ordre portait que le prince devait se trouver aux Tuileries le dimanche matin en grand uniforme.

Il arriva le samedi dans la nuit, à une heure avancée, et, succombant à la fatigue de ce long voyage, il se coucha. Le lendemain il s'éveilla rompu, mal en point, incapable de rien. Cependant il se hâta de s'habiller, car il devait assister à la messe aux Tuileries, déjeuner au Palais, et ensuite accompagner les deux Empereurs à la revue. Mais lorsqu'il endossa son brillant uniforme tout chamarré d'or, passa sa culotte de peau blanche, prit ses bottes à l'écuyère toutes neuves, il se dit que tout serait à souhait s'il n'était pas écrasé, moulu, rompu. Pour comble d'ennui, ses bottes refusaient absolument de chausser ses pieds. En dépit de tous ses efforts, de ceux de son ordonnance, il ne parvenait point à les mettre et les aiguilles tournaient sur le cadran de la pendule; il ne lui restait plus qu'une heure pour obéir à la volonté impériale.

Tandis qu'il trépignait de rage, on frappa à la porte de l'appartement. L'ordonnance alla ouvrir, introduisit le visiteur et prit sa carte, qu'elle vint remettre au prince. C'était M. Raimbeau qui venait d'être nommé écuyer de l'empereur. Supposant qu'il s'agissait d'un message de la cour, le prince fit entrer l'écuyer dans son cabinet de toilette, dont il le pria d'excuser le désordre.

— Je viens vous demander un grand service, lui dit M. Raimbeau après l'avoir salué. Je voudrais voir la revue aux côtés des Empereurs. S'il vous est possible de vous faire remplacer par moi, je vous en serai infiniment reconnaissant.

CEYLON, GAGNANT DU GRAND PRIX DE 1866.

D'après une gravure du temps. — (Collection *Auteuil-Longchamps*.)

EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — VUE DU MARCHÉ DES CARMES ET DE L'ANCIENNE PLACE MAUBERT.

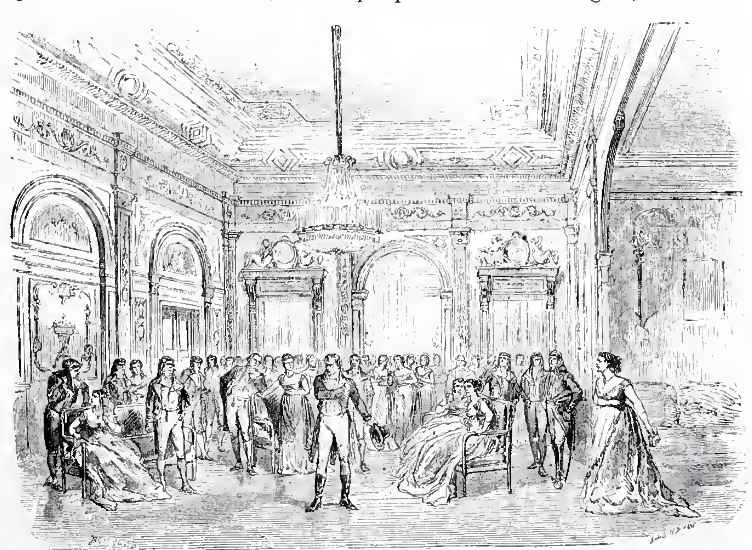
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

L'offre arrivait merveilleusement à point. Le prince pouvait prétexter une indisposition. Et il ne mentirait point. M. Raimbeau se chargeait de tout expliquer. Les bottes trop étroites, l'extrême lassitude, le plaisir extrême de pouvoir se recoucher dans un bon lit au lieu d'être condamné à une corvée qui durerait une bonne partie de la journée : une seule de ces raisons aurait suffi pour décider le prince, qui accepta avec joie. Ils se serrèrent la main, en se montrant l'un et l'autre également heureux de l'arrangement.

Quelle ne fut pas la surprise du prince Poniatowsky lorsqu'il apprit dans la soirée que son remplaçant M. Raimbeau avait sauvé la vie de l'Empereur de Russie, en se trouvant juste à cheval à côté de la voiture impériale au moment où Berezowski commit son fameux attentat! La balle destinée au Tsar traversa le cou de la jument Cadogan, que montait l'écuyer et qui appartenait à l'écurie du prince Poniatowsky. Tous les journaux de l'univers célébrèrent le courage de M. Raimbeau, tous les souverains se firent un devoir de le décorer; il fut comblé de félicitations et d'honneurs. Il était cinq heures du soir quand le prince, qui se trouvait au club, eut connaissance de cet événement. Il courut aux Tuileries, où il rencontra l'écuyer.

— Ah! prince, vous avez fait ma fortune. Je ne saurai jamais vous témoigner toute ma gratitude.

— Et, dit le propriétaire de Cadogan, tout ce



THÉATRE-FRANÇAIS.

Première représentation du *Lion amoureux*. — Le Salon de Mme Tallien. Décor du 2e acte.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)



JARDIN DU LUXEMBOURG : LA PÉPINIÈRE.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

qui en est résulté pour moi, c'est d'avoir fait un heureux. Mais jugez de ce que m'aurait donné le tsar si j'avais été moi-même son sauveur! Quelle coïncidence! Un Poniatowski arrachant un empereur de Russie à la mort!

Le jour suivant il y eut fête à Fontainebleau et chasse à courre en l'honneur du Tsar. Au moment où l'on allait faire partir le train impérial, le préfet de police vient dire tout bas à Napoléon III que quatre assassins s'étaient embusqués à l'arrivée à Fontainebleau. Aussitôt l'empereur donna l'ordre au prince Poniatowski de faire stopper à Melun et de poster des soldats à la gare de Fontainebleau. Le prince, chargé du commandement à Fontainebleau, télégraphia sur-le-champ au général, qui avait déjà reçu des instructions tout opposées. Le général était sorti; il ne lut le télégramme que lorsqu'il était trop tard pour prendre des mesures; il n'y eut pas de soldats à la gare de Fontainebleau, d'assassins non plus. Le préfet de police avait été mal informé et tout se passa sans incident, probablement parce que l'ordre de Napoléon III n'avait pas été exécuté.

Les Sociétés badines.

CLUB DE LA TEMPÉRANCE.

Le bruit court qu'il va se former à Paris même, non pas le fameux *Club de la Mousseline,* mais une *Société de tempérance en matière de modes.* Les statuts de l'association nouvelle sont d'une extrême simplicité. Pour faire partie de cette société il suffit d'adhérer à certaines clauses qui varient selon le rang des sociétaires.

La grande dame, par exemple, doit s'engager à ne pas échanger la robe légèrement décolletée qui sied si bien aux jolies épaules, contre le péplum de la *Belle Hélène.* Elle devra fuir les costumes, les jupes largement échancrées, elle ne devra rêver ni chapeaux Lamballe, ni tricornes, ni boucles gigantesques, ni bottines à talons d'or, ni costumes de féeries. La femme du peuple renoncera formellement à la crinoline, à ses pompes et à ses œuvres.

Toutes nos sympathies sont acquises déjà à cette société, vraiment courageuse si elle veut vaincre cette hydre à trois têtes qu'on a appelées *le ton, le mauvais ton, le benoiton* régnants.

(*Les Sociétés badines.*) A. DINAUX.



LA MODE EN 1866.
Toilettes de Mlles Rabour, 67, rue Neuve des Petits-Champs.
Coiffures de M. Croidat, rue de Richelieu, 76.
(D'après la *Mode illustrée* de 1866.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1866

Janvier.

8. — Visite au Palais de l'Industrie de **Chibata-Huika-no-Kanis**, chef de la mission envoyée en Europe par le Taïkoun du Japon.

9. — **Accident au théâtre de la Porte-Saint-Martin**, pendant la représentation. Une cloche pesant plus de 100 kilogrammes tombe du cintre.

13. — **Orage à Paris.** Plusieurs personnes sont blessées.

14. — Au Cirque Napoléon, **le dompteur Batty** est blessé grièvement par une lionne.

17. — Banquet annuel des anciens élèves du lycée Saint-Louis.

22. — **Ouverture de la session législative** de 1865.

Février.

4. — **Inauguration du marché de Saint-Maur.**

7. — Le prince impérial fonde 89 prix d'encouragement pour les instituteurs directeurs de **cours d'adultes.**

12. — Bal masqué au ministère de la marine.

15. — **Ouverture du théâtre des Délassements-Comiques.** Après la représentation de la *Chasse au Camaïeu,* banquet offert aux artistes par les auteurs.

22. — Le prince impérial est nommé président d'honneur de la Commission de l'Exposition universelle de 1867.

26. — **Banquet offert aux chanoines de Saint-Denis** par l'archevêque de Paris.

Mars.

7. — A l'Académie française, **réception de Prévost-Paradol.**

11. — Réception aux Tuileries du prince de Danemark.

13. — Premier courrier d'Albéric Second dans *la Presse.*

15. — **Mise en vente des** *Travailleurs de la Mer.*

20. — **Vente** (au comte de Quinsonnas) **de l'hôtel gréco-romain dn prince Napoléon**, avenue Montaigne.

25 — L'Impératrice répartit une somme de 70,000 francs entre les sociétés de charité maternelle, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du prince impérial.

31. — **Ouverture du théâtre des Nouveautés**, faubourg Saint-Martin.

Avril.

6. — *L'Avenir national* annonce la fondation d'une « Société de tempérance en matière de modes ».

7. — **Revue** par l'Empereur, au Bois de Boulogne, **de l'artillerie de la garde impériale.**

8. — Prix de 15,000 francs donné par l'Impératrice à la Société d'encouragement pour les courses.

9. — Séance de la Société de charité maternelle aux Tuileries.

11. — **M. de Saulcy** est nommé président de la Société des Antiquaires de France.

12. — **Élection de Cuvillier-Fleury** à l'Académie française, à la place du Dupin. (Il avait pour concurrents Henri Martin et le comte de Champagny.)

Mai.

1er. — **Ouverture du Salon.** — Inauguration des concerts militaires aux Tuileries par la garde impériale.

2. — Création de conférences, trois fois par semaine, aux ouvriers convalescents de l'asile de Vincennes.

10. — Concert donné par **Vaucorbeil** à la salle Erard.

30. — **Explosion dans les ateliers de M. Aubin**, artificier, rue de Belleville, 30. Mort d'une vingtaine d'ouvriers.



HAVIN (L.-J.)
Journaliste (1799-1868.)



COMTE VON DER GOLTZ.
Diplomate (1817-1869.)



JULES DE GONCOURT.
Littérateur
(1830-1870.)



GUSTAVE LAMBERT.
Explorateur
(1831-1871.)



ADOLPHE JULLIEN.
Ingénieur (1803-1873.)



DELAUNAY (C.-E.)
Mathématicien
(1816-1872.)

Juin.

5. — **Concert** extraordinaire au **Conservatoire** en l'honneur de la grande-duchesse Marie de Russie.

9. — Inauguration de la crèche Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, dans le IIe arrondissement, rue Barbe, nº 5.

15. — **La liberté des voitures** est proclamée.

21. — A l'Hôtel de Ville, distribution des récompenses aux lauréats de la **Société d'encouragement au bien.**

Juillet.

7. — **Inauguration du monument élevé à Flandrin**, dans l'église Saint-Germain-des-Prés.

9. — **Banquet hippophagique** au restaurant Lemardelay.

19. — *Le Figaro* propose la fondation d'un **Musée parisien**, sous les auspices du préfet de la Seine, dans un des vieux hôtels de Paris, l'hôtel Lambert ou l'hôtel Carnavalet.

26. — Lettre de l'Empereur au ministre d'État relativement à la création d'une **caisse des Invalides du travail.**

30. — Réouverture du **théâtre Robert-Houdin.**

Août.

1er. — *Le Moniteur* publie un décret sur la mise à l'étude de l'organisation de la caisse des Invalides du travail.

11. — **Inauguration du cirque-théâtre du Prince-Impérial**, rue de Malte (dirigé par B. Franconi).

15. — **Inauguration de la chapelle** bâtie dans les jardins de l'hôpital militaire **du Gros-Caillou.** — A la suite du feu d'artifice qui termine la fête du 15 août, neuf personnes sont écrasées sur le pont de la Concorde.

24. — Soutenance de thèse (doctorat ès lettres) **d'Octave Gréard,** ancien élève de l'École normale.

28. — **Obsèques de Roger de Beauvoir.** Albéric Second prononce un discours sur la tombe.

Septembre.

2. — M. de Moustier est nommé ministre des affaires étrangères à la place de M. Drouin de Lhuys. — Pour la première fois, on sert de la bière au **café de la Rotonde.**

14. — **Éboulement à Montmartre,** vers cinq heures du matin. Le bruit se répand dans la journée qu'il y a eu un tremblement de terre.

18. — Avis du président de la commission des finances du Mexique à Paris informant les intéressés que, faute de fonds, le payement des arrérages et coupons payables le 1er octobre sera ajourné.

Octobre.

10. — Visite de l'Empereur sur les **chantiers des Halles centrales.**

15. — Sur le lac du Bois de Boulogne, **courses internationales du Rowing-club** des Régates parisiennes.

20. — L'Académie des beaux-arts décerne le prix Bordin à MM. Louis et René Ménard, pour leur ouvrage : *Enseignement de la sculpture chez les anciens et les modernes.*

22. — **Obsèques** (à Saint-Sulpice) **de M. Thouvenel,** grand référendaire du Sénat, ancien ministre des affaires étrangères.

26. — Nomination d'une commission résidant à Paris et chargée de rechercher les moyens de mettre nos forces nationales à même « d'assurer la défense du territoire et le maintien de notre influence politique ».

Novembre.

3. — **Incendie du théâtre des Nouveautés.**

4. — La partie basse de la **place du Roi-de-**

Rome est livrée au public. La circulation est rétablie entre le quai de Billy et Passy.

5. — Ouverture d'une nouvelle section de l'**Association polytechnique**, à Passy.

10. — Premier numéro du *Mousquetaire*.

13. — Départ de l'Empereur, de l'Impératrice et du prince impérial pour Compiègne.

Décembre.

8. — L'Empereur fait remettre à M. Hugot, directeur des Nouveautés, une somme de 2,000 francs pour être répartie entre les artistes du théâtre.

15. — **Inauguration du théâtre des Menus-Plaisirs** (dirigé par Gaspari).

17. — Retour de l'Empereur, de l'Impératrice et du prince impérial à Paris.

20. — Naissance de Marie-Lætitia-Eugénie-Catherine-Adélaïde, fille du prince Napoléon et de la princesse Clotilde.

27. — **M. Troplong**, premier président de la Cour de cassation, **est nommé président du Sénat**.

Monuments et Fondations.

Achèvement du **boulevard Saint-Germain**. — Percement du **boulevard Magenta**. — **Dégagement des Halles**. — Démolition des anciens piliers. — Achèvement de la **nouvelle halle aux cuirs**. — Constructions nouvelles au **Conservatoire des arts et métiers**. — **Dégagement de l'église Saint-Nicolas des Champs**. — Restauration de **la façade de l'Hôtel de Ville**.

Plantation du **square des Buttes-Chaumont**.

Le **Tribunal de commerce** s'installe dans son nouveau palais.

Ouverture du bazar « les Magasins-Réunis », place du Château-d'Eau.

Prolongement de la **rue Turbigo**.

Pose de **nouveaux réverbères** bronzés par les procédés galvaniques.

L'administration municipale décide la création d'**un Musée d'Archéologie parisienne** (plus tard Musée Carnavalet).

La **Société française de secours aux blessés militaires** est reconnue d'utilité publique.

Fondation (janvier) d'un cercle (démocratique) de jeunes gens au Café de la Renaissance Hellénique. Da Costa, Rigault, Humbert, etc.) Ce cercle s'installe quelques mois après au Café Serpente et fusionne avec un autre cercle dont faisaient partie Tridon, les frères Levrault, etc.

Fondation du **dîner Taylor** (qui deviendra en 1880 le dîner Dentu), — du **dîner du Pluvier** (par Philibert Audebrand), — du **dîner des Vilains Bonhommes**.

Population de Paris : 2,150,916 (recensement de 1866).

La vie de la rue.

Fondation de l'**Athénée** (salle de concerts et de conférences), rue Scribe, n° 17 (aux frais de M. Bischoffsheim).

Ouverture du **théâtre des Fantaisies-Parisiennes**, — du **théâtre du Prince-Impérial**, boulevard du Prince-Eugène.

M. Josserand, le Guignol lyonnais, fonde rue Popincourt, 78, un **théâtre de Marionnettes**.

Aquarium ouvert par Duval (des Bouillons), maison Frascati, boulevard Montmartre.

Le dompteur Batty au Cirque Napoléon.

Le Mulet Rigolo au Cirque d'Hiver.

Les Décapités parlants, boulevard des Capucines et salle Herz.

Beaux-Arts.

Salon de 1866 : *La Garde meurt et ne se rend pas*, par H. Bellangé. — *La Veillée*, par Gustave Guillaumet. — *Une Marchande de couronnes à Pompéi*, par Gustave Boulanger. — *Le Soir*, par Harpignies. — *Jeune Fille portant la tête d'Orphée*, par Gustave Moreau. — *Tribu nomade en marche*, par Fromentin. — *Cléopâtre*, par Gérôme. — *Une Exécution*, par Lambron. — *Angélina*, par Carrier-Belleuse. — *Mort de la nymphe Clytie*, par Chapu.

Élection de Gounod à l'Académie des beaux-arts.

Voyage de l'abbé Liszt à Paris.



Mme CRAVEN.
Romancière
(1820-1891.)



P. JANSSEN
Astronome
(Né le 22 février 1824.)



FRANÇOIS COPPÉE.
Poète (Né en 1842.)



TONY ROBERT-FLEURY.
Peintre
(Né en 1837.)



Gal DE LA MOTTEROUGE.
(1802-1880.)



CAMILLE ROUSSET.
Historien
(1821-1892.)

La vie littéraire.

Victor Hugo : *Les Travailleurs de la Mer*, — *Les Chansons des rues et des bois*. — **A. Dumas fils** : *L'Affaire Clémenceau*. — **Gustave Droz** : *Monsieur, Madame et Bébé*. — **Monselet** : *Portraits après décès*. — **Jules Vallès** : *Les Réfractaires*, — *La Rue*. — **Aurélien Scholl** : *Les Cris de paon*. — **H. Rochefort** : *Les Français de la décadence*. — **Zola** : *Mes Haines*. — *Le Vœu d'une morte*. — **François Coppée** : *Le Reliquaire*. — **Verlaine** : *Poèmes saturniens*.

Commencement de la publication du **dictionnaire Larousse**.

Fondation par Vermorel du **Courrier français** (premier n° : 20 mai), — de la **Revue de poche**.

Théâtre (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 18 janvier. *Le Lion amoureux*, comédie, 5 actes en vers, par Ponsard (grand succès). — 21 juin. *Gringoire*, comédie, 1 acte en prose, par Th. de Banville (succès). — 18 août. *Fantasio*, comédie, 1 acte en prose, par A. de Musset. — 19 septembre. **Début de Frédéric Febvre** dans *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne. — 30 octobre. *Le Fils*, comédie en 4 actes, en prose, par Auguste Vacquerie.

Opéra. — 12 novembre. *La Source*, opéra en 3 actes, paroles de Nuitter et Saint-Léon, musique de Delibes et Minkous.

Opéra-Comique. — 17 novembre. *Mignon*, opéra comique en 3 actes, paroles de Carré et Jules Barbier, musique d'Ambroise Thomas (grand succès).

Odéon. — 17 mars. *La Contagion*, comédie, 5 actes en prose, par Émile Augier. — **De Chilly** devient **directeur** à la place de la Rounat.

Gymnase. — 20 janvier. *Héloïse Paranquet*, comédie en 4 actes, par Armand Durantin (et A. Dumas fils). — 3 octobre. *Nos Bons Villageois*, comédie en 5 actes, par Victorien Sardou (succès).

Variétés. — 5 février. *Barbe-Bleue*, opéra-bouffe en 3 actes, paroles de Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach.

Palais-Royal. — 19 mai. *Un Pied dans le crime*, vaudeville en 3 actes, par Labiche et Adolphe Choler (succès). — 31 octobre. *La Vie parisienne*, opérette en 3 actes, paroles de Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach (grand succès).

Ambigu. — 28 avril. *Le Mangeur de fer*, drame en 5 actes, par E. Plouvier (grand succès).

Nouveautés. — 31 mars. Ouverture. *Les Œufs de Pâques*, prologue en 2 tableaux, par Alexis Bouvier et A. Villiers. — *La Peau de l'ours*, vaudeville en 1 acte, par Lemet et Max.

Délassements-Comiques. — 15 février. Ouverture. *La Chasse au Camaïeu*, par Arthur Emmanuel et Timothée Trimm.

Les morts de l'année.

Le naturaliste **Montagne** (5 janvier). — **Mlle Georges Weymer**, actrice (11 janvier). — **Provost**, du Théâtre-Français (janvier). — **Labrouste**, directeur de l'École Sainte-Barbe (18 février). — Le compositeur **Clapisson** (mars). — **Hippolyte Bellangé** (12 avril). — L'ingénieur **Parent** (1er juin). — **Méry** (17 juin). — **Théodore Muret**, littérateur (juillet). — **Mme de Balzac**, veuve du romancier (juillet). — **Léon Gozlan**, littérateur (14 septembre). — L'éditeur **Perrotin** (3 octobre). — **Ponsard**, auteur dramatique (novembre). — Le dessinateur **Paul Chevalier**, dit **Gavarni** (novembre). — **L'abbé Coquereau**, ancien aumônier de la *Belle Poule* (décembre). — **Armand Malitourne**, littérateur. — L'acteur **Bache**. — **M. de Mars**, secrétaire de rédaction de la *Revue des Deux Mondes*.

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE PARIS A ROUEN.
D'après une gravure du temps. — Bibliothèque de la Ville de Paris.)

1867



LE ZOUAVE JACOB (DIT LE ZOUAVE GUÉRISSEUR), TROISIÈME TROMBONE AUX ZOUAVES DE LA GARDE.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

L'année de l'Exposition ! Et ce nom seul me dispense de vous en dire plus long. Vous voyez d'ici Paris livré aux barbares, les gargotiers aiguisant leurs couteaux de cuisine pour égorger ou tout au moins écorcher leurs clients, les maîtres d'hôtel obséquieux, les cochers insolents, les omnibus toujours pleins, du bruit, du soleil, de la poussière, une foule turbulente, grouillante, assoiffée et inassouvie comme dans une ducasse flamande; des verres de couleur, des fêtes vénitiennes, des feux d'artifice, et à la fois une lassitude générale, de l'écœurement et des récriminations pleines d'amertume avec le serment solennel que l'Exposition qui vient de se terminer sera à tout jamais la dernière. Telle fut l'année 1867 : elle ne fut ni pire ni meilleure que les autres : elle fut animée, assez amusante quelquefois, souvent débraillée, mais elle eut ce malheur d'être suivie à bref délai d'événements terribles qu'on lui reprocha de n'avoir pas prévus, et elle est restée encore pour beaucoup comme une sorte de symbole malsain du régime du Deux Décembre et comme l'épa-



LES DÉTENUS POUR DETTES ÉVACUENT LA PRISON DE CLICHY, LE 24 JUILLET, A MINUIT ET DEMI, JOUR DE L'ABROGATION DE LA CONTRAINTE PAR CORPS.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

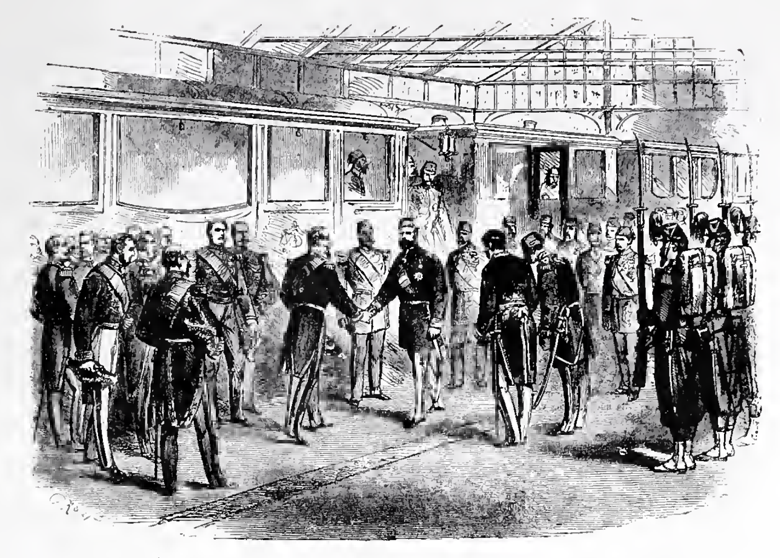
nouissement définitif de la corruption impériale. Paris dansait sur un volcan, ajouteraient Joseph Prudhomme ou ses ayants droit, s'il en reste. La vérité est plus simple : l'Exposition avait été décrétée le 22 juin 1863, c'est-à-dire à une époque où les opticiens politiques les mieux outillés n'avaient aucune idée même vague de ce qui allait se passer sept ans plus tard. Les travaux, menés avec activité à partir de 1865, étaient presque complètement achevés l'année suivante; et, si regrettable que fût la victoire des Prussiens à Sadowa, d'abord elle n'apparaissait pas comme telle à une bonne partie de la population, qui n'avait pas là-dessus les lumières que nous a fournies plus tard une déplorable expérience; ensuite même Sadowa, envisagé comme une défaite française, n'était pas une raison suffisante pour mettre à néant tant de dépenses déjà faites et tant d'espérances accumulées depuis quatre ans. Oh! je sais bien qu'il y avait des nuages passablement noirs à l'horizon : l'équipée du Mexique s'est terminée juste cette année-là par l'exécution de Maximilien à Queretaro; les affaires d'Allemagne inquiétaient les bons esprits, et le gouvernement de Napoléon III, qui avait conscience des fautes commises, cherchait une compensation qu'il crut avoir trouvée dans l'achat du Luxembourg au roi de Hollande. L'opposition de la Prusse fit échouer ce beau dessein et faillit du même coup compromettre la grande foire qui s'ouvrait à ce moment-là.



VICTOR COUSIN,
D'après un médaillon de DAVID. — Collection de *l'Art.*)

Autre grief : on a reproché à l'Exposition de 1867 d'avoir été trop gaie. Si on veut parler de l'exhibition elle-même au Champ-de-Mars, dans cet immense Chaudronnerie-Palace qui avait au moins pour lui un classement parfaitement méthodique et commode des produits, on peut dire que le reproche n'est qu'à moitié fondé. Rien le soir : dans la journée,

quelques restaurants et quelques cafés dont l'animation laissait trop à désirer; aucune ou très peu au moins de ces attractions exotiques qui ont à d'autres Expositions fait courir tout Paris. Je me rappelle un géant de plus de deux mètres qu'on exhibait, je ne sais plus dans quelle section; mais ni le géant ni les garçons du restaurant russe vêtus de blouses et autres choses semblables ne constituent des éléments bien appréciables de corruption. Alors la fête était au dehors? Peut-être. Plus de quatre cents bals, dit *la Lune* du 10 mars 1867, se sont ouverts dans l'enceinte des fortifications. C'est beaucoup dire, et *la Lune*, en dépit des dessins originaux d'André Gill, n'est pas une autorité. Mais, enfin, on balle assez ferme; les étrangers s'en vont au jardin Mabille admirer les mollets des danseuses. Mabille, situé au 87 de l'avenue Montaigne, a une réputation européenne, je devrais dire universelle. Quelle gloire!

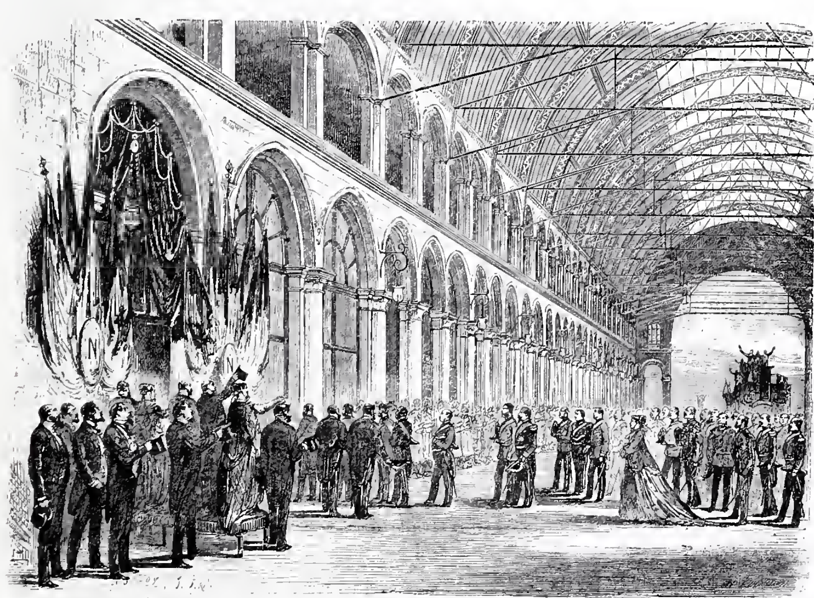


ARRIVÉE DU SULTAN A LA GARE DU CHEMIN DE FER DE LYON.
L'EMPEREUR REÇOIT S. M. LE SULTAN A LA DESCENTE DU WAGON, 30 JUIN.
D'après une gravure de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

Moins distingués (?) que Mabille, existent encore en 1867 le Casino de la rue Cadet, aujourd'hui disparu; Bullier, qui fait encore les délices des étudiants, et beaucoup d'autres moins recommandables: la Reine-Blanche, qui a cédé la place au Moulin-Rouge; l'Élysée-Montmartre, où fut depuis Trianon; le Château-Rouge, qui est défunt, et autres réputations du temps que l'Exposition de 1867 avait trouvés en possession d'une bonne et joyeuse clientèle.

Mais ce n'est pas seulement aux bals qu'en veulent les détracteurs de 1867 : leur sombre morale vise les théâtres qui préparaient la décadence de la France, et surtout la scène boulevardière par excellence, les Variétés. C'est là que triomphe l'opérette avec les maîtres du genre, Meilhac et Halévy; ils viennent justement d'y donner une de leurs meilleures bouffonneries, *la Grande-Duchesse de Gerolstein*, et tout Paris chante :

Voici le sabre de mon père!
Tu vas le mettre à ton côté;
Ton bras est fort, ton âme est fière,
Ce sabre sera bien porté.



ARRIVÉE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE A LA GARE DE L'EST.
RÉCEPTION DE L'EMPEREUR ET DES ARCHIDUCS PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON III.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

En réalité, ce qui a donné au Paris de 1867 une note particulière et vraiment originale, ce furent les visites des souverains.

On y vit le roi de Prusse Guillaume Ier, escorté du gigantesque Bismarck et du sec et maigre de Moltke, qui rôdaient autour de Paris comme des cambrioleurs autour d'un coffre-fort avant de le forcer. Bismarck avait été



RUE DES BOURDONNAIS.
D'après une eau-forte de MARTIAL.
(Collection G. Olive.)

quelques années auparavant ambassadeur de Prusse à Paris. « Il danse mal, » avaient déclaré les oracles de la cour en 1862. On s'aperçut plus tard que s'il dansait mal, il excellait à faire sauter les autres. L'empereur François-Joseph II passa sans exciter autre chose que l'empressement des personnages officiels, appelés à recueillir des croix et des crachats; on eut au mois de juin le tsar Alexandre II. Mais le coup de pistolet de Bérézowski, et sans doute aussi le cri de *Vive la Pologne* qui lui fut jeté en pleine face lors de sa visite au Palais de Justice, aigrirent cette âme sensible et ne furent pas sans influence sur son attitude future à notre égard.

Il y eut au moins un grand personnage qu'on put applaudir sans arrière-pensée et sans crainte. Ce fut le sultan de Turquie, Abd-ul-Aziz, qui avait daigné quitter Constantinople pour se soumettre à l'examen des Roumis.

Mais il était dit que cette année 1867, si joyeuse en apparence, devait contenir en germe toutes les tragédies.

Comptez ce que sont devenus les principaux acteurs de l'Exposition : Napoléon III, mort en exil après des défaites inouïes; Alexandre II, tué par l'explosion d'une bombe anarchiste dans une rue de Saint-Pétersbourg; Abd-ul-Aziz, suicidé à coups de ciseaux au fond du sérail; François-Joseph II lui-même, respecté par le sort dans sa personne, mais frappé successivement dans son fils Rodolphe, qui s'est tué, et sa femme Elisabeth, assassinée à Genève; Paris enfin, Paris qui formait le fond du décor de cette fête prestigieuse, affamé, mutilé, bombardé par ceux-là mêmes qu'il avait reçus à son foyer, voilà du drame, et du terrible, et du plus tragique.

Charles NORMAND.



RUE DU REMPART. — VUE DU BUREAU D'OMNIBUS.
D'après une eau-forte de MARTIAL.
(Collection G. Olive.)

VESTIBULE D'HONNEUR DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Le Mulet mécanique.

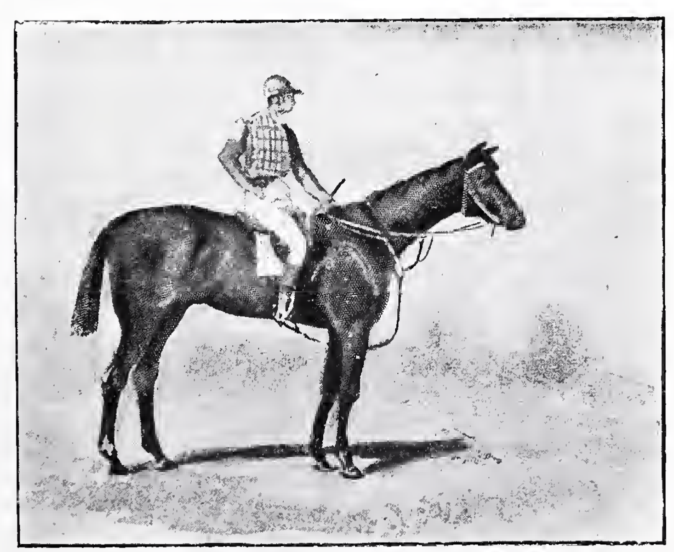
En 1866, le Cirque d'Hiver exhiba un mulet indomptable ; l'affiche le qualifiait : *le Mulet Rigolo*. Des scènes tumultueuses firent cesser les exercices du fameux mulet.

En février 1867, les mêmes scènes de désordre se renouvelèrent : sifflets, luttes à mains plates et même à poings fermés entre les spectateurs, à propos de l'exhibition d'un nouveau mulet, mais, cette fois, simplement mécanique. C'était le *truc* le plus amusant qui se puisse imaginer.

Voici de quelle façon il était présenté au public :

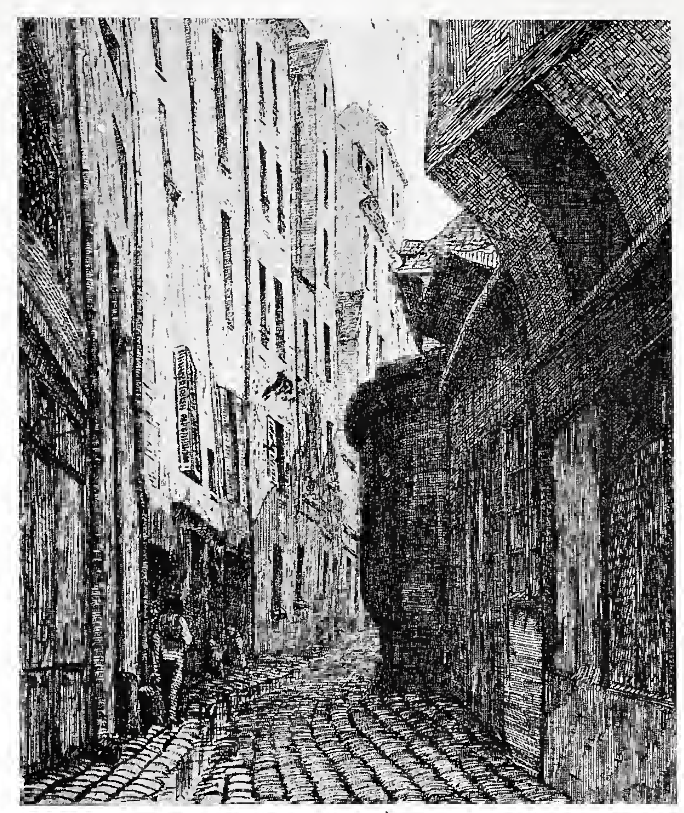
Deux domestiques, armés de pelles, enlevaient la légère couche de sable qui recouvrait l'arène; ils mettaient à découvert une petite grille en fer; deux servants apportaient quatre matelas qui, une fois réunis, formaient un rond parfait.

Ces matelas étaient disposés autour de la grille, sur laquelle on plaçait un tube garni de feuilles de lierre et de laurier; ce tube était le piédestal du mulet. Une nuée d'écuyers apportaient ensuite un objet ayant l'aspect d'une boîte à joujoux de vingt-cinq sous; cette boîte était sans fond; elle laissait voir à découvert un ravissant mulet noir, les jambes repliées sous lui dans l'attitude du cheval de bronze de la place des Victoires.



FERVACQUES, GAGNANT DU GRAND PRIX DE 1867.

D'après une gravure du temps. — (Collection *Auteuil-Longchamps*.)



RUE BEURRIÈRE.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Olive.)

Un jockey le montait; le mulet se cabrait, se couchait, se tournait, se retournait, ruait, baissait la tête, la relevait; enfin, il faisait tous ses efforts pour démonter son cavalier. Avec ce jockey, il n'y arrivait point; mais il n'en était pas de même avec les amateurs qui se présentaient : ils étaient aussitôt démontés.

Le mécanisme était très simple.

Un appareil à balancier était établi dans le sous-sol, le tube qui servait de piédestal donnait passage à un autre balancier qui, mis en mouvement par deux hommes au moyen de système de poulies, de roues et de contrepoids, produisait l'effet décrit plus haut.

M. Dejean, alors directeur du Cirque d'Hiver, devant les manifestations tumultueuses et hostiles des spectateurs, cessa l'exhibition du *Mulet mécanique*.

VIRMAITRE.

(Paris qui s'efface.)

Le Zouave Jacob.

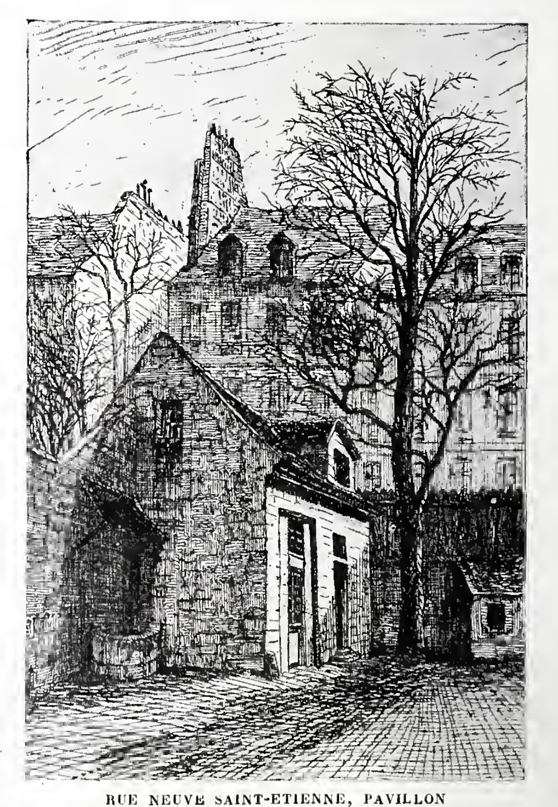
Au n° 80 s'ouvre une de ces longues cours ou impasses qui servent à jeter de loin en loin un peu d'air et de lumière dans la vaste agglomération de fabriques et de bicoques qui compose le populeux quartier Popincourt. Du reste, le numéro importe peu, car, de toutes les rues avoisinantes, un sillon d'éclopés marque la route.

Aux deux tiers de la profondeur de la cour, sur la droite, est une maison d'un étage avec une grande porte en couleur. Au-dessus de la porte, on lit le nom de Dufayet. M. Dufayet est un raffineur converti qui met à la disposition du zouave guérisseur le local indispensable pour opérer ses cures. On n'arrive à cette porte qu'en jouant des genoux et des coudes à travers une foule compacte.

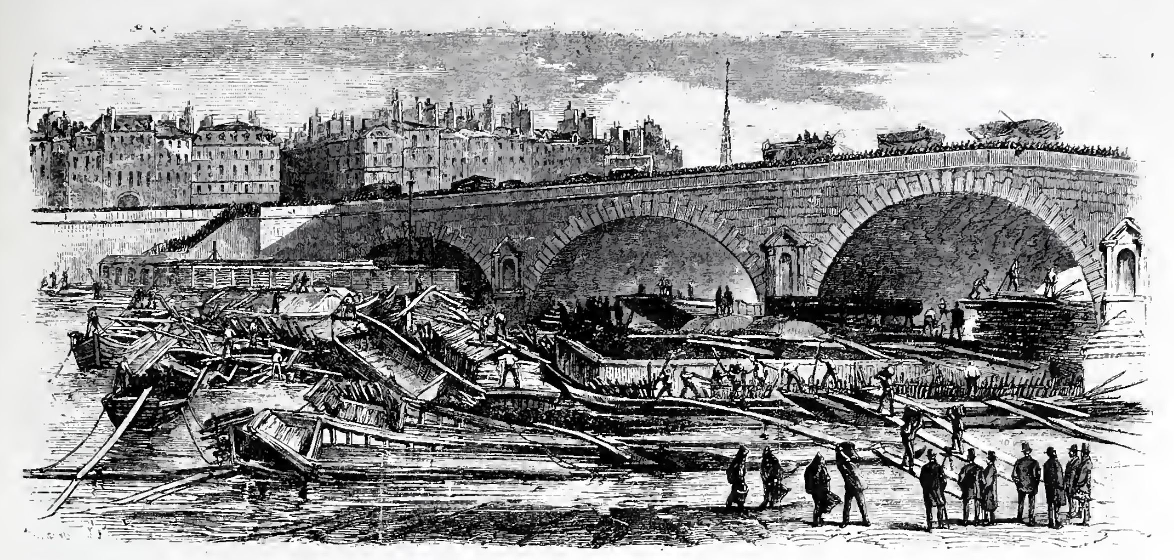
C'est là que, ces jours derniers, les malades prenaient encore leurs cachets; maintenant, une petite pancarte avertit les gens pressés qu'on ne délivre plus de numéros d'ordre avant le 25 septembre. Cet avis, toutefois, n'arrête pas les fervents, qui continuent de se bousculer autour de la porte close et tentent de faire irruption à chaque fois qu'elle s'entr'ouvre.

Cour des Miracles! a écrit sur le mur une main facétieuse. En vérité, on peut bien se croire pour un moment dans l'empire de Clopin-Trouillefou. Tout ce monde-là sent mauvais et donne aux visiteurs de furieuses envies de se gratter.

Pêle-mêle, à travers les malades, ne s'agite pas moins la masse des curieux. Il y a déjà parmi eux des habitués qui se retrouvent et se sa-



RUE NEUVE SAINT-ETIENNE, PAVILLON OU MOURUT PASCAL.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)



DÉBACLE DU PONT MARIE. — LES BATEAUX STATIONNANT A L'ILE SAINT-LOUIS VIENNENT SE BRISER CONTRE LES PILES DU PONT.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

luent comme de vieilles connaissances. Les convaincus ne manquent pas, ni les sceptiques non plus. Des groupes se forment, on discute, on pérore. Les idées les plus fantastiques sont émises en matière de médecine.

On se communique la légende du zouave; qu'il a trente-six ans; qu'il est en garnison à Versailles; qu'aux heures où il n'impose pas les malades, le devoir l'oblige à souffler dans un trombone; qu'il ignore ou fait semblant d'ignorer d'où lui vient son mystérieux pouvoir.

— Parbleu, dit une voix, c'est le magnétisme!

A quoi toutes les voix de répondre en manière d'écho :

— C'est le magnétisme!

Là-dessus, un monsieur expose en quelques traits la puissance fascinatrice de maître Jacob : comme quoi, par plaisanterie, il empêchait autrefois ses amis de manger à table, rien qu'en les fixant des yeux, et leur faisait sentir la chaleur ou le froid dans tel membre qu'il lui plaisait.

Un autre raconte comment opère le zouave.

— Les malades qu'il doit passer en revue aujourd'hui sont déjà dans la cour intérieure du bâtiment qui attendent son arrivée. Il les fait monter par vingt ou par trente à la fois dans une salle. Alors il tourne à plusieurs reprises autour d'eux, et si l'un veut hasarder une parole : « Silence! » Il faut avouer qu'il est un peu brusque. Puis il dit à celui-ci : « Vous, vous êtes paralysé des jambes. Laissez là vos béquilles et exécutez-moi un entrechat. » — Mais... — Il n'y a pas de *mais*, je vous dis de battre un entrechat. » — Et le paralytique bat un entrechat. Puis à celle-là : « Chez vous, c'est le bras qui ne fonctionne plus. Eh bien, mouchez-vous. — Moi, que?... — Quand je vous dis de vous moucher! » Et la malade se mouche.

— C'est merveilleux! Qu'est-ce que la Faculté va devenir avec cela?

— Et les pharmaciens? car il n'emploie pas le plus petit médicament; à peine touche-t-il la partie douloureuse, et encore, le plus souvent, il se contente de regarder les malades.

— Pas possible!

— C'est pourtant comme je vous le dis. Aveugles, sourds-muets sont guéris avant d'avoir eu le temps d'y penser. Crac! Il lance un coup d'œil, et voilà les aveugles qui voient, les



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE GÉANT CHINOIS ET LE NAIN TARTARE.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

muets qui parlent et les sourds qui entendent.

— Et vous avez vu cela?

— Moi, personnellement, non. Je vous tromperais si je vous disais que je l'ai vu ; mais j'ai un ami dont la belle-sœur connaît une dame qui a rencontré un monsieur...

Il est à remarquer que, dans ces cas-là, on a toujours un ami dont la belle-sœur connaît une dame qui a rencontré un monsieur... à moins que ce ne soit un monsieur dont la tante a un voisin qui connaît une personne, etc.

quatre heures, une vigie signale de loin son turban vénéré.

Voilà le zou-zou... (*bis*) voilà le zoua...
Voilà le zou-a-ve!

Il arrive à pas précipités, fendant une véritable mer humaine et secouant vigoureusement les grappes de goitreux et d'épileptiques qui tentent de s'accrocher à ses vêtements. Tous les cœurs palpitent. C'est l'heure solennelle où le zouave opère.

Pour charmer les longueurs de l'attente, un



LAIUS TUÉ PAR ŒDIPE.

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture de 1867. — Tableau de Blanc.

(École des Beaux-Arts.)

monsieur hasarde une plaisanterie. On murmure dans un groupe de fervents : « C'est un médecin ! » Si quelques témoins n'affirmaient aussitôt que le mauvais plaisant est un honnête marchand de pain d'épice, je crois qu'on serait capable de lui faire un mauvais parti.

Enfin, nous sommes venu là pour voir et nous verrons bien. Le public est très anxieux de ce que l'opérateur n'arrive pas. Annoncé pour deux heures, à trois heures et demie, on l'attend encore.

Je ne dis rien de ceux qui sont là depuis huit heures du matin. Déjà s'allonge la figure des curieux penchés aux fenêtres, rangés en espaliers le long des murs, juchés sur les bornes et sur les voitures, tant dans l'impasse que sur les deux trottoirs de la rue de la Roquette. Il paraît que la politesse des rois n'est pas absolument celle des zouaves. Enfin, un mouvement s'opère sur un des points de la foule. Sur les

Enfin, après une demi-heure, la porte s'ouvre pour laisser sortir les malades de la première fournée. La foule se rue immédiatement sur eux et divers groupes se les partagent avec une vivacité qui fait croire aux spectateurs éloignés qu'on met ces malheureux en pièces.

— Ah! ah! les v'là! crie Gavroche pendu à la grille. Faites-en passer un morceau.

Je constate ici que ce qui m'a paru le plus merveilleux, c'est que les malades sortissent vivants de cette cohue.

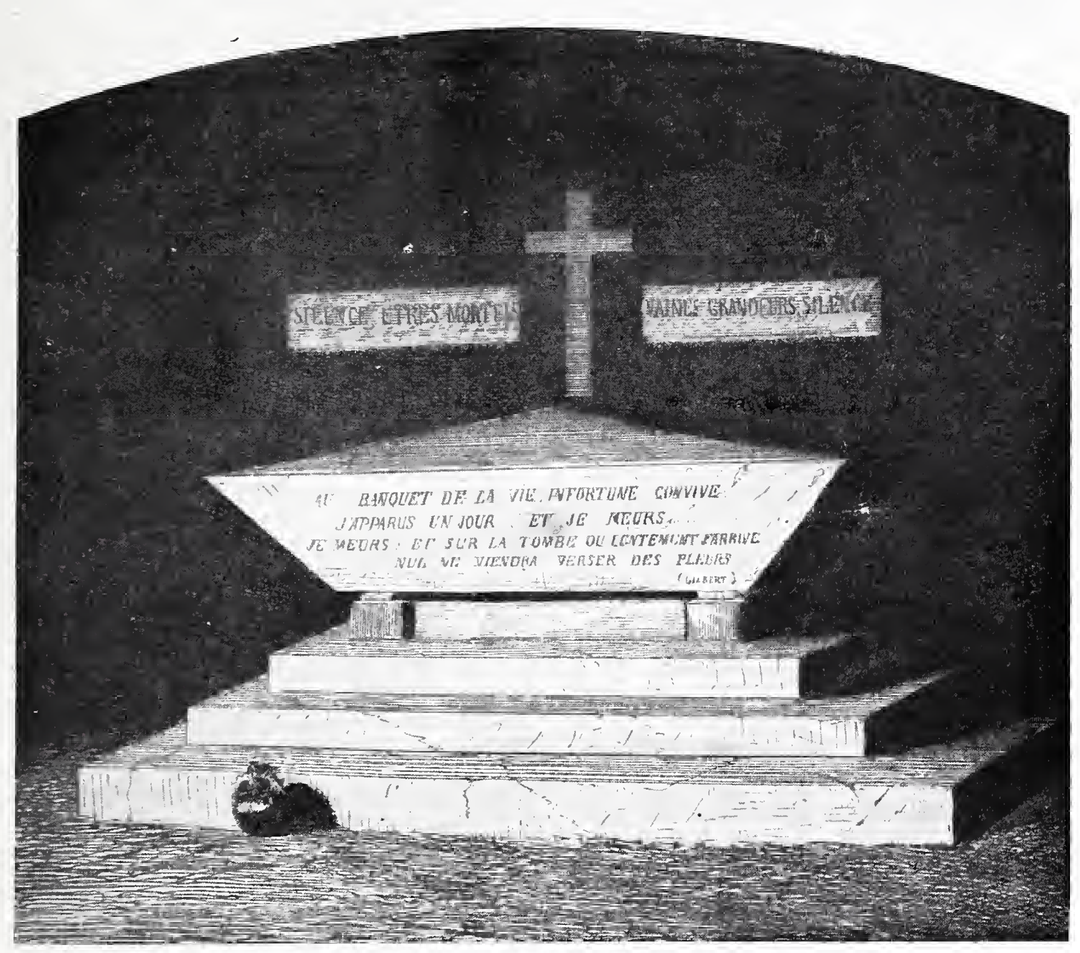
Je vois défiler des individus que la foule porte littéralement, ce qui explique jusqu'à un certain point l'illusion de ceux qui croient les voir marcher.

On crie à un homme couché sur un brancard :

— Comment cela va-t-il ?

— Il me semble que je vais mieux, dit le pauvre diable en se soulevant à demi.

Vingt voix hurlent aussitôt :



LES CATACOMBES. — TOMBEAU DU POÈTE GILBERT.

D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

— Il va mieux ! il va mieux !

Quelques-uns même applaudissent; mais je ne suis pas encore bien convaincu. Ah! pour le coup, je crois que je vais l'être. Une petite paysanne malade s'avance au bras de son père en gambadant :

— Eh! l'homme, lui dis-je, votre fille marche donc, maintenant?

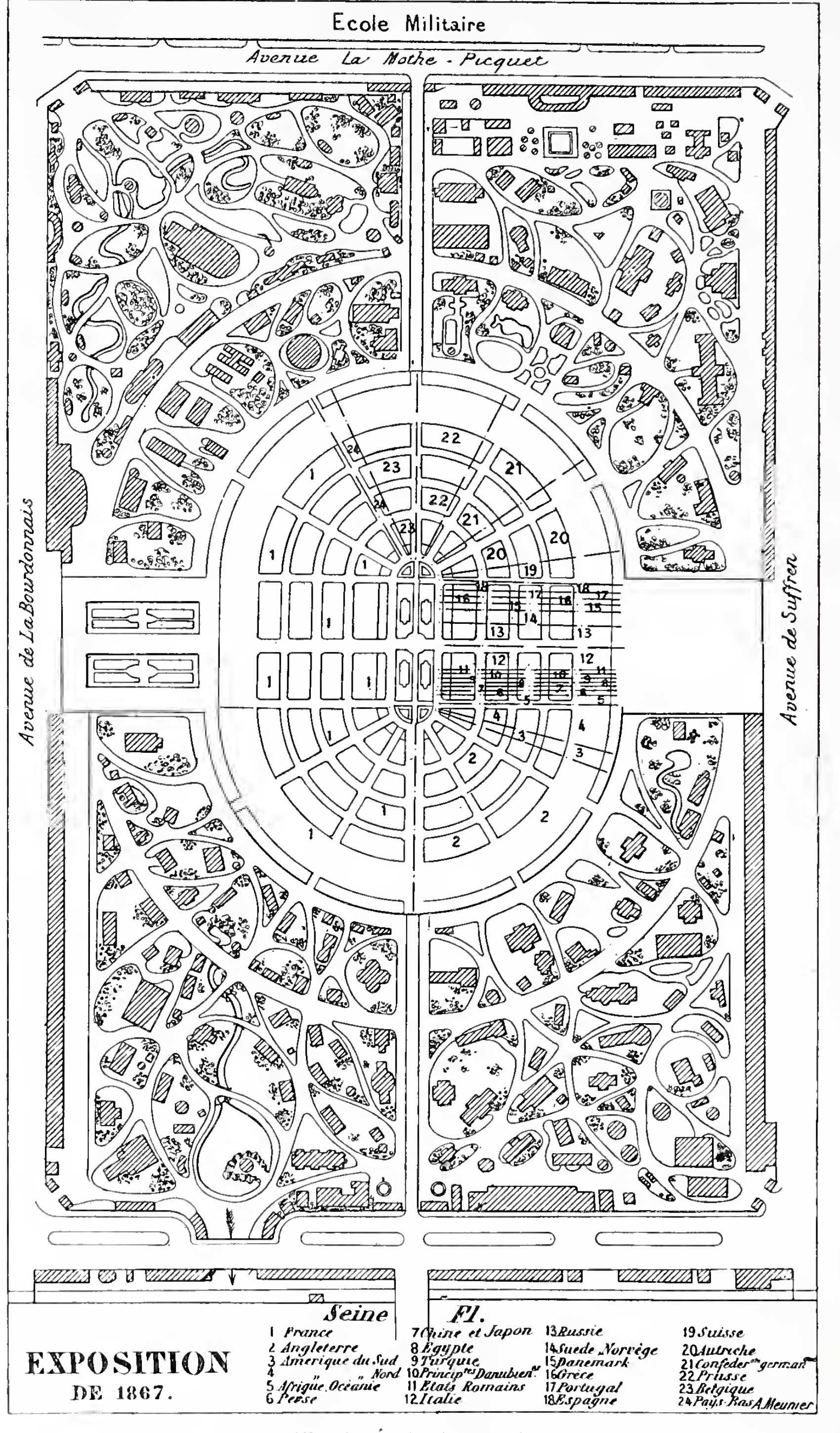
— Pardine, me répond-il, les jambes ont toujours bien été, puisque c'est des yeux qu'elle souffre!

Après chaque fournée de malades, le zouave paraît à une fenêtre, en manches de chemise, grave, la tête basse, promenant de droite à gauche un regard farouche, inquiet. C'est un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, châtain, le visage allongé avec le nez grand, les cheveux ras et la barbe courte ; en somme, une tête à la François I[er].

Cette ressemblance est assez singulière, si l'on veut bien se rappeler que, comme le zouave de la rue de la Roquette, le restaurateur des lettres était censé jouir du merveilleux pouvoir, qu'il partagea, du reste, avec tous ceux de sa race, de guérir certains malades par le seul attouchement. Les Valois étaient spécialistes; leur formule était : *Le roi te touche, Dieu te guérisse!* Comme cela, si le malade ne guérissait pas, c'était la faute du bon Dieu; le roi avait fait tout ce qui était en son pouvoir.

Pour en finir avec ce trombone inspiré, qui met les têtes à l'envers tout en mettant les jambes à l'endroit, je m'étonne qu'il ait pu indigner personne, tant son procédé est naïf. Guérir par la puissance de l'imagination n'a pas même l'attrait de la nouveauté. Les médecins, que notre zouave paraît tant mépriser, ont employé ce moyen cent fois, à commencer par le spirituel Corvisart, qui soignait certains malades avec des boulettes de mie de pain. Ce qu'il y a de plaisant dans ce cas, c'est que le malade, qui est alors son véri-

table médecin, fait d'autant plus d'honneur de sa cure à celui qui le soigne, que lui-même a plus



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER.

D'après les documents de l'époque. — (Collection Charles Simond.)

travaillé d'imagination à se guérir. Et voilà comment va le monde!

Tout ce que les cures de l'homme aux miracles me paraissent, au résumé, avoir produit de plus neuf, c'est la création d'une industrie toute parisienne : la vente au détail de cartes pour voir le zouave. Un curieux ou un malade achète de quelque gamin, moyennant cent sous, un jeton numéroté qui est censé lui ouvrir l'accès de la maison Dufayet, et qui ne sert en réalité qu'à le faire mettre honteusement à la porte. La spéculation consiste, en effet, de la part des vendeurs, à débiter aux badauds de faux billets.

On est volé, mais on en a bien pour son... esprit.

A. de Pontmartin.

(*L'Univers illustré. Le Zouave guérisseur.*

Les Restaurants.

HILL'S TAVERN

Un café, qui, le soir, se change en restaurant. Quelques Anglais, fidèles à leur nourriture nationale, y viennent bien, le matin, déjeuner de quelques tranches de jambon d'York arrosées de quelques verres de pale-ale, ou, dans l'après-midi, *luncher* de sandwichs arrosés de quelques tasses de thé; mais c'est surtout à la fin de la soirée, vers minuit, que les soupeurs et les soupeuses, Parisiens et Parisiennes, envahissent la taverne d'Hill, le rez-de-chaussée et l'entresol. L'invasion a des flots si abondants et si tumultueux que souvent on est forcé de leur fermer la porte au nez et qu'on voit alors sur le trottoir du boulevard des Capucines une queue de désap-

pointés aussi grande que celle dont s'encombre le trottoir Montmartre lorsqu'on joue *la Belle Hélène*.

Heureusement, s'il est avec le ciel des accommodements, il en est aussi avec les garçons qui se tiennent aux écoutes derrière les devantures du cabaret : grâce à un discret et mystérieux *Shakespeare*, ou *Calderon*, ou *lord Byron*, jeté à travers les volets, une porte s'entre-bâille et laisse entrer les initiés. Cela ne veut pas dire, assurément, pour les garçons, que M. Shakespeare, ou M. Calderon, ou M. Byron, las de faire le pied de grue sur le trottoir, sollicite la faveur de s'asseoir en face d'une pinte de porter et d'une tranche d'*ham ;* cela signifie tout simplement que les visiteurs qui heurtent aussi indûment à l'huis de la taverne sont des soupeurs, ornés de soupeuses, qui sont déjà venus souper dans les cabinets particuliers de l'entresol et qui veulent y souper de nouveau.

Car les cabinets d'*Hill's Tavern* ont cela de particulier que chacun d'eux — il y en a environ une douzaine — est placé sous l'invocation d'un grand homme, d'un grand poète anglais, ou espagnol, ou allemand, ou italien, ou français, dont le portrait se trouve peint sur la porte en guise de numéro. Pauvre Shakespeare! pauvre Calderon! pauvre lord Byron! Ils en entendent de laides, s'ils en voient de belles !...

LE RESTAURANT PHILIPPE

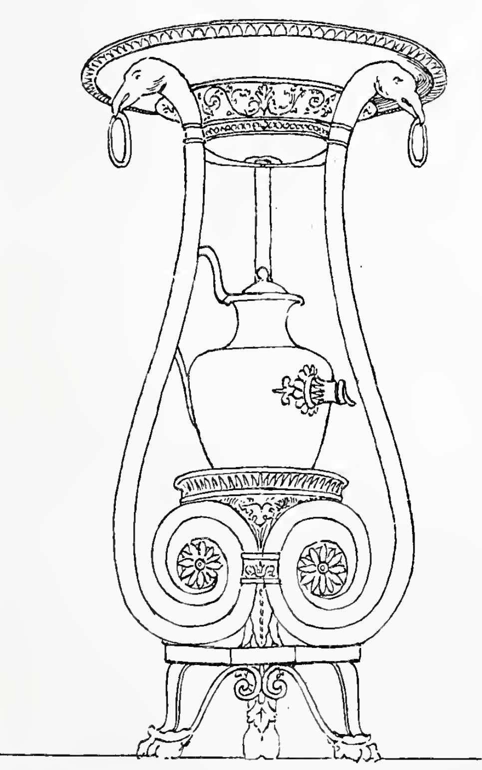
Maintenant que Borel et son restaurant du *Rocher de Cancale* n'existent plus que dans le sou-



VASE EXÉCUTÉ PAR MM. CHOISELAT ET MORAND.

D'après un croquis de 1867.

(Collection Charles Simond.)



EXPOSITION UNIVERSELLE. — TRÉPIED DE LA MAISON CHRISTOFLE.

D'après un croquis du temps.

(Collection Charles Simond.)

venir des gourmets reconnaissants, le *Restaurant Philippe* — tenu aujourd'hui par Pascal, ancien cuisinier du Jockey-Club — est la gloire de la rue Montorgueil et une des meilleures maisons de Paris. Sa clientèle n'a que de vagues rapports avec celles des différents établissements précédemment mentionnés : n'y vont, à vrai dire, que les gens qui tiennent à très bien déjeuner ou à très bien dîner, seuls ou en compagnie. Les membres du Caveau ont chanté le *Rocher de Cancale*; pourquoi les membres actuels ne chanteraient-ils pas la cuisine de Pascal, qui vaut celle de Borel?

Bien que presque tous les plats du *Restaurant Philippe* soient dignes de l'appétit et de l'estime des connaisseurs, il en est deux qui contribuent spécialement à la réputation de cette maison modèle : la matelote et la sole normande. La matelote n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Il y a des gens qui faute de grives mangent des merles, et qui faute d'une anguille, d'une carpe, d'un barbillon et d'une lotte, confectionnent la matelote avec un brochet, une tanche et un

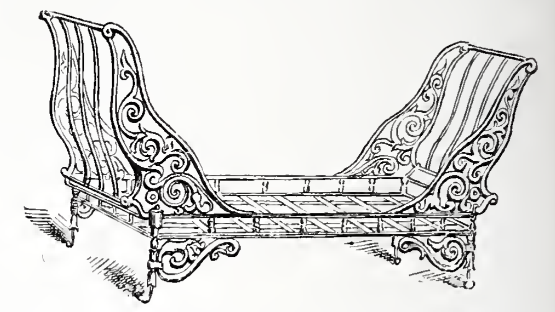
barbeau. De même pour la sole normande, qui ne souffre pas la médiocrité. Eh bien! chez Pascal, ces deux plats de choix, qu'ignorait Apicius, sont apprêtés avec un soin et un art rares, il est de mon devoir de le dire. Il est également de mon devoir d'ajouter que, quoique la cave du *Restaurant Philippe* soit une des plus excellemment fournies de Paris, on distingue, entre tous les vins qu'on y boit, un château-yquem de 1847 et un clos-vougeot de 1846 — oui, monsieur et cher étranger, un clos-vougeot de 1846 — un vin aussi difficile à avoir que le johannisberg du clos de M. de Metternich.

Aussi n'étonnerai-je personne en disant que c'est chez Pascal que se réunissent tous les samedis, depuis six heures du soir jusqu'au lendemain midi, les douze membres du *Club des Grands Estomacs*. Dix-huit heures de coups de fourchette! c'est incroyable, et cependant cela est. De six heures à minuit dure le premier acte de ce pantagruélique repas, pendant lequel on sert aux membres du club : potage à la Crécy, précédé de plusieurs verres de vin amer, suivis de plusieurs verres de madère; turbot sauce aux câpres, filet de bœuf, gigot braisé, poulardes en caisse, langues de veau au jus, sorbets au marasquin, poulets rôtis, crêmes, tourtes et pâtisseries, le tout arrosé de six bouteilles de vieux bourgogne par convive. De minuit à six heures du matin dure le second acte, pendant lequel on sert : une ou plusieurs tasses de thé, potage à la tortue, lary indien de six poulets, saumon aux ciboules, côtelettes de



L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.
Examen des photographies.
D'après un dessin original de DAUMIER.
(Bibliothèque nationale.

chevreuil au piment, filets de sole au coulis de truffes, artichauts au poivre de Java, sorbets au rhum, gelinottes d'Ecosse au whisky, puddings au rhum, pâtisserie anglaise fortement épicée, le tout arrosé de trois bouteilles de bourgogne et de trois bouteilles de bordeaux par tête. Enfin, de six heures du matin à midi, troisième et dernier acte de ce *gueulton* monstre, on sert : une



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LIT EN FER FORGÉ.
D'après un croquis de 1867.
(Collection Charles Simond.)

soupe à l'oignon extrêmement poivrée et une foule de pâtisseries non sucrées, arrosées de quatre bouteilles de champagne par chaque convive; puis on passe au café avec un pousse-café composé d'une bouteille entière de cognac, de kirsch ou de rhum. De crânes estomacs, ces douze estomacs!

L'ÉTABLISSEMENT JOUANNE.

On va crier au scandale, et les petits restaurants que j'aurai dédaignés ricaneront de pitié de me voir accorder ici à l'*Etablissement Jouanne* une place que je leur aurai refusée. J'ai mes raisons pour en agir ainsi. Jouanne — ou son successeur — est une spécialité culinaire, et peut-être quelques-uns de mes lecteurs m'eussent-ils reproché de ne l'avoir pas signalée.

Quelle spécialité? Les gaudebillaux. Que sont les gaudebillaux? Maître François Rabelais va vous répondre : « Gaudebillaux sont grasses tripes de coiraux; coiraux sont bœufs engraissez à la cresche et prez guimaulx; prez guimaulx sont prez qui portent herbes deux fois l'an... » Vulgairement : *Tripes à la mode de Caen*, — le régal le plus économique et le plus appétissant qui soit. Demandez aux garçons du *Père Lathuille* combien de fois par matinée ils traversent la grande rue des Batignolles pour aller chercher des gaudebillaux. Seulement, chez le *Père Lathuille*, on vous sert le régal normand dans une assiette d'argent, tandis qu'en face, chez Jouanne, on vous le sert dans un vulgaire plat de faïence, écorné souvent, sur un réchaud gras...

LE CABARET DINOCHAU.

On me reprocherait peut-être de l'oublier, et quoique je n'aime pas beaucoup les compliments, j'aime encore moins les reproches; c'est plus agaçant que les compliments!

Donc, je consacre quelques lignes à ce cabaret

littéraire, le meilleur assurément de Breda-Street. Toute la littérature contemporaine y a déjeuné, dîné et soupé, y soupe, dîne et déjeune encore, — mais en moins grand nombre. Il y a une raison majeure à cela : les habitués d'autrefois sont mariés, comme Alfred Busquet, Armand Barthet, Nadar ; ou morts, comme Henry Murger, Antoine Fauchery, Guichardet, Aussandon, Privat d'Anglemont ; sans compter quelques artistes comme Galetti, Alexandre Leclerc, Chabouillet, Pigoreau, Lepoctoin, etc. Malgré ces vides, que suffiraient à combler Charles Monselet et Tony Révillon, le *Cabaret Dinochau* est une maison où règne volontiers la gaieté et où l'on mange assez bien, quoiqu'on mange infiniment mieux ailleurs. Cuisine bourgeoise, cave... à Bercy.

Le *Cabaret Dinochau* est une curiosité qu'il faut visiter de préférence à l'intérieur de la colonne Vendôme, — quoique cela soit aussi haut.

A. DELVAU.

(*Les Plaisirs de Paris.—Quelques restaurants.*)

TYPES PARISIENS. Mme LECŒUR. — CABINET DE LECTURE DES CHIFFONNIERS (CITÉ DORÉ).

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Promenade à l'Exposition.

NAGUÈRE, des hauteurs boisées du Trocadéro, métamorphosé aujourd'hui en un immense amphithéâtre gazonné, s'abaissant en pente douce vers la Seine, et coupé par un escalier gigantesque, le regard, franchissant le fleuve, s'arrêtait tout d'abord sur une plaine de sable aride et nue.

Ce désert parisien s'appelait le Champ-de-Mars.

Le Champ-de-Mars n'est plus qu'un nom et un souvenir. Le désert est devenu le lieu le plus fréquenté du monde ; mieux que cela, le monde entier lui-même, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, avec leurs types humains, leurs animaux, leurs plantes, leurs minéraux, leurs produits naturels, leur industrie, leurs sciences, leurs beaux-arts, tiennent dans ces quarante hectares.

Un nombre prodigieux d'édifices de toutes les formes, de tous les styles, de tous les temps surgissant du milieu des arbres et des charmilles ; des dômes, des clochers, des cheminées de haut fourneau, des tours, des phares, des coupoles, des minarets se détachant sur le ciel ; de grandes masses vertes que couronnent les resplendissantes verrières des jardins d'hiver ; au centre de cette confusion, l'arc d'une énorme ellipse : voilà ce que de loin et à vol d'oiseau l'œil aperçoit à l'endroit où fut le Champ-de-Mars.

Ce tout, si étrangement divers, c'est l'Exposition universelle, la Mekke du grand pèlerinage de tous les peuples de la terre, en l'an 1867.

LE PALAIS.

Palais? Est-ce bien le nom qu'il faut donner à cette vaste construction qui enferme dans son enceinte les plus nombreuses créations de l'art et de l'industrie qui aient été jamais rassemblées dans un même lieu ? Non, si ce mot de Palais implique nécessairement l'idée de la beauté, de l'élégance et de la majesté ! Elle n'est ni belle, ni élégante, ni même grandiose, cette masse de fer et de briques dont le regard ne saurait embrasser l'ensemble ; elle est lourde, elle est basse, elle est vulgaire.

Mais il suffit qu'un édifice à qui il manque tout ce que nous venons de dire contienne d'incalculables richesses pour qu'il soit un palais ; c'est

un palais à coup sûr que cette chose étrange, qui n'a pas eu de précédent en architecture. Par la forme, elle rappellerait plutôt un cirque, un cirque où luttent dans une mêlée pacifique tous les peuples de l'univers. Va pour palais cependant, puisque c'est le mot convenu.

Le palais de la gastronomie? On pourrait le croire tout d'abord et si l'on s'en tenait à l'extérieur. Sous l'ample marquise sont installés des restaurants et des cafés de tous les pays : ici, vous dînerez à la mode française; plus loin, à la mode anglaise, allemande ou américaine; ailleurs, des Russes en tunique de soie rouge ou bleue vous serviront le caviar, le bittock ou le saumon fumé. Avez-vous la fantaisie d'un repas à l'italienne? Vous trouverez à quelques pas du restaurant russe le macaroni napolitain, les *ravioli* piémontais, la mortadelle de Bologne, que vous arroserez de vin d'Asti, d'Orvieto ou de Marsala. Vous plaît-il de prendre du chocolat en Espagne, du café en Turquie, du thé en Chine? il ne tient qu'à vous; des Frisonnes, au casque d'or, vous serviront le curaçao ou le *schiedam* de Hollande; une Suédoise, en costume national, l'eau-de-vie sucrée, et vous n'aurez que le choix entre la bière de Strasbourg, de Bohême, de Bavière, ou le faro de Belgique.



LA MODE EN 1867.

(D'après une gravure du *Petit Messager* de 1867.)

Mais non, ce n'est pas pour vous initier à tout ce qu'a inventé l'imagination des peuples de tous les pays pour stimuler ou calmer le plus agréablement possible la faim ou la soif de l'homme que le Palais du Champ-de-Mars a été élevé; il a d'autres merveilles et d'autres industries à vous montrer, ce Palais qui mesure 482 m. dans sa plus grande longueur et 370 m. dans sa plus grande largeur, et qui couvre 148,990 m. 78 de surface, dont 63,640 m. 88 sont occupés par la France et 6 m. 60 par le grand-duché de Luxembourg. On y entre par quinze portes, dont les quatre principales s'ouvrent l'une en face du pont d'Iéna, l'autre en face de l'Ecole militaire, la troisième sur l'avenue de La Bourdonnaye, la quatrième sur l'avenue de Suffren.

Sept galeries ellipsoïdes le partagent en sept régions : la galerie des machines, celle des matières premières, celle du vêtement, celle du mobilier, celle du matériel des arts libéraux, celle des beaux-arts, celle de l'histoire du travail qui confine à un jardin central à ciel ouvert, égayé par des jets d'eau, orné de statues et de groupes en marbre ou en bronze, au milieu duquel s'élève le pavillon de l'exposition des monnaies, des poids et des mesures.

Sous la marquise qui entoure ce jardin s'ouvrent quatre grandes voies coupant à angle droit les sept galeries et aboutissant au pourtour extérieur du Palais. Entre ces quatre voies rayonnent des galeries qui traversent les différents pays représentés à l'Exposition. Suivez les galeries, vous étudierez le même art ou la même industrie chez les différents peuples; suivez les rues, vous étudierez le même peuple dans les différents arts ou les différentes industries. Si le goût a beaucoup à reprendre dans le Palais du Champ-de-Mars, il faut bien reconnaître qu'on ne pouvait imaginer une disposition plus heureuse, plus commode, plus *pratique* (1).

KAEMPFEN.

(L'Exposition universelle.)

(1) Le nombre des exposants dépassait 40,000. Une multitude d'étrangers, parmi lesquels les empereurs de Russie et d'Autriche, les rois de Prusse, de Belgique, de Suède, de Portugal, de Grèce, de Bavière, de Wurtemberg, le prince de Galles, le sultan, le vice-roi d'Égypte, visitèrent l'Exposition. On fut frappé des ressources de la France.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1867

Janvier.

1er. — L'abattoir de la Villette est mis en activité.

13. — Funérailles de Mlle Weymer.

16. — L'Empereur adresse à Mme Ingres une lettre de condoléances à l'occasion de la mort de son mari.

19. — Rétablissement du droit d'interpellation « sagement réglementé ». — Fête donnée par Carjat pour l'inauguration de ses ateliers de la rue Pigalle.

21. — Fête des patineurs sur le lac du bois de Boulogne.

24. — Funérailles de Victor Cousin.

Février.

8. — Décret portant règlement des rapports du Sénat et du Corps législatif avec l'Empereur et le Conseil d'État.

14. — Ouverture de la session législative de 1867.

16. — Inauguration de la section du **chemin de fer** comprise **entre Auteuil et la gare d'Ivry.**

Mars.

1er. — Départ d'Adelina Patti pour la Russie.

7. — Présentation au Corps législatif du nouveau projet de **loi sur l'organisation de l'armée.**

15. — Le général Frossard est nommé chef de la maison militaire et **gouverneur du prince impérial.**

24. — Aux Concerts populaires, exécution de la première suite d'orchestre de **Massenet.**

26. — Ouverture du théâtre Rossini à Passy.

29. — M. Walewski donne sa démission de président du Corps législatif.

Avril.

1er. — Ouverture par l'Empereur de l'Exposition universelle, au Champ-de-Mars.

2. — M. Schneider est nommé **président du Corps législatif.**

10. — Le Corps législatif vote **l'abolition de la contrainte par corps.**

25. — Inauguration de la statue de l'Impératrice Joséphine sur le boulevard de ce nom.

28. — Réception aux Tuileries par l'Empereur du prince Tokoungava Mimbou Tayo, frère du Taïkoun, empereur du Japon.

29. — Arrivée à Paris **du roi de Grèce.**

Mai.

1er. — Ouverture de l'asile Sainte-Anne.

14. — Arrivée à Paris **du roi et de la reine de Belgique.**

22. — Dîner offert par M. Schneider, président du Corps législatif, aux notabilités du monde officiel et aux principaux membres de l'Exposition universelle. — L'affiche de ce jour au Théâtre-Français annonce la représentation des *Folies amoureuses*, de Molière!

23. — Dîner offert au roi et à la reine de Belgique, à l'Hôtel-de-Ville, par le conseil municipal.

24. — Arrivée à Paris du prince royal de Prusse et de la princesse Victoria sa femme. — Arrivée et défilé sur les boulevards, à neuf heures et demie, des Francs-Tireurs des Vosges.

Juin.

1er. — Arrivée à Paris de l'Empereur de Russie, Alexandre II, et des princes Nicolas, grand-duc héritier, et Wladimir, son fils. — Premier numéro du journal *la Rue*, fondé par Jules Vallès.

3. — Course du grand prix de 100,000 francs à Longchamp.

4. — Grand dîner offert aux Tuileries à l'Empereur de Russie. — Représentation de gala à l'Opéra.



LORD LYONS.
Ambassadeur anglais.
(1817-1887.)



CHASSELOUP-LAUBAT.
Homme politique
(1805-1873.)



MARÉCHAL VAILLANT.
(1790-1872.)



VICTOR LEFRANC.
Homme politique
(1809-1883.)



MARÉCHAL FOREY.
(1804-1872.)



BENOIST D'AZY.
Homme politique
(1796-1880.)

5. — Arrivée à Paris du roi de Prusse Guillaume Ier. Il est logé aux Tuileries.

6. — Revue de 50,000 hommes à Longchamp en présence de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. Un réfugié polonais, **Bérézowski,** tire un coup de pistolet sur l'empereur de Russie sans l'atteindre. — Bal à l'ambassade de Russie.

8. — Fête à l'Hôtel-de-Ville en l'honneur des souverains présents à Paris.

10. — Fête donnée aux Tuileries aux souverains présents à Paris.

11. — Ouverture du **Théâtre International** (n'eut pas de succès).

15. — Visite de l'Empereur, de l'Impératrice et du prince impérial à Notre-Dame de Plaisance, où le prince impérial est parrain d'une cloche donnée par l'Empereur et provenant de Sébastopol.

16. — Arrivée à Paris du **vice-roi d'Égypte** Ismaïl-Pacha.

30. — Arrivée du sultan de Turquie Abd-ul-Aziz.

Juillet.

1er. — Distribution des récompenses de l'Exposition universelle. Rapport lu par Rouher. Discours de l'Empereur.

2. — L'Empereur, par suite de la **mort de Maximilien,** prend le deuil pour trente jours.

11. — Banquet offert à Jules Favre par le Barreau de Paris à l'occasion de son élection à l'Académie. — Départ du sultan de Turquie.

13. — L'Empereur envoie à Rouher la grand-croix de la Légion d'honneur en diamants.

15. — Condamnation de Bérézowski par la cour d'assises de la Seine aux travaux forcés à perpétuité.

20. — Arrivée à Paris **du roi et de la reine de Portugal.**

24. — A minuit et demi, à la prison de Clichy, **mise en liberté des détenus pour dettes.**

30. — Grande revue passée par l'Empereur au bois de Boulogne en présence du roi de Portugal.

Août.

2. — Arrivée à Paris **du roi de Suède** Charles XV.

4. — L'Empereur reçoit aux Tuileries les **commissaires étrangers délégués à l'Exposition.**

8. — Départ de l'Empereur pour le camp de Châlons.

13. — L'Impératrice préside la distribution des prix aux élèves de la maison d'Écouen.

24. — Retour de l'Empereur à Paris.

Septembre.

1er. — Réception par l'Empereur aux Tuileries de la reine de Wurtemberg — des 700 **instituteurs communaux délégués par leurs collègues** des départements.

7. — Départ de l'Empereur, de l'Impératrice et du prince impérial pour Biarritz.

Octobre.

14. — Funérailles d'Achille Fould, ancien ministre des finances, au Père-Lachaise.

24. — Arrivée à Paris **de l'empereur d'Autriche,** François-Joseph.

25. — Le conseil municipal de Paris vote un crédit de 10,000 francs pour procurer l'entrée gratuite du Palais de l'Exposition universelle à tous les élèves des écoles d'adultes et communales du département de la Seine.

27. — Au Palais de l'Industrie, sous la présidence de l'Impératrice, distribution des récompenses accordées par la **Société de protection des apprentis et des enfants des manufactures.**

28. — Banquet à l'Hôtel-de-Ville en l'honneur de l'empereur d'Autriche. Napoléon III porte un toast à François-Joseph, qui répond.

31. — Clôture de l'Exposition universelle.

Novembre.

4. — Départ de l'empereur d'Autriche.
13. — M. Pinard est nommé **ministre de l'intérieur**; M. Magne, ministre des finances.
18. — Ouverture de la session législative.

Décembre.

5. — Au Corps législatif, M. Rouher déclare que *jamais* la France ne souffrira que l'Italie s'empare de Rome.
7. — Inauguration du monument élevé à Méry au cimetière Montmartre.
10. — Incendie du théâtre de Belleville.
19. — Visite du prince impérial au collège Louis-Napoléon à Compiègne.
24. — Premier bal masqué à l'Opéra. — **Condamnation de Verlière, Naquet et Chouteau** à quinze mois d'emprisonnement et 500 francs d'amende; — d'Accolas, Hayot et Godichet à un an d'emprisonnement et 500 francs d'amende; — d'Adel, Las, Gorand, Meilli, Genouille et Hermann à trois mois d'emprisonnement et 500 francs d'amende. Ils étaient prévenus « d'affiliation à une société secrète, manœuvres à l'intérieur dans le but de troubler la paix publique ou d'exciter à la haine et au mépris du gouvernement ».

Monuments et Fondations.

Achèvement de l'**asile Sainte-Anne**. — Construction des **docks de l'administration militaire**, boulevard Latour-Maubourg. — Restauration des **tombeaux de Saint-Denis — du château de Saint-Germain (installation du Musée). — Fouilles de la cour du Louvre.**

Victorien Sardou achète, pour les placer à sa campagne de Marly, les sphinx qui se trouvaient dans l'avenue de l'isthme de Suez à l'Exposition.

Érection d'un monument à Léon Gozlan au cimetière Montmartre.

Commencement de la construction du **boulevard Arago.**

Entrées à la **Morgue** en 1867 : 744.

La vie de la rue.

Fermeture du **Café des Aveugles.**

Ouverture du **Théâtre Lafayette**, rue Lafayette.

Arène athlétique, rue Le Peletier, 31.

Mlle Cornélie, ex-tragédienne du Théâtre-Français, déclame du Corneille et du Racine à l'Eldorado.

Émilie Van der Mœrch, la fée aux oiseaux.

M. Portais, le cuisinier magnétiseur. — Le dentiste **Sallot**, dit **Pilate**, dit **Casque-de-Fer**. — **Le zouave Jacob.**

Le **Mulet mécanique** au Cirque d'Hiver.

Un industriel met en vente des photographies d'**Alexandre Dumas père** et de **Miss Addah Menken**, dans des poses variées.

La Scie de l'année : Distribution d'innombrables petits carrés de papier jaune sur lesquels on lit : **As-tu vu Godineau?**

Beaux-Arts.

Salon de 1867 : *Portrait de Manet*, par Fautin Latour. — *Feuilles d'automne*, par Hébert. — *Vue de l'Escaut à Anvers*, par Jongkind. — *Épisode de la Saint-Barthélemy*, par Isabey. — *L'Ora del Pianto*, par Ulmann. — *Mourons au bord de la mer*, par Rosa Bonheur. — *L'Ordonnance*, par Meissonier. — *La Vanneuse*, par Feyen-Perrin. — *Le Douar*, par Gustave Guillaumet. — *Sœur aînée*, par Bouguereau. — *La Moisson*, par Jules Breton. — *Maison de campagne*, par Français. — *Marché d'esclaves*, par Gérôme. — *Un Néophyte*, par Cavelier. — *Vainqueur du combat de coqs*, par Falguière. — *Pêcheur napolitain*, par Carpeaux.

Exposition des tableaux d'Hippolyte Bellangé au Palais des beaux-arts.

Exposition des tableaux d'Ingres.

Les pianistes Antonine et Henri Perry.



BIZET.
Compositeur
(1838-1875.)



FOULD.
Homme politique
(1800-1867.)



BAZAINE.
Maréchal (1811-1888.)



COROT.
Peintre (1796-1875.)



Mlle UGALDE.
Actrice (Née en 1824.)



MATHIEU MEUSNIER.
Peintre
(1824-1896.)

La vie littéraire.

Taine : *Notes de Thomas Graindorge sur Paris.* — **Paul de Saint-Victor** : *Hommes et Dieux.* — **F. Mistral** : *Calendaou.* — **Louis Veuillot** : *les Odeurs de Paris.* — **Jules Claretie** : *les Derniers Montagnards.* — **Octave Feuillet** : *M. de Camors.* — **X...** : *le Péché de Madeleine.* — **Émile Zola** : *Thérèse Raquin.* — **A. Assollant** : *Aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran.*

Paris-Guide (par une réunion de littérateurs et d'artistes, sous la direction littéraire de Louis Ulbach et la direction artistique de Philippe Burty).

Fondation de *la Rue* (par Jules Vallès).

Le théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 7 mars. *Galilée*, drame en 3 actes, en vers, par Ponsard. — 29 avril. *Les Roses jaunes*, comédie en 1 acte, en vers, par Alphonse Karr. — 20 juin. Reprise d'*Hernani* (grand succès). — 10 novembre. **Début de Kime** dans le rôle de Mercier de *l'Honneur et l'Argent*. — 18 décembre. *Madame Desroches*, comédie en 4 actes, par Léon Laya (chute).

Opéra. — 11 mars. *Don Carlos*, opéra en 5 actes, paroles de Méry et Dulocle, musique de Verdi. — 21 octobre. *La Fiancée de Corinthe*, opéra en 1 acte, paroles de Dulocle, musique de Duprato.

Opéra-Comique. — 23 novembre. *Robinson Crusoé*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Cormon et Crémieux, musique d'Offenbach.

Théâtre-Lyrique. — 8 février. *Sardanapale*, opéra en 3 actes, paroles d'Henri Becque, musique de Victorin Joncières. — 27 avril. *Roméo et Juliette*, opéra en 5 actes, paroles de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Gounod. — 26 décembre. *La Jolie Fille de Perth*, opéra-comique en 4 actes, paroles de Saint-Georges et Jules Adenis, musique de Bizet (chute).

Vaudeville. — 19 décembre. *Le Frère aîné*, comédie en 1 acte, en prose, par Alphonse Daudet et E. Lépine.

Gymnase. — 16 mai. *Les Idées de Mme Aubray*, comédie en 4 actes, par A. Dumas fils. — 23 juillet. *La Cravate blanche*, comédie, 1 acte en vers, par Edmond Gondinet (succès).

Variétés. — 12 avril. *La Grande-Duchesse de Gerolstein*, opérette en 3 actes, paroles de Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach (grand succès).

Palais-Royal. — 28 juillet. *La Grammaire*, vaudeville en 1 acte, par Labiche et A. Jolly (Alphonse Leveaux).

Bouffes-Parisiens. — 26 janvier. **Début de Cora Pearl** dans le rôle de Cupidon, d'*Orphée aux Enfers* (succès d'estime).

Folies-Dramatiques. — 12 octobre. *L'Œil crevé*, opérette en 3 actes, paroles et musique d'Hervé (succès). — **Moreau-Sainti** remplace Harel comme **directeur.**

Théâtre Saint-Germain (Cluny). — 1er septembre. **Larochelle prend la direction** du théâtre Saint-Germain et lui donne le nom de théâtre Cluny. — 31 décembre. *Les Sceptiques*, comédie en 3 actes, par Félicien Mallefille.

Les morts de l'année.

Mlle Georges Weymer, dite **Mlle Georges**, ancienne actrice du Théâtre-Français (11 janvier). — Le peintre **Ingres** (14 janvier). — Le peintre **Louis Boulanger** (mars). — **Alfred Delvau** (mai). — **Félix Mornand**, littérateur (16 juin). — Le médecin **Jean Civiale** (juin). — Le chimiste **Pelouze** (juin). — Le médecin **Trousseau** (juin). — **Lambert Thiboust**, auteur dramatique (9 juillet). — Le médecin **Velpeau** (août). — Le docteur **Véron**, ancien directeur du *Constitutionnel* (septembre). — **Achille Fould**, ancien ministre des finances (12 octobre). — Le sculpteur **Seurre** (octobre). — L'ingénieur **Perdonnet** (octobre). — Le bibliographe **J.-C. Brunet** (novembre). — Le peintre **Théodore Rousseau** (22 décembre). — Le naturaliste **Flourens** (décembre). — L'architecte **Hittorff.**

LA PREMIÈRE COMMUNION DU PRINCE IMPÉRIAL.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

1868

Il fait bien froid pour commencer l'année : la foule accourt sur le Pont-Neuf et stationne transie devant le thermomètre de l'ingénieur Chevalier, qui s'obstine à marquer dix degrés au-dessous de zéro, malgré la tiédeur des nombreuses haleines qui l'entourent. La Seine est prise, même dans le grand bras; de nombreux et hardis curieux la traversent en face du Louvre, et les patineurs s'en donnent à cœur joie. Des marchands viennent s'asseoir au milieu du fleuve glacé et vendent à boire aux engourdis qui veulent se réchauffer. Depuis le grand hiver de 1848 on n'avait vu pareille chose, et cela dure au moins trois semaines.


ROSSINI SUR SON LIT DE MORT.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Mais voici le dégel. Il va même faire un instant trop chaud dans le quartier du Panthéon, car, dans la nuit du 21 au 22 janvier, l'immense dépôt d'omnibus et de fourrages de



PERCEMENT DE LA RUE SOUFFLOT EN 1868.

D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

la rue d'Ulm a subitement flambé. Tout n'est pas détruit; en effet, quatre jours après, le feu se rallume au même endroit et anéantit le reste, faute d'eau dans le réservoir du Panthéon, complètement épuisé par le précédent sinistre.

Il y a grand tapage au quartier Latin dans la soirée du 18 février. Messieurs les étudiants « font du chahut » parce que « l'infâme gouvernement » ne veut pas laisser jouer *Ruy Blas* à l'Odéon. D'où consciencieuses collisions entre les manifestants et les sergents de ville; échange de horions de part et d'autre, et mise au poste des plus tapageurs. La raison de l'interdiction de *Ruy Blas* réside assurément dans certaines tirades qui ne sont pas du goût de ceux qui sont au pouvoir, notamment celle-ci :

Bon appétit, messieurs!
O ministres intègres!
Conseillers vertueux! voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison!

On ne sait pourquoi, en 1868, la promenade du bœuf gras se fait avec plus de pompe que de coutume. Il y avait quatre bœufs, et je me souviens que le plus gros pesait 1.355 kilos, et qu'il s'appelait, ô joyeuse ironie, *Mignon!* Mais les rigueurs de la saison étaient toujours âpres. Longchamp se ressentit de la température : « Un froid de loup, un vent de chien et beaucoup de fiacres, voilà Longchamp. Le faubourg Saint-Honoré battait la semelle, le faubourg Saint-Germain soufflait dans ses doigts. » Cette année-là, Sainte-Beuve offre ses traditionnelles agapes du vendredi saint chez le restaurateur Magny, de la rue Mazet, que l'excellence de sa cave avait rendu célèbre. Au sujet de cet exploit culinaire, le redoutable Veuillot s'empresse de tomber à bras raccourcis sur le critique des *Lundis*, qu'il appelle : *la vivandière de la libre pensée*. Des feuilles opposées, *le Figaro* entre autres, donnent la réplique avec plus ou moins de sel et de vivacité.

Chez les grands de ce monde, tout doit être événement gros d'importance; aussi n'est-il point permis de ne pas s'y intéresser. C'est le 1er juin 1868 que le prince impérial fait sa première communion. Aussitôt l'on sait que c'est l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, qui l'y a préparé, que c'est l'archevêque de Paris qui lui donnera la communion (il a composé pour la circonstance les paroles d'un

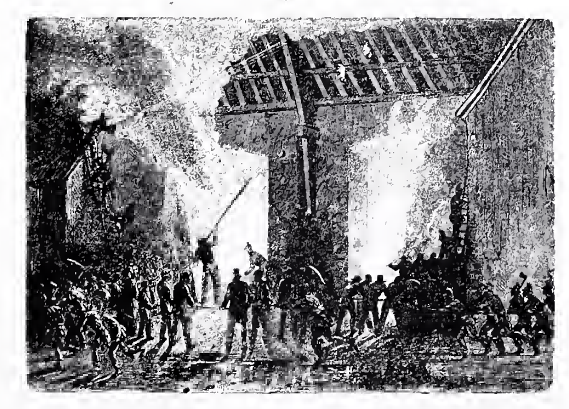
VUE DE LA SEINE PENDANT L'HIVER

D'après un croquis de 1868. — (Collection Charles Simond.)

cantique que Faure chantera); enfin, que la cérémonie aura lieu dans la chapelle des Tuileries. Le lendemain il n'est bruit que de la mort d'un haut personnage : *Néro*, le chien de l'Empereur, vient d'expirer à la suite d'un embarras gastrique, et, comme tout mort qui se respecte, Néro est en voie de passer à la postérité.

Le grand succès du Salon de peinture est pour le tableau de Gérôme représentant la *Mort du maréchal Ney;* il n'empêche pas cependant le *Chevreuil aux écoutes* de Courbet, le *Printemps* de Daubigny et la *Source* de Breton d'être fort admirés. Puis il y a grande rumeur dans la mode. Nos élégantes commencent à abandonner la crinoline pour retourner aux paniers du siècle passé. Du côté des hommes surgit un événement non moins grave : c'est l'apparition, au barreau, de moustaches, que, jusque-là, l'usage avait interdites aux avocats, mais qu'autorise, dès lors, leur situation dans la garde mobile, nouvellement créée. Pendant ce temps-là, le parti de l'opposition continue à faire des siennes et grandit en audace. A la distribution des prix du concours général de la Sorbonne, où préside le prince impérial, assisté de S. E. M. Duruy, un élève de cinquième, le fils du général Cavaignac, refuse, à l'appel de son nom, de monter sur l'estrade pour recevoir son prix des mains de la jeune Altesse C'était bien son droit, car son père avait été arrêté au Deux-Décembre. De là grand tumulte et scandale où dominent de nombreux coups de sifflets à l'adresse du gouvernement.

L'opinion publique est décidément très montée contre le régime impérial, dont l'impopularité croît de jour en jour. Déjà *la Lan-*



INCENDIE DE LA GLACIÈRE DU BOIS DE BOULOGNE.

(D'après un dessin de 1868. — Bibliothèque nationale.)

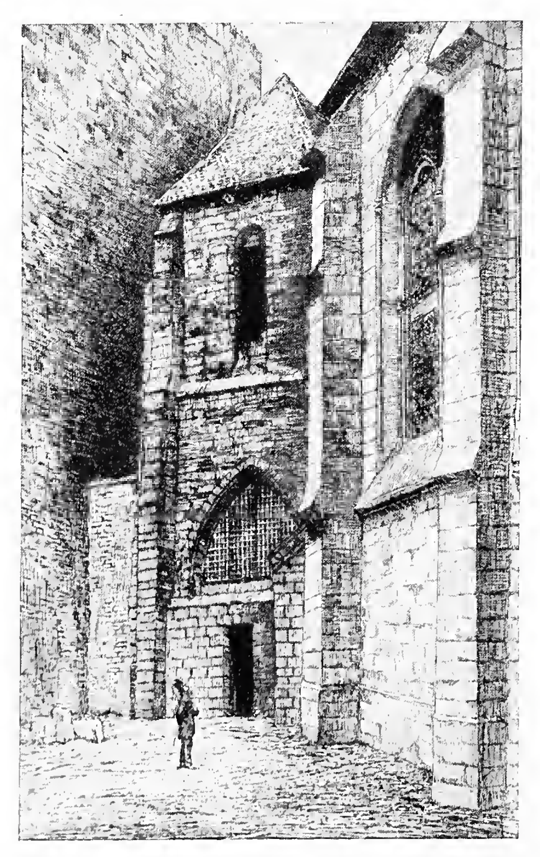
terne de Henri Rochefort a fait son œuvre. L'auteur de ce pamphlet hebdomadaire a saisi corps à corps l'Empereur et son entourage. La publicité de *la Lanterne* est énorme. D'abord stupéfaits, Napoléon III et ses conseillers ordonnent la saisie du nº 3. Condamné à dix mille francs d'amende et treize mois de prison, Rochefort se réfugie en Belgique. En même temps, circulent, plus que jamais, entre toutes les mains, *les Châtiments* de Victor Hugo. Eugène Ténot écrit ses deux volumes sur le *Coup d'État* du 2 décembre, et Louis Ulbach publie *la Cloche*.

L'élection de Jules Grévy comme député dans le Jura, et comme bâtonnier de l'ordre des avocats est un échec personnel pour l'Empereur.

Le jour de la fête des Morts est marqué, au cimetière Montmartre, par une manifestation politique des plus significatives. On prononce des discours sur la tombe de Baudin, victime du coup d'Etat en 1851. Des journalistes ouvrent une souscription pour lui élever un monument et publient des articles agressifs contre le gouvernement. Ils sont poursuivis en correctionnelle. L'un d'eux, Delescluze, a pour défenseur un jeune avocat jusqu'alors inconnu Léon Gambetta, qui remporte un immense succès oratoire. C'était la condamnation de l'Empire. Un homme nouveau sortait de la foule. Un journal imprime ces lignes significatives : « Gambetta, retenez ce nom, il veut dire demain. »



RUE DES GOBELINS, Nº 19.
Maison de saint Louis. 1868.
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)



COLLÈGE DE BEAUVAIS. (EXTÉRIEUR DE LA SACRISTIE.)
D'après une eau-forte de MARTIAL. — (Collection G. Olive.)

Mais, en 1868, Paris n'en continue pas moins de s'embellir et de se transformer. Le percement de la rue Monge et de la rue de Rennes s'accomplit. La décoration de la place Clichy s'achève par la statue du maréchal Moncey, duc de Conegliano.

Entre temps, de nouvelles pièces entretiennent la vogue au théâtre, notamment : *Le Premier Jour de bonheur* à l'Opéra-Comique : *Hamlet*, d'Ambroise Thomas, à l'Opéra; *les Sceptiques*, de Félicien Mallefille, et *les Inutiles*, de Victor Cadol, au petit théâtre de Cluny.

Enfin, l'année 1868 s'achève comme elle a commencé, c'est-à-dire par une forte baisse au thermomètre de l'ingénieur Chevalier, tandis que le ciel de la politique reste terne et couvert : c'est décidément fini de rire pour l'Empire.

Charles SELLIER.

LE NOUVEAU PARIS. — DÉMOLITIONS POUR L'OUVERTURE DE LA RUE RÉAUMUR.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

LES ÉCHOS DE PARIS



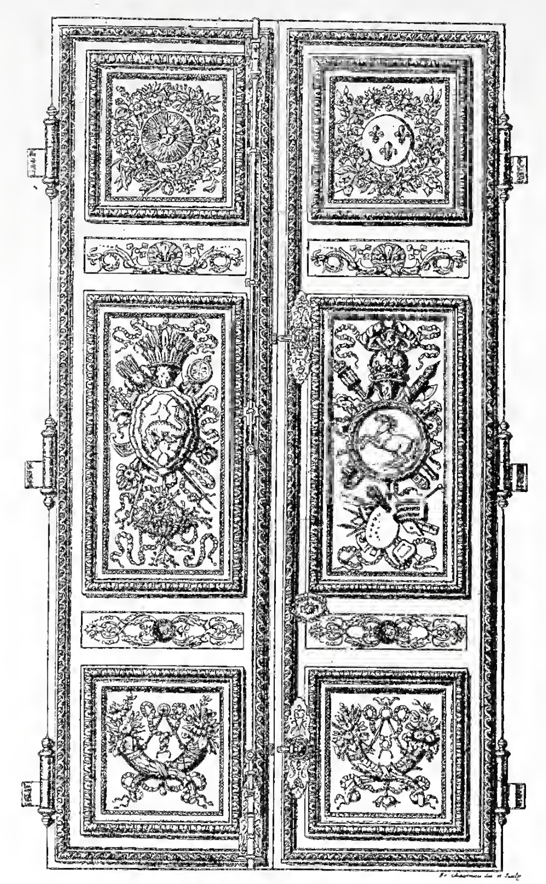
PIERRE-LUC-CHARLES CICÉRI, PEINTRE DÉCORATEUR, DÉCÉDÉ LE 21 AOUT.
(D'après une photographie de M. Nadar.)

Les nouveaux Théâtres.

Ils sont quatre en tout!
Les Menus-Plaisirs!
Le théâtre Saint-Germain!!
Les Délassements-Comiques!!!
Les Nouveautés!!!!

Je les cite par rang de taille. Les Menus-Plaisirs — probablement ainsi nommés parce que le spectateur y prend des plaisirs menus, menus — seront bientôt un théâtre à femmes, jupons courts et gais couplets.

La salle est gentille, avec sa galerie verte sur fond rouge, ses avant-scènes rappelant celles de défunt le Grand Théâtre Parisien; sa seconde galerie, coupant le fond en hauteur et lui donnant l'air d'un jeu de construction; son lustre léger et coquet; son plafond bleu de ciel très étoilé orné de nuages si blanchâtres qu'on dirait des œufs à la neige. Seulement, ce plafond écrase les spectateurs des secondes de face et leur interdit d'être tambours-majors. On dirait qu'un ressort invisible vient de l'abaisser, et qu'à un moment donné il remontera pour laisser voir troisièmes et paradis. Le foyer est propre et relativement luxueux. Comme directeur, j'y trouve M. Gaspari, autocrate brusque, mais intelligent. Comme principaux acteurs mâles : Paul Ginet, homme à tirades, qui fait des gammes dans sa loge et



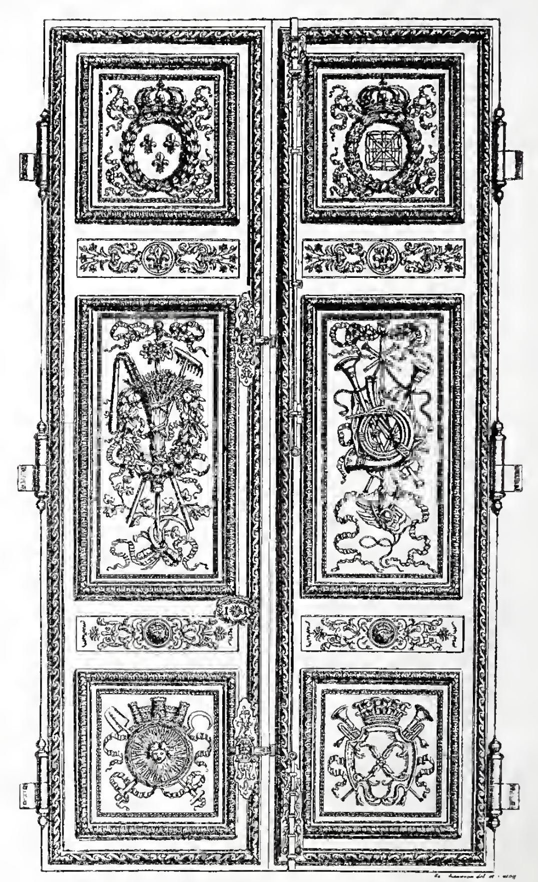
PORTE DANS LE GRAND APPARTEMENT DES TUILERIES.
COMPOSITION DE J. BERAIN.

D'après une gravure de l'époque. — (Collection de l'*Art*.)

comme pour prouver que la jeunesse n'est point morte. Quelques femmes en bonnet et en robe d'indienne essayent en vain de ressusciter les grisettes. Hélas! elles parlent argot, et Mimi parlait *cœur!* Elles fument la pipe et vocifèrent le répertoire de Thérèsa; Musette humait une cigarette en chantant du Béranger! Passons sur ces vieux souvenirs. Le foyer des artistes du théâtre Saint-Germain m'a rappelé la salle de police d'une commune de trois mille âmes. Je n'y ai vu que le directeur, M. Larochelle, comédien instruit, qui a fait ses classes et commencé par l'Odéon avant d'aller à Grenelle ou Montparnasse. On joue dans son théâtre les vieux vaudevilles du répertoire. C'est convenable, rien de plus. De temps à autre une réputation parisienne y donne des représentations. En ce moment, le tour est à Mlle Scriwaneck, autrement dit « Déjazet », artiste de mérite qui délaissa souvent Paris pour la province, et se priva ainsi de briller au premier rang.

Dieu! l'adorable bonbonnière! c'est un bijou microscopique! Vestibule, façade, salle, tout est bien proportionné, tout est luxueux! On devine qu'il s'agit du théâtre des Nouveautés. Comme le phénix, il renaît de ses cendres plus frais et plus joli que jamais.

L'entrée des artistes est dans le passage, à



PORTE DANS LE GRAND APPARTEMENT DES TUILERIES.
COMPOSITION DE J. BERAIN.

D'après une gravure de l'époque. — (Collection de l'*Art*.)

abuse parfois de sa remarquable érudition; Leriche, grand faiseur de calembours, qui raconte merveilleusement l'histoire du célèbre *Poireau*, et irait au diable pour se procurer un costume drôle; le vieux Leroy, comédien d'expérience et laruette amusant.

Lors de l'ouverture des Menus-Plaisirs, on y voit briller Laura Milla, soubrette piquante qui adore les bijoux et fait des mots pour les journalistes aux abois. Mlle Milla est une de nos actrices voyageuses; à peine débute-t-elle dans un théâtre que, crac! elle s'envole vers un autre. Heureusement que son départ a laissé à M. Gaspari deux consolations suffisantes : Mlle Cavallié, talent poissard et allures viriles; Mme Gaspari, charmante femme, bonne à voir, bonne à entendre, portant élégamment le travesti.

Ne pas oublier la Mencken n° 2 : miss Love, écuyère américaine, née en Alsace, et dont le nom de théâtre signifie : « J'aime. »

L'omnibus de Montrouge passe devant la porte. Profitons-en pour aller au théâtre Saint-Germain.

Celui-ci est tout en profondeur. Au surplus, simple et ordinaire. On se croirait dans un hôtel garni du Quartier Latin. Le public est un composé des rues Mouffetard et de Rambuteau. Par-ci, par-là, quelques étudiants aux cheveux trop longs regardent impérieusement autour d'eux,

EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — PERCEMENT DE LA RUE DE RENNES.
VUE PRISE DE LA RUE DU VIEUX-COLOMBIER.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

gauche, entre le crémier et le fruitier. J'ai frappé au premier étage, croyant entrer au foyer : une respectable dame m'a demandé si je voulais une cuisinière ou un frotteur! C'était un bureau de placement! Le foyer n'existe pas : les acteurs s'habillent à l'entresol, et comme le théâtre est au second, ils attendent leur entrée sur l'escalier.

De marche en marche, on y verra le régisseur et acteur Jules Vizentini, Roger-Bontemps, connu de tout Paris artiste, et qui créa le fameux égoutier de *Léonard*; M. Bosquette, compère amusant; Mme Eudoxie Laurent (en vedette sur l'affiche), joyeuse comédienne, qui dit le couplet en vraie femme de vaudevilliste. Ce n'est pas tout : il y a d'autres artistes dont les noms importent peu, mais qui trouvent le moyen de tenir tous ensemble sur la scène, grâce à l'intelligence de la directrice, Mme Albine de l'Est, femme de cœur, ayant payé intégralement tout son petit personnel, alors que son théâtre n'était plus que ruines et fumée.

Seigneur! que viens-je de faire? J'ai cité les Nouveautés avant les Délassements-Comiques! C'est la faute de ces derniers. Quelle diable d'idée d'aller se nicher sur ce boulevard du Prince-Eugène, où l'on n'a pas l'habitude de chercher des distractions! Et puis, sont-ce bien là les Délassements-Comiques?

Sous ce nom, j'avais connu une aimable petite scène où l'on applaudissait ces deux charmants comédiens qui avaient nom Taigny; puis un foyer étincelant d'humeur et d'esprit, où



LE CAPORAL THIBAULT, DES POMPIERS DE PARIS,
DÉCORÉ POUR SA CONDUITE
DANS L'INCENDIE DE LA RUE SAINT-ANTOINE.
D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque nationale.)

les échos de la rue de Provence racontaient à tout Paris les bons mots de Mürger, de Lambert Thiboust, d'A. Royer, d'H. Cogniard, d'Edmond About, d'A. Wolff, les canevas de Flan les couplets de Blum, les dessins de S. Lagier, la mise en scène de Sari, l'insouciance et le sans-façon bohême des derniers représentants de la gaieté parisienne. Au lieu de tout cela, je retrouve un théâtre de pensionnat, où les passades se font symétriquement, où les pièces sont indignes même du théâtre Saint-Pierre, où les actrices n'ont pas plus d'entrain que des institutrices hors d'âge jouant pudiquement une farce du Palais-Royal.

A. VIZENTINI.



MORT D'ASTYANAX.
Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture. — Tableau de BLANCHART.
(École des Beaux-Arts.)

« La Lanterne ».

Le banquier Bischoffsheim donnait, en l'honneur du départ d'Hortense Schneider pour une tournée en province, un grand dîner auquel il nous avait invités, Villemessant et moi, et où nous nous rencontrâmes avec Girardin, Sardou et plusieurs célébrités du théâtre et du journalisme.

On y parla de la prochaine apparition de *la Lanterne* et, nous adressant à l'expérience de Girardin, nous lui demandâmes conseil sur le prix auquel il pensait qu'il fallait mettre le numéro. Il nous répondit sans hésiter :

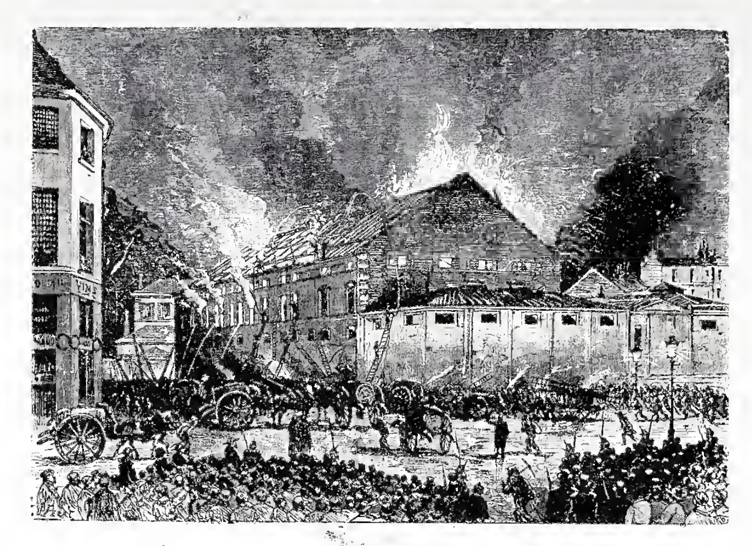
— Faites payer votre brochure non pas dix, non pas vingt, mais cinquante centimes. Et voici pourquoi : M. Rochefort s'est certainement créé au *Figaro* une clientèle qui le suivra là où il ira. Supposons qu'elle se monte à quatre ou cinq mille lecteurs. A cinquante centimes, sa publication pourra vivre. A dix ou même à vingt centimes, elle n'arrivera pas à couvrir ses frais, et non seulement vous n'aurez pas fait une bonne affaire, ce qui ne serait rien, mais vous aurez assuré au gouvernement un éclatant triomphe en montrant l'impuissance d'un de ses ennemis les plus déclarés. L'événement a prouvé que ce raisonnement était faux ; mais il était péremptoire, et Villemessant s'y rangea sans discussion. Tout ce que j'eus grand'peine à obtenir, c'est qu'au lieu de cinquante centimes, le numéro se vendrait quarante — au cas où il se vendrait. Mais je considérais ce prix comme tellement exorbitant que je me demandais avec désespoir où je trouverais jamais une couche de lecteurs capables de



LE SALON DE MADAME LA PRINCESSE MATHILDE.

D'après un lavis de Renoult-Chesneau.

Augier. Comte Nigra. Jules de Goncourt. Flaubert. Hébert. Maurice Richard. Cabanel. Ed. de Goncourt. Ernest Chesneau. Nieuwerkerke. Mérimée. Gérôme.
Carpeaux. Prince de Metternich. Th. Gautier. C. Doucet. Benedetti. O. Feuillet.
Dumas fils. Sainte-Beuve. Princesse de Metternich.
Princesse Mathilde.



INCENDIE DES ÉCURIES DE LA COMPAGNIE GÉNÉRALE DES OMNIBUS, RUE D'ULM.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

verser une pareille somme pour un quart d'heure de prose signée de mon nom.

J'écrivis mon premier numéro sous les plus fâcheux pronostics, gêné par cette pensée obsédante que le public n'en aurait certainement pas pour ses quarante centimes, et ce fut la mort dans l'âme que je portai mon manuscrit à l'imprimerie Dubuisson, installée rue Coq-Héron, 5, et où se composait déjà *le Figaro*.

Quand on m'en donna les épreuves à corriger, ce fut un effondrement; Albert Wolff était dans la salle où je les relisais.

Je les lui passai en lui disant :

— Parcourez-moi ces feuillets et ne me cachez rien. Personnellement, je trouve ça incohérent, sans esprit, sans enchaînement entre les alinéas. C'est une de mes chroniques, simplement plus longue et plus mal faite que les autres. Je crois que je vais piquer une tête. Wolff lut et me rendit le paquet avec ces mots :

— Je ne dis pas que ce soit mauvais, mais c'est certainement ce que vous avez fait de moins bon.

Défiant comme je l'étais, il ne m'en fallait pas plus pour me faire jeter le manche après la cognée. Je fis irruption dans le cabinet de Dubuisson, homme calme et peu porté à l'enthousiasme, à qui je fis cette déclaration :

— Je viens de relire ce premier numéro. C'est au-dessous de tout, de mon avis aussi bien que de celui d'Albert Wolff. En somme, il n'y a rien de fait. Je verrai plus tard à trouver mieux, mais, vous comprenez, je tiens à ne pas sombrer dans le ridicule. Il est impossible que *la Lanterne* paraisse demain.

— Mais, me fit observer mon imprimeur, nous ne pouvons plus reculer maintenant. Il est onze heures du soir; tout est prêt pour la mise en vente demain matin. Ce qui serait ridicule, ce serait de ne pas paraître du tout.

— Et à combien tirez-vous? lui demandai-je, dans un état d'agitation extraordinaire.

— A quinze mille, me répondit cet homme imperturbable.

— Comment! à quinze mille! m'écriai-je; mais c'est de la folie! Il va vous en rester plus de dix mille numéros sur les bras! Il fallait tirer à quatre mille, et encore!

— Mais, pas du tout, conclut Dubuisson. Le public est très surexcité; je suis sûr que nous vendrons les quinze mille.

Je partis, écrasé par la honte, et je rentrai chez moi

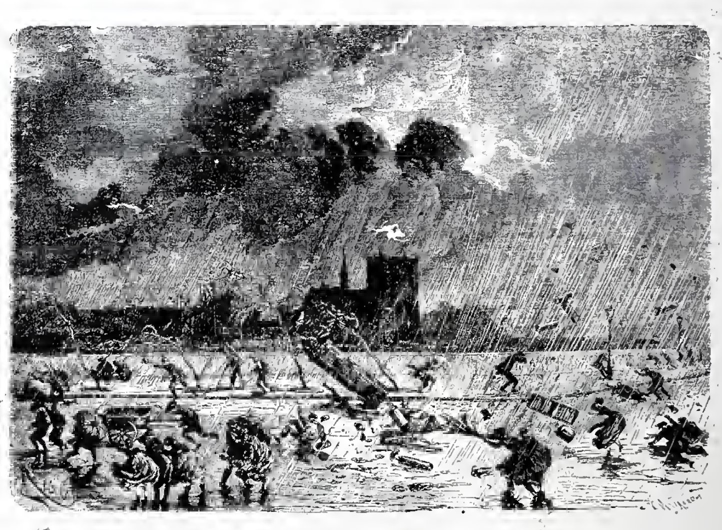
Comme un soldat qui revient sans murmure
Poser à son chevet un vain reste d'armure,
Et s'endort vainqueur ou vaincu.

H. DE ROCHEFORT.

(*Les aventures de ma vie.*)

Les coulisses du Corps législatif.

M. Rouher est, sans contredit, l'un des orateurs qui excitent le plus l'attention du Corps législatif, et nous ne saurions nier l'autorité de sa parole. Sa faconde a quelque chose de dominateur, son élocution subjugue, l'universalité de ses aptitudes étonne, et quand l'ex-avocat de Riom ne convainc pas, il intéresse. Je l'ai vu souvent réfuter, séance



L'OURAGAN DU 8 MARS, A PARIS.
Aspect du quai au coin du pont Saint-Michel.
D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

tenante et sans préparation, les arguments les plus spécieux. Malgré les côtés fougueux, emportés et même violents de son éloquence, il s'écarte rarement et reste toujours esclave de ce procédé que je signalais plus haut. Grâce à lui, le tribun « tonitruant » ne perd point de vue les chefs d'accusation dirigés contre ses théories et marche droit au but, évitant les digressions qui affaiblissent les plaidoyers et se souciant plus du fond que de la forme de sa harangue.

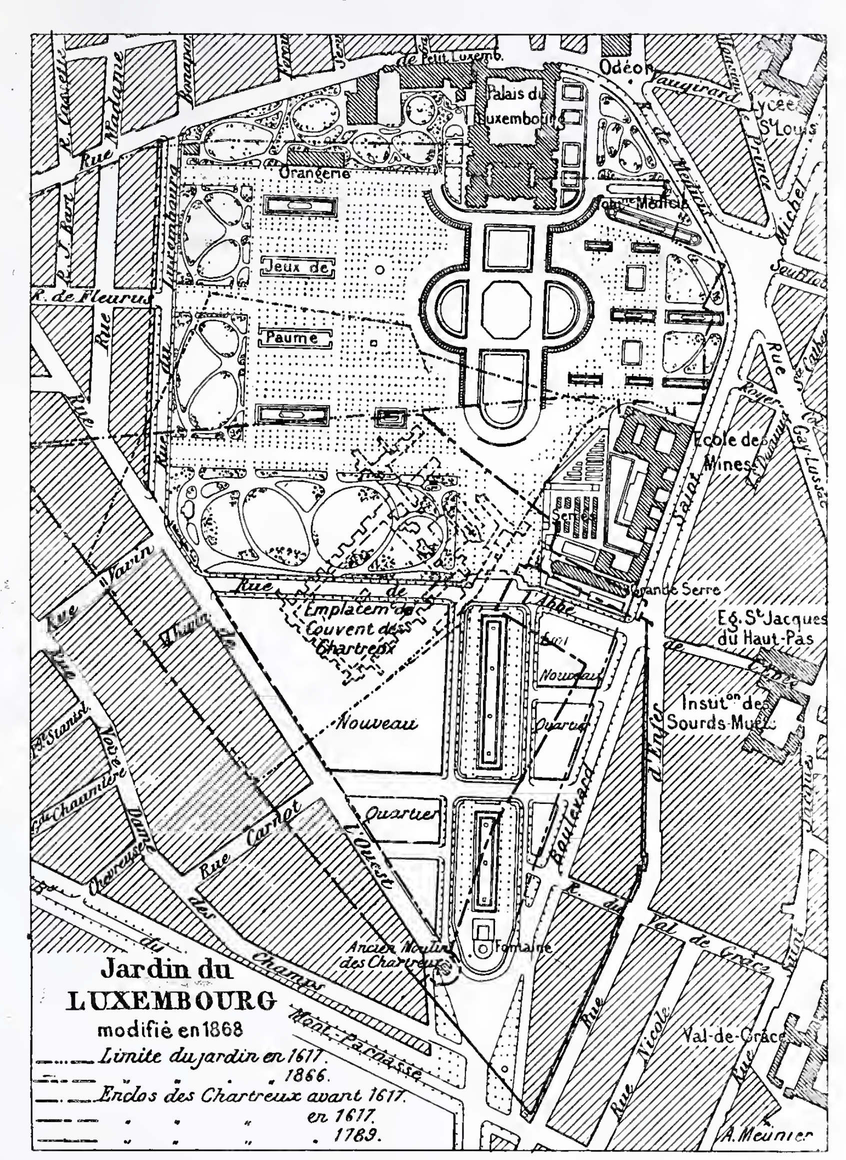
M. Rouher a contre lui un organe défectueux et une plastique un peu épaisse. Le manque d'exercice et le travail assis ont développé son embonpoint au point que sa marche en est alourdie..... Un peu plus, il serait obèse. Quant à sa voix, elle est puissante, — trop puissante, selon un député, qui, un jour, disait dans la salle des Pas-Perdus :

— M. le ministre d'Etat est encore plus entendu qu'écouté.

M. Rouher n'est pas sobre de gestes à la tribune. Le mouvement qu'il semble affectionner dans les phases orageuses de ses campagnes consiste à étendre les deux bras en avant; ses doigts se replient sur la paume de sa main, à l'exception de ses deux index qu'il braque sur l'ennemi. On dirait un voyageur attaqué qui braque des pistolets sur les malfaiteurs qui en veulent à sa bourse.

M. Rouher n'aime point le faste et vit très modestement, si modestement que les mauvaises langues le disent non moins économe qu'économiste. De fait, sa mise est toujours fort simple. Il porte des souliers décolletés, s'habille en noir, et rien dans ses allures ne laisse supposer qu'il est le premier dignitaire de l'Empire, après l'Empereur. Il arrive au Corps législatif en voiture. Son valet de pied l'accompagne jusqu'à l'entrée de l'amphithéâtre et lui remet son énorme serviette en chagrin..... La dimension de ce sac de cuir qui crève de notes, de documents et de dossiers ne doit surprendre personne..... Songez qu'il contient tous les ministères.

A. Marx.



PLAN DRESSÉ PAR A. MEUNIER.

D'après les documents de l'époque. — (Collection Charles Simond.)

La femme ténor.

Mademoiselle Méla, s'il vous plaît? demandai-je au concierge du n° 15 de la rue du Colisée.

— Au quatrième, à gauche, me répondit un Limousin à l'organe discordant.

Je gravis les deux cents marches et, arrivé sur le seuil de la porte désignée, j'eus un moment d'hésitation.

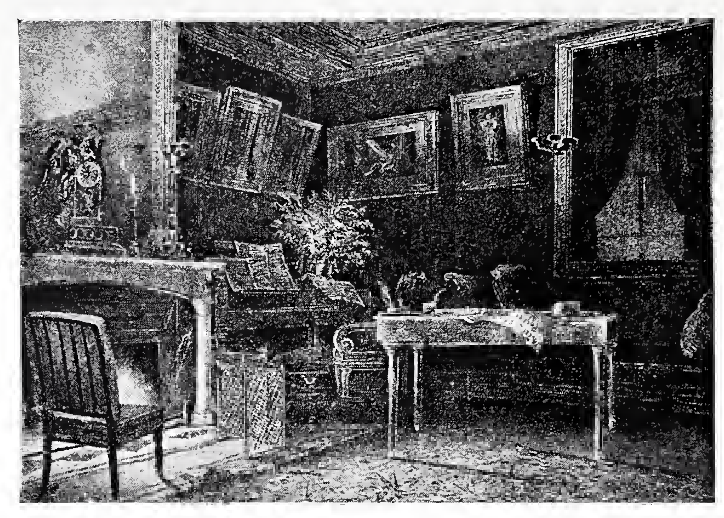
Mon oreille percevait les sons d'un piano accompagnant de ses accords un chant masculin.

Je pensai à une mystification, car j'avais reconnu l'air de *la Calomnie* du *Barbier*. ...

M'avait-on envoyé chez Obin de l'Opéra ?

Je sonnai, résolu d'aller jusqu'au bout.

Une femme sur le retour, mais belle encore, vint m'ouvrir.....



CABINET DE TRAVAIL D'AUBER.

D'après une gravure du temps — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Son visage trahissait son origine italienne. avec ses grands yeux noirs, son teint mat, son nez busqué et ses dents éblouissantes. on l'eût prise pour un modèle de Léopold Robert. C'était la mère. Puis vint un homme au corps puissant, à la physionomie franche.

— *Io sono il padre*. fit-il.

— *Dove sta la sua figliuola?*

— *Intrate, signor autore.*

Je ne me le fis pas dire deux fois et je pénétrai dans un petit salon modestement meublé.

La femme ténor, assise devant le clavier, déchiffrait une partition. Elle se leva et je jugeai que sa taille dépasse la moyenne. Les cheveux courts, rejetés derrière les oreilles, donnent à sa jolie tête une expression cavalière qui ne lui messied point, et le feu de ses yeux, petits et vifs, est mitigé par l'abaissement périodique des paupières qu'on remarque chez les myopes.

Tout, dans le reste de sa figure, dit l'énergie, la volonté et le courage.

Son père me conta que, dès sa plus tendre enfance, elle manifesta des goûts très prononcés pour les mâles distractions. Les armes, les chevaux, la gymnastique la captivaient, à quatre ans, plus que les poupées et les balles élastiques..... Que de fois on fut forcé, à l'heure de la leçon de chant, de lui arracher des mains un petit fusil qu'elle avait acheté avec ses économies!.....

A. MARX.

Le vélocipède

DEMANDEZ! demandez la manière de s'en servir! 150 francs les petits, 200 francs les moyens, 300 francs les trois-roues. Le vélocipède devient un article de commerce fort débité sur la place. Il a ses fabricants, ses ouvriers, ses vendeurs et sa notice donnant les moyens d'apprendre à s'en servir en quelques heures.

De ladite notice, éditée par Eugène Benon, du passage Jouffroy, il ressort que le nouveau véhicule date de 1808 et s'appela « draisienne », du nom de Draize ou Dreuze, qui le vulgarisa en 1830.

Longtemps incompris, le véhicule sexagénaire a reparu sous un nom plus heureux: il « charme en ce moment tous les Parisiens et se répand de jour en jour au dehors ».

Il joint l'utile à l'agréable, dit encore la notice, comme le chocolat Debauve et Gallais.



M. AUBER, MEMBRE DE L'INSTITUT,
DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.
(D'après une photographie de M. CARJAT.)



CHARLES PAUL DE KOCK.
D'après une caricature de Benjamin. — (Collection R. Deberdt.)

Buffon ne l'a-t-il pas dit, devinant le vélocipède :

« L'homme sait diriger ses actions, concerter ses opérations, mesurer ses mouvements, vaincre la force par l'esprit et la *vitesse*. »

Une jolie naïveté de ce livret-prospectus :

« On arrive avant quelqu'un parce qu'on est allé plus vite. »

Ailleurs, une phrase de haut goût et de grand style :

« L'appareil est en même temps une puissance et un frein. »

Renaudin.

L'homme à la clarinette.

Voici son procédé : Il s'arrête devant un café plein de monde et fait mine de porter à ses lèvres le bec d'une énorme clarinette. Les consommateurs épouvantés se hâtent de lui jeter quelque monnaie pour éviter l'harmonie.

Notre homme n'insiste point, ramasse ses sous, salue et s'en va recommencer ailleurs le même manège.

C'est Commerson qui, dans le temps, a éventé son truc.

Un jour que le rédacteur en chef du *Tintamarre* était assis devant un café, l'homme arrive et embouche son formidable instrument.

Personne ne souffle mot.

L'homme décontenancé ôte sa clarinette de ses lèvres, la regarde, la démonte, la frotte sur sa manche, l'embouche de nouveau..... On ne dit rien encore.

Enfin, l'homme, voyant qu'on est parfaitement décidé à l'écouter, salue et dit :

— Messieurs, je voudrais vous épargner le supplice de m'entendre...... Veuillez faire ma recette et je me retire.

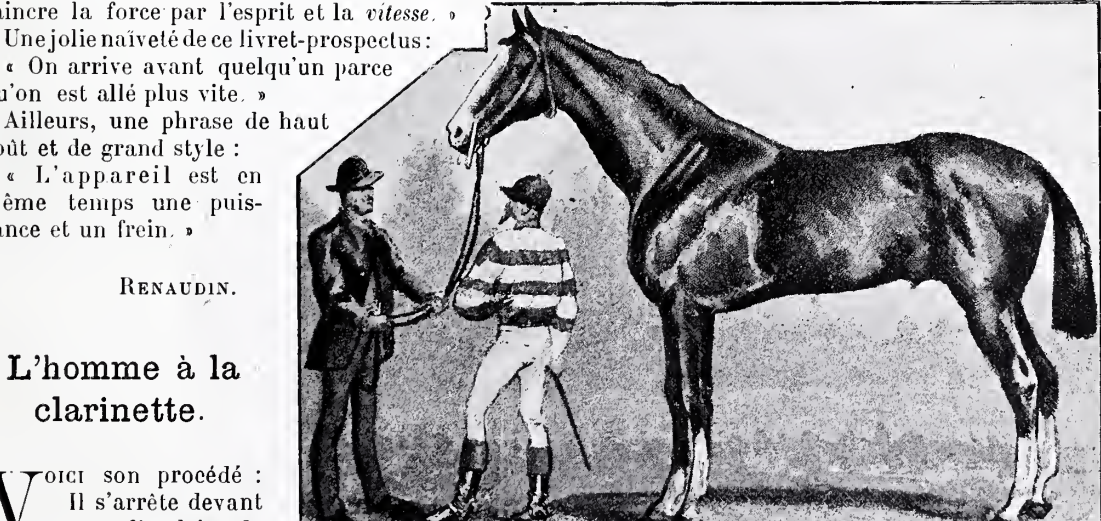
— Nullement, lui répond Commerson; moi, j'aime beaucoup la clarinette et je tiens à en avoir pour mon argent.

— Mais, monsieur... balbutie le pauvre homme embarrassé.

— Ah çà!..... vous en jouez donc bien mal?..... réplique Commerson.

— Je ne sais pas, fit l'homme, je n'ai jamais essayé!

E. Frébault.



THE EARL, GAGNANT DU GRAND PRIX DE 1868.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection *Auteuil-Longchamps*.)

Les cris de Paris.

Quel bruit assourdissant vient frapper mon oreille !
Quel tapage, bon Dieu, quand Paris se réveille !
D'abord, c'est l'Auvergnat, dont j'entends la clameur
Se répandant au loin : *Voilà le retameur !*
Puis vient son compagnon, criant à perdre haleine :
Faites raccommoder robinets et fontaine !
Un autre, sur un ton qu'il cherche à varier,
Pousse, les yeux en l'air, son cri de *Vitrier !*
Tout cela me plaît fort... Si vous voulez m'en croire,
Nous allons en citer quelques-uns pour mémoire.
Quoique n'atteignant pas au même diapason,
Ils nous charment toujours, annonçant la saison
Qu'en son cours régulier le temps fait reparaître.
Pour combien n'est-ce pas le plus sûr chronomètre !
Et quand, tremblants, transis, nous soufflons dans nos doigts,
Faites-nous, disent-ils, un grand feu sous les toits !
Ecoutez cet augure affublé d'une hotte,
Il annonce tout haut : *Du bon poussier de motte !*
Et cette bonne vieille au coin du carrefour,
S'enrouant à crier : *Poires cuites au four !*
Voyez-vous les bambins entourant la marchande
Et convoitant de l'œil une part si friande ?...
Voici le repasseur hurlant : *Couteaux !... Ciseaux !...*
Une autre : *Du mouron pour les petits oiseaux !*
Ce dernier, qui fend l'air d'une voix forte et rauque,
Vient nous offrir des œufs : *A la coque ! à la coque !*
On voit poindre plus loin le grand opérateur.
Il tond les chiens frisés dont il est la frayeur,
Voici la poissonnière, et si fraîche et si vive
Avec son éventaire : *Il arrive !... il arrive !...*
Quelle fraîcheur, voyez !... Aussitôt les chalands
S'empressent d'acheter et soles et merlans.
Mais voici du printemps la brise parfumée ;
Tout renaît... tout sourit !... la nature embaumée
Commence à nous offrir ses plus vertes primeurs...
Aussi quelle gaîté !... quelle folle rumeur ! ..
Ecoutez ce Normand, bien connu des concierges :
Des pois verts au boisseau !... Grosses bottes d'asperges !...
Il marche à pas comptés en poussant son brancard,
Puis sa voix s'affaiblit et se perd à l'écart.
Vous subissez encore une autre roucoulade :
Navets, les bons navets !... Artichauts et salades !...
Il s'échappe dans l'air un autre cri plus doux :
C'est la montmorency !... la livre à quatre sous !...
Il passe une voiture : *A la fraise, à la fraise !...*
Tout près vous entendez : *Au choix !... tout est à treize !...*
Mais je crains d'abuser de votre attention.
Si je m'arrête ici, c'est par discrétion.
Dépeindre tous ces cris serait acte arbitraire ;
A ce point qui voudrait se montrer téméraire ?
Pourtant qui ne connaît le *marchand de ballons !*
Peaux de lapins, ferraille, habits neufs, vieux galons !...
Du garçon de café le *Boum* épouvantable
Et du restaurateur le *Voilà* formidable !...
Sans oublier : *Prenez, Mesdames, du plaisir !*
Et les petits gâteaux : *Messieurs, venez choisir !...*
Le marchand de cerneaux, la robuste écaillère,
Puis, au milieu des fleurs, la jeune bouquetière :
Fleurissez vos amours !... A cet appel charmant
Qui pourrait résister ? J'approche hardiment
Et je choisis soudain, parmi ces fleurs nouvelles,
Celles qui m'ont paru de toutes les plus belles...
A tous les assistants mon cœur veut les offrir ;
Comme elles puissions-nous voir nos ans refleurir !

J.-B. Rozier.



LA MODE EN 1868.
(D'après une gravure du *Bon ton* de 1868.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1868

Janvier.

5. — **Distribution** au palais des Tuileries **des récompenses de** l'Exposition universelle de 1867 décernées **aux exposants des classes de l'agriculture et de l'horticulture,** et des autres classes pour lesquelles les opérations du jury devaient, aux termes du règlement, se prolonger pendant toute la durée de l'Exposition.

7. — La Seine est couverte d'une épaisse couche de glace.

26. — Premier numéro de *l'Éclipse.*

29. — Ouverture au Corps législatif de la discussion du **projet de loi relatif à la presse.**

Février.

4. — Le *Moniteur* publie la **loi sur le recrutement de l'armée** et **l'organisation de la garde nationale mobile.**

13. — L'Empereur visite les quarante-deux maisons qu'il a fait construire pour les ouvriers, avenue Daumesnil. (Il en fit don peu de temps après à la Société immobilière des ouvriers.)

27. — L'entrée de **Sainte-Pélagie** est refusée, faute de place, à Gilbert-Martin, gérant du journal *le Philosophe,* qui venait purger une condamnation.

Mars.

6. — Vote par le Corps législatif de **l'amendement Guilloutet** (mur de la vie privée).

9. — **Vote** par le Corps législatif **de la loi sur la presse,** par 242 voix contre une (celle de Berryer).

12. — Ouverture de la discussion du **projet de loi sur les réunions publiques.**

16. — **Le prince Lucien Bonaparte** reçoit le chapeau de cardinal.

20. — **Procès de l'Association internationale des Travailleurs,** Sa dissolution est prononcée par le tribunal correctionnel de la Seine.

Avril.

3. — Décret réorganisant l'administration de **l'Observatoire.**

13. — Pose de la première pierre de la **nouvelle église de Rambouillet.**

14. — Départ du prince impérial pour un voyage à Cherbourg et à Brest.

15. — **Ascension scientifique** faite **au Conservatoire des Arts et Métiers,** à 3 h. 45 de l'après-midi, par Flammarion et Godard.

Mai.

7. — **Le prince impérial fait sa première communion** dans la chapelle des Tuileries.

10. — Départ de l'Empereur et de l'Impératrice pour Orléans.

11. — **Promulgation de la nouvelle loi relative à la presse.**

13 — Célébration au palais des Tuileries du **mariage du prince Achille Murat** avec la princesse Salomé Dadiani de Mingrélie.

14. — Visite du prince impérial à l'École polytechnique.

20. — Rapport à l'Empereur (expériences faites) sur les avantages du **tusil chassepot.**

21. — Visite du prince impérial à l'École de Saint-Cyr.

27 — **Bagarre au quartier latin.** L'étudiant Budin est conduit au poste « par les cheveux ».

28. — **Inauguration de l'église Saint-Augustin.**

31. — **Courses de vélocipèdes** à Saint-Cloud.

Juin.

1er. — Publication du **premier numéro de** *la Lanterne* **de Rochefort.**

6. — **Loi relative aux réunions publiques** (doivent être précédées d'une déclaration signée par sept personnes domiciliées dans la commune où elles doivent avoir lieu, et jouissant des droits civils et politiques; ne peuvent être tenues que dans un local clos et couvert).



EDM. ADAM
Homme politique
(1810-1877.)



MARÉCHAL MAC MAHON.
(1808-1893.)



Mgr DE SÉGUR.
(1820-1881.)



CHANZY.
Général 1823-1883.)



Mgr FREPPEL.
(1827-1891.)



LAMARTINE.
Poète (1790-1869.)

17. — La **première réunion** publique non autorisée a lieu dans la salle du Wauxhall.

18. — Le *Moniteur* publie un rapport du préfet de la Seine sur la **situation financière de Paris.**

24. — Départ de l'Empereur pour le camp de Châlons.

Juillet.

5 — **Premier numéro** du *Gaulois* (fondé par Henry de Pène et Edmond Tarbé).

10. — **Incendie dans les sous-sols des Halles** Deux pompiers sont tués. Les pertes atteignent 60,000 francs.

19. — Départ de l'Empereur pour Plombières

22. — Une commission spéciale est instituée pour poursuivre les études relatives à la **question de l'étalon monétaire.**

28. — **Clôture de la session de 1868.**

29. — Lullier se rend dans les bureaux du *Pays* et soufflette Paul de Cassagnac.

Août.

1er. — **Mariage d'Adelina Patti avec le marquis de Caux,** chambellan de l'Empereur.

8. — **Le numéro 11 de** *la Lanterne* **est saisi.** Rochefort part pour la Belgique.

9 — **Incendie rue Saint-Antoine,** 133. Le caporal des pompiers Thibault opère dix sauvetages.

10. — **Distribution des prix du Concours général** sous la présidence du prince impérial. **L'élève Cavaignac** refuse de recevoir son prix.

11. — **Condamnation de Jules Claretie** à 1,000 francs d'amende pour un article publié dans *le Figaro* contre M. Pastoureau, ancien préfet du Var (affaire Martin Bidauré).

13. — Expériences au Raincy du **nouveau chemin de fer du Raincy à Montfermeil.**

14. — **Condamnation de Rochefort,** directeur gérant de *la Lanterne,* à 1,000 francs d'amende et un an de prison « pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement ». (Le 28 août, nouvelle condamnation, distincte de la première, à 10,000 francs d'amende et treize mois d'emprisonnement.)

15. — **Distribution des médailles du Salon.** — Paul de Cassagnac est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

18. — **Rupture de la digue de Neuilly-sur-Seine.**

24 — Premier numéro de *la Lanterne de Boquillon.*

Septembre.

3. — **Inauguration** par l'archevêque de Paris **de la crypte des Martyrs** (ouverte dans l'ancien jardin du couvent des Carmes, traversé par la rue de Rennes), à la mémoire des prêtres massacrés en septembre 1792.

17. — Premier numéro du *Diable à quatre* (la meilleure imitation qu'on ait faite de *la Lanterne*).

Octobre

1er. — Les anciennes **pièces divisionnaires d'argent** de 2 francs, de 1 franc, de 50 et 20 centimes cessent d'avoir cours.

7. — Dans la nuit du 7 au 8, **météore visible à Paris.**

12. — Exécution au concert Pasdeloup de divers morceaux des *Maîtres chanteurs,* de Wagner.

18. — Retour de l'Empereur, de l'Impératrice et du prince impérial à Saint-Cloud.

21. — Le camelot Joseph Rossignol est condamné à vingt jours de prison pour distribution de *la Lanterne.*

Novembre.

2. — **La tombe du représentant Baudin,** tué le 3 décembre 1851, est **retrouvée** au cimetière Montmartre. Manifestation républicaine. Une souscription

est ouverte dans les bureaux de *l'Avenir national* et du *Réveil* pour élever un monument.

13. — Procès dit de la souscription Baudin. Delescluze, rédacteur du *Réveil*, est condamné à six mois de prison et 2,000 francs d'amende; Challemel-Lacour, rédacteur en chef de *la Revue politique*, et Peyrat, rédacteur en chef de *l'Avenir national*, à 2,000 francs d'amende; Gaillard père, à 500 francs d'amende; Gaillard fils, à 500 francs d'amende et un mois de prison; Peyrouton, à 150 francs d'amende et un mois de prison. — Énorme retentissement du **plaidoyer de Gambetta.**

28. — Procès de la souscription Baudin. Condamnation d'Hébrard, gérant du *Temps*; de Weiss, gérant du *Journal de Paris*, à 1,000 francs d'amende. Nouvelles condamnations contre Delescluze et Peyrat.

Décembre.

3. — Manifestation de curieux sous la surveillance de la police. Une soixantaine d'arrestations.

18. — M. de la Valette est nommé ministre des affaires étrangères, — **M. de Forcade la Roquette, ministre de l'intérieur.**

29. — Arrêté préfectoral autorisant à Paris la **constatation des naissances à domicile.**

Monuments et Fondations.

Achèvement de **l'église Saint-Augustin.** — Restauration de **l'église Saint-Laurent.** — Restauration du **Palais de Justice.** — Aménagement d'une **nouvelle salle** (la grande salle de lecture) **à la Bibliothèque nationale.**

Démolition de la **maison du diacre Pâris,** rue des Bourgnignons.

Établissement d'un **nouveau chemin de fer du Raincy à Montfermeil.**

Percement de la **rue de l'Impératrice.**

Expérience d'éclairage (6 janvier) **sur la place de l'Hôtel-de-Ville,** par MM. Tessié du Mothay et Marchal (combustion complète du gaz d'éclairage par l'oxygène). Cette expérience donne d'excellents résultats.

Fondation de la **Société française de gravure.**

Fondation du **Dîner des Trop-Serrés** au Palais-Royal, chez Janodet.

La vie de la rue.

Démolition du **cabaret de la Grande-Californie,** rue Poinsot.

Fermeture du **Théâtre** des **Folies-Saint-Antoine.**

Ouverture du **Panorama de l'Isthme de Suez** (avenue de l'Impératrice).

Musée de cire (passage de l'Opéra).

Réouverture du **Casino Cadet** (octobre). Orchestre dirigé par Auguste Mey.

Engagement de **Judic à l'Eldorado** (1er septembre).

Paule Minck au Wauxhall.

L'Homme à la clarinette.

La **manie des vélocipèdes** commence à sévir.

Les **cheveux jaunes** commencent à être à la mode.

Jouets de l'année: Jouet à treize sous représentant **Rochefort** frappant sur un timbre et tenant sa lanterne à la main.

Beaux-Arts.

Salon de 1868. — (Le critique d'art Castagnary l'appelle *le Salon des Jeunes.*) — *Le Sahara*, par Gustave Guillaumet. — *La Femme couchée*, par Jules Lefebvre. — *Portrait de femme*, par Henri Regnault. — *Souvenir de la Meurthe*, par Harpignies. — *Pas de gavotte*, par Viger. — *Exécution du maréchal Ney*, par Gérôme. — *Un Matin à Ville-d'Avray — le Soir*, par Corot. — *La Lecture de la Bible*, par Gustave Brion. — *Mendiant faisant l'aumône*, par Courbet. — *Arabes attaquant une lionne*, par Fromentin. — *Les Joueurs de trictrac*, par Roybet. — *La Halle*, par Detaille. — *Portrait de Zola*, par Manet. — *Tarcinus, martyr chrétien*, par Falguière.

Deux **tableaux de Courbet** (*Mendiant* et *Tête de femme*) sont exposés à l'Exposition libre des beaux-arts, boulevard des Italiens.



H. DE ROCHEFORT-LUÇAY.
Publiciste
(Né le 29 juillet 1830.)



DE FORCADE LA ROQUETTE.
Homme d'État
(1820-1874.)



DORIAN.
Homme politique
(1814-1873.)



TARDIEU.
Littérateur (1805-1868.)



ERNEST PICARD.
Homme politique
(1827-1870.)



DOM PEDRO II.
Empereur du Brésil
(1825-1891.)

Vente (1er juin) de la **collection d'objets d'art de M. Van der Helle de Perdekerchoff.**

Election de Barye à l'Académie des beaux-arts.

La femme ténor (Mlle Mèla).

La vie littéraire.

Renan : *Questions contemporaines.* — **Prévost-Paradol :** *La Trame nouvelle.* — *Mémoires* **du comte d'Alton-Shée.** — **Mme Edgar Quinet:** *Mémoires d'exil.* — **Erckmann-Chatrian:** *Histoire d'un paysan.* — **E. Laboulaye :** *Le Prince Caniche.* **George Sand :** *Cadio.* — **E. About :** *Les Mariages de province.* — **Charles Yriarte :** *Les Célébrités de la rue.* — **Gustave Droz :** *Le Cahier bleu de Mlle Cibot.* — **F. Coppée :** *Intimités.* — **E. Zola :** *La Honte — Madeleine Férat.* — **A. Daudet :** *Le Petit Chose.*

Théâtre (DÉBUTS ET PREMIÈRES).

Théâtre-Français. — 25 janvier. *Paul Forestier,* comédie, 4 actes en vers, par Émile Augier (succès). — 25 mars. *La Revanche d'Iris,* 1 acte en vers, par Paul Ferrier. — 2 mai. Représentation extraordinaire à l'occasion de l'installation, au foyer public, d'un buste d'Alfred de Musset. — 10 juin. **Début de Coquelin cadet** dans le rôle de Petit-Jean, des *Plaideurs.* — 22 octobre. **Reprise de Mercadet.** — 31 octobre. *Histoire ancienne,* comédie en 1 acte, par Edmond About et de Najac. — 14 décembre. **Début de Mlle Reichemberg** dans le rôle d'Agnès de *l'École des femmes.*

Opéra. — 9 mars. *Hamlet,* opéra en 5 actes, paroles de Carré et Jules Barbier, musique d'Ambroise Thomas. **Début de Mlle Nilsson** dans le rôle d'Ophélie.

Opéra-Comique. — 5 juin. **Début du ténor Barré** dans le rôle de Belamy, des *Dragons de Villars.* — 28 novembre. *Le Corricolo,* opéra-comique en 1 acte paroles de Labiche et Delacour, musique de Poise (chute).

Théâtre-Italien. — 28 mars. *Giovanna d'Arco,* opéra en 3 actes, paroles de Solera, musique de Verdi (chute).

Odéon. — 1er septembre. *Jeanne de Ligneris,* drame historique 5 actes, en vers, par Marc Bayeux (chute). — 5 novembre. *Le Drame de la rue de la Paix,* drame en 5 actes par A. Belot.

Gymnase. — 10 mars. *Les Grandes Demoiselles,* comédie en 1 acte, par E. Gondinet. — 23 août. *Fanny Lear,* comédie en 5 actes, par Meilhac et Halevy. — 11 novembre. *Le Monde où l'on s'amuse,* comédie en 1 acte, par Pailleron.

Variétés. — 6 octobre. *La Périchole,* opéra-bouffe en 2 actes, paroles de Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach.

Palais-Royal. — 6 mai. *Le Château à Toto,* opérette en 3 actes, par Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach. **Début d'Alphonsine.** — 30 décembre. *Le Carnaval d'un merle blanc,* folie de carnaval en 4 actes, par Chivot et Duru, musique de Ch. Lecocq (succès).

Théâtre-Cluny. — 23 septembre. *Les Inutiles,* comédie en 4 actes, par Edouard Cadol (grand succès).

Athénée, — 11 avril. *Fleur de thé,* opéra-bouffe en 3 actes, paroles de Chivot et Duru, musique de Ch. Lecocq (grand succès).

Les morts de l'année.

L'historien **Elias Regnault** (4 janvier). — Le pasteur **Athanase Coquerel** (10 janvier).— Le physicien **Léon Foucault** (février). — Le **vicomte de Cormenin** (mai). — **Jules Regnault, dit Jules de Prémaray,** littérateur (11 juin). — **Viennet,** auteur dramatique (juillet). — **Le comte Walewski,** ancien ministre (27 septembre). — **Havin,** directeur du *Siècle* (12 novembre). — **Rossini** (13 novembre). — **Berryer** (29 novembre). — (30 novembre. **Germain Delavigne**, auteur dramatique. — Le journaliste **Louis Serville, dit Desnoyers.** — **Empis,** auteur dramatique. — **Le comte de Rambuteau,** ancien préfet de la Seine.

RÉCEPTION PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON III DES MANDARINS ENVOYÉS PAR L'EMPEREUR DE CHINE.
D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

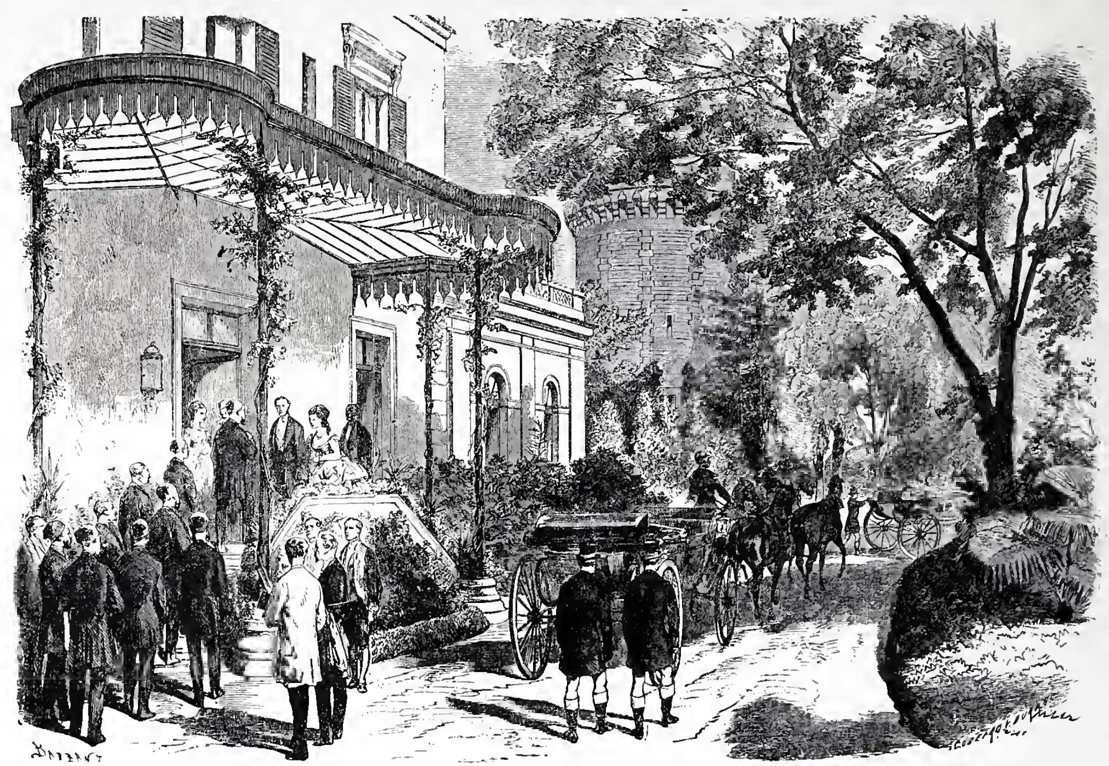
1869



LE MARÉCHAL NIEL.
D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Paris possède depuis quelques jours un roi et une reine en exil. La reine est S. M. Isabelle la Catholique, et le roi est son mari, François d'Assise, tous deux devenus les hôtes de la France à la suite de la révolution espagnole. Les réceptions de janvier se passent sans éclat, au milieu de l'indifférence générale. On constate avec humeur que les huîtres font défaut, et on souhaite, entre plaisants, que l'année puisse finir de même. M. de Forcade la Roquette a remplacé M. Pinard au ministère de l'intérieur. On se demande qui on mettra à la place de la Roquette. On nomme, dans ce même mois, les officiers de la garde mobile, cette armée de réserve que vient de créer le maréchal Niel et que quelques-uns appellent la garde impériale de l'orléanisme.

C'est aussi l'ouverture des Folies-Bergère, scène éclectique où, tout de suite, se porte le succès. Au Gymnase, on joue la première de *Séraphine*, de Victorien Sardou. Au Théâtre-Français, la première des *Faux Ménages*, d'Edouard Pailleron, obtient un succès bruyant et, à l'Odéon, la première du *Passant*, de François Coppée, enlève tous les



RÉCEPTION DU VICE-ROI D'ÉGYPTE ET DE SA SUITE A SAINT-CLOUD.
D'après une gravure de 1869. — (Bibliothèque nationale.)



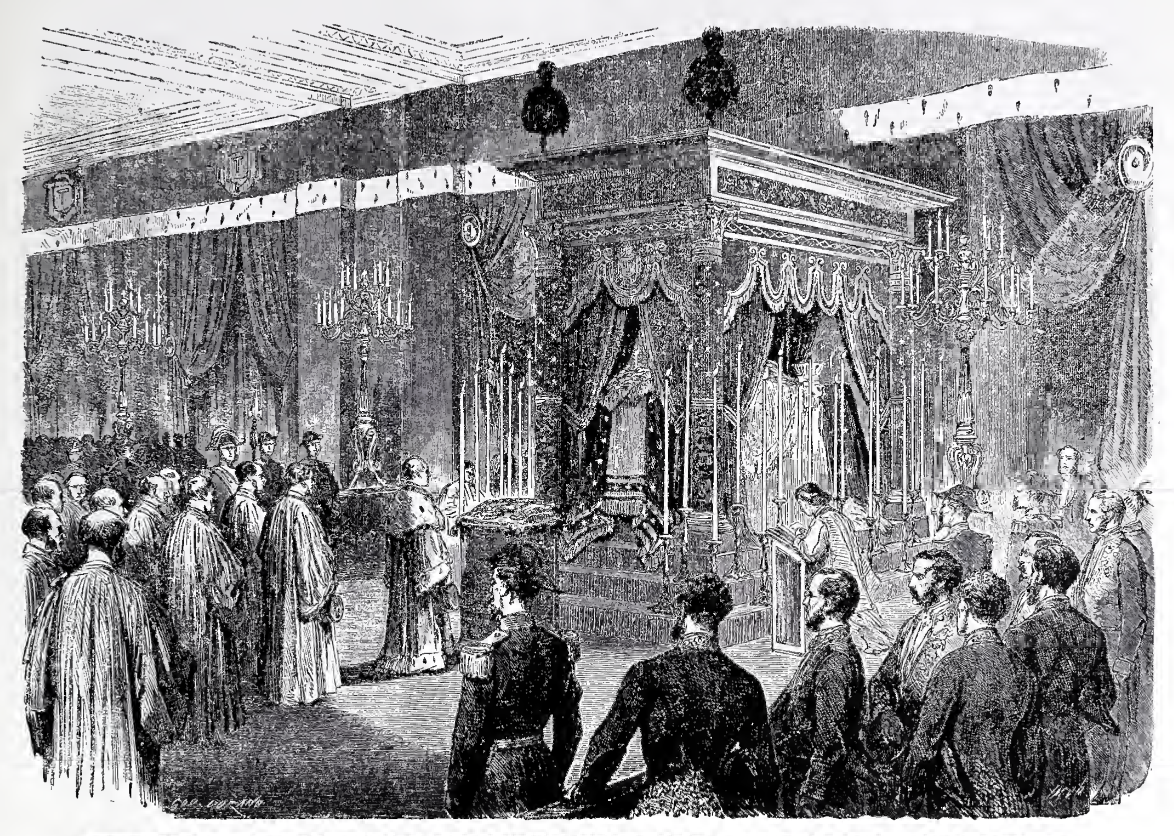
EMILE OLLIVIER.
D'après une caricature de l'epoque. — (Bibliothèque nationale.)

suffrages. Paris reçoit une ambassade chinoise, composée de quarante personnes. C'est la seconde qu'on voit venir en Europe depuis dix ans. Bien vite, l'Ambigu reprend *la Prise de Pékin*.

Le 15 janvier a lieu l'ouverture des Chambres, et, pour la première fois, les journalistes ont une tribune au Corps législatif. C'est la moindre des faveurs accordées à une presse qui est, à cette époque, accablée de communiqués, de poursuites judiciaires et de condamnations. A la Chambre et au Sénat, on discute sa liberté, qu'on trouve trop grande, malgré que cette liberté, disait *le Figaro* d'alors, soit bornée au nord par le capital, au sud par le timbre, à l'est par la police correctionnelle et à l'ouest par le ministère de l'intérieur.

Deux affaires tiennent Paris en haleine pendant quelques jours. Les agences de paris de courses sont poursuivies pour la première fois comme ayant tenu des loteries non autorisées. On veut rechercher la fraude et forcer les agences à une réglementation préalable; on veut prévenir leurs gains excessifs et les soumettre à une surveillance efficace.

Dans le courant de février, une femme de mœurs légères, nommée Belval, et plus connue sous le nom d'Anna de Narbonne, fait savoir à la police qu'un gentilhomme polo-



OBSÈQUES DU PRÉSIDENT DU SÉNAT TROPLONG. — LA CHAPELLE ARDENTE.
D'après une gravure de 1869. — (Bibliothèque nationale.)

nais, Kzidniakowski, est venu lui proposer 20.000 francs pour empoisonner, avec des bonbons préparés dans ce but, le duc Roger de Bauffremont. Un commissaire se rend chez la Belval, y trouve le Polonais et un complice nommé Masson, et procède à des fouilles et à un interrogatoire. Kzidniakowski avoue avoir eu l'intention de faire empoisonner le duc de Bauffremont. M. de Gonet, juge, est chargé d'instruire et, quelques jours après, rend un non-lieu. Le Polonais et son complice sont reconduits à la frontière.

Au Parlement, M. Haussmann est très attaqué, M. Thiers dit que ce préfet a lancé la France dans le tourbillon des grosses dépenses. Il a donné à Paris un budget de royaume, avec dette consolidée, dette flottante et déficit. Quantité de villes ont suivi l'exemple de Paris, les particuliers ont imité les villes.

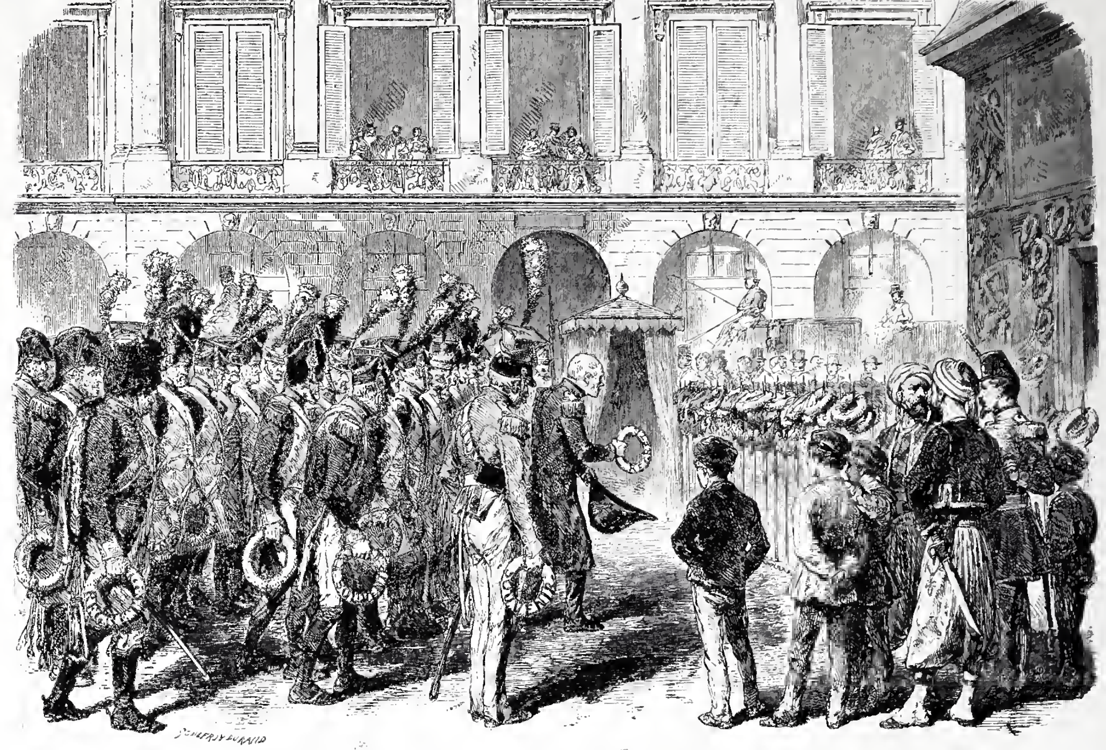
Le 2 mars meurt Lamartine, au bout de l'avenue d'Eylau, dans le chalet que la Ville de Paris avait mis à sa disposition. Dans la même nuit et à la même heure, M. Troplong, président du Sénat, meurt également. Le lendemain, c'est le tour de Berlioz, qui n'a même pas sa musique exécutée à ses obsèques.

Le 16 mars, la terrible explosion de la place de la Sorbonne consterne le quartier Latin et met en émoi la population parisienne.

Victorien Sardou fait jouer *Patrie* au milieu d'un enthousiasme indescriptible; et l'Académie reçoit et élit successivement Autran, Claude Bernard, d'Haussonville, de Champagny, Auguste Barbier.

Le 8 mai a lieu l'ouverture du Salon annuel. Foule immense, soixante et dix mille personnes envahissent les galeries, « aux parois desquelles on a pendu tout ce que le dieu des épinards a inspiré aux artistes modernes ».

Dans ce même mois on procède aux élections législatives, suivies bientôt de troubles dans Paris. Les procès de réunions publiques se multiplient. Des émeutes éclatent à Nantes, à Bordeaux, à Nice, et se répercutent dans la capitale. Au faubourg Montmartre et sur le boulevard, il y a des tentatives de barricades. Pendant trois jours, Paris est en effervescence. Les lois dites libérales de 1868 n'ont amené que des effets désastreux. La loi sur la presse a eu l'air de donner la liberté d'écrire, mais elle écarte de la polémique des journaux la discussion du pacte fondamental, elle maintient la prison, l'amende, la saisie, le cautionnement, le brevet d'imprimeur. La loi sur le droit de réunion laisse cette liberté à la merci d'un commissaire.



PÈLERINAGE ANNUEL DES SURVIVANTS DES JOURNÉES DE 1830.
ARRIVÉE AU PIED DE LA COLONNE DE JUILLET.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

A Cluny, on joue avec succès *les Inutiles*, de Cadol. A l'Opéra, on reprend *le Prophète* et *Guillaume Tell*. La fin juin voit disparaître le cabinet et avec lui le ministère d'Etat, qui est supprimé en la personne de M. Rouher.

Le 28 août tout Paris assiste aux obsèques du maréchal Niel, ministre de la guerre, aussitôt remplacé par le général Lebœuf, aide de camp de l'Empereur.

Le 28, dès la première heure, on constate qu'un acte de vandalisme stupide a été commis sur la façade du nouvel Opéra. Des taches d'encre recouvrent le groupe de la danse de Carpeaux. L'enquête pour découvrir le ou les coupables reste sans résultat.

Le mois de septembre est essentiellement tragique. On découvre à Pantin, au point du jour, le 21, sept cadavres enfouis dans un champ. Les recherches aboutissent à l'arrestation de l'assassin le 22, au Havre. Il se nomme Troppmann. Une enquête menée en Alsace, son pays, amène la découverte d'un huitième cadavre, celui de Kinck, mari et père des sept victimes trouvées à Pantin.

Dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, l'Hippodrome, situé entre la place d'Eylau et l'avenue Bugeaud, est détruit par un incendie.

L'Impératrice part pour l'isthme de Suez où elle va assister à l'inauguration du canal, qui aura lieu le 17 novembre.

Le 14 octobre meurt Sainte-Beuve.

Le 25, *le Figaro* annonce une crise ministérielle et donne, non sans une pointe de malice, la liste des personnages que l'Empereur a fait appeler successivement : MM. Buffet, Jules Favre et Raspail, Thiers, Prévost-Paradol et Siraudin le confiseur, Vermorel, Vallès, Flourens et Lissagaray. A bout de ressources, il a fait appeler aussi la rédaction de *l'Univers*, puis, découragé par les refus de tous, il a abdiqué et a proclamé Victor Hugo régent du royaume.

Cette plaisanterie vaut au *Figaro* un tirage de 200.000 exemplaires.

En décembre, les ministres démissionnent. M. Emile Ollivier prépare son cabinet, pendant que Me Lachaud essaye, en cour d'assises, de sauver la tête de Troppmann.

La trêve des confiseurs est moins calme qu'on ne l'avait cru. Paris s'agite. Il y a certainement quelque chose qui se prépare. Quoi? Nul ne le sait encore, mais tout le monde le pressent. On croit à la possibilité d'une guerre européenne. Qui la fera? Le sphinx va parler peut-être.

L. Sevin-Desplaces.

DÉCOUVERTE DANS LA PLAINE D'AUBERVILLIERS DES VICTIMES DE TROPPMANN.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS



DANTAN JEUNE.

Statuaire.

D'après un portrait de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

Les Effets de l'explosion du 16 mars

Tout Paris s'est porté à la place de la Sorbonne.

Je vais ici montrer le sinistre mieux que les personnes qui sont venues n'ont pu le voir sans doute, les abords de la maison étant défendus et l'entrée formellement interdite.

Je suis allé visiter l'endroit le plus affreusement désolé que l'on puisse voir..... Tout le rez-de-chaussée des deux *maisons n° 2 et n° 4*, occupé par les magasins de produits chimiques, est entièrement bouleversé, démoli, sauf la partie (planchéiée) qui fait angle sur la place et la rue de la Sorbonne.

On marche là dans des mares d'eau jaune, rougeâtre, à odeurs d'acides, — au milieu de plâtras, d'effets en lambeaux, entre de grosses pièces de bois qui soutiennent partout les poutres de fer disloquées, les cloisons ébranlées; — celles du rez-de-chaussée, qui formaient l'allée du n° 4, la séparant à droite du magasin d'emballage — à gauche du magasin de dépôt, — et dont on voit encore la base en pierre de taille, sont entièrement démolies.

Au magasin de dépôt, il n'y a plus vestige de plafond; celui du deuxième étage même est percé.

A gauche de la devanture, en entrant, le grand mur est lézardé; on voit à travers le jour qui vient de la boutique du marchand de vins. — Le plafond de la seconde boutique, — au delà de la première poutre de soutènement (car il n'y avait aucune cloison entre elles), présente de grands trous où restent seulement à nu des triangles et lames de fer et, au milieu, une cavité qui indique la poussée qu'il a reçue de bas en haut.

Là, au-dessus, était la concierge que l'on a emportée.

Cinq personnes étaient au bureau; deux plus près, au comptoir du magasin de détail : M. Jublin, qui a déclaré s'être retrouvé, après la secousse, au premier étage de la maison, — et M. Veyer qui couvert des essences des flacons qui se brisaient derrière lui et contre lesquels il était jeté, est sorti effaré, fou..... brûlant comme une torche..... — Enfin, M. Gaumier était plus près encore du funeste *magasin de dépôt*, à portée, au moment même, de voir et d'entendre ceux qui ne devaient plus parler, qu'on n'allait plus reconnaître.

C'est celui qui a échappé au plus grand danger et à l'obligeance duquel nous devons de nombreux et précieux détails que lui seul pouvait fournir.

Il s'est retrouvé entre les deux comptoirs du magasin de détail, où il avait été lancé par-dessus l'un d'eux, d'une distance de sept à huit mètres peut-être, et s'est sauvé au milieu d'un épouvantable fracas, sous un écroulement effroyable, du côté de la Sorbonne.

On le sait, MM. *Bal* et *Dautresne* étaient venus au magasin de dépôt, et comme si c'eût été là le rendez-vous fatal donné par leur mauvais génie pour cette mort terrible, M. *Fontaine fils* y arrivait.

Quant au malheureux *Rendu*, le lieu où il versait la redoutable poudre n'est que trop marqué : — le sol bitumé, reposant sur de fortes voûtes en pierre, s'est effondré dans les caves et présente sur ce point un trou de deux mètres de diamètre environ.

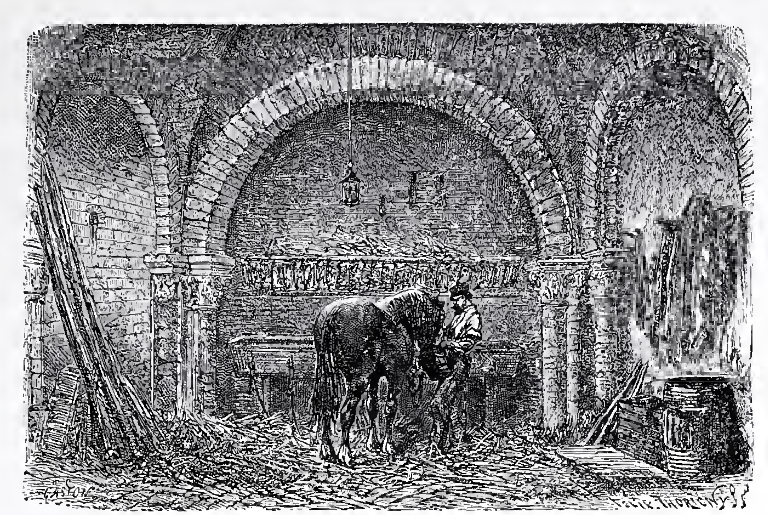
Mais cet effondrement n'est pas peut-être encore ce qui donne la plus effrayante idée de la puissance de cette explosion. Dans le coin de droite, au fond du magasin, le gros pilier qui soutient la maison a eu ses énormes pierres écartées; elles ont pivoté sur leur base : le gaz s'est fait jour entre elles à travers une ligne en zigzag présentant deux pouces d'écartement des blocs environ. On frémit à la pensée des ravages qu'aurait pu produire cette force, si elle eût été contenue; car le magasin était ouvert de tous côtés : sur la place, par sa devanture relativement peu résistante; dans le plafond, sur les autres magasins qui communiquaient entre eux, sans cloison, faisant le tour de la maison..... Produite dans les caves, cette explosion aurait fait sauter la place de la Sorbonne tout entière.

. . . .

En se retrouvant après le premier émoi, les employés de la maison avaient tâché de se compter. Mais plusieurs s'étaient dispersés déjà. Chacun tremblait pour ses camarades..... Le caissier, M. Bachimont, avait conservé assez de sang-froid pour sauver une vingtaine de mille francs qui se trouvaient dans la caisse (9,000 fr. en espèces et 11,000 fr. en papier). Seulement, dans ce terrible événement, l'émotion gagnant à

DÉMOLITIONS POUR LE PERCEMENT DE LA RUE DE RENNES.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

mesure qu'on se rendait compte du danger qu'on avait couru, il n'était pas bien sûr du lieu où il les avait déposés, au moment d'emmener sa mère qu'il trouvait saisie de frayeur sur les marches de la chapelle. Mais déjà ces valeurs étaient remises chez le commissaire. M. Fontaine avait d'abord couru, avec un de ses employés qui se trouvait près de lui, dans les bureaux, au secours de M. Veyer qui brûlait. Ce feu d'essences, ne pouvant s'éteindre, il fallait arracher les vêtements : c'est ce que l'on parvint à faire, non sans enlever quelques lambeaux de peau. Le malheureux fut emporté roulé dans une couverture, dans un état pourtant moins alarmant qu'on aurait pu le croire. Mais M. Fontaine était rentré aussitôt. Il avait déjà une idée fixe, une préoccupation unique.


PARIS QUI S'EN VA. — L'ANCIENNE ÉGLISE SAINT-AGNAN.
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

Dans son magasin, les voisins étaient accourus avec beaucoup de dévouement. Un de ses anciens employés, actuellement chez un de ses confrères du voisinage, enlevait devant l'incendie des matières précieuses, du chlorure d'or, du nitrate d'argent, des creusets de platine. Mais M. Fontaine était sur ses pas et ne le laissait pas faire :

« Mon fils! mon fils! Avez-vous vu mon fils? » demanda-t-il.

Il passa de là au laboratoire, cherchant toujours dans la même agitation fébrile, appelant : « Albert! mon Albert!..... » le demandant à toutes les personnes qu'il reconnaissait..... Que lui importait que les flammes dévorassent en ce moment des valeurs considérables, une partie de sa fortune!.....

Il vint au laboratoire de la Sorbonne. M. Gaumier était là, où il venait de se sauver, les pans de son vêtement entièrement brûlés, tenant, il ne sait pourquoi, sa montre dans sa main, n'ayant plus rien au reste de ce que contenaient ses poches, ni son portefeuille, ni son porte-monnaie, ni ses clefs.....

« Avez-vous vu Albert? » demande M. Fontaine, le regard effaré, dans un état d'exaltation qui faisait mal à voir.

M. Gaumier ne soupçonnait que trop la triste vérité. Il ne put supporter la vue de cette douleur et tâcha de la tromper un instant.

« Mais il passait tout à l'heure sur le trottoir », dit-il sans prendre garde à ce que ses paroles pouvaient préparer de cruelles déceptions....

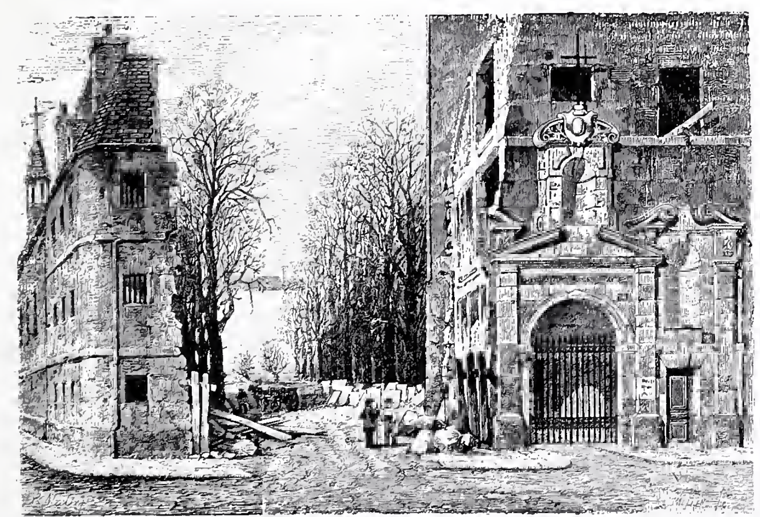
M. Fontaine sortit aussitôt.

Ailleurs, on essaya de lui persuader que le jeune homme était allé à Issy à la rencontre de sa mère, pour lui éviter de trop fortes émotions si elle arrivait sans être prévenue. Mais le malheureux père ne s'y trompait pas..... N'étant pas sûr de la réalité, pourtant, il s'efforçait de s'accrocher au moindre motif d'espérance, avec cette ardeur pleine d'angoisse qui pousse un noyé vers une planche de salut.....

A minuit encore, il était dans les hôpitaux qu'il avait tous parcourus dans la soirée, allant de porte en porte demander son fils!.....

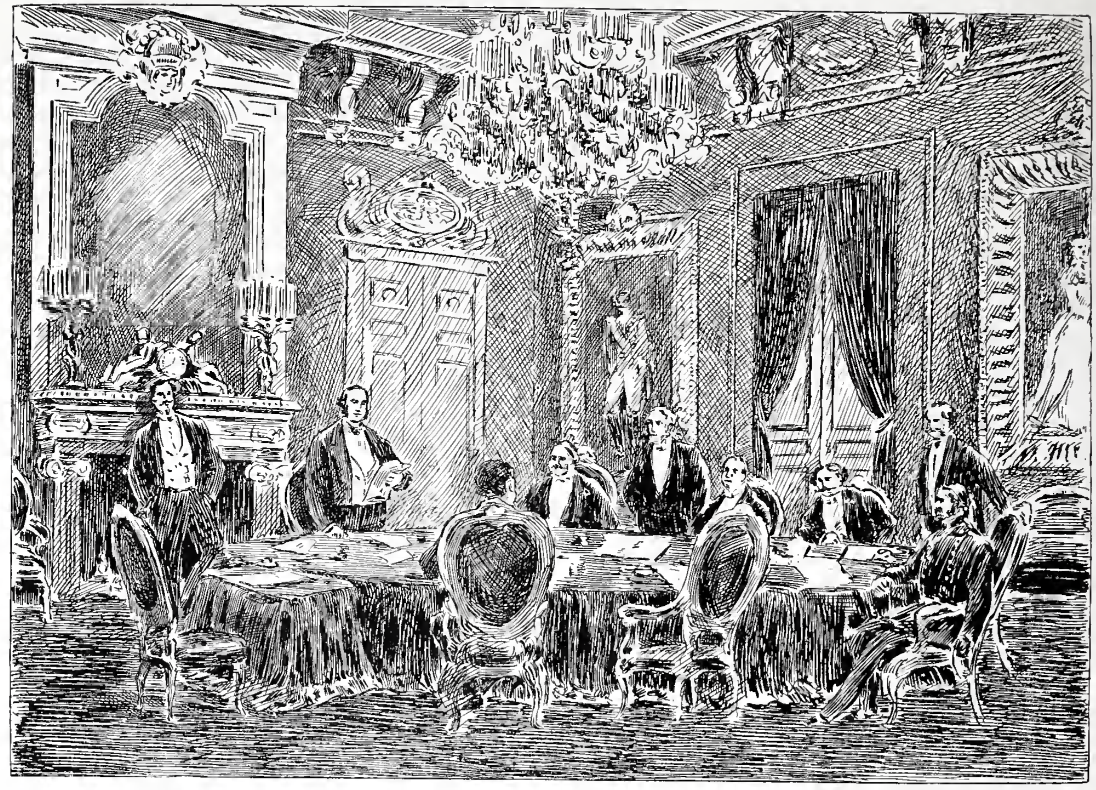
XAVIER BRAU.

(*La Vérité sur la catastrophe de la place de la Sorbonne.*)


TRAVAUX DE DÉMOLITION POUR LE PERCEMENT DE LA RUE SAINT-DOMINIQUE.
D'après une gravure de 1869. — (Bibliothèque nationale.)

Le Cabinet noir.

La pièce suivante sur le *Cabinet noir* a été trouvée dans un des bureaux de l'administration des postes par le délégué de la Commune. Elle a été évidemment écrite sous l'Empire par un employé des



AFFAIRES GRÉCO-TURQUES. — CONFÉRENCE DE LA PAIX A PARIS.
D'après un croquis de 1869. — (Collection Charles Simond.)

postes. Nous ignorons à qui elle était alors destinée, mais il nous a paru intéressant de la reproduire.

« Le Cabinet noir est situé au premier étage de l'hôtel des postes; il se compose de deux pièces, lesquelles, bien que séparées par une cloison, n'ont pas de communication entre elles: les fenêtres de ces pièces donnent sur la rue J.-J. Rousseau. L'une des pièces, sur la porte de laquelle est peint un gros n° 3, est occupée par M. Simonel, agent des postes, dont nous indiquerons plus bas les fonctions; l'autre par M. Marseille, commissaire de police.

« M. Simonel se rend ordinairement à son cabinet par la rue Coq Héron. Il est muni d'une clef de la grille, il monte par l'escalier E, traverse clandestinement l'antichambre du départ, se faufile par le corridor qui longe les cabinets des chefs de service de la salle et du départ, et juste en face de lui se trouve la porte n° 3.

« Quant à M. Marseille, pour échapper à la vue des employés du départ, il monte par l'escalier B, traverse l'antichambre du cabinet du directeur de la Seine, et suit ensuite le corridor vitré qui surplombe la cour de l'arrivée.

« Le service des lettres de l'administration centrale se divise en trois sections principales, savoir : 1° service de Paris (salle des facteurs); 2° tri général, se subdivisant en France et banlieue; 3° étranger.

« Le cabinet n° 3, qui a été choisi avec une grande intelligence, rayonne sur ces trois sections. Toute communication est interdite entre les agents de ces diverses sections. Grâce à cette défense et à la disposition des lieux, le sous-agent Prost, placé sous les ordres immédiats de M. Simonel, peut entrer dans ces trois sections, sans trop éveiller l'attention des employés, y prendre et y rapporter les dépêches, ainsi que les lettres lues, lesquelles, on le comprend, sont gardées jusqu'à la dernière limite du temps.

« Malgré toutes ces précautions, le secret est celui de Polichinelle; chacun en rit tout bas. Ajoutons que, par pudeur, le mot *noir* n'est jamais prononcé; on se borne à dire : « Portez cette dépêche au Cabinet » ; « Cette dépêche a-t-elle passé au Cabinet? » etc.

« Voici maintenant quelles sont les fonctions de M. Simonel:

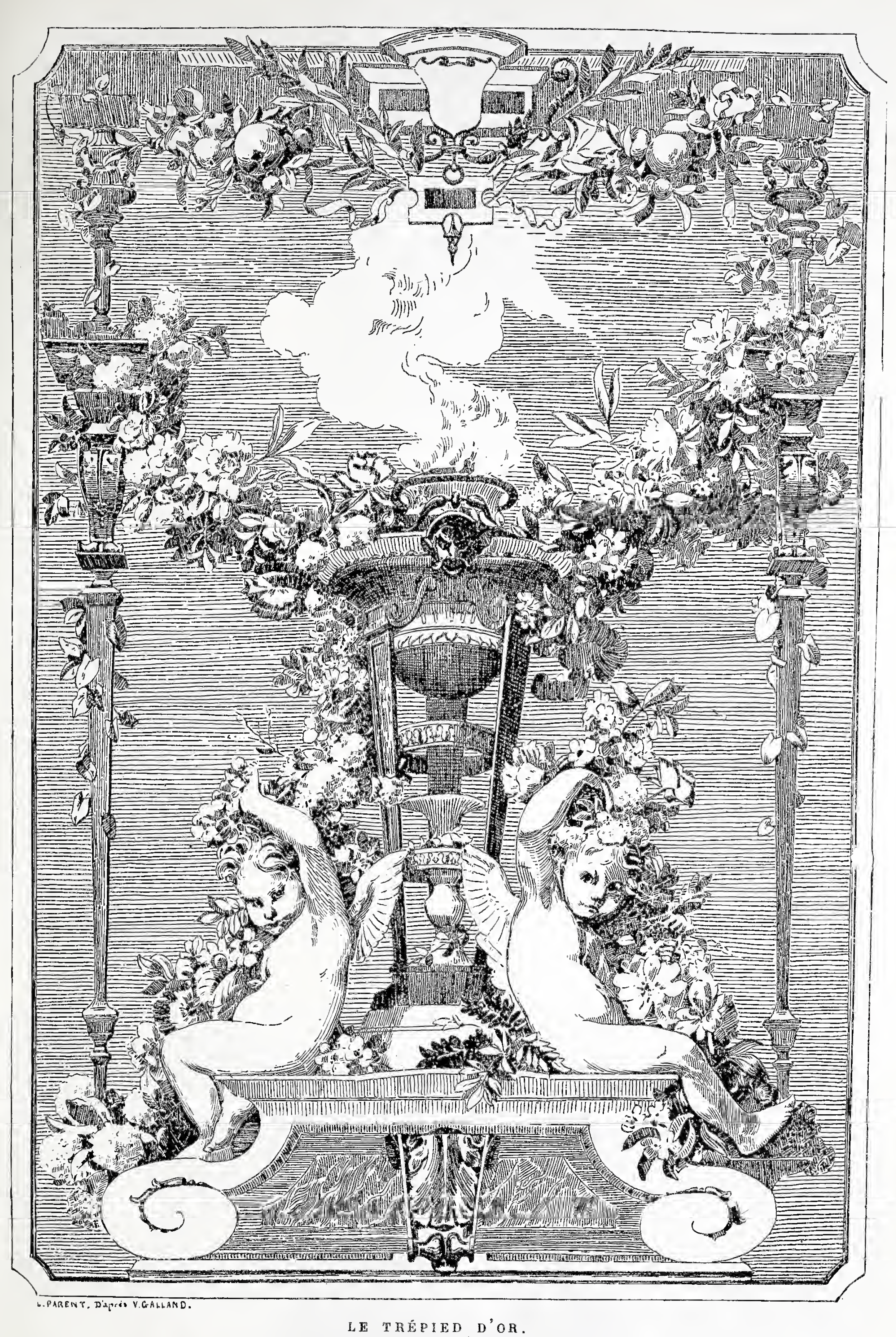
« Quand une dépêche signalée arrive au bureau central, le sous-agent Prost (1), averti d'avance et très expert, se présente à l'ouverture du paquet signalé, et, sans désemparer, le porte à M. Simonel, puis se rend à une autre section, où sa présence est encore nécessaire pour le même motif. M. Simonel, qui, pendant ce temps, a dépouillé le paquet précédent et en a extrait les lettres qui doivent être lues, échange ce paquet contre un paquet nouveau, et Prost remet immédiatement le pré-

(1) Pendant sa maladie, au printemps de 1869, il a été remplacé par M. Domicile.



Mlle KRAUSS, DE L'ACADÉMIE DE MUSIQUE

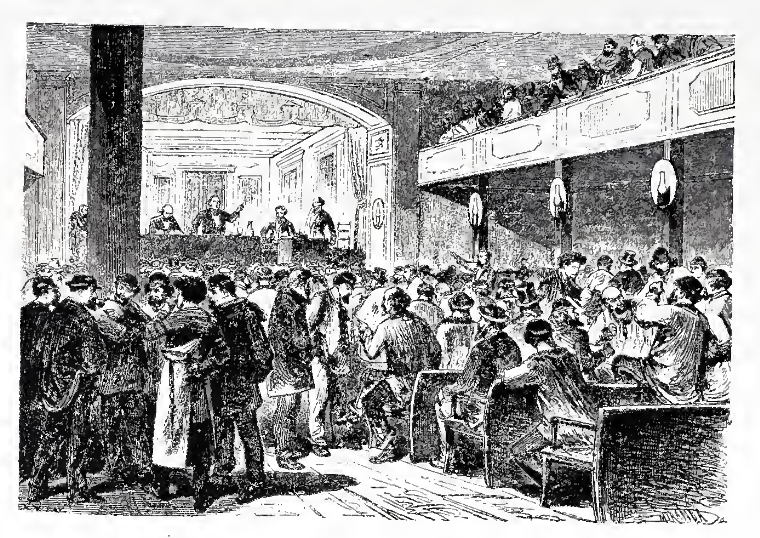
D'APRÈS UNE GRAVURE DE MORSE



LE TRÉPIED D'OR.

Décoration de la salle d'Apollon. Palais de l'Élysée.

D'après l'original de VOLLAND. — (Collection Charles Simond.)



LES ÉLECTIONS A PARIS. — UNE RÉUNION D'ÉLECTEURS.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

sont les officiers supérieurs de tous les corps d'armée, les familiers du château eux-mêmes, et jusqu'aux femmes de chambre de certaines grandes dames, les sénateurs, les évêques, etc. Croirait-on que la correspondance écrite de la propre main du prince Napoléon à S. A. Madame la princesse Clotilde n'est pas plus respectée que les autres et est soumise à l'examen impur d'un agent de police?

« D'autre part, les dépêches transitant par la France passent au Cabinet noir. Les dépêches closes, si admirablement scellées par l'Office anglais, sont non moins admirablement ouvertes et recachetées.

« Le Cabinet noir est muni à cet effet d'un appareil spécial ainsi que de cire et de ficelle

cèdent dans le service. Quant aux lettres extraites, elles sont à l'instant remises à M. Marseille, qui se livre sur elles à son travail particulier.

« Pour mieux nous faire comprendre, citons un exemple.

« En automne 1868, M. Thiers passa quelque temps dans un château situé près de Luzarches; aussitôt l'embargo fut mis sur les dépêches de ou pour Luzarches. Prost se présentait à l'arrivée de la dépêche, l'emportait et, en quelques minutes, le tour était joué. D'autre part, il s'emparait du paquet de lettres à destination de Luzarches quelques minutes avant le départ, et même opération.

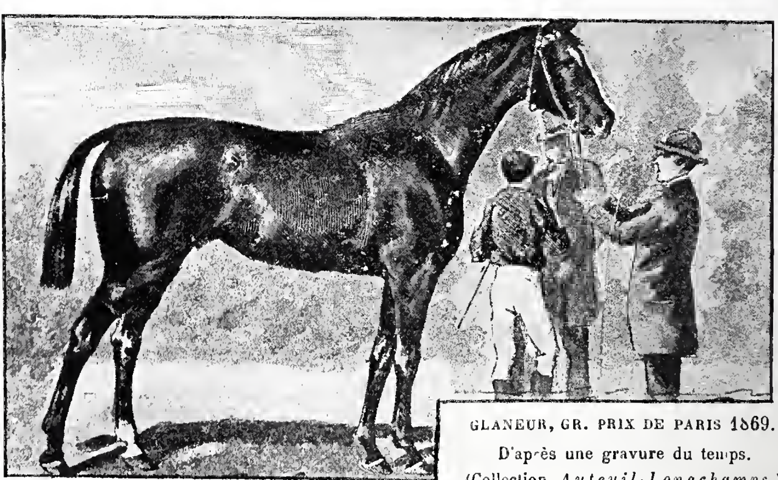
« La rapidité extrême du chemin de fer ne permet pas maintenant d'opérer avec la même lenteur que sous le premier Empire; c'est pour le coup qu'on n'en aurait jamais fini, malgré l'habileté extrême des employés susnommés (1).

« Quelquefois aussi les facteurs d'un rayon reçoivent l'ordre d'attendre en table au dernier moment; une seule lettre retarde ainsi la distribution de tout un quartier de Paris.

« On croit généralement, dans le public, que la surveillance du Cabinet noir porte uniquement sur le parti républicain; c'est une grande erreur : la plupart des lettres lues sont celles de gens qui, par leur position, paraîtraient être à l'abri de tout soupçon; ce

de fabrique anglaise. Le Cabinet noir a pourtant subi un échec à l'occasion d'une lettre chargée arrivant de Londres et adressée au général Garibaldi. Cette lettre était arrivée à Paris par le courrier du matin, et n'en devait partir que le soir : on avait donc tout son temps; mais les précautions avaient été bien prises : la lettre, d'un gros volume, avait ses plis si bien enchevêtrés les uns avec les autres, elle était en outre couverte de tant de cachets artistement appliqués, que toutes les tentatives sont restées superflues. Force a été d'ignorer le contenu de cette lettre, ce qui n'a pas peu contribué à contrister MM. Simonel et Cie, et fait faire des gorges chaudes à tout l'entourage.

« Bien qu'en réalité M. Simonel n'exerce que des fonctions occultes et que, comme nous l'avons dit plus haut, il ne mette jamais les pieds au bureau du départ, il n'en porte pas moins le titre de chef de bureau du départ. Sa commission, au traitement de 5,000 francs, est signée par le ministre des finances (sans compter tous les boniments de la police); son nom figure entre ceux de



GLANEUR, GR. PRIX DE PARIS 1869.

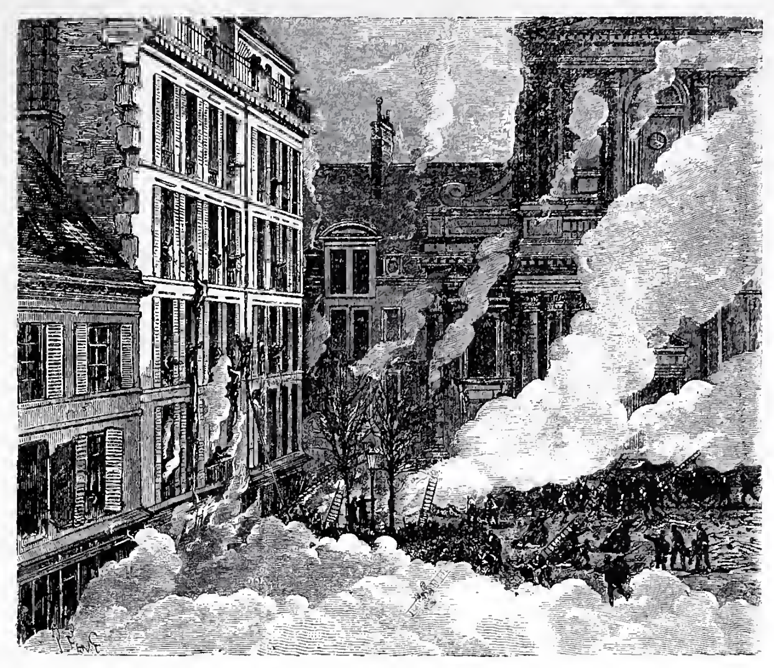
D'après une gravure du temps.

(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

(1) Ces cinq lignes sont incompréhensibles aujourd'hui; elles font allusion à un article du *Rappel* dans lequel on citait un passage du *Memorial de Sainte-Hélène* à peu près ainsi conçu : « L'empereur disait en parlant du Cabinet noir : « On n'ouvrait pas toutes les lettres; on n'en aurait jamais eu fini. »

MM. Wicot et Dufour, chefs réels du bureau précité. (Voir la page 37 de l'*Annuaire des postes* publié par M. Sagansan.) Ce n'est pas un faible motif d'irritation pour ces deux chefs de voir leurs noms accolés à celui d'un agent de police. Quant aux simples employés, ils ne sont pas moins révoltés de se voir frustrer de ces cinq mille francs qui sont prévus au budget en leur faveur et détournés de leur destination au profit d'un agent secret; ceci constitue un véritable vol. »

(*Journal officiel.*)



L'EXPLOSION DE LA PLACE DE LA SORBONNE.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

La première du " Passant ".

L'INSUCCÈS du *Reliquaire* n'était pas seulement douloureux comme déception littéraire. Le poète en avait fait les frais, c'est-à-dire qu'il s'était engagé, lui employé à dix-huit cents francs, à couvrir par annuités successives les dépenses d'impression et de publicité. Un soir, je remontai avec lui la rue de Choiseul. Il était plus pâle, plus voûté encore que d'habitude.

— Vous paraissez bien fatigué.

— Oui, je travaille beaucoup. Quand voulez-vous que je travaille? Je n'ai que la nuit.

— Vous avez commencé un poème nouveau?

— Depuis deux nuits. Une petite saynète à deux personnages. Le hasard a fait qu'on m'a présenté ces jours-ci à Mlle Agar. Elle va avoir précisément dans un mois son bénéfice à l'Odéon. Elle m'a demandé quelque chose de très court, qu'elle puisse jouer avec une actrice assez inconnue : Mlle Sarah Bernhardt. Je m'y suis tout de suite mis.

Il disait cela tristement, avec un accent découragé. Il reprit amèrement :

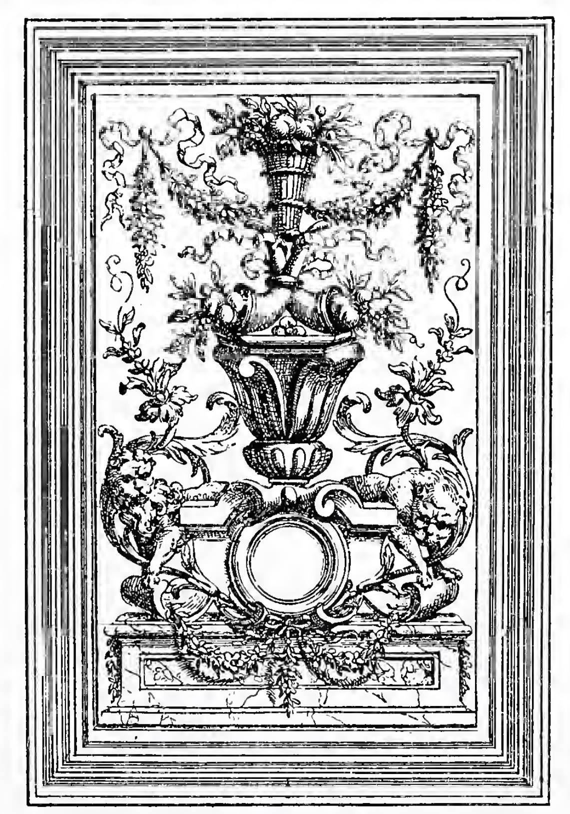
— Si ça pouvait me rapporter cinq cents francs, je finirais de payer l'impression du *Reliquaire*.

— Et le titre de votre saynète?

— *Le Passant*.

Coppée ne se doutait guère, et je me doutais encore moins, s'il est possible, que ce titre, deux mois plus tard, deviendrait universellement célèbre et que le succès du *Passant* suffirait non seulement à l'affranchir à jamais des écœurantes fonctions du bureau, mais encore à assurer cet autre rêve de son cœur de fils, le bien-être des deux femmes, mère et sœur, qui avaient partagé héroïquement sa pauvreté et ses tristesses. Elle est à la fois charmante et comique cette histoire du *Passant*. M. de Chilly, alors directeur de l'Odéon, ne put pas refuser le petit acte que lui apportait Mlle Agar, quelque envie qu'il en eût, mais il dit à Coppée :

— Mon cher ami, je ne voudrais pas que vous fissiez des illusions : *le Passant* sera joué trois ou quatre fois seulement. Nous donnons la semaine prochaine un grand drame, *Mademoiselle la Marquise*, composé expressément pour l'Odéon



DÉTAIL DE LAMBRIS DANS LE GRAND APPARTEMENT DES TUILERIES.

D'après un dessin de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)



LE BOULEVARD DES CAPUCINES DANS LA JOURNÉE DU 4 DÉCEMBRE. EFFET DU BROUILLARD.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

par deux hommes du métier; c'est une affaire de cent cinquante représentations assurées. Vous comprenez, n'est-ce pas, que votre petite machine ne pourra pas accompagner une œuvre qui suffira à tenir l'affiche? J'aime mieux vous le dire tout de suite que de vous laisser des espérances irréalisables. Le bénéfice eut lieu : la représentation se composait d'un spectacle coupé dans lequel figurait la première d'une comédie en un acte, en vers, de Jean du Boys : *la Comédie de l'amour*. M. de Chilly, qui ne put assister à cette soirée, retenu par un douloureux devoir de famille (la mort de sa fille), eût été bien surpris, s'il y avait été présent, des applaudissements enthousiastes qui saluèrent chaque scène, on pourrait dire chaque vers, du débutant.

Le Passant n'avait cependant pas coûté grands frais : Sylvia et Zanetto étaient en scène, devant le vieux décor d'un drame tombé récemment (comme devait tomber huit jours après *Mademoiselle la Marquise*) et que M. de Chilly avait jugé assez bon pour encadrer le début d'un inconnu. Les acclamations continuaient. C'était une victoire, un délire; *le Passant* était un des plus éclatants succès du théâtre contemporain. Le lendemain, *le Reliquaire* s'enlevait jusqu'au dernier exemplaire, ainsi que *les Intimités*, petite plaquette poétique, dont une pièce, *le Page*, contient en germe l'idée du *Passant*. L'espace d'une nuit avait suffi à rendre célèbre le nom de François Coppée.

A. Racot.

Les Bouillons gratuits.

Hier on distribuait sur le boulevard Haussmann ce singulier papier :

AUJOURD'HUI
On prend un bouillon
Gratis
Boulevard Haussmann, au coin de la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Nous avons eu la curiosité de nous rendre à cette invitation. Une foule considérable entourait les abords de la boutique où se distribue ainsi gratuitement le roi des réconfortants. Nous entrâmes, et, en reporter bien appris, nous interrogeâmes les personnes présentes.

Dès le matin, la boutique était ouverte, mais on n'osait entrer. Le premier mouton n'ouvrait pas la marche. Heureusement que la Compagnie française de l'*Of-Meat*, qui fait cette gracieuseté, avait engagé un aboyeur, aussi intelligent que mal mis, qui, par son bagout, fit entrer les descendants de Panurge.

Ce ne fut plus, à partir de ce moment, qu'une suite non interrompue de dégustateurs et de consommateurs.

Les plus curieux, à vrai dire, étaient les bouchers, venus en grand nombre de tous les environs et qui faisaient des mines fort étonnées en retrouvant dans des petits pots le goût et la vertu des immenses quartiers de viande qu'ils vendent.

Au grand honneur de l'*Of-Meat*, pas un ne l'a trouvé mauvais. Il ne serait pas étonnant de voir, un jour prochain, ces industriels vendre indifféremment de l'*Of-Meat* et de la viande fraîche. Tout le monde y gagnerait.

De fort jolies et élégantes dames, des journa-



LA VISION.

Napoléon III salué par l'ombre de Napoléon Ier.

D'après une caricature de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

listes, des préfets et des députés sont venus ainsi déguster et étudier cette question qui, au fond, est très sérieuse.

Le personnel est ainsi monté : un chef, un maître d'hôtel, trois demoiselles et une dame de comptoir.

On a distribué dans Paris cent mille prospectus offrant du bouillon gratis, et, dès le premier jour, cinq mille personnes à peu près ont répondu à l'appel.

Un fait intéressant, de ceux qu'on peut considérer comme d'heureux présage, a signalé l'ouverture. Un homme presque mourant de faim s'est présenté. On lui a fait prendre deux forts bouillons et on lui mis dans la main une belle pièce de cinq francs. Voilà comment la Compagnie française de l'*Of-Meat* entend le commerce.

(*La Chronique illustrée*, 1869.)



LES BALANCES DE LA JUSTICE ET LA CORNE D'ABONDANCE.

D'après une caricature de l'époque.

(Bibliothèque nationale.)

Une visite à Napoléon III.

Je lisais *la Lanterne* de Rochefort et je la trouvais, peut-être à tort, plus spirituelle que méchante. Rochefort, par ses audaces et ses familiarités, parvenait à mettre les rieurs de son côté et non à se faire des partisans, ce qui est bien différent. Je remarquais surtout que son pamphlet était lu bien plus aux Tuileries, au Sénat, au Corps législatif, dans les ambassades et dans les ministères, que dans les faubourgs. Paris trouvait en lui son Aristophane. Je demeurai convaincu qu'il y avait moyen de combattre ce succès de *la Lanterne* et je fis part de mon idée à M. de Persigny. Je croyais le moment venu d'écrire une biographie de Napoléon III qui serait imprimée sur beau papier et répandue à profusion dans toute la France, vendue à ceux qui pouvaient la payer et donnée pour rien aux autres.

Je m'expliquai longuement avec M. de Persigny et je lui demandai toute liberté pour écrire cette biographie telle que je la comprenais. Rien ne prêtait en effet plus que l'existence agitée de Napoléon au récit que je rêvais. Il était né sur les marches du trône, puis emporté en exil. En Italie, il se faisait carbonaro et attaquait l'Autriche à la tête de quelques conspirateurs. Il servait dans l'armée suisse, conspirait à Strasbourg, s'en allait en exil en Amérique, revenait conspirer à Boulogne, était condamné à mort, puis, retenu prisonnier six ans dans la citadelle de Ham, s'évadait de sa prison, s'en allait parcourir l'Italie, puis se fixait à Londres où il vivait en débauché et en mauvais sujet jusqu'à ce que la révolution de 1848 lui permît de rentrer en France. Enfin, il était élu président de la République, tordait le cou à cette République et se faisait empereur.

J'étais convaincu qu'en racontant cette existence qui tenait de la légende, sans flatterie, avec même une pointe d'ironie, on pouvait rendre plus populaire qu'il ne l'était celui qui avait passé tant de fois de la prospérité à la misère. M. de Persigny parut être de mon avis et me ménagea une entrevue avec l'Empereur dans laquelle, cela avait été convenu, je pourrais parler en toute liberté.

Je fus reçu par l'Empereur, en 1869, le jour du vendredi saint, au palais des Tuileries. L'Empereur m'accueillit avec une grande bienveillance et me dit :

« Persigny m'a fait part de ce que vous désirez me dire. Parlez en toute liberté; je verrai ensuite si nous pouvons nous entendre. »



LA GRANDE TRAGÉDIENNE.

De ses faibles attraits le roi parut frappé!

Caricature du temps. — (Cabinet des estampes.)

Je m'inclinai.

En cet instant. le petit prince impérial entra. Il embrassa son père et lui dit qu'il s'en allait avec son précepteur faire ses dévotions à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

J'exposai mon plan à l'Empereur qui m'écouta sans rien dire, tordant sa moustache droite, ce qui était son geste habituel. Quand j'eus fini, il me dit :

« J'approuve votre projet. Racontez ma vie ; ne cachez ni mes misères, ni mes défauts ; dites que j'ai été malheureux, fugitif, sans ressources et couvert de dettes : je puis bien l'avouer maintenant que j'ai pu réparer tous mes torts ; et surtout épargnez-moi ces flagorneries que pour me plaire on me décerne dans des journaux très dévoués, je le sais, mais qui me nuisent auprès de ceux qui ne sont pas pour moi. »

Puis il ajouta :

« Je fais des livres, moi aussi, et je sais ce qu'il en coûte. Votre livre sera édité à mes frais; vous voudrez bien m'en faire voir les épreuves, n'est-ce pas? »

Je m'inclinai de nouveau et je repris :

« Il y a, sire, dans votre existence, une période sur laquelle je ne puis trouver de renseignements. Elle se rapporte au voyage qu'a fait Votre Majesté en Amérique après l'affaire de Strasbourg. »

« Vous voulez dire, reprit-il, au voyage que le gouvernement de Juillet m'a fait faire? »

Puis, se mettant à sourire, il ajouta :

« Je l'approuve, il ne devait pas agir autrement. Eh bien! pendant ce voyage, je suis resté presque tout le temps à New-York. J'avais pour compagnon mon cousin, Pierre Bonaparte, qui est plus jeune que moi, et le marquis de Gricourt, qui est aujourd'hui sénateur. Adressez-vous à Gricourt. C'est avec lui que j'étais dans une des plus belles avenues de New-York, errant et m'ennuyant, lorsque j'aperçus écrit en anglais sur l'enseigne d'un changeur : « On demande des napoléons pour des souverains. — Cela, dis-je à Gricourt, m'irait parfaitement. » Oui, demandez des notes à Gricourt et rien surtout à mes ministres qui ne me connaissent pas. C'est entendu, travaillez; je parlerai à Persigny. »

Après un instant de silence, l'Empereur ajouta :

« Si le général Fleury était ici, vous pourriez le consulter. Il m'aime, celui-là, et il me connait bien. »

Je saluai l'Empereur, après l'avoir remercié d'avoir bien voulu m'entendre, et je me retirai.

Hélas! je me suis mis à l'œuvre; mais, absorbé par les journaux dans lesquels j'écrivais, je ne pus travailler que fort lentement. L'année 1870 arriva. L'Empire fut emporté et je brûlai mes notes, car je n'en étais encore qu'à réunir des notes.

Claudin.



LA MODE EN 1869.

(D'après une gravure de la *Mode illustrée* de 1869.)

Pronostics

Dès 1869 bien des esprits réfléchis interrogeant l'horizon, y voyaient des points noirs et plusieurs n'hésitaient pas à dire tout haut ce qu'ils pensaient. Parmi tous les documents de cette époque un des plus curieux à reproduire ici, parce qu'il atteste les anxiétés de tous, est le fragment suivant de la correspondance de Sainte-Beuve :

Les choses s'en vont, se dissolvent; tout sera bientôt à la merci du premier événement. Ne branlez pas la tête, ne souriez pas et ne faites pas le rassuré.

Tous les pouvoirs qui sont tombés ont fait ainsi jusqu'à la veille et au matin même de leur chute. L'Empire est bien malade. Comme je l'aime et que je suis dedans, vous pouvez croire que je ne suis pas des derniers à en souffrir.

Sainte-Beuve.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1869

Janvier.

1er. — M. Wittersheim devient adjudicataire des **publications officielles.**

9. — Réunion à Paris de la conférence appelée à examiner le différend entre la Turquie et la Grèce.

10. — Représentation, au théâtre de la Gaieté, de la première des **Matinées littéraires** (pièces précédées de conférences, dont Ballande était l'organisateur).

18. — **Ouverture de la session législative de 1869.** — Un millionnaire lègue 100.000 francs pour la fondation à la Grenouillère d'un **club de pêcheurs à la ligne.**

21. — M. Frédéric Lévy, maire du XIe arrondissement, publie un rapport sur le nombre des lecteurs de la Bibliothèque municipale et le classement des auteurs les plus lus : Erckmann-Chatrian (265 lecteurs) — Thiers (124) — Victor Hugo (115) — Voltaire (106) — Balzac (93) — Mayne-Reid (55) — George Sand (51) — Alfred de Musset (36) — Walter Scott (34) — Chateaubriand (23).

Février.

7. — **Promenade du Bœuf gras.**

8. — Décret décidant que la gymnastique fera désormais partie de l'enseignement dans les lycées et collèges.

9. — Le Théâtre-Français encaisse ce jour-là la plus forte recette qu'il ait touchée depuis sa fondation (7.233 francs).

17. — **Une décision de la Chambre des notaires** défend à tout membre de la corporation de monter sur une impériale d'omnibus.

20. — La compagnie française l'**Of-Meat** fait distribuer, boulevard Haussmann, 7,000 **bouillons gratuits.**

26. — Le *Journal officiel* publie le rapport de la commission chargée d'indiquer les moyens d'améliorer le système adopté au Théâtre-Français et à l'Odéon pour **l'examen et la réception des pièces.**

28. — **Mort de Lamartine**, à Passy.

Mars.

1er. — Première audition, salle Erard, du **Quatuor florentin**, sous la direction de Jean Bekker.

2. — Décret décidant que les **funérailles de Lamartine** seront faites aux frais du Trésor public.

7. — **Sermon du P. Félix** à Notre-Dame.

16. — A 3 heures 50 de l'après-midi, chez Fontaine, fabricant de produits chimiques place de la Sorbonne, nos 2 et 4, **explosion de 28 kilos de picrate de potasse** (cinq morts, parmi lesquels le fils Fontaine, et une douzaine de blessés).

23. — Le Conseil d'État vote la suppression du **livret pour les ouvriers** (Un projet de loi dans ce sens fut déposé au Corps législatif le 31 mars, mais la guerre de 1870 en empêcha la discussion.)

Avril.

7. — L'Empereur fait **don à la Bibliothèque impériale** de quatre médailles trouvées dans les fouilles faites dans une plaine voisine de Tarse (Asie Mineure) et qu'il avait achetées 50,000 francs.

15. — **Aurore boréale** visible à Paris.

19. — Le *Journal officiel* publie le texte de la loi qui approuve les traités passés entre la Ville de Paris et le Crédit foncier.

22. — Arrêtés ministériels réglant le mode d'examen et de réception des pièces au Théâtre-Français et à l'Odéon.

23. — **Ouverture du nouveau théâtre du Vaudeville.**

26. — Clôture de la session législative.

Mai

4. — **Premier numéro du** *Rappel* (fondé par Ch. et Fr.-Victor Hugo, Paul Meurice et Vacquerie).

5. — Vente de la collection de tableaux du marquis de Lau (parmi lesquels *les Convulsionnaires de Tanger*, de Delacroix).



MARQUIS DE GALLIFFET.
(Né en 1830.)



MARGUERITTE.
Général (1823-1870.)



ISAAC PEREIRE.
(1806-1880.)



ÉMILE PEREIRE.
(1800-1875.)



HENRI REGNAULT.
Peintre (1843-1871.)



SCHNEIDER.
Homme politique
(1805-1875.)

19. — Nomination d'une commission chargée d'étudier les questions qui se rattachent à la perception du **droit des pauvres au théâtre.**

23 et 24. — **Élections législatives.** Élus à Paris : Gambetta, Thiers, Bancel (contre Émile Ollivier), Picard, Jules Ferry, Garnier-Pagès, Jules Favre, Jules Simon, Eugène Pelletan, Jules Vallès, qui s'était présenté contre Jules Simon comme *candidat de la misère*, obtient 500 voix.

29. — Inauguration des travaux du **réservoir de Montrouge.** — Bénédiction des cloches de l'église de Saint-Ambroise.

Juin.

5. — Scrutin de ballottage. **Élection de Rochefort** à Paris.

6. — Courses de Longchamp. **Grand prix de Paris** gagné par Glaneur, cheval de M. Lupin.

12. — **Arrivée** à Paris **du vice-roi d'Egypte.** Il est logé à l'Élysée.

16. — **Arrivée à Paris de la reine de Portugal**, qui descend au Palais-Royal.

21. — Départ de l'Empereur pour le camp de Châlons.

25. — Retour de l'Empereur.

28. — Le Corps législatif se réunit (session extraordinaire jusqu'au 12 juillet pour la vérification des pouvoirs).

Juillet.

12. — **Message de l'Empereur** au Corps législatif.

17. — **Nomination d'un ministère intérimaire** destiné à préparer l'avènement du régime qui suivra les délibérations du Sénat le 2 août : maréchal Vaillant (maison de l'Empereur), Duvergier (justice et cultes), prince de la Tour d'Auvergne (affaires étrangères), de Forcade la Roquette (intérieur), amiral Rigault de Genouilly (marine), Bourbeau (instruction publique), Gressier (travaux publics), Alfred Leroux (agriculture et commerce). — Suppression du ministère d'État. — L'Impératrice fonde un prix national annuel et perpétuel de 10 000 francs pour le développement des études géographiques en France.

20. — **Rouher** est nommé **président du Sénat.**

Août.

2. — **Réunion du Sénat.** Lecture en séance publique du projet du sénatus-consulte (Le Sénat, dont les séances deviendront publiques, aura désormais le pouvoir de s'opposer à la promulgation d'une loi. — Le Corps législatif obtient le droit de nommer son bureau, de faire son règlement intérieur; — liberté d'interpellation avec vote d'ordres du jour motivés; — droit d'amendement; — vote du budget par chapitres.)

13. — **Mort du maréchal Niel**, ministre de la guerre.

14. — Décret d'amnistie pour tous les crimes et délits politiques.

15. — **Célébration du centenaire de Napoléon 1er.** A partir du 15 août 1869, tout militaire de la République et du premier Empire reçoit une pension annuelle de 250 francs.

27. — Pendant la nuit, le groupe de *la Danse* de Carpeaux, placé devant l'Opéra, est sali avec de l'encre.

Septembre.

20. — Un cultivateur de la Villette découvre, dans la matinée, en traversant le sentier dit le chemin Vert, dans la commune de Pantin, six cadavres (ceux de Mme Kinck et de ses cinq enfants tués par **Troppmann** vers trois heures du matin).

26. — Découverte par le garçon boucher Huck, dit Mustapha, d'un septième cadavre dans un champ voisin de celui où on avait retrouvé les six autres (c'était le cadavre de Gustave Kinck).

29. — **Incendie de l'Hippodrome.**

Octobre.

1er. — Premier numéro du *Lorgnon* (brochure périodique rédigée par Aurélien Scholl).

7. — Le tribunal de commerce de la Seine prononce **66 faillites.**

13. — **Mort de Sainte-Beuve**, rue Montparnasse.

Novembre.

15 — Inauguration de la **crèche Sainte-Marie**, avenue d'Eylau.

17. — Représentation extraordinaire au Théâtre-Français en l'honneur de l'inauguration du **canal de Suez**. L'Empereur et l'Impératrice y assistent. Lecture par Mmes Agar et Tordens d'un poème de Henri de Bornier, l'*Isthme de Suez*.

29. — **Ouverture de la session législative de 1870.**

Décembre.

25. — Diner offert par le directeur de *l'Eclipse* au personnel de son journal.

28. — Le *Journal Officiel* annonce la démission du ministère. — **Première journée du procès Tropmann.**

29. — **Condamnation à mort de Tropmann.**

30. — Au café concert des Mille-Colonnes, représentation d'*Un peu de tout*, revue de l'année 1869.

Monuments et Fondations.

Démolition du **palais pompéien** de l'avenue Montaigne. — Achèvement du **nouveau théâtre du Vaudeville**. — Commencement de la construction de la **mairie de Passy** (terminée en 1879). — Construction du **grand escalier du Louvre**, donnant accès aux Musées. — Aménagement du **Salon des Empereurs.**

Mise en vente de **l'ancienne prison de Clichy.** — **La reine d'Espagne** Isabelle II, s'installe dans l'hôtel Basilewski, aux Champs-Elysées.

Création du marché Voltaire, dans le XIe arrondissement.

Convention passée entre l'Etat et la Ville de Paris au sujet de la **place du Roi-de-Rome** et autorisant l'aliénation des terrains domaniaux détachés du **Jardin du Luxembourg.**

Chevreul est nommé **directeur du Muséum d'histoire naturelle.**

Fondation de **l'Ecole Monge.**

Création (30 janvier) à **l'Ecole pratique des hautes études** d'une cinquième section (section des sciences économiques),comprenant l'économie politique, les finances, le droit public et administratif et la statistique.

Le diner des Trop-Serrés, fondé en 1868, devient le **diner de l'Arche de Noé.**

La vie de la rue.

Ouverture des Folies-Bergère, rue Richer (construites sur les dépendances d'un grand magasin de literie et surnommées à cette époque par les Parisiens *Café du Sommier élastique*).

Bal des demoiselles de magasin à Valentino (février).

Les Velocewomen de l'Hippodrome.

Le docteur Epstein, décapité parlant.

Un des types du quartier latin, **Blancart**, le fripier-brocanteur de la rue Racine, se retire des affaires. — **Philippe le Rebouteux** est élu (23 juillet) roi des chiffonniers, à la place du père l'Epingle, décédé.

Ascension du ballon le Pôle-Nord (juillet).

Mise en vente des **allumettes Nilsson.**

Beaux-Arts.

Salon de 1869 : *Promenade du Harem*, par Gérôme. — *L'Assomption*, par Bonnat. — *Hallali du Cerf*, par Courbet. — *La Famine en Algérie*, par Gustave Guillaumet. — *Portrait de Prim*, par Henri Regnault. — *Désarçonné*, par Berne-Bellecour. — *La Fin des religions*, par Chenavard. — *Hamlet et le roi*, par Benjamin Constant. — *Halte de muletiers*, par Fromentin-la-Rivière. — *Le Chemin des Roches*, par Harpignies. — *Portrait de femme*, par Carolus Duran. — *Hébé*, par Carrier-Belleuse. — *Ophélie*, par Falguière.



E. GABORIAU.
Romancier (1835-1873.)



DEVINCK.
Homme politique (1802-1878.)



JOSÉ DUPUIS.
Acteur (1831-1900.)



GÉNÉRAL LEBRUN.
(Né en 1809.)



ED. MANET.
Peintre (1833-1883.)



L.-N. CLAIRVILLE.
Auteur dramatique (1811-1870.)

Fondation de **l'Académie Rodolphe Julian**, rue Vivienne, 36.

Vente de la **galerie Demidoff.** — Vente de la **galerie Kouchelaff-Besborodko.**

Le quatuor florentin.

La vie littéraire.

Champfleury : *Les Chats, Histoire de l'imagerie populaire.* — **Victor Hugo** : *L'Homme qui rit.* — **E. et J. de Goncourt** : *Madame Gervaisais.* — **A. Ranc** : *Le Roman d'une conspiration.* — **Coppée** : *La Grève des Forgerons* — *Poèmes modernes.* — **Sully-Prudhomme** : *Les Solitudes.* — **Verlaine** : *Fêtes galantes.* — **Th. de Banville** : *Nouvelles Odes funambulesques.* — **Sonnets et Eaux Fortes** (42 sonnets des principaux poètes de la nouvelle école — 42 eaux-fortes des principaux graveurs).

Fondation du *Rappel*, du *Lorgnon* (par Aurélien Scholl). — Fondation par Jules Vallès du *Refractaire* (3 numéros) et du *Peuple* (quinze numéros).

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 7 janvier. *Les Faux Ménages*, drame en 4 actes, en vers, par Pailleron. — 1er mai. *Le Post-Scriptum*, un acte en prose, par Emile Augier (succès). — 4 mai. *Julie*, drame en 3 actes, en prose, par Octave Feuillet. — 9 mai. **Début de Mlle Marie Delmary**, dans Aricie de *Phèdre.* — 9 juin. *Juan Strenner*, drame en un acte, en vers, par Paul Déroulède. — 6 décembre. *Lions et Renards*, comédie en 5 actes, en prose, par Emile Augier (chute).

Opéra. — 3 mars. *Faust* (pour la première fois à l'Opéra), opéra en 5 actes par Michel Carré et Jules Barbier, musique de Gounod.

Opéra-Comique. — 10 mars. *Vert-Vert*, opéra-comique en 3 actes, par Offenbach. — 2 juin. *La Fontaine de Berny*, opérette en un acte, paroles d'Albéric Second, musique d'Adolphe Nibelle. — 11 septembre. *La Petite Fadette*, opéra-comique, paroles d'Anicet Bourgeois et Charles Lafont, musique de Théophile Semet.

Théâtre-Lyrique. — 10 mai. *Don Quichotte*, opéra-comique, paroles de Michel Carré et Jules Barbier, musique de Boulanger (chute).

Odéon. — 14 janvier. *Le Passant*, un acte en vers, par F. Coppée (grand succès).

Vaudeville. — 11 février. *Le Sacrifice*, comédie en 3 actes, en prose, par A. Daudet.

Gymnase. — 7 mai. *Le Filleul de Pompignac*, comédie en 4 actes, par Alphonse de Jalin (Alphonse Lefrançois et A. Dumas fils). — 30 octobre. *Froufrou*, comédie en 5 actes, par Meilhac et Halévy (succès).

Variétés. — 10 décembre. *Les Brigands*, opéra-bouffe en 3 actes, paroles de Meilhac et d'Halévy, musique d'Offenbach (succès).

Palais-Royal. — Adolphe Choler devient l'associé des deux directeurs, Léon Dormeuil et Plunkett. — 21 août. **Début de Blanche d'Antigny.**

Bouffes-Parisiens. — 7 décembre. **Début de Céline Chaumont** dans le rôle de la princesse de Trebizonde.

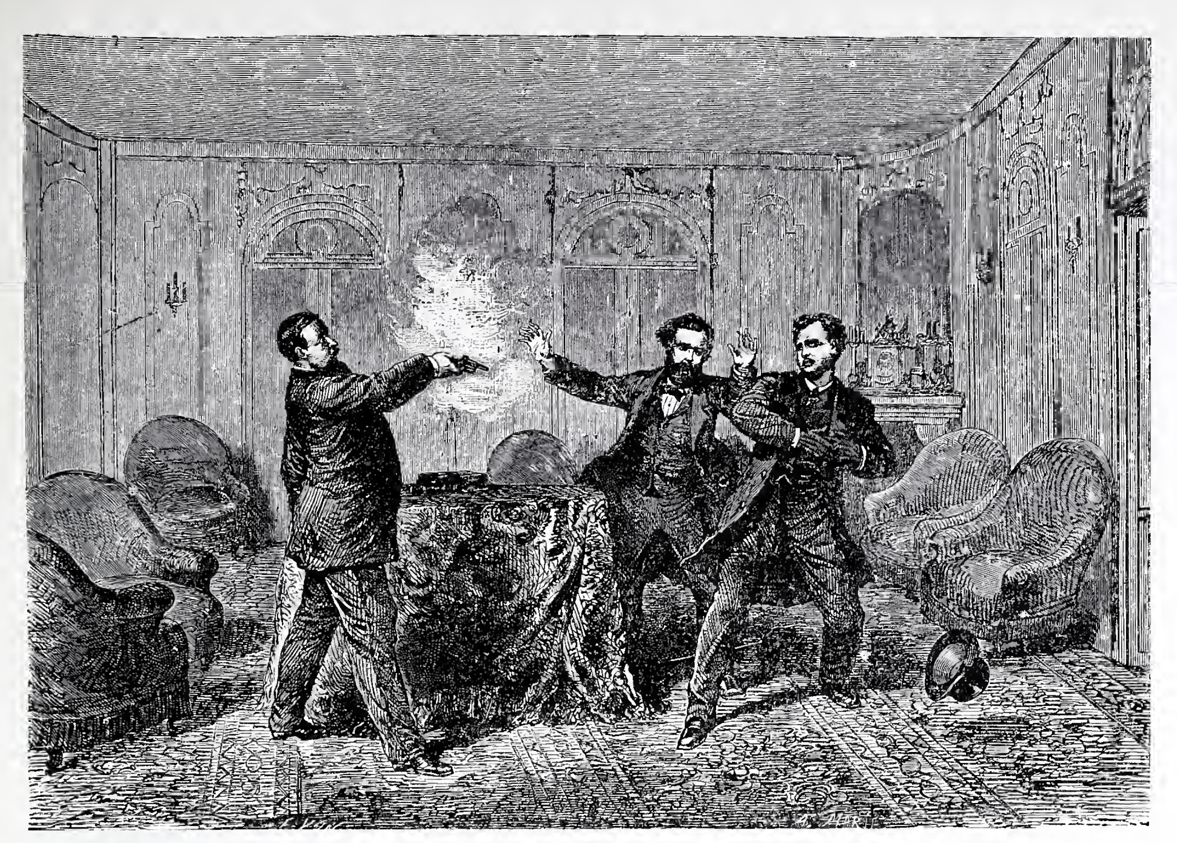
Folies-Dramatiques. — 6 février. *Le Canard à trois becs*, opéra-bouffe, 3 actes, paroles de Jules Moinaux, musique d'Emile Jonas. — 23 avril. *Le Petit Faust*, opéra-bouffe en 3 actes, paroles de Crémieux, musique d'Adolphe Jaime (succès).

Porte-Saint-Martin. — 18 mars. *Patrie*, drame en 5 actes, par Victorien Sardou (succès).

Théâtre-Cluny. — 15 juin. *Le Juif polonais*, drame en 4 actes, par Erckmann-Chatrian (succès.)

Les morts de l'année.

Le peintre **Paul Huet** (janvier). — **Lamartine** (28 février). — **Mirecour**, acteur du Théâtre-Français (1er mars). — Le graveur **Louis Calamatta** (mars). — Le peintre **N.-A. Hesse** (mai). — Le compositeur **Albert Grisar** (15 juin). — **Louis Bouilhet**, auteur dramatique (juillet). — **Le maréchal Niel** (13 août). — **Sainte-Beuve** (13 octobre). — **Troplong**, ancien président du Sénat. — L'ancien pitre **Galimafré** (mort à Montmartre). — Le poète **Fernand Desnoyers.** — **Bullier.** — **Le père l'Epingle**, roi des chiffonniers.



LE DRAME D'AUTEUIL.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

1870

Du 1er janvier au 4 septembre.

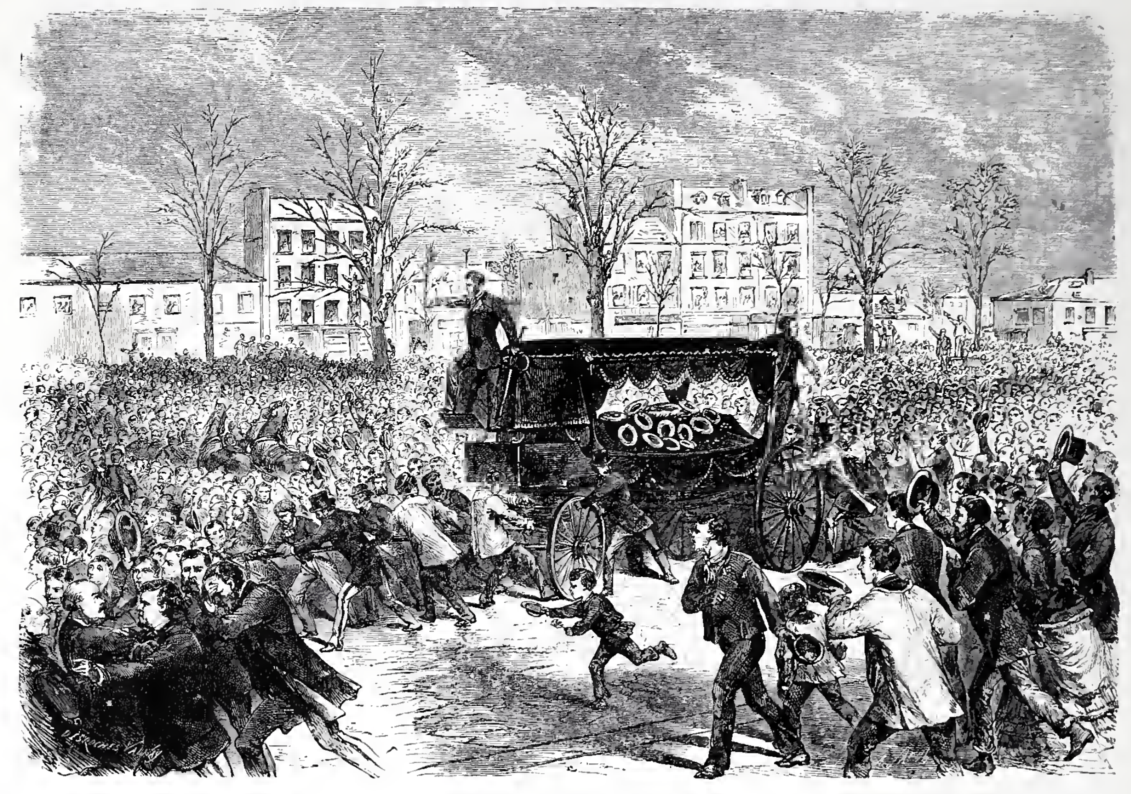
C'EST bien l'année terrible, comme l'a appelée le poète. Elle s'annonce fertile en crimes et en calamités.

A peine le ministère du 2 janvier est-il arrivé au pouvoir que Paris apprend avec une indignation mêlée de stupeur « l'assassinat » de Victor Noir par le prince Pierre Bonaparte. La villa d'Auteuil jadis habitée par Helvétius, et où se donnaient rendez-vous chez cet aimable fermier général les beaux esprits du XVIIIe siècle, vient d'être le théâtre d'un crime. Du moins, la foule le croit. Elle choisit d'instinct les solutions simples et tragiques. Il ne lui convient pas d'admettre que le prince Pierre ait pu être provoqué. Elle a été depuis trop longtemps et avec trop de zèle excitée contre l'Empereur pour ne pas saisir avec empressement cette occasion d'accuser de meurtre un membre de la famille impériale.

Le cadavre nécessaire à toutes les révolutions est trouvé. *La Marseillaise*, encadrée de noir, lance un appel aux mécontents. Ils accourent au rendez-vous, mais les chefs hésitent, reculent, et il suffit de deux sommations pour disperser ces 100,000 hommes, et arrêter ce premier essai de soulèvement populaire.

Quelques jours après, le 19 janvier, un homme, ou plutôt, suivant l'expression d'un témoin, une loque humaine, un demi-cadavre, aux yeux vitreux, les bras et les jambes paralysés par la terreur, est porté sur l'échafaud. C'est le plus ignoble criminel du siècle, Troppmann. Avec ses détails hideux et répugnants, l'exécution du meurtrier de la famille Kinck ajoute une seconde page tachée de sang à l'histoire tragique de cette année 1870.

Parmi les défenseurs du gouvernement comme parmi ses adversaires, on comprend que la lutte suprême va s'engager. Dans les deux partis, aucune préoccupation de la justice ou de la légalité. La violence de l'attaque entraîne celle de la répression. Rochefort est



OBSÈQUES DE VICTOR NOIR.

Le peuple coupe les traits des chevaux et traîne le char funèbre.

(D'après une gravure du temps. — Bibliothèque nationale.)

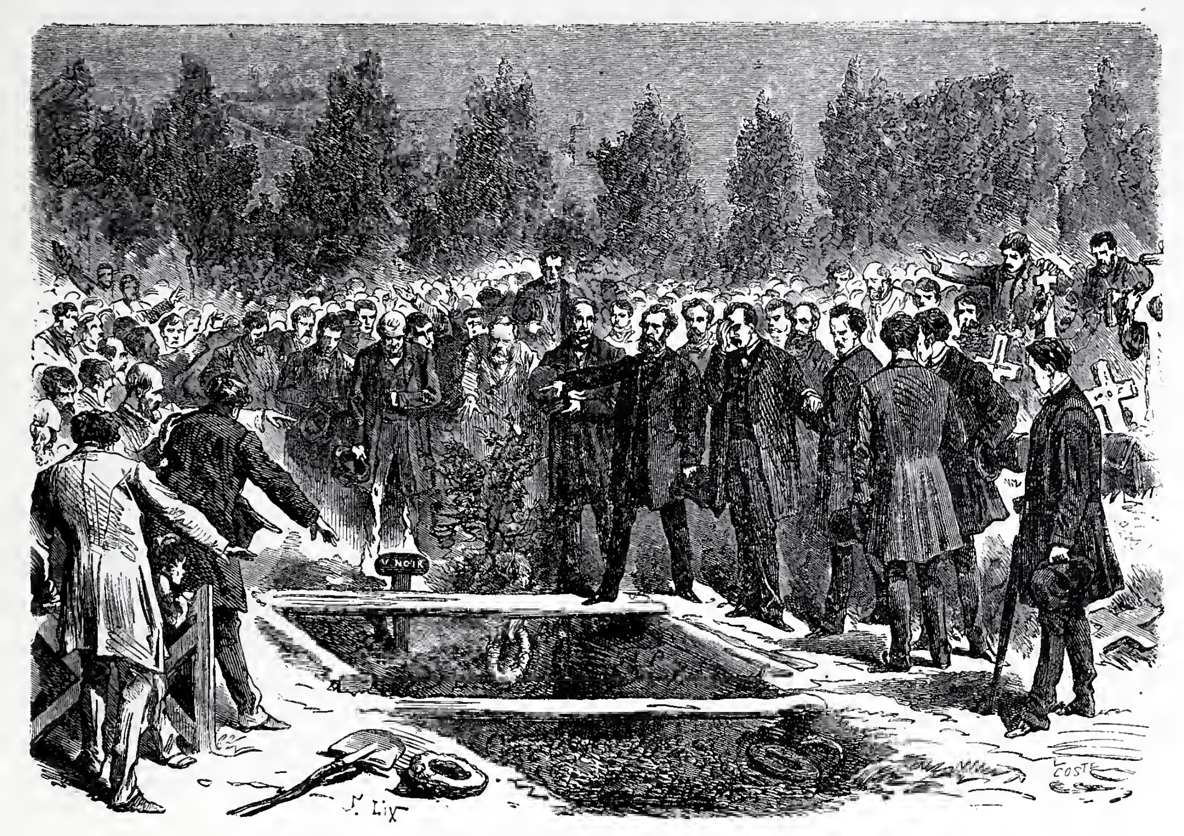
arrêté. Des barricades s'élèvent à Belleville, mais la troupe les renverse sans trop de peine. Paris, surpris et fatigué d'avoir, pendant vingt ans, supporté le même régime, n'est pas encore tout à fait mûr pour la guerre civile.

Les résultats du plébiscite du 8 mai donnent un semblant de force au gouvernement; mais, à Paris, la majorité contre l'Empire est d'environ 50,000 voix. L'armée elle-même devient frondeuse. A la caserne du Prince-Eugène, les votes hostiles sont presque aussi nombreux que les votes favorables, même parmi les cent-gardes, corps privilégié.

Le 3 avril, un journal d'opposition, *l'Éclipse*, avait publié un numéro exceptionnel dans lequel il supposait un changement de gouvernement. Le rédacteur distribuant, au gré de sa fantaisie, les ministères, nommait, parmi les nouveaux maîtres du pays, Rochefort, Flourens (guerre), Lullier (marine), Vermorel, J.-B. Clément, Jules Favre, Gambetta, Picard, Maroteau, Courbet et Georges Cavalier, dit Pipe-en-Bois. Mais, en France, tout arrive, même l'impossible. Ce qui paraissait un amusant paradoxe allait devenir, sauf quelques changements de noms une réalité!

Dans les premiers jours de juillet, les journaux annoncent, sans y attacher grande importance, une interpellation de M. Cochery, député du Loiret, sur la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne. La Chambre, plus tumultueuse que jamais, brave l'étranger. Elle souhaite, elle provoque une déclaration de guerre. Les illusions du gouvernement, le pays les partage, et Paris plus encore que la province. A en croire à peu près tout le monde, les armées prussiennes n'existent pas, et il suffirait, comme le dit un ministre, de *souffler dessus*.

Cependant à mesure que le conflit avec la Prusse paraît plus inévitable, une fièvre patriotique s'empare de la ville entière, et surtout des quartiers populaires. Ce n'est pas l'angoisse qui précède la lutte, mais la morbide exaltation qui méconnaît les difficultés de l'effort et l'incertitude du succès. Paris, pendant une quinzaine de jours, semble en proie à une sorte d'ivresse. La rue appartient à cette foule, ignorante et puérile, que le calme ennuie, que le silence effraie, et qui se grise du bruit qu'elle fait. Un flot ininter-



FUNÉRAILLES DE VICTOR NOIR — ÉPISODE DU CIMETIÈRE.
LES DISCOURS SUR LA TOMBE.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

rompu de braillards et de badauds inonde les boulevards, et sur cette masse énorme, formée d'éléments si divers, de héros et d'émeutiers, plane, comme une menace ou un espoir, *la Marseillaise*.

Tandis que quelques esprits, qu'on accuse de manquer de patriotisme, simplement parce qu'ils ne sont pas dépourvus de clairvoyance, expriment — timidement — leurs trop légitimes craintes, Paris se montre plein de confiance et de gaieté. Comment douterait-il de la victoire? Iéna ne peut pas prévoir Sedan.

Puis, coup sur coup, après quelques succès, dont on exagère l'importance, arrivent les premières nouvelles des défaites répétées et décisives. Paris s'étonne et bientôt se sent envahi par un invincible découragement.

Dans la soirée du 3 septembre éclate, comme un coup de tonnerre, la nouvelle du désastre de Sedan. Le lendemain, l'émeute envahit le Palais-Bourbon. Aux adjurations de Gambetta qui demande à la foule qu'on laisse « la délibération se poursuivre en pleine liberté », une voix, dans les tribunes, répond : « Pas de rhétorique! » et c'est bien le mot de la situation. La foule, exaspérée, frémissante, ne veut ni discours, ni discussion. Il lui suffit, tyran anonyme, d'imposer sa volonté. C'est par elle, sans débats, c'est par cent ou cent cinquante mille hommes que l'Empire est renversé et qu'un nouveau gouvernement s'inaugure dont les membres se proposent eux-mêmes aux acclamations populaires.

Pendant que la République est proclamée à l'Hôtel de Ville, Victorien Sardou, vers trois heures de l'après-midi, précédé de deux individus qui hissent, en guise de drapeaux parlementaires, deux mouchoirs qui ont été blancs, s'empare des Tuileries, que l'Impératrice se hâte d'abandonner. Un fiacre emporte hâtivement ce qui restait du régime impérial.

Cette première période de l'année 1870 est, comme la dernière, exclusivement politique. Les graves inquiétudes qui absorbent trop les esprits ne laissent pas de place à d'autres préoccupations.

La vente de la collection du prince Demidoff, le 15 janvier, ne passionne que quelques curieux.

La découverte des Arènes Monge, tout en permettant aux archéologues d'émettre les

LE PLÉBISCITE DE 1870. — LA FOULE SORTANT D'UNE RÉUNION PUBLIQUE TENUE A LA SALLE DE LA MARSEILLAISE, RUE DE FLANDRE.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

théories les plus bizarres et les plus contradictoires, intéresse médiocrement les Parisiens.

L'Académie donne un fauteuil à Émile Ollivier, parce qu'il est ministre, et quelques jours après à Jules Janin, parce qu'il a du talent. Ces deux élections font moins de bruit que les débuts d'un sport qui est appelé à un brillant avenir. Devant un nombreux public, M. Stainville inaugure, au café-concert des Mille Colonnes, des « exercices de vélocipède ».

Le Paris aimable et joyeux du second Empire disparaît peu à peu, et un de ses derniers sourires, c'est l'affaire du faussaire Vrain-Lucas qui le provoque.

Vrain-Lucas avait vendu 27.000 autographes — parmi lesquels il n'y en avait qu'une centaine d'authentiques — à M. Chasles, membre de l'Institut et un des premiers savants de l'Europe.

Dans le Paris triste et tragique que tant d'événements douloureux annoncent et préparent, il n'y a plus de place pour les représentants des élégances et des futilités d'autrefois. Auber, qui est un homme d'esprit, le comprend, et il se décide à mourir.

Henri D'ALMERAS.



LE PLÉBISCITE. — ASPECT DE LA PLACE DU CHATEAU-D'EAU, LE SOIR DU DÉPOUILLEMENT DU SCRUTIN.

BANQUET OFFERT A GAMBETTA PAR UN GROUPE D'ÉTUDIANTS DE PARIS.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann)

LES ÉCHOS DE PARIS



ARMAND BARBÈS.
Né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), mort à la Haye le 26 juin 1870.
D'après un portrait de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

L'Assassinat de Victor Noir

A la suite d'un article publié par le prince Pierre Bonaparte dans un journal, *l'Avenir de la Corse*, article violent, insolent, d'un ton farouche et provocant, où, traitant les républicains corses de mendiants et de traîtres, le prince ne parlait de rien moins que de leur mettre les tripes au soleil (les tripes aux champs, *stenine per le porette;* la phrase est tristement restée célèbre). M. Louis Tomassi, le bâtonnier de l'ordre des avocats à Bastia, avait répliqué à Pierre Bonaparte, lui rappelant avec violence ce qu'il avait été jadis et ce qu'il était aujourd'hui. Il ne pouvait mieux faire que de reproduire la profession de foi du prince Pierre aux électeurs de la Corse, en 1848. La polémique des journaux corses avait été citée et soulignée dans un journal, *la Marseillaise*, par un des rédacteurs, M. E. Lavigne, qui avait fait suivre les citations de réflexions toutes personnelles. C'est ce que Pierre Bonaparte allait appeler le lendemain être insulté par la plume d'un des manœuvres de M. Rochefort.

Furieux de voir apparaître dans un journal parisien ces articles qui, en Corse, mettaient le feu aux poudres, désireux aussi de se faire bien venir aux Tuileries, d'où sa turbulence sauvage l'avait fait éloigner, en marchant droit à l'adver-



LE PRINCE PIERRE BONAPARTE.

D'après un portrait original. — (Bibliothèque nationale.

saire particulier de l'Empereur et de l'Impératrice, le prince Pierre envoya brutalement à M. Rochefort un cartel d'une forme bizarre, inusitée, et qui ressemblait trop à un piège tendu : « Si par hasard vous consentiez à tirer les verrous qui rendent votre honorable personne deux fois inviolable, vous ne me trouverez ni dans un palais ni dans un château J'habite tout bonnement



VICTOR NOIR.

D'après un portrait original. — (Bibliothèque nationale)

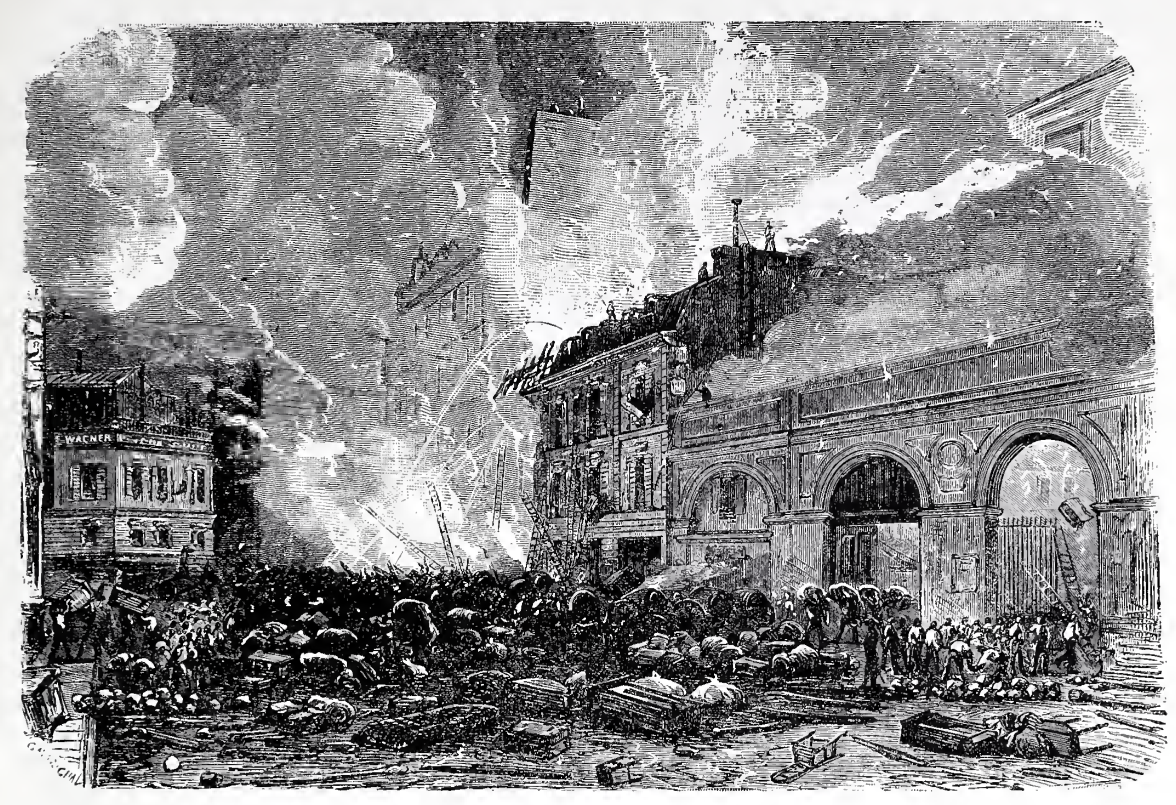
59, rue d'Auteuil, et je vous promets que, si vous vous présentez, on ne vous dira pas que je suis sorti. »

Jamais provocation ne fut adressée en de tels termes, et cependant le prince Pierre Bonaparte devait connaître mieux que personne ce qu'on est convenu d'appeler le code du duel.

M. Rochefort, après avoir reçu la lettre du prince Pierre, se mit à sa disposition et lui envoya deux témoins, M. Millière, gérant, et M. Arthur Arnould, rédacteur de *la Marseillaise*. C'était le lundi 10 janvier que les témoins arrivaient devant cette maison d'Auteuil où le philosophe Helvétius avait reçu jadis toute la société savante du dix-huitième siècle, et où Pierre Bonaparte vivait maintenant. A peine étaient-ils arrivés devant le logis du prince qu'ils voient sortir de cette demeure d'aspect claustral, solitaire, sinistre, un homme pâle et qui criait : « N'entrez pas, on assassine ici. » Cet homme était M. Ulrich de Fonvielle.

Voici ce qui s'était passé. Un des correspondants du journal *la Revanche* de Bastia, un jeune homme, connu déjà par des travaux de diverse nature, ancien collaborateur scientifique de *l'Époque*, journal dynastique, et du *Rappel*, M. Paschal Grousset, tempérament ardent et avide de succès, décidé à violenter la fortune si la fortune faisait la cruelle, cherchant avec âpreté l'occasion d'attirer bruyamment l'attention sur son nom, avait saisi rapidement l'occasion que lui offrait le hasard. Etant Corse et voyant devant lui un adversaire corse, un Bonaparte, M. Grousset avait prié deux de ses amis de se rendre auprès du prince Pierre pour lui demander rétractation de l'article paru dans *l'Avenir* ou réparation par les armes. Ces deux nouveaux témoins, à qui M. Grousset donnait pour mission de devancer chez le prince Pierre les témoins de M. Rochefort, étaient M. Ulrich de Fonvielle et Victor Noir. Ils se présentèrent chez le prince cérémonieusement. Victor Noir, ganté, ciré, était parti joyeux de chez lui le matin, disant, en souriant, à sa vieille servante : « Brosse-moi bien, aujourd'hui, je vais chez un prince ! » On les fit entrer dans un grand salon en les priant d'attendre. Victor Noir, toujours gouailleur, même en ces circonstances graves, se regardait dans les glaces et essayait de déchiffrer, sur la toile d'un portrait de famille accroché à la muraille, une inscription italienne. Tout à coup, le bouton d'une porte qui menait aux appartements particuliers du prince s'agita, et la main qui le pressait extérieurement demeura un moment indécise, comme si la personne qui allait entrer réfléchissait ou hésitait. Enfin, la porte s'ouvrit et Pierre Bonaparte parut. Il a écrit que les témoins l'abordèrent *les mains dans les poches*. La vérité est que M. de Fonvielle et Victor Noir tenaient leur chapeau à la main.

— Vous venez de la part de Rochefort ? dit brusquement le prince, de cette voix rauque et stridente que personne n'a oubliée de ceux qui l'ont entendue et qui ressemble à un miaulement.



INCENDIE DES ATELIERS DE MENUISERIE DE LA RUE CHAPTAL

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

— Non, nous venons de la part de M. Paschal Grousset.

Pierre Bonaparte parut surpris; on lui tendait une lettre, il la prit, fit vers une fenêtre quelques pas, jeta un coup d'œil sur la lettre de M. Grousset, puis, la froissant et la posant de sa main gauche sur un fauteuil, il revint du côté des témoins, la main droite dans son large pantalon du matin.

— J'ai provoqué M. Rochefort, dit-il alors, parce qu'il est le porte-drapeau de la crapule. Quant à M. Grousset, je n'ai rien à lui répondre. Est-ce que vous êtes solidaires de ces *charognes?*

— Nous sommes, répondit Victor Noir, solidaires de nos amis.

« Aussitôt, raconte M. de Fonvielle, l'unique témoin de cette épouvantable scène, le prince Bonaparte, s'avançant subitement d'un pas et sans provocation de notre part, donna, de la main gauche, un soufflet à Victor Noir et, en même temps, il tira un revolver à dix coups qu'il tenait caché et tout armé dans sa poche, et fit feu à bout portant sur Noir.

« Noir bondit sous le coup, appuya ses deux mains sur sa poitrine et s'enfonça dans la porte par où nous étions entrés.

« Le lâche assassin se précipita alors sur moi et me tira un coup de feu à bout portant.

« Je saisis alors un pistolet que j'avais dans ma poche et, pendant que je cherchais à le sortir de son étui, le misérable se rua sur moi; mais, lorsqu'il me vit armé, il recula, se mit devant la porte et me visa.

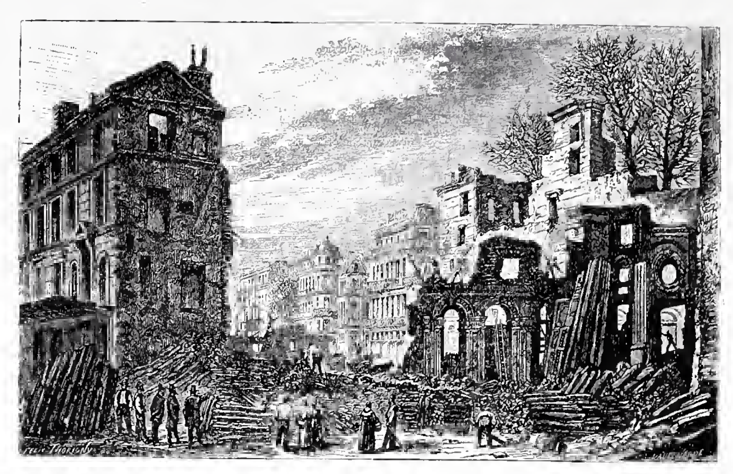
« Ce fut alors que, comprenant le guet-apens dans lequel nous étions tombés et me rendant compte que, si je tirais un coup de feu, on ne manquerait pas de dire que nous avions été les agresseurs, j'ouvris une porte qui se trouvait derrière moi et me précipitai en criant à l'assassin

» Au moment où je sortais, un second coup de feu partit et traversa de nouveau mon paletot.

« Dans la rue, je trouvai Noir qui avait eu la force de descendre l'escalier — et qui expirait.

« Voilà les faits tels qu'ils se sont passés, et j'attends de ce crime une justice prompte et exemplaire. »

Lorsque Paris apprit la nouvelle de cette mort inique, on sentit passer sur lui le chaud effluve, le vent farouche des jours d'orage révolutionnaire. L'Empereur descendait d'un train, venant de Saint-Cloud, lorsqu'on lui apprit la nouvelle. Une livide pâleur se répandit sur son visage. Il recula comme devant un fantôme. Le soir, des réunions publiques qui étaient annoncées étaient dissoutes sur un cri de vengeance. M. Ulrich de Fonvielle était appelé dès minuit chez le juge d'instruction. Des gens du peuple, irrités, voulaient aller chercher, à Neuilly, le cadavre de Victor Noir, l'apporter au cœur de Paris et appeler la population aux armes en promenant la victime à la lueur des torches. Beaucoup voulaient le porter aux bureaux de *la Marseillaise*, d'autres à son ancien domicile, rue Geoffroy-Marie. On



EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — PERCEMENT DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN. VUE PRISE DE LA RUE SAINT-DOMINIQUE.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

parlait de le mettre dans un fiacre tout vêtu et le cigare aux lèvres, pour tromper la surveillance des agents. Ce cadavre devenait un outil de révolte. Mais le corps était déjà transporté à son domicile, passage Masséna, rue Perronet, à Neuilly, et gardé par la police.

Le soir même, les journaux qui devaient paraître le lendemain recevaient la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur,

Je vous prie de vouloir bien insérer dans votre numéro de demain la note suivante : « Aussitôt que le garde des sceaux a appris le fait qui s'était passé à Auteuil, il a ordonné l'arrestation immédiate de M. Pierre Bonaparte. L'Empereur a approuvé cette décision. L'instruction est déjà commencée. »

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Le chef du cabinet, ADELON.

(Révolution de 1870-71.) JULES CLARETIE.

L'affaire de la Villette racontée par Blanqui.

Il y a aujourd'hui un mois une centaine d'hommes se réunissaient lentement sur le boulevard de la Villette, près du pont du canal.

C'était un dimanche, par un beau soleil. De nombreux promeneurs répandus sur les contre-allées dissimulaient la formation du rassemblement.

Un bateleur, à quelques pas de la caserne des pompiers, était le centre de quelques curieux attirés par ses tours.

Le chef du mouvement projeté, qui avait précédé sur les lieux les citoyens engagés dans cette entreprise, les fit avertir de se joindre à l'auditoire réuni autour du jongleur. Le groupe put ainsi se concentrer sans éveiller les soupçons des sergents de ville.

Vers trois heures et demie, Blanqui donna le signal, et le rassemblement se dirigea au petit pas vers la caserne des pompiers. On suivait une contre-allée et il fallut descendre sur la chaussée pour arriver au corps de garde.

Ce brusque détour à angle droit donna l'alarme à la sentinelle et aux soldats du poste, qui coururent à leurs fusils.

Ce fut un cruel mécompte.

On avait espéré se saisir des armes par surprise, sans collision. Il était convenu de ne faire aucun mal aux pompiers, corps aimé et estimé des Parisiens, étranger aux luttes civiles et réputé même pour ses idées démocratiques. Le factionnaire fut blessé d'un coup de revolver en se débattant, et le corps de garde fut le théâtre d'une lutte assez vive pour l'enlèvement des armes.

Les insurgés répugnaient profondément à l'emploi de la violence. Ils ne voulurent pas abuser de leur nombre pour s'emparer des fusils de vive force. On parlementa pour les obtenir de bon gré. Ces pourparlers firent perdre du temps.

Un poste de sergents de ville, situé dans le voisinage, accourut au bruit et se précipita l'épée à la main sur les insurgés. Au cri : « Les sergents de ville ! » Blanqui, Eudes et Granger sortirent de la cour intérieure, et une courte et rude mêlée s'engagea aussitôt.

Les hommes de police s'enfuirent, laissant sur la place un mort et deux blessés.

Restés maîtres du terrain, les insurgés firent



TENTATIVE DE BARRICADES A BELLEVILLE.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

de nouveaux efforts pour avoir les armes des pompiers.

Ces moyens de douceur ne pouvaient qu'échouer. Mais les citoyens ne voulaient à aucun prix user de la force brutale contre ce corps d'élite. La surprise était manquée.

Après ces inutiles pourparlers, les insurgés abandonnèrent la caserne, et se mirent en marche vers Belleville par le boulevard extérieur. Il fut alors évident pour eux que leur projet n'avait aucune chance de réussite. La population paraissait frappée de stupeur.

Attirée tout à la fois par la curiosité, et retenue par la crainte, elle se tenait, immobile et muette, adossée des deux côtés aux maisons. Le boulevard parcouru par les insurgés restait complètement désert. En vain ils faisaient appel aux spectateurs par les cris : « Vive la République! Mort aux Prussiens! Aux armes! »

Pas un mot, pas un geste ne répondait à ces excitations.

Les chefs de l'entreprise avaient supposé que la gravité de la situation et les tumultes des jours précédents seraient suffisants pour rallier les masses.

Mais un découragement avait succédé aux émotions impuissantes des premiers jours. Les idées prenaient un autre courant. Elles tournaient au soupçon, à la crainte exagérée de l'espionnage prussien.

La police poussait avec autant de succès que de perfidie à ces terreurs puériles qui détournaient le peuple de la question sérieuse : le renversement de l'Empire. Le fait est que dans ce quartier si révolutionnaire de Belleville, l'émeute n'entraîna pas une seule recrue.

La colonne insurgée avait parcouru ainsi plus de deux mille mètres sur le boulevard de Belleville, au milieu de l'isolement et du silence.

Blanqui, Eudes et Granger, jugeant l'entreprise avortée, arrêtèrent la colonne et dirent à leurs compagnons :

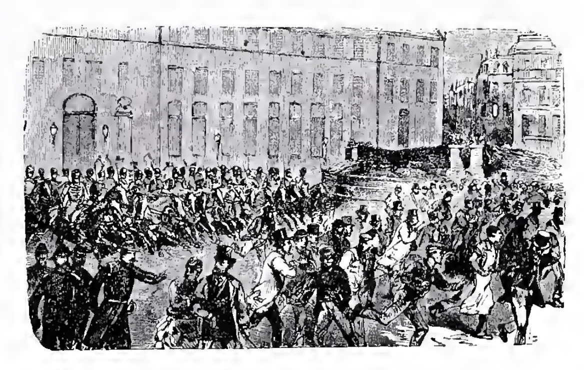
« C'est une affaire manquée. Nous n'avons pas les fusils, et puis vous voyez que personne ne se joint à nous. Nous ne pouvons rien sans le peuple. Avant dix minutes, notre petit noyau va rencontrer des chassepots devant lesquels nos revolvers ne signifient rien. Il faut nous séparer. Le terrain est libre. Nul n'inquiétera notre retraite. Cachez vos armes et dispersez-vous à travers les rues voisines. »

Tous se rangèrent à cette opinion. Les trois fusils enlevés furent abandonnés; les revolvers rentrèrent sous les vêtements, et la dispersion s'accomplit sans obstacle. Nous ne laissions ni morts, ni prisonniers, ni blessures sérieuses. Personne d'ailleurs n'eût songé à nous barrer le chemin. La stupeur était complète autour de nous.

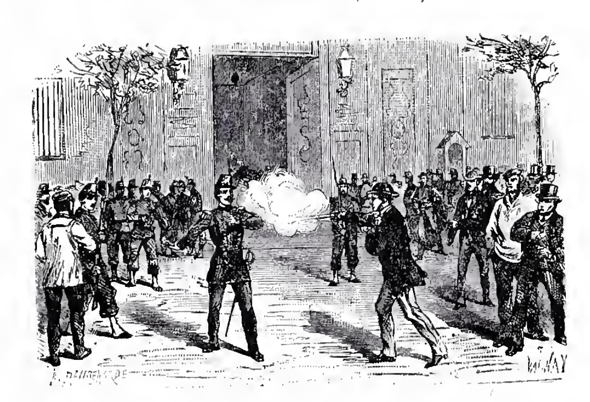
Il faut bien le dire, cette troupe d'hommes déterminés répandait au loin l'effroi. De l'entrée des rues qui aboutissent au boulevard, on apercevait la foule amassée à plusieurs centaines de mètres, et n'osant approcher. On voyait aussi les sergents de ville qui se tenaient au loin, à distance respectueuse. Cependant la presse annonçait, le len-



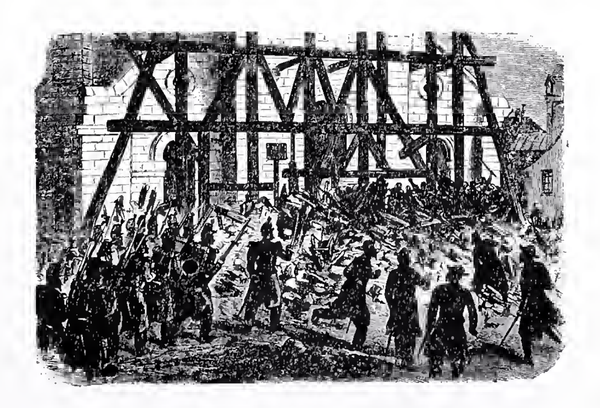
LES OMNIBUS AMENÉS A LA BARRICADE DE LA RUE SAINT-MAUR (9 MAI.)



CHARGE DE CAVALERIE SUR LA PLACE DU CHATEAU-D'EAU (9 MAI.)

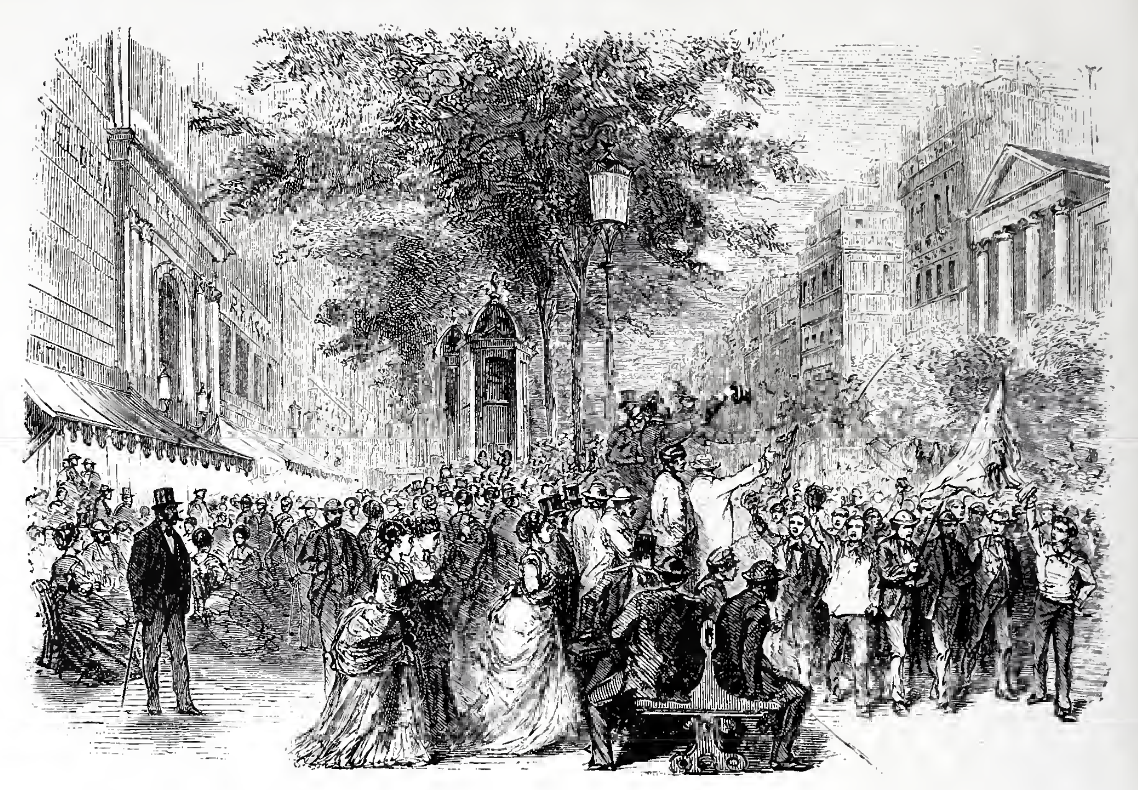


LE LIEUTENANT FILOBERT REÇOIT DE PIERRE MALLET UN COUP DE REVOLVER QUI LE BLESSE A LA MAIN (10 MAI.)



BARRICADE DANS LES ÉCHAFAUDAGES DE L'ÉGLISE SAINT-JOSEPH (10 MAI)

D'après des documents du temps. — (Bibliothèque nationale.)



MANIFESTATION EN FAVEUR DE LA GUERRE SUR LE BOULEVARD MONTMARTRE

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

demain, de nombreuses arrestations d'insurgés. Pas de mensonge plus effronté que ces récits de l'affaire de la Villette. Les journaux de police racontaient à l'envi que, dès le début de l'attaque, la population s'était ruée sur les émeutiers à coups de pied, de poing, et à coups de triques, les avait arrêtés, maltraités avec fureur, et que la police avait eu beaucoup de peine à les sauver de l'indignation publique.

Pur roman. *Tous* les insurgés se sont éloignés ensemble de la caserne des pompiers. Ils n'ont pas laissé un homme en arrière, ils n'ont rencontré aucune opposition sur leur route, et se sont dispersés volontairement après une demi-heure de marche.

Voici l'histoire des arrestations. Après le départ du rassemblement armé, des curieux se sont attroupés aux portes de la caserne, questionnant, s'informant, suivant la mode parisienne. La police — sergents de ville et mouchards — s'est abattue tout à coup sur les badauds, a frappé, assommé, arrêté à tort et à travers.

C'est ce qu'on appelle l'intervention de la foule indignée. Tout au contraire, c'est la foule indifférente que les gens de police ont exterminée.

Les premiers accusés traduits en conseil de guerre étaient aussi étrangers à l'insurrection que le Grand-Turc. On les a ramassés pêle-mêle devant la caserne des pompiers, où, depuis une heure, il ne restait plus un seul insurgé.

A l'audience, les témoins, pompiers et sergents de ville, se sont empressés de reconnaître les détenus; toutes les dépositions étaient erronées.

Les accusés de la première fournée, condamnés à mort ou aux travaux forcés, étaient innocents. Les témoins les ont reconnus, uniquement parce qu'on les avait pris, et parce qu'on ne pouvait leur représenter les véritables acteurs, restés libres. Les seuls, deux ou trois peut-être, avaient été dénoncés par suite d'indiscrétions.

Eudes et Brideau ne sont tombés aux mains de l'autorité bonapartiste que par l'effet du hasard. Un mouchard amateur, du nom de Lelen, ayant entrevu le revolver d'Eudes sous son paletot, suivit les deux amis et les fit arrêter par les sergents de ville.

La police avait jeté dans les prisons quatre-vingts malheureux, qui attendaient les sentences iniques des conseils de guerre. Les témoins reconnaissaient invariablement tous les accusés qu'on amenait devant eux. On ne peut savoir jusqu'où seraient allées ces fureurs sanguinaires contre des innocents si la Révolution du 4 septembre n'y avait coupé court.

La noble attitude d'Eudes et de Brideau avait ramené l'opinion égarée par l'inanité des calomnies. Mais si la fable prussienne s'était évanouie, la rage bonapartiste n'avait pas désarmé. Les arrêts de mort se suivaient sans relâche, à la grande joie de la Cour de cassation, qui les confirmait dès le lendemain. A peine attendait-elle l'expiration des délais légaux.

BLANQUI



DÉPART, DU PALAIS DE L'ÉLYSÉE, DU PREMIER BATAILLON DES CORPS FRANCS SOUS LES ORDRES DU COLONEL LAFONT.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

Découverte du plus ancien monument de Paris.

La grande nouveauté de la semaine a dix-sept cents ans d'existence.

En perçant la rue Monge, entre la rue du Cardinal-Lemoine et la rue Neuve-Saint-Etienne-du-Mont, on avait, il y a trois ans, trouvé quelques vieilles murailles romaines et l'on s'était alors rappelé qu'Adrien avait bâti un amphithéâtre à Lutèce et que Chilpéric — l'illustre Chilpéric, célébré par Hervé — l'avait fait restaurer pour y donner des spectacles.

Les historiens du temps de Philippe-Auguste avaient parlé « des grandes ruines » de ce bâtiment et, depuis cette époque, il n'en avait plus guère été question. Quand on mit au jour ces vieilles maçonneries, on jugea qu'elles devaient appartenir à l'amphithéâtre de l'empereur Adrien, et l'on passa outre.

Mais, il y a quinze jours, en fouillant un terrain en bordure de la voie, on a retrouvé tout le monument. Les archéologues ont vu avec stupeur le vaste ovale de l'arène sortir de terre

On a mis au jour l'une des loges où l'on enfermait les bêtes féroces. Le sol est littéralement jonché des ossements des animaux qu'on leur donnait en pâture.

On a déjà trouvé des monnaies, un collier d'or et de turquoises, des poteries, une petite statue de Bacchus, et la moindre partie du terrain est déblayée.

Ces fouilles vont-elles être continuées? Cette arène si curieuse, cette première page de l'histoire de Paris, va-t-elle être conservée? C'est là la question débattue.

Le terrain déblayé appartient aux Omnibus, qui veulent y bâtir et menacent de tout enlever si on ne les indemnise pas *sur-le-champ*. En outre, une moitié de l'édifice est encore enfouie sous le jardin d'un couvent et une vieille maison abandonnée.

On peut temporiser pour l'expropriation de ces derniers terrains. Mais il faut, avant tout, désintéresser la Compagnie des omnibus et l'empêcher de commettre l'acte de vandalisme qu'elle ose projeter. La Société d'archéologie a voté 500.000 fr. pour cet objet. Il est impossible que l'historien de César, le créateur du Musée gallo-romain — l'empereur Napoléon III — ne se montre pas aussi soucieux que la Société de la conservation des rares et précieux vestiges découverts si inopinément. Que la ville de Paris, créatrice du

Musée municipal; que la Commission des monuments historiques se cotisent; enfin, que l'on organise une souscription à laquelle tous les Parisiens lettrés, les érudits de toute la France tiendront à honneur de prendre part, car les noms de tous les souscripteurs devront être inscrits sur les colonnes érigées dans le square dont on se propose d'entourer le monument s'il est acheté, et bientôt l'édifice, entièrement dégagé, préservé à jamais de la destruction, sera l'une des plus grandes curiosités et l'une des plus précieuses reliques de la capitale du monde — comme les Anglais ont appelé Paris.

Charles BOISSAY.



GRAND PRIX DE PARIS DE 1870. — SORNETTE.

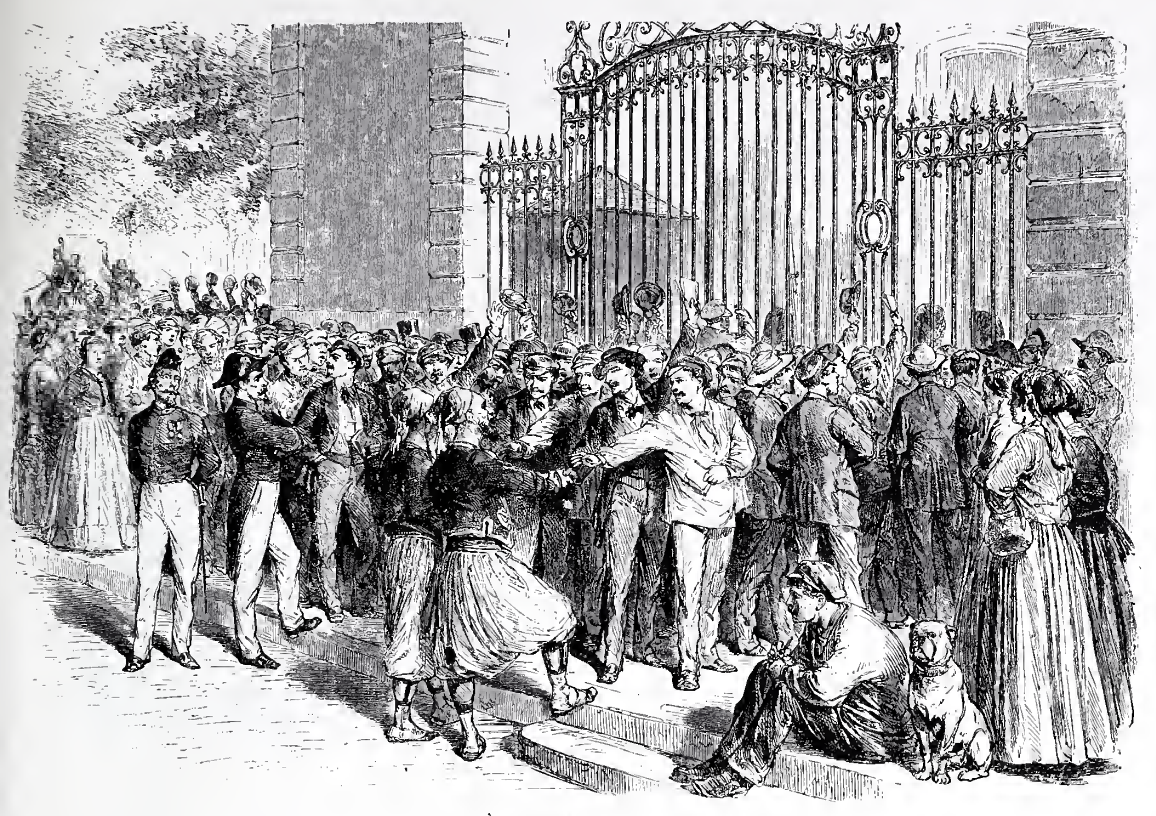
D'après une gravure du temps. — (Collection *Auteuil-Longchamps*.)

La guerre franco-allemande

BIEN déterminé à ne pas *parler* — puisqu'il n'en pouvait résulter aucun bien, — j'étais en même temps très résolu à *voir* et à *entendre* le plus possible; aussi, vers huit heures du soir, risquai-je une sortie. Il faisait encore jour, la chaleur était suffisante, mais dans l'exubérance de leur joie, les Parisiens ne pouvaient attendre, pour la manifester, que l'obscurité fût venue et, tout en cheminant, j'aperçus aux balcons plusieurs femmes des classes dirigeantes qui, aidées de leur personnel, faisaient les préparatifs des illuminations de manière à pouvoir éclairer dès que le dernier rayon de soleil aurait disparu sur l'horizon. Je dis bien avec intention des femmes des classes dirigeantes, car je longeais alors la Chaussée d'Antin et le seul fait d'y occuper un appartement au premier, au second, voire même au troisième étage, témoigne d'une situation de fortune au-dessus de la moyenne. Le bon sens et l'élégance ne marchent pas toujours, j'en conviens, de pair avec les gros revenus, mais il n'est guère possible, en pareil cas, d'appuyer son jugement sur des bases plus sérieuses.

Dans la rue, la foule se pressait compacte, échauffée, bruyante à l'excès. Toutefois, à la vue de ces belles affairées, il se produisit une accalmie momentanée, suivie aussitôt de cette acclamation : « Vivent les Mères de la Patrie ! » Un rapide regard jeté sur ces dames suffit pour me convaincre que leur progéniture — si progéniture elles avaient — n'était encore en état de contribuer que fort peu à la gloire du pays; mais je réfléchis en même temps qu'elles avaient, selon toute probabilité, des frères et des maris exposés à être appelés, à bref délai, aux avant-postes, « pour n'en plus revenir », et qu'il serait injuste, en conséquence, de les accuser de faire là du patriotisme à bon marché. Au reste, il était difficile, sauf pour un sceptique endurci, de n'être pas frappé de cette naïve explosion de rancune nationale de tout un peuple contre un autre peuple tout entier, et c'était, selon moi, une émotion très différente du pur patriotisme. A ce dernier et très noble sentiment se substituait, à mon avis, un assez curieux mélange de haine et de chauvinisme.

Le « sol sacré de la France », — pourquoi plus sacré qu'un autre sol, je n'ai jamais pu le définir; — enfin ce sol sacré n'était pas en l'occurrence menacé par la Prusse; tout bien considéré, ce n'était même pas pour une question d'honneur national offensé que Paris se déclarait prêt à se lever comme un seul homme et à tirer l'épée; et cependant, parmi ces milliers d'individus envahissant la rue ce soir-là, pas un qui n'agît comme s'il eût eu une querelle personnelle à vider, non pas seulement avec un ou deux Allemands, mais bien avec chacun des enfants, fils ou filles, du *Vaterland*, sans distinction d'âge ou de sexe. Il pouvait être huit heures et quart quand je commençai à descendre la chaussée d'Antin; mais bien que le boulevard des Italiens n'en soit guère distant de plus de deux cents mètres, je n'en mis pas moins une demi-heure à franchir cet espace, car, au moment où j'émergeai, non sans peine, sur le boulevard, j'aperçus une horloge qui marquait neuf heures. Deux choses se dégagent nettement dans ma mémoire parmi les incidents de cette soirée : d'abord les grands préparatifs d'illumination de plusieurs maisons de commerce devant lesquelles on plaçait des transparents lumineux à devises ingénieuses, réservés de coutume pour le 15 août, jour de la fête de l'Empereur. Nous étions encore à un mois de cette date, et le voisin d'un industriel enthou-



LES ENRÔLEMENTS VOLONTAIRES.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

siaste lui en fit l'observation. « Je le sais, répondit celui-ci; je laisserai cet emblème jusqu'au 14 du mois prochain et j'en ajouterai alors deux autres encore plus grands. »

Au jour dit, non seulement le digne homme n'en ajoutait point, mais la décoration première avait disparu, car le second Empire se débattait déjà dans les affres de la mort.

Ce qui surnage aussi distinctement dans mon esprit, c'est une énorme bande de calicot surmontant la boutique d'un libraire, avec cette annonce : *Dictionnaire français-allemand à l'usage des Français à Berlin*. Moins de deux mois après, je lisais ce qui suit; c'est l'extrait d'une entrevue entre Bismarck et de Moltke d'un côté et le général Wimpfen de l'autre, à la veille de la capitulation de Sedan : « Vous ne connaissez pas la topographie des environs de Sedan, disait le général de Moltke; permettez-moi, à ce propos, de vous citer un petit exemple qui prouve la présomption et le manque de méthode de votre nation. Au début de la campagne, vos officiers étaient tous munis de cartes d'Allemagne, tandis que les moyens leur faisaient absolument défaut pour étudier la géographie de leur propre pays, puisqu'ils n'avaient pas de cartes de France. » Tout en lisant ceci, je ne pus m'empêcher de penser au libraire et à son annonce et de me demander combien de dictionnaires il avait bien pu vendre pendant ces quelques premiers jours de fol espoir.

Je ne poussai pas très loin ma promenade ce soir-là; dès la Maison-Dorée, je fus contraint de m'arrêter et de me borner au rôle de simple spectateur. Dans l'impossibilité où je me trouvais d'obtenir un siège, je demeurai debout, écoutant ce qui se disait autour de moi et, dans le tumulte des opinions qui se croisaient, je n'en recueillis qu'une seule qui fût franchement opposée à la guerre. C'était celle d'un auteur dramatique justement célèbre; sans être hostile ni à l'Empire, ni à l'Empereur, il avait pourtant repoussé, bien des années plus tôt, les offres de la princesse Mathilde, qui voulait le présenter à Napoléon. Sa haine pour les Allemands, quoique profonde, ne l'aveuglait pas sur leur rare puissance d'organisation et leurs hautes qualités intellectuelles. « Il est bon de crier : A Berlin! disait-il, et il n'est que trop probable que plus d'un de ces braillards y entrera, mais ce ne sera pas de la façon qu'ils espèrent; ils défileront tête basse sous l'escorte des Allemands. »

Mon interlocuteur avait baissé la voix et il me pria de ne pas répéter ce qu'il venait de me dire. « Si je me trompe, ajouta-t-il, je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir jeté de l'eau froide sur l'ardeur martiale de mes compatriotes; si l'événement, au contraire, me donne raison, je renoncerai volontiers au triste honneur d'avoir prophétisé l'humiliation de mon pays. »

C'est pourquoi je supprime ici son nom; mais j'ai souvent songé depuis lors à ses paroles, et quand je l'ai entendu accuser, particulièrement en Angleterre, d'avoir contribué à la corruption du second Empire par ses œuvres dramatiques,

je n'ai pu moins faire que d'en sourire *in petto*. A une seule exception près, il n'est pas une de ses pièces qui ne renferme un sérieux enseignement moral; c'est de plus un excellent mari, un bon père, un fils parfait, et on ne peut guère lui reprocher que de serrer un peu trop les cordons de sa bourse.

Le bruit continuait sur les boulevards, assourdissant; mais bien que la foule fût des plus denses que j'ai vues à Paris ou ailleurs, je dois convenir qu'on n'eut pas à déplorer les brutalités et les plaisanteries grossières qui se produisent en Angleterre en pareille circonstance. Sauf quelques exceptions, telles, par exemple, que la manifestation devant l'ambassade de Prusse, l'attitude générale de la population parisienne, somme toute, resta correcte. Que serait-il advenu si des étrangers — Allemands ou autres — s'étaient affichés ostensiblement? Je l'ignore; mais s'il s'en trouvait là, du moins dissimulaient-ils leur nationalité en gardant le silence.

UN ANGLAIS A PARIS.

(*Traduit de l'anglais par* J. HERCÉ.)

La fausse nouvelle.

C'ÉTAIT le 6 août. Une foule anxieuse et houleuse remplit les rues et les boulevards; elle croit que d'un moment à l'autre arrivera la dépêche victorieuse si impatiemment attendue. — « Elle est arrivée, crie-t-on; elle vient d'être affichée à la Bourse : l'armée de Mac-Mahon a écrasé celle du prince Charles; on a fait prisonnier ce prince, son état-major et vingt-cinq mille Allemands : Landau est pris. » Aussitôt éclate une joie délirante; aux fenêtres, des drapeaux se déploient; des chanteurs de l'Opéra sont reconnus dans la foule, entourés et invités à chanter *la Marseillaise* dont le refrain est accompagné par des milliers de voix : de toutes parts retentissent les cris de : « Vive la France! Vive l'armée! » Les tribunaux interrompent leurs audiences; un enthousiasme irréfléchi et le soleil capiteux d'août enfièvrent les cerveaux à ce point que personne, depuis midi jusqu'à deux heures, ne s'étonne que la dépêche officielle ne soit affichée nulle part. Des citoyens qui mettent en doute l'authenticité de cette victoire sont injuriés et font naître autour d'eux une exaspération menaçante.

Cependant, un éclair de raison traverse quelques esprits; on va aux informations, et, bientôt, sur les boulevards et dans les rues, on entend des voix crier : « Retirez les drapeaux! La nouvelle est fausse. » On comprend vite que la dépêche est l'œuvre d'un spéculateur. La colère succède à la joie. Des groupes furieux se portent, d'abord, vers la Bourse, où ils brisent l'entourage de la corbeille dans laquelle agiotent les agents de change, — puis, vers le ministère de la justice où ils somment le chef du cabinet de se montrer. Les clameurs vont en redoublant. M. Ollivier paraît au balcon et annonce que l'auteur de l'odieuse manœuvre vient d'être arrêté. On se calme. Le soir, une proclamation des ministres aux Parisiens confirmait l'arrestation et promettait le châtiment du coupable. Le préfet de police publiait, de son côté, un avis portant que « l'auteur de la fausse nouvelle est sous la main de la justice ». Comment se nommait-il? Qu'en a fait la justice? On ne l'a jamais su.

H. MAGEN.

(*Histoire du second Empire.*)

La dernière journée de l'Empire.

LA journée du 4 septembre, a écrit Jules Favre, se leva tiède et radieuse comme une journée de fête, semblant inviter la population de Paris à se répandre dans les rues, pour y jouir de son soleil splendide et doux. » « Au petit jour (c'est maintenant M. d'Hérisson qui parle), les crieurs commencèrent dans la rue de Rivoli à réveiller la ville assoupie par ces mots terrifiants : « Napoléon III prisonnier! » Les journaux du matin commentaient et expliquaient la séance de nuit à la Chambre et relataient assez exactement, d'après les feuilles belges, la catastrophe de Sedan, déjà vieille de trois jours. A huit heures, l'immense ruche humaine était en rumeur. » De tous côtés un mouvement se dessinait, qui emportait vers le centre de Paris les habitants des quartiers excentriques. La rue de Rivoli et la place du Carrousel étaient noires de monde. Il faisait un temps admirable et chacun sait que les Parisiens sont tous en l'air le dimanche. Les uns circulaient béatement sous les arcades, le long des trottoirs; les autres couraient fiévreusement vers le Palais-Bourbon, où ils prévoyaient qu'il y avait de la besogne. D'autres encore, massés dans les carrefours, sur les cimes du trottoir, attendaient, regardaient, en buvant l'air tiède d'une véritable journée d'été. »

(*Journal des Goncourt.*)

... Les abords du Palais-Bourbon étaient occupés par une foule immense qui menaçait de rompre le cordon de police et de troupe. Les galeries de la Chambre, bondées partout, envahies par les journalistes, par les anciens membres révolutionnaires des assemblées parlementaires, présentaient un aspect inoubliable.

Le comte de Palikao monte à la tribune et propose de remettre le pouvoir suprême aux mains d'un Conseil de gouvernement et de défense nationale composé de cinq membres du Corps législatif et dont il prendra lui-même la présidence en exerçant la lieutenance de l'Empire. Thiers présente une autre proposition attribuant la nomination de la Commission exécutive au Corps législatif exclusivement, sans ingérence aucune et avec toute réserve ultérieure sur la forme même du gouvernement. La gauche n'accepte que la motion de Jules Favre déjà connue la veille. Ces trois ordres du jour doivent être successivement soumis au vote de la Chambre et celle-ci va procéder à la discussion, quand les journalistes et le public des galeries perdent patience, sortent et vont, sur les marches du palais, considérer le tableau de la foule qui, menaçante et grossie par des affluents ininterrompus, s'avance vers le Corps législatif sans rencontrer d'obstacle et envahit la salle. Gambetta s'élance à la tribune et, au milieu du tumulte, exhorte le peuple au calme, au respect de l'Assemblée... Mais la tempête continue à gran-

PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE A L'HÔTEL DE VILLE DANS LA JOURNÉE DU 4 SEPTEMBRE 1870.

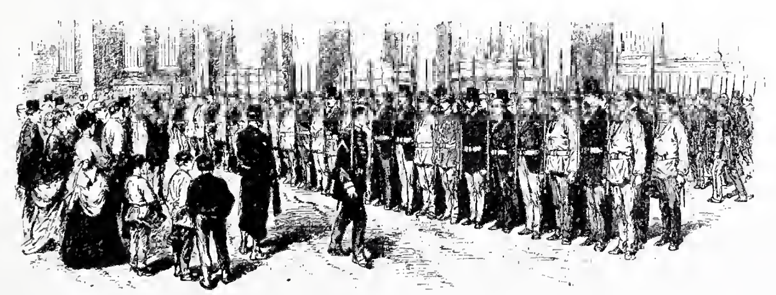
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

dir. La foule semble de plus en plus tumultueuse. L'orateur contient pour quelques minutes l'exaspération, mais presque aussitôt les cris reprennent : « La déchéance! la République ! » La confusion devient indescriptible. En vain Crémieux essaie de se faire entendre. Gambetta seul parvient à obtenir le silence. « Il est nécessaire, dit-il, que chacun ici aide à maintenir l'ordre ; que chaque citoyen, dans chaque galerie, veille à ce que son voisin ne le trangresse point. » On l'acclame, on se tait. Le président Schneider peut rouvrir les débats. Il fait l'éloge de Gambetta, « un des meilleurs patriotes du pays, » et recommande à son tour la tranquillité. Mais sa voix est moins persuasive. Gambetta reprend la parole et tous ceux qui sont là l'écoutent. Tout à coup la poussée exercée par ceux qui sont dans les couloirs devient irrésistible, la salle est finalement au pouvoir de la foule. Le président Schneider, incapable de résister au tumulte, lève la séance. Thiers harangue inutilement ceux qui l'entourent. Gambetta tente un dernier effort. Il s'élance pour la quatrième fois à la tribune, et, convaincu qu'il n'y a plus qu'un moyen d'arrêter la révolution, il s'écrie :

Citoyens, attendu que la patrie est en danger; attendu que tout le temps nécessaire a été donné à la représentation nationale pour prononcer la déchéance ; attendu que nous sommes et que nous continuons le pouvoir régulier issu du suffrage universel libre, nous déclarons que Louis-Napoléon Bonaparte et sa dynastie ont à jamais cessé de régner sur la France.

Charles Simond.

(Léon Gambetta.)



L'ÉDUCATION MILITAIRE DES RECRUES, SUR L'ESPLANADE DES INVALIDES.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1870

(Du 1er janvier au 4 septembre.)

Janvier.

2. — **Nouveau ministère : Emile Ollivier** président du conseil.

5. — **M. Henri Chevreau** est nommé **préfet de la Seine.**

10. — Vers une heure de l'après-midi, **assassinat** par le prince Pierre Bonaparte, dans sa villa d'Auteuil, **d'Yvan Salmon, dit Victor Noir**, rédacteur à *la Marseillaise*, qui était venu avec Ulrich de Fonvielle pour demander raison au prince, au nom de Paschal Grousset, d'un article publié le 30 décembre dans *l'Avenir de la Corse.*

11. — *La Marseillaise* publie, encadré de noir, un article de Rochefort faisant appel aux armes. **Séance tumultueuse à la Chambre.**

12. — **Funérailles de Victor Noir**, à Neuilly. Cent mille personnes remontent l'avenue de Neuilly en chantant *la Marseillaise*. Au rond-point des Champs-Élysées, deux sommations dispersent les manifestants.

19. — **Exécution de Troppmann.**

21. — **Banquet républicain à Saint-Mandé.** Gromier lit le toast de Félix Pyat : « A une petite balle. »

Février.

7. — Vers huit heures du soir, au moment où il se rendait dans la salle de *la Marseillaise*, rue de Flandre, 51, où il devait faire une conférence sur Voltaire, **Rochefort**, condamné le 22 janvier à trois mois de prison, est arrêté et **conduit à Sainte-Pélagie.** Gustave Flourens arrête le commissaire qui assiste à la réunion, M. Barlet, et essaie de soulever Paris. Quelques barricades s'élèvent à Belleville.

8. — Dans la soirée, **barricades à Belleville** et dans le faubourg du Temple. Plus de trois cents émeutiers sont arrêtés.

11. — **Arrestation**, rue des Moines, 78, de l'ouvrier mécanicien **Mégy**. Il tue d'un coup de pistolet l'inspecteur de police Mourot.

16. — Devant le tribunal correctionnel de la Seine, commencement du **procès du faussaire Vrain-Lucas** qui avait vendu à M. Chasles, membre de l'Académie des sciences, vingt-sept mille autographes parmi lesquelles il n'y en avait qu'une centaine d'authentiques. (Vrain-Lucas fut condamné à deux ans de prison et 500 francs d'amende.)

Avril.

8. — **Élection d'Emile Ollivier à l'Académie française.**

14. — **Election de Jules Janin à l'Académie française.**

29. — **Arrestation de Beaury**, accusé de complot contre la vie de l'Empereur.

Juin.

21. — L'Impératrice visite la **maison de refuge israélite.**

Juillet.

6. — La nouvelle se répand à Paris que le prince Léopold de Hohenzollern accepte la couronne d'Espagne qui lui a été offerte par le maréchal Prim.

12. — M. Olozaga, ambassadeur d'Espagne à Paris, informe le gouvernement français du **désistement du prince de Hohenzollern.**

15. — Lecture au Corps législatif par Émile Ollivier, et au Sénat par le duc de Grammont, d'un **rapport qui constate l'inefficacité des efforts tentés auprès du roi de Prusse** pour obtenir de lui la promesse qu'il n'autorisera plus à l'avenir la prétention du prince Léopold au trône d'Espagne. Le maréchal Le Bœuf, ministre de la guerre, interpellé au Sénat sur les moyens d'attaque et de défense, déclare qu'on est cinq fois prêt.



COLONEL STOFFEL.
(Né en 1823.)



CHEVANDIER DE VALDRÔME.
Homme politique
(1810-1879.)



R. P. MONSABRÉ.
(Né en 1827.)



GÉNÉRAL BOURBAKI.
(1816-1897.)



DOCTEUR DOLBEAU.
(1830-1877.)



AUGUSTIN COCHIN.
Publiciste (1823-1872.)

19. — Le duc de Gramont annonce au Corps législatif qu'à dater de ce jour, **l'état de guerre existe entre la France et la Prusse.**

25. — **Le général Dejean, ministre de la guerre** par intérim, ordonne la **mise en état de défense et l'armement des fortifications de Paris.**

26. — **La régence est confiée à l'Impératrice.**

28. — **Départ de l'Empereur** et du prince impérial pour Metz.

Août.

6. — **Fausse nouvelle d'une victoire** qui aurait été remportée sur le prince Frédéric-Charles. Enthousiasme dans Paris. Pavoisements. Mme Gueymard, Marie Sasse, Capoul, reconnus par la foule, chantent *la Marseillaise*. Une heure après, la nouvelle est officiellement démentie.

8. — **Condamnation de Mégy** à vingt ans de travaux forcés.

9. — **Nouveau ministère**, sous la présidence de Cousin-Montauban, comte de Palikao.

13. — **Cours forcé des billets de banque.**

17. — Décret impérial, daté de Châlons, nommant **le général Trochu gouverneur de Paris.**

24. — Emprunt de 750 millions, entièrement couvert.

27. — A six heures du matin, dans une des cours de l'Ecole militaire, l'espion allemand Charles de Harth est fusillé.

29. — Arrêté du général Trochu qui fait **sommation aux Prussiens et sujets allemands, résidant à Paris, de quitter la ville dans le délai de trois jours.**

Septembre.

4. — Proclamation des ministres annonçant la **capitulation de Sedan. — Envahissement du Corps législatif. — Déchéance de l'Empire. — Proclamation de la République.**

Monuments et fondations.

Construction de **l'église Notre-Dame-des-Champs. — Découverte** (avril) **des arènes Monge** (entre la rue Monge et la rue de Navarre). — Inauguration du **monument élevé au maréchal Moncey**, place Clichy. **Suppression du ministère des Beaux-Arts** (24 août).

Le théâtre. (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 7 janvier. **Début de Mlle Croizette** dans le rôle d'Anne du *Verre d'eau*, de Scribe. — 20 avril. *Les Deux Douleurs*, drame, 1 acte en vers, par Coppée.

Odéon. — 18 février. Représentation extraordinaire au bénéfice d'un monument à élever à Louis Bouilhet.

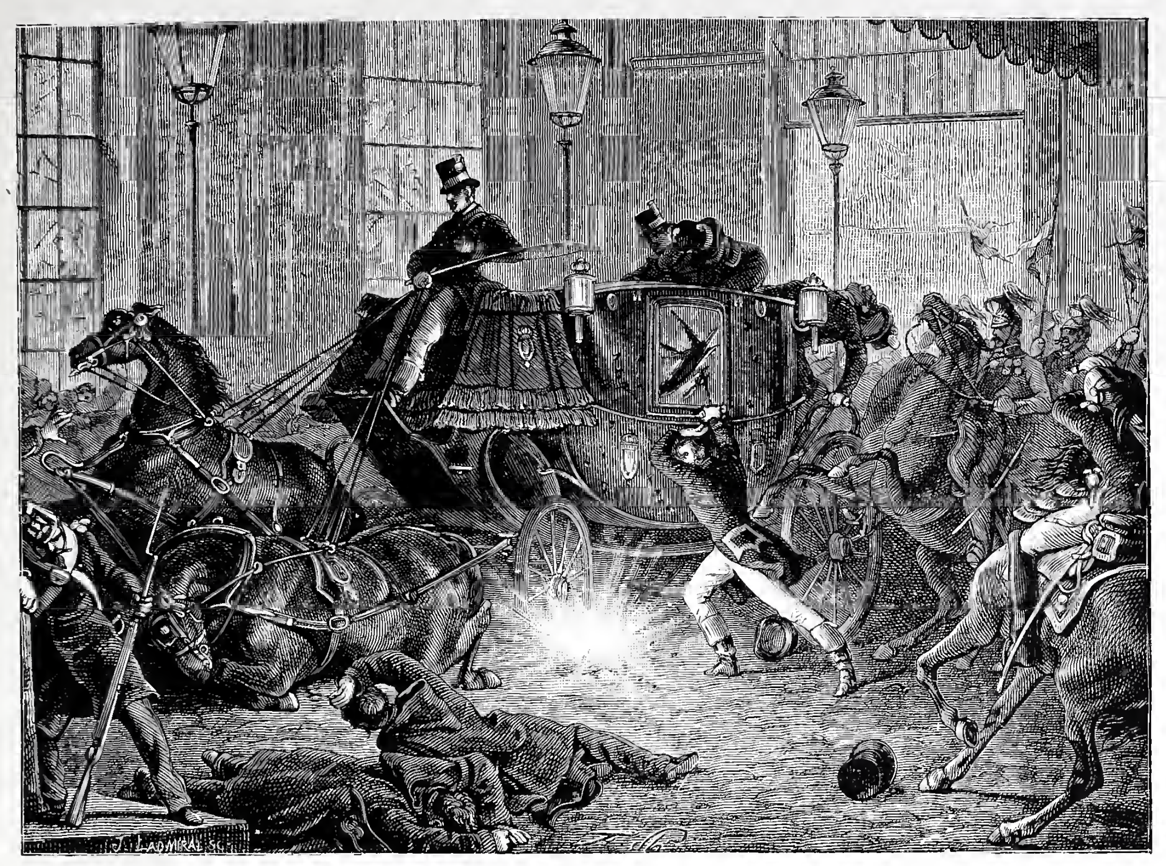
Gymnase. — 8 mars. *Fernande*, comédie en 5 actes, par Victorien Sardou.

Variétés. — 22 janvier. *Les Trente Millions de Gladiator*, comédie-vaudeville en 4 actes, par Labiche et Ph. Gille.

Palais-Royal. — 11 janvier. *Le plus heureux des trois*, comédie en 3 actes, par Labiche et E. Gondinet (grand succès.)

Les morts de l'année.

Le duc Victor de Broglie, ancien ministre (janvier). — Le peintre **Schnetz** (mars). — **Le comte de Montalembert**, historien (mars). — **Marie**, ancien membre du gouvernement provisoire (28 avril). — Le compositeur **Auber** (11 mai). — **Villemain** (mai). — Le romancier **Paul de Kock** (30 août).



L'ATTENTAT D'ORSINI.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

TABLEAU DE PARIS

SOUS LA RÉPUBLIQUE ET L'EMPIRE

Paris politique sous le second Empire.

Le second Empire eut le malheur de naître d'un coup d'État. Pour un gouvernement, c'est la pire des origines, car les mesures arbitraires s'imposent comme la conséquence et le châtiment d'un pouvoir mal acquis. Un régime fondé sur la violence ne peut se soutenir que par des proscriptions, et les proscriptions ne se pardonnent pas. Un dictateur qui emprisonne ou exile les chefs et au besoin les simples soldats des partis vaincus s'interdit d'avance la possibilité de rallier ses adversaires, c'est-à-dire la plus efficace des garanties de durée.

A ce vice de naissance, dont le règne de Napoléon III porta la peine jusqu'à la dernière heure, venait s'ajouter une contradiction flagrante entre les deux principes sur lesquels la dynastie des Bonapartes prétendait en même temps s'appuyer. D'une part, invoquer à grand bruit le dogme de la souveraineté nationale comme la base et le fondement du nouveau droit public des Français tel qu'il avait été proclamé par la première Révolution, et prétendre d'autre part qu'un plébiscite pouvait lier à perpétuité les générations à venir et les obliger à respecter pendant une longue suite de siècles un droit d'hérédité conféré par des électeurs depuis longtemps décédés, ce n'était faire étalage des droits du suffrage universel que pour les confisquer au profit d'un homme et d'une famille. En réalité, le régime établi par la constitution de 1852 n'était qu'une monarchie élective, c'est-à-dire une abdication de

la souveraineté nationale en faveur d'un dictateur dont l'autorité et le prestige ne pouvaient survivre à une bataille perdue.

Toutefois, les vices originels destinés à causer un jour la chute du second Empire ne devaient pas nécessairement produire leurs effets à brève échéance. En attendant que ces germes de dissolution fissent sentir leur influence inévitable, le gouvernement issu du coup d'État de décembre pouvait s'appuyer sur des forces sociales qui avaient manqué à ses devanciers. Les ateliers nationaux, les journées de juin, les pamphlets retentissants d'un certain nombre de publicistes qui s'étaient rendus célèbres en attaquant de front le principe de la propriété avaient alarmé les intérêts et réuni les vainqueurs et les vaincus de 1830 dans un sentiment de commune terreur. L'imminence du péril avait fait oublier aux anciennes classes dirigeantes leurs dissidences passées, leurs rancunes, leurs attachements dynastiques et l'amour plus ou moins vif qu'elles avaient éprouvé autrefois pour les institutions représentatives. La commotion provoquée par la révolution de 1848 avait donné aux forces conservatrices une cohésion qu'elles n'avaient jamais eue dans le passé et qu'elles n'ont pas retrouvée depuis.

Le clergé, qui avait été hostile au gouvernement de Juillet, déployait en faveur du second Empire le zèle qu'il montrait jadis pour la Restauration; les légitimistes éprouvaient moins de répugnance à se rallier à un Bonaparte qu'à Louis-Philippe, dont la conduite personnelle en 1830 leur avait paru sans excuse; les orléanistes, enfin, n'étaient pas éloignés de considérer le coup d'État de décembre comme une revanche de la révolution de 1848, et n'hésitaient pas à fournir les cadres du personnel des ministres et des hauts fonctionnaires au régime nouveau. En même temps que la coalition des anciennes classes dirigeantes se formait au profit de l'Empire, l'établissement d'un régime qui paraissait offrir des garanties de stabilité inspirait confiance aux commerçants et la légende napoléonienne faisait un rapide chemin dans l'armée et dans le peuple. Au lendemain de son avènement, Napoléon III avait pour lui non seulement la grande, la moyenne et la petite bourgeoisie presque tout entières, mais les soldats, les habitants des campagnes et une partie des ouvriers des villes.



LE MARÉCHAL PÉLISSIER, DUC DE MALAKOFF.
Dessin de SAINT-ELME GAUTIER.
D'après le marbre de CRAUK. — (Collection de *l'Art.*)

La solidité faisait pourtant défaut à cet édifice, qui paraissait reposer sur des assises puissantes, et dès le premier jour ce fut le gouvernement impérial lui-même qui se chargea de susciter des ferments de défiance et de haine entre les classes dont la coalition l'avait porté au pouvoir. Suivant la doctrine exposée par les théoriciens du nouveau régime, l'Empire était une double barrière qui protégeait en même temps la bourgeoisie contre le retour de la Terreur et les paysans contre le rétablissement de la dîme et de la féodalité. A ces germes de dissension, que le machiavélisme imprévoyant et naïf des ministres et des préfets de Napoléon III semait comme à plaisir entre les deux éléments de la société française où la Constitution de 1852 avait rencontré le plus grand nombre de ses défenseurs, vint, à partir de la guerre d'Italie, s'ajouter une politique extérieure dont les tendances nettement révolutionnaires au dehors effrayaient le parti conservateur et faisaient passer les catholiques dans le camp de l'opposition.

Les longs et laborieux efforts qui devaient aboutir à l'avortement de l'Empire libéral

n'étaient pas une fantaisie personnelle du souverain, mais une évolution politique imposée par la nécessité. Un gouvernement qui ne s'appuie que sur un seul parti ou sur une seule classe de la société ne saurait avoir aucune chance de durée indéfinie, et l'on comprend que le second Empire, ne pouvant plus compter sur le dévouement de ses amis de la première heure, ait essayé de se réconcilier avec ses adversaires; mais, ici, une déception inévitable l'attendait.

Des mécontents peuvent, à la longue, oublier une partie de leurs anciens griefs, et, soit par lassitude, soit par intérêt, soit enfin pour sauver d'un complet naufrage quelques débris des principes qui leur étaient chers, se rallier à un régime qui n'avait pas leur sympathie. Ces capitulations qui n'amoindrissent pas outre mesure des partis ou des hommes vaincus dans une lutte où aucun des deux adversaires en présence n'est sorti de la légalité, sont impossibles à des proscrits qui ne peuvent offrir leur concours sans ratifier les violences dont ils ont été victimes. Les tentatives faites par le prince Napoléon pour recruter, dans l'ancien parti républicain, les éléments d'une opposition constitutionnelle qui aurait joué le rôle d'une gauche dynastique, échouèrent devant les résistances des vétérans de la révolution de 1848, que le gouvernement issu du coup d'État avait condamnés, par voie administrative, à la déportation ou à l'exil. Il est vrai que la loi de sûreté générale, dont les inutiles rigueurs étaient venues à l'improviste réveiller des rancunes et des haines mal assoupies, n'avait pas peu contribué à rendre plus difficile encore la tâche des partisans d'une réconciliation.

Les sentiments de la population parisienne envers le gouvernement de Napoléon III contribuèrent d'ailleurs, dans une très large mesure, à assurer la prépondérance que prit le groupe des irréconciliables, lorsque la démocratie française repoussa les avances que lui faisait l'Empire libéral. Il y a eu des moments où Napoléon I[er], Louis XVIII, Charles X et surtout Louis-Philippe ont été acclamés par les habitants de leur capitale; en général, ces élans de popularité n'ont pas été de longue durée, mais ils n'en ont pas moins existé. Il semble, au contraire, que, sauf en de très rares occasions où, d'ailleurs, les vivats de la foule ne s'adressaient pas nécessairement à la personne du souverain, Napoléon III n'ait jamais rencontré dans les rues de Paris les manifestations d'enthousiasme qui éclataient sur son passage lorsqu'il allait visiter les départements.

De tous les régimes qui s'étaient succédé en France depuis le commencement du siècle, le second Empire était pourtant celui qui avait témoigné le plus de sollicitude pour la capitale. Avec plus de raison peut-être qu'Auguste, Napoléon III aurait pu dire qu'il avait trouvé une ville de briques et laissé une ville de marbre. Jamais, en si peu d'années, une des plus grandes cités de l'univers n'avait subi une aussi complète transformation. Des palais étaient sortis comme par enchantement du sol, et des kilomètres de boulevards s'étaient bordés de maisons monumentales. La ville moderne avait trouvé sa formule dans le boulevard Haussmann, qui devait, dans la suite, faire le tour de l'Europe. Pendant toute la durée du second Empire, l'industrie du bâtiment a traversé une période de prospérité continue, qu'elle n'a pas retrouvée depuis tandis que, de leur côté, le négoce de détail, les hôtels, les cafés, les industries de luxe, réalisaient de gros bénéfices. A aucune autre époque de notre histoire, il n'avait été aussi facile à un commerçant parisien de faire fortune.

La capitale avait beau regorger de prospérité matérielle, elle n'en devenait pas moins chaque jour plus hostile à un régime qui faisait affluer sur elle le plus clair des richesses de la France. Les origines de l'incompatibilité d'humeur qui n'a jamais cessé d'exister entre la population parisienne et le gouvernement impérial ne paraissent pas difficiles à découvrir.

Les ouvriers des faubourgs étaient restés fidèles à leurs traditions révolutionnaires; la petite bourgeoisie avait conservé la tournure d'esprit frondeuse et voltairienne qui datait des dernières années de la Restauration et réservait ses préférences pour les journaux hostiles au catholicisme et habitués à dénoncer chaque matin les tendances cléricales du gouvernement. A Paris, les représentants des anciennes classes dirigeantes étaient pour le second Empire des adversaires bien plus implacables encore que les petits commerçants. Tandis qu'en province les vainqueurs et les vaincus de 1830 avaient oublié leurs anciennes discordes pour se rallier à Napoléon III, les états-majors des anciens partis s'étaient maintenus dans la capitale. Les épigrammes que lançaient contre le régime impérial les habitués des salons de M. Thiers ou du duc de Broglie et les jeunes gens de l'entourage de Berryer n'étaient pas au fond moins inexorables que les malédictions indignées que les anciens chefs de la révolution de 1848 fulminaient dans l'intimité

contre les auteurs du coup d'État. Pendant les premières années du règne de Napoléon III, aucune communauté d'opinions et de sentiments ne parut plus exister entre la capitale et le reste du pays. On eût dit que Paris était une ville égarée à l'état de corps étranger dans le cœur du territoire français. Après la guerre de Crimée, l'amour-propre national était satisfait; la France avait reconquis son ancien prestige en Europe et, au lendemain de l'apothéose du Congrès de Paris, le second Empire, retrempé dans le baptême de la victoire, paraissait réunir tous les éléments de la force et de la durée.

Un seul candidat de l'opposition fut nommé dans les départements aux élections de 1857 : c'était M. Hénon, député du Rhône; mais Paris ne se laissa pas gagner par le courant d'esprit qui entraînait le suffrage universel à une nouvelle ratification du 2 décembre et donna ses voix à des hommes qui étaient des adversaires déclarés du régime impérial.

Sur les cinq députés élus dans la capitale, deux refusèrent le serment à la première séance de la session : c'étaient MM. Carnot et Goudchaux; le troisième, le général Cavaignac, était mort avant la convocation des Chambres. Dans les élections partielles, qui eurent lieu peu de mois après, afin de pourvoir à la vacance de ces trois sièges, un fut perdu pour l'opposition; les deux autres furent attribués à Jules Favre et à Picard, qui formèrent, avec MM. Ollivier, Darimon et Hénon, le célèbre groupe des Cinq.

Jamais il n'a été donné à un groupe parlementaire dont l'effectif était aussi insignifiant d'exercer une influence aussi décisive sur les destinées d'un peuple. Si les derniers germes de résistance au gouvernement impérial qui pouvaient exister encore dans le pays n'ont pas été définitivement étouffés après les élections de 1857, et si les vaincus du coup d'État de décembre ne désespérèrent pas de l'avenir, ce fut surtout grâce aux cinq députés qui continuèrent la lutte sur le terrain constitutionnel et légal.



LE MARÉCHAL MAC-MAHON, DUC DE MAGENTA
Dessin de Kreutzberger.
D'après le marbre de Crauk. — (Collection de *l'Art.*)

Désormais, l'impulsion était donnée; le second Empire, qui n'avait éprouvé dans les élections de la Seine que des échecs partiels en 1857, fut plus gravement atteint en 1863, et subit un véritable désastre en 1869. Dans l'intervalle de ces coups de massue électoraux, la population parisienne ne laissait échapper aucune occasion de manifester à l'égard du second Empire une hostilité qui se traduisait sous toutes les formes. Les souvenirs du 2 décembre, qui paraissaient presque oubliés en 1856 et en 1857, étaient remis en lumière en 1867 et en 1868 avec autant de retentissement que s'il se fût agi des événements de la veille; nous n'en voulons d'autre preuve que le prodigieux succès obtenu par la souscription Baudin.

Sur un seul point, une parfaite communion de vues a existé entre les habitants de la capitale et le gouvernement de Napoléon III. Tandis que la province, troublée dans ses habitudes pacifiques, voyait avec un vif déplaisir l'Empereur s'engager dans une politique qui allait, sans une nécessité absolue, imposer à la France de lourds sacrifices et peut-être lui faire courir les plus graves dangers, Paris assistait avec un véritable enthousiasme au départ des troupes qui allaient affranchir l'Italie du joug autrichien. De même, pendant la guerre de

1866, les sympathies de la capitale penchaient du côté de la Prusse qui, suivant les organes démocratiques de la presse officieuse, représentait la cause du progrès, tandis que l'Autriche était la citadelle de la réaction européenne.

Il n'est pas impossible que l'attentat d'Orsini et la crainte de tomber sous les balles ou le poignard d'un régicide aient exercé quelque influence sur l'esprit de Napoléon III et l'aient décidé à abandonner le principe de l'équilibre européen, qui avait valu à la France le prestige acquis dans la guerre de Crimée, et cela pour faire triompher la cause des nationalités inscrite en tête du programme des conspirateurs italiens. Malgré les arguments qui peuvent être invoqués à l'appui de cette opinion, la conjecture qui paraît la plus vraisemblable, c'est que la politique étrangère du second Empire a été inspirée surtout par des calculs de politique intérieure. Napoléon III, comptant peut-être outre mesure sur l'abnégation des partis qui l'avaient porté au pouvoir, s'était flatté de se réconcilier avec les libéraux en faisant triompher au dehors le principe des nationalités qui avait tant de fois encouru les anathèmes de la Sainte-Alliance, du temps où M. de Metternich était le maître de l'Europe. Ce calcul dynastique, où il n'était pas question des intérêts de la France, échoua parce que la population parisienne, tout en donnant son approbation à la guerre d'Italie et en faisant en faveur de la Prusse des vœux qui ne furent, hélas ! que trop complètement exaucés sur le champ de bataille de Sadowa, était au fond du cœur absolument opposée à tout compromis avec un régime issu d'un coup d'État et poursuivait d'une rancune également implacable l'Empire autoritaire et l'Empire libéral. La révolution était depuis longtemps faite dans les esprits avant la catastrophe de Sedan.

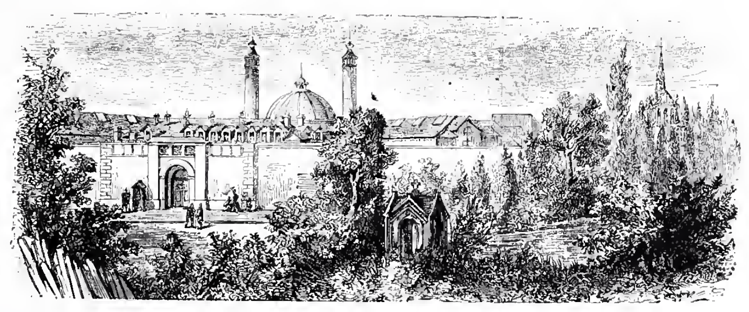
G. Labadie-Lagrave.

Paris monumental sous la République de 1848 et sous Napoléon III.

La révolution de Février avait arrêté les travaux dans Paris; comme toujours au lendemain d'une crise, les capitaux se cachaient apeurés et un certain nombre d'ouvriers étaient sur le pavé. Pour leur donner du travail, le Gouvernement Provisoire créa des ateliers de terrassement qui aplanirent le Champ-de-Mars en enlevant les parties en talus qui l'entouraient et qui avaient été élevées lors de la Fédération pour en faire un amphithéâtre.

L'échauffourée de mai et les sanglantes journées de juin paralysèrent bientôt tous les travaux entrepris. Mais l'Assemblée Nationale, pour hâter la reprise du travail, décréta que les travaux de restauration du Louvre seraient continués, la *rue de Rivoli* prolongée jusqu'à la *place de l'Oratoire* et la *place du Carrousel* déblayée des ignobles masures qui l'encombraient et la déshonoraient.

Au Palais de Justice, d'importantes constructions s'achevèrent; la partie haute de la Sainte-Chapelle fut habilement restaurée;



LA NOUVELLE PRISON DE LA RUE DE LA SANTÉ.
SYSTÈME CELLULAIRE MIXTE.
D'après une gravure de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

d'immenses travaux furent exécutés pour la réparation extérieure de Notre-Dame et une sacristie construite et liée à la vieille basilique; ce sacrilège fut d'ailleurs accompli avec un goût parfait.

La partie méridionale de *Saint-Eustache* fut dégagée des maisons qui l'environnaient et la rue Montmartre, la plus passagère de Paris, élargie sur une grande étendue. De nombreuses démolitions furent opérées dans le quartier des Halles où s'éleva un pavillon, qu'à cause de sa lourdeur on appela le *Fort des Halles*. Démoli, il a fait place aux élégants pavillons de Baltard.

Les abords de l'Hôtel de Ville furent dégagés, la Bibliothèque Sainte-Geneviève terminée, ainsi que la façade de Sainte-Barbe, qui complétèrent la symétrie de la place du Panthéon. Mazas fut achevé, prêt à recevoir les représentants du peuple qui défendirent la Constitution et la Loi. Le *passage au Maire* est supprimé et remplacé par une rue de dix mètres faisant suite à la *rue Transnonain*, de sinistre mémoire.

Au Louvre, la Galerie d'Apollon, la Grande Salle, le Grand Salon sont restaurés de fond en comble; on ouvre la grande galerie de la Renaissance. Mais tout cela n'était que jeux d'enfant à côté de ce qu'allait faire et entreprendre l'Empire.

Le baron Haussmann reprit un ancien plan gigantesque de transformation de Paris, élaboré sous le premier Empire, et le mit à exécution. On travailla sur le Paris existant sans plus s'inquiéter que s'il n'existait pas; on considéra cette ville de treize cent mille âmes, laborieusement créée par l'effort persistant de quinze siècles, où à chaque monument, à chaque pas s'accroche, selon le mot de Gœthe, « un *lambeau d'histoire* », comme une place vide où l'on pouvait bâtir à loisir, faire des avenues et réaliser ce souhait ironique de Victor Hugo : « Je ne désespère pas que Paris, vu à vol de ballon, ne présente aux yeux cette richesse de lignes, cette opulence de détails, cette diversité d'aspects, ce je ne sais quoi de grandiose dans le simple et d'inattendu dans le beau qui caractérise un damier. »

L. PARENT.

DÉCORATION DE LA FAÇADE DU NOUVEAU LOUVRE.
Ornement du guichet faisant face au pont des Saint-Pères.
D'après l'original de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)

Ce plan de transformation de Paris avait un quadruple but : rejeter au loin la population ouvrière, lui donner du travail, apporter de l'air et de la lumière aux habitants, embrasser Paris, la ville des révolutions, où les pavés se levaient tout seuls, en entier dans un vaste réseau stratégique artistement conçu. Ce que l'on a appelé les embellissements de Paris n'est au fond qu'un système général d'armement offensif et défensif contre l'émeute. Qu'on étudie sur un plan le réseau général des voies nouvelles du Paris impérial, on voit facilement qu'il a été conçu dans le but de dégager les monuments qui peuvent devenir des forteresses, de les relier par de larges voies où l'armée peut se déployer, où le canon peut tirer à pleine volée.

Cette transformation, reconnaissons-le, a eu ceci de bon et de beau qu'elle a jeté bas des quartiers hideux, squalides, tout lépreux de misère, comblé des cloaques, prodigué partout le soleil et l'air, assaini les centres d'infection. Ce fut un grand bienfait, mais qu'on aurait pu, si l'on n'avait marché avec cette hâte fiévreuse et brutale,

acheter moins cher qu'on ne l'a fait au prix de tant de chefs-d'œuvre du moyen âge qu'on a détruits, de tant de souvenirs du vieux Paris qu'on a fait disparaître.

L'hygiène est une chose excellente, mais l'art aussi et l'histoire; la ligne droite a son charme, mais la ligne courbe également. N'aurait-on pu combiner, au lieu de les opposer. toutes ces choses et faire comme ceux qui. en renouvelant leur mobilier, ne font pas jeter à la rue tous les bibelots sculptés, historiés. ajourés qu'ils ont eus en héritage, qui sont un reste du bon vieux temps et à chacun desquels s'attache un souvenir?

Le plan adopté, on se mit immédiatement à l'œuvre. Les ruelles sombres de la Cité, au milieu desquelles étincelaient encore tant de joyaux du moyen âge, tombèrent sous la pioche du démolisseur; la rue de Rivoli fut percée jusqu'à l'entrée de la rue Saint-Antoine; la place de Grève fut élargie et régularisée, l'Hôtel de Ville dégagé; les ruelles qui s'entrecroisaient à son chevet firent place à deux importantes casernes et à la mairie du IVe arrondissement.

La Tour Saint-Jacques, cette merveille de la Renaissance, enlizée dans une gangue de masures, fut isolée et mise en pleine lumière au milieu d'un square élégant; l'avenue Victoria fut percée, jetant bas toutes ces rues obscures et fangeuses qui séparaient le palais municipal de la place du Châtelet, agrandie et restaurée. De chaque côté furent érigés deux théâtres d'une architecture maussade et lourde et que le peuple parisien a comparés irrévérencieusement à deux malles de voyage.

L'Empire entreprit et réalisa l'œuvre rêvée par Henri IV, Louis XIV, Napoléon Ier et Louis-Philippe : la réunion du Louvre et des Tuileries. En cinq ans, ce gigantesque travail fut achevé. Cette hâte nuisit nécessairement à l'édification de ce colossal impromptu de pierre et de marbre : aucunes grandes lignes architecturales, incohérence de styles, stérilité de l'invention remplacée par l'exubérance de la décoration; il y a trop de faste décoratif, trop d'arabesques, de colonnes, de cariatides, de festons, d'astragales. « Le nouveau Louvre, a pu dire justement Montalembert, demeurera aux yeux de la postérité comme le type colossal du mauvais goût. »

En face de la colonnade, on voulut dissimuler le défaut de parallélisme de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois avec le Louvre par la construction d'une mairie qui ferait un pendant et que l'on relierait à l'église par une tour qui n'a d'autre raison d'être. C'est un des plus laids produits de l'architecture impériale que cet accouplement barbare d'un temple gothique avec une mairie pseudo-renaissance au moyen d'une quille de pierre dont le style n'a de nom en aucune langue.

Les Halles Centrales furent dégagées; tout ce foyer pestilentiel qui les entourait, les *rues* de la *Tonnellerie*, de la *Friperie*, de la *Cordonnerie*, les *Halles aux draps et aux toiles*, démolies; de nouveaux pavillons d'une hardiesse légère et d'une solide élégance, en fer et fonte, furent construits, au cœur du vieux Paris; le boulevard Sébastopol fut percé entre les rues Saint-Denis et Saint-Martin, aboutissant à la gare de l'Est; le pont au Change, qui n'est plus à l'alignement, est déplacé; le boulevard, bousculant les vieilles maisons de la *rue de la Barillerie*, escalade la montagne Sainte-Geneviève, effleure le palais des Thermes, engloutit les deux tiers de la vieille rue de la Harpe, rase la butte où s'ouvrait la place Saint-Michel, coupe une partie du Luxembourg, sur laquelle s'ouvre la rue de Médicis, boit d'une haleine la rue d'Enfer jusqu'au carrefour de l'Abbé-de-l'Epée, va déboucher sur la place de l'Observatoire, bousculant. culbutant, nivelant tout sur son passage.

Le *boulevard Saint-Germain* est ouvert. parallèlement à la Seine, pour mettre en communication par la rive gauche la Bastille et la place de la Concorde.

De l'autre côté, au nord, les *boulevards Magenta*, *Ornano*, complètent le plan stratégique en convergeant vers la place du Château-d'Eau où s'élève la *caserne du Château-d'Eau*, que la *rue de Turbigo*, traversant le vieux quartier des *Gravilliers*, relie aux Halles Centrales.

Le *boulevard du Prince-Eugène* rejoint Vincennes par la place du Trône à la caserne du Château-d'Eau, jetant bas tout ce vieux *boulevard du Crime*, le plus populacier et le plus joyeux de nos boulevards d'autrefois, avec ses dix théâtres. ses cafés, ses restaurants, ses boutiques en plein vent, où une foule bourdonnante se pressait sous la clarté crue des lumières, échangeant des cris et des lazzis avec les *aboyeurs* et les saltimbanques qui faisaient la parade.

Avant 1852, le *Bois de Boulogne* était une vraie forêt, avec ses arbres qui poussaient à tort et à travers, ses sentiers qui allaient en zigzag. Alphand le fit dessiner en paysage historique, en jardin anglais; il en fit autant du *Bois de Vincennes*. Le *Parc Monceau* fut dépouillé, mutilé, dépecé et restauré d'une façon monotone et glaciale.

Les Champs-Élysées sont remaniés, plan-

tés en massifs et corbeilles; sur le *Carré Marigny*, jadis le centre d'attraction des joueurs de boules et des saltimbanques, s'élève le laid *Palais de l'Industrie*.

Le vieux canal Saint-Martin, si cher aux anciens dramaturges, si pittoresque et sinistre avec ses ponts tournants, ses bords escarpés, ses berges encombrées, est couvert.

Une nouvelle salle d'*opéra*, fastueuse et grandiose, s'élève à deux pas des boulevards. Pour lui donner la perspective qui lui manquait, on ouvre deux voies nouvelles, une rue qui ira à la Bourse et une large avenue qui devra la relier au Théâtre-Français; mais cette avenue n'est encore qu'ébauchée. Une grande artère, la *rue Lafayette*, la dégage par derrière et, pour mettre en communication le Bois et les boulevards, le *boulevard Haussmann* est ouvert en partie. Le *boulevard Malesherbes*, percé à travers les steppes de la Petite Pologne, aide à mettre en valeur les immenses terrains de l'*Europe* et de la *Plaine Monceau*.

Tout le long de ces avenues et de ces boulevards nouveaux, l'architecture bâtit des maisons toutes jetées dans le même moule, d'une monotomie désespérante et bête, où les appartements réunissent l'extrême cherté à l'extrême incommodité.

Il est incontestable que Paris a gagné aux vastes travaux qui l'ont transformé de fond en comble; il y a gagné un aspect grandiose et monumental résultant d'un plan d'ensemble; il y a gagné de l'air, de la lumière et de l'espace, mais il a perdu le pittoresque d'autrefois qui faisait d'une promenade à travers le vieux Paris un voyage de découverte, cette physionomie multiple qui marquait d'un trait spécial chaque coin de la ville, des bijoux architecturaux mutilés et démolis, remplacés par des édifices bâtards, remarquables par leur mauvais goût cossu et leur pompeuse mesquinerie.

Albert Callet.

La Littérature du second Empire.

Celui qui a dit que le regard de Louis enfantait des Corneilles ne prévoyait pas l'œil atone, peut-être profond, de Louis-Napoléon. L'auteur des *Idées napoléoniennes* ne se montra le restaurateur des Lettres qu'à Compiègne, où il recevait les littérateurs par fournées. Il avait un mot poli pour chacun. A Sainte-Beuve, il disait en 1863 : « Je vous lis toujours dans *le Moniteur*, » quand les *Nouveaux Lundis* paraissaient depuis 1861 dans *le Constitutionnel*. Il fit un jour la politesse à Jules Sandeau, bibliothécaire du palais de Saint-Cloud, de lui demander ce qu'il y aurait à faire pour *relever* les Lettres. L'aimable écrivain ne « releva » pas ce cliché, peu applicable à lui-même et à ses plus illustres confrères du théâtre ou du roman, tous amis de l'Empire; mais il promit un Rapport...

Napoléon III, qui paraissait mécontent de la littérature, ne se doutait pas qu'elle est le produit des mœurs, comme les gouvernements. Il méconnaissait l'originalité de celle de son régime, qui l'avait forcée à se replier sur elle-même.

Balzac fut l'annonciateur de cette période littéraire de dix-huit ans, comme Chateaubriand avait illuminé au début l'aurore romantique. Il n'y avait pas abaissement dans les talents, mais il y avait eu changement d'horizons dans la marche du siècle.

Le grand romancier précurseur pressentait un monde entièrement renouvelé et prochain, qui ne comptait déjà plus avec rien du passé. Le sculpteur Auguste Préault disait, dans son ironie romantique, que Balzac peignait les portiers à la fresque et les héros en miniature. C'était bien là justement l'expression des mœurs d'une société bourgeoise et positive, dont Balzac fut le Saint-Simon.

Le second Empire ne fit que continuer cette société, basée sur des intérêts conservateurs, et le théâtre et le roman, en qui s'incarnait de plus en plus la littérature moderne, qu'on eût ou qu'on n'eût pas la liberté politique, s'inspirèrent des mœurs d'un régime qui renchérissait, selon un phénomène réflexe, observé en littérature, sur l'*Histoire des Treize*.

La société n'avait qu'à s'en prendre à elle-même, si l'art nouveau, avec ses grossissements et ses raffinements, lui rendait sa propre image. C'est ce qu'on appela le *réalisme*, qualification banale qui s'appliquait inconsidérément à toute peinture un peu vive de la vie réelle.

Il y aurait bien des distinctions à faire entre les diverses façons d'être *réaliste* ou d'en justifier l'appellation. Les plus grands talents passèrent pour tels à un moment, et c'est au théâtre qu'ils donnèrent les plus belles créations.

L'Empire n'aimait pas le réalisme, mais il favorisait les tendances littéraires qui flattaient ses goûts. Il n'attendit même pas d'être proclamé en 1852 pour faire représenter *la Dame aux camélias*, que la censure présidentielle, pratiquant encore des vertus républicaines, empêchait de jouer avant le 2 décembre. Ce fut le premier acte du pouvoir en

faveur des Lettres, car tout pouvoir s'intéresse aux Lettres à sa manière. Le nouveau régime ne s'en montrait pas plus libéral pour cela; mais le chef-d'œuvre de Dumas, que personne ne conteste aujourd'hui, avec l'habitude que nous avons de la liberté, répondait à l'avènement d'hommes blasés. Les mœurs publiques y gagnèrent en dégénérescence. On se désintéresse de la liberté, quand on s'apitoye sur les infortunes de Marguerite Gautier. L'Empire ne voulait que mater le pays, en donnant satisfaction à toutes ses lassitudes.

Le drame populaire, à la d'Ennery, se transformait en école de morale paterne, avec d'interminables péripéties. Il ne s'agissait plus de « renouer la chaîne des œuvres révolutionnaires », selon la « belle expression », citée par Félix Pyat dans la préface d'*Ango* (1835), d'un « critique grave et profond, bien que jeune », qui n'était autre que M. Hippolyte Fortoul, devenu ministre de l'instruction publique depuis le coup d'État. M. de Morny collaborait aux Bouffes. Offenbach faisait échec à Gluck dans *Orphée aux enfers*. Deux rois de l'affiche, et qui le sont restés, M. Ludovic Halévy et son collaborateur Meilhac, mécontentaient les amis d'Homère par la transposition dans les temps antiques de parodies satiriques, sur lesquelles l'endiablé compositeur jetait sa verve à l'unisson. C'était le divertis-



THÉOPHILE GAUTIER.
D'après une photographie de PIERSON.
(Collection de M. Henri d'Almeras.)



SAINTE-BEUVE.
D'après la photographie de BAYARD et BERTALL.
(Collection de M. Jules Troubat.)

sement à la mode et qui s'est maintenu, puisque *la Belle Hélène* n'avait rien perdu de son actualité, en 1899, aux Variétés. C'est que les mœurs, qui s'y reconnaissaient, n'avaient pas changé. Seulement le public voulait bien n'y voir que celles du second Empire, et ces illusions d'amour-propre sont toujours un regain de succès pour les œuvres rétrospectives.

La réapparition de *Froufrou* aux Français a prouvé aussi que le type ne tenait pas au régime et qu'il est bien dans la nature et dans la société.

La Vie de bohème fut encore l'un des livres du temps qui firent diversion. La jeunesse adopta *Mimi*, chanta *Musette*, et oublia la République.

Sans se rallier tous à l'Empire, la plupart des écrivains de profession avaient accepté un nouvel ordre de choses qui désobstruait la littérature de la politique. Ils s'aperçurent bientôt que le champ, qu'ils croyaient débarrassé de toute concurrence, était encore plus obstrué par mille embûches qui s'étendaient comme l'engin des braconniers, appelé *drap des morts*, sur le domaine de l'esprit. L'œuvre célèbre de Flaubert, *Madame Bovary*, que le progrès du temps a rendue classique, était poursuivie en 1857 comme un danger pour l'État. L'auteur n'était pourtant pas un ennemi

de l'Empire. La même année, *les Fleurs du Mal* comparaissaient en police correctionnelle. Elles furent condamnées, mais les pièces supprimées font encore aujourd'hui rechercher la première édition non expurgée. Et c'est à quoi ont toujours abouti les entraves mises aux livres, depuis *Télémaque*.

On pourrait citer d'autres cas de tracasseries policières sur des livres inoffensifs, qu'on atteignait par l'interdiction de la vente dans les gares. C'était la plus cruelle manière de couper les vivres aux auteurs et aux éditeurs.

Dans les colonnes du *Moniteur*, qui était alors le journal officiel, Sainte-Beuve et Théophile Gautier avaient seuls le droit, qu'on n'osait leur contester, de nommer Victor Hugo. Le nom du célèbre sinologue Abel Rémusat était rayé d'un article du savant Alfred Maury, parce qu'on le confondait avec M. Charles de Rémusat, l'ami de Thiers.

Un article de Sainte-Beuve faisait, en ce temps-là, la réputation d'un livre ou d'un auteur. Il n'échappa point à l'accusation de *réalisme* et d'*immoralité* (ce qui était plus grave) pour avoir écrit, dans *le Moniteur*, deux articles sur le roman de Feydeau, *Fanny*, et sur le livre incriminé de Flaubert. Les royalistes et doctrinaires de tous bords, réactionnaires à tous crins, en voulaient moins au célèbre critique de son ralliement à l'Empire conservateur, qui les avait sauvés de la révolution, que de son absence absolue de parti pris en matière de controverses. Il laissait le spiritualisme et le matérialisme à la porte, comme Claude Bernard entrant dans son laboratoire, quand il jugeait une œuvre et un esprit nouveaux. Il riposta par une *Lettre sur la morale et l'art*, qui trancha la question en 1860.

Un papier de lui, trouvé aux Tuileries, et sur lequel les éditeurs de 1870 firent semblant de se méprendre, indiquait les ménagements à garder envers ce prolétaire qu'il a appelé par la suite, le connaissant bien, *l'ouvrier littéraire*, non moins ombrageux qu'un autre, mais tout aussi digne qu'on s'occupât de lui. Sainte-Beuve demandait un œil attentif, vigilant, s'intéressant aux Lettres, ne les abandonnant pas à elles-mêmes, sachant au besoin les tirer de l'ornière et leur donner l'impulsion, leur assigner un but supérieur. C'était rêver de Frédéric II sous Napoléon III, plus encore que de Louis XIV, trop loin de nous. Sainte-Beuve a confessé son utopie, dont il était bien revenu, dans une *Lettre* de la fin de sa vie *à M. Nefftzer, sur le sénatus-consulte*, qui parut dans *le Temps* du 7 septembre 1869. Le *motif* de ce dernier article, qui revient alternativement comme un refrain aux lèvres d'un gros personnage, dans lequel on reconnaît M. Rouher, est celui-ci : *Les Lettres, qu'est-ce que cela nous fait?*

La littérature ne demandait elle-même qu'à exercer librement son métier. Champfleury, un des plus vaillants champions de cette génération indépendante, dont le critique des *Lundis* fut amené un jour à écrire : « Il n'y a de vivace que ce qui est hors cadre, » reçut le 18 mars 1860 cette réponse de Victor Hugo, adhérant au *Bulletin des romanciers*, que l'écrivain réaliste voulait fonder : « ... La littérature du dix-neuvième siècle n'aura qu'un nom ; elle s'appellera la littérature démocratique... »

L'art pour tous, qui était celui de la République athénienne où (au dire d'un critique très expert, M. Gaston Deschamps) on ne distinguait pas un art populaire d'un autre art, fait pour d'autres classes, a été le rêve et l'ambition constante de tous les robustes penseurs, artistes ou poètes, de ce siècle. Richard Wagner demandait aussi l'Opéra pour tous, un Opéra populaire, où l'art aristocratique, mystique ou religieux du passé, révolutionné par lui, dans sa contexture étroite avec l'épopée dramatique, serait devenu une source de haut enseignement pour le plus grand nombre.

Sainte-Beuve, de son côté, donnait son adhésion en ces termes au *Bulletin des romanciers* : « Le roman est un vaste champ d'essai qui s'ouvre à toutes les formes du génie, à toutes les manières. C'est l'épopée future, la seule probablement que les mœurs modernes comporteront désormais. »

Dans des notes posthumes, que j'ai rassemblées à la fin de son livre sur *Proudhon*, le critique, préoccupé de cette idée d'une « littérature future originale », disait d'Hugo : « Celui-ci fait par moments l'effet d'un homme qui ouvre les portes, autant que d'un homme qui les ferme. *Les Misérables* ont des accents qui percent et ne ressemblent à rien du passé. Se rappeler l'admirable chapitre *Une tempête sous un crâne*. Il y a là de quoi empoigner tout un monde et des foules, comme on ne l'avait pas fait auparavant. »

On le vit bien, quand ce livre parut en 1862.

Les discussions littéraires, les seules permises, et auxquelles il était difficile que l'Empire, dans ses velléités libérales de ces années-là, mît désormais une sourdine, se rallumèrent avec une vivacité passionnée. C'était le premier événement littéraire qui

réveillât l'opinion. Il soulevait tout un monde d'idées sociales, que Raspail avait autrefois mises en mouvement dans *le Réformateur*, mais auxquelles le roman n'osait plus toucher depuis Eugène Sue. *La Mascarade de la vie parisienne*, de Champfleury, avait été suspendue, dans *l'Opinion nationale*, pour des raisons de cet ordre. Victor Hugo justifiait, par son propre exemple, ce qu'il avait dit de la littérature démocratique. Son livre rompait avec toutes les habitudes et traditions romantiques. Il entrait en plein dans la vie du dix-neuvième siècle.



JULES JANIN, INGRES, VICTOR HUGO, BERLIOZ, PAUL DELAROCHE.

Les Saltimbanques, par DAUMIER, 1843.

Vous voyez ici les grandes célébrités de la France littéraire musicale et artistique; ils ont tous 36 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le Fils de Giboyer, au Théâtre-Français, touchait à d'autres questions, et ameutait contre Émile Augier des haines, qui entretenaient l'agitation cléricale. L'Impératrice, aux Tuileries, ne trouvait rien de mieux que d'encourager l'*Histoire de Sibylle*, un roman d'Octave Feuillet, qu'on aurait dit sorti des imprimeries catholiques. Elle le faisait prendre par ballots pour le répandre et le propager. « C'est notre meilleur roman à trois francs », disait-on chez Michel Lévy. C'était une façon d'évaluer le succès.

En 1862, la tempête, qui soufflait depuis le commencement de l'Empire sur certains noms amis du pouvoir, mais en lutte avec le cléricalisme, se déchaîna, avec une violence inouïe, contre la *Gaëtana* d'About, qui ne put être jouée à l'Odéon et fut pourchassée partout, même au théâtre Montparnasse et jusqu'en province. Le même sort attendait les Goncourt aux Français en 1865, avec leur *Henriette Maréchal*, qui tomba sous la cabale d'un meneur surnommé *Pipe-en-Bois*. Les Goncourt ne s'occupaient pourtant pas de questions cléricales, mais ils étaient les hôtes familiers d'une maison princière. Le livre, du moins, met les œuvres de l'esprit et leurs auteurs à l'abri de ces brutalités, qu'aucune passion, en aucun temps, ne saurait justifier. Il est toujours trop facile de les renouveler, sous quelque régime que ce soit.

L'Empire, en proie à toutes les cabales, ne sut pas plus maintenir Sainte-Beuve que Renan, l'un dans sa chaire de poésie latine, l'autre dans celle d'hébreu, au Collège de France. L'honneur de la troisième République aura été non seulement de réintégrer Renan dans la sienne, mais encore de réparer envers un esprit comme le sien les faiblesses et les torts du passé en le nommant administrateur de ce même Collège de France. La marque littéraire du siècle, dans l'avenir, selon le moment où on le prendra, pourrait bien être celle de la critique, représentée par trois familles d'esprits, qui se groupent suivant leurs adhérences naturelles, sous ces trois noms : Sainte-Beuve, Taine, Renan. Sainte-Beuve *herborisait*, comme il l'a dit, jetant les bases d'une science nouvelle que Taine a appelée la botanique des esprits et qui tient autant de la psychologie que de la physiologie, — qui ne les sépare pas. — Il fut un classificateur plus qu'un généralisateur. — Taine, que les *naturalistes*, venus après les réalistes, lui opposent géné-

ralisa et systématisa davantage. Renan idéalisa : « Il ennoblit tous les sujets qu'il touche, » écrivait Sainte-Beuve sur un exemplaire de l'*Averroës*, qui vint avant *Jésus;* mais tous trois renversèrent les vieilles doctrines scolastiques — à la Cousin — et firent révolution dans les Lettres par l'application du libre examen à la recherche du vrai ou du probable.

En 1863, la *Vie de Jésus* fut le plus hardi coup de cognée porté en douceur à la tradition par la critique du dix-neuvième siècle. Ce n'était plus le rire strident et négateur de Voltaire : Renan cherchait à reconstituer à l'aide de données vraisemblables. Œuvre de science et d'érudition, tel est ce livre essentiellement littéraire, dont le succès fut immense. Chacun s'y attela, les uns pour l'exorciser, les autres pour y satisfaire leur appétit du vrai, du réel possible, et mettre d'accord leur besoin de croire avec la raison. La *Vie de Jésus* fit schisme dans les consciences religieuses. Elle fut vivement discutée par les sceptiques qui trouvaient que l'auteur dorait un peu trop la pilule au spiritualisme. Renan n'avait pas besoin de leçon pour savoir que « c'est la science seule qui pratique l'absolue sincérité, car seule elle n'a en vue que la vérité pure, seule elle porte une complète sévérité dans le choix des moyens de conviction ». Il l'écrivait au plus compétent des critiques en ces matières schismatiques ou religieuses, M. Jules Levallois, qui avait rendu compte, en de très savants articles, de la *Vie de Jésus* dans *l'Opinion nationale*, et il avait soin d'ajouter : « ... Mais la science expie sa sévérité dialectique par son impuissance. Car, pour agir sur l'humanité, il faut, ou, pour mieux dire, il a fallu jusqu'ici la tromper un peu... »

Renan faisait, dans ce passage, allusion à Littré, dont il mettait le caractère en regard de celui des grands éducateurs de l'âme humaine. Littré ne cherchait pas à faire des prosélytes. Il venait d'échouer la même année (1863) à l'Académie, sous la pression de l'évêque Dupanloup, qui fit exprès le voyage d'Orléans à Paris pour lui en barrer l'entrée. Sainte-Beuve, qu'il ne faut pas s'étonner de rencontrer toujours et partout, jusqu'à sa mort, au cours de l'histoire littéraire du second Empire, vengea Littré de cette hostilité dans trois articles du *Constitutionnel*, qui révélèrent au grand public le savant et l'homme de bien qu'était l'auteur du *Dictionnaire*.

La littérature était une science encore plus qu'un art pour cet esprit philosophe. Littré se rattachait à la doctrine positiviste d'Auguste Comte, qui a substitué aux théories qui ne se prouvent pas l'étude des faits et la constatation des phénomènes quels qu'ils soient, du moment qu'ils se manifestent, dans tous les ordres de sciences, même psychologiques. C'est le contraire du matérialisme qui nie ce dont il n'a pas l'explication. La philosophie ne se tire qu'après comme loi générale, émanation et synthèse des résultats de l'étude et de l'expérience. Elle est au faîte, non à la base, du fonds acquis à l'humanité. La doctrine d'Auguste Comte a ses grandes et petites écoles en Angleterre et en Amérique : elle sera revendiquée par la France, selon un phénomène constant observé à l'égard de tout ce qui fait révolution au dehors et qui est parti de chez nous, quand l'étranger nous la renverra avec lettres de naturalisation des deux mondes.

Le naturalisme gagnait Michelet qui donnait, après *l'Insecte* et *l'Oiseau*, *l'Amour* et *la Femme*... Ces deux livres étranges, d'une observation réelle et très personnelle, venant à la suite de l'histoire, furent au roman physiologiste et même psychologue ce que la Bruyère devait être à l'art concret du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, qui se trouve contenu en germe dans les *Caractères*. Les Goncourt, Zola, Daudet lui-même, dans *Sapho*, poussèrent loin, depuis Michelet, la découverte de la nature. La physiologie était aussi à la mode que les arts et métiers, après l'*Emile*, sous le règne de Louis XVI, qui avait lui-même sa forge. Ce fut une des marques de la littérature sous le second Empire.

On aimait les ragoûts à la *Maupin*, et il s'en retrouve quelque chose dans *Salammbô*, ce vaste livret d'opéra, dont l'érudition plut à Renan, et la licence de haut style aux plus grandes dames.

Proudhon, peu commode, écrivait de son côté avec son indignation d'honnête homme : « M. Michelet m'a envoyé son livre sur *l'Amour*... J'ai reçu aussi le livre de Mme Juliette L..., toujours sur *l'Amour;* je ne possède point encore celui de M. Louis J... Il faudra que je revienne à la charge sur ce sujet qui me répugne; mais il y a nécessité... Si personne ne se charge de nettoyer cette pourriture, je suis décidé à prendre sur moi la chose. » Il ne badinait pas avec l'amour. « Sur ce point de littérature et de morale, a dit Sainte-Beuve, Proudhon et M. de Bonald sont exactement d'accord. »

Un autre esprit sévère, quoique d'une autre trempe, et qui marchait de pair à compagnon avec les maîtres de la critique littéraire, Edmond Scherer, pensait de même. « Il esti-

mait, dit M. Octave Gréard dans le livre qu'il lui a consacré, qu'il y a une infection de goût qui n'est pas compatible avec l'honnêteté de l'âme. Il comptait parmi les vertus de l'homme de lettres, au premier rang, le respect de soi et la décence, cette grâce suprême. »

Evidemment « la morale sociale appliquée à la littérature » s'imposait à ces hommes de principes, comme une règle, une loi de conscience. Il faut pourtant tenir compte du milieu qui s'impose aussi aux Lettres. Proudhon, ayant lu Paul de Kock, le plus innocent et le plus populaire des romanciers, confessait la loi des milieux, dans l'explication qu'il donnait de sa curiosité : « Je suis convaincu que, pour bien connaître une société, il faut en connaître les romans. » Le bon Labiche, qui fut de l'Académie française, et qui tint une grande place au théâtre sous le second Empire, se décernait cette amusante justification à lui-même : « C'est pour montrer les ennuis auxquels exposent les liaisons dangereuses que j'ai écrit *Le plus heureux des trois*. » — « Je te crois, » lui répondait son ami Alphonse Leveaux, de Compiègne, qui avait collaboré avec lui à *la Grammaire* et au *Baron de Fourchevif*. L'auteur comique rendait hommage, de son propre aveu, à la réaction des mœurs sur la littérature et, en retour, à celle de la littérature sur les mœurs. dont ne tiennent pas assez compte les esprits rigoristes, que nous citions tout à l'heure.

La littérature a de tout temps mené à la politique et la politique ramené à la littérature : les hommes énergiques et courageux se sont toujours consolés, dans les Lettres, de la perte d'un mandat électif ou du pouvoir. M. Guizot, sous l'Empire, ratiocinait sur les choses du ciel, dans des *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, après avoir si mal conduit les choses de la terre, et il écrivait les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, qui renferment de fort beaux portraits. Paulin Limayrac, que Banville a mis dans ses *Odes funambulesques*, retournait contre le mur, par espièglerie, au *Constitutionnel*, la statuette de M. Thiers toutes les fois que le célèbre homme d'État attaquait l'Empire au Corps législatif. Un jour qu'un membre de la famille impériale se plaignait des incartades de l'historien du Consulat et de l'Empire : « Il élève à l'Empire, s'écria un jeune apprenti des Lettres, un cierge gros comme la Colonne et plus solide que l'airain... Il a rendu Napoléon sympathique par son dernier volume sur Waterloo et Sainte-Hélène. »

M. Charles de Rémusat, dans sa *Politique libérale* de la *Revue des Deux Mondes*, faisait retour à la démocratie ou tout au moins à la République modérée, dont il devait un jour être ministre.

Tocqueville, précurseur de Taine, écrivait *l'Ancien Régime et la Révolution* avec un esprit moins défavorable aux idées qu'il avait été étudier dans le Nouveau Monde.

Jean-Jacques Ampère « continuait l'entretien avec Tocqueville » avec sa *Promenade en Amérique*, en attendant d'aller écrire sur place son meilleur ouvrage, *l'Histoire romaine à Rome*.

Les hommes de l'exil restaient debout et présents en France par leurs œuvres. Je ne parle pas seulement de Victor Hugo. La *Revue des Deux Mondes*, ouverte aux meilleures plumes, publiait les magistrales études d'Edgar Quinet sur *la Campagne de 1815*, et les travaux si remarquables et si remarqués d'Alphonse Esquiros sur *l'Angleterre et la vie anglaise*.

Louis Blanc adressait au *Temps* des chroniques de Londres, où il révélait au jour, dans toute leur horreur, les asiles de nuit appelés *workhouses*.

M. Emile Deschanel, proscrit en Belgique, recueillait dans de charmants livres sur *les Courtisanes grecques, le Bien et le mal qu'on a dit des femmes*, etc., ses conférences de Bruxelles, où il avait un public d'élite.

Thoré, qui signait William Burger, emmagasinait d'inestimables trésors d'érudition artistique dans ses tournées de Flandre et de Hollande. Les deux écoles lui doivent les plus beaux travaux, qui restent le dernier mot sur les peintres des deux pays. Ses livres sont tellement estimés en Hollande qu'il est impossible de se les procurer ailleurs. Il faut avoir recours aux *Guides* qui les reproduisent à profusion.

L'Empire, toujours battu aux élections académiques, se croyait plus fort sur un autre terrain. L'opposition recrutait les écrivains en renom ; le *Journal des Débats* en était une pépinière : John Lemoinne, J.-J. Weiss, Saint-Marc Girardin, Jules Janin lui-même, qui parlait de tout à propos de théâtre dans son feuilleton dramatique. Prévost-Paradol, le « secrétaire général des anciens partis, » comme on l'a appelé, excellait à en tenir l'emploi, jusqu'au jour de sa conversion finale à l'Empire libéral, qui causa sa mort. M. de Sacy n'avait pas attendu ce moment pour devenir sénateur. Il avait faussé compagnie à l'opposition. Son gendre, M. Baudrillart, remplaça Paulin Limayrac comme rédacteur en chef du *Constitutionnel*.

Un rude plébéien d'humeur et d'accent soutenait la lutte de l'Église contre l'État (quel qu'il fût). C'était « un la Bruyère ligueur, voisin des halles, vengeur des paroisses, qui profitait habilement de la langue révolutionnaire et s'en faisait un ragoût de plus... » On ne saurait mieux définir Louis Veuillot, quand on a lu ses *Libres Penseurs*.

Il lui arriva une aventure assez singulière. Un jour qu'il revenait de Rome, il n'était pas plus tôt rentré chez lui qu'un commissaire de police se présentait et le priait d'ouvrir sa malle et d'en retirer un compartiment. « C'est tout ce que je voulais », dit ce magistrat très poli, en s'emparant de lettres qu'il s'attendait à trouver à l'endroit désigné. Veuillot n'en revenait pas. Il ne croyait pas au miracle de la double vue. Les rayons X n'étaient pas encore découverts. M. D..., le fonctionnaire en question, homme d'esprit et très galant homme, lui donna plus tard l'explication de ce prodige. Veuillot avait fait la connaissance, en allant à Rome, d'un commis voyageur en vins, qui lui rendait mille petits services. Lui n'avait à s'occuper de rien : l'homme était plein de prévenances. Au retour (car le *hasard* les fit encore revenir ensemble), Veuillot s'en remit à ce compagnon, si pratique et si obligeant, pour *passer*, comme on dit, de menus objets à la douane.

Cet ami de rencontre, qui connaissait le fond de la malle de Veuillot mieux que Veuillot lui-même, était un agent chargé de savoir ce que le rédacteur en chef de *l'Univers* était allé faire à Rome et quelles instructions il en rapportait.

Ces anecdotes sont le terre à terre de l'histoire. Les plus grands esprits ne les ont jamais dédaignées. Elles font mieux connaître un temps que les considérations générales auxquelles se livrent de graves historiens, qui ne savent pas mêler la vie à leurs œuvres.

Il y avait place, dans le théâtre et dans le roman, pour autre chose encore que pour la recherche de la réalité, et, il faut bien le dire, c'est la poésie et l'imagination qui faisaient le plus recette. L'heureuse adaptation à la scène du théâtre d'Alfred de Musset fut une source constante de fortune pour la Comédie française.

Dumas père restait un incomparable conteur, et le plus lu des romanciers. Jules Verne et Erckmann-Chatrian ne venaient qu'après dans la faveur du gros public, quoique l'approchant de très près.

Paul Féval était l'heureux auteur du *Bossu*.

Octave Feuillet avait les plus grands succès à la scène et à la ville, au théâtre et par le livre. Ce fut l'un des plus délicats écrivains du second Empire, toutes réserves faites sur certaines tendances extra-littéraires.

Émile Augier était l'antipode d'Octave Feuillet, et ce petit-fils de Pigault-Lebrun avait des saillies à revendiquer une part de descendance de Beaumarchais. Dumas fils et lui étaient étincelants et restent les grands ancêtres de la Comédie actuelle.

About seul avait autant d'esprit qu'eux dans la conversation et dans ses livres.

Léon Laya, avec le *Duc Job*, tint un moment une grande place au Théâtre-Français, la même qu'occupait Amédée Achard, avec le roman, dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce sont des noms bien lointains et qui s'effacent. Il y a tant d'autres monuments qui s'effritent!

Mme Sand soutenait l'honneur de son talent et de son nom : elle gagnait de l'argent à Buloz, comme disait sa fille, et lui en faisait gagner. La malignité publique avait été allumée en 1859 par la publication du roman d'*Elle et Lui*, auquel répondit le roman de *Lui et Elle*, ce qui fit dire : *Eux brouillés*. La querelle Musset-Sand tient encore le monde en émoi, toutes les fois qu'elle se réveille.

Girardin restait le roi des journalistes avec son *idée par jour*. D'autres depuis l'ont eue et continuent à l'avoir, mais il avait donné le branle. La presse lui doit une belle chandelle, autant qu'à Renaudot, à qui le dix-neuvième

VICTOR HUGO.
D'après un camée d'A. David.
(Musée du Luxembourg.)

siècle, à la veille du vingtième, a élevé une statue. Girardin a toujours combattu pour la liberté de la presse, soutenant son innocuité sur l'opinion, rendant seuls les gouvernements responsables de leurs propres erreurs et égarements, que les journaux discutent. Son attitude à l'égard de l'Empire fut celle d'un enfant terrible, tantôt l'attaquant, tantôt le défendant. Une querelle d'amour-propre s'éleva entre lui et Dumas fils, qui lui avait arrangé et changé en nourrice sa pièce du *Supplice d'une femme*. Aucun des deux ne voulut la reconnaître. Elle demeura sans père sur l'affiche du Théâtre-Français (1865).

Vacquerie, dont *Tragaldabas* et *les Funérailles de l'honneur* restent en littérature comme deux insurrections romantiques désespérées, quelque chose comme le soulèvement suprême de ces *Derniers Montagnards* dont Claretie a écrit l'histoire, se rangeait à la vie moderne en 1863 avec *Jean Baudry*, un type de philanthropie et d'abnégation comme il n'est pas impossible d'en rencontrer dans le monde des affaires. La pièce de Vacquerie, demeurée au répertoire du Théâtre-Français, a peut-être provoqué, dans la réalité, de ces cas extraordinaires d'utopie.

Des types vraiment comiques, tirés de la pure observation des mœurs, furent donnés au théâtre par MM. Sardou, Labiche, Gondinet... Qui le croirait aujourd'hui, avec nos mœurs de Directoire actuelles? L'Empereur à Compiègne remettait dans sa poche la croix destinée au futur auteur de *la Famille Benoîton* pour une scène trop risquée de *Nos intimes* (1861). O adoucissement des temps et des mœurs trop rigoristes!

Une scène amusante se passa dans la même salle de spectacle à l'occasion des *Révoltées*, de Gondinet, en 1865. L'auteur, venu à Compiègne pour la représentation, était allé se promener en forêt. M. Camille Doucet, l'ordonnateur des théâtres impériaux, le cherchait partout. Quand il put le rejoindre : « Il faut, lui dit-il, que vous fassiez des coupures pour ce soir... Le torchon brûle... il y a des scènes analogues... on y verrait des allusions... » — « Je ne couperai rien, répondit Gondinet; ma pièce n'aurait plus de sens... » Et il tint bon. Le soir, le parterre, composé d'officiers, affectait de rire et d'applaudir à chaque passage un peu transparent. La loge impériale, placée au dessus, remplie d'invités de haute marque, paraissait ne rien saisir.

Le rire châtie, mais ne corrige pas. *Les Faux Bonshommes*, de Barrière et Capendu, et *le Testament de César Girodot*, de Belot et Villetard, qui datent du second Empire, sans rien devoir à la politique, restent comme de ces bonnes comédies de mœurs et de caractère, qui sont de tous les temps.

La chanson, qui ne perd jamais ses droits, s'accommoda du nouveau régime. Tout était changé dans l'air. L'ineptie devint populaire. L'air de la reine Hortense remplaçait *la Marseillaise*. Le militarisme bousculait le patriotisme; mais la satire est comme la caricature, elle se tapit où elle peut. On vit des allusions dans *le Sire de Framboisy*, que les étudiants entonnaient à l'Odéon, quand la loge impériale était occupée; on en voyait aussi dans *les Bottes à Bastien*, d'Eugène Imbert. On allait entendre Joseph Kelm chanter *le Pied qui remue*. Thérésa colportait aux Tuileries *la Femme à barbe* d'Élie Frébault et *Rien n'est sacré pour un sapeur*, de Houssot. Il ne faut pas s'étonner que ces chansons aient des auteurs. Elles ne se font pas et ne s'ajustent pas non plus toutes seules au talent du chanteur. La romance sentimentale alternait avec les *Petits Agneaux* de Colmance. Aux repas de noces ou de baptêmes, on chantait, pour les dames, *Connais-tu l'amour?* et *le Temps des cerises*, de J.-B. Clément, futur membre de la Commune; ou bien encore *la Religieuse* et *On ne meurt pas d'amour*, d'Eugène Baillet. Les célibataires d'un certain âge trouvaient la chanson de Mahiet de la Chesneraye, *Je ne l'entretiens pas*, très judicieuse dans ses distinctions, ses délicatesses et ses nuances.

Ce serait tout un Caveau à égrener si l'on voulait énumérer tous les chansonniers de la période proprement dite du second Empire. Pierre Dupont, Gustave Nadaud, Victor Robineau appartiennent autant à la deuxième République et même à Louis-Philippe qu'à Napoléon III. Béranger avait cessé de chanter bien avant sa mort (1857).

Le triangle symbolique, qui forma longtemps la constellation des poètes, figurée par trois grands noms (Hugo, Lamartine, Musset), avait considérablement gagné en étendue et en écart, à partir de l'année 1865, pour devenir Pléiade, par l'adjonction de groupes nouveaux de récente formation. Gautier, Banville, Leconte de Lisle, Baudelaire régnaient à leur tour. L'influence de *Joseph Delorme* se faisait sentir aussi à certaines imitations. Les jeunes maîtres, dont quelques-uns d'âge moyen, qui relevaient bien d'eux-mêmes, s'appelaient Sully-Prudhomme, André Lefèvre, Auguste Lacaussade, Soulary, Charles Coran, Catulle Mendès, inventeur d'un nouveau mètre, Léon Dierx, George Lafenestre, Léon Valade, Albert Mérat, André Lemoyne, André Theuriet, Xavier de Ricard, Albert

Glatigny, Emmanuel des Essarts... Mme Blanchecotte, qui en était, les nommait les *travailleurs de Lemerre*, parce que la plupart étaient édités chez Alphonse Lemerre... Ils s'intitulaient eux-mêmes les Parnassiens, et ne parlent encore de ce temps-là que comme des insurgés, fiers d'avoir fait révolution dans l'art. Vigny était mort. Laprade ne faisait pas école. Auguste Barbier, qui ne fut que tard de l'Académie, vivait sur les *Iambes*. Verlaine et Coppée débutaient.

Paul Arène, poète bilingue, à qui les Félibres de Paris ont élevé un buste à Sceaux entre ceux de Florian et d'Aubanel, défendait la cause de la Renaissance provençale contre la routine et le préjugé, qui ne pouvaient concevoir qu'il y eût place en France pour deux soleils, pour plus d'un grand cru, comme pour les vins. Il faut pourtant admettre la variété des idiomes, autant que celle des terroirs, qui constituent une richesse nationale. Le provençal et le français peuvent faire aussi bon ménage que le dorien et l'ionien dans l'antique Grèce. C'est une gloire de plus ajoutée à la France que celle de Mistral. Il faut être bien féru d'uniformité pour ne pas le reconnaître.

Un Vapereau spécial, avec des subdivisions biographiques et bibliographiques, ne serait pas de trop pour écrire dans toute sa plénitude l'histoire de la littérature sous le second Empire. Les catalogues de librairie renseigneraient plus eux-mêmes sur les œuvres que nous ne le saurions faire en quelques centaines de lignes, et la liste des membres de la Société des Gens de lettres serait encore le meilleur indicateur des noms. Ceux qui voudront faire, dans l'avenir, ce travail sans trop de lacunes ne sauraient se dispenser de remonter dans les feuilletons critiques du temps, qui n'auraient pas été réunis en volumes, car ce sont là les meilleures sources d'informations littéraires. Les auteurs reconnaissent mal dans le moment même ce qu'ils doivent à la critique. C'est elle qui fait revivre, quand on la consulte, les œuvres oubliées. Sarcey a été, de nos jours, le véritable fondateur de la critique dramatique, traitée par-dessous la jambe par d'illustres confrères, brillants stylistes, qui n'y mettaient aucune conscience. Il a rendu le métier difficile.

Le critique *militant* de *l'Opinion nationale*, Jules Levallois, n'était pas plus que Sarcey à l'abri de la vindicte des justiciables, et c'est encore chez lui qu'on retrouverait trace de livres oubliés ou perdus, peut-être avec des jugements dont on ne lui était pas suffisamment reconnaissant dans le moment même.

Deux vers posthumes de Sainte-Beuve dépeignent assez bien son successeur à l'Académie, celui qu'on appela le *prince des critiques*. le virtuose Janin, et le pédant Gustave Planche, que Buloz ne trouva jamais à remplacer :

> Janin grimpe sur Dante et gambade aussitôt;
> Planche fait de l'algèbre avec *Manon Lescaut*.

Un buste à la Janus aurait groupé, dans l'antiquité, deux esprits singuliers, qui jouissaient l'un et l'autre d'une juste renommée dans les Lettres. L'un, Philarète Chasles, était, au *Journal des Débats* comme au Collège de France, toujours prêt à déborder. L'espèce d'ubiquité que lui donnait la connaissance pratique des littératures étrangères, — et surtout de l'anglaise, acquise à Londres le composteur à la main, — en aurait fait le critique le plus étendu, s'il avait pu mettre une sourdine à sa verve, trop digressive. L'autre, Barbey d'Aurevilly, romancier, poète et critique, était populaire dans le quartier Latin, et sur toute la rive gauche, au point qu'un matin, ses deux noms se trouvèrent accolés à l'épithète d'*idiot* sur chaque pilier de l'Odéon et le long des rues adjacentes jusqu'à la Seine. Le boulevard Saint-Germain a emporté le café du carrefour de l'Odéon et du coin de la rue de l'École-de-Médecine, où l'on faisait cercle autour de sa personne; mais un livre d'Alcide Dusolier, le sympathique questeur du Sénat de la troisième République, a gardé le souvenir de ces soirées paradoxales, où le flamboyant disciple de Brummel et de Joseph de Maistre fanatisait la jeunesse vers 1863.

Le critique dramatique le plus redouté fut l'élégant Napolitain Fiorentino, dont les amateurs de bonne et fine langue déplorèrent le départ du *Constitutionnel* (vengeance de femme, assura-t-on). Nestor Roqueplan, qui était surtout un homme d'esprit, encore plus qu'un écrivain, l'y remplaça. Il y retrouva son condisciple de Charlemagne sous le professeur Gaillard (père du futur député de l'Oise), Sainte-Beuve, qui lui disait, en lui conseillant de réunir ses feuilletons en volume : « Tu embarques tous les dimanches de la poudre d'or dans des coquilles de noix. » Roqueplan fit paraître, en effet, un choix de ses articles en librairie, sous le titre quintessencié de *Parisine*.

Théophile Gautier rendait compte du théâtre et des Salons dans *le Moniteur*, moins en critique qu'en artiste qui avait la nostalgie du pinceau. Romantique irréductible, le soir de la *première* du *Lion amoureux*, en 1866, il ne trouva qu'un mot d'argot, à la mode de

1830, du temps de la lutte contre les classiques, pour stigmatiser le chef de *l'école du bon sens :* « c'est un porc ! » dit-il à Mme la princesse Mathilde, électrisée comme toute la salle par les tirades patriotiques de Ponsard. Le lendemain, elle écrivait à Sainte-Beuve pour lui demander ce que cela voulait dire, et elle ajoutait : « Comme je me sentais républicaine ! » — C'était dans le sang et le sens plébiscitaire de la famille.

CHAMPFLEURY.
D'après un croquis de P. Vidal.
(Collection de l'*Art*.)

Victor Hugo écrivait à Paul de Saint-Victor, pour le remercier d'un article sur *les Travailleurs de la mer :* « On écrirait un livre rien que pour vous faire écrire une page. » C'est le plus bel éloge de l'écrivain.

La légitimité faisait un pont d'or à M. de Pontmartin, qui avait de l'esprit. Le critique de la *Gazette de France* et de la *Revue des Deux Mondes* comptait sa principale clientèle *en* Avignon. *Les Jeudis de Mme Charbonneau* lui valurent pourtant quelques horions, en 1862, dans la capitale.

Charles Monselet prenait place parmi les « quarante et un » d'Arsène Houssaye, comme critique, comme poète et comme romancier. Il aurait mérité, par son érudition et la forme de son esprit, tout dix-huitième siècle, de s'asseoir dans le quarantième fauteuil.

M. Henri Rochefort justifiait, dans *le Figaro* et dans les onze premiers numéros de *la Lanterne*, le mot du vieux Michaud : « On ne dit bien que ce qui est difficile à dire. »

Louis Ulbach ne fut pas le moins véhément polémiste contre l'Empire. Il publia *la Cloche*, une seconde *Lanterne*, dans un esprit un peu différent. Son plus grand succès littéraire est dû à une étude de mœurs champenoises : *M. et Mme Fernel.*

Vallès avait parfois, en dehors de la politique, des pages saines et *proudhoniennes*, qui le faisaient apprécier du bourgeois.

En 1866, *Une Cure du docteur Pontalais*, par Robert Halt, qui devint un événement littéraire, trompait la censure cléricale et passait à travers les mailles du filet, grâce au nom ignoré de l'auteur, qui était un pseudonyme.

Le romancier est, dans certains cas, comme le poète mort jeune, à qui l'homme survit. Très souvent, c'est l'homme politique qui survit au romancier, quand il a fait son œuvre. Cavour écrivait des romans dans sa jeunesse. En 1869 M. Ranc publiait le *Roman d'une conspiration.*



CHARLES MONSELET.
D'après un croquis de P. Vidal.
(Collection de l'*Art*.)

Cependant, l'horizon se levait sur des générations nouvelles. Zola, Daudet, Claretie, dont un roman, *Robert Burat,* était signalé par Girardin comme l'œuvre d'un remueur d'idées sociales, Émile Bergerat, Catulle Mendès, datent du milieu ou des dernières années de l'Empire, ce qui ne dit pas précisément la fin. La date pour chacun d'eux serait facile à vérifier, mais l'effet, au point de vue de l'influence des mœurs sur la jeune littérature, serait identique. On ne se contentait déjà plus du doux réalisme de Champfleury, les *Victimes d'amour* d'Hector Malot étaient tenues pour innocentes, le *Roman d'un jeune homme pauvre* circulait encore dans les pensionnats de demoiselles, mais elles rêvaient déjà d'un futur Paul Bourget. Le critique des *Lundis*, avec ses idées polies et d'un autre âge, disait d'un roman précurseur (l'*Affaire Clemenceau*, de Dumas fils) : « Ce roman a le don d'irriter tous ceux qui cherchent avant tout dans le roman l'embellissement ou l'oubli de la vie. » — C'était bon du temps de Mme de Bawr ou de Charles de Bernard ; il fallait désormais quelque chose de plus corsé en littérature. Elle allait



LA MODE SOUS LE SECOND EMPIRE.
D'après une caricature de CH. VERNIER.
(Collection Raoul Deberdt.)

devenir un peu plus l'expression des mœurs.

Mérimée mourait à Cannes en 1870, peu après la révolution du 4 septembre. Il s'en allait à temps; c'était presque heureux pour lui, qui ne se faisait pas plus d'illusion, d'ailleurs, qu'aucun autre ami de l'Empire sur l'avenir du régime. Il était même mieux placé qu'un autre, par son intimité avec la famille, pour en sentir la fragilité. Le *fou* de Compiègne ou de Biarritz, qui dédiait à l'Impératrice la nouvelle de *la Chambre bleue*, faible production de l'auteur de *Colomba* et de *Carmen*, reprenait toute sa raison dans les *Lettres*, publiées après sa mort, qu'il écrivait *à M. Panizzi*. Il y jugeait bien la frivolité de la politique impériale.

Delphine Gay disait qu'elle était du parti qui régnait au temps où elle était jolie femme. Il est assez naturel que l'homme de lettres soit pour les dix-huit ans (c'était la durée d'un règne) qui lui ont donné (sans le vouloir) la gloire et le succès. C'est un sentiment constaté de tout temps et dans toutes les conditions. L'ouvrier qui avait fait fortune sous Louis-Philippe votait pour le régime censitaire qui lui permettait d'être électeur. Il semblait aussi que tout dépendît de l'Empereur, sous le régime plébiscitaire. Celui qui fut toute sa vie enfant de chœur et servit la messe sans jamais la dire se fait une raison, en revoyant de loin les beaux jours regrettés. Il professe là-dessus la philosophie de Dumas fils, un soir que Mme Sand ramenait la conversation sur Louis XVI. « Il y a longtemps qu'il serait mort, fit observer Dumas, s'il avait vécu sa vie naturelle. » De même, à une trentaine d'années de distance, tout regard en arrière ne sert qu'à faire paraître la route plus longue, sans espoir de rajeunissement.

La littérature du second Empire ne disparaîtra pas tout entière. Bien des noms survivront. Ce qu'il en restera surtout, c'est le souvenir des efforts tentés pour ouvrir des voies nouvelles. Elle a été originale et elle aura servi à prouver cette vérité, désormais acquise, que l'art vit de créations perpétuelles et non d'imitation. Elle a tué pour jamais le poncif qui fleurissait sous Napoléon Ier.

Jules TROUBAT.

La mode sous le second Empire.

POUR nous, ce temps de l'Empire n'a point encore atteint sa reculée. Nous en sommes avec lui au point précis où en était David vers 1810, à l'égard des esthétiques de la ci-devant royauté. Tout ce qui vient d'avant la guerre nous paraît suranné, fade, ridicule et quasi inexplicable; nous n'admettons pas plus les architectures que les meubles ou les crinolines. Trop de gens médiocres ont traité ces choses en pont-neuf depuis trente ans; la satiété nous en dégoûte, il faut attendre l'évolution fatale. Dans quelques années, il ne sera pas plus grotesque chez nous de reprendre les capotes à bavolets ou les « cages », que maintenant de



LA MODE SOUS LE SECOND EMPIRE.
D'après une caricature de A. GRÉVIN.
(Collection Raoul Deberdt.)

faire retour aux manches à gigot. Si l'on veut rester juste toutefois, il faut avouer que, sous la première partie du règne de Napoléon III, on a de singulières façons d'entendre le goût et l'élégance. Comme si la période opulente et thésaurisante du précédent règne eût fourni une éclosion particulière de besoins cossus et étoffés, on va aux ampleurs, aux atours majestueux, à la quantité en haut et en large. Les plus élégantes personnes d'après le coup d'État, au temps du mariage de l'Empereur, se drapent en des cachemires épais, lourds, en des pelisses, en des mantes d'aspect avantageux. Sur la tête, ces belles personnes ont la capote d'un tilbury — on dirait un monument engonçant — fermant par des ruchés, par des rubans emprisonnant les cheveux, les joues, le menton, bouclant tout, empêtrant la nuque, formant sur les épaules une avancée pareille au toit d'un chalet. Toute la cour de la nouvelle impératrice, la souveraine elle même, femmes jeunes, femmes âgées, ont adopté ces genres. La photographie impertinente et cruellement vraie nous a gardé les plus célèbres beautés d'alors, Mme Walewska, Mme la duchesse de Malakoff, et un peu plus tard Mlle Patti, qui allait épouser le marquis de Caux ; incroyables toutes, à peine admissibles, tant cela bouleverse nos opinions d'aujourd'hui et refoule nos goûts ! La Patti, alors presque une enfant, affublée d'une capote pointue par en haut, à bavolets, enfouie dans une mante dont les manches sont pagodes et dont les bords sont à créneaux ! Et la future duchesse de Mouchy, la belle Anna Murat, dans une robe ballonnée, unie, très laide, avec là-dessus un manteau carré, à larges manches, et sur la tête un chapeau comme une tourte, plat et disgracieux ! David enrageait à la vue des perruques de Marie-Antoinette, mais ces perruques avaient une certaine crânerie, de l'imprévu, un ragoût insolent tout à fait séduisant. Sous le second Empire, entre le mariage de l'Empereur et la guerre d'Italie, c'est le bourgeois, le gros, le millionnaire qui intéresse, et franchement rien ne s'en peut excuser. Cela est au rebours du charme et de la ligne. David en fût mort de rage, sauf que, rendu plus souple par la royauté citoyenne, il eût perdu de ses griffes.

Pourtant cette période de six ou huit ans, pendant laquelle la crinoline croît et s'impose, où le type outré triomphe, où les choses sont dans le sens de l'élargissement, c'est le beau temps pour la monarchie. Tant la crinoline grandit, tant l'Empire domine dans le monde. Et plus cet affreux jupon s'enfle au vent favorable, plus le tuyau de poêle des chapeaux d'homme se hausse. On a conservé le souvenir d'un portrait du duc de Morny élégant, dameret, très distingué. Dans la rue, sous son chapeau effrayant et grotesque, le duc de Morny est à faire peur aux moineaux. Une seule personne le surpasse, et c'est l'Empereur, l'Empereur habillé d'une redingote de ville, d'un pantalon rouge de général et coiffé d'un bolivar !

Sans doute un moment viendra où ces mascarades nous paraîtront naturelles et fort seyantes, parce que, si étrange qu'une mode soit, elle revient toujours. Avait-on assez médit des paniers dans le dix-huitième siècle ! Semblait-il bien que jamais cette stupidité n'oserait réapparaître ! Et le second Empire est venu la ressusciter, l'augmenter, en faire une histoire cent fois plus folle et plus niaise. J'ai entendu dire à des contemporains que la crinoline excessive était surtout l'apanage des femmes riches, ayant leur voiture. On en donne pour raison la difficulté pour les femmes ainsi encagées de se mouvoir dans les rues. Eh bien ! je pourrais prouver que là, comme partout, les petits sont entraînés par les gros. Il y a des photographies instantanées de 1859 représentant la rentrée des troupes d'Italie sur les boulevards. La ligne des spectateurs est semée de ballons qui sont les crinolines de femmes du



LA MODE SOUS LE SECOND EMPIRE.
D'après une caricature de A. Grévin.
(Collection Raoul Deberdt.)

peuple ou de petites bourgeoises. Les dames à voiture étaient à des balcons. Mais dès 1857, lors de la venue du roi de Bavière, les crinolines font nombre dans le monde des revues, là-bas à Longchamp, dans l'avenue des Champs-Élysées, partout où est le peuple, où le petit monde sans voiture vient s'installer sur les pelouses.

Il est certain que Paris a de l'argent, qu'il en use et abuse. Le beau monde est à la gloriole, à l'ostentation, presque à la folie. Il semblerait que ces ampleurs d'atours, la montre qu'on en fait, constituassent la fortune. En aucun temps pareil trompe-l'œil ne sévit mieux la rastaquouerrerie, le cosmopolitisme banquiste. Sous ces aspects de bourgeoises cossues, enchattemitées, discrètement voilées et portant leurs ombrelles brisées, c'est Cora Pearl, c'est la Païva, c'est Mme de Castiglione qui passent. Et Cora Pearl c'est une fille ; la Païva une espionne ; Mme de Castiglione ce qu'on veut ; car le sait-on ? Dans un de ses rôles de femme élégante, Madeleine Brohan ne peut entrer en scène ; il faut à sa cage une double

porte d'entrée; lorsqu'elle est assise en scène, elle refoule ses camarades contre les portants. Et cependant cette femme a du goût, une véritable élégance de femme; il faut que la mode soit bien tyrannique pour lui imposer de semblables gênes.

On alla ainsi des années, toujours amplifiant les choses, élargissant les jupes, les portes, les voitures. Et la cause de cette révolution sociale, qui empêche l'homme d'offrir son bras à une femme, qui prohibe à celle-ci les fiacres étroits ou les passages discrets, c'est tout bonnement le panier de la Belle Bourbonnaise d'autrefois restitué par quelque érudit de la couture. Entre l'Impératrice Eugénie de Winterhalter et la Marie Leczinska de Vanloo — la beauté exceptée — il n'y a rien qu'une différence de construction dans le panier. Celui de la femme de Louis XV est de crin, celui de l'Impératrice est en fer On a, par le fer, contraint la crinoline à subir les plus lourds fardeaux; mais pourquoi la nomme-t-on crinoline encore? J'ai connu dans mon enfance une vieille fille avare et passablement grotesque, Mlle Milliet. Elle s'était acquis un château aux environs de Vesoul. Toute sa fortune lui venait d'avoir mis une tresse sur le fer des crinolines! Mais celle-là au moins voulait débaptiser la cage et la nommer aciéroline!! Elle n'en démordait pas, ou plutôt elle en parlait avec tristesse, car tout d'un coup la crinoline était tombée, et si absolument, si irrévocablement que du jour au lendemain les revenus avaient été coupés net.

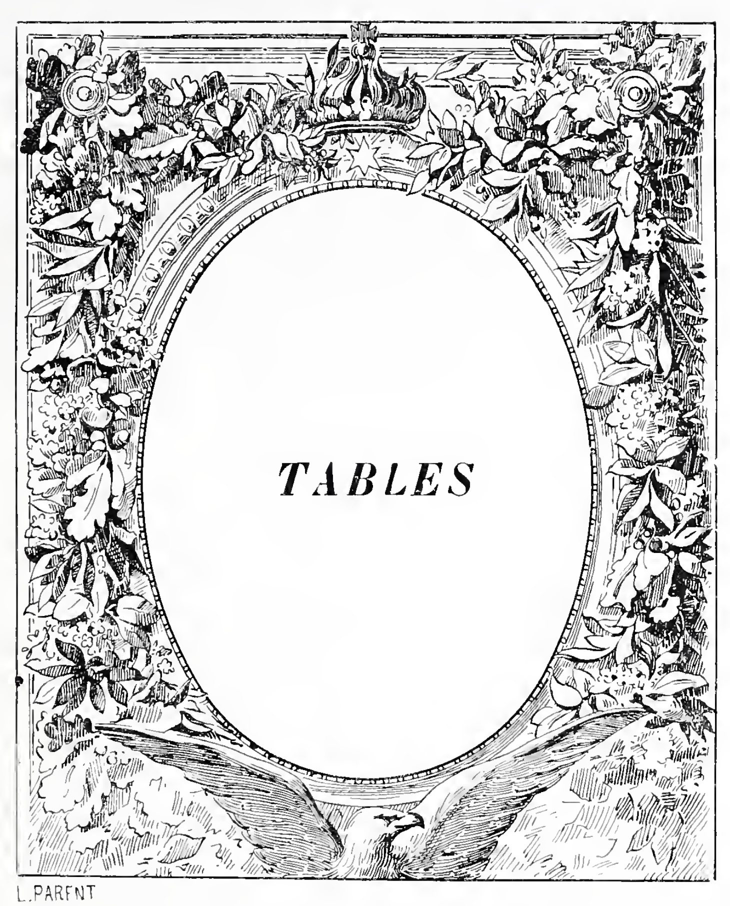
Du jour où les dames avaient proscrit l'ampleur dans leur parure, aux environs de 1862 ou 63, quand on délaissa le cachemire, le chapeau à bavolet, et les larges robes, on fit la saute brusque. Quand on eut épuisé quelques histoires courantes, un chapeau Benoîton par-ci, une jupe longue par-là, on arrivait à l'Exposition de 1867. En ce moment la femme s'est dégagée; elle ne peut tout à fait encore abandonner sa crinoline, mais elle la drape, elle pose dessus des jupes légères impondérables, relevées en festons comme des rideaux, des jupes si courtes qu'on voit la mi-jambe et que cette jambe dans la crinoline paraît un battant de cloche. Telle se montre l'Impératrice à Longchamp avec des bottes à glands, et croyez qu'on trouve ceci adorable, car elle a façon de porter et de faire agréer les pires mascarades. Quand l'Exposition de 1867 s'ouvre, elle consacre des modes mi-françaises, mi-espagnoles. L'Espagne a prêté un *boléro* aux dames, un petit corsage de velours ou de soie, coupé à la taille, bordé de jais, et laissant flotter une chemisette en dessous. Sur la tête, les dames ont le toquet tombant sur les yeux, avec des profusions de petits rubans envolés, des « suivez-moi » qui les font ressembler à de petits ballons couverts de banderolles. Ballons encore, car la crinoline se raccroche et jette ses derniers hoquets. Mme de Metternich a, dit-on, des conférences sérieuses avec Worth; on complote entre puissances la ruine du panier, et du moment où Mme de Metternich aura prouvé à l'Impératrice que sincèrement la crinoline est affaire aux concierges, l'aventure ne sera plus très longue. Elle fut brutalement interrompue, comme je le disais tout à l'heure.

Le palladium de l'Empire était tombé. A partir du jour où sur les promenades, où dans les rues la mode des fuseaux, des robes longues et étroites s'annonce, il y a comme une fronde dans les foules. Explique qui pourra, mais cela est certainement. La population qui est au grand prix de Paris de 1868 n'est plus celle de 1866, ni même celle de 1867. D'aspect, c'est étrangement différent, mais au moral c'est pire. Avant entre 1860 et 1866, tous les fameux chapeaux *décalitres* se soulevaient au passage du « patron » de l'Empereur; on l'acclamait. Après l'Exposition, on met la coquetterie à le regarder passer, à garder son chapeau et à chanter des chansons. De saison en saison les chansons se font plus cruelles, comme les jupes des dames s'amincissent et s'impondèrent.

Et malicieusement on explique que si la mode s'est ainsi changée à fond, les raisons en sont très humaines. L'Impératrice prenait du corps! Et sur un corps à *tendances*, le ballonné manquait de grâce. On dit ceci, on le chante, on l'écrit, mais les femmes « s'étroitisent » à qui mieux mieux. Maintenant on a comme une honte de s'être si longtemps laissé duper à ces ballons, à ces cages ridicules! En aucun temps objet qui a cessé de plaire ne récolte plus d'imprécations. Etait-on bête! C'est le titre d'une image montrant une jolie personne dans le goût nouveau regardant sa crinoline d'autrefois où elle a mis son perroquet et des poules! Avec leur aspect sautillant, caracolant, les dames sont à présent des cocodettes, parce qu'elles marchent comme des poules, qu'elles se rengorgent, et donnent de jolis coups de nuque à chaque coup de talon. Cocodettes elles, et leurs partenaires, les hommes, des petits-crevés, parce qu'ils feignent être harassés par la fête, qu'ils se vêtent étriqué, qu'ils disent ne jamais dormir, et être aux trois quarts morts. Leur nom persiste, il a une fortune singulière; celui des cocodettes pas moins. Ç'avait été autrefois lorettes, et lorettes se dit encore; mais cocodette, c'était autre chose : on pouvait être cocotte sans être cocodette, et cocodette, sans être cocotte. Mais il fallait être cocodette pour être réputée parisienne; femme à la mode; nous dirions *dans le train*.

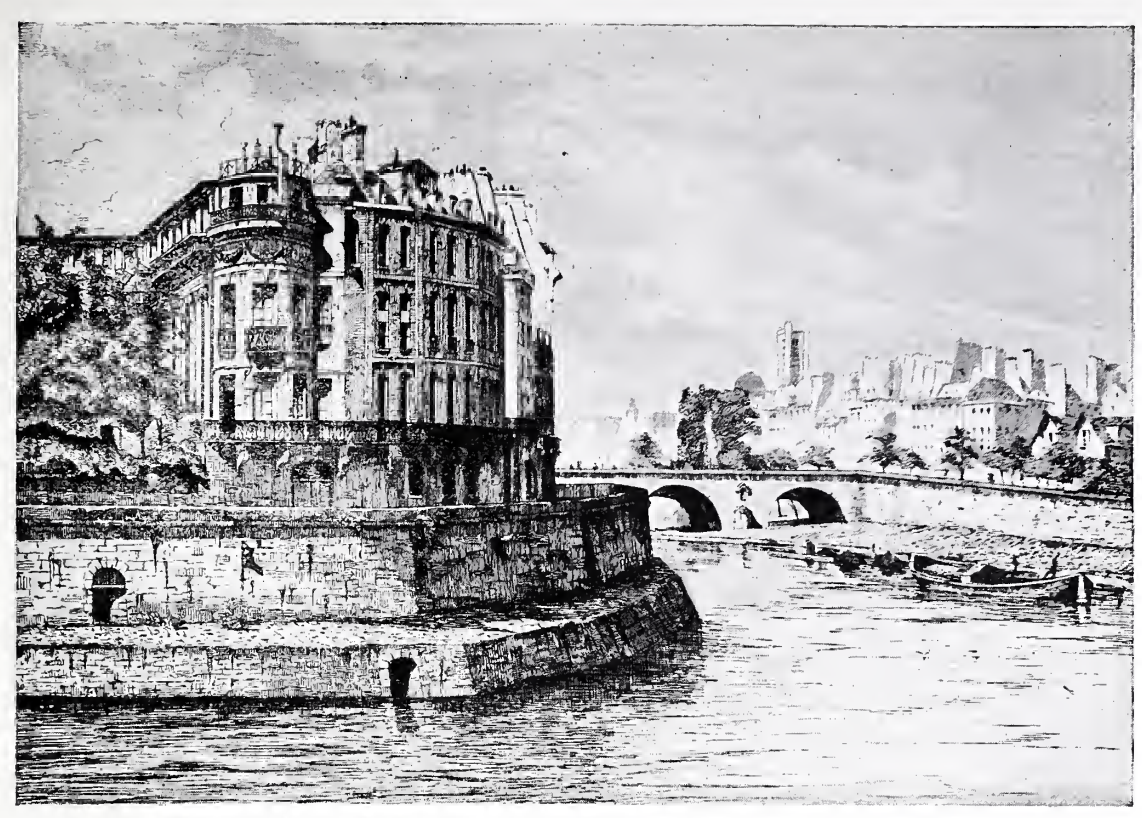
La guerre de 1870 tomba au milieu de ces fariboles, elle fut cruelle et dure. Les petits-crevés commencèrent par crier « A Berlin! » sous leur petit chapeau canotier incliné sur le front. Ils firent éclater leurs collants à se hisser aux bornes ou aux fenêtres pour acclamer l'armée; ils finirent sous le harnais peu seyant des gardes mobiles. Quant aux dames, nulle coquetterie après août ou septembre. On eut d'autres choses que la toilette, et non pas gaies. L'Empire, commencé dans les pléthores, dans le cossu, la satiété riche, tombait dans les famines d'un siège, et les Parisiennes de ce siège semblaient des nonnes, tristement mises, tristement nourries, et épouvantées.

Henri Bouchot.



CADRE D'UN PORTRAIT DE NAPOLÉON III.

Exécuté d'après la composition de L.-V. Galland.



UN COIN DE LA CITÉ, D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE TAIÉE.
(Collection G. Hartmann.)

TABLE DES GRAVURES

N. B. — Les gravures hors texte sont indiquées en italiques.

Pages.

LA MONARCHIE DE JUILLET. — INTRODUCTION.

1. Lecture de l'adresse de la Chambre des députés à Louis-Philippe dans la salle du trône, à l'Hôtel de Ville 3
2. Médaille frappée à l'occasion des journées de Juillet 1830. 4
3. Le peuple vainqueur. — Dernière journée des trois glorieuses. 5
4. Lecture de l'adresse dans la salle du trône de l'Hôtel de Ville. 6
5. Distribution des drapeaux à la garde nationale. 7
6. Odilon Barrot. 8
7. Comte de Rambuteau. 8
8. Mme Malibran. 9
9. Rossini. 10
10. Mlle Taglioni. 10
11. Victor Hugo dans sa jeunesse. 11
12. Alexandre Dumas père dans sa jeunesse. 11
13. Comme quoi le soleil de juillet battit en combat singulier le chevalier de la Triste-Figure 12

1830

14. Arrivée du duc d'Orléans sur la place de l'Hôtel-de-Ville. 13

Pages.

15. Vive la charte! ou le salut d'un gamin de Paris. 13
16. Départ pour Rambouillet. 14
17. Retour de Rambouillet. 15
18. Lafayette à l'Hôtel de Ville. 17
19. Entrée du duc de Chartres dans Paris. . . 18
20. Arrivée de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans à l'Hôtel de Ville. 19
21. Sépulture des braves. — Marché des Innocents. 20
22. Aux braves morts pour la défense de la liberté. 21
23. Aux citoyens morts pour la défense de la liberté. 22
24. S. M. la reine des Français visitant les blessés de Juillet à l'ambulance de la Bourse. 23
25. Les funérailles de Benjamin Constant. . . 24
26. Vue de la place du Panthéon pendant la nuit du 21 au 22 décembre 1830. 25
27. *Méléagre reprenant les armes*, prix de Rome 26
28. La mode en 1830. 27
29. — — 27

1831

30. Humanité des Parisiens après la victoire. Les blessés soignés par le peuple. . . . 29

Pages.
31. Paris en 1831 (janvier-juin). 29
32. — (juillet-décembre). 29
33. La grande allée des Tuileries en 1830. . . 30
34. Le théâtre de l'Ambigu-Comique en 1830. 31
35. Le Théâtre-Italien en 1830. — Façade du sud. 31
36. Plan de Paris en 1831. 32
37. Vue de l'intérieur de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois après le sac. 33
38. Pillage et sac de Saint-Germain-l'Auxerrois. 34
39. Attaque de l'Archevêché. 35
40. Pillage de l'Archevêché. 36
41. Lecture à la Chambre des députés de l'adresse au roi. 37
42. Paganini. 38
43. La salle du Théâtre-Italien. 39
44. Oh! ces chapeaux! 39
45. Décor de *Robert le Diable*. — Le cloître de Sainte-Rosalie. 40
46. *Robert le Diable*. 40
47. Masques de 1831. 41
48. La police tenait le fil du complot. 42

1832

49. Mariage du roi des Belges avec S. A. R. la princesse d'Orléans (Louise) au palais de Compiègne. 45
50. 2,000 Russes tués... 8,000 prisonniers... 25 pièces de canon... la Lithuanie insurgée. 46
51. Convoi du général Lamarque. 46
52. Messieurs, l'auteur de la pièce que nous avons eu l'honneur de jouer devant vous désire garder l'anonyme. 47
53. Les favoris de la foire. 47
54. Un bal chez les Saint-Simoniens. 48
55. Descente dans les ateliers de *la Presse*. . 49
56. Réponse de Nicolas à l'intervention de la France. 49
57. Le théâtre du Vaudeville, place de la Bourse. 50
58. Serre ornée de la Folie Boursault. 50
59. Opéra Le Peletier (ancien hôtel Choiseul). 51
60. Nouveau bal d'Idalie. 52
61. Maison de David d'Angers. 52
62. Faut avouer que l' gouvernement a une drôle de tête. 53
63. Sautez, grenouilles!... sautez dans la fange. 53
64. *Thésée reconnu par son père* (prix de Rome) 54
65. Le vieux Paris : Pharmacie. 55
66. — Confiserie 55
67. — Ganterie. 55
68. — Tapisserie. 55
69. — Droguerie-parfumerie. . . 55
70. — Bureau des Messageries générales, rue de Grenelle. 55
71. — Tourelle rue Jean-Tison. 56
72. — Marchand de vins. . . . 56
73. — Tourelle rue Saint-Benoist. 56
74. — Bureau des Messageries générales, rue Saint-Honoré. 56
75. C'est mon chef (caricature). 57
76. C'est mon inférieur (caricature). 57
77. La mode en 1832. 58
78. — — 58

1833

79. Projet pour le couronnement de l'arc de l'Étoile. 61
80. Une visite domiciliaire chez un suspect soupçonné de complot contre l'État. . . 62

Pages.
81. Alphonse de Lamartine. 63
82. Honoré de Balzac. 63
83. Vue du Louvre, prise du Pont-Neuf. . . . 64
84. Musard. 64
85. La prospérité du commerce vers 1833. — Vente sur la place du Châtelet des objets saisis par autorité de justice. 65
86. Voiture de la cour. 66
87. La chapelle du Père-Lachaise. 66
88. Escalier de l'ancien tribunal de commerce, rue du Cloître-Saint-Merri. 67
89. Statue de Napoléon, par Seurre. 67
90. Portail de Saint-Étienne-du-Mont et clocher de l'ancienne église Sainte-Geneviève. . 68
91. Porte de l'hôtel de Mme de Sévigné dans l'ancienne rue Sainte-Catherine. 68
92. Plan des quartiers du nord-est de Paris. 69
93. Les Parisiennes : La confidence. 70
94. — Paresseuse. 70
95. Les Parisiens : Parlons peu z'et parlons bien. 71
96. — Parbleu! J'arrive à propos. 71
97. Comment on s'abonne au *Constitutionnel*. 72
98. Comment on se désabonne. 72
99. La mode en 1833. 73
100. — — 73
101. — — 74

1834

102. Convoi de Dulong, député de l'Eure, le 29 janvier 1834. 77
103. Béranger. 77
104. Palais-Royal, construction de la nouvelle galerie d'Orléans. 78
105. Soirée républicaine donnée dans les salons de la Liberté de la Presse. 79
106. Delavigne 79
107. Vue du pont du Carrousel et de la grande galerie du Louvre. 80
108. Le Palais de Justice en 1834. 81
109. Mme Dorval, de la Comédie française. . . 82
110. Fanny Essler, de l'Académie royale de musique 82
111. Les salles du Louvre : la salle des Saisons. 83
112. Cour de l'Horloge à Paris en 1834. 84
113. Les salles du Louvre : salle d'Auguste. . . 85
114. *Homère chantant ses poésies* (prix de Rome). 86
115. Décor de *Don Juan*, IIIe acte. 87
116. Costume de Don Juan. 87
117. Levasseur, de l'Académie royale de musique 88
118. Maison du chansonnier Béranger, rue des Martyrs. 88
119. Maison de Mme Dorval, de la Comédie française. 89
120. Adolphe Nourrit, de l'Académie de musique 89
121. Les tribulations des omnibus. — Hé... hé... cocher... arrêtez! arrêtez donc! 90
122. Les tribulations des omnibus. — ... Complet!!! 90
123. *Odry, du théâtre des Variétés*. 91
124. Les plaisirs du mardi gras. — Ohé! ohé! ohé! — Ohé! ohé! ohé! 93
125. Le coucou. 93
126. La diligence accélérée. 93
127. La mode en 1834. 94

1835

128. Attentat du 28 juillet 1835. — Explosion de la machine infernale de Fieschi. . . 97

Pages.
129. Fieschi et ses complices. 98
130. Boireau, complice de Fieschi. 99
131. Morey, complice de Fieschi. 99
132. Nina Lasave, complice de Fieschi 99
133. Bescher, complice de Fieschi. 99
134. Pépin, complice de Fieschi. 99
135. Vue de la maison de Fieschi. 100
136. Cirque Olympique. 101
137. La colonne Vendôme surmontée de la statue de Napoléon par Seurre. 101
138. Nouvelle malle-poste. 102
139. Les tours de Notre-Dame et les jardins de l'Hôtel-Dieu en 1835. 102
140. Projet de défense de Paris en 1835. . . . 103
141. Décor de *la Juive*. 104
142. Affiche de la première représentation de *la Juive*. 104
143. Mlle Cornélie Falcon, de l'Académie royale de musique. — Rôle de Rachel dans *la Juive*. 105
144. Costume du Cardinal dans *la Juive*. . . . 105
145. Costume d'Eléazar dans *la Juive*. 105
146. *Le Puits de Champvert* (Ambigu-Comique). 106
147. Mlle Willmen, rôle de Ruben dans *la Vallée aux fleurs* (Palais-Royal). 107
148. Mme Déjazet, dans les *Chansons de Désaugiers*. 108
149. *Le Démon de la nuit* (drame) 109
150. *L'Ile des pirates* (ballet-pantomime). . . . 109
151. La comète en 1835. 109
152. La mode en 1835. 110
153. — — 110

1836

154. Érection de l'obélisque de Luxor. 113
155. Louis Alibaud. 114
156. Vue perspective de l'obélisque sur la place de la Concorde. 115
157. Obélisque de Luxe-nez, pyramide musicale du juste milieu. 116
158. Arc de triomphe de l'Étoile. 117
159. Les bas-reliefs de l'arc de triomphe. . . . 118
160. Exécution de Fieschi, Pépin et Morey. . . 119
161. Vue de la Seine et du pont suspendu en face des Invalides. 120
162. Projet de décoration du pont de la Concorde, par Labrouste. 120
163. Bateau-lavoir sur la Seine. 121
164. Vue du Corps législatif en 1836. 121
165. Formation du train des messageries à la gare de Paris. 121
166. *Moïse frappant le rocher*, tableau de Blanchard, prix de Rome. 122
167. *Kean*, drame d'Alexandre Dumas, acte IV. 123
168. Le drame incarné. 123
169. Affiche de la première des *Huguenots*. . . 124
170. Adolphe Laferrière dans le IVe acte de *Pauvre Mère*. 124
171. La mode en 1836. 125
172. — — 125
173. — — 126

1837

174. Projet de couronnement de l'arc de triomphe de l'Étoile. 129
175. Projet de couronnement de l'arc de triomphe de l'Étoile. 129
176. Vue du pont des Arts et du quai de Conti en 1837. 130
177. Vue perspective de Paris, prise du Pont-Neuf en 1837. 131
178. Cour de l'hôtel de Cluny. 132
Pages.
179. Vue de Paris, prise du pont d'Austerlitz. 133
180. Barrière de la Cunette. 133
181. Vue de la pompe à feu du Gros-Caillou. . 133
182. Le Pont-Neuf à 4 heures du soir. 134
183. La gendarmerie en 1837. 134
184. Vues des palais d'Orsay et Bourbon. . . 135
185. Maison du XVIe siècle, rue Saint-Denis. . 136
186. *Le Sacrifice de Noé*, tableau de Murat, prix de Rome. 137
187. Frédérick-Lemaître et Serre, dans *l'Auberge des Adrets*. 138
188. Robert Macaire commis voyageur. . . . 138
189. Frédérick-Lemaître. 139
190. Frédérick-Lemaître dans *Ruy Blas*. . . . 139
191. Duprez, de l'Académie royale de musique. 140
192. Mme Damoreau-Cinti, du théâtre royal de l'Opéra-Comique. 141
193. La mode en 1837. 142
194. — — 142

1838

195. Naissance de Louis-Philippe-Albert, comte de Paris. 145
196. Baptême du comte de Paris. 146
197. Vue du pont Royal. 147
198. La fontaine Saint-Michel et la rue de la Harpe en 1838. 147
199. Maison d'Horace Vernet et Paul Delaroche, rue Saint-Lazare, 56. 148
200. Maison d'Honoré de Balzac. 148
201. Vue perspective du pont Louis-Philippe. 149
202. Le quai des Orfèvres en 1838. 149
203. La diligence *l'Accélérée*. 150
204. La pompe à feu du pont Notre-Dame. . . 150
205. Paris en 1838. 151
206. La dernière descente de la Courtille. . . . 152
207. Association de Robert Macaire et de Bertrand pour fonder une banque. 152
208. La pluie. 153
209. La glace. 153
210. Le feu. 153
211. Les Robert Macaire. 153
212. Lepeintre, du Vaudeville 154
213. Fanny Essler. 155
214. *Ruy Blas*. — Ve acte (théâtre de la Renaissance). 156
215. Léon Achard. 156
216. La mode en 1838. 157
217. — — 157
218. — — 158

1839

219. Les dimanches Parisiens en 1839. 161
220. La grande galerie du Louvre. 162
221. Ancien portail de l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs. 162
222. Tourelle, rue de l'École de médecine. . . 163
223. L'église de la place Saint-Germain-l'Auxerrois. 164
224. Le nouvel omnibus en 1839. 165
225. Théâtre des Funambules. 165
226. Camion des Messageries. 166
227. Maison de François Ier. 166
228. Les fiacres en 1839. 167
229. Adolphe Nourrit. 167
230. *La Coupe de Joseph*, tableau de Hébert, prix de Rome. 168
231. Salle de bal du Château-Rouge. 169
232. Le bal Mabille en 1839. 169
233. Le bal masqué de la Renaissance. — Le galop infernal du Jugement dernier. . . 170
234. Salle du Ranelagh en 1839. 170

Pages.

235. Je vous ai fait mal, peut-être? — Non, madame, au contraire. 171
236. La fin de décembre. 171
237. M. Scribe fait ses comptes d'auteur. . . . 172
238. Auriez-vous de l'huile de cotcrets?. . . 172
239. *Saint-Pierre guérit un boiteux*, tableau de Pils, prix de Rome. 173
240. La mode en 1839. 174

1840

241. Débarquement à Courbevoie des restes de Napoléon Ier. 177
242. Les funérailles de Napoléon Ier. — Passage du cortège dans les Champs-Élysées. . 178
243. Les funérailles de Napoléon Ier. — Passage du cortège dans les Champs-Élysées. . 179
244. La légende napoléonienne dans l'industrie parisienne, couvercle de tabatière. . . 179
245. Les funérailles de Napoléon Ier. — Le clergé reçoit les restes de Napoléon dans la cour d'honneur de l'hôtel des Invalides. . . 180
246. Fac-similé d'une carte d'invitation. . . . 180
247. Le char funèbre de Napoléon. 181
248. Les funérailles de Napoléon Ier. — Intérieur de l'église des Invalides pendant la cérémonie religieuse. 182
249. Une soirée chez S. A. R. le duc d'Orléans. 183
250. Décoration de l'autel de la chapelle des Invalides pendant la cérémonie religieuse du 15 décembre. 183
251. *Caïus Gracchus cité devant le Sénat*, tableau de Brisset, prix de Rome. 184
252. Paris en 1840. 185
253. La daguerréotypomanie. 186
254. Projet d'inhumation des restes de Napoléon. 186
255. La légende napoléonienne dans l'industrie parisienne. — Porte-cigare à l'effigie du mameluk. 187
256. Le Mapah. 187
257. La colonne de Juillet sur la place de la Bastille. 188
258. Théâtre du Luxembourg. 188
259. Costume de don Alphonse dans *la Favorite*. 189
260. Costume de Léonor dans *la Favorite*. . . 189
261. Costume de don Balthazar dans *la Favorite*. 189
262. La mode en 1840. 190

1841

263. Paris la nuit. — Les boulevards. 193
264. Les voitures à Paris. — Voiture de la compagnie des Dames-Blanches. 194
265. Maison habitée par Ch. Nodier à l'Arsenal. 194
266. Une soirée chez Nodier en 1841. 195
267. Les sociétaires de la Comédie française en 1841. 197
268. Théâtre du Panthéon. 197
269. Tour du XIVe siècle, rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur. 198
270. Tourelle d'une maison de la rue Bourdonnais. 198
271. Le restaurant de la Maison d'or. 199
272. Paris en 1841. — Quartier de la Madeleine. 199
273. Décor du Ier acte de *Freischütz*. 200
274. Costume de Samuel dans *Freischütz*. . . . 200
275. Costume de Kouno dans *Freischütz*. . . . 200
276. Décor du Ier acte de *la Reine de Chypre*. . 201
277. Costume de Mocenigo dans *la Reine de Chypre*. 201

Pages.

278. Costume de le Reine dans *la Reine de Chypre*. 201
279. Costume de Catarina (Mme Stoltz) dans *la Reine de Chypre*. 202
280. Costume de Lusignan dans *la Reine de Chypre*. 202
281. Costume de Gérard de Coucy (Duprez) dans *la Reine de Chypre*. 202
282. La famille royale. 203
283. Paris la nuit. — La sortie du bal. 204
284. Les joueurs d'échecs du café de la Régence. 204
285. La mode en 1841. 205
286. — — 206
287. — — 206

1842

288. S. A. R. le duc d'Orléans est relevé mourant après sa chute de voiture. 209
289. Mort du duc d'Orléans. 210
290. La famille royale ramenant à Neuilly le corps du duc d'Orléans. 211
291. S. A. R. le duc d'Orléans. 212
292. Translation des restes mortels de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans (place de la Concorde). 213
293. Arrivée du cortège sur la place du parvis Notre-Dame. 214
294. Billet d'entrée à Notre-Dame pour les funérailles. 214
295. Translation des restes mortels de S. A. R. le duc d'Orléans (entrée du cortège dans la cathédrale). 215
296. Démolition de l'hôtel de Longueville. . . 215
297. Catafalque royal érigé dans l'église Notre-Dame pour les funérailles de S. A. R. le duc d'Orléans. 216
298. L'hôtel de Sens en 1842. 217
299. Cour et façade d'une maison rue Saint-Paul. 217
300. *Samuel sacrant David*, tableau de Biennoury, prix de Rome. 218
301. Les Parisiens de Paris en 1842. 219
302. Mario de Candia, de l'Académie royale de musique. 220
303. Bouffé, des Variétés. 220
304. Le bal de la Grande-Chaumière. 221
305. Les spéculateurs Macaire et Bertrand. . . 221
306. La mode en 1842. 222
307. — — 222

1843

308. Les magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre, 174, près le boulevard, inaugurés en 1843. 225
309. La garde nationale sous Louis-Philippe. 225
310. Le boulevard du Crime. 226
311. Ancienne île Louviers, supprimée en 1843. 227
312. Les inaugurations de chemins de fer en 1843. 228
313. La Esméralda. — En-tête d'un placard populaire. 229
314. S. M. Louis-Philippe Ier, roi des Français. 230
315. S. M. Marie-Amélie, reine des Français. . 231
316. Frédéric Chopin. 232
317. Lablache, de l'Académie royale de musique. 232
318. Nouvelle comète de 1843. — Estampe populaire. 233
319. Ve acte *de Gaspardo le pêcheur*. 234
320. IIe acte de *Charles VI* (Baroilhet et Mme Stolz). 235

Pages.
321. Les exercices du cirque Olympique 235
322. Les types de Paris. — Le marchand d'orviétan 236
323. Les petits métiers de Paris. — La galette du boulevard Saint-Denis. 236
324. Arnal 237
325. Modes en 1843. 238
326. — 238

1844

327. Inauguration de l'Exposition de 1844. . . 241
328. Les obsèques de Jacques Laffitte au Père-Lachaise. 242
329. La fontaine Molière 243
330. Rachel. 244
331. L'Exposition de 1844. — Entrée principale aux Champs-Élysées. 245
332. L'industrie parisienne à l'Exposition de 1844. — Chandelier de la maison Boisseaux-Detot. 245
333. L'industrie parisienne à l'Exposition de 1844. — Étagère en fer. 246
334. Exposition de 1844. — Industrie parisienne. — Jardinière de Camille Léonard. 246
335. L'industrie parisienne en 1844. — Armoire en mosaïque, figurant à l'Exposition. . 247
336. L'industrie parisienne en 1844. — Chandelier Molière, figurant à l'Exposition. . . 247
337. L'industrie parisienne en 1844. — Exposition : section de la bijouterie, coiffure en ors de couleurs 248
338. L'industrie parisienne à l'Exposition de 1844. — Lampe en porcelaine. 248
339. L'industrie parisienne en 1844. — Exposition : section de l'orfèvrerie. — Brûle-parfums 248
340. Le Palais-Royal. — La galerie d'Orléans. 249
341. Décor du IIe acte *d'Othello*. 250
342. Costume du More dans *Othello*. 251
343. Costume de Desdémone dans *Othello*. . . 251
344. Costume de Brabantio dans *Othello* 251
345. Une promenade aux Tuileries. — M. Budget et Mlle Cassette (caricature). 252
346. Le Mont-de-Piété. 252
347. Le boulevard la nuit. — Théâtre des Folies-Dramatiques 253
348. Le canard! (la criée des journaux). . . . 253
349. La mode en 1844. 254

1845

350. Bal masqué à l'Opéra. 257
351. Le compositeur Liszt. 257
352. Les romantiques. — Victor Hugo. 258
353. — Alexandre Dumas . . 258
354. — Paul Foucher. . . . 258
355. — Anténor Joly. 258
356. Les Arabes à Paris. 259
357. La maison de M. Thiers, rue Saint-Georges. 259
358. La loi monétaire en 1845. 260
359. Les voitures en 1845. — Le cabriolet. . . 261
360. Atelier et cabinet de travail du baron Taylor, 31, rue de Bondy. 261
361. Les métiers de Paris. — Ferrai-aille! Chiffons! à ven...endre. 262
362. Une réunion de famille ou la lecture du soir (caricature). 262
363. Chansons nouvelles. — Placard populaire. 263
364. Le boulevard des Italiens. 264
365. Les quartiers de Paris. — Le quai de la Ferraille. 264
366. Paris en 1845. 265

Pages.
367. Les quartiers de Paris. — La halle aux blés 266
368. Les quartiers de Paris. — La rue Mouffetard. 266
369. Les quartiers de Paris. — Le charlatan des quais 267
370. Les quartiers de Paris. — La rue Pierre-Lescot. 267
371. Dénouement d'une pantomime au théâtre des Funambules. 268
372. Les types de Paris (entre pipelettes). Faute de s'entendre 268
373. Samson, du Théâtre-Français. 269
374. La mode en 1845. 270

1846

375. Paris disparu. — Les Tuileries. — Frises. 273
376. Médaille offerte au roi par la ville de Paris en 1846 273
377. Réception d'Ibrahim-Pacha, par Louis-Philippe en 1846. 274
378. La glacière du bois de Boulogne. 274
379. Les voitures à Paris. 275
380. Prison du quartier Popincourt. 275
381. Les Cariatides des Tuileries, salle des Maréchaux 276
382. Le peuple de Paris inaugurant le buste de Charlet. 277
383. Noceurs et recors 277
384. Le cortège du bœuf gras en 1846. 278
385. Le cortège du bœuf gras en 1846. 278
386. Le cortège du bœuf gras. — Le maire de Paris faisant les honneurs de la capitale à Robert et à Bertrand. 278
387. Le bœuf gras en 1846. — Dagobert. . . . 278
388. Le boulevard du Temple en 1846. 279
389. Le café de Paris. 280
390. Les quartiers de Paris. — La rue Saint-Denis 280
391. Les quartiers de Paris. — Le marché Saint-Germain 281
392. Les quartiers de Paris. — L'écrivain public de la rue Saint-Jacques. 281
393. Les quartiers de Paris. — L'homme-affiche de la place des Victoires. 281
394. Église Notre-Dame-de-Lorette. 282
395. Église Saint-Séverin. 282
396. Théâtre de la Porte-Saint-Martin. 282
397. Gaspard Debureau, dans la pantomime du *Billet de mille francs*. 283
398. Gaspard Debureau dans la pantomime de *Pierrot Savetier* 283
399. *Jésus dans le prétoire*, tableau de Benouville, prix de Rome. 284
400. *Jésus dans le prétoire*, tableau de Cabanel, prix de Rome. 285
401. La mode en 1846. 286

1847

402. Place de l'Hôtel-de-Ville. 289
403. P.-S. Ballanche. 289
404. Dernière boutique du Pont-Neuf 290
405. Pierre-Marie Taillepied, comte de Bondy. 290
406. Les Parisiens de Paris en 1847. 291
407. Les romantiques. — Frédéric Soulié. . . 292
408. Le Château des Fleurs. — Champs-Élysées. 293
409. Spécimen d'affiche du Château des Fleurs. 293
410. Ce qu'on voit au Château des Fleurs. . . 294
411. Ce qu'on voit au Château des Fleurs. . . 294
412. Le marchand de chansons. 294
413. Les jeunes peintres 295
414. Les héritiers. 295

Pages.
415. Si cela vous fait plaisir? 295
416. *Meurtre de Vitellius*, tableau de Lenepveu, prix de Rome. 296
417. Le quartier Saint-Georges en 1847 297
418. Chambre de Mlle Mars sous Louis-Philippe. 298
419. Les Parisiens de Paris en 1847. — Les forains. 298
420. Maison de Mlle Mars. 298
421. L'impôt sur les chiens. 299
422. La chanson populaire à Paris : *J'ai quat' sous* 299
423. La chanson populaire à Paris : *Monsieur Balochard*. 299
424. Une loge de premier balcon au théâtre. . 300
425. *Lucie de Lammermoor* (costume de Lucie). . 300
426. — — — d'Edgar) . . 300
427. — — — d'Asthon). . 301
428. — — — de Gilbert). 301
429. Alcide Tousez, du Vaudeville. 301
430. La mode en 1847. 302
431. Les inondations de la Loire, en-tête de composition musicale. 302

1848

432. Le roi essaye de ranimer le courage de ses défenseurs. 305
433. François Arago. 306
434. Révolution de Février 1848. — Journée du 24. — Déchéance de Louis-Philippe à la Chambre des députés. 307
435. Gabriel Delessert. 307
436. La duchesse d'Orléans et le comte de Paris. 308
437. Adoption du drapeau tricolore à l'Hôtel-de-Ville. 309
438. Révolution de Février 1848. — Le boulevard des Capucines le 23, à 10 h. 1/2 du soir 309
439. Révolution de Février 1848. — Journée du 24. — Dernière séance à la Chambre des députés 310
440. Révolution de Février 1848. — Journée du 24. — Prise du Château-d'Eau, place du Palais-Royal. 310
441. Révolution de Février. — Journée du 24. — Destruction du Palais-Royal. 311
442. Révolution de Février 1848. — Journée du 24. — Prise des Tuileries. — Le peuple fraternisant avec la troupe. . . 311
443. Les blessés de Février 1848 secourus dans les ambulances. 312
444. Révolution de Février 1848. — Journée du 24. — Voiture de la famille royale brûlée sur la place du Palais-Royal. . . 312
445. L'Hôtel-de-Ville après la révolution de Février 313
446. Une victime de l'ancien système. 314
447. Pauvre France! 315
448. Le peuple vainqueur fraternisant avec la troupe. 316
449. Maison du peintre David. 317
450. Rue Mouffetard et église Saint-Médard . 317
451. La Morgue et l'Hôtel-Dieu en 1848. . . . 318
452. Le cimetière de la Madeleine. — La tombe d'un brave. 318
453. Les Tuileries. — Sculptures du fronton d'un des bas-côtés de l'arc de triomphe de la place du Carrousel. 319
454. Le pont de la Réforme en 1848. 319

Tableau de Paris sous Louis-Philippe.

455. Élévation de la poire. 321
456. Les accusés d'avril. 322

Pages.
457. Procès des accusés d'avril devant la Cour de Paris (billet d'entrée) 322
458. Derval (du Palais-Royal) dans le rôle du *Tyran de café*. 323
459. Lepeintre aîné. 323
460. Les Saint-Simoniens. 324
461. Les démocrates du faubourg Saint-Antoine. 324
462. Les plaisirs de Paris sous Louis-Philippe. 326
463. Les plaisirs de Paris en 1843. 327
464. Paganini. 328
465. Philarète Chasles (caricature). 329
466. H. Daumier. 330
467. La chanson populaire sous Louis-Philippe. Café-concert. 332
468. Le chansonnier Brazier. 333
469. Quelques affiches sous Louis-Philippe. . . 333
470. Les gras et les maigres. 333
471. Le costume sous Louis-Philippe. 336
472. Le costume sous Louis-Philippe. 336

La seconde République. — Introduction.

473. Le triomphe de la République. 339
474. *Garnier-Pagès* 341
475. Louis-Napoléon Bonaparte. 343

1848

476. Le 15 mai à l'Assemblée nationale. . . . 345
477. Armand Marrast. 345
478. Prise de la barricade Culture-Sainte-Catherine 346
479. Barricades élevées en 1848. 347
480. Prise des barricades de la Villette. 348
481. Lettre autographe adressée au fils du maréchal Ney. 348
482. Défilé de la garde nationale de province devant l'Assemblée nationale. 349
483. Mgr Affre, archevêque de Paris. 349
484. Les hommes de 1848. 350
485. — — 351
486. Louis-Napoléon et les candidats au ministère 352
487. L'oncle et le neveu. 352
488. L'homme de demain. 353
489. Le pilori, après les journées de mai et juin 1848. 353
490. Avant la présidence. 354
491. Les hommes de 1848. — Louis Bonaparte en Robert Macaire. 354
492. Le neveu de l'homme. 355
493. Les hommes de 1848. — Lamartine ménageant la chèvre et chou. 355
494. Les hommes de 1848. — Armand Marrast. 355
495. L'équilibre parfait (caricature). 356
496. L'élection de Louis-Napoléon en 1848. . . 356
497. Le neveu (caricature). 356
498. Oui, je retourne en Suisse (caricature). . 357
499. Chez le costumier (caricature). 357
500. Le nouvel Hercule combattant l'hydre. . 357
501. L'homme aux deux faces. 358
502. Les hommes du 15 mai. 358
503. L'examinateur public. 358
504. Avant la présidence. 359
505. — — 359
506. Après l'élection présidentielle. 359
507. Le spectre. 359
508. A quatre sous! les candidats. 359
509. L'élu du 20 décembre 359

1849

510. Quai de la Grève. 361
511. Madame Récamier. 362
512. Le président de la République, Louis-Napoléon, visite le général Bugeaud à son lit de mort. 362

Pages.
513. Le peintre Granet. 363
514. Habeneck, directeur du Conservatoire de musique. 363
515. Strauss 363
516. Rue Thévenot. — Impasse de l'Étoile. . . 364
517. Place Saint-Jacques-la-Boucherie en 1849. 364
518. Place du Palais-Royal en 1849. 365
519. L'abbé Liszt. 365
520. Rue Jean-Pain-Mollet. 366
521. Cage d'escalier au XVI[e] siècle. — Rue Chanoinesse. 366
522. Les voitures en 1849. 367
523. *Ulysse reconnu par Euryclée*, tableau de Boulanger, prix de Rome. 368
524. Gavarni. 368
525. Cimetière du Mont-Parnasse en 1849. . . 369
526. Le vieux Paris. — Hôtel du premier président du parlement de Paris. 370
527. L'impôt savoyard 370
528. Les voitures à Paris. 371
529. Ça serait joli en blouse. 371
530. Décor du *Prophète*. — III[e] acte, I[er] tableau. 372
531. *Le Prophète*. — Costume de Jean de Leyde. 372
532. — — de Fidès 372
533. *Le Prophète*. — Costume de Frédéric d'Oberstein. 373
534. Chilly dans *le Juif-Errant*. 373
535. Paulin Menier dans *Robert Macaire*. . . . 374
536. La mode en 1849. 374

1850

537. Place du Carrousel. — Entrée des Musées particulière aux artistes. 377
538. M. Dupin 377
539. Vue de la rue de Jérusalem. 378
540. Les nouveaux médecins de la République. 378
541. Émile de Girardin. 379
542. Collège Sainte-Barbe. 380
543. La rue des Teinturiers sous le quai de la Mégisserie. 380
544. Les voitures à Paris. 381
545. La gare du chemin de fer de Paris à Strasbourg. 381
546. Les Parisiens ayant trouvé un moyen de circuler en temps de pluie sur les boulevards macadamisés. 382
547. Le quai des Orfèvres. 382
548. Suites des macadamisages. 383
549. Prison de l'abbaye Saint-Germain. 383
550. *Zénobie sur les bords de l'Araxe*, tableau de Bouguereau, prix de Rome. 384
551. *Zénobie sur les bords de l'Araxe*, tableau de Paul Baudry, prix de Rome. 385
552. Rue Saint-Martin. — Corps de garde des Arts-et-Métiers. 386
553. Les pipelettes. 386
554. Paris en 1850 387
555. Les gladiateurs. — Thiers et Girardin . . 388
556. Sur les boulevards. 388
557. Discussion philosophique et sociale. . . . 389
558. Je ne reconnais pas mon empereur; bien sûr que ces canailles d'Anglais me l'ont changé. 389
559. Mon prince, voici une solution d'encre qui serait excellente pour ce travail; je l'ai préparée moi-même : elle est de la petite vertu 389
560. La mode en 1850 390

1851

561. Rue des Petits-Crucifix. 393
562. Ratapoil. 393

Pages.
563. Le prince-président sort de l'Élysée. . . . 394
564. Les boulevards le 4 décembre 1851. . . . 395
565. Ratapoil fait de la propagande. 395
566. M. Dupin dans ses petits souliers. 395
567. La barricade du faubourg Saint-Antoine. 396
568. Distribution des cartes de vote du 20 décembre 1851. 397
569. Les représentants au quai d'Orsay. . . . 398
570. L'industrie parisienne en 1851. — Ferronnerie d'art. — Volière en fer avec son pied. 398
571. Rue des Cargaisons (1851) (Cité). 399
572. *Périclès au lit de mort de son fils*, tableau de Chiffard, prix de Rome. 400
573. Cimetière du Père-Lachaise en 1851. . . . 401
574. Une nouvelle frayeur de M. Thiers. . . . 402
575. Projet de statues pour orner le péristyle de la Bourse. 402
576. Une carotte affreusement ratissée et réduite à rien. 402
577. La mode en 1851. 403
578. La rue de la Tixeranderie, supprimée en 1851 pour le percement de la rue de Rivoli 404
579. La maison J. Laffitte. 405
580. Maison de Girodet. 405
581. Résistant même aux supplications de Ratapoil 406
582. Surveillant la commission de surveillance. 406
583. Moyen proposé par le *Charivari* à M. Léon Faucher pour éviter désormais les erreurs télégraphiques. 406

1852

584. Revue passée par le président sur le Champ-de-Mars. 409
585. Cérémonie du *Te Deum* à Notre-Dame. . . 409
586. Distribution des aigles par le prince-président. 410
587. Revue des troupes passée par le président sur la place du Carrousel 411
588. Entrée triomphale du président à son retour du Midi. 412
589. *Courbet*. 412
590. Entrée triomphale du président. 413
591. Cour de la Trinité en 1852. 414
592. L'industrie parisienne. — Vase Mansard. 414
593. Bois de Boulogne avant son achat par la ville de Paris en 1852. 415
594. Rue de la Licorne. 416
595. Le musée du Louvre un jour où l'on donne 5 francs d'entrée (caricature). 416
596. Saint Napoléon. 417
597. Place du Carrousel. — Écuries de l'empereur Napoléon I[er] pendant les démolitions. 418
598. La ville de Paris livrée aux maçons. . . 418
599. Rue de l'Est (boulevard Sébastopol), porte du Jardin botanique (1852). 419
600. Berlioz, par Adam Salomon 419
601. Proclamation de l'Empire aux troupes. . 420
602. L'année commence à peine et tous m'apportent déjà leur démission. 421
603. Le spectre rouge. 421
604. La mode en 1852. 422

Le second Empire. — Règne de Napoléon III.

605. Ovation des Parisiens à Napoléon III et à l'impératrice Eugénie. 427
606. La ville de Paris se donnant des étrennes et s'octroyant seule les maisons de la banlieue. 429

Pages.
607. Napoléon III et son état-major 430
608. Tribune impériale élevée sur le passage de l'armée d'Italie 431

1853

609. Mariage de l'Empereur et de l'Impératrice. 433
610. Fêtes du mariage. — Feu d'artifice au Trocadéro 434
611. Fêtes du mariage. — Bal aux Tuileries. . 435
612. Inauguration de la statue de Ney 435
613. Ouverture de la session législative 436
614. Une voiture de la cour passant sur la place de la Concorde 437
615. La pompe à feu de Notre-Dame 438
616. Orfila 438
617. Le Jardin d'hiver 439
618. Vue du préau des femmes à la Conciergerie 440
619. Maréchal de Saint-Arnaud 441
620. Le Chalet en 1853 442
621. Paris disparu : maison du docteur Dubois, rue de l'Odéon 442
622. Maison habitée par Victor Hugo, rue des Feuillantines 443
623. L'entrepôt des tabacs 443
624. Sortie du bal masqué. — La femme à barbe 444
625. La Science 445
626. L'enterrement du sucre indigène 445
627. Ferrement des forçats à Bicêtre 445
628. La mode en 1853 446

1854

629. Ouverture de la session législative de 1854. 449
630. Les représentants de l'armée à l'Hôtel-de-Ville 450
631. Bal masqué à l'Opéra 451
632. L'acteur Régnier 451
633. Le boulevard du Temple à minuit 452
634. La chambre à coucher de Lamartine . . . 452
635. Bal à l'Hôtel de Ville 453
636. Le vieux Paris. — Rue de la Cité 453
637. Chemin de ronde de la barrière de l'Étoile. 454
638. Entrée du Louvre, côté de la Seine 454
639. Vestibule de l'Hôtel de Ville 455
640. Bois de Vincennes en 1854 455
641. *Abraham et l'ange Gabriel*, tableau de Léon, prix de Rome 456
642. *Abraham et l'ange Gabriel*, tableau de Giacometti, prix de Rome 457
643. Le marché de la fontaine des Innocents . . 458
644. Vue d'un bras du canal Saint-Martin . . . 458
645. Décoration intérieure des Tuileries. — Porte des appartements de l'Impératrice . . . 459
646. Hôtel des Postes 460
647. Le pont au Change et le marché aux fleurs 461
648. La tour Bichat, détruite en 1854 461
649. La mode en 1854 462

1855

650. Canal Saint-Martin. — Entrepôt des Douanes en 1855 465
651. Geoffroy, de la Comédie française 465
652. Arrivée du roi de Sardaigne 466
653. Arrivée de la reine d'Angleterre 467
654. Proclamation de la paix 468
655. L'omnibus des Tuileries 469
656. Le Tribunal de Commerce. — Salle des séances 470
657. Le tribunal de commerce. — Extérieur . . 471
658. L'ancien quartier Beaujon 471

Pages.
659. Exposition universelle de 1855 472
660. Sainte-Pélagie. — La paye 473
661. Sainte-Pélagie. — Les jeux dans la cour. 473
662. Au bois 474
663. Le foyer des artistes 474
664. La mode en 1855 474
665. Les bords de la Seine. — Taverne des canotiers 476
666. Parc Mousseaux 476
667. Exposition universelle de 1855 477
668. Exposition universelle. — Écran en tapisserie de Beauvais 478
669. Exposition universelle. — Fauteuil destiné au Pape 478
670. Exposition universelle. — Vase Furtado. 478

1856

671. Cité Hiver 481
672. Le boulevard des Italiens. — Aspect du café du Helder à 5 heures du soir 482
673. La rue Delambre en 1856 483
674. Rotonde du Temple 483
675. La Sainte-Chapelle 484
676. Cirque Olympique. — Le chien Munito . . 485
677. Les métiers de Paris. — Le boucher . . . 485
678. Les métiers de Paris. — La cardeuse de matelas 486
679. Les Parisiens de Paris sous le second Empire 486
680. Quartier des Halles 487
681. *Retour du jeune Tobie*, tableau de V. Clément, prix de Rome 488
682. *Retour du jeune Tobie*, tableau de Delaunay, prix de Rome 489
683. Le prince impérial dans son berceau . . . 490
684. Orgue destiné à l'église de Saint-Denis . . 490
685. Les métiers de Paris. — La marchande de poissons 491
686. — — La cuisinière . . . 491
687. — — Les forts de la Halle. 491
688. — — Le laitier 491
689. — — L'égoutier 491
690. — — La blanchisseuse . . 491
691. — — Marchand d'habits. 492
692. — — Le vitrier 492
693. — — Nettoyeur de réverbères 492
694. — — Le pipelet 492
695. — — Le chiffonnier . . . 492
696. — — Le boulanger . . . 492
697. — — Marchande de pommes 492
698. — — Le cocher 492
699. Chef d'emploi 493
700. A la porte! le claqueur! 493
701. La mode en 1856 494

1857

702. Les Halles centrales, vue prise de la rue de Rambuteau 497
703. D. Dunglas Home, médium 497
704. Funérailles de M. Abbatucci, ministre de la justice 498
705. Obsèques de la sœur Rosalie 499
706. Éboulement du pavillon de Vincennes . . . 500
707. Le bois de Boulogne 501
708. Hôtel de S. M. l'Impératrice aux Champs-Élysées 502
709. Théâtre Marbeuf 502
710. Fête nationale du 15 août. — Épisode de l'expédition de Kabylie représenté au Champ-de-Mars 503
711. Le quadrille des Lanciers 503

Pages.

712. Fête de l'Hôtel-de-Ville. — Réception du grand-duc Constantin. 504
713. Quartier des Écoles 505
714. Le nouveau Louvre 506
715. Écluse de la Bastille. — Canal Saint-Martin. 505
716. Paris nouveau. — La rue de Rivoli. . . . 507
717. Paris disparu. — Rue de la Victoire. — Hôtel Bonaparte 507
718. Les fourneaux économiques 508
719. Colonne monumentale du puits artésien de Passy 508
720. Église de Belleville. 509
721. Façade du Grand-Orient 509
722. La mode à Paris. 510

1858

723. Barrière du Trône 513
724. La foire aux étrennes sur les boulevards. 513
725. Catastrophe arrivée à l'église Saint-Sulpice, le 8 janvier 1858. 514
726. Incendie des magasins du Grand-Condé. . 515
727. Funérailles de S. M. Malka Kachwar, reine d'Oude. 516
Napoléon III et l'impératrice Eugénie. . . . 516
728. Fête des Tuileries dans la salle des Maréchaux 517
729. Son Exc. Fuad-Pacha, ambassadeur de S. M. le sultan aux conférences de Paris. 517
730. Déblaiement des magasins du Grand-Condé. 518
731. Jardin anglais des Champs-Élysées. . . . 519
732. *Adam et Ève trouvant le corps d'Abel*, tableau de M. Menier, prix de Rome. . . 520
733. Agrandissements successifs du Louvre. . 521
734. Présentation de la légation persane au prince Mirza dans les salons de l'hôtel Laffitte, avant l'inhumation du prince Bahadour. 522
735. Les îles du bois de Boulogne. 522
736. Les ambassadeurs siamois à Paris. . . . 523
737. Transplantation des arbres sur la place de la Bourse 523
738. Déplacement de la fontaine du Palmier, sur la place du Châtelet. 524
739. Comédie française. — *Chatterton*, par Alfred de Vigny. 524
740. Salon de Mme d'Agoult. 525
741. Modes parisiennes. — Costumes de la cour. 526

1859

742. Réception en audience solennelle de Son Excellence l'ambassadeur d'Autriche par S. M. l'Empereur. 529
743. Conférences de Paris. — Nouvelle session ouverte le 7 avril à l'hôtel du ministre des affaires étrangères. 530
744. Départ de S. M. l'Empereur pour l'armée d'Italie, le 10 mai 1859. — Passage sur la place de la Bastille. 531
745. Enrôlement des engagés volontaires au bureau de recrutement, rue du Cherche-Midi, à Paris. 532
746. Voussures souterraines du quai de Gesvres, en démolition. 533
746 *bis*. — Léotard au cirque Napoléon. 533
747. Percement du boulevard Sébastopol. — Aspect des démolitions de la rue de la Barillerie. 534
748. Marchand d'habits. 534
749. Descente à Paris de la mascarade de Sèvres, le mardi-gras, 8 mars. 535
750. Bal offert par la Ville de Paris à LL. AA. II. le prince et la princesse Napoléon. 536
751. Nouvelles distributions administratives de Paris 537
752. Approvisionnement de Paris. — Aspect des Halles, près Saint-Eustache. 538
753. Banquet des écrivains et artistes dramatiques français à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Molière, présidé par M. le baron Taylor. 538
754. Les sociétaires du Théâtre-Français. . . 539
755. Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Le Pardon de Ploërmel* : la folle tombant dans le torrent. 541
756. Décors de *Faust*. — IIIe acte. 541
757. Faure (de l'Académie de musique). . . . 541
758. Costume de Méphisto dans *Faust*. . . . 541
759. Modes en 1859. 542

1860

760. Réception à Saint-Cloud des ambassadeurs envoyés par l'empereur du Maroc. . . . 545
761. Mme la duchesse d'Albe, sœur de S. M. l'Impératrice. 545
762. Revue de la division Bazaine à son retour d'Italie, passée le 6 juin par l'Empereur dans la cour des Tuileries 546
763. Les cent-gardes remettant aux Invalides les drapeaux pris en Italie et les étendards enlevés aux Beni-Senoussi 547
764. Dantan jeune 547
765. Funérailles de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon 548
766. Char funèbre du prince Jérôme 548
767. Démolition des barrières de Paris. — Physionomie de la place de l'Étoile . . . 549
Corot. 550
768. Grand escalier des Tuileries le soir du bal donné à la cour, le 19 février 550
769. Magasin de M. Siraudin, confiseur 551
770. Paris en 1860 552
771. *Sophocle accusé par ses fils*, tableau de Michel, prix de Rome. 553
772. Rue Saint-Jacques, — Porte du collège Saint-Louis 554
773. Le R. P. Félix, prédicateur du carême à Notre-Dame 555
774. Le R. P. Mingard, prédicateur du carême à la Madeleine 555
775. Partie de la Petite Pologne (boulevard Malesherbes) en 1860 556
776. Paris disparu : le passage d'Harcourt, rue de la Harpe, démoli. 556
777. Les ruines du quartier Latin en 1860 . . . 557
778. La mode en 1860. 558

1861

779. Revue des pupilles de la garde impériale, passée le 15 février par S. A. le Prince impérial 561
780. Henry Murger 561
781. Translation des restes de Napoléon Ier de la chapelle Saint-Jérôme au tombeau construit sous le dôme des Invalides, le 2 avril 562
782. Le R. P. Lacordaire sur son lit de mort . . 562
783. Audience solennelle donnée aux ambassadeurs de Siam par S. M. Napoléon III, le 29 juin 1821 563
784. Soldats d'infanterie de marine portant, le 28 juillet, à l'hôtel des Invalides, les drapeaux conquis sur les Chinois. 564
785. Décoration du boulevard Malesherbes le 13 août 1861, jour de l'inauguration . . . 565
786. Jean Journet, auteur des *Cris*. 565

Pages.

787. Démolition du pavillon de Flore, et travaux dans la cour des Tuileries; vue prise de l'angle du pont Royal. 566
788. Travaux exécutés entre les rues Neuve-des-Mathurins, de la Chaussée-d'Antin, et le boulevard des Capucines. — Emplacement de la nouvelle salle d'Opéra. — Construction de l'hôtel de la Paix 566
789. La Petite Pologne. — Destruction pour le percement du boulevard Malesherbes. . 567
790. M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine . 567
791. Paroisses de Paris (1861). 568
792. Le passage Mirés, conduisant de la rue Richelieu au boulevard des Italiens . . . 568
793. Incendie des décors de l'Opéra, rue Richer, dans la nuit du 19 au 20 569
794. Embellissements de Paris. — Les nouveaux magasins du Grand-Condé, inaugurés le 8 avril 569
795. *Mort de Priam*, — tableau de Lefebvre, prix de Rome 570
796. Projet de chemin de fer souterrain de la Villette aux Halles. 571
797. Mme Rose Chéri, décédée le 21 septembre . 573
798. Mme Petipa dans le ballet du *Marché des Innocents*. 572
799. Nouvel uniforme des facteurs. — Tenue d'été. 573
800. Boulevard du Temple. — Théâtres des Délassements-Comiques et du Petit-Lazari. . . 573
801. Église russe nouvellement édifiée dans le haut du faubourg Saint-Honoré 573
802. Lendemain de bal masqué, à 8 heures du matin 574
803. La mode en 1861 574

1862

804. Accident arrivé sur le lac du bois de Boulogne, le dimanche 19 janvier 577
805. Mgr Morlot, confesseur de S. M. l'Empereur 577
806. Réception solennelle des ambassadeurs japonais aux Tuileries, le dimanche 15 avril, par LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice. 578
807. S. M. l'Empereur recevant le vice-roi d'Egypte et sa suite en haut du grand escalier d'honneur des Tuileries. 579
808. Edmond About. 579
809. Arrivée à Paris de S. M. Guillaume III, roi des Pays-Bas. 580
810. Translation des restes du roi Joseph Bonaparte aux Invalides. 581
811. Nouvelle passerelle de la Cité, faisant suite au pont Louis-Philippe et joignant la cité à l'île Saint-Louis 581
812. Pose de la première pierre du nouvel Opéra, par S. Exc. le ministre d'État, M. Walewski 582
813. Démolition des théâtres du boulevard du Temple pour le percement du boulevard du Prince-Eugène 583
814. Rue de Jérusalem. — Entrée du Dépôt . . 583
815. Boulevard du Temple en 1862. 584
816. Rivière de Bièvre en 1862 584
817. Embellissements de Paris. — Le nouveau pont Louis-Philippe 585
818. Le boulevard des Italiens 585
819. École pratique de la Faculté de médecine de Paris 586
820. Types parisiens. — Tripoli, fils de la gloire. 586
821. Inauguration du boulevard du Prince-Eugène, le 7 décembre 587
822. Transformation du parc Monceaux 587

Pages.

823. Types parisiens. — L'homme au lièvre . . 588
824. Démolitions de Paris. — Le cabaret du *Lapin Blanc*, rue aux Fèves 589
825. Une salle de l'hôtel Drouot, un jour d'exposition 589
826. Types parisiens. — Le marchand de gobelets, cuillères à pot, etc. 590
827. La mode en 1862 590

1863

828. Délégation mexicaine venant offrir à l'Empereur, pour Maximilien, le trône du Mexique. 593
829. Réception solennelle des ambassadeurs annamites par l'Empereur, dans la salle du trône du palais des Tuileries 594
830. S. Exc. Billault, ministre d'État 594
831. Arrivée à Paris des détachements de spahis (passage sur la place de la Bastille) . . . 595
832. Chapelle des Mathurins, rue Saint-Jacques, démolie pour l'ouverture du boulevard Saint-Germain 596
833. Eugène Delacroix 596
834. Première gare du Nord 597
835. Les ambassadeurs annamites envoyés par l'empereur de Cochinchine à Sa Majesté . 597
836. Embellissements de Paris. — État actuel de la place Lafayette. — Emplacement du square Montholon 598
837. Types parisiens. — Liard, le chiffonnier philosophe. 598
838. Le Château des Fleurs en 1863 599
839. Horace Vernet. 599
840. Rue Saint-Jacques. — Restes de l'église des Jacobins. 600
841. Saint-Séverin. — Rue Saint-Jacques. . . . 600
842. Embellissements de Paris. — Transformation des buttes Chaumont. 601
843. The Ranger, gagnant du grand prix de 1863 601
844. Rue Saint-Julien-le-Pauvre 602
845. L'aquarium du Trocadéro. 603
846. Rue Tirechape en 1863 603
847. Mise en place de la nouvelle statue surmontant la colonne de la place Vendôme. . . 604
848. Première représentation au Théâtre-Lyrique de l'opéra *les Troyens*, d'Hector Berlioz. — V^e acte. la mort de Didon. 605
849. Mme de Lagrange, du Théâtre-Italien . . . 605
850. Types parisiens. — L'homme-orchestre des Champs-Élysées 606
851. La mode en 1863. 606

1864

852. Les sociétaires de la Comédie française . . 609
853. Meyerbeer sur son lit de mort 609
854. Consécration solennelle de l'église métropolitaine de Paris, par Mgr Darboy . . . 610
855. Monuments et boulevards de Paris inaugurés le 15 août. — Boulevard Haussmann . . 610
856. État actuel des démolitions de la partie du Louvre comprise entre le pavillon de Flore et le pavillon de Lesdiguières . . . 611
857. Derniers honneurs rendus à Meyerbeer à Paris, dans la gare du Nord. 611
858. Passage de la Marmite. — Rue Philippeaux. 612
859. Rue de la Ferme-des-Mathurins. — Entrée par la rue Tronchet 612
860. Le nouveau Tribunal de Commerce de Paris, construit en face du Palais de Justice . . 613
861. Boulevard de l'Alma, inauguré le jour de la fête du 15 août. 613
862. Rue de la Colombe (Cité) 614

Pages.
863. État actuel de la nouvelle avenue de Saint-Cloud, reliant la barrière de l'Étoile au Rond-Point de Passy 615
864. Vermouth, gagnant du grand prix de 1864. 615
865. *Homère dans l'île de Scyros*, tableau de Maillart, prix de Rome 616
866. Parc des Buttes-Chaumont 617
867. Service funèbre de S. Exc. le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, célébré dans l'église des Invalides, le jeudi 9 juin 618
868. Banquet du *Figaro*, donné le jeudi 4 février dans le salon du restaurant des Princes (Peter's) 619
869. Aspect des abords de l'Odéon, le matin de la représentation du *Marquis de Villemer* (29 février) 620
870. Types parisiens. — Le marchand de crayons 620
871. Souscription à l'emprunt de 315 millions. Aspect du guichet de souscription de la rue Mont-Thabor, avant l'ouverture des bureaux 621
872. Les types parisiens. — Pradier, le bâtonniste de la place de la Madeleine. 621
873. Mort du café de Foy (caricature). 622
874. La mode en 1864 622

1865

875. Ouverture des Chambres. — L'Empereur et son cortège traversent la salle des antiques, du nouveau Louvre, pour se rendre à la salle des États 625
876. S. A. le Prince Impérial 625
877. L'empereur Alexandre est reçu à son arrivée à la gare du Nord par l'empereur Napoléon III, le 21 avril 626
878. P.-J. Proudhon. 626
879. Funérailles du duc de Morny. — Le cortège entre à la Madeleine 627
880. Le P. Hyacinthe, de l'ordre des Carmes déchaussés. 627
881. Embellissements de Paris. — Percement du boulevard de Magenta 628
882. S. Exc. le maréchal Magnan. 628
883. Restes gothiques de l'ancien Hôtel-Dieu . 629
884. Troyon 629
885. Maison de Racine, rue Basse-des-Ursins (Cité) 630
886. Place de l'École 630
Nilsson. 630
887. L'émir Abd-el-Kader visitant le musée d'artillerie, salle du rez-de-chaussée. 631
888. Le général Juchault de Lamoricière 631
889. Gladiateur, gagnant du grand prix de Paris en 1865 632
890. S. Exc. le duc de Morny, président du Corps législatif 632
891. Embellissements de Paris. — Ouverture de la rue de Rome à l'angle de la rue Saint-Lazare et de la rue du Rocher. État des démolitions en 1865. 633
892. S. M. l'empereur Napoléon III dans son cabinet de travail. 633
893. S. M. l'Empereur visite les cholériques à l'Hôtel-Dieu 634
894. Le baron Haussmann, sénateur, préfet du département de la Seine. 634
895. Abd-el-Kader. 635
896. Décor de *l'Africaine*, Ier acte 636
897. Belval. 636
898. *L'Africaine* : costume de Vasco de Gama. . 636
899. Mme Battu. 637
900. *L'Africaine* : costume d'Inès 637
901. Marie Sasse, dans *l'Africaine*. 637
902. La mode en 1865 638

1866

903. Hôtel de Neuilly, quai Voltaire 641
904. Léon Golzan. 641
905. Explosion dans la fabrique de M. Aubin, artificier à la Villette. 642
906. La mission chinoise et ses interprètes réunis dans le salon des Compagnies. . 642
907. Remise par S. E. le ministre de l'instruction publique des restes du cardinal Richelieu. — Église de la Sorbonne. . . . 643
908. Le boulevard des Capucines. vue prise de la rue Scribe. 643
909. Rue Saint-Christophe (Cité). 644
910. Vue de l'ensemble des constructions pour l'Exposition universelle, prise du quai Debilly 645
911. Ernest Rossi, directeur du théâtre Ventadour. 645
912. Le vieux Paris. — Les piliers des Halles. 646
913. Rue de la Tonnellerie 646
914. Rue au Lard (1866). 646
915. Embellissements de Paris. — Transformation de la montagne Sainte-Geneviève. . 647
916. Les piliers des Halles. — Vue prise de dessous les piliers. 647
917. *Thétis apportant des armes à Achille*, tableau de Regnault, prix de Rome. . . . 648
Patti. 648
918. Nouveau quartier de Chaillot. 649
919. Ponsard, de l'Académie française. . . . 649
920. Rue des Deux-Ermites (Cité, 1866). . . . 650
921. Nouvelle église Saint-Augustin, sur le boulevard Malesherbes. 650
922. Rue des Trois-Canettes (Cité). 651
923. Décorations égyptiennes de la place de la Concorde pour la fête du 15 août. . . . 652
924. Ceylon, gagnant du grand prix de 1866 . . 652
925. Embellissements de Paris. — Vue du marché des Carmes et de l'ancienne place Maubert 653
926. Théâtre Français. — Première représentation du *Lion amoureux*. — Le salon de Mme Tallien. — Décor du IIe acte . . . 653
927. Jardin du Luxembourg ; la Pépinière. . . 652
928. La mode en 1866. 654

1867

929. Inauguration du chemin de fer de Paris à Rouen 657
930. Le zouave Jacob (dit le zouave guérisseur), troisième trombone aux zouaves de la garde 657
931. Les détenus pour dettes évacuent la prison de Clichy, le 24 juillet, à minuit et demi, jour de l'abrogation de la contrainte par corps 658
932. Victor Cousin 658
933 Arrivée du Sultan à la gare du chemin de fer de Lyon. — L'Empereur reçoit S. M. le sultan à la descente du wagon. 659
934. Arrivée de l'empereur d'Autriche à la gare de l'Est. — Réception de l'Empereur et des archiducs par l'empereur Napoléon III. 659
935. Rue des Bourdonnais. 660
936. Rue du Rempart, vue du bureau d'omnibus. 660
937. Le vestibule d'honneur de l'Exposition universelle. 661

Pages.
938. Fervacques, gagnant du grand prix de 1867. 661
939. Rue Beurrière. 662
940. Rue Neuve-Saint-Étienne. — Pavillon où mourut Pascal 662
941. Débâcle du pont Marie. — Les bateaux stationnant à l'île Saint-Louis viennent se briser contre les piles du pont. 663
942. Exposition universelle. — Le géant chinois et le nain tartare. 663
943. *Meurtre de Laïus*, tableau de Blanc, prix de Rome 664
944. Les catacombes. — Tombeau du poète Gilbert. 665
945. Exposition de 1867. 666
946. Exposition universelle. — Trépied de la maison Christophle. 667
947. Vase exécuté par MM. Choiselat et Morand. 667
948. L'Exposition universelle de 1867. — Examen des photographies 668
949. Exposition universelle. — Lit en fer forgé. 668
950. Types parisiens. — Mme Lecœur. — Cabinet de lecture des chiffonniers (cité Doré). . 669
951. La mode en 1867. 670

1868

952. La première communion du Prince impérial. 673
953. Rossini sur son lit de mort. 673
954. Percement de la rue Soufflot 674
955. Vue de la Seine pendant l'hiver. 675
956. Incendie de la glacière du bois de Boulogne. 675
957. Collège de Beauvais (extérieur de la sacristie) 676
958. Rue des Gobelins, nº 19. — Maison de saint Louis en 1868. 676
959. Nouveau Paris. — Démolitions pour l'ouverture de la rue Réaumur. 677
960. Pierre-Luc-Charles Ciceri, décorateur, décédé le 21 août. 677
961. Porte dans le grand appartement des Tuileries. -- Composition de J. Berain . . 678
962. Porte dans le grand appartement des Tuileries. — Composition de J. Berain. . . 678
963. Embellissements de Paris. — Percement de la rue de Rennes. 679
964. Le caporal Thibault, des pompiers de Paris, décoré pour sa belle conduite dans l'incendie de la rue Saint-Antoine. 679
965. *Mort d'Astyanax*, tableau de Blanchart, prix de Rome. 680
966. Le salon de Mme la princesse Mathilde. . 681
967. Incendie des écuries de la Compagnie générale des omnibus, rue d'Ulm 682
968. L'ouragan du 8 mars à Paris. 682
969. Jardin du Luxembourg. 683
970. Cabinet de travail d'Auber. 684
971. M. Auber, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire impérial de musique. 684
972. Charles-Paul de Kock (caricature). . . . 685
973. The Earl, gagnant du grand prix 685
974. La mode en 1868. 686

1869

975. Réception par l'empereur Napoléon III des mandarins envoyés par l'empereur de Chine. 689
976. Le maréchal Niel. 689
977. Réception du vice-roi d'Egypte et de sa suite à Saint-Cloud. 690
978. Emile Ollivier (caricature). 690
979. Obsèques du président du Sénat Troplong. — La chapelle ardente. 691
980. Pèlerinage annuel des survivants des journées de 1830. — Arrivée au pied de la colonne de Juillet. 692
981. Découverte dans la plaine d'Aubervilliers des victimes de Troppmann 693
982. Dantan jeune, statuaire. 693
983. Démolitions pour le percement de la rue de Rennes 694
984. Paris qui s'en va. — L'ancienne église Saint-Agnan 695
985. Travaux de démolitions pour le percement de la rue Saint-Dominique 695
986. Affaires gréco-turques. — Conférences de la paix à Paris 696
Mlle Krauss. 696
987. Le trépied d'or. — Décoration de la salle d'Apollon. — Palais de l'Élysée. 697
988. Les élections à Paris. — Une réunion d'électeurs 698
989. *Glaneur*. — Grand prix de Paris. 698
990. L'explosion de la place de la Sorbonne . 699
991. Détails de lambris dans le grand appartement des Tuileries. 699
992. Le boulevard des Capucines dans la journée du 4 décembre. — Effet du brouillard. 700
993. La vision (caricature). 700
994. Les balances de la justice et la corne d'abondance (caricature) 701
995. La grande tragédienne (caricature) . . . 701
996. La mode en 1869. 702

1870

997. Le drame d'Auteuil. 705
998. Obsèques de Victor Noir 706
999. Funérailles de Victor Noir. — Épisode du cimetière. — Les discours sur la tombe. 707
1000. Le plébiscite de 1870. — La foule sortant d'une réunion publique tenue à la salle de la Marseillaise, rue de Flandre . . . 708
1001. Le plébiscite. — Aspect de la place du Château-d'Eau, le soir du dépouillement du scrutin 708
1002. Banquet offert à Gambetta par un groupe des étudiants de Paris 709
1003. Armand Barbès. 709
1004. Le prince Pierre Bonaparte. 710
1005. Victoir Noir. 710
1006. Incendie des ateliers de menuiserie de la rue Chaptal. 711
1007. Embellissements de Paris. — Percement du boulevard Saint-Germain. 712
1008. Tentative de barricades à Belleville. . . 712
1009. Les omnibus amenés à la barricade de la rue Saiut-Maur. 713
1010. Charge de cavalerie sur la place du Château-d'Eau 713
1011. Le lieutenant Filobert reçoit de Pierre Mallet un coup de revolver qui le blesse à la main. 713
1012. Barricade dans les échafaudages de l'église Saint-Joseph 713
1013. Manifestation en faveur de la guerre sur le boulevard 714
1014. Départ du palais de l'Élysée du premier bataillon des corps francs sous les ordres du colonel Lafont. 715
1015. Sornette, grand prix de Paris en 1870 . . 716
1016. Les enrôlements volontaires. 717
1017. Proclamation de la République à l'Hôtel-de-Ville dans la journée du 4 septembre 1870 718

Pages.
1018. L'éducation militaire des recrues, sur l'esplanade des Invalides 718

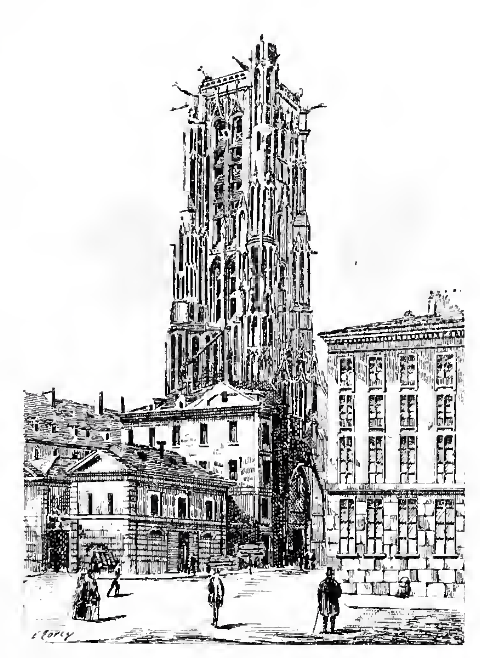
Tableau de Paris sous la République et l'Empire.

1019. L'attentat d'Orsini 721
1020. Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff 722
1021. Le maréchal Mac-Mahon, duc de Magenta 724
1022. Paris. — La nouvelle prison de la rue de la Santé. — Système cellulaire mixte 725
1023. Décoration de la façade du nouveau Louvre 726
1024. Sainte-Beuve 729
1025. Théophile Gautier 729

Pages.
1026. Jules Janin, Ingres, Victor Hugo, Berlioz, Paul Delaroche (caricature) 731
1027. Victor Hugo 734
1028. Champfleury 737
1029. Charles Monselet 737
1030. La mode sous le second Empire 738
1031. — — 738
1032. — — 739

Tables.

1034. Cadre du portrait de Napoléon III 743
1035. Un coin de la Cité, eau-forte 745
1036. Tour Saint-Jacques-la-Boucherie 755
1037. Le Louvre, façade donnant sur la Seine . 757
1038. Table-console Louis XIV 760
1039. Démolitions pour l'achèvement de la rue de la Paix 761
1040. Église de la Trinité 765



TOUR SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE.

D'après une gravure du second Empire.

(Collection G. Hartmann.)



LE LOUVRE. — FAÇADE DONNANT SUR LA SEINE.

D'après une eau-forte de DELAUNAY. — (Collection G. Hartmann.)

TABLE DES PORTRAITS DE CÉLÉBRITÉS

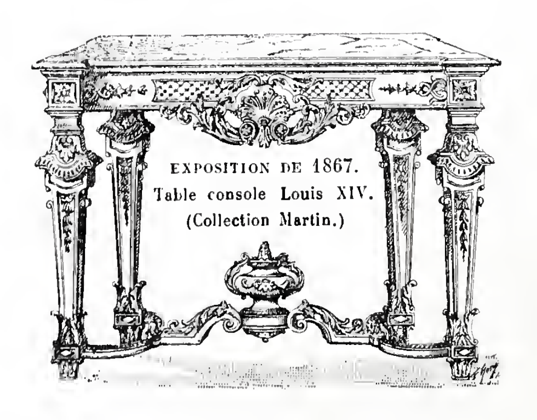
	Pages.
1. ABADIE (*Paul*), architecte	528
2. ABBATUCCI, homme d'État	360
3. ABD-EL-KADER, émir arabe	159
4. ACHARD (*Amédée*), romancier	575
5. ADAM (*Edmond*), homme politique	687
6. ADÉLAÏDE (*Mme*), sœur de Louis-Philippe	144
7. AGASSIZ, naturaliste	575
8. ALAUX (*Jean*), peintre	192
9. ALBERT, homme politique	544
10. ALBERT (*prince*)	575
11. ALBONI (*Mme*), artiste	607
12. ARAGO (*Emmmanuel*), homme politique	376
13. ARAGO (*Etienne*), homme politique	360
14. ARNAL, acteur	639
15. ASSOLLANT, romancier	551
16. AUDRY DE PUYRAVAULT, homme politique	175
17. AUMALE (*duc d'*)	287
18. AUZOUX (*Th.-L.*), anatomiste	191
19. AVEZAC (*d'*), géographe	239
20. BABINET, astronome	551
21. BAILLY (*Antoine*), architecte	464
22. BAKOUNINE, sociologue	552
23. BALLU, architecte	496
24. BALTARD, architecte	576
25. BANCROFT, historien	576
26. BAOUR-LORMIAN, poète	44
27. BARBÈS (*Armand*), homme politique	495
28. BARBIER (*Auguste*), poète	527
29. BARBIER (*Jules*), littérateur	496
30. BARNUM, exhibiteur	591
31. BAROCHE, homme politique	408
32. BARRE (*J.-J.*), graveur général des monnaies	43

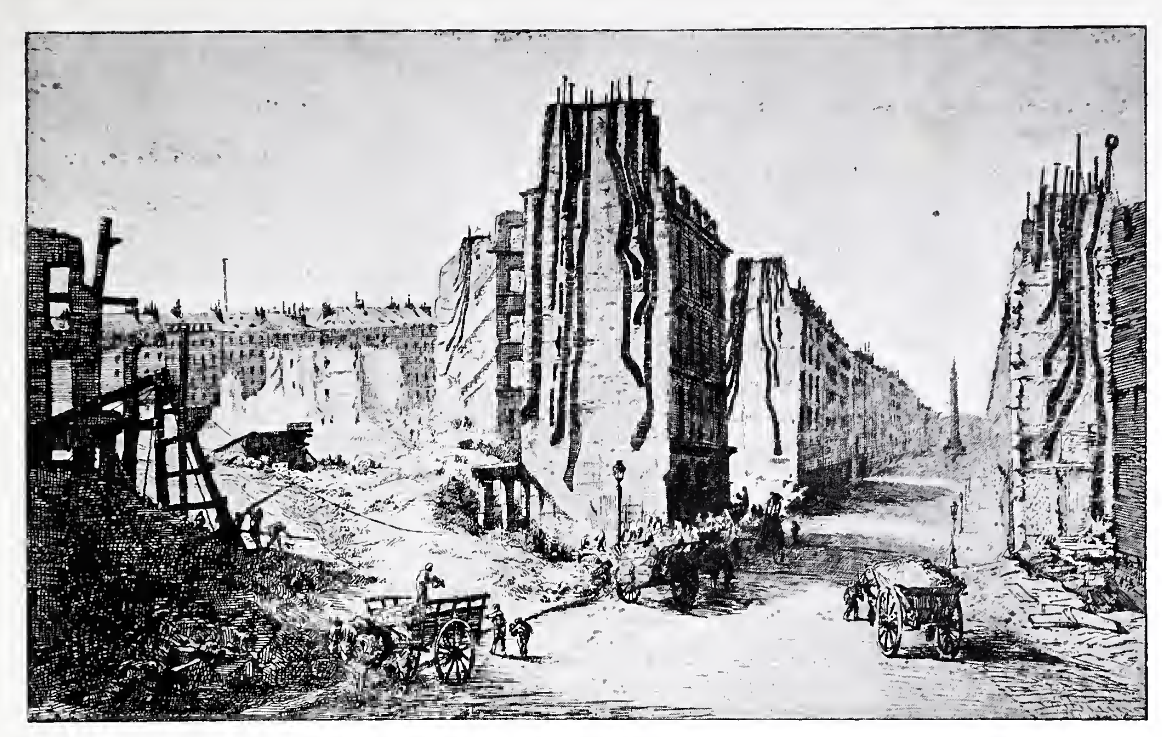
	Pages.
33. BARRIÈRE (*Théodore*), auteur dramatique	303
34. BARROT (*Ferdinand*), homme politique	239
35. BARROT (*Odilon*), homme politique	624
36. BARYE, sculpteur	75
37. BARTHÉLEMY, poète	543
38. BASTIAT (*Frédéric*), économiste	60
39. BASTIAT	360
40. BASTIDE (*Jules*), homme politique	407
41. BAUDELAIRE (*Charles*), littérateur	288
42. BAUDIN, médecin et homme politique	407
43. BAZAINE, maréchal de France	672
44. BAZE, homme politique	496
45. BAZIN, compositeur	552
46. BEAUMONT (*Gustave de*), littérateur	111
47. BEAUMONT (*Elie de*), géologue	143
48. BECQUEREL, physicien	112
49. BEDEAU, général	360
50. BELMONTET, poète	192
51 et 52. BENOIST D'AZY, homme politique 512 et	671
53. BÉRENGER (*M.*), jurisconsulte	111
54. BERLIOZ, compositeur	223
55. BERNARD (*Claude*), physiologiste	464
56 et 57. BERNARD (*Martin*), homme politique 175	576
58. BERSOT (*Ernest*), philosophe	591
59. BERTHEAUX (*Mme*), sculpteur	512
60. BERTHELOT, chimiste	552
61. BERTHEUX (*abbé*), prédicateur	208
62. BERTIN (*Amédée*), homme politique	391
63. BEUST (*comte de*), diplomate	576
64. BILLAULT, homme d'Etat	391
65. BIXIO, homme politique	640
66. BIZET, compositeur	672

Pages.
67. Blanc (*Charles*), critique d'art 551
68. Blanc (*Louis*), historien et publiciste . . . 175
69. Blanchard, naturaliste 608
70. Blanqui (*Adolphe*), économiste 175
71. Bodet (*Mathieu*), homme politique 408
72. Bonald (*cardinal de*) 608
73. Bonaparte (*Jérôme*), roi de Westphalie . . 544
74. Bonaparte (*Lætitia*), mère de Napoléon Ier. 28
75. Bonaparte (*Pierre-Napoléon*) 424
76 et 77. Bonjean jurisconsulte et magistrat 527 et 623
78. Bonpland, naturaliste . . . . 527 et 551
79. Bouard, amiral 551
80. Bouchardat, chimiste 255
81. Boucher de Perthes, naturaliste 447
82. Bourbaki, général 720
83. Bourmont (*comte de*), maréchal de France . . 28
84. Boussingault, chimiste 288
85. Boyer, éditeur 592
86. Bracquemont (*Félix*), peintre-graveur . . . 480
87. Bressant, acteur 575
88. Broglie (*de*) homme d'État 43
89. Brohan (*Alphonsine*), actrice 479
90. Buchez, philosophe 60
91. Buchet, homme politique 448
92. Bugnet (*J.-B.*), jurisconsulte 207
93. Burnouf (*Eugène*), orientaliste 423
94. Cabet, publiciste 28
95. Calamatta, graveur 575
96. Cambon, peintre 528
97. Carafa, compositeur 623
98. Carayon-Latour (*de*), homme politique . . . 392
99. Carnot (*Hippolyte*) homme politique 176
100. Carrier-Belleuse, statuaire 512
101. Cassagnac (Granier de), historien, publiciste 239
102. Caussidière, homme politique 304
103. Caussin de Perceval (*A.*), orientaliste . . . 192
104. Cavaignac (*Eugène*), homme politique . . . 303
105. Cavelier, sculpteur 303
106. Changarnier, général, homme politique . . 543
107. Chanzy, général 687
108. Charton, homme politique 391
109. Chasles (*Philarète*), littérateur et critique . 112
110. Chasseloup-Laubat, homme politique . . . 671
111. Chaudey (*Gustave*), jurisconsulte 639
112 et 113. Chevalier (*Michel*), économiste. 128 et 575
114. Chevandier de Valdrome, homme politique 720
115. Chevreul, chimiste 592
116. Christophle (*Charles*), industriel 239
117. Ciceri, peintre décorateur 191
118. Civiale, médecin 127
119. Clairville, auteur dramatique 704
120. Clapisson, musicien 160
121. Clésinger, sculpteur 288
122. Cochin, publiciste 720
123. Cogniard (*Hippolyte*), auteur dramatique . . 44
124. Cogniet (*Léon*), peintre 447
125. Collet (*Louise*), poète 143
126. Colmance, chansonnier 511
127. Combalot (*abbé*), prédicateur 623
128. Comte (*Auguste*), philosophe 76
129. Considérant (*Victor*), homme politique . . . 375
130. Coppée (*François*), poète 655
131. Coquereau (*abbé*), prédicateur 528
132. Coquerel, pasteur protestant 272
133. Cormenin, publiciste 60
134. Corot, paysagiste 672
135. Couder, peintre 112
136. Cousin (*Jules*), bibliothécaire 640
137. Couture (*Th.*), peintre 256
138. Craven (*Mme*), romancière 656
139. Crémieux, avocat, homme politique 288
140 et 141. Cuvillier-Fleury, publiciste . 159 et 447
142. Czerny, compositeur 512
143. Dahirel (*Hyacinthe*), homme politique . . . 408
144. Dantan jeune, sculpteur 256
145. Darboy (*Mgr*), archevêque de Paris 608
146. Darcel, archéologue 527
147. Daubrée, géologue 575
148. Daumier (*H.*), dessinateur, caricaturiste . . 95
149. Dauzats, peintre 75
150. David d'Angers, sculpteur 75
151. David (*B.-Emeric*), archéologue 176
152. David (*Félicien*), compositeur 95
153. Decamps, peintre 95
154. Decaze (*duc*), homme politique 59
155. De Kock (*Paul*), romancier 479
156. Delaunay, mathématicien 655
157. Delisle (*Hubert*), homme politique 408
158. Desbordes-Valmore (*Mme*), poète 543
159. Deschamps (*Antony*), poète 591
160. Deschamps (*Emile*), poète 543
161. Deschamps, avocat 224
162. Desgoffes, peintre 175
163. Deslys, romancier 447
164. Desnoyers (*Louis*), écrivain 44
165. Devinck, homme politique 704
166. Diaz de la Pena, peintre 464
167. Dolbeau, médecin 720
168. Donnet (*cardinal*), archevêque 271
169. Doré (*Gustave*), peintre 464
170. Dorian, homme politique 688
171. Drouyn de Lhuys, homme politique 552
172. Duban, architecte 223
173. Duc, architecte 479
174. Ducamp (*Maxime*), littérateur 543
175. Duchatel, homme politique 75
176. Duclerc, homme politique 408
177. Ducos (*J.-E.-T.*), homme d'État 208
178. Dufaure, homme politique 607
179. Dumas père (*Alexandre*), romancier 144
180. Dumas fils (*Alexandre*), auteur dramatique . 480
181. Du Moncel, électricien 608
182. Dumont (*Alexandre*), sculpteur 463
183. Dupaty, poète 60
184. Dupin (*baron*), économiste 527
185. Dupin (*Philippe*), avocat 224
186. Dupont (*Pierre*), chansonnier 551
187. Duprat (*Pascal*), publiciste 288
188. Duprez (*Gilbert*), chanteur 256
189. Dupuis (*José*), acteur 704
190. Dupuy de Lôme, ingénieur 496
191. Dupuytren, chirurgien 59
192. Duruy (*Victor*), historien 591
193. Du Sommerard (*Alexandre*), archéologue . . 159
194. Du Sommerard (*Edmond*), archéologue . . . 464
195. Duvergier de Hauranne, homme politique . 408
196. Duvert, vaudevilliste, directeur de théâtre . 43
197. Duvert, auteur dramatique 144
198. Duvivier, général 360
199. Egger (*Emile*), helléniste 143
100. Empis (*Adolphe*), auteur dramatique 96
201. Enfantin (*B., Père*), saint-simonien) 271
202. Excelmans, général 59
203. Faucher (*Léon*), homme politique 320
204. Faye, astronome 511
205. Ferry (*Jules*), homme politique 592
206. Feydeau (*Ernest*), littérateur 423
207. Fizeau, physicien 552
208. Flandrin (*Henri*), peintre 223
209. Flocon (*Ferdinand*), homme politique . . . 375
210. Floquet (*Charles*), homme politique 592
211. Forcade la Roquette (de), homme d'État . 688
212. Forey, maréchal de France 671
213. Foucher (*Paul*), auteur dramatique 224

Pages.
214. Fould (*Achille*), homme politique 672
215. Fremy (*Ed.*), chimiste. 239
216. Freppel (*Mgr*), évêque d'Angers. 687
217. Gaboriau, romancier 704
218. Gabriel (*Frère*). 544
219. Galliffet (*marquis de*), général 703
220. Garcin de Tassy, orientaliste 256
221. Garnier (*Charles*). architecte 544
222. Garnier-Pagès (*aîné*), homme politique . . 59
223. Gautier (*Théophile*), poète, romancier . . 96
224. Gavarni, dessinateur 144
225. Gent (*Alphonse*), homme politique. . . 423
226. Gervais (*Paul*), naturaliste 463
227. Gigoux, peintre. 176
228. Girard (*Philippe de*), inventeur 59
229. Girardet, dessinateur. 639
230. Girardin (*Émile de*), publiciste 527
231. Giraud (*Eugène*), peintre et graveur 111
232. Glais-Bizoin, homme politique. 392
233. Goncourt (*Jules de*), littérateur . . . 655
234. Gontaut-Biron (*de*), diplomate. 592
235. Gounod (*Charles*), compositeur. . . . 544
236. Gozlan (*Léon*), romancier. 128
237. Greppo (*Louis*), homme politique 392
238 et 239. Gudin (*baron*), peintre de marine. 223 et 288
240. Gueneau de Mussy, médecin. 208
241. Guérard, archéologue. 192
242. Guéroult (*Adolphe*), publiciste 255
243. Guillaume (*Eugène*), sculpteur. . . . 511
244. Guise (*duc de*) 639
245. Halévy (*Fromenthal*), compositeur. . . . 96
246. Halévy (*Ludovic*), auteur dramatique . . 591
247. Hamelin (*F.*), amiral 111
248. Hauréau, historien 240
249. Haussez (*d'*), homme politique. 304
250. Havin, journaliste 655
251. Heeckeren (*de*), homme politique 423
252. Heim, peintre. 76
253 et 254. Heine (*Henri*), poète. . . . . 96 et 496
255. Hélie (*Faustin*), jurisconsulte 160
256. Henriquel-Dupont, graveur. 76
257. Hérisson, avocat et homme politique . . . 608
258. Hersent, peintre. 43
259. Hesse (*Michel*), peintre 127
260. Hesse (*Alexandre*), peintre 127
261. Hetzel (*J.*), littérateur et éditeur 304
262. Houssaye (*Arsène*), littérateur . . . 479
263. Hugo (*Mme Victor*) 28
264. Hugon, amiral 207
265. Ingres, peintre. 28
266. Isabey, peintre. 96
267. Jadin, peintre 480
268. Jaley, sculpteur 127
269. Janin (*Jules*), littérateur. 175
270. Janssen, astronome. 656
271. Joinville (*prince de*) 287
272. Jouffroy (*Théodore*), philosophe. 128
273. Jullien (*Adolphe*), ingénieur 655
274. Karr (*Alphonse*), littérateur. 224
275. Kestner (*Charles*), homme politique . . . 479
276. Klagmann, sculpteur.. 127
277. Labitte (*Charles*), littérateur. 272
278. Lablache, chanteur. 43
279. Laborde (*comte de*), littérateur. 44
280. Larrouste, architecte 448
281. Lacave-Laplagne, homme politique 303
282. Lachambeaudie (*Pierre*), fabuliste 111
283. Lachaud, avocat 448
284. Lacordaire, prédicateur. 127
285. Lacroix (*Paul*), dit le bibliophile Jacob . . 423
286. Ladoucette (*baron de*), archéologue. . . . 191
287. Lafayette (*Oscar de*), homme politique . . 320
288. Lafont, tragédien 160
289. Lagrange (*Théodore*), homme politique . 320
290. Lakanal, ancien conventionnel et savant. 112
291. Lamartine (*Alphonse de*), poète 687
292. Lambert (*Gustave*), explorateur . . . 655
293. Lamé (*Gabriel*), mathématicien . . 191
294. La Motte-Rouge (*de*), général . . . 656
295. Lanjuinais, homme politique 392
296. Larcy (*de*), homme politique . . . 407
297. La Pommeraye, littérateur, critique . . 640
298. La Roncière le Noury, vice-amiral 495
299. Larrey (*Dominique*), chirurgien militaire . . 112
300. Lasteyrie (*F.*), homme politique 376
301. Lasteyrie, homme politique. 551
302. Laugé, peintre 511
303. Laugier, astronome. 240
304. Laussedat (*L.*), homme politique. 375
305. Laussedat (*A.*), mathématicien. 640
306. Laya (*Léon*), auteur dramatique. 623
307. Layard, archéologue 528
308. Lebrun, général 704
309. Lecomte, général. 640
310. Ledru-Rollin, homme politique. 528
311. Le Flo, général. homme politique. 375
312 et 313. Lefranc (*Victor*), homme polit. 375 et 671
314. Lehmann, peintre. 464
315. Léopold Ier, roi des Belges. 591
316. Lepère, architecte 95
317. Le Roux (*Pierre*), publiciste. 447
318. Leverrier, astronome 287
319. Liouville, jurisconsulte 160
320. Loménie (*de*), littérateur. 607
321. Loisel (*Mlle*), écuyère 463
322. Louis (*Alexandre*), médecin 208
323. Loyson (*Pierre*), sculpteur. 544
324. Lucas (*Charles*), économiste. 143
325. Lucas (*Hippolyte*), littérateur. 239
326. Luynes (*duc de*), archéologue 272
327. Lyons, ambassadeur 671
328. Mac-Mahon, maréchal de France. 687
329. Magne, homme politique 448
330. Maindron, sculpteur 159
331. Maistre (*Xavier de*), écrivain. 43
332. Maleville (*L. de*), homme politique. . . . 376
333. Manet, peintre. 704
334. Maquet (*Auguste*), romancier 256
335. Margueritte, général. 703
336. Marie (*Albert*), avocat 271
337. Marie, homme politique. 576
338. Marie-Amélie, reine des Français. 375
339. Marrast (*Armand*), publiciste. 44
340. Mathieu, astronome 223
341. Mathieu-Meusnier, peintre 672
342. Mazzini, homme politique. 624
343. Mérimée (*Prosper*), romancier. 424
344. Méry, littérateur, romancier 76
345. Meyerbeer, compositeur 192
346. Michelet, historien. 176
347. Mickiewicz (*Adam*), poète polonais 376
348. Millet (*J.-F.*), peintre 512
349. Milne-Edwards, zoologiste 176
350. Molé, homme politique. 424
351. Monnier (*Henry*), caricaturiste 303
352. Monsabré (*R. P.*), prédicateur. 720
353. Montalembert (*de*), homme politique . . . 376
354. Montbel (*de*), homme d'État 304
355. Montpensier (*duc de*) 287
356. Muller, peintre 479
357. Murger (*Henri*), littérateur 392
358. Musset (*Alfred de*), poète 160
359. Naudet (*Joseph*), historien. 192
360. Négrier, général. 304

Pages.
361. Nélaton, chirurgien 424
362. Nieuwerkerke (de), sculpteur 304
363. Nisard (Désiré), historien littéraire et critique 143
364. Nogent-Saint-Laurent, avocat 272
365. Ollivier (Démosthène), homme politique . . 391
366. Orfila, médecin 144
367. Orléans (duchesse d') 287
368. Ortolan, jurisconsulte 128
369. Ortolan (D.), médecin 624
370. Paravey, abbé. 511
371. Parfait (Noël), homme politique. 320
372. Paris (comte de) 287
373 et 374. Paris (Paulin), littérateur . . 128 et 240
375. Passy. (Hippolyte), économiste. 111
376. Pasteur, chimiste. 607
377. Patin, littérateur, helléniste. 159
378. Payen, chimiste 463
379. Pedro II, empereur du Brésil 688
380. Peligot, chimiste. 240
381. Pélissier, maréchal de France. 624
382. Pelouze, chimiste. 303
383. Péreire (Isaac), financier 703
384. Péreire (Émile), financier. 703
385 Persigny (de), homme politique 623
386. Petitot, sculpteur 391
387. Philipon (Charles), caricaturiste 60
388. Philippoteau, peintre 463
389. Picard, homme politique 688
390. Piétri, préfet de police 424
391. Poncelet général, mathématicien 208
392. Poncet (Jules), voyageur. 624
393. Pongerville (J.-B.-S.), poète 208
394. Ponson du Terrail, romancier. 639
395. Popelin (Claudius), peintre 572
396. Préault, sculpteur 272
397. Pressensé (de), homme politique. 480
398. Prévost-Paradol publiciste 543
399. Protais, peintre 511
400. Proudhon, publiciste 448
401. Pyat (Félix), homme politique. 320
402. Quérard, bibliographe 271
403. Quinet (Edgar), écrivain 176
404. Raffet, peintre, ... 552
405. Ratisbonne, théologien 240
406. Raspail (François-Victor), ... 75
407. Ratazzi (U.), homme politique. 639
408. Ravignan (Père de), prédicateur 191
409. Reboul (Jean), poète 76
410. Regnault (Henri), peintre. 703
411. Régnier (Adolphe), philologue . . . 271 et 480
412. Regnier, auteur dramatique. 607
413. Rémusat (Charles de) homme politique . . . 112
414. Renouvier (J.), archéologue 207
415 et 416, Reybaud (Louis), littérateur. . 128 et 407
417 et 418. Reynaud (Jean), philosophe. . 255 et 423
419. Richet, chirurgien 272
420 et 421. Ricord, chirurgien . . . . . . 159 et 607
422. Robert-Fleury (J.), peintre 495
423. Robert-Fleury (Tony), peintre 656
424. Rochefort (Henri de), publiciste. 688
425. Rollinat 376
426. Roqueplan (Nestor), littérateur. 630
427. Rothschild (James de), financier 623
428. Rouher (Eugène), homme politique 407
429. Rousset (Camille), historien. 656
430. Roussin (amiral) 255
431. Rude (F.), sculpteur 255
432. Sainte-Beuve, littérateur critique 96
433. Saintine (Xavier), romancier 207
434. Saint-Marc-Girardin, littérateur 60
435. Saint-Victor (Paul de), critique 527
436. Sand (George), femme de lettres 447
437. Sandeau (Jules), romancier 127
438. Sarrut (Germain), biographe et publiciste . 44
439. Saunière, romancier 480
440. Sauvage (Frédéric), mécanicien 256
441. Schneider, homme politique 703
442. Schnetz (J.-V.), peintre. 191
443. Schœlcher (Victor), homme politique . . . 407
444. Second (Albéric), romancier. 271
445. Ségalas ((P.-J.), médecin 207
446. Ségur (Mgr de), prélat. 687
447 et 448. Sénart, homme d'État . . . . 143 et 380
449. Sibour, archevêque de Paris. 512
450. Signol (Emmanuel), peintre. 207
451. Stoffel, colonel 720
452. Tardieu, littérateur 688
453. Taschereau (Jules), homme politique . . . 424
454. Tassaert, peintre. 144
455. Thierry (Amédée), historien. 624
456. Thierry (Augustin), historien. 75
457. Thierry (Édouard), littérateur. 255
458. Thomas (Frédéric), peintre 528
459. Thouret (Antony), homme politique. . . . 392
460. Tocqueville (Charles de), homme politique. 391
461. Trélat (Ulysse), homme politique 391
462. Troyon, peintre paysagiste 223
463 Ugalde (Mme), actrice. 672
464. Vacquerie (Auguste), littérateur. 448
465. Vaillant, maréchal de France 671
466. Valée, maréchal de France. 224
467. Valette, jurisconsulte 160
468. Vaudoyer, architecte 495
469. Vaulabelle (Achille de), historien. 95
470. Velpeau chirurgien. 224
471. Vernet (Horace), peintre 28
472. Veuillot (Louis), littérateur, publiciste . . 495
473. Viennet, poète. 59
474. Vigny (Alfred de), poète. 608
475. Vitet, écrivain 95
476. Vivien, homme politique 76
477. Von der Goltz, diplomate. 655
478 Wailly (Léon de), littérateur 463
479. Watteville (de), économiste 495


EXPOSITION DE 1867.
Table console Louis XIV.
(Collection Martin.)



DÉMOLITIONS POUR L'ACHÈVEMENT DE LA RUE DE LA PAIX.

D'après une eau-forte de TAIÉE. — (Collection G. Hartmann.)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHARLES SIMOND. — **La Monarchie de juillet :**
1. — Paris administratif 3
2. — La société parisienne 11

1830

GEORGES LEFÈVRE. — **1830** 13
DULAURE. — L'avènement de Louis-Philippe . . 17
Mme DE CASTELLANE. — La mort du prince de Condé 22
Chancelier PASQUIER. — Les funérailles du prince de Condé 23
BONI DE CASTELLANE. — Enterrement de Benjamin Constant 25
L.-R. LANFRANCHI. — Le Palais-Royal en 1830. . 26
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1830 . . . .

1831

PAUL GABILLARD. — **1831**. 29
B. DE SAINT-EDME. — Sac de Saint-Germain-l'Auxerrois 33
MARIE et LÉON ESCUDIER. — Premier concert de Paganini à Paris 36
H. DE BALZAC. — Les rues de Paris en 1831. . . 37
CHARLES DE BOIGNE. — La première de *Robert le Diable* 38
Maréchal DE CASTELLANE. — Les discours du roi. 42
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1831 43

1832

L. AUGÉ DE LASSUS. — **1832**. 45

Pages.

LESUR. — Suicide d'Escousse et de Lebras . . . 49
A. BAZIN. — Le choléra à Paris 51
PASQUIER. — La mort de Cuvier 54
ULYSSE TENCÉ. — L'émeute des 5 et 6 juin . . . 56
THÉODORE MURET. — La première représentation du *Roi s'amuse* 58
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1832 59

1833

HENRI D'ALMERAS. — **1833** 61
ULYSSE TENCÉ. — Pose de la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme 65
Un procès-verbal de duel en 1833. 67
AUGUSTE LUCHET. — La descente de la Courtille. 67
MOREAU-CHRISTOPHE. — La nouvelle prison pour dettes de la rue de Clichy 71
ÉMILE DE LABÉDOLLIÈRE. — Les combats d'animaux à la barrière du Combat 73
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1833 75

1834

G. LABADIE-LAGRAVE. — **1834**. 77
F. RITTIEZ. — L'Exposition de l'industrie. . . . 81
THÉODORE MURET. — La première de *Robert Macaire*. 84
LESUR. — Un steeple-chase en 1834. 85
ACHILLE JURINAL. — Les conducteurs de coucous du faubourg Saint-Antoine 88
Mme TROLLOPE. — Une visite à la Morgue . . . 90
Un café de vaudevillistes en 1833. 93
ERNEST DESPREZ. — Les grisettes de Paris . . . 94

Pages.

Mémento chronologique — Paris pendant l'année 1834 . . . 95

1835

Paul d'Estrée. — 1835 . . . 97
Germain Sarrut. — Une évasion à Sainte-Pélagie 101
F. Rittiez. — L'attentat de Fieschi. . . . 102
Une Contemporaine. — Quelques célébrités dans leur intérieur . . . 107
A. Chenu. — Lacenaire en prison . . . 108
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1835 . . . 111

1836

Jacques de Nouvion — 1836 . . . 113
Le Journal d'un suicidé! . . . 117
L'exécution d'Alibaud . . . 118
Lacenaire et la phrénologie . . . 120
Un bal d'enfants chez Mme Orfila . . . 121
Ph. Lebas. — L'érection de l'obélisque de Luxor . . . 123
C. de Boigne. — La première des *Huguenots*. . 124
Les frères siamois. . . . 126
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1836 . . . 127

1837

Charles Normand. — 1837 . . . 129
Berlioz. — Les débuts de Duprez . . . 133
Le mariage du duc d'Orléans . . . 135
La catastrophe du Champ-de-Mars . . . 138
La fête donnée par la ville de Paris . . . 139
Guizot. — L'inauguration du musée de Versailles 141
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1837 . . . 143

1838

F. Évrard. — 1838. . . . 145
La Bédollière. — Le cabaret de la mère Saguet et la société des Frileux . . . 149
E. P. — Rachel . . . 154
L'incendie du Théâtre-Italien . . . 157
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1838 . . . 159

1839

Paul Gabillard. — 1839. . . . 161
J. Kneppelhout. — Le jour de l'an en 1839 . . 165
L'émeute du 12 mai . . . 167
La daguerréotypie à l'Académie des sciences . 173
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1839 . . . 175

1840

Charles Normand. — 1840. . . . 177
A Fouquier. — L'enfant de la Villette . . . 181
Elleviou. — Duprez et la reprise des *Martyrs* . 185
Alphonse Karr. — Le Mapah. . . 185
Victor Hugo. — Funérailles de Napoléon. . . 186
La confection du cercueil de Napoléon . . . 190
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1840 . . . 191

1841

A. de Largillière. — 1841. . . . 193
F. Rittiez. — L'organisation de la société des Saisons . . . 197
Fr. G. — Le mariage de Jules Janin . . . 199
La direction du Vaudeville en 1841. . . . 204
Un Anglais a Paris. — Le quartier Latin en 1841 205
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1841 . . . 207

1842

G. Labadie-Lagrave. — 1842. . . 209
Lesur. — La catastrophe du chemin de fer de Versailles. . . . 213
H.-L Sazerac. — La mort du duc d'Orléans . . 217
Ce que gagnaient les actrices de l'Opéra en 1842 . . . 221
Un Anglais a Paris — *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue . . . 221
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1842 . . . 223

1843

Charles Normand. — 1843. . . . 225
Léon Escudier. — La première de *Don Pasquale*. 229
Un Vieux Comparse. — Les écuyers du Cirque . 234
Jules Janin. — Une inauguration de chemin de fer de Paris à Rouen et de Paris à Orléans . . 236
Le chien d'Alexandre Dumas . . . 238
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1843 . . . 239

1844

Jacques de Nouvion. — 1844 . . . 241
Le monument de Molière. . . . 245
Le cercle de l'Union en 1844 . . . 247
Une aventure de Balzac . . . 251
Ch. de Boigne. — Les pastorales parisiennes en 1844 . . . 252
Le Mont-de-Piété en 1844. . . . 254
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1844 . . . 255

1845

Paul d'Estrée. — 1845 . . . 257
Étienne Arago. — Le duel de Beauvallon-Dujarrier . . . 261
Vicomte Walsh. — La fête du roi . . . 263
Théophile Gautier. — Le général Tom Pouce au Vaudeville. . . . 265
Le général Tom Pouce dans son intérieur . . . 267
Ouverture de l'Hippodrome . . . 267
A. Fouquier. — Lancement du bateau à vapeur le *Chaptal*. . . . 268
Un Slave. — Le vestiaire et la buvette de la Chambre des députés . . . 270
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1845 . . . 271

1846

Charles Sellier. — 1846 . . . 273
Vicomte Walsh. — La fête de bienfaisance du 22 mai . . . 277
Exposition de produits chinois (17 juillet 1846) . 281
Le bateau sous-marin du docteur Payerne . . . 282
Pitre-Chevallier. — La jeune fille électrique. . 284
Firmin Lebrun. — La mort de Passe-Partout . . 285
Courtois. — La matinée d'un flâneur . . . 286
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1846 . . . 287

1847

L. Sevin-Desplaces. — 1847 . . . 289
Hostein. — La première de *la Reine Margot*. 293
L'Orgie romaine, tableau de Couture . . . 294
H.-A. Dubern. — Les chemins de fer atmosphériques . . . 295
Lesur. — Assassinat de la duchesse de Praslin . 297
H. de Villemessant. — La fondation de *l'Époque* et le Carnaval de 1847 . . . 299
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1847 . . . 303

Pages.

1848

Edmond Beaurepaire. — **1848** 305
Les journées des 22, 23 et 24 février 309
Charles Alexandre — Lamartine à l'Hôtel-de-Ville 314
Jules Lecomte. — Sainte-Beuve et la cheminée de la bibliothèque Mazarine. 315
Boni de Castellane. — Après la Révolution. . . 317
Ferdinand de Lasteyrie. — Le Musée du Louvre 319
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1848 (de janvier à mars) 320

Tableau de Paris sous Louis-Philippe.

G. Labadie-Lagrave. Paris politique 321
Albert Callet. — Paris monumental. 326
Charles Simond. — L'esprit parisien 330
Henri Bouchot. — Le costume 334
Charles Simond. — **La seconde République :**
1. — Paris administratif. 339
2. — La mairie de Paris. 340
3. — La préfecture de la Seine. 343
4. — La préfecture de police 344

1848

Edmond Beaurepaire. — **1848**. 345
Caussidière. — Les funérailles du 4 mars 349
A. Chenu. — Le policier Pornin. 353
La mort de Mgr Affre 355
Th. Nunès — La première de *la Propriété, c'est le vol*. 356
A. de Lamartine. — Lamartine chez Béranger. . 357
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1848 (avril-décembre) 360

1849

Philibert Audebrand. — **1849** 361
Pouillet. — Les représentants de la Montagne au Conservatoire des arts et métiers 365
La Bédollière. — La profanation du cimetière Montparnasse. 368
La démolition de l'hôtel Montbazon 369
P.-A. Fiorentino. — Camarade. 370
A. Schanne. — La première de *la Vie de Bohême* 374
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1849 375

1850

Paul Gabillard. — **1850**. 377
Inauguration de Mazas 381
L'hôtel de Rachel 382
Alexandre Dufai. — La première de *Toussaint Louverture* 385
Édouard Martin. — L'Enfant prodigue 386
L. Bergeron. — Fermeture de la Bourse clandestine du passage de l'Opéra 389
Le chien du cirque National 390
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1850 391

1851

Jacques de Nouvion. — **1851** 395
Sainte-Beuve. — Quelques poètes en 1851 . . . 397
L'assassin Viou 398
Paul Mayer. — Les préparatifs du coup d'État 402
M. Hauser. — L'arrestation de M. Thiers 404
Charles Simond. — La mort de Baudin 405
William Jesse. — La journée du 4 décembre . . 405
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1851 407

1852

F. Évrard. — **1852** 409

Pages.

Lettre de M. Cottrau, inspecteur des beaux-arts, au sujet des bas-reliefs du tombeau de Napoléon 413
Lettre des censeurs au ministre de l'instruction publique au sujet de l'opéra *la Fronde* 413
Charles de Benne. — Les projets de restauration du Louvre en 1852 414
Gourdon de Genouillac. — La fête de la distribution des aigles 417
Louis Enault. — L'entrée de Napoléon III à Paris le 2 décembre 419
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1852 423

Le second Empire (règne de Napoléon III).

Charles Simond. — 1. Paris administratif. . . . 427
2. La vie parisienne 431

1853

J. Bainville. — **1853** 433
Le mariage de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo. 437
A. Dinaux. — Le banquet des membres du club des Dominos 440
Lambert Buirette. — La cérémonie du couronnement de la Vierge à Notre-Dame-des-Victoires 441
Berlioz. — Les réformes de Roqueplan à l'Opéra. 443
La Bédollière. — Tentative d'assassinat sur le détenu Verner 445
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1853 447

1854

Charles Simond. — **1854**. 449
Van der Burch et Ch. Brainne. — La fête du 15 août. 453
Aug. Villemot. — La guerre de Crimée et le théâtre parisien. 456
Aug. Villemot. — Les Chinois de la Porte-Saint-Martin 458
Al. Privat d'Anglemont. — Cloarec, le cultivateur en chambre 459
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1854 463

1855

G. Labadie-Lagrave. — **1855**. 465
Alexandre Dumas. — La mort de Gérard de Nerval 469
Vicomte de Beaumont-Vassy. — L'ouverture de l'Exposition. 472
Maxime du Camp. — Les peintres à l'Exposition de 1855 473
Marquise de Contades. — L'assassin Pianori . . 475
Un Anglais a Paris. — L'arrivée de la reine d'Angleterre. 476
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1855 479

1856

P. Gabillard. — **1856** 480
La mort d'Adolphe Adam 485
Maréchal Bosquet. — Comment les généraux Bosquet et Canrobert furent nommés maréchaux 487
V.-J.-H. Leverrier. — La planète de 1856 . . . 488
Félix Normand. — Le passage du Soleil. quartier de misère. 489
La fermeture du café de Paris. 491
Champfleury. — Me Hébert et l'immatriculation. 492
Les adieux du cirque Bouthors. 494

Pages.
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1856. 495

1857

Edm. Beaurepaire. — **1857**. 497
Figaro. — Une soirée chez Offenbach. 501
A. Dupeuty. — Le Persan. 502
A. Second. — L'enterrement d'Alfred de Musset. 505
A. de Lamartine. — La maison de Béranger . . 507
Une réclame de parfumeur en 1857. 509
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1857. 511

1858

Albert Callet. — **1858** 513
Le café du Géant 517
La Bedollière. — Inauguration du boulevard de Sébastopol. 519
J. Lecomte. — Le dîner des Dufour 520
Une pétition au préfet de police 521
Le duel de Henry de Pène. 522
Chope. — Les buveurs de bière de la brasserie des Martyrs 523
Rigolboche. — Comment Marguerite la Huguenote devint Rigolboche 526
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1858 527

1859

Charles Normand. — **1859** 529
Maurice Simon. — Un musicien de dix ans . . 533
Figaro. — L'inauguration de l'hôtel Péreire . . 534
L'Académie de médecine et le docteur Noir. . . 537
Le cabaret du *Lapin blanc*. 540
Al. Dalès. — L'histoire de la chanson des *Bottes à Bastien* 541
Une soirée au casino de la rue Cadet. 542
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1859 543

1860

Paul d'Estrée. — **1860** 545
Un compliment des tambours de la garde nationale 549
Le concours général de 1860. — Pièce contre le prince Jérôme, par Jacques Richard 551
G. Claudin. — Le Grand Seize du café Anglais . 552
Rigolboche. — Le théâtre des Délassements-Comiques. 555
Jeanne aux canards, type parisien. 555
Les marionnettes vénitiennes et Mlle Zuléma à la foire de Montmartre 558
Une soirée chez Courbet. 558
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1860 559

1861

Henri d'Almeras. — **1861** 561
La représentation de *Tannhauser* à l'Opéra. . . 565
Types de Paris. — L'avocat Sirven. 568
A. Schaune. — La mort de Mürger. 570
Arnold. — Le testament de M. de Gama-Machado. 571
M. Rude. — La fondation du journal *le Boulevard* 573
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1861 575

1862

G. Labadie-Lagrave. — **1862**. — *Gaëtana* à l'Odéon. 581
A. Delvau. — Le cabaret Genin 583
Ch. Yriarte. — Tripoli, fils de la Gloire . . . 584
J. Lecomte. — Le cabinet de travail de Paul de Kock 587
Les Eaux de Paris. 589
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1862 591

1863

J. Bainville. — **1863** 593
J. Lecomte. — Giovanni, le perruquier du Théâtre-Français 597
Vicomte de Beaumont-Vassy. — Les réceptions aux Tuileries 600
A. Dumas fils. — L'engagement de Céline Chaumont au Gymnase 604
L'ascension du ballon *le Géant*. 605
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1863 607

1864

F. Evrard. — **1864** 609
Martin. — L'attentat sur l'Empereur, complainte. 613
Eug. Vermersch. — L'invasion des calicots au quartier Latin 614
Les parapluies à 30 centimes 617
Les bals de Paris en 1864 617
L'interdiction de *l'Étrangère* de Dumas fils par la censure 621
A. Martinet. — *La Belle Hélène* 621
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1864 623

1865

J. de Nouvion. — **1865** 625
N. Billiart. — Emile Ollivier à la tribune . . . 629
C. Flammarion. — Les Fréres Davenport. . . . 631
Éclair. — Les propos de Labiénus. 634
Les salons de la magistrature en 1865 635
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1865 639

1866

P. Gabillard. — **1866**. 641
Robert Houdin. — La maison-machine de Robert Houdin. 645
A. Marx. — Les Magasins-Réunis 648
Les bottes du prince Poniatowski. 651
Les sociétés badines : club de la Tempérance . 654
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1866 655

1867

Charles Normand. — **1867** 657
Ch. Virmaitre. — Le mulet mécanique 661
A. de Pontmartin. — Le zouave Jacob. 662
A. Delvau. — Les restaurants de Paris en 1867. 666
Kæmpfen. — Promenade à l'Exposition. 669
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1867. 671

1868

Charles Sellier. — **1868** 673
A. Vizentini. — Les nouveaux théâtres. 677
Henri Rochefort. — *La Lanterne* 680
A. Marx. — Les coulisses du Corps législatif . . 682
La femme ténor. 683
Renaudin. — Le vélocipède 684
E. Frébault. — L'homme à la clarinette 685
J.-B. Rozier. — Les cris de Paris 686
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1868 687

Pages.

1869

L. Sevin-Desplaces. — **1869** 689
X. Brau. — Les effets de l'explosion du 16 mars à la place de la Sorbonne 693
Journal officiel. — Le Cabinet noir. 695
A. Racot. — La première du *Passant*. 699
Chronique illustrée. — Les Bouillons gratuits . . 700
A. Claudin. — Une visite à Napoléon III 701
Sainte-Beuve. — Pronostics. 702
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1869 . . . . 703 et 704

1870

Henri d'Almeras. — **1870** (du 1er janvier au 4 septembre). 705
Jules Claretie. — L'assassinat de Victor Noir . 709
Blanqui. — L'affaire de la Villette 712
Ch. Boissay. — Les arènes de Paris. 715

Pages.

Un Anglais a Paris. — La guerre franco-allemande 716
H. Magen. — La fausse nouvelle. 718
Charles Simond. — La dernière journée de l'Empire 718
Mémento chronologique. — Paris pendant l'année 1870 (du 1er janvier au 4 septembre). 720

Tableau de Paris sous le second Empire.

G. Labadie-Lagrave. — Paris politique sous le second Empire 721
Albert Callet. — Paris monumental sous la République de 1848 et sous Napoléon III 725
Jules Troubat. — La littérature du second Empire 728
Henri Bouchot. — La mode sous le second Empire 738
Tables 741



ÉGLISE DE LA TRINITÉ.

D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.



